











ANNALES

ET

HISTOIRES

DES TROVBLES

DV PAYS-BAS,

PAR

HUGO GROTIVS.



A AMSTERDAM,

De l'Imprimerie de IEAN BLAEV.

M DC LXII

*Avec Privileges pour quinze ans, de la Sacree Majesté Imperiale, du Roy Tres-Chrestien,
des Estats de la Belgique Confederée, & de la Hollande & West-Fris.*

AMERICAN

AT

HISTORIES

DES TROUVES

DE L'AS-PAZ

ET

DE L'AS-PAZ



A tres-illustres & tres-puissans Seigneurs,
N O S S E I G N E V R S
L E S E S T A T S
D E
H O L L A N D E
E T D E
W E S T - F R I S E ,
C O R N E I L L E & P I E R R E
G R O T I U S salut.

TRes-illustres & tres-puissans Seigneurs, Nul de Vous ne revoque en doute, qu'entre tous les genres d'écrire, celuy de l'Histoire tient le premier rang : chacun de Vous voit avec plaisir les beaux faits de ses ayeuls celebrez par l'Histoire; & il n'y a personne de Vous qui ne souhaitte que ses propres vertus s'y puissent aussi remarquer quelque jour. En effet le plus disert des Orateurs eut autrefois tres-juste raison de la nommer la preuve des anciens siecles, la lumiere de la verité, la maistresse de la vie humaine : & c'est pour ce mesme sujet que le plus vaillant des Capitaines non seulement de son temps, mais de tous les âges qui l'ont suivy ou precedé, s'est acquis, en décrivant ses propres faits, une reputation sinon plus grande au moins plus juste que celle qu'il avoit acqui-

E P I S T R E

se en les executant : quoy qu'après tout il soit vray de dire , que si l'Histoire acquiert beaucoup de louange à celuy qui l'a escripte , elle n'apporte pas moins de fruit à ceux qui la lisent : tant sa connoissance est utile aux personnes mesmes qui sont de condition privée ; & sa pratique necessaire à ceux qui ont en main le gouvernement public. Il n'est pas possible d'exprimer combien, par le secours de l'Histoire , les anciens Capitaines, principalement de la Grece, ont produit de marques dignes de la sagesse de leur nation, & d'estre imitées par tous les autres peuples de la terre : puisqu'à force de suivre leurs exemples, les chefs Romains passerent en leur temps pour les plus vaillans de l'univers , & se sont aussi rendus eux mesmes l'exemple de tous les autres Capitaines. Neantmoins depuis que parmy toutes sortes de nations la barbarie a commencé à faire place à l'étude des bonnes lettres, & que la connoissance des grandes choses a esté dispersée par tout l'Univers , le desir de gloire en mesme temps a tellement remply l'esprit & le cœur de tous les peuples ; qu'on n'en trouve plus aujourd'huy qui ne sçachent parfaitement l'art de faire la paix & la guerre. Cependant comme nostre Hollande ou plus-tost la Vostre, tres-illustres Seigneurs, a sceu prolonger ses guerres parmy des diversitez admirables de succès , plus de soixante dix ans durant (car à bien parler les douze années de treve qu'elle a eües avec les Espagnols , ont moins esté une cessation d'armes qu'un moyen de faire passer les siennes partie chez ses voisins , partie chez les nations les plus éloignées) elle a tellement tourné vers elle tous les esprits qui sçavent bien

bien juger des choses, que plusieurs grands hommes , François , Espagnols , Italiens , Cardinaux, Generaux d'armées , enfin des personages de toute sorte de nations & de condition, non contents de la gloire d'avoir assisté à la pluspart de ses exploits , & d'avoir mesme commandé dans ses armées ; ont tasché , & non sans raison , d'acquiescer une nouvelle reputation par la description qu'ils ont faite de nos guerres. Aussi n'est ce pas une chose miraculeuse que des peuples , qui dans leur humeur portée à la paix & au trafic , ne passeroient chez les autres nations , & principalement chez les Espagnols , que pour des stupides & des lâches , ayent pû faire teste si long-temps à cette grande puissance de la Maison d'Austriche, formidable à tous les Rois ; & recouvrer , tant par leurs exploits de guerre & par leurs alliances , que par le traité qu'ils ont fait avec leurs propres ennemis , cette ancienne liberté qu'on leur vouloit ravir par force ; & que mesme ils ayent porté la guerre non seulement chez l'Espagnol , mais aussi jusqu'aux Indes , & dans ce Nouveau monde , qui sembloit , apres s'estre caché durant tant de siècles , n'avoir esté trouvé que pour ayder aux auteurs de sa decouverte à se rendre maistres de l'ancien. Il se peut faire neantmoins qu'on apprendra mieux ailleurs , que dans nostre Histoire la pratique des combats de terre : mais pour ce qui concerne ceux de mer & la defense des places assiegées ; on ne verra point d'histoire apres la nostre, qui en puisse donner des regles ou plus certaines, ou en plus grand nombre. C'est pourquoy comme nostre Pere eut raison de croire , que ce ne seroit pas une chose

peu honorable pour sa patrie , ny peu glorieuse pour luy , ny enfin peu utile pour la posterité , si estant né en Hollande , & mesme ayant autrefois eu quelque part dans l'administration des affaires publiques , il recueilloit par escrit & faisoit publier en forme d'Annales & d'Histoires, tout ce qu'il avoit pû apprendre touchant les evenemens de nos guerres , soit par le recit particulier de ceux qui s'y estoient trouvez presens , soit par la lecture des actes publics ; de mesme nous osons esperer (Tres-puissans Seigneurs) que Vous ne trouverez pas mauvais qu'en publiant cet ouvrage , qui fut commencé sous vos auspices , & qui raconte les principales merveilles de Vostre gouvernement , nous mettions Vos illustres noms en teste du livre , puis qu'il est vray-semblable que son autheur en eust usé de la mesme sorte , si sa destinée le luy eust permis. Vous y verrez de miraculeux effets de toute sorte de vertu, soit politique, soit militaire ; qui ont esté produits pour la defense des loix & de la liberté ; non pas par des personnes qui vous soient inconnuës , mais par vos propres Peres , dont les illustres actions, apres avoir esté conduittes vers une si excellente fin , meritoient bien , sans doute , de jouyr, comme elles font, de leur juste recompense avec toute sorte de prosperité. Vous verrez dans toute l'œconomie de cet ouvrage un jugement si fidel-le de la part de son autheur , que ny la haine, ny la faveur ou l'amitié ne l'ont jamais sceu corrompre : & vous remarquerez mesme qu'il donne si volontiers à la Maison de Nassau , & principalement au Prince Maurice, les louanges qui leur appartiennent , qu'il est bien facile apres cela , de
con-

D E D I C A T O I R E.

convaincre les erreurs de ceux, qui ayant esté preoccupez par des fausses opinions, veulent attribuer à des causes autres que legitimes, les sentimens que nostre Pere fut autrefois obligé d'avoir au desavantage de ce Prince. Enfin vous verrez que cet auteur jusqu'au dernier moment de ses jours a conservé un perpetuel amour pour sa patrie : & que son zele, bien loin de s'estre laissé affoiblir par les injures de la fortune, ou par les outrages de ses ennemis, a tousjours esté tel, que, sans jalousie, nous pouvons souhaitter à la liberté de nos Provinces qu'elle n'ayt jamais besoin d'en employer ou d'en faire naistre de pareils. Dieu tout-puissant, auquel il a pleu de rendre à la fin V^{otre} Republique si fleurissante, quoy que ses commencemens ne donnassent aucune apparence d'une si parfaite grandeur, vous fasse la grace d'en administrer le gouvernement avec tant de concorde & d'équité, que dans l'heureux estat où elle se trouve, ses habitans ressentent & les estrangers reconnoissent que ses bons succès sont moins un effet du hazard, que de la juste protection de Dieu qui l'assiste continuellement.



Enfin apres que les Annales & Histoires de la guerre des Pais-bas, composées par ce grand homme Hugues Grotius, ont esté si long-temps & si universellement souhaitées, nous en presentons les livres au public; achevez par leur auteur avec un si grand soin; ornez d'une elegance de style si extraordinaire, & semez par tout d'une diversité de periodes toutes si coulantes & si remplies, qu'il n'appartient qu'aux plus excellens & aux plus doctes esprits, non pas d'en égaler le merite, puisque cela est impossible, mais seulement de le goustier comme il faut. Il est vray que toutes les autres productions sorties avant celle-cy de la plume de cet admirable Escrivain, estant aussi au dessus de toutes les louanges qu'on leur pouvoit donner, luy avoient desja acquis le plus haut degré de gloire entre toutes les personnes d'erudition: mais l'on avouera sans doute que dans cet ouvrage principalement il a voulu prodiguer tous les tresors de son genie miraculeux & plus qu'humain; si l'on considere cette prodigieuse sagesse qui luy fait decouvrir ce qu'il y a de plus caché dans toutes les entreprises qu'il examine, ou dans toutes les actions qu'il décrit. Si l'on prend bien garde à cette beauté de langage si naturelle & si égale par tout, à cette gravité d'expression qui seconde si parfaitement la majesté des grandes affaires qu'il traite; à cette noble eloquence qui se decouvre dans ses harangues, enfin à cette judicieuse conduite dont il a sceu regler ses discours selon le caractere des personnes & des choses qu'il a voulu représenter. C'est pourquoy nous ne craignons point de dire hautement, que la splendeur de cet admirable ouvrage obscurcit pour jamais la gloire non seulement de ceux qui ont cy-devant entrepris d'escrire les guerres, & les affaires Beligiques; mais encore des plus excellens auteurs de l'antiquité, & de ceux mesme à qui depuis tant d'années les doctes de chaque siecle ont rendu hommage. De sorte que les Sallustes, les Tite-Lives, les Tacites & leurs pareils, s'ils en ont eu autrefois, trouvent aujourd'huy un ouvrage qui desfie les leurs, soit en pompe de style, en gravité, en douceur & en brevété de langage, ou en force de genie. Et il semble mesme que toutes les perfections qui ont esté propres & particulieres à chacun de ces auteurs separément, se trouvent unies ensemble dans ce seul ouvrage. Mais sur tout ces livres d'Annales & d'Histoires ont merité une gloire nompareille, en ce que cette promesse bien souvent fausse d'une sincere fidelité, dont tous les auteurs ont accoustumé de nous flatter des l'entrée de leurs relations, se montre si exacte dans toutes celles de nostre Grotius, que ny le zele de sa Religion, ny la partialité où tant d'autres Escrivains de son temps sont

sont tombez en traittant la mesme matiere ; ny en fin la crainte ou l'esperance , la haine ou l'amitié n'ont jamais pû le detourner du vray sentier, & de rendre franchement à tous les grands hommes dont il a parlé, la louange qui leur estoit dueë , soit qu'ils suivissent le party des siens ou le contraire , soit qu'ils fussent ses amis ou ses ennemis. Qui que tu sois donc , ô Lecteur ; si tu conserves quelque affection pour les Provinces Confederées & pour leur gloire , tu doibs aussi bien que nous les feliciter de ce qu'ayant pû par l'assistance divine élever leur Republique , malgré la foiblesse de sa naissance , jusqu'au faiste de grandeur & d'autorité où nous la voyons aujourd'huy parvenue , elles ont aussi , par une faveur du Ciel tres-particuliere , fait naistre de leurs entrailles , un auteur dont le style comparable aux plus excellens des auteurs de l'antiquité soit Romains ou Atheniens , s'est trouvé capable d'immortaliser les beaux faits , que ses compatriotes , pour recouvrer leur ancienne liberté , ont sceu produire , soit sur la mer ou sur la terre , soit dans l'art militaire ou politique. Cependant nous tascherons , sans espargner ny soin ny depense , à rassembler de toutes parts les escrits de ce Grand homme , tant ceux qui ont desja esté imprimez que ceux qui sont encore à imprimer : & apres qu'ils auront esté disposez selon leur vray ordre, nous ferons en sorte , Dieu aydant , que le public les pourra lire dans un si beau caractere , & une impression si correcte , que chacun en demeurera satisfait. Adieu.



E X T R A I T
D V P R I V I L E G E
D E
S A M A I E S T E' I M P E R I A L E.

FERDINAND TROISIÈME, par la grace de Dieu élu Empereur des Romains, tousjours Auguste, Roy d'Alemagne, Hongrie, Bohème, Dalmatie, Croacie, Sclavonie, & Archiduc d'Autriche, Duc de Bourgogne, Carinthie, Carniole, & Wirtenbergue, Comte de Tyrol, &c. Nous reconnoissons & faisons sçavoir à tous par la teneur des presentes, que Nostre bien-ami Pierre Grotius, nous ayant fait exposer, que feu son Père Hugo Grotius avoit composé plusieurs œuvres en diverses facultez, dont une partie estoit en lumiere, & l'autre n'avoit encore veu le jour. Iceulx donc requis de plusieurs personnes, de faire imprimer toutes les œuvres susdites en divers tomes, distribuez selon la diversité des matieres, à sçavoir de la Theologie, Jurisprudence, Politiques, Historiques, Poëtiques, &c. s'est resolu de faire travailler à l'impression desdites œuvres, où sont comprises les Annales & Histories des Pais-bas, sous une mesme forme & caractere, desirant sur ce Nostre privilege luy estre octroyé: Nous donc ne voulans pas denier cette faveur audit suppliant, defendons à tous libraires, & generalement à tous ceux qui exercent le negoce de la librairie, d'imprimer ou faire imprimer & debiter les œuvres du susdit Grotius, dans toute l'estenduë de l'Empire Romain, & de nos Royaumes & Domaines, en semblable ou diverse forme & caractere; le tout, ou en partie; & ce l'espace de quinze ans, à compter depuis le premier jour de l'impression; si ce n'est du consentement du susdit Pierre Grotius, ou de ses heritiers, sous peine de la confiscation de tous les exemplaires, que ledit Pierre Grotius & ses heritiers pourront saisir en quelque endroit qu'ils les trouvent; & de trente marcs de pur or, dont une partie sera adjudgée à Nostre Fisc Imperial, & l'autre partie à ceux qui en souffriront quelque prejudice; pourveu qu'il n'y ait rien dans les œuvres susalleguées, qui soit contraire aux bonnes mœurs, ou aux loix de l'Empire. Nous declaronz aussi que s'ils contiennent quelque chose contraire à la Religion Catholique Romaine, Nous ne l'approuvons aucunement; mais que Nostre intention n'a esté autre que de maintenir la paix. Fait en Nostre cité de Ratisbonne, le deuxième jour d'Octobre, l'an de Grace 1653.

F E R D I N A N D.

V. FERDINAND COMTE CVRCE.

Par ordre de sa Majesté Imperiale,

L. WALDERODE.

S O M.

SOMMAIRE DV PRIVILEGE DES ESTATS CONFEDEREZ.

IL est defendu par l'autorité des Illustriſſimes Eſſais Confederex, d'imprimer contre le conſeſtement de Pierre Grotius les Oeuvres d'Hugo Grotius, ſon Pere, ou de les apporter d'ailleurs pour les debiter dans les Provinces Unies, & ce l'eſpace de quinze ans, ſous peine de la perte de tous les exemplaires, & d'une groſſe amende pecuniaire, comme il eſt porté plus au long dans la Patente donnée à la Haye, le 6 de Novembre l'an 1656, & ſignée

HANS VAN WYCKEL v.

Par le commandement des Eſtats

N. RVISCH.

Suivant les Privileges de l'Empereur & des Eſtats, preſcrits cy-deſſus, afin que perſonne ne vienne à ſe prevaloir d'iceux, j'ay transporté tout mon droit à Jean Blaeu. Fait à la Haye le 25 de Septembre, l'an 1657.

PIERRE GROTIVS.

SOMMAIRE DV PRIVILEGE DES ESTATS D'HOLLANDE ET WESTFRISE.

DEſſeſe eſt faite à qui que ce ſoit de la part des Tres-puiſſants Eſtats d'Hollande & West-Friſe, d'imprimer les Annales & Hiſtoires des Pais-bas d'Hugo Grotius, & ce pour l'eſpace de quinze ans, & en quelque forme que ce ſoit, ou tournées en autre langue, comme auſſi d'en apporter en la Hollande & West-Friſe, qui ayent eſté imprimées ailleurs, contre la volonté de Jean Blaeu, ſous peine de la conſiſcation de tous les exemplaires, & de payer la ſomme d'argent taxée dans les Patentes données à la Haye le 24 Septembre 1657, & ſignées

I. CATZ v.

Par ordre des Eſtats

HERBERT van BEAUMONT.



H. GROTIUS. Regumq; Suecici Consil. corundemq; ad Reg. Christianissim. Legat. ord. Quondam Synd. Rotterod. eiusdemq; Urb. in Conv. Ord. Hollandiæ & Westfr. delegatus

H. GROTIUS. Regumq; Suecici Consil. corundemq; ad Reg. Christianissim. Legat. ord. Quondam Synd. Rotterod. eiusdemq; Urb. in Conv. Ord. Hollandiæ & Westfr. delegatus



A. 1632

R. VIT

H. O. R. A.

*De fontem celi, quod iure Batavia mater
Horret, et saepe credit se pekerisse nibi
Talem oculis, talem ore tulit, se macimus Hugo.
Instar crede hominis, altera crede Dei.*

W. Blaeuw Lond.

D. Hoesius A. 1614

M. M. 1632

W. D. 1632

A N N A L E S DES TROUBLES DV PAYS-BAS,

Depuis le depart de Philippe II.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

Situation & gouvernement de la Belgique, ou des Pays-Bas. Premières causes de la guerre Belgique. Origine de l'Inquisition : sa conduite, & son malheureux succès dans les Pays-Bas. Philippe, allant en Espagne, laisse Marguerite de Parme Gouvernante des Pays-Bas. Haute irréconciliable de Philippe contre les Belges. Le gouvernement de la Belgique devient de Marguerite en apparence, & de Granvelle en effet. Fâcheuses inimitié entre celui-cy & les Grands du Pays. Philippe établit de nouveaux Evêques dans les Pays-Bas. Les Belges, & autres, s'y opposent. Philippe, incité par les lettres du Prince d'Orange, du Comte d'Egmont, & de celui de Harné, ordonne à Granvelle de se retirer des Pays-Bas. Le Comte d'Egmont envoyé en Espagne, n'en rapporte qu'une vaine espérance. Le Roy commande que l'on punisse sans miséricorde ceux qui suivent les nouvelles religions, & que les decrets du Concile de Trente soient publiés. Cela excite de grands mouvemens de toutes parts. Les Grands entreprennent de procurer la paix des Religions. Contractent ensemble une alliance contre l'Inquisition. Requête des Conféderez à Marguerite, afin que les Edats, qui concernent la Religion, soient changés. Origine du nom des Guêzes. Le Baron de Montigny, & le Marquis de Berghue, sont députés vers le Roy. Il n'approuve pas le modèle qu'on luy a envoyé, du temparament que l'on demande estre apporté aux Edats. Trois sortes de Seïcles dans les Pays-Bas ne reconnoissent point la juridiction du Pape. Les Religieuses se contre le menu peuple paroissent, & celebrent les actes de Religion avec de nouvelles ceremonies. Les Eglises sont pillées dans tous les Pays-Bas. Marguerite promet aux nobles l'oubly du passé ; & permet au menu peuple l'usage des presches. Le Prince d'Orange, le Comte de Harné, & autres, envoient son indignation. On s'attend des lettres qui luy estoient adressées d'Espagne ; par lesquelles il se voit que la perte de tous les Grands du Pays-Bas est arrestée. Ils consultent sur ce qu'ils ont à faire ; & tournent en vain les yeux vers le Comte d'Egmont. Le Prince d'Orange demande avec instance permission de s'eloigner de la Republique. Il escriu au Roy les raisons de son dessein. Le Comte de Harné se retire en sa maison. Les Gentilshommes conféderez, etablisent la cause commune. La Gouvernante, après avoir levé des soldats, oblige les Chefs de jurer qu'ils tiendront pour leurs ennemis ceux que le Roy aura declarés les siens. Le Prince d'Orange & le Comte de Hoogstraten sont les seuls qui refusent de jurer. La presence du Roy est estimée le meilleur de tous les remedes, pour reprimer les factions. Le Roy use de delay. Enfin on conviend d'envoyer le Duc d'Albe. Le Prince d'Orange se retire en Allemagne vers son frere.



Entreprenez d'escrire une guerre la plus memorable de nostre temps, & l'on pourroit raisonnablement la nommer une guerre entre peuples associez, puisque les Espagnols & ceux des Pays-Bas, autrefois accoustumés à vivre sous un mesme empire, & à vaincre sous de mesmes enseignes, tournent maintenant leurs armes les uns contre les autres : quoy qu'elle semble aussi passer au rang des guerres civiles ; puisque l'on voit en un seul pays deux partis contraires le couvrir également du nom du Prince & de l'autorité des loix, si l'on considere dans cette guerre les diverses maximes qu'elle a pratiquées, soit

A

pour

pour les combats, soit pour le gouvernement, on ne trouvera pas que jamais il y ait eu un sujet plus fécond en exemples ; ny que jamais une partie si inégale ait duré si long-temps, & avec tant de chaleur. Dans ses commencemens vous admirerez les semences de cette discorde sanglante, qui avoient esté jettées long-temps auparavant, & parmi les effets qu'elle a causez depuis qu'elle eut pris quelque accroissement, vous remarquerez d'abbord les violences & les artifices des plus puissans, & le desespoir des plus foibles, vous verrez de nouvelles ligues aussi-tost rompuës par de nouvelles divisions, & enfin des assistances estrangeres recherchées avec plus de peine que de fruit. Dans la suite il y a eu des prises de villes, & de forteresses, des armées, des ravages, des batailles, souvent des courses sur mer ; quelquefois de longs & fameux sieges ; bref toutes sortes d'exploits signalez & capables de donner des instructions à la postérité. Mais comme ces hostilités se sont exercées ouvertement, au moins depuis que chaque party eut esté formé, & que l'on en fut venu à la force ouverte, il me sera bien facile de decouvrir ce qui est autant proche de moy qu'éloigné de beaucoup d'autres, qui n'en ont pas eu de pareilles lumieres. Je sçay bien que les commencemens de cette guerre, fort obscurs, à cause des intrigues secretes, & non moins embrouillez par la diversité des incidens, ont desja esté escrits, mesmes en Latin, par des plumes tres-celebres : mais puis qu'on n'en sçauoit bien entendre une partie sans l'autre, je croy qu'il ne sera pas mal à propos que je reprenne de plus haut les causes de ces mouvemens ; & que je face un sommaire de tout ce qui s'est passé depuis leur naissance jusques à l'establissement des partis ; afin que la reflexion du lecteur puisse avec moins de peine comparer chaque succès avec les desseins que chacun avoit formez.

Certes la grandeur du sujet est telle, que le soin d'en traiter a passé jusques chez les estrangers ; de sorte que leurs escrivains me convaincroient eux mesmes d'ingratitude envers ma patrie, & de négligence envers la posterité, si je ne luy laissois une narration plus exacte que la leur des choses dont il m'a esté bien plus facile, qu'à eux, de connoistre les particularitez & les circonstances. Car en effet parmi tous ceux qui ont escrit sur cette matiere, (sans excepter mesmes nos auteurs domestiques) il se voit que la plupart tiennent en erreur ou en incertitude ceux qui les lisent, leur debitant des bruits de ville ou faux ou douteux, selon qu'ils ont esté semez par des personnes trop attachées à l'un ou à l'autre des partis : Que si quelqu'un de ces escrivains a eu la curiosité ou l'occasion de connoistre les choses au vray, il s'est contenté d'en dresser quelque sorte de Journal. Mais pour moy j'ay resolu de declarer exactement, quels ont esté les mouvemens du peuple, quel a esté le dessein & les considerations politiques de ceux qui conduisoient les affaires : par quels moyens la puissance des Espagnols s'estoit élevée jusqu'au plus haut degré ; & par quels autres elle a esté ravallée jusqu'au plus bas.

*Situation &
limites de
l'ancienue
Belgique.*

Entre les peuples qui habitent l'Isle du Rhin & les terres circonvoisines, depuis le Pas de Calais jusqu'à la riviere d'Em, les uns composent une partie de l'Allemagne, & les autres appartiennent à l'ancienne Gaule Belgique. Mais la plupart ont tiré leur origine, aussi bien que leur langage, des peuples Allemands ; & c'est pourquoy ils ont tousjours esté extrêmement addonnez à la guerre, & soigneux de leur liberté : jusqu'à ce que les Romains, devenus leurs Alliez ou leurs vainqueurs, eurent introduit chez

eux

eux le commerce & la connoissance des arts. Cela n'empêcha pas neantmoins qu'ils n'eussent toujours les armes en estime : & ils exerçoient souvent leur valeur ; soit en secondant les conquêtes des Empereurs , comme auxiliaires ; soit en les troublant , comme rebelles. Mais enfin lors qu'on vit une infinité de nations assaillir l'Empire Romain de tous costez , & tout à la fois , comme s'il y eust eu un signal donné pour cet effet , ce pays passa sous la domination des François , qui le posséderent jusqu'à ce que leur puissance s'estant divisée , une partie des habitans s'attacha aux Empereurs d'Allemagne , & l'autre aux Rois de France. Mais comme l'un & l'autre de ces Monarques se voyoient trop éloigner de ces Provinces , ils commirent divers officiers sous le nom de Ducs & de Comtes , ou sous quelque autre titre semblable , pour les defendre & les gouverner ; à la reserve de quelques villes particulieres , qui pour le respect de la Religion , furent laissées sous la seule juridiction de leurs Evêques. On appelloit Ducs ceux qui estoient choisis principalement pour commander à la guerre : les Comtes estant destinez pour avoir soin de la police & des finances , & pour presider à la decision des differens. Mais il seroit difficile d'exprimer jusqu'à quel point les uns & les autres éleverent leur fortune en peu de temps ; soit par leur propre vertu , secondée de l'affection de leurs Provinces ; soit par la nonchalance des Souverains. Ils commencerent premierement à force de bienfaits à s'acquérir de la reputation & de l'autorité : & s'ils se montroient braves & courageux à la guerre , ils ne paroissoient pas moins religieux & equitables dans la paix. De sorte que par ces moyens , au lieu d'une charge qu'ils ne possédoient que pour un temps , ils s'attribuerent une Seigneurie perpetuelle & hereditaire. Ce qu'on leur permit d'autant plus volontiers , que l'on avoit lieu d'espérer qu'ils s'exposeroient plus promptement aux dangers , lors que dans la defence de ces Provinces il s'agiroit de la conservation de leur propre bien : car c'estoit en une saison que les flottes des Normans & des Danois tenoient presque toutes les mers & toutes les costes en allarme.

*Les Comtes
obtiennent une
Seigneurie hereditaire.*

Quelque temps après , soit que par faveur ou par crainte , les Souverains eussent volontairement affranchy de leur dependance ces nouveaux Seigneurs ; soit qu'eux memes eussent brisé le joug de la puissance souveraine , de laquelle neantmoins ils conservoient toujours quelque image , on les vit enfin establir un empire qui ne fut pas moins legitime qu'absolu , puis qu'il avoit pour fondement la bienveillance universelle des peuples. En suite on leur assigna des terres en domaine ; & quelques subsides , assez legers , mais suffisans pour soutenir leur dignité : car l'avarice , le luxe , & autres semblables pestes , qui regnent depuis ces derniers temps , n'osoient encore paroître ; il n'y avoit que la seule ambition de commander (maladie trop inveterée) qui fust en regne parmy les Grands. Ainsi ils s'occupoient perpetuellement à faire la guerre : tantost les uns contre les autres , tantost contre leurs voisins ; mais avec leurs propres forces , sans y joindre le soldat estranger ; parce que tous leurs sujets s'employoient à l'envy pour la defense de leurs frontieres : & mesme s'il arrivoit qu'un desir de gloire pouslast le Prince plus loin , ils ne se montroient jamais paresseux de le suivre , y estant portez par l'esperance d'acquérir de l'honneur , & d'obtenir des recompenses : Car en effet apres la victoire le vainqueur donnoit des fiefs & des terres seigneuriales à sa noblesse ; & à ses villes , des exemptions , des privileges , des droits particuliers , & des Magistrats qui veilloient à la conservation de leur

liberté, & quand le Prince avoit une fois accordé toutes ces choses, son successeur n'eut pas esté admis en sa place, s'il ne les eut auparavant confirmées par un serment solennel.

Le principal soin de la republique en ce temps là demouroit entre les mains de deux divers ordres ou estats : celui de la noblesse ; & celui des communautés de chaque ville : en quelques endroits on en a du depuis adjousté un troisième ; qui est celui du clergé. Ces Estats s'assembloient par Deputez, quand il en estoit besoin : on prenoit leur avis dans les plus grandes affaires : & l'on ne pouvoit sans leur commun consentement ny imposer aucuns subsides, ny changer la face du gouvernement quel qu'il pût estre ; ny seulement augmenter ou diminuer le prix des monnoyes : tant on estoit soigneux, lors mesmes que les Princes estoient bons, de ne leur laisser aucun moyen de devenir mauvais. On commettoit à l'exercice des charges publiques, les plus nobles, & les plus gens de bien tout ensemble, d'entre les citoyens : car pour les estrangers, ils estoient absolument exclus, & de la Cour, & du Conseil, & des dignitez.

Par ces coustumes & par ces maximes de gouvernement la tranquillité publique se maintint assez long-temps : mais il s'éleva peu à peu des seditions parmy ces peuples riches & fleurissans, qui les consumèrent & les mirent si bas, qu'après plusieurs victoires, divers traittez, & diverses alliances, ils tombèrent presque tous sous le pouvoir des Ducs de Bourgogne. Ces Ducs pour estre sortis d'une maison accoustumée à regner, belliqueux, habiles, & rusés, tâcherent dès l'abbord d'acquiescer un souverain pouvoir ; & s'estant rendus forts par la discorde des plus grands du pais, ils commencerent à menacer les uns, donner aux autres, promettre : & ainsi toutes choses prirent bien-tost leur pente du costé où il y avoit des recompenses à esperer, & des chastimens à craindre : de sorte qu'il fut facile de ruiner la liberté d'une multitude pleine de confusion, en establisant un ordre specieux, par l'introduction d'un droit semblable en quelque façon à celui que l'on suit en France. Car on crea premierement des sieges de Justice particuliers pour chaque nation ; & un general pour toutes dans la ville de Malines : afin que tous les Pais-bas prissent plus aisément la forme d'une seule cité. On éloigna aussi le peuple de l'exercice des armes & des Conseils publics ; davantage, le Prince institua l'ordre des Chevalliers de la toison d'or, dont il honora les plus illustres en noblesse & en merites, suivant le choix qu'il en avoit fait luy mesme : de sorte que par cette preference il trouva moyen de faire des creatures, & de relever en mesme temps l'éclat de sa grandeur. Toutefois, parmy ces artifices, les droits du Peuple ne laissoient pas de se maintenir tousjours, sous l'appuy des Estats, qu'on avoit accoustumé d'assembler, quand le besoin d'avoir des finances pour la guerre, ou quelque autre necessité publique, le desiroient : Car ceux qui estoient deputez à ces assemblées, parloient souvent avec beaucoup de generosité, pour le bien public. Et ce qui les rendoit plus hardis, c'est qu'ils avoient charge expresse d'en user ainsi. Il n'y avoit point encore de citadelles ny de gens de guerre entretenus dans ce pays paisible : si ce n'estoit quelques petites garnisons sur les frontieres où l'on avoit quelque chose à craindre de l'humeur entreprenante des François. Il est vray que pour subvenir aux autres accidens impreveus, on tenoit aussi sur pied quelques compagnies de cavalerie, qui faisoient environ trois mille chevaux, composées de l'élite & de la fleur des Gentilshommes du pais, & commandées par les plus considéra-

*Ils tombent
sous le pouvoir
des Ducs de
Bourgogne.*

*Les Estats
maintiennent
le droit du
peuple.*

siderables d'entre eux : Mais il n'y avoit aucune flotte publique sur mer : parce que la quantité des navires particuliers suffisoit , pour faire teste aux entreprises des Estrangers.

Le comble de bonheur ayant passé en la famille d'Austriche , outre l'accroissement qu'elle receut quelque temps apres, lors que le royaume d'Espagne luy échut par succession , l'humeur accorte de ces nouveaux Maistres augmenta leur puissance en la moderant : Car pour dompter une liberté obstinée, cette douce methode est plus forte que la force même , parce que ordinairement nous augmentons tout ce que nous avons d'opiniastreté contre ceux qui nous veulent contraindre : Mais quand on procede par les voyes de la douceur & de la courtoisie , nous cedons volontairement ; jusqu'à ce qu'il arrive , par la corruption des mœurs , que ceux qui n'employoient que la persuasion , viennent à se servir d'un commandement absolu , & à changer une obeissance libre en un esclavage necessaire. Ainsi donc comme on s'apperceut que les peuples commençoient à quitter le soin des armes, on commença à leur mettre adroitement devant les yeux le commerce & les arts , avec les diverses commoditez qu'ils en pouvoient tirer : Ce qui fut fait à deux fins ; dont l'une avoit pour but d'augmenter sur eux les imposts & les subsides ; l'autre , d'obliger le soing innocent qu'ils prenoient pour la conservation de leur prosperité domestique , à leur faire perdre le soucy des affaires d'Estat. Cependant , pour favoriser ce double dessein , la conjonction des forces d'Espagne à celles d'Austriche vint mettre au plus haut point le pouvoir de l'executer : & ce fut alors que les plus judicieux d'entre les Belges previrent un changement inevitable en leur republique , par la reflexion qu'ils faisoient tant sur l'autorité excessive dont les Princes estoient desja en possession , que sur l'incompatibilité d'humeurs qui se rencontroit entre leur peuple & ceux qui le devoient gouverner, dont ils avoient particulierement reconnu le genie durant la societé de guerre qu'ils avoient eüe avec eux. Car tandis que deux nations , jointes ensemble d'origine aussi bien que de limites , avoient contribué d'un soing égal à l'accroissement de leur fortune , il leur avoit esté facile d'entretenir une correspondance fraternelle : Mais entre les Espagnols & les peuples des Paisbas, il se tencontre trop de contrariété, & les choses mêmes, où ils semblent avoir le plus de sympathie les uns avec les autres , ne servent qu'à les faire entrechoquer plus rudement. Il est vray que l'une & l'autre nation avoit esté renommée de tout temps en beaux faits d'armes : mais ces derviers en avoient desappris le mestier ; au lieu que les autres l'ayant toujours continué soit en Italie soit en l'Amerique , y estoient excitez de plus en plus tant par la longue discipline qu'ils avoient acquise , que par les hautes recompenses qu'ils avoient receuës : Mais les Belges n'estoient plus attentifs qu'à continuer leur trafic & à chetcher la paix : en sorte neantmoins que si le desir du gain les rendoit capables de supporter le plus grand travail , ils demeuroient toujours incapables de souffrir le moindre outrage ; car comme il n'y a point de gens moins convoiteux du bien d'autrui , il n'y en a point aussi qui defendent plus courageusement le leur. Ce qui est cause qu'en leur pais , qui n'est qu'un petit canton de terre , il s'est toujours trouvé une grande quantité de villes & de fortes places ; premierement vers la mer & sur les rivières , & depuis encore en autres divers endroits ; selon que le nombre des estrangers qui se venoient habiter en leur pais , ou l'accroissement de leurs propres familles , les ont obligez d'en bastir de temps en

La Dénisation des Paisbas passe en la maison d'Austriche.

Les mœurs des Espagnols font presser un changement en la republique.

Conformité de différents de mœurs entre les Espagnols & les Belges.

temps. De sorte que depuis qu'ils eurent une fois repoussé la rage des peuples Septentrionaux qui les estoient venus attaquer, on les vit durant près de huit siècles se maintenir d'eux mêmes, sans qu'aucunes armes estrangeres les pussent vaincre ny endommager. Au contraire, l'Espagne a toujours esté sous la domination de divers vainqueurs, dont elle a par ce moyen contracté les mœurs différentes; & puis enfin les Gots s'en sont rendus les derniers maîtres. Or depuis que ceux-cy eurent meslé l'humeur des lieux de leur origine, avec l'humeur des lieux de leur habitation, les auteurs, tant anciens que modernes, nous les ont tousjours figurez pour des hommes dont veritablement le courage est invincible, soit dans les dangers, soit dans les travaux; mais qui sont pour le moins autant avides de richesses que de gloire; superbes jusqu'à mespriser tous les autres; & neantmoins assez capables de veneration pour les choses sacrées, & de reconnoissance pour les plaisirs qu'on leur a faits. D'autre part, ils sont si naturellement portez à la vengeance, & tellement forcenez dans leurs victoires, qu'il n'y a rien d'injuste, ny de blâmable pour eux contre leurs ennemis. Mais ces choses sont absolument contraires à l'humeur des Belges; nation dont les ruses mêmes sont innocentes; & qui pout le surplus semble estre temperée de mœurs aussi bien que de situation entre les Allemans & les François, en telle sorte qu'elle n'a pas de moindres vertus ny de plus grands vices, que tous les deux en peuvent avoir. On ne trompe pas aisément les Belges; on ne les choque pas impunement. Et pour ce qui concerne le soin de la religion, il y a de grandes apparences qu'ils n'en eurent pas moins autrefois que l'Espagne en témoigne aujourd'huy: puis qu'il est vray que depuis qu'ils se furent une fois rangez sous la loy Chrestienne, ils sceurent bien s'y maintenir d'un commun accord; sans que ny les armes des Normans, ny la contagion des heresies fussent capables d'ébranler leur profession, ou d'infecter leur croyance: Et ils se montroient si pleins de liberalité pour les œuvres pieuses, qu'il fut nécessaire de prescrire des bornes aux possessions des Ecclesiastiques dans le país. Au reste & les Espagnols & les Belges ensemble ont cela de commun & d'imprimé dans l'ame naturellement, qu'ils honorent leur Prince & l'admirent: mais ces derniers tiennent que les loix sont au dessus de luy; & ce pretexte a souvent causé des broüilleries. Il est vray que les Castillans veulent estre gouvernez avec un peu plus d'attachement que quelques autres nations d'Espagne: mais ils ne souffrent point en autrui les avantages qu'ils usurpent pour eux; & l'on vit de cela une preuve manifeste lors que leur Prince eut partagé ses soins entre eux & les Belges, comme en deux gouvernemens separez: Car si ces derniers ne pouvoient endurer que les autres leur fussent superieurs en credit, les Espagnols ne pouvoient permettre que les Belges leur fussent seulement pareils. Aussi est-ce une chose qu'on a tousjours veuë chez les peuples qui se laissent posséder à l'injuste desir de maistriser leurs associez, que quand ils ont une fois remporté sur eux l'avantage d'estre les premiers considerez, ils taschent aussi-tost, par un second effort, de les attirer sous de mêmes loix, & sous une même coustume que la leur, & de s'approprier l'élection des Gouverneurs & des Juges, avec l'imposition des subsides, afin que par ce moyen le suffrage particulier d'un seul peuple puisse disposer des forces communes à tous les autres. Les Espagnols s'estoient servis de cette maxime pour commander l'Italie & piller l'Amerique: Et quoy-qu'ils reconnussent la condition des Belges pour aussi avantageuse que la leur, puis qu'une même

*Les Espagnols
enfinement d'ar-
river les Belges
sous de mé-
me loix.*

succession les avoit rangez sous un meſme Prince, neantmoins ils vouloient
 prendre ſur eux l'autorité qu'ils avoient ſur ces premiers, ou trouver une
 occaſion de leur faire la guerre. Ioint qu'ils ſe reſſouvenoient toujours
 qu'Adrien fils de Flotent, du depuis Souverain Pontife des Romains, homme
 veritablement de bonne & ſainte vie, mais Flamand d'origine, avoit
 long-temps gouverné l'Eſpagne avec une autorité ſi abſolue, qu'elle avoit
 donné de la jalouſie à tous ceux du païs. Ils ſe reſſouvenoient auſſi de l'or-
 gueil du Seigneur de Crotiy, des pilleries de celui de Chievres, & que ces
 deux derniers ayant voulu exercer, dans toute l'Eſpagne, un trafic mani-
 feſte des dignitez temporelles & ſpirituelles, on avoit bien eu de la peine à
 ſ'en garantir par la force meſme des armes : De ſorte que ces peuples vindic-
 tifs n'eſtimoient pas qu'on les pût blâmer s'ils taſchoient d'aſſujettir les
 Belges à leur tour pour leur rendre pareille. Ils commencerent donc, pour
 cet effet, à ſ'introduire par leurs flatteries dans l'eſprit des plus puiffans de
 l'Eſtat : & de leur repreſenter par une raillerie adroite que leur autorité
 n'eſtoit qu'une vaine image dans un païs où les Magiſtrats dependoient de
 l'élection du peuple ; où le Prince eſtoit obligé d'employer juſqu'aux ſou-
 miſſions pour tirer quelque leger ſecours d'argent dans la neceſſité de ſes
 plus grandes affaires : Et qu'ainſi c'eſtoit bien inutilement qu'on leur voyoit
 porter leurs conquêtes au delà de l'Océan & de la mer Mediterranée ; puis
 qu'après tout ils ſe voyoient contraincts de ſouffrir des Maîtres dans leur
 propre païs. Mais enfin tous ces diſcours & tous ces efforts ne purent fai-
 re aucune impreſſion : au moins ſur ceux qui, pour avoir eſté nourris entre
 les Belges, ſe reſſouvenoient tousjours de la modeſtie univerſellement re-
 connue en cette nation, & de la tendreſſe que chacun doit avoir pour ſa
 patrie. On tient pourtant que l'Empereur Charles cinquième delibera
 tout de bon de changer le gouvernement du païs, & de ranger toutes ſes
 villes ſous une ſeule domination. Et il prit ce deſſein principalement lots-
 que pour fruit de la victoire qu'il avoit remportée devant Pavie, il vit la
 Flandre & l'Artois affranchis de la ſouveraineté des Rois de France : mais
 enfin la diverſité des loix, des mœurs, & des couſtumes Belgiques, luy donna
 tant d'apprehenſion, qu'il n'oſa plus penſer à certe entrepriſe : Et il eſt tel-
 lement veritable qu'il n'a jamais conclu d'eriger ces païs en une province
 des Eſpagnols, qu'au contraire il a ſouvent déclaré de ſa propre bouche, que
 ſi l'orgueil de ceux-cy & la patience des autres venoient une fois à ſ'entre-
 choquer, il en arriveroit quelque grand malheur. Et davantage il a ſou-
 vent reproché à ſon fils, que pour avoir eſté élevé, durant ſon jeune âge,
 parmi les Eſpagnols, il ne connoiſſoit pas aſſez bien le naturel des Belges,
 ny les commoditez de leur païs ; & mépriſoit l'un & l'autre trop inconſi-
 derement. Ce grand Prince qui ſçavoit juger du mérite de ſes ſujets avec
 equité, ſe monroit tousjours le meſme aux uns & aux autres, & taſchoit de
 les contenter également, ce qui fut cauſe qu'il ne permit pas long-temps
 que les Eſpagnols euſſent ſujet de ſe plaindre de l'uſurpation qu'ils preten-
 doient avoir eſté faite ſur eux au commencement de ſon regne. Quand
 les affaires le permettoient, il gouvernoit les Belges par ſa propre préſence ;
 ſinon, il commettoit en ſon lieu quelqu'un de ſes plus proches : Et celui
 qui ſoutenoit cette charge eſtoit aſſiſté de trois ordres de Conſeillers, ayant
 chacun leurs fonctions différentes. Le premier ordre avoit la direction ge-
 nerale de la paix ou de la guerre ; le ſecond veilloit à faire obſerver les loix,
 & à decider les diſſerens ; & le troiſième prenoit ſoin des finances du Prince
 &

*Les Eſpagnols
 taſchoient d'a-
 cteſſer les Belges
 ſous leurs loix,*

*Cauſes de
 l'apprehenſion
 de Charles V.
 qui le detour-
 nent de ſon
 entrepriſe.*

*Trois ordres
 de Conſeillers.*

*L'esprit & les
mœurs de
Philippe.*

& des necessitez de son Espagne. Mais parce que ce premier Conseil estoit ordinairement composé des plus nobles d'entre les Belges, & que les plus grandes affaires y estoient principalement traitées, nous luy donnerons le nom de Senat ou de Conseil d'Estat, comme le plus propre & le plus convenable à sa dignité. Cependant Philippe, au milieu des royaumes de son pere, estoit assiégé d'un nombre de flatteurs, qui ne taschoient qu'à l'en orgueillir par un recit continuel des beaux faits de sa jeunesse : & luy pour les seconder, s'estudioit si bien à montret chaque jour une austere gravité, à espargner ses paroles, & à fuir toutes sortes de compagnies, qu'il estoit bien difficile de luy parlet, mesmes par des personnes interpolées ; tant son esprit se rendoit conforme en toutes choses aux façons de faire des Espagnols. C'est pourquoy ils sceurent si bien gagner l'esprit du Pere, qu'ils firent resoudre ce grand Empereur à passer le reste de ses jours dans une oisiveté privée ; & se hasterent en suite de mettre le timon du gouvernement entre les mains de son fils, dont l'ambition hereditaire ne se donnoit aucunes bornes, n'ayant pas encore esté moderée par l'experience. Et il ne faut point douter qu'il ne creust alors que la vertu & la foy des Espagnols seroit un instrument bien propre à bastir la nouvelle souveraineté qu'il avoit déjà dessinée dans son esprit. Aussi quand on considere bien les tynes signalées des Princes & des peuples, on y trouve assez d'exemples vieux & nouveaux, pour faire voir avec quelle ardeur l'esprit d'un Monarque se porte tousjours au renversement des loix, s'il les juge tant soit peu capables de reprimer sa puissance : & quelques uns des Espagnols mesmes ont éprouvé, avec le temps, que Philippe estoit en cela de l'humeur des autres Rois.

*Il esboit de
renverser les
loix de la Bel-
gique.*

Cependant, parmy les principaux des Belges (je nommeray desormais ainsi tous les peuples que j'ay décrits en general ; parce que la plus grande partie a tousjours porté ce nom) les esprits se montroient assez résolus d'obeir, pourveu neantmoins qu'on ne leur commandast point des choses trop rudes : & Philippe de son costé attendoit un merveilleux fruit du joug qu'il leur vouloit imposer ; & se promettoit d'en voir naistre mille belles occasions, sur mer & sur terre, à son avantage, contre les toyaumes voisins. Il y avoit aussi quelques semences de mecontentement mêlées parmy sa politique : Car comme il eût quelque temps auparavant déclaré la guerre aux François, plustost par le motif d'un interet domestique de la famille d'Autriche, que suivant l'usage public des Belges, l'assemblée des Estats luy accorda veritablement quelque subside pour l'entretenement de ses armées : Mais ce fut apres toutes sortes de difficultez & de delais ; comme s'il leur eut esté permis de luy refuser absolument cette assistance : Et davantage ils firent une ordonnance, par laquelle ils se reservoient le droit de choisir eux mesmes les collecteurs de cet impost. Mais ce Prince, qui n'avoit pas accoustumé de souffrir la moindre liberté, fit passer celle là pour un grand crime : Et se figurant que ces assemblées d'Estats estoient autant de complots contre son autorité, il les defendit tres-estroittement pour l'avenir. Ce fut une occasion où les Espagnols ne manquerent pas d'aigrir de plus en plus la colere de leur Prince : afin que le renversement des loix Belges pût tracer à quelques uns d'eux un plus court chemin pour parvenir injustement aux dignitez, & fournir aux autres un moyen plus facile de piller le peuple. Mais dans ce dessein les plus advisez d'entre eux, considerant de quelle importance il leur estoit de posseder leur Prince, puisqu'autrefois ce pais appuyé de sa presence, avoit pû, non seulement conserver ses droits

& ses privileges, mais encore donner des loix à toute l'Espagne; ils conseil-
lerent addroitement à Philippe, de retourner en Castille, comme au prin-
cipal siege de tous ses Estats : A quoy il leur fut facile de le faire resoudre ;
tant par l'apprehension où le mettoit le Turc, pour lors merueilleusement
puissant sur la mer, que par le desir qu'il avoit de veiller de plus près sur ses
tresors de l'Amerique. loint qu'en ce temps il n'avoit pas lieu de redouter
beaucoup la noblesse Belgique ; car bien qu'elle fust magnifique & éclat-
tante en dignitez, elle s'estoit merueilleusement epuisee de richesses, soit par
son propre luxe, soit par l'artifice des Princes, qui sous l'apparence de quel-
ques honneurs, avoient fait consumer en despenſes les plus considerables
du Pais.

Entre lesquels, soit pour la vivacité de l'esprit, soit pour la solidité du
jugement, soit pour la courtoisie des mœurs, Guillaume de Nassau, Prince
d'Orange, emportoit le prix sans difficulté. Cette Principauté d'Orange, *Extraction du Prince d'Orange,*
située dans le pais de Provence en la Gaule Lionnoise, luy appartenoit par
la succession de la famille de Chalon : Mais il tiroit son origine de la famille
de Nassau ; autrefois si puissante en Allemagne, qu'elle avoit souvent dispu-
té la possession de l'Empire contre la maison d'Autriche : toutefois cette
derniere en estant demeurée la maistresse, l'autre s'estoit enfin retirée sous
la protection des victorieux. Ce Prince, dès sa plus tendre jeunesse, ayant
esté tiré des mains de son pere qui profesſoit la religion d'Allemagne, fut
nourry à la Cour de Charles fort soigneusement : Et il trouva un accès si
particulier dans l'esprit de cet Empereur, qu'il luy fut facile, sous un si ex- *ses emplois,*
cellent maistre, d'apprendre l'art de gouverner comme il faut ; s'y estant in-
struit assez amplement, soit dans les conduites de guerre, soit dans les am-
bassades, où il fut employé diverses fois. A ces choses, si considerables, on
pouvoit encore ajouter l'ancienne splendeur de sa race, les grandes pos- *ses Possessions,*
sessions qui luy appartenoint dans toute la Belgique, outre les admirables
qualitez qu'il possedoit en sa personne, estant naturellement pourveu, non
seulement d'un grand courage, & qui se sçavoit fort bien celer ; mais en-
core d'un jugement égal à la grandeur du courage, & tel qu'il n'y avoit *son genie,*
point de fortune si haute, qu'il ne fust capable de s'élever encore au dessus.
Il reüssissoit merueilleusement bien dans la recherche des choses les plus
éloignées ; & sa memoire les conservoit fidellement, quand il les avoit une
fois imprimées dans son esprit, dont les charmes estoient si puissans en tou- *ses maneres*
tes sortes de rencontres, qu'il attiroit aisément à luy tous les cœurs de ses
sujets ; qui connoissoient assez que l'avarice ny la cruauté n'avoient jamais
trouvé d'accès dans son inclination. Il estoit Gouverneur des pais de Hol- *son gouverne-
ment.*
lande, de Zelande & d'Vtrecht ; & le devoir de cette charge consistoit prin-
cipalement à conserver la gloire des armes & l'autorité des loix dans
l'estendue de ces trois Provinces. Mais Lamoral Comte d'Egmont, Gou-
verneur de la Flandre & de l'Artois, montroit un esprit plus ouvert que
l'autre, & son cœur, rempli d'une fierté guerriere, prenoit une merveilleuse
confiance en sa fortune & en sa reputation : Aussi est il vray qu'il avoit au-
trefois remporté deux éclatantes victoires sur les François, l'une à saint
Quentin, l'autre à Gravelines : & sans doute ces hauts succès luy eussent
acquis beaucoup de loüange & de credit, s'il ne s'en fust point trop fait ac-
croire. Or ces deux Seigneurs surpassoient tous les autres infiniment, soit
que l'on considerast leur propre gloire, soit que l'on eut égard à la di-
gnité de leurs emplois : Car le Brabant, comme estant le siege commun

*Le Comte de
Horn Admiral
des mers.*

*Les Espagnols
s'efforcent de les
ruiner.*

*Difcordes en-
tre les Grands
du Pais-bas.*

*Origine de
l'oppression,
son admini-
stration &
son malheu-
reux fuis
dans les Pais-
bas.*

de toutes les provinces de l'Estat Belgique, n'avoit aucun Gouverneur particulier; & les autres gouvernemens estoient beaucoup au dessous de ces deux premiers. Toutefois la charge d'Admiral des mers estoit aussi fort importante: Car outre son propre éclat, elle en recevoit encote un nouveau, par la consideration du Comte de Horne, qui estoit pourveu de cet employ; & dont l'origine estoit tirée de la famille des Montmorancis l'une des plus illustres de France. Ainsi il estoit necessaire à l'Espagnol de ruiner entierement ces trois grands hommes, s'il vouloit se rendre absolu dans la Belgique: & leur perte sembloit d'autant plus facile, que comme ils s'estoient tousjours efforcz de soustenir leur dignité, & d'égal en magnificence le faste & la pompe Castillane; ils avoient merueilleusement amoindry leurs revenus. Pour ce qui concerne les autres Grands du Pais, ils estoient de beaucoup inferieur en richesses à ces premiers: & pour les simples Gentils-hommes, soit par le luxe, soit par les emplois sans payement qu'on leur avoit donnez à la guerre, ils estoient demeurez, non seulement pauvres, mais endebtez. Toutefois dans cette mauvaise fortune, ils ne laissoient pas, malgré leurs ennemis, de conserver encore quelque esperance; & de rechercher, dans leur courage & dans leur industrie, les moyens de recouvrer, à quelque prix que ce pût estre, leur premiere dignité. La plupart souhaitoient quelque grand malheur public; afin qu'il pût servir de remede ou de couverture à leurs infortunes particulieres: & ils ne faisoient plus qu'attendre le moindre signal de sedition; comme personnes toutes prestes à se jeter en foule de costé ou d'autre, selon que l'esperance ou le desespoir leur conseileroient de prendre party.

D'un autre costé, les Espagnols se rendoient de jour en jour plus hardis, dans leur dessein d'opprimer les Belges, par la discorde qu'ils voyoient tegner entre les principaux du Pais; & par l'antipathie des inelinations de la noblesse, dont une partie tenoit pour le Prince d'Orange, & l'autre pour de differentes familles. Toutefois parmy ces diversitez le menu peuple estoit tousjours semblable à soy-mesme: persistant dans son premier dessein de fuir la guerre; & de souffrir toutes sortes d'oppressions, pourveu qu'on le laissast vivre en paix & en repos. Le desir d'acquiescer de l'honneur par les armes avoit cessé de solliciter les esprits; & tout leur dessein ne s'appliquoit plus qu'au trafic & aux banquets; ne cherchant qu'à gagner de l'argent pour le prodiguer. Il est vray neantmoins qu'ils ne pouvoient consentir à voir supplicier un homme, pour quelque sorte de religion que ce fust; & ceux que cette cruauté ne pouvoit toucher d'aucune crainte pour eux, se laissoient touchet de pitié pour autrui. Toutefois ce ressentiment demeura long-temps sans oser se produire que par des larmes & de foibles gémissemens; jusqu'à ce que l'adresse des Gouverneurs le fît éclatter avec plus de hardiesse. Mais parce que ces choses importent extremement à mon sujet, puis qu'elles ont servy, aux uns d'une raison, & aux autres d'un pretexte, pour faire la guerre; je suis obligé d'en reprendre l'histoire d'assez loin; afin que l'on connoisse d'abbord quelle a esté leur origine.

La religion Chrestienne, en ses commencemens, se tendoit venerable par sa seule simplicité: mais apres quelques siecles il se trouva divers Professeurs de Philosophie, comme aussi des Juifs, des Grecs, ou autres, qui voulurent y adjoindre des ordonnances & des ceremonies, chacun selon les sentimens de sa doctrine, ou suivant l'usage de la nation: afin que la majesté des sacrifices, qui n'avoit pas esté introduite pour neant, en devenant plus solem-

solennelle devint aussi plus fructueuse. Mais chacun fut long-temps libre de pouvoir exercer ces ceremonies d'une façon ou d'une autre : & la maniere de les pratiquer demouroit à la discretion de chaque particulier ; ou pour le moins de chaque Eglise. Toutefois peu à peu la coustume en ayant pley, & l'usage s'en estant augmenté, il arriva bien-tost, soit par l'éloquence & par la persuasion des Docteurs, soit par les suffrages des Conciles, que ce qui s'estoit fait volontairement, devint nécessaire ; & que la liberté fut changée en une loy, qui fut introduite & soutenue assez facilement, par les raisons problematiques & ambiguës de ceux qui en avoient esté les auteurs, en un temps où l'ignorance & la barbarie estoient en regne parmi le peuple. Cependant les Evêques Romains, qui avoient desja acquis une grande autorité dans le Christianisme, depuis qu'on en avoit démembré l'Asie & l'Egypte, & desquels le pouvoir s'estoit encore accru par les disgrâces de la ville de Constantinople autrefois rivale de Rome, commencerent à bastir une espece de Monarchie spirituelle chez eux ; & pour la rendre plus ferme, ils creèrent un consistoire de Cardinaux ; auquel ils adjouterent une longue suite de puissances toutes dependantes de la leur ; & qui par ce moyen la reconnoissoient pour leur souveraine, sans que personne s'y opposast, parce que la plus grande partie de l'Europe avoit esté instruite en la religion Chrestienne par des directeurs envoyez de Rome. Ce qui est cause encore aujourd'huy que presque de tous costez les ceremonies de l'Eglise sont exercées suivant la methode Romaine ; & que l'on ne se sert point d'autre langue que de la Latine dans les prieres les plus sacrées. Comme ils virent donc que la jurisdiction qu'ils s'estoient acquise sur routes les choses spirituelles ne leur estoit plus contestée, ils s'adviserent bien-tost de mettre au jour de nouvelles ordonnances, d'interpreter les anciennes, & d'arracher des mains du peuple les Escritures saintes ; alleguant pour raison qu'il estoit trop dangereux d'abandonner le jugement d'une doctrine de telle consequence, à la curiosité des ignorans. Ainsi il leur fut bien facile de tourner toutes choses à leur avantage, & à l'establissement de leur autorité, de sorte qu'à la fin par la licence où les Ecclesiastiques se porterent, le vice s'accrut jusqu'à un tel excès, qu'ils demouroient eux mesmes d'accord de la nécessité des remèdes. Mais aussi-tost que la lumiere des lettres eut paru ; & que par le moyen qu'elle avoit trouvé de divulguer au peuple ce qu'on falchoit de luy cacher, les tenebres du siècle eurent esté dissipées, il se presenta des personnes qui promirent d'arracher toutes sortes d'abus tant de la religion que des autres arts, pourveu qu'on deferast la decision des choses au seul témoignage de la sainte Escriture : Et les peuples donnerent de bon cœur leur voix à cette proposition ; parce qu'un costé ils estoient ennuyez de souffrir continuellement des outrages & des despenses, & que d'autre part ils estoient ravis de voir que pour leur faire esperer le ciel, au lieu de les tenir rousjours dans une crainte chagrine & sous une aveugle servitude, on leur donnoit une bien plus grande assurance de leur salut ; & bien moins de preceptes à suivre pour y parvenir. Les Princes mesmes n'estoient pas fâchez qu'on entreprist de rabbaïsser un peu l'autorité des Prestres, qui s'estoit élevée au dessus des puissances royales ; mais quand on vint à connoistre que ceux qui s'estoient vantez de donner du remède ne s'attachoient nullement aux endroits où estoit le mal, que parmi ces pretendus reformateurs il se rencontroit des esprits broüillons, qui renversoient l'ordre de toutes choses, s'attribuant de leur autorité

privée ce qu'ils ne devoient attendre que de l'autorité publique; & qu'outre cela on les voyoit en dissension les uns avec les autres, sans que personne pût les accorder ny décider leurs differens; & quand on vint à considérer, d'autre part, combien il seroit difficile de renverser une puissance qui s'estoit toujours accruë & affermie depuis tant de siècles; alors les plus judicieux commencerent à se dégouter de ce nouvel estat où l'on avoit réduit les affaires de la Religion, par ce qu'il estoit bien moins capable, que le precedent, de tenir en bride les esprits du Peuple.

Toutefois on ne laissa pas de voir bientôt réveiller les opinions de Jean Hus parmy l'Alethagne; celles de Wiclef parmy l'Angleterre; celles des Vaudois parmy la France: & tous ces dogmes differens furent presque en mesme temps semez parmy les Belges; soit par le moyen des assemblées qui se faisoient dans le pais; soit par la communication des marchands ou des soldats estrangers. Au reste, depuis que la hardiesse de changer de sentimens, en matiere de Religion, eut esté une fois introduitte, elle fit bientôt naistre plusieurs sectes extrêmement impies & dangereuses: mais l'on avoüra qu'entre toutes les regions de l'Europe, celle des Pais-bas a esté la plus fertile en la malheureuse production de ces sortes de monstres: si l'on vient à considerer les opinions injurieuses à la puissance de Iesus Christ mesme, mises en avant par un nommé David de Delft, & les seditieux sentimens de Ican Bucold de Leyde. Ces misérables, tous deux Hollandois de nation, feignoient estre remplis d'une inspiration divine: & le premier s'estant lassé de la vacation qu'il exerçoit de peintre en verrieres, trouva moyen par ses impostures d'acquérir quelques biens durant sa vie; & de laisser mesme une secte survivante à sa mort: mais l'autre eut encore plus de temerité; car bien qu'il ne fût qu'un simple frippier d'habits; il osa, non pas neantmoins sans un malheureux succès, aspirer à la souveraineté dans la ville de Munster.

*David de
Delft, & Jean
Bucold.*

Je trouve que les plus sages Princes, pour punir ceux qui seroient de nouveaux dogmes de Religion, ont ordonné divers remedes; dont ils se sont servis diversément; ayant toujours eu esgard, tantost à la grandeur de la faute, tantost au nombre des coupables. Car quelquefois lors que deux sectes s'estoient rendües également puissantes, leurs auteurs estoient publiquement arrestez, & mis sous la plus estroite garde des Magistrats, en telle sorte qu'il ne leur restoit plus aucun moyen de brouiller ny de nuire à la tranquillité publique: quelquefois aussi l'on prenoit soin d'examiner ceux qui propoient de nouvelles opinions: & lors que le Prince & son Conseil les trouvoient coupables d'erreur, ils estoient incontinent chassés des temples, & des assemblées publiques; ou, si leur faute sembloit meriter un plus rude chastiment, ils estoient pareillement exclus des compagnies particulieres. & l'on ne doit pas blâmer entierement quelques Souverains qui ont passé plus outre; en ordonnant que ceux qui seroient des dogmes pernicieux, & contraires aux bonnes mœurs, fussent punis ou par bannissement, ou par privation de biens & de dignitez, jusqu'à ce qu'ils eussent repris un meilleur train de vie: Mais on attribuoit la connoissance de ces choses aux Magistrats, qui se gardoient bien d'employer la puissance publique à vanger leurs injures particulieres. Il est vray qu'on permettoit aussi aux Prestres de remettre dans le bon chemin ceux qui s'en estoient égarés par quelque imprudence; & de les priver pour un temps de la participation des prieres & des sacrifices: car dans toutes ces manieres de proceder, l'ordre

l'ordre ne pouvoit estre que legitime ; puis qu'on prenoit connoissance des fautes pour en punir principalement l'effet ; la pensée demeurant impunie aussi bien qu'impenetrable. Mais de porter la cruauté des supplices jusques dans le sang & dans les entrailles de ceux qu'un même Dieu & un même Prince tenoient sous une pareille obeissance, c'estoit une chose, en ce temps là, que les Evêques jugeoient trop inhumaine, & que les Souverains estimoient trop dangereuse pour la vouloir pratiquer.

Toutefois les Pontifes Romains se portèrent peu à peu jusqu'à ce point de vouloir absolument maintenir par la crainte, l'autorité qu'ils s'estoient acquise par leur adresse : de sorte que jamais les Princes les plus soupçonneux & les plus attachez à leur conservation, n'ont rien ordonné de si rude, ny même de si cruel, contre les rebelles, qu'il n'ait esté pareillement pratiqué par la jurisdiction Romaine, contre les infraçteurs de ses ordonnances ; lesquels furent poursuivis avec autant de rigueur, que s'ils se fussent rebellez contre Dieu même. Pour cet effet il fut enjoindre aux Evêques d'en faire la recherche chacun dans leurs diocèses ; & cet ordre fut si soigneusement executé, qu'il avoit du depuis passé en coustume : mais cela ne sembla pas suffisant : Car il fut résolu en outre, d'envoyer exprès des Inquisiteurs avec une puissance souveraine ; & cette deliberation commença d'estre executée il y a près de quatre cens ans. Ces Inquisiteurs donc, ayant choisy des ministres ou assesseurs selon leur desir, commencerent d'interroger par serment toutes sortes de personnes, de quelque condition ou dignité qu'elles pussent estre ; & par cette voye, non seulement ils découvroient ce qu'il y avoit de plus particulier & de plus secret dans les maisons ; mais ils pénétoient jusques dans les ames, parce que chacun consentoit plustost à se trahir soy même qu'à se parjurer : quoy-que d'ailleurs il soit assez difficile que ceux là se cachent, qui font conscience de ployer les genoux devant les images des saints, ou devant le pain consacré dans les temples, lors qu'on le porte publiquement de costé & d'autre. C'estoit dans ces rencontres qu'un simple soupçon suffisoit pour faire mettre un homme en prison : & que le moindre indice le faisoit ensuite condamner à la gesne. Que si l'accusé demandoit seulement à voir ses accusateurs, afin de les refuter, ou de proposer des reproches, cela luy estoit absolument refusé : comme si son mal eut esté tellement contagieux, que les témoins eussent couru risque d'en estre frappez ; & que la vérité même eut esté en danger d'en estre infectée. Dans ces jugemens, le pouvoir de condamner appartenoit entierement aux juges Ecclesiastiques : & celuy de punir estoit seulement deféré aux juges séculiers, dont la plus-part recherchoient à l'envy les tourmens les plus inhumains ; comme si la grandeur de leur pieté n'eust pû paroistre que dans celle des supplices. Il est vray neantmoins qu'il s'en trouvoit parmy eux d'assez prudents, pour reconnoistre que ces manieres de proceder ne partoient pas seulement de la haine des Ecclesiastiques, mais encore de leur avarice ; parce qu'on avoit accoustumé de confisquer les biens des condamnés ; & que les juges, & l'accusateur même, avoient part en la confiscation ; de sorte que ces premiers Magistrats ne supportoient pas facilement qu'on leur eust osté la connoissance de ces matieres.

Mais ce fut en Espagne, sur tout, que ces Inquisitions s'exercerent rigoureusement : les Religieux que l'on appelle Dominicains estant employez à ce ministère, par une vieille coustume que l'on avoit prise contre les Maures & contre les Juifs, qui après avoir esté contraincts par les Rois, d'em-

brasser la religion Chrestienne, taschoient, en secret, de rentrer dans les erreurs, qu'ils avoient publiquement abjurées. Ainsi cet usage fut assez bien reçu d'abord, en haine de ces nations barbares, que l'on voyoit seules exposées à cette severité : mais bientôt apres on la vit pratiquer contre toutes sortes de personnes indifferemment ; avec une merveilleuse adresse de tendre des filets de tous costez : car on observoit jusqu'aux moindres paroles, & jusqu'au silence mesme ; on ne trouvoit plus d'affection qui ne fust traitresse ; & tel qui pensoit marcher avec son amy, marchoit avec son accusateur ; tant ces Officiers estoient soigneux de faire connoistre, qu'il n'y avoit point d'homme si exempt de reproche, qui pût conserver sa vie & ses biens sans leur consentement. Et l'on ne me soupçonnera pas icy de déguiser les choses, ou de les exagerer, soit par haine ou par jalousie : pourveu qu'on ait entendu parler des horribles seditions que les hommes, les plus attachez à l'Eglise Romaine, ont excitées en Espagne, en Italie, & jusques dans Rome mesme, pour le seul sujet de ces Inquisitions.

Dans les Pais-bas l'Empereur Charles a esté le premier Prince qui ait publié des ordonnances pour le fait de la Religion ; & il se resolut à cela un peu après qu'il eut entendu & condamné Martin Luther dans l'assemblée de Wormes en Allemagne. On commença l'execution de ses Edits par des amendes ; en suite l'on passa jusqu'aux supplices : & parce que les juges estoient extremement pottez à la douceur, il establit des loix plus rigoureuses que les premieres, les fit publier de nouveau ; & mesmes reiterer jusqu'à sept fois. Ces loix defendoient entre autres choses, de laisser lire au peuple d'autres livres que ceux qui auroient eu l'approbation des Docteurs de Louvain : & il fut aussi arrêté que la jeunesse seroit élevée suivant leurs instructions & leurs maximes. Il estoit pareillement ordonné, que quiconque disputeroit des matieres de la sainte Escriture, ou qui, pour exercer des actes de Religion, assisteroit à quelque assemblée particuliere, si c'estoit un homme, on le feroit mourir par le fer ; si c'estoit une femme, elle seroit enterree vive ; & eela avec confiscation de tous leurs biens : mais on ne les jugeoit ainsi que quand ils avoient volontairement reconnu leur faute, car s'ils de meuroient opiniastrés, on les condamnoit au feu. Quant à ceux qui se trouvoient convaincus de quelque fausse opinion sans aucun autre forfait, & qui venoient en suite à reconnoistre leur erreur, ils estoient seulement exclus des charges & des dignitez. Ceux qui donnoient retraite aux coupables, ou qui ne les decouvroient pas, souffroient eux mesmes le supplice des autres : au contraire les accusateurs, quoy que d'ailleurs ils fussent eux mesmes coupables, estoient asseurez de leur remission : & s'ils estoient innocens, on leur assignoit des recompenses. Les ordonnances contre les suspects ou les fugitifs estoient fort rigoureuses : mais il y en avoit de bien plus cruelles contre les relaps. Et de peur que les juges sous quelque pretexte de pitié, n'entreprissent d'adoucir cette severité de loix, il leur estoit mesmes commandé, sous de rudes peines, de prester la main aux Inquisiteurs ; que l'Empereur avoit principalement chargez de ses commissions. Cependant la seule ville d'Anvers, qu'une liberté judicieusement temperée avec l'obeissance, avoit fait parvenir à des richesses immenses ; ayant osé se plaindre que les Allemans & les Anglois, qui faisoient la principale partie de ses correspondances dans le trafic, estoient extremement effarouchez par la rigueur de ces ordonnances ; on luy accorda que les estrangers seroient traittez un peu plus favorablement que les autres : & que cette partie de l'Edit, par laquelle

quelle on caſſoit les contrats & les teſtaments faits par les coupables , auparavant meſmes qu'ils euſſent eſté condamnez , n'auroit aucun lieu dans cette grande cité ; parce qu'en effet cela euſt apporté trop de trouble dans le commerce. Mais apres tout, ſi l'on s'eſtonne qu'un eſprit tel que celui de Charles , qui d'ailleurs n'eſtoit nullement porté à la rigueur , ait pû mettre au jour des Edits ſi rigoureux , il faut attribuer cela à la force de la religion , qui en ce temps-là ne vouloit point ſouffrir de diverſité d'opinions : & qui au lieu de joindre enſemble les cœurs des hommes par les liens de la courtoisie & de l'amitié , ne ſervoit pour lors par un effet de la foibleſſe humaine , qu'à les rendre plus farouches , & plus ennemis les uns des autres. Outre que c'eſtoit auſſi le ſentiment de la plupart des Princes , qu'une ſeule Republique ne doit avoir qu'une ſeule religion , comme un ſeul corps ne doit avoir qu'une ſeule ame : & que l'on rend une fort bonne raiſon des loix divines , auſſi bien que des loix humaines , quand on n'en rend aucune à la multitude ; par ces maximes , jointes aux exemples d'Alemagne encore tout recens , l'Empereur ſe perſuada aiſement que ſi l'on venoit une fois à manquer de reſpect pour les Preſtres , on manqueroit bienroſt d'obeiſſance pour luy meſme ; & que d'ailleurs il luy ſeroit facile d'arreſter par de prompts chaſtiments les effets d'un venin à qui la licence ſervoit de nourriture. Mais enfin le ſuccès reſpondit mal à cette eſperance : & la mort d'une infinité de monde ne ſervit qu'à faire croiſtre davantage les ſectes , que l'on taſchoit d'exterminer. En quoy il n'y a pas lieu de s'eſtonner beaucoup : car encore qu'il ſoit veritable , que noſtre corps eſtant mortel & paſſible , les choſes que nous exerçons par luy ſont ſujettes à la crainte de la mort , ou à celle des tourmens , & qu'ainſi on les fait aiſement ceder à la violence ou aux menaces des plus forts ; neantmoins il n'en eſt pas de meſme de noſtre ame , laquelle eſtant libre & immortelle , depuis qu'elle a une fois embrasſé une choſe par elle meſme , tant s'en faut que le ſer ny le feu ſoient capables de l'arracher , qu'au contraire les plus grands perils nous ſervent d'une plus grande amorce dans ces occaſions : & chacun eſtime qu'il y a de la gloire & de la felicité à ſouffrir les choſes les plus faſcheuſes & les plus cruelles ; quand on ne ſent point ſa conſcience troublée par aucun forſait qu'on ait commis. Les premiers ſiecles du Chriſtianisme & ces derniers temps nous offrent aſſez d'exemples , pour preuve de cette verité ; puisque dans les ſeuls Pais-bas , depuis qu'on eut eſſayé d'eſteindre leur embrasement par le ſang & par le carnage de plus de cent mille perſonnes , accuſées de diverſité de religion , il s'en éleva tout de nouveau une quantité ſi prodigieuſe , que dans les jugemens publics , chaque fois que le condamné eſtoit d'une condition plus remarquable , ou que les tourmens ſembloient plus cruels , que d'ordinaire ; quelque ſedition inopinée empeſchoit que l'on n'en vint à l'exécution. Et c'eſt ce qui avoit obligé la Reyne d'Hongrie, Gouvernante de ces Provinces pour l'Empereur Charles ſon frere , lors qu'il eſtoit encore en Alemagne , de l'y venir trouver expreſ ; & de luy repreſenter hautement combien de miſeres & de pertes d'hommes avoient eſté cauſées par ces rigueurs inouyées , à qui l'on donnoit à tort le nom de remedes. Neantmoins depuis ce temps Philippe , ſans eſtre touché de toutes ces conſiderations , ne laiſſa pas de marcher ſur les traces de ſon pere ; mais avec bien plus d'ardeur & d'opiniaſtre que luy ; augmentant de jour en jour la cruauté des anciens Edits , & cherchant tous les moyens imaginables d'extirper un mal qui avoit pouſſé de ſi profondes racines. Mais entré pluſieurs raiſons générales

*Philippe preſſe
Peſtaliſſi-
ment de l'in-
quiſition.*

rales qui le sollicitèrent d'en user de la sorte, on en peut donner celle-cy particuliere : que ce Prince avoit résolu de se servir de l'autorité du Pape en beaucoup d'entreprises desja designées dans son esprit : & que comme il voyoit que, par un commun consentement de tant de nations, les Pontifes Romains s'estoient acquis une prerogative absolue de donner les royaumes, & de disposer du droit, de la justice, & de l'équité, à leur discrétion, il creut qu'en prenant toujours soin, comme il faisoit, de gagner l'affection du Pape par ses services, & les suffrages de ceux qui l'approchoient, par ses pressens; il ne manqueroit jamais d'esperances ny de pretextes dans tous ses desseins. Outre qu'il avoit appris par sa propre experience, aussi bien que par celle de son pere, combien il estoit dangereux d'avoir pour ennemie cette puissance, si redoutable, que bien souvent ceux qui luy ont fait la guerre ont esté reduits, mesme après leur victoire, à luy demander pardon.

*On refusa le
souverain
gouvernement
au Prince
d'Orange &
au Comte
d'Egmont.*

Tel estoit l'estat des affaires, & tel estoit le genie du peuple, dans les Pais-bas, lorsque le depart du Roy Philippe donna lieu d'en disputer la Lieutenance generale. Le Prince d'Orange & le Comte d'Egmont n'estoient pas sans esperance dans cette pretension : mais ils en furent tous deux frustrés sous ce pretexte; que si l'on eut preferé l'un à l'autre, cela eut donné une occasion perpetuelle de dissensions dans la Republique. La charge ne demeura donc plus à contester qu'entre deux Princeesses; dont l'une estoit Christienne, qui avoit eu pour mary François, Duc de Lorraine, & pour oncle l'Empereur Charles : l'autre estoit Marguerite, fille naturelle du mesme Charles; laquelle avoit esté premierement mariée avec Alexandre de Medici, & depuis avec Octavio de Farnese, Duc de Parme. Les inclinations du Prince d'Orange, & de tous les peuples du Pais-bas en general, se portoit pour Christienne : mais Ferdinand Alvarez de Tolede, Duc d'Albe, & Antoine Perenot de Granvelle, Evêque d'Arras, estoient d'un contraire sentiment : & Philippe qui les reconnoissoit pour avoir esté autrefois les plus estroits confidens de son pere, & ses Ministres les plus fideles, dans ses plus importantes entreprises, les tenoit ou en faisoit un estat tres-particulier. Aussi le Duc d'Albe par sa naissance tenoit rang entre les plus illustres d'Espagne : & comme il s'estoit veu en plusieurs lieux Generalissime des armées de Charles, il avoit souvent remporté de grandes victoires pour son Maistre; & s'estoit acquis à luy mesme une haute reputation. Il est vray que le pere de Granvelle, Nicolas Perenot, Bourguignon, sortoit d'une assez basse origine : mais il s'estoit rendu auprès de Charles autant prompt au service & à l'obeissance, que son extraction paroïssoit abjecte; & avoit acquis par son industrie & par sa vigilance, outre l'art de plaire à la Cour, une intime connoissance des secrets du Prince, qui mesme l'avoit honoré de la charge de son Chancelier; dont il s'estoit fort bien acquitté durant plus de vingt années, & l'avoit enfin laissée, avec tous ses autres avantages, en la possession de son fils. Mais si l'esprit du Duc d'Albe estoit extremement farouche & superbe, celui de Granvelle estoit extremement artificieux & fourbe : & comme tous deux n'eurent jamais de plus cher objet que l'interest d'un Prince, qui faisoit luy-mesme sa principale fin de son aggrandissement; cela a esté cause que toutes les nations, qui les ont connus, les ont également blâmés : & mesmes les Allemans, (qui leur attribuent plustost qu'à pas un autre, l'emprisonnement du Landgrave) ont tousjours marqué l'excès de leur pouvoir entre les principales causes de la guerre. Ce fut donc suivant leur avis que le Roy laissa Marguerite pour

*Extraction
meure, &
emploi, du
Duc d'Albe,
& de Gran-
velle.*

Gou-

Gouvernante des Pais-bas : & quoy-que leurs conseils en ce point n'eussent pas manqué de pretextes specieux , puisque cette Princeſſe , de quelque coſté que ce pûſt eſtre , ſe voyoit attachée avec Philippe par les liens de ſon extraction ; & que ſon mary d'ailleurs ſembloit demeurer pour oſtage de ſa foy , dans une ville dependante des Eſpagnols , par le moyen de la citadelle qu'ils y tenoient ; neantmoins les principaux des Belges ne laiſſerent pas de s'offenſer de ce choix : & leur mécontentement s'enflamma encore davantage bientoſt après , par le depart du Roy ; qui ne laiſſa pas moins de deſſiance aux Grands du pais , qûe de triſteſſe à tout le reſte du peuple.

*Par leur ad-
vis on donne
le gouverne-
ment des
Pais-bas à
Marguerite.*

Er veritablement on peut dire , que le jour de ce depart fut le premier qui donna aux Pais-bas une juſte croyance que Philippe menaçoit leur liberté ; & qui fit pareillement ſouſçonner à Philippe , que les Pais-bas meditoient quelque rebellion contre luy : car comme il eut reſolu d'y laiſſer durant ſon abſence une garniſon de plus de trois mille Eſpagnols ; ſous pretexte qu'ils pourroient ſervir à defendre les frontieres contre les François ; mais en eſſet afin que par le moyen de cette milice il pûſt domter à ſa diſcretion , la licence des nouveaux Religionnaires , qui commençoit à s'accroître par le commerce des ſoldats eſtrangers : le Prince d'Orange & le Comite d'Egmont , auxquels il vouloit donner le commandement de ces troupes , pour addoucir le mécontentement qu'elles devoient apporter au peuple , reſuſerent tous deux cet employ , comme une charge ennemie des loix. Et les deputes des Eſtats , qu'il avoit fait aſſembler ſeulement pour leur dire adieu , le ſupplierent de retirer des Pais-bas ces garniſons importunes : adjouſtant à leurs prieres cet advertiſſement ; que pour bien regir les Belges , il ne devoit point ſe ſervir d'autres conſeils , que de ceux des Belges meſmes. Ce qui rendit bientoſt la haine , que ce Prince avoit conceûe contre eux , d'autant plus irreconciliable ; qu'il luy ſembloit qu'en parlant ainſi , ils reſmoi-
gnoient avoir deſja connoiſſance du joug , qu'on leur vouloit impoſer ; & des ruses qu'on employoit pour taſcher à les aſſervir. Neantmoins il s'accorda publiquement à leur avis : car il ſ'abſtint de donner place dans le Senat Belgique au Comte de Feria , Gomez de Figueroa , Eſpagnol : quoy-
qu'il y euſt deſja aſſez long-temps que cette place luy eſtoit deſtinée : mais ce Prince diſſimulé ſe ſervoit de cette ſeinte complaiſance pour mieux couvrir ſon indignation ſecrete ; & pour trouver plus facilement les moyens d'executer la vengeance qu'il rouloit deſja dans ſon eſprit. Enfin il part : & dédaignant de paſſer par les Eſtats des autres Princes pour aller aux ſiens , il monta en mer : où après avoir eſté menacé d'une infinité de dangers , ſui-
vis meſme de la perte de ſa flotte , il arriva pourtant ſain & ſauve au port de la Corogne en Gallice. Les ſoldats qu'il avoit laiſſez dans les garniſons , y demurerent encore quelque temps , tousjours inſolens , & odieux à tout le peuple : juſques à ce que leur Maiſtre ayant perdu contre les Turcs une bataille près de l'île de Gerbe , que les anciens appelloient Menynx , il retira toute cette ſoldateſque : ce qu'il ne fit pas pour ſoulager les Belges ; mais pluſtoſt , comme ils creurent eux meſmes , pour remedier par ce renfort à la foibleſſe de ſon armée deſſaite. Cependant Marguerite gouvernoit les Pais-bas ; au moins en apparence : car en eſſet la diſpoſition de toutes choſes dependoit de Granvelle ſeul ; dont l'indultie , la vigilance , l'ambition , le luxe , l'avarice , enfin toutes les bonnes qualitez & les mauvaiſes , eſtoient dans le dernier degré. Et neantmoins il eſt vray de dire , que ſa fortune ne devoit pas pluſtoſt ſon eſtabliſſement à ſes propres ſoins , qu'à la

*Philippe ſe re-
ſuſe malgré
les loix de laiſ-
ſer des gar-
niſons dans les
Pais-bas.*

*Caſſis de ſa
haine irrecon-
ciliable contre
les Belges.*

*Il arriva en
Eſpagne apres
avoir perdu ſa
flotte.*

*On retire la
ſoldateſque
quelque temps
apres.*

*La force du
gouvernement
eſt entre les
mains du ſeul
Granvelle.*

nonchalance des autres : qui s'estant abbatus d'eux mesmes dans le luxe & dans l'oïseté, avoit laissé prendre à l'autorité de cet homme de si fortes racines, qu'on ne pouvoit plus l'ébranler sans beaucoup d'effort & beaucoup de risque. Car il avoit sceu si adroitement engager le Prince, à luy confier les secrets de son cabinet, & s'estoit donné tant de soin de faire des créatures, & de les avancer dans les principales charges, que par ce moyen, il s'estoit attribué l'instruction des Ambassadeurs, le chiffrage des lettres, l'ouverture des paquets, le rapport des espions, & généralement toutes les affaires passaient par ses mains. Il y avoit entre luy & le Comte de Horne quelques vieilles inimitiez dont la première cause venoit de la part du Comte de Lalain, qui avoit épousé une sœur de Horne ; & à qui Granvelle avoit donné quelque blâme auprès du Roy, de s'estre mal acquitté d'une Ambassade qui luy avoit esté commise : & la seconde occasion de haine procedoit de ce que Horne luy-mesme, apres avoir, assez long-temps, & avec beaucoup d'ardeur, poursuivy le Gouvernement de Gueldres, en avoit esté frustré, par les obstacles que Granvelle avoit opposés à sa pretension. Quant au Prince d'Orange, il est vray que Granvelle ne s'estoit point encote mis mal avec luy ; parce qu'il le jugeoit capable d'appuyer son autorité : toutefois il craignoit, comme les ambitieux ont accoustumé de faire, que la puissance de celui-cy ne devint assez grande pour donner de l'ombrage à la sienne : c'est pourquoy lors qu'il fut nécessaire de créer les Magistrats de la ville d'Anvers, il voulut pour proceder à leur election choisir un temps que le Prince d'Orange seroit absent. Mais ce Prince, qui ne pouvoit rien souffrir plus malaisément que de se voir flatté d'une vaine apparence d'honneur, tandis que à sa honte & à celle de tous les autres Grands du Pais-bas, un homme étranger & d'une naissance assez abjecte, demeurait le souverain arbitre de toutes les affaires, commença à émouvoir par de vives remonstrances le Comte d'Egmont ; lequel de hazard tesmoignoit pour lors quelque mécontentement contre Granvelle, parce que premierement il luy avoit fait feste du gouvernement de Hesdin sans le luy donner ; & que d'avantage il avoit pris, pour luy mesme, l'Abbaye de Trulle, que le Comte luy avoit demandée pour un de ses Parens : en suite le mesme Prince d'Orange tascha pareillement d'attirer à luy les autres Chevaliers de la Toison d'or ses compagnons, (car Marguerite, en ce temps là, faisoit souvent assembler ceux de cet Ordre, afin de consulter avec eux sur les moyens qui se devoient tenir pour la fortification & seuteté des places frontieres) & la plupart s'interessèrent volontairement dans ce nouveau party, parce qu'il leur sembla que l'affront qu'on recevoit de la trop grande autorité de Granvelle, leur devoit estre commun avec le Prince d'Orange : puisque c'estoit par leurs bons avis aussi bien que par les siens, que Philippe & son Pere avoient autrefois executé leurs plus hautes entreprises : quand cette union eut esté attestée, le Prince d'Orange & les deux Comtes ne firent plus de difficulté de tesmoigner leur mécontentement contre Granvelle : & dès qu'ils s'apercevoient qu'il les vouloit aborder, dans le Senat, ou dans quelque autre compagnie, ils fuyoient sa rencontre avec un dedain manifeste. Mais d'un autre costé, Granvelle ayant teconnu que l'on luy en vouloit, commença en diligence à recueillir toutes ses forces : & pour s'opposer à des Seigneurs puissans, qu'il voyoit aussi extremement favorisez du peuple, il associa avec luy des hommes vigilans & industrieux, entre lesquels estoient Charles de Barlaimont, & Viglius Zuichemus, qui avoient desja tang dans le

Senat :

*Il y avoit de
vieilles inimi-
tez entre luy
& le Comte
de Horne.*

*Le Prince
d'Orange
émeut le Com-
te d'Egmont,
& plusieurs
autres Che-
valiers de la
Toison d'or ses
compagnons,
contre le Car-
dinal Gran-
velle.*

*Granvelle af-
fecta avec luy
Barlaimont,
Viglius, & au-
tres.*

Senat : & afin de les attacher plus estroitement à sa fortune, il procura au premier la charge de Surintendant des finances : & l'autre, dont à la verité l'origine se tiroit d'une famille assez mediocre dans le pais de Frise, mais qui s'estoit rendu recommandable par la connoissance de beaucoup de belles choses, fur fait President au Conseil Privé. Et comme ces trois derniers eurent commencé à tenir souvent entre eux des conferences, & à expedier les affaires les plus importantes sans en rien communiquer aux autres, la haine des premiers contrecarrée de cette sorte, & ulcerée par une infinité de soupçons, ne donna plus aucunes bornes à sa violence : & s'emporta jusqu'à faire voir aux yeux de tout le monde des marques publiques d'une faction formée.

On fait éclater des marques publiques d'une faction.

Il faut sçavoir que le Roy Philippe, avant son depart, desirant apporter un meilleur ordre dans les choses qui concernoient la Religion, avoit obtenu du Pape Paul Quatrième, que ses Provinces des Pais-bas seroient exemptes pour l'avenir de la puissance des Prelats estrangers, (car les Archevesques de Cologne & de Rheims, qui estoient autrefois les naturels Metropolitains de tous les Pais-bas, sçavoir, celui-cy pour la Gaule Belgique, & l'autre pour la basse Allemagne; ne retenoient presque plus de leur ancien partage que le seul nom d'une autorité sans effet) l'on osta donc toute sorte de superiorité, dans les Provinces de Philippe, à ces deux Archeveschez : & l'on retrancha pareillement une partie de la jurisdiction des Evêques du Liege, de Therouanne, d'Osnabrug, de Munster, de Paderborn, pour composer dans tous les Pais-bas trois principaux diocèses sous le tiltre d'Archeveschez, qui furent celui de Malines, celui d'Utrecht, & celui de Cambrai : auxquels on soumit plusieurs Evêchez, creez en divers endroits; deux dans le Brabant; celui d'Anvers, & celui de Bolduc; dans le pais de Geldres, celui de Ruremonde; dans le Comté de Flandres, ceux de Gand, d'Ipre, & de Bruges; dans la Hollande, celui de Harlem; dans la Zelande, celui de Middelbourg; dans la province d'Over-Issel, celui de Deventer; dans le pais d'Artois, ceux d'Arras, & de saint Omer; & dans les pais de Namur, Groninge & Tournay, ceux des villes qui portent le même nom. C'estoit veritablement une chose assez ancienne, & que les Papes avoient souvent pratiquée, de créer de nouveaux Evêchez lors qu'ils voyoient que les peuples s'estoient accreus : & que les anciens Evêques avoient trop d'ames à gouverner : & les premiers Princes d'Austrie avoient commencé dans les Pais-bas ce même dessein; que l'Empereur Charles avoit discontinué, pour avoir tousjours esté occupé en d'autres affaires. Mais Philippe reprit ce dessein pour deux raisons, qui furent universellement desapprouvées de tout le monde. Car la premiere, que les auteurs mêmes de cet avis avoient publiquement proposée, estoit afin que le pais eut des censeurs plus proches & en plus grand nombre, qui prissent soin de regler les mœurs des Ecclesiastiques, & de remedier aux erreurs dont le peuple estoit infecté, parce que les anciens pasteurs, au lieu de guerir le mal, l'avoient laissé croistre par leur dissimulation, ou par leur négligence. La seconde raison estoit principalement attribuée aux artifices de Granvelle : parce qu'on voyoit qu'il avoit obtenu de Rome l'Archevesché de Malines avec la dignité de Cardinal : & comme on consideroit que dans les assemblées des États, le Clergé a tousjours eu ce droit de pouvoir donner sa voix par preference, & que Granvelle, qui seroit le Chef de cet ordre, attireroit facilement à son suffrage tous ceux qui luy seroient obligez de leur promotion,

Par ordre du Philippe, on établit de nouveaux Evêques dans les Pais-bas.

Ce qui est desapprouvé par tout le monde.

*Les Abbez ny
opposent :*

*les Braban-
çons se jo-
ignent avec
eux :*

*Et plusieurs
des anciens
Evêques,*

*Plaintes des
Belges contre
Granvelle,*

tion, soit auprès du Roy, soit auprès du Pape, (parce que les Evêques de-
pendent également de l'un & de l'autre, le Prince ayant sur eux le droit de
la nomination, & le Pape celui de la provision) on conjecturoit en suite
que c'estoit un dessein secrettement formé entre les Espagnols & les Ponti-
fes Romains, d'opprimer par cette voye la liberté Belgique. D'ailleurs
comme le revenu de ces nouveaux Evêques ne pouvoit estre assigné que
sur les anciennes Abbayes & autres pareils benefices, les Abbez du Pais-bas,
dont les discours estoient pour lors extremement libres, ne manquerent pas
de s'opposer à cette nouvelle creation d'Evêques ; & de dire hardiment
qu'ils ne souffriroient pas qu'on établît sur eux des personnes, qui vinssent
censurer leur pouvoir, & retrancher leurs revenus en même temps. Aux
plaintes de ceux-cy les peuples du Brabant joignirent les leurs : & firent
courir divers libelles, par lesquels ils avertissoient Philippe d'observer les
loix du pais, qui defendoient au Prince d'augmenter l'estat Ecclesiastique,
sans le consentement exprés de la Noblesse, & du tiers Estat. On adjoûtoit
encore à cela les decisions de plusieurs Jurisconsultes : qui tomboient tous
d'accord que c'estoit une chose impie d'abolir les pieuses liberalitez des
personnes mourantes, & d'en convertir les revenus en un autre usage que
celuy auquel ils avoient esté destinez par leurs testamens. Davantage, un
bon nombre des anciens Evêques, & principalement celui du Liege souste-
noient hautement que l'on avoit surpris le Pape : & poursuivoient leur droit
avec beaucoup d'opiniastreté. D'où il arriva que la plupart des villes ne
voulurent point recevoir leurs nouveaux Evêques ; ou pour le moins, que
ceux, qui avoient esté receus dans quelques unes, demeuroient odieux à tout
le monde ; & ne pouvoient exercer leurs charges sans souffrir beaucoup
de risées & d'indignitez. Cependant les Grands d'entre les Belges, voyant
que le peuple d'un commun consentement continuoît à haïr Granvelle,
jugerent qu'il seroit fort à propos, tant pour le bien public que pour leur
interest particulier, d'assembler les Estats du Pais : & ainsi, toutes les fois,
que la Gouvernante se plaignoit de la nécessité des finances ou l'espargne
estoit reduitte, (cat en effet il y avoit long-temps que ny la Cavallerie ny
l'Infanterie ne touchoient plus leurs montres, & plusieurs marchands
avoient desja esté arrestez chez les estrangers pour les debtes publiques, ou-
tre que les neuf années de subsides que l'on avoit accordées au Prince,
estoit sur le point d'expirer :) ou quand la même Gouvernante tesmoi-
gnoit d'apprehender les seditions qui la menaçoient ; ces Seigneurs, aussi-
tost, ne manquoient pas de louer hautement les anciennes coustumes, &
de dire que les bons Princes se monstroient toujours tres-soigneux de les
observer. Et qu'il ne falloit pas s'estonner si l'estat present des affaires
estoit si déplorable, puis qu'en effet les flatteries pernicieuses avoient privé
le pais du seul remede qu'il pouvoit esperer dans ses souffrances. La faction
contraire repliquoit à cela, que les Grands ne sçavoient guere bien dissimu-
ler leur mauvaise intention, & jusques où s'emportoit leur haine contre un
homme plus fidele à son maistre qu'ils n'eussent voulu. Qu'ils estoient
d'excellens serviteurs du Roy, lors qu'ils cherchoient à élever une puissan-
ce qui contrebalançast la sienne ; après que l'on auroit renversé l'ordre
de toutes choses, sous pretexte d'une assemblée faite pour le bien public.
Mais quelles gens devoit on attendre pour presider à cette assemblée ? un
nombre d'Abbez que le seul soin de leur interest particulier avoit rendus
mécontents, une Noblesse qui leur estoit comme asservie, enfin des Commu-
nautez

nautez pour la plus-part corrompûs ou dans leurs mœurs ou dans leur Religion : ainsi, tandisque les uns & les autres faisoient sonner de tous costez l'obéissance, & le service du Prince, le dessein de prévenir les desordres, & de restablir les loix en leur ancienne splendeur ; bref tandis qu'ils n'avoient autre chose dans la bouche, que la vertu, la soumission, & l'utilité publique, il estoit bien aisé de connoître qu'ils ne travailloient qu'à jeter les fondemens de leur grandeur particuliere.

Neantmoins ces trois mesmes que j'ay nommez ne laisserent pas de prendre la hardiesse d'adresser une lettre au Roy, par laquelle ils luy mandoient qu'il estoit impossible de détourner les maux qui menaçoient les Provinces, si l'on ne dépouilloit Granvelle de cette puissance, qui s'estoit rendue si odieuse à tout le monde. Ils demandoient aussi que l'on les exemptast d'assister aux assemblées du Senat avec luy, & faisoient au surplus de merveilleuses promesses, pour ce qui concernoit le service de leur Prince, la dignité de la Gouvernante sa sœur, & l'avancement de la Religion Romaine. Philippe leur fit une réponse assez douce, pource que les concernoit : mais il leur manda que ce n'estoit pas la coustume de chasser ses Ministres, s'il ne trouvoit une juste cause de leur éloignement : & que par conséquent, si ceux qui luy avoient écrit ne pouvoient attendre son arrivée dans les Pais-bas, de laquelle il leur donnoit une esperance assez prochaine, il seroit bien aisé de s'instruire plus particulièrement de toutes choses, par le voyage que quelqu'un d'eux pourroit faire en Espagne. Ils insistent, & rescrivent au Roy qu'ils n'avoient pas eu dessein de former d'accusation contre personne. Mais qu'ils avoient creu estre de leur devoir d'avertir simplement leur Prince d'un danger, qui se faisoit assez connoître de luy mesme, quand ils n'en eussent pas donné avis. Et qu'au reste ils croyoient que leur condition & leurs services estoient tels, qu'ils meritoient bien qu'on adjoutast autant de foy à leurs lettres, qu'aux paroles de leur propre bouche, & principalement en une saison, où la presence des Gouverneurs estoit si necessaire à chaque Province.

Toutes ces choses convierent le Roy de ceder au temps, & d'ordonner secrettement à Granvelle qu'il se retirast en Bourgogne. Veu mesmes que la Gouvernante commençoit à s'ennuyer de ce Ministre, soit qu'elle ne le considerast plus que comme un controlleur qu'on luy avoit voulu donner ; soit qu'elle craignist que la haine opiniastre dont tout le monde estoit animé contre luy, ne se portast à la fin contre elle mesme. Mais Granvelle, pour donner une plus honneste couleur à sa retraite, feignit qu'il s'éloignoit seulement pour éviter les embusches que ses ennemis avoient dressées contre sa vie. Apres son depart pour la Bourgogne, l'esperance de son retour resta encore quelques uns des Belges dans l'affection qu'ils avoient eue pour luy : mais la crainte de le revoir mit tout le reste du peuple en inquietude ; jusqu'à ce qu'on eut appris qu'il s'estoit retiré à Rome : sans qu'on sceust neantmoins si c'estoit par l'ordre du Roy, ou de son propre mouvement qu'il avoit pris cette route. Alors tous les Grands, qui s'estoient auparavant éloignez du Senat par l'averfion qu'ils avoient contre Granvelle, y vinrent reprendre leur place à la priere de Marguerite : mais les autres ne furent pas beaucoup confidez. Ceux-cy donc pour se rendre d'abbord plausibles à tout le monde, commencerent à prendre un merveilleux soin des affaires ; & le Roy qui sçavoit fort bien dissimuler une offense, les combla de loüanges & de faveurs, pour mieux couvrir le ressentiment de l'injure

Le Prince d'Orange, les Comtes d'Esmon et de Horn, rescrivirent par des lettres remplies de persuaader au Roy qu'il estoit à Granvelle son odieuse puissance.

1566.

On donna ordre à Granvelle de se retirer.

Apres son depart les Grands commencerent à prendre un merveilleux soin des affaires.

1566.

Ils attribuent la connoissance du fait des finances, & de celui de la justice.

qu'ils luy avoient faite. De sorte que se gouvernant comme des victorieux, ils commencerent à s'attribuer une nouvelle superiorité sur le fait des finances & des loix : alleguant que le Senat devoit estre le directeur souverain de toutes les autres juridictions ; dont le devoir estoit de luy obeir & d'exécuter ses ordres. Mais les inconveniens qui accompagnent le gouvernement des affaires, quand il est entre les mains de peu de personnes, ne tarderent guere à s'accroître : & l'on vit bien-tost le domaine & les finances du Prince negligées ; l'autorité des loix affoiblie parmy les discordes des plus puissans ; les crimes impunis, & les merites moins reconnus par des effets que par des vaines apparences d'honneur. Ce qui arriva de la sorte, parce que ceux qui manioient les affaires, essayant de gagner l'affection de tout le monde, avoient esté contraincts de donner beaucoup de choses à la recommandation & à la faveur, ou pour le moins on le jugeoit de la sorte : parce que c'est l'ordinaire de blâmer tousjours les Grands, des malheurs qui leur ont esté inevitables. Il est vray neantmoins, que pour ce qui concernoit la religion, ils ne dissimuloient point qu'ils avoient tousjours estimé plus facile de l'establi par les persuasions que par la violence, & que les choses, qu'on avoit jugées capables de guerir la maladie, luy avoient plus-tost servy d'aliment que de remede : mais je laisse, en cet endroit, à juger, si ce fut pour acquérir la faveur du peuple, que ces Seigneurs se rangerent à cet advis, ou si ce fut pour suivre leur propre inclination, qui estoit naturellement ennemie de toute sorte de cruauté : ou mesmes si ce ne fut point par une opinion qu'ils avoient, que sous le pretexte de l'Inquisition, on cachoit un dessein secret d'asservir la liberté du peuple, & de dresser des embusches contre la vie, ou contre la fortune des plus puissans. Mais pour le moins il est constant, qu'ils n'abandonnerent point les ceremonies de l'Eglise Romaine ; & que celui qui estoit chef de leur party, ne permit jamais, que dans sa Principauté d'Orange l'on apportast aucun changement en la Religion.

Le Comte d'Egmont, ayant esté envoyé en Espagne, est reçu avec distinction.

Philippe Roy fait espérer qu'on pourra apporter quelque remède avec l'Edit qui concerne la Religion.

Cependant le Comte d'Egmont, ayant esté envoyé en Espagne sur le sujet des choses que je viens de dire, & pour plusieurs autres raisons importantes, afin qu'il essayast adroitement de connoître l'intention du Roy, il fut caressé avec des honneurs & des presens tels, que jamais avant luy aucun autre n'en avoit receu de pareils : & apres que Philippe luy eut rendu plusieurs tesmoignages de son affection pour le peuple du Pais-bas, & mesmes apres qu'il l'eut assuré que la seule guerre des Turcs l'empeschoit d'aller revoir ces Provinces, il luy fit aussi esperer que par l'advis des Evêques mesmes, on pourroit apporter quelque temperament aux Edits, qui concernoient la Religion, en telle sorte que la diversité des sectes n'eut plus moyen de s'accroître, ny par la trop grande severité, ny par la trop grande licence. Mais cette dernière proposition n'estoit qu'un vain discours : car en effet il y avoit si long-temps qu'il s'estoit dereminé à la rigueur, que dès son arrivée des Pais-bas en Espagne, comme il eut appris qu'une quantité de monde, & même plusieurs des principaux du Monastere de saint Isidore, avoient quelques sentimens particuliers touchant l'ancienne doctrine & les anciennes ceremonies ; il ne se contenta pas d'avoir fait condamner au feu des hommes renommez pour leur sçavoir, & des femmes considérées par leur noblesse : mais il en vid l'exécution de ses propres yeux avec autant de contentement, que si ç'eut esté un spectacle de réjouissance. Et parce que la crainte d'un pareil traitement avoit fait cesser en Espagne tous les differens de religion ; il avoit opinion que la même chose fut arrivée dans les

Pais-

Pais-bas, si le ttop grand relâchement des juges n'en eut point retardé le succès. Et pour l'avancer puissamment, il avoit en ce même temps envoyé la Reine Elisabeth sa femme, sœur du Roy Charles, accompagnée du Duc d'Albe, à l'entreveu de Bayonne : où le Roy & Catherine de Medicis sa Mere se trouverent aussi, & dans laquelle il fut conclu par un traité secret entre la France & l'Espagne que les deux couronnes se donneroient un secours reciproque l'une à l'autre, pour travailler d'un commun accord à la destruction des nouveaux Religioneux dans tous leurs Estats. Il est vray que dès auparavant, le Roy Henry & Philippe avoient fait un pareil traité : & le Prince d'Orange a souvent asseuré, que comme il se fut un jour rencontré seul à la chasse avec Henry, il tira la connoissance de ce secret par son adresse & par l'imprudencce du Roy : & mesmes il a protesté plusieurs fois que depuis ce temps là les deliberations cachées luy avoient tous-jours esté suspectes. Enfin le Comte d'Egmont estoit à peine arrivé d'Espagne, sans en avoir rapporté autre chose qu'une esperance mal asseurée, lors que son retour fut incontinent suivy des lettres du Roy ; par lesquelles il ordonnoit qu'apres que les Inquisiteurs auroient pris avec eux pour Conseillers & pour Ministres quelques uns d'entre les juges, ceux qui se trouveroient coupables d'avoir choqué la Religion, fussent condamnez sans misericorde. Ces lettres furent soudain publiées, quoy-que le President Viglius & beaucoup d'autres n'en fussent pas d'avis : & leur publication émeut incontinent tout le peuple. Ce qui n'empescha pas de publier aussi les decrets du Concile de Trente : mais comme dans cette assemblée on n'avoit rien reformé soit pour la doctrine soit pour les ceremonies, parmi les choses qui avoient donné lieu à des nations entieres de se separer de l'Eglise Romaine, & qu'on avoit seulement fait quelques reglemens pour les mœurs & pour les costumes des Ecclesiastiques, il est vray de dire que ces ordonnances causerent du mécontentement aux uns, & n'apporterent aucun remede pour les autres. Mais en effet la vie de ceux-cy estoit extremement dereglee, au moins dans les Pais-bas, puisque la plus-part de ceux qu'on avoit choisis pour le ministère des choses sacrées, n'en retenoient rien que le nom & le revenu : c'est pourquoy ils furent les premiers & les plus ardens à s'opposer à la publication de ces decrets : routefois il se trouva quelques lieux qui les receurent, à la charge, qu'ils ne pourroient prejudicier au droit d'autrui : & cette exception fut apportée du consentement même du Roy ; à cause du patronage des Eglises & du ressort de leurs jurisdictions. Mais les libres discours de ceux du Brabant n'en demeurèrent pas là ; car ils disoient hardiment que cette Inquisition nouvelle, qu'on taschoit d'establiir, alloit contre leurs Privileges, par lesquels la puissance Ecclesiastique avoit ses bornes prescrites, si justement, qu'on ne devoit pas les estendre davantage : & la fermeté de ce peuple fut bientost imitée par ceux des autres pais. Mais sur tout la populace excitoit de terribles murmures, en faisant sonner de tous costez ce nom de l'Inquisition d'Espagne : & quoy que ce fust une chose manifeste & hors de toute controverse, que le Roy pouvoit introduire cette Inquisition, dont l'usage estoit desja receu parmi beaucoup de nations, & dont l'establissement avoit esté recommandé aux François, comme une chose extremement salutaire, neanmoins les Belges ne vouloient pas seulement en souffrir le nom.

1566.

*En la mesme
temps il con-
ferma à Bayon-
ne avec le Roy
de France un
secours rec-
iproque pour
l'extirpation
des heretiques.*

*Le Comte
d'Egmont re-
turna vers les
siens, ne leur
apportant qu'un
vain espoir.*

*Les Braban-
tons se plain-
drent que l'é-
tablissement
de l'inquisition
va contre
leurs Privile-
ges.*

*Il est abhorré
principale-
ment par la
populace.*

*On adressa
au Roy un
sommaire de
cette Religion
que l'on saccie
à heretique.*

Cependant il se trouva quelques Escrivains qui adresserent au Roy un sommaire de cette nouvelle doctrine que l'on avoit voulu tacher du nom d'heresie :

1566.

*Georges Cas-
sander &
François Baudouin
sont mandez adre-
ssément par le
Prince d'Or-
ange, pour
porter les cho-
ses à quelque
modération ;*

*mais sans
effet.*

d'herésie : & par leur écrit ils le prioient de croire qu'elle n'estoit point si profane ny si detestable que leurs ennemis la luy avoient figurée. Outre cela par une dextérité du Prince d'Orange on fit venir deux hommes extrêmement verséz dans la connoissance de l'antiquité, qui essayerent de porter les choses à quelque modération : l'un estoit Georges Cassander, & l'autre François Baudouin, d'Artois, duquel on peut lire encore aujourd'huy la harangue, qui n'est pas mal-faire, par laquelle, pour obtenir le libre usage d'une Religion, qui non seulement s'estoit desja rendue puissante, mais qui paroissoit intrepide, il remonstra que cette liberté demandée par ses sectateurs, estoit une chose necessaire à l'establissement de la paix, à l'entretenement du commerce ; & qu'ils ne devoient pas estre estimez de pire condition que les Juifs, auxquels le Pape mesme avoit permis, par le moyen de quelque tribut, de pouvoir suivre leurs anciennes coustumes. Mais après que tous ces efforts se furent trouvez inutiles aux nouveaux Religioneux, quelques uns d'eux, par la crainte des supplices ; & quelques autres, par un desir de nouveauté, commencerent à semer des discours à divers sens, & à dresser des libelles pour sonder les sentimens du peuple ; auquel on representoit que les Alemans, veritables defenseurs de la Religion, s'estoient acquis par la guerre un droit raisonnable, & que l'on avoit une seconde fois banny d'Angleterre la superstition Romaine : qu'elle avoit esté pareillement bannie par les Danois, par les Suédois, & que mesme en France la persecution, que l'on avoit fait souffrir aux nouveaux Religioneux n'estant pas demeurée sans vengeance, on les avoit veus depuis se maintenir publiquement, tantost par les armes, tantost par des edits de paix, où l'on ne violentoit plus leurs consciences. Et que cependant eux seuls estant au milieu de la liberté sans en jouyr, nourrissoient par leur patience la cruauté obstinée de leurs persecuteurs ; comme s'il y avoit quelque raison qui obligest plus estroittement le peuple à obeir au Prince, que le Prince à n'ordonner au peuple que des choses équitables.

*Les Grands
prennent soin
d'estabir une
concorde entre
les Religions.*

Quand les Grands s'apperceurent que les choses se passaient ainsi, ils jugerent incontinent qu'il estoit à propos de se servir de cette nouvelle inclination du peuple ; eux mesmes s'estimant desja condamnés dans l'esprit du Roy ; par cette raison particuliere, que quelques uns d'eux estoient mariez avec des femmes estrangeres de Religion aussi bien que de naissance ; (comme la femme du Prince d'Orange qui estoit de la maison de Saxe, & celle du Comte de Horne qui estoit de la maison de Nuenare,) & par cette raison generale, que depuis l'entreprise contre Granvelle, où la plupart d'eux avoit trempé, celle qu'ils avoient faite en suite, pour attribuer au Senat une puissance souveraine, avoit infiniment depluë à Philippe. C'est pourquoy afin de joindre leur cause avec les desseins du peuple, ils prirent soin le plus promptement qu'ils peurent d'accorder ensemble les diversitez de Religion ; & d'estabir entre eux une concorde domestique, puis qu'ils ne pouvoient conserver le repos public. En suite ils s'effortent d'imprimer dans l'esprit de tout le monde l'apprehension des maux prochains, avec autant d'excès que quelques uns avoient peu de raison de les mépriser : & pour parvenir à ce but, ils prennent leur pretexte sur les troubles civils ; dont ils excitent eux mesmes une bonne partie ; soit qu'ils esperassent que par ce moyen le Roy se rendroit plus traittable, soit que leur esperance passast encote plus avant ; & qu'ils creussent qu'en voulant donner une nouvelle face au gouvernement, l'envie que l'on portoit à la puissance Espagnole, leur fetoit

1566.

feroit trouver assez de compagnons dans leur entreprise. Ils quittent donc le Senar, comme s'estimans incapables d'appaiser les tumultes qu'ils feignoient desja de prévoir : & tenant en suite dans leurs maisons de plus faciles conférences, tantost à la faveur de quelques nocces qu'ils celebrent entre eux, tantost par le moyen de quelques festins qu'ils se donnoient les uns aux autres; ils se trouverent incontinent tous alliez ensemble : soit par les liens du sang & de la nature; soit par ceux d'un mesme interest & d'une mesme pretension. Et l'on vid bien-tost éclatter le dernier dessein pour lequel on avoit formé toutes ces pratiques. Car lors qu'ils eurent assez reconnu le grand nombre de ceux qui ne cherchoient qu'une mesme chose dans le pais, & qu'ils eurent considéré d'ailleurs que le Roy & les garnisons estoient éloignées, que toute la conduite des affaires se trouvoit entre les mains d'une seule femme, que les Estats & les Gouverneurs des villes dissuadoient la cruauté, & cependant la souffroient; on ne marchanda pas davantage: & plusieurs Gentils-hommes considerables par leur naissance, mais qui n'avoient aucune charge ny gouvernement, & dont quelques uns professoient mesmes la Religion Romaine; commencerent à contracter ensemble, contre l'Inquisition, un traité, dont Philippe de Marnix dicta les paroles, par lequel ils promettoient entre autres choses, de se donner secours les uns aux autres, si quelqu'un se trouvoit en danger pour ce sujet. Et afin que la protection, dont ils se tenoient forts, ne fust point cachée, Louys de Nassau, qui estoit frere du Prince d'Orange, & que l'on voyoit ouvertement separé de l'Eglise Romaine; tenoit un des premiers rangs entre les Conducteurs de cette alliance : d'où il n'estoit pas difficile d'inférer que les veritables Chefs de l'entreprise, qui ne paroissoient pas encore, ne se feroient que trop connoistre quand il en seroit temps; & que cependant leur autorité augmentoit l'assurance de ceux qui tentoient fortune des premiers; & les defendoit dans le Conseil, contre les advis de plusieurs qui vouloient qu'on se hastast d'exterminer par les armes une conspiration qui ne commençoit encore qu'à naistre. En la compagnie de Louys de Nassau, estoient les Comtes des Heremberg & de Culembourg, avec Henry de Brederode, à qui l'ancienne famille des Princes de Hollande, dont il estoit sorty, & les applaudissemens du peuple (choses de foy assez incertaines & assez inutiles s'il n'y en a d'autres qui les accompagnent) avoient fait concevoir de trop hautes esperances. Tous ceux-cy donc, suivis de quatre cents confederez, arriverent le cinquième jour d'Avril à la Cour de Bruxelles, où estoient pour lors le Prince d'Orange & quelques autres, sur l'esprit desquels Marguerite avoit bien eu de la peine à gagner qu'ils se rendissent près d'elle : les demandes des confederez, à qui ils donnerent le nom de requeste, estoient; que les Edits du Roy qui concernoient la religion, fussent changez, par l'advis des Estats, & que cependant on en surüst l'execution : mais comme sur ces deux demandes Marguerite eut promis que l'une seroit recommandée au Roy de sa part, & soutenu que l'autre n'estoit point en sa puissance, les confederez n'obtinrent rien autre chose, si non que l'on ordonneroit aux Juges & aux Inquisiteurs, d'user de prudence dans l'exercice de leurs charges. Ce fut en ce temps là, que l'on commença à faire sonner le nom des Gueux, qui ne fut pas depuis en moindre reputation que celui des Protestans & des Huguenots. Il avoit esté donné, par quelqu'un du Conseil d'Estat, à ces Gentils-hommes confederez, comme par moquerie, ou par reproche de ce que la plupart avoient dissipé leur bien : mais ceux-cy le

*S'estant réunis
au Senar,
ils en firent
plusieurs autres
affaires.*

*Il fut une
alliance avec
l'Inquisition.*

*Louys de Nassau
fut l'un des
principaux
Chefs de cette
alliance.*

*Requeste des
confederez, à
Marguerite.*

*Origine du
nom des
Gueux.*

1566.

tournerent à honneur : & prenant volontairement ce nom peu favorable, ils voulurent témoigner qu'ils avoient resolu d'estre fideles à leur Prince jusqu'à la mendicité.

Après que ces choses se furent passées dans les Pais-bas, & que les nouvelles en eurent esté portées en Espagne, on tint en l'un & en l'autre pais des consultations assez differentes; car la pluspart de ceux qui estoient auprès de Marguerite, approuvoient la requeste des Confederez comme juste, ou pour le moins comme necessaire : & l'on disoit qu'il ne leur falloit pas refuser les seuretez qu'ils demandoient : parce que la crainte du chastiment leur feroient peut estre chercher dans les armes les moyens de l'éviter : & que si cela arrivoit, il ne falloit pas esperer que les Gouverneurs des Ptovinces, qui tenoient en leur disposition les troupes du pais & les principales forces de l'Estat, voulussent entret en guerre pour maintenir la cruauté des Edits; & pour donner aux Espagnols ce divertissement, de voir un mesme peuple & de mesmes citoyens porter le fer dans les entrailles les uns des autres, au seul avantage de leurs ennemis. Mais quoy qu'on eut desja adressé au Roy plusieurs lettres l'une après l'autre pour luy donner advis de ces desordres, on resolut enfin, pour sçavoir sa dernière intention, de luy envoyer le Frere du Comte de Horne, Jean Baron de Montigny, & Jean Marquis de Berg sur Zoom, qui furent tous deux assez contens de l'honneur de cette

On envoie au Roy le Baron de Montigny & le Marquis de Berg.

Le Roy n'approuve pas le modelle que le Senat des Belges luy a envoyé pour la temperance des Edits.

deputation : par le moyen de laquelle ils esperoient se justifier du passé, & s'exempter de l'advenir. Cependant le Roy de plus en plus troublé par la nouvelle de ces fascheux accidens, estoit souvent en deliberation sur leur sujet, tant avec soy mesme, qu'avec les principaux d'Espagne; & encore avec ceux du Senat Belgique qui se trouvoient auprès de luy : car il n'approuvoit pas le modelle, qui luy avoit esté envoyé, du temperament qu'on demandoit estre apporté aux Edits : & quoy que cette modification alast encore jusqu'à punir, par le fer ou par la corde, les Ministres de la Religion qui donneroient de pernicieux preceptes, ceux qui receleroient les nouvelles assemblées; où qui commetteroient en public quelque action de mauvais exemple : & que tous les autres seulement coupables d'une simple erreur, seroient obligez de l'abjurer, ou d'abandonner le pais; neantmoins ce Prince ne se pouvoit résoudre à diminuer aucune chose de la rigueur des loix : & se montrant plus jaloux de sa reputation, que soigneux du salut du peuple, il apprehendoit qu'on ne le soupçonnast d'avoir accordé aux menaces de ses sujets, ce qu'il auroit seulement donné à leurs prieres : c'est pourquoy il defendit expressement à ses Ministres d'inferer son nom dans aucun traité, s'il se trouvoit qu'il eut esté exigé par quelque violence. Toutefois il se relascha jusqu'au point de consentir, qu'après que l'autorité des nouveaux Evêques auroit esté bien affermie, & qu'ils auroient commencé la recherche des fautes commises contre la Religion, il ne restât plus aucune fonction aux Inquisiteurs que le Pape avoit extraordinairement deleguez. Mais il ne voulut pas consentir que pour le present on accordast aucun pardon sans connoissance de cause; & sans examiner rigoureusement le fait de la conjuration : protestant qu'en un autre temps on eut obtenu de luy de plus grandes graces; & promettant aussi qu'il feroit bien-tost un voyage au Pais-bas, qui seroit suivy de quelques témoignages de clemence. Pour ce qui concerne la permission d'assembler les Estats, que les villes les plus fideles luy demandoient, que ses plus sages Conseillers d'entre les Belges taschoient de luy persuader, & que sa sœur, par toutes sortes de voyes, s'efforçoit d'ob-

Il defend les assemblées des Belges.

tenir,

tenir, luy representant à tous momens qu'elle n'esperoit plus d'autre moyen de retenir le peuple dans l'obeissance ; il refusa ce point avec une telle opiniastreté, qu'il luy manda que l'on eut plustost recours aux armes qu'à cette sorte de remede : & que pour cet effet l'on payast les gratifications ordinaires en Allemagne, afin que l'on pût trouver plus facilement des soldats prests à marcher : adjoutant qu'il esperoit encore, outre l'affection des Allemands, éprouver celle des Grands d'entre les Belges dans cette occasion : & que comme l'Empereur Charles en avoit tousjours tiré un fidelle service dans ses entreprises, il se promettoit aussi qu'en executant les ordonnances de son Pere, il ne les trouveroit pas moins prompts à le secourir luy mesme. Que veritablement il estoit permis à chacun d'avoir ses sentimens differens : mais que quand le Prince enfin en avoit donné la dernière decision, il ne restoit plus aux sujets que l'obeissance. Mais ceux-cy au contraire, empêcherent aisément qu'il n'assemblast aucunes forces : prenant pour pretexte de cet obstacle le peu de finances qui se trouvoit dans son espargne ; & luy donnant à entendre que, si l'on s'appercevoit qu'il voulust remuer quelque chose, les Gentils-hommes confederez seroient les premiers à commencer la guerre ; puisque les alliances estrangeres s'offroient de tous costez à les seconder dans ce dessein. Il est vray que l'on mettoit cela en avant pour luy faire peur : & neantmoins ce n'estoit pas une chose fort éloignée de la vray-semblance. Car en effet la pluspart des Princes voisins, qui suivoient des dogmes pareils à ceux des Religionnaires des Pais-bas, ou qui n'en estoient pas beaucoup differens, comme ils desiroient donner lieu à ceux-cy de se maintenir plus puissamment dans leur pais, ils faisoient hardiment valoir la puissance de leurs armes & de leurs richesses, afin que l'opiniastreté de Philippe en prist de l'aprehension & du refroidissement.

Je trouve que dans les Pais-bas il y avoit trois sortes de sectes qui ne reconnoissoient point la jurisdiction du Pape, ny la puissance de l'Eglise Romaine : entre lesquels la legere croyance des Anabaptistes, qui tenoient le pais de Frise & quelques lieux circonvoisins, n'estoit pas beaucoup redoutable, tant à cause des discordes intestines qui l'agitoient, qu'à cause que ses sectateurs n'admettoient ny les magistratures, ny les armes. Mais cette autre profession qui tire son nom tantost de l'assemblée d'Augsbourg, & tantost des dogmes de Luther, son premier maistre, s'estoit établie avec bien plus de puissance : tant par l'affection & par le support des Princes d'Allemagne ; que par quelque apparence de droit qui se trouvoit dans sa protection. Car comme il estoit veritable qu'autrefois une partie des Pais-bas avoit esté reputée entre les Provinces de l'Empire, & que mesmes l'Empereur Charles avoit voulu que ses Belges fussent comptés sous le traité d'Allemagne, il se trouvoit beaucoup de personnes qui disoient que, par mesme moyen, le traité fait pour la pacification des religions, appartenoit à la nation Belgique aussi bien qu'aux autres peuples. Toutefois on respondoit à cela, qu'encore que les Belges fussent participans des tributs & des immunités des Allemans, neantmoins il y avoit plusieurs siècles qu'ils ne reconnoissoient plus, ny les loix ny les assemblées d'Allemagne.

Enfin cette seconde secte estoit suivie d'une troisieme, que plusieurs escrivers, & principalement ceux de Zuingle & de Calvin rendoient fameux : & qui neantmoins sembloit si peu différer de la precedente, qu'elle eust pris dès l'abbord les mesmes racines, & le mesme accroissement dans le

*Trois sortes de
sectes dans les
Pais-bas qui
ne reconnois-
sent point la
puissance du
Pape,
les Anabap-
tistes,*

*les Luthé-
riens,*

*les Calvini-
stes.*

1566.

traité d'Ausbourg, s'il n'étoit point indubitable qu'en matiere de Religion, les choses se trouvent tousjours plus disposées à l'opiniastreté qu'à la concorde. Et neantmoins en beaucoup de lieux d'Allemagne, cette dernière profession ne laissoit pas d'estre en credit, comme elle estoit aussi parmy la plupart des Suisses; & dans Geneve, qu'elle a même rendue illustre entre les plus fameuses villes de l'Europe. Cette secte regnoit pareillement en Angleterre; non pas neantmoins sans quelque mélange qu'on y avoit apporté des anciennes ceremonies. Mais sur tout les forces qu'elle s'estoit acquises dans la France, si grandes qu'elles ne trouvoient point leurs égales pour le nombre, avoient merveilleusement rehaussé le courage de ses sectateurs dans tous les autres païs. C'est pourquoy elle estoit, comme la precedente, que les loix proposées aux Pais-bas, pour le fait de la Religion, estoient autant rigoureuses, que Philippes les avoit jugées favorables: & l'une & l'autre secte soustenoit assez hardiment, qu'au lieu d'une assemblée generale des Estats que l'on avoit demandée, il falloit demander une assemblée particuliere de chaque nation; non pas neantmoins selon l'ancien usage; mais en sorte que les suffrages des peuples & des personnes, qui avoient la moindre liberté & la moindre puissance dans la Republique, fussent les premiers considerez.

Ces-uy & les precedens trouvent le nouveau droit trop rigoureux.

Tandisque la Gouvernante s'applique à pacifier les mouvements, ils celebrent les actes de Religion avec de nouvelles ceremonies.

Les deserteurs des Monasteres s'accroissent avec eux.

C'est par eux que les Nobles confederer se schement de se fortifier.

En ce temps même les temples sont violés dans tous les Pais-bas.

Contre lesquelles pretensions, tandisque la Gouvernante attend de nouveaux ordres du Roy, & des soldats; ou du moins de l'argent pour en lever, esperant qu'à force de prolonger le temps elle pourra, peut-estre, arster ou retarder le danger prochain; voylà, tout au contraire, qu'inopinément ceux d'entre le menu peuple, à qui la crainte du fer & de la flamme avoient osté jusqu'icy l'envie de paroistre, commencent à sortir de leurs cachettes & à celebrer ouvertement de tous costez leurs presches, leurs prieres, & tous les autres actes de Religion, avec de nouvelles ceremonies; & dans une si grande assurance, qu'on eust dit qu'ils avoient entrepris de mentir ceux qui les accusoient de faire des assemblées secretes. Ils assoient avec eux, d'abbord, ceux que le seul crime de Religion avoit bannis & contrainsts de quitter la terre de leur naissance: ils se fortifient encore par l'affluence de ceux à qui le degoust d'une trop grande austerité de vie avoit fait abandonner les Monasteres: en suite de quoy l'on voit cette multitude se rendre, à la fin, si redoutable, que ceux mêmes qui avoient donné le commencement à ces assemblées, n'en demeurent pas moins estonnez que satisfaits. Leur audace s'accroist par la licence qu'on leur laisse: & lors qu'ils croient qu'on a quelque dessein de la reprimer par la force, ils se montrent en armes des premiers. Ce fut par cette sorte de secours, & par la renommée qui l'elevoit encore beaucoup au dessus de la verité, que les Gentilshommes confederer entreprirent de fortifier leur faction: mais bientoit après il s'esleva, d'entre la lie du menu peuple, un nouveau tumulte sans qu'on en sceust les auteurs; lequel ayant attiré une multitude innombrable de seditieux, auxquels plusieurs brigands s'estoient joints sous l'esperance du pillage, & s'estant répandu parmy la campagne & dans les villes, se va jeter dans les Eglises, où il renverse, rompt, brise, les autels, les images, & les ornemens sacrez, avec une fureur assez pareille à celle qu'on vit autrefois regner chez les Juifs durant leurs seditions; ou dans la Grece, pendant les siècles anciens du Christianisme, lors qu'elle fut assaillie par cette tempeste; à qui l'on a depuis donné le nom d'Iconomachie. Neantmoins ces miserables n'en demeurent pas là; car ils portent aussi leur rage contre les Prestres

Prestres & les Religieux ; & deschargent leur furie jusques sur les sépulcres des morts, & sur les livres sacrez, qu'ils mettent en pieces s'ils ne les font passer par la flamme. Et c'est une chose estrange que toutes ces horreurs diverses s'estoient exercees, par des soulèvemens si inopinez & si prompts, & en tant de lieux differens, qu'il sembloit que toute la Belgique ensemble eust comploté cette entreprise, & donné en mesme temps un signal pour l'exercer ; mais avec un tel succès, qu'il se trouva peu de lieux où l'autorité des Magistrats, & la force des armes, fussent capables de faire teste à cette insolence. Toutefois malgré ces desordres, les Provinces d'Artois, de Hainault & de Luxembourg, & les pais prochains, conservèrent leur fidelité entiere & pour l'Eglise Romaine & pour le Prince ; il se trouva aussi quelques autres lieux, où les Magistrats, ayant eu peur que le menu peuple ne s'accoustumast à la licence, s'estoient advisez d'oster eux mesmes les images : mais comme ils se vanterent depuis de cette action, le President Viglius leur respondit plaisamment, qu'ils avoient fait une folie fort judicieuse. Neantmoins il y eut parmy ces nouveaux Religionnaires quelques-uns de leurs docteurs mesmes, qui les incitèrent à rendre les dépouilles sacrées que l'on avoit ravies, remonstrant que leur Religion se fust bien passée de ce nouveau blâme, qui la rendoit plus odieuse qu'auparavant.

Cependant parmy de si facheuses tempestes, dont l'Estat se voyoit assaillir, Marguerite qui se trouvoit assez surprise, & qui ne pouvoit pas attendre les ordres du Roy, parce qu'il ne pouvoit entendre les choses que de loin, & le plus souvent trop tard, pour le danger pressant où les affaires estoient reduites, se resolut de ceder au temps, & de suivre les Conseils des Grands du Pais-bas ; puis qu'aussi bien, ny les Gentilshommes Confederez, ny les peuples encore ardents à la sedition, ne vouloient pas consentir qu'on choisist d'autres arbitres pour travailler à la pacification des differens. Cette Princeesse donc, apres avoir long-temps resisté, se laisse enfin porter à ce point, de promettre aux Confederez que tout ce qui s'est passé sera mis en oubly : & ceux-cy d'ailleurs renoncent au traité de leur union, pourveu qu'on leur tienne les feuretez promises ; auxquelles on avoit voulu d'abbord donner la qualité de pardon, & les obliger à suivre la Religion Romaine : mais parce qu'ils rejeterent ces deux conditions, on ne les proposa pas davantage. Quant à ce qui regardoit les sectes, il fut accordé que dans les lieux, où presentement leurs presches se celebrent, ils pourroient les continuer pour l'avenir ; & que l'exécution des anciens Edits demeureroit suspendue ; jusqu'à ce que le Roy & les Estats en eussent ordonné plus prescément : cela fait, on envoya les Grands, chacun en divers endroits, pour faire cesser les tumultes, & pour confirmer, par des traittez, ce que la violence avoit exigé. Le Prince d'Orange, entre les premiers, eut son departement dans la ville d'Anvers ; encore embrasée d'une double sedition : & parce que l'on contoit entre les titres appartenants à sa famille, celui de Vicomte d'Anvers, il avoit attiré à luy toute l'affection de cette puissante ville : mais comme il eut esté obligé de permettre aux nouveaux Religionnaires du lieu, outre leurs presches, l'exercice entier de leurs ceremonies, & cela non seulement dans les villages d'alentour, mais entre les propres murailles de la ville ; quelque necessité presente qu'il allegast pour s'en excuser à la Gouvernante, il ne pût empêcher qu'elle ne demeurast offensée de cette permission. Le même inconvenient arriva encore à beaucoup d'autres : & principalement au Comte de Horne, auquel le Baron de Montigny, son

Ceux de l'Artois, du Hainault & du Luxembourg demeurèrent fideles envers l'Eglise Romaine & le Roy.

Marguerite arde au temps, & suit les Conseils des Grands.

Elle promet aux Gentilshommes Confederez, que ce qui s'est passé sera mis en oubly.

Elle permet les presches au menu peuple.

Le Prince d'Orange tombe en disgrâce près la Gouvernante.

1566.

*Par des lettres
surprises d'Es-
pagne la prin-
ce de tous les
Grands se
trouva résolu.*

*Dans l'aver-
nement de deli-
berer sur ce
qu'ils ont à
faire.*

*Le Prince
d'Orange pris
le Roy de trou-
ver bon qu'il
se desmette de
ses dignitez.*

1567.

*Il confessa par
lettres au Roy
de permettre
l'exercice des
Religions, que
les Eftats con-
fessent une re-
sistance.*

*Le Comte
d'Horne se re-
tira en sa mai-
son.*

*Ces cy
ayant esté of-
frez la Cou-
ronne de cas-
sant les trait-
tes, quelle a
faite.*

frere, mandé, mesmes d'Espagne, que le Roy estoit extremement en colere contre luy. Ces disgraces, & autres semblables, donnoient assez d'inquietudes aux Grands : mais ils en receurent bien davantage, par le moyen de quelques lettres qui furent surprises, estant adressées à la Gouvernante, & dans lesquelles il se voyoit que les Ministres d'Espagne les tenoient desja pour condamnés & absolument perdus. Ils s'assemblerent donc tous à Tenenmonde, pour delibérer sur leur commun interest, & chacun tourne les yeux vers le Comte d'Egmont, qu'ils sçavoient entendre parfaitement le mestier de la guerre, & estre extremement aymé des soldats : mais soit que celui-cy eust esté gagné par promesses, ou que le seul soin de son devoir l'arrestast, il declara aux autres qu'il avoit resolu d'obeir au Prince en toutes choses : & qu'il falloit tascher de l'adoucir en prenant des voyes plus moderées que celles des armes ; & de justifier, par la fidelité qu'on luy garderoit à l'avenir, la necessité de ce qui s'estoit passé dans ses Provinces. Mais en parlant ainsi, il ne consideroit pas que les grandes entreprises contre les Roys ne se forment point sans de grands dangers ; & que quand elles ont une fois esté entamées, si l'on les poursuit vivement, l'on y trouve des seuretez, & quelque fois des recompenses à esperer : mais si vous venez à vous relascher, tenez pour certain que la vengeance s'approche. Le Prince d'Orange se monstra bien plus advisé : car ausli-tost qu'il eut veu que le succès des mouvements ne respondoit pas à ses desseins, il commença d'escrire au Roy, qu'il le supplioit de trouver bon qu'il luy remist entre les mains ses gouvernements & les dignitez, pour se retirer en Allemagne, lieu de son origine, afin d'y chetcher le repos qu'il ne pouvoit trouver dans les Pais-bas. Philippe luy fit une réponse, qui, sous une apparence de simplicité, cachoit des ruses extremement puissantes : car apres l'avoir conjuré qu'il ne l'abandonnast pas lors que son assistance luy estoit si necessaire, dans l'embarras de tant d'affaires qui le pressoient : il l'exhortoit d'éloigner son frere, pour quelque temps seulement ; & de souffrir cette separation jusqu'à ce que les choses fussent plus tranquilles : parce que veritablement il soupçonnoit celui-cy, d'estre le principal auteur des broüilleries. Mais le Prince encore plus rusé que le Roy, continuoît à demander son congé : & cependant, s'estant retiré dans ses gouvernements, il empescha soigneusement que la rigueur des Edits n'y fust exercée ; & que l'on ne mist des garnisons dans les citadelles : de sorte que par ces commencemens d'une liberté, dont il faisoit goûster la douceur à des peuples courageux, & que la seule situation du lieu rendoit assez forts, il les rendit capables de tout entreprendre. Il informa aussi le Roy des raisons de son dessein : luy mandant, que si l'on n'accordoit aux peuples du Pais-bas le libre exercice de leurs Religions ; ou pour le moins de celles que les Eftats voisins avoient necessairement permises, il estoit impossible que son autorité ne courust risque : ou qu'il ne fust reduit à faire la guerre à ses propres sujets ; & à remporter sur eux une victoire qui luy seroit dommageable à luy mesme : puisque tout à la fois elle ruineroit ses Provinces, & epuiferoit ses finances. Le Comte de Horne s'estoit aussi retiré en sa maison ; & ne vivoit plus qu'en homme privé.

Après que ces deux eurent esté ainsi escartez, la Gouvernante se resolut ausli-tost (suivant le conseil de Viglius, qu'elle avoit auparavant rejeté) de rompre les liens d'union, dont les Gentilshommes, les villes, & le menu peuple, s'estoient associez ensemble : ce qui luy estoit assez facile, pourveu qu'elle cassast tous les traittez ; tant ceux qu'elle avoit faits elle mesme, que

ceux

ceux qu'elle avoit fait faire par d'autres, sous son nom. Pour parvenir donc à ce dessein, elle commence premierement à tourner ces accords en raillerie : en suite elle en parle plus serieusement & plus à descouvert, soustenant que non seulement on les avoit arrachés d'elle par force ; mais que davan- tage les autres avoient commencé les premiers à y contrevenir. Apres cela elle ordonne secretement aux juges de faire punir ceux d'entre les Reli- gionnaires, qui avoient pris les armes pour commettre des sacrileges : & ceux qui des parolles & du simple ulage des presches avoient passé jus- qu'aux effets & à l'exercice des ceremonies ; & ce commandement n'ayant pas manqué d'estre executé, il arriva que les autres ne s'interessant pas beau- coup dans la punition de leurs compagnons, parce qu'ils s'estimoient moins coupables, & mesmes parce que les sectes n'estoient pas bien d'accord en- semble ; leur ligue fut peu à peu desunie par ce moyen. D'ailleurs, les Gen- tilshommes confederez ayant chacun leurs desseins particuliers, selon que l'esperance ou la crainte les possedoit, commencerent aussi à trahir la cause commune. Car les uns, touchez du remords des fautes passées, ne songeoient qu'à rechercher leurs graces ; les autres, balançant encore, ne trou- voient pas que ce fust une chose assez juste à des sujets, de lever des subsides & des soldats pour faire la guerre contre leur Prince : & les autres enfin, for- mant chacun à part des entreprises differentes ; les voyoient eschouer tou- tes à la fois. Mais au contraire, la Gouvernante travailloit puissamment à fortifier son autorité : & pour cet effet, outre les soldats que Henry de Bruns- vic luy amenoit d'Allemagne, elle avoit encore fait mettre sur pied plusieurs troupes de Valons, (c'est le nom qu'on donne à ces Belges qui sont les plus proches de France : & qui sont differens d'entre les autres peuples du Pats-bas, tant par le langage François dont ils se servent, que par une in- clination qu'ils sont paroistre plus addonnée aux armes, & plus farouche, que celle des autres peuples Belgiques) & afin qu'il fust facile à cette Prin- cesse de reconnoistre parmy les Capitaines, qu'elle vouloit choisir, ceux qui luy seroient les plus fideles, elle les obligeoit tous à jurer avec des parolles expressees ; que sans aucune exception ils tiendroient pour leurs ennemis ceux que le Roy auroit declarez les siens. C'est pourquoy le Comte d'Eg- mont, Charles d'Archeot, qui tiroit son origine de la maison de Croy, & qui ne s'estoit en aucune sorte meslé dans les broüilleries, Charles de Barlaimont, & ses freres ; le Comte Pierre de Mansfeld, Gouverneur de Luxembourg ; le Comte de Mege, Gouverneur de Gueldres ; le Comte d'Aremberg, Gouverneur de Frise ; & Noircarmes, Gouverneur de Hainault, à la place du Marquis de Berg ; presterent tous ce serment ; & confirmerent incon- tinent leurs parolles par des effets : car le Comte d'Egmont, dans la Flan- dre, commença à ruiner ceux dont un peu auparavant il avoit entrepris la protection : & Noircarmes, apres avoir assié- gé la ville de Valenciennes, qui s'estoit mutinée, s'en rendit maistre, & fit rigoureusement punir les mu- tins : ce qui servit d'exemple aux plus grandes villes, les obligeant de re- noncer à toutes les broüilleries ; & de recevoir les garnisons qu'on leur en- voya. Pour les autres, qui avoient presté le serment avec ceux-cy, ils se ré- pandirent en divers endroits ; & taillerent en pieces toütes les troupes que les conjurez avoient levées. Le Prince d'Orange & le Comte de Hooch- strar furent les seuls qui refuserent de jurer de nouveau : & de rien adjouter à l'ancien serment, par lequel ils s'estoient desja obligez envers le Prince & les lois : & le premier entre plusieurs raisons qu'il donna, de son refus, ad- journa

*Les Gentils-
hommes con-
federes, trahi-
sont la cause
commune.*

*La Gouver-
nante oblige
les chefs de ju-
rer qu'ils tien-
dront pour
leurs ennemis
ceux que le
Roy aura di-
clarez les siens.*

*Le Comte
d'Egmont &
plusieurs au-
tres prestent ce
serment.*

*Le Prince
d'Orange &
le Comte
d'Hoochstrat
refusent
seuls de faire
serment.*

joura

1567. jouta celle-cy, que sa femme estoit du nombre de ceux dont on taschoit de luy faire jurer la perte, par ce nouveau serment qu'on vouloit exiger de luy.

*La presence
du Roy est ju-
gée un excel-
lent remède
pour dissiper
les troubles.*

*Philippe use de
delaui.*

*La sensibilité
que l'Empereur
resuscitait les
affaires du
Pais-bas, de-
plaisait à Phi-
lippe.*

*Plusieurs let-
tres resusci-
toient que le
Roy devoit ve-
nir avec une
armée.*

Tandisque ces choses se passoient dans le Pais-bas, les Espagnols employoient leurs soins à menager l'occasion : car elle se monstroït si favorable, q^u'il sembloit que l'on l'eust fait naistre expres. Ils tomboient premièrement d'accord entre eux que, si le danger continuoït, la présence & la majesté du Prince estoient la chose la plus capable de le surmonter, & de dissiper les factions : puisque mesmes les plus fideles d'entre les Belges luy avoient desja donné advis, que tout autre que luy trouveroit plustost de la haine que de l'obeïssance : & qu'il devoit suivre l'exemple de l'Empereur Charles son Pere, que la seule rebellion de la ville de Gand, fit refoudre à passer en personne dans les Pais-bas ; & à prendre mesmes son chemin par la France, qui sembloit encôre ne respitet que la guette. Neantmoins Philippe differoit toujours son voyage, employant le temps à consulter quel seroit le plus seur chemin ; car encore que la France n'eust pour lors aucune guerre contre luy, il ne croyoit pas qu'elle voulust luy donner passage : & les dangers de l'Océan le détournent de se mettre sur la mer ; veu mesme que les ports de Zelande n'estoient pas trop assurez pour luy, puis qu'il avoit à craindre l'audace des Anglois, ou la malice du Prince d'Orange. Il s'advise donc d'un autre expedient ; & comme s'il eust voulu, pour aller aux Pais-bas, passer de la mer Mediterranée par l'Alemagne, il juge à propos de sçavoir auparavant l'intention de l'Empereur. C'estoit, pour lors, Maximilien, fils de Ferdinand, qui tenoit l'Empire : mais lors qu'on luy eut demandé quel estoit son sentiment, touchant les affaires Beligiques, il resmoigna que si Philippe ne cedit, en quelque forte, à la violence du temps, son autorité dans ces Provinces seroit extrêmement en danger : à cause que les plus puissans d'Alemagne, qui suivoient la confession d'Augsbourg, estoient unis avec les plus illustres des Belges par plusieurs alliances. Que s'il se vouloit refoudre à moderer un peu la rigueur de ses Édits, l'Empereur offroit de s'employer luy mesme, comme mediateur, à l'accommodement des affaires. Ces propositions ne furent pas fort bien receuës dans l'esprit de Philippe, qui se persuada qu'Auguste, Electeur de Saxe, les avoit dictées : parce qu'estant extrêmement aymé de Maximilien, il avoit aussi une alliance estroite avec le Prince d'Orange, qui estoit gendre de son frere. Toutefois Marguerite recevoit souvent des lettres qui l'asseuroient que le Roy devoit bientost arriver ; & mesmes avec une armée : car outre que cet appareil estoit plus convenable pour conserver l'esclat de la Majesté Royale chez les estrangers, il sembloit aussi plus capable de faire cesser les troubles du Pais-bas : ou pour le moins, s'ils duroient encore, il pouvoit mettre le Prince en estat de donner des loix ; & non pas d'en recevoir. Cependant on reconnoissoit peu à peu que les Espagnols, dans cette revolution, ne songeoient pas davantage à leur seutéte qu'à la vengeance ; & à faire en sorte que la colere de Philippe leur donnast lieu de travailler à leurs interets. Ils croyoient avoir un pretexte assez plausible pour assujettir les Belges, qui devoient tous estre reputez criminels de leze Majesté : ou parce qu'ils avoient excité les troubles de leur pais ; ou, pour le moins, parce qu'ils ne s'estoient pas opposez à ceux qui les excitoient. Plusieurs adjoustent, que Philippe avoit desja obtenu de Rome une dispense du serment qu'il avoit fait à ces Provinces (lors que la domination luy en fut mise entre les mains) de con-

server

1567.

server leurs loix & leurs privileges : & que le Pape luy permettoit d'exercer dans ces pais le mesme empire qu'il exerçoit en l'Amerique & en quelques endroits d'Italie. Quoy qu'il en soit, pour le moins il est constant qu'il écoutoit principalement les conseils du Duc d'Albe : lequel ayant esté de tout temps d'une humeur portée à la cruauté, assuroit hautement, que si cette fameuse rebellion n'estoit punie par un chastiment remarquable, toutes les autres nations, sujettes à Philippe, prendroient exemple de se rebeller contre luy : ce qui leur seroit facile ; puisque la plupart estoient retenues dans le devoir plustost par la crainte que par la force. Mais il ne faut pas icy oublier, que Philippe se trouvoit dans une saison extrêmement favorable au dessein d'asservir les Pais-bas : puisque tous les Estats voisins conservoient avec luy une paix fidele ; ou que, pour le moins, ceux qu'il eust peu soupçonner, nourrissoient des troubles chez eux, qui ne leur permettoient pas de troubler les autres.

Saison de donner les Belges extrêmement propice pour luy.

Après ces considerations, ceux qui vouloient persuader la douceur, n'estoient pas écoulez de Philippe : & mesmes Charles son fils, qui luy offroit ses soins pour pacifier & regir les Belges, fit une offre si mal receüe, que l'on la met entre les raisons secretes, qui servirent à réveiller la jalousie que son pete avoit desja conçuë.

Enfin la conclusion decisive de tant de deliberations fut, que le Roy demeurant en Espagne, comme pour vacquer à des soins plus importants, & de peur qu'il ne s'exposast trop aux perils, l'on envoyoit le Duc d'Albe, avec une puissance souveraine, & des ordres, où il ne faut point douter que cet homme, qui s'estoit dès sa jeunesse exercé dans les armes & dans le sang, ne trouvast toutes choses conformes à son inclination. C'est pourquoy, lors que les nouvelles furent venues aux Pais-bas, qu'il devoit bientost arriver ; & qu'il amenoit sous sa conduite de vieilles cohortes de soldats Espagnols, tirées des garnisons de Naples, de Sicile, de Sardaigne, & de Milan, avec des troupes de cavallerie ; le Prince d'Orange ne jugeant pas qu'il y eust de la seureté à l'attendre, conclut incontinent de se retirer dans le pais de Nassau, possédé par son frere. Sur son depart, accompagné des vœux d'une grande affluence de monde, il protesta hautement qu'il ne remueroit rien, s'il n'estoit premierement attaqué : quand Marguerite eut appris cette retraite, elle choisit Maximilien, Comte de Bossu, pour tenir ses gouvernements à sa place. Cependant Brederode, qui avoit esté favorisé dans ses premiers desseins, tant par la licence que le Prince d'Orange luy avoit laissée, que par le secours qu'il en avoit receu secrettement, s'estoit fortifié dans quelques lieux qui luy appartenoiient, au moyen dequoy il pressoit vivement deux puissantes villes, Vtrecht, & Amsterdam : mais il fut enfin chassé de la Hollande, à force d'armes. Pour le Comte d'Egmont, & quelques autres Seigneurs de moindre consideration, à qui leur courage, ou leurs interets ne permettoient pas de se refoudre à la fuite & à l'exil, ils demurerent près la Gouvernante, pour trouver bientost leur mort dans la trop grande espérance qu'ils avoient eüe de leur salut. Mais la plupart des Gentilshommes, & un bon nombre du menu peuple, parce qu'ils redoutoient l'arrivée des Espagnols, & la rigueur des supplices qu'on avoit mise en usage, & que d'ailleurs ils ne pouvoient se refoudre à changer de Religion ; se retirerent, les uns en Allemagne, les autres en Angleterre, & mesmes en des lieux encore plus éloignez : la Gouvernante faisant en mesme temps des Edits qui les obligeoient à la fuite, & d'autres qui la leur defendoient. Au reste,

Le Roy envoie le Duc d'Albe avec une puissance souveraine.

Le Prince d'Orange se retire vers son frere.

Brederode est chassé à force d'armes.

Plusieurs se retirent dans les Royaumes prochains.

1567.

Après leur départ on avoit la paix.

ceux dont la présence pouvoit nuire à la tranquillité des Pais-bas, en estant sortis volontairement, & les choses ayant esté remises en leur ordre par la merveilleuse dexterité d'une femme ; on goustoit une profonde paix : & presque tous les Historiens tombent d'accord, qu'elle eust esté de durée, si les Espagnols n'eussent point porté leurs prétensions plus avant.



A N N A L E S DES TROUBLES DV PAYS-BAS.

SOMMAIRE.

Personne ne s'oppose à l'entrée du Duc d'Albe dans les Pais-bas. Il fait mourir par un supplice public les Comtes d'Egmont & de Horn. Il bâtit des citadelles dans les villes, après en avoir déarmé les bourgeois. Il établit un nouveau siège de justice. Les biens du Prince d'Orange & de plusieurs autres sont confisqués. Les bannis incitent le Prince d'Orange à prendre les armes. Louis de Nassau défait le Comte d'Artemberg, dans la Frise; & luy mesme blesné après est mis en fuite par le Duc d'Albe. Le Prince d'Orange publie un manifeste pour représenter l'équité de sa cause. L'Empereur Maximilien intercedant pour les Belges envers l'Philippe, en reçoit une réponse. L'armée que le Prince d'Orange avoit levée, est défaite par le Duc d'Albe; auquel le Pape fait présent d'une espée venue de sa main. Il se fait eriger une statue. Il réserve à la seule discrétion du Roy les loix & les privilèges des villes du Pais-bas. Il ordonne aux Belges de payer des subsides auparavant inconnus. Ils se délibèrent de prendre les armes pour se lever de servitude & d'oppression. Le Prince d'Orange se résout aussi de tenter de nouveau la fortune de la guerre. Les bannis du Pais-bas prennent le port de Brille. La ville de Rotterdam, ayant esté pillée par le Comte de Boffu, sert de beaucoup à fortifier le party des bannis. Flessingue & plusieurs autres villes se revoltent contre les Espagnols. Le Duc d'Albe donne une favorable occasion aux Hollandais, & aux Zelandois, d'accroître leurs forces. Le Prince d'Orange, deschainé de ses espérances, congédie son armée; & se retire en Hollande. La ville de Mantes se rend aux Espagnols. Frederic, fils du Duc d'Albe, use d'une infame cruauté contre les villes de Zutphen & de Narden. Description des Provinces confédérées. L'arrivée du Prince d'Orange débrouille toutes les affaires des confédérés. Il ne résout rien sans l'avis des Etats. On se fît en toutes choses du nom de Philippe, pour s'opposer aux commandemens de Philippe. Les ceremonies Romaines sont bannies des temples des confédérés. Ils recoivent pour seule Religion publique celle qui est enseignée à Genève. Les domaines & les subsides du Prince, & plusieurs autres revenus, sont tournés au profit public des confédérés; qui imposent, outre cela, plusieurs tributs de nouvelle invention & de divers noms. Lourde sainte du Duc d'Albe. La ville de Harlem est prise par les Espagnols; & celle d'Alcmar est la première qui arreste leur effort. Les confédérés, se rendent maîtres de Gornadienberg; & prennent la flotte du Comte de Boffu, & luy mesme. Le Duc d'Albe, avec son fils, est rappelé en Espagne. Requesens luy succede au gouvernement. Incontinent il fait ôter la statue du Duc d'Albe. La ville de Middelbourg est remise sous la juridiction des Zelandois. Les troupes de Louis de Nassau sont défaites; & luy mé, avec Henry, son frere, & Christophe Palatin. Les Espagnols mènent, trent quarante mille florins de la ville d'Anvers. On tâche inutilement, à Breda, de conclurre un traité de paix. Siege de Leyden; & sa délivrance admirable. Infortuné succès de l'expédition maritime de Pierre Melendes, contre les Confédérés. Les Espagnols prennent le port de Bommene; & la ville de Zuerich. La Reine d'Angleterre refuse le souverain commandement, qui luy est offert par les Confédérés. Henry, Roy de France, les assiste secrètement. Après la mort de Requesens, le gouvernement des Pais-bas est transféré au Comte d'Essex. La ville de Bruxelles est destinée au pillage. Les soldats Espagnols sont déclarés ennemis de la Patrie. Ils s'emparent de la ville d'Alst. Quelques Grands du Brabant conclurent alliance, contre les Espagnols, avec les villes de Flandre & celles des autres pais. Hucron de Roda pille Mastricht & puis Anvers. Les Belges appellent le Prince d'Orange à leur secours. Paix de Gand. Les citadelles sont démolies, & le joug de la servitude renversé. Philippe cède au temps; & ratifie le traité. Jean d'Autriche est envoyé pour Gouverneur. Il se rend maître de Namur. On l'accuse auprès du Roy d'avoir violé la paix. On appelle le Prince d'Orange à la dignité de Sur-Intendant. On donne le souverain gouvernement à Matthias d'Autriche; toutefois le Prince d'Orange en obtient la Licentenance.

1567.
Le Duc d'Albe
entre dans
les Pais-bas.



Ais le Duc d'Albe, quoy-qu'il eust esté assez long-temps retardé, par une maladie que les grands froids des Alpes luy avoient causée, ne laissa pas de traverser la Savoye, par un chemin extrêmement stérile & laborieux, pour gagner la Bourgogne, où estant enfin arrivé, il choisit la fleur des soldats du païs, dont il grossit son armée; laquelle estoit pour le moins de huit mille hommes, qu'il avoit rangez sous une admirable discipline. Ainsi la nouvelle route que les Espagnols avoient sceu trouver par de si longs espaces de païs jusqu'au Luxembourg, ne leur a pû estre empêchée depuis ce temps; parce que Philippe avoit pris soin de gagner l'affection des Princes qui pouvoient favoriser ce passage; & desquels il se vouloit servir de là en avant pour unir ses Estats separez; & faire une conjonction des forces d'Espagne avec celles des Pais-bas.

En mesme
temps la guerre
s'étendit chez
les François.

Personne ne
s'oppose au
Duc d'Albe.

La Reine de
Marguerite
luy laisse la
souveraine
conduite des
affaires.

Il envoya les
Comtes d'Egmont
& de Hornes prison-
niers hors du
Brabant.

Il mit dans
les villes des
garnisons
Espagnoles.

Il envoya en
France le
Comte d'Arenberg avec
sa cavalerie.

En mesme temps la France se preparoit à la guerre, comme si c'eust esté par une partie faite exprés; le Roy Charles ayant levé des troupes de Suisses, sous pretexte de craindre l'armée du Duc d'Albe, qui passoit proche de ses frontieres; mais en effet pour employer ces nouvelles armes à domter les protesteurs de la nouvelle Religion. Cependant les Belges se trouvent tous ou dans une crainte, ou dans une assurance si merveilleuse, que personne d'eux n'entreprend de s'opposer à l'entrée du Duc d'Albe dans les Pais-bas: au contraire, il est receu par une affluence de peuple aussi grande que si sa reception eust esté une feste solemnelle: quoy-que l'on vist bien que c'estoit un chef de guerre envoyé contre une nation paisible; comme en effet luy-mesme se servoit de ce tiltre pour marquer sa puissance dans son commencement. Mais quelque temps après, Marguerite s'ennuya de voir que dans ces païs on ne luy laissoit plus qu'une vaine image d'autorité; & qu'il sembloit au Roy d'Espagne, que par une foiblesse de son sexe elle eust corrompu les maximes du gouvernement, à cause que par plusieurs lettres, pleines de soin & d'une ptevoyance de ce qui devoit arriver, elle s'estoit tousjours opposée au dessein d'envoyer le Duc d'Albe avec une armée. C'est pourquoy elle se resolut de luy laisser par son depart la souveraine conduite des affaires: & ce fut alors, que chacun jugea qu'il ne falloit pas esperer que le Duc d'Albe deust exercer legitimement une charge, qu'il n'avoit pas legitimement obtenué: car les anciens privileges des Belges estoient tels, qu'il n'y avoit que les Belges mesmes, ou les personnes sorties du sang de leurs Princes, qu'on deust commettre pour les regir. Le premier effet, qui tesmoigna la cruauté future de son gouvernement, fut exercé contre les Comtes d'Egmont & de Horne, que son artifice avoit attirez au Conseil, pour les arrester plus facilement. Ils demanderent que, suivant le privilege des Chevaliers de la Toison d'or, ils fussent jugez par l'assemblée de cet Ordre: mais tant s'en faut qu'ils pussent impetier ce point, qu'on leur refusa les mesmes droits qui ont toujours esté accordez au moindre du peuple; puisqu'on les envoya prisonniers hors du Brabant. En suite, on mit dans les principales villes de toutes les Provinces, des garnisons Espagnoles, qui estoient les seuls dont on se servoit dans cet employ: les autres soldats estant destinez aux occasions extraordinaires; & reservez pour les rencontres les plus dangereuses. Et mesmes cette belle cavalerie, qui

qui n'estoit composée que de la fleur des Gentilshommes du Pais-bas, aptes avoit esté meslée parmy des troupes Espagnoles, fut envoyée en France sous la conduite du Comte d'Aremberg : afin que par ce secours les conditions du traité fait avec le Roy Charles fussent exécutées. Cependant on commença à bastir des citadelles dans les villes, après en avoir desarmé les Bourgeois : & ce qui fut plus insupportable encore, après les avoir obligés de contribuer à la despense. Lorsque ces choses eurent eu leur succès, personne n'y ayant osé mettre obstacle, on choisit douze Iuges ; la plus-part entre les Espagnols, ou pour le moins entre les partisans d'Espagne, qui sont gens que l'on a esprouvéz n'estre pas moins portés à la cruauté que les Espagnols mêmes : & pour commencement de leur fonction, on leur ordonne d'imposer des supplices à ceux qui se trouveront avoir trempé dans le crime des mouvemens, dont la connoissance est particulièrement attribuée à ces nouveaux Iuges, sans que l'on y veuille admettre ceux à qui les anciennes loix du pais l'avoient réservée. Certes c'est un grand avantage à la puissance souveraine d'avoir des Iuges en sa disposition : & sur tout dans des occasions pareilles à celle-cy ; où le crime de leze Majesté estoit joint à celui du sacrilège : car si cette première espece d'accusation est ordinairement suspecte aux bons Princes, elle est toujours favorable aux tyrans ; parce qu'elle prive les accusez de tout le secours que les loix leur pourroient donner ; & les rend presque convaincus par la seule horreur du nom. Ce fut par ce moyen que les Pais-bas ne représenteront plus de toutes parts que l'image d'une ville prise : car si l'on voyoit d'un costé, un nombre de criminels environnez de gardes : de l'autre on n'en voyoit pas moins qui estoient traînez au supplice. Et ceux qui avoient pris les armes, ne se trouvoient pas seuls exposez en butte aux delateurs ; car la tranquillité des uns leur causoit autant de prejudice, que la suite des mouvemens en avoit apporté aux autres : un conseil qui n'avoit pas réussi, tendoit son auteur coupable : & ceux qui avoient refusé des charges, ou des dignitez, estoient aussi rigoureusement punis que ceux qui les avoient injustement poursuivies. Mais c'estoit contre la Noblesse principalement, que l'on exerçoit ces severitez ; ou pour le moins contre ceux qui s'estoient veus puissans en autorité, ou en richesses ; & qui pouvoient laisser par leur mort une plus grande seureté aux Espagnols ; & par la confiscation de leurs biens, un plus grand accroissement à l'espargne du Prince, & aux rapines de ses ministres. Et dans ces horribles façons de proceder, le Duc d'Albe ne dissimuloit point ses pretensions ; lorsque d'une voix aigre, & pateille à son humeur, on luy entendoit dire assez souvent, qu'il estimoit plus un petit nombre de testes de saumons, que plusieurs milliers de grenouilles : renouvelant, par cette nouvelle façon de s'exprimer, cette ancienne maxime de tyrannie ; qui vouloit qu'on se rendist maître d'une Republique en ostant du monde ses principaux citoyens.

On objecta au Comte d'Egmont & à celui de Horne, tout ce qui s'estoit passé dans les Pais-bas depuis la haine que l'on avoit resinoignée contre le Cardinal de Granvelle ; à quoy l'on adjouta quelques soupçons, qu'ils avoient resolu, avec le Prince d'Orange, de partager entre eux les Pais-bas ; & d'en exclurre le Roy à force d'armes : de sorte qu'à la fin ces deux Seigneurs, qui par un consentement universel avoient toujours esté mis au rang des plus illustres, & qui n'estoient pas moins renommez par leurs beaux faits, que par leur naissance, moururent par la main d'un bourreau

Il bastit des citadelles dans les villes, après en avoir desarmé les bourgeois.

Il choisit douze Iuges, pour punir les auteurs des troubles.

Plusieurs sans morts.

Les Comtes d'Egmont & de Horne souffrent le dernier supplice.

1568.

*Ce qui parut
un horrible
spectacle aux
yeux des Bel-
ges.*

dans la place publique de Bruxelles; apres que les prières & les autres actes de Religion eurent esté achevez selon l'usage de l'Eglise Romaine. Leurs restes demurerent quelque temps attachées à des poteaux: spectacle qui parut si horrible aux yeux des Belges, que malgré la terreur des armes dont ils estoient environnez, & qui sembloient observer jusqu'à leurs paroles & jusqu'à leurs regards, la pitié se grava dans les ames de tout le peuple, & la vengeance dans celles des plus puissans. On vid une infinité de monde donner des larmes & des baisers à leurs sepulcres: il s'en trouva mesmes qui cessant de faire couper leurs cheveux, s'obligerent par une sorte de vœu, dont la coustume est assez ancienne, de laisser tousjours leur visage en cet estât, jusqu'à ce qu'un si noble sang eut esté vangé.

*Les biens du
Prince d'Or-
ange sont
confisquez, &
son fils est em-
mené captif en
Espagne.
Il se fait de
tous costez un
grand dispo-
nément.*

Le Prince d'Orange avec plusieurs autres fut sommé par une ordonnance des Juges: mais parce qu'il eut soin par son absence de rendre inutile le châtiment qu'on luy vouloit preparer, ses biens furent confisquez: & son fils, qui estudioir en l'Université de Louvain, fut emmené captif en Espagne. Enfin par le nombre de ceux que l'on mit à mort, & de ceux qui se bannirent volontairement, les Pais-bas demurerent extremement depeuplez: il est vray neantmoins qu'entre ces derniers, il y en eut quelques uns qui, se voyant trop pauvres pour pouvoir fuir jusqu'aux pais estrangers, resolerent de se cacher armez dans les forests, où ils vécurent assez long-temps du burin qu'ils faisoient chaque jour sur les prestres & sur les Ecclesiastiques: & ils se maintirent avec une telle opiniastreté, que les Magistrats craignoient de les assaillir, parce qu'ils usoient sur eux de represailles: mais le Duc d'Albe envoya des troupes, auxquelles ils ne peurent résister. Il y eut aussi, aux environs du Rhin & de la Meuse, quelques petites bandes de conjurez qui s'estoient postées en divers endroits, pour tâcher de surprendre le Duc d'Albe, & de le faire mourir; mais ils succomberent pailleusement dès leur premiere entreprise. Après tout, les fascheuses nouvelles que l'on recevoir d'Espagne, ne donnoient pas lieu d'esperer plus de clemence de la part du Roy, que de la part du Duc d'Albe: car le Baron de Montigny, que l'on avoit député en ces pais là, ainsi que nous avons desja raconté, y perdit la vie par un supplice public. Il avoit esperé que le droit des Gens, & le privilege des Ambassadeurs, inviolable entre les ennemis mesmes, seroit pour luy; mais ce fut en vain: & l'on luy declara que le Prince & ses sujets n'avoient point entre eux cette sorte de commerce. Le Marquis de Berg prevint une pareille infortune par une mort plus favorable: mais on ne laissa pas de croire qu'il avoit esté empoisonné: & le Duc d'Albe fit en sorte que sa memoire fut condamnée. La mort de Charles mesmes, fils du Roy Philippe, fit bien plus de bruit: mais la relation en estoit bien plus douloureuse: car il n'y a rien de certain dans cette histoire, sinon que ce Prince, heritier de tant de royaumes, avoit esté arreté sous d'estroites gardes: mais enfin, soit que la jeunesse, assez meure pour tenir le gouvernement, eut donné quelques soupçons à Philippe, qui luy voyoit prendre un trop grand soin pour les Pais-bas, & ne les considerer pas comme des Provinces appartenantes à son Pere; soit qu'un mesme crime eut osté du monde sa belle mere & luy; il se trouva mort assez subitement: sans qu'on pût scavoir la vraie raison, qui avoit pû porter la rigueur du Pere jusques à consentir la perte du fils.

1568.

*Les bannis in-
cient le Prin-
ce d'Orange à
prendre les
armes.*

Tandisque ces choses se passaient en Espagne, les bannis du Pais-bas, qui se trouvoient incommodés par tout, & malgré leur éloignement, se ressen-

ressentoient des miseres de leur patrie; inciterent le Prince d'Orange à prendre les armes; mais il n'y estoit pas encore beaucoup porté, parce qu'il eut bien voulu auparavant s'éclaircir du dessein des Espagnols; & leur donner lieu cependant d'assaillir les uns & les autres, afin qu'ils eussent tout le monde pour ennemy; & que le nombre des oppressez s'estant accru, par ce moyen, se trouvast assez fort pour le fortifier luy même: joint qu'il epe- roit, que, comme le Roy avoit d'autres guerres sur les bras, il se presente- roit bien-tost quelque occasion plus propre à se declarer contre luy: mais une partie de ces impatiens, s'estant mise sous la conduite de Louys de Nassau, se vint jetter en armes dans le pais de Frise: & ils eurent d'abbord la fortune assez favorable; parce qu'ils mirent à mort le Comte d'Arem- berg, que l'ardeur & les reproches de ses soldats avoient forcé de combat- tre; malgré le soin qu'il prenoit de temporiser les choses par une judicieuse prudence: mais tandis qu'apres avoir écarté ces troupes, & s'estre rendus les maistres dans la campagne, ils attendent inutilement la subtraction des villes; & que cependant le deffaut de payement rompt la discipline des sol- dats, le Duc d'Albe survient, & les taille en pieces: de sorte que la guerre fit icy son coup: d'essay par une perte reciproque des uns & des autres. Mais parce que le premier combat avoit desja emporté la vie d'Adolphe de Nas- sau, frere de Louys & du Prince d'Orange, celuy-cy se laissa entraîner, par le cours des affaires, dans la resolution qu'il avoit auparavant différée: neantmoins afin de pouvoir relever son party par des forces plus justes, & par un commandement plus equitable, il fait publier un manifeste, par le- quel il represente son droit, & les raisons qu'il a de prendre les armes; refute les crimes dont on l'accusoit, & l'autorité de celuy qui pretendoit estre son juge; & ne fait point de difficulté d'avouer qu'il a quitte l'Eglise Romaine, pour suivre une meilleure instruction. Mais au reste, il témoigne qu'il se porte à la guerre, seulement pour le salut public, & pour repousser la servi- tude que l'on prepat à sa patrie: & soutient qu'il est obligé à ce devoir comme citoyen, & mesmes comme un des plus notables du pais. Il parle de Philippe avec honneur: se plaint que les bonnes inclinations de ce Prin- ce sont obsédées par le mauvais conseil des Espagnols: & dit qu'il ne faut pas perdre l'esperance que quelque jour il ne considere mieux la fidelité de ses Provinces, & le serment qu'il a fait de conserver leurs privileges: mais jusques là, il soutient que la loy du Brabant dispense ses sujets de rendre à son erreur l'obeissance qu'ils ne doivent qu'à ses ordres legitimes, & donnez avec parfaite connoissance. Enfin pour justifier plus clairement son bon droit, il rapporte ses raisons de fait, ainsi que je vay tafchet de les deduire. Les peuples du Brabant ont tousjours este extremement soigneux de leur liberté; & de chercher, pour sa conservation, plusieurs precautions que les autres peuples n'avoient jamais connus: c'est pourquoy, comme ils consi- dererent, entre autres choses, qu'il se trouve souvent des Potentats qui sous ce pretexte, assez vulgaire, du bien public, ne font point de difficulté de rompre leurs promesses; pour s'opposer à cet inconvenient, ils establirent chez eux une coustume, qui est telle, que jamais ils n'admettent leur Prin- ce dans la possession du gouvernement, sans avoir auparavant fait avec luy cetter paction, que toutes les fois qu'il luy arrivera de violer les loix du pais, ils demeureront affranchis du lien de l'obeissance qu'ils luy avoient jurée; jusques à ce que les outrages ayent esté entierement reparez. Et cette ve- rité se confirme par l'exemple des predecesseurs qui se servirent autrefois utile-

*Louys de Nas-
sau apres a-
voir deffait le
Comte d'A-
remberg, est
mis en frain
par le Duc
d'Albe.*

*Le Prince
d'Orange re-
presente la ju-
stice de sa cau-
se par un ma-
nifeste.*

*Paction que
les Braban-
tons font avec
leur Prince.*

1568.

Les autres provinces des Pais-bas ont toujours jouy des mesmes droits.

L'Empereur Maximilien ayant envoyé Charles son frere interceder pour les Belges auprès de Philippe, en reçoit une rude réponse.

Quelques Allemands assistent le Prince d'Orange de gens & d'argent.

utilement de la force des armes & de celle des decrets, pour remettre dans le devoir leurs Princes qui s'en estoient écartez; soit par leur prompt déreglement, soit par l'artifice de leurs flatteurs; ainsi qu'il arriva à Jean second de ce nom: & ils ne voulurent point faire de paix avec luy, ny avec ses successeurs; jusqu'à ce que ces Princes eussent promis religieusement de leur conserver leurs privileges. Or le Prince d'Orange, quoy-qu'il fust originaire d'Alemagne, possédoit dans le Brabant par la succession de ses ayeuls plusieurs juridictions tres-renommées, lesquelles, par un droit qui n'a jamais esté revouqué en doute, attribuoient à leurs possesseurs legitimes la dignité de Grands du païs: de sorte qu'en cette qualité il pretendoit que non seulement l'usage des loix, mais encore leur protection, luy devoit appartenir. Au reste il ne faut pas obmettre icy que les autres Provinces du Pais-bas ont tousjours, par une coustume immémoriale, jouy des mesmes privileges que celle du Brabant: & que davantage, & outre la force de la coustume, on mettoit en avant les ordonnances de Maximilien d'Austriche & de Marie de Bourgogne, par lesquelles toutes ces Provinces avoient esté déclarées inseparables de celle du Brabant, & avantagées d'un mesme droit. Mais sur tout il est constant, que les peuples de Frise, d'Vtrecht, & de Geldres, qui sous l'Empire de Charles ont esté adjourez à la Principauté des Pais-bas, outre plusieurs privileges particuliers qu'ils ont retenus par leurs traittez, se sont acquis celuy-cy, commun avec les autres Provinces, qu'ils ne pourront jamais estre separés du Brabant & de la Hollande.

L'Empereur Maximilien gouta ces raisons: & fut touché d'une nouvelle compassion pour le Prince d'Orange, que l'on voyoit déchu, presque en un moment, de tant de dignitez & de richesses qu'il avoit possédées: c'est pourquoy, comme ce Monarque n'en a jamais trouvé d'autre qui le surpassast en douceur & en courtoisie, il envoya son frere Charles vers Philippe, pour luy représenter, & en son nom, & au nom de tous les Princes d'Alemagne, que le bien public sembloit avoir interest que les Belges ne fussent pas traittez si rigoureusement. Mais Philippe, n'ayant pas trop bien sçeu dissimuler sa colere dans cette occasion, fit response, qu'il auroit soin de son fait: & que comme il n'ignoroit pas quand il estoit à propos d'user de clemence, il sçavoit aussi quand il estoit besoin d'employer la severité, contre ceux qui apres avoir commencé à mépriser Dieu, avoient bien-tost appris à mépriser aussi leur Prince: mais que cependant il seroit plus juste & plus seur, pour l'Empereur & pour les autres Princes d'Alemagne, qu'ils ne se meslassent point des affaires d'autrui. Après ce trait d'orgueil plusieurs faisoient courir le bruit, que les Provinces des Pais-bas, qui avoient autrefois esté demembrées du corps de l'Alemagne, seroient bien-tost réunies à leur ancienne juridiction: mais l'Empereur, dont l'inclination estoit naturellement portée à la paix, & qui bien-tost après fut attaché avec Philippe par une nouvelle alliance, ne passa pas outre. Neantmoins quelques uns des Allemans, soit par une consideration de pieté, soit par une jalousie d'Estat, ou mesmes par une haine, que la plupart portoit au Duc d'Albe, dont l'humeur n'estoit que trop connue en leur païs, assistent le Prince d'Orange d'argent & d'hommes: mais outre ces premieres raisons, ils avoient peut estre encore opinion, que ce Duc après avoir asservy les villes libres qui sont aux envitons des rivieres d'Ems & du Rhin, sous pretexte de leur Religion, & qu'elles servoient de refuge aux bannis des Pais-bas, pourroit bien, en suite, attaquer les autres places.

Le Prince d'Orange & ses plus proches, donnerent de suffisans gages de leur foy à ceux qui les assistoient dans cette expedition : & plusieurs des Belges, dont quelques uns, s'estant rendus fugitifs de leur patrie, se voyoient rappelés par leurs interets ; & quelques autres, estant demeurez chez eux en servitude, soupairoient secrettement après leur liberté ; donnerent aussi quelque secours d'argent au Prince d'Orange ; & promirent d'en donner encore davantage : mais ils diffeterent l'accomplissement de leurs promesses, jusqu'à l'évenement de son entreprise. Il assembla donc, sous les enseignes, six mille chevaux & quatorze mille fantassins : la pluspart levez en Allemagne ; où il se trouvoit une infinité d'hommes, qui sans s'intéresser pour un party plustost que pour l'autre, & sans se mettre en peine de ce qui pourroit arriver, se donnoient aux premiers qui leur offroient de l'argent comptant ; comme le seul apas qui les pouvoit attirer. Enfin ces troupes, qui avoient sçeu si heureusement passer la Meuse, que les ennemis en estoient estonnez ; ne sçurent pas en suite empoigner l'occasion du combat avec assez de promptitude : c'est pourquoy le Duc d'Albe les desit aisément, & par une excellente maniere de vaincre ; c'est à dire, en ne combattant point : le mesme artifice luy ayant autrefois heureusement réussi en Italie, contre le Duc de Guise. Il passa donc vingt trois jours entiers à les observer continuellement ; prenant toujours ses postes proche de son ennemy, avec tant de circonspection, qu'on ne pouvoit le forcer de combattre à son desavantage. Ce fut en ce temps là, qu'on commença à trouver des pretextes d'une injustice, qui a tousjours duré du depuis, ayant esté pour lors pratiquée avec tant de rigueur, que les deux armées faisoient subsister toute leur guerre aux seuls dépens des pais paisibles ; & que pour des passages accordez ou refusez dans les provinces de Cleves & du Liege, tantost l'un tantost l'autre party se vangeoit par des pillages, & quelquefois par des incendies, sur ces peuples innocens. Mais enfin cette grande masse d'armée que conduisoit le Prince d'Orange, n'estant receuë en aucune ville ny secouruë d'aucunes munitions, se dissipa en peu de jours : tant par la faim que par une disette de toutes choses ; & sur tout, faute de payement. De sorte que ce Chef, en ayant à peine entraîné avec luy quelques miserables restes, s'achemina vers la France, pout tourner toutes les esperances de ce costé là : & s'estant meslé quelque temps dans les guerres estrangeres, pour la mesme cause de Religion, qui avoit auparavant convié le Duc d'Albe d'envoyer du secours au Roy Charles ; la paix s'estant faite peu de temps après, le Prince d'Orange demeura deceu & exposé, avec ceux de son party, aux embûches que cette paix leur avoit dressées.

Après la fuite de ces troupes, qui avoit indubitablement épuisé les forces du Prince d'Orange, le Duc d'Albe, non moins orgueilleux dans les bons succès, que prevoyant dans les perils, commence à se porter pour vainqueur d'un peuple qu'il n'avoit pas encore éprouvé pour ennemy : & à s'attribuer la mesme gloire que s'il eut reconquis les Pais-bas à force d'armes. Et sous ce tiltre, ayant receu une espée que le Pape luy avoit envoyée benite de sa main, il fit dresser fa statue sur une baze, où l'histoire de ce nouvel exploit estoit gravée, dans la citadelle d'Anvers, qu'il avoit fait bastir d'une excellente maniere, pout dompter la populace de cette ville : car en effet la place n'a esté bastie que pour ce dessein, comme la situation detournée de la riviere le tesmoigne assez. Cette inscription, entre autres paroles conceuës en l'honneur du Duc d'Albe, contenoit à peu près celles-cy : qu'après avoir

La Prince d'Orange engage sa foy & celle de ses amis pour la succès de son expedition.

Il assemble six mille chevaux & quatorze mille fantassins ;

que le Duc d'Albe surmoult sans les combattre.

Le Prince d'Orange s'achemina vers la France.

1569.

Le Duc d'Albe reçoit une espée benite du Pape.

Il s'érige une statue.

1569.

*Il fait plu-
sieurs ordon-
nances mdes.*

esteint la sedition, chassé les rebelles, & fait fleurir la justice, il avoit assuré la paix aux Provinces. Il fit aussi, environ duntant ce temps, plusieurs ordonnances, non moins utiles que belles, sur le fait des monnoyes, & du trafic; de la poursuite des crimes; & des precautions que l'on devoit apporter en la publication des livres: que si ces Edits ont du depuis esté supprimés, s'a esté seulement par la haine que l'on avoit portée à leur auteur.

Cependant, l'Inquisition contre les Religioneux, les decrets du Concile de Trente, & les nouveaux Evêques; choses dont le menu peuple, par ses fuites ou par sa resistance, avoit jusqu'icy retardé l'establissement; se reçoivent comme volontairement, parce qu'aussi bien on voit la contrainte toute pressée: mais sur tout, la haine que l'on avoit pour les sectes, se montra bien-tost si forte, que, contre la coutume de l'ancien Christianisme, les enfans qui avoient esté baptisés par les Protestans, furent rebaptisés encore une fois. Le nouveau tribunal du crime de leze Majesté ne se monroit pas moins ardent à la recherche des vieilles fautes: adjoutant au nombre des anciens criminels, ceux qui de nouveau se trouvoient soupçonnez d'avoir témoigné de la joye dans les prosperitez du Prince d'Orange, ou de la tristesse dans ses mauvais succès. Toutefois, parmi ces effets de rigueur; on s'efforçoit aussi d'acquiescer quelque reputation de clemence: & le Duc d'Albe, comme pour rendre sa victoire plus honorable, proposa un edit du Roy, qui accordoit une abolition generale des fautes passées à ceux qui les avouoient: mais les Docteurs & les Ministres des nouvelles religions, ou ceux qui leur avoient donné retraite; ceux qui avoient pillé ou profané les Eglises; ceux qui s'estoient joints avec les Gentils-hommes confederés; enfin ceux qui avoient porté les armes, qui avoient exercé quelque charge ou quelque dignité pour l'avancement de la conjuration; estoient exceptez de la grace de cet Edit: ce qui regardoit sans doute une merveilleuse quantité de personnes & d'affaires.

*On reserve
plusieurs choses
à la discretion
du Roy.
Ce fut lors
que les derniers
projets
des Espagnols
se retournèrent.*

*Le Duc d'Albe
ordonne
aux Belges de
payer des tributs
injusts.*

Davantage parmi ces exceptions, les privileges anciens des villes & des Universitez, & les debtes publiques de l'Espagne estoient reservées à la seule discretion du Roy: & ce fut alors, que les Espagnols, qui n'estoient plus retenus ny par la crainte ny par la honte, commencerent à découvrir leurs derniers projets: par le moyen desquels ils s'estoient promis hautement d'acquiescer toutes les charges de leur Monarchie, & de conduire toutes les entreprises de leurs guerres par la seule contribution des Provinces du Pais-bas: pour parvenir donc à ce but, le Duc d'Albe ordonne que l'on payera presentement la centième partie de tous les revenus: & ce premier article sembla dès l'abbord extrêmement rude, en ce que les tributs, qui avoient toujours auparavant esté demandez par la voye des assemblées & du consentement universel, estoient pour lors commandez absolument, par un homme qui avoit les armes à la main; & qui n'exceptoit pas mesmes les Ecclesiastiques de la rigueur de ces exactions. En suite il commande que l'on paye la vingtième partie des biens que l'on appelle immeubles; & puis enfin la dixième partie de choses mobilières qui seront vendues, & autant de fois qu'on les vendra. Et pour donner quelque couleur de justice à cette nouvelle oppression, il assuroit que les Provinces du Pais-bas, aptes avoir esté condamnées par les loix, & domptées par les armes des Espagnols, ne pouvoient obtenir leur pardon s'ils ne l'achetoient par leur obeissance. Cependant il estoit facile de voir que l'establissement de ces tributs renverseroit tout le commerce: & que les mestiers, qui l'entretenoient & qui nourrissoient le peuple, seroient entièrement ruinés;

l'estant

l'estant desja à demy par l'absence de quantité d'ouvriers qui s'estoient volontairement bannis. Car comme les ouvrages ont besoin de plusieurs parties qui les composent, on considéroit, que si chaque partie demeurait chargée d'une si fâcheuse exaction, il ne se trouveroit plus de marchands qui voulussent acheter le tout, parce qu'on seroit obligé de leur vendre bien cher ce qu'ils pourroient avoir à meilleure composition dans les autres pais. Mais quand quelques uns se hazardoient de représenter ces considérations au Duc d'Albe, il leur envoyoit des soldats, qui prenoient comme à tâche de les mal-traiter, & de leur faire souffrir toutes sortes d'outrages. Les villes mesmes & les Provinces entieres, qui faisoient quelque résistance, estoient poursuivies de crime de leze Majesté (ce qui ne s'estoit presque jamais veu) & l'on leur objectoit tout ce qu'elles avoient delibéré ou permis contre les Edits du Roy. Et quoy qu'elles essayassent de separer les fautes des particuliers d'avec la cause commune, & la nécessité d'avec la mauvaise intention, cela n'empeschoit pas que la sentence que l'on donnoit contre elles, ne les privast de leurs privileges, & du droit de suffrage dans les assemblées publiques, pour estre de là en avant regies à discretion, & selon qu'il plairoit au Prince. Il y eut quelques Communautez qui appellerent au Roy, de la rigueur de ces sentences : mais ce ne fut pas impunément : car leurs Magistrats mesmes, pour avoir osé faire des remontrances, furent condamnés à des amendes, & obligés à les payer de leurs propres deniers : de sorte que la plupart des autres, dans la crainte que ces exemples leur faisoient concevoir, tâcherent de donner quelque somme limitée, pour se rachettér d'une oppression qui n'eut point eu de bornes. Mais apres tout, ces misères, si pitoyables, n'avoient pas encore flechy le courroux celeste, que les crimes de la Belgique avoient trop irrité ; car comme si l'avarice & la cruauté des Espagnols n'eussent pas suffy, pour nuire ces Provinces si fleurissantes en hommes & en richesses, l'Océan rompit les digues avec la plus furieuse violence qu'il eut jamais tesmoignée ; & faisant ressentir à leurs habitans les effets d'un malheur present, il leur fit aussi reconnoistre les presages d'un autre malheur à venir : car ce deluge arriva, à peu près, en un temps que les Belges devoient se diviser entre eux, par la plus haute liberté & par la plus basse servitude qui pussent mettre difference entre des peuples ; & dans l'une & l'autre condition se procurer reciproquement des pertes & des misères continuelles.

Desja la colere ayant fait naistre dans le cœur des oppressez un desir impatient de courir aux armes, prouvoit bien clairement qu'il n'y a point de concorde si assurée entre les hommes, que celle qui les attache ensemble par les liens de l'intérêt particulier : car ce peuple, qui s'estoit montré comme insensible lors qu'on avoit livré ses citoyens aux flammes, les Gouverneurs à la mort, & qui s'estoit veu depouiller de ses loix, de sa Religion, & de sa patrie, presque sans s'émouvoir ; se resout enfin de vanger les maux qu'on luy avoit causez, & de repousser ceux qu'on luy preparoit : de sorte que dans la ville mesmes de Bruxelles, où l'on vouloit commencer la levée du Dixième, quoy que le Duc d'Albe, assez redoutable par sa seule presence, se rendist encore plus terrible par celle des puissantes troupes qui se tenoient prestes pour luy faire obeir, les marchands ne laisserent pas de fermer leurs boutiques contre luy ; hazardant ainsi leurs propres vies, pour repousser la servitude qu'on leur vouloit faire avouer. Desja les gibets & les bourreaux se preparent pour la punition des rebelles ; lorsque la nouvelle

1569.

*Il parut souvent
renouveler ceux
qui font des
remontrances.*

*Les villes qui
résistent, sont
depouillées de
leurs privilèges.*

1570.

*L'Océan deliora
la cause de sa
ruine par ses
vagues.*

*Les Belges
oppressés, se
sont levés
à se défendre,
et à se venger.*

*Dans la ville
de Bruxelles les
résistants se
refusent de
payer le dixième.*

1571. des mouvemens que nous raconterons bien-toſt, ſurprit ſi à coup le Duc d'Albe, que ſa ſeverité n'oſa paſſer outre. Il y avoit long-temps que l'indignation des peuples, qui s'eſtoit augmentée peu à peu, avoit rendu la hardieſſe au Prince d'Orange; & l'avoir fait reſoudre, quoy-que ſon credit fut épuisé, de tenir de nouveau la fortune de la guerre, & de leur offrir un chef & des troupes capables de favoriſer leurs revoltes; tandisque le Turc faiſoit diversion des forces de Philippe, & que l'Eſpagne n'eſtoit pas encore remiſe entierement des troubles que les Maures y avoient excitez. Il envoye donc des perſonnes affidées aux Princes qui vouloient eſtre crûs proteſteurs de la Religion, pour demander leur alliance, ou du moins des aſſiſtances ſecrettes qui pûſſent appuyer la cauſe commune : mais le Dan-

Le Prince d'Orange voulant d'abord tenir la fortune de la guerre, demanda ſecours aux Princes Proteſtans.

Le Danemarck & la Suede reſuſerent d'entrer en ligue avec luy, de crainte d'avoir à demeller contre un Prince plus puiffant qu'eux; & meſmes la Reine d'Angleterre n'oſa rompre avec le voſinage Eſpagnol; quoy-que le Pape l'ayant miſe en inrerdir, eut expoſé ſon royaume au premier qui s'en pourroit rendre maſtre, & que le Duc d'Albe fut ſoupgonné, il y avoit long-temps, de chercher des occasions de faire la guerre à ce riche païs; à cauſe des deniers, appartenans à quelques marchands de Gennes, que la Reine avoit retenus, pour s'en ſervir dans ſa neceſſité preſente, & ſous promeſſe de les reſtituer. En eſſer on en eſtoit venu ſi avant pour ce ſujet, qu'il y avoit eu des hoſtilitez exercées ſur la mer, & des marchandises arreſtées dans les ports, de part & d'autre : & du depuis encore, s'eſtant élevé quelques troubles dans les parties Seprentrionales de cette Iſle, le Duc d'Albe avoit envoyé de ſes gens, pour obſerver l'eſtat & la ſituation des ports, & pour ſe rendre chefs des conſpirations, s'ils en trouvoient l'occasion favorable. Meſmes il eſt conſtant, qu'il avoit favoriſé les entrepriſes de la Reine d'Eſcoſſe contre Eliſabeth; neantmoins celle-cy, diſſimulant, pour un temps, routes ces injures; ſe rendir ſi complaiſante aux deſirs de l'Eſpagnol, qu'elle oſta toute eſperance de refuge dans ſon royaume aux partiſans du Prince d'Orange; & les obligea, dans un certain delay, de ſe retirer des ports d'Angleterre. Mais en France, ceux qui vivoient ſeparez de l'Egliſe Romaine, ayant eſté rétablis à la Cour de Charles dans une faveur pareille à celle de leurs competiteurs, (car on s'eſtoit ſervy de ce moyen, pour les obliger à prendre plus de confiance en la paix qu'on avoit faite avec eux) comme ils poſſedoient toute ſorte d'accés auprès de ce Roy, ils faiſoient auſſi tout leur effort d'y ſervir le Prince d'Orange, qui eſtoit d'une meſme Religion que la leur : & pour avancer ce deſſein, ils joignoient, aux anciennes averſions que la France avoit eûes autrefois pour la maiſon de Bourgogne, les nouveaux ſujets de mécontentement qu'elle pouvoit avoir contre l'Eſpagne; & mettant d'abbord ſur le tapis le differenc qui s'eſtoit meu au Concile de Trenre, pour la preſeance des deux Rois: ils exaggeroient outre cela le blâme que chacun donnoit à Philippe, d'avoir empoſonné la Reine Eliſabeth ſa femme : & ſouſtenoient que Charles eſtoit obligé d'en prendre vengeance; auſſi bien que de la perte de pluſieurs François, que les Eſpagnols avoient mis à mort dans la Floride, païs de l'Amerique. Le Roy, de ſon coſté, écouroit toutes ces choſes, en telle ſorte qu'il vouloit bien que l'on creuſt qu'il les croyoit : afin que cette amorce, auſſi bien que celle des nopces de ſa ſœur promiſe au Roy de Navarre, luy donnât plus de facilité de decevoir ces Religionnaires, qui luy eſtoient rousjours ſuſpects. Il teſmoignoît donc que leur conſeil luy ſembloit excellent, qu'en eſſet il falloit s'oppoſer

Elle oblige les partiſans du Prince d'Orange de ſortir des limites d'Angleterre.

Le Roy de France ſous ſemblant de vouloir ſecourir le Prince d'Orange.

s'opposer à cette puissance trop redoutable, qui mettoit tous les Estats voisins en danger ; & que l'humeur des François est telle, qu'ils ont toujours besoin de la guerre pour conserver la paix. Davantage on faisoit courir de main en main, comme un grand secret, & avec beaucoup de soin, que ce Monarque estoit resolu de rompre bientôt le traité que l'Empereur Charles avoit exigé par force du Roy François Premier, durant sa prison ; comme estant trop manifestement au deshonneur de la France : laquelle par ce moyen se feroit restituer ses anciennes limites ; & porteroit son empire jusques aux rivages du Rhin : car pour les païs qui sont au delà, on disoit qu'il estoit juste que le Prince d'Orange se les reservast pour fruit de ses travaux. Enfin donc, on luy envoya de l'argent, & des instructions de tous ces desseins, par l'entremise de Louys son frere ; à qui Colligny, principal chef des Religioneux, avoit donné le moyen de conférer avec le Roy sur ce sujet. Davantage on equippe une flotte royale sur les costes de Guyenne : & l'on vend publiquement, dans la Rochelle, le butin conquis sur les navires des Espagnols : il est vray que l'Ambassadeur d'Espagne en fit la plainte ; mais on feignit de la mépriser, afin que ce feint mépris acquist plus de confiance aux tromperies que l'on avoit préparées.

On envoya au Prince d'Orange des sommes d'argent & des instructions.

Cependant le Prince d'Orange, se rendant desja fort par la seule reputation d'une si puissante alliance, envoya des deputes, ou des lettres à toutes les Provinces des Pais-bas, promettant aux bannis la restitution de leur patrie, & aux oppressez celle de leur libreté : & mesmes il sçait si bien imprimer dans l'esprit des Gouverneurs la crainte, ou la haine du Duc d'Albe, qu'il les porte pour la pluspart à la revolte.

Ainsi donc voyant que presque tous les peuples le secondoient, ou par leurs armes, ou par leur affection, il avoit adjousté à ses premiers desseins celui de se rendre le maistre sur la mer : ce qui ne luy avoit pas esté fort difficile, parce que les plus courageux d'entre les bannis, de crainte d'estre réduits à la mendicité pendant leur exil, s'estoient dès le commencement jetez dans quelques navires pour piller sur la mer : & leur nombre s'estant depuis accru par le moyen de plusieurs autres vaisseaux, qu'ils avoient rencontréz, ou conquis, ils couvroient de leurs pirateries tous les rivages. Et quoy que cette multitude ne fust pas beaucoup soigneuse ny des loix, ny de l'équité, neantmoins le Prince d'Orange possédoit quelque sorte de commandement sur eux : & c'estoit luy qui distribuoit les charges des Officiers, & qui leur en expedioit les lettres. Ils avoient pour leur Admiral, Guillaume, Comte de la Mark, que l'on surnommoit de Lumay, homme temply d'un courage brutal & cruel, ce qui faisoit presque sa principale vertu ; comme pareillement ses compagnons n'avoient du cœur & de la conduite que pour le brigandage. Ce fut neantmoins de ces Ministres que la Providence celeste se voulut servir, pour se moquer de la prudence humaine dans le cours des affaires Beligiques, où l'on n'a jamais remarqué que les grandes esperances & les bons succès se soient entrefuivis : & vingtquatre petits vaisseaux donnerent le commencement à une guerre, entreprise contre la plus redoutable puissance de l'Univers. Ils avoient esté bannis des ports d'Angleterre, & cingloient vers la Frise Occidentale pour tenter quelque fortune : mais le vent qu'ils avoient contraire, joint à la nécessité de vivres, les poussa dans la plus grande de ces Isles, appellées Vorne, qui sont aux emboucheures de la Meuse ; où cette flotte s'empara du port de Brile, soit que cete place fust affectionnée à leur party ; soit que leur abbord trop

Le Prince d'Orange posséda quelques sorts de commandement sur ceux qui pillent les costes de la mer.

Vingtquatre petits navires prirent le port de Brile.

1572. impreveu eust empêché les habitans de se mettre en défense. Ces nouveaux venus n'avoient pas fait dessein de s'establi en ce lieu : mais la commodité qui s'y trouvoit, & le conseil des plus avisez d'entre eux leur persuada de retenir cette conquête : & peu de temps après, toutes choses leur succederent si heureusement contre leur attente, que Maximilien de Bossu, Gouverneur de Hollande, qui estoit venu avec ses troupes pour secourir la place, n'osa les attaquer, les gens s'en estant fuis comme s'ils eussent esté frappez d'une terreur panique : & cela leur arriva seulement parce que les autres avoient mis le feu à leurs navires. Comme Bossu s'en retournoit, il demanda aux habitans de Rotterdam le passage libre dans leur ville : mais ceux-cy, qui avoient desja éprouvé les maux que les garnisons avoient accoustumé de commettre, ne l'accorderent qu'à condition qu'ils ne recevroient à la fois qu'une petite compagnie de soldats, & que les premiers venus sortiroient incessamment de la ville, à mesure que les derniers y entreroient : mais malgré cet accord les troupes entrèrent en foule, & pillerent les habitans avec beaucoup de massacre : de sorte que cette perfidie eurent tellement les cœurs des Hollandois desja auparavant ébranlez, que toutes les villes du pais, les unes de leur bon gré, les autres forcées par les tumultes de la populace, ou par les armes de leurs voisins, & les autres enfin attirées par l'esperance d'entretenir plus aisément le commerce; receurent les bannis dans leurs maisons, & s'allient avec eux : ce qui leur fut assez facile : parce que le Duc d'Albe n'avoit point basti de citadelles en ces pais, s'assurant en la simplicité d'une nation qui ne s'estoit tenuë en repos jusques-là, que pour se soulever plus puissamment : & il n'y avoit point non plus laissé de garnisons Espagnoles ; car il en avoit quelque temps auparavant retiré une partie, qu'il avoit envoyé ravager la ville d'Vtrecht, pour la punir, de ce que, sous la confiance qu'elle prenoit en la dignité Archievescopale qu'on y avoit establie, elle s'estoit defenduë contre la levée des subsidez, avec beaucoup d'opiniastreté : & pour les autres Espagnols, qui s'estoient arrestez à Rotterdam, il les avoit fait sortir dès la premiere nouvelle des tumultes, par une vaine apprehension qu'ils n'y fussent assiegez. Flissingue suivit Brile : & ses habitans, qui avoient premierement esté émeus par l'aspect d'une citadelle qu'on avoit commencée en leur ville, & par le bruit qu'on leur devoit envoyer une garnison, se declarerent plus ouvertement : & embrasserent la cause commune, en faisant mourir par un supplice public Pacieco Savoyard, Intendant tres-expert des fortifications du Duc d'Albe. Apres Flissingue il y eut encore d'autres lieux dans la Zelande qui escarterent les Espagnols : parce qu'il venoit chaque jour au secours de cette Isle une affluence merveilleuse de François & d'Anglois ; sous l'esperance qu'ils avoient, que ces nouveautez leur donneroient toute sorte de licence. Guillaume, Comte de Heremberg, qui estoit parent du Prince d'Orange, & qui se rendoit plus considerable en cette qualité qu'en ses propres forces, faisoit incessamment des courses dans les pais de Gueldres & d'Overysse : d'autre part Nederwörmt, & , apres luy, Schouwembourg, en faisoient dans la Frise : les uns & les autres estant admis dans les plus fortes villes par l'affection des principaux citoyens. Toutefois le Prince d'Orange, ayant appris ces mouvemens populaires, n'en tesmoigna pas trop de satisfaction : car au contraire il se plaignoit que ces petits succès avoient prévenu de plus grands desseins qu'il avoit formez : & que le consentement des Provinces n'estoit pas encore assez universel, ny assez meur, pour donner

Le Comte de Bossu pilla Rotterdam avec le secours de massacre.

Ce qui convint les Hollandois de donner secours aux bannis.

Ceux de Flissingue & quelques autres places les suivirent.

Ce qui ne donna pas beaucoup de joye au Prince d'Orange.

ner donc quelque forme de Republique à ce nouveau corps composé de piéces si mal unies, une partie de la Noblesse de Hollande & les Deputez des principales villes du païs s'assemblerent à Dordrecht; où le Prince d'Orange envoya aussi les siens: car bien-qu'il fust absent, les Estats de Hollande ne laissoient pas de le reconnoître, premierement, pour leur Gouverneur; parce que cette charge luy avoit autrefois esté donnée par le Prince, & ne luy avoit pas esté ostée depuis par aucun jugement legitime: secondement, ils le reconnoissoient pour leur Chef en la guerre, qu'ils vouloient entreprendre contre le Duc d'Albe & contre sa domination. Cependant il se faisoit plusieurs combats & par mer & par terre: & sur ce dernier element, l'Espagnol, qui avoit à faire à des gens sans experience & sans ordre, demeurait victorieux; mais il estoit vaincu sur la mer, par ceux qui sembloient y avoir pris leur naissance: & c'estoit là sur tout que les victoires des Zelandois se rendoient extrêmement utiles à leur party, en soulageant la disette publique par l'abondance du butin qu'elles gaignoient à tous momens. Ce qui fut cause que le Duc de Medina Celi refusa le gouvernement des Paisbas; car il y avoit long-temps que l'on l'avoit choisi pour succéder au Duc d'Albe: parce qu'estant d'une humeur plus portée à la clémence, on jugeoit qu'il faciliteroit beaucoup la reconciliation des Provinces; & dans ce dessein il estoit arrivé d'Espagne avec une flotte; mais comme elle eut esté prise par les confederez, & qu'il s'en eust peu fallu qu'il ne fust tombé luy même entre leurs mains; dans la confusion où il vit les affaires reduites, il ne voulut pas prendre part au deshonneur que le Duc d'Albe en devoit attendre. Néanmoins celuy-cy ne s'estoit pas encore laissé adoucir par les dangers qui le menaçoient: mais sans vouloir observer les loix de la guerre, ny reconnoître les confederez pour ennemis legitimes, chaque fois qu'il en pouvoit prendre quelques uns, il leur faisoit faire leur procès comme à des rebelles & criminels de leze Majesté: ce qui ne servoit qu'à entretenir de costé & d'autre une vengeance perpetuelle: car le party contraire ne cessa point d'exercer la même rigueur envers ceux qui tomboient entre ses mains, sans aucune consideration de leurs qualitez: jusqu'à ce qu'une necessité mutuelle eust obligé les uns & les autres d'user de bonne guerre; & d'entretenir le droit des gens, qui a tousjours voulu qu'on espargnast le sang, quand sa perte ne peut avancer le gain de la victoire. Ainsi donc les confederez, à force d'estre cruels, etablirent avec leurs ennemis un commerce reciproque des armes sur la terre, & un empire absolu pour eux sur la mer: & mêmes ils eurent une occasion bien favorable de s'accroître; sur tout en Hollande & en Zelande, lorsque le Duc d'Albe laissant en repos ces deux Provinces, & retirant mêmes une partie des garnisons qu'il avoit en la dernière, alla assieger la ville de Monts en Hainault, que Louys de Nassau avoit prise par stratagème, & proche de laquelle les Espagnols avoient pareillement pris Valenciennes par le moyen de la citadelle. Pour delivrer Louys de Nassau, qui defendoit la ville de Monts, il estoit venu de France un secours de cinq cents chevaux & de cinq mille fantassins, sans que Charles l'eust empêché; ce qui faisoit conjecturer que ce Monarque avoit une secreete alliance avec les confederez: & en même temps le Prince d'Orange amenoit d'Alemagne une armée plus grande encore que celle qu'il avoit levée la première fois: & il est à croire que ces deux expeditions eussent bien donné de la peine, de tous costez, aux Espagnols; mais ils dresserent des embusches, sur les chemins, aux François, qui se tenoient assez mal sur leurs

1572.

La première forme de la Republique se devoit en la ville de Dordrecht.

Cependant les Espagnols font victoire sur terre, & les Belges sur mer.

Le Duc de Medina Celi, sa flotte ayant été prise, a tort de la peine à s'échapper par les mers.

Le Duc d'Albe assiegeant la ville de Monts en Hainault, donna aux Confederez une occasion de s'accroître. On envoya de France du secours à Louys de Nassau: & en même temps le Prince d'Orange parvint d'Alemagne avec son armée.

gardes,

1572.

*Les Espagnols
surprennent
des Français,
qui ne se le
moient pas bien
sur leurs gar-
des.*

gards, & les surprirent si bien, que leur chef même, nommé Genlis, & plusieurs autres Gentilshommes, tombèrent en la puissance de leurs ennemis. Le Roy Charles, par son Ambassadeur, insistoit hautement pour leur delivrance: mais enfin le dernier acte de la tragedie en denoua toutes les intrigues: & peu de temps après le Prince d'Orange reconnut les tromperies de la cour de France; apprenant par un faulx recit, que le Roy de Navarre & le Prince de Condé avoient esté artestez prisonniers; que l'on avoit confirmé l'alliance, auparavant faite avec la maison de Guise; par le sang de l'Admiral de Colligny; & qu'en suite l'on avoit autorisé, par tout le Royaume, les meurtres & les cruautés en haine des nouveaux Religionnaires; contre lesquels la fureur du peuple employoit le fer & la flamme de toutes parts. Il sceut que c'estoit là le bur de cette paix artificieuse, de ces nopces funestes, de tous ces divers apas que l'on avoit employez, & de cette alliance dont on luy avoit si long-temps fait feste. Ainsi donc se trouvant déçu d'une esperance qui estoit presque la seule sur laquelle il s'estoit fondé; & voyant que le Roy de France luy refusoit mêmes la paye, qu'il luy avoit promise pour une partie de ses troupes, & renouoit mieux que jamais son intelligence avec Philippe, luy faisant assez connoistre par ce dernier succès quelles avoient toujours esté ses principales intentions; il se trouve obligé de congédier son armée: & après avoir, avec beaucoup de peine, empêché qu'elle ne se mutinast contre luy, il se retire en Hollande, pour se servir des moyens que la fortune luy offroit en ce pais là, contre son esperance, puisque les propres travaux luy avoient si mal succédé. La reddition de Monts suivit bientost cette retraite: & l'Espagnol usa du droit de sa victoire contre Malines & les autres villes, qui avoient assisté de vivres ou d'argent le passage du Prince d'Orange & de son armée: de sorte que l'effroy se portant de tous costez, les places que les Confederez avoient occupées dans les pais de Frise & d'Overyssel, ainsi que nous avons dir cy-devant, furent abandonnées par leurs garnisons: mais non pas sans beaucoup de lâcheté de la part des chefs. En suite la ville de Zutphen est prise par Frederic, fils du Duc d'Albe, lors qu'elle estoit sur le point de se rendre; & après plusieurs supplices & violens, tous les habitans, sans aucune distinction d'âge ny de sexe, sont passez au fil de l'épée. La ville de Narden fut traitée avec une semblable cruauté, & davantage, par une ancienne sorte de chastiment qu'on renouvela, les murailles furent rasées. Sans doute, les Espagnols croyoient que ces façons d'agir, si inusitées dans toutes les guerres precedentes, serviroient à leur acquerir des victoires plus promptes de là en avant. Mais ils se trompoient beaucoup: puisqu'il est trop malaisé d'accoustumer les hommes à se laisser vaincre, autrement que par la clemence & par la douceur: & c'est pourquoy le mauvais traitement, qu'on fit à ces villes, servit d'un exemple aux autres pour les rendre plus farouches & plus opiniastrs: leur donnant lieu de juger que les maux de la paix estoient plus à craindre que ceux de la guerre; puisque l'on avoit à faire à une nation dont il ne falloit attendre ny pardon ny fidelité. Et ainsi, le desespoir servant à relever leurs esperances, ils prirent des resolutions si courageuses, que jamais depuis ce temps-là aucune place ne se rendit, qu'elle n'eust enduré toutes sortes d'extremitez.

*Description
des Provinces
Confederées.*

Mais il me semble qu'il est à propos de faire icy un dénombrement des parties de cette nouvelle Republique: puisque j'entre dans la description du temps qui la vid naistre, & jeter les fondemens d'une guerre & d'une liberté,

berté, que jamais aucun des mortels n'eust creu se devoir maintenir avec tant d'heureux succès, & dans une si longue durée. Les seuls peuples de Hollande & de Zelande estoient demeurez en armes : c'est pourquoy afin qu'on les puisse reconnoistre plus facilement dans cet ouvrage, où il sera principalement parlé d'eux, je m'en vay déduire d'abbord quelle est leur situation ; & quels ont esté leurs noms tant anciens que modernes. Durant les siècles de la Republique Romaine, l'Isle des Bataves estoit en une haute estime : tenant une situation qui servoit comme de milieu entre les Gaules & la Germanie ; & qui se rendoit extremement commode à soutenir la guerre dans ses propres limites, & à la transpotter ailleurs. Les habitans tiroient leur nom & leur origine des Cattes. Ils estoient alliez des Romains, qui n'avoient retenu chez eux que le droit d'y pouvoir lever & choisir des soldats, leur laissant pour le surplus une liberté entiere. De sorte que parmi les troupes auxiliaires, celles de ce pais se voyoient ordinairement les plus estimées, soit pour estre bien à cheval, & sçavoir nager adroittement, soit pour avoir de la fidelité & du courage. Ils ne se rendirent pas moins celebres du temps des Empereurs, & principalement vers le commencement du regne de Vespasien ; lorsque, sous la conduite de Civilis, ils entreprirent de porter les Gaules au recouvrement de leur premiere liberté : mais depuis ce temps, le pais fut occupé, tantost par les François, tantost par les Saxons, & enfin par les Anglois, auxquels il y en a qui adjoussent les Slavons & les Varnes. Cette Isle est enfermée par le Rhin, qui partage ses eaux entre la riviere de Vahal, & le canal qui porte son nom, & qui entre dans l'Océan par deux emboucheures principales. Celle de main droite passoit autrefois proche de Leyden, & estoit assez resserrée : mais du depuis, le passage ayant esté fermé, par le moyen des sables, que la violence de quelque tempeste y traîna, ses eaux se sont detournées dans la riviere de Lecque. A l'emboucheure de main gauche, la riviere de Vahale se mesloit dans l'emboucheure de la Meuse, & la remplissoit jusques aux bords : mais aujourd'huy avant que d'arriver jusques là, s'estant repandue alentour de plusieurs isles, ses continuelles inondations la feroient prendre pour une espece de mer. Il y a une troisieme emboucheure du Rhin, qui s'estend plus-avant du costé droit vers le Septentrion, & qui luy a esté ouverte par la riviere de Druse. Car cette riviere ayant esté autrefois conduite dans celle d'Yssel par un travail multraire ; & de là se plongeant dans des lacs qui occupoient autrefois les pais des deux Frises, & se tresserrant en suite alentour de l'isle de Fleve, après avoir pris ce mesme nom, l'alloit perdre, avec ses eaux, dans l'Océan. Au reste, la face de ces lieux, aussi bien que des precedens, est maintenant changée de telle sorte, qu'il ne semble plus que ce soit la riviere qui coule vers la mer, mais qu'au contraire on diroit que c'est la mer qui se vient resprendre sur la terre, s'estant premierement débordée par une entrée assez estroite, & puis en suite s'estant estenduë en forme d'un golfe extremement spacieux. Le commencement donc du pais des Bataves, qui retient l'ancien nom de son tout en l'une de ses parties, est assigné entre les terres du pais de Gueldres ; dont la jurisdiction la plus estenduë est bornée par les rivières d'Yssel & de la Meuse. Elle a pour voisin le pais d'Overyssel, que l'on nomme ainsi à cause de sa situation, & qui tourne un de ses costez vers le pais de la grande Frise, jusques à la riviere d'Ems, & son dos vers les autres peuples d'Aleinagne : mais le Brabant est couvert par le cours de la Meuse, dans une assez longue espace de pais. La Province d'Vtrecht est

1572.

située au dessous du pais de Gueldres, du costé que l'on appelle Velaw : les Evesques en estoient Seigneurs, & de quelques autres villes prochaines ; mesmes du pais d'Overyssel ; & l'Empereur Charles a esté le premier qui les a adjoutées aux autres Domaines de la maison d'Autriche. En suite est la Hollande, pais extremement peuplé & rempli de villes & de bourgs : elle s'estend par deux angles vers la riviere de Vahal, & le golphe dont nous avons parlé cy-dessus ; dont les eaux, se retirant peu à peu, descouvrent à l'Océan un rivage d'assez grande estendue. Ses terres Septentrionales, qui appartennoient autrefois aux Frisons, ont esté adjoutées au corps de la Hollande ; partie par les armes, partie par des traittez : & parce qu'elles sont exposées vers l'Occident, aux peuples Transflavains, elles ont retenu le nom de Frise Occidentale. Tout le terroir de Hollande est entrecoupé par des bras de rivieres, des lacs, & des fossés faits à la main : & est plus propre à servir de pasturages qu'à rapporter des grains ; mais au reste, il n'y a point de nation au monde à qui la mer & les rivieres offrent de plus grandes commoditez pour la pefcherie & pour la navigation. La Zelande, qu'elle a pour voisine, est toute semée d'isles : & environnée des emboucheures de la Meuse & de l'Escaut ; elle est aussi annexée au Brabant ; mais par le moyen du Hont, canal de l'Escaut, elle est séparée des Flamans, peuples qui ont mérité chez les estrangers de donner leur nom à toute la Belgique. Le pais de ceux-cy s'estend du long de la mer jusqu'au Pas de Calais, & touche cette partie de la Belgique, qui est aujourd'huy sous la domination des Roys de France. Quelques uns conjecturent que les Danois, ayant autrefois habité la Hollande & la Zelande, leur ont donné ces noms, qu'ils ont tirez de leur propre langage : mais pour moy, après avoir soigneusement recherché les anciens témoignages qu'on peut avoir sur ce sujet, j'ay trouvé que ce dernier nom est commun à toutes les isles, & que le premier estoit le nom particulier d'un petit pais voisin de Leyden, tout herissé de forests ; car le mot de Hollande signifie cela. Après tout, il est constant que les peuples du Septentrion, qui les travailloient souvent par des pillages, des meurtres, & des incendies, furent les premiers qui leur donnerent occasion de s'unir ensemble, pour deliberer de leur salut commun ; & d'élite ou recevoir des Princes, sous le nom de Comtes, qui reconnoissoient au dessus d'eux, premietement les Roys de France, & du depuis les Empereurs d'Allemagne : en sorte neantmoins qu'ils n'estoient point sujets à leurs loix. L'on n'est pas certain quelle fut la race de ces premiers Princes ; mais il y a apparence, comme c'est l'ordinaire, qu'ils sortoient d'une ancienne famille. L'opinion vulgaire est qu'ils estoient venus de Guyenne ; mais il se trouve beaucoup d'indices qui font croire qu'ils estoient nez dans le pais : & qu'après y avoir possédé une domination assez étroite, & qui ne s'estendoit que dans les limites de cette contrée particuliere, qui avoit donné le nom à toute la Hollande, ils eslargirent, peu à peu, leur pouvoir sur le reste de la nation. Par les successions des femmes ce droit s'est transmis aux Maisons de Hainault, de Baviere, de Bourgogne, & d'Autriche : de la race desquels le Roy Philippe Second, nommé entre les Comtes de Hollande, est le trente & uniésme en rang.

*Amsterdam
& Middel-
bourg retir-
ent beaucoup
les communes
entreprises des
Hollandais &
des Zelands.*

Mais en ce temps, que la Republique naissante estoit encore foible, la difficulté de la guerre & la misere du pais, procedoient principalement de ce que la cause commune des habitans n'avoit pas encore esté embrassée par ceux d'Amsterdam dans la Hollande, & de Middelbourg dans la Zelande ;

villes

1572.

villes extrêmement fleurissantes ; & qui se rendoient inébranlables à cause de leur propre poids ; outre que le Duc d'Albe, qui en prenoit un soin particulier , avoit commis pour les gouverner des personnes qui estoient attachées d'intérêt avec luy : & mêmes il y avoit estably des garnisons Espagnoles. Pour contrebalancer ce dommage, le party des Confederez demouroit extrêmement fortifié par l'union de l'isle de Bommel , qui depend de la Province de Gueldres ; & que les rivières de Vahal & de la Meuse environnent : mais il n'y eut jamais rien de si nécessaire au salut public , que l'arrivée du Prince d'Orange : car comme il entendoit parfaitement l'art de gouverner , il affermir dès l'abord une puissance , laquelle autrement n'eust pas esté de durée : & débrouilla les affaires , tant par le bon ordre qu'il y appotta , que par cette douceur naturelle , qui le rendoit recommandable même aux ennemis. Le Comte de la Marc , Lumay , qui avoit commandé pour luy aux Hollandois pendant son absence , avoit mis tout le party en fort mauvaise reputation , & rendoit la liberté naissante odieuse à tout le monde , par le moyen des cruautés qu'il avoit exercées contre les Ecclesiastiques , & des autres insolences qu'il commettoit incessamment : parce que son inclination naturellement farouche , estoit encore poussée à ces brutalitez par les François , qui s'estoient accoustumés au sang & à la licence , & qui taschoient de vanger , chez autrui , les maux qu'ils avoient à peine évitez chez eux. Le Prince d'Orange donc , pour ces raisons , & parce que Lumay ne vouloit s'assujettir à aucune obéissance , donna ordre qu'on l'arestast prisonnier : & l'on travailla mêmes à son procès : mais le temps ne permettoit pas que l'on en fît la punition. Cependant le Prince d'Orange refusant , dans cette nouvelle Republique , le nom de Prince , pour en retenir plus puissamment l'effet , commence à disposer des charges & des dignitez ; à faire des Edits & des ordonnances ; & à regler les affaires tant du commerce que de la guerre , soit sur la terre , soit sur la mer , avec un conseil choisi , ou bien quelquefois avec l'assemblée des Estats , à laquelle il presidoit ; & qu'il convoquoit principalement quand il s'offroit quelque difficulté extraordinaire. Et ces assemblées luy servoient à deux fins : l'une , en ce qu'elles donnoient toujours quelque apparence de Democratie au gouvernement ; l'autre , en ce qu'elles interessoit un plus grand nombre de personnes à l'establissement du party , & à l'avancement des affaires. De tout temps il n'y avoit eu que six villes de Hollande , qui fussent appellées dans l'assemblée des Estats , pour donner leur avis avec la Noblesse ; c'estoient les villes de Dordrecht , Harlem , Delft , Leyden , Amsterdam , & Goude : mais le Prince d'Orange y adjoûta encore douze moindres villes , qu'il pouvoit espérer , avec raison , luy devoient estre affectionnées & fidelles , quand elles auroient obtenu par son moyen le droit de suffrage dans ces assemblées : & il pouvoit croire encore , qu'elles soulageroient bien plus volontiers les nécessitez publiques , quand elles les auroient plus particulièrement connues par cette voye. Voicy les noms de ces villes suivant l'ordre de leur situation : du costé du Midy il avoit choisi Rotterdam , Gornichem , Schidam , Schoonhove & Brile , ville située en l'isle de la Meuse. Du costé du Septentrion , Almar , Horne , Enchuse ; & de ce même costé encore , dans ce lieu de reflux & de marecages , que l'on appelle Waterland , il accorda ce privilege aux villes d'Edam , de Munkendam , & puis enfin , assez proche de ces deux , à celles de Medemblic , & de Purmerend. Quelques uns de ceux qui avoient des emplois en la direction de la Justice & des Finances

Cette de Bommel fortifia la Hollande. L'arrivée du Prince d'Orange débrouilla toutes les affaires.

Il gouverna toutes choses avec l'avis des Estats.

Le Prince d'Orange adjoûta douze moindres villes aux six grandes , qui avoient accoustumé de délibérer des affaires.

1572.

publiques, s'estoient volontairement exilés : mais il en commit d'autres en leurs places : quoy-que veritablement il se trouvaſt peu de perſonnes qui demandoient, ou qui meritoient ces charges ; dont les uns s'eſloignoient parce qu'ils ne ſe jugeoient pas capables de les exercer ; les autres, parce que leur Religion le leur defendoit ; & tous enſemble, parce qu'ils craignoient de ſe meſſer dans des affaires qui eſtoient aſſez embrouillées, & où il n'y avoit pas beaucoup de ſûreté.

En toutes choſes en ſe ſervit du nom du Roy, pour combattre la puifſance du Roy.

Au reſte, comme ces Eſtats confederez ne ſe voyoient encore appuyez d'aucune alliance eſtrangere ; de peur qu'ils n'attiraſſent ſur eux le blâme de s'eſtre temerairement revoltez ; ils ſe ſervirent en toutes choſes du nom de Philippe, pour s'oppoſer, avec quelque couleur, aux commandemens de Philippe. Et ſ'il euſt eſté beſoin de rapporter des exemples de leur procede, il ſ'en preſentoit aſſez ; & meſmes chez les Eſpagnols : car tandisque l'Empereur Charles eſtoit en Allemagne, s'eſtant veus infiniment chargez d'impoſts, ils ne firent point de difficulté de prendre les armes contre ſes Lieutenants & autres officiers. Les Alemans ont eſté les premiers qui ont joint à ces fortes d'entreprises la cauſe de la Religion : ainſi qu'il ſe peut teſmoigner par l'alliance de Smalcalde : & après eux, beaucoup de Seigneurs François ont ſouſtenu, que les puifſances inferieures ne pechent point contre l'obeiſſance due à la ſouveraine ; lors que malgré le Prince meſme, elles taſchent de defendre les droits publics, ou la vie des perſonnes innocentes, & prennent les armes pour cet effet, ſ'il en eſt beſoin. Mais touchant ce point, la cauſe des Confederez paroifſoit moins odieuſe, en ce que le Roy eſtant eſloigné de ces Provinces, ils ſembloient n'avoir pris les armes que contre le Duc d'Albe : & ne ſe voyoient pas reduits à faire la guerre à leur Prince en ſa preſence ; comme ceux qui ſe vantant hautement d'eſtre preſts d'abandonner leur vie pour le ſervice de leur Roy, eſtoient obligez, en meſme temps, d'oppoſer leurs eſtendards aux ſiens ; & de marcher devant ſes veux contre ſes troupes, les armes à la main.

Les ceremonies Romaines ſont bannies des temples.

Ceux qui les ſuivent ne ſont pas receus ſeulement dans les grandes charges.

On requie publiquement la Religion de Geneve :

en ſorte non ſeulement que toutes les loix qui veulent eſtablir l'uniformité de Religions, ſont deſervies ſous le nom d'Inquiſition.

Cependant les ceremonies Romaines furent bannies des temples ; & ceux qui les ſuivoient n'eſtoient pas receus facilement dans les grandes charges : non qu'il y euſt aucune loy particuliere eſtablie pour ce ſujet : mais cela ſe pratiquoit ſeulement par precaution ; & dans la crainte que l'on avoit, que ceux-cy venant à s'aigrir contre les autres, quand ils ſeroient de contraire avis, & ſe promettant de la part de l'ennemy un pardon bien plus vray-ſemblable, ne ſeparaſſent à la fin leur intereſt de la cauſe commune. On receut donc pour ſeule Religion publique, celle qui eſtoit enſeignée à Geneve, dans le Palatinat d'Allemagne, & en pluſieurs autres lieux ; mais on y mit une difference. Car les autres païs, qui reçoivent cette Religion, ne ſouffrent aucune diverſité de ſectes : parce qu'ils diſent que Dieu n'a pas ſeulement eſtabli les loix & les Magiſtrats, afin que les hommes s'exemptent plus facilement des outrages qu'on leur pourroit faire ſouffrir, ſoit en leurs corps, ſoit en leurs biens : mais davantage, afin qu'ils honorent tous en commun leur Createur, ſuivant les ceremonies qu'il a luy meſme ordonnées : & ainſi ils ſouſtiennent que ceux qui negligent cet ordre pour en ſuivre un autre, ne meritent pas une moindre punition, que ceux qui ſont tout à fait impies. Au contraire, les Confederez non ſeulement faiſoient profeſſion de recevoir toutes ſortes de perſonnes en leur alliance ; mais encore ils deſteſtoient toutes ſortes de loix par leſquelles on pretendoit eſtablir l'uniformité en matiere de Religion, leur attribuant le

nom

nom d'Inquisition, si diffamé parmy eux. Et pour autoriser cette nouvelle pratique, ils asseuroient que personne ne s'abuse volontairement dans sa croyance ; mais que Dieu seul inspire quand il luy plaist dans l'esprit des hommes les vrais sentimens de foy qu'ils doivent suivre ; & qu'ainsi il n'accepte point le culte ny la pieté, si elles ne partent de la bonne volonté des personnes : joint que l'expérience a fait connoître assez de fois, que les mauvais dogmes & les opinions erronées se domptent moins aisément par la violence & par le pouvoir humain, que par une longue espace de temps. Sous ce pretexte néanmoins il arrivoit souvent que non seulement les ceremonies de la Religion estoient impunément méprisées ; mais davantage, les discours libertins & impies croissoient parmy les autres inconveniens qu'apporte une trop grande licence.

En ce même temps les domaines & les subsides du Prince, les revenus des Prestres & des Monasteres, & mêmes les biens de ceux qui s'estoient retirez vers les ennemis, furent tournez au profit public ; comme pareillement les prises que les particuliers avoient faittes sur la mer. Ce fut aussi pour lors, que l'on inventa tous ces noms divers des tributs que l'on levoit tant sur les personnes que sur leurs possessions : de ces exactions que l'on faisoit sous le nom d'emprunts publics ; & de ces subsides qui furent imposez sur les choses que l'usage consume chaque jour, & qui furent toujours augmentez à mesure que la guerre augmentoit sa violence : car le peuple estoit devenu tellement ennemy de la puissance souveraine, qu'il donnoit tout, de peur de donner le dixième. On trouva aussi moyen de tirer du profit des ennemis mêmes, on vendant la permission de transporter les vivres & les marchandises hors du pais : & cette coustume, utile tant pour le public, que pour les particuliers, dura jusqu'aujourd'huy : car bien qu'on l'ait souvent defenduë, on n'a pas laissé de la retenir tousjours. Enfin on tiroit encore quelque tribut du convoi des marchandises sur la mer : lorsque les navires de guerre mettoient les navires de charge en seureté.

Mais quoy-que cet ordre eut esté estably, on ne laissoit pas d'estre dans une extrême necessité de finances : parce que l'Espagnol faisoit souvent des courtes sur les terres des Hollandois ; premierement du costé d'Amsterdam & d'Vtrecht, & puis du costé de Narden, sur le chemin de Gueldres. De sorte que les citoyens exerçoient presque seuls toutes les fonctions de la guerre : car ils n'avoient encore levé aucuns soldats estrangers, ayant à peine de quoy se nourrir eux mêmes quand ils estoient de garde. Ainsi, ny les factionnaires n'entendoient pas trop bien l'art d'obeir ; ny les officiers & les chefs celuy de commander : & tous ensemble n'avoient que ce seul avantage, que leurs ennemis estoient aussi ignorans qu'eux dans la science de forcer les villes. De là vint que les sieges furent tousjours extremement longs : & que bien souvent le plus grand effort des assiegeans consistoit à pousser les assiegez à bout par la faim. Mais enfin après plusieurs pertes signalées & reciproques, & une infinité de sang répandu de part & d'autre, ils ont fait leur principal métier de la guerre, où ils se sont rendus sçavans. Le Duc d'Albe le premier fit une lourde faute en ce qu'il ne s'attacha pas d'abord à presser la Zelande, tandisque les affaires y estoient encore en desordre ; mais il craignoit la mer, sur laquelle il n'avoit pas accoustumé de combattre : & l'armée des Espagnols fut sept mois entiers devant Harlem, ville de Hollande, qu'elle avoit assiegee, & où elle perdit plusieurs milliers d'hommes qui succomberent, tant sous les armes que sous la rigueur de

1572.

1573.

*Les domaines
de les revenus
du Prince &
beaucoup d'au-
tres sont tour-
nez au profit
public.*

*Ce fut alors
qu'on inventa
plusieurs di-
vers noms de
tributs.*

*On ne laissoit
pas même
moins d'estre
en une neces-
sité extreme de
finances.*

*L'ignorance de
forcer les villes
est commune
aux confede-
rés, ainsi les
Espagnols.*

*Faute du Duc
d'Albe.*

*La ville de
Harlem est
soumise à la
cruauté des
Espagnols.*

1573. l'hiver. Sans doute cette grande longueur rassura le courage & les affaires des Confederez : car bien qu'après toute sorte d'extremitez souffertes, mesmes après la defaite d'un secours trop tardif, les assiegez fussent tombez entre les cruelles mains de leurs ennemis, qui en firent pendre ou noyer la plus grande partie, neantmoins ceux qui avoient vaincu si lentement, donnerent lieu de croire qu'on les pourroit bien vaincre eux mesmes. Toint que le desordre qui survint dans leur armée, à cause que les soldats n'avoient pas esté payez de leurs montres, les empescha de recueillir le fruit de leur victoire ; avant que leurs ennemis se fussent remis de leur perte & de leur estonnement. Mais c'est une chose estrange, que ce party ait tousjours esté sujet à ces sortes d'inconveniens ; & que, sous le plus opulent Roy de la terre, les soldats n'ayent jamais esté bien payez. Les supplices de ceux de Harlem ne servirent qu'à augmenter l'opiniastreté des autres villes : & Alcmarr, petite ville de la Hollande septentrionale, arresta la premiere l'effort des Espagnols, qui l'attaquerent inutilement. D'autre part les Confederez, pour reparer de plus en plus les dommages qu'ils avoient soufferts, se rendirent maistres de Geerttrudisberg, ville située en cette partie du Brabant qui regarde la Hollande, & prirent sur met le Comte de Boslu luy mesme, avec la flotte qu'il commandoit, estant venu faire quelques courses par ce golfe de l'Océan, qui s'avance dans la Frise occidentale : son vaisseau admiral estoit nommé l'Inquisition par les Espagnols ; qui avoient voulu par un tel nom reprocher orgueilleusement aux Confederez l'occasion principale de toute la guerre.

1574.

Le Duc d'Albe avec son fils s'appellé en Espagne.

Il se vance de sa cruauté.

Requesens luy succede.

Cependant, comme il y avoit desja long-temps que le Duc d'Albe, non pas tant pour mettre sa vieillesse en repos, que sa reputation à couvert, avoit prié Philippe de le retirer des Pais-bas ; le Roy se resout enfin de luy accorder sa priere : d'autant plus volontiers qu'il voyoit que la violence de ce Ministre n'avançoit pas beaucoup les affaires ; & que la haine, dont le peuple estoit animé contre luy, empeschoit qu'on ne remist les choses en leur premier estat. Il avoit esperé que son fils luy succederoit dans le gouvernement : mais Philippe n'y voulut pas consentir ; jugeant que comme celuy-cy avoit eu part aux actions de son pere, il auroit part de mesme à l'inimitié publique que l'autre s'estoit acquise. Le Duc d'Albe, qui avoit regy les Pais-bas six ans durant, & quelque peu davantage, se vantoit d'ordinaire qu'en cet espace de temps, il avoit fait mourir, par les seules mains du bourreau, plus de dixhuit mille personnes. Ses actions & ses ordonnances, & mesmes celles qui concernoient le dixième, ne furent ny blâmées du Roy, ny approuvées ouvertement : de sorte qu'il demeura en assurance & mesmes en credit à la Cour ; jusqu'à ce qu'après quelques années, son fils ayant abusé la chasteté d'une fille de Maison, le pere fut arresté prisonnier ; & recouvra seulement sa liberté, lorsque la guerre de Portugal eut obligé Philippe à se servir de luy, comme d'un Capitaine plein d'experience. On luy donna donc pour successeur dans les Pais-bas, Louys Zuningue de Requesens : afin que celuy-cy trouvast moyen, par quelque artifice, & par une nouvelle esperance de pardon, d'appriivoiser les esprits farouches des Belges. Car veritablement il estoit asiable & liberal, plusque les Espagnols n'ont accoustumé d'estre : mais il n'estoit pas égal en experience au Duc d'Albe : quoyque neantmoins il fut en reputation de vaillant Capitaine ; ayant non seulement merité une bonne partie de l'honneur qu'on acquit par la victoire de Lepante ; mais encore ayant obtenu la loiiange toute entiere d'avoir dompté le royaume de Grenade, qui ne vouloit pas recevoir l'Inquisition,

quoy-

quoy-que d'ailleurs il en eut aussi rapporté le blâme d'avoir violé sa foy, tant vers les siens que vers les ennemis. La premiere chose qu'il entreprit, pour gagner la bonne volonté des Belges, ce fut de faire offrir la statue du Duc d'Albe : mais cependant la ville de Middelbourg apres une longue famine, qui n'avoit pas moins incommodé les assiegeans que les assiegez ; & après que la flotte des Espagnols, qui la vouloit secourir, eut esté defaite, en plusieurs combats tres-opiniastres ; fut remise sous la jurisdiction des Zelandois : & ne servit pas peu à rétablir leurs finances, qui estoient merveilleusement en desordre. Mais d'autre part, l'armée que Louys de Nassau amenoit au Prince d'Orange son frere, pour luy ayder à mettre les ennemis hors de la Hollande ; fut defaite aupres de Nimegue, par l'inconsideration de ses propres soldats, qui, voyant leurs ennemis venir contre eux les armes à la main, s'amusoient à demander de l'argent à leurs chefs. La mort de Louys, celle de Henry son frere, & de Christofle, fils du Prince Palatin, accompagnèrent cette defaite : & ce premier emporta en mourant la reputation d'avoir esté un des plus excellens Capitaines, tant pour le courage que pour l'esprit. La mesme futeur, qui avoit causé la perte de l'armée de Louys, passa dans celle des ennemis ; où les soldats commencerent à importuner leurs chefs, & à leur demander le salaire deu au sang qu'ils avoient versé. Ces forenez s'alletent jeter dans le Brabant, & s'emparerent d'Anvers, ville que la tranquillité rendoit heureuse ; & à qui le trafic, & les richesses qu'il apporte, donnoient lieu de souhaitter la paix : car en effet lorsque la guerre a une fois lâché la bride à la violence, il n'y a rien de plus seur que la pauvreté. Enfin, partie par force, partie par menace, on tira quatre cens mille florins des habitans : qui se laisserent aller à cette paction, pour suivre le conseil de Requesens qui leur dissuadoit la resistance : neantmoins incontinent il ratifia l'impunité des mutins ; comme s'il eut esté bien aisé d'avoir peu, de façon ou d'autre, attraper cette somme qu'on ne luy eut jamais accordée volontairement. En effet les Estats de ces pais-là avoient résolu de ne plus payer les subsistances ordinaires pour la guerre, si l'on ne faisoit un Edit qui revoquast le dixième : mais parce que le Roy ou ses Ministres s'opiniastroient à vouloir tirer l'un & l'autre, ils se priverent de tous les deux. Ce n'estoit pas icy la premiere fois que les Espagnols estoient mutinez pour la paye : & long-temps auparavant, en d'autres guerres qu'ils avoient eues, ils avoient fait la mesme chose : car comme les soldats de cette nation sont naturellement plus avides du gain & des recompenses que ceux des autres peuples, leurs mutineries sont d'autant plus frequentes & plus remarquables, qu'ils s'y portent sans sortir du service du Roy : ainsi, par un consentement tacite des Chefs, l'on exerce des rapines & des brigandages ; qui passent parmy les soldats pour des recompenses ; & chez le peuple, pour une necessité. Mais apres tout, ces procedés si facheux exciterent dans tous les cœurs des Belges une merveilleuse affection pour le party du Prince d'Orange : & principalement lorsque dans la conference, qui se tint bientôt apres, on reconnut qu'il n'avoit point de pretensions particulieres, qu'il ne s'accordassent avec les vœux publics. Car le Seigneur de sainte Aldegonde ayant esté pris par les Espagnols, comme c'estoit un homme extrêmement recommandable pour son esprit & pour son sçavoir, & mesme pour son autorité aupres du Prince d'Orange, on commença à faire quelque ouverture de paix ; premierement de bouche, & puis par lettres : ce dessein estant puissamment secondé par Champigny, lequel avoit eu quelque

1575.

Il fait offrir la statue du Duc d'Albe.

La ville de Middelbourg est remise sous la jurisdiction des Zelandois.

Louys de Nassau est tué avec Henry son frere & Christofle Palatin.

Les soldats Espagnols, s'offensent mutuellement, concernent leurs chefs, tirent de la ville d'Anvers quatre cens mille florins.

Requesens la permet.

1575.

Cet ouvrage acquiesce merveilleusement l'affection des peuples au Prince d'Orange. Le seigneur de sainte Aldegonde est pris en grande autorité aupres du Prince d'Orange.

broüil-

1575.

*Des Deputez
de part &
d'autre s'as-
semblerent à
Breda pour ne-
gocier la paix.*

brouïllerie domestique avec le Cardinal de Granvelle, son frere; & nourrissoit une haine contre luy, telle qu'on en voit entre les Parens. Enfin il y eut des Deputez de part & d'autre, qui s'assemblerent pour cet effet en la ville de Breda; où l'Empereur avoit envoyé le Comte de Swartsebourg, allié du Prince d'Orange, pour servir de mediateur entre les parties. Le Prince d'Orange, & ceux qui estoient sous sa conduirte, avoient donné charge à leurs Deputez de dire, que les ennemis avoient tort de les faire passer pour des rebelles & pour des impies: puisqu'il estoit constant qu'ils n'avoient point manqué à leur devoir ny envers Dieu, ny envers leur Prince; qu'ils n'avoient point pris les armes contre Philippe; & que le seul retardement de la paix procedoit des garnisons estrangeres: de sorte que, quand on auroit fait retirer le soldat Espagnol, ils protestoient, pour ce qui concernoit la Religion & les autres difficultez, de s'en remettre à ce que l'assemblée generale des Estats en ordonneroit. La response fut, qu'ils n'agissoient pas equitablement; en ce qu'ils aymoient mieux defendre leurs fautes que s'en repentir: que toutefois on leur en accorderoit l'impunité; pourveu que les brouillons fussent obligez de quitter le pais dans un certain temps. Que veritablement pour ce qui concernoit la Religion, ce seroit une chose inouye de vouloir oster à un Roy, tel que Philippe, le pouvoir de la regler dans ses Provinces; puisque les moindres Princes d'Allemagne s'attribuoient chez eux cette autorité: & que pour le surplus, on devoit tout attendre de luy, pourveu-que toutes les villes, les citadelles, les machines de guerre, & les navires, fussent remis entre ses mains. Les conditions de paix furent

*Il se retireroient
sans rien faire.*

trouvées faulseuses, & plus insupportables que la guerre mesme; on demanda donc seulement une treve pour quelque temps; & que, tandis qu'elle dureroit, la liberté de Religion fut accordée au peuple sans aucun acte d'hostilité: mais on ne pût pas mesme obtenir ce point, par ce que Requesens se rendant plus difficile, à cause de quelques succès qu'il avoit eus, tiroit en longueur cette negotiation de paix, afin que ses adversaires ne s'appliquant plus si fort au soin de la guerre, il luy fut plus facile de les surprendre par quelque attaque inopinée. En effet dès le commencement de ces propositions d'accord, on vid ses armes en divers endroits faire de puissans efforts, dont les uns luy succederent à cause de leur soudaineté impreveuë; & les autres furent repoussez, avec une constance qui se rendit admirable en la populace mesme. Car les troupes du Roy estant entrées dans la Frise occidentale, & s'estant esgarées en plusieurs endroits, pour n'avoir pas assez de connoissance des lieux, les paisans, qui les surprirent, taillerent tout en pieces. Cependant le siege de Leyden, commencé quelque temps auparavant, continuoît tousjours; & tenoit tous les esprits en inquietude, & principalement ceux des Confederez, à qui il sembloit, que les Espagnols attaqueroient les entrailles de la Hollande en attaquant cette ville; qui ne resistoit plus que par l'esperance du secours qu'elle attendoit du Ciel; & par l'aversion irreconciliable qu'elle avoit pour la domination Espagnole, aussi-bien que tout le reste du pais: car cette haine estoit si grande pour lors, qu'il se trouva un marinier, lequel ayant arraché le cœur d'un Espagnol, le deschira à belles dents. Apres donc que cette ville assiégée eut esté reduite à l'extremité, par les armes, par les fatigues & par la faim, & que pour faire durer sa constance, on se fut servy du message des oiseaux, comme firent autrefois les habitants de Mutine; enfin les peuples voisins, pour secourir leurs compatriotes, se resolurent de percer les digues des fleuves & de l'Océan, &

*Requesens ta-
chi de les ac-
cabler, lors
qu'ils ne pen-
sont plus à la
guerre.*

*Dans la Frise
occidentale les
troupes du
Roy firent tail-
ler en pieces
par les paisans.
Siege de Ley-
den.*

*Exemple pro-
digieux d'une
horrible haine
contre les
Espagnols.*

*La campagne
inondée par le
moyen de la
mer, fait lever
le siege de
Leyden.*

d'inon-

d'inonder le camp de l'ennemy : ce qui leur fut facile , parce qu'ils avoient choisy le temps de la pleine lune qui rendoit la mer plus enflée : & que mesmes les vents s'estoient inopinément rendus favorables à leur dessein : mais la ville receut une faveur encore plus grande d'un accident qui sembloit estre son dernier malheur : car ses murailles estant tombées, le bruit de cette cheutte fit penser à l'ennemy que c'estoit celuy de quelque secours qui venoit aux assiégez ; de sorte que cette erreur les frappa d'une crainte qui leur fit lever le siege. En se retirant & traînant avec eux Baldes leur chef, qu'ils avoient arresté prisonnier, ils avoient resolu, sous pretexte de sedition, de piller Vtrecht, ville de leur party ; mais on les detourna de ce dessein. L'Espagnol attaqua aussi la Hollande en la partie senestre qui est entre les rivieres de Leck & de la Meuse, & prit quelques villes sur leurs rivages ; & entre autres Oudewater ; car il y a une ville qui se nomme ainsi. Le courage du vainqueur fut remarquable : & l'on ne pût luy faire teste, qu'il n'eut poussé ses hostilités jusqu'à l'endroit de l'assemblément des deux rivieres, où il se trouve un petit village nommé Crimpe, qui l'arresta.

Environ ce temps Pierre Melendes Biscain, qui s'estoit rendu illustre par la victoire de la Floride ; mais qui par la trahison signalée, dont il avoit usé envers les François, s'estoit rendu detestable à ceux de son pais mesme, promit de remettre sous l'obeissance Espagnole le port de Brile, & tous les autres ports de Hollande & de Zelande : car il comparoit inconsiderement les peuples de l'Amerique avec ceux des Pais-bas ; comme s'il eut esté aussi facile de domter ces derniers que les autres ; on luy équippa donc une flotte : & l'on avoit desja deputé des Ambassadeurs en Angleterre, pour demander que les ports ou les abris de cette Isle luy fussent ouverts, si d'avanture les vents le jettoient de ce costé là : mais plusieurs maladies contagieuses & sans remede attaquerent incontinent les matelots ; & les écartèrent de telle sorte, que le chef mesme, ayant reconnu par là combien ses promesses avoient esté vaines, perdit la vie avec la pluspart de ses gens ; & l'on crût que la honte ou la peur l'avoient fait mourir. De sorte que les Espagnols, apres que les Confederez eurent deffait les navires qu'ils avoient aux environs d'Anvers, & que les affaires eurent pris une nouvelle face, furent obligés de differer pour quelques années la peur qu'ils avoient envie de faire aux Pais-bas. Toutefois les soldats de Requesens ne laisserent pas, tant par le moyen de quelques vaisseaux, qu'à la faveur de quelques endroits gueables, d'entrer dans Scouwen, Isle de Zelande sur les confins de la Hollande, que l'on nomme ainsi à cause de la riviere qui la baigne du costé de main droite : & il est malaisé de dire lequel fut le plus remarquable, du bonheur ou du courage des Espagnols dans ce passage ; qu'ils ont eux mesmes essayé de rendre illustre, en faisant accroire par des contes, qu'ils ont adjusiez à la ressemblance des anciens miracles, que leurs gens entrant de nuit dans la mer, furent éclairés par des flambeaux que le ciel avoit extraordinairement allumés pour les conduire. Estant arrivez, ils se rendirent premietement maistres du port de Bommené, qu'une garnison assez mediocre defendit courageusement : & puis en suite, apres un siege de neuf mois, ils prirent Ziericzee, capitale de l'Isle. Ce bon succès des ennemis apporta une extreme incommodité à la Hollande & à la Zelande : parce qu'il mettoit entre ces deux nations leur ennemy, pour troubler leur correspondance & leur commerce, & que les Confederez estoient desja auparavant assez mal pourvus de forces & de finances : mais à ces malheurs si importuns il s'en joignit encore

1575.

Baldes est devenu du pillage d'Vtrecht. L'Espagnol menaçant la partie senestre d'Hollande, est arresté.

Malheureux succès de l'expédition maritime de Pierre Melendes contre les Confederez.

Les Espagnols sont obligés de differer pour long-temps la peur, qu'ils ont eue de faire sur la mer, aux Confederez.

Les soldats de Requesens, apres avoir pris le port de Bommené, prennent la ville de Ziericzee.

1576.

Les Confédérés dans leurs infirmités recherchent en vain l'amitié des Princes.

un autre non moins embarrassant ; en ce que les Princes voisins, dont ils recherchoient l'alliance, rendoient leur recherche inutile ; soit parce qu'ils redoutoient la puissance d'Espagne, ou parce que l'exemple de cette rébellion ne leur plaisoit pas. On taschoit sur tout d'attirer la Reine d'Angleterre au party, & dans ce dessein on luy representoit la conformité de sa Religion avec celle des Conféderez, l'Empire absolu de la mer qu'elle pouvoit acquérir ; & mesme on luy avoit fait voir que ses ayeuls avoient tiré leur origine des Princes de Hollande : neantmoins elle refusa toujours le souverain commandement de ces Provinces ; quoy-qu'il luy fut offert fort constamment, & par plusieurs Ambassades reiterées. Il est vray qu'elle leur prestoit quelque argent de temps en temps : mais on en recevoit plus d'incommodité que de profit, en ce qu'elle le tedemandoit quelquefois en des saisons qu'on ne pouvoit pas le luy rendre.

Henry Roy de France assiste secrettement les confederés.

Henry, frere de Charles, estoit pour lots Roy de France : & comme il reconnoissoit assez les artifices des Espagnols, & qu'il jugeoit à propos de s'y opposer avec une pareille adresse, il favorisoit volontiers les Conféderez ; parce qu'il les voyoit bandez contre cette odieuse puissance : mais son secours demouroit extremement couvert ; se prattiquant d'une maniere qui appochoit fort de la subtilité des pirates, & qui merite bien d'estre secueü. Car cette conclusion avoit esté prise avec le Roy, que dans Calais, ville de France, les receveurs du Prince d'Orange pourroient vendre publiquement la permission de naviger sur toutes les mers voisines : de sorte qu'il ne se trouvoit point de nation, qui ne consentist, par quelque somme de deniers, de se racheter des outrages qu'on eut pû luy faire souffrir sur l'Océan : car ceux que les Hollandois rencontroient depourvus des passeports du Prince d'Orange, s'il se trouvoit qu'ils allassent vêts l'ennemy, ils les détrouffoient entierement ; s'ils alloient ailleurs, ils estoient toujours obligez de se justifier devant des juges estrangers, qui les ruinoient par la longueur des procedures. Mais après tout il faut avouer que cette pratique avoit quelque apparence de droit, quoy que veritablement le succès en fut assez douteux pour les marchands, qui payoient un prix certain & effectif, pour acheter des seuretez extremement hazardeuses. Et il est à croire, que ce tribut seul eut esté suffisant pour soustenir une bonne partie de la dépense des Conféderez, si la race des gens de mer, incapable de toute sorte de bon ordre, ne se fut incontinent rejettée dans ses premieres licences ; pour chercher son profit particulier, qui ne subsistoit que par les rapines.

Après la mort de Requesens, le gouvernement est transféré au Conseil d'Etat du Roy, apporte quelque ressource aux Confederés.

Ce moyen donc s'évanouit pour les Conféderez : & il sembloit, après cela, qu'il ne leur restast plus aucune esperance de ressource, mais un bonheur impreveu remit leur Republique en bonne posture : parce que Requesens estant mort d'une maladie assez soudaine, l'administration des affaires du Roy dans les Pais-bas fut transférée au Senat. Ce dessein, extremement agreable au peuple, fut aussi jugé fort utile au Roy ; tant pour conserver les Provinces qui obeïssent encore, que pour pacifier celles qui s'estoient revoltées ; & l'advis en fut donné par Joachim Hopper, Frison : il estoit Agent en Espagne pour les affaires Beligiques, & s'estoit acquis une si grande estime, depuis qu'on avoit teconnu que les desseins qu'il avoit desapprouvez n'avoient pas réussi, que les Espagnols ne faisoient point de difficulté de donner le nom de sage à un homme du Pais-bas : Mais il n'est point d'esprit si prudent, que quelquefois la fortune ne trompe ses conseils. Il y avoit long-temps que le Prince d'Orange prattiquoit l'affection de ceux

Grande abondance de Hopper, Frison, parmi les Espagnols.

du Brabant; tant par des negotiations secretes, que par le soin qu'il prenoit de leur faire voir que son interet particulier ne le touchoit en aucune sorte : & d'ailleurs, cette Province se portant assez de soy mesme au desir de sa liberte, lorsque Requesens avoit esté occupé en d'autres endroits, ou bien tandis qu'il avoit feint de ne vouloir employer que la douceur, les habitans, à mesure qu'ils avoient veu l'autorité souveraine se rabaisser, avoient essayé de se relever eux mesmes. Et davantage le Gouverneur favorisa imprudemment leur dessein, lorsque, pour reprimer les mutineries naissantes des soldats, il ordonna aux paisans de prendre les armes : car c'estoit jeter parmi cette nation les fondemens d'une liberte, qui s'accroit de telle sorte en peu de temps, que ces noms de privileges & d'assemblées d'Estats, qu'on avoit oubliez sous le gouvernement du Duc d'Albe, commencerent à se renouveller dans la bouché de tout le peuple. Les Flamans aussi de leur costé firent bien-tost paroître leur naturel : car veritablement c'est une nation la plus inquiete du monde : & qui pouvoit à peine aurtefois souffrir ses Princes lors qu'ils estoient seulement Princes : de sorte que ce peuple ayant veu que Requesens luy demandoit les tributs accoustumez, les avoit refusez avec d'autant plus de hardiesse, qu'il reconnoissoit que le Gouverneur avoit besoin de ce secours.

Il faut sçavoir que le Senat des Pais-bas estoit composé en partie d'Espagnols, en partie de Belges; & que le Prince d'Orange taschoit de persuader à ces derniers, qu'ils devoient plustost s'aggrandir en servant leur patrie qu'en la trahissant : or comme il travailloit puissamment à ce dessein, un accident inopiné le seconda merueilleusement : car encore que les richesesses d'Espagne fussent grandes, cette guerre les avoit si fort espuisées, & Philippe s'estoit tellement endebté, qu'il avoit esté contraint de faire de nouvelles cedules aux engagistes de ses domaines, pour les retirer d'entre leurs mains : tandisque d'autre part, le Turc, dont la puissance ne manque jamais de s'accroître quand les Chrestiens sont en discorde, s'estant rendu maistre du Royaume de Tunis, attaquoit par mer & par terre les autres parties de l'Afrique qui estoient sous la domination Espagnole : de sorte que, parmi ces difficultez, il s'estoit escoulé assez de temps sans qu'il eut esté possible, dans les Pais-bas, de payer les monstres des soldats Espagnols; lesquels, suivant la coustume qu'ils avoient desja prise, commençoient à se mutiner pour se payer eux mesmes du prix de leur desobeissance : & par cette voye la ville de Bruxelles, capitale de toutes les Provinces Beligiques, estoit desja destinée au pillage, si le peuple, qui se ressouvenoit assez du passé, quoy que la grandeur du danger present luy ostast la hardiesse de prendre les armes, ne le fut adressé aux Magistrats, & à ceux qui devoient avoir soin des loix, afin qu'ils les fissent agir pour la conservation de la ville. Ceux-cy donc s'adresserent eux mesmes au Senat, lequel, comme nous avons desja remarqué, avoit l'administration generale des affaires; & luy demanderent que ces soldats importuns fussent declarez ennemis de la patrie & du Roy : ce qui fut accordé ouvertement; quoy que neantmoins on eut opinion que les mutineries estoient tousjours fomentées en secret, par l'advis de quelques uns de cette compagnie, desquels la fortune dependoit entierement de la domination estrangere. Mais aussi-tost qu'on eut eu nouvelles, que les troupes seditieuses, ayant chassé leurs chefs, s'estoient jettées dans Alost, petite ville situee en cette partie de Flandre, laquelle autrefois ne reconnoissoit pas la jurisdiction des Rois de France, comme le reste de la Province, mais

1576.

Le Prince d'Orange taschoit secrettement d'acquiescer l'affoiblissement de tous du Brabant. Ils avoient commencé à se lever contre Requesens.

Les Flamans avoient aussi refusé à Requesens les tributs ordinaires.

Tandisque le Prince d'Orange taschoit à gagner le Senat, la sedition des soldats Espagnols favorisoit son dessein.

Bruxelle est destinée au pillage.

Les soldats font publiquement declarez par le Senat ennemis de la patrie & du Roy. Ils s'emparent de la ville d'Alost & y tuent tous les pais d'alentour.

1576.

*Ce qui causa
quelques Sena-
teurs du
Brabant de se
saisir du Se-
nat, & de
l'arrêter sur
son tribunal
même.*

*Il s'alliait
avec les autres
contre les
Espagnols.*

*Hierôme de
Roda se rend
Chef des Espa-
gnols qui por-
tent de Hol-
lande.*

*Il pillé Ma-
stricht,
& puis An-
vers.*

*Les Belges se
résolurent d'a-
sser de l'as-
sistance du Prin-
ce d'Orange
pour se main-
tenir.*

*On renouvella
les propositions
de la paix de
Gand.*

celle des Empereurs d'Allemagne, & que les mutins, s'estant rendus maistres de cette place, pilloient tous les pais d'alentour, alors, quelques Seigneurs du Brabant, non par aucune deliberation publique, mais par un souvenir & une crainte de ce qui estoit auparavant arrivé dans la ville d'Anvers, envoyerent des gens qui mirent la main sur le Senat, c'est à dire, sur le Chef de la Republique, & l'arrestetent dans sa propre Cour & fut son tribunal même. Mais bien-tost après, afin que le gouvernement ne demeurast pas entietement dépourveu de directeurs legitimes, ils voulurent mettre quelque distinction entre les coupables & les innocens, & ainsi ils retinrent seulement prisonniers ceux d'entre les Senateurs qu'ils soupçonnoient d'avoir, par lâcheté ou par malice, empêché qu'on ne se preparast à repousser par la force les outrages des Espagnols : & après en avoir choisy d'autres à leur fantaisie, & attiré à leur party tous les soldats qui se trouvoient originaires du pais, ils conclurent une alliance avec les villes des autres pais, contre l'Espagnol, comme contre leur ennemy commun. Et par leurs Edits ils n'objetoient pas seulement les nouvelles entreprises qu'on avoit faittes depuis peu contre le repos public : mais chacun remettoit en memoire ses anciennes pertes ; les excès qui s'estoient commis sous le gouvernement du Duc d'Albe ; les exactions du dixieme ; les Inquisitions suivies du supplice de plusieurs innocens ; enfin le dessein que l'Estranger avoit fait, d'avoir par les armes & par la violence, ce qu'il pouvoit avoir par la paix & par la douceur : & ainsi, cette conspiration ne regardoit pas seulement les soldats particuliers, qui s'estoient mutinez, mais toute la nation Espagnole en general. Ce que voyant Hierôme de Roda, Espagnol, qui avoit un peu auparavant esté du nombre des Senateurs, mais qui avoit quitté ce rang pour chercher la seureté parmy les troupes Espagnoles, il fit venir avec les autres celles qui estoient en Hollande, & qui en sortirent alors pour n'y s'entrer jamais, en suite il se rendit le Chef de toutes, & s'attribua le pouvoir du gouvernement, comme si tout le Senat ensemble eut esté reduit en un seul homme ; les Allemans s'unirent avec les Espagnols sous l'esperance du butin : de sorte que tous ces gens de guerre joints ensemble pillerent Mastricht, ville fort considerable, & un peu après s'estant repandus dans celle d'Anvers même, par le moyen que leur en donna la citadelle, & ayant repoussé ceux qui vouloient defendre cette illustre ville ; ils eurent occasion d'assouvir leur colere & leur avarice durant quelques jours, par le massacre des habitans, par l'embrasement des edifices, & par un prodigieux butin qu'ils firent.

Parmy ces malheurs, les Belges connoissant qu'il ne falloit pas attendre un grand secours de leur soldatesque, nouvellement levée & sans aucune experience, contre les Espagnols, tous vieux soldats, & maistres de plusieurs citadelles dans le pais ; & considerant aussi que de faire solliciter les Princes estrangers pour leur defence, ce dessein tiendroit extremement en longueur, comme ils virent d'ailleurs que dans leur propre pais le Prince d'Orange leur offroit volontairement ses troupes, ils se resolurent de se servir de cette assistance voisine, la pluspart d'eux sçachant bien en leur conscience qu'ils estoient jugez coupables aussi bien que luy, dans l'esprit du Roy, qui leur feroit sans doute souffrir à tous une même vengeance, s'ils ne s'en garantissoient tous par un même effort. On remet donc sur le tapis les propositions d'accocomodement, qui s'estoient interrompûes en l'assemblée de Breda : & comme il s'agissoit d'unir des citoyens contre des estrangers,

gers, les parties tomberent bientost d'accord : & entre autres conditions il fut arresté, que chacun perdrait la memoire des offenses receuës ; que personne ne pourroit estre accusé touchant la Religion, & que non seulement tous les jugemens qui avoient esté rendus, sur ce sujet, demeureroient sans execution : mais qu'on testifieroit à ceux qui avoient esté condamnez, les biens qu'on avoit confisquez sur eux, s'ils estoient en nature ; & que s'ils se trouvoient avoir esté alienez, on prendroit des arbitres, lesquels en adjudgeant à l'un la chose, & à l'autre le prix qu'elle pourroit valoir, retrancheroient tous les differens qui pourroient naistre, en matiere de possession & d'eviction. Que si l'on vouloit obliger les Hollandois & les Zelandois à restituer le domaine du Roy, qu'ils avoient usurpé durant la guerre, on obligeroit aussi les autres Provinces à payer leur part des debtes, que ces deux premieres avoient créées, pour subvenir à la despençe que le Prince d'Orange avoit esté contraint de faire en ses deux expeditions de guerre. Que pour les coutumes qu'il faudroit observer à l'avenir dans les Pais-bas, l'assemblée generale des Provinces en ordonnetoit lors qu'elles auroient delivré la Republique de l'oppression estrangere : que cependant le commerce seroit entretenu comme auparavant, & que chaque party suivroit la Religion & les loix, qu'il avoit desja receuës, & qui estoient presentement en usage. Que ny les Hollandois, ny leurs associez ne pourroient apporter aucun changement en la cause de la Religion hors de l'estenduë de leur pais, & que toutefois le Prince d'Orange en pourroit particulièrement traiter avec les villes de son gouvernement.

Sous ces conditions la paix de Gand fut conclüe, entre les Provinces Confederées, & celles du Brabant, de la Flandre, de l'Artois, du Hanault, & toutes les autres du Pais-bas, excepté celle de Luxembourg, dont les Gouverneurs estoient dans une dependance tres-particuliere du pouvoir Espagnol, & le peuple mesme extremement attaché de tout temps à l'obeissance de ses Princes : mais en recompense ceux de Frise se joignirent aux premiers, & parce que leur Gouverneur Gaspard Robles, Portugais, vouloit s'opposer à cette union, ils l'arrestèrent prisonnier. De sorte que l'on commença de tous costez à démolir les citadelles des Espagnols, pour jetter à bas le joug de leur servitude ; & parce que la ville d'Anvers occupée par eux, empeschoit le commerce des Provinces, on ouvrit les digues & les levées qui bordoient la riviere de l'Escaut proche de cette ville, afin que les plaines demeurant inondées, les navires pussent passer sans peril. En suite de la paix conclüe, on contracta une alliance & une union d'armes contre les Espagnols, qui fut incontinent publiée dans Bruxelles, & confirmée par le serment solennel du Clergé, de la Noblesse, & du peuple : & le Senat mesme y apporta aussi son consentement.

C'a esté la seule fois qu'on a eu quelque lieu d'esperer une bonne issue des affaires Beligiques : & cette esperance n'eust pas esté vaine, si les peuples, en quittant les armes qu'ils avoient prises les uns contre les autres, eussent aussi quitté leurs inimizies. Mais à prendre les choses un peu de plus haut, il me semble que l'ambition & la jalousie mutuelle des Grands du pais, fut l'origine indubitable de tous ses malheurs, qui s'accrourent en suite par le zele indiscret que les peuples tesmoignoient pour leurs Religions particulieres : & par cette amour inquiete de leurs sentimens, qui ne leur permettoit pas de s'arrester à l'observation des traittez, ny de se contenter de la fortune presente : car lorsque les choses sont reduites en cet estat, on ne

1576.
Ses ambassadeurs.

Ceux du Luxembourg reprennent la pais de Gand, & ceux de Frise l'accusent apres avoir arresté prisonnier leur Gouverneur. Apres avoir demoli les citadelles, on jette la servitude à bas.

L'union d'armes contre les Espagnols est confirmée par le serment de tous les Estats.

1577.

1577. manque jamais de matiere pour former des partis, ny d'occasions pour se jeter dans la licence.

Philippe cadant au temps, confirme la trahison.

On avoit envoyé à Philippe les conditions de cette paix : & comme il apprit l'approbation universelle qu'elles avoient receuës, il considéra que s'il se rendoit trop difficile envers ses peuples, ils ne manqueroient pas d'avoir recours aux estrangers contre luy : c'est pourquoy, jugeant qu'il estoit à propos de ceder au temps, il fit un edit, par lequel il ratifia tous les articles du traité : mais il se resolut dans son ame de rompre cette nouvelle alliance quand l'occasion s'en presenteroit. Neantmoins, quoy que suivant cet accord, le fils du Prince d'Orange deust estre remis en liberté, Philippe ne laissa pas de le retenir, comme un ostage tacit des actions de son pere.

Il envoie Jean d'Austriche pour Gouverneur des Pais-bas.

Cependant il envoie pour Gouverneur des Pais-bas Jean d'Austriche, fils naturel de l'Empereur Charles ; pour faire en sorte que ce jeune Prince, dont l'esprit estoit extremement ambitieux, & qui s'estant mis en une haute reputation par la bataille de Lepante, qu'il avoit gagnée sur les Turcs, possedoit tres-particulierement les bonnes graces du Pape, perdît, en s'appliquant à cette nouvelle charge, l'occasion ou le desir de former de plus grandes entreprises ; & afin que les peuples pussent esperer que leur Roy se proposoit pour l'avenir d'observer leurs loix, puis qu'il leur choisissoit pour

Tandis qu'il s'en va à avoir ordre de garder la paix, on surprend des lettres qui manifestent qu'il a un ordre contraire.

Gouverneur un Prince qui luy estoit si proche de sang. Philippe luy avoit donné un ordre public d'observer toutes les conditions de la paix : mais en secret il l'avoit obligé à suivre les conseils de Hierosme de Roda, lequel, comme nous avons cy-devant raconté, s'estoit rendu chef de la sedition Espagnole : mais outre que la jeune impatience de ce Prince ne luy permettoit pas de cachet assez les avis qui luy estoient donnez, on surprit quelques lettres, qui decouvrirent ce qu'il y avoit de plus important dans tous les secrets d'Espagne.

Le Prince d'Orange s'alarme de persuader aux Belges, qu'il faut pousser à bout le nouveau Gouverneur.

Le Prince d'Orange donc en ayant esté pleinement instruit, & desirant empêcher que l'heureuse fortune, dont les affaires du Pais-bas jouyssoient, ne se ruinaît par la suite du temps, il advertit les Belges de considerer jusqu'à quel point ils avoient offensé Philippe, d'avoir traité sans sa permission : & leur representant que le Gouverneur qu'il avoit envoyé, venoit avec un dessein manifeste d'exécuter sa vengeance, il leur conseilloit de pousser à bout, par une puissante guerre, ce jeune Prince ;

Le Prince d'Orange s'alarme de persuader aux Belges, qu'il faut pousser à bout le nouveau Gouverneur.

tandis qu'il n'avoit pas encore eu le temps de s'armer, & qu'il n'estoit que sur les frontieres du pais : mais quelques autres des principaux d'entre la noblesse Belgique, empêcherent injustement l'exécution de ce sage avis du Prince d'Orange, poussez à cela, ou par quelque vieille haine qu'ils avoient gardée contre luy, ou par quelque jalousie qu'ils avoient conceüe. Il y en avoit mesmes plusieurs qui s'estant jettez dans les factions, plustost par une imitation des autres, que par aucun dessein formé, ne vouloient point prendre les armes, contre un Prince qu'ils respectoient, jusqu'à ce que la necessité de se defendre les obligeast d'y avoir recours.

Le Prince d'Orange s'alarme de persuader aux Belges, qu'il faut pousser à bout le nouveau Gouverneur.

Si bien qu'à la fin par un nouveau traité, qui se fit dans une petite ville du Luxembourg, appelée Marche, il fut accordé que Jean d'Austriche seroit admis au gouvernement des Pais-bas ; pourveu qu'il en fît retirer les soldats Espagnols & tous les estrangers. Il est vray que, pour empêcher la conclusion de cet accord, les Hollandois & ceux de leur party alleguerent beaucoup de raisons, mais elles furent assez inutiles. Car en effet l'excès de joye fit perdre toute sorte de crainte au peuple, lots qu'on vit sortir les Espagnols de chaque ville, en exécution du traité : quoy qu'ils emportassent avec eux beaucoup de fan-

Le Prince d'Orange s'alarme de persuader aux Belges, qu'il faut pousser à bout le nouveau Gouverneur.

Le Prince d'Austriche est reçu au souverain gouvernement, contre l'avis des Hollandois & de leurs alliés.

sanglantes depouilles, & qu'ils s'en allassent enrichis d'un butin de dix années, se vantant eux mêmes que, dans les derniers fix mois de leur séjour, ils avoient mis à mort trente mille hommes, c'estoit sans doute des plus poltrons d'entre le menu peuple, & que pendant le même temps ils n'en avoient pas perdu soixante des leurs. Toutefois ils ne se retirèrent pas loin : car les uns demeurèrent dans le Milanez, & les autres encore au deçà, pour se tenir prêts lors que Jean d'Autriche les rappelleroit à la guerre. Pour luy il fut receu dans le gouvernement avec tous les honneurs imaginables : mais son impatiente jeunesse ne pouvant souffrir aucun retardement, luy faisoit espier toutes les occasions pour se rendre le plus fort dans les Provinces ; & son dessein esclatta bientôt lors qu'il se fut emparé de Namur & de quelques petites villes des environs. Il sollicitoit aussi quelques troupes de soldats Alemans, demeurées dans le pais pour attendre leur paye, de luy remettre entre les mains les villes qu'ils occupoient, & ils estoient assez disposez à cette trahison ; mais ils manquoient d'assurance pour l'exécuter ; joint qu'il estoit facile par promesses ou par menaces de leur faire changer de dessein. Et ce fut par cette raison que toute la Province du Brabant fut conservée : car non seulement le soldat remit les villes & les citadelles entre les mains des Estats ; mais davantage, il leur livra ses chefs mêmes. On appelloit de ce nom, d'Estats, les Deputez que chaque nation choisissoit pour assister aux deliberations generales du pais : & depuis que le Senat eut perdu son autorité, ceux-cy avoient retenu entre leurs mains le principal manement des affaires. Neantmoins il n'y avoit encore aucune guerre déclarée entre les Belges & Jean d'Autriche : mais les Estats l'accusoient ouvertement d'avoir violé les conditions de la paix : & d'autre part il accusoit luy même le Prince d'Orange, d'avoir aussi contre les articles de l'accord establi de nouvelles coutumes dans les villes, qu'il s'estoit réservées par cet accommodement. Mais cela n'empeschoit pas que, dans toutes les villes, celui-cy ne fust en une haute reputation d'avoir esté l'auteur de la liberté publique : & comme il possédoit éminemment toutes les qualitez qui font acquérir la bienveillance des hommes, en feignant de rejeter toute sorte d'autorité, il en establissoit une extrêmement puissante dans l'affection que tout le monde avoit pour luy. Enfin, par sa douceur & par sa prudence, & pour avoir, par le moyen d'une exacte recherche, & de plusieurs lettres surprises, fait voir que Jean d'Autriche avoit complotté premierement de le perdre luy & les siens ; & puis en suite de rompre l'alliance des autres pour les pousser tous à bout, il gagna tellement les inclinations des Provinces, & sur tout des peuples du Brabant, qu'ils l'appellerent à la dignité de Sur-Intendant de leur pais. Le Duc d'Archev, qui en ce temps-là estoit Gouverneur de la Flandre, le Comte de Lalain, le Seigneur de Champigny, & quelques autres, en furent jaloux ; & se fâcherent de voir que la principale administration des affaires se tournoit entierement vers le Prince d'Orange, lequel avoit fort peu de pareils en noblesse, & n'en avoit aucuns en experience & en autorité. C'est pourquoy voyant qu'ils demeureroient si bas au dessous de luy dans l'estime des peuples ; & davantage craignant que, s'il arrivoit jamais au souverain degré du gouvernement, il ne voulust reduire la Religion des autres à l'usage de la sienne, ils essayèrent d'obscurcir la splendeur de son nom par celle d'un autre encore plus esclatant. Car comme apres la mort de Maximilien d'Autriche, l'Alemagne eust esleu en sa place Rodolphe son fils, ceux-cy firent en sorte de tirer

1577.
Veneris des
soldats Espa-
gnols dans
leur depart
des Pays-bas.

Jean d'Autriche
s'empare
de Namur.
Il s'écrit les
troupes de l'Ale-
magne de luy
remettre les
villes entre les
mains.

Les Estats le
provoquent.

Les Estats ac-
cusent vers le
Roy. Jean
d'Autriche
d'avoir violé
la paix, &
celuy-cy de sa
part accuse le
Prince d'O-
range :
qui passés
dans l'esprit
de son
maître de la
liberté.

Les Braban-
çons l'appel-
lent à la di-
gnité de Sur-
Intendant de
leur pais.

D'où le
Duc d'Archev
& quelques
autres estant
mescontens, ils
appellent à Ar-
chiduc Ma-
thias d'Aut-
riche au gou-
vernement.

1577.

de la Cout de ce nouvel Empereur l'Archiduc Mathias son frere; par le moyen de plusieurs belles esperances qu'ils luy donnerent, quoy que neantmoins l'Empereur ne consentist pas ouvertement à ce dessein, de peur de mecontenter le Roy d'Espagne : & ils esperoient aussi eux mesmes, que, comme ils estoient desja maîtres de plusieurs bonnes villes, & de beaucoup de puissantes troupes dans le païs, lots qu'ils auroient installé pour Gouverneur ce jeune Prince, qui leur seroit obligé de toutes choses, ils disposeroient absolument de son esprit; & se serviroient de son nom pour faire executer leurs propres ordres. Ce que le Prince d'Orange ayant reconnu, il trouva moyen de persuader à quelques-uns de cette cabale, qu'ils obtiendroient bien plustost leur juste part en l'administration des affaires, si le gouvernement demeueroit sous l'autorité legitime des Estats des Provinces; que s'il estoit abandonné à la discretion de quelques particuliers. Et en mesme temps il arriva que le Duc d'Archoth, qui tiroit son origine d'une famille de tout temps rivale de celle de Nassau, enflé des nouvelles esperances qu'il avoit conceuës, offensa la populace de Gand, par quelque insolent discours : ce qui fut cause que cette nation, la plus seditieuse de toutes celles de la Flandre, & ennemie principalement de la noblesse, l'arresta prisonnier avec toute sa famille. Mais enfin, quoy que l'Archiduc eust esté appellé dans les Païs-bas par les ennemis du Prince d'Orange, & qu'il y fust venu contre son intention; & mesmes quoy que les autres Belges eussent plus d'inclination à recevoir un Gouverneur par les mains de la France, que par celles de l'Alemagne; neantmoins celuy-cy, voulant empêchet qu'on ne fit un affront à ce jeune Prince, persuada aux Estats de l'attacher à leur party; qui ne pouvoit avoir un chef plus illustre que ce Prince, frere de l'Empereur, & proche parent de leur Roy.

Le Duc d'Archoth est arrêté prisonnier.

Par la persuasion du Prince d'Orange, mesme on donne le souverain gouvernement à l'Archiduc, & la Lieutenance au Prince d'Orange.

Les Estats donc trouverent cette ptoposition si agreable, que bientoist apres le gouvernement fut deferé à l'Archiduc; & la Lieutenance du Gouverneur au Prince d'Orange, quoy que mesme il eust feint de la refuser : ce qui augmenta infiniment la jalousie de ceux qui avoient les premiers recherché la faveur du Prince & du party, sous la seule esperance d'obtenir cette charge.

Neantmoins la puissance de l'Archiduc, dans son gouvernement, fut bornée par le moyen des Conseillers qu'on luy donna; & des ordres qui luy furent prescrits : & ce jeune Prince, dans cette nouvelle dignité, ne tesmoigna point d'autre ambition que celle de mener une vie splendide, & d'entretenir sa maison en un estat eclatant.

A N N A L E S DES TROUBLES DV PAYS-BAS, LIVRE TROISIESME.

S O M M A I R E.

On declare la guerre à Jean d'Autriche. La Reyne d'Angleterre commence à favoriser le party des Belges, & conseille au Roy de faire la paix avec eux. Jean d'Autriche desait l'armée des Belges. On tente les vaincus par de nouvelles offres de paix : les conditions en sont refusées. François de Valois, Duc d'Anjou, & Casimir, offrent leur assistance aux Belges. La République est embrouillée de tous costez. Les nouveaux Religioneux, dans Amsterdams & en quelques autres lieux, offrent l'auboré aux Magistrats qui suivoient la Religion Romaine. Ce qui offense extrêmement leurs associés. On donne le gouvernement de Gueldres à Jean de Nassau ; & celui de Frise à Rembrandt, lequel se rend maître des villes de Campen & de Droevrort. Casimir arrive avec ses troupes. Le Duc d'Anjou est déclaré, par l'ordonnance des Etats, Défenseur de la liberté Belge. Les Etats s'accordent aux demandes des Reformez. Dissensions entre ceux cy, & ceux de la Religion Romaine. Les Gantois refusent d'obéir aux Etats, bannissent les ceremonies Romaines de leur ville, & la fortifient : Ceux de l'Artois & du Hainault soutiennent qu'il les faut chasser par les armes. Le Prince d'Orange & quelques autres l'empêchent. Jean d'Autriche attaque en vain le camp des Conféderez. On traite de la paix. Ses conditions. Jean d'Autriche, ayant accru ses troupes, rompt la négociation de la paix. Les différens que les Belges ont les uns avec les autres, retardent la liberté prochaine. Montigny se jette dans le party de ceux d'Artois. Les Gantois levont des soldats contre ceux cy. Pretextes de leur guerre. Les Flamens reçoivent des troupes de Casimir. Le Duc d'Anjou prend la ville de Bouch. Il permet à ses troupes de se joindre à Montigny. Il s'en retourne en France accusant les Belges d'ingratitude. Jean d'Autriche meurt subitement, & l'on soupçonne qu'il a esté empoisonné. Le Duc de Parme lui succede. Les qualitez de celui cy, & sa conduite. Il enflamme de plus en plus les dissensions des Belges ; de sorte que le Prince d'Orange s'achète en vain d'y remédier. Le Duc de Parme assiege Mastricht. Cependant les Agents s'assembloient pour faire la paix, à laquelle le Prince d'Orange s'oppose secrètement. Le Duc de Parme invite les Belges à rentrer dans les bonnes grâces du Roy. La Motte commence le premier à se reconcilier : & plusieurs autres le suivent. Condition de la paix. Philippe soumet derechef à sa domination plusieurs provinces des Belges, qui s'estoient retirées du party des autres : & le Prince d'Orange dans Vreche nous celles qui restent d'un lien plus étroit que le premier. Sommaire de l'accord d'Vreche. Il s'élève de nouveaux troubles parmi les autres provinces du Pais-bas. La Religion Romaine se rend la plus forte à Bolduc, & celle des Reformez à Anvers. Plusieurs en prennent une occasion de se jeter dans le party Espagnol. Ipse & Gand se joignent aux Conféderez. On donne le gouvernement de Flandre au Prince d'Orange. Le Duc de Parme prend la ville de Mastricht. Il gagne celle de Malines & quelques autres. Les conditions, offertes par le Roy aux Conféderez, ne sont pas reçues. On agit à part avec le Prince d'Orange. Defaut de la République des Conféderez. Philippe se rend maître du Portugal, par le moyen du Duc d'Albe ; ce qui apporte beaucoup de dommage aux Conféderez. Le Duc de Parme s'empare de quelques petites villes. Celle de Malines est pillée par les Anglois. La Mer du Duc de Parme, qu'on avoit fait venir pour reprendre le gouvernement des Pais-bas, est renvoyée. La guerre s'allume dans la Frise. La ville de Groningen se range sous le pouvoir du Roy. Bartholémy Ems s'assiege. Elle est délivrée par le courage de Martin Schenck. Rembrandt meurt, après avoir esté contraint de lever le siege de Steenwic. Dans les Provinces de Brabant & d'Overyssel, on defend à ceux qui servoient la Religion Romaine, d'en exercer les ceremonies, mesmes en privé. Le Prince d'Orange persuade aux Etats d'élire un nouveau Senat. Il leur persuade aussi de dépouiller Philippe de la principauté des Pais-bas, & de la donner au Duc d'Anjou. On prive Philippe de son

son pouvoir. On luy donne le nom d'ennemy. L'Archiduc Mathias est renvoyé avec honneur. L'Espagnol proferit le Prince d'Orange, & vint les assésiner à le mettré à mort. Celuy-cy se defend par un manifeste. Les Estats rendent témoignage de son innocence. Le Duc d'Anjou est appelle à la principauté; il arrive avec une armée, & fait lever le siege de Cambray. Tournay se rend au Duc de Parme.

1577.
On declare la
guerre à Jean
d'Austriche.



La Reyne
d'Angleterre
commence à
favoriser les
Belges.

Elle promet
des finciers &
de l'argent.

Elle ne souffre
pas qu'ils con-
duisent rien
sans son con-
seillement.
Elle les ad-
vertis de ne chan-
ger pas incon-
siderement
l'ancien usage
de la Religion
Romaine.

Elle tâche
par ses lettres
d'inciter le
Roy à la paix.

Les Estats
offensés d'a-
voir l'espoir
de Philippe.

Les jalouses
sans grandes
parmy eux.

Pres que toutes choses eurent esté ainsi disposées, on declara la guerre à Jean d'Austriche : & comme en ce temps-là le revenu de l'esparghé publicque montoit à six cents mille florins par mois, le maniement & la disposition absolue en fut remise par les Estats entre les mains du Sénat, avec la permission de lever des soldats, & de conclurre les deliberations de la guerre, afin qu'il fust

plus facile de les tenir sectettes. Et ce fut alors que la Reyne d'Angleterre jugea que les forces Belgiques meritoient bien sa protection : estant d'ailleurs portée à les favoriser pour son propre interest; parce qu'elle craignoit que Jean d'Austriche ne recherchast le mariage de la Reyne d'Ecosse : & que par son moyen, & par ses propres armes, il n'aspirast à la royauté d'Angleterre; ce qui se pouvoit juger veritable, par beaucoup de puissantes presumptions. C'est pourquoy elle promit du secours, & de l'argent; & pour son remboursement elle voulut estre asseurée par des cautions suffisantes; qui se constituoient telles sans que les Belges prissent d'autre qualité, pour cet effet, que celle de sujets de Philippe actuellement soumis à son obeissance. Et cette Princeesse s'interessa si fort dans l'administration de leurs affaires, qu'elle ne permettoit point qu'on en conclust aucune de consequence sans son consentement. D'abbord elle tâcha de faire en sorte que la con corde servist à appuyer la nouveauté du gouvernement : & quoy que quelques uns eussent essayé de l'aigrir contre le Prince d'Orange, ce dessein leur fut inutile : car elle se contenta d'avertir les uns & les autres en particulier, de ne point changer inconsiderement l'ancien usage de la Religion Romaine : & pour le surplus, à mesure que les dangers s'augmentoient, elle prenoit soin d'augmenter les assistances. Mais cependant elle avoit escrit à Philippe, pour luy persuader de faire une veritable paix; & de gouverner ses peuples selon les loix du pais : le priant, au reste, que, s'il vouloit forcer ses sujets de prendre les armes, il ne trouvast pas mauvais qu'elle aymast mieux s'unir avec les Belges, que de leur laisser une occasion de s'unir avec les François ses ennemis; qui techerchoient, il y avoit long-temps, l'alliance de ces peuples : elle se justifioit aussi avec beaucoup de soin, des soupçons que Philippe eust peu concevoir, qu'elle eust jamais eu dessein d'usurper la puissance d'autrui.

Les Estats s'estoient aussi adressez à Henry, Roy de France, à Sebastien, Roy de Portugal, & mesmes à l'Empereur, pour les prier d'adoucir l'esprit de Philippe : & ils avoient, davantage, prié ce dernier d'embrasser la protection de leur party : mais cela fut pour lors inutile.

Cependant les Estats avoient mis leur camp dans le Luxembourg : mais les jalouses & les inimitiez secretes des Commandans estoient si puissantes, qu'elles donnoient lieu d'abandonner l'armée à plusieurs, qui prenoient divers pretextes de leur desertion : mais leur raison tacite estoit, qu'ils se trouvoient importunez de l'honneur d'autrui, comme s'il eust tourné à leur propre honte.

1578.

Mais Jean d'Austriche apres avoir receu les Espagnols, qu'il avoit aupara-

vant

vant congédiez ; & après que ses troupes se furent acceûës par un grand nombre d'autres, qu'Alexandre de Parme, fils de Marguerite, autrefois Gouvernante des Pais-bas, luy avoit amenées d'Italie, deût l'armée des Belges, lorsque le voyant diminuer chaque jour par la fuite de ses chefs, elle taschoit de se retirer vers Gemblours dans le Brabant. Le fruit de sa victoire ne fut pas petit : car la ville de Louvain, qui ouvre une entrée dans le Brabant de ce costé là ; la ville de Limbourg, à laquelle on donne le titre de Duché, & qui est la capitale d'une Province de son nom, estendue vers les pais d'Alemagne ; la ville de Philippeville, place qu'autrefois le Prince d'Orange, estant General de l'armée du Roy, sceut par d'excellentes & nouvelles fortifications rendre capable d'arrester les François, lors qu'on n'avoit à craindre que les armes estrangeres, & enfin plusieurs autres places des environs, se mirent entre les mains du victorieux. Neantmoins Philippe trouva à propos de tenter les vaincus par de nouvelles offres de paix. Et le Baron de Selles en apporta les conditions d'Espagne ; mais fort differentes des articles de la paix de Gand, outre qu'elles ne changeoient point le gouvernement de Jean d'Autriche, ce qui sembla seul suffisant pour les faire refuser. Car les Belges avoient desja commencé à connoître ce qu'ils pouvoient ; & leur assurance estoit encore augmentée par plusieurs Princes estrangers, qui leur offroient à l'envy des soldats, & leurs propres personnes. Entre lesquels il se presentoit d'un costé François de Valois, Duc d'Anjou, frere du Roy de France ; lequel dès auparavant la paix de Gand, & depuis encore, avoit esté souvent recherché par les Grands du Pais-bas. Et d'autre part Casimir, Administrateur du Palatinat, s'offroit aussi, car ces Princes suivant l'ordre de la naissance, estoient tous deux les derniers dans leur famille : cette consideration les convioit de tacher à s'aggrandir chez les estrangers. François avoit l'esprit assez bon ; mais il estoit d'une humeur fort inquiete : & s'estoit dès auparavant tendu chef de cette guerre, qui avoit eu pour pretexte le repos des Religions, & la defense de la liberté des François contre les outrages de la Cour. Et soit que ce Prince eust esté induit à embrasser ce party, en haine de l'humeur de son frere, qui laissoit escouler sa vie & son regne dans une trop molle oisiveté ; soit que l'adresse de la Reyne, sa mere, se fust servie de luy pour diminuer la force des factions, il s'estoit acquis par la protection de cette cause beaucoup d'estime parmy le peuple ; & mesme lorsque la paix eut esté faite, il luy en estoit resté de tres-amples possessions : mais il noitcit bientôt après sa reputation, prenant les armes contre ses associez, & se rendant ministre de la cruauté d'autrui. Environ ce temps Marguerite de Valois, femme du Roy de Navarre, pour n'estre point embrassée parmy les guerres que son frere & son mary entretenoient l'un contre l'autre, couvrit le dessein qu'elle avoit de sortir de France sous celui d'aller aux eaux de Spa : & passant par Cambray & par Monts, villes qui pour estre assez voisines des François en tenoient le langage, les mœurs, & mesme la Religion : cette Princeesse n'avoit pas manqué de parler fort avantageusement du Duc d'Anjou, son frere. Pour Casimir, il avoit esté presque en mesme temps un des plus puissans defenseurs de la cause du Roy de Navarre : & avoit fait paroître un courage extremement soigneux de l'équité & de la Religion ; lors qu'il avoit abandonné, en faveur de la paix publique, les avantages qu'on luy avoit accordés par un traité particulier. Mais la Republique des Belges estoit pour lors extremement embrouillée de toutes parts : & ressembloit merveilleusement bien à quelque

1578.

Jean d'Autriche defeat l'armée des Belges.

Fruit de sa victoire.

On tenta les vaincus par des offres de paix.

Ils refusèrent les conditions qu'on leur a offertes.

Le Duc d'Anjou & Casimir offrent leur assistance aux Belges.

Marguerite de Valois ramène son frere.

La Republique est embrouillée de toutes parts.

1578.

masse confuse, & à un tout dont les parties n'ont aucune liaison, ny aucun rapport les unes avec les autres : car d'un costé les Grands s'efforçoient, par diverses voyes, de s'emparer du gouvernement, comme d'une place vacante : de l'autre, il se trouvoit plusieurs particuliers, qui lotioient hautement la principauté & les loix, tandis qu'ils combattoient contre l'un & l'autre : il y en avoit aussi d'autres qui, se plaçant à admirer leurs forces, plus qu'ils n'eussent fait celles des Venitiens ou des Suisses, sans considerer la difference qui s'y trouvoit, tranchoient des notables & des illustres, & sous ce tiltre s'efforçoient de deschirer le gouvernement, & d'en prendre chacun leur part : & parmi ceux-cy, lorsque quelques-uns voyoient que les autres les surpassoient en dignité, ils avoient recours à la puissance de la populace, & souslevoient les plus turbulens de la plus basse lie, soit par leurs actions, soit par leurs discours, se rendant impitoyables dans leurs soupçons, & n'approuvant aucune liberté lors qu'elle estoit meslée de quelque temperament. Enfin il y avoit des seditions cachées, il y en avoit de manifestes : & avec tout cela on ne laissoit pas d'avoir aussi la guerre ; toutefois elle estoit lente, & trop molle pour la saison, parce que les troupes n'estoient employées qu'à des desseins particuliers.

*Amsterdam
se rend aux
Confederés.*

La ville d'Amsterdam, la plus grande de toutes celles de Hollande ; & qui manquoit encore à la liberté des Confederés, ainsi que nous avons déjà raconté ; estoit toujours incitée à demeurer ferme dans le party de Jean d'Autriche : mais parce que ceux du party contraire la tenoient enfermée de toutes parts, & qu'il n'y avoit pas grande apparence qu'elle pût estre secourue de si loin, elle se resolut enfin à un accommodement. Par quelques articles du traité il estoit dit, que ceux qui pour le fait de la Religion avoient esté bannis de la ville, seroient rétablis ; à condition neantmoins qu'ils ne pourroient exercer leurs ceremonies que hors l'enclos des murailles : mais parce qu'il y avoit des personnes de la Religion Romaine dont la fidelité estoit douteuse, & qui estoient soupçonnées de tourner trop souvent leurs souhaits vers l'ennemy, ces bannis rappelés, ayant chassé les Magistrats, & ceux qui presidoient aux ministeres sacrez, se rendirent maistres de la ville, & prirent seuls la conduite des affaires publiques. La mesme chose arriva en divers temps, & pour un mesme sujet, dans les villes de Harlem, d'Utrecht, & dans plusieurs autres petites villes de la Hollande : où, pour donner quelque couleur à ces manieres de proceder, qui choquoient la foy des traittez, les Religionnaires installaient auparavant de nouveaux Magistrats favorables à leurs entreprises, afin que ce qui seroit approuvé par ceux-cy, semblaît avoir esté fait par un commun consentement de toute la ville. Et il est vray que cette nouvelle conduite n'avoit pas esté inutile pour entretenir la concorde : mais elle choqua extremement les associez qui suivoient la Religion Romaine : car en agissant de la sorte, on leur donnoit lieu de croire, qu'on cherchoit tacitement des forces contre eux. Cependant le Prince d'Orange, afin de se fortifier par plus d'un rempart & en plus d'un lieu, avoit eu soin de faire donner le gouvernement de Gueldres à Jean de Nassau, qui y mit un assez bon ordre : mais Renneberg avant esté pareillement establi Gouverneur de la Frise, les anciens debats qui s'estoient autrefois eus, pour le passage des marchandises, entre les bourgeois de Groningen, capitale de cette Province, & les paisans d'alentour, s'enflammerent de nouveau, comme si l'on eust esté en pleine paix : & l'on soupçonnoit que le Gouverneur n'avoit pas esté fâché de cette

*Ce qui choque
l'esprit des as-
sociez.*

*Jean de Nas-
sau est Gouver-
neur de
Gueldres, &
Renneberg de
la Frise.*

avan-

avanture, parce qu'il esperoit que cela rendroit son autorité plus assurée. Enfin, pour en venir à quelque accommodement, les paisans avoient envoyé des deputez aux bourgeois : mais ceux-cy les ayant retenus prisonniers, les uns & les autres eurent la hardiesse d'en venir à un combat, où la ville demeura victorieuse. Neantmoins elle remit les prisonniers en liberté : mais après tout, quoy que le Prince d'Orange & l'Archiduc Mathias d'Autriche se fussent entremis d'accorder ce différent, la haine, que chaque party avoit conceuë l'un contre l'autre, demeura irreconciliable, pour se mesler avec les autres dissensions des Provinces. En suite le mesme Renneberg, parce que quelques uns du Senat de la Frise avoient favorisé la victoire des Espagnols, en establi d'autres en leur place, faisant renvoyer ceux-cy prisonniers, avec l'Evêque de Leowarde. Et ce fut à cause de ces services qu'il fut élu Gouverneur particulier de la Province d'Overyssel; tant pour la regir, que pour achever de la soumettre : parce que deux de ses villes, Campen & Deventer, estoient detenuës par les Alemans que Jean d'Autriche avoit achetez : mais enfin Renneberg se rendit maistre de l'une & de l'autre : car comme la dernière s'opiniastroit contre luy, Casimir, avec huit mille fantassins, & presque autant de cavalerie, vint, tout frais, à son secours ; & mesme amena plus de troupes qu'on n'en avoit demandé : parce que la Reine d'Angleterre, au lieu de l'argent qu'elle avoit promis, avoir envoyé des soldats : & que luy mesme, de son propre mouvement, & comme pour faire plaisir aux Confederez, avoit augmenté le nombre de ses gens de guerre. Mais les Grands d'entre les Belges, qui suivoient la Religion Romaine, prirent cela à mauvais augure : & se hasterent, avec d'autant plus de diligence, de faire en sorte que François de Valois, qui estoit un Prince de leur religion, fut sollicité & prié de venir prendre le gouvernement : à quoy le Prince d'Orange, ny les autres de sa secte ne s'opposèrent point ; de peur d'accroistre les soupçons qu'on avoit desja conceus contre eux.

François donc est déclaré, par l'ordonnance des Estats, défenseur de la liberté Belge : & à cause qu'en acceptant cet employ il avoit désiré quelque sûreté pour se pouvoir rembourser de ses dépenses ; on luy assigna, pour recompense du secours que l'on attendoit de luy, toutes les petites villes situées au delà de la Meuse, qui estoient en la possession des ennemis.

Tandis que les choses se passent ainsi, le peuple estant en discorde pour le sujet de la Religion, & ceux qui le gouvernement, pour celuy de leur aggrandissement ; les sectateurs des nouveaux dogmes trouvent une occasion autant favorable pour eux, que dangereuse pour la Republique, puisque le droit de commander estant entre les mains de plusieurs, il n'y avoit point d'autorité supreme qui tint en bride les inimitiez des factions. Ils présenterent donc leur requeste à l'Archiduc Mathias & au Prince d'Orange, qui sçavoit desja où ils buttoient, par laquelle ils remonstroient, qu'ils estoient les seuls à qui l'on ne faisoit jamais part de l'administration des affaires : & qui servoient perpetuellement de but à la cruauté des Espagnols ; dont indubitablement le dessein estoit d'opprimer la republique, apres qu'elle auroit esté dépouillée de la meilleure partie de ses citoyens. Qu'en effet ils pouvoient dire, qu'il n'y en avoit point qui donnaissent plus de jalousie qu'eux aux ennemis : & qu'on avoit un gage assez certain de leur fidélité, en ce que toute leur esperance ne consistoit qu'en la conservation publique ; & que si les Provinces venoient à retomber dans leur ancienne foiblesse, le reste du peuple pouvoit veritablement s'assurer de la perte de ses biens & de

Celui cy ayant aussi esté élu pour regir & gouverner le pays d'Overyssel, se rend maistre des villes de Campen & de Deventer.

Le Duc d'Anjou, par l'ordonnance des Estats, est déclaré protecteur de la liberté Belge.

Requeste des Reformez.

1578.

sa liberté; mais pour eux, ils ne devoient attendre que la mort & les supplices. Joint que comme ils avoient esté les premiers à prendre les armes, pour combattre la domination Espagnolle, ils avoient des l'abbord fermé la porte pour eux à toute sorte de pardon: & qu'ainsi puisque leur condition devoit estre la pire dans la servitude, il estoit juste que leurs associez leur accordassent quelque part en la liberté tandis qu'elle deroit. Qu'ils abandonnoient de bon cœur, aux autres, les riches benefices & les amplex revenus; & demandoient seulement de n'estre point chassés du Conseil & des temples comme des profanes; puis qu'ils ne cedoient à personne en pieté vers Dieu, ny en fidelité vers la patrie. Apres que cette requeste eut esté veüe, on douta quelque temps de quelle sorte on y respondroit: mais ceux d'entre les Estats, qui avoient secrettement conseillé de faire ces demandes, remirent devant les yeux des autres la conduite de l'Allemagne & de la Pologne, & rapporterent mesmes plusieurs exemples des anciens; de sorte qu'ils persuaderent ensin que la concorde publique avoit interest, que des prieres si raisonnables ne fussent pas rejettées: puisqu'en effet la principale force de l'armée venoit du costé des nouveaux Religioneux; & que l'experience avoit fait voir qu'il n'y en avoit point, qui s'acquittassent plus fidellement qu'eux des commissions qui leur estoient données. A cela on adjoûtoit que quelques uns de la Religion Romaine, & principalement ceux qui se faisoient valoir sous le nom de Jesuites, ne pouvoient estre induits à faire le serment contre Jean d'Austriche: & que mesme ils s'estoient la pluspart volontairement retirez dans le party du Roy; où ils voyoient de plus grandes esperances pour eux. Mais que d'autre part aussi beaucoup de Magistrats commençoient à embrasser la religion nouvelle: soit qu'ils y eussent esté instruits; soit qu'ils previssent que son party se rendroit bien-tost le plus puissant. Pour ces raisons il fut attesté que l'on donneroit place aux nouveaux Religioneux dans toutes les dignitez: & qu'en chaque lieu, où il se trouveroit jusques à cent familles de leur secte, qui demanderoient des temples pour l'exercice de leurs ceremonies, on leur en accorderoit: à condition neantmoins que dans chaque ville de la Hollande, ou de la Zelande, s'il se trouvoit un pareil nombre de familles, qui préférassent la religion Romaine, on leur accorderoit le mesme Privilege: ce qui n'arriva pas.

Distordes incessantes entre ceux de la religion Romaine & les Reformez.

Mais apres ces conclusions, les evenemens, qui les suivirent, sont sans doute capables d'émouvoir beaucoup de pitié; ou de donner de merveilleux exemples: quand on considerera tant de troubles, tant de haines, & tant de tumultes qui ont servy de pretexte à d'autres tumultes. Car ceux de la Religion Romaine ne vouloient rien ceder aux autres de ce qui leur avoit esté accordé de nouveau: mais ceux-cy d'autre part ne voulant plus se contenter de la seule impunité, ou d'une simple permission de pouvoir exercer leurs ceremonies en secret; lors qu'ils voyoient que les Magistrats s'opiniastroient trop contre leur satisfaction, ils taschoient de ravir, par le secours de la violence, ce qu'on ne vouloit pas leur accorder par les voyes de droit: & apres s'estre rendus les plus forts, ils se preparent mesme à la vengeance. De sorte que ceux qui auparavant, pour chasser les Espagnols des Pais-bas, avoient uny ensemble, premierement leurs intentions, & puis en suite leurs conseils & leurs moyens, sont maintenant en armes les uns contre les autres: & sont voir en divers endroits de mesmes citoyens essayer à s'entrechasser d'une mesme ville; sans aucune apprehension de leur ennemy commun, contre lequel les soldats mesmes ne marchent plus à la guerre;

guerre; parce qu'on les retient dedans les villes pour conserver la paix domestique. Mais tout ainsi que les remèdes sont inutiles lorsque les maladies sont mortelles, & que les malades sont confisquez; de même ceux qui tâchoient de procurer la concorde, travailloient en vain; & les inimitiez qui s'entrechoquoient de diverses parts, tomboient sur eux mêmes, & les accabloient: parce que ceux qui devoient donner des preceptes de patience, allumoient les premiers le flambeau de la sedition. Et ce fut par leur moyen que la plus dangereuse peste du siècle fut soufflée dans tous les deux partis: après qu'ils eurent tellement changé les noms des choses, que l'aveugle passion de se mutiner estoit appelée zele pieux; & la moderation d'esprit avoit le nom de poltronnerie, & quelquefois même de trahison.

Ceux de Gand, dont la licence s'estoit renduë si criminelle, qu'ils n'esperoient plus trouver de pardon, que dans la grandeur de leur audace, ayant esté émeus par un nommé Imbise, qui tâchoit de parvenir à la domination, par le chemin qu'Artevelle avoit autrefois tracé; refusent assez ouvertement d'obeir aux conditions de la paix qui portoit le nom de leur ville; & déclarent en outre qu'ils ne peuvent plus souffrir les superstitions Romaines, qui ont donné naissance à la cruauté, & à tant d'autres crimes. Ce n'estoit pas neantmoins que les auteurs de ce tumulte se souciaient beaucoup, laquelle des deux religions serviroit de pretexte à leur sedition; mais comme ils n'avoient point d'autre but que de renverser l'autorité publique, pour establir leur puissance particuliere, il estoit arrivé de hazard que quelques moines s'estoient trouvez convaincus du crime d'impudicité; & cette occasion donna lieu à ces mutins de chasser premierement tout le monastere qu'ils voyoient estre un objet tectent de la haine du peuple; & de bannir en suite tout le reste des Ecclesiastiques, & après qu'ils eurent un peu fait reflexion sur le nouvel attentat qu'ils venoient de commettre, ils se delibetent de travailler à la fortification de leur ville; laquelle veritablement pour la grandeur de son estenduë peut allet du pair avec les plus grandes villes; mais au reste elle n'est pas habitée par tout: & parce qu'ils avoient desja autrefois esté assiegez assez souvent, & que leur humeur seditieuse leur avoit fait juget qu'ils le pourroient encore estre à l'advenir, ils avoient enfermé de murailles les champs qui font une partie de leur ville. Or d'autant plus le travail de leurs fortifications s'avançoit, d'autant moins ils écoussoient les ordres des Estats & de l'Archiduc, contre lesquels il formoient diverses accusations frivoles, pour donner quelque couleur à leurs propres crimes; & le Prince d'Orange même ne pouvoit gagner aucun credit sur leurs esprits; quoy que la ville de Gand luy eut cette obligation, que ce fut par son advis autrefois qu'on luy tendit ses privileges, qu'elle avoit perdus pour s'estre mutinée contre l'Empereur Charles: mais au contraire, leur desobeissance se tendit si opiniastre, que la contagion s'en repandit dans les prochaines villes de la Flandre. D'autre part, ceux de l'Artois & du Hainault sous l'esperance de mieux conserver la religion Romaine, laquelle estoit presque universellement receüe chez eux, refuserent patellement d'obeir aux Estats: & outre cela les principaux Seigneurs de ces deux Provinces, ayant conceu quelque jalousie secrette contre le Prince d'Orange, le blâmoient en cette occasion; & disoient que par le traité de la paix de Gand ayant esté accordé qu'on n'apporteroit aucun changement dans les religions durant la guerre, il estoit juste que la perfidie manifeste, dont les Gantois avoient contrevenu au traité, fut punie par les armes: mais le

Les Gantois; par la persécution d'un nommé Imbise, refusent ouvertement d'obeir.

Ils bannissent de leur ville les Ceremonies Romaines & les Presbires.

Ils procèdent aux fortifications de leur ville.

Ils méprisent les ordres des Estats & de l'Archiduc.

Et le credit du Prince d'Orange même ne peut rien sur leurs esprits.

Ceux de l'Artois & du Hainault refuserent patellement d'obeir. Et finalement que les Gantois doivent estre chastiez par les armes.

1578.

*Le Prince
d'Orange &
quelques au-
tres s'y oppo-
sent.*

Prince d'Orange & les autres Seigneurs des Pais-bas n'estoient pas de cet avis : & disoient, pour leurs raisons, que, tandis qu'on verroit les Espagnols avec de puissantes troupes assieger le cœur de la Belgique, il n'y avoit aucune seureté aux citoyens de tourner leurs armes contre leurs compatriotes, quelques coupables qu'ils fussent : parce que les uns & les autres se mettroient au hazard de perir par leur propre discorde devant les yeux de leurs ennemis. Mais cependant, le danger ne permettant pas qu'on employast la force des armes pour ranger à la raison la malice des Gantois, elle s'estoit tellement accreüe, que ny les commandemens, ny les conseils, ny les prieres mêmes ne pouvoient rien gagner sur eux. En ce temps là, le Comte de

*Le Comte de
Bossu General
de l'armée des
Estats.*

*Le Vicomte de
Gand grand
Maistre de la
cavalerie.*

*Le Nôir Me-
stre de Camp
general.*

*Iean d'Au-
strie fait un
vain effort
contre le camp.*

Bossu, lequel, comme nous avons desja raconté, avoit esté pris sur l'Océan de la Frise ; lors qu'il gouvernoit les restes de la Hollande sous le Duc d'Albe, estoit General de l'armée des Estats, lesquels avoient osté cette charge au Comte de Lalain, parce qu'il avoit abandonné le camp sans leur permission, lorsque la bataille de Gemblours fut perdue : le Vicomte de Gand, de la maison de Melun, estoit grand Maistre de la cavalerie : & la Nouë, qui s'estoit acquis une si haute reputation dans les guerres civiles de France, estoit Mestre de Camp general. On avoit campé l'armée assez proche de la ville de Malines, en un bourg appellé Riminand : & Iean d'Autriche, ayant osé attaquer le camp, on le contenta de le repousser : mais plusieurs ont écrit que les Chefs firent une faute en ce qu'ils ne le poursuivirent pas ; parce qu'on pouvoit en cette journée deffaire toutes les troupes d'Espagne.

Et davantage l'année entiere pouvoit estre employée utilement dans les sieges de plusieurs villes, si les mêmes Chefs eussent pris soin auparavant de faire provision de pionniers ; & de toutes les autres choses nécessaires pour le campement d'une armée. Neantmoins on ne laissa pas de faire des propositions de paix : & les Princes estrangers, qui avoient esté priez d'en estre les Mediateurs, taschoient de persuader à Iean d'Autriche, que puis qu'il estoit visible que les forces des Estats estoient bien plus puissantes que les siennes, il se devoit retirer avec sa reputation sauve ; pour chercher en d'autres pais des esperances plus favorables à ses desirs : & que le Roy même feroit mieux de regagner l'affection de ces peuples puissans, & qui avoient les armes en main, que d'exposer, par sa rigueur, de si grandes & de si fameuses Seigneuries à la bienveillance de tant d'estrangers, qui ne cherchoient qu'à s'en emparer : mais qu'après tout on ne voyoit aucun moyen de pacifier ces Provinces, si Philippe, en approuvant le traité de Gand, ne leur permettoit le libre usage de leurs religions. Qu'il estoit juste aussi, que tous les prisonniers, sans excepter le fils du Prince d'Orange, fussent remis en liberté ; & que dans le traité de la paix, qui interviendroit, tous les associez des Belges fussent compris, afin que leur repos demeurast en assurance. Mais Iean d'Autriche répondit à ces propositions, qu'à moins que le Prince d'Orange se retirast en Hollande, il n'y avoit aucune apparence de faire la paix : & que pour ce qui concernoit la religion, il ne se relâcheroit en aucune sorte. Il sembloit toutefois qu'il fut disposé à ne refuser pas une treve : car ordinairement la conclusion de la paix dépend de l'intention des plus forts, & la treve tourne tousjours au profit des plus foibles : mais après qu'on luy eut amené de nouvelles troupes, & qu'il vid que son armée montoit pour le moins à trente mille hommes d'infanterie, & à seize mille de cavalerie, il creut alors que ses forces n'estoient pas inferieures à celles des Confederez ; principalement en ce que ceux-cy ne s'accordoient pas trop bien les

*Cependant on
fait des propo-
sitions de
paix.*

Ses conditions.

uns avec les autres : & campant son armée sur la montagne de Bong, qui commande à la ville de Namur, il interrompit les negotiations de la paix ; & en renvoya la conclusion à l'Empereur.

Cependant Casimir s'estant arresté long-temps dans la Gueldre, parce que la solde de ses gens de guerre avoit beaucoup tardé à venir, faisoit marcher sa grande armée assez lentement : mais enfin quand il fut arrivé, l'armée des Belges se trouva monter à quarante mille hommes de pied, & vingt mille de cavalerie. On proposoit, avec cette armée, d'attendre encore le secours du Duc d'Anjou ; afin que, quand la jonction de toutes les troupes auroit esté faite, il fut plus facile d'assiéger le camp de Jean d'Autriche : & quoy que cet advis tiraît un peu trop en longueur, il semble neantmoins que si l'on eut pû l'exécuter, le succès en estoit presque indubitable : mais la trop grande perte de temps, & la trop grande passion d'acquérir des honneurs & de richesses, pour en abuser, sont des fautes qui avoient autrefois fait tomber les Belges sous la servitude des Espagnols ; & qui empêcherent aussi pour cette fois qu'ils ne recouvraissent leur liberté ; quoy qu'elle fut si proche qu'ils la voyoient devant leurs yeux. Car les differens que ceux d'Artois & du Hainaut avoient eus depuis peu contre les Flamens, s'estoient embrarez jusqu'à tel point, que ces trois nations, sans se soucier de l'intérêt public, avoient tourné les subsides chascune à leurs commoditez particulieres : & leur exemple, s'estant porté plus avant, avoit esté cause que quelques troupes, devenues insolentes par l'oisiveté, & se voyant frustrées de leur paye, avoient abandonné le party ; aptes avoir esté secrettement incitées à cette defection par leurs Chefs, qui ne se trouvoient pas assez avancez, à leur gré, dans les dignitez. Ces soldats donc s'estant emparez de Menin, petite ville de Flandre ; commencèrent à faire des courtes ennemies sur toute la campagne d'alentour : & neantmoins on esperoit encore que cette nouvelle audace ne seroit que le crime de quelques officiers particuliers ; mais bien-tost apres on vid Montigny, l'un des principaux mestres de camp, se rendre leur chef ; & passer avec eux dans la faction de ceux d'Artois. Il est vray que pour s'opposer à leurs desseins, les Gantois leverent des troupes en leur particulier : mais comme c'estoit une soldatesque, qui n'estoit fiere que dans sa ville, & qui ignoroit le mestier de la guerre, il n'en falloit pas attendre un secours bien capable d'arrester les hostilités des ennemis ; lesquels, pour se couvrir de quelque apparence de droit, disoient que les Ecclesiastiques de Gand, bannis par la sedition & par la violence des mutins de cette ville, estoient venus se refugier chez eux, & que le saint respect de leur caractère, & la juste pitié de leur infortune n'avoient pas permis qu'on leur refusast les choses necessaires à la subsistance de la vie : mais parce que les injustes detenteurs de leur bien refusoient de leur faire raison par les voyes de droit, on estoit contraint d'employer la force des armes, pour obliger ces ravisseurs à la restitution. Sous ce pretexte donc, la discorde ayant passé jusqu'à une guerre ouverte, il se faisoit chaque jour une grande quantité de butin sur les Flamens ; mais enfin ils se résolurent d'appeller Casimir à leur secours ; promettant d'entretenir à leurs propres despens les troupes, qui avoient extremement besoin de solde : & l'on croit que ce Prince, suivant la vanité ordinaire de sa nation, s'estoit promis la principauté de cette Province, si le succès des affaires n'eut trompé son esperance. Cependant le Duc d'Anjou avoit esté receu dans le Hainaut ; ou il avoit fait sa premiere entrée en faveur du Comte de Lalain, sçachant que c'estoit

1578.

Jean d'Autriche interromp les negotiations de la paix.

Arresté de Casimir avec son armée dans les Pays-bas.

Les dissensions des Belges empêchent leur liberté prochaine.

Montigny passe dans la faction de ceux d'Artois. Les Gantois leverent des troupes contre eux.

Pretextes de leur guerre.

Les Flamens reçoivent des soldats de Casimir.

1578. un de ceux, qui avoient le plus ardemment souhaité sa venue. Il avoit amené avec luy huit mille fantassins, & un peu plus de huit cens chevaux : & ces troupes, qui estoient le rebut des guerres civiles de France, après beaucoup d'incommoditez souffertes dans leur marche, & plusieurs mauvais traitemens faits à leurs hostes, accompagnez de la prise de quelques chasteaux, s'arrestèrent enfin vers l'autonne devant une petite ville nommée Binck, qu'ils assiegerent & forcerent : cet exploit leur ayant coûté plus de temps qu'il n'en meritoit. Ce Prince faisoit son séjour ordinaire dans la ville de Monts en Hainaut, non pas sans se fâcher souvent de ce que les Bourgeois des petites villes, qu'on luy avoit accordées, pour servir de quartiers à ses gens, leur en refusoient l'entrée. Et comme on l'eut prié de se venir joindre à l'armée des Estats, il ne voulut point s'y accorder, si Casimir ne faisoit le mesme. Car il s'offensoit extremement du voyage que celuy-cy avoit fait à Gand : & de son amy qu'il estoit auparavant, il devint son competeur, de sorte que les jalousies de l'un & de l'autre s'emportoient jusqu'aux injures. Et quoy que l'Archiduc Mathias, le Prince d'Orange, & mesme la Reine d'Angleterre, representassent au Duc d'Anjou, qu'ils n'avoient jamais approuvé l'action de Casimir, neantmoins il ne voulut point changer sa resolution : mais au contraire, il permit que ses troupes s'allassent joindre à celle de Montigny. Ainsi, ces deux Princes, qui, suivant leurs promesses, devoient donner un si puissant secours au Paisbas, s'unirent chacun de leur costé à des partis, qui n'avoient esté formez que pour la ruine de ces Provinces : & bien-tost après, le Duc d'Anjou se retirant en France, & Casimir en Angleterre, ils abandonnerent l'un & l'autre les biens & les maux, qu'ils pouvoient attendre d'une Republique estrangere. Mais comme le Duc d'Anjou principalement, & tous les autres Princes de l'Europe en son nom, accusoient les Belges d'ingratitude, ceux-cy le voyant sur son depart, luy promirent des statues & des eloges publics, & toute autre sorte de vains honneurs, s'il arrivoit jamais qu'ils pussent avoir la paix avec Philippe : & que si les affaires prenoient un autre cours, ils le considereroient avant tous les autres Princes, autant que le pourroit souhaitter sa condition, & les bienfaits dont il avoit obligé leur Republique en un temps assez difficile.

Le Duc d'Anjou prend par force la ville de Binck.

Il refuse de se joindre à l'armée des Estats.

Il permet à ses troupes de se joindre à Montigny.

Il se retire en France, accusant les Belges d'ingratitude.

Jean d'Autriche est emporté par la soudaine violence d'une maladie.

Quelques uns croient qu'il est mort de poison. Philippe l'ayant soupçonné d'une trop grande ambition.

Tel estoit l'estat des affaires, lorsque Jean d'Autriche fut emporté par la soudaine violence d'une maladie, que son esprit, desja malade & irrité contre sa fortune, avoit recelée. Car ce jeune Prince, qui souhaittoit de vaincre ses ennemis plustost par sa vertu, que par leurs vices, se fâcha, plus que sa santé ne le pouvoit permettre, de voir que l'avancement de sa gloire fut empêché par les envieux qu'elle avoit trouvez à la Cour d'Espagne ; qui n'estoient pas en un petit nombre. On reconnut par quelques lettres, qui furent surprises, des marques indubitables de l'opiniastreté de son desespoir : & un peu auparavant, Philippe avoit fait secrettement assassiner en Espagne Escovedo, comme un confident trop subtil & trop dangereux de ce jeune Prince trop magnanime. Car en effet il estoit constant, qu'autrefois il s'estoit porté à l'esperance du royaume de Tunis, avec plus d'ardeur que sa naissance ne le permettoit : que depuis peu encore, il avoit aspiré à la couronne d'Angleterre ; & contracté alliance, sans le consentement de Philippe, avec la maison de Lotrine extremement puissante à la Cour de France : & mesme il y avoit sujet de craindre qu'il n'eut aisément tourné les affaires Beligiques à son avantage particulier. Toutes ces choses donnerent

lieu

lieu de croire, que quelque poison l'avoit fait mourir : mais on n'assuroit point de quelle part il estoit venu, quoy qu'il se fut trouvé des Ecclesiastiques de la profession Romaine, qui se vantoient d'avoir rendu en ce point un service à la Patrie. Quelques autres soupçonnoient les Anglois d'avoir fait ce coup, par ce que depuis peu il y en avoit eu deux exécutez à mort, que l'on disoit avoir esté envoyez d'Angleterre pour assassiner ce Prince.

Le Duc de Parme prit le gouvernement de l'armée, & des villes du Paisbas, qui obeissoient encore à l'Espagne : ayant esté appelé à cette charge, premierement par le choix que Jean d'Autriche & les soldats avoient fait de luy ; & puis enfin par l'ordre expres que Philippe en envoya d'Espagne. Ce Prince estoit d'un esprit plus couvert que Jean d'Autriche ; & avoir apporté d'Italie l'usage de la fidelité, & l'adresse de dissimuler. Il sçavoit se faire craindre, & pardonner, qui estoient les deux vrais moyens de gagner les Belges : aussi quoy que l'Espagne soit redevable à ses armes jusqu'à celles d'aucun autre, il s'est rendu plus puissant encore par l'affection du peuple, que par sa propre valeur ; & a sceu achever un ouvrage bien difficile ; puis qu'il a esté cause que les Belges apres avoir recouvré leur liberté, ont encore eu de l'amour pour la servitude. Par ses suscitacions secretes la discorde des peuples se rendit plus aspre qu'auparavant : & principalement depuis qu'on eut puny de mort quelques citoyens d'Arras, qui n'avoient point craint de faire une assemblée dans la ville, pour essayer de la remettre en concorde avec les autres.

Toutefois contre ces maux le Prince d'Orange ne laissoit pas d'user de toute sorte de remedes ; taschant sur tout de retenir dans le devoir, ceux dont les fautes eussent tourné à son propre blâme : & dans ce dessein il avoit premierement conseillé aux Gantois de restabliir dans leur ville les Ecclesiastiques, qu'ils en avoient bannis ; & de s'entret dans l'union des Confederes : en suite il employoit sa diligence à ramener les habitans d'Arras & les troupes de Montigny dans la même concorde : mais on reconnut enfin que les auteurs de la dissension en avoient embrassé les occasions volontairement ; & que pour cette raison ils se rendoient irreconciliables. Ce qui effaroucha de nouveau les esprits des Flamens ; tandis qu'Imbise, qui s'estoit emparé par force de la souveraine Magistrature de Gand, distribuoit les autres apparences d'honneur à qui il luy plaisoit. Cependant la cavalerie de Casimir ayant demandé le passage libre pour sa retraite, le Duc de Parme le luy accorda : & se voyant par ce depart delivré de tous ses ennemis, qui ne paroissent plus devant luy en aucun lieu, il mit le siege devant la ville de Mastricht ; dont la garnison estoit assez foible, & fit commencer les travaux pour l'avoir de force.

Tandis qu'on s'employoit au siege de cette ville, l'Empereur, entre les mains duquel on avoit remis la conclusion de la paix, ainsi que nous avons desja dit, avoit pour ce sujet envoyé ses Agens à Cologne ; où s'estoient aussi rendus, de la part des Espagnols, le Duc de Terranova, avec les Instructions du Roy ; & de la part des Belges le Duc d'Archevot, & quelques autres. Mais le Prince d'Orange, qui sçavoit bien qu'on ne pouvoit faire la paix avec l'Espagne, sans luy preparer la guerre, & qu'apres que les Belges auroient esté desunis de son party, il demeureroit seul dans une neutralité, qui le rendroit suspect aux deux autres, craignoit à bon droit de se voir par ce moyen exposé en butte à ses ennemis & à ses envieux : mais de s'opposer à cette negociation, & de refuser les Allemans pour juges, ce

1578.

Le Duc de Parme luy succeda.

Les qualitez de celuy-cy, & sa conduite.

Il enflamma de plus en plus les dissensions des Belges.

1579.

Le Prince d'Orange essaye toutes sortes de remedes ;

mais en vain.

Le Duc de Parme accorde le passage libre à la cavalerie de Casimir, pour sa retraite : & puis il assiege Mastricht.

Cependant les Agens s'assemblent pour faire la paix :

à laquelle le Prince d'Orange s'oppose fermement.

1579.

luy eut esté une chose difficile, & mesme honteuse. Neantmoins afin d'empescher secrettement le succès de leur entreprise, il avoit fait en sorte que l'on insistast sur les articles, qui concernoient la religion; & sur la demande de beaucoup d'autres choses que Philippe ne voudroit jamais accorder. Au reste, il y a apparence que l'on eut peu pour lors obtenir des conditions assez raisonnables; si quelques uns par des traittez particuliers n'eussent point corrompu la paix publique.

Le Duc de Parme exhorta les Belges à regagner les bonnes graces du Roy.

La Motte fit sa paix le premier, & est suivy de Montigny & de quelques autres.

Mais le Duc de Parme, quoy qu'il s'appliquast fortement à la guerre, ne laissoit pas de travailler, par ses persuasions, à faire en sorte que ceux qui se trouvoient coupables d'avoir souhaitté des nouveutez, se hastassent de regagner les bonnes graces du Roy, par un prompt repentir de leurs fautes. La Motte donc fut le premier qui, après avoir fait la paix avec Philippe, porta ceux de Gravelines dans le mesme dessein; & ayant en suite receu de la part du Roy une pleine puissance de traiter, il en attira beaucoup d'autres; parce qu'en loüant la clemence du Roy, il leur en donnoit un tesmoignage en la personne. Après luy, Montigny joignit aussi ses troupes à l'armée du Duc de Parme, ce qui ne luy apporta pas un petit renfort; car elles estoient composées de huit mille hommes, & s'estoient résolus à prendre ce nouveau party, tant à cause de la necessité d'argent où elles se trouvoient, qu'à cause que leur Chef, ayant desja la Nouë sur les bras, craignoit à bon droit que les Estats ne luy fissent souffrir la peine qu'il avoit meritée. Ceux d'Artois & du Hainaut balancerent quelque temps: mais enfin apres avoir proposé aux autres Provinces les conditions du traité qu'elles projettoient, afin qu'elles advisassent si elles desiroient y estre comprises, ils conclurent leur accord avec le Duc de Parme: ce que firent aussi, Douay, l'Isle, & Orchies, villes dependantes de cette partie de Flandre, qui ayant esté long-temps possédée par les François, & s'estant remise du depuis sous le pouvoir de ses anciens Princes, a retenu le langage de cette nation: ces villes trouverent une raison particuliere de se separer du reste des Belges; en ce qu'on n'avoit pas voulu leur attribuer le droit de suffrage dans les assemblées. Les articles de la paix portoient, que la Religion Romaine seroit seule receüe; que le Prince seroit obey comme auparavant; que le Traité de Gand seroit confirmé: que dans six mois on seroit fortir les soldats estrangers; & qu'on leveroit une armée composée de soldats du país; qui seroit payée des deniers du Prince, & des contributions du peuple nouvellement rentré dans l'obeissance. Que le Roy adviseroit à donner aux Provinces un Gouverneur tel qu'il luy plairoit; & que cependant chacun obeitroit au Duc de Parme. Ainsi les troupes d'Espagne commencerent à s'unir avec celles des Walons; qui ont fait depuis ce temps la principale force de leur milice: parce que c'est une nation qui se plaist tellement à la guerre, que les Espagnols s'en sont servis en assurance dans leurs plus dangereuses entreprises.

Les conditions de la paix.

Les VVallons reunirent avec la principale force du party du Roy.

Cé fut là que cette premiere union des Belges, dont ils s'estoient liez ensemble contre la domination des estrangers, se rompit entierement: car en effet une ligue n'est jamais bien ferme si elle n'est fondée sur des esperances égales de part & d'autre; ou pour le moins si elle n'a beaucoup plus d'intérêt de se conserver en son entier, qu'elle ne peut avoir d'occasions de se separer: mais l'union de la Belgique n'estoit pas de cette espece: car à peine tous ses peuples avoient ils rien de commun entre eux, que la haine qu'ils portoient aux Espagnols, laquelle les poussa à conclurre la paix de Gand, que

que les Ecclesiastiques mêmes avoient proposée les premiers : mais bientôt après, chacun ne travailla plus que pour s'aggrandir par des voyes différentes. Le Prince d'Orange, & ceux qui comme luy sçavoient bien qu'ils avoient mérité le même traitement que les Comtes d'Egmont & de Horne, se desioient tousjours du Roy, ce qui estoit cause qu'ils ne buttoient dans tous leurs desseins, qu'à s'affermir eux & leur Religion, & pour cet effet, ils recherchoient la faveur des estrangets : mais les autres Belges, qui ne se sentoient point coupables d'avoir esté causes de la guerre, vouloient demeurer fidelles au Roy & à la Religion Romaine : & dans cette resolution, ils apprehendoient sur tout de se voir emporter trop avant par l'effort des autres. De sorte que comme ils n'estoient liez ensemble que foiblement, il eust esté facile à Philippe de les des-unir dès l'abbord, s'il les eust délivrez de la crainte des Espagnols, qui estoit la seule chose qui les mettoit en peine. Mais lott qu'il eut satisfait sur ce point à leur intention, & que ces derniers eurent reconnu que les premiers pouissoient encore leurs desseins au delà, ils commencerent tous à devenir suspects les uns aux autres : en suite ils devinrent ennemis, & leurs Religions mêmes ne peurent plus s'accorder ensemble. Mais à la fin, depuis que la diversité des factions les eut entierement divisez, il arriva, comme il arrive ordinairement, que ceux qui avoient plustost consenty à violer la foy publique de leurs traittez, qu'à ceder à leurs compatriotes, tomberent sous la domination des estrangers.

*Philippe sou-
mit devesuel
à sa domina-
tion plusieurs
provinces des
Belges qui
s'estoient rai-
rées du party
des autres.*

Neantmoins comme tous les esprits estoient portez à la paix, le Prince d'Orange reconnut aisément que la Republique des Confederez seroit bientôt des-unie, par l'imprudence de quelques particuliers, si l'on ne s'opposoit à cet inconvenient, tandisque le temps permettoit encore de le prevenir : c'est pourquoy, suivant sa diligence accoustumée, il se rend en la ville d'Vtrecht ; où, après avoir pris une resolution telle que le bien de ses affaires la luy suggereroit, il assemble les Estats de la Province qui porte ce nom, ceux de la Gueldre, de la Hollande, de la Zelande, de cette Frise qui est au deça de la riviere de Lavers, & de l'autre Frise qui est entre cette même riviere, & la riviere d'Ems, & par un commun consentement, il fait conclure entre ces Provinces une nouvelle Vnion, beaucoup plus estroite que la premiere. Les principaux articles du traité furent, que tous les peuples demeureroient liez & inseparables les uns d'avec les autres, sous une seule Republique, comme s'ils n'estoient tous qu'un même peuple : qu'ils ne feroient point de paix, de treve, ny de nouvelle guerre, & n'imposeroient aucuns tributs, sans le consentement general de tous. Que quand il s'agiroit de contracter des alliances nouvelles, ou de prendre quelques autres resolutions importantes, le plus grand nombre des suffrages prevaudroit ; & que s'il arrivoit quelques differens, le jugement des Conseillers, ou celuy des Gouverneurs en donneroit la decision. Que les lieux exposez au voisinage de l'ennemy, seroient fortifiez, sans qu'il leur fust permis de refuser des garnisons : & que chacun auroit soin d'observer l'égalité, soit dans l'imposition des tributs, soit dans le prix des monnoyes : que les Hollandois & les Zelandois ne seroient point obligez d'accorder l'exercice public d'une autre Religion que la leur ; & que pour les autres peuples, soit qu'ils voulussent suivre la même Religion que ceux-cy, soit qu'ils en voulussent suivre quelque autre particuliere, ou que même ils en voulussent exercer plusieurs ensemble, le tout seroit laissé à leur choix : & que les Gouverneurs, les Magistrats, le Conseil & les Confreries de chaque ville, juretoient l'ob-

*Et le Prince
d'Orange
dans Vtrecht
mit celuy qui
refusent d'un
lien plus estroit
que le premier.*

*Sommaire
de l'Union
d'Vtrecht.*

1579.

servation de ce traité : il faut sçavoir que l'establisement de ces Confreries estoit tres-ancien ; & qu'il tiroit son origine de ce qu'autrefois dans les petites villes, ceux d'entre les principaux bourgeois que l'âge rendoit capables de porter les armes, estoient distribuez en de certains corps, comme en des brigades ; & auparavant que les Princes eussent appris l'art de se fier aux estrangers, on s'asseuroit merveilleusement en la valeur de ces troupes durant la guerre, & en leur fidélité durant la paix : de sorte que depuis ce temps, quoy qu'on eust perdu la coustume de les employer, on avoit tousjours retenu celle de les élire, pour donner une marque de l'ancienne vertu negligée ; mais leur usage s'estant renouvelé durant ces mouvemens, on se servit tres-utilement de leur assistance, tant contre l'ennemy, que contre les seditions intestines.

Le traité d'Vtrecht ayant esté conclu de cette sorte, les peuples que je viens de specifier, en jurèrent solennellement l'observation : & afin qu'ils eussent connoissance de leurs forces, il fut ordonné, que tant parmy les paisans que parmy les bourgeois, on feroit un denombrement de ceux dont l'âge estoit entre la dixhuitième année, & la soixantiesme. Mais parmy les autres peuples qui n'avoient point assisté à ce traité, il s'esleva de fâcheux tumultes & de fâcheux differens, parce que les uns, touchez du soin de leur Religion & de celui de leur Patrie, taschoient d'estre compris en cette ligue ; & les autres, flattez par l'esperance d'une paix prochaine, ou sollicités par un desir de division, s'opposoient au dessein de ceux-cy : cependant les sectateurs de l'Eglise Romaine se rendirent les maîtres dans la ville de Bois-le-Duc ; que ceux de l'autre party avoient abandonnée, par une terreur panique qui les avoit surpris. Ces premiers donc demeurez seuls, s'accorderent avec le Duc de Parme ; & leur traité contenoit cette clause particuliere, qu'ils ne seroient jamais obligés de recevoir de garnison contre leur gré. Au contraire, dans Anvers la même Religion Romaine succomba : & le menu peuple de l'autre faction estant demeuré absolu, attaquâ en foule & en fureur ceux qui vacquoient à solemniser la feste des Rogations ; le Prince d'Orange n'ayant pû retenir cette populace mutine, qu'elle ne eust chassé de force les personnes Ecclesiastiques. Mais parce qu'il n'avoit pû empêcher ce desordre, ses ennemis ne manquerent pas de luy en donner le blâme, comme s'il eust arrivé de son consentement. Néanmoins il est certain, qu'il estoit ennemy de toute sorte de cruauté & d'insolence ; mais il est vray aussi qu'il sçavoit fort prudemment se servir des occasions, & jeter de loin les fondemens des choses qu'il avoit envie d'establiir, & qui luy pouvoient ayder pour l'avenir à faire pencher les esprits des hommes du costé de son interest. Au reste, cet accident obligea la plus grande partie des habitans d'Anvers, qui se voyoient priver de l'usage de leurs ceremonies, à faire des vœux contre la Republique ; dans l'esperance qu'ils concevoient que sous la domination du Roy leur servitude seroit plus douce. Il y eut aussi plusieurs Seigneurs qui prirent de là une occasion de se jeter dans le party Espagnol : & Charles, fils du Comte d'Efmont, fut de ce nombre. Mais lorsque, par un dessein dont on creut que l'Archiduc même n'estoit pas ignorant, il eut essayé de prendre Bruxelles, estant secondé dans cet effort par une troupe de ceux qui suivoient la Religion Romaine ; les autres habitans, l'ayant enfermé dans le palais, le tinrent là comme assiégé : afin que l'image de son crime & celle de la mort de son pete, dont les manes demeuroient sans vengeance, luy servissent de cha-

stiment :

Tout parmy les paisans que parmy les bourgeois on fit un denombrement de ceux qui fussent en âge de porter les armes.

Il s'esleva de fâcheux troubles parmy les autres Provinces du Pais-bas.

La Religion Romaine s'empara de Baldoen.

Les Reformez se rendirent les plus forts dans Anvers.

Ce qui est important au Prince d'Orange.

Plusieurs se joignent sous l'occasion de se jeter dans le party Espagnol : entre lesquels est Charles, fils du Comte d'Efmont.

stiment : car il y en avoit qui luy reprochoient qu'en ce mesme lieu & à pareil jour, onze ans auparavant, (ce qui se rapportoit merveilleusement bien) son pere avoit esté mis à mort par la main d'un bourreau, & par la cruauté de cette mesme nation, en faveur de laquelle ce lasche fils taschoit en suite de trahir sa Patrie. Enfin, s'estant eschappé sain & sauve, par la pitié que les bourgeois avoient eüe de luy, il s'alla emparer de Nienove, petite ville de Flandre ; laquelle, bientoſt apres, ayant esté reprise par les Belges, il tomba prisonnier en la puissance de ceux de son país, ainsi que nous dirons en un autre lieu. Dedans Bruges il se fit aussi un tumulte, assez aspre & assez douteux ; car on en vint jusqu'à prendre les armes, & fort pres du meurtre. Mais cependant, comme l'une & l'autre secte eut appellé des soldats de dehors à son secours, il se trouva que les troupes des Confederez, ayant esté appellées par les Magistrats, arriverent les premieres, & firent cesser la sedition : & pour prevenir les tumultes des autres villes, on y mit des garnisons. Mais la ville d'Ipre & celle de Gand se joignirent volontai-
 rement au party des Confederez : & quelque temps apres le Prince d'Orange vint en cette derniere par un consentement fort favorable de toute la multitude ; tant cette populace est changeante, & facile à porter tantost au bien, tantost au mal. Incontinent il osta les charges à ceux qui s'en estoient emparez par force ; & en mit d'autres en leur place. Il tendit aussi la liberté à une partie de ceux, qui avoient esté arrestez prisonniers dans cette ville, ainſi que nous avons dit cy-devant, l'autre partie s'estant desja eschappée parce qu'on ne les gardoit pas avec assez de ſoin. En suite dequoy, pour augmenter ensemble & la gloire & l'envie qu'on luy portoit, on adjouta à ses charges celle de Gouverneur de la Flandre, quoy qu'il eust fait quelque refus de l'accepter.

Cependant la negotiation de Cologne n'avoit eu aucun succès, hors celui que les Espagnols avoient principalement souhaité, qui estoit de faire en sorte que les esprits des peuples, divisez par l'esperance de la paix, se rendissent moins soigneux de leur utilité commune. Les Deputez de chaque party se plaignoient reciproquement qu'on avoit tasché de corrompre leurs associez par des offres particulieres ; & troublé la concordance domestique par de nouvelles alliances, contractées au prejudice de la paix generale, & contre la foy de la negotiation. Mais sur tout les Belges demandoient que les hostilitiez cessassent de part & d'autre, tandis qu'on travailleroit à pacifier les differens ; ayant sujet de souhaitter cette suspension d'armes, dans le danger qui les menaçoit, à cause que la ville de Maſtricht, dependante partie de la jurisdiction du Brabant, partie de celle du Liege, comme estant située sur les frontieres de ces deux Provinces, se voyoit extremement pressée par le Duc de Parme, sans qu'il se presentast aucune occasion de la secourir ; & ils esperoient que les Agents de l'Empereur s'employeroient à leur faire obtenir ce point ; mais le Duc de Terranova nia d'avoir receu aucune puissance d'en traiter. Ainsi, tandis qu'on demande une treve, & qu'on la refuse, tandis que les conditions de la paix commencent à se publier, enfin tandis que la commission de ceux qui agissent de la part des Belges, est debattuë ; comme estant trop restrainte & trop sujette à de nouveaux ordres, il se trouve que le Duc de Parme s'estoit poussé jusqu'aux murailles de Maſtricht, d'où la ville, s'estant courageusement defendue, quoy qu'il y eust peu de forces dedans, fut prise d'assaut apres un ſiege de quatre mois. En suite dequoy, comme l'hiver s'approchoit, le

1579.

*Lequel ayant été assié-
 gé dans Brucelle,
 en sort sain &
 sauve par la
 pitié que les
 habitants ont
 de luy.
 A Bruges, &
 en d'autres
 lieux il se fit
 de grands tu-
 multes.*

*Ipre & Gand
 se joignent aux
 Confederez.*

*Le Prince
 d'Orange re-
 vint en liberté
 les prisonniers
 de Gand.
 On donna le
 Gouvernement
 de Flandre au
 Prince d'O-
 range.*

*Tandis qu'on
 negocie le pais
 à Cologne, le
 Duc de Parme
 prend la ville
 de Maſtricht.*

Duc

1579.

Il gagna celle de Malines & quelques autres pour avoir esgorgé les soldats étrangers.

Elles luy confirmèrent son gouvernement.

Les conditions de paix offertes par le Roy aux Conféderez, ne font pas racontées.

Duc de Parme congedia de son armée presque tous les soldats, Alemans, Espagnols, & Italiens, tetenant seulement auptes de luy les chefs, & quelques compagnies de cavalerie Italienne. Il se resolut à ce point plus tard qu'il n'avoit promis par le traité d'Arras; neantmoins cet effet ne laissa pas de luy acquerir les villes de Malines, de Valenciennes, & de l'Isle. Il mit des garnisons de Valons dans les lieux où elles estoient necessaires, & d'autant plus qu'ils avoient chacun offensé leurs voisins, ou que leurs voisins les avoient offensez, d'autant plus se fioit on à eux. Enfin pour teconnoissance du bienfait qu'ils avoient receu du Duc de Parme, ils luy confirmèrent son gouvernement, ne considerant pas que toutes fois & quantes qu'il plairoit à ce chef, qui avoit les armes en main, ils fetoient revenir eux memes les soldats estrangers.

Mais quoy que les Confederez, aptes la perte de tant de villes & de tant de peuples, eussent perdu l'esperance de la paix; neantmoins de peur qu'on ne crut qu'ils fuyoient la concorde plustost qu'ils ne desesperoient de l'obtenir, ils avoient envoyé à chaque ville les conditions d'accommodement que Philippe leur offroit; afin qu'elles fussent examinées par un Conseil public: & les choses qu'on y trouvoit à blâmer, comme injustes, ou comme captieuses, estoient: que ce qui avoit esté fait par l'Archiduc Mathias ne fetoit approuvé, qu'entant qu'il se trouvoit ne porter aucun prejudice à la souveraine puissance du Prince, ny au droit d'autrui. Que quel que püst estre le Gouverneur que Philippe devoit donner aux Belges, on livreroit incontinent en sa puissance, les villes, les citadelles, & les machines de guerre, & il prendroit connoissance de toutes choses, conjointement avec le Senat; (il ne se faisoit icy aucune mention des Estats) que l'on reestablirait les Ecclesiastiques, qui avoient esté chasséz; comme aussi tous ceux qui avoient possédé des dignitez ou des Magistratures. Que les armées estant congediées de part & d'autre, on cesseroit toutes sortes d'hostilitez; & que les tributs ne subsisteroient pas davantage s'il ne plaïsoit au Roy. Toutes lesquelles choses sembloient butter à ce point, qu'après que les loix auroient esté reestablies en apparence, pour estre bientost renversées, suivant l'intention secrette de ceux qui seroient les maîtres de la Republique, les peuples desarmez retombasent, par ce moyen, sous leur ancienne servitude: estant veritable que pour conserver la liberté des sujets, il n'y a point de plus foible rempart que le serment du Prince. Sur l'article des Religions, qui contenoit le different le plus difficile à accorder, la volonté du Roy estoit telle: que dans tous les Pais-bas, la Religion qui reconnoissoit la puissance du Pape, seroit la seule tetenuë; si ce n'estoit aux lieux où il y en avoit d'autres en usage, lors que le traité de Gand fut approuvé; & que hors ces lieux là, s'il s'en trouvoit qui suivissent une autre Religion que la Romaine, on accorderoit un temps prefix aux sectateurs, durant lequel ils pourroient mettre ordre à leurs affaires, pour abandonner en suite les Pais-bas; leurs biens neantmoins demeurant sauves pour eux, à la charge qu'ils en laisseroient l'administration à des personnes de la Religion Romaine. Or c'estoit une chose qui sembloit bien rude, & bien contraire au tepos public, de changer l'estat present de tant de villes; & de chasser tant de milliers de personnes, sans leur vouloir accorder pour le moins la liberté de tesmoigner les sentimens de leurs consciences. Mais quelle estoit la contrée qui devoit fournir un azyle, ou mesme qui pouvoit donner place à tant de bannis? en quel lieu devoient ils chercher le repos qu'ils n'auroient pu

trou-

trouver en leurs maisons? certes, les Gouverneurs ne pouvoient pas, sans crime, trahir une Religion qu'ils avoient apprise comme veritable, de quelque façon qu'elle eust esté introduitte : & mesmes les Hollandois & les Zelandois ne croyoient pas que ce fut assez faire pour eux, de vouloir regler l'usage de la Religion sur le modelle d'un temps, où plusieurs puissantes villes s'estoient veuës en dissension avec leur Republique; cela leur donnoit lieu d'apprehender de nouveaux tumultes : & lors qu'on separoit leur cause de celle des autres, cette courtoisie leur estoit suspecte. On agissoit à part avec le Prince d'Orange : & l'on monttoit de loin à son fils le recouvrement de sa liberté, & la jouissance des gouvernements de son Pere : mais pour celuy-cy, on luy faisoit esperer autant de biens qu'il en eust jamais possedé en sa vie, pourveu qu'il consentist de se retirer en Allemagne, & d'y passer paisiblement sa vieillesse. Neanmoins, outre le sujet qu'il avoit de se defier de ces offres, son courage, qui méprisoit les richesses, & qui de ce costé là estoit irreprochable & incorruptible, se contenta d'avoir sçeu à quel prix les Espagnols raschoient de se rachetter de la crainte, qu'ils avoient de luy.

1579.

On agit à part avec le Prince d'Orange;

mais en vain.

Après que l'assemblée de Cologne eut esté finie, le Duc d'Arfchot, & quelques Ecclesiastiques, quitterent le party dont ils avoient esté Deputez, pour prendre celuy du Roy, avec lequel ils se reconcilierent par lettres sous de mesmes conditions que celles du traité d'Arras : sçachant bien, qu'autrement ils luy eussent esté ennemis à l'avenir : mais les avis qu'ils avoient donnez tant pour la guerre que pour la paix, degouterent les Espagnols; & servirent de joiët à cette nation qui n'approuve rien que ce qui vient d'elle. On reconnut en cette negotiation combien les desseins du Prince, & ceux du peuple, estoient differens les uns des autres : il est vray neantmoins qu'autrefois le mal se pouvoit guerir, lorsque les nobles seuls commencerent à se remuer par la crainte d'une domination estrangere : mais depuis que le dessein qu'on avoit de les pousser à bout, les eut obligez de joindre le peuple à leur party, sous des pretextes de Religion, & que cette populace eut reconnu que c'estoit elle que les Rois redoutoient, comme c'estoit à cause d'elle qu'ils estoient redoutez, & qu'on ne surprenoit jamais les peuples que par le moyen de leur credulité, alors, ceux-cy jugerent que le premier degré de leur liberté consistoit à ne plus esperer de pardon. En suite dequoy, ne faisant plus aucune entreprise mediocre, ny qui fust capable d'un repentir, ils s'emporterent jusques-là, que ce n'estoit plus qu'en vain qu'on leur proposoit les commoditez de la paix, pour leur faire craindre l'incertitude des evenemens de la guerre. Et l'on franchit bientost les bornes de la moderation, qui s'observe ordinairement dans les discordes civiles; puisque l'on voyoit d'un costé le desir de la vengeance & celuy de la domination se produire incessamment; & que de l'autre on trouvoit mesme du contentement dans les dangers, & quelque espee de gloire dans les miseres. Or en ce temps, les Confederez ne rangeoient pas toutes leurs forces sous une seule armée : mais la guerre se faisoit en divers endroits par de petites troupes; & chaque nation avoit sa soldatesque particuliere : mais cela fit bientost connoistre que la Republique estoit mal ordonnée, & qu'il s'y trouvoit un defect manifeste, en ce qu'au lieu d'establi la puissance souveraine dans une seule ville, comme il se pratiquoit autrefois chez les Grecs, & chez les Romains, & comme il s'observe encote aujourd'huy dans les empires fleurissans, on avoit egalé les forces de l'Estat entre plusieurs villes :

Le Duc d'Arfchot & quelques autres se joignant avec le Roy, servirent de joiët aux Espagnols.

Grand dessein en la Republique des Confederez.

1579.

*Naufrist des
françois tant
chez les Con-
federes, que
chez leurs en-
nemis.*

*Philippe se
rend maistre
du Portugal
par le moyen
du Duc d'Al-
be.*

*Ce qui apporte
beaucoup de
dommages aux
Confederes.*

1580.

ce qui estoit cause que chacune ne songeant qu'à ses propres avantages, suivant l'humeur de ces nations, addonnée à l'acquisition & à la conservation des richesses, l'utilité commune recevoit à tort le nom d'utilité publique. On faisoit aussi beaucoup de difficultez de donner de l'argent : de sorte que les affaires des Belges eussent pris un tres-mauvais train, faire de solde, si le party contraire n'eust esprouvé le mesme inconvenient ; tandis que les trefors de Philippe estoient employez dans le Portugal à faire la guerre, & à gagner l'affection des Grands. Car apres la perte de la bataille d'Afrique, le Roy Sebastien ne s'estant pû trouver, & Henry son successeur estant decedé, Anroine, qui sortoit d'une famille royale, avoir esté esleu Roy par les Portugais ennemis des Castillans, comme les peuples voisins sont ordinairement contraires les uns aux autres : mais Philippe pretendant aussi estre sorti du sang des Roys de ce pais, y avoit envoyé le Duc d'Albe avec une armée, afin qu'il soumist par la force ceux qui refuseroient de le recevoir volontairement. Enfin ce Monarque se rendit maistre du Portugal, par la valeur du mesme chef qui luy avoit fait perdre les Provinces Confederées : tant il est vray de dire que les royaumes se conquesent plus facilement. Et certes Philippe n'esprouva jamais de succès qui luy fust plus avantageux que celuy-cy : non seulement parce qu'il reduisoit toute l'Espagne sous la puissance d'un seul Prince ; mais parce que les Portugais, ayant visité la plus grande partie de l'Océan par leurs diverses navigations, portoient leur commerce, ou mesme leur domination, dans les plus fameuses Isles de la mer Atlantique, & sur les rivages des Indes & d'Ethiopie. Mais au contraire les Confederes, qui pouvoient attendre leur repos de cette guerre de Portugal, receurent beaucoup de dommage de cet événement ; car outre qu'il augmentoit les forces de leurs ennemis, il privoit leurs citoyens du commerce d'Espagne, qui faisoit la meilleure partie de leurs commoditez : en effet, quoy que jusqu'icy les ports du royaume de Castille leur eussent esté ouverts ; parce que hors des Pais-bas il n'y avoit aucune raison de guerre contre eux, neantmoins les mauvais offices qu'ils avoient à craindre de la part des Ecclesiastiques, les rigueurs de droit que les Roys exercent contre les estrangers, fussent ils memes leurs amis, & les detentionis que l'on faisoit de leurs navires, les lassoient extremement : au lieu que les Portugais leur avoient promis de les exempter de tous ces inconveniens ; & avoient desja donné ordre qu'ils ne fussent point engagez à plaider devant des juges suspects, ny embarrassez en de longues procedures. Mais depuis que le Royaume de Castille & celuy de Portugal eurent esté unis ensemble, que la necessité de l'un cessa d'estre soulagée par le commerce de l'autre, & que ces deux diverses regions n'eurent plus qu'un mesme maistre, on commença à exercer des rapines sous de divers noms, pour tirer la meilleure partie du gain que faisoient les gens de marine : non pas à la verité que ces rigueurs fussent continuelles ; mais on les exerçoit par de certains intervalles qui donnoient quelque relasche aux marchands, en sorte que leur humeur incessamment avide du gain, se laissant emporter par l'esperance d'un meilleur traitement, estoit cause de faire tousjours tomber quelque nouvelle proye entre les mains des autres. Cependant, quoy que dans les Pais-bas le manquement de solde excitast quelquefois des seditions dans rous les deux partis, neantmoins celuy des Espagnols appaisoit plus facilement les siennes, parce qu'au lieu de paye on accordoit aux soldats la liberté de piller impunément. Mais le Duc de Parme s'empara de quelques

petires

petites villes du Hainault, où les Confederez avoient mis des garnisons ; & prit par stratageme la ville de Courtray en Flandre. Le Comte de Haute-penne adjourna à ces conquestes celle de Breda ; ayant premierement surpris la citadelle, & attaqué en suite les lieux qui en estoient commandez. Quant à la Nouë, à qui l'on avoit donné la conduite absoluë des troupes Confederées dans cette Province, il est vray qu'il chassa les ennemis hors de la ville de Nienove, & de quelques autres lieux de Flandre : mais ayant mis le siege devant un certain chasteau, il en fut chassé par un combat desavantageux, où il demeura prisonnier luy mesme : & quoy qu'environ ce temps deux Seigneurs illustres, Egmont & le Baron de Selles, eussent aussi esté faits prisonniers dans quelques villes qu'on avoit ostées aux Espagnols, neanmoins la Nouë se trouva en une telle estime chez ses ennemis mesmes, qu'ils ne le voulurent pas eschanger contre ces deux autres. Les Anglois qui combattoient pour les Belges, prirent par force la ville de Malines : mais leur avarice se monstra si profane dans la victoire, qu'ils ne pardonnerent pas mesme aux sepulchres ; dont ils arracherent les marbres qui furent publiquement vendus en Angleterre. On avoit delibéré de surprendre encore plusieurs autres places : mais l'ennemy se trouvant le plus fort, fit perdre ces desseins, où l'indigence de ceux qu'on vouloit attaquer, ne donnoit pas lieu aux Belges d'esperer beaucoup de fruit de leurs victoires.

En ce temps-là Marguerite, Duchesse de Parme, vint trouver son fils à Namur, y ayant esté envoyée pour reprendre son ancien gouvernement, parce qu'on esperoit que son sexe la rendroit plus agreable aux Belges, comme l'experience de son âge sembloit la rendre plus capable de moyenner addroitement la paix. Mais ce Prince, qui s'estoit defait des vices de sa jeunesse, afin de ne travailler que pour la gloire, tesmoigna au contraire que le gouvernement avoit besoin d'un homme & de la force des armes ; & que mesmes s'il estoit besoin de gagner l'affection du peuple ou celle des soldats, la seule industrie suffiroit pour en venir à bout. L'un & l'autre estoit veritable : ce qui fut cause que le depart de cette Princesse estouffa les semences d'une emulation, qui n'eust pû s'exercer sans impieté.

Mais dans la Frise & dans les lieux circonvoisins, il s'alluma une guerre presque toute particuliere, par l'inconstance de Renneberg : car il est vray que ce chef apres s'estre porté avec beaucoup de fidelité & de courage pour le party de la Noblesse, avoit souscrit à l'alliance d'Vtrecht : & mesmes parce que ceux de Groningen, principalement à cause de la haine qu'ils portoient aux païsans de leur voisinage, qui les avoient prevenus, refusoient de se joindre à ce traité, il les avoit contraints, par un siege, de le recevoir & d'en jurer l'observation. Mais du depuis, ayant esté gagné par l'autorité de ses parens, qui s'estoient tous jettez dans le party Espagnol, pour faire naistre des sujets de dissension, il commença à permettre aux païsans d'alentour de Groningen de repousser les outrages de ses soldats ; & aussi-tost que cette permission eut esté donnée à ces gens champêtres, qui avoient esté tourmentez si long-temps, il se portent à la vengeance avec d'autant plus d'animosité qu'il s'agissoit de defendre le reste de leurs biens ; mais le Prince d'Orange, ayant envoyé le Comte de Hohenlo contre cette multitude sans ordre & sans experience de la guerre, celui-cy apres quelques combats, escarta facilement ces mutins. Et les Frisons mesmes commençant d'avoir la fidelité de leur Gouverneur pour suspecte, ayant attaqué, fort à propos, les citadelles qui luy restoient, les rasèrent à fleur de terre : davan-

Le Duc de Parme cependant s'empare de quelques petites villes.
1581.

La Nouë chasse les ennemis de la ville de Nienove.

Egmont & Selles captifs.

La Nouë aussi captif.

Malines est pillée par les Anglois.

Marguerite de Parme, étant venue pour reprendre le gouvernement des Pays-bas, est renvoyée.

La guerre s'allume dans la Frise par l'inconstance de Renneberg.

Les Frisons rasent les citadelles à fleur de terre.

1581.

Cruce d'Overysfel qui balançoit, fust r'assurée. Groningen se rangea sous le pouvoir du Roy.

On donna ordre à Entes de l'assieger.

Le courage de Martin Schenk faisoit lever le siege.

Renneberg meurt, après avoir esté couronné de lever le siege de Steenroc.

Verdugo luy succeda.

Dans les Provinces de Brabant & d'Overysfel on défendit à ceux qui suivent le Religion Romaine, d'exercer les ceremonies mesmes en privé.

tage, sur le point qu'il incitoit à la revolte le pais d'Overysfel, & que le peuple à cause de ses divisions, commençoit à balancer, le Prince d'Orange y envoya des garnisons qui r'assurent toutes choses. Alors Renneberg, sans user davantage de dissimulation, mit la ville de Groningen, dont il estoit maistre, en la puissance des gens du Duc de Parme : au moyen dequoy les Espagnols, ayant commencé à passet dans les pais qui sont au delà du Rhin, y apporterent une guerre qui se signala par plusieurs defaites reciproques, & une misere qui a continué quinze ans durant. Les Confederez resolurent premierement d'investir la ville avec peu de troupes, & donnerent cet ordre à Barthelemy Entes : celuy-cy avoit esté compagnon de Lumay la Marck, & apres qu'il eut amassé de grands butins par mer & par terre, s'estant flatté d'une trop grande esperance parmy les seditions, le succès de tous ses desseins fut prevenu par sa mort durant ce siege. Cependant, pour delivrer la ville assiegée, le Duc de Parme envoya Martin Schenck, lequel avoit autrefois combattu pour les Confederez, & qui s'y rangea encore du depuis, quand il vid qu'on ne luy accordoit pas les recompenses que sa deffection luy avoit fait esperer. Mais il est vray qu'en la présente occasion il rendit au Duc de Parme un service extremement considerable : car par son courage, contre l'esperance des plus grands chefs, le siege fut levé, & les troupes du Comte de Hohenlo defaites. Toutefois celuy-cy avant assemblée d'autres troupes, & les ayant séparées en divers corps, ne laissa pas de tenter derechef la fortune, pour tascher à restablir la puissance de son party vaincu, mais il fut encore defeat par Renneberg, lequel, n'ayant plus d'ennemy qui parust devant luy, se tendit maistre de plusieurs forts, tant sur les chemins que sur les rivières : neantmoins apres avoir tourné toutes ses forces cinq mois entiers contre la ville de Stenwic dans le pais d'Overysfel, il fut enfin vaincu & chassé par les troupes des Confederez : & estant tombé malade, il finit sa vie dans les regrets d'avoir, avec la perte de sa reputation, hazardé parmy des evenemens incertains, une fortune bien établie & bien assurée. Verdugo, Espagnol, luy succeda ; & gagna une bataille contre Norris, Anglois : mais au reste sa victoire ne luy profita pas beaucoup ; parce que l'automne avoit presque inondé toute la campagne : de sorte que la maladie & la faim chasserent ses troupes de ce pais. Il est vray pourtant que c'estoit un champ qui ouvroit au Duc de Parme une possession assez ample & assez digne d'estre cultivée, s'il eust sceu user de tant de victoires qu'il y avoit acquises : mais tandis qu'il employoit les forces ailleurs, ayant differé, trop long-temps, d'attaquer ceux qu'il pouvoit pour lors entierement assujettir, il leur donna moyen parmy leur mauvaise fortune de subsister jusqu'à une meilleure saison. Cependant il s'esleva quelques tumultes qui approcherent bien pres de la sedition, tant dans la Province de Brabant que dans celle d'Overysfel, par l'affection que portoit tousjours au Roy cette multitude de peuple qui suivoit les ceremonies de l'Eglise Romaine : ce qui fut cause que les images qui leur pouvoient encore rester, ayant esté ostées hors de la veüe publique, on ne leur permettoit pas mesme de vaquer aux exercices de leur Religion en privé, de crainte que cela ne leur donnast lieu de former quelque nouvelle ligue. Or comme la guerre s'estoit respandue de tous costez, le nombre des defenseurs du party des Estats s'augmentoit autant que leurs tributs se diminuoient : & ce qui estoit tres-fascheux, les soldats se portant à exercer des rapines qui leur estoient plus fructueuses que leurs payes, il arrivoit que les cam-

pagnes

pagnes qu'ils tourmentoient, ne pouvoient estre delivrées de leurs mains sans argent ; & que d'un autre costé, il estoit impossible de trouver de l'argent, s'ils ne laissoient les campagnes en repos. Les villes mesmes commençoient desja à redouter les garnisons : & davantage les Chefs ne se rendoient plus les maistres dans les armées par le moyen de l'ordre & de la discipline ; mais par la conformité de vices, qui se rencontroit entre eux & leurs soldats, en une saison où le luxe & la licence passioient pour des perfections militaires. Par ces inconveniens le gouvernement de plusieurs commençant à devenir odieux aux citoyens, le Prince d'Orange, outre beaucoup de choses nécessaires qu'il avoit fait ordonner touchant l'administration de la justice & des finances, persuada encore aux Estats, qu'à cause des accidens inopinez, qui arrivent en la guerre, & du trop lent secours que les assemblées des Estats y peuvent apporter ; il estoit à propos d'élire un Senat, qui pût refoudre de luy mesme les affaires les plus importantes. Quand le Prince d'Orange eut estably ce nouvel ordre, voyant que toutes choses panchoient vers luy par le lien de cette religion, que Philippe avoit condamnée : & que les plus puissans de ceux qui n'estoient pas de l'avis des autres, avoient pris party chez les ennemis, il commence à représenter aux Estats, que veritablement tous les Confederez avoient eu lieu de se servir du nom du Roy dans la guerre, tandis qu'il y avoit eu quelque esperance de paix : mais enfin, poursuivoit il, puisqu'il se rend irreconciliable vers nous, comme vers des rebelles qu'il veut perdre, & qu'il est constant que tous ceux qui ont exercé quelque cruauté ou quelque injustice contre les Belges, se trouvent en reputation & en credit parmy les Espagnols, quel besoin est il de souffrir davantage, que les peuples demeurent abusez par le scrupule de leur ancien serment ? Car d'où viennent tant de broüilleries & tant de dissensions parmy eux, sinon de ce que leur fidelité se trouve partagée entre le Prince & la patrie. Les sages ne doivent pas ignorer que ç'a esté par le consentement du peuple & par sa faveur, que les puissances des Potentats ont esté premierement establies ; que si elles sont superieures à chacun des citoyens en particulier, elles sont inferieures à tous les citoyens en general ; & que quand le Prince prefere son propre desir au soin de l'utilité publique, le jugement & la vengeance en appartiennent au peuple, c'est à dire à ses Estats legitiment assemblez : & mesmes dans la plupart des royaumes d'aujourd'huy les Rois n'ont point d'autre droit en la souveraineté, que celui qui leur a esté transferé par les peuples ennuyez de la tyrannie, ou de l'incapacité des Rois precedens. Mais quelle nation peut se prevalloir de ces raisons plus justement que celle des Belges ; qui ignorent le nom de Roy, & qui se gouvernent de telle sorte envers leur Prince, qu'ils ne font jamais le serment de luy obeir, qu'il n'ait auparavant fait celuy de conserver leurs loix & leurs privileges ? Pour conclusion à tous ces discours, le Prince d'Orange adjoûtoit que le droit des gens a tousjours esté tel, que, dans les obligations reciproques, le premier qui manque à sa promesse, dispense l'autre de tenir la sienne : mais qu'enfin apres qu'on auroit quitté Philippe, il faudroit chercher un autre Prince : parce que les affaires Belghes n'estoient pas telles, qu'il y eut moyen de les maintenir par leurs seules forces, contre la puissance d'Espagne ; & que jamais personne ne prenoit tant de soin du bien d'autrui que du sien propre. Que l'on avoit besoin d'un Prince, qui demeurast present dans les Pais-bas : & qui par un pouvoir legitime excitast les Belges au soin de leur salut, dont ils se tendent negligens aus-

1581.

Le Prince d'Orange persuade aux Estats d'élire un sénat.

Il leur persuade aussi de se choisir Philippe de la principauté des Pais-bas ;

de la donner au Duc d'Anjou.

1581.

toit, que leurs maux s'adouçissent : que neantmoins il seroit inutile, dans ce dessein, de tourner ses esperances du costé d'Allemagne : & qu'il n'en restoit plus aucune, si non d'offrir la principauté des Pais-bas à François de Valois Duc d'Anjou : que ce ne seroit pas une chose peu considerable, si ce jeune Prince, estant si pres de parvenir à un souverain degré de fortune, commençoit par cette dignité les premieres demarches de son aggrandissement. Que cependant il ne manqueroit pas de recevoir toutes sortes d'assurances, du costé de la France dont il avoit le Roy pour frere : & que l'Angleterre l'assisteroit aussi ; puisque depuis peu l'Espagnol avoit équipé une flotte qu'il eut employée contre cette île, si la guerre qu'il y vouloit porter, n'en eut esté detournée, tant par une tempeste qui l'avoit assaillie sur mer, que par le besoin que Philippe avoit eu de ses gens, pour son entreprise de Portugal : & que le même Philippe encore presentement fortifioit par son appuy la rebellion des Hibernois : joint que d'ailleurs les Anglois, qui avoient essayé de se rendre maistres de l'Amerique, ayant mêmes apporté jusqu'en Angleterre le butin qu'ils avoient fait dans ces pais sur les Espagnols, ne donnoient pas une moindre occasion à la naissance de la guerre. Ce conseil ayant esté donné de la sorte, apres plusieurs irresolutions, on arresta enfin de le suivre ; mais ce fut plus-tost par la crainte, que l'on avoit des Espagnols, que par aucune affection qu'on eut pour le Duc d'Anjou. Ainsi les Estats Beligiques priverent Philippe de la puissance qu'il avoit possédée sur leurs pais, pour en avoir violé les loix & les privileges : & ce fut sous ce tiltre qu'on prononça la condamnation de ce Monarque ; contre lequel, pour dire le vray, il y avoit desja neuf ans qu'on faisoit la guerre. Mais de jour seulement on cessa d'employer son nom & les marques de son autorité. Et l'on changea de telle sorte les parolles du serment solemnel, que celui à qui l'on donnoit auparavant le nom de Prince des Pais-bas, n'en eut plus d'autre que celui de leur ennemy.

Cette entreprise que les nations estrangeres excuserent, comme ayant esté faite par necessité, & aptes une infinité de prieres rejettées, ne manqua pas d'estre accusée comme un crime par les Espagnols, qui ne se ressoüvenoient pas que leurs ancestres depouillerent autrefois de la puissance souveraine un de leurs Rois, qui s'estoit fait haïr par sa cruauté, & mirent en sa place des successeurs dont la race n'avoit point pris naissance d'un legitime mariage. Ce qui se peut remarquer icy, sans qu'il soit besoin d'alleguer que les François fournissent des exemples tres-anciens sur ce sujet ; qu'il s'en trouve de moins anciens chez les Anglois, & que chez les Danois & les Suedois on en a de tres-recens, dans tous lesquels on peut apprendre, que de temps en temps il y a eu des Rois qui se sont veus deposseder par leurs propres peuples.

L'Archiduc Mathias d'Austriche fut tenvoyé avec des remercemens & des presens : mais le Roy d'Espagne, apres une si grande entreprise, ne manqua pas incontinent d'en reconnoistre l'auteur : c'est pourquoy, jugeant que la vie d'un seul homme empeschoit la felicité de son regne, il ne fit point de scrupule de le proscrire ; quoy que la voye des armes luy fust ouverte : & pour convier les assassins à l'oster du monde, il leur offroit par un edit qu'il fit publier, des honneurs & des richesses en abondance ; & même l'impunité des crimes qu'ils pourroient avoir commis auparavant. Contre cette nouvelle façon de proceder, le Prince d'Orange se defendit devant les Estats Beligiques, & devant les Princes Chrestiens, par un manifeste qu'il pressa

*On prive
Philippe de son
pouvoir :*

*On lui donne
le nom
d'ennemy.*

*L'Archiduc
Mathias est
renvoyé avec
honneur.
L'Espagnol pro-
scriit le Prince
d'Orange, &
loue les assas-
sins à le mae-
tre à mort.*

*Celui-cy se
defend par un
manifeste.*

1581.

dressa avec l'ayde d'un François nommé Pierre de Villiers, dont l'esprit tres-experimenté dans les affaires du barreau, s'estoit en suite addonné à enseigner la religion, & avoit acquis, par ce moyen, la confidence intime du Prince d'Orange. Cet escrit & le precedent se rencontrent encore aujourd'huy : & comme ils furent tous deux conçus avec une pareille animosité, l'on voit qu'après avoir traité du fait dont il s'agissoit, l'un & l'autre s'emporte, sçavoir celuy des Espagnols à nommer le Prince d'Orange ingrat & rebelle, & l'autre à nommer la domination d'Espagne, cruelle & perfide : & tous deux, suivant la maniere d'agir de ceux qui s'entrequerellent, après avoir usé de plusieurs narrations, tantost vrayes, tantost fausses, tombent enfin sur d'autres discours. Car premierement parce que le Prince d'Orange, après s'estre séparé d'avec sa femme, sortie de la maison de Saxe, & l'avoir repudiée pour des raisons approuvées par ses parens, avoit espousé la fille du Duc de Montpensier, élevée dans un Monastere de Religieuses, on ne manquoit pas de l'accuser sur ces deux articles : & d'autre part il reprochoit à Philippe de grands adulteres ; & que sa maison, après avoir esté abreuvée du sang de sa femme & de son fils, avoit esté ouverte à une niece, qui venoit pour entrer en mariage avec son oncle ; car en effet, la femme que le Roy Philippe possedoit pour lors, estoit fille de l'Empereur Maximilien, qui l'avoit eue d'une sœur de Philippe : & le Pape ayant cassé cette alliance, tant par ses propres loix, comme plusieurs jugeoient, que par les loix divines, l'avoit en suite confirmée par son autorité. Davantage, on n'oublioit pas à dire, que le mesme Maximilien cousin germain de Philippe, & pour lors son beau-pere, avoit autrefois esté empoisonné par Granvelle Ministre de celuy-cy.

*Summary de
l'un & de
l'autre des
deux escrits.*

Enfin les Estats se moquant de l'artifice de Philippe, qui taschoit, dans la revolte des Belges, d'attribuer à un seul homme la faute de tous, ne se contentèrent pas d'honorer l'innocence du Prince d'Orange, par un témoignage public ; mais ils y adjouterent une troupe de gardes tous vieux cavaliers, qu'ils choisirent pour veiller à la conservation de sa vie. L'Ambassade des Belges, par laquelle le Duc d'Anjou estoit invité de venir prendre en main l'administration de leurs Provinces, luy fut extrêmement agreable ; & pleut fort à la Reine sa Mere, laquelle, voyant ses fils poursuivre trop ardemment l'esperance de la souveraineté, avoit toujours eu soin, pour flatter leur ambition, de leur procurer des dignitez estrangeres. Toutefois auparavant que l'on pût traiter des conditions du gouvernement des Belges, ils desiroient que le Roy s'obligast de secourir puissamment son frere : mais en ce point le succès ne respondit pas à leur esperance : car Henry donna seulement une declaration par laquelle il tesmoignoit, que comme il avoit toujours esté porté pour l'aggrandissement de son frere, son intention estoit de l'appuyer & de le secourir luy & les Belges, qui se trouveroient sous sa domination : mais que pour mieux parvenir à ce dessein, il souhaitoit premierement une paix tranquille à son royaume, & toutes sortes de prosperitez à son frere. La necessité presente contraignit les Estats de se contenter de paroles & d'esperances : & le Duc d'Anjou, pour acquerir de plus en plus l'affection des peuples du Pais-bas, ayant appris que la ville de Cambray, assiegée & pressée par les troupes ennemies, se trouvoit reduite à l'extremiré, s'y achemina incontinent avec une armée, pour la subsistence de laquelle la Reine Elisabeth luy avoit fourny de grandes sommes de deniers ; & ayant forcé les ennemis de lever le siege, il fut aussi-tost salué Prince de la

*Les Estats
rendent un
tesmoignage
public de l'in-
nocence du
Prince d'Or-
ange.*

*Le Duc d'An-
jou est appelé
à la principau-
té.*

*Le Roy de
France son frere
y envoie des
promesses de le
secourir.*

*Il fait lever le
siege de Cam-
bray. Et est
salué Prince
de la ville qu'il
a delivré.*

ville

1581. ville qu'il avoit delivrée. Neantmoins il ne porta pas ses exploits plus avant : parce que ses principales forces estoient composées des troupes de ceux qui s'estoient nouvellement mis sous sa protection ; & qui s'estant volontairement rangez sous ses enseignes & sous les esperances de sa fortune , n'étoient pas pour demeurer long-temps à sa suite. La ville de Cambray est située sur les frontières des Pais-bas, & est le siege d'un Archevesque, auquel elle appartient en propre : mais les Empereurs d'Alemagne , & les Rois de France avoient souvent esté en différent , pour sçavoir auquel des deux Princes la protection de cette ville devoit appartenir. Durant la guerre que les François avoient faite en ces pais , sous le regne de Charles , ils s'en estoient emparez : & ce Prince l'ayant retenuë sous sa puissance, y avoit fait bastir une citadelle, dont enfin la garnison ayant mis le Gouverneur prisonnier, s'estoit jointe au traité de la paix de Gand. Mais la ville de Tournay en Flandre, ayant esté quelque temps assiegée par le Duc de Parme , fut reduitte sous son pouvoir : apres que la femme du Prince d'Espinoï, Gouverneur, eut fait voir , pour la defense de la ville en l'absence de son mary , des marques d'un courage feminin pareil à celuy des plus grands hommes.

*Tournay se
rend au Duc
de Parme.*



A N N A L E S

DES TROUVLES

DV PAYS-BAS,

LIVRE QUATRIESME.

SOMMAIRE.

Le Duc d'Anjou, apres avoir recherché inutilement le mariage d'Elisabeth, accepte la principauté des Pais-bas. On luy prescrie des loix. Mécontentement de la Noblesse Belgeque ; ses raisons. Merveilleuse affection du peuple pour le Prince d'Orange. Il est pourfuiuy par les attentats des Espagnols. Cependant le Duc de Parme prend Andenarde ; le Duc d'Anjou, Albst ; les gens du Duc de Parme, Lore & Verdugo, Steuwig. On renvoie les troupes estrangeres au Duc de Parme : celles des Estats sont aussi extrêmement puissantes. Le Duc d'Anjou, ayant attendu vainement du secours de son frere, prend une resolution horrible. Il s'empare, par force, de plusieurs villes des Confederéz. Ses gens sont chassés de la ville de Bruges : mais sur tout il tente malheureusement la prise de celle d'Anvers. Les Belges se trouvant choquez de son entreprise : en leur offre des effets de la clemence du Roy : toutefois le Prince d'Orange est d'advis qu'on ne doibt point quitter le Duc d'Anjou. Le Roy de France affectionne cette affaire. On travaille dans Dunquerque à quelque accommodement avec le Duc d'Anjou ; lequel, apres plusieurs plaintes, se retire en France. Prieres faites par les Belges au Roy de France. Mort du Duc d'Anjou. Dunquerque vient en la puissance du Duc de Parme : & cette perte n'est pas encore capable d'apaiser les dissensions. Le Prince d'Orange se retire en Zelande : & cependant le Duc de Parme prend plusieurs villes. Chastiment de Hogius, dont les impostures troubleient la Hollande. Le mariage de Truchses est cause d'une nouvelle guerre. Ayant esté chassé par ses ennemis, il se refugie vers le Prince d'Orange. Tassis prend la ville de Zuyphen. Herenberg avec ses fils se retire vers les Espagnols. Imbise & Chomay entreprennent de lever la Flandre aux Espagnols. Le Duc de Parme se sert de l'occasion, qui luy est offerte. Le pais de Waes & plusieurs petites villes se rendent à luy. Chomay range sous l'obéissance des Espagnols la ville de Bruges ; qui est suivie de plusieurs autres petites villes. Ceux de Gand pressent Imbise du dernier supplice. Le Duc de Parme assiege l'Escale. Ceux d'Anvers elevent deux forts. Le Prince d'Orange est tué dans la ville de Delft. Ses affaires domestiques sont embrouillées. Ses quatre mariages. Ses funeraillles celebrées avec un tres-grand deuil. Son fils Maurice luy succede, Hohenlo luy est donné pour lieutenant. Guillaume de Nassau gouverneur de Frise pacifie avec beaucoup de prudence les discordes des Frisons. Contrainte perseverance des Confederéz. Le Duc de Parme pourfuit vivement le siege de l'Escale par luy commencé. Il prend Tenerrinde & Vidorde. Les Gantois se rendent à luy. Dexterus de Richardot. On restablit la citadelle de Gand. Ceux d'Anvers implorent le secours de leurs allies. Les peuples veulent laisser passer les occasions de les secourir. Deplorable estat des Confederéz. Le Roy de France & la Reine d'Angleterre les consolent. Ils font en doute auquel des deux royaumes ils se doivent joindre. Ils preserent celui de France ; & en sont refusés.



LE Duc d'Anjou ayant fait un voyage en Angleterre, pour confirmer l'alliance de ce royaume avec sa nouvelle principauté, pleut tellement à la Reine, soit par sa personne, soit à cause de sa fortune où l'on voyoit lieu d'en esperer une plus grande, que l'on commençoit desja à proposer leur mariage sous de certaines conditions, quoy que la religion y apportast quelque sorte d'obstacle. Le bruit qui courut de cette seconde alliance réjouit infiniment les Belges ; mais il fut vain : soit que l'on eut seulement feint ce dessein pour

1581.

Le Duc d'Anjou negeu inutilement son mariage en Angleterre.

1582.

*Estant retour-
né aux Pais-
bas, il en ac-
cepte la prin-
cipauté.*

*On luy presen-
te des loix.*

donner une couverture à quelque ruse ; soit que le succès de cette negotia-
tion eut esté empêché par les mécontentemens du Roy frere de ce Duc ,
ou mesme par la temerité de ce jeune Prince, malheureuse en ce point, qu'il
ne vouloit rien obtenir que par la voye des armes. Estant donc retourné
aux Pais-bas avec un magnifié appareil, il prend en main l'administra-
tion de la principauté, sous le nom de Duc dans le Brabant, & dans la
Flandre sous celuy de Comte, ce qui se fit avec toutes sortes de pompes &
de ceremonies. Outre les anciennes loix du gouvernement, il luy en fut
encore pteserit de nouvelles ; suivant le traite fait auparavant à Bordeaux
sur ce sujet : & entre autres conditions il fut arresté qu'une fois l'année on
assembleroit les Estats des Provinces Confederées ; sans le consentement
desquels on ne pourroit faire aucune paix avec les Espagnols, ny choisir au-
cun General des armées : & que quand les mesmes Estats le desireroient ,
tous les soldats estrangers seroient congediez. Que quand il s'agiroit de
regler la Religion, ou de distribuer les garnisons estrangetes, chacune des
nations Confederées donneroit son advis. Que les mesmes nommeroient
trois des Gouverneurs qu'on leur donneroit : & si dans ce choix elles se trou-
voient en different, que le Duc d'Anjou en donneroit la decision. Que
deux François pourroient avoir seance dans le Senat : & que le choix des
autres Senateurs appartendroit au Senat, pour le present, & pour l'avenir au
Prince ; lequel neantmoins n'en choisiroit point, que parmy le nombre de
ceux, qui luy auroient esté nommez par les Belges, ausquels on donneroit
aussi les premieres charges de la Cour. Pour les dépenses de la guerre, outre
le domaine principal, on promit chaque année deux millions quatre cens
mil florins : à la charge que s'il estoit besoin de faire une plus grande dépen-
se, le fonds en seroit suppléé des deniers particuliers du Duc d'Anjou, ou de
ceux du Roy son frere.

*Méconce-
ment de la no-
blesse Belgeque.*

ses raisons.

Les choses ayant esté réglées de la sorte, il y avoit quelque esperance que
malgré la difference des religions, les uns & les autres s'accorderoient en-
semble à l'avenir : & que ceux qui suivoient la Religion Romaine demeu-
reroient fidelles au party à cause du Duc d'Anjou ; comme pareillement les
Reformez, à cause du Prince d'Orange : & pour cet effet, on avoit permis
aux premiers d'exercer leurs ceremonies dans Anvers, & non ailleurs, à la
charge qu'ils presteroient serment au nouveau Prince aussi-bien que les au-
tres Belges. On tesmoignoît donc publiquement toute sorte de joye, & le
Duc ne se monstroît pas negligent de faire paroistre au peuple de l'affabilité
dans son visage, & de l'affection dans ses discours. Mais ceux d'entre les
nobles qui restoient affectionnez au party de Philippe, se falsoient tacite-
ment de voir qu'on eut placé sur le throne des Ducs de Bourgogne, un Prin-
ce sorty d'une nation, qui leur avoit esté si long-temps ennemie ; ils se plai-
gnoient en secret qu'on avoit voulu changer de Prince, afin de mesler les
Belges parmy les François, gens avec lesquels on ne pouvoit trouver de
paix assurée ; & contre qui l'on avoit eu la guerre depuis tant de siecles,
qu'il estoit impossible que l'ancienne inimitié ne durast encore. Le menu
peuple mesme avoit bien de la peine à bannir de sa memoire le scrupuleux
souvenit de son ancien serment ; & l'obeissance que l'on doit porter au
Prince legitime quel qu'il puisse estre. Entre les Reformez mesmes il s'en
trouvoit aussi, qui apprehendoient que leur religion ne se corrompist parmy
l'assistance qu'elle recevroit de ceux qui estoient d'une Religion contraire :
& davantage les plus prudens apprehendoient le danger, que la discorde
pour-

pourroit causer, & la cruauté qu'on éprouveroit de la part des François, s'il falloit qu'au lieu d'associez ils devinssent ennemis. Mais quand on vint à découvrir, que par un traité secret il avoit esté accordé, qu'encore que le Duc d'Anjou eut esté receu Prince de tous les Belges, neantmoins pour ce qui regardoit les Hollandois & les Zelandois, il ne devoit avoir aucun droit de principauté sur eux, hors celuy du nom, & cela pour un temps seulement, alors le Prince d'Orange, qui avoit esté l'auteur de cet accord, estoit hautement accusé d'avoir voulu prendre sa part en la domination du Duc d'Anjou : & de s'estre réservé dès le commencement de la guerre les Provinces les mieux fortifiées, pour les retenir sous sa puissance. En effet son nom ayant dès auparavant servy de titre & d'inscription aux ordonnances & autres actes publics, dans la Hollande & dans la Zelande, il ne regissoit plus ces païs comme un simple Gouverneur, mais comme un Prince souverain : veu même que la pluspart des habitans le nommoient desja Comte : & qu'il ne s'en falloit que fort peu de suffrages, qu'il ne fut publiquement admis en cette dignité : mais lors qu'en ce point il se prepaçoit à recueillir le fruit de ses longs travaux, la mort, ainsi que nous raconterons cy-apres, arresta le cours de ses desseins. Au contraire, il estoit excusé de quelques autres : lesquels se fâchant d'estre seuls assujettis aux François, tesmoignoient qu'ils eussent mieux aymé obeir à celuy-cy, & qu'il n'estoit point à blâmer dans son procedé ; puisque ne se sentant pas assez puissant de luy même, pour defendre tous les Belges à la fois, il avoit eu raison de prendre un associé, pour en tirer quelque secours. Mais la grandeur de l'affection, que le peuple avoit pour luy, se reconnut principalement dans sa maladie, quand il eut esté blessé par un des assassins que le Roy d'Espagne avoit suscité contre luy : car les habitans de la ville d'Anvers, où cette action avoit esté commise, se rendoient dans les temples, pour y répandre leurs larmes & leurs plaintes ; implorant l'assistance du Ciel, avec autant d'ardeur que si l'on eut esté en danger de perdre le pere commun de la patrie. Enfin la santé luy fut rendue pour lors : mais le reste de ses jours fut continuellement poursuivy par les attentats des Espagnols : si bien que l'on surprit encore, & mêmes par plusieurs fois, des meurtriers qui tâchoient de ravir la vie du Duc d'Anjou & la sienne.

Merveilleuse affection du peuple pour le Prince d'Orange.

Se voir persécuté par les ennemis Espagnols.

Cependant, comme les troupes de ce Duc s'avançoient, le Duc de Parme mena son armée en Flandre, où il assaillit Audenarde, ville qui tire son origine des anciens Nerviens, lesquels occuperent autrefois tous les environs de la riviere de l'Escaut ; & apres un siege de trois mois il se rendit maistre de cette place, par le moyen de son artillerie : ce qui luy fut d'autant plus facile, que les habitans n'avoient pas voulu recevoir une garnison capable de les defendre. De là ayant transporté son camp dans le voisinage de Bruxelles, pour tâcher d'incommoder la ville, les vivres de la campagne ayant esté consummez, & les rigueurs de l'hiver ayant extremement abbattu le courage des soldats, il fut obligé de se retirer. Il se fit aussi quelques attaques soudaines, qui eurent du succès de part & d'autre : car le Duc d'Anjou prit la ville d'Alost, que l'ennemy avoit occupé : & les gens du Duc de Parme surprirent celle de Lire, par la lâcheté & perfidie de quelques uns de sa garnison : cette place estoit merveilleusement commode pour la guerre à cause du voisinage d'Anvers. Il se fit aussi quelques combats légers, avec des avantages pareils : & plusieurs Anglois deserteurs de leurs troupes, furent méprisés des Espagnols, vers lesquels ils s'estoient retirez : ce qui servit

Cependant le Duc de Parme prend Audenarde.

Le Duc d'Anjou Alost ; les gens du Duc de Parme, Lire.

1582.

*Verdugo ayant
eu son ar-
qui la ville de
Lochem,
renvoya de
celle de Ste-
wic.*

d'exemple aux autres, pour les rendre plus fidelles à leur party. Incontinent apres Verdugo investit Lochem, petite ville de la Gueldre, voisine de celle de Zutphen, & s'estoit proposé de l'assamer : neantmoins il fut contraint de l'abandonner apres qu'on y eut fait entrer des vivres jusques à trois fois. Mais le mesme s'empara de la ville de Stenwic, contre laquelle on avoit fait si souvent des entreprises : & il vint à bout de la sienne sans aucun travail, ayant esté favorisé par les tenebres & par l'imprudence des habitans.

*Philippe ren-
voya des sol-
dats étrangers
au Duc de
Parme.*

Cependant Philippe, jugeant parce qu'il avoit en teste le Duc d'Anjou, qu'il estoit besoin d'employer beaucoup plus de soins & plus de forces qu'au paravant, avoit renvoyé au Duc de Parme les troupes Italiennes & Espagnoles; sans que personne eut osé se fier assez aux conditions du traité d'Arras, pour contredire ce retour : car il avoit luy mesme allegué pour excuse de son dessein, que quand on avoit promis de mettre les soldats étrangers hors des Pais-bas, on avoit presuppôse, que toutes les Provinces obéiroient entierement : mais que ce point ayant manqué, le lien de l'obligation devoit estre sans forces, puisque la cause estoit sans effet. La revue de ces troupes ayant esté faite, il se trouva qu'elles composoient soixante mille fantassins, & quatre mille hommes de cavalerie; (nombre qui est toujours demeuré, ou qui a esté mesme augmenté jusqu'à ce jour :) & l'on tient que leurs payes montoient par mois à plus de sept cens mille florins, & que les autres dépenses de la guerre alloient à la moitié de cette somme : de sorte que dans les Pais-bas outre les tributs domestiques, Philippe n'envoyoit pas moins de deux millions de florins tous les ans : tant les Espagnols dependent d'argent inutilement à faire la guerre contre les Belges. Et l'on croit que ceux là seuls qui avoient autrefois mal réussi dans les affaires des Pais-bas, & qui craignoient que d'autres ne réussissent mieux qu'eux, empêchèrent qu'on n'envoyast de plus grandes sommes.

*Les troupes des
Estats sont
aussi extrême-
ment puissan-
tes.*

D'un autre costé les Estats, pour donner une reputation plus excellente à leur nouvelle principauté dans ses commencemens, firent monter leur subsistance, pour chaque année, jusques à quatre millions de florins : au lieu des deux millions quatre cens mille qui estoient desja tout prests : & cet argent servoit à payer les François, les Allemans, les Anglois, & les Ecossois, qui marchoient sous les drapeaux des Estats outre les Belges. Enfin les troupes des uns & des autres estoient puissantes : mais on retenoit la pluspart des soldats dans les garnisons : de sorte que comme il n'y avoit aucunes separations de frontieres, & qu'on les avoit distribuez dans les places, selon que les aventures de la guerre en avoient donné sujet, ils estoient toujours prests à s'entrechoquer. Jusques là, le Duc d'Anjou avoit toujours esperé que son frere luy donneroit secours, pour ayder à renverser cette Monarchie, contre laquelle les Rois de France avoient combattu pres de deux cens ans avec tant de differens succès, qu'apres plusieurs pertes d'hommes & de finances, & par le moyen de divers traitez, ils l'avoient rendue égale à la leur : mais quoy que la Reine Catharine de Medicis eut desja commencé à tenter la conquête du Portugal, neantmoins Henry n'osoit ny se declarer ouvertement contre la domination d'Espagne, ny mesme essayer secretement d'affoiblir une puissance, qui luy estoit si suspecte. Car Philippe l'avoit desja prevenu, ayant à force d'argent achepté des esprits mutins, pour se servir d'eux à troubler la tranquillité du royaume de France : ce trafic luy ayant esté assez facile, puis qu'il avoit de si beaux moyens de donner, & que cette nation n'est que trop capable de brouiller gratuitement. Vne partie donc

*raisons pour
lesquelles on ne
luy en avoye
point.*

donc de ceux qui avoient esté gagez par argent, laquelle avoit le plus de credit à la Cour, empêchoit ouvertement Henry d'employer ses armes ailleurs, que contre les ennemis de la Religion Romaine, & les autres, dont la trahison estoit encote plus subtile, sous l'apparence d'un plus prudent advis, soutenoient qu'il n'estoit ny juste ny utile au Roy de depenfer les finances pour le service d'autrui, & pour maintenir un Estat dont la succession ne luy avoit point esté promise : mais qu'il estoit bien plus à propos de laisser les Belges & leur nouveau Prince dans leur indigence, jusqu'à ce que n'ayant plus de ressource, & se voyant reduits à l'extremité, ils se soumissent volontairement à prendre des loix de luy, puisque cette puissance des Espagnols dans les Pais-bas, étant si voisine des François, seroit toujours assez tost tenversee, pourveu qu'elle ne le fut point pour d'autres que pour eux. Outre ces raisons, Henry, de son propre mouvement, estoit assez porté à la rigueur contre le Duc d'Anjou : non que ce Prince l'eut offensé, mais parce qu'il avoit luy mesme offensé son frere, & que plus d'une fois, moins pour des crimes que pour des soupçons, il l'avoit retenu captif assez estroitement. Toutes ces choses donnerent lieu à ce jeune Prince de suivre un conseil horrible, plein de desespoir, & dont le succès fut extremement dommageable tant à luy qu'aux Confederez. Car comme il vint à considerer qu'il tomberoit facilement dans le mépris chez ces peuples, n'ayant pû leur apporter le secours qu'il leur avoit promis, & ne leur servant desja que d'un pesant fardeau, sous le vain tiltre d'une puissance inutile, puis qu'on voyoit non seulement les loix, mais encote l'autorité de plusieurs, le tetenir dans de certaines bornes, insupportables à ceux qui semblent nez pour regner, & qu'ayant demandé assez de fois, que l'on apportast quelque changement aux conditions de son traité, il n'avoit pû l'obtenir; enfin se representant, qu'il ne commandoit que par emprunt, il se resolut de s'attribuer une puissance absolue par le moyen de la force. Dans ce dessein, il donna charge à ses Chefs les plus affidez, & à leurs garnisons, de se saisir des meilleures places de Flandre, & se reserve la ville d'Anvers comme la capitale; où estoit mesme le Prince d'Orange, qu'il voyoit plus favorisé que luy : & auquel il sçavoit que, par une convention tacite, il devoit faire part de sa principauté : joint que les Deputez des Estats estoient aussi dans la mesme ville, & que tous ensemble estoient les plus grands obstacles que sa domination pût avoir. Il est vray-semblable qu'il fut poussé à cette entreprise non seulement par ceux, qui avoient une correspondance secrette avec l'ennemy, & dont la fidelité s'estoit laissée corrompre à force d'argent : mais encore par les François mesmes, qui s'estoient tousjours promis dans les Pais-bas le pillage des villes, ou quelque autre plus grande proye, & mesmes les charges & les dignitez de la Republique, dont neantmoins ils se voyoient exclus par les loix : & cette convoitise n'a pas esté particuliere aux seuls François; car tout autant de nations, que les Belges ont associées avec eux, sont tombées dans le mesme vice. Le dessein du Duc succeda dans les places où ses garnisons se trouverent les plus fortes, & les François prirent, en Flandre, Ternermonde, Vilvorde, Dixmude, & mesmes Dunquerque, ville maritime, dont la situation estoit extremement commode pour les convois de France. Dans Bruges, les soldats qui y estoient desja en garnison, & ceux qui arriverent encore pour s'en saisir, furent abusez par une ruse des Magistrats extremement adroite : car ceux-cy ayant conduit les mestres de camp dans le palais, comme si ç'eut esté pour deliberer avec eux de quelque

1582.

1583.

Cela fait prendre une resolution horrible au Duc d'Anjou.

Ses auteurs.

Il s'empara de plusieurs villes.

Ses soldats sous chasser de Bruges.

1583.

*Sur tout il
toute malheu-
reusement la
prise d'An-
vers.*

affaire de consequence, ils les contraignirent aussi-tost de mander à leurs soldats, par des lettres écrites de leur main, qu'ils fortissent incontinent de la ville : à quoy les troupes se resolurent aisément d'obeir, dans la crainte qu'elles avoient du peuple qui s'estoit mis en armes. Mais dans la ville d'Anvers le danger fut beaucoup plus grand, & l'issuë du dessein bien plus sanglante ; quoy qu'auparavant il en eut paru quelque indice au Prince d'Orange & aux principaux officiers, & qu'ils y eussent pourveu autant, que le desir qu'ils avoient de dissimuler leurs soupçons l'avoit pû permettre. Les troupes des Suisses & celles des François estoient arrivées : & les uns & les autres se promettoient qu'après s'estre emparez, comme ils avoient fait fort à propos, du fort d'Eindhoven, & avoir mis les Espagnols en fuite, ils pourroient sans difficulté se tendre maistres de la province du Brabant. Le Duc donc, accompagné de ses gardes & de ses domestiques, les alla trouver sous les murailles, comme s'il eut esté faire une reveuë ; & commanda incontinent qu'on mist à mort les sentinelles & qu'on se faist des portes, afin que le passage fut ouvert à son armée. Enfin il en estoit desja entré dixsept compagnies, qui couroient par les ruës comme victorieuses, criant, vive la Messe, qui est un sacrifice de la Religion Romaine, duquel ils avoient pris le nom pour signal de leur conspiration. Mais à ce bruit inopiné les habitans s'estant levez de table, car de fortune ils disnoient pour lors, & ayant pris les armes promptement, ils commencerent à se presenter au devant des soldats du Duc, pour les empêcher de passer plus outre. Peu à peu les troupes bourgeoises se grossirent : & s'estant jointes ensemble de toutes parts, avec un merveilleux courage & une parfaite concorde, parce qu'il s'agissoit de defendre leurs familles & leurs biens, elles s'eventrèrent de telle sorte, qu'elles repousserent les François vers la mesme porte par laquelle ils estoient entrez. Ce fut en eet endroit principalement, qu'il se fit un horrible massacre : car comme le passage estoit assez estroit, ceux de dehors, qui taschoient d'entret dans la ville, empêchoient la sortie de ceux qui fuyoient, & les morts mesmes ne permettoient pas aux vivans de se sauver. Alors le Duc reconnut la folie de son entreprise par son malheureux evenement : si bien que sa conscience & la honte de son crime le rendant intetdit, joint qu'il se trouvoit en mesme temps dépourveu de toutes commoditez, il entraîna avec luy le plus de troupes qu'il peut : & parmy les dangers extremes dont sa vie estoit menacée, & la fascheuse perte des siens, il prend la fuite par le milieu d'une campagne pleine de marécages, & se retire enfin au delà de la riviere de Dile.

*Le Duc d'An-
jou s'enfuit
avec ses trou-
pes.*

*Plusieurs d'en-
tre les Belges
se trouverent
assembles, de son
entrepris.*

*Le Duc de
Parme leur
offre à tous des
effets de sa
dangence du
Roy.*

Vne injure si inouye aigrit merveilleusement le courage de plusieurs d'entre les Confederez : qui dès auparavant ne vouloient pas trop de bien aux François : & le Duc de Parme secondé par les Belges, qui suivoient son party, ne manqua pas dans cette occasion de tepresenter aux autres par plusieurs lettres, le malheureux succès de leur revolte, & les outrages qu'ils avoient éprouvez dans leur nouvelle principauté ; bien plus cruels que ceux qu'ils avoient tasché d'éviter en secouant le joug de leur ancienne obeissance. Ce qui leur devoit apprendre qu'il n'y avoit point de plus doux commandement que celuy des Princes legitimes, & que ce n'estoit pas une chose fort seure pour les peuples de se rebeller parmy tant de toyaumes. Que neantmoins si apres une si fascheuse experience de cette verité, ils vouloient rentrer dans leur devoir, il leur promettoit toute sorte d'effets de clemence de la part du Roy, & des conditions pareilles à celles des autres peuples.

Le

Le Prince d'Orange voyoit bien que les Espagnols tascheroient de se servir d'une conjoncture si propre pour eux à renouër leur paix avec les Provinces ; & quoy que ses conseils eussent si malheureusement reüssi , & que ce fâcheux succès luy eut fait perdre l'affection principalement de tout le menu peuple des Provinces Confederées, neantmoins lors qu'on luy demanda son advis ; il s'excusa premierement de tout son pouvoit contre ce que l'envie luy eut pû reprocher , & puis en suite il declara hardiment que si les Belges eussent pû gouverner leur Republique en bonne intelligence les uns avec les autres , c'estoit une chose indubitable qu'ils eussent fort bien fait de ne se pas soumettre à un seul Prince, & mesme à un estrangier : que neantmoins pout le present il ne s'agissoit pas de sçavoir s'ils devoient abandonner celuy qui avoit commencé le premier à violer les droits publics , veu que les articles de leur traitté avoient amplement pourveu à ce point ; mais qu'il estoit besoin seulement qu'ils considerassent jusques où leurs forces pouvoient aller. Et puis qu'en effet ils avoient fort peu de soldats , & que le Duc d'Anjou se voyoit maistre de beaucoup de puissantes villes , il ne leur restoit plus que de resoudre s'ils aymoient mieux, que ces places tombassent en la puissance des Espagnols qu'en la leur : & qu'apres tout , quoy que la Republique des Confederez eut sujet de se plaindre & des Espagnols & des François , neantmoins il luy importoit extremement de choisir avec lequel de ces deux peuples elle se devoit reconcilier pour l'avenir. Car la domination de ces premiers, qui s'estoit affermie par la longueur du temps, trouveroit toujours assez de moyens d'opprimer la liberté publique : au lieu que si les autres vouloient derechef attenter contre un peuple , qui se seroit remis en bonne intelligence avec eux , ils ne trouveroient jamais personne qui les voulust seconder. Et qu'ainsi il estoit beaucoup plus utile d'éprouver de nouveau l'alliance des François ; puis qu'estant une fois tombez dans une faute dont ils avoient esté punis , ils n'auroient jamais assez d'audace pour ofer encote commettre le mesme crime. Et que davantage il estoit juste aux Confederez de se représenter à eux mesmes , par une reflexion favorable, que pout un outrage qu'ils venoient de recevoir du Duc d'Anjou, ils en avoient aussi receu auparavant plusieurs bons offices, puisque l'année precedente on avoit veu par le secours de ce Prince leurs villes protégées , & l'effort de leurs ennemis renversé : de sorte qu'apres cette consideration il leur seroit facile de renouër avec les François leur premiere concorde pour la guerre ; si le Duc vouloit se ressouvenir de sa faute , & si les Belges la vouloient oublier. Aussi-tost que cette harangue eut esté finie, la plupart commencerent à excuser l'imprudence d'un jeune courage , qui se sentant sorti d'un sang royal , & ayant veu qu'on ne les caressoit d'aucun tesmoignage d'obeissance , ny de respect , ou que mesmes les mépris de quelques uns alloient jusques à le desobliger, ne s'estoit pas neantmoins porté à commettre des meurtres , ou à exercer des rapines : mais seulement à chercher quelque feuteté pour sa puissance , par un chemin que de mauvais conseillers luy avoient malheureusement enseigné. Outre cela le Roy de France recommandoit son frere par des promesses & par des menaces couvertes : c'est pourquoy on commença à proposer au Duc, qu'en rendant aux Confederez les villes qu'il tenoit sous sa puissance , il se retirast à Dunquerque ; où l'on envoyroit des personnes qui accommoderoient le reste des differens. Enfin apres de longues deliberations , tandis que de sa part il refuse de rendre les villes , & que les Belges de leur costé refusent des vivres à ses gens, dans l'ap-

1583.

Toutefois le Prince d'Orange est d'avis qu'en ne doit point quitter le Duc d'Anjou.

Le Roy de France ne peut prendre cette offre à cœur. On travaille dans Dunquerque à quelques accommodemens avec le Duc d'Anjou.

pre-

1581.

*On envoya
Biron pour
s'opposer au
Duc de Parme.
Le Duc d'Anjou
fut plusieurs
plains.*

prehension du menu peuple, qui conservoit avec trop d'opiniastreté la mémoire des perils recens, & qui n'estoit pas capable de considerer de plus grandes choses; ny de songer aux precedens avantages; il fut resolu que l'on envoyoit Biron General de l'armée Françoisse, afin qu'il s'opposast aux efforts du Duc de Parme, lequel pour lots, apres avoir pris quelques villes du Brabant, ravageoit toute la Province: mais les armes de ce nouveau Chef n'eurent pas beaucoup de succès, & la negotiation tiroit toujours en longueur à cause de plusieurs difficultez: parce que le Duc d'Anjou se plaignoit le premier qu'on ne l'avoit appelle à la principauté, que pour luy en donner le nom sans effet; puisque l'estat des finances publiques, & les plus grandes affaires luy avoient tousjours esté cachées; sans qu'on luy eut laissé le pouvoir de faire aucun bien à personne: & qu'ainli il ne falloit pas s'estonner si à l'imitation de tant d'autres, qui apres avoir esté invitez au gouvernement des Belges, avoient éprouvé mille fascheux témoignages d'un changement d'affection pour eux de la part du peuple, il avoit essayé, mais non pas sans beaucoup de repugnance, à se delivrer de la dépendance d'autrui. Entre ses demandes, la principale estoit, qu'on ne luy refusast pas une chose, que les autres Princes avoient tousjours obtenue: qui estoit, qu'outre le Conseil public il eut dans sa maison son Conseil particulier: & cette coustume que ses officiers faisoient valoir, estoit louée principalement par Jean Bodin son Chancelier, dont l'esprit s'est assez fait connoître par ses écrits; mais apres tout, cet article estoit celuy pour lequel les Belges avoient le plus d'aversiõ. Les François à cette demande en adjoûtoient aussi, par forme, quelques autres, en faveur de la Religion Romaine. Tandis que ces dissetens s'agitoient, le Duc se trouvoit presque enfermé dans Dunquetque, voyant qu'un nouvel ennuy se joignoit à ses vieilles douleurs, & que les maladies commençoient à diminuer la grande quantité de monde, qui s'estoit jettée dans une si petite ville, il se retira en France: soit afin que le changement de lieu changeast sa melancholie; soit (comme il est vray-semblable) que les mécontentemens, qui duroient encore entre son frere & luy, le conviasse d'aller chercher des occasions pour rentrer en grace. Mais quoy qu'il en soit, ce depart n'estoit que pour un temps, & tant qu'il fut au monde, les Belges ne cessèrent de luy envoyer des Ambassades, afin qu'il vint soutenir leur republique prest de tomber: & mesmes ils prioient instamment le Roy d'embrasser ouvertement la cause de son frere: ou s'il ne le pouvoit, qu'il voulust au moins les assister d'hommes & d'argent, & fermer tous les passages des vivres de France à leurs ennemis; protestans que s'ils obtenoient cette grace, ils ne feindroient point de luy deferrer la succession de leur principauté sous de mesmes loix que celles de ses autres sujets. Et en telle sorte que les Pais-bas retourneroient apres plusieurs siècles sous l'ancienne domination des Rois de France, pour composer un mesme corps avec le reste de leur Royaume. Mais toutes ces négociations cessèrent, tant par les malheurs qui survinrent, que par la mort du Duc d'Anjou: & ce Prince survesquit à son honneur & à son deshonneur tout ensemble dixsept mois pour le plus. Les uns creurent qu'il avoit esté mis hors du monde par les debauches; les autres par du poison, & quelques autres encore par une fascherie d'esprit. Mais l'issue qu'il éprouva, luy a esté commune presque avec tous ceux, qui devant luy, ou apres luy, ont voulu abuser des occasions que les malheurs des peuples affligent leur ont offertes. On fit ses funerailles sans y représenter aucune marque de la principauté

*Il se retira de
Dunquetque
en France.*

*Princes fautes
par les Belges
au Roy son
frere.*

*Mort du Duc
d'Anjou.*

cipauté qu'il avoit eue dans les Pais-bas, ny des exploits qu'il y avoit achevez : le tout ayant esté donné au silence par le Roy son frere ; qui n'osant choquer l'Espagnol dans une infinité d'occasions importantes, apprehendoit mesmes de le choquer en des choses frivoles. Des que le Duc d'Anjou avoit commencé à sortir de Dunquerque, les troupes Françoises, qui avoient esté laissées en garnison dans la ville, apres avoir receu leurs monstres, avoient commencé à s'escouler, ne se pouvant fier à des peuples qu'elles avoient offensés ; de sorte que le Duc de Parme donna ordre à quelques uns de ses capitaines d'investir, avec peu de monde cette ville depourvue de soldats & de vaisseaux : & en suite luy mesme vint avec une armée compllette pour former un siege parfait. Biron avoit eu ordre de suivre l'ennemy, & le combattre : mais ceux de Gand, suivant la vieille haine qu'ils gardoient contre le Duc d'Anjou, & estant bien aises d'avoir un nouveau pretexte de se mutiner, refuserent le passage aux François ; alleguant qu'il n'estoit pas raisonnable qu'ils fussent obligez de se fier aux troupes de celuy qu'ils ne reconnoissoient plus ny pour Prince ny pour amy. Ce fut donc principalement par l'opiniastreté de ces gens là que la ville de Dunquerque tomba sous la puissance des Espagnols : & depuis cette perte, les Confederez n'ont trouvé aucune assurance proche de ces rivages : car c'est un lieu tellement depourveu de havres qu'on n'y sçauroit qu'à peine rencontrer des abris pour les moindres barques : de sorte que les pirates, qui s'y retirent, ont accoustumé lors qu'ils voyent le temps commode, d'aller épier que les navires des Hollandois & des Zelandois se mettent sur l'Ocean, pour aller pescher ou trafiquer, & les guettant dans ce passage, où le voisinage de l'Angleterre rend la mer plus estroite ; il les attaquent & les détroussent ; leur estant facile, apres avoir fait leur coup, de se sauver en pleine mer, se trouvant aydez de la legereté de leurs brigantins, ou dans les guez prochains ayant à faire à de grands vaisseaux de guerre qui ne les y peuvent suivre. Mais apres tout, la perte signalée d'une telle place ne fut pas capable de flechir l'obstination & les mutineries des Flamens, de sorte que pour les contenter, il fallut congédier Biron avec son armée. Le Prince d'Orange avoit remontré à ces opiniastres, qu'ils trahissoient leur Republique, & la mettoient dans le hazard de tomber sous la puissance d'un ennemy plein de courage & de bonheur ; mais apres tout il ne pût obtenir d'eux qu'ils se fiasent aux François : & luy mesme à cause de ceux-cy estoit tellement suspect, que comme un jour dans la ville d'Anvers on eut faussement donné à entendre qu'il avoit introduit les François dans la citadelle, pour les rendre maistres de la ville, les habitans coururent incontinent aux armes : mais ce Prince, qui ne trouvoit rien de si estrange ny de si fascheux, que de se voir redouté de ses citoyens, ne pût supporter le changement qui se montroit dans leurs visages : ny le silence soupçonneux qu'ils faisoient paroistre devant luy, au lieu des acclamations pleines de réjouissance, qu'il avoit accoustumé de recevoir de leur part : de sorte qu'il abandonna cette ville, où il avoit fait son séjour ordinaire six ans durans ; & se retira en Zelande comme au lieu le plus assuré de sa domination ; pour se delivrer de l'ingratitude qu'il éprouvoit de la part des siens ; & des trahisons qu'il avoit à craindre de la part de ses ennemis.

Dunquerque depourvue de garnison vint en la puissance du Duc de Parme :

Cette perte n'est pas encore capable d'affaiblir les desjoints.

Le Prince d'Orange se retire en Zelande.

Cependant le Duc de Parme prend plusieurs villes.

Mais le Duc de Parme, ayant trouvé dans cette absence une occasion d'accroître ses victoires, prit par composition la ville de Nieuport située au costé d'oit de Dunquerque sur le mesme rivage : & davantage il prit, dans

1583. le pais qui est plus avant, la ville de Dixmude, celle de Furnes, & celle de Bergues sainte Vinoc; de sorte que les Flamens detestoient tousjours la guerre de plus en plus: mais la plupart d'entre eux conservoient un si opiniastre souvenir de ce qui s'estoit passé sous le Duc d'Anjou, que plustost que de recevoir les François, ils marchandoient de se donner aux Espagnols mesmes. Environ ce temps, un homme de bas lieu, nommé Hogius, entreprit de troubler la Hollande, par des discours & par des escrits assez pleins de hardiesse: car sans craindre de deshonorer sa propre mere, il aspirait à la vaine gloire d'avoir esté engendré par Charles le Quint, à cause de quelque ressemblance de visage qu'il avoit avec cet Empereur: & pour cette raison les Espagnols, luy ayant donné quelque esperance que Philippe le reconnoistroit pour frere, il attiroit par ce moyen à l'obeissance de la maison d'Autriche, plusieurs personnes qui n'estant pas satisfaites de l'Estat present de la republique, se portoient au desir des nouveutez: mais cette conspiration fut estouffée presque dès sa naissance par le chastiment de son auteur, qui fut puny du dernier supplice. On commença aussi une guerre dans l'Electorat de Cologne, laquelle prit son origine de ce que l'Archevesché de cette ville avoit esté transféré à Ernest de Baviere; à cause du mariage de Truchses Archevesque precedent. Car celuy-cy estant devenu espris aveuglement de l'amour d'une fille de condition, n'avoit point fait de difficulté de l'espouser: ce qui n'est pas permis aux Prestres par les loix de l'Eglise Romaine; quoy qu'elles rolerent facilement les actes d'impudicité hors le mariage. Il commença donc pour sa premiere defense d'opposer les loix divines aux loix humaines: & pour le surplus, ne pouvant pas seul faire teste à ses ennemis, il avoit donné charge à Casimir, & à Nuenare Comte de Meurs, qui avoient sous leur commandement chacun une petite armée, d'essayer à conserver les villes de sa jurisdiction: mais ayant esté depouillé de la plupart de ses places, tant par les forces de son ennemy, que par la trahison de ses propres sujets, il fit alliance avec les Provinces Confederées, & se retira vers le Prince d'Orange: en suite de quoy il se vengea du mieux, qu'il luy fut possible, par plusieurs pillages qu'il exerça durant cette guerre, qu'il avoit rendu comme l'accessoire d'une plus grande. De quoy l'Espagnol ne fut point fâché; puis que cela luy servit d'un pretexte pour porter ses armes sur les frontieres d'Alemagne, qui avoient tousjours esté l'ancienne retraite des bannis du Pais-bas.

*Hogius, trou-
blee la Hol-
lande par la
hardiesse de ses
conjectures, est
puny du der-
nier supplice.*

*Le mariage de
Truchses, cau-
se de la guerre
de Cologne.*

*Ayant esté
chassé par ses
ennemis, il se
refugia vers
le Prince d'O-
range.*

*Tassie prend
la ville de
Zutphen.*

*Les forces des
Confederés,
paraissent par
leur diserte.*

La prosperité du Duc de Parme, dont les armes se fortifioient chaque jour, s'accroit encore en ce que Tassie l'un de ses Colonels luy gagna la ville de Zutphen; par un stratageme qu'il executa avec l'ayde d'un simple soldat qui estoit prisonnier entre les mains; apres cette prise tous les pais qui sont entre la riviere du Rhin & celle de l'Ysel, estoient travaillez par les courtes des Espagnols sans qu'il fut possible de leur en fermer le passage; puisque mesmes la ville de Zutphen fut inutilement assiégée par les Confederés; qui s'opiniastrant dans des discordes continuelles, faisoient perir leurs forces & les occasions de les employer. Cependant la plupart des grands de leur party voyant les affaires publiques desesperées, taschoient d'y appliquer un remede particulier; en recherchant pour eux seul la faveur du Roy & le pardon des fautes passées; ce qu'ils ne pouvoient obtenir que par le moyen de quelque grande entreprise faite au desavantage de leurs Associés. Et ainsi Guillaume Comte de Heremberg, lequel ayant espousé une sœur du Prince d'Orange, avoit esté compagnon de ses premieres esperan-

ces & de ses premiers perils, se resolut, par une legereté d'esprit, de mettre entre les mains des victorieux le pais de Gueldres dont il estoit Gouverneur; mais sa mauvaïse intention fut prevenüe. Neantmoins ayant esté laissé en liberté sur sa parole, il se retira vers les ennemis: mais il n'adjoûta point d'autres forces à leur party que celles qu'ils pouvoient esperer de la valeur de ses fils; qui se laisserent attirer à sa revolte apres avoir eu part à ses dignitez, mais non pas à ses crimes. On donna aussi-tost son gouvernement au Comte de Nuenare. Mais la province de Flandre estoit en un pitoyable estat: car le Duc de Parme assiegeoit Ipre; & ceux de Gand avoient rappellé Imbise, non pour autre raison que parce qu'il gardoit une vieille haine contre le Prince d'Orange & contre les François. Cet homme donc, ayant derechef obtenu la souveraine Magistrature de la ville, ébranloit merueilleusement les esprits de la populace, par le moyen de quelques harangueurs seditieux: & d'un autre costé la ville de Bruges, voyant la guerre allumée dans la Flandre, avoit pris pour Gouverneur Charles, Prince de Chimay: il estoit fils du Duc d'Arcoet; & avant quelquefois changé de party selon les occasions, sans neantmoins s'éloigner des intentions de son pere, dans ses revoltes; il avoit aussi tesmoigné quelque changement de religion: & cela avec d'autant plus de soin, que tout ce qu'il en faisoit paroistre, n'estoit qu'une pure feinte: toutefois par cet artifice s'estant insinué dans l'esprit de ceux qui interpretoient au peuple les Escritures saintes, il abusoit de la credulité de ces hommes peu rusez: & par leur moyen il se rendoit recommandable aux affections de la populace. Cependant ny luy ny Imbise ne cessioient point de tenir secrettement des conférences avec des personnes de la Religion Romaine; quoy que publiquement on les vist tous deux persecuter ceux de cette secte, tantost en faisant arrester les uns prisonniers, & tantost en bannissant les autres: de sorte que par cette dissimulation ils avoient si bien gagné l'esprit de l'autre partie du peuple qui suivoit la religion Reformée, qu'il eut esté impossible de concevoir aucun soupçon contre eux, sans encourir la haine de tout le monde. Ce fut par ces moyens que ces deux hommes entreprirent seuls de livrer entre les mains de l'ennemy toute la province de Flandre, qui estoit encore fortifiée de tant de bonnes villes. Pour parvenir à ce but, & pour faire croire premierement qu'on n'avoit aucun besoin de rappeler les François dans le pais, ils propoïoient une alliance du costé de l'Allemagne, ou avec Truchses ou avec Calimir: ce qu'ils ne mettoient pas en avant pour aucune apparence qu'ils vissent de faire réussir cette conjonction; mais seulement pour faire écouler le temps propre à remedier aux maux de la Republique, afin que quand la saison en seroit passée, il ne restast plus d'autre esperance au peuple, que celle de se remettre entre les mains de ses premiers maîtres. Ainsi il arriva que ceux qui loïoient la paix, eurent premierement la liberté de parler; & qu'en suite leurs paroles furent écoutées, & acquirèrent de l'autorité parmi le peuple. Mais ils avoient dressé leur batterie en telle sorte, qu'ils propoïoient la paix au peuple, non pas comme si on l'eut eue faire avec le Duc de Parme, ou avec les Espagnols; mais comme si on l'eust eue traitter seulement avec les villes du Pais-bas, qui s'estoient remises sous l'ancienne domination de leur Prince: car cette proposition sembloit plus populaire; & pour la rendre encore plus plausible, ils adjoûtoient que Philippe estoit rentré dans des sentimens equitables; qu'il se contentoit, pour l'avenir, de la simple obeïssance qu'il pouvoit exiger comme Prince: & que pour ce qui concernoit

1583.

*Harlemberg
Gouverneur
de Gueldre, se
retira vers les
Espagnols &
fut fils avec
luy.*

*Le Comte de
Nuenare luy
succeda.*

*Imbise est rap-
pellé par les
Gantois.*

*Chimay Gouverneur
de Bruges.*

*Ces deux en-
treprirent
de livrer la
Flandre aux
Espagnols.*

1583.

les choses divines, il en laissoit le soin à Dieu seul. A ces discours on joignoit aussi plusieurs libelles qui couroient parmy le peuple ; & par lesquels on attaquoit rudement, tant les François, que ceux d'entre les Belges qui par la longueur d'une guerre, dont la partie estoit si inégale, faisoient consumer misérablement les forces publiques & particulieres de tous les Pais-bas. On soustenoit qu'il ne restoit plus aucune esperance aux peuples de se pouvoir défendre d'eux mesmes ; ny d'entrer en aucune alliance avec l'estranger : puis qu'on voyoit le plus puissant Roy de l'Europe les tenir presque enfermez par ses armes & par ses victoires continuelles : & que cela tesmoignoit manifestement que Dieu n'agreoit pas que l'on ensanglantaît ses sacrifices ; ny que le libre exercice de la religion s'acquist par la violence & par les massacres. On remontoit que les premiers Chrestiens avoient volontairement souffert la domination des Princes quoy que profanes, & mesmes en des temps qu'on les voyoit exercer contre eux toutes sortes de cruauté : par ce qu'ils croyoient que cette souffrance estoit une necessité que Dieu leur avoit imposée ; & que lors qu'il avoit voulu la finir, il n'avoit pas mis les armes entre les mains des peuples, mais il avoit changé ceux qui les regissoient. Que quand une fois l'administration souveraine de la paix & de la guerre a esté mise entre les mains du Prince, il ne reste plus aux sujets que la patience & les supplications : & que mesme la pieté se conserve mieux parmy les oppressions, qui luy donnent lieu de se recueillir en soy mesme, qu'elle ne fuit parmy les trop grandes libertez, qui sont souvent cause qu'elle se relâche. Que veritablement sous Charles & sous Philippe les supplices ont fait mourir plusieurs personnes, mais que les armes en ont encore fait mourir davantage : & que les premiers ont eu ce bonheur de n'estre pas morts par leurs crimes, au lieu que parmy les guerres civiles ceux qui reçoivent la mort, & ceux qui la donnent, sont également coupables. Que quoy que l'on s'imagine, ce n'a pas esté l'interest de la religion qui a cause la guerre ; mais bien plustost l'ambition de quelques personnes, qui ont essayé par l'embrasement universel de leur pais, d'empêcher la ruine particuliere de leurs familles.

*Le Duc de
Parme se sert
de l'occasion.*

Le Duc de Parme, qui n'estoit pas ignorant de toutes ces pratiques, pressa l'occasion de les faire réussir : & ayant élevé plusieurs forts à l'entour d'Ipre, afin de n'avoir pas besoin de tant de troupes pour continuer le siege de cette ville, il donna au Vicomte de Gand & à Montigny une armée à conduire vers les parties septentrionales de la Flandre, afin que l'autorité de ces deux seigneurs Flamens fortifiast l'affection de ceux qui favorisoient son party, & que ceux qui ne vouloient pas l'embrasser, y fussent contraintes malgré'eux, quand ils verroient qu'on auroit fermé le passage à toutes les assistances qu'ils pouvoient esperer. En cette derniere partie de la Flandre que la riviere de l'Escaut, n'ayant point encore esté-intertompue dans son cours, separe de la province du Brabant, & qu'en suite la même riviere, apres avoir esté coupée par l'Isle de Beveland, embrasse, & divise d'avec la partie meridionale de Zelande, il se trouve une contrée, que l'on nomme le pais de Waes, laquelle estoit pour lors gouvernée par Steland, homme qui n'estoit pas plus affectionné au bien de la patrie, qu'Imbise ny que Chimay, de sorte que quand les deux Chefs du Duc de Parme furent arrivez en ce pais, ils s'en rendirent maistres par la trahison du Gouverneur : & s'emparent pareillement des villes de Hulst & d'Axelle, comme aussi d'un chasteau nommé Rupelmonde, qui n'est pas peu celebre dans les anciennes

*Le pais de
Waes, & plusieurs
autres petites
villes se rendent
à luy.*

histoires

histoires de Flandre. L'origine de ce nom vient d'une petite riviere appelée Rupelle, qui s'écoule dans celle de l'Escaut, en un endroit assez voisin de la ville d'Anvers, laquelle est située sur l'autre rive du fleuve. La ville d'Alost, qui s'avance un peu davantage vers le cœur de la Flandre, fut pareillement mise entre les mains des Espagnols, par sa garnison composée de soldats Anglois; auxquels il estoit deub quelques montres par les Flamans, qui n'avoient pas esté beaucoup soigneux de les payer, quoy qu'ils se vissent en un temps où tous leurs soldats estoient conviez à se rendre, tant par les forces de leur ennemy, que par la necessité d'argent où ils se trouvoient réduits, & mesme par l'exemple de leurs voisins. Mais au contraire, les Brabançons & les Zelandois ne manquerent pas de rompre les digues de la riviere de l'Escaut, pour la répandre dans la campagne; & de baltir des forts au delà, tant pour defendre leurs rivages, que pour faire des courfes sur ceux de l'ennemy.

1583.

Ceux du Brabant rompent les digues de l'Escaut, & inondent la campagne.

Cependant les Chefs du Duc de Parme, afin d'émouvoir des seditions dans les deux plus grandes villes de la Flandre, par la grandeur des maux qu'elles souffriroient, se camperent entre Gand & Bruges; & fermerent tous les passages qui pouvoient favoriser la navigation des rivieres; afin de leur oster le moyen d'avoir des vivres. Ce qui fut cause qu'en l'une & en l'autre de ces villes, les sectateurs de la Religion Romaine, & ceux qui suivoient le party d'Espagne, comme le chemin le plus asséuré pour parvenir à la paix; soit qu'en effet leur sentiment fut tel, ou qu'ils se servissent seulement de ce nom & de ce pretexte pour trahir leurs compatriotes; ne s'amusoient plus à murmurer tout bas, ou à faire des assemblées secretes; mais comme ils se voyoient les plus forts & les plus autorisez chacun dans leur ville, ils s'efforçoient hautement, soit par les persuasions, soit par les menaces, d'attirer tout le reste du peuple à leur devotion: si bien que dans Bruges principalement, les autres habitans leur ayant abandonné la place, ils demurerent enfin les maîtres. Et ce fut pour lors, que Chimay commença de faire éclatter son dessein: toutefois quelques fideles Magistrats en ayant donné avis au Prince d'Orange, il donna ordre au Chef de la garnison de l'arrester prisonnier. Mais Chimay avoit desja gagné celuy-cy à force de presens: & se servant de cette occasion pour persuader à la populace que les ennemis avoient dressé des embusches contre luy & contre la ville mesme, il donna les charges & les dignitez publiques à ceux de sa cabale, apres les avoir ostées aux autres; & par l'assistance de ceux-cy il fit en sorte que la ville fut enfin remise sous la puissance du Roy, & sous l'obeissance de l'Eglise Romaine. La ville de Dam fut aussi renduë à l'Espagnol, & avec elle cette Communauté franche, laquelle ayant esté autrefois exemptée de la jurisdiction de Bruges, & de la plupart des impositions, qui se faisoient ordinairement sur les terres, fut, pour cette cause, nommée Franconat; & dans les assemblées des Estats de Flandre elle avoit tousjours possédé le privilege de pouvoir donner sa voix, aussi bien que les plus grandes villes de la Province. En suite dequoy la ville d'Ipre, qui tient apres Gand & Bruges le troisieme rang entre les principales de Flandre, ne voulut pas balancer davanrage entre les maux du siege qu'elle souffroit, & les offres qui luy estoient faites d'une paix commune avec les autres. Ceux de Gand mesmes vinrent jusqu'à parlementer par des deputez, par une treve, & par des ostages; toutefois la ville fut conservée, par le trop peu de soin qu'Imbise telmoigna de cacher sa trahison: car pour obliger doublement les Espagnols, il avoit en-

1584.

Les gens du Duc de Parme se campent entre Gand & Bruges.

Chimay ran-ge sous l'obais- sance des Espagnols la ville de Bruges.

qui est suivie de plusieurs autres.

1584.

*Les Gantois
poussent im-
pulse du dor-
mier supplice.*

*Le Duc de
Parme assiege
l'Escaut.*

*Ceux d'An-
vers, pour as-
seurer leur na-
vigation, ele-
vent deux
forts.*

trepris ouvertement, & à la veuë d'un chacun, de leur livret Tenermonde, petite ville, que Rihove son Gouverneur avoit toujours courageusement defenduë sous l'autorité du Prince d'Orange : & parce qu'on s'opposoit à son mauvais dessein, il enstema les Magistrats de la ville dans le palais, se pre-
paroit pour les assieger par le moyen d'une troupe de soldats, qu'il avoit pris entre ceux de la garnison : mais ces deux attentats si hardis choquerent tellement l'esprit de tous les habitans, qu'après avoir esté convaincu de trahison, il fut enfin puny du dernier supplice. Exemple bien remarquable d'une ambition infortunée ! ce vieillard après avoir exercé les premières charges, & possédé les premières dignitez de sa ville, avec l'affection de tout le peuple, qui s'estoit montrée si constante pour luy, se laissa enfin emporter, parmy les dissensions civiles, jusqu'à un tel excès, que la grandeur de ses crimes estouffa dans le cœur de ses citoyens tous les sentimens de pitié qu'ils eussent pû avoir pour luy. Le chef du party ayant esté mis à bas, encore que le tumulte ne laissât pas de durer, neantmoins ceux qui s'opposoient au dessein de faire la paix avec l'Espagnol, demurerent les plus forts pour quelque temps : mais le Duc de Parme ayant presque enfermé la ville par le moyen des troupes, qu'il avoit mises à l'entour, se contenta de la laisser exposée à la faim & à ses discordes continuelles. Aussi avoit il conceu dans son esprit de bien plus grandes esperances, & un bien plus grand travail. Car voyant que ses troupes estoient lestes & fleurissantes, & que toutes les forces des Confederez se consumoient inutilement au siege de la ville de Zutphen ; il entreprit de se rendre maistre de l'Escaut, & de la ville d'Anvers, la plus renommée de toutes celles des Pais-bas ; laquelle estant située sur cette riviere, reçoit par son moyen les convois de la Zelande, & les distribue à tout le reste du Brabant. Ainsi pour dire le vray, entre toutes les villes des Confederez, il n'y en avoit plus qu'une qui fust assaillie par les armes ; les autres estant seulement attaquées par la disette & par la crainte. Le Duc de Parme donc, ayant campé une partie de son armée au delà de la riviere, chassa premietement les navires Beligiques, que l'on y avoit mises pour la garder ; & couvrit, en suite, l'une & l'autre rive d'artillerie & de soldats. Il est vray que dès auparavant ceux d'Anvers, voyant que toute la frontiere de Flandre, qui regarde leur pais, s'estoit renduë à leur ennemy, avoient pris soin, pour asseurer leur navigation, d'elever deux forts ; dont l'un estoit au dessus de leur ville proche du bourg de Lillo, & l'autre sur les limites de la Flandre, derriere Hulst, petite ville du pais de Vaes ; mais ce dernier, qui n'estoit pas encore achevé, fut assiegé & pris par les ennemis : tourefois l'autre fut defendu avec beaucoup de courage, & conservé après plusieurs pertes des Espagnols, par Teligny, fils de la Nouë, imitateur des vertus d'un si excellent pere.

Mais lors que de toutes parts les malheurs estoient prests d'assaillir la Republique, ils furent poussez contre elle tout à coup par le trépas du Prince d'Orange ; qui survint en une saison extremement importune si l'on considere les Confederez, dont les affaires embarassées & presque abbatuës ne se pouvoient débrouïller, ny relever que par la prudence de ce Chef ; mais si nous ne considerons que luy mesme, on ne peut dire qu'il soit trop tost decedé ; puis qu'ayant attaché tres-estroittement sa fortune avec celle du peuple, il luy fut ravy en un temps que les malheurs de la Republique s'augmentoient tellement chaque jour, que depuis son decès on l'a veuë presque toute tenversee & atterrée, tant par ses discordes intestines que par les victoi-

victoires continuelles de ses ennemis, jusqu'à ce qu'enfin la bonne fortune des Confederez, & s'il faut ainsi dire, le Prince d'Orange même, se soient veus revivre en la personne de son fils. Cette mort arriva en la ville de Delft, par un coup de pistolet que receut ce Prince, par la main de Balthazar Gerard, Bourguignon : lequel ayant esté porté à cette entreprise ou par le zele qu'il avoit pour son party, ou par la recompense que l'Edit de proscription avoit promise à ceux qui en viendroient à bout, se montra merveilleusement ferme & assuré, tant pour commettre cet attentat que pour en souffrir la punition. Aussi ne manqua-t'il pas de gens qui le loüerent apres sa mort : & toutefois lors que les partisans d'Espagne demandèrent qu'on leur permist de donner des témoignages d'une alegresse publique, leur adversaire estant hors du monde, le Duc de Parme se montrant soigneux de sa reputation, & de conserver les droits de la guerre, fut honteux d'accorder cette permission. Le Prince d'Orange en mourant avoit seulement adressé ces paroles vers le ciel ; Seigneur, ayez pitié de vostre peuple. C'est pourquoy ceux qui avoient eu une connoissance plus particuliere de son interieur, depuis qu'il estoit devenu vieux, ne firent aucune difficulté de croire que la diversité des accidens, qu'il avoit éprouvez depuis sa jeunesse, jusqu'à l'âge de plus de cinquante ans qu'il avoit atteints, ne l'eust rendu capable de concevoir une veritable pieté, aussi bien que de supporter patiemment la vicissitude des choses humaines : & sur tout depuis qu'ayant entrepris la defense d'une cause pleine d'envie & de difficulté, il s'estoit veu continuellement persécuté, tantost par les armes & pat les inimitiez de ceux qui estoient plus puissants que luy, tantost par les reproches & par la mediance de ses pareils, & mesme bien souvent par les crieries & par les mécontentemens du peuple. De sorte que l'on peut à bon droit dire de luy, que comme il a tousjours fait voir une fermeté de corps que le travail n'avoit jamais affoiblie, il a de même fait voir une grandeur de courage, que ny la prosperité, ny la mauvaise fortune n'ont jamais ébranlée. Et je croy qu'il est à propos que pour produire un exemple de peu de convoitise, & de peu de bonheur, je remarque icy que le Prince d'Orange n'a jamais acquis autre chose dans les guerres civiles que la gloire d'une sage conduite ; & que loin d'y avoir augmenté les biens de sa maison, qu'il avoit tousjours volontairement employez pour l'avancement du bien public, il laissa apes sa mort ses affaires domestiques extrêmement embrouillées, entre les mains de plusieurs enfans ; qu'il avoit eus de quatre divers mariages. Sa premiere femme, sortie de la maison d'Egmont, estoit Comtesse de Buren & de Lerdam : & il eut d'elle Philippe, son fils aîné, que l'on emmena captif en Espagne ; & Marie qui fut mariée au Comte de Hohenlo. De sa seconde femme, qui estoit fille du Duc de Saxe, Electeur de l'Empire, il eut Maurice & sa sœur. En troisieme nocces il avoit pris une femme dans la maison de Bourbon, de laquelle il n'eut aucuns fils, mais il en eut plusieurs filles, qui furent toutes puissamment pourvues soit en France, soit en Allemagne. Enfin sa dernière femme qui le vid mourir entre ses bras, estoit fille de Gaspard de Colligny, autrefois Admiral de France, & chef du party des Reformez ; & celle-cy fut mere de Henry Frederic. Au reste les peuples Confederez, dans la celebration des funerailles du Prince d'Orange, témoignèrent le plus grand deuil dont on ait jamais entendu parler ; & leur affliction alloit presque jusques au desesperoir ; mais ils receurent une consolation dans leur tristesse, en ce que le Prince Maurice, qui pour lors estudioit en

Le Prince d'Orange est tué dans la ville de Delft.

Priere pieuse qu'il fit en mourant.

Il laisse ses affaires domestiques extrêmement embrouillées.

Ses quatre mariages.

Ses funerailles celebrees avec un grand deuil.

1584.

*Sam fils Ad-
miral luy suc-
cède.*

*Perion qui
luy est laissa
en la succession
de son Pere.*

*Hohenlo luy
est donné pour
Lieutenant en
la Hollande &
en la Zelande.*

*On donne le
gouvernement
de Frise à
Guillaume de
Nassau.*

*Discorde des
Frisonz.*

*pacifié par
Guillaume de
Nassau.*

Philosophie à Leyden, se trouva capable, par les excellentes inclinations qu'il tesmoignoit pour la vertu, d'estre appelé à l'administration des affaires publiques en la place de son pere, dans le desir qui portoit les peuples à reconnoître par cette voye les bienfaits dont ils se sentoient redevables envers l'auteur de leur liberté. Le Prince d'Orange, dans le partage de ses biens, luy avoit assigné entre autres possessions celle de Flissingue; place que sa situation rend invincible, & celle de Vere; qui sont deux villes de Zelande, qu'il avoit achetées de ceux qui les tenoient sous le tiltre de Marquisat, & lesquels en cette qualité avoient le premier rang en l'assemblée des Estats de cette Province: outre que ces deux villes avoient aussi reçu le droit de suffrage au mesme rang que celles de Middelbourg, Ziericzee, Goe-se, & Tole; les privileges de leur Abbé, qui avoit accoustumé de donner la premiere voix, demeurant abolis. Mais parce qu'on cherchoit chez les estrangers à qui donner la souveraine administration de toutes les Provinces en general, on donna seulement à ce jeune Prince le gouvernement de Hollande & de Zelande; dont la Lieutenance fut confiée au Comte de Hohenlo, qui s'estoit rendu celebre par plusieurs beaux faits d'armes. Et afin d'honorer de plus en plus cette illustre famille; & que la Republique se rendist aussi plus recommandable envers la Noblesse estrangere, on mit le gouvernement de la Frise entre les mains de Guillaume, fils de Jean, Comte de Nassau, qui avoit desja esté employé en ces quartiers là par le defunt Prince d'Orange son oncle. Il est vray qu'il se trouva dans cette Province des personnes; qui vouloient qu'on preferast ceux de leur païs dans la possession de cette charge; se montrant, en ce point, jaloux de leur liberté, trop à contre-temps, & en une saison où ils n'estoient pas seulement capables de la souffrir, puis qu'ils taschoient de la ruiner par des dissensions intestines. Mais la principale cause de leur discorde procedoit de ce que d'un costé le siege de la justice souveraine, estably sous les Ducs de Bourgogne, voulant faire passer l'ancienne coustume pour une loy, pretendoit que la direction des affaires luy appartenoit principalement; & d'autre part les Deputez des Estats de Frise, qui composoient comme un Senat nouvellement estably dans le païs, tant par l'advis du Prince d'Orange, que par l'exemple des peuples voisins, s'opposoient à la pretension des juges; qui ne representoient que le corps de bourgeois de chaque ville, au lieu que les autres representoient celuy des Gentilshommes possedans des fiefs dans le païs. Enfin ces deux puissances estoient sur le point de s'entrechoquer: & Verdu-go, l'un des chefs Espagnols, qui n'estoit pas homme à laisser passer ces sortes de conjonctures si favorables à son party, se trouvant proche des lieux avec une armée fleurissante, employoit en mesme temps la crainte & l'esperance pour gagner le peuple; en luy faisant feste de la clemence du Roy, que les villes desja teconciliées avoient mise en une haute reputation: mais Guillaume de Nassau, par sa moderation, estant demeuré comme mediateur entre ces deux partis qui avoient divisé le peuple, fit en sorte d'empescher les premiers & les plus rudes efforts de leur discorde: & cependant, pour s'opposer aussi aux ennemis, s'estant rendu present de tous costez sur les frontieres de sa Province, il leur osta toute sorte d'occasions, hors qu'ils exercerent quelque pillage dans la campagne. Et ainsi estant resté assez de loisir au peuple pour en venir à quelques propositions d'accommodement, & pour choisir des arbitres de part & d'autre, il fut enfin arresté que le devoir des Deputez des Estats consisteroit principalement à faire executer les ordon-

ordonnances des assemblées & à regler les affaires journalieres de la Republique : & que d'autre part la charge du siege de justice s'employeroit à decider souverainement les differens en matiere civile, apres que les juges inferieurs en auroient premierement pris connoissance ; & que pour les matieres criminelles ils en connoistroient directement & en dernier ressort, selon qu'il s'estoit autrefois pratiqué du temps des Ducs de Bourgogne. Que les memes juges souverains, comme moins sujets aux cabales que le reste du peuple, regleroient l'election des officiers de ville, avec l'assistance & l'avis du Gouverneur : excepté toutefois que les habitans de Leuwarden & de Franeker, se voulurent reserver le droit d'élire eux memes leurs Magistrats. Ces petites villes, qui n'estoient autrefois que des villages, divisez en trois païs que l'on nommoit Ostergoa, Westergoa, & Septfoests, s'estoient attribué le droit de suffrage avec les autres ; & la guerre ayant du depuis confirmé & accru leur autorité, cela fut cause que dans cette derniere assemblée des Deputez elles obtinrent la troisieme part en l'administration des affaires ; neantmoins, apres tout, ces differens ne furent pas si bien terminez, que quelquefois les vieilles inimitiez ne se renouvellaient, & sur tout lors qu'il s'agissoit d'imposer de nouveaux subsides. Mais dans ces occasions le Gouverneur pouvoit empêcher que la pluralité des voix ne prevalust contre son intention : & il s'estoit réservé ce privilege suivant l'usage des nations voisines ; chez lesquelles les Princes avoient anciennement introduit cette coustume, avec assez de prudence, pour ce qui concernoit leur interet ; mais non pas sans danger pour la liberté du peuple, laquelle a tousjours beaucoup à craindre, si la puissance que ce droit donne n'est temperée par une grande prudence, & par une affection pour le bien public extremement genereuse.

Au reste, je croy qu'il sera bien difficile de n'admirer pas le courage & la resolution des Confederez dans toute l'histoire de leurs guerres ; mais principalement en cet endroit, lors que l'on considerera que ny l'infidelité de leurs associez qui les abandonnoient de toutes parts, ny la quantité des impôts que les victoires continuelles de leurs ennemis les avoient obligez d'augmenter si souvent, ny memes la mort du Prince d'Orange leur chef ne les pûrent faire resoudre à rechercher leur ennemy d'aucun accommodement ; dans l'opinion qu'ils avoient que l'amorce de ce nom de paix ne rafchoit qu'à les attirer sous la servitude. Toutefois le Duc de Parme ne laissoit pas de les l'appeller au repentir, & à leur ancienne obeïssance, comme si jusqu'icy il eust moins fait la guerre contre eux que contre le Prince d'Orange ; lequel ayant esté le seul auteur de leur revolte, s'estoit veu frappé à mort par un coup de la vengeance divine. Mais enfin quand ce Duc vid que l'on rejettoit constamment toutes ses propositions, jugeant que ce seroit son plus court d'achever le siege de la riviere de l'Escaut, comme il l'avoit desja commencé, il fait bastir des forts sur les digues du Brabant, & les ouvre en quelques endroits, où il luy sembla à propos d'inonder les campagnes voisines. En suite, ayant abandonné le siege du fort de Lillo, qu'il avoit quelque temps poursuivy assez inutilement, il fait incontinent marcher ou plustost voler son armée vers Tenermonde, ville située en ce quartier de la Flandre, pour lequel les Comtes de cette Province ne tendoient anciennement aucun hommage ; ny aux Empereurs, ny aux Roys de France : & apres qu'il eut fait escouler les eaux qui environnoient les murailles de la ville, il obligea les soldats, qui perdoient par ce moyen leur

Courage & perseverance des Confederez.

Le Duc de Parme pour suit vivement le siege de l'Escaut par lequel commenç.

Il prend Tenermonde ;

1584.

*Et Vilvorde.**Les Gantois se rendent à lay.**Dexterité de Richardot.**On rétablit la citadelle de Gand.**Cette et Anvers implorèrent le secours de leurs associés.**On ne finit à qui rendre obéissance.**Les peuples voisins laissent passer les occasions du secours.*

meilleur rempart, de traiter de leur reddition. Cet exploit achevé, il envoya son armée au delà de l'Escaut, pour rompre le commerce que la ville de Bruxelles avoit avec celle d'Anvers, & cependant il prit Vilvorde petite ville située entre cette rivière & celle du Sinne. Environ ce temps, les Gantois qui voyoient les armes de Hollande employées trop loin d'eux, & n'en esperoient plus aucun secours, se résolurent de prévenir par un prompt accord la nécessité qui menaçoit leur ville : & ils furent induits à suivre cette voye par l'entremise de Champigny, lequel ayant esté par eux mêmes arresté prisonnier, & du depuis remis en liberté sur sa parole, pouvoit seurement exercer la charge de Député. Mais l'on a pareillement eu en grande estime la dexterité dont Richardot se sceut servir dans cette négociation : car en proposant les conditions de la paix, quoy qu'il eust eu charge de rejeter l'exercice de la nouvelle Religion, il garda cet article sous le silence, jusqu'à ce qu'il eust entièrement porté les habitans à faire la paix, afin que quand chacun s'y feroit résolu, il n'y eust plus aucune apparence ny aucune peur de s'en dédire. On louë encore une autre subtilité dont il s'advisa, en réservant au Duc de Parme la punition de six des habitans tels qu'il voudroit choisir : car cet artifice fut infiniment utile ; en ce que tous les bourgeois ensemble, craignant chacun pour soy, furent obligez de rechercher leur grace par toutes sortes de soumissions. Mais le Duc de Parme se ressouvénant du passé & craignant pour l'avenir, ne manqua pas de rétablir une citadelle dans la ville, pour pouvoir delà en avant retenir en bride l'insolence de ce peuple : après quoy, se voyant maître de toute la Flandre, à la réserve de deux villes maritimes, Ostende & l'Ecluse ; il entreprit pour favoriser la conduite des convois & des troupes de guerre, qui luy venoient de ces quartiers là, de faire tirer un canal jusqu'à l'endroit du rivage où il avoit campé son armée. Cependant, les Magistrats & les officiers d'Anvers, entre les mains desquels le soin de la ville avoit esté mis, commencèrent à rechercher le secours de leurs associés, à imposer de nouveaux subsides, enfin à lever de la soldatesque & dans les Pais-bas & dans l'Angleterre même. Aussi ce fut la seule chose dont ils eurent toujours abondance durant leur siège : car outre qu'il y avoit pres de quatre vingt compagnies de soldats destinées pour défendre la ville, il y avoit encore seize regimens, qui gardoient la campagne & la Province : mais par la trop grande quantité des Commandans l'obéissance demouroit en incertitude : parce que le Senat, les Magistrats, les Centeniers de la populace, & les Chefs de la milice partageoient la puissance souveraine, & deschiroient, s'il faut ainsi dire, le gouvernement de la ville. Mais on souffroit encore de plus fâcheux inconveniens, en ce que les inondations & les autres entreprises pareilles, qui eussent pû profiter au public, estoient souvent empêchées par la considération de quelques interets particuliers. Et mêmes les peuples voisins, à qui le salut de leur ville nourricière devoit estre aussi cher que le leur propre, s'attendant les uns aux autres, laisserent escouler le temps de la secourir lorsque le siege des ennemis n'estoit pas encore bien establi ; & puis lors qu'ils la virent reduite à l'extrémité, ils se résolurent hors de saison de hazarder leurs biens & leurs vies inutilement. Mais sur tout l'esperance que les Belges avoient mise en l'assistance des estrangers trompa extrêmement leurs desseins : car ils estoient arrivez jusqu'à ce point de misere, qu'ils cherchoient à se ranger sous la sujettion des Souverains, & n'y estoient pas même receus ; quoy que les forces du Roy d'Espagne, qui s'estoient si mer-

veil-

veilleusement accreûs en peu de temps, deussent donner beaucoup de crainte aux Princes voisins; & principalement lors qu'il auroit domté les peuples Confederez, & que ses armes ne setoient plus occupées contre ses propres sujets. Cependant ceux-cy n'avoient plus avec eux un Prince d'Orange, qui par sa constance les rendist capables de supporter leurs pertes, & qui apres tant de malheurs leur fist encote esperer une meilleure fortune. Car veritablement il avoit tousjours esté courtois & populaire; mais en telle sorte que la liberté ny la dignité des personnes n'avoient jamais pû l'obliger à la flatterie: & il ne s'espargnoit point à decouvrir & reprendre les vices d'un chacun, estant de sa part exempt de toute tache d'avarice. De sorte que cette seule consideration le rendant admirable, & son âge, sa noblesse, & son experience, le rendant agreable au peuple, il n'y avoit personne qui ne l'eust en veneration: la plupart estant portez à ce devoir par leur propre jugement, & quelques-uns par coustume & pour suivre l'exemple des autres. Si bien que quand cette teste fut à bas, l'obeïssance du peuple tomba avec elle: en telle sorte qu'il n'y avoit plus moyen de testablir la crainte ny le respect; sinon par l'appuy de quelque puissance estrangere: car l'autorité des Grands du pais ne possédant aucun éclat extraordinaire, & ayant mesme esté affoiblie par tant de pertes & de malheurs qu'ils avoient depuis peu éprouvez; non seulement la populace commençoit à les mespriser, mais le soldat mesme n'avoit plus de soin d'observer leurs ordres: & d'ailleurs il ne s'en trouvoit point parmy eux qui fussent pourvus de cette vieille experience, que le Prince d'Orange avoit tousjours fait paroistre; ce qui ouvroit un beau chemin au Duc de Parme, pour attirer les peuples dans cette servitude, qu'il couvroit du titre de reconciliation.

*Deplorable
état des Con-
federez.*

Pour ces raisons les Estats jugerent, qu'il estoit à propos de ptevenir le desespoir du peuple: & comme presque en mesme temps le Roy de France & la Reyne d'Angleterre envoyeroient vers eux pour partager leurs regrets, & pour les consoler tant de la perte de leur chef, que des autres infortunes qui leur estoient arrivées, ceux-cy en tirerent cette consequence assez vray-semblable; que si ces Princes voisins avoient quelquefois abandonné les Confederez à leur propre courage & à la puissance de leurs armes, ne les jugeant pas avoir besoin d'une autre assistance, maintenant, qu'ils les voyoient dans les dangers & dans la necessité d'un fidele secours, ils ne manqueroient pas de leur en donner. Mais apres tout les Provinces estoient en doute auquel des deux Royaumes elles devoient demander un Prince: car chacun sçavoit qu'autrefois la domination des François s'estoit rendue extremement odieuse en Italie; & celle des Anglois dans la France & dans la Irlande: qu'à la verité ceux-cy mesnagent les facultez du peuple, & n'en exigent pas beaucoup de tributs; mais qu'aussi les autres sont bien plus soigneux d'observer les loix, & donnent à la souveraineté des bornes bien plus estroites: que veritablement chez les François les mœurs sont corrompues par l'avarice; & que le service qu'ils rendent à leur pais, couste bien cher: mais que d'ailleurs chez les Anglois le droit de choisir leurs soldats, ou de regir ceux qui se sont mis en leur protection, est extremement rigoureux; & que quelque remede que les precautions d'un traité puissent apporter contre ce mal, elles n'empeschent pas qu'il ne se glisse peu à peu par l'usage & par l'exemple. Que veritablement la Religion des Provinces estoit commune avec celle d'Angleterre, au lieu que chez les François on s'efforçoit par toutes sortes de cruautéz & de perfidies, de

*Le Roy de
France & la
Reyne d'An-
gleterre les
consolent.*

*Ils sont en
doute auquel
des deux Ro-
yaumes ils se
doivent joi-
ndre.*

1584.

*Ilz preferent
celuy de Fran-
ce.*

l'arracher ou de l'abbattre : mais qu'en recompense la famille des Bourbons, qui avoit toujours appuyé cette profession, estoit dans l'esperance de succeder à la couronne ; au lieu que chez les Anglois la succession Royale estoit douteuse ; & que parmy ceux qui se la promettoient, la Reyne d'Escolle, attachée d'intérêt avec l'Espagne & avec le Pape, n'estoit pas la dernière sur les rangs. Que les forces de France estoient grandes & presque pareilles à celles d'Espagne : & que celles d'Angleterre estoient moindres ; mais maritimes. C'est ainsi qu'on mettoit dans la balance, de part & d'autre, les considerations du present & de l'avenir : mais enfin la France fut preferée par l'advis mesme des Anglois, qui se confessant les plus foibles, n'offroient rien autre chose que quelque secours d'argent, & mesme apres avoir receu des gages. Ainsi donc la necessité des Belges surmontra dans leurs esprits l'ancienne inimitié, qu'ils avoient tesmoignée contre les François, & que l'action du Duc d'Anjou avoit renouvelée : mais cette conjoncture descouvrit un grand point, & fit voir que les Confederez pouvoient se soumettre à l'obeissance d'un maistre ; mais non pas à celle du Roy d'Espagne : car les conditions qu'ils demandoient à Henry estoient bien moindres que celles qu'ils avoient prescrites à son frere : & leurs Deputez de peur de la mécontenter, declarerent des l'abbord leurs ordres les plus secrets ; & en retrancherent mesme toutes les choses qui pouvoient paroistre odieuses, & tesmoigner un trop grand amour pour la liberté ; telles qu'estoient par exemple celles-cy : qu'il fust en la puissance des Estats de s'assembler sans la permission du Roy : que les Belges seuls eussent rang dans le Senat : que les Gouverneurs & les Magistrats fussent choisis entre les personnes qu'ils auroient nommées : & que l'on n'admit dans les dignitez que ceux qui suiviroient la Religion publiquement receüe dans leur païs : il est vray neantmoins qu'il y avoit quelques Provinces qui n'avoient pas consenty, qu'on se relaschast sur ses articles.

*Toutefois, à
cause des dis-
cordes intesti-
nes, ilz sont
estondeus.*

Mais apres que toutes ces choses eurent esté agitées, par une negotiation bien plus lente que la necessité des affaires ne le desiroit, il arriva enfin, non moins contre l'intention du Roy que contre celle du peuple Belgique, que quoy que l'Espagnol fust presque également redoutable à l'un & à l'autre, neantmoins il ne leur fut pas possible de s'unir ensemble, ny d'asseurer leurs interets & leur puissance par un secours reciproque. Henry tesmoigna qu'il estoit extremement joyeux de l'honneur qu'on luy offroit, & qu'il eust esté bien content de l'accepter ; mais que les seditions intestines de son Royaume ne le luy permettoient pas. En effet comme la maison de Lorraine possedoit desja dans la France un pouvoir assez capable de donner de la jalousie à l'Estat, Philippe qui apprehendoit que les forces d'Espagne ne se diminuassent, & principalement en cette saison, avoit fait en sorte d'elever les principaux de cette famille à de hautes esperances, par les assistances secretes qu'il leur donnoit. Ceux-cy donc, apres avoir tramé une conjuration, se vantoient de maintenir la Religion Romaine, d'exterminer ceux qui la choquoient, de diminuer les impôts, & de produire enfin toutes sortes d'autres effets capables d'acquiescer la bienveillance du peuple : & comme le Roy eut manifestement tesmoigné qu'il les craignoit, ils commencerent à le mépriser avec autant plus d'insolence, qu'il montroit de facilité à leur accorder toutes choses. Mais sur tout depuis qu'on vid qu'il estoit sans enfans, que son frere estoit mort, que parmy les Princes de son sang Charles de Bourbon demouroit comme hors de rang, tant à cause de sa vieillesse que

que du degré qu'il tenoit dans l'Eglise; & que le reste de sa famille ayant esté excommunié par le Pape, il sembloit que la succession royale fust incertaine, les autres commencerent à se declarer plus ouvertement, & à mettre adroittement sur le tapis que leur famille sortoit de Charlemagne; dont la race ayant autrefois esté dépotiillée de ses droits, le Royaume avoit esté occupé par Hugues Capet & par ses descendans l'espace de plus de six siècles.

Ce fut donc par l'ambition de ceux-cy, que Henry donnant l'esperance de la paix pour couverture au peu de courage qu'il avoit d'entreprendre, se laissa long-temps solliciter & pousser de costé & d'autre, jusqu'à ce que les dissensions de son Royaume ayant esclaté & passé en une revolte manifeste, il apprit, mais trop tard, qu'à force de ceder à l'audace il l'avoit renduë encore plus hardie. Et ces nouveaux obstacles furent tellement capables de luy faire peur, que les Confederez ne pûrent pas mesme obtenir de luy un secours, qui se pouvoit cacher sous le nom de la Reyne Catherine de Medicis, sa mere, ou sous celuy du Roy de Navarre; ny que pour reduire l'ennemy à quelque necessité, on luy fermast le passage des frontieres de France.



ANNALES DES TROUBLES DU PAYS-BAS, LIVRE CINQUIESME.

SOMMAIRE.

Les Confederez ont recouru à Elisabeth. Le Duc de Parme assiege la ville d'Anvers & la prend, apres celle de Bruxelles & de Malines. Il reſtablit la citadelle. Le Comte de Hohenlo ayant vainement eſſayé de s'emparer de Belduc, Nimègue & Doornborg ſe rendent aux Eſpagnols. Elisabeth reſuſe la principauté des Confederez : mais elle leur promet du ſecours. Le Comte de Læſtre en eſt le Capitaine general. La Reyne n'approuve pas les honneurs exceſſifs que les Confederez rendent au Comte. Il aſpire à la principauté des Provinces unies, & blâmant les Eſtats en pluſieurs choſes, ſaſſe d'envoyer la populace contre eux. Il met des bornes à la navigation : & condamne les champs des Provinces ennemies à demeurer en friche & en deſert. Hennis rend la ville de Grave au Duc de Parme : Venloo ſuit la meſme fortune. Le Comte Maurice prend Axel. Schenk fortiſie Graveveerd. La ville de Nuy, ayant eſté priſe, avec quelques autres, par le Comte de Nieuwre, s'entre ſous l'obeiſſance du Duc de Parme. Le Comte de Læſtre eſt preſſé d'une infinité de plaintes. Il ſe ſaſſe de voir que les Confederez, ſ'attribuent la connoiſſance de la pluſpart des affaires. Il attire à ſon party les interpretes de la ſainte Eſcriture ; & l'affreux de la populace. Il ſe promet beaucoup d'asſiſtance des garniſons Angloiſes, & de Sonney. Prudente diſſimulation du Comte Maurice. Le Comte de Læſtre va en Angleterre. On offre de nouveau la principauté à Elisabeth : mais en vain. Le Comte de Læſtre revient long-temps en Angleterre ceux qu'on y avoit envoyez pour ſe plaindre de luy. Zutphen & la fortreſſe voiſine de cette place ſont livrez au Duc de Parme par quelques Anglois perfides. En l'abſence du Comte de Læſtre le ſouverain commandement des armées eſt donné au Comte Maurice. On apporte du temperament à l'Edit qui concernoit le transport des marchandises. Les Confederez s'adreiſſent des ruines du Brabant & de la Flandre. Le Comte de Hohenlo, ayant deſait celui de Hamtepenne, s'empare de Crevecoeur. Le Duc de Parme prend le port de l'Eſcluse : & le Comte de Læſtre, eſtiant de retour, impute aux Eſtats la faute de cette perte. Elisabeth a de l'inclination pour la paix. Les Eſtats reſpondent aux accuſations du Comte de Læſtre. Il ſaſſe de s'emparer par force de la pluſpart des villes : mais dans Leyden ceux de ſa cabale ayant eſté punis de mort, il ſ'en retourne en Angleterre, où il meurt ; apres avoir rommé à la principauté des Confederez. Schenk prend la ville de Bonne. On prepare une puiffante flotte en Eſpagne, pour ſubjuguer l'Angleterre : mais Philippe ſait ſemer des propoſitions de paix, afin de tenir ſon deſſein couvert. Elisabeth combat ſes riſques par d'autres pareilles. L'arrivée de la flotte ſait ceſſer toutes les diſſimulations. Les ſoldats des Provinces unies ſe mutinent ſans de poye. Abregé des conſiderations qui peuvent ſavoir connoiſſre par quel moyen les Confederez, apres tant de pertes ont peu reſiſter directes à la puiffance des Eſpagnols. Eſtats des frontieres de la Republique confederee. Comparaiſon de ſes forces & des manres de ſes habitants avec celles des ennemis.

1584.

Les Confederez, ayant eſté tourmentez en France, ont recouru à Elisabeth.

Cependant pluſieurs poſſiſſances ſont abandonnées à ſon party.



Pres la perte faite en France d'un temps ſi long, & dont meſme les moindres momens eſtoient d'un ſi grand poids, on eut recours à la Reyne Elisabeth ; laquelle veritablement ſe rendit aſſez difficile, à cauſe principalement, qu'on ne la venoit implorer que la ſeconde : & la negotiation de ſon alliance fut encore tirée en longueur ; juſqu'à ce que beaucoup de puiffantes villes, ſaute de ſecours, euſſent abandonné le party de la Republique. Cependant les

vaiſ-

vaiffeaux de Hollande chargez de munitions, malgré les armes & les machines d'Espagne, qui occupoient la riviere de l'Escaut, ne laissoient pas, quand le vent estoit favorable, de passer jusques dans la ville d'Anvers; où ils menetoient une telle abondance de vivres, que par la lesine que les Magistrats pratiqueroient hors de saison, il fut rapporté que le bled pourroit suffire si long-temps qu'on voudroit. Le Duc de Parme, qui avoit beaucoup moins de troupes que les assiegez, ne pouvoit pas esperer de les vaincre que par famine en leur ostant le passage des vivres : mais l'extreme largeur dont la riviere s'estend au dessous de la ville à cause des diverses embouchures, & la profondeur du flux de l'Océan qui se pousse jusques là, luy faisoient apprehender que son dessein de fermer le fleuve ne fust inutile : neantmoins parce que pour assieger la ville, il ne s'offroit point d'autre moyen, il se resolut d'y employer son soin & la diligence, & de donner quelque chose à la fortune, qui ne luy fut jamais si favorable qu'en cette rencontre. Car comme les Confederez s'imaginoient, que la nature s'opposoit à l'exécution de cette entreprise, ils negligentoient les occasions d'empescher les ouvrages des assiegeans, de sorte qu'ils en rendirent le succès aisé, pour l'avoir jugé impossible. On commença premietement à estreffir le fleuve, en y jettant aux deux bords une grande quantité de matériaux entre Ordam & Calloo, qui estoit l'endroit le moins large, en suite de quoy le milieu de la riviere fut rempli de vaiffeaux que l'on attacha ensemble, & que l'on couvrit à la maniere d'un pont afin de leur en donner l'usage aussi-bien que l'apparence. On adjoûta des forts sur le rivage avec des navires de guerre pour la defense des ouvriers : & sur le fleuve, tant devant que derriere, on ordonna des bateaux avec des poutres qui s'avançoient de front : afin que cela pût arrester les machines qu'on voudroit pouffet contre ce pont, pour en empescher la continuation. Et il n'y a point de doute qu'auparavant que l'ouvrage eut esté achevé, on le pouvoit troubler par beaucoup d'empeschemens qui eussent réussi : mais les Espagnols se montrèrent plus diligens à edifier que les Belges ne le furent à détruire : & ceux-cy donnerent l'hiver tout entier au Duc de Parme, dont les soins assidus estoient encore excitez par une nouvelle gratification, qu'il avoit depuis peu receu de Philippe, lequel luy avoit rendu dans son Duché de Parme la citadelle de Plaisance; qui avoit toujours esté occupée auparavant par une garnison Espagnole : si bien qu'à l'entrée du printemps il fut plus facile d'admirer, que de ruiner ce grand edifice, puis qu'il avoit receu sa dernière perfection; & qu'outre cela l'artillerie & les machines plantées de costé & d'autre sur les rivages, empeschoient qu'on ne le pût attaquer. Toutefois on avoit préparé pour ce dessein, formé trop tard, des vaiffeaux pleins de feux d'artifices de pierres, & de toutes les autres choses nuisibles qu'on avoit pû y enfermer : mais parce que d'une part le signal, concerté entre les assiegez & ceux qui les devoient secourir, fut donné à contre temps; & que d'autre part les executeurs de cette entreprise suivoient assez mal les ordres qu'on leur avoit prescripts; il arriva que tous ces grands appareils n'eurent aucun effet contre le pont. Ainsi la riviere de l'Escaut demeurant fermée, il ne restoit plus de voye pour mener des vivres aux assiegez; sinon en faisant passer des navires sur la campagne, que la riviere de l'Escaut avoit fort à propos inondée; mais la levée de Candestein, lieu où les troupes du Brabant avoient accoustumé auparavant de paistre en seureté, empeschoit maintenant cette navigation, parce que les ennemis s'en estoient emparez, & y avoient basti plusieurs forts;

1584.

*Lesine de ceux
d'Anvers
presque
hors de saison.*

*Diligence du
Duc de Parme
pour comba-
tre ceux
d'Anvers par
la faim :*

ses ouvrages.

*Négligence de
ceux d'Anvers
à les ruiner.*

*La citadelle de
Plaisance est
rendue au
Duc de Parme.*

1585.

les

1585.

*Après avoir
renté toutes
choses pour la
délivrance
d'Anvers, les
habitans
voyant que les
villes de Bru-
xelles & de
Malines s'a-
ssurent rendirent
au Duc de
Parme, se ren-
drent aussi à
luy.*

les assiegez ayant manqué de les prévenir. Neantmoins ceux-cy ayant envoyé de leurs gens pour se joindre à ceux de Zelande, n'avoient pas laissé d'attaquer cette levée, & s'en estoient presque tendus les maîtres : mais malgré leur valeur, l'artillerie des ennemis les incommoda si fort, & éclaircit tellement leur nombre, qu'ils furent contraints de se retirer. Cette défaite estouffia les dernières esperances de la ville d'Anvers, & ses habitans, qui estoient accoustumés au commerce, voyant que le passage de toute sorte de secours leur estoit fermé, ne purent souffrir davantage la nécessité de vivres qui commençoit à les attaquer. Et parce qu'auparavant la même incommodité, secondée par l'effort de quelques brouillons, avoit porté la ville de Bruxelles & celle de Malines à se rendre au Duc de Parme, & que leur fortune avoit esté extrêmement rude, en ce qu'après la perte de leurs privilèges, ils avoient esté obligez de se remettre du reste à la discrétion du Roy, pour en recevoir des conditions telles qu'il luy plairoit, ceux d'Anvers, auparavant que de se voir réduits à l'extrémité, se hasterent, durant cet espace de temps, d'acheter la clemence du Duc de Parme, lequel se hâtant aussi luy même de prendre possession de la gloire que la reputation de ce siege ville avoit acquise, & afin que l'exemple de sa douceur pût inciter les autres villes à se remettre entre ses mains ; accorda à celle-cy plusieurs conditions assez favorables : excepté que l'on obligeoit les nouveaux religionnaires d'en sortir après quatre ans, qui leur estoient donnez pour mettre ordre à leurs affaires. Le Roy d'Espagne avoit envoyé au Duc de Parme le collier de la Toison d'or, pour marque honorable de sa victoire, mais ce victorieux ne s'en voulut parer, pour la première fois, que sur ce pont qui avoit esté le principal instrument de sa conquête ; & duquel la reputation s'estoit rendue si memorable à toute la posterité. Incontinent après, pour asseurer sa puissance dans la ville d'Anvers, il y reconstitua l'ancienne citadelle, que les habitans, dans le soin de conserver leur liberté, avoient abbatuë du costé qui regarde la ville.

*Le Roy luy
donne le collier
de la Toison
d'or.*

*Il reconstitue la
citadelle.*

Vetitablement la réduction d'une si fameuse cité apporta beaucoup de credit, & même beaucoup de nouvelles forces au party d'Espagne : non pas toutefois jusqu'au point d'attirer à elle, après sa cheute, la fortune de tout le reste des Pais-bas ; comme on s'estoit imaginé qu'elle devoit faire. Car les evenemens tromperent tellement cette conjecture, que ceux de Hollande & de Zelande, qui n'avoient espargné ny dépense ny travail pour secourir les habitans leurs alliez, ne purent empêcher qu'on ne les soupçonnast de leur avoir manqué de foy ; comme si le malheur des autres eût tourné à leur propre avantage. Mais au contraire ceux-cy rejetterent toute la faute des mauvais succès sur le Seigneur de sainte Aldegonde, qui avoit esté Gouverneur d'Anvers durant son siege ; & lequel estant retourné en Zelande, eut à souffrir d'abord les premiers assauts de ses accusateurs, & mêmes quelque prison : mais du depuis ayant esté traité honorablement, sans que neantmoins on luy donnast aucun employ dans les affaires, son genie, plus prompt pour la paix que pour la guerre, se resolut de suivre, pendant le reste de ses jours, une vie privée ; & d'attendre la vieillesse parmy la tranquillité des études.

*Les Confédé-
rez, sans soup-
çonner par
ceux d'Anvers
de leur avoir
manqué de
foy.*

*Le Comte de
Fleckenstein
heureusement
dans Bolduc ;*

Tant de malheurs arrivez aux Provinces Confederées avoient même abbatu la valeur de leurs soldats ; lesquels tandis qu'il y avoit eu esperance de pouvoir, par quelque diversion, retirer l'ennemy de devant la ville d'Anvers, estoient heureusement entrez dans Bolduc, sous la conduite du Com-

te de Hohenlo; il est vray toutefois qu'ils abandonnerent incontinent cette ville; tant par leur effroy que par leur imprudence, qu'ils avoient fait paroître en s'appliquant au pillage dès l'abbord, & avant que de s'estre asseurez d'une porte, & d'avoir pris leurs precautions contre l'ennemy. Mais au contraire les sectateurs de la Religion Romaine, secondez par la bonne fortune de leur party, adjousterent encore à ses victoires Nimègue capitale de Gueldres, & Duisbourg, petite ville de la mesme Province; où les Confederez souffrirent plusieurs pertes en divers endroits tant par la temerité de leurs Chefs, que par la lâcheté de leurs soldats. Mais leur tristesse publique fut encore augmentée par les pitoyables troupes de plusieurs bannis, qui apres avoir abandonné la Flandre & le Brabant, pour le sujet de leur Religion; soit qu'ils ne se fassent pas aux traittez, à cause de l'injustice de ceux qui en estoient les interpretes, soit qu'ils eussent regret de se voir priver de leurs anciens commerces, se retirerent dans la Hollande & dans les Isles voisines, où neantmoins ils augmentèrent tellement les forces du pais, auparavant diminuées par la guerre, que les Confederez en conceurent des presages d'une meilleure fortune pour l'avenir.

Cependant l'esperance du traite d'Angleterre avoit bien de la peine à conserver la patience dans les esprits du peuple: car comme nous avons desja dit, on avoit offert la principauté des Provinces à Elisabeth: mais cette prudente Princesse redoutant le blâme qu'une puissance derobée luy eut pû causer, & ne pouvant souffrir que les nœuds d'une alliance si estroite pussent embarrasser sa fortune aussi bien que sa reputation parmy des affaires assez douteuses, trouva plus à propos d'avoir, dans les Provinces unies, de secrets remparts de sa puissance, & de traverser les desseins des Espagnols en ces pais là par des forces médiocres; tandis qu'elle envoyoit aussi ses gens piller les costes de l'Amerique; jusque à ce que Philippe, se laissant porter à faire la paix, éloignast d'aupres de son Estat les armées qui luy donnoient tant de jalousie. Elle promit donc de donner du secours aux Confederez: & pour monstrier qu'elle le pouvoit legitimement faire, elle publia un manifeste, par lequel, en soutenant que c'estoit le devoir des Princes d'assister les peuples oppressez, elle faisoit aussi mention des alliances qui avoient esté de tout temps entre les Anglois & les Belges, & n'oublioit pas de poursuivre rigoureusement les crimes des Espagnols. Elle prenoit aussi son pretexte sur la religion des Reformez: & prouvoit, par ce qui s'estoit passé dans la France & dans l'Ecosse, qu'elle avoit toujours embrassé leur defense sans aucune convoitise du bien d'autrui. Les conditions de cette union furent conçevues pour la plupart en la mesme forme, que celles du premier traité, & portoitent entre autres choses qu'elle entretiendroit à sa solde, dans les Pais-bas, mille chevaux & cinq mille fantassins; que le chef qu'elle commettrait pour la conduite de ces troupes, avec deux autres Anglois, auroit rang dans le Senat Belgique; & assisteroit tant au conseil de guerre, qu'à toutes les autres deliberations, qui concerneroient les affaires publiques. Que quand la Reine equiperoit une flotte, les Confederez y joindroient un pareil nombre de navires. Et pour le remboursement, qui luy devoit estre fait de ses dépenses, lors que la guerre seroit finie les ports de Brile & de Flisingue, obligez à cet effet, sans qu'on changeast rien en leur gouvernement, furent mis entre les mains des garnisons Angloises; avec le chasteau de Zebourg situé dans le pais de Walcheren. Ce qui ne se fit pas sans que les peuples Confederez témoignassent beaucoup

1585.

mais est inconnu si on fut forcé de l'abandonner.

Nimègue & Duisbourg se rendent aux Espagnols.

Les bannis de la Flandre & du Brabant choisissent la Hollande pour retraite.

Cependant Elisabeth refuse la proposition, sans que les Confederez, luy aient offert.

Elle leur promet du secours.

de cinq mille fantassins & de mille chevaux. Conditions du traité.

Brile, Flisingue & Zebourg sont livrez pour servir aux garnisons Angloises.

1585.

de crainte pour l'avenir quoy que la necessité des affaires presentes leur en ostast le ressentiment.

*Le Comte de
Lincoln Capitaine
general du finist
d'Angleterre.*

*Seu maners &
sa fortune.*

*L'affection du
peuple, & la
flatterie des
Grands, luy
furent des
bord une gran-
de reception.*

*On luy donna
une grande
autorité dans
le Senat.*

Un autre

La conduite & la direction du secours d'Angleterre fut donnée à Robert Comte de Licestre; homme qui sçavoit parfaitement bien se parer d'une feinte vertu, & couvrir sous une courtoisie assez agreable l'odieuse & infortunée arrogance de la maison de Dudley dont il sortoit. La noblesse de sa race pour avoir esté trop illustre fut nombrée entre ses infortunes; mais le commencement de son bonheur vint de sa prison; en laquelle Elisabeth s'estant veüe enfermée avec luy par les soupçons de la Reine sa sœur, il luy rendit des respects non pas selon sa condition presente, mais tels que sa grandeur passée les eut pû désirer: si bien que par le moyen de ses services, & de ce qu'il avoit esté compagnon des infortunes de cette Princesse; ayant fait naistre dans son cœur ces douces passions où elle se laissoit quelquefois porter comme femme, sans neantmoins quitter ces soins malles qui occupoient incessamment son esprit, il sœur si bien gagner son affection par ses galanteries & par une dépense étudiée; qu'aussi-tost qu'elle fut parvenue à la couronne, on eut opinion qu'elle l'avoit desja choisy pour espoux. Que si l'apprehension de ses competeurs empecha qu'il n'obint cette place; pour le moins il ne laissa pas d'estre placé dans une haute fortune; & d'obtenir de puissans emplois où la jalousie de ses rivaux & l'envie de ses ennemis essayèrent vainement de le choquer. Dès son arrivée dans les Pais-bas, il trouva l'affection du peuple & les flatteries des Grands extremement promptes à le recevoir: car en esser, outre qu'il estoit considéré comme ce luy qui devoit bien-tost reestablishir la fortune publique, & en relever les esperances presque abbatuës; il avoit dans son visage & dans son discours une certaine majesté fort agreable: joint qu'il se monstrois assez liberal envers les personnes de merite; & qui excelloient soit dans la profession des lettres, soit dans les armes. Et l'on se hâta tellement de le gratifier, que sans avoir fait auparavant aucune épreuve de son genie, on luy deféra le gouvernement de toute la Belgique, tel qu'il avoit esté sous l'Empereur Charles; & le commandement absolu sur la terre & sur la mer; avec l'administration des finances publiques; quoy qu'apres tout ce fut un homme estranger, qui chez les siens mesmes n'avoit pas vescu sans reproche; car apres la mort du Comte d'Essex on l'accusoit d'avoir fait luy mesme une place vacante dans cette maison, pour son mariage. Tout le corps du Senat luy fut tellement soumis, que c'estoit luy qui choisissoit ceux qui le devoient composer, entre les personnes nommées pour cet effet; & ainsi son suffrage seul estoit en quelque sorte égalé à tous ceux des autres. Mais sur tout il avoit acquis la bienveillance publique, tant à cause de l'agreable apparence de pieté qu'il avoit tesmoignée, en commençant l'administration de sa charge par le soin de la Religion, qu'à cause de la haine que le Duc d'Anjou avoit auparavant attirée, pour avoir suivy une voye toute contraire. De sorte qu'il y avoit beaucoup de personnes qui le preferoient au Prince d'Orange mesme, & qui se promettoient dans les affaires que la faveur auroit moins de lieu que par le passé; puis qu'on auroit cet avantage de se pouvoir adresser directement à un Gouverneur puissant, tant par les richesses domestiques que par la bienveillance qu'une grande Reine avoit pour luy. Cependant, on luy deferoit des honneurs qui passoient toutes sortes de limites: ce que quelques uns faisoient par ambition & pour leur interest particulier, tandis que d'autres plus sinceres taschoient seulement de plaire à la Reine par ce moyen.

moyen. Mais il arriva tout au contraire, qu'ils furent obligez de luy en faire des excuses; parce qu'elle en tesmoignoît du mécontentement, & sembloit apprehender qu'ils ne voulussent luy attribuer en la personne du Comte de Licestre une domination qu'elle avoit elle mesme refusée: si ce n'est, peut estre, que comme elle connoissoit l'esprit de celuy-cy, elle avoit conceu des soupçons qui passoient encore plus avant. Bien-tost apres, les flatteurs, peste fatale dont les grandes puissances sont tousjours menacées, ne manquèrent pas d'assiéger le Comte: & luy, suivant la foiblesse ordinaire de l'esprit humain, se laissa charmer par l'occasion qu'il croyoit avoir de rendre sa domination absoluë: ainsi, voyant que les Estats avoient desja commencé d'employer son nom dans les sermens solemnels, & dans toutes les autres marques de la puissance publique, il fit tourner à leur prejudice la faveur qu'il recevoit d'eux: & comme si toute la Belgique n'eût plus esté qu'une des provinces d'Angleterre commise à sa charge, il deliberoit desja secretement, & sur tout avec les Anglois, des moyens qu'il devoit tenir pour fortifier la principauté. Cependant le genie & les mœurs de ces deux nations different extremement l'un d'avec l'autre: car comme les Anglois obeyssent avec toute sorte de soumission quand ils sont sùjets; de mesme, quand ils se voyent élevez à quelque grand pouvoir, ils se rendent insolens autant qu'ils ont esté humbles: mais les Belges, soit qu'ils commandent, soit qu'ils obeyssent, ils usent tousjours d'un certain temperament: & il n'y a point de peuple qui ayme avec plus de fidelité ceux qui sont au dessus de luy: mais s'ils voyent qu'on les méprise, il n'y en a point dont la haine soit plus irreconciliable. Neantmoins le Comte de Licestre ne consideroit pas toutes ces choses; & ne prenoit pas garde que ceux qui luy avoient procuré sa dignité, estoient encore en estat de s'en dédire: mais au contraire, il s'appuyoit tellement sur la puissance des soldats Anglois, & sur le souverain degré de bonne fortune où il se voyoit élevé, qu'il s'abandonna à ne croire plus que ses propres sentimens: ce qui estoit d'autant plus dangereux qu'il avoit fort peu de connoissance des secrets du gouvernement Belgique, & qu'il n'écouloit pas ceux qui les entendoient mieux que luy. Mais la cabale estoit aussi suivie par plusieurs d'entre les Belges: parmy lesquels il y en avoit quelques uns, qui voyant leurs affaires domestiques ruinées ou par la guerre ou par leurs dépenses superflues, taschoient par le moyen d'un servage quel qu'il pût estre, d'éviter la pauvreté comme le plus rude de tous les maux: quelques autres, qui voyant les ennemis maîtres de leur pais, où ils avoient tousjours vescu dans les dignitez, ne pouvoient souffrir une vie privée, & n'esperoient pas neantmoins pouvoir rentrer dans leur ancien éclat autrement que par cette voye: & d'autres enfin qui desiroient les nouveautez seulement à cause d'elles mesmes: mais pour comble de malheur il arriva, comme il arrive ordinairement dans la confusion des affaires, qu'à ces diverses sortes de gens il se joignoit encore des traistres, dont les ames estoient toutes prestes de se vendre aux ennemis. C'estoit donc là l'ordinaire compagnie du souverain Gouverneur des Belges: laquelle commença premierement à lancer sous main des propos outrageux contre les Estats: & puis lors que cette malicieuse troupe s'apperceut qu'on prestoit l'oreille à ses mediscances secretes; elle se porta ouvertement à blâmer tout le corps en general, & à le vouloir rendre coupable de la faute de quelques particuliers, comme si les ennemis n'eussent rien eu de secret, ny qui n'eût pû estre penetré par une multitude addonnée seulement à ses affaires domestiques. Davantage

1586.

*Le Raine
n'approuve
pas les hon-
neurs excessifs
qu'on rend au
Comte.*

*Il offre à la
principauté
des Provinces
Confederées.*

*L'Humeur des
Anglois &
celle des Belges
sont beaucoup
differentes.*

*Plaintes du
Comte de Li-
cestre contre
les Estats.*

1586.

*Les flatteurs
insinuent à
poursuivre la
Dictature.*

*Alon d'émou-
voir le peuple,
il prend la de-
fense de l'é-
pargne pour
pretexte.*

*Il met des bor-
nes à la liberté
de la naviga-
tion, ce qui
offense plu-
sieurs perlon-
nes, & apporte
beaucoup de
dommage à la
République.*

ces flatteurs icy se servant de l'exemple du Prince d'Orange, auprès du Gouverneur, tâchoient de luy persuader qu'il devoit sans plus de remise se porter à la poursuite de la Dictature : & luy d'ailleurs ne manquoit pas de les écouter & de les croire en toutes choses, comme un homme dont l'esprit s'estoit laissé aveugler par une trop longue félicité, & dont le jugement n'estoit plus capable de considérer que ce n'estoit pas par ces moyens qu'on pouvoit acquérir la faveur d'une Reine telle qu'Elisabeth, non plus que la souveraine Principauté d'un peuple libre, comme celuy des Pais-bas. Mais sur tout, pout émouvoir contre les Estats les esprits de la populace, qui est assez portée d'elle même à hair ceux qui la gouvernent, lors qu'elle a éprouvé quelque mauvaise fortune sous leur conduite; ces broüillons prirent pout pretexte de leurs crieries la défense de l'Espargne publique, dont ils blâmoient la precedente administration, ce qui est ordinairement capable de toucher le peuple : quoy que neantmoins il soit vray de dire, que quand le Comte de Licestre s'est voulu mesler de ce maniment, il n'a jamais eu assez d'intelligence, ny ses ministres assez de fidelité, pour s'en acquitter avec succès. Et même dès l'abbord il mécontenta beaucoup de monde à cause d'un edit qu'il fit publier, par lequel non seulement il interdisoit le commerce avec les Espagnols & avec ceux des Pais-bas, qui s'estoient soumis à leur domination : chez lesquels desja l'on ne permettoit plus de trafiquer qu'en de certaines occurrences, & pour de certaines raisons : mais davantage il vouloit empêcher qu'on ne transportast les marchandises ou en France ou sur les costes d'Alemagne : & son pretexte estoit, que quand les ennemis ne tireroient plus aucune assistance de vivres, ny d'autres commoditez du costé de l'Angleterre & de la Hollande, on trouveroit par cette voye un moyen facile de les pousser à bout : mais cependant il ne consideroit pas qu'il y avoit chez les Confederez plusieurs marchandises qui leur estoient superflues, & qui n'estoient pas absolument necessaires à leurs ennemis. Il est vray que dans cette rencontre les plus prudens jugerent qu'il avoit fait cet edit principalement pour favoriser l'avarice de ses flatteurs, qui se promettoient d'en tirer un grand profit; soit en vendant la permission du commerce, soit en se rendant denonciateurs contre ceux qui l'exerceroient sans leur congé. Et l'on ne douta plus de la verité de cette conjecture, quand on s'apperceut qu'un nommé Ringault, qui autrefois sous le Duc d'Albe & sous Requesens s'estoit veu employé dans les exactions, & du depuis avoit esté accusé de peculat, possedoit maintenant la faveur du Comte de Licestre; & en avoit tiré une ordonnance par laquelle il luy estoit donné pouvoir de visiter les livres & les effets des marchands; quoy que ce fut une chose contraire aux anciens statuts, qui avoient tousjours mis une bonne partie de la liberté publique à donner ordre, que les affaires domestiques de chaque particulier n'eussent aucun espion qui les vint controller. Cependant comme les autres peuples avec lesquels on n'avoit point de guerre, ne pouvoient pas estre empêchez de trafiquer par l'Ocean avec les Espagnols, les Confederez demeurant seuls privez d'un gain qui avoit fait jusques alors une des principales subsistances de leurs affaires, il arrivoit que la plupart des marchands du pais abandonnoient leurs villes natales pour aller vivre ailleurs. Car à la verité les Anglois souffroient aisément la perte que l'interdiction du commerce peut apporter, puisque cette nation se plaist bien moins au trafic qu'au brigandage : & principalement pour lors prenant leur pretexte sur la guerre déclarée, ils courroient toutes les costes de l'Ocean, &

ne manquoient point quand l'occasion s'en presentoit , de piller les navires des Espagnols , ou les Isles qui estoient sous la domination de leur Prince. Et mesmes bien souvent ils ne pardonnoient pas aux navires des Confederez ; quand ils en rencontroient quelques uns qui sous un secret adveu des gardes taschoient de passer aux païs occidentaux par ce destroit que l'on nomme le Pas de Calais : ce qui du depuis donna lieu aux Hollandois de prendre leur route par derriere l'Angleterre , afin que sur les plaines de cette mer si spacieuse & si peu frequentée , ils se pussent garantir des embusches que les Corsaires leur dressaient continuellement. Mais apres que l'on eut ainsi fait defense aux Confederez de transporter leurs marchandises vers les estrangers , ils se virent eux mesmes reduits dans la necessité de beaucoup de choses qu'ils avoient accoustumé d'aller querir chez les autres. Et les Estats ne trouverent point d'autre remede contre ce mal , que d'ordonner par un decret public que tout le froment seroit reserré. Mais ceux-là mesmes qui avoient esté les auteurs de cette necessité auparavant inconnue , interpretant malicieusement l'ordre que l'on essayoit d'y apporter , se plaignoient qu'on avoit envie d'affamer l'Angleterre. On éprouvoit encore un pareil inconvenient en ce que les champs ennemis , qui avoient accoustumé de payer contribution , se voyoient par le Comte de Licestre condamnez à demeurer en friche & en desert : car outre que les represailles estoient à craindre de la part des Espagnols , c'estoit proceder avec beaucoup de rigueur contre ceux qui par force ou par ruse avant esté separez du corps de leur païs , pouvoient esperer de s'y retenir quelque jour. Davantage on desobligea aussi la milice , en ce que l'on donnoit des Anglois pour chefs aux troupes des autres nations : c'est pourquoy tous les soldats s'adresserent au Comte de Hohenlo , lequel avoit le premier forcé les plus opiniastres à prester le serment au nom du Comte de Licestre , & le supplierent de ne pas permettre que l'on confondist ainsi les charges & les recompenses de la valeur : il entreprit donc cete affaire , & ne pouvant estre intimidé par la haine des Anglois ou de leur chef , ny corrompu par leurs promesses , il soutint d'autant plus ouvertement l'interest des principaux de son païs , que sa genereuse simplicité le rendoit incapable de rien dissimuler , & son yvrognerie de rien taire.

Cette discorde qui commençoit à naistre fut assoupie pour quelque temps , par le soin de la guerre qui commençoit à se réveiller. Car l'hiver s'estant passé aux environs du Rhin parmy quelques combats & dans les pillages de quelques chasteaux de part & d'autre , le Roy d'Espagne , dès la premiere nouvelle que l'on avoit eue de l'alliance d'Angleterre , ayant pris soin pour augmenter les prosperitez du Duc de Parme , de luy envoyer de nouveaux soldats & de nouvelles finances , celuy-cy , pour achever de soumettre le reste du Brabant , avoit assiégré Grave , ville située sur le rivage fenestre de la Meuse , & avoit fermé les passages de la riviere tant au dessus qu'au dessous de cette place : parce que comme il avoit desja reconnu que ce moyen luy avoit si bien réussi autrefois pour empêcher la conduite des vivres & des autres munitions , il vouloit en faire icy une seconde experience. Mais le Comte de Licestre ayant envoyé Hohenlo contre luy avec une troupe de soldats d'élite , celuy-cy attaqua si vertement les forts & les autres ouvrages des ennemis , que s'estant veu secondé par l'impetuosité des eaux du fleuve , que l'entrée du printemps avoit de beaucoup accruës , il brisa toutes sortes d'obstacles , & delivra la ville & ses habitans de l'apprehension

1586.

Les Estats y trouvent un remede.

Par une impudence pareille il condamne les champs des ennemis à demeurer en friche.

Le Comte de Hohenlo ne permet pas que celuy de Licestre confonde les charges de la milice.

Le Duc de Parme assiege Grave.

On y envoe le Comte de Hohenlo , qui renverse les fortifications des assiegez.

1586.

Touffris Hémert rend la ville ;

Et pour ce sujet il est décapité.

La ville de Venloo fait la même fortune.

Le Comte Maurice prend Axel.

Schenk, futurus la fortune de Truifles,

forfiste Gravewoord.

Le Comte de Nuenare prend la ville de Nuy.

Laquelle bien-tôt après, avec quelques autres, rentre sous la puissance du Duc de Parme :

Lequel ayant levé le siege de Rhinberk, combat avec un mauvais succès contre le Comte de Linffre.

qu'ils avoient de la faim & des autres necessitez qui l'accompagnent. Toutefois les ennemis ne laisserent pas de r'assiéger la place avec une plus puissante armée que la premiere, & comme ils se preparoient à la forcer, Hémert Gentil homme Hollandois, que le Comte de Hohenlo y avoit laissé pour Gouverneur, n'eut pas la patience d'attendre le secours qui luy venoit, & precipita sa reddition assez inconsiderement, ayant esté porté à commettre cette faute, ainsi que l'on creut, par les charmes & par les cageoleries d'une maistresse : ce qui fut cause que le Comte de Licestre luy fit couper la teste. Les plus equitables d'entre les Confederez firent passer ce chastiment pour un exemple de discipline militaire : mais il y en avoit d'autres qui ne l'attribuoient qu'à une haine particuliere, que le Gouverneur des Belges avoit pour cette nation : veu que Roland d'Yorc, lequel avoit autrefois trempé dans la faction & dans les entreprises d'Imbise, & plusieurs Anglois avec luy, dont la foy estoit entierement suspecte, ou la lascheté manifestement connuë, non seulement demeuroient en toute sorte de seureté sous le gouvernement, mais davantage encore se voyoient admis dans les principaux emplois. Venloo, autre ville située sur la Meuse au dessus de Grave, & vers le costé droit du rivage de ce fleuve, suivit la fortune de celle-cy : l'infidelité de la populace ayant trahy la valeur & les soins de la garnison. Mais on avoit cependant envoyé plusieurs troupes pour faire des diversions & des ravages dans le pais ennemy : & ce fut en ces occasions que le Comte Maurice commença à faire les premiers coups d'essay de sa valeur : car estant forcé du fort de Ternus, que les Confederez occupoient sur la coste de Flandre, il alla prendre la ville d'Axel par escalade.

La guerre de Cologne, dont j'ay cy-devant parlé, se poursuivoit alors fort vivement : mais elle estoit plustost allumée par la valeur des Chefs que par la force des parties. Car Martin Schenk apres avoir quittré le Duc de Parme, pour suivre la fortune de Truchses, s'estant rendu maistre de plusieurs places en divers endroits, ruinoit par le fer & par le feu tous les pais, qui dependoient de la jurisdiction de l'Archevesque : mais le Comte de Licestre luy donna ordre de fortifier une Isle nommée Gravewoord, laquelle estant située en un lieu où le Rhin se separe, voit la Hollande à son costé droit, & peut passer maintenant pour une des plus puissantes forteresses de tous ces pais là. Mais le Comte de Nuenare, l'un des Chefs du mesme party, avoit pris Nuys par stratageme, petite ville d'ancienne reputation, où le Duc de Parme s'achemina tant pour satisfaire au desir d'Ernest de Baviere qui l'en prioit, que pour disputer la gloire des plus heureux Chefs de guerre, qui ayent jamais esté. Car Charles Duc de Bourgogne apres avoir long-temps éprouvé toute sorte de succès favorables à ses entreprises, vit eschouer sa fortune devant cette place. Neantmoins l'attaque s'en rendit prospere au Duc de Parme ; & la victoire en fut superbe & éclatante ; puis qu'il entra dans la ville parmy les flammes de son embrasement : bien-tôt apres ayant pris par composition les villes d'Alpen, de Cracow, & de Meurs, il s'attacha à celle de Rhinberk, laquelle ayant esté defenduë contre son esperance, par Martin Schenk, il leva enfin le siege pour aller s'opposer au Comte de Licestre, lequel apres avoir pris la ville de Duisbourg, attaquoit celle de Zutphen. Mais croyant qu'il y auroit trop de lascheté à s'amuser aux fortifications d'un camp, ou à fermer les passages aux ennemis, il voulut leur donner moyen, apres avoir fait entrer quelques convois dans la ville, d'éprouver leurs forces contre les siennes. Il est vray neantmoins que le succès du combat

bat auroit esté avantageux pour les Anglois, sans la perte qu'ils y firent en la mort de Philippe de Sidney, jeune Seigneur qui sembloit nay pour toutes les grandes choses, puis qu'à son illustre naissance & à ses merveilles richesses il avoit adjouté la droite connoissance des lettres; gloire qui estoit assez rare en luy, & par laquelle pour le moins il surpasseoit son oncle le Comte de Licestre, qui l'avoit destiné pour successeur de sa fortune, à quelque si haut degré qu'elle peut s'élever. Incontinent apres ce combat, l'armée Confederée mit sous sa puissance un chasteau situé vis à vis de Zutphen en l'autre rive & au deça de la riviere de l'Isel, dont le bastiment avoit autrefois esté commencé par les Belges; mais depuis que le débordement de la riviere les eut obligez de se retirer, il avoit esté achevé par les ennemis.

Le Comte de Licestre confia le soin de cette place, & de tout le pais de Velaw, à Roland d'Yorc, & donna à Guillaume Stanley le gouvernement de Deventer, dont les habitans desja soupçonnez de se vouloir revolter, y estoient encore incitez d'avantage, par une garnison de soldats Hibernois, nation la plus barbare du monde, que le Comte de Licestre y avoit mise: & ces deux emplois furent ainsi distribuez contre l'intention des Estats, qui ne pouvoient s'empescher de craindre la perfidie de ces deux hommes, pour des raisons assez fortes, que l'evenement justifia. Le ne croy pas neantmoins qu'en cette occasion le Comte de Licestre peut estre blâmé d'aucune fraude: mais on peut bien l'accuser de ce que tenant presque tout le monde à mépris, & n'admettant que des flatteurs auptes de luy, il se fioit imprudemment à des amitez qu'il n'avoit pas encore éprouvées. Car outre ces deux-cy, quelques autres, dont il suivoit principalement le Conseil, avoient desja donné des témoignages visibles de leurs inclinations fedicieuses: & entre ceux là Ringault s'estoit assez fait connoistre par les diverses accusations que l'on avoit desja formées contre luy, pour raison desquelles, apres avoir recusé tous les tribunaux de justice, il fut enfin obligé de se retirer chez ses ennemis, où il acheva le reste de ses jours dans l'indigence, aussi bien que dans l'infamie.

Pour toutes ces raisons, aussi-tost que le Comte de Licestre eut achevé sa campagne, il se vid assiégué d'une infinité de plaintes tout à la fois. On disoit premierement que la conduite de la guerre & la distribution des garnisons, s'exerçoient d'une maniere toute contraire aux privilèges des-citoyens, & à l'ordre que devoient tenir ceux qui n'estoient montez à la principauté que par le consentement du peuple: on adjoûtoit à cela, que comme la recette des deniers publics avoit esté commise à des estrangers, elle n'estoit exercée que par des moyens illicites: que l'on avoit confondu le prix des monnoyes: & que la subsistance des armées & les autres pareilles dépenses n'estoient point réglées sur le fonds de l'Espargne publique: que les revenus de la marine estant épuisez, on mettoit les Belges en danger de perdre la puissance qu'ils s'estoient acquise sur l'Océan: que le commerce tomboit en ruine: que l'on donnoit les charges à ceux qui n'estoient pas capables de s'en acquitter: que le Gouverneur ne laissoit aucune puissance à ses lieutenans, & qu'enfin l'on avoit osté à la Republique la jurisdiction qu'elle s'estoit si longtemps conservée sur les garnisons des places. On n'oublioit pas à se plaindre aussi, que la soldatesque qui avoit esté levée en Allemagne n'estoit point venue, & l'on attribuoit cela tant aux secrettes menées des Anglois, qui ne vouloient introduire dans le pais que leurs propres forces & leur seule puissance, qu'à l'avarice des receveurs ou des Chefs, laquelle ayant engloury le

1586.

*Soldats pour
harcener les
gens qui lui
sont en com-
mande.*

*Le Comte de
Licestre, outre
l'ordre des
Estats, mit des
troupes An-
gloises pour Gar-
diers dans
le Velaw &
dans Deven-
ter.*

*Il est pressé de
beaucoup de
plaintes.*

fonds

1586. fonds destiné au paiement des troupes auxiliaires, avoit esté cause que par un manquement de soldats, on s'estoit veu contraint d'abandonner la campagne aux ennemis, sans pouvoir apporter aucun obstacle à leurs victoires. Ces parolles furent portées au Gouverneur tant au nom de tous les Conféderez ensemble que des Estats en particulier, lesquels commencerent à faire souvent des assemblées entr'eux, afin de pouvoir traiter hors du Senat plusieurs affaires dont ils ne vouloient pas que les Anglois eussent connoissance : & mesme encore au nom des Hollandois, lesquels ayant aussi en leur particulier fait plusieurs plaintes tant pour eux que pour le Comte Maurice, se vouloient attribuer la connoissance de beaucoup de choses qui appartenoient en commun à tous les autres aussi bien qu'à eux. Mais le Comte de Licestre ne souffrit toutes choses qu'avec beaucoup d'impatience : allegant qu'il ne seroit pas juste, que des gens qui sortoient de leurs magasins, & de leurs boutiques, se donnassent une entrée dans le Conseil, où ils ne pouvoient apporter que des ames venales & une condition mechaniq; & soutenant que sa naissance & sa dignité le dispensoient d'écouter les leçons d'une populace ignorante ; & de faire la guerre sous une autre conduite que la sienne propre. Ainsi, s'estant enflammé de plus en plus, il creut que ce seroit une chose fort à propos s'il pouvoit faire en sorte de retrancher du corps de la Republique cette lie du menu peuple, que l'on voit presque tousjours estre la plus grande ennemie de ceux qui gouvernent, & laquelle épée extrêmement de pres ceux qui manient les deniers publics. Et il jugea que son entreprise réussiroit d'autant plus facilement, qu'il estoit à croire que les estrangers & la plus grande partie des citoyens, qui n'avoient point de part dans le maniement des affaires, seroient bien aises que l'on observast une égalité entre eux & la populace.

Mais lors que je repasso dans mon esprit les preceptes des sages Legislateurs, & les images des anciennes Republiques, il me semble que ceux qui veulent exclure des dignitez cette partie du peuple dont le gain tourne au profit commun de toutes les autres ; entreprennent une chose plus belle à dire que facile à executer. Car pour ne point parler icy des nations maritimes chez lesquelles le menu peuple se trouvoit presque tousjours le plus fort, les Lacedemoniens mesmes egalerent à la puissance de leurs Roys celle de leurs Ephores, qu'ils choissoient parmi le vulgaire comme en un lieu où la flatterie n'a point d'accés. Et dans Rome les Estats ne peurent jamais avoir la paix les uns avec les autres, jusqu'à ce qu'on eust accoté à la populace une part en l'administration du gouvernement. Seroit il donc juste que dans un païs, qui doit tous ses avantages à la mer & aux rivières, le corps des marchands fust séparé du reste de la Republique ; le commerce estant en une bien plus grande estime qu'il n'estoit anciennement, depuis que la navigation a trouvé moyen de découvrir tout l'univers. C'est une chose visible que les richesses d'aujourd'huy sont presque toutes entre les mains de cette partie du peuple, à laquelle les plus severes loix des anciens Legislateurs ont voulu que l'on fist part des dignitez ; & il n'y a point de condition dont l'opulence ou l'avarice doivent estre moins suspectes, & sur tout dans une Republique où non seulement la puissance n'est pas perpetuelle, mais davantage où l'on voit que l'autorité de charges est bornée par de certains ordres, que ceux qui les exercent sont obligez d'observer exactement. Neantmoins quoy que ces coustumes & quelques autres pareilles eussent esté de tout temps pratiquées dans la Belgique, le

Comte

Les Estats par leurs frequents assemblées s'attribuent la connoissance de beaucoup de choses.

Le Comte de Licestre les méprisans, ne souffrit cela qu'avec beaucoup d'impatience.

Il cañse de retrancher la populace du corps de la Republique.

1586.

Comte de Licestre vouloit entreprendre de les changer : non pas toutefois par un vain desir de nouveauté, tel que plusieurs de ses semblables ont assez souvent fait paroistre ; mais seulement dans l'esperance qu'il avoit conceüe, qu'en separant la noblesse & les excellens esprits d'avec le reste du peuple, il pourroit rendre sa faction beaucoup plus puissante. Il commença donc d'attirer à luy les Interpretes de la sainte Escripture, lesquels aujourd'huy sont presque les seuls qui possèdent l'oreille & le cœur de la multitude ; & se servit de ce premier moyen tant pour donner quelque apparence de piété, que pour faire voir la difference qui estoit entre luy & ses pareils. Car en effet les Grands du pais se monstroient pour lors moins soigneux de la Religion qu'il n'eust esté à souhaitter : & ne faisoient point de scrupule de l'accuser hautement d'avoir esté la principale cause de tous les troubles. De sorte que ce mesme culte qui avoit autrefois esté embrassé avec tant d'ardeur, lors que la crainte des supplices y apportoit tant d'obstacles, se voyoit maintenant negligé, lors que l'on le pouvoit exercer impunément. Les choses sacrées n'estoient plus en aucune veneration, ny leurs Ministres en aucune estime : il se trouvoit force gens qui taschoient d'oster entierement à l'estat Ecclesiastique le pouvoir de reprendre les mauvaises mœurs : & comme leur esprit ulceré se ressouvenoit tousjours de la fauscheuse puissance que les Prestres avoient autrefois exercée, la haine des anciennes coustumes les portoit à en vouloir introduire de nouvelles. Contre toutes lesquelles choses le Comte de Licestre opposoit son autorité & les exemples de l'Angleterre ; & faisant valoir les diverses commoditez que l'on pouvoit tirer de leur imitation, il attiroit aisément à son party les voix des Predicateurs ; & par le moyen de ceux-cy les inclinations du peuple ; en suite de quoy il donnoit la plupart des commissions publiques non pas aux Magistrats ou aux officiers ordinaires, mais à ceux qui possédoient quelque dignité dans les ministeres de la Religion, & aux Capitaines des bandes du menu peuple : tous lesquels, pour dire le vray, quand ils eussent esté les mieux intentionnez du monde, n'estoient pas capables de s'acquitter de leurs emplois, n'en ayant ny l'usage, ny l'intelligence. Mais d'autre part plusieurs, dont les genereux services rendus à leur pais ne pouvoient estre revokez en doute, se voyoient publiquement deposez de leurs charges, parce qu'ils suivoient les sentimens de la Religion Romaine, ou en tout ou en partie ; le Comte de Licestre ne considerant pas combien il pourroit naistre de sujets de dissension, si l'on venoit une fois à publier que la Religion introduitte parmy les Confederez, n'en vouloit point admettre d'autres avec elle dans le maniement des affaires publiques. Neantmoins par ces artifices il arriva bien-tost que dans la Frise & dans l'Vtrecht, où les nouveaux venus jouissoient du gouvernement public apres l'avoir osté aux anciens bourgeois, & dans plusieurs autres villes qui dès auparavant ayant esté sujettes aux seditions, se laissoient gouverner par la violence de la multitude, le nom des Estats commença à devenir extremement odieux. On n'avoit plus d'amour ny de respect que pour le Comte de Licestre : il estoit considéré comme le seul defendeur de la Religion, & comme celuy qui s'estoit rendu vainqueur non seulement de la puissance des ennemis, mais encore de l'ambition & de l'avarice des citoyens. Outre cela il tenoit sous son commandement les forteresses, les isles maritimes, & les autres frontieres du pais ; tant par le moyen des garnisons Angloises, que par la correspondance qu'il avoit avec Sonoy : lequel pour ses belles actions ayant

Il arrive à son party les Interpretes de la sainte Escripture.

Par le moyen desquels il gagne aussi l'affection du peuple.

Il depose de leurs dignitez ceux qui suivent la Religion Romaine.

Il commence à estre en grande estime dans les Provinces de la Frise & d'Vtrecht.

Il se promet aussi beaucoup d'assistance des seigneurs Anglois, & de Sonoy Gouverneur de la Frise Occidentale.

autre-

1586.

Cependant le Comte Maurice dissimula la grandeur de son génie.

autrefois obtenu du Prince d'Orange le gouvernement de la Frise Occidentale, se promettoit par le moyen du Comte de Licestre d'élever la puissance de sa charge à un tel degré, que tous les autres Gouverneurs ses voisins se verroient au dessous de luy. Mais sur tout il taschoit de faire en sorte que ce pais fust séparé du gouvernement de la Hollande, & de la juridiction du Comte Maurice, qui s'efforçoit cependant avec une merveilleuse opiniastreté, de cacher sous le silence, la grandeur de son génie & de ses inclinations; quoy que pour l'éprouver on employast tout à la fois des apparences d'une amitié feinte, & des accusations tres-fausles.

Après que le Comte de Licestre eut appuyé ses desseins de cette sorte, & fair parvenir aux premieres charges un bon nombre de ceux qui tenoient son party, & quand il vid outre cela que la discorde tenant le reste du peuple en incertitude, la plupart commençoient à prendre leur perte de son costé, il crut qu'il ne luy seroit pas difficile de parvenir au commandement souverain, s'il employoit l'ancien credit qu'il s'estoit acquis auprès d'Elisabeth. Afin donc que sa longue absence ne donnast pas lieu à les compétiteurs de rien entreprendre à son desavantage, comme il connoissoit assez la cout de cette Reyne, il se resolut de faire un voyage en son pais: taschant d'un costé à persuader aux Estats, qu'il estoit appelé au Conseil d'Angleterre, où il ne manqueroit pas de travailler aussi pour l'avancement des affaires Beligiques; & d'autre part donnant à entendre à la populace, que les outrageux procedes dont les Estats avoient usé contre luy, l'obligeoient de se retirer si mécontent, qu'il ne retourneroit jamais dans les Pais-bas s'il n'y voyoit les affaires en une autre posture. Et cette plainte supposée eue beaucoup de monde, parce qu'elle fut accompagnée de plusieurs escrits que l'on sema publiquement, par lesquels on entreprenoient tout à la fois de louer les merites du Comte de Licestre, & son affection envers le peuple, & de blâmer la conduite injurieuse des Estats. A quoy l'on adjoûta bientoist apës un bruit qui courut, que la Reyne accepteroit volontiers la principauté des Belges, si elle n'en estoit point détournée par les mauvais succès, qui avoient suivy leur premiete alliance, & par ce grand nombre de loix qui renversoient toute sorte de domination quelque juste qu'elle pût estre. Et l'on en vint jusqu'à ce point de hardiesse, que les nouveaux Magistrats d'Utrecht, & quelques particuliers du pais de Frise, sous le nom du public, envoyèrent des Deputés à la Reyne, pour recevoir d'elle les loix d'une nouvelle principauté, plustost que pour luy en offrir les conditions. Mais quoy que le Conseil d'Angleterre promist à cette Princeesse toute sorte de subvention, si elle en avoit besoin, pour pousser cette affaire à bout, elle en rejeta l'entreprise fort constamment; & neantmoins elle ne pût éviter que quelques-uns ne creussent, que si elle refusoit cette souveraineté lors qu'elle luy estoit offerte du commun consentement de tout le peuple, c'estoit afin d'en estre seulement redevable aux seditions des soldats & de la populace.

Les nouveaux Magistrats d'Utrecht, & quelques particuliers du pais de Frise, offrirent de nouveau la principauté à Elisabeth, mais en vain.

C'est que les Confédérés, en voyant en Angleterre pour se plaindre que leur gouvernement est demeuré, y sont revenus long temps.

Le Comte de Licestre en passant avoit laissé l'administration publique entre les mains du Senat: mais bientoist apres, on representa un escrit par lequel il se reservoit à luy seul le droit de disposer des garnisons, & de regler les principales affaires d'Etat. Ce qui fut cause que l'on envoya en Angleterre des personnes expres pour remontrer, que le gouvernement Beligique demettrait (s'il faut ainsi dire) estropié, & que s'il survenoit quelque accident impreveu, il ne se trouveroit aucune puissance prestee pour y apporter

ter

ter un remede present. Mais ces Deputez demurerent long-temps sans pouvoir obtenir audience : parce que les Anglois mesmes estoient embarrassez parmy beaucoup de troubles domestiques. Car la Reyne d'Escoce ayant esté chassée de son Royaume par les Estats Escossois, s'estoit réfugiée vers Elisabeth, avec laquelle elle estoit liée non seulement par ce nœud de ressemblance, qui doit unir les souverains les uns avec les autres ; mais encore par celui d'une proche parenté. Neantmoins après qu'elle eut esté quelque temps en Angleterre, comme on creut que par le moyen des puissans appuis que luy donnoient les sectateurs des ceremonies Romaines, elle se promettoit de remonter sur le throné, & mettoit par cette esperance la vie d'Elisabeth en danger & son Royaume mesme, on l'arresta ptemierement prisonniere : & puis enfin, parce qu'on ne trouvoit pas encore assez d'assurance en sa detention, on la fit mourir.

1586.

1587.

On fait mourir la Reyne d'Escoce.

Cependant parmy les Confederez il s'eslevoit souvent de fâcheuses seditions : & lors qu'un party emportoit quelque avantage sur l'autre, on n'ordonnoit pas moins que l'exil ou la prison à ceux qui se trouvoient les plus foibles. Mais depuis que Guillaume Stanley & Roland d'Yorc, qui possédoient tous deux la faveur du Comte de Licestre, se furent montrez perfides, & que le premier eut livré la ville de Deventer, & l'autre la forteresse voisine de Zutphen, au Colonel Tassis, qui, en recueillant le fruit de leur trahison, n'avoit pas laissé de l'avoir en horreur, alors plusieurs d'entre le menu peuple commencerent à louer la prudence des Estats, & à se condamner eux mesmes dans l'affection qu'ils avoient eue pour le Comte de Licestre : & d'avantage plusieurs Anglois pour effacer la tache dont cette lâcheté sembloit noircir leur nation, se montroient soigneux d'exécuter les ordres qui leur estoient donnez par les Estats. Il se trouva neantmoins un nommé Alain, originaire du mesme pais, & du depuis fait Cardinal, qui publia un libelle pour déguiser cette infamie sous une couleur de Religion, & pour defendre ce crime, lequel outre les mauvais exemples qu'il donnoit, se rendit funeste à ses auteurs mesmes. Car apres qu'ils se furent rendus ennemis l'un de l'autre, on tient que Roland d'Yorc, homme dont l'audace estoit à craindre en toutes choses, fut esteint par poison : & pour Stanley, apres avoir esté tiré hors de Deventer, comme il vid que le regiment qui estoit forté de la ville avec luy, commençoit à l'abandonner file à file, parce que les soldats n'estoient pas payez de leur solde, il se resolut d'aller en Espagne : mais y estant arrivé, il ne trouva ny la recompense qu'il s'estoit promise, ny la confiance en ses conseils qu'il avoit esperée.

Devenir la forteresse voisine de Zutphen sans livrer aux Espagnols par la trahison de quelques Anglois.

Malheureux succès des trahisons.

Les Estats des Provinces unies, reconnoissant que les inclinations, tant du peuple que des soldats, estoient pour eux, & desirant faire tourner les malheurs de la Republique à sa propre utilité, commencerent premierement à procurer au Comte Maurice l'affection que le peuple avoit autrefois témoignée à son Pere, & le choisirent pour commander les armées en l'absence de leur General. Davantage, ils voulurent que le serment qu'il avoit auparavant accoustumé d'estre presté au nom des Estats & des Gouverneurs de chaque Province, se renouvellast ; apres avoir esté jusqu'icy negligé, parce qu'on n'employoit dans ces solemnitez que le nom du Comte de Licestre : ce qui servoit aux traistres & aux seditieux d'un pretexte pour coloter leurs crimes : & donnoit lieu aux moins subtils d'entre le peuple de croire, que ce qui n'estoit qu'une simple marque d'honneur deferee au Comte, estoit un serment réel presté à Elisabeth mesme. Quant à l'Edit

Le serment commandé des armées est donné au Comte Maurice.

Les soldats prennent le serment au nom des Estats.

1587.

*On apporte un
tempérament
à l'Edit qui
concernoit les
transports des
marchandises.*

qui concernoit les transports des marchandises, on y apporta un tempérament, en ce que l'on permit de transporter chez les nations avec lesquelles on vivoit en paix, toutes sortes de marchandises, excepté celles qui pouvoient servir à l'usage de la guerre, & touchant les Belges qui estoient ennemis de la Republique & les peuples voisins, outre les choses cy-dessus exceptées, on défendit encore de transporter des bleds chez eux, le surplus du commerce y demeurant à discretion. Toutefois cette loy a esté du depuis ou resserree, ou relaschée, selon que les occasions particulieres l'ont exigé.

Au reste la fortune des Pais-bas estoit extrêmement diverse en ce temps-là : car les peuples de Flandre & du Brabant souffrant des degats continuels dans la campagne, & recevant fort peu de convois, estoient affligés d'une si grande disette, qu'il est constant que plusieurs personnes autrefois extrêmement riches, se voyoient reduites à la faim & à la mendicité; sans que la crainte de ceux qui maistrisoient leur pais, ny les frontieres toutes couvertes de leurs armes, pussent empêcher que ces misérables n'abandonnassent leur Patrie à tous momens. Au contraire vous eussiez veu les moindres villes des Provinces unies eslargir l'enclos de leurs murailles, pour accroistre leurs bastimens : & sur l'un & l'autre rivage de l'Océan une quantité de flottes qui les couvroient en telle sorte, qu'il est vray de dire que cette nation, entre toutes les autres, est la seule à qui le commerce s'est rendu plus profitable par la guerre que par la paix : & l'on pouvoit sans doute dès lors l'estimer la plus heureuse de l'univers, si dans le commencement mesme de sa grandeur, & ses ennemis estans encore extrêmement puissans, elle n'eust point affoibly ses propres forces par des dissensions intestines; malheur qui n'arrive presque jamais aux autres Republiques que lors qu'elles penchent vers leur fin, & que la fortune commence à les abandonner.

La ville de Gueldre, qui a donné son nom à toute la Province, estoit venue à la puissance du Comte de Haultepenne, Mestre de camp du party Espagnol, par le moyen du traité qu'il avoit fait pour la reddition de cette place avec son Gouverneur : mais bientoist apres ce premier fut defeat pres de Bolduc par le Comte de Hohenlo; qui demeura maître d'un chasteau voisin de la mesme ville, auquel pour la memoire de cette defaite on a du depuis donné le nom de Crevecoeur. Cependant le Duc de Parme avoit assiégé l'Escluse, dernier port de la coste de Flandre, qui regarde la Zelande, ayant à dos une isle, nommée Carzand, & battoit cette place avec une violence incroyable de machines & d'artillerie : ce qu'avant appris le Comte de Licestre, il hasta son retour le plus qu'il luy fut possible, & tâcha en arrivant d'entret par force dans le port : mais voyant que son entreprise estoit inutile, il prit un autre dessein, & ayant abordé au port d'Ostende, il s'alla camper proche de l'ennemy. Il est constant que les forces de ces armées voisines estant inconnues les unes aux autres, & la renommée les ayant fait juger plus grandes qu'elles n'estoient, les deux partis s'entrecaignirent plus qu'ils ne devoient; mais enfin le Comte de Licestre se retira le premier : & voyant que la perte de cette place causoit beaucoup de regret à toutes les Provinces unies, il ne voulut pas l'attribuer ny à la valeur des ennemis, ny à la mauvaise intelligence qui duroit encore entre les siens à cause des divers soupçons, que la diversité des factions avoit fait naistre parmy eux ;

mais s'advisant de réveiller un differenz presque assoupy, il tâcha de tendre les Estats coupables de sa propre faute : il disoit donc, pour parvenir à ce but,

Ceux de Flandre & du Brabant sont réduits en une misere détestable.

Au contraire les commoditez s'accroissent chez les Confédérés.

Le Comte de Hohenlo ayant defeat celui de Haultepenne pres de Bolduc, se rend maître de Crevecoeur.

Malgré le secours du Comte de Licestre, le Duc de Parme prend l'Escluse.

La source en est imputée aux Estats.

but, que l'effort qu'il avoit fait de chasser les ennemis n'avoit pas esté secondé; que les soldats, l'argent & toutes les autres choses nécessaires ne luy avoient esté fournies qu'avec difficulté & avec avarice. Et qu'enfin les finances qu'il recevoit ne pouvant qu'à peine suffire au payement des garnisons, il ne falloit pas espérer qu'elles fussent capables d'entretenir une armée entière : & par conséquent (adjoustoit-il) si la pauvreté de l'Espagne est si grande qu'on la fait, pourquoy les Estats veulent ils embarrasser une Republique sans ressource, dans une guerre qui ne luy peut apporter que du malheur? Or dans cette conjoncture les Espagnols n'avoient pas manqué d'employer les artifices, dont ils avoient accoustumé d'user apres leurs victoires; & Elisabeth mesme sembloit pencher du costé de la paix : quoy que depuis peu une flotte qu'elle avoit envoyée sous l'Admiral Drak, ayant ravagé toutes les costes d'Espagne, eust fait voir combien cet empire li redouté chez les estrangers estoit foible dans son propre pais; & qu'une autre flotte, sous la conduite de Cavendish, estant allée reconnoistre les costes de l'Amerique & les isles de Moluques, en eust rapporté toute sorte d'avantage & de profit. Mais cette Princesse venant sur l'âge, estoit intimidée par beaucoup de diverses considerations : car premierement elle redoutoit les Hibernois accoustumés aux armes, tant par leurs frequents rebellions, que par une juste guerre, où ils s'estoient exercez dans les Pais-bas : d'avantage comme elle avoit l'Espagne pour ennemie, elle tenoit l'Ecosse pour suspecte : enfin les François luy estoient contraires; & la plupart des Anglois mesmes ne cherchoient que des occasions de broüiller. Mais les Estats des Provinces unies se ressouvenant du dommage que leur avoient autrefois apporté ces sortes de negotiations, & taschant d'éviter du mieux qu'il leur estoit possible les occasions de s'aboucher avec les ennemis, ou de parler d'aucun accommodement, remontoient à la Reyne que si leur Espagne estoit fidellement administrée, un revenu de trois cents mille florins, que le domaine particulier de la Republique assureoit chaque année, outre les richesses de la marine & les assistances qu'on tiroit d'Angleterre, ne devoit pas estre méprise comme il l'estoit par le Comte de Licestre, ny passer pour une foible subvention : veu que le Prince d'Orange, avec de bien moindres finances, avoit souvent achevé de grandes entreprises : que ceux qui vouloient prendre garde à eux comme il faut, se contentoient de peu : mais qu'au contraire quand on n'apportoit pas de soin à ménager son argent, ceux mesmes à qui l'on en donnoit trop, n'en avoient jamais assez.

Peu de temps apres, les Estats ayant recouvré des lettres du Comte de Licestre adressées à quelques-uns de ses amis; par lesquelles ils se voyoient accusez d'avoir renoncé à l'obeissance de ceux qui estoient au dessus d'eux, & de se mesler injustement des choses qui n'estoient pas de leur fait; ils publierent un Edit par lequel ils faisoient voir que le droit du peuple, ayant autrefois esté remis entre leurs mains, & depuis peu celuy du souverain mesme, ils s'estoient réservé l'un & l'autre en deferant le gouvernement de leur Republique au Comte de Licestre : & outre cette consideration, ils rapportoient encore plusieurs choses à l'avantage de leur assemblée; par lesquelles ils la purgeoient du crime d'ambition, dont le Comte de Licestre avoit entrepris de les accuser. Mais luy voyant que ses esperances estoient choquées si directement qu'il ne luy restoit plus aucun lieu de gauchir, ny de se servir de ses premiers artifices, puis qu'ils estoient découverts; & se fassant d'ailleurs de voir que les mécontentemens de la populace, par elle

Elisabeth penche du costé de la paix.

Les Estats ont à cœur l'administration de l'Espagne.

Ils respondent aux accusations du Comte de Licestre.

1587.

*Il s'achève de
s'emparer par
force de la
plupart des
villes.*

*Dans Leyden
on a sa ca-
bale, ayant été
découvert, les
sans pitié de
mort.*

*Et luy s'en re-
tourne en An-
gleterre :*

*où il meurt
après avoir
été contrain-
t de renoncer à
la principauté
des Pais-bas.*

*Cependant
Schenk prend
la ville de
Bonne.*

*On prépare en
Espagne une
puissante flotte
pour subjugu-
er l'Angleterre.*

auparavant tesmoignez contre les Magistrats, n'avoient point encore passé des parolles aux effets; il ne voulut pas différer davantage à produire des marques de sa temerité: & se resolut par le moyen des garnisons qui estoient sous sa puissance, & des factieux qui suivoient sa cabale, de se rendre maistre des villes situées au cœur du pais, & qui pouvoient luy servir à donner de l'effroy aux autres. En quoy, sans doute, il ne faisoit pas assez de reflexion sur l'exemple du Duc d'Anjou, qu'un attentat pareil avoit exclus de la principauté des Pais-bas, quoy qu'elle luy eust desja esté accordée. Mais apres rour, la conjuration que le Comte de Licestre avoit formée contre Leyden, fut découverte avant qu'elle eust eu le temps de mettre cette ville en danger; & les estrangers qui s'y estoient venus habiter, s'estant rendus les Ministres de cet attentat, ils payerent aux dépens de leurs vies la folle curiosité, qu'ils avoient eue de se mesler des affaires d'autrui. Et quoy que véritablement quelques-uns d'eux eussent plustost failli par erreur que par malice, la severité que l'on exerça contre les uns & les autres fut salutaire; & arresta le cours des seditions qui commençoient à s'émouvoir, principalement dans cette rencontre. Mais le Comte de Licestre voyant les malheureuses trames de son ambition publiquement découvertes, se retira en Angleterre; d'où la Reyne ayant envoyé dans les Pais-bas le grand Tresorier Bucharist, qui n'estoit pas tout à fait amy de celui-cy, pour s'informer comment toutes choses s'estoient passées, l'autorité de cette Princesse protegea si bien le Comte, qu'elle empescha qu'il ne fust obligé dans le Conseil de se justifier de ses entreprises: & routeois elle le contraignit de renoncer pour l'avenir à la principauté des Provinces Confederées. Il est vray qu'il ne laissoit pas d'entretenir encore son ancienne faction par plusieurs lettres: mais bientoist apres ayant esté fait chef des armées dans l'Angleterre, il mourut avant la fin de l'année. Quelques-uns jugerent qu'il avoit esté mis hors du monde par les pratiques de sa femme; laquelle, s'estant portée apres son decès à des nopces assez inegales, avoit pour le moins son ancien adultere; mais on ne pût avoir aucune connoissance certaine de la cause de cette mort; plusieurs ayant creu aussi qu'elle avoit esté naturelle; & d'autres encore, qu'elle avoit esté volontairement recherchée par luy mesme. Quoy qu'il en soit, cet accident causa de la tristesse à la Reyne, & tira mesme des larmes de ses yeux: mais il apporta beaucoup de joye & d'esperance aux Confederéz, puis qu'il les delivra du plus grand peril où leurs affaires se fussent jamais trouvées.

Cependant Martin Schenk avoit pris Bonne par stratageme, ville dependante de l'Empire d'Alemagne, & située au deça du Rhin; laquelle estoit en ce temps-là sous la possession d'Ernest de Baviere: mais au reste la guerre estoit comme assoupie dans tous les Pais-bas; & le Duc de Parme ne s'appliquoit plus, ainsi qu'auparavant, à pousser les progrès de ses armes dans les Provinces ennemies, tandis qu'elles estoient en dissension: car il formoit d'autres desseins dans son esprit; & la conquête de toute l'Angleterre, comme une entreprise plus glorieuse & moins difficile, occupoit toutes ses pensées. Il est vray que desja avant luy plusieurs d'entre les chefs que le Roy d'Espagne avoit employez en ses diverses guerres, avoient choisi cette isle pour y rencontrer le comble de leur gloire, & la recompense de leurs travaux: & comme leur intention s'estoit tousjours proposé pour but, d'adjouster à leur empire tous les environs de la France & de l'Alemagne, lors que leurs armes en trouveroient l'occasion, ils souhaittoient sur tout de joindre

joindre à l'entière réduction des Pais-bas la conquête des Royaumes d'outre-mer. Mais la plupart ayant esté prevenus dans ce dessein ou par la mort, ou par quelque autre accident, il se renouvelloit en ce temps icy : & l'on equippoit par tout l'Espagne, pour l'Esté prochain, une puissante flotte ; comme un instrument de la juste vengeance qu'on pretendoit tirer des Anglois, à cause de l'alliance qu'ils avoient contractée avec les peuples rebelles au Roy d'Espagne, & de l'assistance qu'ils leur avoient donnée. Le Duc de Parme donc s'apprestoit de son costé à seconder cette entreprise ; & par les belles choses qu'il esperoit achever en Angleterre, il se promettoit de couronner dignement les victoires qu'il avoit acquises durant dix années, & d'égaler la reputation des anciens Empereurs. Mais comme le bruit voloit par tout du danger prochain dont les Anglois estoient menacez, l'Espagnol tascha de l'assoupir en faisant montre d'une paix, dont le Roy même de Dannemarc entreprit de se rendre le mediateur, ayant pour cette cause député, vers le Duc de Parme, Cajus de Rantzou ; lequel marchant avec une escorte ennemie, que quelque troupe des Confederez attraquoit, fut tué dans ce combat par un soldat Hollandois, qui n'avoit pas pu le discerner d'avec les autres. Mais les Danois s'estant persuadez dans cette rencontre, que le sacré droit des Ambassadeurs avoit esté violé, leur Roy fut si prompt à se servir de l'occasion qu'il avoit de se vanger, qu'ayant fait arrester sur la mer Baltique sept cents navires chargez de bled, qui passaient par le détroit du Sund ; il mit incontinent en un extreme danger de périr par la faim, des peuples qui vivant, comme on dit, au jour la journée, n'avoient usé d'aucune precaution contre ce procedé inouï, dont ils ne se fussent jamais doutez. Mais pour se garantir de la disette, on trouva un expedient non moins utile que nécessaire, en ce qu'on obligea les navires de France & d'Angleterre qui se rencontrèrent sur la même mer, à prendre terre aux ports de Hollande & de Zelande, & à venir exposer leurs marchandises aux places destinées à la vente publique. Ainsi le peril fut evité par les Confederez, sans autre perte que celle de quelque argent que les Danois exigèrent. Mais cette consideration jointe à celle du refus dédaigneux que faisoit le Roy de Dannemarc d'écouter les Ambassadeurs, qu'on luy avoit envoyez, s'imprima bien avant dans plusieurs esprits, qui crurent que les moindres Royaumes demeurent toujours asservis aux plus grands. Cependant on négocioit aussi avec la Reyne d'Angleterre sous le nom du Roy d'Espagne : & l'on proposoit à cette Princesse, parce qu'elle se portoit pour arbitre de toutes les affaires des Confederez, qu'il seroit facile de faire cesser les hostilités & les craintes, si les peuples rebelles retournoient en l'obéissance de leur Souverain ; & si Elisabeth consentoit que Philippe s'attribuast seul le pouvoir d'ordonner du culte divin dans les Pais-bas, comme il consentoit qu'elle en ordonnast seule dans l'Angleterre, afin de n'introduire pas de pernicieux exemples, qui donnassent lieu aux peuples de croire, que le droit de juger des choses qui concernent la Religion, appartienne à d'autres qu'à leurs Princes. Mais Elisabeth de sa part ne recevoit pas ces conditions de paix avec un moindre artifice, que celui dont on usoit en les luy offrant : parce que comme elle estoit déjà informée des preparatifs que l'on faisoit pour attaquer l'Angleterre, elle buttoit principalement sous une apparence de vouloir pacifier les choses, à gagner le temps, & à faire écouler les occasions du peril ; & cachoit avec adresse toutes ses craintes sous ce pieux pretexte de vouloir retablir la concorde & l'ancien commerce

Mais l'Espagnol fait sembler des propositions de paix pour dissuader son dessein.

Les Danois arresterent sept cents navires des Hollandois, à cause de leur Ambassadeur que quelques-uns tuèrent.

Philippe négocie aussi avec Elisabeth ;

qui combat ses ruses par d'autres raisons.

1587.

*Elle commen-
ça avec dissi-
mulation aux
Confederez de
rechercher la
paix.*

*Ce qu'ils resu-
sent.*

mette des nations. Dans ce dessein, elle envoya declarer aux Confederez qu'elle desiroit qu'on quittast toutes les pensées de la guerre, pour ne songer plus qu'à trouver des moyens de faire la paix; & qu'ils ne devoient pas se rendre eux memes odieux jusqu'à ce point, qu'on eust lieu de croire que, par une cruelle opiniastreté, ils avoient resolu de preférer le sang & le carnage à toute sorte d'accordement. Les Confederez dans cette occasion commencerent incontinent à repasser dans leur memoire les traistres apas des pratiques Espagnoles; car en effet quel succès eut autrefois la conference qui se fit avec Requesens, sinon qu'elle luy donna la commodité d'assiéger les principales villes dans le cœur du pais, aptes en avoir saisi les munitions? La negotiation de Cologne, au lieu de produire la paix, n'en fit elle pas perdre l'esperance, en incitant les allies des Provinces Unies à se tirer de leur party? Ceux qui vouloient trahir la Flandre, n'en trouverent ils pas les plus favorables occasions parmy ces sortes de conferences, où veritablement les ennemis promirent au peuple le libre exercice de sa Religion; mais depuis qu'ils se virent les maistres, ils osèrent se moquer de leurs promesses. Apres toutes lesquelles considerations, les Confederez jugeoient que si encore aujourd'huy, parmy les dissensions intestines que leurs citoyens laissoient regner entre eux, on venoit à faire quelque ouverture de paix avec l'ennemy, les armes tomberoient aussi-tost des mains du peuple. Ce qui seroit cause indubitablement que chacun ne cherchant plus que son avantage particulier, les uns & les autres precipiteroient inconsiderement leur reddition: & que quand les conditions de leur accordement seroient les plus justes du monde, on devoit toujours se ressouvenir du traité de Gand, & de la perfidie de Jean d'Autriche: veu mesme que les Roys, à qui le Pape accorde facilement la dispense de leurs sermens les plus solennels, content tousjours les traittez qu'ils font avec leurs sujets pour autant de victoires qu'ils ont remportées sur eux; & que davantage on estoit en une saison, où il se trouveroit bien-tost des citoyens mercenaires, qui tascheroient d'acquiescer des richesses & des dignitez en vendant la liberté de leur Patrie. Mais chacun ne formoit ces raisonnemens qu'en particulier; car en public, parce que celle qui se servoit des persuasions pour porter le peuple à la paix, y pouvoit ajouter la contrainte, ils procedoient d'une autre sorte; & consumoient le temps à delibérer, comme s'ils eussent esté en doute de la resolution qu'ils devoient suivre. Quelquefois la Reyne les pressoit vivement de prendre une conclusion certaine: mais alors ils employoient les supplications; & la conjuroient de ne pas exposer en proye, à la perfidie des Espagnols, la cause de Dieu & des hommes, ny soixante bonnes villes, dont les habitans estoient tout prests, si les forces publiques qu'ils avoient presentement en main, ne suffisoient, de les accroistre par l'assistance que chaque particulier fournissoit du sien propre. On avoit separément demandé l'avis de chaque communauté: & toutes ensemble estoient tombées d'accord de n'envoyer aucuns Deputez vers l'ennemy: de sorte que la Reyne seule, l'hiver estant desja assez avancé, envoya ses Agens en Flandre, à dessein de faire la paix pour autrui, s'il luy estoit possible. Mais pendant que l'on s'amuse à debatre du lieu, où la conference se doit tenir, du pouvoir que l'on doit donner à ceux qui traiteront, & qu'enfin les Anglois taschent d'obtenir une treve, qui leur est refusée par le Duc de Parme; trois mois s'écoulent auparavant qu'on ayt pris aucune resolution. Elisabeth demandoit pour les Confederez une amnistie de ce qui s'estoit

*Elle envoya
en Flandre à
dessein de faire
la paix.*

s'estoit passé, que les anciennes loix du pais demeuraissent en leur entier : & que les privileges des villes fussent conservez : mais elle demandoit aussi pour elle que ses anciennes alliances subsistassent ; que le remboursement de ses dépenses luy fust assigné ; & que, pour une plus grande assurance de la tranquillité publique à l'advenir, les soldats fussent congédiez de part & d'autre. Au reste, pour ce qui concernoit le culte divin, & les ceremonies de la religion, pratiquées parmy les Confederez, elle en parloit si mollement, qu'il estoit aisé de voir qu'elle se relâcheroit en beaucoup de choses ; & déjà mesme elle estoit descendue jusqu'à ce point, de n'en demander le libre exercice que pour deux ans seulement : pour ce qui regardoit les places dont les Anglois s'estoient emparez, ou par traitté ou par occasion, elle ne refusoit pas de les rendre, pourveu que son remboursement luy fut réservé. Mais d'autre part comme on vid que les Espagnols rejetoient absolument l'article de la Religion ; qu'ils vouloient soumettre toute la fortune Belgique à la seule clemence du Roy d'Espagne ; qu'ils pretendoient faire une compensation des dépenses faites par les Anglois avec celles qu'ils avoient faites eux mesmes ; & qu'en fin ils differoient tousjours de conclure le surplus des affaires, il fut facile de reconnoître qu'ils avoient plustost cherché une conference qu'un accommodement : si bien que les soupçons des hostilités qu'ils prepauroient, s'augmenterent de jour en jour, jusqu'à ce que cette flotte si long-temps redoutée ayant commencé à paroître, fist cesser tout à la fois leurs artifices & les esperances d'Elisabeth.

Cependant le Comte de Licestre en quittant les Pais-bas, n'en avoit pas fait sortir avec luy la discorde, ny les pretensions des differentes cabales qu'il y avoit suscitées : puisque, parmy les garnisons des petites villes & des chasteaux, cette diversité de partis ser voit à tous momens de couverture aux seditions que les soldats faisoient naistre, & aux rapines qu'ils exerçoient. Sur tout ceux qui n'avoient pas esté payez de leur solde, à cause de la mauvaise administration des finances publiques, se hastoient le plus qu'il leur estoit possible, dans l'apprehension de la paix, de recueillir les fruits de la guerre : & mesmes quelques uns s'aviserent, pour donner un pretexte plus plausible à leurs violences, de demander qu'on leur representast cette troisième partie de leurs montres, laquelle selon l'usage des Pais-bas est ordinairement retenuë par les Ministres de l'épargne, pour estre payée seulement lorsque la saison sera plus favorable aux affaires de la Republique : mais parce qu'il estoit impossible de satisfaire à cette demande, à cause qu'un grand nombre de soldats exigeoit tout à la fois des sommes demeurées en reste depuis beaucoup d'années, ils prenoient telle licence qu'il leur plaisoit pour se payer par des brigandages. Et neantmoins dans ces tumultes, quelques uns excusoient les troupes qu'Elisabeth avoit envoyées, comme si elles n'eussent exercé ces rapines que pour favoriser les interets d'Angleterre. Parmy ces seditieux, ceux qui s'estoient mutinez dans la ville de Gertrudisberg, avoient receu une grande somme d'argent qui sembloit les avoir appelez : mais quelque temps apres ils ne laisserent pas de se porter à une licence & à une perfidie que je deduiray en son lieu. Dans Medenblic, ville située sur le rivage occidental du golphe de la Frise, Sonoy portoit la peine du refus qu'il avoit fait d'obeir à ses superieurs, puisque ses propres soldats s'estoient rebellez contre luy : mais en mesme temps le Comte Maurice le vint assieger ; & le fit rentrer sous son obeissance & sous celle des Estats. Russel intendant de la garnison de Flissingue, esperoit de se rendre chef de tous les sol-

1587.

1588.

L'arrivée de la flotte met fin à toutes les dissimulations.

Les soldats des Confederez se mutinent contre le pays.

1588.

dats de la Zelande, & de soumettre à son pouvoir l'Isle de Walcheren, dont il avoit desja attiré deux villes à son party; celle de Vete, & celle d'Armede: mais enfin il fut detourné de cet ambitieux dessein, tant par le commandement d'Elisabeth, qui avoit esté mieux informée de toutes choses, que par la nouvelle qui survint, quoy qu'assez tard, de la renonciation que le Comte de Licelste avoit faite au gouvernement des Pais-bas. En quelques autres lieux on appaisoit encore d'autres pareilles seditions; avec un peu moins de danger, veritablement; mais avec beaucoup de dépense. Au reste, quoy que toutes ces choses ne soient arrivées que l'année d'après celle-cy, je les ay racontées en cet endroit, à cause de la liaison qu'elles ont avec les precedentes.

*Abregé des
considerations
qui peuvent
faire connoître
par quel moyen
les Confederez
apres s'est de
peries, ont pu
deroches resis-
ter à la puis-
sance des
Espagnols.*

Mais auparavant qu'à la sortie de ces embarras je m'attache à un ouvrage mieux ordonné & plus étendu, & sur tout s'il arrive que ce que j'ay tracé de l'histoire de mon pais, vienne à la connoissance des autres peuples: je croy que ceux qui la liront, ne seront pas fâchez de voir icy en abrégé de quelle nature a esté cette guerre, où des peuples enfermez dans l'espace d'un rivage assez petit, & desquels la fortune sembloit presque abbatue par une infinité de pertes, se sont relevez courageusement pour faire teste à une puissance telle qu'est aujourd'huy celle de la maison d'Austriche. Je vay donc examiner quelles ont esté, vêts le milieu du temps, les frontieres de cette nouvelle Republique; de quelle maniere elle estoit gouvernée, quelles estoient ses forces, & quelles les mœurs de ses habitans: afin qu'en suite il me soit plus facile de comparer chaque party l'un avec l'autre.

*Frontieres des
Provinces
Confederées,
& de celles du
party Espa-
gnol.*

Depuis que la paix generale de Gand eut assuré la liberté des Pais-bas, Jean d'Austriche s'estoit incontinent rendu maistre de Namur, de Luxembourg & de Limbourg; & apres luy le Duc de Patme avoit soumis à son gouvernement l'Artois & le Hainaut, par un traité particulier; en suite, la Flandre, par la fraude de quelques traittes; & puis enfin le Brabant & Malines, par la faim: toutefois parmy les villes de Flandre celle d'Ostende s'estoit garantie de servitude; & dans le Brabant, celle de Bergue sur Zoom, celle de Willemstad, ainsi nommée à cause du Prince d'Orange, avec quelques chasteaux avoient pareillement conservé leur liberté; toutes ces places estant situées sur les bords de la mer ou des rivieres. La Frise & l'Overysse tenoient aussi le party des Confederez: mais dans cette premiere Province, la ville de Groningen appartenoit aux Espagnols, & dans l'autre, à cause de la perte de Stenwic, de Deventer, & de tant d'autres bonnes places, les forces du pais estoient partagées entre les Estats & leurs ennemis: & mesme dans la province de Gueldres il ne restoit pas beaucoup de places à ces premiers; car la ville de Geldre, celle de Nimegue, & celle de Zutphen, toutes trois metropolitaines, & quelques autres de moindre consideration, estoient tennues par des garnisons Espagnoles. Le Comte Maurice, Gouverneur de la Hollande & de la Zelande, regissoit ces deux Provinces entieres, & bien-tost apres tous les autres lieux qui tenoient pour les Confederez, furent annexez à son gouvernement, sans excepter mesmes les places qu'ils possedoient encore dans les Provinces ennemies. Davantage, le commandement de la marine fut aussi mis entre ses mains: & les excellentes marques qu'il avoit desja données de sa conduite & de sa valeur, ne permirent pas aux Confederez de laisser aucun Gouverneur particulier dans leurs villes; sinon sur les frontieres les plus éloignées. Mais je ne dois pas icy oublier les Estats voisins de la Republique. L'on avoit premiere-

ment

ment au delà de la riviere d'Ems, le Comte de la Frise orientale, vulgairement nommée le païs d'Emden : on avoit encore, aux environs du Rhin & de la Meuse, Ernest de Baviere proche parent du Roy d'Espagne, Archevesque de Cologne & Evêque du Liege, qui possédoit, à cause de ses divers tiltres Ecclesiastiques, tant de diverses juridictions, que sa puissance environnoit tous les Païs-bas : & puis enfin on avoit la Cour du Prince de Cleves & de Juliers : tous lesquels, quoy qu'ils n'exerçassent aucunes hostilités contre les Provinces Unies, ne laissoient pas de pencher vers le party des Espagnols ; parce qu'ils avoient plus à craindre de ce costé là ; outre qu'ils prenoient pour pretexte l'ancienne alliance que leurs Estats avoient contractée avec la maison de Bourgogne : de sorte que si dans ces Provinces quelques villes à cause de la conformité de Religion qu'elles avoient avec les Confederez, osoient tesmoigner de l'inclination pour leurs interets : elles avoient également à redouter les hostilités de leur ennemy, & la haine de leurs compatriotes. Pour ce qui concerne le païs de Cambray, lorsque les villes voisines furent rentrées sous la puissance Espagnole, le Duc d'Anjou ayant mis dans celle-cy une puissante garnison de ses gens, pour la tetenir en bride, & l'ayant, même par son testament, recommandée à la protection de la France ; la Reine Mere, Catherine de Medicis, y avoit mis pour Gouverneur le Seigneur de Balagny, lequel, depuis la mort du Duc & de sa Mere, s'en estoit rendu le maître : mais bientôt apes, s'estant aussi jetté dans la faction des Lorrains, tandisque le Duc de Parme differoit de tourner ses armes contre luy, & que le Roy Henry se trouvant chassé des premieres villes de son Royaume, n'avoit pas le temps de pourvoir à ses frontieres, il se mit à lever force contributions par toutes les campagnes voisines ; & s'attribua dans le Cambresis une souveraineté qui ne dura pas long-temps. Mais puisque jusqu'icy nous avons representé comme en un tableau tous les dehors de la Belgique Confederée ; il est à propos en suite que nous fassions aussi une description du dedans.

Dans les Provinces Unies le Prince d'Orange ayant tenu, premietement sous le nom du Roy d'Espagne, & puis en suite sous le sien propre, la souveraine administration des affaires, le Comte de Liestre luy succeda dans la même dignité ; & la puissance de l'un & de l'autre avoit esté assez semblable à celle des Princes absolus : mais apres qu'elles eurent cessé toutes deux, les Confederez s'estant tendus sçavans par l'experience, se resolurent de partager entre plusieurs l'autorité souveraine du gouvernement. Toutefois il est vray de dire, que comme cette voye est la plus seure pour conserver la liberté, elle est aussi la plus dommageable à la concorde publique, quand la guerre vient tant soit peu à se relaschet. Cependant on resserroit beaucoup l'autorité du Gouverneur : mais apres tout, autant que l'on diminuoit la puissance qu'il avoit sur le peuple, autant l'on augmentoit l'affection que le peuple avoit pour luy : car la distribution des graces & des dignitez venoit de sa main, au lieu que les imposts & les exactions partoient d'une autre : outre que c'est l'humeur de la populace, d'imputer ordinairement les mauvais succès à ceux qui ont la plus grande part en l'administration des affaires ; & de n'attribuer les victoires qu'à celuy-cy seul. Or, suivant l'ancienne coustume de la Hollande, les principaux nobles regissent les villages & les bourgs, selon que chacun d'eux y possede des Seigneuries, qui sont hereditaires. Mais les villes sont regies par des bourgeois notables qu'on élit pour cet effet, parce que le menu peuple, attache au trafic & à

Gouvernement des Provinces Confederées.

les affaires domestiques, ne s'est jamais accoustumé ny à faire des harangues, ny à donner ses avis dans les assemblées. Ceux-cy donc, qui sont dans chaque ville au nombre de quarante pour le plus, & que l'on nomme du nom de Sages, s'assemblent de temps en temps pour deliberer des affaires publiques : & si quelqu'un d'eux est tetranché de leur nombre, soit par la mort ou par l'exil, ils le remplissent incontinent de quelqu'autre, qui soit assez considerable par ses richesses & par sa prudence pour meriter le mesme rang. Les resolutions qui sont prises par cette compagnie ont tant de force qu'elles passent pour un consentement universel de toute la ville : & il ne s'est presque jamais veu que la populace ait refusé d'obeir à ces sortes d'arrests ; puis qu'au contraire elle a souvent pris les armes pour maintenir l'autorité de ceux qui les donnent. Ce sont aussi ces mesmes qui nomment tous les ans plusieurs de leurs bourgeois, entre lesquels le Gouverneur (exerçant dans cette occasion l'office que le Prince exerçoit auparavant) elit les defenseurs du repos public qu'on appelle Bourg-maitres ; & qui sont, pour le plus, quatre en nombre ; avec sept autres ou environ, qui, sous le nom d'Eschevins, decident tous les differens qui se presentent, soit en matiere civile ou criminelle. Ceux qui vaquent à ces fonctions n'en tirent aucun salaire, ou pour le moins ils en tirent fort peu : car ils s'acquittent de leurs charges comme d'un devoir qu'ils croyent estre obligez de rendre à leur pais. De sorte que par la puissance de tous ceux-cy, & par l'advis de quelques Jurisconsultes qui les conseillent, toutes les affaires de la ville sont administrées. C'est pourquoy lors que toute la Republique se reduit comme en un corps, ceux qui president chacun sur un peuple particulier, president ensemble sur tous les peuples en commun ; car il arrive trois ou quatre fois l'année que l'on fait une assemblée generale à qui l'on donne le nom d'Estats ; à cause qu'elle est composée des deux principales parties du peuple : mais parce que les Nobles, qui sont la premiere partie, auroient de la peine à se joindre ensemble de tant de divers endroits où ils sont dispersez, ils ont commis leurs interests à un petit nombre de Gentils-hommes qui ont quelque avantage sur les autres, soit pour la grandeur de la naissance, soit pour celle des richesses, afin que ceux-cy puissent assister aux deliberations qui se font pour le bien public, ou veritablement ils ont droit de donner leur voix les premiers : mais apres tout, les suffrages y sont également balancez. Aussitost donc que le Conseil de chaque ville a deliberé dans son ressort sur les choses que l'assemblée generale doit agiter, on y envoie les Magistrats & leurs Assesseurs, afin qu'elle soit informée de ce qui a esté jugé raisonnable ou necessaire par la communauté des habitans, laquelle outre cela dans la confiance qu'elle prend en leur prudence & en leur fidelité, leur donne aussi pouvoir de deliberer eux mesmes sur les choses qui surviendront inopinément. Or comme dans ces assemblées generales on traite des mesmes affaires dont les Princes avoient autrefois accoustumé de traiter, on prend soin sur tout, chaque année, d'y regler les subsides necessaires pour la guerre, dont le fardeau est partagé entre les uns & les autres à proportion de ce que leurs forces en pourront porter. Mais parce que l'assemblée se rompt quelque temps apres, le corps de la Noblesse, & celuy des Magistrats des villes choisissent entre eux des personnes capables, à qui ils donnent charge d'executer ce que l'assemblée a resolu, & disposé selon l'ordre des affaires qui se traittent ordinairement sur le lieu où la Republique tient son principal siege : ils ont charge pareillement de remedier aux accidens impreveus,

& même d'ordonner une nouvelle assemblée, s'il se trouve quelque affaire où il soit besoin d'agir avec un plus ample pouvoir que celui qui leur a été attribué par leur commission. Cette dignité n'est presque jamais accordée que pour un temps : mais celle d'Advocat general de la Hollande est perpétuelle. Du temps des Princes, cet officier portoit la parole pour la liberté publique : & comme il avoit pour lors la plus grande part dans les dangers, depuis que l'administration des affaires eut changé de face, il a eu la plus grande part dans l'autorité. Car c'est luy qui dans l'assemblée des Estats, & dans la séance des Deputés, a accoustumé de recueillir les voix, d'aller au devant des suffrages par le moyen de sa persuasion, & de les accorder ensemble quand ils sont contraires. Cette charge des le commencement de la guerre fut administrée avec beaucoup de loüange par Paul Buys : & après luy, Jean Oldenbarneveld la continua comme son successeur, & en augmenta l'ancienne gloire par le nouvel éclat de sa vertu ; de laquelle il donna de si grandes marques, malgré les menaces & les artifices du Comte de Licestre ; que l'on n'estima pas moins la fermeté de son courage que la fidélité de ses conseils. Voilà à peu près la face du gouvernement de la Hollande : & celui des autres Provinces est presque semblable. Mais outre les officiers cy-dessus nommez, elles ont aussi chacune des Procureurs généraux, qui prennent soin des intérêts du fisc & de l'administration du domaine : elles ont encore des Juges instruits dans la connoissance des loix, auxquels on peut appeler des jugemens tendus par les Magistrats de chaque ville : & toutes ces charges sont perpétuelles, ceux qui les doivent exercer étant choisis par le Gouverneur parmi le nombre de ces Deputés, à qui l'on donne aujourd'huy le nom d'Estats.

Outre toutes ces compagnies il y en a encore une autre que l'on nomme le Senat ; dont la fonction consiste principalement à pourvoir à la conduite des guerres, & aux choses qui regardent l'union générale ; & la fidelle correspondance des Provinces. Et c'est pourquoy les membres qui composent ce corps se prennent de toutes les nations Confédérées, en sorte que les Hollandois donnent trois Senateurs, les Zelandois deux, les peuples de Frise deux, & les autres Provinces chacune un. Quand ils sont admis en cette compagnie, ils font serment d'abord de considérer toujours, dans leurs deliberations, le seul avantage general des Conféderez : sans avoir aucun égard à l'intérêt particulier de la Province qui les a choisis. Mais quand les choses qui doivent estre mises en deliberation sont d'une extrême conséquence, les Gouverneurs des Provinces sont aussi appelez dans le Senat. Et parce qu'anciennement on ne traitoit point des grandes affaires sans le consentement de chaque peuple ; depuis qu'on a vu qu'elles se pre sentoient en quantité à tous momens, & que l'on a considéré que les longueurs pourroient souvent y apporter du prejudice ; on a trouvé à propos que chaque Province envoyast des Deputés auxquels elle donne une libre puissance d'agir, & qui se tiennent proches du Senat, pour estre toujours prests de convoquer les Estats de leur Province si l'occasion le merite : les Provinces qui ont quelqu'une de leurs principales villes dans le party Confédéré, jouissent toutes également du droit de suffrage dans l'assemblée des Estats, où elles president aussi chacune à leur tour. Ces Provinces là estoient pour lors, celle de Gueldre, la Hollande, la Zelande, le pais d'Vtrecht, la Frise qui est située entre la riviere de Fleve & celle de Lawers, & Overysseel. Or ces deputations qui ne se faisoient autrefois que de temps en

temps, ont pris peu à peu la forme d'une compagnie perpetuelle qui represente tous les Estats Confedetez, & à laquelle on donne aussi ce même nom. Ceux qu'on envoie de chaque Province pour tenir rang en cette compagnie, ou en celle du Senat, n'y doivent demeurer que pendant un certain temps qu'on leur prescrit, & qui ne peut estre prolongé sans la volonté expresse des Provinces qui les ont deputez. Mais on depute encore d'autres officiers, qui sont au dessous de ceux-cy, dans les villes maritimes; pour pourvoir à la seureté de la navigation, & pour decider les differens qui la concernent.

Voilà quelle est l'administration de la Republique Confederée dans ses principales affaires: dont j'ay voulu seulement parler icy sans decrire les moindres parties du gouvernement: ayant creu que cela n'estoit pas necessaire: & que ce que j'ay touché doit suffire, pour faire voir assez clairement, que l'autorité souveraine n'est pas tellement Oligarchique, qu'un certain nombre de familles se la puisse attribuer à l'exclusion des autres; ny tellement Democratique, que l'on puisse dire qu'elle depend de la multitude du peuple: mais elle est temperée de telle sorte, que la Noblesse conservant son autorité accoutumée, les principaux citoyens des premieres villes possèdent une bonne partie de la puissance; & l'on voit monter comme par des degrez ceux qui commandent premierement à chaque Province en particulier, & puis enfin à toutes en general: car la promotion des officiers ne se fait pas comme dans l'Estat Democratique par la pluralité des suffrages, mais par une deliberation judicieuse, où l'on considere en ceux qu'on choisit, l'ancienne reputation de leurs ayeux, la portée de leurs moyens, & la capacité de leur genie.

Et nous pouvons dire assurément que ce ne fut pas une mauvaise precaution pour conserver la liberté publique, de commettre la direction des principales affaires à plusieurs personnes, & d'avoir apporté un tel ordre dans le gouvernement, que ses premieres charges doivent continuellement passer de main en main; afin que ceux qui les possèdent, tâchent de les exercer comme il faut, sachant bien qu'il ne leur seroit pas permis longtemps d'abuser de leur autorité. Je trouve qu'autrefois, pendant les guerres des Romains, les peuples des Gaules, de l'Alemagne & de l'Angleterre se servoient desja de cette maxime, qui veut que toutes les choses extrêmement importantes à la Republique, soient traitées par la deliberation des Grands du pais, & des Deputez des principales villes: aussi voyons nous aux lieux mêmes où l'Estat Monarchique a mis fin à la liberté des peuples, qu'on ne laisse pas de retenir encore quelques vestiges de cette ancienne sorte de gouvernement. Que si nous voulons monter plus haut, & passer jusques dans la Grece, nous verrons presque la même chose dans les assemblées des Amphictyons, qui furent capables de resister à la puissance des Medes: ou dans le gouvernement de l'Achaïe, dont l'Estat assez foible de soy, se rendit fort par la seule concorde des habitans.

Au reste, parmi les Confederez la ville capitale de chaque Province est aussi le lieu principal où se traitent toutes les affaires du pais: mais toutes les Provinces ensemble ont establi le siege de leur Republique chez les Hollandois, qui surpassent tous les autres Confederez en autorité aussi-bien qu'en richesses, & l'on a choisy pour cet effet le bourg de la Haye; où le Comte Maurice fait sa residence ordinaire, comme un lieu que le voisinage de la mer & des forests rend extrêmement agreable.

Dans

Dans les Provinces qui suivent le party du Roy, la maniere de gouverner est assez semblable à celle-cy, excepté que les Estats ne s'y assemblent presque plus ; si ce n'est lors que les subsides donnent quelque occasion de les convoquer ; outre qu'il y reste fort peu d'Officiers qui prennent soin de l'intérest particulier de chaque Province ; & que toutes les affaires en general sont conduittes tant par le Gouverneur que par le Senat ; & par les officiers des finances & de justice, qui sont tousjours proches des Senateurs. Davantage les uns & les autres depuis qu'ils ont une fois esté receus en leurs charges, en jouissent pour toute leur vie.

1788.

La maniere de gouverner dans les Provinces qui sont au Roy d'Espagne, est presque pareille.

Nous avons desja cy-devant declaré quels estoient les revenus des Provinces Confederées ; & ils augmenteroient de beaucoup , depuis que l'appréhension du servage fut entierement bannie , & que tous les citoyens ensemble eurent resolu de contribuer volontairement à la defense d'une Republique dont ils estoient les maistres ; mais sur tout depuis que le trafic où ces peuples s'adonnent se fut accru des ruines du Brabant , leur courage s'accroît aussi-bien que leurs richesses : & voyant que leurs entreprises commençoient à teûsûr , comme ils redoubloient leurs efforts , ils redoublerent aussi leurs dépenses , & les impositions necessaires pour les soutenir. De sorte que les terres, les maisons , les choses qui servent à la nourriture des hommes , à les vestir , enfin leurs personnes mesmes estoient taillables : tout estoit cottisé pour les tributs , & l'on ne pardonnoit pas mesme aux constitutions des tentes. La mer ouverte à tout le monde pour le commerce , estoit un subside dont on pouvoit faire beaucoup d'estat , puis qu'il n'avoit point à redouter les disgraces de la guerre. Il est vray neantmoins que l'on esparagnoit les marchands par dessus tous les autres : & ceux qui gouvernoient , avoient jugé à propos d'en user ainsi , de peur que les surcharges ne fussent transporter ailleurs le plus grand & le moins attaché de tous les profits de la Republique.

Revenu des Confederées.

Toutefois les richesses des Confederées estoient surpassées de bien loin par celles du party des Espagnols : car bien que les Provinces sujettes à leur domination ne payassent leurs tributs qu'avec beaucoup de peine, le propre argent du Roy adjouté à ces revenus les faisoit monter extremement haut. Mais apres tout , ces finances passioient par tant de diverses mains , qu'elles s'évanouïssent avant que de pouvoir estre employées à leur veritable usage : parce que les uns les faisoient tourner à leur profit particulier , comme une chose qu'ils croyoient leur appartenir : & les autres en faisoient des profusions , comme d'un bien à la conservation duquel ils n'avoient aucun intérest. La milice entretenue par les Provinces Unies , à compter ensemble les soldats du pais, les estrangers, & les associez , à la reserve neantmoins du secours d'Angleterre , n'alloit pas jusqu'au nombre de dixhuit mille fantassins , avec fort peu de cavallerie : & la plupart estant distribuez dans les garnisons , il est certain que les forces Confederées estoient inferieures de beaucoup à celles de leurs ennemis , auparavant que la France eut fait une diversion de celles-cy. Mais la nonchalance du Comte de Licestre , & tant de seditions qui l'avoient suivies , apprennoient aux Confederées à se defendre avec peu de troupes : de peur qu'en voulant lever des milices outre la portée de leurs finances , au lieu d'enroller des soldats , ils n'enrôlassent des ennemis. Quant à la discipline militaire , elle se rendoit de jour en jour plus exacte , afin qu'on ne donnast aucun lieu de plainte aux habitans du pais , ou à leurs associez ; ny mesme à ceux d'entre les Belges du party contraire, qui

Celui du party Espagnol est beaucoup plus grand.

La milice des Confederées est de dixhuit mille fantassins avec fort peu de cavallerie.

payoient

1588.

payoient contribution pour empêcher que leurs campagnes ne fussent pillées : si bien que quand on conduisoit les soldats dans leurs quartiers d'hiver, ils ne faisoient souffrir aucune dépense aux particuliers, car tout ce qu'on leur fournissoit, estoit payé des deniers publics. Et ce bon ordre causa bien-tost de merveilleux effets : puisque de toutes parts les habitans souhaittoient mesme d'avoir des soldats pour hostes. Toute l'infanterie est divisée en des cohortes, que l'on nomme en France regimens ; chaque regiment contient d'ordinaire dix compagnies, & ratement davantage. Les compagnies sont de cent hommes, & quelques unes peuvent monter plus haut dans le detail : mais en gros, pour ne point faire une deduction des morts, des deserteurs & des passevolans, il se trouve qu'elles reviennent presque toutes à ce premier nombre. On conte aussi cent cavaliers sous chaque cornette, entre lesquelles il y en a trois que l'on employe à couvrir l'infanterie, & qui sont commandées par tous les chefs en commun. Afin que la solde soit plus aisée à fournir, chaque Province reçoit, dans son étendue, certain nombre d'infanterie & de cavalerie qu'elles payent toutes de leurs propres deniers ; & l'on a mesme introduit cette coutume, que ce sont aussi ces Provinces qui élisent les Mestres de camp & les Capitaines : mais les charges qui sont au dessous, dependent de ces derniers : & celles qui sont au dessus, dependent des principaux administrateurs de la Republique, qui les donnent au merite, ou à la faveur.

Les troupes des ennemis surpassoient en nombre le double des troupes Confederées : mais ils les dispersoient de costé & d'autre, tant pour defendre leurs frontieres, dont l'étendue estoit assez grande, que pour garder les autres lieux, où ils avoient quelque chose à redouter. Dans tous les deux partis, la solde des simples factionnaires estoit égale : mais dans celuy des Espagnols, ceux qui se signaloient, estoient bien mieux recompensez ; & le nombre des appointez estoit grand parmy leurs soldats : ce qui n'empeschoit pas neantmoins qu'ils ne commissent beaucoup d'insolences soit dans les villes, soit dans la campagne ; soit quand ils campoient, ou quand ils estoient dans les garnisons : si bien que par ces desordres ils apportoient un double prejudice aux finances de leur Prince ; joint que la jalousie perpetuelle qui estoit entre eux, faisoit souvent naistre des dissensions dans leurs armées. Au contraire le Comte Maurice, depuis que la souveraine conduite de la guerre eut esté mise entre ses mains, ne laissa passer aucune occasion d'en pratiquer les plus belles maximes tant anciennes que modernes. Il se monroit prompt à pousser ses entreprises à bout, & à prevenir celles des ennemis : & sa vigilance estoit si grande, que quoy qu'il fut élevé dans le plus haut degré du commandement, il ne laissoit pas de prendre soin des choses les plus basses. Cela fut cause que, par un nouveau prodige, on le vid presque en un moment devenu maistre dans un art où il n'en avoit point eu : car il tenoit ses soldats dans une continuelle pratique de leur mestier : il donnoit ordre que les sentinelles & les gardes fussent vigilantes, & les villes bien munies & bien fortifiées : que les camps fussent disposez d'une excellente maniere ; & que l'artillerie & les autres machines de guerre fussent toujours prestes. Il accoustumoit ses gens à bien manier leurs chevaux, à garder leurs rangs, à porter leurs vivres eux mesmes, & à travailler aux tranchées, le tout par une methode que le siecle n'avoit point encore connue. Il est vray que dans les commencemens ceux qui sont honneux d'apprendre ce qu'ils ne sçavent pas, se mocquoient de cette nouvelle disci-

discipline : mais enfin , dans les succès miraculeux qui la suivirent , le mépris se tourna bien-tôt en admiration ; quand on vid que des peuples à qui tant de pertes & tant de défaites avoient fait prendre la fuite , commençoient non seulement à tourner teste : mais à chercher mesmes leurs ennemis , les attaquer , & leur arracher des mains les meilleures villes presque en un instant. De sorte que chacun demeura d'accord , que si le Pere n'avoit jamais eu son pareil pour gagner l'affection des Provinces , & pour jeter les fondemens de la Republique Confederée ; de mesme pour la maintenir , pour l'accroistre , & pour la rendre fleurissante , il sembloit que le fils eut esté donné du Ciel par une grace tres-particuliere. Mais si l'on desire voir combien ce nouvel art de faire la guerre estoit different de celuy des autres siecles , on le connoistra bien-tôt par la lecture de l'ouvrage suivant.

Les Provinces Unies entretenoient aussi un nombre raisonnable de navires , qui faisoient garde proche des villes maritimes des ennemis , ou sur les passages des rivières , & qui servoient à escorter les marchands & les pêcheurs , ou à donner la chasse aux pirates sur l'Océan. Et il n'y a nulle doute qu'en ce point les Confederez surpassoient de bien loin leurs ennemis ; puisque ceux-cy n'avoient pas beaucoup de ports ; & que ce qu'ils en avoient estant fort peu commode , ils n'employoient aussi qu'un petit nombre de navires , qui servoient comme de sentinelles aux environs de leurs ports.

Pour ce qui est de la noblesse , tant chez les uns que chez les autres , elle n'aspiroit qu'à l'oisiveté , ou à des dignitez tranquilles , se montrant extrêmement froide pour les interets de son party , à cause de la jalousie que celle des Confederez avoit conceüe contre le menu peuple , & celle des autres Provinces contre les Espagnols. Il se peut faire aussi que c'estoit une paresse inveterée qui attachoit ainsi les Gentils-hommes à la recherche du repos : parce qu'autrefois les Princes par une politique rusée les avoient exemptez des fonctions militaires ; & ne leur en ordonnoient point d'autre que celle de posseder des Seigneuries. Neantmoins il s'en trouvoit quelque petit nombre qui par un desir de gloire , ou par le mauvais estat de leurs affaires domestiques , se portoit à suivre les armes , & à prendre des soins dignes de leur extraction. Pour ce qui concerne le menu peuple dans les Provinces Confederées , il marchoit volontairement à la guerre , autant les vieux que les jeunes : ceux-cy parce qu'ils n'avoient jamais veu la paix , & ne reconnoissoient la guerre que par les bruits qu'on en semoit , & par les subsides qu'on levoit pour la soutenir ; les autres , parce que le souvenir des maux extremes qu'ils avoient soufferts , les empeschoit , d'en redouter de plus grands ; & tous ensemble s'accommodant à l'estat present des affaires , sans se passionner trop pour aucune Religion , embrassoient simplement la defense de celle qu'ils voyoient publiquement en usage. Mais ceux qui suivoient les ceremonies Romaines , apres tant de marques qu'ils avoient données de leurs cabales , ne pouvoient plus exercer , mesme en particulier , aucun acte de Religion , sans encourir la peine de quelque amende , assez legere neantmoins , que les loix expressees des Confederez leur imposoient : & davantage , par une coustume tacitement introduitte , ils estoient exclus des dignitez : toutefois s'il restoit encore dans les Provinces quelques personnes Ecclesiastiques soit de l'un soit de l'autre sexe , parce qu'en beaucoup de lieux leurs possessions avoient esté confisquées , ils recevoient un soulagement dans leur malheur , en ce que les Estats leur fournissoient de quoy vivre : mais c'estoit à condition qu'ils se tiendroient en

repos. Quant aux sectateurs des autres religions, s'il leur arrivoit de faire quelques assemblées, on avoit jugé à propos de les tolérer en les dissimulant. Les Ministres de la religion publiquement receuë n'avoient point de part dans le maniement des affaires ny dans les Conseils : & il n'y avoit aucune compagnie dans l'estat spirituel qui fut exempte de la juridiction temporelle des Magistrats. De sorte que si les anciennes seditions eussent esté entierement assoupies, il n'y avoit aucun lieu d'en craindre de nouvelles.

Tout de même dans le party contraire, la longue connoissance de la cause des brouilleries avoit donné moyen de les prévenir : au surplus l'ordre des loix y estoit tel qu'auparavant la guerre : & la moderation du Duc de Parme se montroit si grande qu'on ne pouvoit se mécontenter du gouvernement. Quelques villes particulieres estoient occupées par les garnisons : mais toutes en general estoient retenues dans leur devoir par l'autorité de ceux qui regissoient l'Estat. Il est vray que les Evêques possédoient toujours les sieges qu'on leur avoit assignez pendant le gouvernement de Marguerite mere du Duc de Parme, & celuy du Duc d'Albe, & qu'il y avoit encore beaucoup de choses qui penchoient du costé des Iesuites ; neanmoins on s'absteinoit des Inquisitions & des supplices, à cause de la guerre & du voisinage des ennemis ; & parce que la plupart de ceux qui avoient de nouveaux sentimens dans la Religion, s'estant volontairement bannis, le reste se rangeoit sous l'obeissance par la seule crainte plustost que par les chastimens. Dans tous les deux partis la cherté des vivres & des autres choses necessaires à l'homme ; la pesanteur des impôts, & la difficulté de recueillir les biens de la terre, estoient soulagées par le gain qui procedoit du trafic ; & par le salaire qu'on avoit augmenté aux artisans & aux ouvriers. Sur tout dans les Provinces Unies le commerce, nourricier des autres arts qui sont au dessous de luy, fleurissoit merveilleusement : & la seule ville d'Amsterdam par ses marchandises, se pouvoit égaler aux plus opulentes villes du siecle & de l'antiquité. Cependant comme parmy tant de guerres on voyoit encore subsister chez les Confederez la plupart des biens que la paix apporte, on y voyoit aussi tester les maux qui la suivent : & l'usage des armes n'avoit pas tellement effarouché les esprits, qu'ils ne se tournassent assez souvent du costé qui luy est contraire. Car la superfluité dans le vivre & dans les habits, & toute autre sorte de vaines dépenses regnoient, par la frequentation de ceux des autres Provinces, auxquels un exil necessiteux sembloit insupportable ; & qui dans l'apprehension de passer pour pauvres, voyant qu'il n'y avoit aucune loy particuliere qui les retinist en bride, taschoient d'imiter les plus opulens ; & se faisoient reciproquement imiter par ceux qui n'avoient que de mediocres richesses. De sorte qu'à la fin cette genereuse simplicité, qui donnoit anciennement une si haute reputation aux peuples de Hollande & de Zelande, & cette propreté modeste tant estimée, se changerent en un luxe, lequel veritablement pouvoit estre avantageux aux finances publiques, à cause du subside que l'on en tiroit, mais qui se tenoit extremement domageable aux bonnes mœurs ; puisque c'est de cette source qu'on voit naistre l'avarice, le plus opiniastre de tous les maux, & que les dépenses frivoles reduisent l'esprit en un tel estat, qu'il n'est plus capable de considerer que les nations, dont on a pris cette maniere de vivre, ont esté vaincues. Mais apres tout, les Confederez avoient pour vertu les vices de leurs ennemis ; dont le luxe beaucoup plus insupportable, ne pouvoit pas même estre moderé par l'indigence.

HISTOIRES DES TROUBLES DU PAYS-BAS, LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE

La flotte équipée par les Espagnols contre les Anglois se promett trop. L'Angleterre est exposée, par Suze Conquiesme, au premier occupant. Description de la flotte Espagnole. Le Duc de Parme Capitaine general de cet armement, attend cette flotte en Flandre. Trop grande assurance des Anglois & des Confederéz. Les Confederéz assiègent les ports de Flandre avec leurs navires. Elisabeth garnit de soldats les côtes de la Tamise : elle commet Seimore pour commander les moindres vaisseaux : & choisit Howard & Drake pour commander les plus grands navires. Faute des Espagnols. Le Duc de Parme demeure assiégé dans Dunquerque. Causes du mauvais succès de l'entreprise Espagnole. Relation de ses aventures. Actions de grâces à Dieu pour la victoire, ordonnées publiquement chez les Anglois & chez les Confederéz. Le Duc de Parme ayant inutilement assiégé la ville de Bergue sur Zoom leve le siège. Les Etats sont présents de la ville de Bergue au Comte Maurice. Le Prince de Chimay, malgré le secours de Schenk, prend la ville de Bonne : comme aussi le fort de Wachtendonc. Les navires des Confederéz sont arrêtés en Escoffe. La garnison de Gortendenberg munie rend la place au Duc de Parme. Le Comte de Mansfield attaque inutilement les places de Heusden, Bommel, & Vren. Haine des Espagnols contre le Duc de Parme. Celuy-cy s'estant rendu malade de fâcherie, envoie au Roy d'Espagne pour se justifier. Mansfield assiège Berk : Schenk y fait entrer des troupes : & celuy-cy en suite ayant esté repoussé de l'entreprise qu'il avoit faite contre Namégue, tombe dans le Vahal & se noye. Varenbou, poursuivant Falgoleu, qu'on envoyoit au secours de Berk est dessus par Vren. La ville de Berk, apres avoir long-temps esté secourue, se rend enfin au Duc de Parme ; lequel en suite forme des desseins contre plusieurs autres villes. Cruelles rencontres sur mer entre les Espagnols & les Confederéz : les Anglois veulent reporter la guerre en Espagne, s'efforcent vainement de remettre Antoine de Portugal en son royaume. La France, apres la mort du Roy Henry Troisième, divisée en factions, s'intéresse diversément dans les affaires du Pais-bas. Philippe envoie du secours au Duc du Maine, pour empêcher que Henry Prince de Bearn ne parvienne à la Royauté. Les Anglois & les Confederéz envoient du secours à ce dernier. Comparaison des troubles de France avec ceux des Pais-bas.



Nous allons entrer dans un nouvel ordre d'affaires, où nous verrons bien plus de clarté que dans les precedentes : car depuis que le Comte Maurice eut obtenu le souverain commandement des armées, il fit manifestement pencher la fortune de son costé. Et comme il est vray de dire que la face de la Republique, l'antipathie des Religions, & la guerre jurée sans aucune esperance de paix, demeuroient en même estat qu'au paravant ; aussi est il certain que dans le cours de cette histoire, & dans la suite de ses evenemens, nous trouverons plustost de la diversité que de l'embarras. Les armes du Roy d'Espagne se portèrent contre l'Angleterre, & contre la France même, par des efforts non seulement inutiles, mais funestes ; & les finances de ce Prince, quoy que prodigieuses, se trouverent incapables de soutenir le fardeau de tant de guerres ; ce qui fit naistre toutes ces sortes de maux, dont la disette est ordi-

nairement suivie. Cependant le courage des Confederez se relâcha aussi bien que leurs forces : & ils firent des traittez d'alliance avec les couronnes qui furent bien-tôt en partie rompus. Chez les Espagnols on changeoit souvent de Gouverneurs, & à la fin on y changea aussi de maistre : les confidences y estoient mal seures, & les ruses tenoient beaucoup de la lâcheté. Chez les Confederez par la seule conduite du chef on evita beaucoup de dangers, & l'on poussa assez loin le progrès des armes : mais principalement sur la mer l'estat de la Republique, par les forces contre l'ennemy, & par la fidelité vers ses associez, prit un tel accroissement, qu'il estoit facile de juger que l'egalité des partis, pour l'avenir, tiendrait long-temps la victoire en incertitude : quoy que neantmoins la puissance des Provinces Unies eut esté si foible dans les commencemens, que quand on la vid parvenu en un si haut degré, ce changement passa plustost pour un miracle, que pour un effet de la conduite humaine. Or comme ce sont des choses ou que j'ay veuës moy-mesme, ou que j'ay sceuës d'original, j'entreprends de les publier à la maniere des Historiens ; quoy que je n'ignore pas combien il est fâcheux de produire un recueil de cette nature, en la présence de deux partis contraires, dont la haine reciproque est plus embrasée que jamais. Je sçay que dès l'abbord les ennemis me soupçonneront de flatterie : & que les miens mesmes s'offenseront de la fermeté que je seray voir à publier leurs veritez ; mais c'est de la posterité principalement que j'attends tout à la fois le jugement & la recompense de ma sincerité : & si Dieu a ordonné que quelque jour une si cruelle guerre puisse finir, il se trouvera peut-estre assez d'Ecrivains apres moy, qui chercheront icy des sujets pour les traiter avec plus d'eloquence, & pour les publier avec plus de seureté. Cependant, je souhairote que mon travail puisse apporter quelque fruit à ceux, qui se voyant éloigner de nos broüilleries, employent le temps de leur repos à connoistre les malheurs d'autrui : & je seray bien aise qu'ils puissent trouver dans mon ouvrage des leçons pour la guerre, qui leur fassent haïr les dissensions civiles : & qui leur donnent lieu, aux depens de quelque ennemy barbare, de pratiquer plus heureusement que nous, les choses que nous leur aurons apprises. Certes il est tousjours difficile de raconter les choses comme elles se sont passées, parce que ceux qui n'en ont rien veu, ont de la peine à les croire entierement ; & ceux qui y ont esté presens, se sont laissez emporter à la passion ou à l'intérêt : de sorte que si le premier inconvenient nuit à celuy qui en lit l'histoire, le second nuit encore davantage à celuy qui l'a écrite ; & quelque exacte connoissance que ce dernier puisse avoir eue, il arrive dans la suite du temps qu'une bonne partie de la croyance qu'il pouvoit esperer, se trouve effacée par l'oubly, ou par la puissance du vainqueur. Que si malgré toutes ces considerations, je suis obligé d'exposer cet ouvrage en public, ce ne me sera pas peu d'avantage d'estre nay dans un pais qui seroit honteux de n'accorder pas à un escrivain de son histoire la liberté qu'il promet à tous ses habitans : outre que la pluspart des choses que je raconte, ont tourné à son profit, & que ce ne luy sera pas peu de plaisir de voir admirer les commencemens de la Republique ; au mesme temps qu'il la voit croistre.

1588.

ON estoit dans le cours de l'année que les Chrestiens ont marquée par le nombre de 1588 : & plusieurs Astrologues avoient predit qu'elle seroit la dernière de tous les hommes. Mais soit que cet art qui se mesle de vouloir penetrer dans l'avenir, estant de soy une chose vaine, n'ait point d'autre existence

existence que celle que nostre credulité luy donne ; soit que l'erreur qui s'y rencontre , ne procede que de la faute de ceux qui n'interpretent pas comme il faut la sublimité des destinées ; soit enfin que dans cette nouvelle prediction , l'evenement qui la suivit ne fust qu'une partie des menaces du ciel ; on ne laissoit pas de preparer en Espagne une flotte merveilleuse , que Philippe , poussé également par le desir de se vanger , & par l'esperance de s'agrandir , se hastoit d'armer contre luy mesme , tandis qu'il avoit la paix avec la France & avec le Turc. Car ce n'estoit pas un assez grand affront à ces vainqueurs de tant de Royaumes , & à ces Conquerans du nouveau monde , de voir qu'un coin de terre tel que celuy des Provinces Confederées , les eust contrainsts par des pertes reciproques , d'arrester si long-temps leurs armes dans les Pais-bas , si , pour accroistre leur honte , une femme mesme ne les eust obligez à luy faire la guerre par toute sorte d'efforts. Mais leur raison estoit que les Confederez ne resistoient que par l'assistance qui leur venoit d'Angleterre , & que l'Angleterre n'estoit forte que par la confiance qu'elle avoit en la mer. Si bien (disoient ils) que les histoires des Saxons & des Normans apprennent à tout le monde , qu'il suffit de pouvoir entrer dans cette isle pour s'en rendre maistre. Ioint qu'aujourd'huy ses Souverains , dans la crainte qu'ils ont de leurs propres sujets , ayant ruiné la plupart des fortifications de leurs Royaumes , en rendent l'accés assez facile aux estrangers. Mais outre cela ces peuples , qui estant desja assez foibles de corps , ont encore affoibli leurs courages , par une longue paix qui les a jettez dans le luxe aussi bien que dans l'oisiveté , & qui mesme pour faire la guerre , n'ont ny chefs , ny cavalerie , pourtoient ils resister à la force des soldats de Philippe , qui sous la conduite d'un chef , tel que le Duc de Parme , se font accoustumer à vaincre depuis tant d'années ? c'estoit ainsi que les Espagnols se promettoient de parvenir à une vengeance contre leurs sujets rebelles , dans laquelle ils esperoient asséoir le premier degré de leurs progrès contre les autres nations : & comme c'est la coustume de l'ambition humaine de pousser tousjours ses pretensions de plus loin en plus loin ; ils s'asscuroient , apres la conqueste de l'Angleterre , que celle de l'Ecosse & du Dannemarc , qui estoient deux Royaumes excommuniiez , ne tarderoit pas long-temps à leur tomber entre les mains ; & qu'en suite il leur seroit facile de se servir des forces & de la haine des Anglois contre la France ; & sur tout en un temps que ses peuples nageoient desja dans leur propre sang. Apres quoy , poursuivoient ils en eux-mesmes , puis que l'on voit toutes les autres terres de l'Europe partagées entre tant de Princes , qui ne seront jamais capables de s'unir ensemble de bonne foy , quand ils verront les passages de la mer fermez à leurs correspondances , par quel moyen cette troisieme partie du monde pourrat-elle eviter de nous enrichir de ses depouilles ? Il est vray que ceux d'entre les Espagnols qui jugeoient un peu plus raisonnablement , ne se promettoient pas du tout de si grandes choses : mais ils esperoient pour le moins que quand ils auroient paru sur la mer pour assaillir des peuples qui y estoient nez , & que le bruit de leurs armes par la grandeur de leur entreprise , & dans l'incertitude de son succès , auroit couvert d'effroy toutes les Provinces circonvoisines , il leur seroit facile d'enfermer pour un temps dans ses cachettes le ravisseur qu'ils poursuivoient , & d'oster à cette rebelle Republique toute sorte de commerce ; ce qui ne leur sembloit pas peu de chose. Mais d'un autre costé , le Pape , qui estoit pour lors nommé Sixte , taschoit , par le moyen des Espagnols , de soumettre aussi à sa

1588.

*Les Espagnols
disposent sans
doute contre
les Anglois.*

*Enfer d'une
conscience
trompée , ils
se promettent
de trop grande
avantages.*

1588.

*Sixte V. expose
à l'Angleterre
à celui qui
l'occupoit.*

loy le Royaume d'Angleterre, que la simplicité de quelques-uns de ses Roys avoit autrefois rendu tributaire du siege de Rome. Certuy-cy donc, voulant suivre l'exemple de ses predecesseurs, à qui les dissensions des Princes avoient donné lieu de s'acquiescer une souveraineté, premierement sur les Royaumes, & puis en suite sur les Roys mesmes, exposa l'Angleterre en proye au premier qui s'en pourroit emparer, comme un Royaume qu'Elisabeth avoit usurpé, sans aucun droit, par la mort de plusieurs personnes illustres que sa tyrannie avoit ostées du monde, & duquel la jouissance ne luy avoit esté assurée que par la crainte où elle retenoit ses peuples: à quoy Sixte adjoûtoit le reproche de la Religion de cettere Reyne, & y joignoit encore celui de sa naissance, pretendant qu'elle n'avoit veu le jour que par le moyen d'un adultere, auquel on avoit en vain voulu donner le nom & la couverture du mariage. Car il est vray que la bulle fulminée contre Elisabeth luy obiectoit toutes ces choses, conviant aussi tous les peuples à seconder par leurs assistances l'expédition des Espagnols, & mesmes dispensant les Anglois du serment de fidelité, qui les eust pû attacher à cettere Princesse; afin qu'ils ne fissent aucun scrupule de la luy livrer entre les mains; vive, si cela se pouvoit, sinon, morte: & pour recompense de ce crime, il promettoit à ceux qui le commettroient, que tous les autres, qu'ils auroient auparavant commis, leur seroient pardonnez, mesme devant Dieu. Enfin la bulle contenoit toutes ces bagatelles & beaucoup d'autres pareilles, qui sans doute auroient eu de la force pendant les siecles de l'ignorance; mais aujourd'huy elles ne sont plus debitées que pour la formalité, & receuës de mesme. Il est vray neantmoins que dans cette conjoncture on crût, qu'il se trouvoit beaucoup de Grands en Angleterre à qui l'estat present des affaires ne plaisoit pas trop: & les vains discours de Bernardin de Mendoza, qui sous le tiltre d'Ambassadeur avoit durant quelques années fait l'office d'espion à la cour d'Elisabeth, publioient des merveilles de l'affection que ces Seigneurs avoient pour le party d'Espagne: mais apres tout, il est certain que quelque averfion qu'ils eussent montrée pour la Religion de leur pais, il ne s'en fust jamais trouvé parmy eux d'assez imprudens pour se fier à une domination estrangere.

*Description de
la flotte d'Es-
pagne.*

Cependant, sur toutes les costes d'Espagne, & dans tous les lieux d'Italie sujets à la monarchie de Philippe, on arme pres de vingt mille soldats, & cent quarante navires, la pluspart d'une incroyable grandeur, qui fut enfin la principale cause de leur ruine; & parmy lesquels il s'en trouvoit un bon nombre que l'on nommoit galleons & galeasses, dont les ponts & les tours s'élevoient en forme de villes & de chasteaux; & qui se manioient à trois cents rames. Ces navires estoient bien couverts, afin qu'ils pussent resister à l'artillerie: & on les avoit aussi armez par les flancs contre la violence des flots. On avoit pris à solde des matelots de toutes sortes de nations: la provision des vivres pouvoit durer plus de six mois; la quantité des finances estoit pareille à celle des guerres que Philippe avoit sur terre; & l'artillerie montoit à pres de deux mille cinq cents pieces. Les Espagnols mesmes avoient dressé une description de ce grand appareil de plusieurs années, dont ils faisoient courir les livres entre les mains du peuple, tant pour donner de la terreur à leurs ennemis, que pour faire valoir leur opulence, & en estaler des marques publiques. Quelques-uns d'eux croyoient qu'on estoit obligé d'envoyer un heraut à Elisabeth pour luy declarer la guerre: mais quelques autres ne furent pas de ce sentiment, jugeant que la publication de

de la bulle du Pape donneroît assez de justice à leurs hostilités. On ne vouloit pas non plus suivre les avis salutaires du Marquis de sainte Croix, & du Duc de Parme; qui conseilloyent que l'on eût soin, avant toutes choses, de s'emparer de quelqu'un des ports de Hollande ou de Zelande: parce que ceux de Flandre n'étoient pas capables d'offrir à cette grande flotte une retraite assurée, contre les événemens incertains de la guerre, ou de la mer: car la plupart des chefs étoient si impatients de la victoire, qu'il leur sembloit que c'étoit la vouloir retarder, que de ne mener pas tout droit l'armée à l'assaut de la ville de Londres. La conduite générale de tous les navires fut donnée à Alphonse Perez de Gusman, Duc de Medina Sidonia: lequel obtint cet honneur à cause du grand éclat de sa naissance, plustôt que pour aucune autre raison. Outre les guerriers entretenus, il avoit encore sous sa charge un grand nombre de Gentilshommes des plus nobles d'Espagne, & mêmes des Grands du pays, qui s'étoient armés à leurs dépens pour combattre en qualité de volontaires; tant le desir, ou plustôt l'assurance du butin avoient été capables de les animer. En effet, il est constant qu'ils avoient déjà partagé entre eux les dignités d'Angleterre, les terres, les maisons, & toutes les autres récompenses qu'on pouvoit espérer du dernier succès d'une entreprise, qu'ils n'avoient pas encore entamée: & après la disgrâce de cette grande flotte, les Anglois, parmi les dépouilles qu'elle leur laissa, trouverent des lacs, des cadènes, & plusieurs autres sortes d'instrumens de mort ou d'esclavage, qu'on leur avoit préparés; comme si la victoire que les Espagnols se promettoient, eût été indubitable. Sur le milieu du Printemps, chacun se rendit à Lisbonne: d'où les vaisseaux ayant été escartés & rassemblés au port de la Couronne en Galice, il se trouva qu'il en manquoit déjà trois, poussés sur les côtes de France, tant par la violence de la tempeste, que par un complot des forçats qui s'étoient remis en liberté. Cependant le Duc de Parme, à qui la principale conduite de cette expédition étoit réservée, se tenoit en armes dans la Flandre avec près de trente mille hommes tant infanterie que cavalerie; & avoit fait tirer plusieurs canaux vers les villes maritimes de cette Province, afin d'y faire venir des soldats de tous costez, il y avoit aussi conduit vingt huit navires de guerre, & quatre cents autres dont le fond étoit plat, afin qu'ils se pussent attacher au rivage avec plus de sûreté, & une partie de ces vaisseaux avoit été achetée, l'autre ayant été fabriquée depuis peu par un prompt travail, où l'on ne s'étoit donné aucun relâche ny jour, ny nuit: & l'on avoit même dressé des ponts pour faire passer la cavalerie aussi bien que l'infanterie, soudain que la flotte d'Espagne seroit entrée sur cette mer.

Mais du côté des Anglois & des Confédérés, on ne voyoit faire aucun préparatif pour le danger d'une guerre si prochaine: parce que leur opinion étoit que le vent avoit repoussé la flotte d'Espagne, ou qu'en tout cas de si lourdes masses de navires ne pourroient jamais passer par les détroits qui se trouvent entre la France & l'Angleterre. Quelques-uns tenoient même pour certain que cette flotte n'avoit été préparée, qu'afin d'escorter les navires Espagnols qui retournoient des Indes: & quoy que le Roy de France eût donné avis en Hollande & en Angleterre, du dessein de cette flotte, & des forces qu'elle conduisoit, comme d'une chose dont il étoit particulièrement informé, neantmoins, & les Anglois, & les Confédérés se flatterent si long-temps par des bruits & par des conjectures imaginaires, qu'ils ne connurent jamais la grandeur du péril qui les menaçoit, sinon après qu'ils

1588.

*Confé-
dération
du Mar-
quis de sainte
Croix, & du
Duc de Par-
me.*

*Duc de Medi-
na Sidonia
Admiral de la
flotte.*

*La flotte se
rend à Lisbon-
ne sur le mi-
lieu du Prin-
temps.*

*Le Duc de
Parme, chef
de cette expe-
dition, tient
une armée de
trente mille
hommes dans
la Flandre.*

*Trop grande
confiance des
Anglois & des
Confédérés.*

1588.

Les Confédérés assiègent de leur flotte les ports de Flandre.

Elisabeth envoya des soldats les rives de la Tamise.

Scimorre commande aux moindres vaisseaux.

Houward & Drak, avec plus grands.

La Reyne est trompée par des faux bruits.

Faute des Espagnols.

Excuse des chefs.

qu'ils s'en furent veus delivrez. Il est vray neantmoins que ceux-cy firent une revue de tous les navires, qu'ils pouvoient avoir prests pour le besoin, soit de ceux qui estoient entretenus par le public, ou de ceux qui appartoient aux particuliers; en suite dequoy ayant dressé une flotte assez mediocre, ils assiègerent les ports de Flandre, afin que le Duc de Parme n'en pût sortir: mais pour le surplus, ils se tenoient presque en sécurité. D'autre part, Elisabeth, apres avoir esté long-temps amusée par une feinte negotiation de paix, se resolut enfin, quoy qu'assez tard, de s'assurer de tous ceux que la diversité de Religion pouvoit rendre suspects de quelque desir de nouveauté; & de les enfermer dans les isles & dans les contrées marécageuses: & ayant aussi donné ordre que les deux rives de la Tamise, par laquelle on croyoit que l'ennemy tascheroit d'aborder, fussent couvertes de cavalerie, & de quelques regimens d'infanterie levez à la haste; elle en fit la revue, & parla elle même publiquement à toute cette multitude, qui se monroit assez leste en apparence; mais dans l'effet & dans l'experience des armes, il est certain qu'elle se fust trouvée trop inegale aux vieilles troupes du Duc de Parme, si elles se fussent présentées. Neantmoins plusieurs voyant la Reyne en cet estat, ne laissoient pas de la comparer hautement ou à Tomiris, ou aux Reynes des Amazones, & mesmes à cette fameuse Voadique qui regna autrefois en Angleterre: & ils ne faisoient point de difficulté de luy attribuer dans cette occasion toutes les loüanges, que l'histoire & la fable ont attribuées aux plus vaillantes femmes. Elle prepara aussi une flotte, composée tant de ses navires que de ceux des particuliers, dont elle fut obligée de se servir dans ce besoin; & la partagea en sorte que les moindres vaisseaux demeurassent, pour faire garde dans le destroit du pas de Calais & proche les emboucheures de la Tamise, sous le commandement de Scimorre: & pour les grands navires, qui estoient au nombre de cent, dont la plupart estoient nouvellement partis des mers Espagnoles pour venir prendre des munitions, elle leur ordonna de se tenir au port de Pleymouth, pour de là, quand il en seroit besoin, aller à la rencontre des ennemis. Charles Houward estoit le Capitaine general de ces navires; & il avoit pour Lieutenant François Drak, lequel s'estoit desja rendu si illustre par les victoires navales qu'il avoit remportées, presque en tous les endroits de l'Univers, qu'il meritoit bien que sa Patrie, dans ce nouveau danger, eust recours à son courage & à son experience.

La flotte des ennemis n'estoit pas beaucoup loin d'Angleterre, lors que la Reyne, qui en cela avoit esté trompée par des bruits semez expres de la part des Espagnols, manda par lettres au General Houward qu'elle avoit appris pour certain que cette flotte ne viendrait pas, ou du moins, qu'elle estoit arrestée pour un long-temps: à raison dequoy elle luy ordonnoit de desarmer ses principaux navires. Mais à peine celui-cy avoit obeï, que l'on vid incontinent paroistre cette grande flotte, de sorte qu'il luy fut assez difficile de l'assembler ses guerriers, qui commençoient desja à se disperser avec beaucoup de licence, dans l'opinion qu'ils avoient qu'on les eust absolument congédiés. Mais l'Espagnol ne fit pas une moindre faute que les Anglois, en ce qu'il ne les assaillit pas dès l'abord: veu qu'ils estoient si mal preparez à la defense, que sans doute une attaque inopinée eust mis toute l'Angleterre en grand danger. Toutefois du depuis quand on reprocha ce manquement aux chefs de la flotte Espagnole, ils s'excusèrent sur l'esclavage où ils avoient esté retenus par l'estroit commandement qu'ils avoient

receu:

reçu; & pat ces ordres trop précis, qui sont cause bien souvent que l'on perd les occasions les plus favorables. Car ce n'estoit point l'intention de Philippe, que la flotte fust mise en aucun hazard, jusqu'à ce que le Duc de Parme, estant parcellément entré sur la mer, eust redoublé l'effroy d'Angleterre. Mais au contraire celuy-cy se trouvoit enfermé dans Dunquerque, tant pat les navires de Seimore, que par ceux des Confederez; & n'osoit entreprendre de s'ouvrir un passage avec de petits vaisseaux. Tandisque d'autre part il estoit impossible à la flotte d'Espagne d'approcher assez pres de ce rivage tout bordé de guez, pour en chasser les navires des ennemis beaucoup plus legers que les siens: quoy qu'apres tout ce fust le principal moyen qu'elle devoit tenter, pour se garantir des malheurs qui l'assaillirent bientost apres. Mais le plus grand inconvenient que les Espagnols éprouverent dans cette occasion, & qui n'avoit esté prévu de personne par un certain aveuglement presque fatal, se rematqua en ce qu'ils avoient negligé de pourvoir leur flotte de beaucoup de choses necessaires, dont ils esperoient que le Duc de Parme les accommoderoit: & toutefois ce Duc luy mesme voyoit ses navires pour la pluspart dépourvus de matelots: ce qui procedoit, en premier lieu, de l'avarice des chefs assez connue à tout le monde; en second lieu, de ce que parmy les villes du Pais-bas qui suivent le party d'Espagne, les matelots sont si rares, que mesmes les villes Baltiques n'en pouvoient pas fournir un nombre suffisant: & outre cela, ceux que les Espagnols avoient fait venir contre leur gré, s'écouloient de jour en jour quand ils trouvoient quelque occasion de fuite.

Cependant les gens de guerre du General Houward s'estoient rassemblez: mais parce qu'un vent contraire ne leur permettoit pas de manier leurs navires à souhait, ils les avoient reconduits à Pleymouth, afin d'assaillir l'ennemy de loin, & par des combats détachez; où l'on reconnoit aisément que ce sont deux choses bien differentes, d'avoir ses navires plus grands & plus forts que ceux de son ennemy, ou de les avoir plus agiles & mieux équipez. Car parmy ceux des Anglois, il s'en trouvoit peu qui fussent pareils en grandeur à ceux des Espagnols: mais comme ces premiers estoient tous plus faciles à manier, & conduits avec plus de dextérité que les autres, ils s'estoient rendus maistres du vent, & l'avoient osté aux ennemis: de sorte que quelquefois ils se lançoient contre eux à pleines voiles, & retournoient en arriere incontinent: mesmes s'il arrivoit de hazard que le vent se changeast, & poullast les navires des ennemis contre eux, il les esquivoient en tournoyant. Et lors que le ciel estoit calme, parce que c'estoit le temps le plus commode aux ennemis qui se servoient de rames, les Anglois n'employoient plus les simples boulets de leur artillerie pour les offenser; mais ils déchargeoient contre eux de longues chaines, lesquelles venant à se déployer par la violence du coup, brisoient tout à la fois les rames & les cables des navires ennemis; qui pour se defendre de ceux-cy, ne pouvoient pas les joindre, ny les poursuivre facilement. Et d'ailleurs ce n'estoit pas le dessein des Espagnols de s'attacher au combat, quand mesme l'Anglois leur en eust donné la commodité: au contraire, ils le fuyoit comme s'ils se fussent reservez pour des occasions plus importantes. Cependant, leur flotte occupant d'assez longs espaces, ses cornes estant estendues, & son mouvement tardif; tout cela rendoit les coups de l'ennemy d'autant plus certains. Quelquefois, quand l'artillerie Angloise les incommodoit trop, ils se fertoient davantage: & donnant à leur flotte une forme de croissant,

Le Duc de Parme enfermé dans Dunquerque.

Causas des malheurs survenus à la flotte Espagnole.

La flotte des Anglois pourchassée de loin celle des Espagnols.

Les Espagnols fuient le combat.

1588.

*Navire de
Seville est pris
par le General
Drak.*

*Le premier
des navires de
Biscaye consu-
mé par les
flammes.*

*La flotte An-
gloise brisée près
d'Espagne à
coups de ca-
non.*

*Les Anglois
manquent de
poudre.*

*Leurs flottes
s'unissent.*

*Les Espagnols
attendent le
Duc de Parme
aupres de Ca-
lais.*

*On envoie les
principaux de
la flotte d'Es-
pagne pour
s'entendre avec
luy.*

ils ne se servoient plus que des petites voiles, afin que les navires ne s'écartassent pas tant les uns des autres : mais ils ne trouvoient pas encore leur sécurité dans ce nouvel ordre : parce que quand l'ennemy venoit à les presser, les navires s'entreheurtaient se brisoient les uns les autres ; ainsi qu'il arriva à Baldes, Gouverneur d'Andalousie, & parent de celui qui se rendit fameux par le siege de Leyden : car un navire de Seville, portant huit cents hommes, duquel il avoit la conduite, se heurta contre un autre avec tant de violence, qu'il brisa son mast ; & obligea le reste de la flotte à l'abandonner en cet estat, de peur que le soin qu'on prendroit pour un seul navire, ne retardast le cours de tous les autres. Mais dans ce malheur le vaisseau ayant esté investy par le Lieutenant General Drak, Baldes fut obligé de se rendre à luy, & l'on vid naistre en suite une nouvelle sorte de combat entre le vaincu & le vainqueur ; celui-cy se faisant admirer par des effets de clémence, & l'autre par des marques de flatterie. Presque en même temps, les flammes s'emparèrent du premier des navires de Biscaye, qui avoit pour chef Michel Ocquendo : & l'on tient que cet accident fut causé par un homme des Pais-bas ; lequel ou parce qu'il vouloit rendre en cela un bon office à sa patrie, ou par ce qu'il estoit fâché qu'on se désist de luy, avoit mis le feu à quelques matieres capables d'embrasement, & s'estoit jetté dans la mer. Ainsi peu de personnes se sauverent de la flamme : mais le fond du navire en ayant esté garanty, servit de proye aux ennemis. Bien-tost apres les Espagnols perdirent aussi un vaisseau qu'ils nommoient le Venitien, & quelques autres de moindre consideration. Cependant la flotte Angloise, s'estant accruë tant par le secours qu'Elisabeth luy avoit envoyé, que par un concours de plusieurs Gentils-hommes qui s'y rendoient chacun à l'envy, pour donner des marques du desir qu'ils avoient de servir leur Reine, & leur patrie, se divisa en plusieurs esquadres ; par le moyen desquelles ayant environné l'ennemy de toutes parts, elle perçoit les navires Espagnols par des coups d'artillerie continuels ; mais les Anglois commencerent à manquer de poudres : & cela les eut mis en beaucoup de peine, si l'on n'en eut esté querir jusques en Hollande : ainsi sans cette province le royaume d'Angleterre n'eut pû se defendre.

Enfin, apres un combat qui avoit duré huit jours entiers, mais qui ne s'estoit livré que de loin, parce que les Anglois evitoient soigneusement d'en venir aux mains avec l'ennemy, qui les surpassoit de beaucoup en nombre de gens de guerre ; ils arrivèrent le sixième jour d'Aoust dans ce détroit que l'on nomme le pas de Calais : & ce fut en ce lieu que les deux flottes Angloises qui s'estoient séparées, ainsi que j'ay dit cy-devant, firent une nouvelle conjonction de leurs forces, qui pouvoient monter à onze mille hommes tant soldats que matelots ; & laisserent les Confederez continuer leur garde sur la coste de Flandre. D'un autre costé les Espagnols ayant mouillé l'ancre aupres de la ville de Calais ; attendoient là le Duc de Parme ; & avec luy, des navires plus maniables que les leurs : mais cependant celui-cy s'employoit à faire des vœux, & à courir de costé & d'autre dans les temples, comme font d'ordinaire ceux qui ont perdu toute esperance, & qui ne savent plus quel conseil suivre. Que si dans cette inquietude il se trouva encore capable d'aspirer au gouvernement ou à la souveraineté d'Angleterre, j'en laisse le jugement à ceux qui le voudront faire ; parce que la plupart des choses se passerent d'une façon, & ont esté racontées d'une autre. On envoya vers luy quelques uns des principaux de la flotte d'Espagne ; & par-

my ceux-cy le Duc d'Ascoli dont l'extraction estoit assez douteuse, parce que l'on crovoit que sa Mere s'estoit abandonnée au Roy : tous lesquels estant allez à dessein de deliberer avec le Duc de Parme sur ce qui pouvoit servir au bien commun des affaires Espagnoles, trouverent que le passage pour retourner vers leur flotte estoit fermé : & par ce moyen eviterent la perte funeste où la plupart des leurs furent enveloppez bien-tost apres. Car Elisabeth, qui ne doutoit point que les ennemis n'essayassent de faire une conjonction de leurs forces, lorsque sur le decours de la Lune quelque nuit plus obscure que les autres leur en offriroit les occasions, aussi-tost qu'elle eut appris que tous les navires d'Espagne s'estoient arrestez, elle donna ordre que l'on essayast d'écarter leur flotte par un nouvel expedient, qui fut, de remplir huit navires de certaines machines où l'on avoit enfermé de grosses pierres avec de la poudre à canon, & autres pareilles matieres propres à nourrir & à lancer des flammes. Ces navires donc ayant esté mis en estat, furent poussez par les Anglois, à la faveur du vent & des vagues contre la flotte des ennemis : mais quand ceux-cy virent reluire un grand embrasement sur la mer, apres s'estre aussi apperceus qu'on avoit poussé contre eux les vaisseaux qui le portoient, pour prevenir un danger si redoutable, ils se hasterent de couper les cables qui tenoient leurs navires à l'ancre, & de gagner le milieu de l'Océan : mais parmy ce tumulte un de leurs plus grands navires, commandé par Hugues de Moncade, ayant embarrasé ses cordages avec ceux d'un autre vaisseau, & ce nouvel accident ayant secoué le gouvernail, & mis les pilotes en desordre, le vent, qui suivoit le mesme fil que le flux de la mer, poussa impetueusement ces navires dans les guez du rivage de France. Neantmoins quatre cens soldats, qui estoient dans le vaisseau, outre les gens de la chiorme, esperant qu'on leur envoyeroit du secours du costé de la terre, resisterent long-temps aux Anglois qui les avoient attaquez, & qui taschoient avec des eschelles de monter dans le navire. Mais à la fin Moncade & plusieurs autres ayant esté tuez, le navire fut pris & pillé trois heures durant. Toutefois le Gouverneur de Calais empêcha qu'on ne mist le feu à ce vaisseau, desirant dans cette occasion conserver quelque espeece de correspondance avec le Roy d'Espagne, qui ne s'estoit pas encore déclaré ennemy de la France, quoy que l'on eut eu opinion qu'il avoit formé quelque dessein contre cette mesme ville de Calais. On gagna, parmy le butin de ce navire, cinquante mille ducats de l'argent du Roy d'Espagne : & trois cens forçats qui s'y trouverent furent mis en liberté. Quelques uns des nochers se sauverent à la nage, pour aller porter en Espagne les premieres nouvelles du triste succès de leur expedition. Le reste de la flotte, que cette épouvante avoit écartée, se replaça contre Gravelingue, le plus prochain des ports de Flandre : & la violence des canons & des machines Angloises, qui l'endommageoient incessamment, ne pût l'obliger de nouveau à confondre ses rangs & son ordonnance. Ce fut neantmoins dans ce combat principalement, que les forces des Espagnols se virent abbatuës & terracées : car la plupart des navires que les boulets avoient entamez, furent contraintes à la fin de ceder à l'inondation des flots ; parce qu'on ne pouvoit ny reparer leurs breches, ny vuider les eaux qui y entroient en foule. Il s'en trouva entre les autres un Biscain, lequel tandis que d'un costé l'ennemy se preparoit à le forcer, & que de l'autre les chefs ne pouvans s'accorder ensemble sur ce que l'honneur ou la necessité leur pouvoient conseiller, avoient porté leur dissension jusques aux meurtres, fut subitement englouty

*Les navires
omissent le
feu, la flotte
des Espagnols
fut repoussée.*

*Le navire de
Moncade pris
& pillé par les
Anglois.*

*On lucins
grand somme
de l'argent du
Roy.*

*La flotte est
replacée contre
Gravelingue.*

*Navires
Espagnols sub-
mergés.*

1588.

*Deux navires
Portugais pris
par les Confé-
derez.*

par la mer. Il arriva aussi à deux navires Portugais, qu'après avoir inutilement essayé de rentrer dans le détroit de Calais, ils furent par la violence du vent poussés dans l'emboucheure de Wilingue, & s'arrestèrent sur le rivage de Zelande : ce qui sembloit ne s'estre passé de la sorte qu'afin que les deux peuples qui avoient partagé entre eux le danger de cette guerre, en partageassent aussi le butin. L'un de ces navires se nommoit Philippe, & l'autre, Matthieu. Celuy-cy estoit commandé par Diego Piemontel ; celuy-là, par François de Toledé : tous deux mestres de camp. Et ce dernier vaisseau, après que les principaux de dedans se furent sauvez par le moyen d'un esquif, tomba sous le pouvoir des habitans de Flissingue. Mais Piemontel n'ayant pû se refoudre à la fuite, quoy qu'on luy eut envoyé un vaisseau pour cet effet, se resolut enfin, après avoir essuyé force coups de canon & perdu beaucoup de ses gens, de se rendre au pouvoir & à la bonne foy de Pierre de la Douze. Celuy-cy, qui estoit chef d'une partie des navires Confederez, ayant trouvé, parmy le butin, une enseigne magnifique, l'attacha par raillerie dans le Temple de Leyden, afin de faire remarquer à tout le monde la grandeur exorbitante de ce drapeau. Cependant après que l'on eut tiré hors de ces deux navires vaincus tout ce qui pouvoit estre utile, ayant esté laissez sans secours, ils furent submergez par l'Océan. Desja les Hollandois & ceux de Frise jugeoient que toute la flotte des ennemis viendroit environner leurs rivages : & ce soupçon leur faisoit seulement craindre qu'elle n'entraist dans les emboucheures de la riviere d'Ems : mais ils obvièrent à ce danger en arrachant de la mer les marques & les adresses qu'on y avoit autrefois mises, pour donner moyen aux mariniers d'éviter les bancs de sable qui se rencontrent en ces lieux là.

*Les Espagnols
deliberent de
s'en retourner.*

Enfin les chefs Espagnols abbatus par tant de pertes, dont ils pretendoient neantmoins rejeter la faute sur le Duc de Parme, delibererent de s'en retourner en Espagne au plustost : mais dans cette résolution, ils voyoient bien que le danger qui les persécutoit ne se pouvoit éviter que par un nouveau peril : car le détroit qu'ils avoient à dos estoit assiégé. Il est vray qu'il sembloit leur rester un expedient, qui estoit de passer par la mer septentrionale d'Angleterre : mais cette partie de l'Océan n'a point encore esté soumise à la navigation, & l'on ne se peut hazarder dans ce passage sans courir une grande risqué. Ainsi, tandisque le Conseil des Espagnols agiroit ces diverses considerations, si l'on eut entrepris de les pousser à bout, la double crainte qu'ils avoient conceüe & des mers & de leurs ennemis, estoit si grande, qu'on a creu que le Duc de Medina Sidonia avoit aussi mis en deliberation, s'ils devoient traiter de la reddition de leur flotte aux seules conditions d'avoir la vie sauve. Mais les Anglois prenant soin principalement d'observer sa route, de peur qu'elle n'entreprist d'entrer en Escosse, ou dans le détroit du Sund, quand ils eurent esté bien informez qu'elle n'avoit aucun dessein sur routes ces costes là, & que sa seule envie estoit de chercher un moyen de fuir par la pleine mer, ils creurent que ce leur estoit assez d'honneur d'avoir iceu repousser leurs ennemis & sauver leur patrie : & ne voulurent pas, en les pressant davantage, se mettre en danger eux mesmes. Ioint que quand ils eussent eu quelque desir de poursuivre cette grande flotte, le manquement de poudres, dont j'ay desja parlé, leur en estoit le pouvoir. De sorte qu'après avoir de bonne heure envoyé Scimore & sa flotte rejoindre celle des Confederez, afin qu'ils s'opposassent ensemble aux efforts que le Duc de Parme pourroit faire, le reste des Anglois ayant eu à combattre

*Leur grande
crainte.*

battre quelque temps , & non sans danger, contre une tempeste qui s'estoit élevée, arriva enfin en Angleterre. 1588.

Il faut confesser dans l'histoire de cette guerre , que l'ancienne gloire des Grecs & des Romains, qui establirent les fondemens de leur puissance sur leurs victoires navales ; semble avoir esté parfaitement suivie par la vertu & par la bonne fortune des Anglois ; quoy que la victoire que ceux-cy remporterent eut esté lente & sans danger ; parce qu'ils n'avoient point voulu combattre de pres , ny mesler le corps entier de leur armée avec celle de leurs ennemis. Mais sur tout, leur succès fut admirable en ce point , que, durant tout le temps qu'ils combattirent contre les Espagnols, ils ne perdirent aucun navire considerable , & que ny les accidens de la guerre, ny ceux de la mer ne leur osterent pas plus de cent hommes. Au contraire les ennemis furent accablés de toutes sortes de miseres : ils perdirent avec leurs principaux navires plus de cinq mille hommes de leurs gens ; & le reste dépourveu de toutes choses alloit flottant sur la plus dangeueuse de toutes les mers ; avec tant de risque, que pour soulager les navires continuellement assaillis des vagues, on estoit contraint a toute heure de precipiter dans l'Océan les chevaux, les mulets, & tout le bagage. Quand ils furent entre les Orcades & les autres Isles de cette mesme mer, le Duc de Medina Sidonia commanda à toute la flotte de tourner les voiles vers les ports de Biscaye ; & luy cependant, avec quelques navires un peu mieux pourvus que les autres, gagna les larges plaines de l'Océan. Le reste des siens passoit assez proche de l'Hibernie, lors que plusieurs d'entre eux, par le caprice des tempestes continuelles, furent rejettez dans la premiere mer, & entraînez vers les costes de France & d'Angleterre. Il y en eut d'autres qui furent poussés proche de la Norwegue, en des lieux où ils briserent contre des rochers & des écueils ; & d'autres encore se virent emportez par un tourbillon jusqu'aux extremitez du Nord, & en des climats que personne n'avoit jamais connus. Le Roy d'Ecosse conserva les droits de la paix à ceux qui furent jettez sur ses rivages : & trente deux navires se virent eschoüez contre les sables d'Yrlande, ou submergez dans la mer prochaine. Il est vray que les hommes essayerent de se sauver : mais dans cet effort la plupart furent tueez par les habitans du pais ; qui les voyoient en trop grand nombre pour croire qu'il y eut de la seureté à leur pardonner. Les vaisseaux qui pûrent franchir ce passage, furent poursuivis par la rigueur de la fortune jusqu'à l'entrée de leur propre pais : car dans le port mesme il s'en trouva deux qui furent fortuitement embrasés ; & les autres perirent par tant d'autres accidens, qu'à la fin il ne resta de tout cet armement, que trente vaisseaux de ceux qui avoient servy à porter les munitions, & un seul navire de guetre, qui rame-noit le Duc de Medina Sidonia, Capitaine general d'une flotte auparavant si redoutable. Plusieurs des principaux, & la plupart du commun, moururent incontinent apres leur retour : soit par des maladies qui, peut-estre, leur avoient esté causées par cette longue & importune agitation qu'ils avoient soufferte sur la mer, soit par la fâcherie que quelques uns conceurent dans leur esprit, lors qu'ils virent, comme il se voit ordinairement à la Cour, qu'on taschoit de rendre leur conduite coupable des fautes que leur seul malheur avoit commises. La grandeur de cette pette se reconnut principalement en ce que Philippe, par un edit publié expres, abtegea le temps destiné à porter le deuil, afin que les dommages divers, qui avoient de toutes parts affligé les familles les plus remarquables, cessassent de se montrer aux

L'usage des Anglois,

lesquels ne perdirent pas plus de cent hommes.

Les Espagnols en perdirent plus de cinq mille.

Grand desastre de la flotte Espagnole en sa fuite.

Grand deuil en Espagne.

1588.

*Les Anglois
& Confederez
ordonnent
de rendre gra-
ces à Dieu
apres la vi-
ctoire.*

yeux du public. Chez les Anglois & les Confederez on rendit la liberté à quelques uns des prisonniers de guerre, moyennant leur rançon, & à quelques autres gratuitement. Chez les mesmes, tandis que le succès de la guerre avoit esté en balance, comme c'est une chose assez ordinaire que la crainte inspire la devotion, on avoit bien souvent fait des prieres publiques : & apres la victoire, il fut ordonné qu'on en rendroit graces à Dieu. La Reine mesme s'estant fait porter en triomphe à la maniere des anciens, representa au peuple, par une harangue, qu'il ne s'estoit jamais rencontré d'occasion où la faveur de la Providence divine eut tesmoigné par des marques plus visibles combien les forces humaines se trouvent foibles quand elles entreprennent de combattre contre le secours du Ciel. Les Confederez tiraient aussi une utilité particuliere du danger qui leur avoit esté commun avec les Anglois : puis qu'il y eut apparence, que ceux-cy se montreroient plus raisonnables dans leur attachement reciproque, qu'ils n'avoient esté par le passé, s'estant vantez assez souvent que quand ils assistoient ces Provinces associées avec leur royaume, ils n'estoient conviez à ce soin que par un motif de courtoisie.

*Le Duc de
Parme assiste
Bergue sur
Zoom.*

Tandisque les restes infortunéz de la flotte vaincuë estoient emportez en Espagne, le Duc de Parme, qui se voyoit precipité du bonheur dans la misere, & de la confiance dans le desespoir, commençant à haïr ses propres conseils, s'estoit laissé entraîner moins par eux que par ceux d'autrui, à entreprendre le siege de Bergue sur Zoom, à quoy ceux du Brabant l'incitoient de plus en plus, luy representant qu'il ne devoit pas souffrir qu'une seule petite ville, d'où une garnison de cavalerie ennemie sortoit à toute heure pour ravager la campagne, & pour dresser des embusches sur les chemins, manquaît aux victoires d'un si grand Capitaine : & luy mesme en effet n'estoit pas fâché de tirer hors de la Flandre son armée, qui ne pouvoit plus estre qu'importune à cette Province epuisée de commoditez. Davantage, la honte & la crainte qu'il avoit, qu'on eut lieu de croire qu'il n'y avoit plus en luy d'assistance à esperer, ne luy permettoient pas de rejeter cette entreprise : joint que si elle luy succedoit, il sembloit que la reduction de cette ville luy deust ouvrir d'abbord un chemin pour porter la guerre dans les Isles de la Zelande, & dans la Hollande mesme, la conqueste de ces deux Provinces ayant desja esté le second but de cette trop grande esperance qu'il avoit cy-devant conceuë & perduë. Car il est vray que la ville de Bergue sur Zoom, par sa situation excellente, voit la Zelande à peu d'espace pres, ayant la Hollande & la Flandre à ses deux costez : elle n'est pas mesme beaucoup éloignée d'une partie du fleuve de l'Escaut, dans lequel on voit couler celuy du Zoom, qui a donné le surnom à cette ville, laquelle y a son port assez long & un peu tortu. Elle avoit long-temps fleury par le commerce, tandis qu'elle avoit esté sous le pouvoir de la famille qui porte le mesme nom : mais du depuis, le voisinage de la ville d'Anvers & les malheurs de la guerre l'avoient mise assez bas : & mesme elle avoit epruvé pour ennemis ceux qu'elle avoit pris pour defenseurs. En suite, étant entrée dans le party des Confederez, les trahisons l'avoient quelquefois mise en danger : & maintenant on commençoit à se servir contre cette place de la force ouverte & d'un siege mesme. Tole, petite ville de Zelande, est separée de Bergue par le moyen d'une emboucheure de l'Escaut, & parce que cette place est fort propre à faire venir des troupes & des munitions pour la guerre. Le Duc de Parme, de peur que si on la laissoit au pouvoir des Confederez, elle ne leur donnast moyen de l'enfer-

*Situation de
Bergue sur
Zoom.*

mer

mer pendant son siege, donna ordre à Montigny & à Octave l'un des Comtes de Mansfeld, de s'aller emparer de l'Isle & de toutes ses dependances. Ceux-cy donc apres avoir fait courir le bruit, qu'ils vouloient attaquer Heusden, matchent soudain vers cette Isle avec huit cents hommes, qu'ils conduisoient le long de la coste de Zelande : mais parce qu'ils n'avoient pas pris garde, que le flux de la mer commençoit à croistre, la fange faisoit chanceler leurs pas en marchant, & quelque courageux effort qu'ils pussent faire, il falloit peu de gens pour les chasser. Au contraire les arquebusiers que l'ennemy avoit logez en tous ces lieux là, se servoient du bord du canal pour se couvrir, comme ils eussent pû faire d'un parapet, parce qu'en effet il en avoit quelque ressemblance : mais bien-tost apres par le soin du Comte Georges Eberard de Solms, qui commandoit dans l'Isle, ses habitans ayant esté advertis du danger où elle estoit, le nombre de ses defenseurs s'accroit tellement, que l'ennemy qui estoit retourné à l'assaut, en fut repoussé, & contrainct de prendre la fuite parmy des gouffres, dont les Chefs eurent bien de la peine à se tirer, quatre cents des leurs, à ce que l'on tient, y estant demeurez. Car parmy la profondeur de ces bourbiers, si quelque partie de leur corps commençoit à se montrer, les coups de l'ennemy qui se tenoient tout preparez, ne manquoient pas de leur porter une mort d'autant plus inevitable. Et cependant du costé de celuy-cy il ne mourut qu'un seul homme dans cette attaque, ce qui passa presque pour un miracle. Depuis ce temps, on prit soin d'asseurer l'Isle mieux qu'auparavant : & de la bien munir de corps de garde, de forts, & d'artillerie.

De cette sorte le Duc de Parme descheu de la premiere esperance qui l'avoit flatté, en conceut une autre, qui fut de fermer le port de Bergue, pour empêcher qu'il ne vint des vivres dans la ville : c'est pourquoy, par le moyen de cette grande armée qu'il avoit, il s'empara de tous les terres & de toutes les levées, qui estoient à l'entour de ceste place ; & joignit avec des ponts les lieux qui estoient entrecoupez & separez les uns des autres : mais ceux de Bergue, sans s'étonner de cette entreprise, non plus que s'ils n'eussent point esté alliegez, parce que la Zelande & les prochaines villes de Hollande leur envoyoiert abondamment des soldats, des vivres & de toutes les autres choses necessaires à leur defense, eurent la hardiesse de se poster, presque camp contre camp, proche de l'ennemy, qu'ils attaquoient incessamment soit à pied soit à cheval, par des combats, legers à la verité, mais qui ne s'achevoient point sans perte de la part des Espagnols. Et dans ces occasions les soldats de Bergue n'estoient pas les seuls qui tesmoignassent de la vertu : car ils estoient si bien secondez par les bourgeois, que ceux-cy exécutoiert tout ce qui leur estoit ordonné : & soit qu'on leur commandast de travailler aux fortifications, ou de fournir de nouveaux subsides, ils obeissoient ponctuellement : à cause de l'heureuse concorde que les Chefs & les Magistrats avoient esté soigneux de conserver entre les uns & les autres. Il est vray que parmy les Capitaines d'une garnison Angloise qui estoit dans ceste place, & qui tenoit rang entre ses principales forces, il s'eueut quelque legere dispute, tant pour la preference de leurs charges, que pour quelque autre petite broüillerie. Mais le Comte Maurice avec les Deputez des Estats y estant arrivé en seuereté, accommoda publiquement tous ces diffetens.

Il y avoit entre Bergue & l'Escaut deux chasteaux, qui du costé de la ville estoient assez defendus par son artillerie, & du costé de la riviere par le flux de la mer qui s'y mesloit ; mais le Duc de Parme avoit entrepris, à coups de canon,

Le Comte de Solms mit en fuite ceux qui estoient envoyez pour prendre Tole.

Le Duc de Parme descheu de ceste esperance, entreprend de fermer le port.

Grande vertu des alliegez.

Le Comte Maurice accommoda quelque dispute dans la garnison.

1588.

*Le Duc de
Parme tâche
d'achever son
dessein par
trahison, mais
il est trompé.*

canon, de détacher de la communication de la ville, celui de ces deux châteaux qui tire vers le septentrion, afin que ce détachement apportât un obstacle à la navigation du fleuve : mais voyant qu'il ne pouvoit avancer son dessein par la voye de la force, il tâcha de l'achever par le moyen d'une trahison, où neantmoins la finesse Italienne fut trompée, de la maniere que je vay deduire. Deux prisonniers Espagnols étant gardez dans la maison d'un tavernier, chez lequel un soldat Anglois, nommé Grimston, alloit souvent boire, s'adviserent de faire des propositions à l'un & à l'autre, qui les pussent induire à vouloir ensemble livrer entre les mains du Duc de Parme, ce château dont je viens de parler. Or quoy que ces deux-icy fussent gens assez mercenaires, & qui estoient capables de se laisser vaincre par l'esperance du profit, toutefois ils eussent mieux aymé profiter de quelque chose en trompant l'ennemy, qu'en trompant leur party mesme. C'est pourquoy, par l'advis du Gouverneur, informé par eux de la proposition qu'on leur avoit faite, leur tromperie fut ainsi tramée. Ils vont premierement trouver le Duc de Parme, tant pour luy declarer que le dessein qu'on leur avoit proposé se pouvoit executer, que pour luy tesmoigner des desirs de le servir, qui pussent le faire donner dans les filets comme il fit bien-tost. Ils luy parlent, il les écoute : & apres qu'il les eut chargez de dons & de promesses, pour les obliger de plus en plus à l'exécution de son dessein, il exigea d'eux un estroit serment : mais parce qu'il ne se fioit pas encote à cela, a moins que le peril de leurs propres vies ne les engageast à luy estre fidelles, il fut accordé que non seulement ils accompagneroient ceux que l'on envoyoit à la prise de ce château, mais que davantage ils marcheroient les mains liées entre deux hommes armez, qui auroient chacun le poignard prest à les percer, s'il se trouvoit qu'ils eussent trahy. Cette derniere precaution sembloit extrêmement seure : car quelle apparence y avoit il que ces deux hommes fussent tellement ennemis des Espagnols, que pour leur nuire ils se voulussent mettre eux mesmes en un danger si evident ? Sous cette assurance donc, trois mille des gens du Duc de Parme, & parmy eux force Gentils-hommes de maison illustre, se mettent en estat d'aller assaillir ce fort : ils arrivent, & la porte s'estant trouvée ouverte, selon ce qui leur avoit esté promis, cinquante des leurs estoient desja entrez, & jusques là le succès respondoit fort bien à leurs esperances : mais tout à coup on coupe les cordes de la herse, laquelle estant tombée, empesche l'entrée au surplus des ennemis ; & ceux que l'on avoit receus sont incontinent miez, ou pris prisonniers. Mais dans cette conjoncture, ceux qui gardoient les deux traistres liez, ne trouverent pas à propos de les poignarder, la peur les ayant surpris, & la vengeance indubitable leur liant les mains à eux mesmes. Cependant les premiers de ceux qu'on avoit exclus étant pressés par leurs voisins, & ceux-cy par le reste de la troupe qui s'entrepoussoit, & pour cette raison leur étant impossible de se retirer, ils changent leur desespoir en valeur, & s'estant lancez avec leurs compagnons qui les suivirent dans le fossé, qui pour lors n'estoit point baigné du flux de la mer, ils montent de là sur une levée, & ayant attaché la premiere palissade, ils s'attachoient à la seconde : mais ils en furent repoussés par l'effort de l'artillerie, des machines, & des autres armes offensives, que ceux du château, qui sçavoient toute cette menée, avoient préparées pour les offenser. Et pour comble de malheur, ceux-cy en se retirant ne manquerent pas de tomber dans les embuscades qu'on leur avoit dressées sur les lieux par où ils devoient prendre la fuite ; de sorte que la plupart furent

furent tuez : & quelques uns s'estant échappés des mains de leurs ennemis, les eaux qui s'augmenterent bien-tost apres, & le peu de connoissance qu'ils avoient du pais, fut cause que la profondeur des bourbiers les engloutit. Le Duc de Parme s'estant veu abusé de la sorte, & considerant d'ailleurs que l'air se rendant de plus en plus mal-sain, causoit chaque jour une infinité de morts ou de maladies : joint que par les frequentes pluies de l'Automne, qui estoit sur son déclin, les plaines se trouvoient toutes couvertes d'eaux, & qu'enfin sur les levées mesmes la fange empeschoit pour long-temps qu'on pût marcher de pied ferme, il commença à les abandonner & son camp aussi : en suite de quoy ayant long-temps souffert premièrement une grande cherté de vivres, & puis enfin une extreme disette de toutes choses, & sur tout d'eau douce, il se resolut de lever peu à peu le siege, qu'une vaine esperance luy avoit fait encore prolonger jusqu'à un mois & demy. Afin neantmoins qu'on ne dist pas qu'il n'avoit rien fait en cette expedition, il fortifia quelque peu de lieux contre les courtes des ennemis. Mais cela n'a pas empesché que depuis ce temps la ville de Bergue ne fleurisse par le butin continuél que ses habitans font sur ceux du party contraire ; & ne se maintienne puissamment sous l'obeissance particuliere du Comte Maurice. Car pour le recompenser de la perte de plusieurs terres & Seigneuries, qui ayant fait partie du patrimoine de son Pere, estoient du depuis tombées en la puissance de l'Espagnol, les Estats Confederez luy firent don de la ville de Bergue, & de plusieurs autres places, qui avoient aussi auparavant appartenu à des Seigneurs attachez maintenant au party des ennemis. Mais au contraire le pais du Brabant commença bien-tost à se ruiner apres la Flandre, l'armée du Duc de Parme y ayant pris son quartier d'hiver.

1588.

On leve le
siege.

Bergue donné
au Comte
Maurice par
les Confede-
rez.

Aussi-tost que le Printemps fut de retour, le Prince de Chimay, par ordre du Duc de Parme, vint assieger Bonne avec une armée choisie ; & pour s'y pouvoir opposer, Schenk n'avoit aucunes forces prestes. Mais celuy-cy s'adressa aux Princes d'Alemagne en leur assemblée : & leur ayant fait voir le danger où se trouvoit cette illustre ville, puisque ny luy ny Truchses n'avoient aucunes troupes pour la defendre, il leur representa aussi que tous les Seigneurs d'Alemagne avoient interest d'empescher que la puissance Espagnole, sous couleur de faire la guerre contre les peuples Confederez du Pais-bas, n'estendist de jour en jour & de plus en plus ses conquestes dans les Provinces voisines, estant indubitable que les plus grands royaumes n'ont accoustumé d'attaquer ainsi les moindres Estats chacun à part, qu'à dessein de les voir quelque jour tous ensemble unis à leur domination : & que ceux-cy pour prevenir le malheur qui les menace dans ces occasions, n'ont point de meilleur remede que d'unir tout ce qu'ils ont chacun de forces & de valeur, pour s'opposer ensemble au danger commun. Enfin il termina son discours par l'offre qu'il fit aux Princes de leur mettre Bonne entre les mains s'ils vouloient la recevoir en leur protection. Mais quoy qu'il eut prononcé cette harangue avec toute l'eloquence dont un homme de guerre tel que luy pouvoit estre capable, la réponse qu'il receut des Princes Alemans ne fut pas telle qu'il l'avoit esperée. Nous ne désirons pas, luy dirent ils, pour vostre seule consideration nous broiiller davantage dans les differens d'autrui, apres les assistances peu prosperes que nous avons si souvent données à la France, qui nous ont assez appris que si les peuples dans leurs discordes civiles ne peuvent jamais trouver de salut, les estrangers qui s'y meslent n'y peuvent jamais non plus trouver de seureté. Et comme plusieurs d'entre

Le Prince de
Chimay assie-
ge Bonne.
Schenk de-
mande secours
des Princes
d'Alemagne
contre l'ulay,
mais on luy
rend une res-
ponse inopi-
née.

1588.

nous ont aussi desja tenté la protection des provinces Beligiques, elles pour-
ront dire elles mesmes avec combien peu de fruit ils se sont hazardez a les
secourir. Car tous nos succès enfin n'ont pas esté beaucoup differens de
celuy que le Roy de France éprouva quand il leur eut envoyé son frere; ou
lors que sous les auspices de Catherine de Medicis, il eut formé l'entreprise
navale de Portugal en faveur d'Antoine. Et apres tout, puisque nous voyons
maintenant ce Monarque & sa Mere rechercher eux mesmes les bonnes
graces & l'alliance de Philippe, demeurerons nous les derniers en mauvaise
intelligence avec ce Prince; lequel par le moyen de beaucoup de Seigneu-
ries assez considerables, qu'il possede en Allemagne, faisant luy mesme un
des membres de nostre corps, a encore depuis peu restably un pretre Ale-
mand en son legitime siege? Non, non; puisque ce Monarque est si proche
voisin de nos Estats, nous tascherons d'éprouver les effets de son amitié
dans la paix, plustost que ceux de sa puissance dans la guerre. Schenk s'estant
veu ainsi frustré de son esperance de ce costé-là, tandisque d'un autre les
Anglois & les Confederez, attachez à de plus grandes entreprises, luy refu-
soient aussi leur secours, exhorte les soldats qu'il avoit laissez en garnison
dans Bonne sous le commandement de Podalich Sileüen, à tenir l'ennemy
loin de la ville le plus long-temps que leur commodité le leur pourra per-
mettre; & d'essayer en suite à soutenir le siege courageusement. En effet
ceux-cy ne manquèrent pas de respondre à la generosité de ses conseils; &
apres avoir vaincu les ennemis en plusieurs sorties, où mesmes ils tuèrent
Baptiste Tassis, un des plus excellens capitaines du party Espagnol, voyant
que l'ennemy avoit par un travail de six mois ruine toutes les fortifications
qui estoient à l'entour de la ville, & que mesmes la necessité des vivres com-
mençoit à l'incommoder, ils capitulerent; & par une composition honora-
ble la place fut remise au pouvoir d'Ernest de Baviere Archevesque de Co-
logne; car on se servoit de ce nom: mais neantmoins ce furent les Espagnols
qui entrèrent dans la ville apres sa reddition, & qui en demeurerent les mai-
stres. Ce siege ayant ainsi esté achevé, le Comte de Mansfeld, qui sur la fin
de l'Autonne estoit venu augmenter les forces du Prince de Chimay, receut
un nouvel ordre de marcher avec une partie de leurs troupes, pour assieger
Wachtendonc: ville du haut pais de Gueldre, située sur une petite riviere
nommée Niers. Dans cette place il y avoit une garnison des troupes de
Schenk: & sa situation bourbeuse jointe à la violence de l'hyver qui s'appro-
choit, en rendoit l'attaque assez difficile: mais les assiegeans ayant elevé de
terre des cavaliers dont la hauteur surpassoit celle des maisons de la ville:
les habitans qui voyoient partir de ces eminences les boulets dont l'artille-
rie foudroyoit contre eux, & mesmes quelquefois les feux qui leur estoient
lancez, commencerent à perdre toute esperance: & davantage craignant
que les marécages, qui environnoient cette place, venant à se glacer, par les
gelées, il ne fut facile aux ennemis d'y entrer d'assaut, ils conjuroient les sol-
dats de ne vouloir pas causer la perte entiere de la ville, comme ils seroient
sans doute s'ils s'opiniastroient tousjours dans une occasion, où ils ne de-
voient attendre aucun bon succès, puisque les assistances qu'ils pouvoient
esperer de ceux de leur party, estoient trop foibles & trop éloignées. Ainsi
le siege, qui avoit duré jusques vers la fin de l'année, réussit enfin aux assie-
geans: en telle sorte neantmoins qu'il emporta beaucoup de leur monde,
tant par la rigueur de la saison, que par le manquement des vivres & des au-
tres commoditez. Car les dépenses & les pertes de la flotte d'Espagne
avoient

*Bonne se rend.**Wachtendonc
est prise.*

avoient tellement epuise les finances de Philippe, que ses armées des Pais-bas avoient esté long-temps sans recevoir montre : ce qui causa force mutineries : & plusieurs de leurs soldats furent conviez à changer de party, par l'esperance d'une condition plus favorable & d'un bien plus grand butin, puisque les Confederez, qui voyoient leurs limites en sureté & peu reculées de l'enclos de leurs rivières, pouvoient impunément ravager les campagnes des ennemis. Au contraire, les Estats des Provinces Unies evitoient les nouvelles dépenses le plus qu'il leur estoit possible : mais cependant ils se voyoient poursuivis pour de vieilles debtes : parce qu'il s'estoit trouvé en Escosse des gens, qui se meslant d'acquiescer les droits d'autrui, avoient acheté des pretensions de solde deue à quelques guerriers autrefois employez dans les Pais-bas sous le commandement du Duc d'Anjou, ou de l'Archiduc Matthias d'Autriche : & pour cette raison avoient fait saisir par autorité publique quelques navires appartenans aux Confederez, qui estoient allez trafiquer en cette Isle. Mais on envoya une ambassade à ceux qui tenoient le gouvernement de cet Estat : par le moyen de laquelle on leur remontra que l'arrest de ces navires estoit une surprise, dont (peut-estre) on n'eut pas usé, si ceux qui avoient fait arrester ces navires, eussent bien sceu les coutumes pratiquées dans les Pais-bas. Car encore que les Confederez eussent assisté de leurs troupes les autres villes Beligiques, neantmoins ils n'avoient jamais pris part aux debtes contradiées par celles-cy, & ne s'estoient soumis pour la conduite de leurs affaires particulieres qu'au seul commandement du Prince d'Orange : de sorte qu'il n'estoit pas juste de vouloir maintenant exiger des Provinces Unies, ce que l'on sçavoit n'estre deue que par des peuples qui avoient abandonné le party de l'Union. L'ay creu qu'il estoit à propos de raconter tout cecy : parce que les raisons que j'allegue ou d'autres pareilles, ont depuis ce temps ouvert un chemin aux Confederez, pour se delivrer de beaucoup de recherches qui leur eussent esté dommageables : & leur ont donné lieu, en composant avec les chefs qui n'avoient point abandonné leur party, de faire en sorte que le payement des vieilles debtes fut réduit à de certaines portions : ce qui a tourné au soulagement manifeste de la Republique. Neantmoins tandisque ces choses se passaient, il luy arriva un nouveau sujet de craintes, par de nouvelles dissensions qui se reveilloient, apres avoir pris leur origine du Comte de Li-cestre & des prisonniers d'Vtrecht, qui s'estoient resolu d'apporter par leur opiniastreté un remede aux fautes que leur imprudence avoit commises. Mais sur tout les gens de la garnison de Geertrudenberg ayant pris par l'occasion des discordes civiles trop de licence pour se pouvoir fier à l'esperance du pardon, & pour n'attendre pas, tout du moins, une eternelle infamie parmy les autres soldats de leur party, se rendoient de plus en plus irreconciliables : joint que le voisinage de l'ennemy leur donnoit encore une nouvelle audace. Au commencement de leur sedition, quoy qu'ils eussent chassé leurs anciens Chefs, & en eussent mis d'autres en leur place, selon leur caprice, neantmoins ils témoignaient de l'aversion pour les lettres que leur escrivoit le Duc de Parme, & pour les messagers qu'il leur envoyoit. Mais quelques uns de ses Ministres s'estant meslez parmy ces soldats sans qu'ils s'en fussent apperceus, se joignirent encore aux Deputez que l'on avoit auparavant envoyez vers les Estats, & lesquels estant maintenant de retour, aigrissoient, par un rapport déguisé, les menaces qu'ils avoient entendues : & s'en servoient dans cette rencontre pour enflammer de plus en

*Les Escossais
font saisir les
navires des
Confederez.
L'insolence de
cette action est
signifiée à ceux
qui gouvernent
cet Estat.*

1589.

*Sedition de la
garnison de
Geertruden-
berg.*

1589. plus les esprits par l'apprehension des chastimens. Il est vray pourtant que la colere des Estats, contre ces seditieux, s'estoit de beaucoup augmentee depuis qu'ils eurent joint le mépris à leurs mutineries; & que Willoughey Capitaine general du secours d'Anglererre, feignant en apparence de vouloir pacifier les choses, mais en esser taschant de les brouïller encore davantage, eut commis pour regir la ville, ou plustost pour conduire l'entreprise des seditieux, un de ses parens nommé Winckfeld: car celuy-cy ayant receu des Estats la solde de cette garnison, afin qu'il l'employast à r'adoucir ces esprits desja si suspects; il leur avoit distribué cet argent non pas comme un payement des montres qui leur estoient deuës, mais comme un nouveau gage des recompenses qu'ils devoient esperer, quand ils se porteroient aux occasions de servir la Republique. De sorte que ceux-cy en recevant l'argent des Estats sous cette condition, se mocquoient de leur simplicité; & abusoient de leurs finances, comme d'un butin qu'ils croyoient avoir conquis par leurs artifices. Enfin, apres que les Chefs, & à leur exemple les soldats, eurent dissipé cet argent parmy le luxe & la bonne chere, ils envoyerent de la cavalerie de tous costez pour lever des contributions; outre qu'ils retenoient les navires, & mettoient si peu de difference entre les alliez & les ennemis, que mesmes ils ne pardonnoient pas aux peuples qui ne se mesloient point de la guerre. Tandis qu'ils passoient ainsi l'hiver, Odoard Lanzavechia Gouverneur de Breda, ville du Brabant assez proche d'eux, taschoit de les attirer à quelque trahison: jugeant que tant de crimes divers qu'ils avoient desja commis, les porteroient facilement jusqu'à ce dernier. Pour parvenir à son but, il leur representoit qu'ils ne trouveroient aucune seureté à ne faillir qu'à demy: & qu'ils feroient aisément approuver & louer par le Duc de Parme, ce que les Anglois ny les Confederéz ne voudroient pas seulement excuser. Il disoit vray: & son advis ne trouvoit aucune repugnance dans ces esprits que toutes sortes de vices avoient corrompus; & lesquels, suivant la coustume des seditieux, eussent esté faschez qu'on leur eut donné de plus doux conseils. Incontinent par une rage qui s'estoit presque egalement emparée de toute la garnison, à la reserve de quelques uns qui demeuroient encore dans la crainte & dans le silence, les bourgeois sont desarmez: & dans cette insolence l'autorité d'Anglererre sert de pretexte tant aux soldats Anglois qu'à ceux qui tiroient leur naissance des Pais-bas. Cependant à mesure que les Estats voyoient cette sedition s'augmenter, ils augmentoient aussi les tesmoignages du pardon qu'ils avoient fait esperer à ces mutins; les incitant, par des lettres pleines de clemence, à se remettre sous leurs enseignes; sans se souvenir davantage des discordes passées, où l'erreur publique & la colere du Ciel avoient mis toutes choses en confusion; & à se gouverner de telle sorte envers la Republique, qu'on les pût louer d'avoir finy ses dissensions, & de ne les avoir pas fait naistre. Mais enfin, quelque soin que l'on prist de leur tesmoigner qu'on les excusoit, ils ne s'y pouvoient fier, dans la connoissance qu'ils avoient eux mesmes de leurs crimes. On douta si l'on devoit employer la force pour les pousser à bout comme des rebelles, puis qu'ils méprisoient les ordres des Estats & du Comte Maurice avec tant d'opiniastreté: car quelques uns n'estoient pas d'advis qu'on se mist au hazard de desesperer une soldatesque que le temps pourroit ramener au devoir; puis qu'aussi bien ces sortes de fougues militaires ne sont jamais de durée: mais quelques autres disoient, que la douceur & la patience, dont on avoit desja usé vers ces seditieux, n'ayant servy qu'à les porter

*Laquelle
estant sollicitée
de trahison, ne
l'abhorroit
pas.*

*On ne pouvoit
si fier aux
Confederéz,
qui leur offroient
l'impunité.
On doute si on
devoit employer
la force contre
des rebelles.*

porter au mépris, ce seroit une grande imprudence de leur donner le temps d'introduire publiquement entre leurs murailles un ennemy, avec lequel ils commençoient desja à parlementer sectettement : que si on leur mettoit devant les yeux tout à la fois l'apprehension du chastiment, & l'esperance du pardon, on inspireroit en mesme temps la hardiesse à ce petit nombre de gens de bien qui testoit encore parmy eux ; & les meschans se veroient dans la necessité de se reconnoistre. Qu'en suivant la mesme maxime, on avoit dernièrement porté ceux de Medemblic à un repentir, qui les avoit obligez à rendre cette ville, dont on eust vainement attendu la reduction, si l'on n'eust employé que la patience. Pour dire le vray, il n'importoit pas beaucoup lequel de ces deux advis fut embrassé : car cette troupe de mutins ayant desja conclu de trahir, soit qu'on les y forçast, ou qu'on ne les y forçast pas, leur mauvais dessein ne pouvoit jamais manquer d'exécution. Sur le commencement du Printemps le Comte Maurice mena contre eux, tant par la riviere que par la campagne, toutes les troupes qu'il avoit, trop foibles neantmoins pour former un siege : mais aussi-tost qu'ils virent que son artillerie les attaquoit, ils luy rendirent le change avec tant d'audace, qu'ils tuerent quelques-uns des siens ; & entre autres Iuste de Villiers, qui s'estoit signalé dans les armées par tant de belles actions, qu'elles luy avoient acquis autrefois le gouvernement d'Vtrecht, & maintenant, la charge de Mestre de camp general, avec celle d'instruire par ses conseils les jeunes ans du Comte Maurice en l'art de la guerre. Mais comme on estoit sur le point de presser la ville, qui se voyoit desja découverte en plusieurs endroits par la ruine de quelques levées, ces rebelles feignant de vouloir capituler, empêcherent qu'on ne se portast jusqu'à l'assault : & par le moyen des pluyes & des inondations qui survinrent, le traité qui sembloit assez proche, fut tiré en longueur. Cependant Lanzavechia, ayant esté appelé par Wincfeld, s'avançoit avec des troupes d'élite : si bien que dans cette favorable occasion, l'Anglois ne manqua pas d'eloquence pour persuader à ses soldats la trahison qu'il avoit premeditée. Car apres les avoir fait assembler, voyez vous (leur dit il) mes compagnons, ceux-cy dont l'artillerie a battu nos murailles avec la mesme violence, qu'ils eussent employée pour forcer quelque ville du party contraire ; sçachez qu'ils ne nous en veulent pas moins que si nous estions leurs ennemis declarez : & lors qu'ils s'avancent les armes à la main, en nous menaçant ; vous devez croire qu'il n'y a pas un seul homme entre nous, qui ne soit appelé au supplice par la voix de leur vengeance. Mais de ce costé-là, vous voyez des gens qui ne souhaitent que nostre bonheur : & près desquels nous pourrions tousjours obtenir, ou des gratifications, ou des recompenses. C'est donc à vous de resoudre si vous desirez hazarder vos vies en rendant cette place à l'armée des Estats ; ou faire dans cette rencontre un plaisir signalé à ceux, qui sçauront bien le reconnoistre. Cette harangue fut incontinent approuvée par les voix de ceux qui furent les plus prompts à parler, & par les murmures des autres. Ainsi le Comte Maurice ne s'arresta pas là davantage ; ne s'estant pas préparé à un plus long siege : outre qu'il apprehendoit qu'on n'eust lieu de croire, que la presence les eust contrainsts de commettre une trahison, qu'il ne pouvoit empêcher. Neantmoins il ne laissa pas de leur escrire, pour voir si parmy ces mutins, il s'en trouveroit encore quelques-uns que le desir de l'honneur, ou la crainte de l'infamie püst inspirer : mais cette troupe venale ne receut les lettres du Comte que comme un joiet ; parce que les

Le Comte Maurice y mena les troupes.

Les rebelles se defendent. Iuste de Villiers est tué.

Wincfeld persuade la trahison.

Lettres du Comte Maurice aux rebelles, reçues comme un joiet.

1589.

*Grande joye
du Duc de
Parme, cette
ville luy estant
livrée.*

conditions que le Duc de Parme leur avoit faites, adjoutoient au payement de leurs anciennes montres une nouvelle gratification. On tient que ce Duc, qui s'estoit laissé si long-temps abbattre par la tristesse, commença à lever la teste, lors que cette place ayant esté mise entre ses mains, il pût contempler du haut de ses tours la ville de Dordrecht, & flatter son esperance * aussi bien que ses yeux de la veüe de tous ces pais, qui n'avoient point encore esté entamez par la guerre. En effet ce luy devoit estre un grand contentement de tenir en sa puissance, & fouler sous ses pieds la ville de Gertrudenberg; laquelle depuis douze ans estoit montée en un degré qui la faisoit passer pour la capitale de la Hollande. Et il eut tant de haste de jouir de sa bonne fortune, qu'au paravant mesme que la garnison Espagnole fut entrée dans la ville, il se fia à ceux qui la luy avoient livrée, quoy qu'il s'en deust desier par cette raison: aussi est il vray, que parmy ces traistres il s'en trouva quelques-uns, qui delibeterent d'ajouter à leur premiere trahison l'effet d'une seconde perfidie, veu qu'ils avoient un si beau moyen de la commettre: mais ils n'eurent pas assez de temps pour rien conclurre; parce que quelques autres ne voyoient aucune seurète dans ce dessein: de sorte que s'ils ne trahirent, & les Confederez, & les Espagnols tout à la fois, ils en furent empeschez par la consideration de leur ptopre interest, plustost que par aucune affection particuliete pour l'un des partis. Quelque petit nombre se retira ou en Angleterre, ou sous l'ancienne obeissance de la Republique: & les autres ayant esté distribuez par le Duc de Parme en divers endroits, acheverent, chacun dans le rang où l'on l'avoit mis, des exploits extrêmement courageux; parce qu'ils ne devoient plus esperer de salut qu'en la victoire; ayant esté proscriez comme traistres & comme transfuges, & privez du droit de la guerre, que les deux partis avoient accoustumé de se garder l'un à l'autre. Neantmoins les Espagnols mesmes, qui avoient tiré du profit de cette trahison, la desapprouverent tellement, que parmy eux les traistres furent tousjours raillez du nom de marchands; & qu'il fut impossible à la plupart de pouvoir mesme mourir avec honneur: car un bon nombre s'estant rencontré dans des villes prises, receut le chastiment de ses crimes. La soldatesque que le Duc de Parme mit en garnison dans Gertrudenberg, tant pour garder la ville que pour faire des courses dans les pais ennemis, combatit souvent avec beaucoup de valeur, & mesme avec beaucoup de bonheur; principalement un peu apres qu'ils eurent esté establis dans la ville: car ils desfirent trois regimens de la cavalerie du Comte Maurice, qui s'estoient écartez un peu trop negligemment aux environs de Bolduc.

*Le Duc de
Parme veut
joindre à la
prise de Ger-
trudenberg
celle des places
voisines.*

Ce qui fit juger au Duc de Parme, que ce luy seroit une chose bien avantageuse de pouvoir joindre à la prise de Gertrudenberg celle des places voisines: car outre cette ville, il s'en trouve deux autres au delà de la Meuse, qui sont du ressort de la Hollande; mais celle de Heusden, l'une des deux, estoit autrefois sur la Meuse mesme, avant qu'on eust fait un nouveau canal pour cette riviere, lequel a mis l'ancien à sec: & cette ville passe pour une partie de l'ancien Comté de Teisterbant, tenu autrefois sous l'hommage & sous la protection des Princes de Cleves, qui ont du depuis transporté leur droit aux Hollandois. Sevenbergue, la seconde de ces villes, laquelle faisoit autrefois une partie du pais de Striden, est veritablement separée de la Hollande par la Meuse: c'est pourquoy elle estoit anciennement comprise, non dans le Diocèse d'Vtrecht comme le reste de la Hollande, mais

dans

dans celui du Liege : & elle avoit aussi ses Seigneurs particuliers, mais en telle sorte qu'ils relevoient des Princes de Hollande, dont la domination s'étendoit aussi anciennement sur plusieurs bourgs qui sont au dessus de Gertrudenberg : parce qu'en ce temps-là c'étoit la coutume de ces peuples puissans, de traverser les fleuves pour joindre les forteresses qui estoient sur les rives prochaines, à celles qui estoient sur les leurs. Toutefois il y a long-temps que ceux du Brabant s'efforcent, quoy qu'en vain, d'attribuer à leur Province les villes de Heusden & de Gertrudenberg. Cependant celle de Sevenbergue, qui pour n'estre pas beaucoup fortifiée, seroit toujours de butin à ceux qui l'attaquoient, fut aisément prise par le Comte d'Arenberg : mais il ne la pût garder, parce que les Confederez estoient maîtres de Nordam & des autres places circonvoisines. Charles, Comte de Mansfeld, fut envoyé contre la ville de Heusden : mais en même temps il taschoit de surprendre celle de Bommel, qui est la capitale d'une isle voisine enfermée par le fleuve de la Meuse & par celui du Vahal, lesquels se separent en deux bras de ce costé là : & ce Comte esperoit de s'en rendre maître par le moyen de la correspondance qu'il avoit avec quelques-uns des bourgeois : mais la trahison ayant esté découverte & punie, il ne s'appliqua plus qu'au siege de Heusden : & il avoit desja pris le fort de Hemert qui en est voisin, & qu'on luy avoit rendu par composition, à cause que le fleuve augmenté extraordinairement, en avoit inondé toute la plaine : mais parce que dans cette conjoncture, les ennemis tenans la ville de Heusden assiégée par une longue circonvallation, on craignoit aussi que cette place ne fust obligée de se rendre, non pas à la force mais à la faim, quoy que Famars, qui la defendoit, tesmoignast une opiniastreté intrepide, & une déterminée resolution de souffrir toutes sortes d'extremitez ; le Comte Maurice prevint ce danger, & ayant assemblé un bon nombre de soldats tirez des garnisons prochaines, il força les retranchemens par l'endroit le moins suspect aux ennemis, & fit entrer dans la ville de quoy subvenir à ses necessitez. Cependant le Comte de Mansfeld, ayant detaché une partie des troupes de son armée, va assez proche de là attaquer avec de l'artillerie & des navires Heel, forteresse de Bommel, à l'opposite de Crevecœur : mais quoy qu'elle fust suffisamment pourvue de soldats, d'ouvriers, & de toutes sortes de munitions, Sidenbourg Gouverneur fit cesser en un moment, par une reddition precipitée, tous les sujets qu'on eust pû avoir de craindre ou d'esperer pour cette place ; & s'advisa, en suite, de rejeter la faute sur les soldats, avec d'autant plus d'assurance qu'il voyoit que la plupart avoient esté tuez : parce que, comme la garnison sortoit de la place, les Espagnols, contre l'intention de leurs chefs, l'avoient inhumainement traitée.

Sous l'assurance de cette forteresse, & de celle de Crevecœur située à l'opposite, qui avoit autrefois esté ruinée par le Comte de Hohenlo, mais que les chefs du party Royal avoient restablie en cet endroit où la petite riviere de Dife se joint à la Meuse, les Espagnols estans entrez dans l'isle, commencerent à ravager les campagnes, & à piller les chasteaux & les forteresses les plus foibles : & toutefois ils estoient encore incertains à quelle entreprise ils s'appliqueroient principalement : car ils avoient commencé quelques fortifications du costé où l'isle se termine contre Gornichem : mais les débordemens des rivières, que les eaux avoient extrêmement accreües, ne leur permettoient pas de les achever pour lors. En suite ils avoient formé un autre dessein, qui estoit de passer au delà de la riviere du Vahal vers

Mansfeld envoyé contre Heusden. Mais il taschoit en vain de la surprendre, non plus que celle de Bommel.

Le Comte Maurice, faisant les retranchemens des ennemis, fit entrer dans Heusden.

Sidenbourg livre la forteresse d'Heel à Mansfeld par une reddition precipitée.

1589.

*Mansfeld
ayant com-
mencé d'atta-
quer l'isle de
Voren, desista à
l'advènement
du Comte de
Hohenlo,*

*Sédition des
troupes Espa-
gnoles.*

*Haine des
Espagnols con-
tre le Duc de
Parme.*

*Il est accusé
de maladie.*

*Les Italiens
assurent que
les Espagnols
l'ont empoison-
né.*

la Gueldre, ou vers le pais d'Vtrecht : mais enfin ils s'attacherent à l'isle de Voren qui s'estend au dessus de celle de Bommel, ayant esté depuis deux ans fortifiée d'un chasteau par les Confederez : & Mansfeld avoit desja commencé de loin à attaquer cette isle ; mais quand il eut appris que le Comte de Hohenlo venoit au secours avec des troupes d'élite de cavalerie & d'infanterie, dont les forces se rendoient plus puissantes par leur renommée qu'elles ne l'estoient en effet, il ne jugea pas que cette attaque luy deust réussir : & ayant laissé écouler le Printemps & l'Esté dans des entreprises ou vaines ou de peu de succès, il rebroussa contre la Meuse : mais en mesme temps, comme il se fut élevé un tumulte parmy ses troupes causé par un regiment de soldats Espagnols, mécontents de ce qu'on ne leur avoit pas payé leurs montres, ayant voulu s'y opposer, il ne se trouva pas beaucoup éloigné de la perte.

Le Mestre de camp de ce regiment seditieux estoit un nommé Saurius de Leve, homme non moins agreable à la soldatesque qu'ennemy du Comte de Mansfeld, pour quelque contestation de paroles qu'ils avoient eue ensemble : mais beaucoup de personnes eurent opinion que cette sedition avoit esté emeue principalement par les artifices du Prince d'Ascoli & du Duc de Paltrane, & par la haine qu'ils portoient au Duc de Parme. Car il est vray qu'il y avoit long-temps, que ce Prince estoit envié tant à cause de sa gloire & de la grandeur de ses actions, dont il surpassoit de bien loin tous les chefs Espagnols, que parce qu'il favorisoit les Italiens, & prenoit de la confiance en eux plus, peut-estre, qu'il n'eust esté à propos. Et ce fut de là que quelques-uns prirent occasion de l'accuser, & de luy reprocher mesme ses vertus, aussi bien que ses malheurs. Le blâme qu'on luy avoit voulu donner d'avoir trahy la flotte d'Espagne, les efforts inutiles qu'il avoit faits contre la ville de Bergue, & beaucoup d'autres choses pareilles, estoient des accusations que ceux-cy faisoient sonner hautement & en public. Mais tant de nations, qui faisoient la meilleure partie des Pais-bas, soumises par sa valeur, & la merveilleuse affection que le peuple avoit pour luy, ne se representoient au Roy qu'en cachette & sous une fausse apparence de loüanges ; afin que le recit, qui en estoit fait de la sorte par ces esprits artificieux, se rendist d'autant plus dommageable à celuy qui leur donnoit de la jalousie. En effet, on eust, peut-estre, eu raison de redouter le Duc de Parme, s'il eust vescu jusqu'au declin de la puissance Espagnole ; & de craindre que ce chef, à qui la guerre avoit acquis une si haute reputation, & lequel par sa clemence s'estoit fait aymer de ses ennemis mesmes, n'entreprist quelque jour de faire changer de maistre au Royaume de Portugal, qui appartenoit à son fils comme la plupart du monde croyoit. Aussi, soit que Philippe, estant d'une humeur assez soupconneuse, comme sont ordinairement les Roys, eust résolu, faute d'envoyer de l'argent aux Pais-bas, de ruiner sa propre fortune, pour abbatre la gloire de ce chef qui luy sembloit trop élevée ; soit qu'une veritable indigence eust incommodé son épargne apres tant de dépenses qu'elle avoit fournies ; il est certain que le Duc de Parme, ayant prévu de loin les malheurs que la disette fit bientost naistre dans son gouvernement, & s'ennuyant de l'Estat present des affaires, avoit accueilly une maladie qui l'obligea d'aller aux eaux de Spâ en Allemagne. Mais depuis ce temps, il ne pût jamais recouvrer parfaitement ny sa santé, ny sa fortune accoustumée ; l'affoiblissement de l'une ayant perpetuellement causé celuy de l'autre. Les Italiens, gens qui se plaisent dans les soupçons, & supposent volontiers en

autrui

autrui ce qu'ils seroient capables de commettre eux-mêmes, se plaignoient ouvertement que l'Espagnol avoit donné du poison à leur chef : & ce bruit acquit beaucoup de force, s'estant rendu considerable tant par son exorbitance, que parce que l'on croit aisément dans les Pais-bas tout ce qui s'y debite au desavantage de l'Espagne. Cependant le Comte Maurice ayant surpris des lettres adressées à Philippe, par lesquelles on accusoit aigrement le Duc de Parme, & les luy ayant envoyées à luy-mesme ; celuy-cy dissimulant le bon office qu'il avoit receu de son ennemy, & ne luy en ayant fait aucun remerciement, fit inviter à un festin celuy-là mesme par qui ces lettres avoient esté escrites, nommé Jean Moré, lequel auparavant avoit beaucoup avancé les affaires d'Espagne en France, par ses ruses & par ses profusions : mais depuis ce banquet Moré n'ayant pas vescu long-temps, cela servit d'une nouvelle matiere aux bruits qui avoient desja commencé à courir, & principalement en ce que celuy qu'on soupçonnoit d'avoir esté le Ministre de cette vengeance, fut élevé à de grands honneurs, sans qu'on pût dire qu'il les eust autrement meritez. Le Duc de Parme envoya Richardot en Espagne, pour se justifier du blâme qu'on luy donnoit de n'avoir pas assisté la flotte Espagnole : mais Philippe ayant voulu entendre publiquement tant celuy-cy que le Duc de Medina Sidonia, qui estoit reciproquement accusé ; voulut aussi que l'on crust qu'il avoit trouvé l'un & l'autre chef exempts de reproche.

Bientost apres, par le supplice de peu de personnes, la sedition Espagnole ayant esté terminée, & le regiment des mutins cassé, quoy qu'il fust un des plus experimentez dans la guerre, le Comte de Mansfeld eut ordre de prendre avec luy soixante & dix compagnies, qui n'avoient point eu de part à ce mouvement, & de les mener promptement à Rhinberg. Cette ville appartient à l'Archevesque de Cologne : & depuis trois ans que le Duc de Parme estoit party de ces quartiers là, on l'avoit toujours tenuë bloquée par des forts : car long-temps auparavant Truchses & Nuenare s'en estoient rendus les maistres : & estant survenu entre eux du different sur le sujet de la possession, parce que pour l'acquérir, le premier avoit contribué son droit & l'autre ses armes, ils avoient volontairement consenty que les Estats Confederez la tinssent comme en sequestre. C'est pourquoy, au commencement de la présente année, les Hollandois ayant joint un pont pour passer le Rhin, & se voyant les plus forts en cavalerie, avoient fait entrer un convoy dans cette place. Mais peu de temps apres, à la priere de l'Archevesque, qui estoit venu luy mesme vers le Duc de Parme, Varembon, Gouverneur des lieux de la Gueldre, qui suivoient le party d'Espagne, avoit esté envoyé, avec une partie de ses troupes, pour attaquer de plus près cette ville de Rhinberg, soit par les armes, soit par la faim : & en passant, celuy-cy avoit pris la forteresse de Blidebeque, mais non pas sans y perdre beaucoup de ses gens : car Schenk ayant auparavant conquis cette place, & parce qu'il ne le fioit pas assez au droit de son party, se l'estant appropriée à luy mesme par la force des armes, il y avoit mis pour garnison de vieux soldats pleins d'experience, lesquels ayant soustenu l'effort de Varembon & de son artillerie durant tout un mois, & l'ayant souvent attaqué luy mesme, avoient rendu le meurtre egal de part & d'autre : mais parce que comme ils estoient peu, l'egalité des pertes leur estoit bien plus prejudiciable qu'à leurs ennemis, joint que la mort de quelques-uns de leurs Capiraines avoit fait naistre de la discorde parmy le reste, & qu'outre cela ils avoient chassé

1589.

Il chassé un certain qui le blamoit.

Il envoya Richardot en Espagne pour se justifier.

Le Comte de Mansfeld envoyé pour assieger Rhinberg.

Varembon estant aussi envoyé à Rhinberg, prit la forteresse de Blidebeque.

1589,

quelques-uns des leurs; ils receurent enfin les ennemis dans leur forteresse, qu'ils voyoient presque sur le point de tomber en ruine. La victoire fut remarquable principalement en ce que l'on trouva parmi les morts une femme, qui sous l'habit & le courage des hommes les avoit long-temps accompagnés à la recherche des combats & du butin. Toutefois la même chose estoit arrivée assez souvent dès le commencement des dissensions; & il ne s'est jamais vu de siècle plus fertile que celui-ci en ces sortes d'exemples: car comme ces grands prétendus de défendre la Religion, la Patrie, le Prince, estoient capables dans chaque party de frapper les esprits d'un étrange zèle, la rage où leur haine les emportoit leur faisoit bien souvent oublier le devoir du sexe. Mais après la prise de cette place, Schenk qui s'estoit toujours montré farouche dans son humeur, l'estoit encore davantage par le dépit & par la honte, qu'il avoit d'avoir perdu ce qu'il taschoit de conserver comme son bien propre: que si d'un côté sa maison & son foyer occupez par ses ennemis l'appelloient à la vengeance; de l'autre le déplaisir de n'avoir pas assez de monde pour secourir ceux qui estoient enfermés dans la ville de Rhinberg, aigrissoit de plus en plus sa fureur. Neantmoins ayant assemblé tout ce qu'il avoit d'infanterie & de cavalerie, il fortifia un lieu sur le bord du Rhin, assez proche de la ville de Reze, malgré les vains obstacles que Varembois y avoit voulu apporter, & de là recevant les munitions qui venoient par la rivière, il les conduisoit par terre jusqu'à Rhinberg. Et même ayant appris qu'on envoyoit un renfort de gens de guerre au General Verdugo, il marcha au devant d'eux à grandes journées; & les ayant surpris & défaits dans les champs de la Westphalie, proche du fleuve de la Lippe, il les contraignit d'abandonner, par leur fuite, la solde qu'ils portoitent en Frise. De sorte que ce succès l'ayant rendu encoire plus téméraire, il rouloit dans son esprit le dessein de surprendre aussi Nimègue par quelque tentative nocturne, parce qu'il y avoit long-temps qu'il estoit animé contre cette ville. Ayant donc choisi une nuit plus obscure que les autres, il envoya sa cavalerie devant, & s'estant mis sur le Vahal avec quelques ponts de barque chargés de soldats, il arriva proche de la ville en un endroit, où elle n'avoit point d'autre fortification, que celle du cours de la rivière qui passoit par là: c'est pourquoy il donna ordre incontinent aux plustost prests de ses soldats de rompre les grilles & les fenestres d'une de ces maisons qui s'avancent en arrière sur le bord de l'eau, & d'entrer dedans par force, afin que de là se répandant par trouées dans la ville, ils allassent ouvrir les portes à la cavalerie qui taschoit desja d'entrer. Mais par malheur on celebroit les réjouissances d'une noce dans cette maison qui fut assaillie, & qui n'estoit pas la même que Schenk avoit préméditée, parce que les tenebres l'avoient trompé. Ainsi cette irruption ayant fait grand bruit, tous les bourgeois se reveillerent: & les soldats, tant ceux qui estoient dans cette maison, que ceux qui estoient entrez plus avant dans la ville, furent assiégés d'abord avec les premières armes qu'on tenoit, & puis en suite avec le canon: & la multitude du peuple s'estant rendue plus hardie par le jour qui survint, le peu de soldats qui faisoient teste, se trouvant embarrassés dans les détroits & parmi la foule, estoient massacrés avec d'autant plus de facilité. Cependant leur chef estant sur le bord de la rivière, exhortoit tantost tous ses guerriers ensemble, tantost chacun par son nom, d'achever cette grande entreprise qu'ils avoient si bien commencée; & d'ouvrir, par un courageux effort, le chemin à ceux qui n'attendoient que le moyen de les suivre: mais il

luy

Schenk conduisit ses troupes à Rhinberg.

En ayant défait les ennemis, il les contraignit d'abandonner la solde, qu'ils portoitent en Frise: Il a le dessein de prendre Nimègue.

luy fut impossible d'arrester leur fuite : & dans l'effroy où ils se trouvoient il leur survint encore un fâcheux inconvenient , en ce que les navires qu'ils avoient amenez pour leur servir au befoin , avoient esté , durant l'obscurité de la nuit , emportez par la rapidité du fleuve , si loin au dessous de la ville , qu'ils ne pouvoient plus recevoir ceux qui fuyoient : mais comme ils estoient extrêmement presséz par l'ennemy , le petit nombre de vaisseaux qui se trouva encore sur le rivage , fut contraint de succomber sous le faix , & sous le desordre de ceux qui se jettoient en foule dedans. De sorte que la plupart furent engloutis par la riviere ; & mesmes leur chef , que ses armes avoient rendu pesant , leur fit compagnie dans ce malheur. Telle fut la mort de Martin Schenk , dont la temerité s'estoit tellement signalée durant sa vie , que son siecle n'en a jamais veu d'egale. Il avoit tité quelque éclat de la noblesse de son extraction : mais sa gloire s'augmenta sous le Duc de Parme : & bientost aptes le Comte de Licestre y adjoûta le tiltre de Chevalier ; & toutes les autres dignitez militaires. Il avoit beaucoup de courage ; mais il manquoit souvent de prudence. Il ne sçavoit presque souffrir ny loix , ny droits ; ce qui d'un costé luy avoit acquis l'affection des soldats , & de l'autre la haine du peuple & de ceux qui tenoient le gouvernement : on creut pourtant que cet esprit si farouche & si intraitable , avoit commencé à se rendre plus docile en venant sur l'âge. Son corps ayant esté trouvé par les victorieux , fut exposé à la risée publique , en memoire principalement de ce qu'il avoit changé de party : mais on fut contraint d'oster ce spectacle ; parce que ses soldats ayant fait quelques prisonniers de Nimegue , prenoient sur eux une cruelle vengeance du honteux outrage qu'on vouloit faire souffrir à leur chef. Neantmoins il fut laissé sans sepulture deux ans durant ; à la fin desquels le Prince Maurice , ayant pris la ville , le fit inhumer. Environ ce mesme temps le Comte de Nuenare , faisant éprouver quelques pieces d'artillerie sans se tenir assez sur ses gardes , il s'en creva une , qui le blessa mortellement. C'estoit un Seigneur dont les mœurs furent sans reproche ; & il ne se porta qu'à regret aux violences de la guerre.

Truchés ayant perdu les deux chefs , par la seule assistance desquels la fortune de son party s'estoit maintenuë , quitta enfin la guerre : & sur tout lors que les ennemis se furent tendus maistres de Rhinberc , dont le siege , opiniastré & tité en longueur jusqu'à l'année suivante , apres avoir causé de grandes pertes aux Espagnols , fut enfin suivi de leur victoire. Car les soldats de Schenk , que la tristesse par eux conceuë de la mort de leur chef , rendoit plus sauvages que jamais , avoient menacé de se mutiner faute de payement : & mesme comme ils tenoient en leur disposition une isle qui fermoit le Rhin , il est certain qu'ils eussent bientost trouvé à qui vendre cette place. C'est pourquoy la Republique Confederée prit soin premierement de les attirer à son party , & de les incorporer dans ses troupes : & puis en second lieu elle se resolut de secourir la ville de Rhinberc ; non pas à la verité pour empêcher sa perte , (ce qui ne se pouvoit ,) mais seulement pour la retarder. Dans cette intention apres que les Confederés eurent envoyé le Comte de Falkenstein avec deux mille hommes d'infanterie outre quelque cavalerie , qu'on y avoit adjoûtée ; & qu'en suite celuy-cy , s'estant rendu maistre d'un chasteau qui estoit sur son passage , eut traversé la riviere , le Marquis de Varembo se mit à les pour suivre , non pas pour les attirer au combat quoy qu'il fust le plus fort , mais dans le seul dessein d'observer leur marche , & de les charger sur la queue. Cependant François Vere condui-

*Estant repous-
sé de cause de
la ville , il fut
noyé dans la
riviere avec
les siens.
Son naturel
& ses loix-
gen.*

*Le Comte de
Nuenare
mourut par un
accident inop-
iné.*

*Truchés quit-
te la guerre.*

*Le Comte de
Falkenstein en-
voyé pour déli-
vrer Rhin-
berc.
Le Marquis
de Varembo
le suit.*

1589.

*qui est défait
par François
Vare.*

fant deux compagnies d'Anglois qui faisoient l'arrière-garde, tourna teste contre l'ennemy; & soutint ses efforts jusqu'à ce que la cavalerie estant venue couvrir les flancs de son bataillon, incontinent le reste des troupes marcha aussi contre l'ennemy avec les enseignes déployées. Alors il se fit un horrible carnage, eu égard au nombre des combattans : & les plus ardens des ennemis ayant esté tuez, on gagna dix enseignes de leur infanterie, une cornette, & force chevaux. Enfin il y en eut peu qui se sauverent avec leur chef : & ce premier coup d'essay de la valeur de Vere luy ouvrit un chemin pour le faire passer plus avant dans la reputation & dans les dignitez. Mais Varembon attribua la principale cause de sa défaite à Charles de Mansfeld : car celui-cy y avoit esté présent, ayant amené sur le point du combat quelques regimens de l'isle de Bommel : mais parce qu'un peu auparavant ils avoient tous deux poursuivy une mesme charge, & que Varembon avoit esté préféré, on creut que dans cette dernière occasion Mansfeld, voyant le danger de son compétiteur, l'avoit volontairement abandonné. Apres cette

*Les villages
menez du
secours à
Rhineberg.*

victoire le passage estant demeuré libre aux vainqueurs, ils menerent facilement des troupes & des convois aux assiegez, lesquels de leur part avoient en mesme temps heureusement forcé les corps de garde de l'ennemy : & puis enfin s'estant retirez par des chemins inconnus aux Espagnols, ils eviterent toutes sortes de rencontres dangereuses. Par ce moyen les assiegez se montroient de plus en plus intrepides : & quoy que bientoist apres les forces de leur ennemy se fussent augmentées de beaucoup, & que l'Espagnol pendant que la riviere estoit gueable, eust forcé le chasteau voisin de Reze, qui servoit de rendez-vous à leurs convois, ils ne perdoient point courage, mais au bout de trois mois, l'Hyver entrant dans l'année prochaine, les Confederez ne leur dissimulant plus qu'ils n'avoient pas des forces assez puissantes pour continuer à les secourir, estant separez d'eux par un si long espace de pais, ceux-cy prirent une dernière resolution, qui fut de capituler sous des conditions assez honorables. Le Duc de Parme se voyant maistre de la ville de Rhineberg, comme il l'estoit desja de celles de Bonne, & de Nuys, commença à former plusieurs desseins contre l'Estat de Cleves : le Souverain de ce pais, qui se voyoit sur le declin de son âge, ayant accoustumé d'acheter l'amitié des plus forts : & tant par le moyen de ses garnisons que de la dependance, où il reduisoit les puissances voisines, il estendit la sienne sur tout le Rhin; jusques aupres de la ville d'Arnhem. Et mesme Aix la Chapelle, ville libre de l'Empire, ne pût pas jouir d'une paix assurée parmy tant de guerres : car Philippe taschant d'attribuer le titre de principauté à l'ancien droit de protection, que les Ducs de Brabant avoient autrefois sur cette ville, fit publier un Edit contre les estrangers, qui s'y estoient venus habiter pour fuir l'exercice de la Religion Romaine : mais on donna de l'argent aux chefs Espagnols pour se delivrer de leurs hostilités : de sorte que s'estant contentez de piller les champs, ils differerent d'attaquer la ville; jusqu'à ce que long-temps apres, les forces de ce party s'estant tournées contre l'Alemagne, l'Espagnol employa aussi cet article comme une nouvelle marque de son pretendu droit.

*Combats entre
les garnisons.*

Tandisque cette armée demouroit aux environs du Rhin & de la Meuse, il se fit en divers autres endroits, entre les garnisons des deux partis, quelques combats, où les Confederez gagnerent beaucoup de butin : car la cavalerie de ceux-cy estant entrée jusques dans le cœur du pais ennemy, mettoit le feu en tous les lieux où elle passoit, & s'emparoit des convois par la

defaite

défaite de leurs escortes. Mais sur la mer les rencontres estoient encore plus dangereuses : car les Confederez se voyant comme les maîtres de l'Océan à l'égard du party contraire, ne le vouloient point admettre dans les droits de la guerre, qui s'observent entre les puissances égales, ny dans le privilege de pouvoir rachetter les prisonniers : de sorte que ceux qui n'eussent passé que pour ennemis s'ils eussent esté assez forts, ne passoient plus que pour pirates, lors qu'ils se trouvoient accusez d'avoir assailli en cachette quelques vaisseaux. Ce qui fut cause que les Flamens, irrités par les supplices qu'on faisoit continuellement souffrir à leurs compatriotes, & les coupables des Provinces Confederées (comme il s'en trouve assez) qu'une connoissance intérieure de leurs crimes avoit obligé de prendre party chez les ennemis, estoient capables sur la mer de donner l'espouvante non moins aux navires de guerre, qu'aux vaisseaux desarmés, & de se rendre redoutables non seulement par le desir de vengeance & de proye qui les possédoit, mais aussi par le desespoir où ils se portoient. Car il est souvent arrivé (ce que je remarqueray icy une fois pour toutes, comme un trait de rage qui se peut egaler aux plus horribles des premiers siècles) qu'un des partis s'estant veu, sans moyen d'échapper, enfermé par les vaisseaux de l'autre, n'a point fait difficulté de mettre le feu à ses poudres, pour causer la perte de ses ennemis par la sienne propre : tant il est vray que ceux qui n'ont plus d'esperance de vivre, ont soin de ne pas mourir sans se venger.

Ce fut à peu pres vers ce temps, que l'Espagne, laquelle jusq'icy avoit trouvé sa tranquillité dans les troubles des autres nations, vid rapporter la guerre chez elle : car ceux de Hollande & de Zelande ayant fourny des navires & des soldats aux Anglois, ceux-cy avoient ravagé avec si peu d'obstacle toutes les costes de Galice ; que de bon succès leur ayant fait aussi entreprendre de remettre Antoine de Portugal en son Royaume, ils se camperent à l'entour de Lisbonne : & Elisabeth leur ayant pareillement donné pour cette tentative six de ses navires ; ce qu'ils avoient de surplus montoit encore au nombre de six vingts, commandez par François Drak, l'infanterie ayant pour chef le Colonel Norris. Cependant ils avoient desja partagé ensemble l'esperance du butin : car en effet toutes choses leur réussirent d'abbord si heureusement, qu'Albert d'Autriche, qui commandoit dans la ville au nom de Philippe, se voyoit sur le point de prendre la fuite. Mais apres tout, l'entreprise n'estant conduite que par des particuliers, l'incertitude où l'obeissance se trouvoit parmy eux, le peu de provisions qu'ils avoient fait des choses necessaires à leur expedition, & mesmes les maladies contagieuses, que leur avoit apportées l'intemperance du boire, furent cause qu'on ne pût sçavoir, au vray, si c'estoit vainement qu'Antoine leur avoit promis l'affection de tous les Portugais, & le secours des Maures ; ou si eux mesmes, en se retirant trop tost, avoient empêché que cette promesse n'eut son effet. Neantmoins les Hollandois s'offroient de garder encore les forteresses maritimes & l'entrée du royaume : mais leurs offres ne furent point écoutées. Apres la levée de ce siege de Lisbonne, ceux du pais qui se trouverent convaincus d'avoir conceu quelque esperance de nouveauté, furent incontinent traînez au supplice : & les Anglois n'entreprirent plus rien apres cet effort, que l'on peut dire n'avoir pas esté entièrement inutile, puis que dans leur retraite n'ayant nullement esté attaqué par les ennemis, & ayant même pillé impunément leurs forteresses & leurs chasteaux, ils firent connoître, par ce moyen, combien l'Espagne est foible dans son

1589.

*Les rencontres
estoient plus
troubles sur la
mer.*

*Les Anglois,
voulant remen-
trer la guerre
aux Espagnols,
remettront
Antoine en
Portugal.*

*Les
Anglois
n'entreprirent
plus rien
apres cet effort.*

mais en vain.

1589.

propre royaume. A leur retour, ayant rencontré sur leur route une flotte Allemande des villes Baltiques, & l'ayant pillée, ils donnerent sujet aux peuples de contester entre eux par des Ambassades & par plusieurs écrits, si les assistances qui sont envoyées à une nation ennemie, par une autre avec laquelle on n'a point de guerre, peuvent legitimement servir de butin.

*La France
après la mort
d'Henry III,
joins ses armes
aux deux par-
tis.*

Mais la France se joignit aussi aux deux partis des Pais-bas, & mesla diversément ses interets avec les leurs, apres que le Roy Henry Troisième ayant fait mourir le Duc de Guise, manifestement reconnu pour auteur de la revolte du peuple, & du depuis ayant aussi esté tué luy mesme par l'assassinat d'un Moine; les François pour vanger reciproquement ces deux morts, eurent pris les armes de part & d'autre. Ce Monarque estoit le dernier du sang des Valois: & suivant la coustume du Royaume la succession appartenoit sans difficulté à la race des Bourbons: mais le chef de cette famille Henry Prince de Bearn, ne retenant presque que le nom du royaume de Navarre, parce que les Espagnols en avoient usurpé la possession long-temps auparavant, professoit ouvertement la religion qu'ils appellent reformée: & pour cette cause, quoy qu'il promist de garder un droit égal à l'une & à l'autre secte, toutes les villes luy fermoient leurs portes, mais la noblesse suivait son party. Ainsi par une estrange revolution des affaires de ce royaume, le crime de rebellion se trouvoit maintenant parmi ceux de la Religion Romaine; & l'autorité royale estoit dans le party reformé. Cependant le

*Le Prince de
Bearn successeur
d'Henry
III.*

*Philippe donne
secours au Duc
du Maine, afin
d'empescher le
Prince de
Bearn de joindre
au Royaume.*

Duc du Maine, frere de celuy de Guise, se servant du pretexte d'une double pieté; Philippe, quoy qu'il eut son propre exemple devant les yeux, ne put s'empescher de le secourir; non par des assistances secretes, mais par des troupes auxiliaires qu'il luy envoya ouvertement; afin d'entretenir de plus en plus la discorde parmi des peuples, qui servant comme d'une barriere entre l'Espagne & la Belgique, s'estoient autrefois rendus également redoutables à ces deux Estats; & pour trouver lieu, si la fortune le secundoit, de faire tomber la possession de ce royaume entre les mains de quelque personne qui luy fut affidée. Dans ce dessein il faisoit montre de sa fille Elisabeth, petite fille du Roy de France Henry Second, laquelle sembloit en quelque sorte digne de cette succession, soit à cause des merites paternels, ou de l'extraction maternelle; & mesme avec d'autant plus de justice qu'il estoit constant, que la Bretagne Armorique, & beaucoup d'autres Provinces de France, avoient autrefois esté sous l'obeissance des femmes. D'un autre costé le Duc de Savoye son gendre estendoit les frontieres de son Estat, & s'ouvroit des passages dans les Alpes. Mais quand la Reine Elisabeth d'Angleterre eut appris que le Duc de Parme envoyoit en France la Mothe, avec

*Le Duc de
Parme envoi
en France la
Mothe avec
des troupes.
Les Anglois
et les Confede-
rés en-
voyent du se-
cours au Roy
Henry de
Bourbon.*

des troupes de cavalerie & d'infanterie, elle envoya aussi de l'argent au Roy Henry de Bourbon, avec quatre mille Anglois; & les Confederés ne se montrerent pas moins diligens à secourir ce Prince; car luy ayant envoyé des navires chargez de vivres & de munitions de guerre, ils y adjoûterent encore une somme d'argent plus grande qu'il ne leur eut esté permis dans la necessité presente de leurs affaires, s'ils n'eussent esté portez à cette liberalité par l'esperance de l'avenir. Et ce fut veritablement une chose magnifique, & capable de moderer l'envie que les Souverains eussent pu porter à la liberté des peuples, de voir une Republique soulager un royaume par ses assistances. Mais dans ce bon office le succes joignit bien-tost l'utilité avec l'honneur, lors que les nations Walonnes demeurant exposees aux fureurs de la guerre dont elles avoient esté cause, se trouverent également incommodées

modées, soit que les soldats François, ou ceux de leur propre país les assaillissent. Outre que la France en obligeant aussi assez souvent les forces d'Espagne à se tenir sur la défensive, faisoit naître pour les Confederez des occasions de victoire. De sorte que les frontieres de ceux-cy, leurs finances, leurs troupes, s'accrourent beaucoup huit ans durant; jusqu'à ce que le Roy Henry de Bourbon, par sa vertu, & par le desordre où se trouvoient les rebelles, joint qu'il estoit enfin rentré dans la Religion Romaine, réunir sous sa seule puissance celles de tous les partis de son royaume, & quitta plustost les armes que le souvenir de son ancienne alliance.

1589.

*Qui réunir
sous sa puissance
tous les partis
de son
royaume.*

Mais puisque l'occasion s'est icy présentée de parler des affaires de France, il me semble qu'il est à propos que nous examinions, autant que l'intelligence humaine en fera capable, comment il s'est pû faire que leurs commencemens ayant esté si semblables à ceux des troubles du País-bas, elles aient suivy des routes si différentes. Car il est constant qu'autrefois, lors que Philippe fit la paix avec la France sous Henry Second, l'alliance reciproque de ces deux Monarques n'avoit presque point d'autre but, que celui d'exterminer les religions nouvelles, qui s'estoient accreues par la guerre & par l'impunité. Mais du depuis les Grands de France, par l'envie qu'ils portoient au credit de la maison de Guise, & dans la crainte qu'ils avoient de se voir ravaler trop bas, usant de la même occasion dont les Grands de la Belgique s'estoient servis contre les Espagnols, soufflerent aussi les tumultes & la prise des armes, dans les esprits de cette multitude de peuple, qui estoit pour suivie pour le sujet de la nouvelle religion: mais enfin les derniers succès des seditions de ces deux Estats n'ont eu aucune conformité ensemble: car chez les François l'obeissance royale est demeurée entiere, & la Religion Romaine victorieuse; en telle sorte neantmoins que la rivale a esté par elle plustost rabbaissée que ruinée: au contraire dans les País-bas, on a veu chez l'un de ses partis l'ancienne autorité du Prince entierement abolie; les religions de chaque costé estant toujours demeurées incompatibles; & les peuples partagez entre la liberté & la servitude.

*Comparaison
des troubles de
France avec
ceux du País-
bas.*

Je croy que la raison de cecy est, qu'en France, les Lorrains, qui d'eux mêmes n'estoient pas assez puissans, ny par leurs secrettes menées, ny du depuis par la force ouverte où ils s'estoient portez; ne receurent jamais, de la part des estrangers, que des assistances fort foibles; & qu'on leur envoyoit plustost pour suivre leur fortune, que pour la faire: ainsi leur plus ferme appuy consistoit dans cette vieille pretension, prescrite depuis tant d'années, que leur famille avoit eue sur la royauté, & dans l'affection que le menu peuple avoit pour leur party; qui font des remparts de peu de defense lors qu'ils sont assaillis par la consideration de l'intereit. D'ailleurs, comme les Rois de France ont toutes les forces d'un seul royaume jointes ensemble & ressertrées dans l'enclos de ses frontieres, quand ils se portent à la cruauté contre leurs sujets, ils travaillent à diminuer leur propre puissance; & tout ce qu'ils donnent au ressentiment de leur colere, est perdu pour eux. Le peuple même, quelque aversion qu'il ait pour l'usage des religions contraires à la sienne, aussi-tost qu'il a resenty les maux de la guerre, souhaite plustost le repos que la vengeance: & c'est de cette source qu'on a veu naître si souvent ces edits de pacification, conclus avec tant de promptitude, qu'on les rendoit inutiles bien-tost apres; parce que les boutades du peuple desja affoiblies, les avoient souhaittez plustost à dessein de quitter les armes, que de conserver la paix: mais comme les longues guerres ont tous-
jours

1589.

jours depleu à l'humeur des François ; quand ils se portoient de nouveau à la violence ou à la perfidie , c'estoit plustost par persuasion que par opiniastrété. Ainsi les uns & les autres, estant accoustuméz à obeir à la puissance royale, se fussent bien-tost retinis ensemble, s'ils eussent, dès le commencement de leurs troubles, rencontré un Roy capable de gouverner en paix & en guerre, qui eut apporté un temperament & aux loix & à soy-même, tel que les forces & la portée des deux partis sembloient l'exiger : mais ils eurent chez eux assez long-temps des Rois encore nouveaux en l'art de regner, & sans experience à cause de leur jeune âge ; qui fomentèrent les discordes du peuple par la contrariété de leurs propres vices, puis qu'on voyoit les uns par une trop grande chaleur d'esprit & de courage s'emporter outre mesure ; & les autres par une trop grande inclination pour le luxe & pour l'oisiveté, se relâcher plusque de raison. Voylà la seule cause du retardement de la paix de France.

Au contraire les Espagnols, ayant rencontré un Roy dont l'inclination se montroit constante aussi-bien que là leur dans la haine de la liberté Belgique, & qui avoit vieilly parmi l'experience de toutes sortes d'affaires, n'aprehendoient point la ruine des Pais-bas, puis qu'ils avoient d'assez grandes forces en d'autres endroits ; & que les exemples non seulement de l'Italie, mais de l'Amerique même leur avoient appris à faire des colonies où ils ne pouvoient faire des Provinces. D'ailleurs parmi les Belges, ceux là mêmes qui n'avoient offensé en aucune sorte les ceremonies Romaines, avoient bien de la peine à souffrir l'orgueil, l'avarice, & la cruauté Espagnole : & lors que quelques uns se furent laissé tromper par l'apparence d'un meilleur traitement, ils servirent d'exemple aux autres pour leur apprendre à perséverer dans l'opiniastrété de leur haine contre l'Espagne ; & à ne se point fier à la paix, qui cachoit tousjours quelque vengeance. C'est par ces raisons que jusqu'aujourd'huy l'on voit dans les Pais-bas une guerre non moins cruelle, que les guerres civiles durer tousjours comme si elle estoit estrangere.

Mais dans la Frise, Guillaume de Nassau n'ayant pas des forces égales à celles des precedens Gouverneurs, taschoit de pousser à bout, par la disette, la ville de Groningue ; s'estant desja rendu maistre de toutes les forteresses qui estoient dans la campagne d'alentour : & même de la presque Isle de Rheden, dont la situation se rend extremement commode estant voisine de la riviere d'Ems, & de ce golphe de la mer, auquel à cause de la violence de ses flots, on a donné le nom de Dullart. Verdugo, Espagnol, recevoit beaucoup d'inquietude de tous ces progrès : mais il en recevoit encore davantage des soupçons qu'il avoit conceus contre cette ville, qui n'avoit pas voulu souffrir garnison. Quelque temps apres, ces deux chefs ayant esté renforcez, celui-cy par un bon nombre de fantassins d'élite, & l'autre par quelques troupes de cavalerie, continuerent, durant toute l'année suivante, à se donner des allarmes reciproques, & à chercher les occasions de s'entre-nuire.

HISTOIRES DES TROUBLES DV PAYS-BAS, LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

Le Prince Maurice prend Breda par l'artifice d'un natire qui portoit des tonberes. Le Duc de Parme tâche inutilement de reprendre la ville : & par son ordre on attaque Nordam sans effect. Le Comte Maurice fortifie Vren : & bastit Coodsenbourg. Le Duc de Parme suivroit l'ordre du Roy meisme son armée en France : & pendant son absence le Prince Maurice prend plusieurs villes. Le Duc de Parme répond avec beaucoup d'orgueil aux Allemands, qui se plaignoient de ce qu'on avoit enuainé leurs frontieres. Demandes fautes par les meismes Allemands aux Estats Confederetz ; & la réponse de ceux-cy. Demande reciproque des Confederetz. Le Duc de Parme estant de retour de France se trouve en de grandes difficultez : ses soldats se meurent. Le Prince d'Ascoli ayant esté envoyé en France avec plusieurs troupes, les Confederetz elevent merueilleusement leurs contrages. Ils prennent le chasteau situé vis à vis de Zutphen. Le Comte Maurice prend Zutphen & Deventer. A la priere de ceux de Frise il mène son armée en leur país. Il quitte l'entreprise de Groningue, & fortifie le chasteau de Delphziel qu'il avoit pris. Le Duc de Parme, ayant esté mal-traité devant Coodsenbourg par le Comte Maurice, leve le siege de cette place. Sa maladie se remouvellant il va aux eaux de Spâ : il appaise la sedition des soldats. Le Comte Maurice prend Hulst : assiege Nimegue ; & apres avoir pris cette ville est recen en Hollande par le peuple avec de grandes réjouissances. Ambassade de l'Empereur suspete aux Confederetz. Recus par occasion du malheur des Arragonnois. Le Duc de Parme mène derechef son armée en France. Les Confederetz envoient du secours à Henry. Plaintes fautes par ceux de Groningue au Duc de Parme. Le Comte Maurice appaise les tumultes d'Utrecht ; & les mecontentemens de la Zelande. Il assiege Stenavie : il est blessé : il prend la ville : sa moderation envers les vaincus. Elisabeth y appelle ses troupes. Le Comte Maurice, apres avoir chassé d'Orléans les troupes Espagnoles, assiege Courcorden : & prend la ville malgré les efforts que Verdugo avoit faits pour la secourir. Le Duc de Parme, se preparant à faire un troisieme voyage en France, meurt. Divers soupçons touchant sa mort. Ses maners. Son éloge.



L sembloit que tout le faix de la guerre deut tomber sur la Frise : mais la prise de Breda attira les armées de son costé. Cette ville a tousjours passé pour estre de la Province du Brabant : & estant située dans un fertile terroir sur la frontiere de Hollande, elle tient dixsept bourgs sous sa jurisdiction. Elle a pris son nom d'une riviere assez profonde & assez large qui passe le long de ses murailles, & que l'on nommoit autrefois la riviere d'Aa : mais on a changé son nom en celuy de la Merc, & ce fleuve apres avoir continué son cours jusqu'à la ville de Sevenbergue, se va mesler dans le golphe de l'Ocean. La maison de Polane ayant autrefois acheté la ville de Breda, la renoit sous le nom de Baronie : mais du depuis cette ville vint en la possession de la famille de Nassau, par le mariage d'Engelbert ; duquel l'arriere petit-fils Henry adjouta à cette place des temparts, des fossiez, & meismes une excellente citadelle, pour luy servir ensemble de defense & d'ornement : mais dans les derniers temps l'usage de la guerre y avoit encore joint des bastions & toutes

1590.

*Description de
la ville de
Breda.*

1590.

Le Prince Maurice se fit par stratagemme d'un navire, qui avoit accoustumé de porter des tourbes à Breda.

Narré de ce qui s'est passé en ce stratagemme.

sortes d'autres parçils ouvrages, qui donnent à une ville la reputation de pouvoir estre malaisément prise par force; mais il se trouva un nocher, qui enseigna le moyen de la prendre par ruse. Philippe de Nassau, fils de lean, ayant esté envoyé à la guerre que sa famille conduisoit presque toute; & en laquelle on avoit donné à ce jeune Seigneur la charge de commander quelques troupes & quelques petites villes sur la Meuse, persuada à Herauger capitaine de Cambray de parler de cette affaire au Prince Maurice: Herauger donc en ayant conféré avec le Prince, se resolut à la tentative, & choisit pour compagnon de son entreprise Lambert Charles, brave soldat; ils prirent pour conduire leur stratagemme un navire qui avoit accoustumé, sous la foy publique, d'aller souvent à Breda, pour y conduire de ces sortes de matieres propres à faire du feu au lieu de bois, auxquelles on donne en France le nom de tourbes, & qui se preparent en Hollande de la maniere que je vay deduire. Dans les marécages de cette Province il se trouve de certaine bourbe, laquelle en estant tirée & séchée au soleil, & puis apres taillée en gazons, s'employe au chauffage fort commodément: car la chaleur enfermée dans cette terre luy communique une propriété assez pareille à celle du souffre ou du bitume, & laquelle s'est souvent fait connoître par des flammes qu'on a veu sortir de ces tourbes tout à coup; de la même sorte qu'en d'autres regions les embrasemens soudains de quelques montagnes ont donné des marques de cet esprit de souffre ou de bitume qu'elles enfermoient, si ce n'est qu'on veuille dire qu'en Hollande les forests du pais ayant autrefois esté renversées par les vagues de la mer & par les tempestes, & du depuis s'estant trouvées couvertes de terre, il est arrivé que ces deux sortes de matieres se putrifiant ensemble, ont perdu la ressemblance du bois, & en ont conservé la nature. Dans le fond de ce navire, qui estoit assez long, on met soixante & dix soldats, toute jeunesse choisie dans plusieurs regimens, & capable de s'exposer à toutes sortes de perils, lesquels par le moyen de quelques legeres planches interposées, furent cachez sous ces tourbes qui remplissoient le navire. La fortune se montre assez long-temps peu favorable à leur hardiesse: & comme il arrive d'ordinaire que ces sortes de tentatives sont troublées par des accidens auxquels on n'auroit pas même pensé, la violence, premierement, d'un vent contraire, & puis du froid qui se monroit extremement aspre, quoy qu'on fut sorty de l'hiver, en suite le manquement des vivres, parce que ce long tetardement les avoit fait consumer, ostèrent à ces avanturiers les premieres occasions d'exécuter leur dessein. Et même je ne dois pas laisser sous le silence, que parmy ces longs retardemens on avoit mandé d'Angleterre le succès de cette entreprise qui n'estoit qu'à peine commencée. Apres que ces soldats eurent pris quelque resfection capable de fortifier leurs corps, Herauger tascha aussi de fortifier leurs courages par ses persuations; & envoya un messager au Comte Maurice, qui demouroit caché, avec quelques troupes dans l'Isle voisine, pour l'avertir qu'ils avoient tepris leur toute assez ptoche de Breda. Mais quand ils furent entrez dans les eaux du fossé, d'où il n'estoit plus permis de sortir, un nouveau malheur leur donna beaucoup de crainte: car le vaisseau s'estant assablé dans un gué que le reflux de la riviere avoit fait, & ayant peut-estre esté entamé par la glace, recevoit l'eau de toutes parts, de sorte que ces pauvres enfermés en ayant déjà jusqu'aux genoux, commençoient à craindre tout de bon, & à detester ces malheureuses cachettes; mais un nouveau flux de l'onde ayant dégagé le navire, il se vuïda luy-même sans aucune assistance humaine.

maine. Il faut sçavoir que les Commandans de la garnison de Breda, comme si la charge de visiter les navires se fut plustost exercée dans leur ville par une coustume de guerre que par aucune necessité, avoient remis ce soin entre les mains des moindres officiers : & mesmes la paresse de ceux-cy fut si grande, qu'ils se fierent, pour la visite de ce dernier navire, à un simple factionnaire, lequel à l'exemple des Commandans, ne croyant pas qu'il y eut aucun lieu de craindre, apres avoir sondé assez legerement la poupe de ce navire, ne fit pas une plus grande recherche. Davantage, par un merveilleux hazard il estoit arrivé (ce qui n'arrive presque jamais) que le froid n'avoit fait touffer aucun de ces enfermez, hors un dont les paroles sont bien dignes de memoire. Car apprehendant que le bruit de sa toux ne le découvrist luy & les autres, tuez moy, leur dit il, mes compagnons, de peur qu'on ne nous tue. Cependant les soldats de la garnison traïsnerent eux mesmes le navire dans la citadelle : parce qu'il se trouvoit encore dans l'eau de la glace qui n'estoit pas assez fonduë : lequel inconvenient joint à quelques autres, outre que ces captifs voyoient le danger s'approcher de plus en plus, augmentoit aussi de plus en plus leur apprehension ; & les portoit à blâmer infiniment Herauger, comme un homme trop prodigue de la vie d'autrui & de la sienne tout ensemble. Ainsi les uns perdant toute esperance, commençoient à ne vouloir plus demeurer dans leurs tenebres ; & à demander qu'on leur fist voir le jour & leurs ennemis ; afin qu'ils fussent tuez en combattant ; & non pas tirez par force de cette prison, pour estre traïsnez au supplice : & les autres se montroient si abbatus & si languissans, que ce fut plustost le desespoir qui les fit resoudre à l'exécution de leur entreprise, que les raisons dont leur chef se servoit pour les inciter à la vertu & à la gloire. Cependant par la dextérité du nocher, qui sçeut feindre de fort bonne grace une extreme lassitude ; & duquel la voix & le visage avoient tousjours tesmoigné une merveilleuse presence d'esprit, le navire ne fut deschargé que d'une partie de ses tourbes ; afin qu'il en restast encore assez pour couvrir l'embusche qui y estoit cachée. Lors qu'il fut presque minuit, en un temps où l'on voyoit quelque clarté de lune, on jugea à propos de faire sortir les soldats du vaisseau, apres leur avoir representé l'honneur & les recompenses de la victoire ; & les avoir advertis que ceux qui manqueroient de courage pour achever une si belle entreprise, loin de sauver leurs vies, ne pourroient pas mesme trouver une mort honorable. Au mesme temps, le bruit qu'on fit en épuisant la sentine du navire, empeschoit que l'ennemy n'entendist celuy des soldats : de sorte que, par un bonheur admirable, ils sortirent tous sans que le corps de garde s'en apperceust. Les uns donc ayant traversé l'arsenal de la citadelle, & estant parvenus jusques à la porte qui conduit dans la ville, tuent d'abord les sentinelles, & mesmes tous ceux qui tenoient le corps de garde furent égorgez sans resistance ; à la reserve d'un enseigne, lequel s'estant mis en defense, & ayant porté un coup d'espée à Herauger, mourut en homme de guerre. Mais cependant Charles, qui conduisoit l'autre partie des soldats Confedetez, entra avec sa troupe jusques dans le cœur de la citadelle, dont le principal logement estoit tout enfermé d'eau : & Paul Antoine Lanzavechia s'y estoit retiré comme dans un dernier asyle. C'estoit un jeune homme encore apprentif à la guerre, que son pere Odoard avoit laissé pour commander dans Breda en son absence ; estant allé à Geertrudenberg ville éloignée de trois lieues, tant pour faire travailler aux fortifications de cette place, que dans l'apprehension qu'il

1590.

avoit que le Comte Maurice ne la voulust attaquer : car en effet ce Prince avoit envoyé quelques avant-coureurs de ce costé là , afin qu'en y donnant une fausse allarme aux ennemis , il les empeschast de concevoir une véritable apprehension. Et l'on peut dire icy que le Duc de Parme avoit fait une lourde faute , de commettre un seul Gouverneur à la garde de deux places importantes ; puisque c'est bien assez pour un Commandant d'en avoir une seule à gouverner ; & qu'il se presente assez d'autres moyens que celui-là , pour recompenser , sans courir fortune , les personnes de merite. Cependant, Paul voyant que ceux qui l'assiegeoient estoient encore en petit nombre , se persuada qu'il les pourroit écarter en faisant une sortie contre eux avec un épais bataillon des siens ; estant donc sorty par le pont avec trente-six soldats, il se vient jeter sur les ennemis : mais ceux-cy à qui il n'estoit pas permis de se laisser vaincre, vainquirent ; & Paul ayant esté luy mesme blessé dangereusement, fut contraint de s'entrer dans son azyle par la mesme voye dont il en estoit sorty. Pendant ce temps on avoit entendu dans la ville le bruit de ceux qui combattoient , & le bourgeois s'apprestoient de marcher au secours de la citadelle , si Herauger , s'estant posté dans une galerie prochaine , ne les en eut empeschés à coups de mousquetades. Enfin le Comte de Hohenlo arrive, apres avoir eu le signal qu'on luy avoit donné de ce premier succès , il avoit avec luy une partie des soldats du Prince Maurice , qui s'étoient tenus aux écoutes proche de ces lieux pour observer toutes choses : & ceux-cy voyant que la glace leur empeschoit de forcer la porte de la citadelle, avoient desja franchy la pallissade, mais Lanzavechia pour se garantir ne voulut pas différer davantage de capituler. Bien-tost apres le Prince Maurice survient avec l'autre partie de l'armée , tant infanterie que cavalerie , & se voyant maistre de la porte de la citadelle , il menaçoit la ville d'un assaut, mais les habitans saisis d'effroy & mal pourvus de garnison, composerent , & rachetterent le pillage de leur ville par le paiement de demie année de solde qu'ils promirent à l'armée des Confederez. Il y avoit dans la ville pour sa defense une garnison Italienne , consistant en six compagnies d'infanterie & une de cavalerie : & quoy que leur devoir , dans cette conjoncture , les obligeast ou à rompre le pont qui estoit entre la ville & la citadelle , ou pour le moins à defendre les portes de la ville contre l'ennemy , neantmoins s'estant dès l'abbord effrayez du bruit des armes qu'ils entendoient de la citadelle , & n'estant pas en bonne intelligence entre eux depuis un assez long-temps, cela les avoit plus aisément portez à la fuite, aussi comme c'estoient des gens lesquels tandis qu'ils avoient esté maistres de la ville , n'avoient laissé passer aucune occasion d'exercer contre ses habitans leurs insolences & leurs convoitises , ils tesmoignerent par leur procedé , ce qui se voit ordinairement , que les soldats les plus cruels envers leurs hostes sont les plus poltrons contre les ennemis. Pour cette cause il arriva du depuis que le Duc de Parme , ne faisant point de difficulté , malgré sa propre honte , de punir les crimes de ceux de sa nation , leur fit souffrir , quoy qu'un peu tard , la punition des deserteurs, pardonnant neantmoins à Intemel, que son jeune âge & sa noblesse exempterent du supplice. Pour Odoard Lanzavechia, comme s'il eut voulu se punir luy mesme, il se demit volontairement du gouvernement de Gertrudenberg. Le Comte Maurice , estant rentré victorieux dans l'ancien heritage de sa famille , recut le serment d'obéissance des habitans de Breda : & lors que l'on vint à presser cette ville pour le paiement accordé à la milice , quoy qu'un plus grand nombre qu'il ne s'en estoit

estoit trouvé à la prise, exigeast sa part de la solde, il ayma mieux, par une modestie de jeunesse, plaindre les uns qu'accuser les autres, de peur mesme qu'on ne creust que son interest particulier le touchoit : & neantmoins la somme qu'on tira des habitans de Breda, alloit jusqu'à cent mille florins ; quoy que celle qui fut payée au Duc de Parme à la prise d'Anvers, n'eust monté qu'à quatre cents. Le Comte donna le gouvernement de sa nouvelle conqueste à Herauger, & combla aussi les compagnons de celuy-cy de plusieurs recompenses, & de diverses marques d'honneur. Les Estats ordonnerent des actions de graces à Dieu, avec toute sorte d'autres tesmoignages de réjouissance publique ; & mesme que l'on graveroit en de nouvelles pieces de monnoye, cette premiere victoire temporee par leur chef sans aucune effusion du sang des siens. Et l'on s'est accoustumé depuis ce temps à pratiquer la mesme chose, toutesfois & quantes que les heureux succès arrivent à la Republique en ont donné l'occasion. Il se trouva aussi des doctes esprits, qui celebrent les auspices du Comte Maurice & son genereux stratageme : en faisant une comparaison de cette conqueste avec celle de Troye, où les Princes Grecs entrerent par le moyen d'un cheval de bois : soit qu'en effet le navire employé à la prise de Breda, eust eu cette mesme forme de cheval, ou que pour le moins son enseigne en eust porté l'effigie. Ils comparoient aussi le sort de la ville de Breda dans cette dernière rencontre avec celuy qu'elle avoit éprouvé neuf ans auparavant, lors que le Comte de Haultepenne s'en rendit maistre en l'absence de la garnison, par la perfidie des sentinelles, & en suite par la defeatte des habitans. L'armée se retira apres avoir laissé des compagnies d'infanterie pour garder la ville, & de la cavalerie pour faire des courtes dans le Brabant : & les munitions qui y avoient esté amenées, par ceux que le Prince Maurice avoit eu pour confidens de son dessein, estoient capables de durer long-temps.

Mais lors que la nouvelle de cette prise eut esté apportée au Duc de Parme, qui s'arrestoit en Allemagne, soit qu'il fust las & ennuyé de la guerre, ou qu'il s'en abstint expres jusqu'à ce qu'il eust receu des lettres d'Espagne ; il apprehenda que les armes des Confederez n'eussent une occasion trop facile de ravager la campagne : & pour cette cause il donna ordre à Charles de Mansfeld, qui estoit de retour de la prise de Rhinbere, de marcher avec la moitié de ses troupes vers Breda ; & de fermer les passages de cette ville. Il s'estoit faussement persuadé qu'elle n'estoit pas fournie de vivres pour long-temps : & que dans une nouvelle obeissance la fidelité des habitans se trouvoit encore incertaine. Or comme desja cette place estoit pressée par celle de Gertrudenberg, le Comte de Mansfeld bloca les autres lieux par le moyen de plusieurs garnisons : neantmoins il redoutoit toujours le secours qu'elle pouvoit recevoir à dos ; car la riviere de la Merk se meslant dans celle de la Meuze, fait de petites isles que le Comte Maurice avoit toutes garnies de soldats : c'est pourquoy Mansfeld s'advisa de fermer, par le moyen d'un pont & d'un chasteau, le passage de cette premiere riviere, du costé par où elle prend son cours vers Breda ; ce lieu se nomme Terheide : de là ses soldats pleins de fureur vont sur la frontiere de cette terre-firme se jeter dans la ville de Sevenbergue, qu'ils pillerent avec son chasteau, lequel estoit de peu de defense : mais la prise de Nordam restoit encore, pour le dernier & le plus difficile de leurs travaux. Ce chasteau fut basti autrefois en un temps plus tranquille, sur de la terre que l'on avoit coupée du rivage de la Meuze : & est environné par des fossés qui sont presque tousjours

Le Duc de Parme envoya Mansfeld pour raviver la ville de Breda.

Mansfeld ferma la riviere de sterck d'un pont & d'un chasteau, & puis la ville de Sevenbergue.

1590.

baignez du flux de la mer (fut tout lots que l'aiglon tegne) & par une levée que l'on y a encore appliquée à dos : de sorte qu'il semble que ce soit une isle située dans l'emboucheure de la Meuse. Mathias Helt commandoit la place ; estant desja renommé pour avoir eu part à l'entreprise de Breda : & on luy avoit envoyé des isles prochaines un nombre de soldats suffisant. Or apres que les gens de Mansfeld eurent vainement tasché de l'étonner par leurs canonnades, ils commencerent à preparer des ponts & d'autres machines pour en venir à l'affaut. Mais sur tout ils pousserent un navire qui portoit dans son chasteau, au haut du mast, un bon nombre de soldats capables de faire retirer à coups de mousquet ceux qui defendoient la place assiegée : mais quand ceux-cy virent avancer cette machine, ils preparerent des esquifs pleins de feu, pour les envoyer au devant, mais le vent detourna ce danger & le poussa contre la rive ; de sorte que le navire s'approchoit tousjours : neantmoins il entra dans un gouffre, d'où apres avoir esté long-temps pirouetté & agité de costé & d'autre, il fut poussé dans les fosses & assable contre un gué, où les ennemis ne manquerent pas de retourner l'assaillir, les uns avec le feu, les autres avec le fet : & tous les soldats qui estoient dedans furent extremement mal-traittez, demeurant ouvertement exposez aux coups, parce que leur vaisseau se voyoit tourné vers l'ennemy d'une maniere toute contraire à celle qu'il avoit premeditée : & ainsi ce preparatif leur fut inutile. Enfin lors que le Comte de Mansfeld vint à considerer le dommage que ses gens recevoient, & l'opiniastre fidelité des assiegez ; (joint qu'il avoit esté repoussé dans toutes les tentatives, qu'il avoit faites contre les isles prochaines) il commença à n'esperer plus la prise de Breda ; si ce n'estoit par quelque trahison plustost que par un siege, mais tandis qu'il s'arrestoit encore là, sous cette vaine esperance, la cavalerie de Breda le travailloit par des attaques continuelles.

*C'est en vain
qu'il attaque
Niradam.*

Cependant le Comte Maurice ayant assemblé si peu qu'il avoit de troupes, qui ne montoit qu'à quatre mille fantassins, & fort peu de cavalerie, s'advança dans le país de Gueldre, comme s'il eust voulu attaquer Nimegue : mais la machine qu'il avoit preparée pour prendre cette ville à l'impourveu, & qui devoit faire sauter une partie de ses murailles quand elle y auroit esté attachée, n'eut aucun effet. L'invention de cette machine est venuë de France : elle a la ressemblance d'un chapeau ; & l'on y enferme, avec de la poudre à canon, des boulets & des carreaux d'acier. Le Prince Maurice, apres cette tentative, reconnoissant assez qu'il n'avoit pas des forces suffisantes pour former un siege, veut mesme qu'on avoit envoyé des lieux prochains quelques troupes & munitions dans la ville, ne laissa pas de s'arrestier aux environs & de l'attaquer de loin, pour donner aux ennemis quelque apprehension qui les obligeast de quitter Breda ; ainsi qu'ils firent. Car apres que ce Prince & le Comte de Mansfeld eurent assez long-temps continué chacun leurs sieges inutilement, celui-cy se voyant renforcé de troupes, & sachant que les habitans de Nimegue ne vouloient pas recevoir de garnison qui fust trop puissante, parce qu'ils tedoutoient l'insolence des soldats assez connuë, se vint camper entre les rivières de la Meuse & du Vahal, pour apporter à cette ville un secours qui en fust proche : mais le Prince retira son armée dans le país de Betaw, & de crainte que les ennemis ne passassent la riviere du Vahal, il y rangea plusieurs navires ; & garnit ses bords de soldats, depuis ce lieu qui voit le Rhin se separer en deux, jusqu'à la Meuse qui se va rendre dans ce fleuve. Et en ce mesme endroit le

*Le Prince
Maurice cam-
pant devant
Nimegue, fait
retirer l'enne-
my.*

Prince,

Prince, qui avoit donné le commandement de quelques-unes de ses troupes au Comte de Solms, luy donna aussi ordre de fortifier l'isle de Voren par de justes fortifications, qui eussent la forme d'un chasteau, & il fit aussi tirer un canal de la riviere du Vahal dans celle du Rhin, par le moyen duquel on pût, sans passer par Nimegue, mener des convois jusqu'en Allemagne. On y adjouta pareillement des digues pour empêcher les inondations des rivières : & cette entreprise s'acheva principalement par le travail & par les depenses des Hollandois ; à qui cette seureté de commerce estoit grandement utile & necessaire. Or comme le Prince Maurice, par ce moyen, renoir tous les rivages sous sa puissance, il se resolut, pour incommoder les habitans de Nimegue, d'establiir un camp attesté en ce lieu, auquel les soldats donnerent le nom de Knodsenbourg : de là l'on pouffoit force boulets d'artillerie contre la ville, qui s'esleve du rivage assez favorablement ; & contre ceux qui y faisoient quelques ouvrages de defense : mais les gens du Prince, qui travailloient aux fortifications du chasteau, se servoient sur tout de la faveur de la nuit, ou de quelques voiles qu'ils mettoient au devant d'eux, afin que les coups de l'artillerie ne les pussent mirer. Ainsi la plus grande partie du dommage tomboit du costé des bourgeois : parce que leurs tours & les eminences de leurs bastimens les ecrasoient sous leurs ruines, n'y ayant aucun endroit dans la ville où l'on pût habiter seurement : & par ces incommoditez ces gens icy, qui n'estoient pas accoustumés à la guerre, & qui n'avoient presque aucun autre exercice que celui du trafic, se dispoient peu à peu à changer de maistre.

1590.
Il fortifie l'isle
de Voren.

Il veut établir
un camp ar-
resté vis à vis de
Nimegue.

Ce fut de certe sorte que l'Esté se passa à l'entour de Nimegue : & cependant la santé du Duc de Parme se reestabli, tant par la prise des eaux de Spâ, que par l'heureux succès de ses affaires. Car Richardot, qui avoit toujours esté l'intime de ce Prince & le confident de tous ses conseils, l'apporta d'Espagne des lettres pour luy extremement honorables : par lesquelles son gouvernement luy estoit confirmé, & les ordres donnez d'aller faire la guerre en France. Philippe avoit pris ce dessein, soit qu'il le creust avantageux à ses propres interets, soit qu'il voulust arrester toutes les pretensions du Duc dans la seule difficulté de venir à bout de cette guerre. Au contraire celui-cy avoit esté d'avis que l'on abandonnast les François à leurs discordes, pourveu que les affaires Beligiques s'achevassent ; mais venant à considerer que quand on s'est une fois donné au service des Roys, on demeure obligé de suivre leurs intentions, il fit tourner cette necessité à sa propre gloire, jugeant que cet employ luy offriroit des occasions d'augmenter sa reputation, parmy les dangers qu'il avoit toujours recherchez volontairement. Estant allé dans le Hainault, afin de pouvoir veiller de plus près aux choses qui estoient necessaires pour cette nouvelle expedition, il apprit, par des couriers qu'on luy envoyoit, que le Comte d'Egmont avec ses troupes auxiliaires avoit esté defait en la bataille d'Yvry, & que l'armée victorieuse avoit assiégé Paris. Et incontinent le Duc du Maine, estant venu luy-mesme le trouver pour joindre ses advis aux siens ; luy declara plus ouvertement en quel estat estoient les affaires des deux partis. Après donc que ces deux chefs, dans un conseil secret, eurent delibeté ensemble sur les points les plus importans de cette guerre ; le Duc de Parme, avec les principales forces du Roy d'Espagne s'achemina vers la France : estant suivi par de nouvelles troupes d'élite levées en Allemagne ; & par ces regimens Espagnols, qui s'estoient un peu auparavant mutinez pour la paye dans Courtray & dans

Le Duc de
Parme reçoit
les ordres d'al-
ler faire la
guerre en
France ;

où il mène
une armée.

Menin.

1590.

Menin. Mais ceux-cy avant leur depart tirent des habitans de ces deux villes, une partie de la solde qui leur estoit deuë; & le Roy leur ayant fourny le surplus, on commença d'introduire une coustume, qui s'est du depuis establie, d'obliger les soldats à prendre chaque escu pour dix reales. L'infanterie du Duc de Parme montoit à douze mille hommes, & la cavalerie à trois mille : il laissa le principal soin des affaires du Pais-bas à Pierre Erneft de Mansfeld : & ce qui restoit encore de soldats dans les Provinces du Comte, demeura sous la conduirte de Charles son fils; avec ordre de les faire retirer dans leurs garnisons, de peur que les villes ne se trouvassent en quelque danger, si l'on les laissoit depourvues de defense.

*Cependant le
soin des affai-
res du Pais-
bas est commis
à Mansfeld.*

*Le Comte
Maurice en
Faisant du
Duc de Parme
prend plusieurs
villes.*

Aussi-tost que le Comte Maurice eut esté informé de toutes ces choses, il envoya quelques troupes s'emparer du plat-pais jusq'en Allemagne : & elles prirent toutes les forteresses que les Espagnols avoient basties sur les rivières & sur les grands chemins pour les tenir sous leur dependance; & tous les ouvrages qu'ils avoient fait faire dans les pais paisibles, vers le Rhin & la Meuse, furent ruinez à fleur de terre. Le surplus des troupes Confederées alloit chercher du butin dans la Flandre, & dans le Brabant, selon qu'elles se trouvoient plus voisines des lieux : & non seulement les villages & les bourgs estoient ravagez; mais encore les villes qui ne se trouvoient pas d'assez de defense, estoient prises par force & pillées. Outre cela, durant l'Au-tonne le Prince Maurice alla luy mesme par une course soudaine reprendre les places dont le Comte de Mansfeld s'estoit rendu maistre l'année precedente aux environs de Breda & de la Meuse; & ruina les lieux qu'il jugea les moins tenables. Il adjouâ à ces conquestes celle de Steenbergue, petite ville de l'ancien heritage de son pere; laquelle fut autrefois assez renommée à cause de son port; car elle est située en un endroit où la riviere de Merve se separe; mais la mer & la guerre l'ont beaucoup endommagée. Les Confederés éprouverent aussi quelques heureux succès sur l'Océan, par le moyen des navires qu'ils avoient envoyez pour defendre les costes de Normandie, contre les ennemis du Roy de France; & mesmes les rusés furent mis en usage de part & d'autre : car les gens du Prince Maurice allerent avec des navires & des eschelles tâcher à surprendre le port de Dunquerque, qui incommodoit merveilleusement la mer : & les Espagnols s'efforcèrent d'avoir par embusches la ville de Lochem : mais toutes ces deux entreprises furent découvertes avant qu'elles eussent pû estre executées.

*Il court un
bruit que les
Allemands se
préparent à la
guerre, pour
venger leurs
fronçieres.*

Pendant cette mesme année, il courut un grand bruit que les Alemans se preparent à la guerre, pour vanger leurs frontieres que les armes voisines avoient entamées : & que desjà il se formoit des partis chez eux où chacun s'interessoit selon la propre connoissance de ses forces; ou la haine qu'il portoit aux ennemis; & à proportion de l'estime ou du mépris qu'il avoit pour les puissances estrangeres. Aussi est il vray que les soldats Espagnols, qui tenoient les extremitez de la Frise, ravageoient tous les champs & les villages qui sont au delà du Rhin : & les parties que les garnisons de Gueldre envoyoit de costé & d'autre dans le pais de Cleves & de Juliers, ne se montroient pas moins insolentes que ces premiers; & mesmes les pais qui s'étendent au delà de cette principauté dans l'Allemagne, servoient aussi de proye continuelle aux Espagnols, qui s'emparoit de tous les azyles qu'on eust pû trouver dans les forteresses, & des villes mesmes. D'ailleurs la cavalerie Confederée, qui poursuivoit les ennemis jusques dans tous ces lieux là, imitoit la licence qu'ils avoient prise : de sorte que les Alemans, voyant que

1590.

que sous la confiance qu'ils avoient en la paix, on leur faisoit souffrir toutes les incommoditez de la guerre, convoquèrent une assemblée; dans laquelle, suivant la coutume de leur nation, employant beaucoup de temps en deliberations, & quelquefois en menaces, ils différoient plus-tost les remedes que le mal. Enfin ils se resolurent d'envoyer des Deputez aux deux partis: pour deduire les sujets de leurs plaintes, & pour les sommer, ou de quitter la guerre qu'ils avoient l'un contre l'autre, ou de la renfermer dans les bornes de leurs seuls Estats. Ces Deputez donc vinrent premierement trouver le Duc de Parme sur le point qu'il s'apprestoient de passer en France, & luy representèrent leurs raisons avec assez d'importunité; ce qui fut cause qu'il les receut plus fierement, qu'il n'eust fait en une autre faison, parce que c'estoit sa coutume d'eluder adroitement ces sortes de plaintes par des delais, ou de n'y répondre que par des paroles à double sens: mais pour cette fois il leur dit nettement que ce n'estoit pas une chose nouvelle, que des discordes cruellement exercées entre deux partis contraires eussent apporté beaucoup de dommages aux Estats voisins; puis qu'il n'est pas en la puissance d'un chef de donner une exacte regle aux effets de la guerre, qui ressembloit presque en toutes choses, ou aux embrasemens universels, ou aux deluges; ou enfin aux autres pareils accidens inopinément causez par la nature ou par la destinée: & qu'ainsi il estoit plus à propos pour les Alemans de s'accommoder à la necessité où les choses estoient presentement reduites, que de les aigrir encore davantage par l'impatience, qu'ils tesmoigneroient à les supporter. Qu'au reste, si les Confederez commençoient les premiers à restituer le bien d'autrui, il estoit pareillement tout prest de restituer aux Alemans, ce qui estoit des appartenances de leur ancien territoire: pourveu neantmoins que le Roy püst recouvrer auparavant les dépenses qu'il avoit faites pour soutenir la guerre de Cologne. Que cependant ils devoient songer que l'ancienne Religion, pour laquelle ils l'avoient eux-mêmes appellé le premier dans leur pais, meritoit bien que l'on souffrist quelque chose en sa faveur. Car en effet (disoit-il) ne voyez vous pas bien dans la revolte des peuples du Pais-bas, que cet exemple vous regarde vous-mêmes? Et qu'il y a long-temps que les peuples seditieux d'Alemagne observent les succez qui pourront suivre la rebellion Belgique; & mesurent desja leurs propres forces pour choquer le premier Prince des leurs, qu'ils verront incapable de leur faire teste, & pour le depousseder de sa souveraineté, puis que l'on a bien pris la hardiesse de s'attaquer aux Roys. C'est pourquoy (continuoit il) la principale chose que vous devez faire, est de souhaiter un plus heureux temps, où il arrive que ceux qui sont cause de la guerre, vaincus ou par les armes, ou par le remors de leurs consciences, rentrent dans leur ancien devoir: ce qu'ils feront (sans doute) bien-tost, si en les privant de toute sorte de commerce & de convois, on les condamne à demeurer en solitude dans leur coin de terre. Aussi-tost que ces Deputez eurent esté renvoyez avec cette réponse, ils vont trouver les Confederez dans une bien plus grande assurance, & avec des pretensions bien plus hardies: car ils demandoient premierement qu'on leur rendist l'isle de Gravewart, & tous les autres lieux occupez sur leurs frontieres; que les passages ne fussent plus gardez; que les rivieres d'Em & du Rhin demeurassent exemptes des subsides que les Confederez y levoient, & de l'apprehension de leurs flottes. Mais pour repartir à tous ces points, les Estats des Provinces Unies, tâchant d'attirer à eux l'affection des plus equitables

*Ils conviennent
une assemblée.*

*Le Duc de
Parme répond
avec fermeté
aux Deputez,
qui deduisent
les sujets de
leurs plaintes;*

*Ils vont trou-
ver les Confé-
derez avec des
pretensions
plus hardies.*

*Reponser les
Confederez.*

1590.

d'entre ceux-cy, & de faire tomber sur l'ennemy le blâme d'avoir causé la guerre, duquel il s'estoit efforcé de les noircir; prirent le commencement de leur réponse sur l'Inquisition, & sur les supplices que l'on avoit exercez contre les Belges; & ne manquerent pas de représenter aussi les anciens Evêques dépouillez de leurs juridictions & de leurs revenus, la noblesse ruinée, & le peuple opprimé par toutes ces sortes de maux, qui ont accoustumé de suivre la servitude: & c'est par la violence de ces outrages (disoient-ils) que nous nous sommes laissez emporter à la prise des armes: mais nous ne prehendons rien autre chose dans une si longue & si difficile guerre, où nous nous sommes embarrassez, que de préserver nostre sang de cette cruauté, & l'honneur de nos femmes, & de nos filles de ces insolences. C'est là le seul but & la seule esperance de tous nos combats: mais cependant nostre pauvreté, qui ne porte envie à personne, se rend redoutable à nos voisins autant qu'elle pourroit faire la courageuse liberté des Suisses. Il seroit bien plus juste de craindre & de ruiner ces ravisseurs de tout l'Univers, que ny les deserts qu'ils ont faits dans l'Amerique, ny les massacres qu'ils ont commis dans la Botique & dans les Pais-bas, ny le servage où ils ont réduit le Portugal & l'Italie, n'ont point encore assouvis. Et il est vray de dire que comme les monstres de la mer, ou les bestes farouches de la terre, ne se nourrissent que de la proye, qu'ils font chaque jour sur les poissons & sur les troupeaux; ainsi les grands Royaumes ne s'entretiennent que par les dommages qu'ils apportent ordinairement aux moindres puissances. Il n'est pas difficile de sçavoir qui sont ceux dont les artifices, principalement aujourd'huy, taschent de s'emparer de l'Angleterre, ont fait revolter l'Irlande, & ruiner la France apres l'avoir armée contre son propre Roy: neanmoins, malgré toutcela, il se trouve encore des gens parmy vous, qui apres s'estre vendus pour de l'argent, ne prennent point d'autres resolutions que celles qui sont avantageuses à l'Espagnol: & ceux mesmes qui le haïssent, luy obeïssent par crainte, comme on voit en quelques lieux des Indes, que les mauvais Anges sont adorez, seulement afin qu'ils ne fassent point de mal. Vous souffrez impunement, qu'il tasche chaque jour de s'emparer des villes de Cleves, par la trahison de leurs habitans; & en d'autres lieux d'Alemagne les places luy sont volontairement livrées, pour gage d'une nouvelle alliance, & pour recompense d'un Archevesché qu'on a obtenu par son moyen: afin qu'elles servent parmy vous d'une seure retraite à ses crimes, & d'un magazin à ses brigandages. Le plus opulent de tous les Monarques, quand ses soldats demandent leur paye, vous montre à eux: & toutes ses troupes de cavalerie & d'infanterie ne s'engraissent que par les subsides qu'il tire d'Alemagne. Nous avons donc aujourd'huy raison de luy tenir teste, afin que dans une juste cause nous n'éprouvions pas un si injuste succès. En payant les montres de nos soldats à point nommé, nous sommes soigneux (si jamais peuple le fut) de bannir loin d'eux la licence & les mutineries: & sur tout de faire en sorte, autant que la guerre le peut permettre, que l'on épargne les nations pacifiques. La severité de nos ordonnances, & le chastiment que nous faisons des coupables, tesmoignent assez cette verité: & nous vous prions seulement d'excuser si quelquefois les soldats prennent des libertez que les chefs ne leur ont pas accordées. Anciennement, lors que nous n'estions encore connus que sous le nom des peuples Barbares, nous conservions aux nations les plus éloignées une sincère fidelité: mais ayant eu l'honneur du depuis d'estre cliens & associez de la puissance Romaine;

& pa-

& parens proches des Alemans, voudrions nous aujourd'huy pat des actes de perfidie desobliger l'Alemagne, cette excellente mere, qui a donné le jour à nos chefs; & de laquelle les vertus & les veritables exemples de la liberté, que nous cherchons, ont pris leur estre? Dès auparavant cette guerre & ces dépenses que nous avons faites en Alemagne pour soutenir un droit debattu, les rivages de Gueldre ont rousjours prerendu une souveraine jurisdiction sur l'isle de Gravewart; que si nous la retenons maintenant, ce n'est pas pour faire outrage à qui que ce soit, mais pour la conservation de nos frontieres. Quant aux autres petites villes & forteresses d'Alemagne, que nous avons arrachées des mains des ennemis, quoy que par cette raison de guerre elles ayent perdu le droit de la paix, nous consentons de les rendre de bon cœur: afin que comme la violence a pris son origine de la part des Espagnols, ainsi l'observation de la justice puisse trouver de nostre costé un commencement & un exemple. Les subsides que l'on tire des marchandises qui passent chez nous, ne se levent pas avec plus de rigueur sur les estrangers, que sur nos propres citoyens: & l'on ne doit pas trouver estrange, que nous nous soyons resolus par necessité à pratiquer durant la guerre, ce que les Princes les plus puissans pratiquent durant la paix la plus profonde. Pour ce qui est de retirer nos garnisons des navires, ce ne nous feroit pas une chose beaucoup seure, lors que nostre ennemy tasche de toutes parts à se rendre maistre des rivières: ainsi il est bien plus juste que nous ayons tousjours nos vaisseaux prests, afin qu'ils servent à assurer les convois, & à vous defendre aussi bien que nous. En ce mesme temps on receut encore une deputation de la part de ceux de Cologne & du Liege: & les uns & les autres avoient Ernest de Baviere pour Prelat: c'est pourquoy les Estars laissant à part le sujet du differend, qui avoit esté entre luy & Truchses; & apres s'estre beaucoup plaints de ce premier comme d'un homme dont la convoitise se rendoit insatiable, se voyant appuyée par l'assistance d'Espagne, promirent à ceux de Cologne une tranquillité assurée, pourveu que comme ils renoient un milieu de situation entre les deux partis, ils partageassent aussi leurs affections également pour l'un & pour l'autre: mais on n'offrit pas une pareille condition aux Liegeois; car ils avoient commis & souffert des choses qui approchoient beaucoup de l'hostilité. On leur reprocha les supplices de plusieurs innocens, accusés pour le seul fait de la Religion; & que l'Espagnol ne mettoit aucune difference entre eux & les autres Provinces Beligiques qu'il tenoit sous sa puissance: puis que l'on voyoit ouvertement que ses troupes prenoient chez eux leurs departemens en hyver, & leurs quartiers en esté: & que si ce n'estoit pas entièrement selon leur desir, c'estoit pour le moins par leur permission. Toutefois la Republique leur faisoit esperer son amitié, pourveu qu'ils s'en rendissent dignes, & leur ordonna d'emmener les prisonniers.

J'ay creu qu'il ne seroit pas mal à propos de traiter toutes choses un peu au long; afin que le lecteur puisse connoître de quelle sorte on se gouvernoit avec les cirez voisines, soit pour la paix, soit pour la guerre: car depuis ce temps on ne fit pas beaucoup de scrupule d'exercer les hostilités, selon que chaque pais quelquefois par crainte, quelquefois de son bon gré penchoir vers un party ou vers l'autre. Et les chemins n'estoient presque jamais exempts de la rencontre des soldats: car les uns & les autres à mesure qu'ils entreprenoient d'en écarter leurs ennemis, les y attiroient. De sorte que les mesmes deputations ayant esté reitérées diverses fois, on en-

*Deputation de
ceux de Colo-
gne & du Lie-
ge vers les
Confederés.*

*Reponses des
Confederés.*

*ms. 101
de 1592
1591*

1590.

tendoit tousjours les mesmes plaintes & les mesmes réponses. Toutefois, un peu apres, les Confederez rendirent volontairement plusieurs fortresses : mais, pour dire le vray, ce fut parce qu'elles estoient si éloignées qu'ils eussent eu de la peine à les garder : joint qu'ils taschoient, par ce moyen, d'exciter de l'envie contre l'Espagnol, & mesme une nouvelle guerre, s'ils eussent pû. Car celuy-cy ne vouloit rien executer de ce qu'il avoit promis un peu auparavant : si bien que parmy l'assemblée des Alemans il s'en trouvoit beaucoup, qui sans vouloir user davantage de complaisance, estoient d'avis qu'on eust recours aux armes & à la guerre : mais plusieurs autres Evêques & Princes, qui estoient attachez par le nœud de la Religion Romaine, ou par quelque autre lien plus estroit, firent en sorte d'arrester cette boutade, soit en prolongeant les deliberations, ou en donnant une prochaine esperance de la pacification des Pais-bas.

*Plaintes des
Confederez.*

La Republique Confederée envoya aussi ses Deputez à cette assemblée, pour se plaindre qu'elle estoit trahie tant par la perfidie de son ennemy, que par la lascheté de ses amis : puis que nonobstant qu'elle eust volontairement cedé les recompenses de la guerre, qu'elle avoit soutenuë pour Truchses, & que celuy-cy se fust reduit à vivre en homme privé, on voyoit encore impunement les villes du Rhin occupées par les drapeaux de Philippe : toutefois non seulement les Confederez ne purent rien obtenir : mais davantage ils ne purent pas mesme empêcher, que sur le sujet de la guerre qu'ils avoient avec Philippe, l'Empereur ne les importunast tous les ans de faire une paix, à laquelle ils ne se vouloient point fier.

*Le Duc de
Parme essaye
de reconquerir
la France, & est
vaincu de plu-
sieurs chefs.*

Sur la fin de cette mesme année le Duc de Parme se vid de retour dans les Pais-bas : où il rapportoit la gloire d'avoir delivré Paris d'une horrible famine, & reconduit son armée par le milieu des troupes ennemies : mais malgré tout cela il se trouvoit fort inquieté pour plusieurs considerations : car premierement & luy & son armée estoient extremement odieux à la populace de France, & les villes mesmes n'avoient point voulu recevoir ses garnisons, dans la crainte d'une domination estrangere, si bien que de ce costé là les grandes esperances de Philippe demouroient vaines, & son alliance peu assurée. Dans les Pais-bas les armes Confederées avoient ravagé les champs, pris les fortresses, & horsmis que dans la Frise Verdugo avoit pris Ementil, chasteau de peu de consideration, par tout ailleurs la guerre avoit esté malheureuse aux Espagnols, & mesme dans cette Province les soldats estoient sur le point de se mutiner. Le Duc estoit encore embarassé pour le sujet de Venloo, (place de Gueldre située sur la Meuse) dont les habitans ennuyez des maux que leur causoit une double garnison, avoient premierement chassé la milice Italienne par l'assistance des soldats Alemans, & puis enfin se voyant les plus forts, ils avoient encore chassé ceux-cy.

*Sedition des
soldats du
Duc de Parme.*

D'avantage l'ancienne sedition de la soldatesque Espagnole se reveilloit de nouveau, depuis que le Comte de Mansfeld ayant assez precipité la levée de quelques Alemans, afin d'arrester les progrès du Comte Maurice, avoit esté contrainct, pour payer cette nouvelle milice, de retrancher la solde des autres, qui se montroient d'autant plus opiniastrés dans leur mutinerie, que c'estoient tous vieux soldats & gens d'experience en l'art de la guerre. S'estant donc tendus maistres de Herentals dans le Brabant, & de quelques autres places voisines, ils pilloient, comme eust pû faire l'ennemy mesme, tout ce pais que l'on nomme le pais de Kempen : & quand quelqu'un leur resistoit, ils se gouvernoient de la mesme sorte que si

les

les massacres & les violemens eussent esté permis. Si bien que la campagne estant ainsi travaillée, le revenu des montres se diminuoit, & le nombre des soldats qui les demandoient, croissoit chaque jour. Dans ce desordre le Duc de Parme soutenoit que l'on avoit deu disperser ces soldats suspects dans les places fortes, & les mesler parmi les nouvelles milices : mais ces advis n'estoient donnez qu'après coup ; & comme ils transféroient seulement le blâme des fautes commises, ils ne pouvoient servir que d'une vaine consolation à la misere publique. En effet, elle estoit telle, que le nombre de ces premiers mutins s'augmentoient à tous momens par le concours de plusieurs autres ; lesquels se trouvant incommodés après les fatigues d'un voyage pénible & necessaireux, taschoient de se donner par leurs propres mains un heureux repos, & les recompenses qui leur estoient refusées.

Le Duc de Parme avoit laissé quelques unes de ses troupes au Duc du Maine ; & à la priere de celui-cy il donna ordre au Prince d'Ascoli d'en conduire encore d'autres en France : si bien que les forces de l'Espagnol estant ainsi tirées en des lieux éloignez, tandisque chez luy mesme les soldats estoient ou desobeissans, ou apprentifs en leur mestier ; les Confederez, qui d'ailleurs se trouvoient encouragez par leurs heureux succès de l'année precedente, se resolurent d'attaquer les premiers leur ennemy ; quoy qu'un peu auparavant ils eussent eu bien de la peine à defendre leurs propres frontieres. Neantmoins quelques uns d'eux estoient d'avis qu'on differrast cette entreprise jusqu'à ce que le Duc de Parme fut retourné en France : mais enfin la plupart jugerent qu'il estoit plus à propos d'empoigner les occasions presentes ; parce que si elles ne leur réussissoient, c'estoit tousjours beaucoup pour eux, d'empescher les efforts que le Parmesain eut pu faire contre les François. Or il ne leur fut pas difficile de choisir par quel endroit ils commenceroient à tenter fortune ; car encore que les peuples de la Frise les appellassent de leur costé, ils avoient un bien plus grand interest de delivrer la riviere d'Isel des garnisons Espagnoles ; par le moyen desquelles, le pais de Velave dans la Gueldre, celui d'Vtrecht, & tout le voisinage de la Hollande estoient obligez de payer contribution aux ennemis, pour s'exempter des importunités de leurs courses. Et ce mesme dessein avoit esté perpetuellement agité dès les temps du defunt Prince d'Orange ; mais jusqu'icy la foiblesse des Confederez, ou la trop grande puissance des Espagnols en avoit retardé la tentative. Aussi-tost que la saison d'aller aux fourrages fut arrivée, & que les montres ayant esté faites, il se trouva que le nombre des troupes estoit complet, François Vere, que la Reine avoit estably General de tous les Anglois, est envoyé devant à Duisbourg : & quelques uns de sa troupe deguisez sous des habits de paisannes, & portant de la marchandise, comme elles ont accoustumé, avec laquelle ils sembloient fuir l'arrivée des ennemis, entrerent dans la forteresse qui est à l'opposite de Zutphen, la riviere entre deux. Aussi-tost qu'ils sont entrez, ils employent les armes qu'ils avoient cachées sous leurs habits, contre les Gardes : & les ayant premierement surpris, & en suite leur ayant donné l'espouvante, ils se servent contre eux de leurs propres mousquets, les blessent & prennent prisonniers. Vere s'estant donc ainsi rendu maistre de ce chasteau, le Comte Maurice le lendemain amena là ses troupes, qui montoient à huit mille fantassins & deux mille chevaux : & il avoit avec luy toutes les choses qui sont necessaires pour forcer une place : & mesmes des Conseillers choisis entre les Senateurs, pour le seconder de leurs soins dans les oc-

1590.

Le Duc de Parme envoie en France le Prince d'Ascoli avec des troupes.

1591.

Les Confederez encouragés, attendent l'occasion favorable.

François Vere prend par stratagemme la forteresse qui est qui à vis de Zutphen.

Le Comte Maurice vient avec une armée.

1591.

currences. Cependant chez les ennemis le bruit avoit couru que ce Prince vouloit attaquer la ville de Gertrudenberg, ou quelque une de celles du Brabant; parce que peu de jouts auparavant ses soldats estoient venus en ces païs là se poster sur quelques levées & dans quelques chasteaux qu'on y avoit desja pris. Le Prince luy mesme avoit de beaucoup augmenté cette fausse opinion, par le chemin douteux qu'il avoit tenu; ayant d'abbord pris sa marche comme s'il eut voulu passer la Meuse, & puis ayant soudainement tourné bride vers le Rhin, & de là enfin ayant adressé ses derniers pas vers l'Isel, où il rencontra Guillaume de Nassau, qui venoit au devant de luy avec deux mille hommes titez des garnisons de Frise. Aussi-tost il apprit par des prisonniers, & par des nouvelles qu'il eut de la part de Vere, desja maistre d'un des bords de ce fleuve, que l'ennemy s'estimoit en seureté de ce costé là, & avoit tourné ses craintes ailleurs: que pour cette cause il n'y avoit pas dans la ville de Zutphen une garnison bien forte: que si on l'assiegeoit, on la pourroit prendre avant qu'elle pût estre secourue: & qu'enfin elle n'avoit pour le plus que six cens hommes de guerre, & quelque peu de troupes de paisans; parce que long-temps auparavant les bourgeois avoient cherché d'autres demeures, pour eviter les outrages militaires. Dès les premieres attaques, le Comte de Falkenstein, dernier chef qui restoit du party de Truchses, fut tué comme il poursuivoit trop ardemment quelques uns des ennemis qui avoient esté recoignez dans la ville: mais son corps fut attaché de leurs mains, & garany de la risée où ils eussent pû l'exposer. On couvrit la riviere de navires attachez à des ancrs à la maniere d'un pont, afin de joindre par ce moyen les corps de garde, qu'on avoit postez sur l'un & sur l'autre bord de la riviere: on donne ordre aux uns de se saisir des principaux passages sur les chemins, & de les fortifier; aux autres, de tirer des tranchées obliques selon l'art de la guerre, afin que par ce moyen les assiegeans se pussent parer des mousquetades de la ville, quand ils s'avanceroient vers ses murailles, & l'on choisissoit le temps de la nuit pour ce travail: les marins, dont la forte disposition de corps exercée dans les occasions de la marine sert infiniment à la guerre, transporterent trente canons plus promptement que n'eussent sceu faire des chevaux, partie dans une petite Ile de la riviere, partie sur quelques eminences de la terre ferme où la ville est assise, pour ruiner par leurs batteries les fortifications les moins suspectes aux ennemis, à cause de la riviere qui sembloit les defendre de ce costé là. Mais quoy que l'attaque inopinée de la ville de Zutphen troublast assez ceux qui estoient dedans, neantmoins ils ne laissoient pas de s'opposer de toutes parts aux attaques de leur ennemy: ils bouchoient les portes, fortifioient les vieilles terraces, & en designoient de nouvelles. Les assiegeans avoient par trois diverses fois, suivant le commun usage de la guerre, fait jouer tout ce qu'ils avoient d'artillerie, lors que le Prince Maurice envoya sommer les assiegez de se rendre, ou sinon, les menacer de toutes sortes d'extremitez. Ils demandent du temps pour delibérer: on le leur refuse. Alors reconnoissant assez qu'ils se trouvoient depourvus de beaucoup de choses necessaires, & que le peu de monde qu'ils avoient ne pouvoit pas suffire à defendre un si grand enclos de murailles; ils capitulerent, aux conditions que les soldats se pourroient retirer en bon ordre vers les leurs, & que les bourgeois pourroient demeurer dans la ville; dont les loix, la religion, & la police demeureroient en un estat pareil à celuy des autres villes confederées. Depuis ce temps les autres capitulations se sont tousjours conclues sous cette dernière condition,

Il assiege Zutphen.

Falkenstein est tué.

Zutphen se rend au Prince Maurice.

dition; qui ne sera pas repetée autant de fois que nous ferons mention de parcelles rencontres. Les Espagnols accuserent cette reddition d'avoir esté trop precipitée : ce qui fut cause que le Gouverneur de la ville, nommé Loukman, demeura tousjours éloigné de la Cour du vivant du Duc de Parme. Ainsi apres cinq jours de siege les Confederez demurerent maîtres de Zutphen; ville dont la situation se peut estimer tres-excellente. Car la riviere de Bercol passe par le milieu, & celle de l'Isel coule doucement par un de ses costez, sortant des fontaines de la Westphalie, & ayant pris, en passant, une partie des eaux du Rhin, par le moyen d'un canal que Drusus fit faire anciennement, à ce que l'on tient. Cette ville, avec quelques autres moindres & toutes les terres qui en dependent, a eu autrefois ses propres Princes que l'on nommoit Comres : & encore aujourd'huy pour ce pais compose une Province particuliere; quoy qu'elle air esté jointe au corps de la Gueldre, non pas à cause du lieu, (car elle est située hors des bras du Rhin,) mais à cause des mariages de ses Princes.

La situation.

La ville de Deventer située sur le même bord, est de toute ancienneté une cité libre, comprise dans l'alliance Anseatique : & reconnuë pour la capitale d'Over-Ysel sous la jurisdiction des Evêques. C'est pourquoy apres que par une prompte marche les Confederez furent descendus devant cette place pour tâcher à s'en rendre maîtres, son seul aspect les fit demeurer en suspens : & les excellentes fortifications qui la defendent, la garnison qu'on faisoit monter à quatorze compagnies d'infanterie, & cent chevaux, ostioient l'envie de l'assiéger. Joînt qu'elle avoit pour gouverneur Herman Comte de Herenberg, qui donnoit à tous les autres des leçons & des exemples de valeur : il estoit proche parent du Comte Maurice; car il estoit sorti d'une des tantes de ce Prince; & cette raison particuliere servoit à le rendre d'autant plus jaloux de la gloire de son cousin. Mais outre tout cela on apprehendoit que le Duc de Parme ne se fît en campagne; & si l'on s'attachoit à un siege, qu'il ne vînt pour le faire lever : car en ce cas, les Confederez n'eussent pû evirer ou un combat douteux, ou une fuite honteuse : & si la nouvelle prise de Zutphen les incitoit à la tentative par l'esperance d'un pareil succès, elle advenoit aussi les Espagnols de ne souffrir pas qu'une seconde perte fît courir fortune à leur premiere reputation, qu'ils estoient obligez de conserver pour des occasions plus importantes. Mais contre cette dernière consideration, quelques fugitifs de la ville assouroient, premierement que ses gens de guerre estoient en discorde; que davantage ils n'avoient pas des vivres suffisamment pour soutenir un long siege, ny même de la poudre pour faire jouer leur artillerie. Ce qui s'estant trouvé veritable, les Confederez prirent une resolution moyenne; qui fut de fortifier leur camp en diligence, & de fermer, à ceux de la ville, tous les chemins & les passages de la riviere; afin que s'il leur devoit venir quelque secours, il n'y eût point de personne pour leur en donner avis. Que si ils se maintenoient long-temps dans leur place bloquée, ce seroit toujours assez aux Confederez d'empêcher par le moyen du blocus, que cette garnison ne fît des courses dans leur pais; puisque ç'avoir esté le premier dessein qui les avoit fait marcher en campagne. On continua les canonades contre la ville huit jours duranr : & le neuvième le Comte Maurice, pour sonder l'intention des assiégez, leur fait voir son armée en bataille; donnant ordre en même temps, que l'on conduise des navires aval le courant du fleuve, dans le canal qui le reçoit aupres de la ville : mais parce que le trop peu d'espace

Le Prince Maurice de Brand avoit ses amis pour prendre Deventer;

laquelle avoit pour Gouverneur Herman Comte de Herenberg;

Assés entre la ville.

1591.

d'espace empeschoit qu'on se pût servir de rames à la conduite de ces vaisseaux, les mariniers les traînèrent eux mêmes à force de bras, & par une hardiesse nonpareille, & qui fut fatale à quelques uns d'eux, ils les attachèrent sous les murailles mêmes, à la mercy des mousquetades. Après que ces navires eurent esté assis dans ce canal & couverts d'un pont, tous les soldats chacun à l'envy demandoient qu'on les menast les premiers à l'assaut, & le Prince fut bien aisé de voir renaître en sa présence cette emulation de courage qu'ils avoient presque desapprise. La promptitude des sorties retarda beaucoup ceux qui conduisoient l'ouvrage du pont; lequel d'ailleurs se trouvant un peu trop court, ne pût pas atteindre jusques sur la levée: mais comme en cet endroit les coups d'artillerie avoient abbattu une partie de la muraille, avec une tour qui la joignoit (l'autre partie estant encore soutenue par des arcades, qui sont de vieilles sortes d'ouvrages, & par le terrain qu'on y avoit adjouté) on choisit des gens pour s'emparer du lieu, & pour s'y loger s'il y avoit moyen; toutefois ils furent pour la pluspart noyez, & il y en eut peu qui sautèrent jusques sur la rive. Deux enseignes s'y signalent dans un pareil desir de gloire; car l'un ayant esté tué sur la muraille, l'autre remporta son drapeau & celui du mort. Cependant l'artillerie incommodoit de plus en plus les assiegez: neantmoins ils se tendoient assidus à la defense des murailles apres avoir beu jusqu'à s'enyvrer, & le Comte Herman des premiers qui se montra mesme plus courageux qu'il n'en eut esté besoin, car il ne voulut point entendre à la retraite jusqu'à ce que parmy la quantité des mousquetades, que l'on tiroit, ayant esté atteint, il fut demeuré comme aveuglé par sa blessure: & cette opiniastreté procedoit principalement du desir qu'il avoit de conserver sa fidelité & sa reputation: parce que quelqu'un des Espagnols avoit dit, que dans ce siege les deux cousins s'entendroient l'un avec l'autre. La nuit on jeta force feux contre le pont; mais il fut preservé de l'embrasement qui l'attaquoit. Lors que le jour fut venu, les assiegez qui n'estoient plus yvres, virent clairement que les assiegeans estoient encore en bataille, leur pont entier, & qu'ils faisoient dessein d'en venir aux mains encoré une fois. Davantage quelques uns de ceux qui estoient sortis de Zutphen se trouvant parmy ces premiers, leur donnoient de l'effroy à force de vanter la valeur des ennemis, pour couvrir leur propre honte. De sorte qu'il n'y avoit plus dans la ville que le Comte Herman, qui retardast sa reddition: toutefois estant indisposé à cause de sa blessure, il pouvoit bien permettre une capitulation, mais non pas l'empescher. Les assiegez donc crièrent à ceux qui gardoient le pont, que l'on leur permist de parlementer: on parle au Prince: & les conditions porterent qu'ils sortiroient enseignes déployées. Les bourgeois eurent pour composition la clemence du victorieux: & l'on leur donna des Magistrats de la Religion publiquement receuë dans les Provinces Unies; non pas selon le nombre porté par les ordonnances; mais selon que l'on en peut trouver pour lors. Il avoit esté bien facile de connoître soit dans la ville de Zurphen, soit dans celle de Deventer, que les Espagnols n'avoient pas envie de garder ces deux places; ayant employé quelques unes de leurs portes à faire du feu, quoy qu'ils pussent recouvrer du bois d'ailleurs assez facilement. Sur le point que la garnison devoit partir de la ville, les deux cousins se tinrent long-temps embrassez l'un l'autre: plaignant (quoy qu'inutilement) le malheur particulier de leurs familles, & celui des discordes publiques. Herman protestoit qu'il n'eut jamais creu que les Confederez eussent pû mettre sur pied une si grande

grande armée. Le Gouverneur de Zutphen n'osa retourner dans les Provinces Espagnoles; craignant d'y trouver des accusateurs trop aspres, & des juges trop rigoureux.

Ceux de Frise prioient qu'on eut soin d'eux à la fin, assurant qu'il n'y avoit que l'opiniâtreté d'une seule ville qui troublast le repos de leur Province; & qu'il ne s'en falloit plus que fort peu de petites villes ou de chasteaux, que tout le pais qui est entre la riviere d'Isel & celle d'Ems, delivré de la contribution des ennemis, ne se joignist au party des Provinces Unies. Les Confederez avoient tellement accreu leurs esperances depuis leurs derniers succès; que s'ils n'osoient auparavant se porter aux moindres tentatives, maintenant il n'y avoit plus rien qui leur semblast difficile: ils entreprennent donc le voyage de Frise, avec une extreme promptitude: & de peur que quand ils auroient retiré toutes leurs troupes du lieu où ils estoient, l'ennemy ne s'y vint jeter, on leva des regimens en Hollande, auxquels on donna ordre de conserver la possession de la riviere du Vahal. Cependant les munitions de guerre & les embarras du bagage se mettent sur l'Isel dans des navires qui devoient entrer par le Golphe de Frise, dans l'Ocean & de là estre conduits jusqu'à la riviere d'Ems. Ainsi les soldats estant demeurez plus legers, & ayant seulement pris avec eux des vivres & des fascines, pour marcher plus commodement sur les terres marécageuses, sont conduits vers Drente: & l'on envoya devant des gens avec des arbrisseaux pour fortifier le reste des marécages, par où l'on estoit encore obligé de passer necessairement, parce que l'autre chemin n'estoit pas libre aux Confederez, l'ennemy s'estant rendu maistre de Couvorden long-temps auparavant. Aussi se trouvoit il quelques uns d'eux qui estoient d'avis qu'il falloit premierement s'emparer de ce chateau de Couvorden, afin que l'ennemy n'eut point de chemin ouvert pour les venir attaquer à dos: & ils disoient que Verdugo, qui tenoit cette place, ne seroit pas fort malaisé à chasser, ou par l'effort de l'artillerie ou par la famine; mais ce conseil ne fut point suivi à cause de la trop grande difficulté qui se trouvoit à conduire l'artillerie par terre; & qu'on auroit plus de besoin de combattre à Couvorden qu'à Groningue. Mais en allant vers cette ville, entre autres incommoditez que les Confederez éprouverent sur leur marche, ils firent rencontre d'un marais qui n'avoit pas moins de trois mille cinq cens pas de longueur: il est bien vray que la crouste des gazons qu'on y avoit jettez, porta d'abbord les premiers chariots qui passoient: mais bien-tost apres, la terre s'estant entr'ouverte, les chariots suivans eurent bien de la peine à sortir de là, les chefs ayant employé leurs propres mains pour ayder à les retirer, afin que les soldats en supportassent le travail de meilleur courage. Ainsi en peu d'heures on trouva moyen de passer contre l'esperance de tous ceux du pais. Mais durant le chemin, quelque severité de loix qu'on tacha d'observer, il fut impossible d'empescher les outrages que les paisans éprouvoient, à cause de la licence inveterée où les soldats estoient accoustumez. Et la dissipation des choses que ceux-cy avoient ravies, & qui eussent pû suffire à les nourrir long-temps, fut presque capable de les jeter dans la famine, & de là dans la sedition, avant que la flotte qui apportoit les vivres fut arrivée. Cinq jours apres l'armée se campa devant Groningue: & l'on esperoit trouver dans cette ville une fidelité chancelante pour l'Espagnol, & de discordes entre les citoyens: mais ceux qui avoient interest que l'armée des Confederez entreprist un voyage en ces quartiers là, avoient rendu les choses plus grandes par leur recit, qu'elles n'estoient

1591.

*À la requeste
des Frisons, le
Prince vint
avec armée en
Frise.*

*Grandes in-
commoditez
des chemins.*

*Licence des
soldats.*

*L'armée se
campa devant
Groningue.*

1591.

Le Prince Maurice quitte Groningue, attaque les forteresses d'alentour.

Les Confédérés, ayant pris Delphziel, s'y baissent des forteresses, & d'autres edifi-
cati.

Verdugo ouvre un passage à Groningue, pour aller de la Westphalie en la Bourlang.

en effet. Car à la verité il y avoit bien dans la ville quelques particuliers qui tesmoignoient de l'affection pour le party Confederé : mais la faction contraire estoit de beaucoup plus puissante. Et si tost que le bruit de la marche du Comre Maurice eut couru, Verdugo, apres avoir asseuré par de bonnes garnisons les places de Stenwic & Couvorden, s'estoit avancé vers Groningue avec le reste de ses troupes & avoit prevenu le Prince : toutefois les habitans ne le voulurent pas recevoir dans l'enclos de leurs murailles ; car c'estoit le seul privilege qu'ils avoient réservé en se soumettant à l'obeissance Espagnole : c'est pourquoy il se tint dans un des fauxbourgs, où il fit bastir quelques forts particuliers, pour estre capable également de donner du secours & de la crainte à ceux de la ville. Le Comte Maurice ne voulut pas s'opiniâtrer devant Groningue plus de six jours : de crainte que s'il obligeoit cette ville à recevoir une garnison ennemie, l'esperance qu'il avoit de la pouvoir quelque jour reduire, ne se perdît entierement. Ioint qu'on avoit eu advis que le Duc de Parme preparoit son armée, & qu'il pourroit arriver au secours de Groningue, avant la fin de son siege. Ayant donc quitté cette place, le Prince alla promptement attaquer les forteresses qui servoient aux environs à fermer les chemins, & les passages des fleuves ; lesquelles, à cause de la longue guerre qu'on avoit faite dans la Frise, avoient esté souvent ruinées & souvent restablies. A l'attaque de ces forts l'effroy de ceux qui les gardoient fut grand : parce que c'estoit des gens plustost accoustumez à la proye & aux brigandages qu'aux combats. Quand on leur faisoit seulement voir l'artillerie, il y en avoit peu qui voulussent en soutenir l'effort : & les places les moins tenables estoient abandonnées dès qu'on parloit de les assieger. Le plus grand de tous les chasteaux qui se nommoit Delphziel, extrêmement considerable à cause de son port, où la riviete de Fivelle se joint à celle d'Ems, estoit occupé par des soldats de Groningue : & de tout temps la commodité de la place avoit donné envie de s'y fortifier à tous ceux qui desiroient se rendre maîtres du païs de Groningue. Le Duc d'Albe même y avoit commencé des fortifications ; mais le temps ne luy avoit pas permis de les achever. Les Confedetez ayant pris ce chasteau par composition, commencerent, par le moyen des contributions de tous les habitans circonvoisins, à l'augmenter de plusieurs ouvrages : & même ayant séparé la levée maritime d'avec le rempart, ils y firent bastir plusieurs maisons, menaçant la ville de Groningue de l'épuiser d'habitans si elle ne se mettoit à la raison : quoy que desja cette ville, estant bloquée de toutes parts, fut assez conviée à manquer de foy aux Espagnols par la disette qui la pressoit. Toutefois apres que le Prince eut retiré son armée, Verdugo ayant forcé les endroits les plus foibles de la circonvallation qui bloquoit Groningue, ouvrit un passage à cette ville pour aller de la Westphalie en la Bourlang.

Le Duc de Parme pendant les dangers de Zutphen & de Deventer, n'avoit sceu pourvoir assez tost à leur secours ; tant patce qu'il n'eût jamais creu que les Confederez eussent porté leur hardiesse jusques là ; que parce qu'une bonne partie des soldats Espagnols refusoit d'obeir à cause qu'on ne leur payoit pas leurs soldes : mais enfin il assembla ses troupes aux environs de la Meuse & du Rhin : & neantmoins apres cela il fut encore long-temps à refoudre de quel costé il devoit tourner. Car il ne doutoit point qu'il ne fut plus avantageux & plus utile de faire une diversion, pour obliger les ennemis à quitter volontairement leurs entreprises : mais il sçavoit aussi qu'il seroit bien plus honorable de les allet combattre. Ainsi il eut esté bien aisé de

de porter du secours à ceux de Groningue qui l'en conjuroient : mais la difficulté des chemins l'en détournait : car en effet & ses soldats & ceux de Frise avoient pris comme à tâche chacun à l'envy , de ruiner toutes les campagnes de la Province. C'est pourquoy il aima mieux se rendre aux prières de ceux de Nimegue, qui demandoient pareillement son assistance. Arrivé qu'il est en ces quartiers là , il donne ordre à ses chefs de passer la rivière & d'investir le chasteau de Cnodsenbourg , que le Prince avoit fait commencer des l'année precedente : mais pour luy il se retira dans la ville , où il demeuroit la plupart du temps. Le Comte de Barlaimont assiegea le costé de ce chasteau qui est tourné vers l'Orient : & l'autre costé fut assiegé par Octave Comte de Mansfeld, lequel bien-tost apres fut blessé par les ennemis d'un coup de mousquetade qui le fit mourir. C'estoit un jeune Seigneur d'excellent courage , & qui ne se lassoit jamais dans la recherche de la gloire & des dangers. Le reste de l'infanterie & la cavalerie se posterent à dos du chasteau : & la Morre y dressa aisément la batterie des canons , par le moyen de la digue qui s'cleve sur le bord de la rivière. Mais quand il vid que le rempart résistoit aux efforts de l'artillerie , quoy que la plupart des parapets eût esté abbatuë , & que même les ennemis ne s'étonnoient point, quoy qu'ils vissent l'armée en bataille , il fit combler le fossé d'arbustreaux & de fascines ; mais non pas sans faire courir beaucoup de risque à ceux qui les portoient ; & puis en suite il fit secrettement passer des gens par dessous pour aller miner le rempart. Mais les assiegez qui estoient au nombre de six cens , sous la conduite de Gerard le Icune , homme plein de courage , se portant de tous les costez où l'ennemy les attaquoit , pour faire teste à ses efforts ou à ses ruses , l'incommodoient merveilleusement par leurs continuëles mousquetades : & mêmes par des sorties, qu'ils faisoient quelquefois avec assez de bonheur , ils troubloient toutes ses entreprises , & renversoient tous ses ouvrages. Le Comte Maurice ayant abandonné la ville de Groningue, estoit sur le point de s'attacher à celle de Stenwic : mais ayant eu avis du siege de Cnodsenbourg, il laissa à Guillaume de Nassau le soin des affaires de Frise ; & s'estant promptement rendu avec son armée dans le pais de Betavie proche d'Arnhem , il encouragea les assiegez premierement par un signal qu'il leur donna du secours qu'il leur apportoit ; & puis par des messagers : lesquels par le moyen d'un vaisseau & de l'obscurité de la nuit entreurent dans le chasteau sans que les assiegeans y eussent pris garde. Mais parmy les Chefs des Confederez les avis estoient assez differens , dans la difficulté de résoudre s'ils devoient tenter à force ouverte le secours de la place ; ou s'ils devoient passer au delà de la rivière du Vahal pour s'y fortifier ; & pour tâcher en suite de couper les vivres aux assiegeans : & mêmes d'empêcher que l'on ne transportast les pieces d'artillerie qui estoient sur le rivage de Nimegue. L'une & l'autre entreprise estoit difficile & mal-sûre : car il estoit constant que l'ennemy estoit sans difficulté le plus fort pour ce qui concernoit la cavalerie , laquelle sert ordinairement le plus quand il s'agit de donner une bataille , ou de faire venir des convois. Mais toutes ces incertitudes furent bien-tost demêlées par la fortune , qui sert quelquefois autant que la prudence. Le Prince Maurice , accompagné du Comte de Solms & de François Vere , étant allé assez proche du camp des ennemis , avoit caché les plus gaillardes troupes de son infanterie avec toute sa cavalerie, dans des bois qui n'estoient pas beaucoup éloignez du chemin : il donna donc ordre à une partie des cavalliers de s'avancer vers l'ennemy , pour

1591.

*La difficulté
des chemins ne
permet point
au Duc de
Frisse de le
secourir.*

*Il investit le
chasteau de
Cnodsenbourg.*

*Octave, Comte
de Mansfeld,
blessé à
mort.*

*Gerard le
Icune defend
vaillamment
le chasteau.*

*Le Prince
Maurice
survient aux assie-
gez.*

1591.

l'attirer au combat; ce qu'ils font: & aussi-tost dix compagnies de cavalerie Italiennes, parmy lesquelles la cornette blanche du Duc de Parme se rencontroit, s'avancent avec assez de precipitation. Mais ceux-cy s'estant volontairement mis en fuite, comme s'ils eussent voulu ceder au nombre des ennemis plus grand que le leur, avoient desja attiré les autres au delà d'un ruisseau, & parmy les détroits d'un pont qu'on y avoit appliqué: lors que tout à coup la cavalerie Confédérée retournant bride, & en mesme temps l'embuscade s'estant levée, les ennemis demeurèrent enfermez; & furent presque tous defaits: sçavoir les plus braves en faisant teste sur leur premiere piste, & le reste apres s'estre dispersé de costé & d'autre. Si bien qu'il en retourna fort peu en leur camp: car outte cela les vainqueurs avoient pris plusieurs prisonniers; & avoient aussi conquis les cornettes ennemies, avec une grande quantité de chevaux.

Cet accident oblige le Duc de Parme de quitter ce siege.

Le déplaisir de cet accident, & la perte de beaucoup de Seigneurs & de noblesse obligerent le Duc de Parme à quitter ce siege; qu'il jugeoit désormais tres-inutile; puisque mesme dès auparavant il n'avoit pas creu qu'il y eut beaucoup de secreté pour luy à demeurer long-temps sur ces rivages ennemis: joint qu'il preferoit de beaucoup à toutes ces entreprises celle qui l'appelloit en France: ne jugeant pas qu'il fut à propos d'abandonner une des plus importantes affaires de la Couronne, pour s'attacher à la prise d'un chateau de la Gueldre. Il envoya donc adroittement le bagage le premier: & fit passer toute son armée au delà de la riviere sur laquelle il avoit auparavant fait bastir quelques forts pour écarter les ennemis, & pour empêcher qu'ils ne chargeassent ceux qui demeureroient les derniers. Et mesme il avoit donné ordre, à mesure que ses gens avoient traversé le fleuve, qu'ils s'arrestassent sur l'autre bord, pour y attendre les navires qui devoient bien-tost arriver. Lors qu'il fut aussi luy mesme sur le point de partir de Nimegue, toute la ville luy tesmoigna beaucoup de mécontentement: & s'il se trouvoit encore quelques uns des bourgeois qui se laissassent aller à la flatterie & aux complimens, il s'en trouvoit un bien plus grand nombre dont le silence tenoit lieu de menaces. Et mesme le menu peuple, moins discret que les autres, se portoit à des paroles piquantes, comme pour empêcher que ce vieux chef de guerre ne prist la fuite à la veüe d'un ennemy qui n'estoit encore qu'un enfant. Mais le courage du Duc accoustumé à la gloire, eut bien de la peine à supporter cet outrage: & cela ayant en quelque façon esté cause d'aggraver son indisposition precedente, il prit son chemin vers les eaux de Spâ: dans les diverses considerations que luy pouvoient donner l'estat present de ses affaires, & le souvenir de sa fortune passée; & emmena avec luy son fils Rainuce; lequel estant de nouveau arrivé d'Italie, augmentoit encore la douleur de son pere parce qu'il en estoit tesmoin. De là, il envoya à Diest r'appeller à l'obeissance les Espagnols qui en estoient sortis: & pour les appaier on s'accorda (par un exemple dangereux) de leur donner un nouveau Mestre de camp à la place d'Emanuel de Vega; qui s'estoit montré plus severe que des soldats corrompus par la licence ne l'eussent désiré.

Plusieurs habitans de Nimegue pensent au recouvrement de leur liberté.

Les Conféderez ne doütoient point que plusieurs des habitans de Nimegue ne pensassent au recouvrement de leur liberté, voyant leurs affaires reduites dans un desespoir qui n'estoit que trop capable d'irriter leurs maux; puisque desja les promesses des Espagnols & l'esperance d'une meilleure fortune avoient bien de la peine à les leur faire supporter patiemment.

Car

Car il est vray que c'avoit plustost esté par le complot de quelques particuliers, que par un consentement universel, qu'ils s'estoient portez, six ans auparavant, à suivre le party du Duc de Parme, pour lors en sa plus grande prospérité : de sorte qu'aujourd'huy les affaires de la Republique Confederee se voyant extrêmement bien establie, tant par le secours du temps, que par le soin qu'on en avoit pris ; ceux qui dans Nimegue suivoient le service Espagnol avec regret, ou pour le moins sans attachement, aymoient bien mieux un party où il y eust de la seureté & du profit à esperer. Et desja mesme on avoit commencé à renoüer quelque commerce : les Confederez ayant permis aux navires de Nimegue de passer sur la riviere du Vahal : parce que le canal du Rhin s'estant de hazard trouvé presque à sec, n'estoit plus capable de les porter. Mais comme il y avoit dans la ville une garnison de trois compagnies ; (on n'en avoit pas voulu admettre davantage) l'une desquelles estoit composée de soldats estrangers, les deux autres ayant esté levees dans le pais ; lors que quelqu'un des Magistrats pensoit choquer le party des principaux qui tenoient pour l'Espagne ; cette soldatesque empeschoit ces premiers de rien entreprendre. Ainsi, pour reduire cette ville, il ne restoit pas d'autre moyen aux Confederez que celui de l'assiéger : mais les troupes ennemies faisant encote garde aux environs de la Meuze, retardoient le siege : joint que le Vahal extrêmement accreu par les eaux, n'estoit pas encote en estat de souffrir un pont. Les soldats furent donc envoyez en leur quartier d'hiver : afin que l'assurance de l'ennemy s'accercust du costé de Nimegue ; mais on ne leur laissa pas prendre un long repos : car incontinent le Prince Maurice, qui vouloit suivre le cours de sa bonne fortune, ayant tiré une partie de ses fantassins de leurs garnisons, les fit conduire sur la riviere de l'Escaut jusques dans le pais de Waes ; où la cavalerie se rendit aussi au travers des campagnes du Brabant ; & le Prince s'estant d'abbord emparé des forts qui environnoient cette terre, Hulst principale ville du pais fut contrainte de se rendre. Car comme il l'eut assiégée en l'absence du Gouverneur, lequel de hazard en estoit sorty quelques jours auparavant pour ses affaires domestiques, les soldats de la garnison s'estoient trouvez surpris dans une attaque si inopinée ; & leur crainte s'augmenta encote, quand ils virent que le Prince ayant percé la digue de la riviere & inondé la campagne, empeschoit par ce moyen qu'on ne vinst au secours des assiégez. La terre de Waes fut abandonnée au pillage des soldats ; jusqu'à ce que les habitans eussent promis de payer contribution aux Confederez, & envoyé des ostages pour cet effet : le Comte Maurice ayant retiré son armée de ces pais ennemis, de peur que le Duc de Parme ne l'y vinst surprendre. Les peuples de la Belgique Espagnole voisine de la terre de Waes, voyant que l'ennemy estoit demeuré en possession du plus fertile pais qu'ils eussent pour se nourrir, inciterent Montdragon, Gouverneur de la citadelle d'Anvers, à prendre les armes. Celuy-cy donc ayant pris avec luy les soldats les plus proches ; & ayant pareillement mandé ceux qui estoient aux environs de la Meuze, passa l'Escaut : mais parce que le Comte de Solms gardoit la ville de Hulst, & en avoit fait reparer les fortifications ; Montdragon n'osa rien entreprendre contre cette place. Neantmoins il reprit tous les forts qui estoient dans les campagnes voisines ; & mesme il en fit encote faire de nouveaux pour empescher les courées de l'ennemy. Apres quoy les habitans de Waes refuserent de payer aux Confederez la contribution, qu'ils leur avoient promise : jugeant (& non sans

Le Prince Maurice prend Hulst :

Et exige contribution de la terre de VVaes.

Montdragon reprend tous les forts qui estoient aux environs d'Hulst.

1591.

raison) que ceux-cy avoient trop de clemence pour se vanger de ce tefus sur des hostages innocens, qu'ils tenoient à leur discretion.

Siege de Nimegue.

Le Comte Maurice voyant que toutes choses luy succedoient selon ses souhaits, retire de nouveau ses soldats de leurs quartiers d'hiver; & s'achemine vers la Gueldre, qui n'estoit plus occupée par les ennemis: mais dans la precipitation de ce voyage quelques-uns de ses navires s'estant eschoiez, il fut contraint d'y mettre le feu. Bien-tost apres, ayant accreue son armée par la jonction des troupes de Guillaume de Nassau, qui estoient au nombre de douze compagnies, il entre dans le Vahal, & par le moyen d'un pont ayant joint l'isle avec les dehors, il fortifia son camp de tous costez, contre tous les efforts que les ennemis eussent osé faire. Il jugea à propos d'attaquer Nimegue par l'endroit le plus haut de la ville, où les murailles ont le moins de terrasse: & parce que c'eust esté une chose bien longue & bien difficile d'y faire mener l'artillerie par le charroy, on la fit amener la nuit par des navires, si favorablement, que la toideur dont ils estoient poussez, & l'obscurité des tenebres rendirent les mousquetades de ceux de Nimegue inutiles: joint que sur la rive qui estoit à l'opposite au delà de la riviere, il y avoit desja d'autre artillerie qui les attaquoit par ce mesme endroit. Les assiegez premierement ne manquoient point de courage, ny de fidelité pour defendre la ville: & dès auparavant le siege ils avoient envoyé prier Verdugo de ne les abandonner pas dans le danger, parce qu'en ce temps-là le gouvernement de la Gueldre luy estoit escheu; mais neantmoins sans aucunes troupes. C'est pourquoy il se plaignoit bien justement, qu'on luy avoit commis la defense d'un party abandonné. Davantage parce que les habitans apprehendoient que leurs sorts ne fussent trop faciles à ruiner; chacun, de quelque sexe, ou de quelque âge qu'il fust, mettoit la main à les remparer de terrain en dedans. Il se trouve en ce lieu une citadelle, qui ne doit pas tant passer pour invincible dans la maniere dont on sçait faire la guerre aujourd'huy, que pour illustre dans les marques qu'elle nous represente de l'ancienne milice. Les habitans du pais attribuent l'honneur de

Description de la ville.

cet ouvrage à Iules Cesar, du temps qu'il faisoit la guerre dans les Gaules: & tiennent que leur ville a esté bastie par les anciens Cattes; lesquels ayant autrefois abandonné leur terre natale, estoient venus occuper l'isle du Rhin & les lieux voisins dans la Belgique, qu'ils avoient trouvez vuides d'habitans. Mais lors que j'ay fait une plus exacte recherche de toutes ces choses, j'ay trouvé que ny du temps de Cesar, ny de celui de Trajan, sous lequel Tacite a écrit son histoire, il n'y avoit encore aucune ville en cet endroit là. Dans la description des chemins de l'Empire Romain, qui se rapporte au temps des deux Antonins, on commença à faire mention de cette ville de Nimegue sur le Vahal: à laquelle nous apprenons par les annales de France que Charlemagne fit adjoindre un palais, qui fut du depuis reduit en cendres par les incendies des Normans. Lors que la puissance d'Allemagne se fut accreue, cette ville fut mise au nombre des citez libres, & offroit quelquefois aux Empereurs un lieu de sejour qui leur estoit extremement agreable. Mais depuis que par l'artifice des Papes l'Empire d'Allemagne fut divisé, & que l'on en accorda une partie à Guillaume, Comte de Hollande, le besoin d'argent ayant donné lieu à de nouvelles inventions, cette ville fut engagée à Otton, pour lots Comte de Gueldre: & par le moyen de ce titre estant demeurée annexée à la Province de la Gueldre, elle tient sous sa jurisdiction la campagne & toutes les petites villes de son voisinage; & a

tous-

tousjours esté riche dans la paix, & assez fertile en beaux esprits. Lors que les assiégeans par les canons, les bombes, les grenades, & les mines, eurent mis de toutes parts la ville en danger; les assiégez se voyant sommez de capituler, contestèrent long-temps avant que de pouvoir rien résoudre, à cause que leurs affections estoient partagées. Car les plus puissans des bourgeois faisant sonner les grandes forces du Roy d'Espagne, assuroient que l'on verroit bien-tost venir de Flandre & de Frise deux armées à leur secours: & soutenoient qu'il n'y avoit pas d'apparence, qu'après avoir autrefois manqué de foy aux Confederez, ils voulussent en manquer encore aujourd'huy aux Espagnols; pour attirer également la vengeance des deux partis. Mais la populace par un soudain concours étant entrée toute en colere dans le palais, on entendit premierement un long murmure, & puis enfin la voix d'un seul; lequel après avoir déploré, avec beaucoup d'éloquence, la misere où ils estoient tous de voir les passages de la rivière fermez, leurs campagnes ravagées, leurs foyers renversez, & la famine à leurs portes; ce n'est pas d'aujourd'huy, Messieurs, leur dit-il, que nous souffrons toutes ces pertes: car depuis un an & davantage que l'on nous tient assiégez, nous avons eu bien de la peine à traîner jusqu'icy nos tristes vies, parmy la disette & la captivité. Et même il est vray de dire, que nous avons esté persécutés sans relasche par une suite continuelle de malheurs, depuis que nous avons perfidement violé l'alliance que nous avions faite avec les Provinces Confederées. Mais après tout nos nouveaux maistres ne tesmoignent pas nous en sçavoir beaucoup de gré, lors qu'ils nous estiment indignes de leur assistance; & que comme s'ils estoient degoutés de nostre possession, ils ont tousjours d'autres affaires plus importantes, qui les empêchent de songer à nous. Cependant aujourd'huy que nous sommes réduits à l'extrémité, nous attendons encore leur secours, qui ne nous serviroit plus de rien; & qu'ils nous ont refusé lors qu'il eust pû nous estre utile: où plustost nous nous imaginons que nos propres forces, c'est à dire, trois escouades de soldats que nous avons, seront capables de renverser ces boulevarts & ces terrasses dont le camp de nos ennemis est si bien fortifié. Sans doute les Espagnols nous abandonneront comme ils ont fait ceux de Zutphen & de Deventer, & sur tout après la prise de Hulst nous ne devrions pas tenir davantage; car de quelle esperance enfin nous flattons nous dans nostre opiniastrété? Croyez que nous serons tousjours misérables jusques à ce que nous ayons esté vaincus. Fuyons donc desormais le regne ingrat de Philippe; lors que le Prince Maurice nous appelle à son party, non seulement comme un ennemy qui sçait vaincre; mais comme un vainqueur qui sçait pardonner. Nous trouverons parmy les Confederez un peuple, qui sans esperance de commander fait la guerre, de peur que les autres ne servent. Chez eux les passages des rivières sont tousjours ouverts: les convois y vont & viennent comme en temps de paix, les campagnes fleurissent, l'avarice des Gouverneurs, ny l'insolence de la soldatesque ne ruinent point le païs; & l'on exige icy un nombre d'impôts pour entretenir la servitude, aussi grand que celuy qu'on leve là pour defendre les loix & l'équité. Allons donc estre libres parmy les libres; allons prendre place dans une Republique où nous serons en quelque consideration; où nous vaincrons avec les autres, où nous commanderons comme les autres. Presque tout le reste murmuroit les mêmes discours: & ceux qui dans le commencement avoient esté d'un avis contraire, cederent à ce dernier, ou par crainte, ou parce qu'ils jugeoient qu'on

n'avoit

1591.

La ville étant prise, le Comte Maurice luy choisit des Magistrats.

Retournant en Hollande, il y est reçu avec de grands applaudissemens.

n'avoit rien dit que de veritable. La garnison n'osoit pas non plus résister au desir que les habitans avoient de se rendre, parce qu'elle n'estoit pas assez forte, & que mesme elle se contentoit que la vie luy eust esté accordée. Toutcois les Confederez ne voulurent pas permettre aux habitans le libre usage de la Religion Romaine qu'ils demandoient. Le Comte Maurice mit une garnison dans la ville, & en choisit les Magistrats; s'estant tousjours réservé ce droit tant que la guerre dura. Il abolit la puissance des Confreries dans Nimegue, parce qu'elle n'avoit servy qu'à nourrir les seditions, & que les autres petites villes sont regies par les Sénateurs; si ce n'est que quelquefois dans les affaires épineuses on choisist des personnes d'entre le menu peuple pour en deliberer avec eux. Ainsi le Prince s'estant rendu maistre de la plus grande partie de la Gueldre, y faisoit resplendir l'ancienne gloire de ses ayeuls : parce qu'on remarquoit que les Princes de la maison de Nassau avoient autrefois tenu le gouvernement de la Republique en ces Provinces. Quant à l'entreprise de Stenwic, on trouva à propos de la différer, parce que l'hiver s'approchant, le froid & la gelée eussent empêché les convois : & s'il fust venu de la pluye, elle eust rendu les terres de ce pais trop bourbeuses, à cause des marécages.

Pendant le Comte Maurice estant retourné chez luy victorieux, & plein d'une reputation que les estrangers mesmes honoroient, fut receu par les Confederez avec la plus grande alegresse qu'ils eussent jamais tesmoignée pour aucun autre chef de guerre avant luy : car lors qu'ils felicitoient les victoires de leurs anciens Princes, c'estoit pour obeir à l'ordre qu'ils en avoient, plustost que pour aucune part qu'ils prissent à ces prosperitez. D'ailleurs sous le defunt Prince d'Orange, ils n'avoient presque jamais veu que de mauvais succès : & le gouvernement du Comte de Licestre s'estoit passé la plupart du temps parmy les discordes, & les pertes publiques. Mais maintenant, ils voyoient que leurs frontieres commençoient à s'étendre par leurs conquestes : que l'Estat estoit fortifié de toutes parts par la possession des rivières, & par de bonnes places de guerre : & que neantmoins leur chef ne s'estoit rien attribué dans toutes ces hautes entreprises, que la peine & la gloire de les avoir achevées, cedant volontairement tout le fruit de leurs succès à sa Patrie. Le jeune âge du Prince, qui sembloit avoir esté choisi par un soin particulier de la providence divine, pour l'exécution de tant de belles choses, augmentoit encore l'affection des citoyens : & quand ils venoient à le regarder, & à tenir leurs yeux arrestez sur cette grande jeunesse, & sur un sang si illustre, qui s'exposoit si volontairement pour eux à tous les perils, ils luy donnoient de bon cœur les loüanges qu'il meritoit. Au reste il n'y a point de doute que dans toutes les entreprises la promptitude avoit beaucoup contribué à les faire réussir. Outre cela, il sçavoit l'art de fortifier les places & de les prendre : & autant que la saison le pouvoit souffrir, il estoit soigneux de faire observer la discipline dans les armées. Les ennemis ne prenoient pas le mesme soin : car chez les plus forts la trop grande confiance fait souvent naistre la paresse, & quelquefois la temerité : au lieu que chez les plus foibles on agit avec plus de constance, & avec une plus grande circonspection, l'indultrie tâchant de suppléer ce qui manque à la force. La premiere reputation du Prince, laquelle retentissoit hautement par le bruit que ses premiers succès avoient fait, ayda beaucoup aux secondes entreprises : & la cause favorable de la liberté les appuyoit aussi merveilleusement. Mais sur tout la force de la Republique

con-

consistoit en les navires ; & ce luy estoit un grand avantage parmy tant de rivières de les tenir presque toutes sous son pouvoir. L'hiver se passa comme de coutume dans les garnisons, dont les simples soldats sortant souvent à l'impourveu faisoient quelquefois du butin, & quelquefois estoient surpris par les ennemis. On tâcha aussi à prendre quelques villes par ruse, sçavoir les Confederez Gertrudenberg, Maastricht, & l'Escluse, & les Espagnols Breda : mais de part & d'autre les embusches ayant esté découvertes, les troupes s'en retournerent sans rien faire. On délivra aussi l'Océan du brigandage des pirates : & l'Empereur envoya, pour tâcher à faire la paix, une Ambassade que le Duc de Parme receut de bon courage, estant sur le point de passer en France : mais les Confederez tinrent cette négociation pour suspecte ; tant à cause qu'ils avoient tousjours auparavant soupçonné les autres pareilles, que parce qu'ils avoient surpris de nouveau des lettres du Roy d'Espagne escrites sur ce sujet. Ainsi ils furent conviez à fermer l'oreille à toutes sortes de propositions, tant par leur ancienne expérience, que par un nouvel exemple des Arragonnois, qui s'estoient depuis peu laissé tromper & ruiner, pour n'avoir pas apporté assez de precautions dans la recherche de leur liberté.

Les peuples d'Arragon en Espagne, ayant recouvré par les armes l'ancienne possession de leurs ancestres, que des nations Barbares avoient dépouilléz apres avoir passé le destroit de la mer pour les assaillir, disposèrent leur Republique suivant le conseil que les sages ont donné de tout temps. Il est vray qu'ils attribuoient le nom & la dignité de Roys à ceux, qui sous une puissance modérée tenoient en main le gouvernement de leur Estat ; mais ces Roys au commencement n'estoient admis dans ce haut degré, que par election & par suffrages : neantmoins, bien-tost apres, suivant l'usage des autres peuples, les heritiers de ces Roys furent receus en l'administration de la Royauté à la place de leurs predecesseurs : mais avant toutes choses ces nouveaux maistres s'obligeoient par serment à l'observation des loix du pais, par lesquelles les ancestres, ayant pteveu les maux qu'apporte la souveraineté, avoient laissé la force publique en la possession du peuple ; l'autorité entre les mains du Conseil : & le premier Magistrat avoit la jurisdiction sur les Roys mesmes. Tous lesquels establissemens servirent longtemps aux peuples de remparts inébranlables : tandisque les Roys eurent l'équité en veneration, ou que pour le moins ils n'eurent point de forces en main pour defendre les fautes qu'ils pourroient commettre. Enfin apres que tous les Royaumes d'Espagne eurent esté reduits en un seul sous le commandement de Philippe, on commença d'éprouver la patience de ce peuple par des Inquisiteurs de la Religion ; & par de nouvelles sortes de jugemens, qui s'accommodoient plustost au goust du souverain qu'aux regles du droit. Mais sur tout parmy ces abus la compassion du peuple fut grande pour Antoine Perez, lequel ayant autrefois esté choisi pour ministre de Philippe dans la mort d'Escovedo, fut du depuis depouillé de sa dignité par ce Prince, qui tâchoit mesme de le rendre seul coupable d'une faute qui leur estoit commune à tous deux. Perez s'estant eschappé de Castille en Arragon, Philippe l'y poursuivoit tousjours, tant par son autorité Royale, que par un fâcheux motif de haine ; à cause que l'autre ayant esté choisi pour confident des amours de ce Monarque, en estoit devenu le rival. Mais comme ceux d'Arragon virent que les effets d'une si grande colere alloient jusqu'à choquer leurs loix, & que c'estoit vainement qu'ils se vou-

1592.

*On tâche de
surprendre des
villes de part
& d'autre,
mais sans ef-
fet.*

*Ambassade
de la part de
l'Empereur,
suspecte aux
Confederez.*

*Narration à
se proposer.*

1592.

loient servir de la voye du droit contre cette injustice, ils eurent recours à celle des armes : & les premiers mouvemens du peuple, ayant encore esté aigris par la violence dont on usa pour les reprimer, furent quelque temps entretenus par de plus foibles obstacles, ou par la dissimulation du ressentiment qu'ils avoient produit. Lors que le tumulte fut presque assoupy, on persuada si bien ce peuple credule, que sous couleur de la guerre de France, il permit à l'armée de Philippe d'entrer en Arragon, & d'estre conduit par Sarragosse, ville capitale de ce Royaume, au delà des Pirenées : alors les Grands d'Arragon ayant esté mis à mort, avec tous ceux d'entre le peuple qui de parole ou d'effet avoient tesmoigné du desir pour la liberté, Philippe assouvist sa vengeance ; & donna ordre pour l'avenir que sa domination fust assurée. Quoy que ce recit semble un peu éloigné de mon dessein, je n'ay pas voulu laisser passer l'occasion de l'insérer en cet endroit ; tant à cause du temps où ces choses se sont passées, qui donnera peut-estre lieu à la posterité de les comparer avec les affaires du Pais-bas ; qu'afin de faire connoistre aux peuples jusques où le depit d'un souverain se peut porter ; & de leur apprendre, par cet exemple, à ne considerer pas tant leur bon droit que leurs forces.

Cependant le Roy de France, appuyé par le renfort des soldats Alemans & par le secours d'Angleterre, avoit assiégué Rouën, principalement pour contenter la Reyne Elisabeth, qui l'avoit prié de faire en sorte que l'ennemy demeurast exclus de la riviere de Seine, & de l'Océan d'Angleterre : ce qui rendoit les partisans de la ligue extremement mécontents des delais du Duc de Parme, lequel s'estant montré assez lent dans ses preparatifs de guerre, (ce qu'il avoit peut-estre fait expres, afin que le besoin qu'on avoit de luy, s'augmentast de plus en plus) & apres avoir receu pour gage & pour seureté la ville de la Fere, s'avança enfin vers la Normandie. Il avoit en son armée un nouveau nombre de troupes choisies : & ces vieux regimens, qui apres s'estre mutinez quelque temps auparavant, s'estoient remis sous leurs drapeaux, ayant esté rassasiez de butin, & mesmes satisfaits de leurs anciennes montres ; pour le payement desquelles le Duc de Parme n'avoit pû qu'à grand' peine trouver de l'argent par l'augmentation des impôts ; & par la vente qu'il avoit faite de la permission de trafiquer avec les ennemis : les Belges se plaignant cependant qu'on degarnissoit leurs frontieres de gens de guerre, & que leur argent & leur jeunesse estoient employez au profit d'un peuple estranger. Gregoire, pour lors Pontife de Rome, donna aussi du secours au Duc du Mayne, contre la coustume des Papes precedens, qui se contentoient de faire la guerre à leurs ennemis par des excommunications & autres sortes de menaces du vieux temps ; par le moyen desquelles sans avoir pris aucune part à la depense, ils avoient bien souvent part au profit : ou si quelques-uns d'eux se preparoient à donner un veritable secours, la mort les prevenoit avant qu'ils eussent accomply leur dessein. Mais pour ce qui est de Sixte, il avoit conceu une si grande jalousie contre les Espagnols, qu'au lieu de les assister il eust plustost recherché l'amitié du party qui leur estoit contraire en France. Ce qui est tellement indubitable, que quelques-uns ont creu, que ce point avoit esté la cause de sa mort. Les Confederez dans ce nouveau danger d'un party qui sembloit concourir d'interests avec le leur, augmentèrent leur flotte, & envoyèrent au secours du Roy de France l'élite de leurs regimens composée de dix compagnies de soldats Escossois, & d'un pareil nombre de soldats de leurs

Le Duc de Parme mène derrière des troupes pour secourir le Duc du Mayne.

Les Confederez envoient au secours du Roy de France.

leurs Provinces sous la conduite de Philippe de Nassau. Henry voyant que le Duc de Parme, qui avoit la principale conduite de l'armée ennemie, marchandoit d'en venir aux prises, permit à sa noblesse d'aller passer l'hiver chacun chez soy, afin que ce relasche qu'il donnoit aux Gentilshommes les rendist plus frais & plus prompts à le venir assister au besoin : car veritablement c'estoit le plus ferme appuy de ses armées, & de sa fortune encore foible & necessiteuse. Mais à peine s'estoient ils retirez, qu'aussitost le Roy apprit que les ennemis le venoient attaquer : ce qui l'obligea de retirer ses troupes de devant Rouën, & ainsi la ville fut delivree du siege. Lors que le tetour du Printemps eut ramené toute la noblesse dans l'armée de Henry, il ne voulut point balancer : mais estant tout prest d'en venir à une bataille, il pressoit ses ennemis & les incommodoit extremement par la faim, à cause qu'ils estoient passez de la riviere dans la Normandie. Toutefois le Duc de Parme evita le combat : & ayant secrettement repassé la riviere, il se retira vers Paris. Le Roy ne jugea pas à propos de rien tenter de nouveau contre la ville de Rouën : mais ayant reduit sous sa puissance les autres ports de cette coste, & mesme ayant fortifié ceux qui estoient trop foibles, il fit en sorte qu'on ne pût plus empêcher de là en avant qu'il ne luy vint du secours par la mer. Cependant il y eut aussi quelques combats legers : mais deux rencontres se rendirent remarquables par dessus les autres, en ce que le Roy fut blessé en la premiere, & le Duc de Parme en la seconde. Ce qui fut cause que celuy-cy, se trouvant de nouveau assailli par son ancienne maladie, retourna aux eaux de Spâ ; & ses troupes deséchirées & en assez mauvais ordre se retirerent vers la fin de l'Esté dans les Pais-bas, par les frontieres du Vermandois qui estoit leur plus court chemin. Environ ce temps les navires Anglois, poursuivant les Espagnols à leur retour de l'Amerique, ou des autres lieux de leur navigation, éprouverent des succès assez divers : car selon que les vents ou la mer favorisoient l'un ou l'autre de ces deux peuples, chacun à son tour endommageoit son ennemy, & la tempeste les endommageoit tous également.

*Le Roy & le
Duc de Parme
sont blessés.*

Cependant dans les Pais-bas les maladies contagieuses, qui sembloient comme annuelles à tous les deux partis, commençoient à courir, avec d'autant plus de danger que les soldats mal payez estoient encore assaillis par les incommoditez de l'hiver. Il est vray que ceux qui avoient esté laissez dans l'Archevesché de Cologne, se maintenoient avec plus de resolution que les autres, par ce que l'Alemagne leur fournissoit assez de butin. Mais ceux qui avoient eu le Liege en partage & les campagnes circonvoisines, apres que dans le long scjour qu'ils y avoient fait, ils eurent ruiné tout ce qui estoit à l'entour d'eux, les uns abandonnerent leurs milices, les autres moururent de faim & de maladies : & les autres enfin qui resterent, & qui se trouverent avoir encore assez de forces, les employant à des dissensions, alloient chercher de nouveau pillage plus loin : de sorte que leur party en avoit bien plus de lieux à conserver, & bien moins de gens pour en entreprendre la conservation. Au contraire les Confederez avoient à garder un espace de terre bien moins estendu : & mesme la mer & les rivieres, qui embrassent leurs pais de tous costez, leur servoient comme de remparts : outre que ce qui manquoit au nombre des soldats, estoit fidellement suppléé par la valeur assez connue des citoyens, que l'on attiroit facilement du cœur du pais à la defense des places les plus frontieres. Et ils avoient mesme assez de courage pour se vouloir mettre en campagne avec la moitié de ce qu'ils

*Licence Jedi-
tative des sol-
dans Espa-
gnols.*

1592. avoient presentement de troupes pendant l'absence du Duc de Parme : faisant leur compte que quand il halteroit son retour, & que ses gens se trouveroient en nombre plusieurs contre un, ils auroient bien de la peine à égaler en force d'armes les soldats Confederez : parce que ces premiers se trouveroient fatiguez par le chemin ; & affoiblis tant par leurs combats precedens, que pour avoir passé l'hiver en des pais estrangers.

*Plainte de
ceux de Groningue.*

Les Hollandois affectionnoient beaucoup le siege de Gertrudenberg : mais on leur prefera ceux de Frise, qui faisoient offre de leurs soldats si l'on vouloit achever ce qui avoit esté commencé l'année precedente : mais si on faisoit la guerre loin de leur pais, ils ne pouvoient pas se passer de leurs troupes : & neantmoins c'estoit d'elles que dependoit la principale force des Confederez en ce temps-là, que la plupart de leurs autres regimens estoient employez dans les guerres de France. Davantage, on avoit surpris des lettres de ceux de Groningue au Comte de Mansfeld : par lesquelles ils l'advertissoient de leur foiblesse ; & de la disette qui estoit prest de les assaillir. Ils avoient aussi envoyé des Deputez à l'Empereur pour se plaindre, que quand ils se jetterent entre les bras des Princes d'Austriche, eux qui estoient libres auparavant, ce n'avoit pas esté leur croyance qu'on les deust laisser sous la conduite alternative des Lieutenans d'un Gouverneur, exposez aux outrages de leurs ennemis. Ne meriterons nous jamais (disoient ils) qu'on nous envoie chez nous un chef & une armée qui soient en estat de nous defendre ? Certes si cela ne se faisoit pour nostre consideration, au moins cela se devoit faire pour l'exemple ; & afin qu'on n'aye pas lieu de croire qu'il est inutile de s'attacher à la fortune de cette maison. Toutes ces plaintes furent envoyées en Espagne : mais elles ne rapportèrent pour fruit que des exhortations, par lesquelles on incitoit le peuple à conserver toujours sa fidelité ; & des promesses magnifiques par lesquelles on faisoit esperer une armée, qui s'ouvriroit bien-tost un passage par le fer. On y adjouta aussi un regiment pour la defense des places qu'on tenoit au delà du Rhin : mais tandisque Verdugo taschoit d'avoir des forces un peu plus raisonnables, Herman, Comte de Heremberg, n'osa rien entreprendre de sa part ; sinon de ruiner quelques petites fortifications vers la riviere d'Ysel : ce qui donna occasion aux habitans de ces pais là de faire un accord ; par lequel ils consentoient que ny d'un costé, ny d'un autre, l'on ne fist plus aucunes courses, & que l'on rasast toutes sortes de chasteaux & de forteresses, pour rendre la possession de la campagne commune aux deux partis, jusqu'à ce que toutes les forces des uns & des autres assemblées eussent donné la dernière decision par une victoire generale. Le Comte Maurice avoit resolu de se mettre promptement en campagne, mais il fut retenu quelque temps par les seditions d'Vtrecht, procedantes des differens de Religion, que le Comte de Licestre y avoit autrefois fait naistre ; & que cette ville factieuse avoit toujours entretenus du depuis. La Zelande estoit aussi refroidie sur le sujet des tributs ; à cause qu'on avoit un peu éloigné les armes de la garde de cette Province : mais apres qu'on eut appaisé ces discordes en quelque façon, l'armée se mit en campagne à l'entrée du Printemps, sans aucunes nouvelles levées ; sinon que les Capitaines eurent ordre d'augmenter leurs compagnies, & de les tenir complettes jusqu'à un certain nombre. Ainsi, tant des troupes de la Hollande que de la Frise, on assembla pres de huit mille fantassins & quinze cents chevaux ; avec cinquante pieces d'artillerie, que grandes, que petites.

*Le Comte
Maurice ap-
paise les sedi-
tions d'V-
trecht, & de
Zelande.*

1592.

Il assiege Stenwic.

Lors que sur les confins de l'Ovet-Ysel qui regardent la Frise, l'armée fut arrivée devant les murailles de Stenwic, on se mit incontinent à considérer la grande face de tant de divers ouvrages, & la reputation de la place, qui estoit telle, que non seulement la plupart de ceux qui s'estoient trouvez en l'assemblée des Estats un peu auparavant, mais encore les Princes estrangers, avoient trouvé de la temerité dans cette entreprise. Car on se souvenoit que ce fut devant cette mesme place, que Renneberg se vid contraint de quitter un siege qui avoit desja duré trois mois; quoy qu'il n'eut pas moins de forces que les Confederez en avoient maintenant, & que la ville en ce temps là ne fut pas comme aujourd'huy fortifiée de tous ces nouveaux remparts inventez par l'usage & par la crainte. Car apres que les Espagnols eurent pris cette ville par stratageme, jugeant qu'elle serviroit comme d'une barriere à presser la Frise, & à rendre son golphe dangereux pour la navigation, ils y adjouterent tout ce que les fortifications de ce temps ont accoustumé de pratiquer contre des attaques qui estoient autrefois inconnues. Du costé qui regarde la mer, la tette qui est basse & marécageuse, a esté jugée se defendre assez de soy mesme: & comme elle peut à peine soutenir les pas de ceux qui y marchent, elle n'auroit garde de soutenir le faix de l'artillerie & des autres machines dont on se sert pour forcer les places. C'est pourquoy on avoit seulement adjousté à cet endroit de legeres levées de terre, qui servoient plustost à fermer la ville qu'à la fortifier. Mais l'autre costé estoit environné d'une terrasse qui se soutenoit merveilleusement, estant composée d'une bouë gluante, & mesme fortifiée par des remparts qui consistoient en de diverses pieces de bois decoupées, & jointes l'une à l'autre, pour donner une plus ferme liaison à tout cet ouvrage: avec quatre bastions, deux plus grands & deux moindres, qui s'eslevoient & s'entredéfendoient de telle sorte, qu'il estoit impossible d'en attaquer l'un sans estre exposé aux atteintes des autres. On avoit adjouté au dessus des parapets pour couvrir ceux qui les defendroient; & au bas, des remparts contre ceux qui les voudroient attaquer; & on avoit encore mis au devant plusieurs rangs de palissades. Outre cela il y avoit un fossé profond de cent pieds, dans lequel par le moyen de certaines rouës on faisoit venir de l'eau d'une petite riviere qui vient du Drente: & laquelle estant un peu plus basse que ce fossé, s'écoule vers le port de Bloczile, & en suite dans le golphe de Frise. Au delà du fossé il y avoit encore une autre terrasse occupée par des corps de garde: & comme elle penchoit doucement vers la campagne, elle se rendoit extrêmement commode pour les sorties. Quand aux autres fortifications plus éloignées, parce qu'elles estoient detachées de la ville, les assiegeans s'en saisirent avec assez de facilité. Les assiegez se monstroient puissans, & par leur nombre & par leur resolution: car bien que la ville ne fut pas beaucoup grande, elle avoit mille fantassins & soixante cavaliers pour la defense: & toute cette garnison estoit presté de souffrir toutes les extremitez, plustost que de rendre la place. Leur chef, nommé Antoine Cocquel, les avoit engagés au service par un serment, auquel ils pourroient donner, en suite, telle interpretation que la necessité des affaires l'exigeroit. Mais outre tous ces avantages, le petit nombre des assiegeans, & l'esperance du secours promis aux assiegez, ne leur donnoient pas moins d'assurance que leur fortifications mesmes. Davantage, il s'en trouvoit quelques uns parmi eux qui se sentant coupables de la trahison de Gertrudenberg, s'estoient accoustumez à ne craindre point la mort, parce qu'ils n'esperoient pas pouvoir long-

*La garnison
de la ville
se defendre.**Les assiegez
font un grand
nombre, &
leur resolution.*

1592.

temps conserver leurs vies. Mais du costé des assiegeans, le Prince Maurice, & le Comte Guillaume de Nassau, se montroient d'autant plus ardens à leur entreprise, que l'exécution en paroissoit difficile : parce qu'ils se promettoient que son heureuse issue serviroit à leur acquérir de la gloire pour le present, & à augmenter la crainte de leurs ennemis pour l'avenir. Le camp estoit si bien fortifié, & si bien pourveu de toutes choses, que dans ses munitions on ne trouvoit pas simplement l'affluence, mais encore l'utilité : & l'on avoit coupé un chemin par detours, afin que les soldats pussent aller & venir à couvert des mousquetades de la place. Les assiegez firent quelques forties, qui leur succederent, lors qu'ils venoient inopinément attaquer les autres dans le temps qu'ils estoient yvres & desarmez, ou à demy endormis : toutefois ces sorties ne furent pas fort frequentes, parce que le domnage reciproque qu'elles apportoit n'estoit pas si facile à reparer du costé des assiegez, que de celuy des assiegeans : joint que ces premiers craignoient qu'on ne fît quelques prisonniers d'entre eux, qui donnassent à connoistre l'estat de la place. La plupart du jour on entendoit de la ville force injures de la garnison, contre l'armée ennemie & contre ses chefs : & quoy que les canons à force de foudroyer incommodassent extrêmement la place, & que par le moyen d'une levée on eut tehauffé de vingt pieds un terre, qui estoit proche de la ville, & dont la pointe mesme ayant soixante pas de long & cinquante de large, donnoit moyen aux mousquetades des assiegeans de penetrer jusques dans le cœur de la ville ; enfin, quoy que les assiegez eussent perdu un grand nombre des leurs ; & entre autres, Louys frere des Comtes de Herenberg, neantmoins ils ne s'estonnoient aucunement : au contraire, voyant que les assiegeans avoient fait bastir une tour de bois à la maniere des siecles anciens, & l'avoient conduite vers les bastions pour en ecartet ceux qui les defendoient, & pour reconnoistre la fortification des dedans de la place, ils sortirent eux mesmes pour venir attaquer à coups de mousquet cette haute machine, qu'ils voyoient hots des atteintes de leur artillerie. Mais quand le Prince Maurice vid que ses canons faisoient moins d'effet que de bruit, nonobstant la dépense & le travail qu'on y employoit ; & que les assiegez ne perdroyent jamais courage pour voir leur ville fracassée, tandisque leurs dehors seroient entiers, il commença à former de nouveaux desseins ; & donna ordre que par les endroits où la terre estoit ferme & capable de souffrir des mines, les pionniers commençassent à travailler, & à creuset sous terre un chemin secret vers les murailles de la ville. On avoit desja percé d'outre en outre la terrasse la plus avancée : car le canon ne l'avoit sceu abbatre, & l'on estoit arrivé jusqu'au fossé qui fut incontinent affermy par des arbrisseaux & des fascines que les soldats y jetoient, non pas sans que les assiegez se moquaissent ouvertement, de les voir occuper dans un travail qui n'appartenoit qu'aux paisans. Mais ce qui se trouva en outre sous terre capable d'empescher, que les pionniers ne se poussaient plus avant, fut ruiné par le canon que l'on avoit traîné. Desja les temports mesmes de la ville avoient commencé d'estre percez : lors que ce danger caché sous terre commença aussi à étonner les assiegez & à troubler leurs courages ; parce qu'ils ne sçavoient en quelle part se tourner ou pour defendre la ville, ou pour se garder eux mesmes. La necessité de poudre à canon les incommodoit extrêmement ; & ils s'en estoient desja plaints par lettrés au Comte de Mansfeld : mais parce qu'il attendoit des troupes, & que ces troupes ne pouvoient venir sans argent, & qu'enfin cet argent ne se pou-

*Mort de Louys
d'Herenberg.*

voit

voit recouvrer qu'après le retour du Duc de Parme ; ceux-cy n'avoient reçu aucune assistance. Ils demandèrent donc à parlementer , & les assiégeans receurent leurs Deputez. Le Comte Maurice desiroit entre autres choses , que le chastiment des transfuges fut remis à sa discrétion ; & que le reste des soldats fît serment de ne prendre aucune part, six mois durant, aux guerres d'outre le Rhin. Le Prince faisoit ces demandes principalement pour donner une marque de son pouvoir : mais les assiégez au contraire , ne voulant pas recevoir comme vaincus les conditions qu'il leur vouloit imposer comme vainqueur , se retirèrent pleins d'opiniastreté ; & dans la résolution de mourir tous ensemble , si l'on ne leur permettoit de vivre tous ensemble. Les assiégeans crurent du depuis que cet abbouchement avoit esté demandé par les assiégez sans aucune nécessité ; & seulement pour empêcher que le Prince ne se doutast du secours , qui leur devoit arriver : car en effet la nuit suivante Verdugo leur envoya jusqu'à trois cens hommes, outre deux cens qui avoient un peu auparavant passé au travers des marécages. Mais le Prince ayant préparé tout ce qui pouvoit estre nécessaire à l'exécution de sa secrète entreprise , mit son armée en bataille pour estre en estat de donner l'assaut aussi-tost que son dessein auroit réussi. Or afin que par une double occasion de craindre il attirast les assiégez dans une ruine inévitable , il avoit caché en deux endroits un nouveau stratagème , que les guerres des vieux siècles ont genereusement ignoré , & que nos derniers siècles ont inventé , pour avoir surpassé les precedens non moins en malice qu'en industrie. Il se pratique en cette maniere. On prepare une certaine mixture de charbon de terre, avec du salpêtre & du souphre : & lors qu'elle s'est bien desséchée , si vous y jettez du feu , elle s'enflamme en moins d'un moment , se dilate jusqu'à l'infiny ; & ne pouvant demeurer enfermée, renverse toutes sortes d'obstacles, pour donner à sa sortie le premier chemin qui se presente. C'est par la violence de cette flamme que l'on voit pousser si loin & si impetueusement les boulets d'un canon , ou les balles d'une arquebuse : & cette même flamme, quand elle se trouve enclosée sous terre, s'écarte avec une pareille violence les plus lourdes masses qui la couvrent , pour s'ouvrir un passage jusqu'en plein air. Le mélange de ces matieres, capables d'un si prompt embrasement , se nomme poudre à canon : de laquelle on enferma de pleins caques dans chaque fourneau de la mine dont nous avons cy devant parlé, auquel on attachâ le bout d'une meche frottée de la même poudre , & assez longue pour atteindre par son autre bout jusqu'à la loge du mineur : où bien-tost après le feu ayant esté mis à cette meche , la flamme se répandit de là jusques aux fourneaux qu'elle embrasa en un moment. Alors parmy un horrible bruit que l'on entendit , & une épaisse nuée qu'un des fourneaux fit monter jusqu'au ciel, un bastion fut soudainement renversé , avec la perte indubitable de ceux qui estoient dessus : mais un assez bon nombre , dans l'apprehension de ce danger , s'en estoit éloigné fort à propos. Cependant par le moyen de cette effroyable agitation de l'air , on voyoit voler ça & là les corps de plusieurs dont les parties démembrées conservant encore l'effet de la violence , qui les avoit poussées, alloient blesser plusieurs personnes de la même sorte qu'eussent fait des balles & des boulets. Quant à l'autre fourneau , soit que l'on n'en eut pas bousché l'entrée assez justement , soit que quelques vieilles murailles qui s'estoient peut-estre rencontrées sous terre , eussent fait une repercussion de la violence du feu ; il tejeta en arriere sa plus grande impetuositè , laquelle n'eut point d'autre

*Verdugo en-
voya du se-
cours aux as-
siegez.*

*Description de
la poudre à
canon.*

1592.

*Le Comte
Maurice bleffé
d'un coup de
mousquet.*

d'autre effet contre la ville, que de renverser une partie du rempart : mais au contraire elle fut causée que quelques soldats Confederez, qui s'estoient avancez des premiers, furent écartez ou couverts par la terre de la mine, quelques uns mesmes ayant esté devorez par la flamme. L'armée, que l'on avoit auparavant mise en bataille, estoit sur le point de monter à l'assaut, tandis que quelques autres troupes raschoient de forcer les portes ; lors que le Comte Maurice, s'estant approché trop près pour rascher de reconnoître la breche, eut la joue percée d'un coup de mousquet qu'on luy avoit tiré de la ville ; & la balle sortit incontinent par sa bouche. Il ne laissoit pas, malgré cet accident, de poursuivre son entreprise, & de s'acquitter du soin ordinaire des Generaux d'armée : mais ceux de ses gens qui estoient les plus éloignez de luy, furent troublez par la nouvelle de ce malheur ; à cause qu'elle en augmentoit la conséquence, & que chacun se figuroit pour veritable ce qu'il craignoit le plus. C'est pourquoy l'on différa l'assaut pour quelque temps, de peur qu'un danger faux n'en fust naistre un veritable. Joint qu'un grand nombre des assiegeans avoit esté bleffé, & qu'on ne connoissoit pas encore assez les dedans de la place, quoy que l'on eut essayé d'en faire approcher la rour de bois. Les soldats estoient extremement en colere de ce retardement ; & leur mécontentement ne s'appaisa point jusqu'à ce que les dedans de la ville ayant esté mieux reconnus, on se fut éclaircy des difficultés, qui se trouvoient à la forcer. Toutefois les assiegeans s'emparerent des mazures que la mine avoit faittes, & y planterent leurs drapeaux : mais les assiegez defendoient encore le reste de la terrasse, & le Comte Maurice deliberoit de la faire miner, & d'y donner en suite l'assaut. Cependant les assiegez s'estoient aussi retranchez dans la place du marché qu'ils avoient fortifiée d'un rempart, non pour aucune esperance qu'ils eussent de s'y maintenir ; mais seulement afin que cette nouvelle résistance leur donnast du temps pour capituler : car ils voyoient que l'on faisoit approcher l'artillerie ; que leur rempart n'estoit pas de grande défense ; que leurs precedentes fortifications servoient maintenant à leurs ennemis ; & qu'enfin si l'on en venoit aux mains, il seroit nécessaire que le moindre nombre succombast sous le plus grand. C'est pourquoy toute sorte d'esperance leur manquant plustost que le courage, ils traiterent de leur reddition, sous des conditions assez honorables & assez douces. Par un des articles du traité il fut expressement pourveu à la seureté d'un Jesuite excellent entre les autres, nommé Samer, & cela fut ainsi accordé suivant l'advis des Senateurs, qui estoient avec le Prince Maurice ; parce qu'ils avoient égard au temps, ayant appris que l'armée des ennemis commençoit à s'assembler sous la conduite de Montdragon ; & considerant d'ailleurs que les soldats genereux ne veulent point donner d'autres exemples à leurs ennemis pour s'en faire craindre, que ceux des victoires qu'ils ont remportées. Quelques uns de ceux qui sortoient de la place ayant esté maltraitez contre l'accord, les auteurs de cette insolence furent punis. Il en sortit six cens soldats sains & en estant d'agir, & deux cent malades ou bleffez ; outre pres de cinq cent autres qui estoient morts auparavant par des accidens divers.

*Moderation
du vainqueur
à l'endroit des
vaincus.*

Les Confederez employèrent plus de vingt jours, tant à reparer les ouvrages de Stenvic, qu'à delibérer sur les entreprises qu'ils devoient former. Car les Hollandois & ceux qui estoient les plus éloignez de la guerre, jugeoient que la Republique avoit satisfait à sa reputation ; & qu'il ne falloit pas davantage irriter les dangers apres les grandes fatigues de l'armée : joint qu'ils

qu'ils avoient une secrète apprehension que quand ceux de Frise se veroient entierement delivrez de la guerre, ils ne voulussent plus porter leur part des impôts qu'on levoit pour la soutenir. Outre ces raisons, il se presentoit encore un nouvel obstacle, en ce qu'Elisabeth s'appelloit ses soldats de chez les Confederez, pour chasser les Espagnols de la basse Bretagne : reprochant aussi aux Estats le secours qu'ils avoient envoyé en France sans luy en demander advis. Neantmoins l'interest des-Provinces qui sont au delà du Rhin, joint au desir que les Chefs avoient de continuer leurs victoires, demandoit qu'on assiégeast Couvorden, petite ville renommée de toute ancienneté ; tant à cause de la force de sa citadelle, que de la difficulté de sa situation. Dès les guerres de nos ancestres, & pendant celles de nostre siècle, selon que chaque party avoit esté maître de cette place, & qu'il avoit esté puissant dans les pais, qui sont au delà ou en deçà, il avoit augmenté ou diminué ses fortifications : mais les Espagnols, qui l'avoient possédée les derniers, l'avoient mise en estat de servir tout à la fois d'un boulevard à ceux de Drente & de Groningue ; & d'un passage en Allemagne. Elle avoit ses remparts fortifiez de cinq bastions ; avec des plattes formes qu'on y avoit adjoutées pour élever l'artillerie : son fossé avoit cent pieds de profondeur, & de bonnes palissades. Mais la situation de la place estoit encore une nouvelle fortification, qui ne valoit pas moins seule que toutes les autres ensemble. Car comme du costé de deçà elle regarde le golphe de Frise, & du costé de delà celuy du Dullard, & que l'espace qui est entre ces deux golphes comprend les peuples de la Frise, ceux de Drente, le pais de Groningue, & une partie de la Province d'Over-Yssel, il ne se trouve qu'un seul chemin, assez estroit & parmy des marécages, qui puisse mener de l'une à l'autre de ces mers par Couvorden : & il sert d'ordinaire à conduire les bœufs des paisans dans les campagnes de Benthem en Allemagne : c'est pourquoy on a donné à cette place le nom de Couvorden. De sorte que par sa prise on pouvoit enfermer Groningue, sans qu'il luy restast plus aucun passage que celuy qu'un travail humain luy avoit ouvert par la Bourtagne, & en suite on pouvoit aussi delivrer le pais de Frise des courses de l'ennemy. La plaine de Couvorden est toujours couverte d'eaux, ou d'une fange qui ne seche presque jamais ; puisque maintenant mesme, quoy que l'on fut en plein Esté, & proche de ces jours qu'on nomme caniculaires, elle n'estoit pas encore assez dure. Pour asseurer les convois des Confederez, parce que leurs frontieres estoient assez éloignées de Couvorden, & qu'il n'y avoit aucune riviere capable d'en favoriser la conduite, hors une fort petite, qui coule devant cette place comme une espece de fossé ; on jugea qu'il estoit à propos de se saisir d'Othmarse, petite ville située sur les frontieres du pais de Twent. Le Prince donc s'y achemina avec une partie de l'armée Confederée ; tandis qu'on travailloit aux fortifications du camp de Couvorden : & chassa de la place à coups de canon l'infanterie Espagnole : car pour les cavaliers, ils en estoient desja sortis au travers de l'ennemy, avant qu'on l'eut assiégée. Ce fut en ce lieu que Charles de Levin de Famars fut tué d'un coup de mousquetade par les Espagnols ; il commença autrefois des premiers à prendre les armes, estant du nombre des Gentils-hommes Confederez ; & maintenant il exerceoit la charge de Grand maître de l'artillerie pour la Republique, ayant appris beaucoup de choses par la longue experience qu'il avoit acquise, tantost dans la bonne fortune, & tantost dans la mauvaise. Ceux de Couvorden firent quelques sorties assez heureuses : & les morts ayant esté redemandez,

1592.

Elisabeth s'appelle ses soldats.

Les Confederez desirant d'assiéger Couvorden.

Ses fortifications, & sa situation.

Les Espagnols sont chassés d'Othmarse par le Prince d'Orange.

Mort de Famars.

1592.

*Histoire du
siège.*

pout la sepulture, on les rendit volontiers. Frederic de Herenberg defendoit la citadelle avec six cens soldats, dont une bonne partie luy avoit esté envoyée au travers des marécages : mais il brula la ville, de peur que s'il entreprenoit de la garder, ses murailles n'estant pas assez fortes, elle ne luy donnast trop de peine, & n'apportast, bien-tost apres, trop de commodité aux ennemis. Toutefois il osa defendre la place du marche, pour les retarder : mais le Prince Maurice y estant entré par une mine, l'en chassa par un combat ; & ayant fait elever un cavalier, y fit planter son artillerie. Les fortifications qui estoient devant la citadelle dehors le fossé, furent abandonnées avec beaucoup de precipitation par les assiegez, qui brulerent aussi le pont. Apres que les assiegeans furent parvenus jusqu'au fossé, le Prince apprit que les assiegez estoient pourvus suffisamment de toutes choses, excepté qu'ils n'avoient qu'un seul puits qui leur pût donner à boire : & qu'ainsi ils estoient obligez de venir la nuit puiser de l'eau dans le fossé, qui s'épand d'une merveilleuse profondeur à l'entour de la citadelle : mais il sceut aussi que par le moyen de quelques machines on pourroit mettre ce fossé à sec, & en mesme temps couper les sources du puits. Toutefois quand on eut donné quelque commencement à ce long travail, l'expérience fit connoistre qu'il se trouvoit sous terre de perpetuelles sources ; & que, comme c'est la coustume de l'eau, à mesure qu'on les vuidoit, elles se remplissoient : & mesme bien-tost apres, il survint de grandes pluies, qui apportèrent en mesme temps du remede à la soif des assiegez, & de l'obstacle au travail des assiegeans. Toutefois le fossé fut inondé par les ruisseaux qui fortoient des palus, & pour le passer plus seurement on se servit de galeries. Cependant ceux qui travailloient se couvroient de la faveur de la nuit & des tenebres, ou de la defense des levées, qu'ils pouvoient tousjours de plus outre en plus outre : & pour estre encore plus asseurez dans ces cachettes, ils y faisoient entrer des poutres peu distantes l'une de l'autre, sur lesquelles on appliquoit des ais avec de la terre par dessus, afin que les feux & les mousquetades des ennemis fussent inutiles. Les assiegeans s'estant conduits par cette voye jusqu'au rempart, le renverserent de fonds en comble : apres que d'une autre part les canonnades qui foudroyoient des eminences, eurent abattu le parapet, & écarté ceux qui le defendoient. Cependant Montdragon, dans les campagnes du Brabant, s'occupoit à reprendre de petits châteaux : lesquels ayant esté surpris les années precedentes par les courses des Confederéz, leur avoient servy à augmenter les contributions & le butin qu'ils tiroient des ennemis : enfin c'estoit là le principal soin des Espagnols ; tandis que la plus forte place de tous les pais qu'ils tenoient au delà du Rhin, estoit tirillée & deschirée également, par ceux qui l'attaquoient & par ceux qui la defendoient. Toutefois quand le Duc de Parme fut de retour des guerres de France, Verdugo le pressa de permettre que l'on menast l'armée au secours de Couvorden : mais outre que les soldats du Duc se trouvoient fatiguez de leur voyage ; ils demandoient aussi plusieurs montres qui leur estoient deües. Neantmoins Verdugo fit en sorte qu'on luy accorda dix mille fantassins & sept cornettes de cavalerie : & avec toutes ces troupes tirées de divers endroits, il prit sa marche ; faisant dessein, si l'occasion s'en presentoit, de donner une bataille : mais on luy avoit encore donné, outre ce nombre, trois mille hommes pour augmenter les garnisons que les Espagnols tenoient au delà du Rhin. Quand le Comte Maurice eut esté adverty de ces nouveaux appareils, considerant que la circonvallation de son

*Verdugo ob-
tiens du Duc
de Parme des
secours pour les
assiegez.*

son

son camp estoit trop grande, pour pouvoir estre tout à la fois defendue contre les efforts des assiegez & contre ceux d'une armée; il designe de nouvelles fortifications de moindre estendue, & laissa les precedentes. Il fut renforcé par l'arrivée du regiment de Stolberg, que l'on avoit levé dans le pais de Cleves, pour suppleer le nombre des soldats que l'heureuse & sanglante entreprise de Stenwic avoit emportez ou lassez. Le regiment Anglois estoit aussi de retour: comme pareillement les troupes auxiliaires que les Confederez avoient cy-devant envoyées en France. Mais Philippe de Nassau eut ordre de conduire ces soldats fatiguez dans les garnisons, & d'en tirer ceux qui estoient tout frais: pour aller avec eux garder l'Isle de Gravewatt, qui estoit l'arsenal de cette guerre. Il avoit charge aussi d'observer la marche des ennemis; si davanture ils vouloient porter leurs hostilités dans le pais de Betuw, ou aux environs; & de les suivre en quelque part qu'ils allaissent. Dans la place assiegée, Frederic de Herenberg avoit eu quelque advis ou quelque conjecture du secours qu'on luy amenoit: car ayant esté sommé de se rendre, il avoit respondu qu'il falloit encore attendre quelques mois. Un peu devant que le regiment des Anglois, & les autres troupes que Philippe de Nassau conduisoit, fussent arrivez au camp de Couvorden, Verdugo s'estoit posté aux environs d'Emmelichen assez proche des Confederez; apres avoir par un long circuit passé le Rhin à Berk; & prenoit un merveilleux soin de reconnoistre leur camp, non seulement par le moyen de la veüe, mais par l'intelligence qu'il avoit avec un Gentil-homme, hôte du Comte Maurice, pour lequel ce Prince avoit tant d'amitié, que mesme sa trahison ayant esté decouverte du depuis, il la luy pardonna genereusement. D'abbord Verdugo esperoit empescher les convois des Confederez: mais apres qu'il eut reconnu que deux chemins & plusieurs marécages s'opposant à son esperance, il n'avoit pas assez de forces pour les partager en tant de lieux, il se resolut au combat; & à force, s'il pouvoit, le camp des ennemis. On vid force feux allumez, par lesquels il advertissoit les assiegez de ne manquer pas à prendre leur temps: mais il ne sçavoit pas que le pont de la citadelle ayant esté ruiné, il n'estoit plus en leur puissance de faire des sorties. Les Espagnols avoient destiné le temps de la nuit à leur entreprise: mais parce qu'ils furent tetardez au passage du pont de Vidre, riviere que l'on nomme aujourd'huy la Vecht, le jour commençoit à s'approcher lors qu'ils attaquèrent les dehors du camp des Confederez, en un endroit où le Comte Maurice avoit mis le regiment de Stolberg, avec force cavalerie, ayant jugé le lieu fort commode, à cause des eaux & des arbres qui y estoient. Et les ennemis avoient choisy ce mesme lieu pour commencer leur attaque, parce que d'ordinaire la cavalerie fait une moins soigneuse garde: joint qu'ils esperoient que le nouveau regiment se trouveroit encore apprentif en l'art de la guerre: ainsi les uns commencent à traverser le fossé & à monter sur le rempart, où les autres montent aussi apres eux. Quoy que les Confederez n'eussent pas passé la nuit sans quelque soupçon, neantmoins, comme si la venue du jour eut fait leur seurere, le sommeil les avoit pris de telle sorte, qu'ils ne furent reveillez que par le bruit de leur ennemy; lequel, pour causer un plus grand effroy, s'estoit mis à crier, en divers endroits, que le camp estoit pris. Ils se levent donc, estant encore à demy endormis pour la pluspart, & ayant pris leurs armes, parce que la haste & le lieu ne leur permettoient pas de se pouvoir mettre en bataille; les uns par de petites pelotons, les autres sans aucun ordre, selon qu'ils se rencontroient, taschent à faire

*Il attaque le
camp de nuit
qui assie-
geaient.*

1592.

*Verdugo est
repoussé.*

faire teste : & les cavaliers combattoient à pied. Par la valeur principalement des chefs, auxquels les plus courageux soldats du milieu du camp se vinrent joindre, le danger fut éloigné du reste. Mais sur tout le Comte Guillaume de Nassau, se donnant d'autant plus de soin du succès de ce siege que c'estoit par son conseil qu'on l'avoit entrepris contre le sentiment de plusieurs autres, ayant mis en ordonnance dehors le camp le plus grand nombre de cavaliers qu'il avoit pu assembler, vint charger en flanc les ennemis. Alors ceux qui estoient entrez dans le camp furent tuez ; ceux qui les vouloient suivre furent arrestez ; & comme pour mieux s'entre-reconnoître ils avoient pris des chemises par dessus leurs armes, cette invention succeda contre eux mesmes, en ce qu'elle servit à les exposer aux atteintes de leur ennemy avec plus de certitude. Neantmoins ils s'arrestèrent en cercle à l'entour du camp, comme s'ils l'eussent voulu prendre par cette voye : ce qui sembloit téméraire à la verité ; mais ils estoient accoustumez à vaincre : & pres de quinze ans durant ils n'avoient jamais veu leur ennemy qu'en fuite, ou pour le moins caché dans ses garnisons. Toutefois l'armée des Confederéz qui estoit maintenant aguerrie, repoussa facilement tantost les uns tantost les autres, à mesure qu'ils s'obstinoient à l'assaillir : mais quoy qu'ils fussent chasséz ils gardoient tousjours leurs rangs ; & l'artillerie mesme qui les pressoit ne fut pas capable de les reduire à la fuite ; ce qui fut cause de les conserver enfin, malgré la furieuse perte qu'ils avoient faite. Joint que le Comte Maurice, qui sçavoit apporter du temperament à la victoire, empeschoit qu'on ne les pressast trop, voyant qu'ils se retiroient. Parmi ceux du camp (chose merveilleuse) il n'y en eut que deux ou trois de tuez ; mais plusieurs furent blesez, & entre autres le Comte Guillaume, Gouverneur de la Frise. Les jours suivans on vid encore les Espagnols se mettre orgueilleusement en bataille ; & tascher d'attirer au combat un ennemy qui n'avoit pas envie de rien hazarder ; estant presque assuré du succès de son dessein. Car l'esperance des assiegez s'estoit changée en crainte, depuis qu'ils avoient veu leurs defenseurs repoussez ; & la hauteur de leurs remparts rabbaissée. En effet la pointe du bastion qui s'elevoit sur leur rempart avoit esté abbatue, & l'autre qu'ils avoient elevé à sa place estoit attaqué par la mine. Neantmoins Frederic marchandoit encore à se rendre ; mais les plus vieux de ses Capitaines l'en pressoient, & mesme le blâmoient de ne considerer pas assez le danger. Il demanda qu'on luy permist de sçavoir l'intention de Verdugo ; on luy refuse cette permission : neantmoins le Comte Maurice luy accorda le surplus de ses demandes : & cela avec d'autant plus de facilité que la conduite des convois commençoit à se rendre difficile à cause des pluyes de la saison. Le Prince commit la garde de Couvorden à ceux de Frise, quoy que ceux d'Over-Yssel s'y opposassent ; pretendant que cette place & tout le pais d'alentour dependoient de leur Province. Mais au contraire ceux de Drente soutenoient que leur pais avoit sa jurisdiction particuliere : & que de toute ancienneté ils n'avoient jamais esté chargez d'aucun devoir envers ceux d'Over-Yssel ; hors qu'ils estoient obligez de ne donner aucun passage par leurs frontieres aux ennemis de cette Province. On ne se hâta pas de congédier les armées : mais elles demeurèrent voisines l'une de l'autre, sans neantmoins faire autre chose que de se donner une crainte reciproque : & les Estats en userent de la sorte pour favoriser le Roy de France ; & pour empescher que le faix de la guerre ne tombast si tost sur luy. Mais quelque temps apres les pluyes de l'Autonne

ayant

*Couvorden se
rend.*

ayant obligé les deux armées de se séparer ; le Duc de Parme, quoy qu'il fust allé indispofé de fa perfonne, entreprit de faire un nouveau voyage en France : afin de fe trouver prefent avec une armée pour donner la loy dans l'afsemblée des Eftats de ce Royaume, que les allies d'Efpagne avoient afignée pour l'année fuyvante. Mais comme il n'eftoit plus capable de fupporter tant de fatigues, les forces luy manquerent fur les frontieres d'Artois où il mourut ; foit par le dernier effort de fa maladie ordinaire, foit par celui de quelque poifon qu'on y avoit joint. Ceux qui foufcrivirent à une fi horrible opinion que cette derniere, en tiroient une preuve de ce que le temps de la mort du Duc fe rapportoit fort bien à celui de l'arrivée du Comte de Fuentes, homme extremement aigre de fon naturel, & qui outre cela nourriffoit une inimitié particuliere contre le Duc de Parme. Davantage, un peu auparavant, quelques perfonnes avoient prejugué fa mort ou fa prifon, & l'on avoit desja veu éclatter quelques marques de la haine ou des foupçons que Philippe avoit conceus contre luy ; car on tient que ce Monarque avoit feul empêché que Farnefe, parent du Duc, n'eust esté efleu Pape : & mefme depuis peu il avoit defendu qu'il ne prift de l'argent à intereft, finon par l'avis de ceux qu'il luy avoit donnez comme pour épier fes actions. Les Medecins remarquoient en fon corps une dureté de rate, & des eaux entre cuir & chait : mais il eftoit constant auffi que cette efpece d'hydropifie procedoit de ce qu'il avoit quitté l'ufage du vin, & s'eftoit accoutumé à ne boire que de l'eau, tant pour fe prefervet du mal de gouttes, auquel fa famille eftoit fujette, que pour eviter d'efre empoifonné, par ce que l'eau eft moins fufceptible de poifon que tout autre breuvage. Quelques-uns ont voulu dire, que ce n'eftoit pas pour une feule fois qu'on luy avoit donné du poifon ; & en ont diverfement marqué les auteurs.

Ainfi mourut Alexandre Farnefe en un âge encore vigoureux : car il n'avoit que quarante-fept ans ; & en avoit employé quatorze à conduire cette guerre. Durant les cinq dernieres années, il n'avoit pas eu tant de bonheur que dans les precedentes, auffi n'avoit il pas agi avec tant de foin & de diligence : foit qu'après la prife d'Anvers ne s'eftant plus foucié de la gloire, il fe fust laiffé emporter à fes plaifirs, foit que la connoiffance qu'il avoit de l'humeur foupçonneufe de Philippe, l'eust fait refoudre à rechercher dans la nonchalance un remede contre fa trop grande reputation. Il eftoit fort d'une famille pluftoft puiffante qu'ancienne ; puis qu'elle ne tiroit l'origine de fa grandeur que du Pape Paul Troiefme. Il avoit paffé une bonne part de fa jeunefle fous Marguerite fa mere dans les Pais-bas ; non feulement fans reputation, mais encore dans un tel mépris qu'il paffoit pour n'avoit pas un courage proportionné à fa naiffance : & toutefois jamais nul autre n'a convaincu fi manifeftement que luy les erreurs qui fe rencontrent dans ces fortes de jugemens. Il acquit fa premiere eftime pour les exploits de guerre, à la prife de Navarin : lors qu'il combattoit dans l'armée Efpagnole contre les Turcs, fous la conduite de Jean d'Autriche, fon oncle. Mais ce fut principalement dans la conduite des guerres du Pais-bas, qu'il donna des preuves de fon genie ; fe montrant infatigable dans le foin d'acquérir de l'honneur, affable & courtois envers les fiens, clement envers fes ennemis ; fidelle à fon Roy, au moins felon ce qui s'eft pû reconnoître parmy une grande diffimulation ; & incapable de fe laiffet corrompre par la gloire qu'il s'eftoit acquife, ou par l'affection que le peuple avoit pour luy. Il fuivoit les confeils ; mais quand il avoit une fois pris une refolution,

1591.

*Le Duc de
Parme s'achet-
mains der-
chef en Fran-
ce, mourut.*

*Soupçons sou-
chant fa mort.*

*Maurice ép-
otage du Duc
de Parme,*

1591.

il s'y opiniait trop, & se fâchoit contre ceux qui la combattoient. Davantage, à mesure que les choses luy succédoient, il se portoit à de trop grandes entreprises, ce qui fit naître le commencement de sa mauvaise fortune; laquelle il souffrit assez mollement, quoy que neantmoins il eust souffert avec beaucoup de force sa prospérité, ce qui est bien plus difficile. Il y en a qui remarquent qu'il se soumit fort long-temps aux avis de Gaspar Robles, homme certes extrêmement sage & prudent, mais que quand celuy-cy fut mort, le Duc n'ayant plus trouvé personne qui eust assez d'empire sur son esprit, se laissa en beaucoup de rencontres agiter par la diversité des opinions; & qu'ainsi sa bonne fortune retourna en arrière depuis ce temps. La Majesté de son visage estoit venerable en telle sorte qu'elle pouvoit aussi donner de l'amour: sa taille, & toutes les autres parties du corps estoient médiocres: ses yeux vifs, marque d'une ame extrêmement vigilante. Quant à ses autres défauts, il les tenoit plustost de la cour & de la corruption du siècle, que de soy-même. Les ennemis de sa réputation, entre lesquels on nomme principalement Champigny, à qui il avoit ordonné depuis peu de se retirer en Bourgogne, luy reprochoient hautement après sa mort, qu'il n'avoit bien réussi dans son gouvernement que par le moyen des grandes forces qu'on luy avoit mises entre les mains; & par la foiblesse ou par la discorde des ennemis: & que quand ces conditions avoient commencé à se changer, ses heureux succès s'estoient aussi changés: mais au contraire les autres soutenoient qu'il s'estoit conduit avec beaucoup de prudence en l'une & en l'autre de ces rencontres: & que ce ne luy avoit pas esté une chose peu laborieuse, ayant eu dans ses armées des nations toutes diverses & presque incompatibles, de les avoir gouvernées avec tant d'égalité, qu'il avoit toujours sçu empêcher l'effet de leurs haines, qu'on vid éclatter incontinent après sa mort, & qui du depuis s'augmenterent toujours de plus en plus. Que même dans la nécessité des finances les affaires avoient trouvé en luy seul beaucoup de ressource; ce qui fut cause que la plupart des séditions de l'armée n'arriverent que par son absence. Qu'il estoit bien véritable que Philippe avoit perdu quelques villes dans les Pais-bas, lors qu'il l'avoit employé ailleurs: mais outre que les armes sont journalières, quelle comparaison de nombre peut on trouver entre les villes, qui se sont perduës sous son gouvernement, & celles qu'il a conquises? Après sa mort on n'a plus rencontré de génies, comme le sien, capables d'arrêter les mêmes ennemis qu'il eut en teste: non pas même en un temps où les forces Espagnoles n'estoient point diverties ailleurs: & c'est une chose indubitable que la discipline militaire mourut avec luy. Ses funérailles furent célébrées avec les pleurs des Belges mêmes: & il ne s'en trouva point qui ne regretassent sa mort, hors ceux qui souhaittoient de voir encore revivre l'ancienne rigueur du gouvernement.

HISTOIRES

DES TROUBLES

DU PAYS-BAS,

LIVRE TROISIÈME.

SOMMAIRE.

Les Espagnols prennent quelques places sur les François. Les Grands de la Belgique Espagnole sont élevés aux dignitez. On en donne le gouvernement au Comte de Mansfeld : mais l'autorité des Conseils est confiée au Comte de Fuentes & à Ibarra : qui deviennent suspects en Espagne. L'ordonnance horrible du Comte de Fuentes est rendue inutile par les Etais. Le Comte Maurice assiege Gertrudenberg. Relation du siege. Reduction de la ville. Le Comte de Mansfeld ayant dessein d'assieger Crèvecoeur, est mis en fuite par le Prince Maurice. Le Comte Guillaume de Nassau tâche de chasser les ennemis de la Frise. Verdugo assiege Courvorden. Le Prince Maurice tâche en vain de l'emparer par surprise de la ville de Bruges. La sédition des soldats du party du Roy est pacifiée par le Comte de Herenberg. Infortunée arrivée à la flotte des Conféderez dans la Flus. Ernest, Archiduc d'Autriche, est fait Gouverneur des Pais-bas. Grande affection de Philippe pour luy. Henry IV, Roy de France, reçoit l'insinuation de l'Eglise Romaine ; & ne laisse pas de conserver son alliance avec les Conféderez. L'Archiduc Ernest est méprisé par les Belges. On tâche inutilement de surprendre Baldac, Mastricht, & Delphinde. Le siege de Courvorden est levé. Le Prince Maurice assiege Groningue. Relation du siege. Reduction de la ville. Les Etais refusent la paix qui leur est offerte par l'Archiduc. Les assassins, subornés, pour tuer & le Prince Maurice, & quelques autres Seigneurs des Provinces Unies, sont punis. Description de la secte des Jésuites. L'Empereur menace les Etais s'ils ne font la paix. Elisabeth est jalouse de la liberté que les Etais avoient exercée envers le Prince d'Ecosse. On assiege Cambray. Philippe fait son Edit par lequel il déclare la guerre au Roy de France. Philippe de Nassau mène du secours au Roy de France. Nouvelle sédition des soldats de Philippe. Grande gelée dans toutes les Provinces Unies. Les Conféderez font trêve avec les soldats de Philippe muinez, & les assistent d'artillerie & de cavalerie. Les muinez ne se veulent pas fier à l'Archiduc. Grandes pertes arrivées aux Conféderez par le débordement des eaux.



A mort du chef rompit le voyage : & les troupes s'estant arrestées sur la frontiere de France, prissent quelques chasteaux des environs : & en suite la ville de Noyon, apres qu'elle eut esté assiegée seize jours, & que le fossé ayant esté comblé, on eut commencé à travailler à la mine du rempart. Cependant le Roy d'Espagne, qui vouloit se servir de la paix pour faire la guerre, taschoit de tendre l'affection des Belges favorable à son dessein : c'est pourquoy il prit soin d'élever aux dignitez les Grands des Provinces, qu'il avoit reconnus affectionnez à son service par une longue obéissance : & de leur donner à chacun quelques gouvernements particuliers : mais en attendant qu'il pût choisir une personne capable à son gré, de tenir la principale administration des affaires, on donna le nom de Gouverneur general à Pierre de Mansfeld : lequel surpassoit tous les autres Seigneurs en âge & en experience ; puis qu'il n'avoit pas moins de quatre vingts ans. Mais l'autorité des Conseils fut confiée à Pierre Henriques, Comte de Fuentes,

1593.

Les Espagnols prennent quelques chasteaux sur la frontiere, & la ville de Noyon.

Philippe élève aux dignitez les Grands des Pais-bas. Pierre Mansfeld Gouverneur general. L'autorité du conseil confiée au Comte de Fuentes, & à Ibarra.

& à

1593. & à Estienne Ibarra, Espagnols. Il est constant que par le traité d'Arras on estoit demeure d'accord, que l'administration des subsides demeureroit entre les mains des citoyens : mais les Espagnols avoient du depuis trouvé moyen d'eluder cet article, dans l'establissement d'un Conseil de guerre, qui leur servoit d'un pretexte à s'attribuer aussi, par des voyes indirectes, la connoissance de la pluspart des autres affaires. Ce Conseil estoit presque tous-jours composé d'Espagnols ; & maintenant mesmes le Comte de Fuentes & Ibarra en estoient les chefs. Neantmoins Philippe leur manda qu'ils moderassent un peu les dépenses publiques ; & qu'ils menageassent mieux l'argent de l'épargne : car le bruit avoit couru jusqu'en Espagne que les finances n'estoient pas maniées avec fidélité : & la cause de cette croyance procedoit des dépenses inopinées, qui surviennent ordinairement dans la guerre. Il est vray neantmoins que sous cette couverture les moyens de voller se pratiquent facilement : & donnent lieu aux financiers d'emplir si bien leurs bourses, qu'on ne sçauroit jamais alléz les vuidier : le mal s'estant augmenté outre mesure ; & mesme jusqu'à tel point, qu'il surmonte tous les remedes qu'on tâche d'y apporter. Ceux dont la connoissance avoit penetré jusqu'au fond de ces sortes d'affaires, soutenoient qu'une somme de deux cents mille florins par mois faisoit plus d'effet chez les Confederez, que neuf cents mille dans le party du Roy, où les usures, les appointemens superflus, & enfin les larcins manifestes, ne permettoient pas que la troisieme partie de ce que l'on couchoit en dépense, fust employée à son veritable usage. Que les finances de Philippe eussent suffi à dompter & tous les Pais-bas, & la France mesme, si elles eussent esté fidellement administrées : puisque l'Empereur Charles son pere avoit, avec de bien moindres sommes, entretenu plusieurs armées en mesme temps, & en divers lieux de la terre. Mais apres tout, soit que le Roy d'Espagne desirast acquerir quelque nouvelle autorité au nouveau gouvernement des Pais-bas, soit qu'il n'en redoutast plus le Gouverneur, comme il avoit fait auparavant, il ordonna de lever de nouvelles troupes, & envoya de l'argent en abondance ; ce qui arriva fort à propos, parce que les soldats qui gardoient la ville d'Anvers & les environs, à qui il estoit deub quelques montres, menaçoient de commettre beaucoup de desordres, si on ne les satisfaisoit promptement ; & les garnisons de Bonne & de Rhinberg tesmoignoient une pareille audace.

*Soutenoit l'hor-
rreur du Com-
te de Fuentes
étant entré
dans le Senat.*

Mais comme les Ministres d'Espagne, nouveaux venus, estoient encore peu instruits dans la connoissance de la pluspart des affaires, pour se rendre considerables d'ailleurs, & acquerir quelque reputation extraordinaire, ils essayoient d'introduire beaucoup de nouveautez : & le Comte de Fuentes principalement étant entré dans le Senat un certain jour, mit en avant une chose horrible ; en ce qu'il proposa d'abolir les commerces de la guerre, donnant le nom de lâcheté à une coustume que la necessité avoit si raisonnablement introduite. Il soutenoit que ce n'estoient point les richesses des Confederez, ny leur valeur, qui faisoient durer si long-temps les dissensions civiles : car (disoit-il) ce petit canton de terre n'entre en aucune comparaison raisonnable avec la Belgique qui suit le party du Roy, tant s'en faut qu'on le puisse comparer aux tresors d'Espagne ; mais il se maintient seulement & par les vices, & par les forces tout ensemble des deux autres peuples. Les Espagnols, & les Belges leurs associez, ne reçoivent du dommage que par leurs propres richesses & par leur lâcheté : puis qu'elles sont egale-

egalement causé qu'ils apprehendent de choquer trop rudement leurs ennemis ; & que l'on voit de grands espaces de terre à l'entour des villes royales du Pais-bas, d'où l'on souffre impunément que les rebelles tirent des contributions, comme s'il estoit plus facile à ceux-cy d'attaquer, qu'aux autres de se defendre. Il vaudroit bien mieux que l'on traînast à la guerre les paisans mesmes ; veu que par ce moyen en commettant & souffrant tout ensemble des hostilités, ils s'accoustumeroient à nourrir la haine, & ne vivroient pas comme ils vivent en seureté parmy les dangers, & dans une telle indifférence, que ne reglant leur affection que selon leur interest, ils s'employent seulement à consulter dans le sang & dans les pertes alternatives des deux partis, quelle en sera la dernière issue. Que si l'on allegue au contraire qu'il est impossible que les campagnes résistent de tous costez, pour le moins il vaudroit mieux qu'elles se changeassent en des solitudes inaccessibles, que d'estre cultivées pour conserver aux ennemis des passages, des subsides, & des moyens de pratiquer leurs trahisons. Pour ce qui est des soldats, n'est-ce pas lâchement corrompre leur discipline, de souffrir qu'en jettant les armes bas, ils ayent ce privilege de pouvoir sauver leurs vies par leur captivité ? De là vient que dès le premier effort des ennemis, dans les batailles on se met en fuite, & dans les sieges de villes on demande composition. Sans doute les Romains, qui nous ont laissé des exemples d'une véritable milice, apportoit un bien meilleur ordre dans leurs legions ; puis que chaque soldat n'y devoit attendre la vie que de son épée : car en effet toute autre esperance de salut amollit les courages les plus fermes ; comme au contraire le desespoir fait quelquefois naistre la vaillance dans les cœurs les plus timides. Il faudroit que tous nos gens de guerre apprissent que sous les estendars on ne doit point trouver de milieu entre la mort & la victoire : puis qu'une guerre meslée avec la paix n'est propre qu'à la retarder & à nourrir la guerre. Apres que le Comte de Fuentes eut orgueilleusement tenu ce discours, il attira la plupart des Senateurs à son opinion, tant par son autorité, que par cette apparence de courage qui se produisoit dans son advis. Néanmoins quelque peu d'autres luy opposoient l'expérience, & que la severité du Duc d'Albe mesme s'estoit réprimée dans une pareille occasion. Que les mesmes choses ne sont pas toujours utiles : & que cette ancienne discipline ne s'accommodoit point à l'usage de ces derniers siècles ; où les soldats ne s'engagent plus au service, & ne prestent plus le serment militaire, que sous l'esperance d'estre bien payez, & de trouver de la facilité à faire la guerre. Que ce n'est point par ces voyes pleines d'aigreur que l'on parvient à la jouissance de la paix : que la guerre qu'ils avoient avec leurs compatriotes, ne devoit pas estre farouche jusqu'au point de se proposer pour unique but l'entière destruction des hommes & du pais ; mais qu'au contraire, comme dans les querelles qui surviennent assez souvent entre les plus chers parens, & les plus proches voisins, on conserve toujours quelque esperance de reconciliation ; de mesme dans les discordes civiles la guerre se doit exercer avec quelque temperament, estant si sujette aux revers de la fortune. Que s'il estoit besoin de combattre les exemples par des exemples, on pouvoit alleguer assez de peuples & de grands Capitaines, qui n'avoient jamais témoigné de haine apres le combat ; & que plusieurs se sont acquis une haute reputation de clemence, tantost en conservant les biens de la terre dans les pais de leur ennemy ; tantost en luy renvoyant ses prisonniers sans rançon. Enfin il arriva dans cette

1593.

*Il arrive à son
opinion la
plupart des
Sénateurs,
quoy que les
autres s'y op-
posent.*

*Les Confede-
rez irrités
cette ordon-
nance en fai-
sant une sem-
blable.*

affaire, comme il arrive assez souvent en de pareilles occasions, que le plus grand nombre des suffrages l'emporte sur le plus juste : c'est pourquoy par un Edit du Comte de Mansfeld, on ordonna le dernier supplice à ceux qui seroient pris à la guerre, ou qui payeroient contribution aux ennemis. Les Confederez ne manquerent pas de leur costé de faire une pareille ordonnance, par laquelle ils menaçoient ceux-cy d'un pareil traitement s'ils ne revoquoient la cruauté de la leur : car il estoit necessaire à la Republique d'en user de la sorte, si bien que l'on commençoit desjà à piller de toutes parts les champs & les villages ; & l'exemple de ce qui estoit arrivé aux uns, regardoit tous les autres : lors que les Ecclesiastiques les premiers, & puis la Noblesse commencerent à se plaindre de la ruine de leurs terres, & à représenter que la campagne estant ouverte, il estoit impossible d'empescher les courses impreveuës des ennemis. D'ailleurs les troupes s'éclaircissoient merueilleusement par la desertion des soldats : & ceux qui restoient non seulement se détournoient de la rencontre de l'ennemy, mais davantage on entendoit parmy les bandes les factionnaires se plaindre, que leur sang estoit acheté pour le prix d'une solde bien mediocre, laquelle même ne leur estoit pas payée à point nommé : & que cependant on ne demandoit point de delay pour les mener au combat & aux coups, où s'ils estoient vainqueurs, leur victoire demeureroit sans recompense ; & s'ils demeuroident vaincus, ils seroient exposez aux risées de leurs ennemis, & à l'infamie de mourir par la main d'un bourreau, pour n'avoir pas fuy d'assez bonne heure. Les Capitaines & les Mestres de camp demeuroident interdits dans le silence : & plus leur condition estoit relevée, plus leur apprehension estoit grande. Tout cela fut cause qu'on se contenta d'admirer les maximes des siècles passez, & de s'accommoder à la coustume du temps present : & l'on recommença comme auparavant à payer contribution, pour empescher les ravages de la campagne : & à faire l'eschange des prisonniers, ou à les rendre moyennant la solde d'un mois que chacun payoit pour sa rançon. Cet ordre fut soigneusement observé pour l'avenir : & si quelqu'un du depuis eut la hardiesse de le violer, on en tira raison par la voye des represailles. Ce fut donc ainsi que par une crainte reciproque jointe aux supplices, que l'on avoit fait souffrir d'abbord à beaucoup d'innocens, les commerces de la guerre se renouelerent. Pendant l'hiver on envoya des cavaliers avec quelque peu d'infanterie, sous la conduite de Philippe de Nassau, pour obliger le Luxembourg & les dernieres frontieres de la Belgique, au payement des contributions, & peu s'en salut que ces troupes ne surprissent la ville de S. Vit, qui n'évita ce danger que par la faute des espions : car ils avoient donné à entendre que par l'endroit, où l'on avoit resolu d'assaillir cette place, on ne rencontreroit que deux portes : mais quand on eut fait sauter ces deux, il s'en trouva une troisieme. Apres que les gens de guerre eurent exercé leur pillage quatorze jours entiers, voyant que les garnisons des places ennemies commençoient à s'assembler contre eux, ils se retirerent chargez de butin, ayant pris ou bruslé tout ce qu'ils avoient rencontré sur leur marche. Si bien qu'en ce temps-là l'estat des frontieres estoit déplorable : parce que tout ce qui s'y trouvoit de reste apres le ravage fait par les troupes Confederées, estoit consumé par les nouvelles levées du Comte de Mansfeld : outre que tous les environs estoient alarmez du bruit de la guerre de France ; par le moyen de laquelle les pais de Lorraine & de Strasbourg, pour quelques legeres dissensions, se virent mellez parmy l'horrible deluge de tous

*Philippe de
Nassau, ayant
obligé les fron-
tieres de la
Belgique aux
contributions,
retourne
chargé de bu-
tin.*

ces malheurs, qui furent suivis de beaucoup de plaintes, & de fort peu de remèdes. 1593.

Aussi-tôt que l'on fut entré dans l'année suivante, les Hollandois qui faisoient le principal peuple des Confederez, retirerent leurs pensées du soin commun, pour les donner toutes entieres au soin particulier de leur Province. Elle avoit sans doute interet que l'on essayast de prendre Gertrudenberg : car cette seule ville séparée du corps de la Hollande, deschiroit le reste du pais. C'est pourquoy, pendant l'hyver mesme, ils s'estoient hastes de faire les preparatifs necessaires à cette entreprise, de peur que l'ennemy ne la prevint, ou que ceux de Frise n'attirassent encore en leur pais l'armée des Confederez : mais les remparts de cette ville que l'on avoit depuis peu inutilement assiegée, estoient defendus par une puissante garnison de seize compagnies de Walons & d'Alemans, & par le soin que les Gouverneurs voisins en prenoient particulièrement, davantage les eaux, qui restoient de l'hyver, & les pluies continuelles avoient élevé outre mesure les marécages, qui se rencontrent ordinairement dans le pais. Contre tous ces obstacles il ne s'offroit qu'un expedient, qui estoit d'user de promptitude dans cette entreprise : tandis que l'élite des troupes ennemies estoit encore arrestée sur les frontieres de France. On ordonna donc à la cavalerie qui estoit dans le Brabant d'investir la ville, & d'empêcher que les convois, qu'une nouvelle garnison taschoit d'y conduire, ne pussent entrer, afin que par cet obstacle les munitions qui estoient dans la ville, fussent plustost consumées. Et incontinent le Prince Maurice ayant préparé tout ce qui luy estoit necessaire, fit conduire par des navires, devant cette place, ses troupes d'infanterie, qui n'estoient pas fort nombreuses à la verité; parce que ceux de Frise avoient retenu les leurs, & que Guillaume de Nassau & le Prince s'estoient entredemandez du secours, sans en avoir pu obtenir ny l'un, ny l'autre.

*Le Prince
Maurice assiege
Gertrudem-
berg.*

Au devant de Gertrudenberg on trouve un grand lac, qui baigne la plus grande partie de la plaine de cette ville; ayant commencé à naître des emboucheures de la Meuse en l'année mil quatre cents vingt un, que la violence de la mer rompit ses anciennes digues, & inonda soixante & douze bourgs. Ce lac se nomme Merwe, qui est le mesme nom que l'on donne au canal de la riviere du Vahal; lequel (comme il est vray-semblable) avoit tiré ce nom d'un Roy de France, long-temps auparavant. La riviere de Dongue coule au costé droit de la ville, & s'estend fort au large dans les campagnes. Le terroir qui s'estend au costé gauche, la riviere entre deux, depend de la jurisdiction de Hollande, quoy que ceux du Brabant ayant quelquefois soutenu le contraire. La maison de Nassau a eu long-temps la jouissance de tous ces lieux à titre d'engagement; & le Prince d'Orange apres la paix de Gand le fortifia, parce qu'ils pouvoient donner une entrée dans le Brabant. Il y a des estangs, qui estoient autrefois renommez par la prise qui s'y faisoit de quantité de poisson : mais aujourd'huy les eaux de la mer qui ont submergé les guez, ou mesme le bruit perpetuel de la guerre & les malheurs du pais, ont mis tous ces poissons en fuite. Dans une certaine levée, qui sert de digue à retenir les eaux du lac, les assiegeans creuserent des detours & des cachettes, qui conduisoient à quelques forts qui estoient devant la ville au dehors du fossé; mais le reste de toutes ces terres, pour estre fort delié & propre seulement à cacher les eaux qui sont au dessous, ne fut pas jugé assez ferme pour souffrir de pareils ouvrages. Car il arriva mesme

Sa situation.

*Histoire du
siège.*

1593.

que les vents du Nord, qui commencèrent à souffler à l'entrée du printemps, ayant emeu le lac plus que de coustume, renversèrent une partie de cette levée qui avoit desja esté affoiblie d'ailleurs par le remuement de la terre. Toutefois les assiegeans ne laissoient pas de tenter leurs approches par cette voye; car il ne s'en offroit aucune autre: mais ils estoient extrêmement incommodés par les mousquetades, qui leur estoient tirées d'un chasteau voisin basti sur une autre levée de la riviere de Dongue, lequel estoit encore en la possession des ennemis, & pouvoit malaisément estre assailli: mais pour faciliter l'attaque, les assiegez mirent au devant d'eux des clayes remplies de terre, qui servoient à les couvrir à la maniere d'un rempart; & en mesme temps ils chasserent à coups de canon les mousquetaires, que les ennemis avoient postez dans une Ile attenant la riviere de Dongue. Mais de peur qu'au lieu de ceux-cy, on n'en renvoyast d'autres de la ville, le Comte de Hohenlo tascha de s'emparer du chemin qui estoit entre deux, extrêmement estroit de passage, ce qui sembloit assez temeraire à entreprendre; neantmoins sa temerité luy succeda en telle sorte, que le chasteau fut obligé de se rendre incontinent apres. On employa pres d'un mois tant à faire ces attaques, qu'à travailler aux fortifications du camp, auparavant que le Comte de Mansfeld fut venu au secours de la ville: il est vray pourtant qu'il avoit envoyé devant une partie de la cavalerie à Turnhout; mais sur le point que ces cavaliers ne commençoient encore qu'à se joindre, ils furent assaillis & escartez par la cavalerie du Comte Maurice, qu'il avoit renvoyée du camp de Gertrudenberg, parce qu'elle ne pouvoit rendre aucun service dans ces marécages, luy ayant donné ordre de traverser les passages des ennemis. Cependant Charles, fils du Comte de Mansfeld, apres son retour de France, où il s'estoit garanty des attaques de ses ennemis, fut reduit en un extreme danger par les siens mesmes. Car ayant esté soudainement r'appellé de ce royaume, dans lequel, comme nous avons dit cy-devant, il avoit pris Noyon & S. Valery, lors qu'ils furent arrivés sur les frontieres d'Artois, ayant voulu faire punir un capitaine Espagnol, qui se trouvoit convaincu d'avoir violé une fille, il eut bien de la peine à se delivrer de l'insolence & de la rage de tout le reste du regiment, ayant esté assailli de plusieurs mousquetades, & son bagage pillé par des soldats dont il estoit le General. Car outre que ces gens là s'estoient accoustumés à la licence dans un pais estranger, il leur estoit deu quelques montres: joint que Mansfeld estant sorti d'une race Alemande, les Espagnols estoient jaloux de sa reputation, & de la dignité de son pere. C'est pourquoy apres s'estre dérobé à leur furie, il les laissa dans la ville de S. Paul, qu'ils avoient prise; & s'en vint avec quelques regimens plus fideles que les autres, grossir l'armée de son pere, que les Capitaines conduisoient assez lentement, comme si son grand nombre leur tenduoit pesante. Car elle estoit de douze mille fantassins & de pres de trois mille chevaux: ce qui faisoit espeter aux Commandans, qu'il leur seroit facile de fouler aux pieds leur ennemy, dont les forces estoient moindres de plus de la moitié; puisque le Prince Maurice n'avoit guere plus de cinq mille hommes. De sorte que le Comte de Mansfeld se promettoit d'acquiescer à son nouveau gouvernement une longue reputation, & de donner aux ennemis une crainte qui s'establirait pour l'avenir. Mais dans cette vaine esperance ny luy ny ses Capitaines ne sçavoient pas que la grande estendue de la campagne de Gertrudenberg, outre qu'elle estoit semée de tant de marécages assez douloureux, & de tant de gouffres, avoit encore d'abondant esté si bien fermée tout à l'entour,

à l'entour, que les plaines ne leur laissoient plus aucun lieu de forcer leur ennemy à une bataille; ny les guez aucun moyen de le surprendre par quelque ruse.

C'est pourquoy il me semble icy qu'il ne sera pas mal à propos que je fasse comme un plan de ce siege; & que je raconte le plus brievement qu'il me sera possible de quelle maniere on se gouverna dans cette guerre: puisque l'on n'a jamais vu de camp, qui par la consideration du danger, ou par celle du succès, se soit acquis une plus haute reputation. Et il est vray de dire, que ce fut dans cette fameuse occasion que l'on apprit, par des exemples solides, à rechercher dans l'imitation de la sage discipline des anciens un veritable effet, plustost qu'une vaine apparence. Le Prince Maurice avoit assis deux camps sur deux petites eminences, dont l'un estoit à la main gauche de la riviere, où il avoit pris son poste pour avoir l'œil sur les endroits les plus proches de la ville vers l'occident: mais l'autre qui estoit assis vers l'orient, estoit commandé par le Comte de Hohenlo. On avoit assigné en chacun des deux les quartiers des regimens; entre lesquels il se trouvoit des rues, & des places à tenir le marché comme dans une ville. On les avoit aussi tous deux fermés par de grandes levées, disposées en forme de remparts, & munies d'artillerie en telle sorte qu'il estoit difficile de les endommager de loin: & si l'on les eut attaquez de pres, il eussent aisément soutenu l'effort de l'ennemy à son desavantage mesme. Il y avoit à l'entour de ces remparts un fossé, garny de machines pour y faire monter l'eau de la riviere; & arresté par de bonnes digues avec un double rang de pieux ferrez par le bout; de peur que si les eaux venoient à se retirer il ne demeurast à sec; ou qu'au contraire s'il survenoit quelque inondation, elle n'entraînast les fortifications. On avoit fait deux ponts sur la riviere de Doingue, afin que les deux camps eussent communication l'un avec l'autre: & l'on avoit aussi dressé, à force de gazons; un sentier parmy les marécages, que l'on avoit bordé de clayes remplies de terre; afin que les flancs de ceux qui y marcheroient, fussent en sécurité. Tous les environs qui estoient pleins de boubrier, furent affermis par des arbrisseaux qu'on y jecta: & s'y rencontroit quelque gouffre ou quelque soupirail de la mer, par où l'on deuit craindre que la violence des ondes ne repoussast les marériaux dont on l'avoit comblé, on armoit ses bords de perches ferrées par le bout. Ainsi la face de toute cette plaine demeura entierement changée: puisque l'on en avoit affermy les marécages en beaucoup d'endroits; & qu'en beaucoup d'autres, où l'on avoit quelque sujet de craindre l'abbord des ennemis, les terres les plus fermes avoient fait place à des estangs. Les espaces qui estoient entre les deux camps, par une circonvallation de pres de trois heures de chemin, avoient leur fossé qui les embrassoit avec ses digues, & des tours élevées à chaque distance pour poser des sentinelles: & mesmes les lieux les plus découverts avoient leurs chasteaux, où l'on avoit mis de l'artillerie & des mousquetaires, pour escarter ceux, qui voudroient approcher. Au devant de tous ces ouvrages on avoit encore presque à chaque pas semé des chausse-trappes, ou ereulé des fosses cachées, afin que la cavalerie, & principalement celle des ennemis, trouvast par tout du danger ou de la crainte. Le Prince avoit aussi pris soin de fermer les guez avec de fortes palissades, & sur tout aux lieux qui pouvoient donner quelque passage facile. Une partie des navires, qui avançaient orgueilleusement leurs pointes vers la ville, estant fortement attachée ensemble avec des ancres & des cables, empêchoit que ceux de la place ne

1593.

pussent recevoir ny du secours ny des messages : plusieurs autres vaisseaux estoient demeurez en garde sur la riviere & sur le lac mesme : & quelques autres encore ayant esté traînez dans des soupiraux de la mer , s'elevaient ou s'abbaissoient à proportion de son flux & de son reflux. Quant au surplus des navires , il servoit à faire venir les vivres & les munitions de guerre : & les golphes, qui se trouvoient fort à propos voisins de tous les deux camps, servoient à cacher ces vaisseaux. Les mariniers mesmes ne demeurèrent pas inutiles , ayant eu ordre de se tenir sur le rivage dans des huttes , proche du Comte de Hohenlo. Mais fut tout les soldats pouvoient se vanter que la gloire d'une bonne partie des ouvrages du siege estoit deüe au travail de leurs mains , ce qui sembloit assez nouveau dans le siecle : & le soin que l'on prit de recompenser leurs fatigues d'une plus haute paye que l'ordinaire , bien loin de tourner en dépenie à la Republique , luy servit d'une loüable espargne : parce que non seulement on leur osta par ce moyen tout sujet de piller, & de mettre en fuite les paisans & leurs troupeaux; ce qui eut tendu la liberré des Confederez odieuse : mais davantage cela fut cause que le Prince n'eut pas besoin d'un si grand nombre de pionniers , qui sont gens lâches dans le danger , & dont la multitude eut esté extrêmement à charge durant ce siege. Pour ce qui est des mœurs de cette soldatesque, la sage discipline qu'on avoit establie , les rendoit si differentes de celles des autres gens de guerre , que les deux camps servoient d'azyle à tous les paisans des environs , & à leurs bestiaux. Et lors que cette populace avoit esté employée par les soldats à leur faire quelque service , ou qu'elle leur avoit fourny quelques vivres , toute desarmée qu'elle estoit , elle demandoit hardiment son salaire , & le prix de ses marchandises à ceux qui avoient les armes en main , sans que jamais son esperance fut frustrée. Au lieu que si les Espagnols eussent esté dans ce pais , tous les biens du menu peuple n'eussent pas suffi à le rachetter des outrages qui luy eussent esté preparez. Sous les temparts mesmes des deux camps , on voyoit les laboureurs cultiver leurs terres , & semer leurs grains avec toute sorte d'assurance , non seulement pour le temps present , mais encote pour l'avenir. Ce fut alors qu'on reconnut par experience que ceux qui suivent l'equité & l'honneur, parviennent aisement au comble des biens & des commoditez , où les autres par des voyes contraires , & par toute sorte de licence , n'arrivent jamais. Car il seroit difficile d'exprimer combien cette moderation de l'armée des Confederez fit rabaisser le prix des vivres dans leurs camps : tandis que leurs ennemis , qui ravissoient toutes choses par violence , souffroient une extreme necessité. Cependant le Comte de Mansfeld , apres avoir bien reconnu les fortifications des Confederez , estoit extrêmement inquieté : & comme il arrive d'ordinaire dans les grandes apprehensions , aussi-tost qu'il avoit embrassé une resolution , il la rejettoit sans en approuver aucune. Car premierement il s'estoit fortifié assez pres du Prince Maurice , avec une si grande quantité d'artillerie , qu'il sembloit plustost vouloir attaquer une ville qu'un camp. Mais apres qu'il se fut arresté là dix jours , voyant que les courses de la cavalerie de Breda rendoient ses convois difficiles , il creut qu'il luy seroit plus aisé de tirer ses commoditez de Bolduc : c'est pourquoy il transporta son camp du costé du Comte de Hohenlo. En suite de quoy , voyant que les eaux du lac s'estoient debordées , tantost il se proposoit de les conduire dans l'ancien canal de la Meuse ; tantost il deliberoit d'écarter les navires des ennemis ; & tantost il deliberoit de chasser le reste de leur cavalerie , afin de

pou-

pouvoir recouvrer des vivres plus sûrement. Enfin il s'avisâ de faire un grand amas d'arbrisseaux, comme s'il eût voulu s'applanir un passage dans la ville : non pour aucune espérance certaine qu'il eût de réussir dans cette entreprise ; mais pour montrer qu'il n'estoit pas tout à fait sans espérance. Cependant tandis qu'il formoit inutilement tant de sortes de desseins, & que la considération du salut de Gertrudenberg & des soldats assiégez, qui mettoient toute leur attente en son seul secours, l'empeschoient d'aller porter ses tentatives ailleurs, & faire une diversion en quelque pais plus favorable, le Prince Maurice avançoit ses ouvrages. Mais il n'y avoit rien qui l'incommodast tant que le petit nombre de ses soldats, presque consumez par le travail & par les veilles qu'ils avoient souffertes. C'est pourquoy on pria encore une fois les Frisons de n'abandonner pas au besoin leurs associez, qui les avoient auparavant si bien secourus par leurs troupes, & de les assister des leurs reciproquement. Ceux-cy balancerent assez long-temps ; parce que Verdugo, avec une armée de trois mille hommes, s'estoit attaché à Slochter ; mais à la fin ils envoyerent quatre compagnies. Cependant il se faisoit assez souvent de legers combats par la campagne ; le Comte de Hohenlo se montrant plus prompt qu'il n'eût esté besoin. Mais on ne passa pas plus avant ; parce que d'un costé le Prince Maurice, se montrant plus prudent que son âge ne le sembloit permettre, ne vouloit pas se hasarder à une bataille ; & de l'autre le Comte de Mansfeld n'esperoit pas pouvoir forcer le camp des Confederez. Mais la ville estoit furieusement battuë par l'artillerie, dont la plus grande quantité estant sous la disposition du Prince, avoit percé les maisons & demonté la pluspart du canon des assiégez : & desja mesme les assiegeans commençoient à mettre les galeries en usage ; & à les pousser jusqu'au bastion qui estoit au devant du rempart. Il y avoit aussi du costé du septentrion un boulevard qui estoit à la verité séparé de la ville ; en telle sorte neantmoins que le fossé l'enfermoit ; & il estoit gardé plus negligemment que le reste ; parce que les assiégez ne croyoient pas qu'on le leur attaquât. C'est pourquoy les assiegeans y jeterent un pont entrelassé de joncs ; & y estant montez, non pas sans beaucoup de peine, ils surprirent les gardes couchez deçà & delà, selon le rapport qui leur en avoit esté fait auparavant par ceux qui avoient eu la hardiesse d'aller reconnoistre le lieu. Ils les attaquent donc à l'impourveu, & les traittent de telle sorte qu'un fort petit nombre s'estant échapé par la fuite, alla semer l'effroy dans toute la ville. Elle estoit desja assez pleine de confusion, l'obéissance en ayant esté bannie, parce que le veritable Gouverneur estoit absent, estant fortý dès devant le siege, & qu'il ne s'estoit trouvé personne assez capable d'exercer cette charge ; ce qui avoit esté cause que l'on avoit souvent fait & defait plusieurs ouvrages, les conseils ayant flotté dans une perpetuelle incertitude. Il est vray qu'on avoit commis successivement deux gouverneurs durant le siege ; mais ils estoient tous deux morts : & mesme un troisieme qui commandoit pour le present, estant accouru au bruit de l'allarme, s'estoit heurté fort d'angereusement contre une pierre ; & cet accident avoit si bien fait cesser toute sorte de commandement, que les soldats ne craignoient plus rien hors leurs ennemis. Mais le Prince Maurice augmenta encore la crainte qu'ils avoient de luy & de son armée, lors qu'après avoir surpris des lettres qui leur estoient adressées de la part du Comte de Mansfeld, il ayma mieux les envoyer que de les tetenir comme il pouvoit. Par ces lettres, Mansfeld, ayant resolu de se retirer, les exhortoit à ne pas perdre courage pendant son

1593.

Gertrudenberg se rend au Prince Maurice, contre le gré de Mansfeld.

Punition des traîtres.

Arrivée de Mansfeld.

Le Prince Maurice s'empare d'assieger Gertrudenberg.

absence, & s'efforçoit vainement de leur faire esperer que par quelque diversion, il retireroit l'ennemy de devant cette place. Enfin les assiegez composerent à la vie sauve : & ayant laissé quinze drapeaux entre les mains du Prince Maurice, & la place abondamment pourue de vivres & de munitions de guerre, ils se rrouverent encore au nombre de six cens soldats, qui n'estoient ny blesez ny malades. Toutefois ceux qui avoient auparavant trahy la ville, furent exceptez du traité pour estre punis : l'aspect de la place & ses fortifications tant vieilles, que nouvelles, n'estant que trop capables d'aigrir la memoire de leur crime. Ainsi en un mesme jour le Prince arracha la ville de Gertrudenberg des mains de ceux qui l'avoient acherré devant ses yeux ; & lava cet affront dans le sang de ceux qui l'avoient vendu.

Après que le Comte de Mansfeld eut appris cette reddition, il se doûta bien que sa vieillesse seroit accusée ; sçachant que les conseils les plus reme-raires sont universellement approuvez apres leur succès, & excitent tous-jours les acclamations du vulgaire. Mais outre le foucy que luy causoit la perte de Gertrudenberg, il éprouvoir encore une nouvelle inquietude au sujet de Boldue ; craignant que cette ville naturellement portée aux broüilleries, & qui n'estoit retenue dans le devoir par aucune garnison, ne changeast bien-rost de party quand elle verroit les affaires des ennemis prosperer, & les siennes aller en decadence. Car desja les soldats Confederez, qui estoient en garnison dans le chasteau de Crevecoeur, avoient embarrasé le cours de la riviere de Dife, qui se va rendre dans la Meuse au dessous de cette ville : & par le moyen de plusieurs materiaux qu'ils avoient jettez au travers de cette riviere, elle s'estoit débordée & avoir inondé les plaines voisines : de sorte que plusieurs habitans de Boldue, pour remedier à leurs pertes particulieres, taschoient de porter le reste du peuple à une paix publique. C'est pourquoy Mansfeld tascha de retenir par quelque bienfait ceux qu'il ne pouvoit pas domter par la crainte : mais lors que dans ce dessein il se hastoit d'aller assieger Crevecoeur, le Prince Maurice envoya le premier de la cavalerie, qui empêcha le Comte de passer la Meuse, & d'entrer dans l'Isle de Bommel. Peu de temps apres, le Prince avec son armée vint par la voye de la riviere se poster entre le Comte & le chasteau : & comme celuy-cy n'avoit fortifié son camp d'aucun rempart, croyant que dans peu de temps il obligerait le chasteau à se rendre, le Prince ayant fait amener force artillerie des villes prochaines, le contraignit d'abandonner ses rentes & de se retirer, par une espee de fuite assez honteuse, dans les campagnes de Cuyk. En suite, le mesme Prince ayant dressé un pont sur la Meuse, comme s'il eut voulu former quelque entreprise contre Boldue, par cette fausse occasion de crainte qu'il donnoit à l'armée des ennemis, il empêcha qu'elle ne se portast à quelque nouvel effort. Mais enfin les chefs s'estant retirez, & ayant renvoyé une partie de leurs troupes, elles allerent augmenter la guerre de Frise.

Lors que la prise de Stenwie & de Couvorden eurent osté aux habitans de Groningue le commerce des pais d'Over-Yfel, & que la perte de plusieurs autres places & chasteaux eurent pareillement privé cette ville de la communication de la mer & des rivieres, elle ne pouvoit plus s'ayder que d'un seul chemin, qui luy donnoit passage en Alcmagne par la Bourtaing. Ce chemin consiste en un sentier assez estroit, qui commence à se decouvrir proche de Dullard, l'un des golphes de l'Ocean de Frise ; & qui se continue parmy de larges marests trespandus par un long circuit à l'entour du pais de Drente.

Drente. Or le Comte Guillaume de Nassau avoit toujours recherché les moyens d'ôter cette dernière esperance aux ennemis : neantmoins l'hiver, qui s'estoit montré au commencement de l'année extrêmement froid & sujet à la violence des vents, avoit retardé toutes les entreprises qu'il eut pu faire. Mais à l'entrée du Printemps s'estant mis sur mer, il vid que Verdugo, apres avoir esté sollicité par plusieurs messages, s'estoit emparé de tous les detroits des chemins. Toutefois comme le Comte Guillaume avoit eu ordre de ne point combattre, n'estant pas résolu non plus de faire aucune autre tentative avant que d'avoir assuré ses convois, il fortifia une place voisine, d'où il eut pu en ouvrant quelque digue, inonder les campagnes, ou bien, en fermant quelques autres ouvertures, empêcher que les champs qui estoient desja assez remplis d'eaux, ne se pussent secher : mais en même temps Verdugo ayant envoyé une partie de ses soldats ravager la Frise, le Comte n'osa négliger ce nouveau peril, de peur de donner sujet à la faction, qui luy estoit contraire, de redoubler ses accusations contre luy : car les discordes du pais avoient desja éclaté publiquement. Il alla donc s'opposer aux courses que les ennemis faisoient presentement, & fortifia la frontière, pour empêcher celles qu'ils eussent pu faire à l'avenir. En suite de quoy, ayant trompé les ennemis par le bruit qu'il fit courir de quelque autre dessein qu'il vouloit former, il fit entrer plusieurs munitions dans Couvorden, & delivra la place de la nécessité où elle estoit. Ce fut de cette sorte que l'Esté se passa en Frise, tandis que les principales forces des deux partis estoient employées devant Gertrudenberg. Apres la fin de l'Esté les troupes du Comte Guillaume luy ayant esté renvoyées, il ne les voulut employer que sur la terre : & ayant pris par composition tous les chasteaux, qui estoient entre Couvorden & la Bourtang, il ne voulut pas en demeurer là : car il donna ordre à cinq compagnies de ses regimens d'aller prendre leurs quartiers d'hiver dans la Bourtang même, & de s'y fortifier entre le pais de Wendens & les terres de Munster, en un endroit où l'on trouve un petit sentier tracé dans une espee de vallée sablonneuse, au milieu de deux marets fort peu distans l'un de l'autre, que l'Esté & le travail qu'on y avoit employé, avoit rendus pour lors plus faciles à passer que de coutume. Mais pour luy, parce qu'il avoit sçeu qu'on amenoit du secours aux ennemis, il alla se poster derrière Groningue : esperant (quoy qu'un peu trop tost) que cette ville changeroit de party s'il en pouvoit éloigner Verdugo ; lequel s'estant posté & fortifié dans les faubourgs, attendoit du renfort. Cependant Frederic de Herenberg ; que le Comte de Mansfeld avoit envoyé en ces mêmes pais avec de puissantes troupes, alla attaquer Othmarse ; parce que les autres passages luy estoient fermés, tant par les garnisons ennemies que par la nature des lieux, & prit cette petite ville par force avec les chasteaux voisins qui avoient esté mis entre les mains du Comte Guillaume, ainsi que nous avons dit cy-devant. De là Herenberg tout orgueilleux de ses bons succès, s'estant joint avec Verdugo, faisoit dessein d'aller ruiner les fortifications de la Bourtang ; mais la diligence que l'on avoit faite de les mettre en estat, & l'impossibilité de traverser les palus & les marets, luy firent quitter cette entreprise. Bien tost apres, le Comte Guillaume ayant appris par ses espions, que les ennemis venoient droit à luy, redoubla les fortifications de son camp, & en aggrandit le fossé : & apres s'estre mis en cet estat, il se soucia peu de l'armée qui s'estoit mise en bataille devant ses yeux, & ne voulut pas en venir aux mains, jugeant que cela ne luy estoit pas nécessaire, puisque d'ailleurs toutes cho-

1593.

Guillaume de Nassau s'estoit cependant de chasser l'ennemy hors de la Frise.

Il mena la Bourtang.

Herenberg attaqua Othmarse, & d'autres lieux.

Verdugo quitta la Bourtang, & assiegea Couvorden.

1593.

Plusieurs ca-
lamités au
camp des
Espagnols.

ses se montoient contraires aux ennemis. Cette bonne posture du Comte & quelques legers combats les ayant obligez à se retirer, ils pritrent leur marche vers Couvorden par des lieux embastillez de plusieurs marécages : mais ayant trouvé quelque terre solide au dessous, ils se servirent de fascines pour les pouvoir passer plus à sec. Neanmoins parce que la situation de Couvorden ne permettoit pas que l'on en vint d'abbord aux attaques, Verdugo entreprit de bloquer la place par des forts, esperant d'affamer la garnison. Mais dans cette esperance il avoit esté abusé par de faux rapports : car on avoit eu soin par deux fois de mener aux soldats tout ce qui leur estoit necessaire. Il tâcha pareillement de corrompre la fidelité du Gouverneur Gaspar Ensem, tantost par promesses tantost par menaces : mais il ne la peut vaincre, ny d'une façon ny d'une autre. Cependant, comme on estoit sur la fin de l'autonne, la pluye & la fange troubloient extremement les fortifications des Espagnols : & cet inconvenient fut soudain suivy de la necessité des vivres ; parce que durant huit mois ils n'avoient presque reçu que la solde de deux : & toutes les campagnes des environs, mesmes celles d'Alemagne, ne pouvoient plus rien fournir aux picoreurs. Mais la violence du froid qui survint bien-tost apres, accreut tellement la disette des soldats, qu'une double langueur faisant succomber leurs courages aussi-bien que leurs corps, la plupart abandonnerent par leur fuite, & le siege & les miseres qui l'accompagnoient. Mais ils ne s'écouloient pas comme autrefois un à un ou deux à deux ; car des compagnies toutes entieres quittoient leurs postes : & le Comte Guillaume les incitoit encore de plus en plus à cette desertion, parce qu'il faisoit promettre de sa part des recompenses à ceux qui se retireroient devers luy. Ce mauvais estat des assiegeans accreut tellement le courage des assiegez, qu'ils osoient mesme faire des sorties : mais bien-tost apres, l'hiver estant survenu, les uns & les autres se reposèrent ; tandis que par & d'autre leurs associez leur preparent des vivres & du secours. Les Frisons avoient commandé à Guillaume de Nassau d'assaillir les chasteaux, qu'ils avoient perdus aux environs de Groningue : mais la fin de l'année arrivant, les ordres du ciel plus puissans que ceux des hommes, empêcherent le Comte d'exécuter ce dessein. De sorte qu'il ne se passa plus rien de remarquable en ces pais ; sinon que quelques compagnies d'un regiment, que l'on avoit levé en Alemagne pour Verdugo, encore apprentives dans le mestier de la guerre, furent rencontrées par des soldats du Comte Maurice, qui les desfirent : il se fit aussi quelques autres rencontres inopinées en divers passages avec de differens succès ; en sorte pourtant qu'il arrivoit tousjours que ceux qui se trouvoient trop chargez de vivres ou de bagage, estoient defaits ou détrompez. Ceux du pais de Waes ayant refusé de payer contribution, le Comte de Solms les punit de leur refus, par la prise de leur bestiaux & de plusieurs prisonniers. Il s'estoit aussi emparé de quelques chasteaux dans son passage : mais les ennemis les recouvrerent aussi-tost qu'il se fut retiré. Le Comte Philippe de Nassau ayant pillé les environs de Limbourg, faillit à surprendre la ville. Le Prince Maurice mesme avoit aussi formé quelque entreprise contre la ville de Bruges : mais pour l'exécuter s'y estant acheminé par la voye de la mer, & des emboucheures, ses esperances réussirent si mal, qu'il ne gagna rien autre chose qu'une maladie, que le froid & l'humidité luy apporterent : & sa retraite ayant esté assez precipitée, un de ses navires fut submergé. La cause de ces mauvais succès procedoit de l'obscurité de la nuit, & de la faute des guides

Le Prince
Maurice entre-
prend sur la
ville de Bruges,
avec singulier
succès.

du chemin. Mais dans l'armée de Philippe l'argent s'estant diminué encore une fois, on vid naistre de nouvelles mutineries. Le commencement du desordre proceda des Espagnols : & ils tesmoignerent si peu de respect pour Charles de Mansfeld leur General, qu'ils vollèrent les convois qu'on luy envoyoit. Il est vray que les autres nations de l'armée detestoient cette insolence. Mais quand leurs soldats virent qu'on accordoit aux seditionneux le payement de leurs montres, & que les pacifiques n'estoient point payez, ceux-cy imiterent bien-tost l'exemple des autres : & ayant chassé leurs chefs ordinaires, parce qu'ils ne les estimoient pas assez favorables à leur desordre, ils choisirent pour souverain chef le plus abjet & le plus méprisable soldat de toutes les bandes, qui se soulmirent incontinent à luy d'un commun accord. Ce miserable donc tient entre ses mains la mort & la vie de ses compagnons : mais en se rendant redoutable à chacun d'eux, il les craint tous aussi. Car il ne commande que pour un temps ; il ne vit mesme que pour un temps, & se trouve également en danger soit qu'il accepte le commandement, ou qu'il le refuse. Ainsi lors que ces mutins si farouches & si enragez s'imposent eux mesmes des loix telles quelles, & se conduisent avec un ordre & un conseil, où il se trouve encore quelqu'un qui punit leurs fautes ; ils confessent tacitement que le droit est necessaire ; & se rendent presque en mesme temps les ennemis & les tesmoins de son autorité. La lesine trop soudaine des Espagnols qui gouvernoient les finances, avoit fourni de nouvelles matieres aux mécontentemens de la soldatesque ; en ce qu'on avoit aboly à l'épargne ces augmentations de paye que le Duc de Parme avoit introduittes pour recompenser ceux qui faisoient de belles actions, ou quelquefois pour gratifier ceux qui estoient en quelque faveur. Cependant le feu de ces tumultes, qui ne se nourrissoit que par les rapines & par les contributions, n'avoit pas seulement embrasé les Provinces du voisinage de France ; mais il s'estoit glissé parmy les garnisons d'Allemagne, où les habitants de Nuys voyant qu'une partie de la leur estoit sortie pour aller à la picorée, chasserent aussi le reste, & demeurèrent les maistres de leur ville. Ces soldats chassez se rangerent parmy les bandes des autres mutins du mieux qu'il leur fut possible : & servirent d'exemple à leurs compagnons de tesmoigner une autrefois, en de pareilles rencontres, moins d'avarice ; ou plus de prudence & de valeur. Sepr compagnies qui estoient en garnison dans la ville de Rhinberk, s'estant aussi mutinées, n'eurent pas un chef pour les commander à la maniere des autres ; mais ils composerent un Senat de vingt un soldats, que l'on changeoit de temps ; cette dignité n'estant pas perpetuelle. Sous l'autorité de ce Senat ils exigeoient les contributions des campagnes circonvoisines avec une plus excellente discipline, que celle qu'ils avoient auparavant pratiquée sous le commandement de leur veritable Gouverneur : & lors que le revenu de ces exactions, continuées quatorze mois durant, se fut trouvé monter à pres de cent mille florins, Herman de Herenberg traita avec eux, aux conditions qu'une partie de cette somme leur seroit imputée sur les montres qui leur estoient deues, & qu'ils payeroient le reste au Gouverneur moyennant l'impunité qu'on leur accorda. Dans cette occasion plusieurs blâmerent la negligence de l'Archevesque de Cologne, veu qu'en faisant quelque raisonnable dépense, il luy eut esté facile de recouvrer cette ville qui luy appartenoit, & le Duc de Parme luy avoit desja accordé une condition presque semblable : mais ce Prelat s'estant excusé sur ce qu'il falloit attendre l'arrivée de l'Archiduc Ernest d'Autriche,

1593.

*Sedition des
soldats du Roy.**Gouverne-
ment des soldes
russes.**Herman de
Herenberg les
apaisa.*

1593.

Flotte des Confédérés enfoncée auprès de la Flie par la tempête.

il luy fut bien difficile de dissimuler par quelle considération il estoit retenu. Les Conféderez estoient exempts de toutes ces sortes de maux : mais la rigueur du ciel les persecuta d'une autre maniere, car sur la fin de l'année leur flotte composée de cinquante navires estant à l'ancre proche de la Flie, dans le dessein de faire voile en Italie, une tempeste enfonça tous ces vaisseaux parmy des Isles & des guez, où il estoit impossible de les secourir; & remplit tous les rivages prochains de naufrages & de tristesse.

1594.

L'Archiduc Ernest d'Autriche est fait Gouverneur des Pays-bas.

L'arrivée de l'Archiduc Ernest d'Autriche, envoyé pour gouverner les Pays-bas, signala le commencement de l'année suivante, qui fut fatale pour luy, & extremement affligeante pour les Espagnols. Car on leur osta la Frise; on les chassa de la France; leurs armes n'éprouverent que du malheur; leurs negociations de paix ne receurent que des affronts, enfin leur gouvernement se vid incessamment persecuré par les broüilleries & par l'indigence; tandis que l'estat de leurs ennemis estoit pompeux & fleurissant. Si bien que toutes ces diverses infortunes apportèrent à l'Archiduc un dégoust de la vie, & rendirent sa mort comme nécessaire. Les affaires de Turquie, l'argent qui n'estoit pas encore prest, & le mal des gouttes, auquel il estoit sujet, avoient retardé quelque temps son arrivée. Les solemnitez de sa reception s'acheverent avec de si grandes marques de joye de la part des Provinces royales, qu'elles n'en avoient jamais tesmoigné de plus parfaite en faveur de leurs propres Princes, dans la plus grande prosperité de leurs affaires. Et ces peuples estoient maintenant si accoustumés à la patience, que la moindre esperance de soulagement qui s'offroit à leurs misères, leur tenoit lieu d'un grand bonheur. Ils disoient dans cette occasion qu'ils n'auroient plus la honte de voir le Comte de Mansfeld sous une vaine apparence d'autorité servir de jouët aux ennemis & aux siens mesmes: & qu'au lieu d'un vieillard imbecile on leur donnoit pour Gouverneur un Prince des plus nobles de l'univers. Ils se flattoient tellement de cet honneur, qu'il leur sembloit desja qu'on leur eut restitué leurs anciens privileges: puisque suivant la coutume du païs, celui qu'on avoit commis à leur gouvernement, estoit ensemble allié & parent du Roy. Ils se souvenoient que le Duc d'Albe & Requesens avoient aigry la guerre par la puissance estrangere qu'ils avoient exercée. Que le Duc de Parme avoit quelquefois attiré les reproches des Belges à cause de son païs; quoy que d'ailleurs il ne leur fut pas desagréable. Que Jean d'Autriche, qui veritablement estoit fort du sang royal de quelque façon que ce fut, avoit manqué de moderation plustost que de l'affection du peuple. Mais qu'enfin on voyoit commettre au gouvernement un veritable fils d'Empereur: lequel apportant avec luy l'integrité naturelle aux Princes d'Allemagne, sans aucune impression de haine, estoit bien plus propre à retablir la concorde des peuples. Il avoit gouverné pour l'Empereur Rodolphe son frere les deux Hongries, & les autres dernières Provinces de l'Empire: & s'estoit veu merveilleusement aimé de ses sujets à cause de l'affabilité qu'il tesmoignoît aux peuples de son gouvernement, & des douceurs du repos qu'il leur faisoit goûter; sans avoir engagé les ennemis aux hostilités, sans y avoir esté engagé par eux. Mais à la fin le Turc ayant voulu troubler ce repos, l'Archiduc avoit esté retiré des occasions sanglantes, & jugé plus propre à accommoder les affaires Belges: les peuples estant las de la guerre; & le Roy connoissant assez que de quelque façon qu'on fît la paix, elle tourneroit tousjours au profit du Prince. Il est vray que la gravité que l'Archiduc fit paroître dans ses mœurs, passa pour orgueil

Il est reçu avec grand applaudissement des Belges.

orgueil dans les sentimens du peuple : mais au reste (comme c'est l'ordinaire des Alemans) ce Prince n'étant pas au dessus des affaires, se laissoit aisément conduire par les ordres, ou par les conseils qu'on luy donnoit. Et dans cette mediocrité de genie, il avoit tellement plu à Philippe, que ce Monarque fit toutes sortes d'efforts pour luy pouvoir donner sa fille en mariage avec la couronne de France; par l'entremise des Ambassadeurs qu'il avoit envoyez à l'assemblée des Estats de ce Royaume : joint qu'il apprehendoit que si cette Princeesse qu'il espettoit faire Reine de France, eut esté mariée à un François, & qu'en suite la mort des enfans nassés de Philippe fut arrivée, le Royaume d'Espagne ne fut devenu un Estat dependant de celui de France. Mais le ciel en ordonna autrement, puisque par des sentiers divers il fit enfin monter Henry de Bourbon sur le thrône.

Il y avoit long-temps que ce Prince se faisoit de voir que malgré sa naissance, qui l'avoit destiné pour la couronne, on l'en eut rejezté si loin par le seul pretexte de la religion : & comme aussi plusieurs Princes luy protestoient que cette raison les empeschoit de prendre son party, lors qu'il venoit à considerer que ses forces estoient presque épuisées, & que ses ennemis estoient assez proches de leur dernier but, il demouroit merveilleusement en suspens : & sur tout parmy la diversité des conseils qu'il recevoit de ses plus chers confidens, dont les uns luy representoient l'honneur que la persévérance apporte en matiere de Religion, & les autres l'utilité publique.

Enfin soit qu'il creut que rien ne devoit estre plus saint pour luy que le repos de son royaume, soit qu'il eut plustost embrassé par coustume que par jugement la premiere voye qu'il avoit suivie, il receut l'instruction Romaine. Ce qui toucha si peu les Espagnols, qu'ils ne laisserent pas de continuer contre luy la guerre, & leurs haines durèrent plusieurs années. Et il n'y avoit pas long-temps que par le moyen du Duc d'Aumale quelques villes de Picardie, voisines de la frontiere de Pais-bas, avoient presté le serment d'obeissance au nom de Philippe; lequel dans Rome même employa toutes sortes d'efforts & de menaces pres du Pape Clement, & des plus puissans de son Conseil, pour empescher que la conversion du Roy de France n'y fut admise, taschant de faire passer ce Prince dans sa Religion pour un deserteur & pour un hypocrite tout ensemble. Il est vray que d'abbord Henry fut tenu pour suspect, tant par le party qu'il avoit quitté, que par celui qu'il embrassoit : mais bien-tost apres par un salutaire temperament qu'il sceut apporter à toutes choses; en accordant à ceux de la Religion Romaine les plus grandes charges, & à ceux de la nouvelle, un libre exercice de leurs ceremonies, & quelque part dans les dignitez; il surpassa toutes les esperances qu'on avoit conceûes de luy : & malgré les anciennes dissensions du Royaume, il reconcilia tous les esprits, hors quelques uns qui ne sçavoient pas connoître l'avantage qu'ils recevoient, & que le desir de s'aggrandir & de se vanger rendoit insatiables. Incontinent le commerce ayant commencé à se retablir par une treve; & (comme il arrive ordinairement) la douceur du repos ayant charmé la populace; les plus puissantes villes, & Paris leur capitale, rentrerent dans l'obeissance; & mesmes les chefs de la rebellion : tant à cause de la discorde qui regnoit entre eux, que par la crainte qu'ils avoient d'une domination estrangere. Le Duc du Maine étant venu à Bruxelles, les Espagnols furent d'avis de l'arrester prisonnier, parce qu'il estoit trop contraire à leurs desseins : mais l'Archiduc Ernest, loigneux de sa reputation, s'opposa fortement à cette supercherie : toutefois elle servit d'avertisse-

1594.

*Philippe luy
vout donner sa
fille en maria-
ge.*

*Henry de
Bourbon ayant
receu la Reli-
gion Romaine,
passa heureu-
sement tout
son royaume.*

1594.

ment au premier chef d'une des factions du royaume, pour l'inciter à faire son accommodement avec le Roy. Il y avoit encore quelques chefs dans le même party, qui par leur ambition ou par les artifices d'Espagne retardoient la paix generale & leur propre avancement : mais sur tout la Picardie se monroit opiniastre dans le dessein de broüillir ; & cette Province estoit secondée tant par quelques autres pais des environs, pareillement portez à la sedition à cause du voisinage de l'Artois & du Hainault, que par les forces des Espagnols. Et dès l'entrée du printemps Charles de Mansfeld ayant esté envoyé à la guerre en ces quartiers, mit le siege devant la Capelle l'une des plus importantes places de la Tierasche : mais comme il estoit sur le point de forcer les remparts, le fossé se trouvant à sec, elle traita de sa reddition. Bien-tost apres le Roy Henry s'estant aussi avancé dans la même Province avec de puissantes troupes, assiegea la ville de Laon, devant laquelle il passa l'Esté ; & apres avoir repoussé Mansfeld, qui s'estoit approché pour faire lever le siege, il rangea la ville sous son obeissance.

Il garde alliance avec les Confederes.

Les Estats des Provinces Unies avoient fourni de l'argent au Roy Henry, à condition qu'il porteroit ses armes dans les Pais-bas : ce qui avoit donné de la jalousie à la Reine Elisabeth ; parce qu'elle n'estoit pas fâchée de voir ces peuples embarrassez dans une guerre, dont elle connoissoit bien que la fin seroit aussi celle du respect qu'on luy portoit ; & du besoin qu'on avoit de son assistance. Mais lors qu'on eut appris en Hollande & en Angleterre, que ce Prince avoit quitté sa Religion, comme d'ordinaire ces sortes d'avantures sont celles qui exercent le plus les entretiens & le libre jugement de tout le monde ; cette nouvelle excita de l'indignation & de l'horreur dans la plupart des esprits : mais ceux d'entre ces peuples qui suivoient la Religion Romaine, espererent que ce nouveau succès pourroit servir à leur procurer un libre exercice, & à les associer dans l'usage public : & que comme la France en cela avoit suivy l'exemple de l'Alemagne, les autres nations pourroient suivre aussi celui de la France. Neantmoins & l'Angleterre & les Provinces Unies ne voulurent conserver leur alliance avec Henry, que pour les affaires temporelles seulement : & pour ce qui concernoit le spirituel & les interets de la Religion, chacun en disposa suivant la coutume desja establie.

Les Confederes defendent que leurs sujets ne soient imbus de mauvaises opinions.

Mais cependant les Estats, sçachant que leurs ennemis ourdissoient de secrettes menées contre leur Republique, defenderent par un edit que l'on ne fist courir entre les mains du peuple aucun livre suspect ; & que ceux qui enseigneroient la jeunesse, ne luy laissassent imprimer dans son esprit aucune opinion pernicieuse : ce qui fut cause que l'Espagnol employa tous ses efforts à faire la paix, tandis qu'ils employoient les leurs à faire la guerre. Et parce que l'on avoit fait courir le bruit, que l'Archiduc augmentoit son armée par de nouvelles troupes, pour rendre son nouveau gouvernement plus renommé & plus redoutable tout à la fois ; les Estats envoyèrent en Angleterre & en Alemagne faire une levée de quatre mille fantassins avec quelques cavaliers ; & cette soldatesque fut amenée par un chemin si seur, que les ennemis ne le peurent decouvrir : estant allez inutilement vers le Rhin pour la rencontrer, & pour luy empêcher le passage. Au contraire les levées de l'Archiduc furent troublées tant par le manquement de finances, où il se trouvoit, que par plusieurs autres accidens. Car le regiment de François de Saxe Lauwenbourg, qui s'assembloit peu à peu dans les campagnes de Munster, ayant esté rencontré par des troupes Hollandoises, les uns furent de-

Nouvelle levée de soldats par les Confederes.

Levée de l'Archiduc empêchée.

faits

faits & les autres escartez : mais du depuis ceux-cy s'estant réjoints, le Comte d'Oldenbourg ne leur voulut pas permettre de passer par ses terres. Le Prince de Chimay avoit aussi assemblé quelques troupes de Walons & de Flamens ; leur ayant fait espérer qu'ils seroient conduits dans les garnisons des villes : mais l'ots qu'on eut commencé à les conduire dans l'armée de Verdugo, la plus grande partie s'enfuit, & le reste petit par les maladies & par la disette. Un autre régiment de Swartzenbourg fut aussi défait entre Carpen & Aix la Chapelle, par les troupes ennemies & par les paysans, & le reste alla faire la guerre en Hongrie. Ainsi la nouvelle soldatesque de Philippe ayant été chassée, & la vieille se montrant desobeissante, il rabattit beaucoup de la haute espérance qu'il avoit conçue, de voir trente mille hommes dans ses armées faire séparément la guerre au delà & au deçà du Rhin. Quant à l'Archiduc, il est vray que sa venue avoit été souhaitée avec toute sorte de passion : mais lors que par sa présence son humeur oisive, son inclination pour les folles amours, & ses maladies furent venues à la connoissance du peuple, il tomba dans un tel mépris, que l'on composa mesmes contre lui plusieurs vers satyriques : & sa mauvaise réputation s'accroît encore sur tout parmy les Belges du party royal, lors qu'il entreprit de mettre des garnisons Espagnoles dans quelques unes de leurs villes, & ceux de Namur & de l'Isle en refusèrent avec beaucoup d'opiniâtreté.

*Ernesto mal-
grisé par les
Belges.*

A l'entrée du Printemps les Confederez mirent leur armée en campagne, après avoir secrettement & inutilement formé deux entreprises contre deux villes dont la conquête eut été d'une extrême conséquence pour le party. La première étoit celle de Bolduc, qui n'avoit pas accoustumé de se rendre fort favorable à ces sortes de tentatives : mais elle ne fut garantie que fortuitement, parce que comme les soldats y entroient, la chute d'une pierre éveilla le corps de garde. Le second stratagème avoit été dressé contre la ville de Mastricht : mais outre le malheur qui le troubla, il y eut aussi de la faute de la part de ceux qui le conduisoient ; parce que les Capitaines envoyez devant dans un navire par le Prince Maurice, prirent l'épouvante d'eux mesmes, & que les soldats qui les suivoient, & qui connoissoient assez les chemins, étoient plustost accoustumés au pillage qu'aux belles actions. Si ce n'est qu'on veuille dire que nous sommes aussi peu maîtres de nostre courage que de nos succès, & qu'il se rencontrent quelquefois des occasions où les mesmes hommes, qui s'étoient toujours montrez auparavant courageux & intrepides, se trouvent subitement frappez d'une terreur panique, & remplis d'une poltronnerie comme fatale. De là le Prince prit la marche outre le Rhin, pour aller mettre la dernière main à tant de belles actions qu'il avoit déjà faites dans la Frise ; où les troupes du Comte Guillaume de Nassau, & les nouvelles levées vinrent ensemble se joindre à lui ; le Comte de Hohenlo ayant été laissé à Bommel, pour garder la Hollande & les environs. Quelque temps auparavant, les glaces de l'hiver n'étant pas encore fonduës, les soldats de Verdugo avoient assailli Delphzile, chateau situé sur la rivièrte d'Ems, & leur premier effort ayant été commencé avec un grand silence, ils s'étoient portez tout à coup à d'horribles cris, afin de causer un plus grand effroy ; car en effet leur arrivée avoit été si impreveuë, qu'étant déjà montez sur une levée maritime qui joignoit le rempart, ayant été tirée hors du fossé par une extrême ignorance d'Architecture, ils s'étoient attachez contre les soldats du chateau à un combat, dont l'événement demouroit encote incertain, parce que l'allarme avoit été trop sou-

*Deux entre-
prises inutiles
contre Bolduc
duc & Ma-
stricht.*

*Les Espagnols
attaquent
Delphzile sans
effet.*

daine.

1594.

daïne. Mais enfin un navire prochain ayant fait avancer quelques mousquetaires en cet endroit, le courage des renans augmenté par ce secours, repouilla les assaillans avec beaucoup de meurtre. Ehvinton ce temps ceux de Groningue envoyerent des Deputez & des presens à l'Archiduc, pour le prier de ne differer pas davantage de les assister, puisque la ruine de leur ville & celle de tout leur pais estoit si proche : & qu'on leur avoit promis tant de fois que le Gouverneur general seroit tousjours prest de marcher en person ne à leur secours, & de mener avec luy toutes les forces de l'Estat quand le besoin le desireroit. Mais comme le Prince Maurice sçavoit bien que les Espagnols craignoient plus pour le Brabant que pour la Frise, & que d'ailleurs une bonne partie de leurs troupes estoit engagée dans la guerre de France, il ne laissa pas de marcher vers Couvorden ; non seulement parce que c'estoit son chemin, mais parce qu'il estoit resolu de combattre si la necessité le desireroit. Il avoit dixsept mille hommes d'infanterie, qu'il separa en sept bataillons, au milieu desquels il disposa quelque partie de la cavalerie, mais la plus grande partie enfermoit l'arrieregarde. Et la raison de ce nouvel ordre estoit, que comme Verdugo mettoit la plus grande assurance en ses cavaliers, s'ils venoient attaquer l'armée du Prince, les picquiers qui estoient à la teste avec quelque artillerie, repousseroient les gens de cheval, & puis quand cette cavalerie seroit à derriere rompuë, celle du Prince surviendroit pour la renverser. Au flanc droit de l'armée le Prince avoit mis les chariots & les convois qu'il faisoit conduire aux assiegez : le flanc gauche estoit couvert par le canon & par la riviere du Vidre. Verdugo de son costé avoit mis son armée en bataille assez proche de ses forts : tant pour reconnoistre l'assurance & les forces des ennemis, dont il luy seroit facile de se garder ayant son azyle si prochain : que pour combattre si l'occasion s'en presentoit. Le Prince estoit en doute lequel luy seroit le plus expedient, ou de fortifier les marécages pour passer jusqu'aux assiegez, ou d'attaquer les forts de l'ennemi : mais lors que Verdugo vint à considerer, que ses troupes estoient affoiblies par une longue disette, & qu'il vid mesme que l'approche du peril semoit de la division entre elles, il fit secrettement retirer les vieux regimens du Duc de Parme, durant le silence de la nuit, vers Oldenisele, où il prit son poste : & au lieu de la solde qu'il leur devoit, il les paya du butin qu'ils firent dans les campagnes d'Allemagne, & dans tout le reste de ce pais qu'ils pilloient d'autant plus avidement, qu'ils sçavoient bien que dans peu leurs ennemis en seroient les maistres. Il fit aussi conduire quelques uns des soldats de son armée au delà de la riviere d'Ems, où la ville de Lingen tenoit pour le party du Roy : & mesme il en envoya encote quelques autres à Groningue, afin qu'ils retinssent dans le devoir l'inconstance du menu peuple ; & qu'ils ne permissent pas, s'il survenoit quelque accident, que l'on prist trop soudainement l'alarme. Lors que la venue du jour eut decouvert la fuite des Espagnols, en faisant voir que leurs forts estoient abandonnez, & apres que les assiegez de Couvorden, & ceux qui les avoient secourus, se furent entresaluez & rejouis ensemble de leur bon succès, le premier soin où l'on s'appliqua fut, suivant la resolution prise auparavant, d'aller pousser à bout la ville de Groningue, que les années dernieres avoient desja commencée d'ebanler ; quoy qu'elle fut extremement bien fortifiée de remparts & de bastions, qu'il ne luy manquast ny vivres ny munitions de guerre, & que mesme plusieurs des principaux de Frise, sçachant bien qu'elle attireroit à elle tout le commerce de ces pais là, aymassent mieux l'avoir pour ennemie

*Verdugo leva
le siege de Cou-
vorden à l'ad-
vancement du
Prince.*

nemie que pour associée. On commença donc à y faire conduire le canon par la mer : après avoir laissé un regiment à Zutphen, pour amuser l'ennemy s'il en estoit besoin, & envoyé la cavalerie fermer les passages de Stenwic, de Couvorden, & de la Bourtang. Après quoy le Prince Maurice entra dans ces campagnes encore humides du sang des siens : car il tiroit son origine de Saxe du costé de sa mere; & plusieurs Saxons avoient auparavant perdu la vie au siege de Zutphen, dont après beaucoup de travaux ils avoient esté obligés d'abandonner la malheureuse possession. Certes il n'avoit pas peu coûté aux oncles paternels du Prince, d'avoir allumé la guerre civile en cette contrée : & les vieillards qui avoient vécu des ce temps-là, où Adolphe de Nassau teignit de son illustre sang les dépouilles qu'il avoit conquises du Comte d'Artemberg tué de sa main; & vid'échoier par sa propre mort les premiers succès de ses armes. On reconnoissoit encore ces mêmes châteaux où Louys de Nassau s'estoit si long-temps arresté inutilement, pour attendre que les habitans de Groningue quittassent le party Espagnol; & se portassent tout de bon à favoriser la liberté des peuples. Et assez proche de là on remarquoit aussi Lemmingue; & ce rivage que la mort de sept mille hommes avoit rendu detestable. Cependant le Prince Maurice & le Comte Guillaume de Nassau, qui commandoient tous deux ensemble sans aucune discorde ny jalousie, afin de surpasser la gloire de leurs oncles en ces pais-là, & d'expier les mauvais presages dont il sembloit estre rempli, designerent à l'entour de Groningue les quartiers du siege, & prirent le leur en un endroit où elle semble tourner le dos à la Frise, pour regarder les larges champs de l'Alemagne. Sans doute il n'y a point de lieu en toute la place mieux fortifié que celui-là, soit pour les tours & les bastions attrachez aux remparts, soit pour les boulevarts & les autres defenses qui sont aux dehors. Mais avant que j'entreprenne de décrire le siege de cette illustre ville, il me semble qu'il ne sera pas mal à propos que je declare quelle est la situation de ce pais, & l'origine de ces peuples qui se rencontrent assez souvent dans cette histoire; puisque nous n'avons point encore traité de toutes ces choses.

Le Prince assiege Groningue.

Les nations d'outre le Rhin qui sont enfermées par la riviere d'Em, ont sans doute une reputation tres-ancienne. Il est vray que leur premiere origine, aussi bien que celle de la plupart des autres peuples de ces climats, a veu sa connoissance embarrassée de beaucoup de fables, avant que l'Empire des Romains, s'estant estendu jusqu'en ces pais-là, en nous laissant la memoire de leurs faits d'armes, nous eust aussi donné quelque instruction de leurs autres affaires. Ce fut alors, que la vaillance & la fidelité des Frisons commencerent à se rendre celebres : & l'on entendir un peu plus tard prononcer le nom des François, parce que ceux-cy estoient appelez Saliens; à cause d'une riviere que l'on nommoit autrefois Sal, d'où les loix Saliques ont tiré leur nom, & laquelle on croit avoir esté du depuis nommée Isal ou Ysel, par une augmentation de syllabes. Or quand je parle des fondateurs de ces nations, j'entens aussi parler de ceux de toute l'Alemagne dont elles font partie; & l'antiquité a tousjours tenu pour certain, que ceux qui habitoient ces pais en estoient originaires; c'est à dire, que dès le temps que la premiere race des mortels, incitée ou par l'ambition, ou par l'augmentation des familles, commença à tenter les mers pour chercher de plus amples demeures, il y eut quelques-uns de ces premiers hommes à qui ces dernieres extremités de la terre escheurent en partagé. Je croirois bien toutefois, qu'o

La situation & l'origine de ces peuples.

1594.

depuis ce temps, lors que les Normans & les Saxons, avec leurs flottes épouvantables se mirent à ravager toutes les costes de l'Océan, ils se déchargèrent sur ces bords d'une partie des leurs, qui s'y estant attestez, y formerent par de nouvelles loix, & de nouvelles coustumes, un nouveau corps de gouvernement; & qu'en suite ceux-cy à l'exemple de leurs ancestres. Mais sur tout, c'est une chose qu'on doit bien remarquer, que l'establissement de deux Royaumes, sçavoir de celuy des François en la Gaule, & de celuy des Anglois en la grande Bretagne, a pris sa source de ces premiers peuples & de leur voisinage. Je ne puis pas dire assurément par quelles maximes dans ces siècles encore barbares, ils gouvernoient leurs Estats & leurs Republiques: mais je juge que vers les derniers temps ils estoient commandez par des Roys. Ce n'est pas que sous ce nom de Roys ils voulussent designer une puissance souveraine & infinie: car ils reconnoissoient seulement une sorte de Republique, où l'autorité absolue estoit entre les mains du menu peuple & du Prince, comme il se pratiquoit desja chez tous les Alemans. Mais depuis que l'Alemagne & la France eurent esté unies sous un mesme empire, & qu'en suite cette grande Monarchie eut esté divisée, les peuples qui tenoient un milieu de situation entre ces deux regions principales, tâchèrent à se rendre libres, tandis que d'autre part les Princes tâchoient aussi à les retenir toujours sous leur domination. Ce qui fut cause de plusieurs broüilleries, & qu'il ne se trouva rien de constant parmi eux dans la maniere de gouverner. Car bien qu'ils eussent receu la Religion Chrestienne, neantmoins comme ils suivoient de differens dogmes, cette diversité desunissant les esprits, desunit aussi l'ancienne forme du gouvernement: parce que les uns sous une apparence de pieté se soumettoient à l'obeissance des Ecclesiastiques, tandis que les autres plus prudents aymoient mieux se soumettre à un Prince guerrier, qui fust capable de les defendre contre les Barbares, qui les menaçoient par mer & par terre: ce qui fut cause de les engager à plusieurs guerres les uns contre les autres. Et mesme depuis que les differens de la Religion eurent esté accommodez, leurs discordes temporelles ne laisserent pas de s'exercer toujours par divers moyens: c'est à dire tantost par la force ouverte, & par le fer & la flamme; tantost par des artifices couverts & des pretextes de Religion. De là vint que dans la Hollande & dans la Zelande, les Evêques & les Comtes s'estant trouvez en dissension, s'emparerent chacun des terres les plus proches d'eux, & le plus à leur bien seance, selon que les occasions s'en presentoient de part & d'autre. Car premierement il se trouva que d'un costé le païs de Zutphen fut adjouté à la Gueldre par cette voye: & de l'autre ce païs que l'on nomme en general la Ptoince d'Over-Yssel, divisé en trois contrées particulieres, qui sont, Salant, Twent, & Drent, vint en la puissance des Evêques d'Vtrecht. Quant aux Frisons, cette partie de leur païs qui est entre la rivierte de la Flie, se vid apte de longues rebellions range sous la domination, & sous les coustumes du Comté de Hollande: mais l'autre partie, qui est au delà des lacs, ensanglanta tous ces divers rivages par de divers combats tres-cruels, & ses peuples furent plus souvent vaincus que domtez: parce que les Princes de Hollande s'opiniastroient à ne vouloir pas commander à demy, & ceux-cy à conserver leur ancienne liberté, qu'ils disoient avoir esté confirmée par les ordonnances des Empereurs. Ainsi lors qu'ils tenoient leur Conseil public, ils choisissoient parmi le nombre de leurs citoyens un souverain directeur de toutes les affaires, à qui ils don-

ROIENT

noient le nom de Podedstat. Mais entre toutes les villes de Frise celle de Groningue a toujours été merveilleusement forte : & sa situation, tant à cause de la rivière d'Ems, que du voisinage d'Alemagne, est extrêmement commode : de sorte que sa grande puissance jointe à la fierté d'humeur, qui est naturelle à ses habitans, fut autrefois cause qu'ils entreprirent non seulement de se rendre maîtres de tous les Frisons, mais d'estendre leur domination jusqu'à la rivière d'Ysel. Toutefois les succès de la guerre n'ayant pas répondu à leurs esperances, cette ville borna son commandement entre la rivière d'Ems & celle de Lawers, & rendit son joug extrêmement rude à tous les dépendans de sa juridiction ; car ses habitans ne permettoient point à ceux des environs de transporter aucunes marchandises, si elles n'avoient auparavant été exposées en vente dans leur ville. Après que ce droit se fut assez estably, tant par divers traittez, que par le droit qu'une longue jouissance peut acquérir, ils rechercherent l'appuy de plusieurs Princes estrangers, qu'ils changeoient souvent pour d'autres ; & auxquels sous le nom de protecteurs ils payoient quelque tribut : en sorte neantmoins que leurs propres loix, & leurs anciens privileges demeuroient en leur entier. Ils trouverent quelque temps leur compte à se gouverner de la sorte, tandis que leurs protecteurs ne s'efforçoient qu'à gagner la bienveillance du peuple : mais après que le haut point où cette affection estoit montée, & la jalousie qu'elle donnoit aux privileges publics, l'eurent fait cesser, on éprouva bien-tost combien ces sortes d'exemples sont dangereux ; puisque le naturel des Princes est tel, qu'ils veulent reténir par quelque moyen que ce soit, ce qu'ils ont acquis une fois ; & que depuis qu'on a commencé à leur deférer quelque chose, si l'on vient tant soit peu à diminuer cette soumission volontaire, ils se servent de la violence pour l'augmenter. Mais l'orgueilleuse ville de Groningue, qui ne pouvoit se contenir dans la liberté, ny se resoudre à la servitude, étant d'ailleurs assez ébranlée par ses dissensions intestines, cherchoit continuellement de seconds maîtres pour se delivrer des premiers ; ce qui estoit cause qu'elle ne jouissoit jamais de cette dernière felicité, dont l'esperance met si souvent les armes entre les mains du peuple : de sorte que par le moyen de ces changemens divers, elle se rangea premièrement sous la protection des Evêques d'Utrecht : & du depuis, la crainte des Saxons luy fit rechercher l'appuy des Princes d'Emden ; en suite, celui des Princes de Gueldre ; & puis elle passa sous l'autorité de ceux d'Autriche. Mais parmy toutes ces diverses agitations elle conserva toujours sa première fierté : & le pouvoir de ces derniers Seigneurs n'empêcha pas qu'elle ne retinst encore le droit d'elire elle même ses Magistrats : à la réserve d'un que le Prince deutoit, pour presider au souverain Conseil de ces Juges, qui connoissent des matieres civiles. Enfin pendant ces dernières guerres, qui ébranlerent tous les Pais-bas, elle embrassa la domination des Espagnols, sous une apparence de liberté, & non pour aucun different de Religion, qui l'eust embrouillée comme les autres villes : car lors que la rigueur des Edits commença à persecuter les nouveaux Religionnaires, ceux-cy étant chassés de toutes parts, trouverent un refuge dans cette ville. Mais bien-tost après, s'étant émeu quelque debat entre ses bourgeois & les Gentilshommes de la campagne, les Grands des Provinces Vnies le deciderent à l'avantage de la Noblesse, soit par justice, soit par faveur. Mais l'Espagnol plus rusé, favorisoit les bourgeois ; ce qui luy acquit le gouvernement de toutes les dependances de la

1594.

ville. Et mesme cette seule raison convia ceux-cy à suivre la revolte de Renneberg, & comme le naturel de l'homme est toujours porté au desir de vengeance, pour mieux contenter cette passion & leurs vieilles inimitiez, ils abandonnerent leur Religion & l'alliance qu'ils avoient avec les autres Provinces Confederées. Toutefois, comme nous avons desja dit, ils ne voulurent point recevoir de garnison : & le Roy ayant admis cet article, leur avoit encore accordé d'autres exemptions, mais ils luy avoient aussi accordé de leur part, que trois mille hommes porteroient les armes dans la ville sous les enseignes Espagnoles & à la solde du Prince. Il y avoit aussi en garnison dans les fauxbourgs pres de neuf cents hommes de guerre estrangers : & pour ce qui concerne les vivres, l'artillerie, & la poudre, il y en avoit dans toute la place autant qu'elle en eust pû souhaiter.

*Histoire de ce
siege.*

Les assiegeans s'estoient campez assez loin de la ville, afin que son canon pût moins endommager ceux qui travailloient à fortifier le camp, tant contre les efforts de la ville, que contre ceux qui voudroient entreprendre de faire lever le siege. Il se trouve en ces lieux une plaine extremement ferme & commode, laquelle s'estend entre deux petites rivieres, dont l'une se nomme Horne, & l'autre Scutendipe : elles ont leur source dans les palus de Drent, d'où elles vont remplir les fosses de Groningue, & puis en continuant leur cours elles passent par Reidipe, pour aller se joindre aux eaux de la mer. Or comme le Prince Maurice n'avoit pas assez de monde pour enfermer toute la ville, il delibera de se servir de ces deux ruisseaux, & de les employer tant contre la ville, que contre ceux qui la voudroient secourir, en les repandant si bien deçà & delà, que tous les environs fussent changez en estangs. Car l'experience a souvent fait voir, que comme les eaux qui environnent les villes, leur servent beaucoup en ce qu'elles empêchent qu'un ennemy ne les attaque si facilement, elles leur nuisent aussi quelquefois en ce qu'elles arrestent le secours qui leur pourroit venir quand elles sont assiegées. Le Prince tira aussi divers canaux, pour faire mener son artillerie plus aisément contre plusieurs chasteaux, qui se trouvoient occupez par l'ennemy en beaucoup d'endroits de la campagne, quelques-uns desquels ayant esté abandonnez, vinrent sans peine en la puissance des assiegeans. Mais le plus considerable de tous, que l'on nommoit Adoardezyl, avant esté defendu avec plus d'opiniastreté que la saison presente ne le sembloit permettre, les soldats Confederéz apres avoir fait bonne provision de ponts & d'eschelles, l'attaquerent avec tant de chaleur dans le desir qu'ils avoient de vanger la mort de quelques-uns de leurs compagnons, qui avoient esté tuez en ce lieu un an auparavant, que mesme la capitulation ne fut plus admise, parce qu'elle estoit demandée trop tard, & que les soldats estoient montez à l'assaut sans attendre le commandement des chefs. De sorte que le meurtre fut grand, ayant mesme esté augmenté par le feu qui s'estoit mis fortuitement dans la place. Apres la prise de ce chasteau, les convois que ceux de Frise envoyoient par eau aux assiegeans, furent bien plus aisez à conduire qu'auparavant. Ceux d'Embsden leur en envoyerent aussi quelques-uns, jusqu'à ce que les menaces de Verdugo leur eussent fait craindre, que leur inclination pour le party Confederé ne se fist connoître trop visiblement. Les assiegez firent quelques sorties, & de la ville & des fauxbourgs, qui ne leur réussirent pas mal : parce que les pluyes continuelles avoient affoibly les defenseurs des nouveaux ouvrages, auxquels, par une ambition militaire, on travailloit avec plus de diligence que de precaution.

Mais

Mais bien-tôt après les assiégeans entreprirent un travail bien plus pénible, qui fut de conduire peu à peu deux mines contre une de ses portes pour l'attaquer par ses deux flancs; dont l'un estoit defendu par le bastion du rempart, & l'autre par un boulevard qui estoit au dehors. Cependant les batteries du canon estoient furieuses de part & d'autre; neantmoins les ouvrages des assiégeans résistoient aux coups en quelque sorte. Mais après que ceux-cy eurent élevé un cavalier, pour placer plus avantageusement leur artillerie, les ponts, les portes, les tours, & les maisons de la ville estoient battues en ruine. On avoit surpris des lettres adressées à Verdugo, par lesquelles les assiégez faisoient connoître que leur poudre avoit esté presque toute consumée; tant par les occasions que par le peu de soin qu'on avoit pris de la ménager. Les assiégeans les envoyèrent donc advertir, que puis qu'ils se voyoient privez au besoin du secours de leurs associés, dont les uns estoient embarrassés dans la guerre de Flandre, & les autres dans leurs seditions, & que d'ailleurs leur ville estoit si bien enfermée de tous costez, qu'il estoit presque impossible de les secourir, ils ne devoient pas attirer eux-mêmes leur propre ruine. Mais à cet avertissement si salutaire, au lieu de repartir comme des assiégez, ils repartirent plustôt comme des gens enorgueillis par le souvenir de leur ancienne reputation, & de leurs precedentes forces: & toute leur réponse fut, que les plus grands Capitaines ne les avoient jamais attaquez impunément. Neantmoins toute la ville n'estoit pas dans un sentiment egal, & elle avoit assez de sujet d'estre en dissension. Car les compagnies du menu peuple, qui se donnoient plus d'autorité dans la direction des affaires publiques qu'il n'eust esté à delirer, avoient fait attribuer aux seuls Magistrats le droit de disposer absolument de toutes choses. C'est pourquoy dès que ceux-cy eurent preveu le siege, ils avoient envoyé des Deputez aux autres villes du party royal pour en tirer du secours: mais elles ne se mirent pas beaucoup en peine de les secourir dans ce danger. Car comme leurs habitans, qui ne tedoutoient rien de pareil, n'avoient point de plus grand soin que celui d'acquiescer les bonnes grâces du nouveau Gouverneur, ils estoient capables de prodiguer leur argent, & non pas de l'employer avec utilité. De sorte qu'après cette mauvaise économie, il arrivoit ordinairement que leur indigence leur faisoit perdre les plus belles occasions. Dans cette difficulté, quelques-uns des habitans de Groningue furent d'avis de livrer la ville au Duc de Brunswick, & le Comte de Hohenlo leur avoit proposé cet expedient, esperant si l'affaire succedoit, que la Lieutenance du Duc luy seroit donnée: mais bien-tôt après, les Confederez ayant assiégué la ville, cette esperance fut interrompue. Dès le commencement du siege il s'estoit souvent tenu des conferences entre les assiégez & les assiégeans, tantost pour le sujet de la sepulture des morts, tantost pour celui de la rançon des prisonniers, & tantost sous d'autres pareils pretexts. Il se fit mesme une treve pour peu de jours: & ceux de la ville demandoient qu'on la continuast jusqu'à ce qu'ils eussent eu une réponse certaine de Bruxelles; mais on leur refusa cet article. Le principal de leurs Magistrats estoit un nommé Iorke, lequel ayant esté Consul auparavant, commandoit maintenant à la soldatesque de la ville. Il s'opposoit obstinément à la paix, & se voyant secondé par la voix des Iesuites, il avoit attiré à sa devotion les plus necessiteux de la populace, qui n'avoient rien à craindre, ny à esperer. Ceux-cy donc menaçoient hautement de mener main basse tant sur les mediateurs envoyez par les ennemis, pour inciter le peuple

à quelque accommodement, que sur tous ceux de la ville, qui témoigneroient de l'inclination pour la paix. Et ces seditieux joignoient quelquefois à leurs menaces plusieurs brigandages & des meurtres mêmes : toutefois les galeries & les autres pareils ouvrages, que les assiégeans préparoient contre la ville, luy faisoient apprehender l'assaut prochain. Mais sur tout l'obscurité de la nuit en rendoit la face effroyable, lors qu'elle estoit meslée avec la clarté des grenades & des autres feux qu'on y jettoit. Car les habitans, qui se joignoient tous ensemble pour venir defendre de cet embrasement leurs familles, estoient eux mêmes devorez par la flamme, ou déchirez par les boulets du canon. Si bien qu'à la fin ne sçachant plus de quelle façon repousser tout à la fois les perils de leurs maisons, & ceux de leurs propres personnes, ils templissoient toute la ville d'effroy & de plaintes. Au contraire les Ecclesiastiques, & ceux qui estoient à la solde d'Espagne, donnoient le nom de confiance à la convoitise, qui leur faisoit preferer leur propre interest à ceux du public : & dans le soin de conserver leurs revenus & leurs payes, en conservant la ville à l'Espagnol, ils avoient appellé la garnison des fauxbourgs, qui s'efforçoit d'entrer par la voye des fossés en les traversant avec de petits batteaux : mais les autres habitans empeschoient cette entrée. Et la diversité des intentions avoit emeu une sedition, qui commençoit à causer quelques meurtres : mais aussi-tost la crainte, qu'ils avoient tous egalement de leur ennemy commun, fit cesser ce tumulte. Cependant le Prince Maurice, desirant les presser de plus en plus par une guerre qui les portast à la paix, fit attaquer par la mine le plus grand des boulevarts de la ville, qui fust entre ses fossés & les assiégeans ; à l'entour duquel on temarquoit encore quelques traces de l'ancienne citadelle, que le Duc d'Albe avoit bastie en cet endroit. Et apes que le fourneau eut esté achevé, & toutes choses secretement préparées, afin de cacher de plus en plus aux assiégez ce danger par l'apparence d'un autre, il fit joier le canon pour abattre une partie des fortifications de ce boulevard, & avancer ses soldats comme s'il eust voulu le prendre par force. Incontinent tous les habitans accourent à la defense : & les assaillans s'estant retirez comme s'ils eussent cédé à l'effort de ce grand nombre, on met le feu à la mine. Alors toute cette lourde masse de fortifications ayant sauté en l'air, la multitude fut jetée deçà & delà, les uns dans les fossés, & les autres proche du camp, outre plusieurs qui furent engloutis par une grande ouverture de terre que la mine avoit faitte. En mesme temps quelques troupes Escossoises, qui s'estoient avancées dans les ruines du boulevard, taschoient de là d'entrer dans la ville à la suite de ceux qui s'y retiroient : mais les assiégeans ayant rompu la planche qui servoit de pont, les Escossois ne pûrent passer. Neantmoins ils se rendirent maistres de ces mazes, & y firent un logement ; se servant de sacs templis de sablon pour se mettre à couvert des mousquetades. Desja tous les soldats assiégeans estoient dans une extreme impatience de passer plus outre, & de livrer l'assaut à la ville : ils disoient que c'estoit la seule place que l'on pouvoit veritablement accuser d'avoir pendant quatorze ans consumé par la guerre tous les pais Beligiques, qui sont au delà du Rhin : que tant de chasteaux ruinez, tant de campagnes rendues desertes, enfin tant de sanglans combats qu'elle avoit causez, demandoient la punition de ses crimes : que son chastiment serviroit d'exemple aux autres villes, pour empescher à l'advenir que par une vaine opiniastreté, elle ne retardassent la juste victoire des soldats, en offensant les chefs mêmes par des respon-

arrogantes. Que le Prince Maurice trouveroit de la gloire à se servir du droit de la guerre contre une ville rebelle, qui triomphoit encore aujourd'hui des meurtres & des dépouilles de ceux de sa race. Que quand mêmes il seroit résolu de préférer l'intérêt public à la vengeance des outrages que ses ancêtres avoient soufferts; néanmoins il n'y auroit aucune apparence de conserver cette ville, qui s'étant rendue insupportable à ses voisins, & indomptable aux loix, ne permettoit pas d'espérer qu'elle fust jamais fidèle à la liberté des Provinces Unies; puis qu'au contraire on devoit croire, qu'elle entreprendroit quelque jour de les ruiner si elle pouvoit, ou sinon, qu'elle ne subsisteroit que pour leur apporter de l'infamie. Tous les soldats parloient ainsi ouvertement & d'une commune voix; mais chacun d'eux en son cœur attendoit sa part du pillage de cette ville si opulente. Neanmoins le Prince & les Sénateurs, qui estoient avec luy, jugerent que pour achever heureusement les autres entreprises de la guerre, il ne falloit pas accoustumer les soldats à la cruauté & à la licence. C'est pourquoy on écouta les prières des assiégés, & leur députation, qui estoit composée de divers ordres du peuple, & même d'Ecclesiastiques; & laquelle étant sortie hors des murailles rangea la ville & toute sa juridiction, sous celle des Provinces Unies, pour composer une partie du corps de cet Estat, & jouir des mêmes privilèges que le reste des Confédérés. On laissa une garnison aux habitans, jusqu'à ce que la nouvelle obéissance qu'ils embrassoient eust passé en coutume; & le Comte Guillaume de Nassau fut ordonné pour les tenir sous de mêmes loix que tout le reste de la Frise. Les soldats de la ville & les étrangers sortirent vies & bagues sauvés le vingt-sixième jour de Juillet: & le Prince Maurice y étant entré, rendit aux Protestans l'ancien exercice de leurs cérémonies; & suivant les articles du traité, élut luy-même les Magistrats parmi le nombre de ceux qui avoient esté exilés pour le sujet de la Religion; sans prejudice des loix pour l'avenir. Quand à l'ancienne discorde des habitans & des Gentilshommes de la campagne, ce différent, qui avoit autrefois esté agité par tant de combats, n'étant point encore assoupy, la décision en fut laissée au jugement des Estats Confédérés.

Groningue se rend.

Environ ce temps Othon Hart & Hierome Coman arriverent de Bruxelles à la Haye, ayant esté envoyés comme pour une affaire particulière vers la femme du Prince de Chimay, qui s'estoit réfugiée vers les Confédérés pour éviter les mauvais traitemens de son mary. Ils jetterent quelques propos de paix, mais en passant, & non pas de la manière que le méritoit une affaire de telle conséquence; apportant des lettres aux Estats des Provinces Unies de la part de l'Archiduc Ernest, par lesquelles il leur représentait les maux que la guerre avoit causés, & les biens que le rétablissement de l'ancienne obéissance & du commerce seroit goûter à tous les peuples. Il disoit que l'on n'avoit jamais veu parmi de mêmes citoyens les discordes se rendre immortelles; & que même il s'en estoit peu trouvé qui eussent esté décidées par la guerre, la plupart ayant tousjours esté terminées par la paix. Que si jusqu'à ce jour les Confédérés avoient eu lieu de redouter quelque perfidie, ils ne devoient plus desormais entrer en suspicion, l'ayant pour mediateur de la paix; & la vertu de la maison d'Autriche leur étant si bien connue. Que l'espérance qui l'avoit convié à quitter son pays & le palais de son frere, n'avoit point eu d'autre but que celui de procurer aux Chrétiens une concorde véritable & assurée. Qu'à la vérité

Ernest envoie des Ambassadeurs vers les Confédérés, pour traiter de la paix.

les

1594.

*Laquelle ils
rejoignent.*

les Confedetez voyoient à leur tour leurs affaires prosperer, & celles de leur ennemy pencher vers la decadence; mais que dans ce bonheur ils auroient tort s'ils aymoient mieux remettre encore une fois les choses au hazard de la guerre, que d'entendre à la paix en un temps où ils estoient plustost en estat de la donner que de la recevoir. A cela les Estats, reprenant les choses de plus haut, responderent magnifiquement à l'avantage de leur cause, de leur Religion & de leurs loix, que l'Empereur Maximilien les avoit autrefois approuvées; & que l'Archiduc Matthias, frere d'Ernest, les avoit maintenues par plusieurs combats. Que veritablement, la rage irreconciliable de l'Espagnol les ayant du depuis forcez de prendre les armes, ils avoient quelque temps epruvé les disgraces de la guerre: mais que parmy le danger & les oppressions, où ils s'estoient veus, Dieu les avoit toujours assisté: & que pour cette cause maintenant que leurs affaires s'estoient si bien establies, tant par la valeur de leurs armes, que par le secours qu'ils avoient receu de leurs alliez, ils aymoient mieux laisser le dernier succès de leurs travaux entre les mains de Dieu, que de s'en fier à leur ennemy, dont la perfidie leur estoit si bien connue. Outre que d'ailleurs les conditions de leurs alliances, ne leur permettoient pas de quitter les armes sans le consentement des Puissances souveraines leurs associées. Ils adjoutoient à cela plusieurs exemples, pour montrer que leur ennemy ne leur avoit jamais proposé la paix que par feinte, ou pour le moins inutilement: & que du depuis il n'estoit arrivé aucun changement en l'humeur de Philippe, qui deust donner lieu aux Provinces Unies, d'attendre d'une nouvelle negotiation un meilleur succès que celuy des precedentes. Et tant s'en faut, disoient ils, que ce Prince soit capable d'oublier la haine en faveur d'une paix Chrestienne; qu'au contraire il consentoit plustost à voir les Turcs ravager toute l'Europe, qu'à s'abstenir des tentatives qu'il forme chaque jour contre les Royaumes de ses alliez soit par l'effort de ses armes, soit par l'artifice de ses intrigues. On alleguoit pour preuve de cette verité, des lettres que le mesme Philippe avoit écrites à Guillaume Clement, par lesquelles il luy ordonnoit d'amuser l'Empereur par des promesses frivoles, adjoutant qu'il seroit toujours bien aisé par le moyen de quelques presens de tenir les fotees du Turc éloignées du Royaume d'Espagne. Les Estats n'oublioient pas aussi à dire que la charge de jurer la paix, & d'achever toutes les autres ceremonies qui la rendent solennelle, se commettoit aux Gouverneurs: mais que le droit & la puissance d'observer les traittez demouroit entre les mains des Roys: & qu'enfin toute la Belgique n'avoit aucun lieu de bien esperer tandis qu'elle seroit pleine de soldats estrangers; & que les Espagnols demeurant les arbitres souverains de toutes choses, seroient en estat de destruire les plus sincerés intentions de l'Archiduc. Mais pour rendre encore toute proposition de paix plus odieuse, on faisoit sonner hautement la decision de plusieurs Docteurs de l'Eglise Romaine, qui nie que l'on soit obligé de garder la foy à ceux qui sont d'une differente Religion. Et l'on disoit, que les pernicieuses consequences de cette nouvelle maxime se sont à bon droit tournées contre leurs auteurs mesmes; puisque cette marque de l'inclination qu'ils ont pour la discorde, est cause qu'on ne se veut point fier à eux; & qu'ils demeurent privez du plus noble commerce que les hommes puissent avoir entre eux. Car en effet ceux qui ne reglent la justice & l'honneur que sur leurs seuls interests, ne peuvent jamais couvrir leur infamie d'aucun pretexte: & l'on se sert quelquefois de leur propre exemple pour leur man-

quer

quer de fidélité. La populace même, qui commence tousjours avant les autres à s'ennuyer de la guerre, conceut bien-tost une nouvelle aversion pour la paix, lors que les nouveaux crimes de ses ennemis furent venus à sa connoissance : car la jeunesse du Prince Maurice, desjà renommée par tant de victoires, la ferme alliance que les Provinces Unies avoient contractée avec deux puissans Royaumes, avoient donné une si forte crainte à l'Espagnol, & la grandeur du danger luy faisoit tellement mépriser toute sorte de honte, qu'il n'avoit point rougy d'acheter des assassins, pour executer par la main de deux ou trois hommes, ce que des armées entières n'eussent osé tenter. Mais sur tout il ne se pouvoit trouver un temps plus capable de le remplir d'infamie, que celuy qu'il choisit pour entreprendre ses attentats : & l'on ne pouvoit pas espérer une véritable paix de ceux qui violaient ainsi le droit de la guerre ; & qui sortoient si loin des bornes que la haine s'est tousjours prescrites. Car dans la même année que l'on parloit d'entret en conférence pour la paix, un Prestre de Namur & un soldat fugitif, avant esté arrestez sur quelques conjectures, que l'on tiroit d'abbord du seul changement de leurs visages ; parce qu'en effet il est bien malaisé que l'esprit humain puisse assez cacher des pensées si inhumaines ; & l'apprehension de la torture les ayant fait parler, ils découvrirent par ordre plusieurs attentats, dont le Prince Maurice, le Prince Henry Frederic son frere, & beaucoup d'autres personnes considerables dans la Republique Confederée estoient menacées, pour diverses raisons, & entre autres Leonin, parce qu'il avoit abandonné le party d'Espagne ; S. Aldegonde, parce qu'il avoit porté le Duc de Parme à des esperances infidelles contre le Roy ; & Oldenbarneveld, parce que les Espagnols le jugeoient contraire à la paix. Les deux assassins se nommoient Michel Renichon & Pierre du Four : mais les principaux auteurs de leur crime meritent encore mieux qu'eux, que leurs noms ne soient pas épargnez : puis qu'estant d'ailleurs elevez en un haut degré de fortune, & capables de toute sorte d'honneur, ils se porterent à une si grande lâcheté. Le Comte de Fuentes & Ibarra Espagnols, Stanley Anglois, qui vendit autrefois la ville de Deventer ; & parmy les Belges la Motte, le Comte de Barlaimont, successeur de la vieille haine que sa maison avoit nourrie contre celle de Nassau, & Aillonville, desjà auparavant soupçonné d'avoir esté l'un des auteurs de l'assassinat du Prince d'Orange, furent découverts tant par des indices qui se trouverent joints au procès des deux criminels, que par l'aveu que ceux-cy en firent apres que leur mort eut esté arrestée, & en un temps qu'il n'y avoit plus de grace à esperer pour eux en découvrant leurs complices. On rapportoit aussi quelques promesses faites par l'Atchiduc même ; & qu'apres avoir assuré Renichon d'une haute recompense, il avoit parlé à du Four en ces propres termes : si tu accomplis la promesse que tu me fais de tuer le tyran, tu iras droit en Paradis. Apres quoy la plupart de ceux chez qui ce Prince passoit auparavant pour un esprit fort pacifique, ne manquerent pas d'avoir un sentiment contraire, & de dire que s'il avoit jusqu'icy fait remarquer sur son visage une si grande modestie, c'estoit pour mieux couvrir une si grande cruauté. Toutefois Coman & Hart qui estoient encore en Hollande, lors que l'entreprise de Renichon éclatta, nierent hautement qu'il y eut en ce point aucune faute de l'Archiduc. Et mêmes ils adjoutoient, que le Comte de Barlaimont estoit prest de venir en personne refuter les accusations des deux criminels, si on luy vouloit donner pour sauf-conduit la foy publique & des

Renichon & du Four auteurs du Roy & des Grands d'Espagne pour assassiner le Prince. & plusieurs personnes considérables d'entre les Belges.

1594.

ostages. Mais sa proposition n'ayant esté accordée qu'à la charge de souffrir la peine du crime, s'il s'en trouvoit convaincu, il refusa cette condition.

*Lopez, envoyé
en Angleterre
par Philippe,
pour empoison-
ner la Reine
Elisabeth, pour
de mort.*

Environ ce temps Louis Lopez, Portugais de naissance, mais luif d'origine, & Medecin en Angleterre, fut arresté prisonnier : & apres qu'il eut esté convaincu tant par des lettres que par d'autres indices, d'avoir fait esperer aux Espagnols, moyennant une somme de cinquante mille ducats promise de leur part, qu'il empoisonneroit la Reyne, on expia son crime par sa mort, & par celle de tous ses complices. On nommoit pour auteurs de cet attentat Christophle Morus, & le Comte de Fuentes mesme avec Ibarra, qui estoient lors tous à Bruxelles : mais Elisabeth s'estant contentée de les accuser par des lettres qu'elle escrivit à l'Archiduc, attribuoit la principale source de ce crime aux exhortations de quelques Iesuites qu'elle nommoit, demandant qu'on les luy livrast entre les mains ; non pour aucune esperance qu'elle eust d'obtenir ce point ; mais pour noircir de plus en plus la reputation des Espagnols. On vid encore éclater d'autres pareilles entreprises, qui attiroient une merveilleuse quantité d'entrepreneurs : mais ils monstroient tous une pareille legereté d'esprit, soit à promettre l'execution de leurs attentats, soit à les découvrir. Sur la fin de cette mesme année, l'envie que l'on portoit en France aux Iesuites s'accrut extremement, au

*Iean Chastel
poussé par les
Iesuites, escha-
vé pour le Roy
de France.*

sujet d'un jeune escolier, nommé Iean Chastel, qui faisoit ses estudes en leur college ; & auquel ses maistres avoient persuadé qu'un Roy qui vivoit hors de la Religion Romaine, ne pouvoir jouir des veritables droits de la Royauté. Celuy-cy donc apres que le Roy fut de retour à Paris de son voyage de Picardie, luy vint porter un couteau contre la gorge ; mais le Roy s'estant détourné, le coup ne frappa que ses dents. Apres quoy le Parlement de Paris ne se contenta pas d'avoir vangé cet assassinat par le dernier supplice de Chastel, apres l'execution duquel on avoit aussi razé la maison de son pere, & fait eriger en la place une pyramide, où l'histoire du fait estoit gravée ; mais les juges adjouterent à l'expiation du crime le bannissement de tous les Iesuites. Car & les François, & les Anglois, & les Confederez, leur imputoient principalement ces sortes d'entreprises ; & que pour y parvenir ils enflammoient la jeunesse par des eloges du courage & de la pieté, auxquels ils joignoient les exemples que l'antiquité nous fournit abondamment, lors qu'elle nous apprend que plusieurs personnes privées ont entrepris la ruine des tyrans, qui ruinoient la felicité publique.

*Description de
cette secte.*

Mais suivant l'occasion qui s'offre icy, il faut que je parle un peu de cette secte, veu que jamais nulle autre n'a donné un plus grand poids à son party. L'auteur de sa regle se nommoit Ignace de Loyola, lequel pendant les guerres de Navarte ayant esté blessé à Pampelone, & estant demeuré affoibly de son corps, quoy qu'il conservast tousjours un esprit courageux & martial, s'estoit appliqué à des soins plus tranquilles que ceux de la guerre. Neantmoins parmy ce repos il eut assez d'ambition pour fonder une nouvelle compagnie ; à laquelle, sous l'esperance qu'il concevoit desja de sa future grandeur, il ne voulut pas donner simplement le nom de quelque excellent personnage, suivant la coustume qui se pratiquoit alors, mais celuy de Iesus mesme : cependant ceux à qui cette nouveauté plaisoit, s'estant joints avec luy, ils prirent tous en une merveilleuse veneration deux choses principalement ; sçavoir l'autorité du Pape, & la grandeur d'Espagne : & ils commencerent à fortifier ces deux puissances d'un excellent secours, que l'on avoit negligé auparavant ; qui fut celuy des beaux arts joints aux bon-

nes

nes mœurs. Ils s'exerçoient souvent en ce temps-là, par le moyen de plusieurs disputes qu'ils entreprenoient contre les nouvelles Religions, ennemies de la Romaine : mais bien-tost apres leur gloire s'augmenta de beaucoup par leurs voyages de l'Amerique & des Indes ; où parmy les peuples sauvages de ces climats, ils taschoient d'estendre tout à la fois la Religion Chrestienne, & la domination de Philippe : & l'on celebre plusieurs illustres prodiges comme s'ils leur estoient arrivez ; la distance des lieux & l'assurance de ceux qui ont raconté ces miracles en ayant favorisé la croyance. Pour les autres choses louables elles se rencontrent chez eux abondamment ; soit en effet, soit en apparence : toutefois en quelques-uns on pourroit souhaiter un peu plus de foy & de pudeur. Ils ont une grande autorité sur les esprits du peuple, à cause de la sainteté de leur vie, & de ce qu'ils instruisent la jeunesse gratuitement. Ils ont des Superieurs dans leur ordre pour chaque ville, & pour chaque province, & un pour tout l'Univers, lequel d'ordinaire est Espagnol de nation. Ils commandent sagement, ils obeissent fidellement. Tous ceux qui se soumettent aux regles de leur ordre ne demeurent pas ensemble : ils ont jugé que les enclos des maisons seroient trop estroits pour le grand accroissement que reçoit leur société ; car il s'y enrolle mesme des personnes mariées : & la premiere chose qu'on leur apprend c'est de se depouiller de la crainte de la mort & des affections humaines : mais sur tout ils taschent d'attirer dans leur compagnie, ceux qui possèdent quelque avantage particulier ; soit par l'excellence de leur esprit, soit par leur noblesse, soit par leurs richesses. Ils employent chaque personne utilement : & n'estant pas moins prudens à discerner les beaux esprits, qu'adroits à les gagner, ils connoissent bien-tost ceux qui se doivent rendre illustres, ou par leurs predications, ou par leurs escrits. La noble extraction de quelques-uns d'eux, fait que bien souvent tous les autres ont leurs voix dans les deliberations les plus importantes : & la merueilleuse sagacité dont ils usent en s'informant de tout, leur fait tout découvrir ; joint que pour tirer la connoissance des choses les plus cachées, il n'y a point de plus puissante torture que la Religion. Les testamens & les donations qui se font en leur faveur, & plusieurs autres gratifications leur ont tousjours acquis beaucoup de richesses : & par ce moyen dès leur premier établissement, quoy qu'ils fussent les derniers venus, on les vid bien-tost surpasser en opulence aussi bien qu'en reputation toutes les sectes precedentes, qui leur ont souvent porté envie du depuis, tant pour ce sujet, que par ce qu'il semble que l'excellence de leurs mœurs accule celles des autres : mais comme ils sont elevez infiniment aux dessus de leurs competeurs, le louable temperament qu'ils apportent dans les maisons des Princes mesmes, fait qu'ils y sont bien receus : car en effet tenant un certain milieu entre la complaisance trop lasche des uns, & la severité trop arrogante des autres, ils se gardent d'initer le vice en ceux qu'ils frequentent sans l'avoir en horreur. Enfin cette compagnie est le principal instrument de la domination Espagnole, qui s'en sert pour entretenir la concorde chez soy, & pour emouvoir des dissensions chez les autres : car lors qu'ils se sont insinuez dans l'esprit des adorateurs de la Religion Romaine, soit en France, en Angleterre, ou dans les Provinces Unies ; ils parlent pour la Royauté chez les Confederez : & dans ces deux autres Royaumes ils parlent contre elle. Et quoy que l'Angleterre, & les Provinces Unies leur defendent l'entrée de leurs Estats sur peine de la vie, ce danger n'empesche pas qu'ils

1594.

n'entreprennent d'y passer, & que leurs artifices ne fassent réussir cette entreprise.

*L'Empereur
vint contrain-
dre par les ar-
mes, les Con-
federes à faire
la paix.*

Quoy que les Confederez eussent rejezté la negociation de paix dont nous avons parlé, & qu'elle leur fut odieuse, à cause des attentats qui l'accompagnoient; l'Empereur ne laissa pas de la vouloit renouer: & d'employer le voile des interets de toute l'Alemagne, pour couvrir la reputation de son frere: & afin que l'on ne creut pas que pour parvenir à son but, il ne se vouloit servir que de la seule persuasion; ayant assemblé à Ratisbonne un Conseil que les Princes & les principales villes d'Alemagne composoient, il fit ordonner que l'on se serviroit de la voye des armes, contre ceux qui s'opiniastroient à vouloir troubler, par une guerre perpetuelle, & leurs terres & celles de leurs voisins. Mais comme ces ordonnances & ces menaces estoient assez frivoles, & qu'il ne falloit pas craindre qu'elles passassent des paroles jusqu'à l'effet, les Confederez en recevoient peu d'inquietude. Car la puissance du Turc menaçant pour lors plus que jamais les villes de Hongrie, toutes les forces & tous les soins d'Alemagne avoient assez de peine à résister aux Barbares.

*Les Confede-
rez, sont contrain-
tes par le Roy
d'Escoffe au
baptême de son
fils aîné.*

*Ils respondirent
à ces hommes
par des presens
magnifiques.*

En cette mesme année les Estats des Provinces Unies receurent beaucoup de gloire de la part de Jacques Roy d'Escoffe, qui les invita, avec le Roy de France, la Reine d'Angleterre, & le Roy de Dannemarc, aux sollemnitez du baptême qui se devoit celebrer pour le premier fils que luy avoit donné sa femme fille du Roy de Dannemarc: & les Confederez respondirent à cet honneur par des presens magnifiques, qui servirent d'une marque de leur liberalité envers ce jeune Prince; auquel on donna le nom de Henry Frederic. Cette occasion donna aussi lieu de renouveler non seulement l'alliance & les droits d'un commerce reciproque que les Confederez avoient establi avec l'Escoffe; mais encort de confirmer tous les autres traittez qui avoient anciennement esté faits entre les Rois d'Escoffe, les Princes des Païs-bas, & Charles mesme. Toutefois ce fut en vain que les Estats essayèrent de parvenir à une mutuelle union d'armes, avec l'Escoffe, le Dannemarc, & les Princes d'Alemagne, qui estoient alliez avec ces deux couronnes; car tous ceux-cy jouissant d'un repos assuré, & que personne ne chocquoit, ne trouvoient aucun lieu de s'interesser dans les guerres d'autrui. Il est vray qu'on avoit eu quelque croyance, & non sans raison, que les Escoffois se porteroient contre les Espagnols: parce que durant plusieurs années ceux-cy avoient par diverses factions trouble le repos des autres; ce qui avoit esté cause du depuis que les sectateurs de la Religion Romaine estoient traittez en Escoffe avec assez de rigueur: & les inimitiez s'estant encore augmentées par cette nouvelle occasion, il s'en trouvoit qui adjugeoient à la fille du Roy d'Espagne la juste esperance que Jacques pouvoit avoir de succeder à la toyauté d'Angleterre. Que si les raisons de ceux-cy estoient faciles à convaincre par leur propre impertinence, elles ne laissoient pas de tesmoigner que les esprits se porteroient aisément aux divisions & aux outrages. Mais enfin quoy que le Roy d'Escoffe & les Princes ses alliez dedouërassent la puissance Espagnole, neantmoins pour la choquer ils s'attendoient tous les uns aux autres, & personne n'osoit commencer cette entreprise. Les Ambassadeurs des Confederez, dont Walrave de Bredode, sorty de famille illustre, estoit le chef, & portoit la parole pour la Republique, accompagné de Jacques Valek, retournerent d'Escoffe par l'Angleterre; où ils tinrent un Conseil avec la Reine, touchant les affaires qui

qui luy estoient communes avec la Republique, à cause de leur Union : & ce fut dans cette rencontre qu'Elisabeth découvrit la jalousie qu'elle avoit conceüe sur le sujet des presens dont les Confederez s'estoient servis pour acquerir les bonnes grâces du Roy d'Ecosse : car elle les blâmoit de cette liberalité comme s'ils l'eussent exercée hors de saison, puis qu'ils avoient eux mêmes besoin du secours d'autrui dans leur indigence. Il est vray que c'est une humeur ordinaire aux Souverains, de ne souffrir pas volontiers que de moindres puissances que la leur osent imiter leur magnificence : toutefois les reproches d'Elisabeth ne procedoient pas entierement de cette source : mais principalement de ce que cette femme rusée n'ayant presque point de plus ferme rempart, pour maintenir son autorité, que l'incertitude où elle tenoit tousjours la succession de sa couronne, ne trouver pas bon qu'un Prince qui luy estoit plus proche qu'aucun autre, tant à cause de la proximité de son sang, que de celle de ses Estats, luy fut desja destiné pour successeur par le soin que les Puissances voisines prenoient de le caresser, & de rechercher sa bienveillance. Pour cette cause elle ne manqua pas d'user envers les Confederez de la même maxime dont elle avoit accoustumé de se servir quand elle estoit en colere ; c'est à dire, de leur demander une partie de l'argent qu'ils luy devoient, & de les menacer que si on ne luy donnoit satisfaction, elle feroit sa paix avec l'Espagnol : neantmoins le soin que l'on prit d'excuser modestement toutes choses, les fit demeurer tranquilles pour quelque temps. Mais cependant les Confederez, pour prevenir toutes sortes de plaines, contenterent la Reine sur ce qu'elle demanda qu'ils joignissent à sa flotte de l'argent & des navires, pour chasser les Espagnols de la basse Bretagne, où ils s'estoient cantonnez. En effet ceux-cy s'assurant en la force des ports qu'ils tenoient dans cette Province, s'estimoient comme les maîtres de toute cette mer qui baigne les costes de la France & de l'Espagne, & faisoient garde sur l'un & sur l'autre rivage des deux royaumes. Ce qui donnoit de la jalousie à celui d'Angleterre ; & empêchoit aussi que les Confederez ne pussent naviger en occident avec seureté. Toutefois à la fin les deux flottes s'estant jointes ensemble, chasserent l'ennemy de la plupart des forts qu'il tenoit sur les costes Armoriques.

Dans les pais d'outre le Rhin, depuis la prise de Groningue, la guerre en estoit demeurée là ; quoy qu'il se presentast encore quelques occasions qui faisoient esperer aux Confederez toutes sortes de bons succès, s'ils se portoient à quelque nouveau dessein. Neantmoins à la sollicitation de Buzanval, Ambassadeur de Henry Roy de France, ils trouverent qu'il estoit juste, leurs affaires estant en bon estat, qu'ils songeassent à celles de leurs associez : parce que pour lors la guerre estoit extremement aspre sur les frontieres de France & des Pais-bas. Quelques uns des Confederez estoient d'avis de retenir leurs soldats, & de n'envoyer au Roy que quelque secours de finances : mais Buzanval ayant remontré au contraire, que son maître sçavoit mieux se servir de soldats que d'argent, on eut tant d'égard à ses remonstrances, qu'on en prefera l'accomplissement à toutes les belles esperances qu'on avoit conceües, quoy que même on eut desja commencé à faire de la dépense pour une nouvelle expedition. Cependant les soldats Espagnols, qui avoient tousjours jusqu'icy continué leurs seditions, ayant esté appelez par le moyen de l'argent qu'ils avoient touché, & de l'impunité qui leur avoit esté accordée, furent retirez des villes : & de peur que l'oisiveté ne les portast à faire pis qu'auparavant, on resolut de les envoyer assieger Cambrai

1594.

*Ce qui est de
Naison à la
Reyne Elisa-
beth.*

*Elle demande
aux Confede-
rez, non partie
de l'argent,
qu'ils luy do-
voient.*

*Le Prince de
Chimay assie-
ge Cambrai.*

1594.

sous la conduite du Prince de Chimay. Car comme nous avons déjà raconté, cette ville que Philippe avoit autrefois possédée, estoit tombée du depuis entre les mains de Balagny, qui l'avoit tousjours retenuë en son pouvoir sous la protection des Rois de France : & en estant même nommé Prince par Henry, il levait des contributions sur tous les pais d'alentour. Les Espagnols manquoient de toutes les choses nécessaires à former un siege, & n'avoient pas même des vivres : mais afin de ne demeurer pas sans rien faire, ils investirent la ville de loin : toutefois leurs gardes estoient si negligentes, qu'ils se rendoient plus redoutables aux villageois de leur party qu'à leurs propres ennemis ; n'ayant apporté aucun changement à leur maniere de vivre, sinon que les mêmes crimes qu'ils avoient auparavant exercé parmy la sedition, s'exercoient maintenant sous quelque couleur d'obeissance : joint que quelquefois ils ravageoient les terres de France aussi-bien que celles de leur party.

Mais Henry apres avoir dompté tous les rebelles de son Royaume, passoit à la fin pour veritable Roy : & ses forces s'estoient tellement accruës, que si un peu auparavant il avoit eu bien de la peine à garder ses Estats, on le voyoit maintenant prest de les vanger, & de rendre la pareille à ceux qui les avoient troublez. Il fit donc publier un Edit, par lequel il reprochoit à Philippe & aux Espagnols, que non seulement sans raison, mais sans aucun pretexte vray-semblable, ils avoient rompu la paix qui avoit esté faite vingt-cinq ans auparavant entre eux & la France : que pour luy, se contentant du Royaume de ses Ancestres, dont par la grace de Dieu l'étendue estoit assez ample, & la dignité assez auguste, il ne vouloit rien usurper du bien d'autrui ; & n'eür jamais cherché aucun sujet de guerre contre les villes du Pais-bas, si les hostilités Espagnoles ne luy en eussent donné l'occasion. A ces causes, il sommoit tous les peuples de l'Artois, du Hainaut, & des autres Provinces de la domination d'Espagne, de faire sortir des frontieres de France & des tetres du Cambresis, la soldatesque Espagnole detestée de tous les autres peuples, & tellement insupportable à ceux qui la recevoient chez eux, que l'on ne pouvoit s'exempter de ses outrages qu'en luy declarant la guerre. Que si tous les peuples de ces Provinces ne satisfaisoient dans un certain temps à la presente sommation, il protestoit de renvoyer contre eux les traits qui luy estoient lancez de ces pais là, & même, s'ils ne faisoient réponse à la sommation, de prendre leur silence pour un refus. Il n'y eut aucune ville de ces Provinces qui osast repartir : mais Philippe fit aussi un Edit de sa part, par lequel apres avoir fait mention de ses soins pour la Religion Romaine, & de son alliance avec la Couronne Francoise, il ordonnoit que le Prince de Bearn, (car il ne daignoit pas donner un autre nom au Roy Henry) qui taschoit vainement de passer pour Roy de France, & pour defendeur d'une religion qu'il avoit tousjours persecutée, fut assailli de toutes parts & par toute sorte de guerre. Ainsi l'on s'advisa assez tard d'employer toutes ces apparences de droit ; apres que durant toute une année les estendars se furent déjà choquez les uns les autres sur les frontieres des Pais-bas. Henry choisit pour conducteur de cette guerre estrangere de la Tour Vicomte de Turenne, lequel avoit pour lors augmenté les qualitez de celle de Duc de Bouillon, & estoit aussi allié par mariage avec le Prince Maurice, en ayant epousé la sœur sortie de la famille de Bourbon du costé de sa mere. Ce qui rendoit les soins du Prince Maurice d'autant plus justes dans cette guerre ; car outre ce qu'il devoit à l'alliance publique

Le Roy de France somma ceux d'Artois & de Hainaut de faire sortir les soldats Espagnols.

Edit de Philippe du pour-suivre le Roy de France les armes à la main.

publique de sa patrie, il estoit encote obligé en son particulier de rehausser la gloire, & les faits d'armes d'un Prince allié de sa famille, & qui possédoit la faveur de son Roy.

On jugea à propos de porter la guerre dans le païs de Luxembourg, à cause que c'estoit par ce chemin que l'Espagnol faisoit venir ses levées d'Alemagne & d'Italie : les Confederez se promettant que si l'on empêchoit que Philippe ne fût venir de nouveaux soldats dans la Belgique tandis qu'il n'y avoit pas beaucoup de vieilles troupes, & que mesmes elles ne s'accordoient pas bien ensemble, il seroit facile de les pousser à bout, soit par un consentement general de toutes les Provinces, soit par une jonction des troupes Françoises avec celles des Confederez. C'est pourquoy, bien qu'ils n'eussent promis au Roy Henry que vingt compagnies d'infanterie, neantmoins ils avoient volontairement augmenté ce nombre de huit autres compagnies ; & avoient choisy Philippe de Nassau pour conducteur de toutes ces troupes : mais comme il s'avançoit pour aller joindre le Duc de Bouillon, il eut nouvelles en chemin que Charles de Mansfeld couroit la campagne avec quatre mil Suisses : ce qui fut cause que pour asseurer sa marche, il receut un renfort de cinq compagnies de cavalerie sous la conduite de Vere : & ayant mis ses gens en bataille, afin que Mansfeld qui les poursuivoit, ne pût trouver aucune occasion de les assaillir à son avantage, il passa la Mozelles & mena ses troupes par les frontieres du païs Messin ; parce que les ennemis s'estoient saisis de tous les passages d'au deçà de la riviere. Apres la jonction faite, la cavalerie retourna en Hollande, ayant pris de force ou de gré son chemin par l'Alemagne. La longueur du voyage fit mourir les chevaux de quelques cavaliers : mais la perte que receut tout le party en general fut bien plus grande ; en ce que ceux-cy s'estant veus éloigner de leur païs, s'estoient portez à beaucoup de licence ; & que pour avoir pillé & violé en beaucoup d'endroits, ils furent cause que ceux à qui l'intérêt de la religion, ou quelques autres considerations avoient fait concevoir de l'affection pour le party Confederé, la diminuerent de beaucoup.

Cependant le Duc de Bouillon, à qui l'on avoit véritablement donné ordre d'entreprendre de grandes choses, mais non pas assez de forces pour les executer, n'ayant osé entreprendre le siege de Luxembourg, apres la jonction des troupes Confederées, s'en retournoit à Paris, pour prendre conseil, l'Autorité commençant à devenir incommode. Ainsi le succès fit connoître que l'on s'estoit precipité d'envoyer du secours, qui n'ayant esté utile que pour le pillage, avoit causé beaucoup de perte, & mesme beaucoup de peril à la Republique. Que si pendant la foudaine & furieuse gelée qui survint dans la Hollande, le cœur du païs ne fut point attaqué, ce fut moins par la prevoyance des siens, que le desordre de ses ennemis, qui le garantit de ce malheur. Car dans l'armée de Philippe les seditions avoient plustost esté transferées, qu'assoupies ; & la fin du premier tumulte avoit esté le commencement d'un second : mais cette dernière rage surpassa de bien loin toutes les autres tant par sa grandeur, que par l'aspreté des remedes qu'on tâcha d'y apporter. Car ce mal ne s'estoit pas simplement glissé dans quelques regimens, mais il avoit gagné des nations toutes entieres : ce n'estoit plus sur la frontiere que regnoit le desordre, c'estoit dans les entrailles mesmes de la Belgique : & l'avarice des soldats, qui sert ordinairement de matiere à ces embrasemens, avoit encore esté enflammée par la jalousie. Les Italiens, nation naturellement envieuse, voyant que la solde des Espagnols avoit esté payée,

1594.

Le Roy de France juge à propos de faire la guerre dans le Luxembourg.

Philippe de Nassau envoyé pour secourir le Roy de France.

Nouvelle sedition des soldats Espagnols.

payée,

1594.

payée, & que la leut ne l'avoir pas esté, creurent que cette preference des autres estoit un affront pour eux. D'abbord un petit nombre commença à se plaindre, que pour l'avenir la recompense de leurs travaux & de leur sang estoit perduë, puisque le Duc de Parme, ce grand support de son party, & ce juste estimateur de toutes sortes de vertus, estant hors du monde, à quelle cause que sa mort pût estre attribuée, elle avoit apporté à la nation Espagnole de la joye & de l'insolence. Qu'ils se voyoient maintenant méprisez & poussez d'un costé à l'autre par l'ambition d'un petit nombre de gens qui se joioit de la bonté de l'Archiduc mesme, & des finances du Roy. Mais qu'apres tout ils'avoient des armes aussi-bien que les autres soldats, pour se faire payer de leurs montres, par des brigands de financiers qui les retenoient : & que quand ils en viendroient aux voyes de fait contre ces voleurs, leur violence ne pourroit tenir lieu d'un mauvais exemple aupres de ceux qui avoient desja suivy la mesme route. Que si quelqu'un des autres soldats leur vouloit faire teste, ils luy feroient sentir quelle est la valeur de ceux qui ont pris le jour en Italie; cette region autrefois victorieuse de la veritable Espagne, qui fut toute autre que celle qui en porte aujourd'huy le nom, & qui n'est en effet qu'un infame égout de quelques lasches peuples, qui n'ont que l'orgueil & la cruauté pour toutes vertus. Desja ce n'estoient pas seulement les simples factionnaires qui parloient ainsi; mais les plus courageux des chefs tenoient le mesme langage; & ces coups d'esperon les ayant rendus tous ensemble comme forcenez, ils s'avancerent vers Sichem en ordre de bataille : cette ville du Brabant tant à cause de sa situation que de ses fortifications, leur ayant semblé fort commode, comme elle estoit en effet; puisque s'en estant tendus maistres, ils rançonnoient de là toute la campagne d'alentour jusqu'aux portes de Bruxelles. Incontinent on vid se joindre avec eux des soldats de plusieurs nations, soit François, Yrlandois, ou Albanois : & mesme il y eut des veterans d'Italie, qui ayant desja autrefois fait la guerre dans les Païs-bas, s'y rendirent de nouveau sous couleur de vouloir faire la paix, & dans l'esperance d'estre recompensez; parce que chacun estoit bien receu chez ces mutins excepté les Espagnols : & ce qui est assez rare dans ces sortes de tumultes, toutes les nations avoient leur protecteur à part, comme s'il se fut agy de l'honneur de chacune d'elles : & le rang de ces protecteurs ne leur estoit pas accordé en consideration des charges qu'ils pouvoient avoir exercées auparavant; mais plustost par la recommandation que chacun d'eux pouvoit avoir acquise envers les autres soldats par son insolence & ses broüilleries. Quant aux Capitaines des compagnies, ils estoient élus de temps en temps. Le grand estendart de leur faction, à laquelle par une raillerie militaire ils avoient donné le nom de Republique, portoit pour devise un essaim d'abeilles conduittes par leur Roy. Ils avoient imposé des tailles sur les terres de la campagne; & outre cela ils levoient encore des subsides sur les fruits qui en provenoient, quand ils estoient transportez ailleurs. Les artifices du Comte Maurice & des Hollandois entretenoient cette sedition; de crainte que si elle ne faisoit place à la concorde, la Republique n'en receut quelque dommage. Car une gelée continuelle, & qui s'estoit opiniastrée pendant pres de dix semaines, avoit rendu dans la Hollande & dans la Zelande la glace des palus & des rivières si ferme, qu'elle estoit capable de porter mesme de l'artillerie : c'est pourquoy les Confederez, voyant que les campagnes de leurs ennemis estoient ravagées d'un costé par la guerre de France, & de l'autre par la faction des

soldats,

*Grande &
longue gelée
par la Baie
nor.*

soldats ; leur offèrent premierement le secours des convois , afin d'augmenter leur disette ; & puis enfin le reftablirent à un fi haut prix , que les finances publiques n'en tirerent pas peu d'accroissement. Mais on prit soin sur tout d'écouter favorablement ceux qui furent envoyez au Prince Maurice de la part des mutinez : car ils representoient qu'ils n'avoient esté engagez au service d'Espagne par aucun lien de naissance , mais seulement par les conventions de leur solde , laquelle ne leur estant point payée , ils demeuroident affranchis de toute sorte d'attachement. Et si quelqu'un essayoit de les pousser à bout , il leur estoit permis d'user du droit universel , que la nature a donné aux moindres animaux , pour leur defense. On fit donc treve avec eux : & cependant , comme ils eurent aussi entrepris de lever des contributions dans les terres du pais de Cuyk , appartenant au Prince Maurice par la succession de son pere , les habitans ne se voulant point opposer à ces levées , & Herman de Herenberg ayant prié le Prince de permettre qu'il s'y opposast luy même pour eux , on trouva plus à propos de favoriser une soldatesque qui affoiblissoit le party ennemy , que de secourir une lasche multitude de villageois.

*Les Consule-
res, sous treve
avec les fede-
raux.*

Quand on eut porté la nouvelle de toutes ces choses au Conseil de Bruxelles , où le recit des Espagnols amplifioit encore le mal , les opinions se trouverent partagées ; parce que quelques uns estoient d'advis qu'on tachaist d'adoucir ces factieux , & quelques autres , dont la fierté naturelle estoit encore augmentée par une jalousie de nation , soutenoient qu'il estoit à propos dans cette rencontre de donner un exemple aux autres soldats qui leur appriist pour l'avenir à ne se pas mutiner , toutesfois & quantes qu'on n'auroit pas de l'argent en main pour payer leurs soldes. Il est vray que les plus moderez du Conseil se laissoient emporter à la colere , lors qu'ils consideroient le temps de cette sedition , & que ces mutins , lors que l'on avoit le plus de besoin de leur service , n'avoient voulu escouter aucune proposition raisonnable. Mais cependant cette soldatesque n'estoit pas ignorante des rigoureuses resolutions , où l'on se portoit contre elle ; & , suivant l'humeur rusée de toute la nation , par le moyen de quelques espions fort bien payez , elle estoit informée de toutes choses. Joint qu'une bonne partie des Grands de Pais-bas , en haine des Espagnols , favorisoit volontiers les Italiens. Neantmoins , comme ces troupes fugitives n'estoient que fort mediocrement pourvues de vivres , de munitions , & de toutes les autres choses nécessaires à la guerre , les Espagnols au contraire ayant leur armée en fort bon ordre , commencerent à prendre leur marche vers le même pais. Il est vray que d'abord ceux-cy feignoient quelque autre dessein que celui d'attaquer les Italiens ; mais comme ces derniers estoient encore plus sçavans que leurs ennemis dans toutes sortes de ruses , les troupes d'Espagne , sans plus user de feinte , s'appliquerent tout de bon à fermer les passages aux autres & à les assaillir. En suite , il se fit quelques combats ; & l'attaque de plusieurs chasteaux fut sanglante de part & d'autre. Car les espies estoient tellement portez à la rigueur , & principalement dans le camp des Espagnols , que l'on tient qu'ils poignarderent secrettement quelques uns des leurs ; à cause que par une sage prevoyance , ou par d'autres considerations , ils avoient témoigné de l'aversion pour ces cruautéz. Mais quand on vid qu'elles continuoient , il ne se trouva plus aucune personne raisonnable qui n'eut horreur de voir , que les soldats Espagnols fraîchement sortis de leur sedition , voulussent pousser à bout les Italiens , & punir en autrui une faute qu'ils se per-

1594.

mettoient si souvent à eux mêmes. De forte que les uns & les autres, par leur maniere de proceder, donnoient de tres-pernicieux exemples; en ce que premierement on voyoit des soldats liez ensemble par un mesme serment, s'entr'effaroucher par des massacres reciproques, & qu'en second lieu on voyoit les Italiens, nouvellement reconnus pour ennemis par les Espagnols, avoir recours à leurs anciens ennemis contre leurs anciens associez. Car cette soldatesque persecutée s'estoit premierement adressée au Roy de France, le suppliant d'assister tant de braves hommes dans leur disgrâce, & de les employer à son service: toutefois ce Monarque les avoit renvoyez au Prince Maurice, comme à celui qui estoit le plus proche d'eux: & avec lequel en suite ils confirmerent, par des ostages mutuels, la treve qu'ils avoient desja arrestée ensemble auparavant. Mais incontinent apres, ceux cy ayant esté dépoüillez de tous leurs chasteaux, & ne se trouvant pas en trop grande seureté dans leur ville contre l'armée Espagnole, qui venoit les attaquer avec le canon, ils se retirerent, durant le silence d'une nuit, avec une multitude embarrassante de femmes & d'enfans, par des lieux où l'ennemy ne faisoit point de garde, & vinrent choisir leur quartier d'hiver assez proche de Bolduc, ayant le dos & les flancs defendus par les villes de Breda, de Heusden, & de Gertrudenberg, qui les environnoient, & lesquelles estant prestes de leur donner un azyle, au cas qu'ils fussent trop pressez par leurs ennemis, servirent cependant à retirer tout leur menu peuple. Quand ils avoient besoin de vivres ou de munitions, on leur menoit des convois de Hollande, comme il se pratique entre les peuples associez: & le Prince Maurice voulant donner des marques à ses ennemis mêmes de sa courtoisie si renommée, les fournit de canon, & y adjouta aussi de la cavalerie, afin que par ce moyen leurs courses fussent plus puissantes; soit pour soumettre la campagne au payement des contributions, soit pour ravager les lieux qui refuseroient de les payer. Ainsi ces soldats se portant chaque jour à toutes sortes d'hostilitéez contre l'Espagnol, quoy qu'ils n'eussent pas encore passé sous les enseignes de la Republique Confederée, faisoient comme un tiers party parmy les troubles du Pais-bas. Quelque temps apres l'Archiduc Ernest leur envoya offrir impunité, avec la solde qui leur estoit due, & leur congé mesme: neanmoins par des lettres qu'ils avoient surprises, ayant reconnu qu'il y avoit de la fraude cachée sous ces offres, & qu'on s'apprestoient secrettement à les punir, ils tinrent long-temps toutes sortes de negotiations pour suspectes.

Le Prince Maurice fournit du canon &c. de la cavalerie à ses ennemis.

Les promesses de l'Archiduc leur furent suspectes.

Mais en beaucoup d'autres endroits du party Espagnol les affaires n'estoient pas plus pacifiques: car plusieurs troupes de cavalerie & d'infanterie ayant esté contraintes de quitter le camp de Verdugo, par la disette de toutes choses où ils estoient reduits, & ceux de Cleves les ayant du depuis assistez, ils s'estoient retirez premierement au delà du Rhin, & puis en suite aux environs du Brabant. Ceux qui estoient en garnison à Dunquerque, à S. Amand, & à la Capelle, refusoient aussi d'obeir: & davantage ces mêmes Espagnols que l'on avoit appaisez un peu auparavant aupres de S. Paul, voyant que leur solde manquoit encore, avoient recommencé à se mutiner dans cette ville. La cause de tous ces maux procedoit tant de la negligence inveterée dont on usoit dans le maniement des finances, que de la foiblesse de l'Archiduc Ernest, qui n'estoit pas capable de remédier aux moindres desordres; joint que le retardement de la flotte des Indes, causé par les tempestes & par les maladies, ne suffisoit que trop pour corrompre maintenant

la fidélité des Espagnols qui avoit desja esté ébranlée tant de fois auparavant. Vne partie des pertes de Philippe avoit aussi esté causée par l'armée navale d'Angleterre, laquelle ayant fait de vains efforts cette année dans les parties meridionales de l'Amerique, s'estoit recompensée dans le Bresil par la prise de Fernambouc, accompagnée d'un merveilleux butin. Que si l'hiver s'estoit rendu funeste à l'armée des Espagnols devant Cambray, tant par la violence de ses gelées, que par la disette qu'il avoit causée aux soldats; il s'estoit d'ailleurs montré favorable à Verdugo, en luy ouvrant un passage dans la Frise & dans le pais de Groningue; où neantmoins il n'avoit point fait d'autres progrès, que de ravager & bruler quelques villages: mais bientôt apres les glaces s'estant fonduës, quelques uns de ses soldats ayant esté submergez, laisserent aux autres la crainte d'un pareil accident: joint que la cavalerie Confederée estant de retour d'Alemagne, ne leur permit plus de faire ces ravages.

Les Anglois pillent Fernambouc,

Pendant ce mesme hiver les diverses inondations apporterent de furieux dommages aux Confederéz: car la violence des eaux, qui avoit esté retenuë par les gelées, s'estant emportée tout à coup par le dégel, & outre cela, les neiges qui s'estoient fonduës sur les montagnes, ayant encore enflé le cours des rivières, le Rhin, sous quelque nom qu'il embrasse une partie des Provinces Confederées, la Meuse, & tous les autres fleuves ayant esté enfléz par dessus leurs rives, rompirent leurs digues, & ravagerent par leurs débordemens une merveilleuse quantité d'hommes & de bestiaux. Sur la fin de cette mesme année, l'esperance d'un jugement notable tenoit les esprits & les yeux de tout le monde en attention: les uns souhaitant de voir donner quelque exemple de severité; & les autres au contraire se plaignant que par le moyen d'une trop exacte recherche, on donnoit des pretextes aux envieux de tendre souvent des filets aux autres. Arnold Dorp, autrefois Gouverneur de Ziericzee, place qui se vid assiegée par les plus puissantes forces d'Espagne, s'estant introduit aupres du defunt Prince d'Orange, par une facilité qu'il avoit de bien parler & de bien écrire, avoit conduit si adroitement les affaires d'autrui & les siennes propres, qu'il s'estoit rendu l'objet de la jalousie du peuple; qui luy avoit donné le surnom de riche: toutefois apres le deceds du Prince d'Orange, il s'estoit trouvé assez mal dans ses affaires. Or un nommé Menein, nouvellement revenu d'une Ambassade de Dannemarc, luy avoit appris que les Confederéz avoient fait quelque traité secret avec le Roy de Dannemarc: mais il arriva bien-tost apres que l'Archiduc ayant aussi envoyé une Ambassade au Roy de Dannemarc, pour entrer en ligue avec luy, & pour faire en sorte que l'on empeschast aux Confederéz la navigation des mers septentrionales, ses Ambassadeurs reprocherent au mesme Roy cette alliance cachée, qu'il avoit auparavant faite avec les Confederéz: de sorte qu'à la fin on sceut que l'Archiduc n'avoit découvert ce secret que par l'advis qui luy en avoit esté donné de la part de Dorp. Cette rencontre donna donc lieu de concevoir contre celui-cy de nouveaux soupçons: & comme on fut allé chez luy visiter tous ses papiers, on y trouva entre autres choses la minute d'une certaine lettre, par laquelle il convioit l'Archiduc de venir à la Haye en habit déguisé; afin qu'en se decouvrant puis apres, & tesmoignant à la populace qu'il n'avoit eu aucune part dans les guerres qu'on avoit faites contre les Provinces Unies, sa presence donnast lieu à ceux qui affectionnoient le party du Roy, & la paix publique, de faire cesser dans les esprits du reste du peuple toutes les apprehensions

Les inondations apporterent de grands dommages aux Confederéz.

1594. hensions qu'on leur avoit données. Neantmoins Dorp, que l'on avoit emprisonné pour ce sujet, ayant toujours soutenu avec beaucoup d'assurance qu'il n'avoit écrit cette lettre que pour exercer simplement la plume & son esprit, sans aucun autre dessein, il fut premierement delivré de prison, & gardé chez luy quelque temps, & puis enfin elargy en donnant caution; la chaleur de son accusation s'estant refroidie peu à peu, & son pardon ayant esté facile à obtenir, comme il arrive ordinairement dans un Estat où la puissance publique dépend de plusieurs. Pour Menein, apres avoir descendu du rang des Juges publics de Hollande dans le Conseil de la ville de Dordrecht, il s'estoit rendu un des principaux de cette Republique : mais à la fin il en fut exclus; & puis bien-tost apres on l'employa à écrire les Annales de son païs; moyennant une pension annuelle qu'on luy accorda. Ce qui ne se fit pas tant pour aucune esperance qu'on eut conceüe de son travail, que pour trouver quelque honneste pretexte d'arrester cet esprit inquiet; qu'une grande erudition & une vivacité naturelle rendoient capable de beaucoup de choses.



HISTOIRES

DES TROUBLES

DU PAYS-BAS,

LIVRE QUATRIESME.

SOMMAIRE.

L'Archiduc Ernest assemble le Conseil. Les genereux discours du Duc d'Archeon y sont écontez, avec beaucoup d'approbation. Raisons pour lesquelles la haine des Belges s'augmente contre les Espagnols. Ruse de Tassis. Le Duc de Bouillon ravage le Luxembourg. Heranger prend Hoge : le Bavarois la reprend par un siege. Le Duc de Bouillon prend quelques villes de Bourgogne. Velasco vient au secours de la Bourgogne. Mort de l'Archiduc. La puissance du gouvernement est déferée au Comte de Fuentes, qui est hay des Belges. Mansfeld meurt. Archeon va en exil à Venise. Deputation au Prince Maurice pour la paix. Harangue des Deputez : réponse du Prince. Les Deputez sont renvoyez sans rien faire. Toutefois les plus pacifiques des ennemis veulent la paix, & quelques uns une trêve. Noces du Comte de Hobent & de celui de Salms. Troubles au sujet de la Principauté de Cleves & de Jülich. Les Eglises pacifient les dissensions de ceux d'Embsen. Conditions de la paix. Discordes entre les Confederéz. Le Comte de Fuentes appaisé les soldats mutins. Verdugo meurt. Le Comte de Fuentes prend le Chastel, & assiege Han. Les François demeurent les maistres de la ville & de la citadelle, malgré le Comte de Fuentes. Mort de La Motte. Villars est tué. Les Espagnols prennent la citadelle de Dourlers & la ville en mesme temps. Le Prince Maurice leve le siege de Grol, à l'arrivée de Mondragon. Philippe de Nassau est tué. Les soldats du Prince Maurice essayent en vain de prendre Meurs. Mondragon meurt : comme aussi Antoine Prince de Portugal. Le Comte de Fuentes prend la ville de Cambray, & force les habitants de prestre serment à Philippe comme à leur Prince. Heranger ayant pris la ville de Lure en est chassé incontinent. La guerre de Bourgogne occupe les Espagnols & les François. Les Confederéz envoient du secours au Roy de France : ce que la Reine Elisabeth prend en mauvaise part. Elle presse les Confederéz, hors de saison de luy payer ce qui luy est dû. Recit par occasion des rebelles d'Irlande. La Reine se porte plus ardemment à la guerre. L'Admiral Drake meurt, apres avoir esté envoyé contre les Espagnols avec une flotte. Relations des navigations entreprises par les Confederéz.



Au commencement de l'année l'Archiduc Ernest fit tenir à Bruxelles une assemblée du Conseil, dans laquelle ayant promis de traiter de grandes choses, il fit juger aux peuples que son dessein estoit de confirmer leurs loix & leurs privileges : mais la decision des choses qui se devoient agiter pour l'intérêt du public, ne fut pas remise entre les mains des Estats, selon les anciennes coutumes : car il n'y eut que les Ecclesiastiques & les Nobles qui furent appelez à l'assemblée ; parce que veritablement la Noblesse estoit en faveur & en autorité, comme elle est presque toujours sous la domination d'un seul Prince ; & l'on se fioit beaucoup au Clergé à cause du lien de la Religion qui l'attachoit aux interêts de Philippe. Mais pour ce qui regarde le menu peuple, estant perpetuellement irresolu, & souhaitant toujours la paix à quelque condition que ce puisse estre, on ne l'admet presque plus dans les assemblées, si ce n'est quand il s'agit de lever de nouveaux tributs. Apres que l'Archiduc, ayant deduit avec beaucoup de gravité les peines qu'il avoit prises pour

1595.

*Ernest fait
une assemblée
à Bruxelles.*

1595.

*Harangue gé-
nérale du
Duc d'Archev.
dans l'Assem-
blée.*

retablir la concorde, eut demandé les avis de l'Assemblée touchant le sur-
plus, on dit que le Duc d'Archevot, qui tenoit la première place entre les
Grands du Pais-bas, prit l'occasion de parler en ces termes : On a veu au-
trefois nos Aïeux prendre les armes contre de puissantes nations, &
principalement contre les François, non pour aucun sujet de haine qui les y
portast : mais seulement parce que leur Souverain l'avoit ainsi ordonné ; &
jamais on ne les a vus redouter ny les dangers qui accompagnent la guerre,
ny les maux qui la suivent, quand il s'est agy de l'aggrandissement de leurs
Princes. C'est pour cette raison que leur courage & leur prudence ont sou-
vent achevé de grandes choses : mais aujourd'huy les armes ne fournissent
plus d'occasions à nostre valeur & à nostre conduite, mais bien plustost à
nos miseres & à nos oppressions : puisque mesme la direction d'une guerre
civile (comme vous la nommez) n'est point confiée aux citoyens. Pour-
quoy donc demandons nous la paix, qu'on nous refuse incessamment, au
lieu qu'on devoit songer à la faire il y a long-temps, & sur tout lors que nous
avons encore quelque chose à conserver, & que l'on ne voyoit pas, comme
on voit aujourd'huy, nos villes embrasées, nos campagnes desertes, & nos fa-
milles reduites à mendicité, non seulement pour le temps present, mais
pour l'avenir. Que si apres trente ans de travaux & de pertes continuelles
vous ne jugez pas qu'il soit encore temps de nous donner du relasche, pour
le moins de deux guerres que nous avons sur les bras, ostez nous en une : &
si vous avez resolu de nous faire tourner visage contre les François, faites en
sorte que les Confederez, que nous aurons à dos, ne nous puissent nuire. Ou
bien si vous jugez qu'il soit plus à propos (comme il est en effet) de vanger
sur ces derniers les maux que nous avons soufferts, bornez ces esperances
trop vastes que vous avez conceuës ; de peur qu'en voulant ravir le bien
d'autrui, nous ne fassions courir risque au nostre mesme. Vous direz (peut-
estre) que vous avez offert la paix ; mais de quelle sorte l'avez vous offerte ?
Et par quelle raison se peut il faire que les François la refusent, ou que les
Confederez la retardent ? Car je ne croy pas qu'ils prennent plaisir à leurs
maux, ny peut estre aux nostres mesmes. Tous d'une commune voix trient-
qu'il faut chasser la soldatesque estrangere ; cette race cruelle & superbe,
dont les mœurs sont incompatibles avec les nostres : & qui n'a point de mo-
deration ny de foy, sinon autant que ses interets l'obligent d'en tesmoigner.
Nous pourrions peut-estre croire que c'est l'injustice & la haine de nos en-
nemis qui les fait parler de la sorte contre l'Espagnol : mais les choses qu'il
nous fait souffrir, sont encore plus injustes & plus odieuses. Demandez à la
province d'Artois, demandez à celle du Haipaut & de tous les pais d'alen-
tour, qui furent autrefois si riches & si fertiles, d'où vient que leurs habitans
meurent aujourd'huy de faim ; ils vous respondront qu'à la verité les Fran-
çois ont pris quelque partie de leurs biens ; mais que le tout leur a esté tavy
par les Espagnols & par leurs semblables, qui malgré leurs perpetuelles dis-
sensons, s'accordent si bien ensemble pour la ruine des Pais-bas, que sous les
ordinaires pretextes de leurs soldes & de leurs tumultes, nous demeurons
exposés en butte à leurs rapines. Mais l'injustice n'en demeure pas là ; car
on donne aux estrangers le soin de nous conduire, aussi-bien que la permis-
sion de nous piller : tant il est vray de dire que personne de nous n'est sage
au sentiment des Espagnols, & que nostre patience leur sert de jouet. Que
si perpetuellement leur opiniastreté se rend plus forte que nos plaintes,
qu'ils feignent de ne pas entendre, afin de continuer leurs crimes plus har-
diment,

diment, nous nous porterons à la fin à entreprendre des choses que la nécessité rendra excusables devant les yeux de la Chrestienté, & de nostre Roy tres-equitable.

1595.

A peine le Duc d'Archeot eut il achevé ce discours, que les principaux de tous les deux Estats s'assemblerent à l'entour de luy avec de merveilleux témoignages d'approbation ; comme s'ils eussent esté ravis d'avoir rencontré un homme qui osoit seul exprimer publiquement les pensées de tous les autres. Cependant les Espagnols murmuroient hautement ; car quelques uns d'eux s'estoient trouvez à cette assemblée ; mais le Comte de Fuentes n'avoit pas voulu y paroître, parce que comme il n'esperoit pas preceder le Duc d'Archeot, il ne vouloit pas non plus estre placé apres luy ; estant d'une telle humeur, que quoy qu'il aspirast principalement à une puissance solide, il ne méprisoit pas des honneurs frivoles. Pour ce qui concerne le Duc d'Archeot, je trouve que pendant toutes ces guerres il a tousjours fait voir une merveilleuse assurance d'esprit, & qu'en conservant pour son Prince une fidelité sans reproche, il ne vouloit pas que son rang cedast en aucune chose à l'ambition des estrangers. Il ne se rendoit esclave de personne ; & ayant tousjours usé impunément de sa franchise, il se mocquoit hardiment des ministres de Philippe ; tant à cause que leur presumption estoit odieuse à tout le monde, que parce qu'on ne craignoit rien de luy hors la liberté de ses paroles. Et même comme maintenant il approchoit d'une extreme vieillesse, il pouvoit avec d'autant plus d'assurance répandre dans les esprits de tout le peuple ses sentimens qui passoient pour des oracles. Il est certain que depuis la paix de Gand, il ne s'est jamais veu aucun des Belges du party royal, dont la haine ait esté plus opiniastre que la sienne contre les Espagnols : & l'on tient que la Republique Confederée eut pû se servir de cette averfion, si son gouvernement, au lieu qu'on le voyoit maintenant dépendre de plusieurs, eut comme du temps du Prince d'Orange dépendu d'un seul, à qui l'on eut confié le pouvoir de traiter les principales affaires, & d'entretenir les alliances secretes. Mais quoy que la haine du Duc d'Archeot contre les Espagnols fut assez inveterée, elle s'enflammoit de plus en plus, quand il voyoit que parmy les extremes misères de la Belgique, leur puissance estoit si grande : joint que leurs propres mœurs les luy rendoient encore particulièrement odieux. Car premierement le Comte de Fuentes estoit trop attaché aux banquets & au sommeil ; & même on disoit qu'il s'estoit veu bien pres de la perte dans la ville d'Anvers, à cause d'un adultere où il avoit esté surpris. Estienne Ibarra avoit plus de probité & plus de diligence ; mais cette louange demouroit presque effacée par l'excès de son orgueil, qui avoit si souvent fait naistre des differens entre luy & Charles de Mansfeld, qu'il s'en estoit peu fallu que celuy-cy n'eut tué l'autre : ce qui avoitourny d'un pretexte aux Espagnols, pour ne vouloir plus estre regis que par des chefs de leur nation. Christophle Morus estoit participant des secrets du conseil : car comme Idiagues regissoit presque toute l'Espagne, celuy-cy vouloit dans les Pais-bas posséder la part du gouvernement, comme un droit appartenant à sa famille. Pour Didaco Ibarra, sa presumption estoit si grande, qu'il avoit osé se plaindre par lettres à Philippe, que l'autorité des Espagnols aupres de l'Archiduc n'estant pas assez grande, cela avoit esté cause de beaucoup de mauvais succès. Mais Tassis, dont l'adresse sçavoit bien mieux pénétrer jusqu'au fond de toutes sortes de dangers, avoit tousjours conseillé d'adoucir l'esprit des Grands du Pais-bas par toutes sortes d'apparences d'hon-

Qui est ravis avec merueilleuse approbation des deux Estats.

Le Duc d'Archeot toujours fidèle à son Prince, & contraire aux Espagnols.

Causes de l'acrescissement de la haine contre les Espagnols.

Adresse de Tassis.

1595. d'honneur, pourveu que l'administration des finances demeurast entre les mains des Espagnols : puis que la connoissance de ces sortes d'affaires peut, par un enchainement tacit, attirer à elle toutes les autres. Apres que le Duc d'Archeot eut esté patiemment écouté par l'Archiduc, celui-cy qui de son naturel témoignoit assez de flegme, & qui sçavoit mesme que c'est principalement par ce moyen que les premieres boutades se rabattent facilement, respondit qu'il falloit sçavoir l'intention du Roy : & que pour luy il tascheroit tousjours à luy faire entendre les choses, & à luy donner ses aduis du meilleur biais qu'il pourroit trouver, pour reestabli la concorde.

*L'Archiduc
jugé à propos
de consulter le
Roy.*

*Cependant le
Duc de Bouillon
se réjouit
tout.*

Cette espérance repaissoit les esprits, mais elle ne retardoit pas les miseres du peuple. Car depuis que les deux Roys eurent déclaré la guerre l'un à l'autre, le Duc de Bouillon s'estant rendu maistre de toutes les petites villes du Luxembourg, qui n'avoient pû résister à la puissance de ses armes, ravageoit avec toutes sortes d'hostilitéz les pais d'alentour, & mesme les plus avancez vers le costé des Provinces. Et quoy que d'abbord les Espagnols eussent defait quatre compagnies de la cavalerie de Philippe de Nassau, qui s'estoit trouvée surprise tant par le débordement des rivières que par les embuscades des ennemis, le Duc de Bouillon avoit pris amplement sa revanche, dans un plus grand combat de cavalerie où il estoit demeuré victorieux : toutesfois contre les grandes villes de ces pais-là on se servoit plustost de la ruse que de la force; mais cette voye ne réussit pas beaucoup. Il est vray qu'il se presenta une occasion bien capable de fortifier le party, & d'allumer la guerre pour long-temps sur les frontieres des Espagnols; si dans le mestier des armes il n'estoit point plus difficile de conserver que d'acquiescer, parce que de ces deux choses l'une se peut aisement executer par des actions de hardiesse, & quelquefois de remerité; au lieu que l'autre a principalement besoin de sagesse & de toutes sortes de soins judicieux.

Hoye est une ville du Liege assez petite à la verité, mais telle que plusieurs auteurs, & sa situation mesme, témoignent qu'elle est le reste d'une plus grande & plus fameuse ville, que les courses & les hostilitéz des Barbares ont autrefois ruinée. Elle est coupée en deux par la riviere de la Meuse, à laquelle il se vient joindre un torrent, dont les eaux sont plustost rapides qu'abondantes; & neantmoins la ville en a pris son nom. Toutes les terres d'alentour sont pleines de minieres de fer, & respondent fort bien à l'humeur rude des habitans. Le pont est fait en maniere de voutes, & sur le rivage droit du fleuve on voit un tertre, où l'on a élevé une citadelle qui porte sa veue jusques bien loin par toutes les campagnes des environs; & ce lieu sert bien souvent aux Evêques d'une tetraite fort agreable, à cause de la beauté du pais. Ce qui n'empesche pas neantmoins que l'on n'ayt songé autrefois à rendre la place tres-capable de defense, dans la situation avantageuse qu'elle possede naturellement. Mais parce que maintenant l'Evêque se tenoit assez assuré tant par la paix que par le droit d'ancienne possession, la garnison n'estant pas trop forte, si peu de gens de guerre, qu'elle contenoit, ne songeoient qu'aux festins & aux divertissemens, croyant que toute fonction militaire eust esté superflue; & par une parcellle negligence on souffroit qu'il y eust des maisons appliquées à une roche voisine de la citadelle, au niveau de son bastiment. Herauger, Gouverneur de la ville de Breda, qu'il avoit prise par une ruse de guerre, & qui estoit fort propre à ces sortes d'entreprises, fit cachet trente de ses soldats dans une de ces maisons, par le moyen de l'intelligence qu'il avoit avec le maistre du logis : & durant l'obscurité de la nuit ils

*Herauger
prend la ville
d'Hoye par
surprins.*

1595.

ils entrèrent dans la citadelle par une fenestre au moyen de quelques échelles, apres avoir observé dans l'abbord un grand silence : & puis en suite s'estant servis de force coups de mousquetades, pour offer de toutes parts la veüe & la connoissance de ce qui se passoit, ils mirent aux fers les gardes de cette place. Cependant dès la pointe du jour Herauger s'estoit trouvé devant la ville, avec six cents cavaliers & quinze cents fantassins : ainsi, quoy que dès le premier tumulte les habitans eussent pris les armes, lors qu'ils virent tant de soldats devant leurs portes, & encore d'autres sur leurs testes, cette double crainte leur osta le desir de résister. Alors Herauger mit garnison dans la ville, envoya sa cavalerie fourrager par la campagne, & imposa contribution sur tous les peuples d'entre la Meuse, qui dependoient de la domination Espagnole. Or comme cette action d'hostilité avoit esté exercée contre un Prince paisible, & auquel (quoy qu'il fust en quelque sorte mal intentionné pour le party des Confederez) on n'avoit point déclaré la guerre suivant l'ordre qui se pratique en de pareilles occasions, il eust esté plus facile d'excuser ce procedé à l'égard des Espagnols que de l'Evesque du Liege. Car l'affaire n'estoit pas beaucoup differente de celle des villes de Bonne & de Rhinbete, lesquelles à la verité ils avoient autrefois prises pendant la guerre de Cologne; mais maintenant qu'elle estoit finie, ils ne rendoient pas pourtant ces deux places à leur legitime maistre. Ernest de Baviere, Archevesque, Eleveur de Cologne, & Evesque du Liege, ayant envoyé vêts les Confederez pour leur redemander son bien, les Estats par une consideration qui se mesuroit plustost sur l'utilité presente de leurs affaires, que sur le droit des gens, luy respondirent, que comme ils avoient pris sa ville pour incommoder les ennemis publics, plustost que ny luy, ny son Estat, ils ne pouvoient pas la luy rendre que la guerre ne fust terminée. Et qu'apres tout il n'avoit pas beaucoup de raison de les blâmer d'une chose qu'il permettoit volontairement aux Espagnols. Il leur offrit, pour les porter à la restitution de cette place, des conditions qu'ils eussent sans doute jugées equitables, si la commodité de sa situation ne leur eust persuadé le contraire. Car la citadelle seule estoit extremement avantageuse sur le chemin, pour faire en sorte que les troupes Françoises & Hollandoises se pussent joindre ensemble avec seureté : & l'on avoit resolu d'y establir le quartier de la soldatesque Italienne, qui s'estoit mutinée contre les Espagnols, afin que par ce moyen elle demeurast éloignée des frontieres de la Hollande, & dans un pais où elle pourroit faire beaucoup de butin.

Quand l'Evesque vid qu'on le méprisoit, ou pour le moins qu'on différoit de jour en jour d'accorder ses demandes pour les rendre inutiles à la fin, il leva luy-mesme de nouvelles milices, auxquelles il joignit un secours de vieilles troupes, au nombre de quinze cents fantassins & sept cents chevaux, avec quinze pieces d'artillerie, sous la conduite de la Motte : apres quoy il prit sa marche sur les deux bords de la Meuse, pour aller assieger la place. Et les chefs du Roy d'Espagne luy avoient de leur propre mouvement offert leur assistance, parce qu'il ne leur importoit pas moins qu'à luy, d'empescher que les Confederez ne se rendissent maistres du pais, qui est au dessus de la Meuse, & d'une ville qui pouvoit joindre ces campagnes aux leurs. Outre cette raison d'interest, ils estoient encore engagez au secours de l'Evesque par un pretexte d'honneur; parce que suivant les alliances faites avec Philippe de Bourgogne, & Philippe d'Autriche, premier du nom, le pais du Liege s'estoit mis sous la protection des Ducs de Brabant.

L'Evesque se voyant méprisé, va s'ieger la ville.

1595.

*Il prend la
ville :**cy bas la cita-
delle :**qui se rend.*

Dès le commencement du siege, la ville, dont les remparts n'estoient pas capables d'une longue defense, fut assaillie tant par les breches qu'on y avoit faites que par des escalades, & la plupart de ceux qui la defendoient ayant esté tuez, le reste se retira dans la citadelle. Mais parce que les Hollandois avoient negligé de se saisir d'un terre voisin de la citadelle, qui estoit beaucoup plus haut que le rez de son bastiment, ceux qui la tenoient se virent bien-tost foudroyez par les batteries du canon, qu'on avoit dressées sur cette eminence; & assaillis d'embas par la fappe, à cause qu'on avoit fait venir à ce siege un grand nombre de paisans de tout le voisinage, lesquels ayant accoustumé d'estre employez à la recherche des metaux, estoient sçavans en l'art de fouiller la terre. Toutefois Herauger avoit creu que cette place pourroit tenir long-temps; & dans l'esperance qu'il en avoit donnée, on assembloit du secours pour les assiegez : mais à la fin craignant que les chemins ne se rendissent trop difficiles, à cause que les rivieres commençoient à se déborder, quoy qu'il y eust dans la citadelle plusieurs lieux de refuge, & divers moyens de tirer de long, il prevint la colere de l'assiegeant par la reddition. Ce qui fut cause qu'il passa dans l'esprit de beaucoup de personnes, pour estre plus propre à faire des entreprises soudaines qu'à supporter de longs travaux. Il s'excusoit neantmoins sur ce que le secours qui luy avoit esté promis par le Duc de Botuillon, & par les Italiens de Sichem, n'avoit point eu d'effet : & que davantage les murailles de la citadelle, que l'on croyoit bien fortes, & sur lesquelles on avoit fondé la principale esperance de tenir long-temps, s'estoient trouvées à la fin n'avoir esté composées que de deux murs differens, entre lesquels on avoit jetté de vieilles démolitions; de sorte que les premiers coups de canon ayant bien-tost éboullé toures ces mazures, les dedans de la citadelle estoient demeurez decouverts à la batterie. La garnison estant sortie, les chefs Espagnols empêcherent que les troupes de l'Evesque ne la missent en piece : & ils entreprirent cette affaire avec tant de bonne foy, que l'on en vid plusieurs mettre l'épée à la main, pour defendre leurs ennemis contre leurs associez. Aussi estoit-ce avec les Espagnols que Herauger avoit traité de sa reddition, ayant apprehendé avec beaucoup de sujet, que les Liegeois ne fussent pas gens à luy garder le droit de la guerre.

Après cette reduction, l'Evesque ne s'estant pas contenté de punir ceux d'entre les habitans qui avoient esté complices de l'entreprise de Herauger, priva aussi toute la ville de ses anciens privileges, comme ne l'estimant pas avoir assez de fidelité pour luy. Et davantage il ne cessa point de rechercher toute sorte de vengeance contre Herauger, l'accusant hautement de lascheté, & ayant envoyé aux Estats des Provinces Unies quelque partie d'une lettre escrite par celuy-cy, dans laquelle il parloit d'eux avec peu de respect. Mais le Prince Maurice, & ceux qui avec luy avoient esté participants de la secrette entreprise de Herauger contre la ville de Hoyer, empêcherent que les autres ne le missent en peine. La joutissance de cette ville usurpée ne fut pas longue; puis qu'on la reprit le quarante-uniesme jour d'après sa prise : & le fruit de cette action ayant esté perdu pour les Confederéz, il ne leur en resta que le blâme. Car le mesme jour que les Estats, s'assurant sur la force de la citadelle, respondirent assez fierement aux Deputez de l'Evesque, qu'ils la rendroient lors que les Espagnols auroient rendu Rhinberg, il arriva fortuitement des nouvelles que cette mesme citadelle estoit desja rendue. Cependant l'Espagnol ayant repris Hoyer, joignit sa posses-

1595.

possession à celle de Rhinberg ; & la garda jusqu'à ce que ses dépenses luy ayant esté remboursées , & l'ennemy chassé de ces pais-là , il jugea qu'il la pouvoit rendre seurement. Et mesme dans cette occasion Philippe tâcha d'acquiescer de nouvelles loüanges de pieté ; se vantant qu'il ayroit mieux donner du sien propre à l'Eglise du Liege , la plus ancienne de toute la Belgique , que de dépoüiller les Evesques du leur , quelque specieux pretexte qu'il pût avoir. Quatre cents cavaliers , du nombre de ceux qui estoient sortis de Hoye avec Herauger , furent defaits par quatre vingts des ennemis , qui les rencontrèrent tellement chargez de butin , que la trop grande convoitise de le conserver les ayant embarrassez , leur fit perdre la vie. Mais aussi bien que ceux-cy , quelques troupes des garnisons d'Over-Ysel , qui en estoient forties pour aller piller le territoire de Munster , ayant esté rencontrées une nuit par les ennemis , receurent un juste chastiment.

Cependant comme Henry , Roy de France , voyoit que ses ennemis pressoient la Picardie , pour les obliger par quelque diversion à entreprendre la defense de leur propre pais , il assembla la plus grande armée qu'il pût sous la conduite du Duc de Bouillon ; auquel il donna ordre d'entrer dans cette Province de Bourgogne , qui sous le nom de Comté obeyt à la puissance d'Espagne : & Henry consideroit encore que ce pais sert d'un chemin aux Espagnols , pour faire passer leurs troupes d'Italie ou d'Allemagne dans les Pais-bas. Les premiers efforts eurent du succès ; par ce que toutes les petites villes se laissoient surmonter par la crainte : & lors que quelques-unes des troupes levées à la haste dans cette Province , qui n'avoit point veu de guerre depuis plus d'un siecle , osoient faire teste d'un costé ou d'un autre , ces rencontres se pouvoient plustost nommer des meurtres que des combats. Toutefois le danger de la Bourgogne ne fut point capable d'obliger les forces des Pais-bas à marcher à son secours : mais Velasco , Connestable de Castille , (c'est le nom d'une dignité hereditaire) & Gouverneur de Milan pour le Roy d'Espagne , tira des garnisons d'outre les Alpes , de puissantes troupes de cavalerie & d'infanterie , qu'il fit marcher parmy les montagnes encore couvertes de neige : & apres avoir pris en passant quelques villes par composition , il se vint poster proche de la riviere de Saone ; où s'estant resolu d'attendre de plus grandes troupes de cavalerie , & quelques recrues d'Allemagne & du Royaume de Naples , il laissoit refroidir les premieres boutades des François par le soin qu'il prenoit d'eviter une bataille.

Tandisque les occasions & les dangers s'offroient ainsi en divers lieux , & que les nouvelles en couroient de toutes parts , une maladie qui avoit commencé des devant l'hiver à travailler l'Archiduc Ernest , s'aigrissoit de plus en plus : car comme il sçavoit assez que les Espagnols le hayissoient , que les Belges n'estoient pas satisfaits de luy , que les rapports de ses ennemis l'avoient mis mal dans l'opinion du Roy , & qu'enfin on le blâmoit de ne sçavoir faire ny la paix , ny la guerre , il augmenta tellement ses ennuis en s'efforçant de les cacher , qu'à la fin s'estant laissé abbatre par une fièvre lente , apres une grande perte de sang , il perdit aussi la vie. Sa mort fut soupçonnée , comme sont presque tousjours celles des Princes : mais elle ne causa point de tumultes ny de broüilleries ; parce que les personnes oisives des Pais-bas estoient arrestées par l'esperance d'une paix prochaine , & les autres par les divers travaux où la diversité des guerres les engageoit. Ceux qui rechercherent la veritable cause de sa mort , apres que son corps eut esté

Henry, Roy de France, envoya le Duc de Bouillon avec une armée dans la Bourgogne.

Velasco secourut la Bourgogne.

Mort de l'Archiduc Ernest.

1595.

*Conduite des
affaires entre
les mains du
Comte de
Fuentes, & du
Senat.*

*Les Grands
du Pais bas
avoient peine
à le supporter.*

*Mansfeld en-
voyé en Hong-
rie contre
les Turcs, est
convenu de
maladie.*

*Le Duc d'Ar-
schot s'en va
volontaire-
ment en exil
chez les Veni-
tiens.*

ouvert, reconnurent qu'elle procedoit de la pierre & d'un ver, qui se trouva dans ses reins encore vivant, apres avoir rongé les parties d'alentour. Le gouvernement des Pais-bas vacant par cette mort, fut donné au Senat par Philippe : mais la principale conduite des affaires tant au dedans qu'au dehors des Provinces, demeura entre les mains du Comte de Fuentes, sous le nom de President. Car l'Archiduc Ernest, estant proche de la mort, luy avoit accordé par ses lettres cette charge pour un temps, suivant l'advis des autres Espagnols : & bien-tost apres Philippe confirma cette disposition de l'Archiduc. Aussi est-il vray que le Comte, quoy que vicieux, n'estoit pas trop au dessous d'une si grande charge ; les exploits qu'il acheva premiere-ment dans la Belgique, & bien-tost apres en d'autres diverses regions, ayant assez tesmoigné sa capacité. Mais les Grands des Pais-bas, qui avoient desja eu bien de la peine à le souffrir lors qu'il cachoit encore l'effet de cette puissance sous un moindre éclat, ne pouvoient plus voir sans jalousie & sans colere les marques publiques de cette dignité, qu'il avoit prises devant leurs yeux. Ils se plaignoient que leurs ancestres avoient fort bien prejugué ce qui devoit arriver à leur Patrie, quand ils avoient dit qu'elle deviendrait quelque jour une Province d'Espagne ; puis qu'apres leur avoir donné pour Gouverneur un Due d'Albe, un Requesens, & mesme, de plus fraische memoire, un Rhoda, on avoit à la verité conservé du depuis les privileges des Belges pour quelque temps, au moins en apparence ; mais qu'à la fin on recommençoit encore à les traiter avec un pareil mépris, puis qu'ils voyoient de nouveau la puissance absoluë de faire la paix ou la guerre, estre commise à un estranger, qui n'ayant pas moins de vices que les precedens Gouverneurs, avoit bien moins de capacité. Chacun se disoit cecy à soy mesme : mais les plus hardis le disoient encore aux autres. En effet c'est une chose extremement dure, & comme honteuse à un peuple, d'obeir à des estrangers : & il n'y a point de matiere de jalousie qui soit inutile aux Roys comme celle-là, parce qu'il est presqu'absolument necessaire que chaque nation choisisse ceux à qui elle doit obeir, si l'on veut qu'elle soit capable de commander aux autres. Cependant Charles de Mansfeld, qui s'estoit toujours rendu extremement considerable, tant par la gloire qu'il s'estoit acquise dans les armes, que par les illustres differens qu'il avoit eus à démeler, autrefois avec le Duc de Parme, depuis peu avec Ibarra, & maintenant avec le Comte de Fuentes, fut éloigné des Pais-bas sous une apparence d'honneur, & commis pour conduire en Allemagne les troupes auxiliaires, que Philippe envoyoit à l'Empereur contre les Turcs, dont les divers progrès se faisoient craindre dans la Hongrie. L'Archiduc Matthias, qui commandoit l'armée de son frere, donna le rang le plus proche du sien au Comte de Mansfeld : mais celuy-cy ne pût pas produire long-temps contre les Turcs des marques de son ancienne valeur, & des belles maximes qu'il avoit pratiquées contre des ennemis plus habiles qu'eux : car il fut emporté par l'effort d'une maladie au milieu des dangers de la guerre. Mais le Duc d'Archoth, de crainte que les Belges ne le vissent au dessous du Comte de Fuentes, s'en alla volontairement en exil chez les Venitiens ; protestant qu'il ne se retireroit en ces pais là que pour mourir libre. Que si le Comte de Fuentes estoit hay des Grands, il ne l'estoit pas moins du peuple ; parce que sous couleur que les soldats Alemans, qui gardoient Bruxelles, avoient excité quelque legere broiillerie, il avoit essayé de se rendre absolument maistre de cette ville par le moyen de quelques regimens de la nation :

nation : mais les habitans s'estoient tous rendus contraires à son dessein ; car ils redoutoient plus la moderation des soldats Espagnols , que les tumultes des autres : & toutes les autres villes estoient dans la mesme averfion. Ce qui causa un double mécontentement à la soldatesque ; l'Espagnole se plaignant qu'on ne vouloit pas la recevoir , & celle des autres nations, qu'on l'avoit presque chassée ; & pour ces deux raisons , les campagnes estoient rançonnées doublement.

Ces nouveaux malheurs s'estant joints de surcroist aux miseres de l'année precedente , & la crainte de la disette ayant fait rencherir les vivres ; la liberté , que les pauvres s'attribuent particulièrement , fit éclatter les plaintes de la populace , qui servirent dans chaque estat du peuple à faire pencher les esprits du costé de la paix , dont le desir s'enflammoit de plus en plus par l'esperance que l'Archiduc en avoit desja fait naistre. Et le Comte de Fuentes dans cette rencontre ne les empecha point de laisser leurs vœux par une experience inutile. Mais entre toutes les grandes maisons celle de Crouy souhaitoit la paix le plus ardemment : & le Marquis de Havré , qui estoit de cette famille , escrivant à Jacques de Mailleray , lequel ayant autrefois fait partie de sa maison , se voyoit maintenant en un merveilleux credit à la cour du Prince Maurice , luy dorina dans ses lettres des marques de sa passion pour la concorde. Mailleray montra ces lettres au Prince Maurice ; & le Prince les ayant fait voir aux plus puissans des Estats , on donna ordre à Mailleray de récrire qu'il y auroit quelque esperance de faire la paix ; mais à condition entre autres choses , que les soldats Espagnols se retireroient non seulement du cœur des Pais-bas , mais encore du Luxembourg & de la Bourgogne , afin de faire perdre de tous costez la crainte que l'on avoit d'eux. Mais Havré en faisant réponse aux lettres de Mailleray , n'ayant rien reparty sur cette demande des Confederez qu'il laissoit sous le silence ; Mailleray eut ordre de nouveau de luy tesmoigner que l'on pourroit trouver quelques moyens d'accommodement entre les Provinces Confederées , & celles du party contraire : mais que pour l'Espagnol , on ne vouloit avoir aucune conference avec luy. Enfin donc les Grands du party de Philippe , le Duc d'Archoy n'estant pas encore sorti du pais , envoyerent en leur nom particulier une deputation au Prince Maurice ; comme à celuy qui passoit sur tous pour un esprit equitable , & naturellement porté à favoriser des Noblesses , qui luy estoient presque toutes alliées de parenté. On avoit choisi pour cette conference Thierry Lifveld , autrefois Chancelier du Brabant , pendant la domination du Duc d'Anjou , Massius , & Hart , qui estoient tous trois en reputation de personnes sages , & intelligentes dans les negociations publiques. Le Prince estoit pour lors à Middelbourg , où ceux-cy l'estant venus trouver , luy remontrèrent , qu'autrefois lors que les troupes des soldats estrangers trouvoient dans les dissensions des peuples du Pais-bas des occasions de s'enrichir de leurs dépouilles , le Senat , qui pour lors tenoit la souveraine direction des affaires , termina la discorde civile ; & quand les Provinces furent tombées d'accord entre elles , le Roy mesme se declara l'auteur de leur accommodement : de sorte qu'il ne leur fut pas difficile après cela de chasser la soldatesque estrangere , le consentement de tous les peuples se trouvant universellement conforme dans ce dessein. Neantmoins bien-tost après , soit par la colere du ciel , soit par la faute des deux partis , il survint des accidens qui empêcherent que la playe presque guerrie ne se refetmast de bonne foy. Qu'aujourd'huy le mesme Senat du party

*Les Balpes des
Lettres du
Marquis
d'Havré touchant ces choses à Jacques de Mailleray.
Réponse de Mailleray.*

Deputés envoyés au Prince Maurice de la part des Grands du Pais bas.

Leurs paroles au Prince.

1595.

*Reſponſe du
Prince Mau-
rice.*

Royal, tenoit encore entre ſes mains le meſme pouvoir qu'en ce temps-là : & que les meſmes Belges ſouffrant de pareilles perſecutions, conjuroient la Republique Confederée, qui leur eſtoit jointe de voiſinage, de faire ceſſer ces malheurs, ſtattant leurs eſprits de cette eſperance, qu'elle ne ſeroit pas faiſchée de voir qu'on la conviaſt à un accommodement, lors que ſes affaires eſtoient dans leur plus grande proſperité. Comme pareillement ils ne faiſoient aucune difficulté de croire, que le Prince Maurice eſtoit pourveu d'une ſi grande moderation d'eſprit, qu'il aymeroit bien mieux abandonner ſa bonne fortune, que d'eſtre abandonné par elle : puis que les ſages ne trouvent jamais rien de ſi ſuſpect qu'une trop longue felicité. Qu'en effet le Prince ne teſmoigneroit pas avoir peu de ſoin de cette haute reputation, qui le mettoit au deſſus de tous les Capitaines de l'antiquité meſme, s'il ſongéoit à mettre en ſeureté la gloire que ſa valeur luy avoit acquiſe. Que la maiſon de Naſſau ne s'eſtoit pas rendue fameuſe par les armes ſeulement ; veu que pluſieurs de ces grands hommes qu'elle avoit accouſtumé de produire, n'avoient pas eſté moins admirez dans la conduirre de la paix, que dans celle de la guerre. Qu'après tout le Prince Maurice en ſe ſervant de la preſente conjoncture, ſe mettroit en poſſeſſion d'une loüange, qui ne ſeroit répandre des larmes à perſonne, & pourroit eſperer toute ſorte de bons offices de beaucoup de Princes allies de ſa famille ; au lieu qu'en procedant d'une autre ſorte, il les contraindroit de faire des vœux contre ſon aggrandiſſement. Que ſi ſon humeur guerriere ayroit les combats & les fatigues par deſſus toutes choſes, il rencontreroit aſſez d'occasions où il luy ſeroit facile par la valeur de ſes exploits d'eſtendre l'honneur du Chriſtianisme, puis que ſon courage & ſa prudence eſtoient en une ſi haute conſideration ; que dans une ſi ſainte entrepriſe il ne ſe trouveroit aucun chef de guerre, qui ne luy en cedast volontairement la conduirre abſoluë. A toutes ces choſes le Prince Maurice fit reſponſe ; (car les Eſtats, dont quelques-uns aſſiſtoient à cette conference avec luy, avoient voulu qu'il en uſaſt de la ſorte,) que pour luy il s'eſtimerait heureux ſ'il pouvoit accorder à ſon ſiecle, & aux ſiecles à venir, la fin des diſſenſions civiles : que la loüange d'un ouvrage ſi excellent luy ſeroit plus chere, que le nom de dompteur de villes, & que tous les plus glorieux triumphes ; pourveu que ceux qui avoient ſouhaitté la preſente conference, fuſſent touchez d'une veritable averſion contre l'injuſtice Eſpagnole ; & ſe reſoluſſent de teſmoigner deſormais un courage digne de leurs ayeuls. Que ſ'il eſtoit ainſi, on leur offroit une entiere puisſance d'arreſter librement, avec des perſonnes libres, toutes les choſes qu'ils deſiroient. Que ſ'ils vouloient rentrer dans l'union qu'ils avoient abandonnée, ils autoient pour deſenſeurs non ſeulement la Republique Confederée, mais encore les Souverains ſes associez, dont les forces les ſeroient bientôt ſuccomber, ſ'ils les avoient plus long-temps pour ennemis. Que la diverſité des ceremonies Eccleſiaſtiques ne leur apporteroit pas plus de prejudice qu'elle en apportoit maintenant à la France : & que la Republique Confederée ne ſe meſloit point de preſcrire des loix à perſonne ſur ce ſujet ; laiſſant à Dieu & à chaque peuple le jugement des Religions. Qu'elle avoit pluſieurs choſes communes tant avec les allies, qu'avec les Belges du party de Philippe ; ſçavoir, d'anciennes unions, pluſieurs parentez, & de grandes conformitez de police ; mais qu'entre les Provinces Unies & le Roy d'Eſpagne toutes choſes tendoient à la haine ; & à des hoſtilitez que ſa convoitiſe avoit commencées ; & que la neceſſité de la deſen-

five avoit accreus. Qu'ils ne pouvoient traiter avec un ennemy, lequel ayant esté leur Prince, les avoit forcez à le deposleder de sa puissance : car de quelle façon qu'ils composassent, ils se rendroient à luy en pensant faire la paix avec luy. Que l'indignation des Souverains est irreconciliable : & qu'il estoit facile de juger comment celuy-cy useroit de son pouvoir durant la paix, par la maniere dont il procedoit durant la guerre. Que la suite du temps & la vicissitude des choses presenteroient quelque jour des occasions, qu'il ne falloit pas attendre pour le present. Car en effet (poursuivre le Prince) quelle raison aurions nous de nous fier à un Roy, qui n'a point fait difficulté de proscrire les testes de ceux qui ne l'attaquoient que par une juste guerre ? Vous ne devez pas sur ce sujet vous donner la peine d'apporter des exemples de l'antiquité : je les sçay tous ; & me souviens fort bien de mon pere. Alors Liesveld ayant respondu qu'il estoit redevable de la plus haute fortune au defunt Prince d'Orange, & protesté qu'il n'estoit venu que par l'ordre expres des Estats de son pais, l'Espagnol n'ayant aucune part dans cette negotiation ; le Prince Maurice, suivant un advisement secret qu'on luy donna, mit la main dans la poche de Liesveld, & en ayant tiré les lettres de passeport, que le Comte de Fuentes luy avoit fait delivrer, il refusa par un tesmoignage certain toutes les belles apparences, qu'on avoit trouvées dans les discours de l'autre : & ainsi la Deputation fut renvoyée, parce qu'elle n'avoit ordre de traiter que sous le nom du Roy.

*Les Deputés
sont renvoyés
sans rien faire.*

Les discours des sages & ceux du vulgaire s'exercerent diversement sur le sujet de cette nouvelle sorte de response : tandis que les uns taschoient d'acquiescer de l'honneur & des richesses par le moyen de la guerre, & que les autres esperoient la paix, par ce qu'ils la souhaitoient avec passion. Les Espagnols, & ceux qui s'entendoient avec eux, soutenoient que l'on avoit desormais assez offensé la Majesté Royale, (si quelqu'un d'eux la consideroit veritablement ;) & que même c'en estoit trop, que des deserteurs, qui ne pouvoient pretendre pour le plus qu'un simple pardon de leur revolte, eussent esté volontairement conviez à un traite. Mais apres tout (disoit cette caballe) à quoy ont abouty tant de deputations, qui leur ont desja esté envoyées, sinon à rendre leur orgueil plus insupportable ? Quelques legers succès ont porté leur presumption jusqu'à ce point, qu'ils ne se contentent pas d'avoir banny de chez eux le respect & l'obeissance du Prince, mais ils veulent encore apprendre aux autres peuples à traiter sans luy. De sorte que si les Belges du party Royal vont encore une fois trouver les rebelles Confederez, ceux-cy ne manqueront pas de vouloir faire la loy aux autres ; & de leur prescrire les mêmes conditions que s'ils estoient vainqueurs de Philippe. Certes si jusqu'icy l'on a tousjours conservé quelque croyance qu'ils pourroient souhaiter la paix, maintenant il est visible qu'ils la méprisent ; & qu'en se rendant imitateurs de l'exemple des Suisses, si les autres Provinces Beligues avoient secoué le joug de la domination, ils seroient tous prests de la ravir eux-mêmes. Il n'y a donc point d'autre paix à faire avec eux que celle qu'ils seront contraincts de demander, lors qu'on les aura domtez par la force des armes. Ce qui arrivera bien-tost sans doute, si les Provinces du Roy tesmoignent autant de fidelité & d'obeissance pour maintenir son autorité, que les autres font paroistre d'opiniastreté & de rage pour l'aneantir. Ceux dont les esprits estoient un peu plus portez à la douceur, n'estoient pas d'avis qu'on laissast échapper l'occasion de faire la paix qui sembloit si prochaine. Car (disoient ils) quel sujet a-t-on de

*La réponse
du Prince est
entendue si
parfaitement.*

*Les plus be-
nins d'entre
les ennemis de
font la paix.*

s'eston-

1595.

s'estonner si les Confederez aiment mieux se fier aux autres Provinces du Pais-bas qu'au Roy, dont ils redoutent l'indignation & la vengeance, sçachant bien qu'ils l'ont meritée? Leurs pretentions neantmoins ne vont point contre la souveraineté, ny contre la Religion : mais sur tout en ce qu'ils demandent qu'on éloigne les soldats estrangers, leurs vœux s'accordent avec ceux de tous les autres peuples ; & cet éloignement, qui seroit mesme utile pour la guerre, est absolument nécessaire pour la paix. Davantage, le Roy ne peut il pas aussi commettre de sa part des Deputez, & leur donner ses instructions & ses ordres, sous quelque pretexte qu'il les envoie à la conference? on n'a pas si peu éprouvé la fidelité des Provinces Royales, qu'on ayt lieu de croire, que par un traité particulier ils voulsissent frustrer leur Prince de sa puissance, pour laquelle ils se porteront toujours volontairement à la guerre. Il y a beaucoup de choses que le Prince ne peut pas faire avec honneur ; & qu'il peut pourtant souffrir sans honte. Que si cette raison ne suffit pas, pour le moins il est permis à un Roy de relâcher quelque chose des rigueurs du droit en faveur de l'utilité publique. Devroit-il pas considerer la misere de ses sujets si bien intentionnez, & que la plupart d'eux sont tellement abbattus, qu'il ne leur reste plus que le dernier souffle? Sans doute la partie est trop inégale dans cette guerre : car du costé des Provinces Confederées on ne la fait que pour nuire ; & du costé des Provinces Royales, on ne la souffre que pour perir. Rien ne manque à nos ennemis : les pasturages, les manufactures, les pescheries sont capables de nourrir la populace quelque nombreuse qu'elle soit. Mais ils ont encore d'autres avantages bien plus considerables, puisque toutes les rivières du Pais-bas adressent leur course vers leur Ocean. Que si pour la commodité de leur navigation, les fleuves ont une grande estendue, la mer n'a point de bornes. De là vient, que l'on voit chaque jour une si prodigieuse multitude d'estrangers aborder sur leurs rivages, que des nations entieres se viennent quelquefois mesler avec eux. Ainsi quiconque sçaura bien peser toutes choses, demeurera d'accord que la guerre leur est mesme profitable. Mais chez nous, quand les soins que nous avons pris de cultiver nos champs, nous donnent quelque esperance, le fruit nous en est ravy avant la saison : nos rivages sont secs & infertiles, & nos ports presque fermez à la navigation de l'Ocean. Et toutefois le fardeau des impôts & la cherté des vivres, ne laissent pas de nous accabler, sans qu'aucun gain nous apporte du soulagement. Enfin lors que la plupart de nos campagnes demeurent en friche, & que nos villes sont presque épuisées de toutes commoditez, s'il nous reste encore quelques lieux, où nos ennemis n'ayent point touché, ils sont ravagez par des seditions intestines. Que l'on dispute donc tant qu'on voudra si nous devons faire la guerre. A toutes ces considerations ils adjoûtoient encore pour nouvelle raison, qu'il falloit craindre que les Confederez venant à s'ennuyer de la guerre, ne se portassent à elire un nouveau Prince ; soit qu'ils y fussent conviez par la connoissance des vertus domestiques de leurs chefs, ou de la puissance estrange de leurs alliez : que tandis que leur Republique seroit sans maistre, il y auroit toujours lieu de bien esperer pour leur ancien Prince : mais lors qu'ils en auroient une fois choisi un nouveau, que la guerre seroit sans doute bien plus difficile à démesler qu' auparavant : & si l'on essayoit pour lors d'avoir la paix avec eux, on ne la pourroit plus faire qu'avec perte & infamie. Il y en avoit encore quelques autres qui proposoient de faire une treve : car (disoient ils) la bonne fortune

tune des Confederez ne se maintient que par leur concorde ; & leur concorde ne se conserve que par la crainte. Ainsi, si l'on les prive de ces deux choses, les inconveniens que l'égalité cause ordinairement, ne manqueront pas de les assaillir : & la jaloutie des villes, que les perils de la guerre n'ont assoupie qu'avec difficulté, se réveillera pendant le repos d'une treve. Ces peuples, qui sont avides du gain, nous appelant au trafic par le moyen de leurs marchandises, nous pourrions en même temps exercer un secret commerce avec leurs esprits ; & quand nous aurons gagné les principaux, il sera bien-aisé de gagner en suite le menu peuple ; dont l'humeur est telle, qu'il commencera d'aymer la Royauté aussi-tôt qu'il aura cessé de la haïr. Ceux qui contribuent aux subsides qu'on leve dans ces pais pour la guerre, ne voudront plus rentrer sous ce fardeau lors qu'ils en auront esté deschargez pour si peu de mois que ce puisse estre. Joint que la suite du temps est toujours favorable aux Souverains : & lors que par son secours Philippe sera une fois venu à bout des Confederez, qui ne manquent ny de forces, ny de conseils, ny de constance, il n'aura qu'à choisir de quel costé il voudra employer ses armées ; soit contre le Royaume de France, qui n'est plus qu'un corps tout déchiré ; soit contre celuy d'Angleterre, qui n'est gouverné que par une femme, l'un ne faisant la guerre qu'avec peine, ses forces estant toutes usées ; & l'autre ne la faisant que par crainte. Lippius, entre autres, estoit de ce dernier advis ; & il en confirmoit les raisons par plusieurs exemples tirez de l'ancienne histoire : mais Tassis, au contraire, jugeoit qu'une treve apporteroit plus de dommage aux Provinces du party du Roy. De sorte que dans cette diversité de sentimens, chacun predoit plustost toute autre chose que ce qui arriva bien-tôt apres : suivant le caprice ordinaire de la fortune, laquelle ayant toujours esté ennemie de la prudence des hommes, se plaist à leur cacher la connoissance des effets qu'elle a envie de produire.

Lippius est de cet advis.

Cependant de crainte que le menu peuple se voyant frustré de l'esperance qu'il avoit conceüe d'une prochaine paix, ne se portast à quelque sedition, on fit courir le bruit que les conférences estoient différées jusqu'à ce que l'autorité des Princes estrangers fust intervenue. En effet l'Empereur envoya bien-tôt des lettres dont l'inscription s'adressoit aux Estats de Hollande ; & ceux-cy les presenterent à l'assemblée des Confederez : ils respondirent donc qu'ils souhaittoient de vivre en concorde avec leurs voisins ; mais qu'ils avoient souvent déduit les raisons, qui leur empeschoient de pouvoir esperer aucune paix de la part des Espagnols ; & que du depuis il n'estoit rien arrivé de nouveau qui püst les obliger à changer de sentiment ; si ce n'estoit qu'on voulust dire qu'apres avoir veu le poison & le fer préparé contre les personnes Royales, ils pourroient avec plus de sécurité qu'au paravant se fier aux auteurs de ces attentats. Avec cette réponse ils envoyoiert aussi à l'Empereur une lettre qu'on avoit surprise, adressée par le Colonel Tassis à Philippe ; par laquelle, comme il remontroir à son maistre qu'il estoit à propos de permettre, que les Estats des Provinces Royales traitassent de la paix, avec ceux des Provinces Unies comme de pareil à pareil, il luy disoit aussi qu'il falloit remettre l'exécution de toutes choses au jugement du Comte de Fuentes ; enseignant à son maistre plusieurs détours artificieux, & luy conseillant sur tout de ne point renvoyer les soldats Espagnols, ny permettre que les Alemans fussent pris pour arbitres de la paix.

1595.

*Mariages
d'Hohenlo, &
du Comte de
Solms.*

En cette même année les Confederez virent celebrer deux mariages, par des jeux, des festins, & des liberalitez publiques : l'un estoit du Comte Philippe de Hohenlo, avec Marie, fille du defunt Prince d'Orange : & l'autre du Comte Georges Eberhard de Solms, avec Sabine, fille de Lamoral Comte d'Egmont. Cette double alliance s'accomplit avec toute sorte d'éclat & d'applaudissement, tant pour le merite des deux maris, que pour la noblesse des deux vierges : plusieurs se ressouvenant assez que les peres de l'une & de l'autre avoient servy de victimes à la liberté de leur Patrie. Cependant parmy les maux dont la Republique estoit incommodée, ce n'estoit pas un des moindres, de voir que le prix des monnoyes s'estoit infiniment rehaussé ; & que le droit d'en pouvoir battre donnoit à chaque nation des occasions de piller. Il est vray que quelques-uns entreprirent de remedier à cet abus en establisant un tarif certain, & qui s'accommodast au commerce de tous les peuples : mais comme la premiere licence, que prenoit une Province, se glissoit aussi-tost dans une autre par le moyen du voisinage ; ceux-là mêmes qui avoient essayé de s'opposer à ce desordre, luy cederent aussi bien que les autres. Ce qui témoignoit assez la foiblesse des loix dans les Provinces, & que leur union n'estoit pas trop asseurée, puis qu'elles s'accordoient mieux contre leur ennemy qu'entre elles mêmes. Il y avoit aussi quelques broüilleries chez les Estats voisins, qui faisoient pencher de leur costé ceux qui aiment à se mesler parmy des guerres, & dans des factions qui ne sont pas beaucoup éloignées de leurs portes, sur tout quand quelque apparence de droit leur en presente l'occasion. Car comme autrefois le long âge du Prince de Cleves & de Juliers avoit de beaucoup affoibly sa puissance ; il arriva aussi que son fils & son successeur tout ensemble, souffrit une grande diminution d'esprit à cause d'une maladie qu'il avoit eüe : & ces deux aventures donnerent bien-tost apres aux artifices des Espagnols une entrée dans cet Estat. Mais davantage on voyoit cette Principauté deschirée d'un costé par la femme du Prince, sortie du sang de Baden ; laquelle estant d'une humeur extrêmement aspre & importune, augmentoit encore son audace par l'appuy de la maison d'Austriche : & de l'autre costé les Princes de Brandebourg & de Nieubourg, qui estoient les plus considerables de l'Estat, parce qu'ils avoient épousé les deux sœurs du Prince, se promettoient chacun leur part de la succession de ce grand heritage ; quoy que ce fust contre l'inrention de l'Empereur, qui soutenoit que les heritiers masles venant à manquer dans la race des Cleves, la disposition de tous ses Estats appartenoit à l'Empire. Neantmoins les Princes de Brandebourg & de Nieubourg estoient favorisez par tous ceux qui dans ces pais suivoient la Religion Protestante ; & même par quelques-uns de ceux qui suivoient la Religion Romaine, & qui craignoient non seulement l'orgueil de la maison d'Austriche, odieux à ses sujets, mais encore ses dépenses qui sont toujours en discorde avec les tributs. Tous ceux-cy donc d'un commun accord, sous le nom d'une assemblée des Estats de Juliers & de Monts, délivrerent leur Prince de sa captivité tellement inhumaine, qu'on croyoit qu'elle n'avoit pas peu contribué à nourrir sa maladie ; & en même temps ils mettent la Princesse sa femme en seure garde, comme un esprit qui formoit de mauvais desseins. Cependant on avoit appris que le Comte de Swartsembourg, qui avoit toujours embrassé la protection des Espagnols, faisoit des levées de soldats en ces pais-là, pour aller (à ce qu'il disoit) à la guerre contre les Turcs ; quoy que l'on creust plustost qu'il

n'assem-

*Troubles à
raison des
Principautés
de Cleves &
de Juliers.*

*Princes de
Brandebourg
& de Nieubourg
conspirent.*

*Ils délivrent
leur Prince de
captivité, &
mettent la
Princesse en
seure garde.
Le Comte de
Swartsem-
bourg leve des
soldats contre
eux.*

n'assembloit ces troupes qu'afin de fortifier le party de la maison d'Austrie, n'estant pas vray-semblable que ces milices, si elles eussent esté destinées pour la Hongrie, située en l'une des extremités de l'Alemagne, se fussent enrrollées en une autre extremité toute opposée, d'où l'on les eut conduittes par un chemin long & dangereux, & avec une depense tres-superflue. Toutefois le respect de la Majesté Imperiale empescha les soldats Hollandois de se jeter sur ceux-cy, lors qu'ils estoient encore dispersez & en desordre. Environ ce temps l'Electeur de Brandebourg commença à rechercher l'amitié & l'alliance des Confederez : & les principaux des pais du Pfince de Cleves faisoient la mesme chose ; priant aussi les Provinces Unies de leur prester pour quel que temps une somme d'argent qu'ils feroient aisément profiter lors qu'ils autoient attiré à eux le gouvernement des affaires & la direction de l'espargné. Sur quoy quelques uns des Hollandois estoient d'avis qu'il falloit promptement embrasser l'occasion, parce qu'il sembloit que le repos des pais d'outre le Rhin deust naistre de cette source, & qu'elle serviroit d'un lien pour joindre leurs armes avec celles de France. Mais quelques autres jugeoient plus prudemment, qu'il ne falloit pas donner à des ennemis plus puissans que ces peuples un pretexte si specieux de leur faire la guerre : parce que ceux-cy auroient pour faction contraire non seulement les autres habitans des Estats de Cleves, qui favorisoient le party Espagnol ; mais encore les Evêques & les autres Ecclesiastiques voisins : & que cependant, outre que ceux-cy qui recherchoient l'appuy de la Republique, estoient mal pourvus d'argent aussi-bien qu'elle, les forces n'estoient pas assez grandes pour defendre des pais si éloignez de ses Provinces, & d'une si grande estendue. Ainsi l'on soustenoit qu'il falloit attendre que ceux dont on vouloit embrasser les interets, eussent fait meurir leurs forces & leurs courages.

Il ne se rencontra pas de moindres troubles parmy les habitans d'Emden. Cette ville, qui tient rang entre les plus opulentes qui soient au delà de la riviere d'Ems, est située sur l'emboucheure de ce mesme fleuve, & compose une partie de cette Frise, qui embrassant autrefois de certains peuples que l'on nommoit Cauciens, remplissoit tout cet espace de rivage qui s'estend entre les peuples que l'on nommoit Bataves & les Danois. D'où vient qu'encore aujourd'huy le pais d'Emden se nomme aussi la Frise orientale ; parce que les anciens Frisons d'au deça de la riviere d'Ems sont à son costé occidental. Les mœurs de ce peuple estoient autrefois telles que celles de tous les autres peuples qui portoient le nom de Frisons : & la liberté, qui estoit pareille aussi, leur a tousjours esté laissée du depuis, tant par les Rois de France, que par les Empereurs d'Alemagne ; qui se contentoient d'estre reconnus chez ces peuples par une obeissance telle quelle, ne pouvant pas y posséder une entiere domination. Les affaires publiques estoient administrées par des assemblées particulieres de chaque peuple, en ce qui le concernoit à part, & par des assemblées generales de la nation, en ce qui les concernoit tous ensemble. Les jugemens s'exercoient par ceux que l'on éliroit pour cet effet : tant dans les grandes assemblées que dans les moindres le droit estoit égal entre tous ceux qui tenoient des terres seigneuriales : mais ceux qui en possédoient la plus grande quantité, recevoient les plus grands honneurs, & c'estoit en cela seul que consistoit la Noblesse. Mais comme du depuis ces nobles eurent commencé à bastir des forteresses non seulement pour eux ; mais encote pour servir de trefuge aux autres pendant

15951

*L'Electeur de
Brandebourg
recherche
l'amitié des
Confederez.*

*Les Confederez
ont differens le
sujets.*

*Troubles
d'Emden : sa
situation.*

*Mœurs &
gouvernement
des Frisons
Orientaux.*

1595. les guerres ou estrangeres ou intestines, & à entretenir dans leurs maisons des troupes capables de faire teste à quiconque voudroit user de violence; ils se rendirent par ce moyen les directeurs des assemblées, & les protecteurs des juges contre les factions: & firent en sorte peu à peu, estant favorisez par la negligence, ou par les dissensions du menu peuple, d'attirer à eux toute l'autorité qu'ils purent. Et quand cette populace entreprenoit quelquefois de se remettre dans sa premiere liberté, les nobles entrepenoient aussi la defense les uns contre les autres. Mais entre ceux-cy, comme la famille de Grethen s'estoit rendue extremement puissante tant par le moyen de ses mariages, que de ses successions, & maistresse de plusieurs terres seigneuriales, lesquelles par un long usage s'estoient acquis le droit de décider les differens, elle entreprit aussi la protection d'Emden: cette place qui n'avoit esté premierement qu'un simple bourg, & estoit devenue en suite une foible ville, se voyant pour lors assez maltraitée par quelques autres familles. En l'an mille quatre cens cinquante quatre, Vlideric, qui sortoit de cette race, obtint de l'Empereur Frederic, premierement sans le sceu des autres Nobles, & sans le sceu mesme du peuple, le tiltre de Comte dans tout le país qui s'estend sur le bord de l'Océan depuis la riviere d'Ems jusqu'à celle de Veler, cette dignité estant aussi accompagnée d'autant de droits, que la liberté des Frisons en pourroit souffrir. Et dix ans apres il publia aussi des ordonnances, mais assez resserrées; de crainte que le droit des autres Nobles, qui commençoient à s'agrandir en ces contrées par de mesmes voyes, ne se trouvast bleffé en quelque chose. Il sceut aussi temperer sa nouvelle domination par la douceur dont il usoit envers ses sujets; laissant beaucoup d'anciens privileges aux Magistrats, & leur en attribuant encore de nouveaux. Mais son fils Edfard qui luy succeda, surpassa encore de beaucoup la courtoisie de son pere: & se rendit si puissant par la fidelité reciproque de ses sujets, qu'il osa esperer la Principauté de Groningue & du país qui en depend; comme en effet il la posseda quelque temps, jusques à ce que les armes de Saxe, la mauvaise foy du Prince de Gueldres, & puis enfin la puissance de la maison d'Autriche, qui s'empara de toutes ces contrées, l'eut rejetté au delà du Rhin. Celuy-cy eut pour fils Enno, lequel estant de beaucoup inegal à son pere, & gouvernant ses Estats en sorte qu'il se laissoit gouverner luy-mesme, ne vid pas durer long-temps ny sa Principauté, ny sa vie. En ce temps-là, comme tous les Estats de la Chrestienté commençoient d'estre troublez par les discordes de la Religion, la ville d'Emden ayant suivy cette profession de foy particuliere, que la plupart des autres peuples poursuivoient par le fet & par la flamme, attira, par la commodité de son fleuve, une grande affluence d'estrangets, soit Belges, François, ou Anglois, qui s'y venoient rendre chaque jour, & qu'elle nourrissoit. Anne d'Oldenbourg gouvernoit pour lors cet Estat, sous le nom d'un de ses fils nommé Edfard; & usant de sa puissance avec une civilité bien differente de la maniere d'agir des Princes d'Allemagne, elle tesmoignoient également de l'amour pour la pieté, & du respect pour les loix, estimant qu'elles ne servoient pas moins à maintenir l'autorité du Prince, que la libeté du peuple. Enfin par le moyen de cette clemence, & du refuge que tout le monde trouvoit dans la ville d'Emden, il seroit malaisé de dire jusqu'à quel point elle s'accroit; puisque le nombre des nouveaux venus monroit jusques à six mille hommes. Mais bien-tost apres, cette ville ne manqua pas d'estre attaquée par les maux qui suivent ordinairement la prosperité du peuple; tels que sont, du costé des sujets, le

luxe

La famille de Grethen par son long usage s'est acquis le droit de décider les differens.

Vlideric est créu Comte de Fris par l'Empereur.

Il posseda aussi Groningue.

mais est rejeté au delà du Rhin par la maison d'Autriche.

Grand accroissement de la ville d'Emden.

luxe & l'orgueil; & du costé du Prince, la jalousie. Toutefois les choses ne se portèrent pas jusqu'à la violence, tandis qu'Edlard, dont l'esprit estoit assez rude, fut retenu par les conseils, ou par la crainte de Jean son frere, dont l'humeur estoit plus modérée. Mais ce Jean étant mort, comme la religion d'Edlard ne s'accordoit pas avec celle de ses sujets, (car il suivoit la Confession d'Augsbourg, & eux celle de Geneve,) il commença de plus en plus, à tenir leur fidelité pour suspecte. Ses soupçons s'augmentoient encore par les persuasions de sa femme, laquelle étant sortie du sang royal de Suede, retenoit aussi l'esprit de la royauté. Et l'on en rapportoit entre autres témoignages celui-cy, que comme elle eut un jour emprunté un ameublement de quelques bourgeois de la ville, elle le retint sous ce pretexte qu'il estoit trop superbe pour des personnes de condition privée. Enfin par les mauvais conseils des brouillons, qu'un desir de nouveauté portoit à flatter ou le peuple ou le Prince, la dissension se rendit si puissante, que les assemblées, qu'on avoit accoustumé de faire pour l'exercice de la religion, passaient dans l'esprit du Prince pour des rendez-vous de seditieux, & même les aumônes que la ville, renommée par ses charitez, destinoit au soulagement des pauvres, estoient interpretées par luy comme si elles n'eussent esté recueillies que pour preparer de secretes forces contre son Estat. D'autre part, les Prêcheurs, dont l'humeur est presque toujours violente, & lesquels, quoy qu'assez ignorans dans les affaires politiques, ayant neanmoins à brouiller sous couleur de religion, rendent bien souvent une bonne cause mauvaise en la traitant mal, faisoient sonner hautement le nom de liberté, & le service de Dieu, (pretexte extremement capable d'émouvoir les plus tranquilles;) représentoient aussi au peuple l'ancienne valeur de ses ancestres; & même pour un exemple plus proche & plus nouveau, ils luy remettoient devant les yeux les Provinces de Hollande, de Zelande, de Frise; & quel party plus honorable pourrions nous choisir (disoient ils) que de nous associer, par une ferme alliance, avec des peuples si courageux, dont quelques uns portent encore aujourd'huy le nom que nos ayeuls portoient anciennement? Cependant, le Comte un peu plus soigneux de sa seureté & de ses interets, qu'il n'eut esté besoin, avoit imposé plusieurs subsides extraordinaires sur les marchandises, & commis de nouveaux Magistrats; & neantmoins la populace, toute farouche & toute mutine qu'elle estoit, ne produisoit encore les marques de son insolence que dans ses discours: mais bien-tost après, comme les habitans eurent veu une nouvelle garnison dans la citadelle, ils ne marchandent pas davantage, & sans qu'aucun respect soit capable de les retenir, sous la conduite d'un particulier qui se rend leur chef, ils prennent les armes, employent l'artillerie, se saisissent du palais, des portes de la ville, comme aussi de tous les autres lieux de defense: & non seulement ils élisent des Capitaines & des Mestres de camp à leur poste; mais qui pis est, & par un tres-pernicieux exemple, ils établissent de nouveaux Magistrats, & dépossèdent de leurs charges ceux qui refusoient de prendre part dans ces brouilleries, à cause du serment de fidelité dont ils estoient engagés envers le Prince.

Desja les gardes de la citadelle avoient esté contraints par la famine de l'abandonner: & comme toutes choses penchoient vers la violence, il n'y a point de doute que chacun tournoit aussi les yeux vers les Confedetez, pour en tirer du secours; ce qui fut cause que tous les deux partis envoyèrent leurs Deputez à la Haye, afin de représenter leurs raisons aux Estats. Pre-

1595.

Rais des troubles d'Emden.

Deputez du Centre & de ceux d'Emden vers les Confedetez.

1595. mièrement les Deputez du Prince accusoient de sedition la multitude confuse du peuple : soutenant que ces sortes de crimes regardoient particulièrement les Estats, dont les affaires dans l'excellente posture où elles se voyoient, s'estoient maintenues jusqu'icy principalement par la concorde; & que si les puissances superieures estoient méprisées, ils seroient des premiers à ressentir le pernicieux effet que de pareils desordres peuvent causer. Mais les autres Deputez au contraire blâmoient le Prince d'avoir pris en haine la plus sincere pieté, d'avoir violé les loix, d'avoir fait d'injustes exactions, d'avoir recherché dans la violence & dans les armes l'establissement d'une puissance tyrannique: & en représentant toutes ces choses aux Estats, il sembloit qu'ils leur demandassent s'ils jugeoient que cela se deust souffrir: les priant aussi d'avoir pitié d'un peuple qui sembloit estre compagnon de leurs premiers malheurs, ainsi que de leur religion: ils adjoûtoient de plus, que le Comte recherchoit l'amitié du Roy d'Espagne & du Pape, pour tâcher d'opprimer par leur secours la liberté de ses sujets, ou sinon, pour livrer la ville d'Emden entre les mains de Philippe, en recevant de luy d'autres Seigneuries en échange. Ils disoient avoir esté advertis par de bons espions, que l'Espagnol ennemy des Confederez, mertoit un des principaux avantages de la guerre qu'il avoit contre eux, à se pouvoir rendre maistre d'un fleuve & d'un port qui fussent excellens: & qu'ainsi il n'y avoit point de riviere qui pût leur estre plus favorable que celle d'Ems, laquelle, prenant son cours vers le païs de Dullart, separe le païs d'Emden d'avec la Seigneurie de Groningue; & passant par le milieu de ces deux terres, se va rendre dans l'Océan par une emboucheure des plus spacieuses: estant capable d'ailleurs de porter les plus grands navires, & mesme la navigation estant extrêmement seure, à cause des Isles parmy lesquelles sa course oblique se démesle heureusement jusqu'à la mer. Joint que la possession de ce mesme fleuve ouvreroit aux Espagnols un nouveau chemin, pour porter la guerre dans la Frise, & leur donneroit mesme la commodité, qu'ils avoient jusqu'icy recherchée en vain, de pouvoir faire entrer leurs flottes dans cet Océan.

La paix recommandée à toutes les deux parties.

Les Confederez envoient du secours à ceux d'Emden.

Les Estats des Provinces Unies qui reconnoissoient la grandeur du danger, & la jalousie qu'ils donnoient de toutes parts, s'ils essayoient de le prevenir, se démellerent de ces deux deputations en telle sorte, qu'ils laisserent au Comte d'Emden la crainte qu'il pouvoit avoir d'eux, sans néanmoins assseurer les habitans de leur alliance qu'ils avoient esperée. Sur tout, ils recommanderent la paix à tous les deux partis; leur témoignant que si cette dissension passoit plus avant, ils seroient bien aises de la voir decider par les voyes du droit; mais que celle des armes leur seroit toujours suspecte: & qu'ainsi, quoy que maintenant ils ne fussent ennemis ny de l'un ny de l'autre party, s'il arrivoit quelque guerre entre les deux, la Republique se declareroit contre celuy qui auroit commencé les hostilités. Bien-tost apres, quelque courriers estant venus en diligence donner advis qu'Ennon fils d'Edfard levoit des soldats, & fortifioit le port de Cnoek, qui est à l'opposite de Delphzile; les Confederez augmenterent le nombre des navires qui avoient accoustumé de faire le guet pour eux sur la riviere d'Ems, & donnerent ordre au regiment de Frise d'aller garder la ville, & de chasser du rivage ceux qui entreprendroient quelque nouveauté. Cependant tous les habitans se fioient tellement aux Confederez, qu'ils furent ravis de remettre entre leurs mains & leur ville & toutes leurs commoditez: c'est pourquoy Edfard ne trouva point de meilleur expedient que de deferer le jugement de toutes choses

choses à ceux dont les armes pouvoient routes choses dans la ville. Il offrit même de contracter une alliance & une union d'armes avec la Republique Confederée, craignant que les habitans de la ville ne gagnassent les premiers cette faveur.

1595.

Il ne sera pas hors de propos que je declare icy sommairement de quelle façon ces différens furent terminez par les arbitres que les Estats envoyèrent à Delphzile pour cet effet, afin que la posterité puisse juger d'eux, comme ils jugeront des affaires de la ville d'Emden. Premièrement il fut résolu que personne ne seroit inquieté pour le sujet de la Religion : que les mêmes ceremonies qui avoient auparavant esté exercées dans la ville, y auroient encore leur libre usage : & que le Comte auroit l'exercice des siennes hors de la ville. Que dans les assemblées faites pour l'exercice de la religion, il ne seroit traité que de ce qui concerne la Religion : & que le Senat pourroit choisir quelqu'un, comme on a accoustumé de faire dans le Palatinat, & dans les Provinces Confederées, pour prendre garde que sous un pretexte de Religion, on ne tramast quelque entreprise seditieuse. Que ces mêmes assemblées auroient droit d'élire les Ministres de la Religion, & le Prince de les admettre. Que les biens qui avoient cy-devant appartenu aux Ecclesiastiques, seroient partagez entre le Prince & le peuple. Que du nombre des Consuls il y en auroit quatre de retranchez cette année, & du nombre des Assesseurs, neuf ; les uns & les autres selon que le sort tomberoit premierement sur eux, & que les années suivantes la moitié la plus ancienne en reception de chacune de ces deux compagnies fortiroit pour faire place à un pareil nombre de nouveaux : ce qui estoit un excellent moyen de moderer la puissance de ces charges, puisque personne ne pouvoit esperer de les tenir plus de deux ans. Qu'au lieu de chacun des officiers qui seroient sortis, le Senat en nommeroit deux autres, dont le Comte en choisiroit un : il est vray neantmoins qu'auparavant la creation des Magistrats dependoit purement de son choix. Que ces officiers auroient en leur disposition toutes les affaires de la ville & de la Marine ; le pouvoit de donner le droit de bourgeoisie aux estrangers, & de les admettre dans les compagnies de la ville, suivant lesquelles la populace est distribuée. Que ces mêmes officiers auroient les clefs des portes, & donneroient le mot du guer. Que les jugemens civils, & les criminels à l'exclusion de la peine de mort, dependroient aussi d'eux. Que ceux dont les crimes meritoient le dernier supplice, s'ils estoient estrangers, seroient jugez par les juges que le Comte auroit établis ; & s'ils estoient citoyens, qu'ils seroient jugez par un tribunal composé des deux precedens. Que comme les Senateurs avoient accoustumé d'estre au nombre de quarante, quand il en manqueroit quelqu'un à ce nombre, ils le suppleroient eux mêmes par leurs suffrages. Que ceux qui seroient receus dans les dignitez, seroient serment de s'employer avec toute sorte de fidelité au service du Comte, & au soin de la ville. Que les loix demeureroient confirmées ; mais que pour les tributs, on confirmeroit seulement ceux qui n'estoient point contraires aux loix : à condition neantmoins que ceux qui appartiendroient particulièrement à la ville, seroient regis par la ville. Qu'au reste Faldete nouvelle ville adjoutée à l'ancienne, & plus attachée au service du Comte que l'autre, seroit pour l'advenir gouvernée sous un même droit que la premiere, de peur qu'elle ne fournist un perpetuel sujet de dissension. Et afin que les citoyens pussent avoir une plus grande assurance de leur pardon, que le Comte leur osteroit volontairement toute l'apprehension qu'ils

*Il accordes
les differens
entre le Comte
& les citoyens.
Articles de la
paix.*

1595.

*Exhortation
des Confederez
aux Comtes, &
aux citoyens
d'Emden.*

qu'ils pourroient avoir de la citadelle, & la soumettroit à la ville : que même il n'autoit plus de chasteaux sur le rivage, pour tenir en crainte les navires passans : & que pour ces bien-faits du Prince il seroit recompensé par la ville d'une grande somme de deniers. Ainsi il est vray de dire que par ce jugement il estoit également pourveu à la seureté de l'un des partis, & à la grandeur de l'autre : & les conditions ne leur en dépleurent point, quoy qu'ils fussent toujours touchez reciproquement de leurs injures encore recentes. Il fut aussi agresté que les Comtes & les Magistrats à venir jureront l'observation de cetter paix. En suite de quoy le Comte fut exhorté de la part des Estats, de surmonter par sa clemence le ressentiment des soupçons & des outrages passez ; de peur qu'en ayant mieux se fier aux amitez trompeuses des Espagnols, qu'à la veritable fidelité de son peuple, il ne tombast dans leurs filers, & n'attirast la guerre jusqu'à ses portes. On ordonna aussi aux habitans d'Emden de regler leurs esprits sur les exemples de leurs voisins ; & de n'appesantir pas leur joug en le voulant secouer : les Estats leur remontrant sur ce sujet que l'on n'a pas une trop mauvaise composition, quand on se rachette d'une guerre civile par une servitude mediocre : & que les provinces Confederées ayant eu quelquefois des Princes d'une humeur bien plus severe que le leur, elle les avoient suppottez volontairement, tandis que les cruantez estrangeres ne s'estoient pas jointes de surcroist à cette rigueur domestique, pour pousser à bout leur patience. Apres cet accord on congédia la soldatesque de part & d'autre, quoy qu'à dire le vray, ce fut plus tost par un desir de repos que par un motif de bonne intelligence : car la dissension ne s'estoit pas si bien guerrie, que les uns & les autres ne retompassent quelquefois dans des maux pareils aux precedens, & n'eussent besoin des mêmes remedes.

*Discord des
Confederez
entre eux.*

Pendant le reste de cette année & le commencement de l'autre, comme si la fortune se fut lassée de favoriser les Confederez, leurs guerres n'eurent plus aucun bon succès. Ils avoient laissé passer tout le Printemps & une partie de l'Esté sans rien faire ; parce qu'à la verité un bon nombre de leurs troupes estoit à la guerre sur les frontieres de France : mais outre cette raison, quoy que Bufanval les sollicitast assez souvent de porter leurs armes ailleurs, leurs discordes domestiques les en empêcherent : car premièrement les villes de Frise jalouses des habitans de la campagne, se plaignoient que le fardeau des tributs destiné pour tout le païs en commun, n'estoit pas porté également : & que ce qui devoit estreourny par chaque champ en particulier, estoit bien souvent obmis, ou remis. Les Zelandois aussi, ayant eu grande contestation avec les Hollandois touchant les subsides imposez à cause du transport des marchandises, se servirent long-temps de ce pretexte, pour differer toujours de payer à l'espargne publique le tribut qu'ils devoient fournir. Ceux de Gueldres d'ailleurs pour s'exempter pareillement de donner le leur, s'excusoient sur leur pauvreté, & sur ce que l'ennemy estoit en divers endroits de leur païs. Enfin les Hollandois mêmes, qui portent seuls le tiers des charges communes à toute la Republique, commencerent à suivre l'exemple des autres Provinces, ou à s'en vanger. Sur quoy je diray, que si les hommes ne se portoient point plustost par necessité que par conseil, à la poursuite de ce qui leur est utile, les Confederez voyant leur ennemy dans une extreme disette, & ses affaires en mauvais estat, au lieu que le commerce florissant chez eux, leur apportoit un merveilleux gain, outre que le plus pesant fardeau de la guerre tomboit sur la France ; toutes ces occasions

les

les obligeoient à faire leurs plus puissants efforts. Mais les ayant negligées, ils s'attachèrent quelque temps après à des entreprises autant infructueuses, que hors de saison ; dont neantmoins le peuple pour lors devenu plus pauvre, ne laissa pas d'en supporter les charges.

Davantage, les succès de la guerre de Luxembourg ne respondoient pas à l'esperance qu'on en avoit conceüe ; parce que l'on s'employoit mal à propos à prendre des forteresses & d'autres pareilles petites places, dont la possession ne pouvoit pas apporter beaucoup de commodité aux victorieux, ny beaucoup de dommage aux ennemis. Mais sur tout, depuis que le Roy Henry, étant entré dans la Bourgogne, eut fait tourner la guerre de ce costé là, le Duc de Bouillon, qui par un desy magnifique avoit attiré toute l'armée des Espagnols sur ses bras, se trouvant dépourveu de gens de guerre, & de toutes choses generalement, bien loin de répondre par l'effort à la belle esperance de ses menaces, ne pouvant pas même défendre ses frontieres, les laissoit piller impunément en sa presence. Ce qui dégouttoit infiniment le Comte de Nassau ; outre que sa soldatesque, qui n'estoit pas accoustumée à boire de l'eau, l'abandonnoit peu à peu : c'est pourquoy, bien que le Duc de Bouillon ne pût se refoudre à le voir partir, il ne laissa pas de haster son retour vers les Provinces Confederées. Neantmoins il ne suivit pas le même chemin qu'il avoit suivy en venant ; car les ennemis s'en estoient rendus les maistres : mais ayant donné ordre à son infanterie, de s'aller embarquer au port de France le plus prochain, pour cingler vers la Hollande ; il se mit en teste de sa cavalerie pour entrer assez avant dans l'Alemagne, & de là prendre sa marche vers la Guelde.

Mais d'autre part le Comte de Fuentes, qui voyoit son gouvtnement donner de la jalousie à beaucoup de monde, essayoit avec d'autant plus de soin à faire en sorte, que ses adversaires ne pussent rien reprendre en luy que la grandeur de sa dignité. C'est pourquoy il s'appliquoit incessamment à rendre ses troupes de guerre capables d'entreprendre de belles choses ; & r'asseuroit les vieux soldats en les fortifiant par de nouvelles recreuës. Mais sur tout considerant que les tumultes des Italiens, & les malheurs qu'ils avoient causez, luy estoient imputez à blâme, pour faire taire l'envie de ce costé là, il voulut tascher de remettre cette soldatesque dans l'obeissance. Il se hasta donc de tout son possible d'achever les accords qui avoient esté commencez par l'Archiduc, & que sa mort avoit interrompus ; & parce qu'il ne se trouvoit pas trop bien fourny d'argent, il s'obligea à les payer chaque jour pour l'avenir, & leur donna des ostages pour le passé. Toutefois ils ne s'estoient pas encote remis sous les drapeaux : mais la ville de Tillemont leur ayant esté donnée pour retraite, les Espagnols tiroient tous-jours cet avantage, que ne pouvant pas se servir de ces troupes, ils empe-

1595.

Le Comte de Nassau retourne avec ses troupes vers les Confederés.

Grand soin du Comte de Fuentes pour ses troupes.

Il empêche les seditions de servir à l'ennemy.

Les troupes du Roy d'Espagne assies pour les fers armées.

En la Bourgogne, Velasco avoit une armée complete. Sur les frontieres de l'Artois & de la Picardie, apres le depart de Charles de Mansfeld, on donna le commandement des troupes au Marquis de Varenbon ; tant pour serrer de plus pres ceux de Cambray, que pour faire des courses dans la France, & vanger les ravages des François par d'autres ravages. Montdra-

1599.

gon eut charge d'observer le Comte Maurice, & de s'opposer à ses efforts en temps & lieu ; & il alla se poster aux environs de Hulst avec quatre mille hommes qu'on luy avoit donnez pour cet effet. On donna aussi à Verdugo six mille hommes d'infanterie & quinze cens chevaux, avec lesquelles troupes ayant eu ordre de chasser hors du Luxembourg le Duc de Botuillon, qui en avoit de bien moindres, & de recouvrer les villes que les François avoient prises, il alla assieger la Ferté. Desja les temports de cette place ayant esté battus assez furieusement, on la pouvoit assaillir par la breche que l'artillerie avoit faite, lors qu'une troupe de François ayant esté menée au secours, assaillit les assiegeans avec tant de valeur qu'elle les rompit & fit lever le siege. Mais il arriva que la ville, ayant esté delivrée de cette sorte, fut presque toute embrasée fortuitement par le feu qui s'estoit mis à quelques poudres ; c'est pourquoy le Duc de Botuillon en fit raser toutes les fortifications qui se trouvoient de teste, & retira la garnison. Cependant Verdugo s'employoit à attaquer de plus foibles places : mais apres en avoir pris quelques unes, il fut luy mesme attaqué par une maladie dont il mourut. Les bruits qu'on fit courir sur le sujet de sa mort, donnerent naissance à quelques soupçons : mais pout son nom il se trouvoit assez memorable par le gouvernement de la Frise qu'il avoit tenu long-temps, quoy qu'il n'eut pas esté accompagné de beaucoup d'heureux succès : car chacun sçavoit assez que les forces luy avoient plus souvent manqué, que non pas la valeur ny l'industrie. Sa fidelité estoit si grande qu'elle alloit jusques au scrupule : & il estoit eloquent pour un homme de guerre. Il estoit aussi d'une humeur fort courtoise ; & cette perfection estoit d'autant plus loüable en luy qu'elle est fort rare en tous ceux de sa nation. Mais sur tout il meritoit beaucoup de gloire en ce qu'apres avoir monté en un assez haut degré de fortune d'un lieu assez bas, (car il estoit fort d'une famille noble à la verité, mais fort pauvre) il se souvenoit de sa premiere condition aulant qu'il estoit necessaire. Les villes Beligiques du party Royal prioient le Comte de Fuentes de s'attacher enfin au siege de Cambay, luy offrant & de l'argent & des troupes pour cet effet ; parce que comme la ville n'estoit pas entierement enfermée, & que neantmoins elle occupoit l'armée des Espagnols, qui se contentoit de la tenir à demy bloquée, le party du Roy demeueroit tousjours privé en mesme temps & du service des troupes, & de la possession de la place. Mais le Comte se portoit de luy mesme assez ardemment aux belles occasions : & afin de ne laisser pas écouler la durée de son gouvernement sans acquerir de la gloire ; & mesme pout soulager l'épargne du Roy, qui estoit assez incommodée, il se rendit au camp du Marquis de Varenbon, & acceut ses troupes en sorte qu'elles compoisoient un corps d'armée de douze mille fantassins & deux mille chevaux. Apres quoy, afin qu'avec ces forces si considerables il pût tendre tous les pais d'alentour inaccessibles aux François, il se tourna premierement vers le Catelet, qui est une petite ville du Vermandois, située proche des sources de la riviere de l'Escaut, laquelle fut autrefois bastie par le Roy de France Henry Second, sous ce nom de Catelet ; afin qu'elle servist d'une bride à la ville de Cambay, & d'un boulevard à la France contre les efforts du Pais-bas. Le Comte de Fuentes, apres avoir quelque temps foudroyé cette place avec son artillerie, se tendit maistre de la ville par force, & recœur à composition ceux qui s'estoient retirez dans la citadelle. En suite de quoy la ville de Han, située sur la mesme frontiere, se vid agitée par une diversité d'incidens si merveilleuse, que leur histoire pourroit passer pour une fable.

Mort de Verdugo.

Seu slogan.

Le Comte de Fuentes prend le Catelet.

Il assiege la ville de Han.

fable. Elle avoit pour Gouverneur Gomeron, l'un de ces sortes de François qui sous couleur d'estre fort attachez à la Religion Romaine, avoient recherché les alliances estrangeres pour leur propre profit. Celui-cy donc, dans le temps que la plupart des villes de Picardie rentroient sous l'obeïssance du Roy Henry de Bourbon, ayant traité à part avec les Espagnols, leur avoit livré la ville de Han, moyennant une grande somme de deniers qu'ils promettoient de luy payer, & jusques à l'exécution de ces promesses, il avoit retenu la citadelle. Mais le Comte de Fuentes ayant fait en sorte par ses artifices qu'il vint parler à luy, le fit arrester prisonnier avec deux autres ses freres. Cependant sa mere & d'Orvilliers son parent, estant demeurés dans la citadelle, où ils commandoient la garnison, se trouvoient assez empeschez, parce que l'Espagnol les menaçoit de se defaire de ceux qu'il tenoit entre les mains, s'ils ne luy rendoient incontinent la citadelle. De sorte que la mere principalement, touchée d'une juste affection pour ces chers gages, demouroit en une extreme incertitude : mais d'Orvilliers, encore plus enflammé de colere qu'il n'estoit touché de pitié, fit appeler secrettement le Duc de Bouillon & les autres chefs du party Royal qui commandoient dans la Picardie. Ceux-cy viennent aussi secrettement : & apres qu'on les eut receus dans la citadelle, ils combattirent un jour durant contre la garnison de la ville, composée d'Espagnols, Walons, Allemands, & Italiens, au nombre de douze cens hommes. La meslée fut rude, & il s'y répandit beaucoup de sang, mesme d'assez illustre ; car le Marquis de Humières, fort estimé parmi les soldats François, & extremement chery du Roy, fut tué dans ce combat. Mais à la fin les soldats s'ouvrirent un passage dans la ville par le fer & par la flamme, & les Espagnols, qui survesquirent à cette defaite, furent donnez pour ostages à d'Orvilliers ainsi qu'il avoit esté accordé, afin qu'il pût par ce moyen contrebaler les menaces du Comte de Fuentes. Toutefois ces prisonniers ayant rompu leurs fers par la perfidie de leurs gardes, ils se rendirent presqu'aussi puissans que d'Orvilliers dans la citadelle ; & la livrerent, à la charge de leur liberté, aux troupes Françaises, lesquelles estant desja maistresses de la ville, furent bien aises d'estre aussi maistresses de la citadelle ; à cause de la lâcheté de d'Orvilliers qui la vouloit garder pour luy. Cependant le Comte de Fuentes, qui estant accouru au secours de la ville, se voyoit arrivé trop tard, passant de la honte à la colere, fit amener le Gouverneur devant les murailles entre les mains de deux bourreaux prests à l'egotger. Alors celuy-cy commença par des cris meslez de larmes à reclamer la pitié & le devoir tantost de sa mere, tantost de d'Orvilliers son parent, les conjurant, puis qu'ils le voyoient si proche du coup mortel, d'avoir pitié de leur propre sang, & de preferer la conservation de sa vie à toute la gloire & à routes les dignitez qu'ils pouvoient avoir dans la pensée : mais lors qu'ils luy eurent respondu que cela ne dependoit plus d'eux, & que les François estoient également maistres de la ville & de la citadelle, il fut incontinent egorgé en la presence de tous les siens : ayant meritè par cette tragique issue de servir d'exemple à ceux qui comme luy, ne tesmoignant qu'une fidelité chancellante pour le party auquel ils s'attachent, se rendent ennemis de tous les deux. De là, l'armée des Espagnols marcha vers Dourlens, afin que la possession de cette ville les rendist plus proches de celle de Cambray ; où ils avoient une secrète intelligence avec quelques Ecclesiastiques, & quelques habitans, laquelle n'avoit pû encore teuffrir. Mais tandisque Valentin Pardieu Comte de La Morthe essayoit au

Gomeron Gouverneur, ayant rendu la ville aux Espagnols, est arresté prisonnier par le Comte de Fuentes.

Orvilliers par dans la citadelle, est secouru des François.

Les François prennent le chasteau.

Gomeron est egorgé par le commandement du Comte de Fuentes.

1595.

*Lamoignon, ou-
vertes les fortifi-
cations de
Cambrai, est
tué.*

Sa dign.

*Le Duc de
Bouillon arri-
ve du secours à
la ville.*

*Villars qui
avec plusieurs
soldats.*

*Les Espagnols
attaquent la
citadelle de
Dourlens.*

*Après pris la
citadelle, ils
prennent la
ville en mesme
temps.*

clair de la lune de reconnoître les fortifications de cette place, & le lieu le plus propre à y former le siege, il fut tué d'une mousquetade. C'avoit esté autrefois le premier chef de tous ceux des Confederez, qui avoit sçeu parmy leurs prosperitez prévoir leurs dissensions prochaines, par le moyen desquel- les les Espagnols devoient reſtablir leur fortune presque abbatuë. Il estoit renommé pour sa valeur, & pour la dexterité de son esprit; laquelle sur- passoit de bien loin l'ordinaire des gens de guerre, puis qu'elle fut capable de l'élever de la fange jusqu'aux charges de Grand maistre de l'artillerie, & de Gouverneur de Graveline. Cependant le Duc de Bouillon avoit premie- rement envoyé une garnison dans la ville de Dourlens, & devoit bien-toſt apres venir luy meſme avec le Comte de S. Paul, pour y jeter des vivres & des munitions de guerre: mais l'Admiral de Villars qui conduisoit l'avant- garde, par une ardeur militaire ayant méprisé l'ordre qu'il avoit de ne combattre pas encore, fut enfermé & pris par l'armée du Comte de Fuen- tes. On celebroit pour lors la feste de S. Jacques Apôtre, qui est un jour que les Espagnols croient leur estre heureux, & que par cette croyance ils ont souvent rendu tel. Villars prisonnier fut tué incontinent; parce qu'il avoit quitté le party de Lorraine, pour suivre celui du Roy Henry: & avec cet Ad- miral il mourut aussi grande quantité de Noblesse Françoisé. Neantmoins quelques uns se sauverent: & la fortune se montra indulgente envers l'er- reur de tous les deux partis; car si les François se fuſſent avancez au com- bat avec une plus grande quantité de troupes, que le Duc de Nevers avoit pour lors assemblée, l'entrée de la ville & le chemin de la victoire leur estoient ouverts: comme au contraire, si l'Espagnol apres sa victoire leur pouſſée plus outre, en pourſuivant ceux qui fuyoient, il estoit sur le point d'égaler la gloire & les avantages qu'il remporta autrefois à S. Quentin & à Pavie. Le Comte de Fuentes victorieux attaque la citadelle de Dourlens assez mal gardée, parce que le Marquis de Gamaches, Gouverneur de la place, estoit comme les autres plus attaché à ses intereſts qu'au ſervice du Roy: car bien qu'il eut avec luy une garnison de douze cens hommes Fran- çois, il n'en avoit reçu dans la citadelle qu'un fort petit nombre, & meſme de ses plus affidez; ayant laſſé le reſte dans la ville, afin qu'ils fuſſent tous- jours preſts de le ſecourir quand il en auroit beſoin; mais ce fut la cauſe de ſa perte: car quelques uns des Espagnols qui s'eſtoient approchez de la cita- delle, pour reconnoître la breche que le canon y avoit faite, ayant veu qu'elle estoit presque deſerte, ne peurent s'empêcher de teſmoigner leur joye par leurs cris: qui attirerent incontinent ſur la breche un ſi grand nom- bre de leurs compagnons, que la citadelle fut priſe de force en un moment. Alors ſans perdre le temps les Espagnols s'eſtant aussi jettez dans la ville, ils paſſerent tout au fil de l'eſpée: les gens de guerre, quoy qu'ils teſmoignaſſent beaucoup de valeur, ne pouvant repouſſer les efforts du victorieux, ny les perſonnes deſarmées emouvoir ſa rage à quelque pitié.

Après rant d'exploits & de fatigues, les armées ſe repoſoient dans les gar- nisons Françoises, & l'Eſté penchoit vers ſa fin; lors que le Prince Maurice traifna à la guerre ce qu'il avoit de troupes, & celles que le Comte Philippe de Naſſau avoit ramenées de France. Son intention estoit de ſe rendre mai- ſtre du peu de places que les ennemis tenoient encore en Friſe: & dans ce deſſein ayant aſſiéé Grol, petite ville du païs de Zurphen, parce que la gar- nison de la place n'estoit pas de plus de ſix cens hommes, qu'il y avoit peu d'artillerie, que les vivres n'y pouvoient pas durer long-temps, & qu'enfin il

estoit

estoit assez facile d'en mettre les fosses à sec, il esperoit un prompt succès de ce siege. Mais Montdragon en ayant eu advis, se hâta le plus qu'il pût de partir d'Anvers, avec une petite armée, à laquelle, en poursuivant la marche, il joignoit toutes les garnisons qui s'offroient dans les places qui sont outre la Meuse & le Rhin; de sorte que son armée estoit de cinq mille fantassins & d'environ mille chevaux: mais la renommée augmentant ce nombre de beaucoup, le Prince Maurice, quoy que ses troupes montassent à deux fois autant, ne s'assurant pas trop sur ses convois, abandonna le siege: & ayant mis le feu aux munitions qu'il ne pût emporter, il marcha au devant des ennemis jusques à la riviere d'Isel, afin de les arrester dans l'Allemagne: mais Montdragon, qui n'avoit rien osé entreprendre contre le camp de Grol, se contentant d'en avoir fait lever le siege, & d'avoir procuré un repos mutuel aux deux partis pour le reste de l'année, rebroussa chemin, afin de mettre la riviere de la Lippe entre ses ennemis & luy: car le Prince le poursuivoit apres avoir appris que son armée n'estoit pas si grande que la renommée l'avoit faite. Cependant le Prince envoya au delà de la riviere le Comte Philippe de Nassau avec cinq cents chevaux, afin qu'il chargeast à l'improviste les fourrageurs de la cavalerie ennemie: mais Montdragon ayant esté informé de ce dessein par quelques deserteurs de l'armée du Prince, envoya toutes les forces de sa cavalerie en un mesme endroit: de sorte que quand Philippe de Nassau, qui avoit marché par des chemins couverts, vint à paroistre devant les yeux de ses ennemis, il se vid soudain enfermé: & ceux d'entre les siens qui taschoient de le secourir, en estoient empêchez tant par la rencontre de ceux qui fuyoient, que par l'embarras du chemin qui estoit également estroit & glissant. Neantmoins comme la fortune dans les combats, & principalement dans ceux qui se font à cheval, est assez douteuse, il s'en fallut peu que les Espagnols ne fussent abbatus par la seule violence d'une course que les autres firent, afin de s'ouvrir le passage: mais les chefs manquant de force à cause de leurs blessures, diminuerent le courage de leurs gens. Neantmoins quelques uns ne laisserent pas de s'eschapper sans infortune aux travers des ennemis, qui estoient encore en desordre. Et plusieurs qui fuyoient, estant poursuivis de près par leurs ennemis, trouverent des bornes à leur fuite sur le rivage de la Lippe; où ils furent receus par le Prince Maurice, qui s'estoit posté de l'autre costé du fleuve avec quelques troupes d'infanterie. La defaite ne fut pas beaucoup grande ny remarquable, sinon que les principaux chefs, & ceux qui avoient le plus de merite, eurent le plus de malheur: & le Comte Philippe mesme, tandis qu'il combattoit avec une valeur merveilleuse, ayant esté premièrement blessé & puis prisonnier, mourut enfin parmy les soins & les devoirs que les Comtes de Herenberg ses parens taschoient de luy tesmoigner. C'estoit un courage intrepide dans la jeunesse où il estoit; & sans doute l'on eut peu quelque jour se servir de luy à la guerre avec beaucoup de succès, pourveu que l'âge eut moderé cette trop ardente humeur, & l'eut rendu un peu plus capable d'obeissance. Ernest l'un des Comtes de Solms mourut aussi. Mais Ernest de Nassau frere de Philippe fut delivré en payant rançon: & les morts furent rendus pour estre inhumez. Apres cette aventure il ne se passa plus rien de remarquable entre les deux armées, quoy qu'elles fussent voisines; parce qu'elles ne s'occupoient qu'à prevenir reciproquement les tentatives qu'elles eussent peu faire, en attendant l'Autonne & les autres temps de l'année, que l'on a accoustumé de passer tranquille-

1595.

Le Prince Maurice est delivré des fers de Grol par l'advenement de Montdragon.

Philippe de Nassau surpris des embuscades de ses ennemis, est tué.

1595.

*Les soldats
du Prince
Maurice en-
treprennent
de nuit contre
la ville de
Meurs, mais
sans effet.*

ment. Toutefois les soldats du Prince Maurice ayant formé quelque entreprise secrète contre la ville de Meurs, essayèrent d'en venir à bout durant une nuit; & desja après avoir franchy les fossés pour monter sur le rempart, ils attachoient la palissade qui leur servoit d'obstacle; mais cependant le jour survint, qui les obligea de se retirer. Enfin Montdragon quitta le premier la campagne, pour aller prendre du repos en son quartier d'hiver: un chef tel que luy de l'âge de quatre-vingts dix ans, n'estant plus capable pour l'avenir de supporter les fatigues de la guerre. Mais avant son depart ayant reconnu que la soldatesque prenoit quelque pente vers la sedition, & voulant apporter un remede à ce mal dès sa naissance, il s'advisa d'envoyer une partie de ses troupes au delà de la Meuse, & de retenir l'autre au deça, afin de desunir le conseil des mescontens, en les separant ainsi les uns des autres. Le Prince Maurice, n'arresta pas long-temps dans la campagne après Montdragon; mais dans peu de jours ce dernier acheva l'an du ducil des Provinces Espagnoles par la propre mort. C'estoit un chef qui avoit long-temps fait la guerre, & principalement dans les Pais-bas, où il l'avoit toujours continuée depuis l'arrivée du Duc d'Albe jusqu'à ce jour. Il se servoit d'une si grande adresse, & d'une si grande autorité tout ensemble pour tanger les soldats à leur devoir, qu'entre tous les chefs qui ont comme luy commandé sous d'autres, il ne s'en est presque jamais veu qui ayent achevé un si grand nombre d'exploits, & de si remarquables. Mais sur tout je ne veux pas oublier qu'il éprouva dans les armes un bonheur qu'on n'y rencontre que fort rarement; car bien qu'il n'eust jamais craint les dangers, & qu'au contraire il les eust toujours recherchez avec beaucoup d'ardeur, il ne laissa pas de parvenir à une extreme vieillesse, sans avoir même jamais esté blessé. Le Duc de Pastrane mourut aussi, estant renommé pour la grandeur de sa naissance, & non pour autre chose.

*Mort d'An-
toine Roy de
Portugal.*

Cette même année vid encore mourir Antoine Roy de Portugal. Il avoit autrefois esté chassé de son royaume par les armes du Duc d'Albe; & quoy-qu'il eust pu trouver son conte s'il se fust resolu d'aller dans l'Afrique ou dans les Indes, ou dans les autres regions pareilles possédées par les Portugais, afin d'y rallumer l'affection de ses partisans qui n'estoit pas encore esteinte en ces pais-là, neanmoins il aima mieux se refugier tantost en France, tantost en Angleterre; où il mettoit inutilement ses esperances en la pitié des Princes Chrestiens. Les Turcs & les Maures luy avoient souvent offert leur secours; & il vouloit que l'on creust qu'il n'y avoit que la seule consideration de la pieté Chrestienne qui l'eust empêché de s'en servir. Ses amis publierent qu'il estoit mort de poison, parce que Philippe luy ayant souvent offert de grandes sommes d'argent & de grands honneurs, pour le faire refoudre à luy ceder son droit en la royauté de Portugal, il n'avoit jamais voulu y entendre.

*La Comte de
Fuentes affie-
ge Cambray.*

Pendant le Comte de Fuentes quitta le repos qu'il avoit pris pour quelque temps, afin de songer à la possession de Cambray, quoy-qu'il vist peu d'apparence d'y parvenir. Toutefois un grand nombre de noblesse Belgique qui estoit auprès de luy avec plusieurs Capitaines François, qui s'estoient rendus indignes du pardon de leur Roy, les soldats Espagnols, à qui la proye de Doullens avoit donné lieu d'en souhaiter une plus grande, enfin les prieres des villes prochaines qui luy offroient de l'argent, l'obligeoient pour le moins à fermer les advenues de cette ville par une espece de siege, pour attendre en cet estat qu'il se presentast quelque occa-

tion

sion de passer plus outre. Le Roy Philippe mesme luy avoit escript, que c'estoit une chose honteuse de voir qu'une place bastie autrefois par l'Empereur son pere, pour servir de boulevard à la frontiere des Pais-bas, demeurast entre les mains de ses ennemis. Se voyant donc sollicité par toutes ces considerations, il commença à bien esperer d'une entreprise dont il ne pouvoit se dedire : & la fortune luy presenta bien-tost un moyen de reussir. Desja Barlotte avoit osté aux assiegez la plupart de leurs dehors : & desja les mines, les batteries, enfin toutes sortes d'artifices & d'efforts soit en secret, soit à decouvert, commençoient à estre mis en œuvre : toutefois les assiegeans redoutoient de nouveau le brave secours que le Prince Gonzague, fils du Duc de Nevers, avoit amené par ordre de son pere, au nombre de cent Cavaliers entrez dans la ville avec luy, & de cinq cens autres qui y estoient arrivez du depuis : ayant trouvé moyen de passer par des lieux mal-gardez à la faveur d'un brouillards qui les avoit desrobez à la veüe de l'ennemy. Ce fut alors qu'un exemple memorable fit connoitre combien on a sujer de craindre quand on s'est rendu trop redoutable ; & que pour maintenir une domination qui force les inclinations du peuple, on ne trouve jamais de remparts assez puissans, sur tout lors qu'il arrive qu'un danger plus grand que la crainte change cette passion en celle de la colere. Car Balagny ayant entrepris de faire subsister son autorité par la force, lorsque la raison n'estoit pas de son costé, & se voulant attribuer sur les citoyens libres la mesme puissance que les Roys ont sur leurs sujets, il n'avoit esparagné ny tributs, ny gardes, pour tenir la ville de Cambrai en servitude. Mais la haine d'une multitude conjurée contre luy, renversa bientost les illustres esperances qu'il avoit conceuës. Aussi le Comte de Fuentes de son costé, depuis qu'il eut reconnu que les esprits commençoient à s'eschauffer, ne manquoit pas d'enflammer leur colere de plus en plus, employant tantost les pretextes de religion, tantost les menaces, & quelquefois mesme les finances de Philippe. Enfin donc, comme les assiegeans se preparoient d'attaquer les remparts de la ville, la populace s'estant cantonnée, envoya des deputez pour traiter avec le Comte de Fuentes, estant secondée dans cette intention par le consentement des Suisses, mescontens de Balagny pour quelques outrages qu'ils en avoient receus ; & mesme parce qu'il les vouloit obliger de prendre en payement de leur solde de la monnoye de cuivre, au lieu de pieces d'or ou d'argent. Il est vray qu'il leur faisoit esperer de rachetter cette monnoye à leur contentement en une autre saison. Et l'on en a quelquefois usé de la sorte en d'autres pais quand il s'agissoit de conserver la liberté publique : mais ne s'agissant icy que de payer des gens de guerre d'une solde legitimement due, cette nouveauté ne sembloit pas supportable. Les Deputez, qui avoient charge de faire la paix avec le Comte de Fuentes, ne rendirent pas leur conclusion difficile : & la crainte des François leur fit volontairement souffrir les Espagnols, pour en souffrir les mesmes injures qui les obligeoient à chasser les autres. Ceux qui s'estoient retirez dans la citadelle n'attendirent pas l'assaut, ny mesme le canon : car on avoit desja assez d'exemples de la cruauté Espagnolle ; de sorte qu'ils capitulerent incontinent, à condition que si le Roy Henry n'envoyoit du secours à la place dans six jours, elle seroit renduë au Comte de Fuentes ; & bien-tost apres la reddition promise fut executée. Ainsi les François sortirent en bon estat, & Balagny en leur compagnie ; changeant sa qualité de Prince en celle d'un homme privé, apres avoir jouy d'une

*La ville de
la citadelle se
rendent.*

1595.

d'une fortune assez favorable, quoy qu'il en fust assez indigne. Car en effet il avoit voulu tromper tout le monde, amusant tantost un party, tantost l'autre, sans leur garder aucune foy. Il avoit souvent tiré des convois & de l'argent tantost des François, tantost des Espagnols, & tantost mesme des Confederez : & neantmoins un peu auparavant le siege de la ville, il en avoit vendu les vivres, donnant à entendre aux soldats qu'il estoit necessaire d'en user ainsi ; quoy que les imposts, les contributions & generalement tous les revenus temporels & spirituels fussent entre ses mains. Davantage, il avoit negligé de faire fortifier la citadelle contre le canon. Mais sa femme au contraire avoit temoigné un esprit & un courage qui ne tenoit rien de la foiblesse de son sexe : car tant qu'elle eut lieu d'esperer, elle s'employoit elle mesme à faire les rondes la nuit, preparer des gasons & des fascines, pointer l'artillerie, faire la reveuë des gens de guerre ; & pour tout dire, elle exerceoit dignement le devoir d'un Capitaine & d'un soldat tout ensemble. Elle avoit mesme essayé de gagner l'esprit du peuple par la liberalité : mais quand elle eut reconnu que ses efforts estoient inutiles, & que la destinée combattoit contre toutes ses esperances, elle ne pût neantmoins se résoudre à ceder sa principauté à son ennemy, ou à luy estre redevable de la vie : car elle mourut le mesme jour que l'on traittoit de la reddition de la citadelle ; sans qu'on ayt jamais sceu certainement, si elle mourut de regret, ou pour avoir elle mesme attenté contre sa vie. Les statues de Balagny & du Duc d'Alençon furent abbatuës : & lors qu'on voulut exiger des Bourgeois le serment de fidelité, Richardot, qui n'estoit pas appentif dans ces formalitez, avoit conçu l'acte en des termes qui obligeoient la ville à demeurer fidelle au Roy Philippe. Car jusqu'icy les Princes de Bourgogne & d'Autriche s'estoient seulement attribuez sur la ville de Cambray l'ancien droit de protection, qui avoit appartenu aux Comtes d'Alost : & c'estoit sous ce tiltre que l'Empereur Charles Cinquiesme y avoit estably une citadelle, afin qu'elle ne se rangeast plus du costé des François : mais le Comte de Fuentes, qui avoit la puissance & les armes en main, abolit cette distinction de droits ; & voulut que les habitans prestassent le serment de fidelité à Philippe comme à leur Prince : souvenant que mesme avant le siege il avoit esté accordé avec Louys de Barlaimont, Archevesque de la ville, qu'il se contenteroit de la jurisdiction spirituelle, transportant au Roy d'Espagne la domination temporelle, qui avoit aussi tousjours appartenue aux Evêques jusqu'icy, sous la foy & hommage des Empereurs Alemans. Neantmoins quoy que le serment eust esté presté sous ce tiltre, Barlaimont ne cessa jamais de nier qu'il y eust eu aucun accord fait avec luy, & de demander la restitution de son ancien droit, estant secondé dans cette pretention par la commune assistance de tous les habitans : mais leur effort & le sien se trouverent inutiles ; & ne servirent qu'à leur acquérir la haine des Espagnols ; lesquels estant maistres de la citadelle, tenoient en leurs mains la puissance de les mal-traiter. Et mesme ce different a esté cause du depuis que le trafic des toilles, qui faisoit une bonne partie du gain de la ville de Cambray, s'est insensiblement écoulé dans les villes prochaines.

Le Comte de Fuentes avoit obtenu des Italiens qu'ils l'assisteroient au siege de Cambray : & apres la conqueste de cette ville, comme ils s'en retournoient à celle de Tillemont, dont la possession leur avoit esté accordée, ayant rencontré la cavalerie des Confederez, ils l'attaquerent avec tant

Le Comte de Fuentes contrainct les habitans de Cambray de prestre serment de fidelité à Philippe.

L'Archevesque qui demande en vain que son ancien droit luy soit restitué.

de valeur, qu'ils donnerent lieu à l'Espagnol de se fier désormais à eux dans la guerre. Toutefois les gens du Comte Maurice reparerent l'honneur de leur cavalerie par la conquête de Wert, petite ville du Comté de Horn, laquelle ils prirent de force, avec un des Comtes de Heremberg qu'ils firent prisonnier. Et du depuis encore ils se rendirent maîtres de quelques convois, apres avoir mis en suite ceux qui leur faisoient escorte. Cependant Herauger, qui n'ignoroit pas que ceux qui sont plusieurs entreprises, peuvent réussir en l'une s'ils n'ont réussi en l'autre, meditoit dans son esprit de reparer la perte de Hoye par la prise de Lire. Cette ville, que les Espagnols avoient autrefois prise par trahison, & par une victoire assez sanglante, est située sur une petite riviere nommée Nethe, entre Malines & Anvers, & donne à ces deux grandes villes une communication qui leur apporte beaucoup de commoditez; si bien que sa prise faisoit esperer à ceux qui la tentoient un merveilleux butin, les aventuriers étant dès le point du jour montez sur les remparts avec des eschelles, surprennent les gardes & les tuent: de sorte que les portes ayant esté ouvertes, les gens de Herauger entrent au nombre de mille, la plupart fantassins, avec fort peu de cavalerie, mais toutes personnes d'élite tirées de la garnison de Breda & des prochaines. Aussi n'y a-t-il point de doute qu'ils estoient maîtres de la ville de Lire, s'ils eussent tesmoigné autant d'obeissance & de vertu pour la garder, qu'ils avoient montrée d'industrie pour la prendre. Alphonse de Lune Gouverneur de cette place, ne perdit point courage; mais dès la premiere allarme ayant rallié ses soldats, & joint avec eux les plus résolus des habitans, il s'estoit saisi de la place du marché & du palais, où il les avoit rangez en bon ordre: toutefois ne s'assurant pas trop sur l'appuy de ces deux postes, ils s'emparerent d'une porte qui estoit à l'opposite des ennemis, par laquelle on prend son chemin vers Louvain. Cependant les victorieux, comme s'ils n'eussent plus rien eu à craindre, s'estant escartez avec toute sorte de licence, soit dans les maisons soit dans les temples, avoient employé une bonne partie du jour au pillage dans l'enclos des murailles; sans que le respect des commandans, ny leurs prieres, ny mesme leurs menaces, eussent pû seulement ranger sous les drapeaux une troupe bastante, pour chasser le peu de leurs ennemis qui tenoit la porte de Louvain. Cependant il vint du secours à de Lune, tant des garnisons prochaines que d'Anvers, la plus-part habitans de la ville, & quelque peu d'Espagnols de la citadelle. Ce que voyant Herauger, il fit fermer la porte par laquelle il estoit entré, afin d'obliger ses gens à combattre: mais comme ils se trouvoient escartez de costé & d'autre, ils ne se donnoient pas le temps de considerer ny les forces de leur ennemy, ny les leurs mesmes, étant frappez d'une terreur si estrange, qu'ils craignoient tout, seulement parce qu'ils n'avoient rien crainct auparavant: & voyant qu'ils n'avoient point de passage ouvert pour sortir de la ville, & que mesme les premiers tuez embarralloient la fuite des autres, ils se precipitoient du rempart dans les fossiez, où la plus-part se noyoient. Il y en eut aussi une bonne partie de tuez tandis qu'ils estoient encore attentifs au pillage: & les ennemis gagnerent tous les chevaux, & firent quelques prisonniers. Mais le chef & ceux qui sçavoient nager se sauverent. La moderation des libérateurs de la ville fut admirable, en ce que toute la proye qu'ils recouvrent fut par eux rendue à ses anciens possesseurs.

Cependant la guerre de Bourgogne arrestoit les forces d'Espagne, &

*Herauger
ayant pris Li-
re, est entré dans
de l'abondance
sur desriches à
la licence des
soldats.*

1595.

*La guerre de
Bourgogne ar-
resta les forces
d'Espagne &
de France.*

celles de France, avec plus d'appareil que de succès. Autrefois les peuples d'Autun extrêmement renommés à cause de l'alliance qu'ils avoient avec les Romains, & ceux de Bezançon nations Gauloises, occuperent ces pais là : mais lorsque l'Empire Romain commença à se voir déchirer, ces peuples vinrent en la possession des Bourguignons, nation Septentrionale qui avoit desja long-temps auparavant possédé les pais d'Alemagne les plus proches de la Gaule. La domination des ces peuples nouveaux venus estoit d'une assez large estendue tant au delà qu'au deça de la Saone, & mesme ils attribuoient le nom de Royaume à leur Estat. Mais les Roys de France quelque temps apres commencerent premierement à retrancher une bonne partie de la puissance des Bourguignons ; & puis enfin ils la renverserent entierement : de sorte que depuis cette cheutte les provinces des Bourguignons furent distribuées par les François quelquefois à leurs alliez, & mesme bien souvent aux Roys de France, lors qu'on avoit accoutumé de diviser ce royaume en plusieurs autres, les deux Bourgoignes possédant tousjours le tiltre royal. Mais enfin celle qui avoit autrefois esté pour la plus-part sous la jurisdiction de ceux d'Autun, fut reduite en Duché ; & celle qui dependoit autrefois des peuples de Bezançon, porta le tiltre de Comté. Enfin apres la mort de Charles le Hardy, Prince de la race des Valois, Marie sa fille unique fut despouillée du Duché de Bourgogne par Louys Vnzième Roy de France, qui soutenoit qu'une telle succession n'appartenoit point aux femmes ; & qu'on ne leur pouvoit attribuer ce tiltre & ce terme d'heritier, dont le Roy Jean s'estoit servy dans le contract de donation qu'il avoit passé de ce Duché en faveur de Philippe son fils. Mais quant au Comté de Bourgogne, à cause que depuis l'establissement de l'Empire en Alemagne cette Province avoit tousjours demeurée sous l'hommage des Empereurs, elle vint en la puissance de la maison d'Autriche par le mariage de Maximilien avec Marie. C'est pourquoy le Roy de France Henry avoit maintenant esté conseillé d'attaquer Philippe dans ces pais : à cause qu'en effet il sembloit estre plus aisé à blesser par un endroit dont il se gardoit le moins ; & que mesme par ce moyen les François pourroient fermer aux soldats Espagnols qui venoient d'Italie, l'entrée de la France ou des Pais-bas : joint que le Roy pourroit aussi recouvrer l'ancien droit de ses predecesseurs sur le Comté de Bourgogne. Les premieres tentatives ne se firent d'abord que par de simples Capitaines avec peu de troupes ; mais depuis que le Roy d'Espagne, voulant prevenir tous ces dangers, eut envoyé dans cette Province Velasco Gouverneur de Milan, ainsi que nous avons desja dit, avec une armée de dix mille fantassins & quinze cens chevaux, ces grandes forces attirerent dans le pais premierement le Marechal de Biron ; & puis enfin le Roy Henry mesme. Il se faisoit chaque jour, & principalement entre les cavaliers, des rencontres inopinées, où les François remportoient souvent l'avantage : Velasco prenant soin d'éviter un combat general, & ne s'appliquant qu'à la conservation des villes. Dans le Duché de Bourgogne Henry s'estoit rendu maistre de la ville de Dyon, qui avoit suivy le party du Duc du Mayne pendant les guerres de France : & il ne restoit plus à ce Duc aucune place forte dans tout le pais, hors celle de Chalon sur Saone. Mais lorsque le Roy commença à vouloir poursuivre puissamment sa victoire dans le Comté, il fut attesté par les remontrances des Suisses, qui luy presenterent que par les accords qu'ils avoient

faits

faits avec la maison d'Austriche, ils s'estoient obligez d'empescher que les armes estrangeres n'affaillissent le Comté de Bourgogne, & le Duché de Milan. Henry embrassa donc cette occasion de retirer son armée avec honneur par le moyen d'une treve, estant luy-mesme las de cette guerre; où il ne trouvoit pas des avantages qui respondissent aux pertes qu'il faisoit ailleurs. C'est pourquoy il ne songea plus qu'à la ville de Cambray: mais comme il s'avançoit en diligence pour la secourir, il receut en chemin la triste nouvelle de sa prise. Il commença donc à blâmer hautement les Hollandois ses allies, les accusant d'avoir livré entre les mains de ses ennemis la principale frontiere de la France & des Pais-bas, tandis qu'il estoit cloigné pour faire la guerre en d'autres Provinces: il disoit que quand il avoit refusé de la part des Espagnols les conditions de paix, qu'ils luy avoient tant de fois offertes, il n'avoit pas creu que les Confederez deussent ainsi laisser sans secours la principale entrée de son Royaume. Et que neanmoins s'ils se repentoient de l'alliance qu'ils avoient faite avec luy, il estoit encore tout prest de s'accommoder avec les autres. Pour remedier à ces plaintes, apres que la Republique Confederée se fut excusée envers le Roy sur les necessitez où elle avoit cette année esté reduite; elle luy envoya de bonnes sommes d'argent & quantité de bleds avec deux regimens, l'un d'Escoffois, & l'autre de Zelandois, sous la conduite de Justin de Nassau; de sorte que Henry se voyant fortifié par ce secours, s'achemina vers le pais de Vermandois, pour prendre soin que ses ennemis, qui avoient desja commencé à entrer dans le cœur de la Picardie, ne passassent pas plus avant. Et ayant reduit en son obeissance la ville de Soissons, il attaqua la Fere par un siege qui se rendit extremement difficile, & qui dura tout l'hiver.

Mais en mesme temps que les Confederez taschoient de contenter Henry, ils rendoient Elisabeth mécontente; parce que cette Princesse apres avoir donné quelque assistance à ce Prince, lors qu'il estoit embarassé dans les plus grandes difficultez de ses affaires, l'ayant veu du depuis prosperer ouvertement, avoit fait succeder, à une pitié de peu de durée, l'ancienne jalousie que les Anglois ont tousjours tesmoignée contre la France. Davantage, la difference de la Religion enflammoit encore de plus en plus son esprit: & sur tout depuis qu'elle eut appris jusqu'à quel point les conditions que le Pape avoit prescrites au Roy, pour luy accorder la paix, estoient rigoureuses envers les Protestans. C'est pourquoy, bien-tost apres, ce Prince l'ayant priée de luy envoyer quatre regimens Anglois pour la solde, desquels la ville de Paris s'obligerait avec luy: cette Reyne luy avoit fait response que ce n'estoit pas souhaitter son avantage, de la vouloir engager de la sorte à mettre un si grand nombre de jeunesse hors de ses Estats, en un temps qu'on les voyoit exposer à tant de perils & d'embusches. Neanmoins elle avoit offert ses soldats pour la garde de Dieppe, de Boulogne & de Calais: & les François avoient tenu ces offres pour suspectes, mais sur tout lors qu'elle eut adjousté à ses excuses que depuis quelque temps les Anglois avoient esté receus avec peu d'honneur dans la basse Bretagne, & qu'on n'avoit pas voulu leur accorder les quartiers, qu'ils avoient souhaittez; cette dernière objection causa encore de plus grandes defiances. La mesme Elisabeth envoya vers les Confederez Thomas Budley avec des lettres, par lesquelles en parlant avec beaucoup de jalousie des assistances qu'ils avoient données à la France, elle leur reprochoit qu'ils n'avoient pas grand besoin de son secours, puis qu'ils secouroient eux-mêmes les autres. Les

1595.

Le Roy imprime aux Confederez la prise de Cambray.

Entente des Confederez, qui luy envoient de bonnes sommes d'argent.

Ce qui mécontente la Reyne Elisabeth.

Se jalousie comme les François.

Elle reproche aux Confederez par son Ambassadeur le secours, qu'ils ont donné au Roy de France.

1595.

*Elle demande
devant le ro-
me prout la
femme qui luy
est due.*

Estats leur respondirent, que ce n'estoit point l'ambition qui leur avoit conseillé d'en user de la sorte; mais bien plustost une necessité absolue: afin qu'en obligeant leur ennemy à employer ses forces sur des frontieres, bien éloignées de la leur, ils eussent quelque loisir de respirer; parce que sans ce nouveau moyen, comme la Reyne n'entretenoit pour eux à sa solde que six cents fantassins & deux cents chevaux, qu'elle leur avoit seulement fournis, ils seroient contraints de luy demander qu'elle entretenist six mille fantassins & mille chevaux, suivant les conditions de leur alliance. Mais lors que la Reyne eut receu cette réponse, quoy que le traité qu'elle avoit fait avec les Confederez portaist, qu'ils ne seroient tenus qu'après la fin de la guerre de luy payer les deniers qu'elle avoit employez pour eux, elle commença à demander aigrement qu'on la rembourast de ses dépenses, ou qu'on luy en fist pour le moins toucher une partie considerable presentement, en luy payant le reste pour l'avenir par des pensions annuelles. Et elle adjoutoit même à la rigueur de ses demandes cette nouvelle menace, que si on ne luy donnoit satisfaction, elle auroit recours à des moyens contraires à sa bonté accoustumée. Sur quoy les Estats, apres plusieurs actions de graces, la supplierent de considerer les difficultez du temps present: que la guerre, qui avoit tousjours esté assez rude pour leurs citoyens, leur estoit maintenant presque insupportable: & que si depuis quelque temps ils avoient estendu leurs frontieres, leurs tributs s'estoient fort peu augmentez, quoy que les dépenses, ausquelles la defensive les obligeoit, se fussent de beaucoup accreuës. Que comme le trafic & la pescherie estoient les deux seuls moyens qu'ils avoient pour vivre, le premier leur estoit ravy la pluspart du temps par la detention que les Espagnols faisoient de leurs navires, & souvent même par les outrages des Anglois: & le second par les brigandages de ceux de Dunquerque. Que d'avantage la mer leur avoit esté extrêmement cruelle par ses inondations. Et que si apres tant de malheurs il leur arrivoit encore celuy d'estre obligez à rendre à la Reyne l'argent qu'ils luy devoient, & qu'on vinst à connoistre qu'elle ne vouloit point observer les conditions de leur alliance, tandisque d'autre part la France marchandroit aussi de s'accommoder avec l'Espagnol, ils avoient sujet de craindre que la populace des Provinces Unies ne se laissast decevoir par les artifices de leurs ennemis, qui faisoient tous leurs efforts pour les attirer à la conclusion d'une paix mal-assurée. Neantmoins toutes ces raisons ne purent si bien defendre les Confederez, qu'ils ne demeurassent obligez pour l'avenir à payer de leurs deniers la solde des troupes Angloises; quoy que la Reyne eust tousjours entre ses mains les places qu'on luy avoit données pour gage. Il est vray qu'un peu apres Elisabeth se rendit plus equitable envers ses allies, à cause des nouvelles tentatives de ses ennemis: car les Espagnols, qui tenoient quelques ports de la basse Bretagne, estoient allez de là faire des courtes navales jusques dans le pais de Cornuaille, où ils avoient pris quelques Gentilshommes avec beaucoup d'autre proye: & même ils avoient commencé à se mesler ouvertement parmy les rebellions des Irlandois.

*Elisabeth se
rend plus equi-
table envers
ses allies, à
cause des nou-
velles efforts
de ses enne-
mis.*

*Rois de la re-
bellion d'Ir-
lande.*

Anciennement l'Irlande estoit gouvernée par plusieurs petits Roys originaires de cette isle, qui la tenoient comme partagée entre eux. Et le plus puissant de tous sans difficulté, qui se nommoit Dermith, fils de Munhard, ayant esté chassé de son Royaume à cause de plusieurs cruautéz qu'il avoit exercées, choisit pour gendre & pour appuy Richard, Comte de Pembrok.

Mais

Mais lors que ce Comte estant allé faire la guerre en Irlande, y eut achevé plusieurs beaux exploits, le Roy d'Angleterre, Henry Second, l'ayant r'appellé par un Edit, le força de luy céder tous les droits & toutes les espérances de sa nouvelle principauté : & davantage, estant luy-même entré dans cette île avec une puissante armée, il obligea tous les petits Roys, les uns par force, les autres par promesses, à reconnoître son commandement. Toutefois, suivant la simplicité de ces siècles là, il creut que sa nouvelle domination ne seroit pas bien assurée, si elle n'estoit établie par l'autorité des Pontifes Romains. Mais comme ils n'ont pas accoustumé de donner même leurs paroles gratuitement, le Pape n'accorda la Seigneurie d'Irlande aux Roys d'Angleterre, qu'à condition qu'elle seroit tenuë en fief de l'Eglise, & luy payeroit un certain tribut. Toutefois les Roys successeurs de Henry refuserent ce payement, sous prétexte que c'estoit une charge qui n'avoit pas esté approuvée par les Grands d'Angleterre. Long-temps après, Henry Huitième, qui dédaignoit le nom de simple Seigneur d'Irlande, le changea en un plus auguste, ayant esté le premier qui se fit nommer Roy de cette île. Et il s'estoit luy-même attribué cette dignité, que Marie sa fille aima mieux du depuis recevoir de la main du Pape. Ainsi dans les pais d'Irlande où les mœurs sont un peu plus polies, on s'accoutuma peu à peu à obeir aux Gouverneurs & aux loys d'Angleterre ; neantmoins dans les autres contrées qui sont defendues par des forêts, & par des marécages, les habitans tâcherent de conserver leur liberté : & ils donnoient ce nom à la licence de faire ce qui n'estoit pas permis ailleurs. Parmi ces peuples, la famille des Oueals, plus illustre que les autres, osa bien s'attribuer premierement la principauté d'Ultonie, & en suite de toute l'Irlande : & l'audace de ces nouveaux Princes s'accrut de beaucoup, tandis que les Anglois estoient en discorde entre eux, à cause du cruel différent des maisons d'Yorc & de Lancastre. Mais du depuis, Henry Huitième, dont le regne estoit également tranquille & severe, força Cône, successeur de cette maison des Oueals, d'en quitter le nom & la dignité ; & de se contenter du simple tiltre de Comte de Tiron. Celuy-cy eut pour successeur un nommé Matthieu, que les uns disoient estre son fils, les autres soutenant qu'il n'estoit fils que d'un ferrurier, dont Cône avoit passionnement aimé la femme ; & que cet amour l'avoit porté à souffrir qu'on rangeast dans sa famille un enfant dont la naissance estoit estrangere, ou pour le moins incertaine : mais un nommé Iean, qui se disoit estre seul fils legitime de Cône, osta ce Matthieu hors du monde. Cependant Matthieu avoit eu un fils nommé Hugues, lequel ayant esté élevé partie en Irlande, partie en Angleterre, fut pourveu du Comté de Tiron par la gratification d'Elisabeth, & sous de certaines conditions qui luy estoient toutes sortes de moyens de prejudicier à l'Angleterre pour l'avenir : & la Reyne luy donna aussi généralement tout ce que Iean avoit possédé ; apres que celuy-cy qui s'estoit montré rebelle, eut esté mis hors du monde, tous ses biens confisquez, Hugues, qui fut un excellent homme de guerre, & universellement capable de toutes sortes d'affaires, demeura fidelle à Elisabeth jusqu'en l'année 1588, que cette illustre flotte de Philippe ayant esté écartée sur la mer, quelques chefs Espagnols poussez aux costes d'Irlande, s'abboucherent secrettement avec Hugues, & luy persuaderent de recouvrer l'ancien droit des Oueals. Toutefois il ne fit pas éclatter si tost la nouvelle esperance que ce conseil luy avoit inspirée ; mais apres avoir porté à la prise des armes quelques autres

1595. Irlandois, qui y estoient desja disposéz à cause de leur affection pour la Religion Romaine, ou de quelques outrages qu'ils avoient receus de la part des Anglois, cachant tousjours les hostilitéz qu'il meditoir dans son esprit sous le feint tesmoignage d'une obeissance exterieure, il noit ses crimes plus hardiment qu'ils ne luy estoient imputez. Et veritablement les Anglois firent une grande faute d'avoir accusé cet homme, dont le courage estoit si farouche, & de ne l'avoir pas arresté prisonnier, veu que cela leur estoit assez facile. Mais Hugues au contaire, commença bien-tost apres à tenir sous de feurs gardes les enfans de Iean, afin de ne se voir pas embarrassé dans une guerre domestique : & lors que Iean Norris, dont le nom estoit assez illustre à cause des belles actions qu'il avoit faites dans les guerres du Pais-bas, & lequel estoit pour lors dans la Bretagne Armorique, où il commandoit de vieux regimens Anglois, eut esté rappellé de cette Province par la Reyne, avec ordre d'aller faire teste aux seditieux d'Irlande, Hugues ayant eu advis de toutes ces choses en la mesme année, s'empara premiere-ment d'un chasteau qui luy donnoit passage dans les lieux couverts du pais, où il pouvoit trouver un azyle, apres quoy il se fit le chef des rebelles, en sorte neanmoins qu'il ne laissoit pas d'user tousjours de supplications, & de demander son pardon & la paix, rejetant la cause des dissensions publiques sur la cruauté des Gouverneurs. Par le moyen de ces artifices & d'une treve, il taschoit de retarder la guerre jusqu'à ce qu'il eust receu des Espagnols le secours qu'ils luy avoient promis : & il trouva une nouvelle occasion de continuer ses ruses, dans la discorde qui survint entre Roussel, Gouverneur d'Irlande, & Norris, General des armées : car leur jalousie en estoit venue jusques-là, que quand l'un d'eux avoit donné quelque ordre, l'autre em-
peschoit qu'il ne fust executé, pour cette seule raison.

*La Reyne se
porte plus ar-
demment à la
guerre.*

Mais la Reyne depuis que cette rebellion eut esté formée, se portoit à la guerre contre les Espagnols plus ardemment que jamais ; non seulement à cause de ses alliez, (car elle s'estoit vanitée jusqu'icy que leur seule conside-
ration luy avoit fait prendre les armes) mais pour son propre interest. Elle envoya donc sur mer l'Admiral Drak, assez connu depuis les navigations qu'il avoit achevées presque en tous les lieux de l'Univers ; & luy donna une puissante flotte équipéee partie à ses propres dépens, partie aux dépens de quelques particuliers ; sous l'esperance qu'elle avoit qu'on pourroit sur-
prendre toutes les richesses assemblées à Portorico : mais ceux-cy ayant eu advis de cette entreprise, les retirerent plus avant dans le pais, & fortifie-
rent le port. C'est pourquoy Drak s'estant contenté de piller quelques lieux de Canarie les plus accessibles ; & puis en suite une petite ville appel-
lée Nom de Dieu, située dans cet estroit passage d'entre deux mers qui se
rencontre en l'Amerique, mourut sur ces rivages avec plusieurs de siens ; soit à cause de l'intemperie de l'air, soit de tristesse, à cause que ses desseins
n'avoient pas eu le succès qu'il s'estoit promis. En ce mesme temps un au-
tre Anglois, nommé Walter Raleg, Capitaine des gardes de la Reyne, estant
entré dans la riviere d'Orenoque, alla attaquer la Guiane que les Espagnols
n'avoient jamais domptée ; & du depuis il a donné une connoissance cer-
taine des choses qu'il a veuës ; mais pour ce qui concerne les Amazones, &
ces peuples qui ont le visage en la poitrine, il dit qu'il en a seulement enten-
du parler, & qu'il laisse aux autres le soin de s'en enquerir plus amplement.

*Mort de l'Ad-
miral Drak.*

Je retrancherois sans doute de mon histoire une de ses parties non moins
divertissante que profitable, si je ne parlois icy des diverses navigations des

Hol-

Hollandois, par le moyen desquelles ils ont fait en sorte que leur bonheur au milieu des armes a surpassé la paix des autres & la leur même. Car en effet comme ils semblent estre nez pour voyager sur les mers, la guerre leur a donné cet avantage de n'estre pas asservis aux loix du Pape, lesquelles ayant voulu partager l'Univers, en ont attribué la plus grande partie aux Espagnols, afin que sous un pretexte de Religion ils eussent lieu d'opprimer la liberté du reste du monde. Le commerce qui de tout temps a fait renommer les peuples Confederez, avoit autrefois pour bornes le Sund & Gibraltar, avec les mers exterieures & interieures, qui sont aux environs de ces deux destroits. De sorte que comme leur rivage baigné par l'Océan est situé presque au milieu de ces deux limites, la plus grande utilité de leur trafic consistoit à vendre en l'une de ces extremités les marchandises qu'ils avoient achetées en l'autre. Car leur país n'abonde ny en froment, ny en aucune autre chose de grand prix : & tout leur gain ne subsiste que par le transport qu'ils font d'un país en un autre, & par quelques manufactures où l'on s'applique dans leurs Provinces. Or depuis que par une manifeste faveur du ciel, l'usage de la boussole eut donné moyen aux nochers de conduire leurs vaisseaux avec certitude, & que la lecture des livres eut non seulement appris à rechercher les regions éloignées que les anciens ont connues, mais encore fait esperer que l'on en pourroit découvrir de nouvelles, l'experience humaine s'est portée à toutes sortes de tentatives. Ainsi les Portugais ont penetré jusqu'aux extremités de l'Afrique & des Indes ; & les Castillans ont trouvé des rivages au delà de l'Océan, ou plustost s'il faut ainsi dire, ont découvert un nouveau monde. Les entreprises des François moins laborieuses, apres avoir malheureusement tenté l'entrée du Brasil, se sont arrestées sur les rivages de Canada, fertiles en poissons pour toutes choses. Il est vray que quelques-uns d'eux ont aussi vu ce destroit meridional que Magellan avoit desja trouvé auparavant, & l'entrée de ces terres que le Pole Antarctique couvre : & les Anglois, apres eux, ont eu en partage les regions Septentrionales. Mais pour les Hollandois, s'ils ont esté les derniers qui se sont hazardez à ces longs voyages, il est indubitable que cela est procedé jusqu'icy de l'injuste oppression de leurs Princes, qui ne pouvoient souffrir sans beaucoup de crainte que cette nation courageuse, & qui n'avoit pas encore perdu la memoire de son ancienne liberté, entraist sur la mer. Mais enfin & ce peuple & ceux des autres Provinces Confederées s'estant rendus jaloux de leurs ennemis, & imitateurs de leurs allies, commencerent à prendre le coutage & l'assurance necessaire dans ces dangereuses courses, afin que le profit qui succederoit à leurs travaux, tournast au bien commun de leur Republique, & que les lumieres qu'ils pourroient trouver de la recherche des nouveautez, servissent reciproquement aux autres peuples de l'Europe, qui leur en avoient desja donné de si excellentes ; & même à la gloire de la nature, qui semble avoir reservé pour ces derniers siècles la connoissance de ses principaux effets. Toutefois en cherchant de nouveaux climats, ils ne negligeoient pas les anciens : car quelle diversité de rivages pourroit estre trop grande pour le commerce d'une Republique, qui tient perpetuellement sur la mer plus de soixante dix mille hommes ? En effet ce petit canton de terre, dont les frontieres sont si resserrées, qu'il semble que toutes ses forces soient hors de luy-même, ne cede à aucune des plus grandes regions du monde pour la quantité des grands vaisseaux ; & chaque année toutes les villes de son estendue sont occupées à la fabrication

1595.

Narré des diversés navigations, par lesquelles s'est accru le bonheur des Hollandois.

1595.

cation de deux mille navires. Les Hollandois avoient donc pour anciennes correspondances de leurs commerces maritimes, la France, l'Angleterre, les ports de l'Allemagne, & la mer Baltique. Davantage le besoin mutuel que les Espagnols avoient des marchandises des Confederez, comme ceux-cy avoient besoin de l'argent des autres, leur donnoit aussi une entrée dans les ports d'Espagne : ce que Philippe dissimuloit adroittement, dans la crainte qu'il avoit conceû que s'il ostoit aux Confederez le commerce le plus prochain de la mer Atlantique, ils n'en allassent chercher un autre plus éloigné dans l'estenduë de ce grand Ocean. Mais cependant ils ne pouvoient pas trafiquer en Espagne sans recevoir beaucoup d'outrages ; car tantost parce que les marchands estoient accusez de diversité de Religion, tantost parce qu'ils estoient teconnus pour Hollandois, s'estant servis du nom de quelque autre peuple pour avoir accès en Espagne, & tantost enfin comme si le Roy eust eu besoin de leur service, les mariniers & les navires estoient retenus. Ce qui mettoit les marchands en danger, & les destinoit bien souvent pour proye à quelque Grand d'Espagne. Et mesme en la presente année Philippe avoit fait saisir pres de cinquante de leurs navires : & les Portugais leur tesmoignerent que Philippe se desisteroit de ces sortes d'injures, si leur Republique cessoit d'envoyer du secours par mer à la France & à l'Angleterre. Mais cette perte que les Confederez souffrirent en Espagne, fut recompensée en Italie, où depuis quelques années les terres avoient esté si steriles, que celles de la France, en beaucoup de lieux ravagées par la guerre, n'avoient pas esté suffisantes pour secourir les Italiens. En effet le trafic que les Hollandois faisoient en Suede, avoit mis en leur puissance presque tout le froment du Septentrion : de sorte qu'ils ne faisoient autre chose que d'aller & venir en diligence de l'une de ces regions à l'autre, avec un grand profit pour eux. Et il n'arrivoit pas dans leur Republique, comme il arrive quelquefois en d'autres Estats mal policez, que cet avantage demeurast seulement en la disposition des plus riches : car il s'estendoit si au large, que tout le menu peuple y avoit part : à cause que ce commerce s'exerçoit avec peu de dépense, & produisoit un gain extrêmement prompt. Ils allerent aussi trafiquer en Mauritanie, tant sur les rivages qui sont baignez par l'Ocean, que sur ceux qui regardent la Mer mediterrannée. Ils avoient aussi accoustumé auparavant la guerre de negotier avec les Moscovites ; mais c'estoit par la mer Baltique, & par la riviere de Narve en Livonie, jusques à Novogrode. Et du depuis le commerce de cette region a esté transferé dans le golfe de Russie, s'exerçant par les Anglois au port de S. Nicolas ; par les Hollandois à Podemisco, & en cette petite ville, que l'on nomme l'Abbaye de S. Michel Archangel, toutes ces places estant situées sur la riviere de Dinne. Il est vray que les Anglois ont fait de grands efforts, pour s'appropriet ce trafic à l'exclusion des autres peuples : mais les prieres des Hollandois, & la liberré publique ont surmonté tous ces obstacles, & non pas sans peine.

Bien-tost après les Confederez n'en voulant pas demeurer là, se resolerent de visiter non seulement le Royaume de Guinée, abondant en or, en ivoire, & en ebene, mais encore les autres terres d'Ethiopie, & puis enfin les isles qui sont dans l'Ocean des Indes : & cette entreprise s'acheva par un voyage de deux ans, ayant aussi esté commencée en la presente année par quatre navires, que quelques particuliers entretenoient. D'abbord la navigation fut douteuse & mesme domageable, parce que les mariniers qui n'avoient

n'avoient jamais connu ces climatz, prenoient port le plus souvent chez des peuples farouches & ennemis de tout le monde : outre que les maladies & les autres incommoditez, causées par l'excès de chaleur qui regne en ces climatz, troubloient extrêmement une nation qui n'y estoit pas accoustumée. Davantage les Portugais apportoitent encore de nouveaux obstacles aux Hollandois ; soit par les supplices qu'ils leur faisoient souffrir, lors que la tempeste, ou la necessité en jettoient quelques-uns parmy leurs flottes, ou sur les rivages, où ils avoient des colonies ; soit par les accusations dont ils taschoient de les noircir chez les peuples & auprès des Roys, qui n'estoient pas sujets de la couronne de Portugal. Ce dernier inconvenient fut tout importuna long-temps les marchands Confederez, parce que d'un costé le peu de connoissance qu'ils avoient du langage de ces pais-là, & de l'autre les soupçons que leurs ennemis avoient fait naistre contre eux, les tenoient dans un perpetuel embarras : mais depuis que les lettres publiques, & le profit du commerce eurent fait connoistre à ces nations estrangeres, quel estoit le genie des Confederez ; que ces peuples, bien loin de pretendre aucun commandement, aymoient la liberté d'autrui comme la leur mesme ; & qu'enfin s'ils avoient traversé tant de mers pour venir jusqu'en ces regions, c'estoit seulement afin d'y cultiver le droit des gens avec toute sorte de bonne foy ; alors la reputation, & mesme l'admiration des Hollandois, succeda à toutes les mauvaises impressions. Enfin le trafic, qui se rendit bien-tost celebre par des utilitez reciproques, & le nom du vaillant Prince Maurice, qui remplissoit mesme ces climatz, firent naistre des occasions d'y contracter de nouvelles alliances en haine de la nation Espagnole. Car les premiers des Hollandois qui furent aux Indes, témoignèrent un merveilleux soin de la reputation de leur Republique, & une probité si remarquable, que comme ils avoient eu ordre seulement de se defendre quand ils seroient attaquez, ayant rencontré un navire Espagnol chargé d'un butin, dont la conqueste leur estoit facile, ils ne voulurent point y toucher. Et ce ne fut pas sans difficulté que la farouche-humeur des Portugais, qui ne vouloient point souffrir d'autres nations estrangeres que la leur en ces climatz, fit resoudre enfin des marchands particuliers à maintenir leur commerce par les voyes de la guerre. En suite les Indiens leur envoyèrent des Deputez ; & à ces negotiations on vid bien-tost succeder des combats sur mer contre les Portugais : de sorte que l'on commença à vaincre l'Espagnol par l'endroit le plus avantageux pour les Confederez. Car dans les Pais-bas quand on prend quelque ville sur luy, on ne luy oste pas un grand espace de terre : & quoy que les victorieux gagnent quelque chose dans cette prise, le vaincu n'y perd presque rien. En effet les entrailles du Royaume de Philippe sont bien loin de là ; & ce n'est pas dans ce climat que naissent les richesses prodigieuses, qui servent d'aliment à ses liberalitez & à ses guerres. Que si l'on pouvoit luy ravir ces tresors, ou pour le moins en tarir la source à force de la troubler, cet empire non moins vague que vaste, & qui n'est jamais si proche de soy-mesme que de ses ennemis, pourroit il attendre autre chose que de devenir enfin la proie de toutes les nations qu'il a pillées ? Les Hollandois visiterent aussi l'Amerique ; mais la crainte du Roy d'Espagne rendit leurs commerces secrets aux lieux qui luy sont asservis : & dans les autres qui sont encore libres, leur trafic s'exerça ouvertement. Les marchandises qu'ils en apportèrent estoient du sel, des perles, & des peaux de buffles.

1595.

Mais sans parler icy de ces nations, que les autres ont decouvertes & descrites avec assez de soin, je veux remarquer sur tout cette navigation si memorable, par laquelle les Confederez entreprirent d'entrer dans les mers du septentrion, afin de sçavoir au vray quelle est la nature de cet Ocean qui joint l'Europe à l'Asie. Car les principaux de la Republique, & les marchands mesmes avoient opinion que l'on pourroit visiter l'opulent royaume de Catay, celui de la Chine, & mesme les Molucques & les Indes, par un chemin bien plus court que celui qui avoit esté decouvert par les Espagnols. Dans cette esperance, trois navires, de Hollande, de Zelande, & de West-frise, ayant rasé les costes de Norwegut & de Finland, partagerent leur navigation dans l'Isle de Quildun au pais des Lapons. Apres quoy le navire des Hollandois s'estant avancé jusques à un des costes de Nova Zembla, qui s'estend bien avant vers le nordwest; ils nommerent du nom d'Orange deux isles qui servirent de bornes à leur navigation, jusqu'à soixante seizeieme degré de distance d'entre le Pole & l'Equateur. Les deux autres navires ayant passé au delà de la mer, par laquelle on va en Moscovie, apres avoir costoyé les rivages de Condore & de Pitzore, arriverent en ce lieu où une terre nommée Waygats, opposée à la nostre, resserre les eaux de l'Ocean, & ils ne purent pas bien sçavoir si ce petit espace de mer estoit un destroit ou un golphe. Car la lumiere du jour, qui ne paroissoit que confusément parmy des broüillards espais & de prodigieux espaces de glaces, qu'une egale violence des aquilons engendre & agit deçà & delà, empêcherent long-temps que les mariniers ne recherchassent plus long-temps les bornes du monde. Enfin ils se tirerent de cette prison: & lors qu'ils commencerent à s'éloigner de terre, ils disposerent leur course vers les parties du nordest, jusques à une des extremitez de Nova Zembla au cent dixieme degré de l'Equateur, d'où ils tournerent leurs voiles vers la Scythie, jusqu'à ce que plusieurs conjectures leur eussent fait croire qu'ils estoient arrivez en cette mer, où la riviere d'Oby qui sort du palus des Sarmates, se vient rendre dans l'Ocean par une spacieuse emboucheure. Les anciens la nommoient Carambouc, comme quelques sçavans croient: & l'on ne sçauroit trouver de limites plus propres à separer l'Europe d'avec l'Asie. Enfin apres que ces deux vaisseaux eurent recherché & remarqué toutes ces choses, & qu'ils eurent rencontré sur leur route le troisieme, que la trop grande violence de la gelée avoit repoussé de Nova Zembla, on les vid de retour en Hollande trois mois apres leur depart. Tout cecy s'estoit passé pendant l'Esté de l'année dernière 1594. Et ces premieres tentatives pleurent de telle sorte, qu'on renvoya du depuis plusieurs navires pour faire la mesme recherche: non pas vers Nova Zembla, mais par le destroit de Nassau: car ils nommoient ainsi cette mer qui baigne le rivage des Sarmates & les costes du pais de Waygats. Mais les trop longs delais, qui ont souvent apporté des obstacles aux plus nobles entreprises, prejudicierent extremement à celle-cy: & les nochers ayant fait voiles plus tard qu'ils ne devoient, trouverent les mers impenetrables; un froid si horrible, qu'il estoit mesme extraordinaire à ces climats éloignez, ayant glacé toutes les eaux.

Depuis ce temps ceux qui avoient achevé l'un ou l'autre de ces deux fameux voyages, raconterent volontiers les merveilles qu'ils avoient veues soit sur la mer soit sur la terre: & mesme parmy leurs narrations ils representoient des figures inconnues d'oiseaux & de bestes sauvages, selon les rencontres que chacun avoit faites: ils specifioient aussi les caps de mer,

les

les golphes, les rivières, tant par la situation du Ciel, que par des noms qu'ils avoient donnez eux mêmes à toutes ces choses, pendant leurs voyages, & qu'ils avoient tirez ou des qualitez du Prince Maurice, ou de leur patrie, ou même de quelques particuliers. Ils faisoient aussi recit de plusieurs isles assez petites, lesquelles par le moyen du flux & du reflux de la mer sont si difficiles à reconnoître, que quelquefois on voit que ce sont des isles en effet, & quelquefois on les prend pour une partie de la terre ferme : & les histoires anciennes racontent aussi la même chose : mais sur tout ils van-toient une plus grande isle, qu'ils avoient rencontrée au delà d'un destroit, auquel ils avoient donné le nom des Estats, tant parce qu'elle leur avoit servy d'azyle parmy les dangers, qu'à cause que ses montagnes glacées produisoient un certain crystal, qui differe fort peu du diamant. Mais il me semble qu'il est à propos que je declare icy quelle est la situation de ces climats, & quels hommes, ou quels autres animaux les habitent; parce qu'en effet ce fut pour lors seulement que l'on commença à bien connoître toutes ces régions, & que les anciens auteurs n'en avoient raconté que des choses frivoles, & qui n'avoient point de rapport entre elles. Depuis peu même on nous avoit persuadé, par une illusion de magie, qu'il se trouve quatre gouffres sous le Pole arctique : & quelques doctes ont autrefois long-temps disputé, pour sçavoir si le golphe d'Hircanie a sa source dans l'Océan septentrional. Il s'en est trouvé quelques uns qui nous ont assuré par l'autorité des Poëtes, que la rondeur de la terre est enfermée par l'Océan : tandis qu'il s'en trouvoit d'autres qui soutenoient au contraire, que la terre ferme s'étend jusques aux dernières extremités du Nord, sans estre environnée d'aucunes eaux. Davantage comme d'ordinaire chacun parle hardiment à sa fantaisie des choses dont personne n'a jamais eu de parfaite connoissance, plusieurs ont feint que les extremités de l'Océan vers le Pole estoient immobiles & assoupies, comme si la nature eut perdu ses forces à la fin de ce grand ouvrage, ou que ce climat eut esté destiné pour servir de tetracte aux ames heroïques, & plus saintes que les autres. D'autres au contraire ont dit, que cet Océan septentrional estoit inaccessible, à cause de ses tempestes & de ses monstres : mais qu'enfin apres cette mer on rencontroit encore des terres fertiles, ou la source de l'air, ou celle du feu. Pour le moins, ceux qui nous ont laissé par escrit qu'il s'est veu des Indiens jettez par la tempeste sur les rivages d'Alemagne, & que même cela est arrivé bien souvent, ne contribuerent pas peu à l'esperance des Confederez, dans l'entreprise de leur navigation. Pour ce qui concerne la disposition du ciel dans ces derniers climats, & le genie de ses habitans, les escrivaains de l'antiquité ne sont pas mieux accordez que pour le reste : car si quelques uns ont tenu que les peuples arctiques excelloient en fidelité, & en justice, & que le jour dutoit continuellement chez eux; d'autres au contraire ont assuré, que cette region, qui est si éloignée de l'aspect des astres benins, se trouve perpetuellement couverte d'un brouillars epais; & que toutes les terres y sont incultivées, tant à cause des neiges & des bestes cruelles, que de la sauvage humeur des habitans. Enfin quelques autres encore ont escrit qu'on y voyoit le jour seulement à l'abbord, & qu'on le perdoit bien-tost apres. Mais quoy que toutes ces choses soient si differentes les unes des autres, il semble qu'elles avoient toutes pris leur source de la verité : & cela s'est justifié en quelque sorte, tant par l'experience de ceux qui ont achevé ces deux voyages, que par le recit des habitans de ces regions. Car en cette mer qui baigne les ri-

1595.

vages des Lapons, des Moscovites, & des peuples que nous nommerons Samojedes, le plus long jour d'Esté, qui dure plus de deux mois, ne manque pas d'éptouver reciproquement une nuit de pareille durée en hyver : outre que pendant les mois mêmes, qui voyent le soleil sur l'Horizon de ces lieux-là, le jour n'y vaut guerre mieux que la nuit, la force des rayons de cet astre estant si éloignée, qu'elle est plus capable d'exciter des nuages que de les dissiper ; & l'on a quelquefois bien de la peine à discernet la terre d'avec la mer, les neiges couvrant l'une & l'autre. Il est vray qu'on n'éptouve pas de grandes tempestes sur ces ondes : car ce qui s'en peut découvrir d'un costé & d'un autre, depuis qu'on est fort du destroit de Waygats, paroist encore comme s'il estoit glacé, à cause du froid qui dure tousjours. Et c'est pourquoy les anciens avoient raison d'appeller cette partie de l'Ocean la mer glaciale, ou la mer morte : car de quelque costé que l'eau s'approche de la terre, elle se glace par un assez long espace jusqu'au rivage. On en rencontre quelquefois des croustes durcies depuis plusieurs années, & jointes ensemble en une masse : & lors que le vent vient à les rompre, ou quand le froid un peu diminué les fait entr'ouvrir, on voit d'épouvantables parties de ce tout flotter sur la mer, comme si c'estoient des montagnes ou des isles : outre que quelquefois ces grandes machines s'entreheurtenant ; & la crainte de ces rencontres embarrassa merueilleusement les navires Hollandois qui rasoient les rivages, afin d'acquérir quelque connoissance des païs. Ce destroit, dont la largeur contient environ deux heures de chemin, & la longueur cinq, se glace quelquefois de telle sorte qu'on le passe entierement à pied : & quand les glaces viennent à se fondre, il n'est pas seulement couvert de la sienne ; mais de celle des deux mers voisines. A peine peut on conter dans ce climat l'espace de cinquante jours en l'année, lesquels se levent pendant le temps que nous avons en nos contrées l'equinoxe d'Autonne : & cette saison en ces païs n'est pas proprement un Esté, mais plustost une certaine surcance d'hyver. Car aussi-tost que cette treve de gelée est finie, la glace recommence à incommoder les mariniers : & sans doute c'est pendant cet intervalle, que les Moscovites font leurs navigations sur l'Ocean : aussi voyoit on alors, pour marque de quelque naufrage récent, des planches de vaisseaux flotter sur l'onde, soit que le retout du froid les eut surpris dans cet Ocean, ou que quelque autre malheur impreveu eut causé ce débris. Les mêmes Moscovites traffiquent aussi au delà de la riviere d'Oby : & les dangers leur ont appris en ces lieux à demeurer en des quartiers d'hyver, pour s'en retourner en un certain temps, que les ondes commencent à se rendre propres à la navigation. Les Hollandois rapportèrent tous ces témoignages, pour ptouver que l'Ocean se glace dans ce destroit, comme dans celui de la Magellanique : mais ils disoient de plus, que les fleuves qui ont leur pente vers ce destroit, s'en retirent quand ils en sont proches, comme s'ils estoient incertains de quel costé ils doivent prendre leur cours : & qu'enfin la violence du vent les ayant poussez là, leurs eaux douces tempérent le gout de la mer, & puis quand ces eaux sorties de leurs destroit se sont estendues plus avant vers les rivages prochains, les flots bleus & salez du destroit qui s'estoient abbaisséz, recommencent à prendre le dessus avec les mêmes montres qu'on y avoit veus auparavant, & qui s'estoient abbaisséz avec leurs eaux naturelles. Car on ne scauroit dire combien cet Ocean est plein d'animaux monstrueux : on y voit des vaches & des chiens marins, & la plus renommée de toutes les bestes de la mer qu'ils nomment Morie. On a éprou-

vé que cet animal est extrêmement courageux & guerrier s'il faut ainsi dire: il a la peau si dure qu'il n'y a presque point d'armes qui la puissent percer: ses jambes sont presque pareilles à celles du castor; mais il est plus grand que cet autre animal, & vit également dans l'eau & sur la terre ainsi que luy. Car les Hollandois voyoient quelquefois ces Morfes courir sur la glace, & puis se secher au soleil sur les tochers qui sont au bord de la mer. Elles montent lentement, mais elles descendent avec une merveilleuse legereté. L'opinion des peuples de cette region fait qu'on y prise autant les dents de ce monstre qu'on fait l'ivoire en nos climats. Les Moscovites disoient qu'au delà de Waygats la mer se separe quelque fois, & puis se rejoint & se separe encore. Ce qui me fait icy douter si ce ne seroit point un témoignage que le mont Tabis en Scythie, assez connu aux anciens mêmes, s'étend vers l'orient jusqu'à Nova Zembla à peu de distance pres: ou s'ils ne vouloient point parler de ce destroit d'Anian, lequel separant l'Amerique de la Tartarie, prouve tant par l'air du visage, que par les mœurs des habitans de ces deux regions, qu'ils n'ont qu'une même origine. Les Samojedes nation Sarmate habitent, ou pour mieux dire voyagent sur toutes les terres qui sont baignées par l'Océan depuis Petzore province de Moscovie jusqu'à la riviere d'Oby: & se maintiennent contre les injures du ciel, qui les persecutent continuellement, & contre les outrages de la nature même, avec beaucoup de courage & de bonheur. Leurs visages à la vérité sont difformes & tous noircis de fumée, ils ont les yeux petits, le nez aplaty: leur taille n'est pas grande, mais leur santé est robuste, & ils sont aussi légers à la course qu'aucun autre animal qui soit au monde. De sorte que comme ils sont laborieux & se contentent de peu, on ne les voit jamais amollis par les delices, ny amaigris par le chagrin. Chacun est maître de ce qu'il peut atteindre soit de la main, soit du pied: & ils n'aspirent à la possession d'aucunes choses, que de celles qu'ils tencontent & qui leur sont propres, de sorte qu'ils ont tout parce qu'ils ne souhaitent rien. Il est vray qu'ils portent des armes à la maniere des Parthes, c'est à dire un arc & des fleches, mais c'est pour s'en servir à la chasse contre les animaux farouches, qui leur fournissent des habits, dont ils se couvrent non seulement le corps, mais encore la teste & les mains. Cette même chasse leur fournit aussi de quoy vivre, c'est à dire, de la chair crüe, dont ils usent comme d'un present de la nature: & ils goustent si peu de delicatesses, qu'ils ignorent même l'usage & le nom du pain. Et ils aiment mieux se gouverner de cette sorte, que de provoquer la fureur des mers, ou bien importuner la terre, pour en tirer des bleds & des fruits malgré elle: Bref ils ne veulent point, comme les autres nations, pousser leurs souhaits jusqu'à l'infiny, en portant envie à autrui & à eux mêmes. Ils voyent souvent des navires; mais ils ne veulent point apprendre la navigation, se contentant de leur rivage. Neantmoins quelquefois lots que le ciel, comme pour les assister, ne fait qu'une même masse de la terre & de la mer en leur climat, par le moyen des gelées, ils estendent leurs courses par de longues chasses jusques à Waygats & Nova Zemla; terres qui ne voyent presque jamais d'autres hommes qu'eux: ils disoient à nos matelots, que ces pais sont deux isles diffetentes, séparées seulement par un bras de mer fort petit: & dans ces lieux là leur empire s'étend plus loin que leur connoissance; puisque, hors les deserts & les animaux sauvages, on n'y trouve rien. Les Hollandois, dans leur seconde navigation, virent celuy qu'on disoit estre le Prince de ces Samojedes, & trouverent que c'estoit un homme qui ne se tendoit remar-

1595.

quable ny par aucun appareil, ny par aucune Majesté; sa seule vieillesse le faisant considerer. Les Moscovites, dont l'empire s'est beaucoup accru depuis quelques siècles, attaquent quelquefois cette region des Samojedes, soit à dos soit en flanc; mais la pauvreté de ceux-cy leur sert de rempart. Outre qu'ils se vont refugier en des lieux qu'ils nomment la ceinture de la terre: & qui sont, à ce que l'on tient, les monts Riphées, que la neige rend inaccessibles. Toutefois les plus voisins du Moscovite luy payent un tribut de peaux de bestes; car ils n'ont point d'autres biens: & ils se sont accordez à ce payement, moins par la crainte que par la haine de la guerre. Les rivages des Samojedes, de Waygats & de Nova Zembla, ont presque une mesme face: estant élevez en plusieurs endroits à cause de divers rochers, & applanis en d'autres à cause des guez qui s'y rencontrent. En ces pais-là, la terre est marécageuse & couverte de mousse: neantmoins on n'y voit point de forests: mais il y croist beaucoup d'herbes inconnues & inutiles, pareilles à celles dont la nature est prodigue par tout, & qui viennent malgré qu'on en air, s'il faut ainsi dire. C'est pourquoy il y a grand sujet de s'étonner de ce que sur ces rivages on voit quelquefois flotter deçà & delà des rameaux & des arbres entiers; si ce n'est qu'on vetuille dire que ce vaste Ocean, dont les flots violens sont encore excitez par le heurt des rivages, entraîne quelquefois de bonnes parties des terres septentrionales plus éloignées: & mesme on pourroit croire qu'anciennement cette mesme violence arracha de la terre ferme les isles, qui se rencontrent en ces regions; la Sarmatie s'estant peut-estre étendue jusques là. Apres tout en quelque coste de ce climat que les navires pussent descendre, on y voyoit des l'abbord de la fumée, & quelquefois des pas d'hommes, marquez sur la terre; mais on ne voyoit aucune ville, ny mesme aucun village. On tient que le pais qui entre plus avant dans la terre ferme, a des forests & des lacs que les neiges perpetuelles ont fait naistre, & qu'elles entretiennent; & c'est en ces lieux-là que les Samojedes se cachent diversement & separément sous de petites loges qu'ils bastissent, ou dans quelques antres qu'ils creusent, chacun à sa fantaisie, selon que la terre ou l'eau prochaine les ont conviez de s'y arrester; pour conserver & fortifier leurs corps par le moyen du feu contre la rigueur du froid & les autres injures de l'air: neantmoins ils ne demeurent jamais oisifs; car ils ont des traïsneaux, qui sont emportez avec une merveilleuse promptitude par de certains animaux, qu'ils nomment Rangiferes, d'une nature assez semblable à celle des cerfs; & c'est le seul meuble que chacun d'eux possède. Par le moyen de ces charrettes, ils vont en queste de la proye parmy les neiges, & changent de demeure quand il leur plaist. Les animaux sauvages ont partagé tout ce climat avec les hommes, & mesme assez inegalement: car il s'y trouve une multitude infinie de loups & de lievres tous blancs, & mesme des martes zibellines, & beaucoup d'autres animaux semblables, qu'on ne pourfuit que pour leurs peaux. Les ours y blanchissent aussi à cause du froid; mais ils sont bien plus grands qu'aux autres pais: & parce qu'ils ne trouvent pas aisément de quoy repaistre, leur rage est incroyable. Car ny la crainte des armes, ny celle des flots n'empeschent point, quand ils ont senty l'odeur des passans, qu'ils ne se portent avec toute sorte d'effort à les attaquer. Cette mauvaise rencontre ayant surpris inopinément quelques mariniens Hollandois, qui estoient descendus sur le rivage, les fit miserablement perir, sans que leurs compagnons pussent faire autre chose en voyant leur perte, que d'accourir à leur vengeance, n'ayant pû assez tost arriver à leur se-

cours.

cours En un certain cap de mer on remarqua une triste dispute des choses saintes avec les profanes ; parce que sur un même sommet on voyoit d'un costé des simulachres de faux dieux d'un ouvrage assez grossier, & de l'autre des croix ; par lesquelles on pouvoit connoître qu'il estoit venu des Chrétiens en ce lieu là. En effet les Moscovites, que le trafic des peaux fait voyager dans les isles prochaines, & que la tempeste jette quelquefois en cette partie de la terre ferme, ont reçu depuis plus de six siècles, la religion Chrétienne à la manière des Grecs. Quant aux Samojedes, ils adorent le soleil & les astres ; divinisez qui sont plus inhumaines pour eux que pour aucune autre nation. On dit qu'il se trouve aussi chez eux d'infâmes bocages, pleins de bruits horribles & de visions effroyables, & mêmes d'execrables serpens, & qu'ils reverent toutes ces choses par une superstition qui n'est pas nouvelle. Au reste les mœurs des Samojedes ne sont nullement barbares ; & diffèrent fort peu de celles des Lapons & des Finlandois. Il est vray que quelques uns estiment, à cause du nom qu'on leur donne, qu'ils se nourrissoient autrefois de chair humaine : mais si cela est, on les peut mettre au rang de plusieurs d'aujourd'hui la vie & les mœurs se sont adoucies & civilisées par l'âge & par les exemples ; l'esprit de l'homme se portant facilement à des-apprendre la barbarie & la brutalité : il est vray que les Samojedes, au premier abord des Hollandois, songerent à prendre la fuite ou les armes : mais lors que ceux-cy leur eurent témoigné qu'ils n'avoient aucun dessein de leur nuire, & qu'outre cela ils leur eurent fait quelque petit présent, les autres prosternerent par deux choses très-saintes pour eux, sçavoir le soleil & leur pauvreté, que c'estoit à leur grand regret qu'ils se laissoient surmonter en bien-faits. De sorte que si pour l'avenir ces tentatives du septentrion relâchoient aux Confederez, ils ne recevront pas peu d'utilité de l'affection des Samojedes, qui sont à l'entour du destroit de Waygats. Neantmoins il sera tousjours très-à propos que la Republique y face bastir quelque forteresse, tant pour conserver les passages de cette mer par eux découverte, que pour donner un refuge aux navires, s'il arrivoit quelque disgrâce inopinée. Mais après tout, l'isle de Waygats n'est pas moins propre à estre cultivée que celles qui se rencontrent vers les derniers rivages du royaume de Dannemarc : car l'expérience de ces derniers siècles nous a fait voir, malgré les raisons des anciens, que comme ces regions du milieu du monde qu'ils ont nommées la Zone torride, parce qu'elles sont directement situées sous le soleil, ne laissent pas d'estre cultivées par des hommes ; ainsi, ces climats qui sont escartez vers les deux poles, peuvent estre habitez presque de la même sorte ; puis qu'il n'y a aucune partie en tout l'Univers, que la nature air condamnée à demeurer en solitude. Et cela est tellement veritable, que le pais de Gronland, qui est le plus éloigné vers le septentrion de tous ceux qui sont habitez, porte des bleds & des fruits à la manière de nos regions. Il faut croire que dans les premiers siècles de l'Univers plusieurs pais demuroient inhabitez par les hommes, parce qu'ils n'avoient pas encore besoin de tant de retraittes. Mais peu-à-peu l'accroissement de la race humaine & ses discordes escarterent les mortels en de diverses regions ; si bien qu'en cherchant de plus grands espaces de terre, ils trouverent les mers ; & même du depuis à force de voyager sur les mers, ils ont découvert de nouvelles terres. Proche du fleuve d'Oby, il se trouve une region nommée Obdorie, où la statue d'or d'une vieille qui rend des oracles, s'est acquis beaucoup de reputation. Au delà de ce fleuve on en trouve un autre nommé Molgomzay, avec une

1595. Province qui porte le même nom , & laquelle est assez connue aux Moscovites , tant par le trafic qu'ils y exercent , que par la domination qu'ils y ont établie. Mais au reste , ce qui se raconte touchant quelques regions voisines , n'est que pure fable. Car de dire , que les peuples de Leucomorie meurent à l'entrée de l'hiver , & resuscitent au Printemps , & que pendant cet intervalle la bonne foy de ceux qui viennent trafiquer chez eux achève le marché des choses exposées en vente ; de dire aussi qu'en d'autres lieux prochains , il se rencontre des hommes tous velus , & dont les visages ressemblent au museau des chiens ; ces discours ne sont pas moins frivoles que ces tesveries des anciens , qui ont attribué à ces mêmes pays des peuples dont les uns avoient les jambes pareilles à celles des chevaux , & les autres des oreilles si grandes qu'elles couvroient leurs corps , en telle sorte qu'ils ne portoient point d'autres habits. Mais c'est une chose ordinaire , que les relations qui sont faites par la seule renommée , degenerent presque toujours en des fables , lesquelles n'aboutissent le plus souvent qu'à persuader de faux miracles. Neantmoins il se peut faire , que parmy ces mensonges il se rencontre quelquefois des veritez , & parce qu'il se trouve des témoignages assez certains qui nous confirment ce que nos matelots racontoient , qu'il y a en ces pays là des hommes qui n'ont point de testes , & dont le visage est en la poitrine , je ne veux pas nier obstinément que cela ne soit veritable : ou que pour le moins ces hommes en semblent tels ; parce que , peut-estre , ils ont le col fort court , & les épaules extrêmement élevées. Et je sçay , apres tout , que comme en quelques endroits l'excès de la chaleur a souvent esté cause que la nature a produit des monstres , ainsi l'excès du froid peut bien causer la même chose. Pour le moins il est constant , que le pays de Leucomorie est suivi de celui des Loppes & de la Montagne d'Imais ; que les hordes vagabondes des Tartares sont aussi en ces climats , & qu'elles s'étendent assez au large dans les forests de leur region ; dont il semble que le royaume de Cathay soit une partie ; la face des rivages étant hors de la longitude de nostre hemisphere. Enfin apres la connoissance de ces lieux , celle du royaume de la Chine & des autres regions de l'Orient , est assez facile.

Cette même année se rendit aussi remarquable par un infame effet du brigandage des Dunquerqueois. Ils avoient rencontré trente-cinq navires des Confederez qui alloient en Norwegue querir du bois , & estoient tous sans armes à la reserve d'un seul ; au moyen de quoy les Dunquerqueois les ayant aisément reduits sous leur puissance , & ne pouvant pas les emmener , prirent les maistres des navires pour ostages de la rançon , qui leur fut promise : & même , bien-tost apres , ils ne conquièrent pas un moindre butin sur quelques autres navires qui revenoient de France. Mais un vaisseau de ces pirates ayant esté investy par les Hollandois , & pris apres un rude combat , où il avoit perdu une bonne partie de ses gens ; le supplice de ceux qui resterent modera un peu la licence , où ces pirates commençoient à se porter avec assez de succès. Outre que par la prise de leur navire on delivra plus de vingt prisonniers qui y estoient retenus , & qui avoient desja promis chacun deux mille florins & davantage , pour sauver leur vie.

HISTOIRES DES TROUBLES DV PAYS-BAS, LIVRE CINQVIESME.

SOMMAIRE.

Albert, accompagné de Philippe Prince d'Orange arrive d'Espagne dans les Pais-bas pour succéder à Ernest. Ibarra & le Comte de Fuentes sont r'appelés en Espagne. Vigilance des Estats contre les piques des Jésuites. Albert prend Calais & Ardres, & Henry la Fere. Siege de Hulst, & sa reddition. Demandes de Mendoza envoyé vers l'Empereur. Les Estats refusent de recevoir des Deputés de l'Empereur qui devoient négocier pour la paix. Elisabeth assiste des navires Conféderez, envoie sa flotte contre l'Espagne. Les navires Espagnols sont vaincus & brûlez, & la ville de Calis pillée. Contre l'intervention du Comte d'Essex & de Warmond, Howard ramène la flotte en Angleterre. Philippe extrêmement endebté a besoin de restablir sa foy qu'il avoit rompue à ses créanciers. Discordes parmi les Conféderez, pour le sujet des tributs. Elisabeth propose une alliance avec les François. Henry n'envoye pas aux Conféderez le secours qu'il leur avoit promis. La Reine redemande hors de saison l'argent que les Conféderez luy doivent. Articles de l'alliance arrêtée entre elle & Henry, dont les Conféderez jurent aussi l'observation. Traité particulier des Conféderez. Ils envoient de l'argent à Henry. Soupçon de la France contre les Anglois. Description de l'Université de Leyden. Le Roy de Danemarck refuse aux Ambassadeurs des Conféderez, du secours contre le Roy d'Espagne. Eran ayant pris Varambon prisonnier, & mis Chemay en fuite, ravage l'Artois & la Flandre. Sedition des soldats Allemands. Les Conféderez, desdents d'envoyer du Wod en Espagne. Histoire admirable de la troisième navigation par eux entreprise vers le Nord.



Es Belges qui suivoient le party des Espagnols, commencerent l'année avec une resjoiiissance plus grande que de coustume; tant à cause des heureux succès de leurs armes en France, que dans l'esperance qu'ils concevoient d'un nouveau bonheur: & même pour feliciter la nouvelle arrivée de l'Archiduc Albert d'Autriche, que l'on envoyoit aux Pais-bas pour succéder au gouvernement & à tous les autres honneurs du precedent Archiduc son frere. Celuy-cy qui estoit le dernier né de sa maison, possedoit le titre magnifique de Cardinal, qui se donne ordinairement aux Princes cadets; tant pour les consoler des des-avantages que l'ordre de la naissance leur a causez, que pour servir d'une alliance tacite entre les Roys & le Pape. Mais davantage Albert avoit esté employé par le Roy d'Espagne dans la charge de Gouverneur du Portugal, où il avoit donné d'excellentes preuves de son genie, puisque malgré les difficultez qui se trouvoient à faire obeyr le peuple, il l'avoit gagné par la douceur. C'est pourquoy Philippe le jugeoit digne d'estre joint avec luy par un lien plus estroit; suivant la coustume de cette maison, qui conserve entre elle même ses correspondances avec une merveilleuse fidelité. Pour rendre plus glorieux l'apprentissage qu'il venoit faire d'un gouvernement annexé à sa famille, on l'avoit abondamment pourveu de toutes les instructions necessaires tant pour la paix

1596.

*L'Archiduc
Albert succeda
au gouverne-
ment à son
frere Ernest.*

1596.

que pour la guerre. On avoit aussi mis ordre qu'il pût trouver toute sorte de sécurité dans son voyage; en passant d'Espagne en Italie, & puis par la Savoye & la Bourgogne jusques dans le Luxembourg, & les autres frontieres du Pais-bas. Neanmoins on ne laissoit pas de lever encore des troupes de tous costez, soit d'infanterie soit de cavalerie, tant pour le rendre plus puissant dans sa marche, que pour suppleer les anciennes soldatesques qui s'estoient extremement diminuees. Mais si tost qu'il eut joint l'armée dans les Pais-bas, il partagea toutes ces nouvelles levées en peu de regimens d'infanterie & peu de compagnies de cavalerie, qu'il mesla parmy les vieux corps, ayant mieux rendre le nombre des ses troupes considerable par leurs propres forces, que par la quantité de commandans, qui n'eust servy qu'à leur donner une vaine reputation & une apparence inutile, & mesme à incommoder l'espargne & les soldats par des depenses superflues. C'est pourquoy il priva mesme plusieurs des Grands du Pais-bas de leurs gouvernemens, & de leurs charges de judicature, parce qu'ils ne se trouvoient que fort rarement ny sous les drapeaux, ny dans leurs sieges, ne retenant presque rien de leurs dignitez que le nom & le profit; & mit en leur place d'autres officiers, qui par un long service & une soigneuse obéissance s'estoient rendus dignes de commander. Il ordonna pareillement qu'aucun ne fust receu à exercer la charge d'Enseigne, s'il n'avoit premierement esté soldat trois ans durant; & fit encore plusieurs autres ordonnances assez dignes d'estre suivies. Il fit aussi provision d'argent, parce que les precedentes seditions se faisoient encore craindre, & que les anciennes playes menaçoient de s'ouvrir de nouveau. Philippe mesme avoit promis d'envoyer pour chaque mois la somme de cent mille florins: mais cette promesse ne fut executée que jusques au commencement de l'Autonne. L'Archiduc avoit aussi apporté d'Espagne une assez bonne quantité d'argent en lingots, tant pour espargner la perte que l'on souffroit, en faisant tenir les deniers par la voye du change, qu'à cause que la monnoye battue dans les Pais-bas est d'un plus haut prix. Et parce qu'autrefois il ne s'estoit pas trouvé beaucoup de sécurité à faire conduire de l'argent par un si long chemin, on avoit pris soin maintenant de le faire escorter par de bonnes troupes. Davantage on avoit amené d'Espagne Philippe Guillaume Prince d'Orange, duquel les Espagnols faisoient considerer le retour dans les Pais-bas comme une nouvelle marque de la clemence de leur Roy, parce que, dès la naissance des mouvemens Belghiques, le Prince ayant esté envoyé en Espagne, & ayant esté retenu à la Cour de Philippe sous une garde également honorable & estroite, avoit esté enfin remis en liberté, & comme ils le voyoient assez confirmé dans la Religion Romaine, ils s'estoient promis, par le moyen de ce nouveau bienfait, que s'il alloit trouver son frere le Prince Maurice, & ceux d'entre les Confederez, qui reveroient encore la memoire de son pere, il pourroit moyenner l'accommodement des deux partis, ou pour le moins faire naistre des dissensions chez l'ennemy. Et veritablement l'Archiduc mesme n'estoit point en trop mauvaise reputation parmy les Confederez, s'estant fait connoistre dans le Portugal par une clemence gratuite, qu'il avoit exercée envers plusieurs matelots que l'on avoit detenus exprès pour cet effet à ce qu'on a creu, & qu'il avoit fait remettre en liberté, parce qu'indubitablement il esperoit que cela pourroit servir à sa renommée.

Mais sur tout on se loioit de luy dans les Pais-bas, en ce que dès son arri-

vée

Il fait plusieurs ordonnances dignes d'estre suivies.

Il amène quantité d'argent en lingots dans la Belghique.

Il a en sa compagnie Philippe, Prince d'Orange.

rée Ibarra & le Comte de Fuentes avoient esté privez de leur autorité, qui donnoit tant de jalousie à tout le monde, & renvoyez en Espagne. Toutefois on leur avoit fait succeder encore un plus grand nombre d'Espagnols, sçavoir François de Mendoza Admirant d'Arragon, chef du Conseil & de toutes les affaires de la guerre, Gonsalve de Carile, Hierosime Zapata, & Baptiste de Tassis, qui ne differoient en rien des autres; puis qu'ils cachioient tous la même humeur sous de nouveaux noms. De sorte que l'on eut bien-tost pour suspecte cette bonté feinte, qui laissoit tousjours durer les maux precedens. D'ailleurs les Confederez, qui craignoient aussi que la veuë & l'entretien du Prince d'Orange n'apportassent quelque changement dans l'esprit des peuples, luy escrivirent; & l'ayant felicité d'abord de ce qu'après vingt ans de captivité il avoit recouvert sa franchise, ils luy tesmoignoient au surplus qu'il n'y avoit aucune seurété pour luy pendant la guerre, de venir dans les Provinces Confederées, s'il n'y estoit appellé publiquement; & que pour le present l'estat des affaires ne permettoit pas que cette entrée publique luy fust accordée, quoy que neantmoins ils fussent assurez qu'après avoir esprouvé, comme il avoit fait si long-temps, la rigueur des Espagnols, il ne seroit pas d'humeur à vouloir renverser une liberté que son pere avoit establie par les conseils & par son propre sang. A quoy le Prince, dissimulant ce qui concernoit son pere, respondit avec beaucoup de courtoisie pour le reste: & sur tout, que son dessein n'estant pas de suggerer aucun advis qui ne fust pour le bien de chaque party, il avoit sujet d'esperer que leurs intentions seconderoient les siennes. Cette premiere aventure fut cause qu'il ne se mesla plus de rien pour l'avenir, se plaignant sans cesse qu'il estoit suspect aux Confederez; & mal voulu des Espagnols, à cause de l'envie qu'ils portoyent à sa famille.

Il ne voulut pas mesmes s'appliquer aux armes, soit que le respect de la reputation de son frere l'en detournast, soit qu'en effet il eust de l'inclination pour la vie privée. Mais le Prince Maurice son frere luy envoya des Deputez, & sa sœur, femme du Comte de Hohenlo, l'alla trouver elle même à Cleves, pour luy offrir des presens & de l'argent: l'un & l'autre se servant de cette voye pour se justifier à l'envy de l'administration qu'ils avoient eue des grands biens delaissez par leur pere, à celui qui en estoit le veritable maistre. Cependant les Estats pour garantir leur Republique des pratiques secretes qu'on formoit contre sa liberté, donnerent ordre que l'on veillast soigneusement sur les passages de ses frontieres, pour empêcher principalement que les Jesuites ne fussent rien glisser dans les provinces qui pûst decevoir la credulité de la populac. Mais l'Archiduc ne mettoit pas la seule esperance en ces sortes d'artifices; car bien qu'il souhaitast la paix, c'estoit en telle sorte qu'il ne laissoit pas de s'appliquer à la guerre avec beaucoup de chaleur, ayant une armée de quinze mil hommes, outre les soldats qui estoient dans les garnisons. Il eust bien voulu secourir la ville de la Fere dans le Vermandois, qui estoit extremement pressée, tant par les armes que par la famine; mais il n'y avoit aucun moyen d'y faire entrer des munitions, si ce n'estoit en secret, & par de petites troupes, à cause que toutes les villes d'alentour tenoient pour le party ennemy, lequel outre cela tenoit sous les armes de puissans corps de cavalerie joint que comme le païs marécageux faisoit la principale defense des assiegez contre les assiegeans, il rendoit en même temps la ville inaccessible à ceux qui la vouloient secourir. De sorte que les Espagnols trouverent plus expedient de

1596.

A son arrivée Ibarra, & le Comte de Fuentes sont appeliez en Espagne.

Les Confederes observent au Prince d'Orange.

Sa réponse.

Le Prince Maurice & sa sœur luy offrent des presens & de l'argent.

Vigilance des Confederes contre les embusques des Jesuites.

1596.

faire quelque diversion pour retirer les François de ce siege, ou bien, si ceux-cy s'opiniattroient devant la Fere, d'assiéger Calais qui valoit mieux. Les fortifications de cette dernière place, que l'avarice des Gouverneurs avoit negligées, le convierent particulièrement à cette entreprise; & autrefois le Duc de Parme avoit voulu tenter le même siege; comme aussi le Comte de Fuenres, induit à cela par les persuasions de la Motte: mais la gloire d'un si haut dessein n'estoit réservée que pour ce nouveau gouvernement. Les Anglois avoient tenu cette ville près de deux cents ans; comme la seule conquête qui leur estoit restée des guerres qu'ils avoient autrefois faites en France: & depuis que la valeur de François Duc de Guise les eut rechassés dans leur Isle, de Gordes, qui avoit été le premier Gouverneur de Calais, laissa cette charge entre les mains de Vidofan son parent. Mais ny l'un ny l'autre n'avoit jamais eu soin de retablir les ruines que le temps ou la guerre avoient causées dans cette place, dont les ouvrages n'estoient plus à l'usage du siècle. Car premièrement les remparts n'estoient composés que de simples pierres; la citadelle estoit étroite & flanquée. Et même les soldats qui estoient d'avec la garnison, y avoient moins été mis pour défendre la ville, que pour appuyer la puissance des Gouverneurs; qui n'avoient point d'autre but que d'amasser des richesses par mer & par terre, & de faire un royaume de leur gouvernement; comme il arrive presque tousjours dans les dissensions civiles. Aussi quoy que le Roy Henry de Bourbon, par quelques lettres des ennemis qu'on avoit surprises, eust desjà été averti du danger qui menacoit cette ville, il n'avoit pu le prévenir, parce qu'il ne regnoit presque qu'en apparence dans cette place, & n'y possédoit point d'autre puissance que celle qu'on vouloit bien luy accorder. Vidofan même, quoy que le bruit courust desjà par tout que les ennemis alloient contre Calais, & qu'on luy eust offert le secours des regimens de Hollande, associés de la couronne de France, n'en avoit voulu recevoir que deux compagnies, à cause de divers soupçons qui le faisoient juger de la conscience d'autrui par la sienne: & outre ces deux compagnies il en avoit seulement six autres à luy. Ce que l'Archiduc Albert ayant appris, il jugea à propos premièrement de répandre la terreur de ses armes en d'autres endroits, donnant ordre à plusieurs de ses chefs qui estoient dans Valenciennes, de mener leurs troupes vers les quartiers de la France les plus proches de celui-là, comme s'ils eussent voulu y former quelque entreprise: & en même temps son Mestre de camp general, Chrestien de Rhofne, l'un des plus fameux bannis de France, étant allé avec une partie de l'armée investir la ville de Calais, ferma tous les passages que l'on eust pu avoir pour y conduire du secours. Car ayant premièrement pris le pont qui donne entrée dans la ville du côté de la terre, il attaqua par le moyen du canon une tour de brique nommée Richebanc, bastie sur l'emboucheure du port, laquelle desjà auparavant avoit par sa prise donné lieu au Duc de Guise de s'emparer de la ville: & parce que dans cette dernière occasion on ne la défendit pas comme on devoit, Rhofne s'en rendit bien-tôt maître: joint que les fortifications en ayant été autrefois pour la plupart ruinées, personne n'avoit tenu compte de les reparer du depuis, non pas même quand on eut été adverti de cette dernière entreprise formée contre la ville. Ce poste ayant été gagné par les ennemis, les navires Confederez qui estoient sur la coste de Flandre, ne pouvoient pas aisément secourir les assiégés: & toutefois, comme le port estoit assez large, Vidofan ayant demandé

*L'Archiduc
assiége Calais.*

mandé aux Hollandois des poudres & des canonniers, pour faire agir son artillerie, un de leurs vaisseaux luy porta ce qu'il avoit demandé, & retourna joindre sa flotte malgré les mousquetades des ennemis. Et mesme bientôt apres le Comte de S. Paul estant arrivé avec quinze cents hommes pour secourir la ville, un autre nocher Hollandois s'estoit offert de le faire passer, s'il n'eust luy mesme craint de se mettre en trop grand peril. Mais depuis que toutes les forces de l'Archiduc furent arrivées, & qu'elles eurent joint celles de Rhosne, les mousquetaires des ennemis s'estant postez sur de certaines eminences de sable, d'où ils pressioient vivement les assiegez, l'Espagnol s'empara des faubourgs en peu de temps : & la ville mesme apres trois jours de siege, voyant que l'artillerie commençoit à foudroyer ses portes, se rendit aux ennemis, induitte à cela tant par la crainte dont le peuple estoit abbatu, que par la haine qu'il portoit au Gouverneur; lequel, pour entretenir les habitans dans la bonne intelligence & dans le devoir, n'avoit jamais eu assez de prudence, ny assez d'autorité. Apres la reddition de la ville, le Gouverneur & la garnison se retirerent dans le chasteau : où ils se maintenoient par le moyen d'une treve de six jours, en attendant qu'on les vint secourir pendant ce temps. En effet quoy-que le Comte de S. Paul se fust retiré, le Prince Maurice s'estoit avancé assez proche de la place pour observer la resolution des François & des Anglois; & le Comte d'Essex tenoit aussi sa flotte toute prestee sur le rivage, pour s'opposer aux Espagnols s'ils vouloient entreprendre quelque chose : mais la jalousie de ces nations, qui ne s'entendent jamais ensemble de bonne foy, ne permit pas qu'il eust aucun moyen de réussir, car le Comte d'Essex ayant fait demander au sieur de Vic, qui commandoit pour le Roy de France quelques fortesses voisines, s'il consentiroit, pourveu que les Anglois pussent reprendre la ville, de leur en laisser la garde, les François ne creurent pas qu'il y eust de la feureté à mettre entre les mains des Anglois, sous pretexte d'une nouvelle alliance, cette place qu'ils avoient autrefois tenuë si long-temps comme ennemis. Cependant le Roy ne laissoit pas de continuer le siege de la Fere, & de presser cette ville puissamment, soit qu'il jugeast à propos d'en user ainsi, soit qu'il n'eust aucune esperance de pouvoir passer jusqu'à Calais avec son armée, à cause que tout ce pais estoit enttecouppé de bras de mer. Il détacha seulement quatre mil hommes de son armée, avec lesquels s'estant mis sur la riviere de Somme, il se rendit à Boulogne ville maritime, voisine de Calais, où l'on tint Conseil sur les moyens de secourir la place assiegee. Le Roy pria le Prince Maurice de descendre à terre; mais celui-cy s'en excusa, alleguant pour raison qu'il estoit obligé d'aller prendre soin de son pais, dont les frontieres estoient despourveuës de gens de guerre; enfin le Roy envoya sous la conduite de Campagnole quelques trois cents soldats, qui s'estant mis en chemin par terre à la faveur de la nuit, du silence, & du reflux de la mer, entrerent dans la citadelle par ses fossiez : mais leur courage servit plustost aux assiegez d'un genereux exemple, que d'un puissant secours : car comme ses bastions avoient esté mis hors de defense par les assiegeans, la plus grande partie de ce secours fut deffaire, presque dès son arrivée, avec quelques soldats Hollandois, le reste de la garnison Françoisë, qui estoit incapable de faire la guerre, ayant par une tuite precipitée causé la perte de ses associez & la sienne aussi. Vidosan fut pareillement tué : mais quelques cinquante soldats des troupes Confederées, ayant fait paroistre une defense opiniastre du haut de quelques bastimens

*La ville
restant ren-
due, la garni-
son se retira
dans le chas-
teau.*

*Le Roy de
France tint
Conseil de sa-
voir la place,
mais inutile-
ment.*

*Pris de la
citadelle.*

1596. mens dont ils s'estoient emparez, obligerent les Espagnols de composer avec eux à la vie sauve. La victoire se tendit un peu plus modérée par la présence de l'Archiduc, lequel sans avoir perdu beaucoup de ses gens, se voyant maître de Calais, qu'il considéroit estre la derniere ville des frontieres de France, forma un nouveau dessein de l'agrandir & fortifier de plusieurs ouvrages, pour l'annexer bien-tost à la Flandre; apres qu'il y auroit introduit le langage & la maniere de gouverner usitée dans cette Province. Mais cependant la ville d'Ardres, voisine de celle de Calais, & un peu plus avancée dans la France, qui s'en estoit autrefois servie comme d'une barriere pour arrester les courses des Anglois, tomba aussi sous la puissance de l'Archiduc, pour tenir lieu à sa premiere victoire d'un nouveau boulevard, qui luy ouvroit un passage en France. Et dans certe seconde conquête il éprouva le mesme bonheur que dans la premiere; mais la faute des François y fut bien plus grande qu'elle n'avoit esté à Calais; car ils ne pouvoient plus dire qu'on les eust assaillis au depourveu, ayant eu le temps de se preparer à la defense: joint mesme que la place estoit de soy assez bien fortifiée. Et il en sortit une garnison de deux mille hommes, par une composition honteusement honorable; & qui tesmoignoient leur lascheté en ce qu'ils n'avoient pas seulement attendu le canon, & que la seule sommation, qu'on leur avoit faite de se rendre sur peine de la vie, les avoit intimidez dès l'abbord.

La ville d'Ardres tombe aussi sous la puissance de l'Archiduc.

La Fere se rend à Henry.

Tandisque ces choses se passaient, Henry ayant enfin domté la Fere par famine, distribua son armée dans les places voisines de Calais, & sur tout dans les plus foibles, de crainte que les victoires de l'Espagnol, qui s'estoient rendues extremement formidables en ces pais-là, n'en obligeassent les habitans à se ranger de son party. Neantmoins la disette, où l'armée d'Albert se trouva reduite bien-tost apres, le contraignit de se retirer: joint que les Flamans le prioient avec beaucoup d'instance de restituer le port d'Ostende à leur Province; parce que cette place estoit la seule qui empêchoit l'entiere union des costes de leur Ocean: & mesme ils promettoient à l'Archiduc de grandes sommes d'argent, pour l'execution de cette entreprise. Mais le Prince Maurice, ayant desja apprehendé que les ennemis ne se portassent à cet exploit, estoit allé luy-mesme visiter soigneusement cette place; & avant que d'en partir, il avoit donné ordre que la garnison, les vivres, les munitions de guerre & les fortifications nécessaires, la missent en estat de ne rien apprehender. De toutes lesquelles choses l'Archiduc ayant esté pleinement informé par ses espions, & ayant sçeu davantage que l'Océan s'avançoit en telle sorte vers cette petite ville, qu'il en rendoit le port tres-commode, tandisque de petits bras de mer coupant les environs de la place, tendoient son accès extremement difficile du costé de la terre; on jugea qu'il estoit à propos d'en différer la conquête pour quelque temps, de peur que si l'on l'entreprenoit en vain, ce mauvais succès ne ruinaît la repuration des victoires precedentes. Mais quoy que les Confederez eussent esté contrains de surseoir leurs exploits contre l'Espagne, parce qu'outre les troupes qu'ils avoient envoyées au secours de France, la flotte Angloise en avoit aussi consumé une bonne partie, ainsi que nous dirons cy-apres, neantmoins la plupart n'approuvoient pas que leur soldatesque demeurast si long-temps en repos: quoy qu'apres tout, ils fussent encore incertains de quel costé ils devoient porter leurs tentatives, l'intention des citoyens & l'advis des chefs ne se trouvant pas entierement d'accord. Toutefois

tefois tandis qu'on avoit vu les armées d'Espagne occupées contre la France, on avoit envoyé la cavalerie du Prince Maurice ravager par le fer & par la flamme les frontières des ennemis vers le Luxembourg, où même elle s'empara par force d'une petite ville, nommée Anderhan. Et du depuis lors que l'Archiduc eut fait révenir ses troupes dans la Flandre, les François se mirent à ravager les frontières Flamandes, de sorte que les Provinces Royales se voyoient toujours d'un costé ou d'un autre incommodées par leurs ennemis : veu même qu'en quelque part qu'on rencontra la cavalerie de l'Archiduc, elle estoit toujours battue. Aussi fut-ce principalement en ce temps-là que la cavalerie des Confederez, tant par les soins du chef de leurs armées, que par le long exercice qu'elle avoit acquis, donna des marques de ce qu'elle sçavoit faire pour le présent, & de ce qu'elle devoit esperer pour l'avenir : parce que veritablement celle des ennemis pendant l'hiver demoura oisive & comme enfermée, au lieu que l'autre tenoit la campagne, & se voyoit chaque jour invitée à de nouvelles courses par le butin qu'elle estoit assurée de remporter.

Lors que l'Archiduc jugea la saison propre à mettre son armée en campagne, afin de ne laisser dans les Provinces de son gouvernement aucuns soldats suspects ou inutiles, il fit provision de finances pour payer les montres deus aux Italiens qui estoient à Tillermont, & les fit venir dans son armée; apres quoy il donna ses soins à la conquête de Hulst, comme à un exploit qu'il estimoit capable non seulement d'appaier les plaintes des Flamens, mais aussi d'apporter beaucoup de commoditez aux Brabançons. C'estoit une petite ville que la vieillesse de son bastiment rendoit assez foible. Et le Prince Maurice qui l'avoit autrefois conquise, ayant considéré qu'il faudroit beaucoup de temps pour changer la face ronde de ses murailles, en attendant que quelque occasion favorable luy permist de songer à cette entrepryse, s'estoit contenté d'aggrandir les fossés de la ville, & de jetter quelques fortifications au devant. Bien-tost apres, les Zelandois avoient pris en leur charge la conservation de cette place, mais parce qu'ils ne s'estoient appliquez qu'à la construction de quelques chasteaux à l'entour de son territoire, on les blâmoit d'avoir plustost songé à la defense des champs que de la ville. Ainsi sa principale force consistoit, en ce que s'estant autrefois rencontré qu'une petite riviere avoit sa source assez pres de là, le travail humain en ayant aggrandy le canal, afin qu'elle eust un chemin plus large pour s'escouler vers le fleuve du Hont, elle prenoit aussi un cours retrograde vers l'Escaut; & sous l'un & l'autre nom de ces deux fleuves demeurant toujours la même riviere, elle embrassoit par ses divers replis les champs qui sont à l'entour de Hulst; en telle sorte que cette ville, qui sembloit une espee d'isle tenant deux rivages differens sous sa puissance, donnoit une grande commodité aux soldats de sa garnison d'aller faire des courses dans le pais de Waes, & dans la Province du Brabant. On avoit aussi élevé plusieurs digues sur les bords de la riviere, pour en defendre l'accès aux ennemis : & les eminences, qui s'estoient trouvées entre la même riviere & la ville, avoient esté applanies, afin que les lieux d'alentour demeurassent exposez à la portée des mousquetades de la garnison. Depuis quelques années les Flamens, par l'ordre de l'Archiduc Ernest & du Comte de Fuentes, avoient élevé deux fortresses assez proche de la riviere, pour apporter quelque obstacle aux ravages des ennemis : & d'ailleurs les Confederez, pour mettre de plus en plus les bords de leur riviere à couvert; avoient

1596.

*La cavalerie
du Prince
Maurice ravage les frontières des ennemis.*

*Dessin d'Albert de pré-
sent de la ville
d'Hulst.*

*Sa situation
est fort forte.*

1596.

avoient aussi fait bastir un assez bon nombre de forts, parmy lesquels il s'en trouvoit deux joints à la ville, par le moyen d'une levée qu'on avoit tirée d'un bout à l'autre, en sorte neantmoins que la facilité de cette communication demeurait cachée par un large espace de terre, qui s'estendoit parmy la plaine à l'entour de cette levée. Il est vray que ces deux derniers forts n'estoient pas du tout pareils l'un à l'autre en fermeté de structure: car celui que l'on nommoit de Nassau, & qui regardoit la riviere du Honr, estoit capable d'une bien plus grande défense, ayant esté basti principalement pour servir à la protection des convois, qui vnoient de la ville d'Axelle & des isles de Zelande. L'Archiduc Albert avoit envoyé reconnoître la ville de Hulst & sa situation, & ceux qu'il avoit choisis pour cet effet, demeurèrent tellement refroidis, par la connoissance de toutes ces difficul-

*On tâche de
dissuader le
siege à l'Ar-
chiduc.*

tez, qu'à leur retour ils taschèrent de faire perdre la résolution qu'on avoit prise de l'assiéger. Car (disoient ils) par quel moyen pouvons nous esperer, qu'on puisse faire passer nos soldats à la mercy de tant de forts, & de tant de perils auxquels ils se verront presque sans défense exposez dans leur passage? comment pourrons nous traîner parmy tant de difficultez nostre artillerie, & nos munitions de guerre & de bouche, les ennemis ayant leur flotte, qui fait une continuelle garde sur l'Escaut, & une quantité de petits vaisseaux, qui sont perpetuellement des courtes aux deux costez de cette riviere bien embarrassante & bien douteuse pour nous: mais quand nous aurons surmonté ces premieres difficultez du passage, celles qui resteront ne seront pas moins fâcheuses. Toute la campagne de Hulst est pleine de marécages: les défenseurs de la ville sont si indultrieux, qu'ils ne nous permettront jamais de l'assamer: & l'esperance que nous pourrions avoir de la forcer, sera inutile; puisque nous aurons tousjours sur les bras des soldats frais, & une garnison nouvelle. Outre toutes ces considerations, on craignoit aussi le Roy de France; auquel ses sujets rebelles jusqu'icy, avoient fait vœu pour l'avenir d'une entiere obeissance. On avoit sujet de croire qu'avec ce nouveau renfort, il seroit plus capable que jamais de pousser ses entreprises contre les frontieres du Pais-bas, que ce siege laisseroit depourveü de gens de guerre: de sorte qu'on ne croyoit pas que la conqueste de Hulst deust estre achetée au prix de tant de dangers. Mais Claude Bar-

*Barriere la
persuade.*

lotte, Mestre de camp, le plus ardent de tous les Belges dans les entreprises militaires, pour renverser cette opinion, demanda d'abbord qu'on luy donnast la conduite de l'infanterie, que pas un des Mestres de camp Espagnols ne vouloit accepter: & pour les autres perils qui estoient en suite à craindre, il dit qu'il falloit donner quelque chose au courage: que mesme on pouvoit faire beaucoup de fondement sur la terreur soudaine dont les ennemis se verroient frapper, & fut les fautes impreveuës, qu'elle leur feroit commettre. Et qu'enfin les plus belles armées n'acheveroiënt jamais aucun exploit considerable, si l'on presupposoit tousjours que deux partis contraires deussent agir dans un mesme sentiment, & que la valeur des uns & des autres fust égale. Cette proposition fut approuvée par le Conseil: mais l'on n'en donna la connoissance qu'à peu de personnes, afin de tromper l'ennemy plus facilement, & de l'eloigner des lieux qu'on vouloit assaillir: à la garde desquels il apportoit beaucoup de vigilance, & l'artifice qu'on employa pour cet effet eut son succès: car de Rhosne apres avoir dressé un pont sur la riviere de l'Escaut, ayant conduit ses troupes vers le Brabant, comme s'il eust esté dans l'intention d'attaquer Bergue, ou Breda, obligea le

Prince

Prince Maurice à le suivre & à l'observer avec beaucoup de soin, aptes avoir laissé dans Hulst quelque garnison sous le commandement du Comte de Solms.

1596,

Or il est vray qu'en ce temps-là les forces des Confederez n'estoient pas bien grandes ; parce qu'ils avoient resolu (pour épargner la dépense) de ne defendre que leurs frontieres seulement : & toutefois les evenemens condamnerent ce dessein, sur tout durant la presente année, qui leur causa beaucoup de dommages & de dépenses importunes. Ils avoient accordé une partie de leur soldatesque pour l'armement de la flotte Angloise ; ils en avoient envoyé une autre partie en France au secours de Cambray : & le surplus avoit esté dispersé dans les garnisons ; outre qu'ils avoient aussi depuis peu congedié les Alemans, & n'avoient point levé de nouvelles troupes : de sorte qu'il estoit à peine resté deux mille hommes auprès du Comte Maurice, avec lesquels il raschoit de suivre les ennemis, dans l'incertitude où l'on estoit de quel costé ils devoient porter leur dernier effort : mais les Confederez avoient mandé leurs troupes de France, que l'on vid de retour bien-tost aptes ; & qui consistoient en dixhuit compagnies.

*Les forces des
Confederez
estant peües
pour lors.*

Cependant Barlotte, que la Biche accompagnoit sous l'esperance d'obtenir le gouvernement de Hulst, donna ordre que du plus prochain chasteau de Flandre, pendant une nuit plus obscure que les autres, on trainast de petits batteaux au travers des palus du rivage jusques dans le canal : & ces batteaux estoient suivis de quinze cents hommes, ou quelque peu davantage en deux regimens ; celui de Barlotte, composé de Walons ; & celui de Tescelin, d'Alemans. Les uns & les autres de ces soldats avoient assez de peine à se conduire ; car outre qu'ils estoient chargez de leurs armes, ils portoient chacun leurs vivres pour quelques jours, & leurs pas chancelloient continuellement parmy les eaux & la fange où il leur falloit marcher. Enfin s'estant tous mis dans les vaisseaux preparez à cet effet, parce qu'il n'y avoit aucun guéz dans la riviere, ils la traverserent sans aucun peril ; tant à cause du silence qu'ils avoient sçeu garder, que de la negligence des soldats Hollandois ; lesquels comme ils avoient accoustumé de se montrer intrepides dans les dangers, se montrerent extremement paresseux dans la garde qu'ils estoient obligez de faire : puisqu'avec des esquifs il leur eust esté assez facile d'écarter & repousser leur ennemy, tandis qu'il rouloit encore parmy les ondes. Il est vray qu'à la fin ils s'aviserent de tirer force mousquetades ; mais l'obscurité en rendoit les coups inutiles : & si l'on fit quelques sorties de la ville, ce ne fut que quand il n'en estoit plus temps. Il y avoit trente soldats dans un petit fort basti sur le rivage ; lesquels, quoy que par toute sorte de raison, & mesme suivant l'ordre qu'on leur avoit donné, ils fussent obligez de garder leur poste, se voulurent hasarder de sortir ; mais cette entreprise s'executa avec tant de temerité qu'ils furent tous tuez ; & que l'ennemy qui avoit besoin d'artillerie & de logement, trouva l'un & l'autre par leur deffait. Il se fit bien-tost apres une sortie de la ville & un combat ; mais nocturne & plein de confusion, parce que ny l'un ny l'autre des partis ne pouvoit discerner son ennemy d'avec ses compagnons ; toutefois les Alemans qui estoient venus avec Barlotte, voyant que Tescelin leur Mestre de camp avoit esté tué, se mirent en fuite & moururent tous sans honneur, ayant esté en vain retenus par les eaux qui s'estoient augmentées. Mais Barlotte d'une voix retentissante ayant appellé & rallié les siens, les obligea à faire avec luy un si puissant effort,

*Barlotte men-
ne contre
Hulst.*

*Il traverse
par la negli-
gence des sol-
dats Hollan-
dois.*

*Il combat de
nuit contre
eux avec dis-
succes.*

1596. qu'il reſtablit la fortune de ſon party; & recoigna dans la ville ceux qui en eſtoient ſortis pour l'attaquer. Les uns & les autres apres ce combat augmentèrent par leur recit le nombre des morts du coſté de leur ennemy, chacun voulant paſſer pour victorieux; ſçavoir le Comte de Solms, parce qu'il avoit conquis quantité de drapeaux; & Barlotte, parce qu'il avoit fait force prifonniers. Pour ſuppléer le nombre des Alemans morts, quelques ſoldars que celui-cy avoit laiſſez ſur l'autre bord de la riviere, ayant eſté incirez à la traaverſer, par les recompensés qu'on leur offroit, ſe mirent à la nage, & quand ils eſtoient paſſez, les depouilles des morts ſervoyent également à les couvrir & à les parer. Apres quoy, Barlotte & les ſiens par leurs divers efforts nocturnes, & par la promptitude de leurs travaux le rendirent maîtres de toutes les eminences, qui ſe rencontroient entre la riviere & la ville. Car on en avoit élevé pluſieurs pour empêcher les inondations; mais l'on n'eut pas ſoin de les conſerver ſuivant les ordres que le Comte Maurice avoit donnez avant ſon depart.

*Il ſe rend
maître de toutes
les eminences.*

*Albert &
Maurice y accourent.*

*Le Prince
Maurice eſ-
ſaya en vain
de regagner
ſes poſtes.*

*Les Zelandois
convaincurent
leurs alliés.*

*On va choiſir
des vieux ſol-
dats en An-
glettre.*

Lors que le bruit de tous ces exploits eut eſté porté dans le Brabant, les deux chefs de chaque party accoururent de divers endroits en un meſme lieu: ſçavoir le Prince Maurice, afin de chaffer de l'ille de Hulſt les troupes des ennemis qui ſ'y augmentoient de plus en plus; & l'Archiduc Albert, afin d'empêcher que le peu de ſes gens, qui eſtoient entrez dans cette iſle, ne fuſt pouſſé à bout par les troupes ennemies, ou meſme par la faim; puis qu'ils n'avoient point d'autres vivres que ceux qu'ils avoient porté ſur leurs épaules; & que ny par terre, ny par eau, il n'y avoit aucun moyen de leur mener des convois. Mais le Prince Maurice taſcha vainement de regagner les poſtes dont ſes ennemis s'eſtoient emparez: car le Rhosne ayant promptement conduit au delà de l'Eſcaut cinq regimens, un de Walons, un autre de Napolitains, & trois d'Eſpagnols, tous leſquels neantmoins n'avoient pas paſſé la riviere ſans recevoir beaucoup de dommage de la part de leurs ennemis, l'Archiduc vint bien-toſt apres avec le reſte de ſon armée couvrir l'autre coſté des rivages. Le Prince Maurice choiſit ſon poſte à Cruningue, ſur les extremitez de la coſte de Zelande; d'où il envoyoit à ceux de Hulſt le plus de troupes, qu'il pouvoit, parce que les Zelandois conjuroient fortement leurs alliés de ne les pas abandonner en un temps que toutes les forces d'une armée victorieuſe, avec des convois qu'on avoit fait aſſembler dans les villes de Gand & d'Anvers, ſe preparent à fondre ſur eux. C'eſt pourquoy les Confederez firent venir des villes de delà le Rhin, & de toutes celles où ils n'avoient plus aucun ſujet de crainte, les anciennes garniſons: & leverent en leur place pour la garde des frontieres, de nouvelles milices, auſquelles ils accorderent pour paye la moytié de la ſolde des autres. Davantage il fut arreſté que l'on iroit auſſi lever & choiſir de vieux ſoldats en Angleterre juſqu'à la quantité de deux mille: la Reyne Elizaabeth ayant eſté priée de fournir ce nombre dans la neceſſité où la Republique ſe trouvoit preſentement. Mais le Roy de France ayant auſſi eſté prié de ſe ſervir de l'occafion, qui s'offroit à luy lors qu'il voyoit de ſon coſté les frontieres ennemies depourvues de gens de guerre, diſſeroit tous-jours de rien entreprendre, à cauſe de l'eſperance qu'il avoit conceüe de faire bien-toſt la paix avec Philippe. Cependant la cavalerie Eſpagnole & la Confederée, qui faiſoient des courſes deçà & delà aux environs de Hulſt, ſe meſlerent par une rencontre inopinée avec beaucoup d'effroy & de perte de part & d'autre. Toutefois l'avantage demeura aux Confederez, & lors

lors que le flux de la mer inondoit la campagne, ils faisoient leurs courses en toute seureté par le moyen de leurs vaisseaux : quelquefois même comme s'ils eussent méprisé tous les forts, qu'ils tenoient entre la ville & le chateau joignant, qui regardoit la riviere de l'Escaut, & par conséquent l'ennemy, ils s'exposoient devant luy en pleine campagne, & lors que pour se vanger de cette bravade, qui le faisoit, il s'avançoit contre les autres ; alors les Confederez par une fuite premeditée attiroient les troupes proche de la ville, où elles estoient bien-tost defaittes tant par les mousquetades du rempart, que par de plus puissantes forties que faisoit la garnison. Et il est assez manifeste que tous ces inconveniens n'arrivoient aux Espagnols, que parce qu'ils manquoient d'artillerie, sans laquelle il est bien malaisé de faire aucun progrès dans ces fortes d'occasions. Mais leur difficulté en ce point consistoit à la conduire jusques là, & pour en venir à bout ils s'appliquerent premierement à fortifier peu à peu les endroits marécageux avec des fascines & des arbrisseaux, & dans l'emboucheure du fleuve ils attacherent des navires les uns aux autres avec tant de fermeté, que l'on s'en servoit comme d'un pont à l'une des extremités, duquel sur le rivage qui regardoit les Provinces royales, ils bastirent un fort en façon de demie lune, d'où l'on tiroit plusieurs coups d'artillerie tant contre le chateau que contre la ville : & l'on se servit d'abbord des deux canons que l'on avoit pris dans l'île même dès la premiere attaque, & que l'on roula sur ce pont pour les pointer contre l'ennemy. Bien-tost apres on y fit encore conduire plusieurs autres petites pieces d'artillerie, les unes servant de defense aux autres dans leur passage. Lors que le Rhosne creut estre suffisamment pourveu de toutes choses, il se resolut d'attaquer le chateau, dont nous avons cy-devant parlé, & de le détacher de la ville pour se rendre maistre de la riviere, & pour faire venir ses convois avec plus de seureté. Mais voyant que dans ce dessein les ruses & les foibles tentatives ne luy succedoient pas, il resolut de l'exécuter à force ouverte : & ayant choisy pour cet effet le temps le plus tranquille de la nuit, pendant lequel il fit retentir tout à coup le bruit des canons & des trompettes, afin qu'en declarant hautement son intention par cette voye, il causast une crainte inopinée à ses ennemis, & une nouvelle alegresse à ses soldats : il ordonna en suite aux Italiens d'aller assaillir la levée qui conduisoit du chateau à la ville, & sur laquelle les ennemis s'estoient fortifiés ; au moyen de quoy tout le reste de la nuit se passa dans les meurtres & dans le carnage, & parmy un bruit aveugle, où les coups, quoy que douteux, ne laissoient pas de frapper toujours quelqu'un ; estant poussez contre une multitude serrée & qui ne pouvoit esquiver : de sorte que sur le point du jour la garnison se trouva chassée de cette eminence. Mais cependant les Alemans du party de Rhosne voulant seconder la force par la ruse, avoient traversé des lieux pleins de marécages & mal gardez, & puis en suite ayant monté par dessus le premier rempart du chateau, & attaché les palissades du second, ils avoient mis en fuite les sentinelles qui ne songeoient pas à se tenir sur leurs gardes, lors que leurs compagnons estoient en danger. Ainsi tandis que le Rhosne empeschoit qu'un costé ne pût secourir l'autre, s'estant tendu vainqueur de tous les deux, il fit jouer l'artillerie contre le chateau tout du long du jour : & comme la plupart de ses bastimens estoient composez d'un amas de fange, on l'entamoit aisément : il y avoit quatre-vingts soldats, & quoy que la breche ne fut pas suffisante, & que l'on n'eut pas encore marché à l'assaut, ils commencerent à prendre l'alarme de ce que l'ennemy s'estoit emparé du

1596.

pont, & à craindre des accidens encore incertains, ou pour le moins fort éloignez. Mais leur apprehension procedoit principalement du commerce qu'ils avoient eu depuis peu avec ceux qui s'estant fraichement sauvez du combat nocturne par une honteuse fuite, taschoient d'inspirer leur lascheté dans l'esprit des autres, & ne pouvoient permettre que personne demeurast exempt de reproche. Ils commençerent donc tous d'un commun accord, à jeter leurs armes, à crier, menacer, & violenter leurs chefs, pour les obliger à une prompte reddition; si bien que sur le soir, au même temps que le Comte de Solms leur amenoit du secours, ils sortirent de la place l'ennemy même se raillant d'eux, & les leurs n'osant neantmoins les chastier: parce que les mœurs du siecle estoient corrompues jusqu'à ce point, que bien souvent les remedes estoient plus à craindre que le mal. Cependant l'Espagnol ayant ainsi gagné, plustost qu'il n'esperoit, un poste commode & fortifié; commença à mettre à sec les endroits les plus proches du fossé de la ville, & à presser, tantost par la force, tantost par la ruse, les fortifications que ce même fossé enfermoit. Davantage par le moyen du chasteau qu'il possedoit, il pouvoit avec toute seureté jouir de la riviere; faire camper ses gens, les mettre en bataille, & même, pour comble d'heureux succès, il vid dans peu de temps parmy ses troupes diminuer le prix des vivres, que la difficulté des convois avoit rendus si cher auparavant, que les factionnaires commençoient à craindre la famine. Les assiegez avoient eu quelque envie de percer les digues pour inonder l'ennemy: mais il avoit trop de moyens de détourner les eaux autre part; & tenant sous sa puissance les écluses que les autres avoient faittes auparavant pour cet usage, il s'en pouvoit maintenant servir à leur prejudice. Ils appliquèrent donc leurs desseins aux forties principalement, & creuserent des cavernes sous leurs remparts, par le moyen desquelles ils venoient assaillir l'ennemy à l'impourveu, & si heureusement, qu'on les vid souvent retourner avec un bon nombre de prisonniers & de drapeaux, sans avoir receu aucune perte; parce qu'ils l'avoient surpris en un temps, que croyant estre en seureté, & que les corps de garde voisins veilloient pour luy, il ne s'employoit que dans le jeu, & au manieement des dez & des cartes, qui sont aujourd'huy les plus chers divertissemens des soldats, quand ils ont un peu de repos. Que si quelquefois le bruit de l'alarme faisoit venir de trop grandes troupes contre les assaillans, ceux-cy en livrant quelque leger combat, & se retirant au petit pas, evitoient le danger qui les menaçoit. L'Espagnol estoit aussi beaucoup endommagé tant par l'artillerie de ceux de la ville, que par les feux d'artifice qu'ils lançoient: & même lors qu'il s'avançoit contre eux, ils tendoient au devant de luy des manes d'osier; au travers desquelles leurs mousquetades passaient sans qu'on les vist partir. Et non seulement ceux d'entre les siens qui pensoient essuyer les coups d'artillerie, estoient pour la plupart defaits: mais aussi plusieurs de ses chefs furent tuez, & parmy eux le General le Rhosne; à l'avantage duquel on pouvoit dire, que c'estoit par ses advis que les Espagnols avoient achevé leurs exploits les plus memorables contre la France; quoy que l'Archiduc Albert, le Comte de Fuentes, & le Duc de Parme, en commandant les belles choses qu'il avoit conseillées, se fussent attribué le principal honneur de leur execution. Il estoit Lorrain de nation, sorty d'une race noble; & dans le commencement des troubles de France, il avoit suivy la fortune & le party de François de Valois. Bieu-tost apres le Duc de Guyse l'ayant reconnu pour un homme non moins rusé que vaillant, & qui

Mort du General le Rhosne.

ne

ne jugeoit aucune entreprise honteuse, pourveu qu'il y peut trouver quelque utilité, l'avoit rendu son partisan à force de presens. Pendant les dernières années de sa vie, il avoit secrettement decouvert au Roy Henry de Bourbon plusieurs desseins des Espagnols, tesmoignant quelque apparence qu'il vouloit desormais tourner ses inclinations du costé de ce Prince; mais en effet il ne l'avoit informé des moindres desseins de ses ennemis, que pour luy mieux cacher leurs plus importantes entreprises. La charge de Mestre de camp general, vacante par sa mort, fut donnée à Herman Comte de Herenberg.

L'Incommodité que les assiegez recevoient d'estre ainsi reduits à l'estroit, se rendoit sur tout fâcheuse, en ce qu'elle estoit cause qu'ils estoient souvent blessez : & se voyant menacés à tous momens par l'aspect des levées & des eminences qui environnoient leur ville, sur lesquelles le Comte de Varax, commis par l'Archiduc à la direction de l'artillerie, en avoit fait monter une quantité pour foudroyer de toutes parts; ils ne trouvoient point d'autre seureté que de se cacher sous terre dans de sales cavernes, ou de se tenir à l'ombre des remparts. Le Comte de Solms, ayant eu la cuisse percée, estoit tellement mal, qu'il ne pouvoit plus exercer la fonction de Gouverneur, sinon par des mediateurs, & par la voix des Mestres de camp : & le Prince Maurice luy mesme voyoit toutes ces choses de la prochaine coste de la mer, sans y pouvoir remedier. Ceux à qui leurs playes, ou quelques autres indispositions ne permettoient plus l'usage des armes, sortoient chaque jour de la place assiegée, au nombre de pres de cinquante pour la descharger d'autant, & l'on les conduisoit dans les Isles prochaines, ou dans les hospitaux des autres villes. Entre ceux-cy Piron Mestre de camp de Zelande, apres les longs travaux qu'il avoit soufferts dans l'exercice de sa charge, estant sur le point de succomber sous tant de fatigues, merita d'obtenir son congé.

Le renfort de troupes, & toutes les munitions necessaires, tant pour la vie que pour la guerre, arrivoient dans la place de jour en jour; sous la conduite premierement d'Ernest de Nassau, & puis du Mestre du camp Dorp: & la garnison ayant esté augmentée peu à peu, se vid si puissante à la fin, qu'elle montoit à trente-six compagnies de soldats pour la ville; outre six autres compagnies qui estoient dans le chasteau de Nassau. Quant est du bled, il s'en trouvoit une telle quantité chez les assiegez, que ne pouvant pas assez commodément le conserver dans la ville, ils furent obligez d'en mettre une partie dans leurs navires. Ainsi les ennemis perdoient presque patience, de voir que malgré leur siege, la navigation estoit si frequente & si facile aux assiegez : c'est pourquoy ils commencerent à estendre leurs travaux vers le port, & à y faire foudroyer leur canon tantost d'un costé, tantost d'un autre; mais c'estoit en vain la pluspart du temps. Car l'interposition des marers, & leur longue estendue rendoient les coups de leur artillerie languissans; tandis qu'ils se voyoient attaquez eux mesmes par une infinité de mousquetades, qu'on leur tiroit du fort de Nassau : & le flux de la mer, qui s'augmentoit quelquefois, leur apportoit aussi beaucoup d'incommoditez. Bien-tost apres, les Italiens, sous la conduite du Marquis de Trivice, commencerent leurs travaux contre un fort, que le Comte de Solms avoit jetté au devant de la porte qui regardoit vers le camp des ennemis : & du commencement les pionniers travailloient à decouvert; mais quand ils virent que pour estre trop exposez à la veüe des remparts de la ville, ils estoient

1596.

continuellement pressés par les mousquetades, ils armerent leurs flancs de deux levées, qui furent incontinent assaillies par le canon des assiegeans : en suite de quoy, les Italiens qui commençoient à monter jusqu'au pied même du rempart, furent renversés à coup de main. Il est vray qu'ils se releverent pour tâcher de faire un nouvel effort : mais une troupe de Zelandois, à force de mousquetades & de feux d'artifice, les mit entierement en fuite. C'est pourquoy on appella à leur secours des troupes de diverses nations ; lesquelles, afin que l'on peut mieux reconnoître la valeur des unes & des autres, voulurent combattre chacune à part : on composa aussi une troupe particulière de Beneficiers & d'Ecclesiastiques, à laquelle on ordonna de marcher non seulement sous les drapeaux militaires, mais avec les bannières dont on se sert dans les processions & dans les autres solemnitez. Et les Espagnols en ont souvent usé ainsi, par une vieille coustume autrefois introduite, quand ils alloient à la guerre contre les nations barbares : parce qu'en effet ce peuple extremement attaché aux ceremonies de sa Religion, ne estoit pas qu'il y ait une voye plus certaine pour inspirer le zele & la hardiesse aux siens dans les combats. Contre toutes ces troupes, ceux de la ville oppoioient chaque regiment à son tour par une espee de garde : outre que le ministère des bourgeois secondoit parfaitement bien les soldats, soit en chargeant leurs mousquets, ou en leur portant des grenades & autres feux d'artifice : de sorte que par trois jours alternatifs il se fit de sanglans combats, qui tournerent neantmoins au desavantage des assaillans : car ils avoient donné aux soldats de leur premier rang des armes si epaisses, que quoy qu'ils s'en servissent, comme d'un rempart impenetrable contre les mousquetades de l'ennemy, neantmoins lors qu'on venoit à combattre à coups de main, ceux-cy estant armez trop pesamment pour pouvoir esquiver les coups, embarrassoient leurs compagnons & s'entr'empeschoient eux mesmes. Enfin on laissa pour quelque temps les efforts, pour en venir aux artifices ; & l'on fit jouer des mines de part & d'autre, lesquelles, quoy qu'ayant esté poussées assez avant, elles eussent rendu le dommage egal de part & d'autre, furent enfin favorables aux assaillans : en ce qu'ayant marché sur une terre unie, & qui neantmoins s'elevoit en montagne, les corps morts tant de leurs ennemis, que de leurs compagnons, leur aydoient beaucoup. Mais c'estoit une chose execrable à voir, que quand il leur falloit passer par dessus ces monceaux de morts, & fouler aux pieds leurs propres amis, ils s'arrestoient quelque temps saisis également de pitié & de colere, & puis enfin s'efforçant de monter par des passages, que le sang humain rendoit assez glissans, tantost ils pouissoient leurs ennemis, & tantost ils estoient poussés eux mesmes. Mais enfin les assiegeans, s'estant estroittement serrés ensemble, chasserent les assiegez : & en les poursuivant, ils eussent peut-estre renversé le rempart, qui commençoit desjà à se crever, à cause de la violence des coups qu'il avoit soutenus : mais une demie lune avec son fossé en dedans, que la prevoyance du Comte de Solms avoit fait construire, & une troupe de soldats, qui tourna teste en cet endroit, arresterent les assaillans ; & l'Espagnol ne tira pas beaucoup de fruit de la prise du fort, qui luy avoit coûté tant de sang & tant de travail ; car tout ce qui luy en estoit resté, fut par une mine que les assiegez firent jouer. Davantage ceux-cy creuserent un chemin par dessous terre jusques à une place de bataille, qui se trouvoit entre ce lieu & le rempart de la ville : & par la bouche obscure de cette caverne ils tiroient des mousquetades contre l'ennemy ; lequel n'ayant reconstruit cette ruse que bien tard, ferma

enfin

enfin la sortie de la caverne. Mais comme les assiegeans en eurent aussi bouché l'entrée de leur costé, y ayant premierement jetté du feu ; la violence de la flamme retenuë fut cause que la terre engloutit quelques uns des ennemis. Neantmoins ils ne laissoient pas d'épuiser le reste des eaux du fossé, & de faire foudroyer leur artillerie contre le rempart ; avec d'autant plus de violence que les endroits de la muraille, qui sembloient auparavant tomber en ruine, avoient esté du depuis appuyez par en bas par des pieux, autrefois destinez à cet effet : & les autres endroits où le rempart manquoit, estoient fortifiez par des gazons & des fascines, que les habitans y apportoient. Les assiegeans trouverent aussi de grandes difficultez dans l'attaque d'un boulevard, qui joignoit la digue du port : & leur entreprise avoit esté malheureuse dès le commencement, en le voulant battre par le canon : car le feu s'estant mis de hazard aux poudres, qu'on avoit préparées pour cet effet, emporta beaucoup de leurs gens, qui se rencontrèrent proche de là : & causa un si grand bruit & un si grand tremblement, que l'un & l'autre se fit entendre & ressentir au delà de la mer jusques dans Middelbourg. De sorte que l'Espagnol ayant un peu ralenty ses efforts, soit que cet accident l'eut rebuté, soit que d'ailleurs ses gens se trouvassent las de tant de fatigues qu'ils avoient souffertes, six cens soldats choisis dans toutes les compagnies Hollandoises, en un temps que l'eau s'estoit diminuée, traverserent en plein midy, partie avec des elquifs, partie par des endroits gueables, la riviere & les petits bras de mer prochains, & vinrent de divers costez surprendre les ennemis si à l'improviste, qu'ils en tuerent plusieurs dans leurs propres retranchemens : & tous les canons, que l'Espagnol avoit fait disposer sur le port pour troubler la navigation, parce qu'on ne les pouvoit pas transporter, furent enclouez. Davantage, quoy qu'après l'alarme il eut assemblé force cavalerie & pres de huit cens fantassins, pour aller secourir ou vanger les siens, les Hollandois sceurent si bien repousser ce secours, qu'ils se retirerent avec beaucoup d'honneur & sans perte ; ou s'ils en receurent quelqu'une, elle fut legere & facile à supporter : & même du depuis ils firent encore quelques sorties en d'autres endroits, où ils n'eurent pas moins de bonheur. Cependant, l'Espagnol continuoit à battre les murailles ; & il avoit desja percé le rempart en un endroit, où il n'y avoit aucune fortification en dedans, quoy que le Prince Maurice eut ordonné d'y en faire : mais ceux qui avoient manqué à l'exécution de cet ordre, s'excusoient sur ce qu'il y avoit peu de bourgeois dans la ville capables d'y travailler ; & que le soldat parmy tant de soins qu'il prenoit ailleurs, ne pouvoit pas s'appliquer à ce nouvel employ.

Les choses estant en cet estat, l'Archiduc envoya représenter aux assiegez le danger qui les menaçoit, & les fit sommer de se rendre : toutefois ayant receu de leur part une genereuse responce, il n'osoit entreprendre un nouvel assaut ; parce que les combats precedens ne luy avoient pas cousté moins de deux mille hommes : & que mêmes plusieurs chefs renommez pour leur valeur y avoient laissé la vie, tandis qu'ils taschoient de ranger au devoir, par leur exemple, la pluspart des soldats que la crainte du danger refroidissoit, & à meriter à l'envy de l'estime & des gratifications aupres de leur nouveau Gouverneur. Outre cela, une multitude incroyable de blessez & de malades, à qui les villes voisines commençoient à fermer leurs portes, estoit gisante parmy les champs : & la laideur de ce spectacle remplissoit de crainte aussi-bien que de pitié ceux qui le voyoient. C'est pourquoy les Espagnols se resolurent d'employer secrettement leurs pionniers à conduire
des

1596.

des caves par dessous les remparts de la ville pour en tirer la terre ; sans que neantmoins ce nouveau travail leur offrist aucune esperance certaine , tandis qu'ils voyoient que chaque jour on venoit rafraîchir la garnison : mais la fortune seconda leurs soins mieux qu'ils ne s'estoient promis. Car les assiegez tenant pour suspect le repos d'un ennemy , qui s'estoit montré auparavant si ardent & si infatigable , quelques uns d'eux se figuroient , que l'armée Espagnole faisoit dessein d'aller secrettement occuper les Isles & les guez de la riviere , pour assaillir leurs navires à l'impourveu : les autres croyoient qu'on verroit bien-tost leur ennemy sortir de dessous terre , pour les venir surprendre au milieu de leur ville , par des attaques où il ne s'agiroit plus , comme auparavant , de defendre seulement le front de leurs troupes , puis qu'ils se verroient assaillir en flanc , à dos , & de tous costez : les autres jugeoient qu'on leur preparoit un assaut general par les ruines de leurs remparts : & tous enfin formoient des conjectures differentes , selon que la crainte les leur suggeroit : joint que chacun taschoit d'imprimer ses fausses allarmes dans l'esprit de ceux qu'il abbordoit. Incontinent donc les plus diferts commencerent ouvertement à amplifier par leurs discours les forces de leur ennemy , & à diminuer les leurs en mesme temps ; cette armée qu'ils avoient quelques jours auparavant méprisée avec tant de fierté , passant maintenant dans leur imagination pour une puissance à laquelle il estoit impossible de resister : & comme le Conseil public s'assembloit souvent chez le Comte de Solms , de quoy quelques uns le blâmerent du depuis , jugeant qu'il eut esté plus à propos , qu'il n'eut consulté que soy mesme , ou pour le moins qu'il n'eut deliberé des affaires importantes qu'en secret , & avec des personnes choisies , chacun courut en foule chez luy ; & un capitaine entre les autres , qui opinoit pour la reddition de la place , parla , à peu pres , en ces termes : Si pour la defense de cette place nous n'avions point desja donné les plus grandes marques de valeur , que l'on sçauroit desirer , je croirois moy mesme , tout le premier , qu'il seroit plus à propos que nous suivissions le chemin de la gloire , que celui de nostre conservation : mais la reputation est injuste , quand elle ne se satisfait pas de soy-mesme. Combien de fois avons nous soutenu l'armée des ennemis , qui se servoient contre nous de tous les efforts ? Combien de fois nous a-t-on vus marcher nous mesmes les premiers à la rencontre de l'Espagnol ? mais cependant il tire de l'utilité de ses propres dommages : & l'on ne sçauroit nous rafraîchir de tant de forces , que nous en perdons dans nos victoires. Vn mois entier de combats continuels a reduit en poussiere les fortifications que l'on avoit autrefois jettées devant cette place , & nous partageons maintenant avec nos ennemis un champ depourveu de toute defense : joint que nous ne trouvons pas mesme dans nostre ville de la terre pour remplir les breches de nos remparts. Pourquoi donc voulons nous renir plus long-temps ? attendons nous que l'armée du Prince Maurice vienne chasser nostre ennemy de tant de postes avantageux où il s'est estably & fortifié , apres qu'elle n'a pas seulement pû le chasser de la campagne ? n'ayons pas cette vaine esperance. Les troupes qui pourroient venir à nostre secours , sont arrestées en France & sur les rivages de Calis , de sorte que nous ne restons plus icy que quinze cens hommes seulement , pour fournir à tant de combats que nous avons encore à soutenir : le surplus de nostre garnison nous ayant esté ravy par la mort , ou pour le moins les bleffures & les maladies le rendant inutile. Cependant nous nous voyons assiegez par une armée de vingt mille hommes , qui pourroit mesme

nous

nous aneantir sous le seul poids de ses armes ; sans parler que l'on nous creuse encore sur terre des embusches, dont il n'est point de valeur, qui soit capable de nous garantir. Quoy donc, faudra-t-il que nous mourions & sans défense & sans vengeance tout à la fois ? Certes nous avons appris de nos ancêtres, que les véritables courages ne méprisent jamais les véritables périls : & que les temeraires en se perdant ne se font pas louer, au moins parmi les personnes prudentes. Davantage, il ne se trouve aucune proportion entre nostre maniere de combattre & celle de l'ennemy : car tout ce que nous pouvons faire est de suppléer, par la promptitude de nostre obéissance, ce qui manque à nostre nombre : mais l'Espagnol qui se voit absolu dans la campagne, & duquel les richesses sont inépuisables, prodigue ses soldats à tous momens ; n'estimant pas qu'une conquête couste bien cher, quand il ne s'agit que de perdre du sang pour l'acquérir. Quelle compassion pouvons nous donc esperer qu'il doive avoir pour ses ennemis, puis qu'il en a si peu pour ses gens mêmes ? Sans doute c'est une misérable chose que le mestier des armes, si apres avoir tant de fois mesprisé la mort, nous n'avons pas encore mérité la vie. Mais outre toutes ces raisons, nostre patrie a intérêt d'empêcher qu'en combattant avec trop d'opiniastreté, pour la seule reputation d'un petit nombre de gens de guerre, nous n'exposions pas un grand nombre de personnes desarmées à la fureur d'un ennemy victorieux, qui les enveloperoit dans nostre perte. Souffrons donc qu'il demeure le maître ; puisque nous ne saurions nier qu'il ne soit le plus fort : & ne marchandons plus de luy abandonner une place, que le sang des siens a si longtemps abreuvée. Il ne faut pas craindre qu'il se vante jamais de sa victoire dans une ville, où ses soldats auront tousjours lieu de regretter le grand nombre de leurs chefs & de leurs compagnons qu'elle leur a fait perdre. Cette apologie si bien étudiée pour défendre la crainte de quelques uns des chefs, ne les avoit pas encore tous flechis : & Mathias de Helt estoit le principal de ceux qui tesmoignoient de la repugnance pour ses raisons. Il croit hautement que c'estoit une lâcheté inouye dans l'art militaire, de vouloir abandonner les remparts avant l'assaut, & une honre particuliere pour eux, de demander à leurs ennemis la permission de sortir d'une place, dont l'entrée estoit encore libre à leurs associez. Qu'ils devoient au moins prendre du delay, quand ce ne seroit que pour deliberer de nouveau : & que cependant ils pourroient trouver moyen, ou d'arrester l'ennemy par de nouvelles fortifications, ou de le repousser par des sorties, en attendant l'advis des Estats, & même du Prince Maurice ; lequel estant dans l'Isle prochaine en foy de leur salut, n'attendoit pas d'eux une telle marque de timidité. A la fin les conseils les plus surs l'emporterent sur les plus genereux : & le Comte de Solms luy même jugea qu'il estoit à propos de traiter promptement de la reddition de la place ; de crainte que quelques fugitifs n'en allaient découvrir le mauvais estat aux Espagnols. Il avoit promis au Prince Maurice, un peu auparavant, de tenir bon jusques à l'extremité : & les Estats l'y avoient incité de plus en plus, tant par lettres que par promesses : toutefois il changea icy de resolution assez soudainement ; soit qu'il craignist la perte des soldats, soit qu'il y ait lieu de croire (& l'experience l'a fait connoistre assez de fois) que ceux qui sont capables de faire les plus puissans efforts, & de témoigner un courage indomptable dans les combats, ne possèdent pas tousjours les talens propres à soutenir un siege, & les incommoditez d'une longue guerre. Les assiegez furent presque les seuls arbitres de leur traité avec

1596.

*Hulst se rend
à l'Archiduc.*

l'Archiduc, qui souhaittoit la possession de Hulst avec impatience, par ce qu'il ne l'avoit pas esperée : & sur la fin du mois d'Aoust cette place fut mise en son pouvoit ; au siège de laquelle il faisoit estat d'avoir perdu jusqu'à cinq mil soldats & soixante capitaines. On luy livra aussi le Fort de Nassau, que les armes n'avoient nullement endommagé : & pour les autres forts qui estoient sur le rivage, les garnisons les ruinerent en les quittant.

*Cette perte
faisoit aux
Confederez.*

Les Confederez eurent bien de la peine à supporter patiemment la perte tant de la ville de Hulst que de ses contributions ; par le moyen desquelles la Flandre portoit une partie des depenses de leur Republique: joint qu'ils redoutoient les entreprises que l'armée victorieuse pourroit faire. Car quelle ville sembloit desormais capable de luy resister, s'il luy suffisoit de battre un rempart, pour obliger les garnisons à se rendre : & si un nombre de trois mil soldats n'osoit s'opposer à l'effort de ses ennemis par une genereuse defense ? Le peuple fit courir de fâcheux bruits au desavantage du Comte de Solms, comme si les amours de sa femme eussent amolli son courage : & la nature du vulgaire est telle, qu'il trouve souvent de la consolation dans son malheur, en rejetant sur quelqu'un des siens la faute des pertes publiques. C'est pourquoy les Zelandois ne differerent point d'oster au Comte la conduite de leurs troupes, alleguant pour pretexte, que sa peine & ses soins ne leur estoient plus necessaires, & dissimulant le surplus de leurs mécontentemens. Mais luy qui connoissoit assez dans son cœur la mauvaise opinion qu'ils avoient conceüe, prevint de patolle & par escrit les plaintes qu'ils eussent pû faire ; & s'excusa de ce qui s'estoit passé sur la necessité qui l'avoit contraint d'agir de la sorte. Bien-tost apres, les Estats des Provinces unies luy donnerent de nouvelles troupes, sans que les Zelandois s'y opposassent : & il protesta de sa part que depuis treize ans qu'il avoit passé dans les armes en suivant la fortune des Confederez, il s'estoit accoustumé à mespriser en faveur du public, les offenses qu'il recevoit des particuliers.

*Fâcheux
bruits cou-
rant le Com-
te de Solms.**Les Zelan-
dois luy ostent
la conduite de
leurs troupes.**Il reçoit de
nouvelles
troupes de la
part des Con-
federez.**Albert reçu
par les siens
avec grand
applaudisse-
ment.*

Le Catdinal Albert fut reçu par les siens avec de grands applaudissemens : car bien que la maison d'Autriche ne fust nullement sterile en excellens Princes, il sembloit meriter cette louange particuliere, d'avoir restitué aux Pais-bas leurs anciennes limites du costé de la France & de la Flandre : & comme apres sepr ans de pertes, la felicité du party Royal ayant commencé à renaistre, le hazard avoit permis qu'elle n'eust point encore esté interrompue, cet Archiduc se pouvoit vanter de l'avoir enrichie de trois victoires. Mais il se contenta de jouyr presentement de la joye & de l'affection du peuple : & les succès suivans ne respondirent pas à l'esperance qu'on avoit conceüe de ses premiers exploits. En effet il se hâta trop de quitter les armes, & de donner le reste de l'année au repos, en un temps que les troupes & les finances des ennemis estoient presque toutes dissipées : mais il appliquoit ses yeux & son esprit à estendre les limites de son gouvernement par une autre voye que celle des armes. Car il envoya François de Mendoza vers l'Empereur son frere, pour faire plusieurs instances de la part du Roy d'Espagne : & pour demander premierement que la ville de Bezançon, qui s'estoit mise de toute ancienneté au rang des villes libres de l'Empire, fust annexée à cette province de Bourgogne qui depend du Royaume d'Espagne. Que les habitans d'Aix la Chapelle fussent obligez d'obeir à l'edit qui vouloit qu'on ne receust point d'autres Magistrats que de la Religion Romaine ; & d'esloigner par ce moyen les

*Instances de
Mendoza
vers l'Empe-
reur.*

cete-

ceremonies nouvelles. Qu'on ne permist plus que les Anglois, par leurs pirateries, troublassent la seureté de la mer Baltique, (ce qui sembloit principalement regarder l'intérêt des villes Anscatiques) & qu'enfin ayant esté jusqu'icy simplement permis aux Espagnols d'entroller la jeunesse d'Allemagne sous leurs enseignes, l'autorité publique leur prestast désormais la main pour cet effet. Mais fut tout les esperances du Roy d'Espagne jettoient de loin leurs fondemens sur la principauté de Cleves & de Juliers, où tandis que le Prince estoit aliéné de son bon sens, la mort de sa femme, subitement arrivée, avoit par de nouveaux soupçons rallumé le feu des anciennes discordes. Les Ministres d'Etat retenoient le gouvernement contre le gré de la plupart des Grands du païs; & s'appuyoient sur le bruit qui couroit de la convalescence du Prince. Il est vray qu'on les soupçonnoit d'avoir causé ou désiré la mort de sa premiere femme; parce que, incontinent après, ils luy en avoient destiné une autre de la maison de Lorraine. Mais la prospérité du party d'Espagne les avoit fait monter à un tel point d'orgueil, qu'ils avoient ordonné aux Agens de l'Electeur de Brandebourg & du Palatin de Neubourg, de se retirer hors des limites de l'Etat: en suite de quoy ils envoyèrent audacieusement demander aux Confederez ce qu'ils devoient attendre de leur Republique. Mais les Estats des Provinces unies, qui connoissoient assez leur foiblesse & les forces de leurs ennemis, respondirent modestement, que quoy qu'ils fussent amis des Princes de Brandebourg & de Neubourg, leur Republique conserveroit aussi la paix avec ceux de Cleves, s'ils demeuroient dans les bornes d'une bonne intelligence: & que neantmoins ils vouloient bien les avertir de ne pas introduire, à leur grand malheur, les forces estrangeres en Allemagne. Bientost après ces mesmes accuserent de conjuration le Comte de Bruk avec quelques autres Protestans; & se preparent à les priver de leur dignitez: & mesmes ils avoient envoyé vers l'Archiduc Albert pour s'excuser de ce qu'ils estoient contraints de dissimuler plusieurs choses; en attendant qu'une occasion plus favorable leur permist d'y mettre la main. Mendoza fit en sorte que leur autorité fust confirmée par un edit de l'Empereur: & comme il demandoit encore plusieurs autres choses, l'Empereur luy ayant tesmoigné qu'il craignoit de mécontenter les Protestans, dont les assistances luy estoient necessaires dans la guerre qu'il avoit contre les Turcs, il dit à l'Empereur qu'il estoit bon de se precautionner contre les armes esloignées, mais en telle sorte que cependant on ne se laissast pas outrager par les voisins. Les Espagnols n'avoient aucune esperance de faire la paix avec les Confederez, neantmoins ils consentirent qu'on en fust les propositions; par ce qu'ils sçavoient que ce seroit une chose fort agreable aux Alemans: & l'Archiduc en avoit escrit à Philippe dans ce sentiment. C'est pourquoy l'Empereur envoya un Gentil-homme vers les Estats, leur demander un passeport pour des Deputez: mais comme ils oppoient quelques excuses à cette demande, il arriva, selon les souhaits de l'Espagnol, qu'on les chargea du blâme d'avoir refusé la paix. Toutefois l'Archiduc ne laissoit pas d'entretenir les peuples de son obeissance dans l'esperance d'un prochain accommodement.

Tandis que ces choses se passoient tant aux Pais-bas qu'aux environs, la flotte des Anglois & des Confederez, dont j'ay cy-devant parlé, retournoit victorieuse des costes d'Espagne. L'occasion de son voyage avoit pris sa source, de ce qu'Elisabeth avoit sçeu que Philippe armoit un grand nombre

*Esperances
du Roy d'Es-
pagne sur Cle-
ves & Juliers.*

*Les Confede-
rez ne repou-
sent les depu-
tes des Espa-
gnols pour
trouver la
paix.*

1596.

*Elisabeth en-
voye une flot-
te contre les
Espagnols ,*

*sous la com-
mande du
Comte d'Es-
sex , & de
Charles Ho-
ward.*

*Les Confédé-
rez adjou-
stent 14 na-
vires aux An-
glois , sous la
conduite de
Warmond.*

de navires, pour s'emparer de quelque port de France ou des rivages prochains. Joint qu'elle se souvenoit encore des allarmes que la fameuse flotte des Espagnols luy avoit données huit ans auparavant ; & que les mesmes encore aujourd'huy animoient contre elle par l'esperance d'un secours indubitable les Irlandois, qui s'estoient de nouveau revoltez sous la conduite de Tiron. Mais comme la Reine avoit des forces toutes prestes pour deffendre l'entrée de ses Estats, & que l'Espagnol marchandait de la venir attaquer, elle jugea à propos de l'attaquer luy mesme. Elle avoit dans son armée navale seize grands navires des siens, & quarante autres moindres, mais propres pour la guerre : à quoy l'on adjouta encore cinquante vaisseaux pour porter les soldats & les vivres. Le commandement des troupes fut donné à Robert Comte d'Essex, que la fleur de son âge ne rendoit pas desagréable à Elisabeth : & le soin des navires fut commis à Charles Howard, Admiral de la mer. La puissance de ces deux chefs estoit egale : & comme ordinairement cette egalité est incommode dans les entreprises de cette nature, l'evenement fit voir qu'elle estoit dommageable en celle-cy ; l'humeur des deux commandans estant trop différente. Car le Comte d'Essex, qui par une ardeur de jeunesse ne cherchoit autre chose que le nom & la gloire d'un grand Capitaine, avoit accoustumé en exagerant les perils, de porter à la guerre l'esprit d'Elisabeth ; quoy que suivant le naturel avareux de son sexe, elle apprehendast assez de faire des despeses : & afin que l'armement des vaisseaux s'avancast davantage, le Comte n'avoit pas peu contribué de ses propres deniers aux despeses qu'il falloit faire, ayant de plus conseillé à ses parens & à ses amis de suivre son exemple. Au contraire Howard, que l'âge & l'experience des affaires rendoient plus retenu, avoit retardé l'equipage de la flotte, le plus long-temps qu'il luy avoit esté possible : & même lors qu'elle estoit prest de sortir en mer, il avoit conseillé la Reine d'exhorter par ses lettres le Comte d'Essex à se desister de cette doulce entreprise, en recevant d'elle le remboursement des despeses qu'il avoit faites : mais il fit réponse que s'il n'estoit retenu par un ordre precis, il partiroit avec toute sorte de bonne esperance. Et même il ne refusa point d'avoir dans la conduite de la flotte son competeur pour egal, sçachant que c'estoit un homme dont l'autorité pouvoit beaucoup sur les gens de marine ; & que quand il auroit eu part à l'execution des entreprises, il trouveroit moins d'occasions de les censurer. Davantage le Comte (autant qu'il luy avoit esté possible) avoit pris pour compagnons de son voyage tous ses autres ennemis, sous une apparence d'honneur ; mais en effet, afin d'empescher qu'ils ne luy causassent plus de dommage à la cout que sur la mer. La Reine donna à chacun des deux chefs, pour Conseil, des hommes sçavans dans le mestier de la guerre, ordonnant en outre, que la pluralité des voix l'emportast dans les deliberations. Le principal soin de cette Princesse buttoit à ce que l'on ruinaist non seulement la flotte que les Espagnols prepaioient contre l'Angleterre & contre l'Irlande ; mais encore toutes les choses qui pouvoient servir à leur entreprise. Mais outre cela elle avoit promis, que si l'on pouvoit faire quelque prise sur les navires qui reviendroient des Indes ou d'ailleurs, le butin serviroit de recompense à ceux qui auroient fait leur devoir. Elle avoit ordonné aux Confederez, en consequence de leur traité, de fournir vingt-quatre navires la plus-part armez pour la guerre, ils les envoyerent & leur donnerent pour commandant Jean Duvenorde de Warmond, qui possedoit la princi-

pale

pale intendance de la marine apres le Comte Maurice. La Reine demanda aussi que l'élite des regimens Anglois qui combattoient dans les Pais-bas , fust employée dans cette expedition navale , tant afin de fortifier la flotte par la valeur de ces vieux soldats , que pour donner exemple aux nouveaux. Ce que les Estars n'oserent refuser à cette Princesse ; räschant d'appaïser les mécontentemens par cette deference ; quoy que dans la necessité où leurs finances estoient reduites , ils apprehendassent à bon droit les pertes qui leur arriverent bien-tost apres. Dans ce voyage , Louys de Nassau , fils de Iean & frere de Philippe & d'Ernest , ayant voulu estre de la partie , fir un apprentissage où sa valeur acquit beaucoup de reputation.

Le vingt-troisiesme Iuillet , les chefs estant partis de Pleimouth , firent publier à son de trompe qu'ils n'entendoient faire aucune guerre que contre les Espagnols , contre les peuples de leur dependance , & contre tous ceux qui les assisteroient , soit de vaisseaux , d'artillerie , de soldats , ou de vivres : & qu'ainsi les autres nations feroient mieux pour leur seurreté de se mettre à la fuite de la flotte Angloise , ou d'abandonner la mer. Ils promirent aussi roure sorte d'impunité aux criminels qui se retireroient par devers eux. Toutes leurs esperances & tous leurs appareils penchoient plus-tost vers la proye que vers la guerre : car en ester lors qu'on se voit esloigné de son país , & de tout secours parmy des terres ennemies , où l'esperance des convois est interdite à cause de l'incertitude de la navigation , on ne trouve pas beaucoup de seurreté à s'arrester en un seul lieu. Er non seulement les anciennes annales , & depuis quelque temps l'expedition des Portugais , ont enseigné cette verité : mais d'avantage les Anglois la reconnoissent eux mesmes dans le voyage qu'ils avoient fair en l'Amerique l'année precedente , où les succès ne répondirent pas à leurs esperances. C'est pourquoy dans la présente entreprise ils ne jugeoient rien de si expedient pour avancer leurs affaires , que d'assaillir les ennemis sans marchander , parce que les attaques inopinées sont tousjours les plus difficiles à parer. Aussi les Espagnols ne sceurent jamais en quelle parr on les devoit assaillir , jusqu'à ce que la flotte Angloise eust paru à la veüe de Calis. Il est vray que la Reine avoit commandé que tous les navires se rendissent là : mais l'ordre en avoit esté donné aux chefs par des lettres cachettées ; lesquelles ne devoient point estre ouvertes , qu'en cas qu'ils se trouvasent escartez de leur flotte par quelque tempeste. Il suffit icy de dire que la ville de Calis fut tres-celebre dès le commencement de sa fondation ; & qu'elle estoit pour lors nommée Tartesse , comme plusieurs croyent : que bien-tost apres , les Tyriens y ayant estably une Colonie , luy donnerent le nom de borne de la terre : & que maintenant elle n'a rien diminué de sa premiere opulence. Car pour ce qui concerne sa situation & ses autres particularitez , une infinité d'Auteurs en ont escrit. Elle se verroit encore aujourd'huy enfermée dans l'Isle qui porte son nom , si par le moyen d'un pont que l'on nomme Suaque , elle n'avoit point esté jointe aux rivages d'Espagne , dont elle n'estoit auparavant séparée que par un perir bras de mer : & la province avec laquelle elle a sa communication , tesmoigne par le nom qu'on luy donne , qu'elle eut autrefois des Vandales pour habitans. Au delà de Calis on void ce détroit si renommé , par lequel l'Ocean se repand jusqu'au cœur de la terre ferme : & au deça de cette mesme ville on trouve un petit golphe fort propre à servir d'abry aux navires.

Il arriva pour lors , par un hazard inopiné , qu'une grande flotte Espagnole ,

Il est ordonné que la flotte se rendroit devant Calis.

Situation de cette ville.

Grande flotte Espagnole apres de Calis.

1596.

gnole, préparée partie pour le voyage de l'Amerique, partie pour la guerre, demeurant oisives sous les chasteaux de l'Isle de Calis, fir plustost concevoir aux Anglois l'esperance d'un riche butin, que la crainte des difficultez qui se pouvoient rencontret à descendre sur le rivage. Cette flotte estoit composée ptemierement de quatre galions & de deux Raguzziens : & ces six vaisseaux estoient armez chacun de cinquante pieces d'artillerie pour le moins, & de pres de sept cens hommes. Il y avoit aussi vingt & un navires de guerre, & presqu'autant de navires de charge, les uns & les autres appartenant au Roy mesme, & armés de vingt canons chacun. D'avantage il y avoit trois fregates, armées chacune de dix-huit canons prests à foudroyer, & chargées de plusieurs autres pour l'usage de la flotte qu'on équipoit à Lisbonne & sur les autres ports d'Espagne : car celle-cy ne faisoit qu'une troisieme partie des forces navales du Roy. Outre tout cela, il y avoit cinquante navires sans armes, ou legerement armez, qui appartenoient à des particuliers d'Espagne, d'Italie & d'autres lieux. Enfin il y avoit encore assez proche de la ville vingt & un long navires. Le Comte d'Essex bruloit d'impatience d'assaillir tous ces vaisseaux, tandis qu'ils estoient embarrasés par l'arrivée de la flotte Angloise, & avant que leur crainte s'estant modérée, ils pussent avoir le temps de preparer leurs forces, & de prendre quelque conseil avantageux. Les Hollandois tesmoignoient le mesme desir ; & il est indubitable que la flotte d'Elisabeth eust remporté beaucoup de butin & de gloire. Mais l'Admiral Howard, à qui la Reine avoit commis le soin de conserver les navires, & sur rour les siens, qu'elle luy avoit deffendu tres-expressément d'exposer aux perils, n'osa pas abandonner la flotte à la mercy des vents, lesquels, de hazard, estoient extremement violens pour lors : joint que la mer estoit fort estroite en cet endroit, & mal-seure à cause des guez. Ainsi l'entreprisse fut différée, & l'occasion perdue.

Le Comte d'Essex brule d'impatience d'assaillir cette flotte ; mais l'Admiral Howard luy résiste :

ainsi l'occasion fut perdue.

Désir de la flotte d'Espagne.

Le lendemain, qui estoit le premier jour de Juillet, on avoit resolu de combattre sans delay ; mais le reflux de la mer ne le permit pas. Quand on entre dans le destroit mentionné cy-devant, on trouve à main gauche un port qui se nomme Port-real ; & c'estoit là que les navires d'Espagne s'estoient retirez, à la reserve des galions & des longs navires, qui avoient osé demeurer proche de la ville, en un endroit où le rivage s'avance en forme de langue ; auquel ceux du pais ont donné le nom de Punta. Mais François de Vere ayant assailli ces vaisseaux longs & pesans avec des navires legers, & le Comte d'Essex s'estant bien-tost joint avec luy, l'un & l'autre les presserent tellement, qu'ils les contraignirent de se retirer vers le pont de Suaque ; où s'estant deschargez de leur artillerie pour estre plus libres, ils gagnerent le destroit ; & de là, la Mer mediterrannée. Le Comte d'Essex & l'Admiral Howard firent foudroyer, quatre heures durant, leur artillerie contre les galions ; & mesme avec d'autant plus de violence, que le flux de la mer s'augmentant, leur donnoit moyen d'approcher plus pres de ces vaisseaux. Il arriva pendant ce mesme temps, qu'un navire Hollandois commandé par le Capitaine Pierre Henry, s'estant, par mesgarde, embrasé de son propre feu tombé dans ses poudres, & par la violence de son embrasement ayant esté emporté de costé & d'autre, donna une courte joye aux ennemis. Car incontinent les galions qui n'osoient attendre le choc, ayant eu leurs cables coupez, allerent eschouer parmy les guez prochains. Ceux qui estoient dedans se sauverent ; mais les vaisseaux furent ou emmenez par les Anglois, ou brulez, soit de leur feu, soit de celuy des ennemis, y ayant aussi

eu un navire Anglois brûlé. Cest accident n'apporta pas peu d'effroy aux Espagnols, lesquels ont accoustumé de mettre leur principale force en celle de ces grands vaisseaux : & Philippe mesme à qui l'on porta cette nouvelle, en prit une telle alarme, qu'il envoya incontinent à Naples, à Gennes, & en Sicile, donner ordre que l'on amenast promptement au secours de sa flotte tout ce qu'il y avoit de grands vaisseaux dans les ports de ces pais là. Il pria aussi les Chevaliers de Malte de le venir assister : mais les François qui estoient parmy eux, firent en sorte que l'on n'eut point d'égard à cette priere.

1596.

Philippe apprenant de cette nouvelle, demanda du secours de tout costé.

Après cette bataille navale finie, la fin du jout s'approchant aussi, le Comte d'Essex avec ses soldats prit terre à Punctal, sans que personne luy resistast, & les nochers Hollandois estant entrez de force dans le chasteau qui est sur la mer, y arborerent leurs estendars : on envoya aussi d'autres nochers pour rompre le pont de Suaque, de peur qu'il ne vinst du secours de ce costé là, & ils executerent l'ordre qu'on leur avoit donné : cependant quelques gentils-hommes Espagnols, habitans de l'Isle de Calis & voisins de la ville, s'estoient jettez dedans au nombre de six cens fantassins : & un pareil nombre de cavalerie estoit sur le point d'y arriver : mais Lóuys de Nassau ayant esté envoyé au devant d'eux avec une troupe volontaire de quatre cens piquiers Anglois, le combat ne dura pas long-temps contre des gens qui n'y estoient pas accoustumés : & ces cavaliers ayant esté rompus des le premier choc, & s'estant mis en fuirte vers la ville, les victorieux les poursuivirent si chaudement, que parmy ce desordre & l'effroy nouveau des habitans, les Anglois, partie par dessus les murailles, partie par les portes qu'ils rompirent, entrerent presque aussi-tost que les autres ; au commencement ceux de la ville faisoient quelque defense sur les platres formes des maisons, jettant des pierres & des grâis contre l'ennemy, qui s'estoit escarté dans les rues de costé & d'autre : mais les Anglois s'estant soudain emparez de la place du marché & du palais, les habitans & deux compagnies de soldats qui s'estoient retirez dans la citadelle, ne firent pas longue resistance : car ils avoient appris qu'il n'y avoit plus aucune esperance de secours pour eux ; le pont dont nous avons cy-devant parlé, estant rompu & gardé par les ennemis. C'est pourquoy ils capirulerent à la vie sauve seulement, moyennant six-vingt mille ducats : & donnerent pour ostages les principaux de la cité. Mais comme peu de temps apres, ces ostages eurent esté emmenez en Angleterre, la Reine piquée de quelque nouvelle injure, n'ayant pas voulu permettre qu'on les rachettast, ils moururent en captivité. Pierre Herrera marchand Espagnol traita aussi avec le Comte d'Essex pour rachettér le pillage de la ville & des navires, moyennant la somme de six cens mille florins : & l'Admiral ne s'opposoit point à cet accord ; parce qu'il consideroit qu'autrement le pillage n'apporteroit aucune utilité publique, & se consumeroit parmy les soldats : mais le Duc de Medina Sidonia Gouverneur de la coste voisine desapprouva ce traité ; aymant mieux que le Roy fust privé de sa flotte, & dix mille citoyens de tous leurs biens ; & jugea que dans cette perte l'Espagne trouveroit encore du gain, si le pillage n'apportoit aucun fruit aux ennemis. C'est pourquoy la ville fut pillée, ce malheur ayant mesme esté dommageable à beaucoup de marchands des Provinces Confederées, dont plusieurs pendant leurs longues negociations s'estoient meslez avec les Espagnols ; & ils estimerent leur perte seule à plus de trois cens mille florins. Mais davantage, comme

Les Anglois & Hollandois s'emparent de Calis.

Le Duc de Medina Sidonia desapprouva le traité de rachetter le pillage de la ville, & des navires.

C'est pourquoy la ville fut pillée.

1596.

*Flotte de
l'Amerique
brûlée par les
Espagnols.*

un navire Hollandois vouloit se retirer vers la flotte Angloise, sous la foy de l'edit dont nous avons cy-devant parlé, on luy pilla une somme de cinquante mille florins, sous pretexte que cet agent appartenoit aux ennemis. En même temps la flotte de l'Amerique composée de trente-deux navires, chargée de marchandises, fut brûlée par les Espagnols, & avec elle quelques uns de leurs soldats qui la gardoient, cet incendie ayant dévoré pour dix millions de richesses.

*Le Comte
d'Essex vou-
loit revenir le
fruit de la vic-
toire, How-
ard luy res-
sist derechef.*

En suite de toutes ces choses il survint de la contestation entre les deux chefs de la flotte Angloise; parce que le Comte d'Essex estoit d'avis qu'ils retinsent le fruit de leur victoire, tandisque la renommée la rendoit d'autant plus grande qu'elle avoit esté impreveuë, & que même la ville de Seville en estoit allarmée. Il disoit qu'il leur seroit facile de percer les digues de Calis, au moyen de quoy la ville ne seroit plus qu'une Isle, comme elle avoit esté autrefois: offrant, si le reste de la flotte desiroit retourner en Angleterre, de demeurer avec quatre cens soldats seulement, & de rendre par ses exploits un signalé service à sa patrie, ou mourir courageusement dans un pais ennemy: parce qu'avec ce nombre s'il ne pouvoit faire de nouvelles conquestes, pour le moins en s'establisant dans cette Isle, il pourroit amasser un perpetuel butin du pillage des navires; ou tirer toutes sortes de contributions de ce destroit qui joint l'Asie à l'Europe. Mais Howard, sous pretexte de craindre la famine, taschoit de borner la fortune & la reputation du Comte d'Essex, que la prise de Calis avoit mises en un rang de gloire, dont les autres victoires navales des Anglois n'avoient jamais approché. Il est bien vray que la flotte d'Angleterre en estoit partie avec peu de vivres; & qu'à la prise de Calis on en avoit prodigué qui eus-

*Les avis de
l'Armée.
sont repusés
par le mesme.*

sent pû durer long-temps: mais en recompense Watmont proposoit de nourrir toute la flotte un mois durant avec les vivres qu'il avoit dans ses navires; & que cependant, à mesure que la commodité des vents s'offriroit, il seroit facile d'aller querir d'autres provisions ou en Angleterre, ou en Italie: joint qu'il y avoit apparence que les Africains n'en refuseroient pas, veu qu'ils faisoient perpetuellement la guerre contre l'Espagne. Neantmoins, malgré toutes ces raisons, on se resolut de reduire en cendres la ville de Calis, & de faire voile en suite. Et quoy qu'apres cette execution le Comte remontrast derechef, que la flotte Espagnole qui seroit bien-tost de retour, estoit tellement chargée d'argent, qu'on l'estimoit monter jusques à la valeur de sept cens mille florins; & qu'il revenoit encore une autre flotte des Indes, que la flotte Angloise dépouilleroit facilement, si elle alloit sans delay gagner les Isles Açores, & prevenir par là promptitude non seulement les nouvelles de son entreprise; mais encore le secours que le Roy d'Espagne pourroit envoyer aux siens; ces Isles étant, apres celle de Calis, le poste le plus commode que les Anglois eussent pû choisir. Elles sont situées sous un meridian où l'on voit en Esté le Soleil se detoiber à nos climats; & les peuples Beligiques leur ont donné le nom d'Isles de Flandre, parce qu'autrefois ils y ont eu une colonie. Mais on s'opposa à cette nouvelle tentative, par ces sortes de raisons qui sous l'image d'une prudence raffinée, servent souvent d'obstacle aux plus courageux exploits. Et même tandisque la flotte cingloit vers l'Angleterre, le Comte d'Essex ayant résolu d'entraîner les navires Espagnols hors de leurs ports; à mesure qu'ils se rencontreroient sur sa route, cette premiere jalousie qui s'estoit desja declarée contre le Comte, mit encore en avant le danger que l'on feroit courir aux

*La ville de
Calis estant
reduite en
cendres, les
vainqueurs
font voile.*

navires

navires de la Reine, & la disette de vivres où ils estoient. De sorte que leur retour s'estant continué sans aucun exploit remarquable, ils n'eurent point d'autre avantage, que celui de se voir les maîtres de l'Océan, & de piller, en passant, quelques foibles villes. Que si cette égalité de pouvoir entre deux Commandans, qui ne leur permet jamais d'agir de concert, n'eut point traversé les genereux desseins du Comte; les dépouilles & les cendres de Calis n'eussent esté que le moindre effort de sa valeur; veu qu'il s'offroit de ravager toute l'Espagne, par mer & par terre. Mais puis qu'à la fin ses bonnes intentions furent si mal secondées, il est vray de dire que ce ne fut qu'en vain qu'il eut la fortune si favorable au commencement. L'Industrie des Hollandois fut loüée, par ceux mesmes qui avoient regret de s'en estre servis; & la Reine mesme en remercia Warmont par des lettres qu'il reçut de sa part.

1596.

La Reine remercie V'Ar-muni.

Depuis que la flotte des Espagnols eut esté brûlée, ils ne receurent pas une legere mortification de considérer, que tous les subsides de l'année suivante estoient perdus pour Philippe, ses forces navales tronquées, & pres de douze cens pieces d'artillerie englouties par la mer: mais ce qui leur devoit estre plus sensible que tout autre malheur, c'est que l'on avoit donné des marques à tout l'Univers, de la foiblesse qui se rencontre dans les propres entrailles de cette Monarchie, dont les forces se rendent si redoutables chez les estrangers. Outre ces pertes recentes, l'ancien dommage que les usuriers avoient accoustumé de leur apporter, avoit abîmé les revenus publics; car il y avoit plus de vingt ans que Philippe, quoy qu'il eut à soutenir de furieuses dépenses dans la guerre des Pais-bas, ne laissoit pas d'ailleurs de nourrir chaque jour de nouvelles pretensions sur les Estats de ses voisins, & de faire des largesses beaucoup plus grandes que ses revenus ne le pouvoient permettre: de sorte que pour fournir à tant de dépenses excessives, ayant recours à des emprunts extremement onereux, il ruinoit de plus en plus ses finances, & diminuoit son credit. Mais bien que la pluspart de ses anciens creanciers commençassent à tenir pour suspecte la puissance d'un rel debiteur, il se trouva neantmoins des marchands à Gennes & en Allemagne, qui pour faire profiter leur argent, voulurent bien se mettre au hazard de le perdre en le prestant à Philippe: il traitta donc avec eux, & leur engagea presque tous les subsides de son royaume. Mais ceux-cy, dans leurs comptes, luy couchant en dépense beaucoup de non-valeurs à cause des obstacles, que les hazards de la mer ou de la guerre pouvoient apporter à leurs recettes, & luy precomptant aussi beaucoup de frais à cause des ports & voitures, outre qu'ils faisoient monter l'interest de leurs deniers à des sommes immenses, eurent bien-tost absorbé les revenus de plusieurs années, qui n'estoient pas encore échueës. Ainsi l'epargne du Roy demeurant assiegée par ses creanciers, il n'y avoit aucune apparence qu'il pût, en mesme temps, s'acquitter, & soutenir la dépense de ses guerres: mais quelques espries de sa Cour plus soigneux du present que de l'avenir, trouverent contre ce mal un remede qui n'estoit pas jugé fort honneste. Toutefois le Roy ne fit point de scrupule de s'en servir, suivant son edit du mois de Novembre; par lequel, apres avoir, parmy de longs detours de paroles, exagéré l'enormité des usures; il se plaignoit qu'elles estoient cause dans ses Estats, que les champs demouroient en friche; que le trafic estoit negligé; que les domaines de la couronne, les decimes du Clergé accordées aux Rois par le Pape, les tributs du peuple, enfin tous les revenus de l'epargne publique estoient detenus par le

Richesses d'Espagne dans une grande detresse.

L'Epargne du Roy estant assiegée par ses creanciers, il trouve un moyen de se dévorer, qui n'est pas honneste.

1596.

moyen de plusieurs injustes traittez qu'il avoit esté contraint d'admettre , pour eviter de plus grands maux : & qu'ainsi tous les soins qu'il avoit pris jusqu'à ce jour pour l'avancement de la Religion Chrestienne , demeuroient inutiles s'il n'estoit remedié à ces desordres. Ce fut par le secours de ces paroles specieuses , que l'edit de Philippe rompit le lien de tous les engagements , dont les possessions estoient chargées , & les remit en sa disposition , ne laissant aux creanciers que l'esperance d'estre payez quelque jour ; & mesme à cette condition que ce qu'ils avoient desja receu au delà des interets legitimentement deus , tourneroit en diminution du sort principal. Cependant la plupart de ceux-cy demeurèrent depourvus de toutes commoditez par le moyen de cet edit ; quoy que quelques uns d'eux employassent un faux pretexte de pauvreté , pour couvrir un gain veritable , & dans les Pais-bas mesmes plusieurs marchands , par la correspondance qu'ils avoient avec les creanciers de Philippe , furent enveloppez dans leur ruine. L'Archiduc aussi tomba dans une extreme disette de finances : & sur tout durant l'année suivante il souffrit de si horribles pertes , qu'à la fin le Roy fut contraint de remettre les choses en leur premier estat : non seulement par la honte qu'il recevoit , de voir que plusieurs reclamaient le droit , & l'équité contre luy , se plaignant hautement qu'on ne devoit plus adjouter de foy à ses traittez , puis qu'il y mesloit l'autorité royale ; mais aussi par ce que le temps de ses receptes estant incertain , & les convois de ses finances troublez par les pirates , il estoit necessaire de remedier aux necessitez presentes de la guerre par une plus prompte voye. Toutefois il ne voulut point remettre les engagements entre les mains des creanciers , ny reparer les brèches qu'il avoit faites à la foy publique , jusqu'à ce qu'ils eussent premierement promis d'adjouter à l'ancien sort principal de leurs debtes un supplement de quatre cens mil ducats pendant dixhuit mois consecutifs , un tiers de cette somme , payable en Espagne , & les deux autres tiers , dans les Pais-bas par lettres de change.

*Il repare les
defauts qu'il a
commis contre
la foy publi-
que.*

*Nouveaux
subsidies esla-
blis parmy les
Hollandois , ne
font pas admi-
re par les es-
trangers.*

*Discorde en-
tre les Frisons
au sujet des
tributs.*

Cependant , chez les Confederez , le revenu des particuliers & celuy du public se diminuoient egalemant , à mesure que la famine s'appaisoit en Italie. Et les Hollandois , pour suppleer à ce dommage , outre qu'ils avoient desja augmenté d'une huitième partie les anciens subsidies de leur Province , en establirent encore un nouveau ; afin de reprimer le luxe des particuliers , qui s'augmentoient de jour en jour , ou pour le moins , d'en tirer quelque utilité publique. On imposa donc une certaine somme sur ceux qui s'habilloient de soye , ou d'autres pareilles sortes d'habits trop magnifiques : mais lors que les receveurs de ce nouvel impost en voulurent faire l'exaction dans chaque ville , on entendit premierement plusieurs plaintes de la part de ceux qui s'y opposoient : & des simples paroles , on en vint bien-tost à la violence & aux armes : parce que ceux qui avoient auparavant supporté avec patience , que l'on chargeast de tributs tant les vivres , que les autres choses absolument necessaires à la subsistance de l'homme , s'opiniastroient pour les superflues , comme ils eussent pû faire pour leur liberté mesme : & les sommes que l'on vouloit imposer sur ce qui ne servoit qu'à nourrir le luxe , passoient plustost pour un affront que pour un subsidie. Enfin la desobeissance de beaucoup de personnes resista si puissamment à l'autorité publique , qu'on ne trouva pas de seureté à vouloir pousser cette affaire à bout. Pareillement dans la Frise les habitans des villes , & ceux de la campagne qui n'avoient point encore mis fin à leurs anciennes discordes , defendant leurs posses-

sions ,

sions, chacun de son costé, contre la levée des tributs, firent voir les inconveniens qui se rencontrent dans le gouvernement public, quand l'utilité n'est pas commune à tous. Mais le principal soin des Grands de la Republique Confederée travailloit, sur tout, à faire en sorte que l'alliance qui l'unissoit avec la France & avec l'Angleterre, fut réglée par des conditions plus précises qu'auparavant : car jusques icy les peuples n'avoient donné ou demandé du secours à leurs associez, que selon le besoin qui pressoit les uns ou les autres : ce qui estoit cause que les François & les Anglois, chacun à leur tour, avoient trouvé des subjets de se plaindre, & de faire apprehender à l'union generale un accommodement particulier avec l'ennemy. Mais dans ces occasions les Confederez, qui avoient interest que la guerre demeurast perpetuelle contre l'Espagne, souffroient avec beaucoup de regret, mais sans se plaindre, la perte qu'ils avoient faite de la ville de Hulst, & de toutes les contributions de la Flandre, qu'on leur avoit ostées avec cette place : non seulement sans que leurs associez s'en fussent mis en peine ; mais davantage (comme il se rencontre d'ordinaire, que les alliances sont principalement à charge aux puissances inferieures) tandis que leurs troupes estoient employées à combattre dans l'armée de France, & à faire voile avec la flotte d'Angleterre. Mais cependant les François ne se faisoient pas de la perte de Calais ; au contraire, ils se plaignoient hautement que l'on avoit abusé de la confiance de leur Roy, lequel estant pour lors engagé au siege de la Fere, & voyant que ses alliez estoient si puissans sur l'Ocean, eut plus-tost estait pour toute autre part de son royaume, que pour ses villes maritimes. Joint que l'assurance de ce peuple s'estoit de beaucoup accruë, depuis que le Duc du Maine & les autres chefs de son party, avoient bien mieux aimé recevoir le pardon de leur Prince naturel, que d'entretenir un plus long commerce avec l'arrogance estrangere.

Depuis cette réunion le Roy ayant desja assigné à Roïen une assemblée generale des Grands & des notables de l'Estat, l'ancienne face de la toyauté legitime commençoit à se decouvrir si pleinement, qu'il est vray que l'Espagne ne témoignoit plus d'averfion de traiter avec Henry : mais le bruit qu'on faisoit courir d'abondant, que Philippe luy devoit donner sa fille en mariage, avoit premierement esté semé par l'artifice des Espagnols, & puis augmenté par une fausse opinion des peuples. Quant à la Reine Elisabeth, Henry luy ayant envoyé pour Ambassadeurs le Duc de Bouillon, & le Baron de Sancy, environ le temps de la prise de Calais, cette Princesse s'estoit d'abbord rendue difficile, afin qu'on eut de la peine à tirer d'elle un emprunt de vingt-cinq mille escus : mais du depuis ayant reconnu le danger de plus pres, elle mesme retint les Ambassadeurs du Roy, & leur proposa de traiter une alliance plus certaine ; dont les conditions furent dès lors couchées par escrit.

*Elisabeth
renvoie l'alliance
avec le Roy de
France.*

Cependant, comme le bruit de la paix s'augmentoient en France de jour en jour, & que les Estats Confederez s'inquietoient beaucoup, tant pour ce sujet, que pour le changement de la Religion de Henry, ce Prince leur témoigna que sa reconciliation avec le Pape avoit esté conclue en telle sorte, qu'il s'estoit réservé le pouvoir d'entretenir tousjours ses premieres correspondances avec les peuples de diverse Religion : & qu'il ne falloit pas s'estonner s'il se servoit de quelque esperance de paix, pour amuser les esprits du peuple : mais qu'au reste, si son alliance avec les Provinces Unies se confirmoit, il estoit prest de se rendre sur les frontieres d'Artois avec une armée

*Henry n'est
roy pas aux
Confederez les
sieurs qu'il
leur a promis.*

de huit mille hommes, outre les forces de la Noblesse. Neantmoins bien-tost apres, lors que l'Archiduc ayant assiegé Hulst, les Confederez avoient extremement besoin que cette proposition fust executée, les François ne firent aucune entreprised militaire. Et mesme le Duc de Botuillon, qui aptes estre venu faire une course chez luy, devoit estre renvoyé en Angleterre dans peu de jours, pour y conclurre l'alliance des deux Couronnes, fut retardé trois mois entiers, en un temps qu'il y avoit aussi une treve arrestée entre les garnisons de Calais & de Boulogne. Dans cette double occasion de plainte, les François se servirent de deux excuses : la premiere fut qu'il avoit esté impossible de mettre leur armée en campagne, non seulement parce que la Noblesse de France est accoustumée, pendant le temps de la moisson, à faire une treve avec les armes; mais aussi à cause que les environs de la frontiere du Pais-bas estoient presque tous desertez par la peste : & la seconde excuse estoit que l'alliance d'Angleterre avoit seulement esté retardée, parce que l'on en avoit communiqué les conditions à tous les Parlemens de France. En effet pour ce qui concerne la treve avec les Espagnols, elle fut bien-tost rompue.

*Poursuites de
la Reine d'An-
gleterre sa-
tisfaite aux
Confederes.*

Mais les Confederez eurent incomparablement plus de peine à se dé-mesler des poursuites que la Reine d'Angleterre faisoit contre eux : car elle avoit desja demandé pendant pres de deux ans, que l'on vint à compte avec elle, pour la payer de ce qui luy estoit deub : & mesme elle agissoit de telle sorte, que l'on pouvoit remarquer dans tous ses procedez de grandes apparences de la jalousie contre les Provinces Unies; en ce qu'apres avoir fait mention des heureux succès de leurs armes, & des superbes bastimens de leurs villes, elle representoit de son costé beaucoup de necessitez, & qu'elle n'avoit pas accoustumé d'y satisfaire par des sources d'or & d'argent telles qu'il s'en trouve dans les Estats des Espagnols; mais par les seuls effets de l'affection de ses citoyens : adjoutant à cela, que comme les rebellions d'Irlande l'obligeoient à faire des emprunts dans son royaume, elles luy defendoient pareillement de faire des prests aux estrangers. Sur tous ces chefs, les Estats responderent premierement par des actions de graces : & puis en suite par les prieres qu'ils luy faisoient de demeurer dans les termes de leur alliance. Se plaignant mesme qu'ils n'avoient pas tiré un long profit de toutes les conditions que l'Angleterre & les Provinces Unies avoient arrestées ensemble douze ans auparavant; parce que jamais le nombre de soldats accordé à la Republique n'avoit esté fourny. Et qu'ainsi, dès les premieres années de leur alliance, quoy que leur fidelité fut tres-certaine, leurs deliberations s'estant trouvées extremement douteuses, ils avoient enfin penché vers la guerre : & qu'encore aujourd'huy l'estat de leurs affaires estant plus que jamais embarrassé, ils estoient contraints de faire les memes efforts qui leur avoient desja esté inutiles, & qui le seroient peut-estre encore, puis qu'on s'opiniastroit tousjours comme auparavant, à vouloir exiger d'eux, pendant la plus grande chaleur de la guerre, des debtes que, suivant leurs conventions tant de fois confirmées, on ne leur pouvoit demander qu'en pleine paix. Que quelque changement de fortune qui leur fut arrivé jusqu'icy, ils demeueroient tousjours plus dignes de pitié que d'envie : car depuis leur alliance, outre les riches villes du Brabant qu'ils avoient perdues, l'ennemy leur avoit aussi osté plusieurs places sur la Meuse, & en avoit encore depuis peu pris une, qui eut pû facilement les rendre maistres de toutes les contributions de la Flandre par mer & par terre : joint que leurs victoi-

res n'avoient presque servy qu'à augmenter leurs dépenses, en leur donnant un plus grand nombre de places à garder. Que depuis que la flotte d'Espagne avoit esté repoussée d'Angleterre, ils s'estoient constituez en des frais assez considerables, pour seconder les expeditions navales des Anglois. Et mesme pour ayder aux François, à repousser la guerre, & à chasser l'Espagnol de leurs rivages, afin que leur Ocean demeurast libre aux Anglois principalement. Les Confederez adjoutoient encore à toutes ces plaintes, celles de leurs naufrages, de leurs navires tetenus ou pris par les Espagnols, & de leurs digues rompues; faisant mesme passer leurs maux ordinaires & domestiques pour des infortunes causées par les armes. Sur ce sujet ils eurent de longues contestations avec Bodley, Deputé en Hollande pour les affaires d'Angleterre: mais quoy qu'Elisabeth se rendist de jour en jour plus rigoureuse, elle fut adoucie à la fin, tant par les delais perpetuels des Confederez, que par le secours naval qu'ils envoyèrent au devant de sa flotte, à son retour de Calis. Neantmoins la memoire de ce service ayant esté perduë par Elisabeth aussi-tost que le fruit en eut esté consumé, les plaintes recommencerent de sa part: & les Confederez ayant deputé en Angleterre Sebastien de Loze, Jacques Valk, & Abel Franquen, pour faire leurs excuses à cette Princeesse, elle leur respondit, que quand leur alliance avec l'Angleterre fut arrestée, ce n'estoit pas sous cette esperance qu'il leur deut estre permis de prolonger toujours la guerre chez eux, & des dépenses excessives chez elle; mais qu'au contraire leur union reciproque avoit eu la paix pour but principal: que si maintenant ils continuoient encore à la juger dommageable aux interets de leurs affaires, elle ne jugeoit pas de son costé que ce luy fut une chose bien utile, de s'estre épuisée elle & son peuple, durant douze années, tant à fournir des assistances perpetuelles aux Hollandois, qu'à garder les villes qu'ils luy donnerent en ostage; pour se voir encore à l'avenir engagée dans les mesmes dépenses. Car quelle sorte d'alliance pourroit on juger que fut celle-cy, s'il estoit dit que sa durée & ses pesantes charges dependissent de la volonté seule des Confederez? Puis qu'au contraire, si l'on consideroit de plus pres les articles du traité, on trouvetoit qu'ils ne furent accordez, que selon & pour autant de temps qu'il plaïtoit à Elisabeth. (En effet il est veritable que le traité contenoit ces propres termes: mais les Confederez pretendoient qu'on ne s'en estoit servy que par forme, & pour donner quelque marque de respect à la Reine.) Mais à toutes ces raisons Burgley adjoutoit encore, que les mouvemens d'Irlande, & les craintes domestiques d'Elisabeth luy pouvoient donner une assez juste cause de se dispenser des conditions de son traité: puisque mesme les contrats des particuliers avoient accoustumé de se rompre par les evenemens inopinez. Enfin, quand les Confederez virent qu'Elisabeth dans cette occasion ne se vouloit servir, qu'en apparence seulement, de toutes ces contestations de droit, veu qu'elles n'ont lieu qu'entre pareils, ils eurent recours à leur ancien tempart, qui fut de luy représenter le danger où elle seroit elle mesme, à cause du voisinage des Espagnols; s'il arrivoit que les peuples des Provinces Unies, desja ébranlez par leurs infortunes, demeurassent enfin abbatuz par les nouvelles demandes de la Reine, & que ce desespoir general fut cause de remettre sous la puissance de Philippe un si grand nombre de ports, & de richesses qu'il avoit perdues. A cette dernière consideration les Anglois respondirent, que si les Confederez à cause du mauvais estat de leurs affaires, se vouloient excuser de venir à compte avec

1596.

la Reine, pour le moins il estoit raisonnable, qu'ils payassent presentement quelque partie de ce qu'ils devoient : & que pour l'avenir, quand ils auroient besoin du secours de l'Angleterre contre les dangers qui les presseroient, au lieu de l'exiger comme une chose deuë à cause de leur ancien traité, ils le demandassent comme une nouvelle faveur, & le meritaissent par les marques qu'ils donneroient de leur gratitude. Sur cette nouvelle proposition, les Confederez après plusieurs nouvelles excuses, & plusieurs nouvelles supplications, offrirent de payer annuellement à la Reine sur & tant moins de ce qui luy estoit deu, quelque somme proportionnée à l'estat necessiteux de leurs affaires; avec promesse de payer le reste aussi-tost que la guerre seroit finie; mais Elisabeth méprisa cette offre, comme estant trop peu de chose. Et cependant elle cessa de vouloir faire peur aux Confederez; parce qu'en mesme temps le bruit courut que les Espagnols faisoient contre elle des preparatifs de guerre plus grands que jamais. Dans cette longue contestation, les personnes qui avoient une parfaite connoissance des affaires tant de l'Angleterre, que des Confederez, jugerent que si ceux-cy refusoient de payer leurs debtes, ce n'estoit pas tant à cause de leur indigence, que du desir qu'ils avoient de conserver une alliance qui leur estoit necessaire, & d'y engager toujours Elisabeth avec d'autant plus d'interest, qu'elle croiroit hazarder sa debte si elle abandonnoit cette union. Et que d'ailleurs il estoit assez facile à la Reine de se passer des sommes, qui luy estoient deuës par les Confederez; mais qu'elle vouloit en les leur redemandant leur faire voir l'avantage qu'elle avoit sur eux, & empêcher que ses debiteurs dans leurs prosperitez ne méprisassent son amitié par la trop grande confiance qu'ils pourroient mettre en celle des autres.

*Articles de
l'alliance entre
le Roy Henry,
& la Reine
Elisabeth.*

Cependant, le Duc de Bouillon ayant esté renvoyé en Angleterre, l'alliance qui avoit esté si long-temps en deliberation, fut à la fin conclue en ces termes : L'Alliance & union pour la guerre tant offensive que defensive, sera entretenüe entre le Roy de France & les Anglois, aux charges & conditions qui suivent. Premièrement tous les anciens traittez faits entre les deux Couronnes demeureront ratifiez. L'une & l'autre Couronne donnera ordre que tous les autres Princes & Estats, qui luy sont alliez, entrent dans la presente union, aussi-tost que les affaires domestiques de chacune des deux Couronnes le pourront permettre; elles attaqueront les pais ennemis avec une armée levée & entretenüe à frais communs. Il ne sera pas permis à l'une des Couronnes de conclurre la paix ou une treve generale sans le consentement de l'autre. Les peuples sujets des deux Couronnes vendront les uns aux autres, de bonne foy & à juste prix, les armes & tout ce qui peut servir à l'usage de la guerre. Ils fourniront aussi les vivres, & munitions aux soldats sans aucune fraude. Le commerce sera inviolable : & les passagers dans chacun des deux Estats reciproquement, jouiront du mesme droit que les sujets naturels. Le Roy de France empêchera que les Anglois qui seront dans son royaume, ne soyent violentez pour le fait de la Religion : & parce qu'il est maintenant le plus exposé aux attaques des ennemis, la Reine d'Angleterre promet de luy fournir quatre mille soldats Anglois, pour defendre la Normandie & la Picardie, qui sont les deux Provinces de France les plus proches d'Angleterre, & de les entretenir pendant six mois quand elle aura premierement receu des ostages pour cet effet. Que si le Roy desire se servir de ces troupes un plus long espace de temps, il sera obligé de les payer luy mesme : & a promis reciproquement d'envoyer un pareil secours

secours à la Reine, s'il arrive qu'elle en ait besoin : à la charge que ce secours ne pourra estre employé que sur le rivage d'Angleterre ; ou bien jusqu'à vingt-cinq lieues plus avant dans le païs. Il sera permis à chacun de lever à ses dépens jusques à quatre mille soldats dans les païs de son allié. Chacun aura puissance sur les soldats qui seront envoyez à la guerre dans l'estendue de son Estat. Ces conditions assez specieuses furent publiées : mais on y adjousta des articles secrets, qui retranchoient quelque chose du nombre des soldats qu'Elisabeth devoit fournir cette année. La Reine jura l'observation de ce traité : & envoya en France le Comte de Salisbury, pour tirer du Roy un pareil serment.

En suite le Duc de Botuillon passa en Hollande, pour recevoir aussi le serment des Confederez : où il fut assisté de Paul de Buzenval, qui exerçoit la fonction d'Ambassadeur ordinaire du Roy aupres des Estats, & de Georges Gilpin Anglois, qui tenoit rang dans le Senat des Provinces Unies, suivant l'ancien traité fait avec la Reine. Et apres que les Estats eurent pris l'avis du Prince Maurice & du Senat, ils jurèrent d'observer les memes articles, qui avoient esté arrestez en Angleterre, & encote ceux-cy qui furent adjoutez pour leur interest particulier. Que dès l'entrée du Printemps, le Roy de France aura une armée sur les frontieres de Picardie & d'Artois, & que les Confederez en auront aussi une autre de huit mille fantassins & quinze cens chevaux ; afin que l'ennemy soit d'autant plus embarrassé qu'il se verra assailly par deux endroits differens. Que pour cet effet les Confederez adjousteront deux nouveaux regimens aux deux premiers qu'ils entretiennent desja à leur solde dans l'armée du Roy : à la charge neantmoins que s'il arrivoit, que l'ennemy tournast toutes ses forces contre la Republique, il luy sera permis de les retirer. Et mesme le Roy de France sera obligé, lors que ses affaires se trouveront en meilleur estat, d'envoyer aux Confederez un pareil nombre de regimens ; auxquels il adjoutera de la cavalerie jusqu'au nombre de mille chevaux. Que chacun, dans l'estendue de son Estat, aura commandement sur les troupes auxiliaires. Que les choses qui ont esté cy-devant accordées entre les deux Estats, & auxquelles on n'a rien changé par les presens articles, demeureront en leur premiere vigueur. Qu'il plaira au Roy d'avoir en une recommandation particuliere, les Provinces Unies & tous leurs habitans, allies de sa Couronne à cause du present traité, & sur toutes les familles celle de Nassau, en consideration des bons offices qu'elle a rendus à la Republique, tels que la memoire n'en doit jamais finir. Que chacun pourra librement aller, venir & trafiquer d'un Estat à l'autre ; & que l'on n'exigera point de plus pesans subsides des passagers, que des habitans originaires. Que les droits d'Aubaine & de desherance n'aurent aucun lieu : que les testamens seront valables, & les successions permises. Que dans les prises maritimes ceux qui auront les premiers attaqué le vaisseau ennemy, seront les maistres de sa depouille. Que les Confederez pourront naviger par tout où bon leur semblera, & mesme dans les royaumes d'occident : qu'il ne se fera aucune prise à rançon entre les peuples des deux Estats, ny aucuns arrests, & gageries de leurs vaisseaux. Que ce qui sera deu par une communauté, ne pourra estre exigé des particuliers : & qu'enfin tous les differens qui pourroient naistre, seront terminez par les voyes de droit. Qu'il ne sera permis à aucun de tetarder les navires soit dans l'apport, soit dans le transport, & qu'on ne pourra non plus les obliger à vendre ou à descharger leurs marchandises contre leur intention.

Les

1596.

*L'Observation
de ce traité
jurée de part
& d'autre :*

*et qui font
aussi les Con-
federes.*

*Articles parti-
culiers entre le
Roy de France,
& les Confe-
deres.*

1596.

Les articles de ce traité furent signez le dernier jour d'Octobre: & les Confederez n'oublierent rien de toutes les marques solennelles, qui peuvent témoigner une felicité publique. Car en effet, outre que ce traité seroit de beaucoup à establir la concorde, comme la Republique estoit vivement attaquée par l'envie à cause de sa nouveauté, il n'importoit pas peu à son honneur & à la majesté de son gouvernement, qu'on la vist traiter avec les puissances souveraines sous des conditions egales. Et le Roy de France avoit gagné ce point sur Elisabeth, jugeant qu'il estoit à propos d'en user ainsi, tant pour le bien de ses affaires, qu'en consideration des bons offices qu'il avoit receus des Confederez: quoy qu'Elisabeth eut tascché de ne les comprendre dans leur alliance qu'en qualité d'anciens associez qui s'estoient rangez sous sa protection; soutenant, que cet honneur leur devoit suffire: & qu'il n'y avoit aucune apparence que des villes, qui s'estoient nouvellement affranchies de la domination d'autrui, obtinssent un rang qui n'appartenoit qu'aux puissances souveraines. Cependant il y en avoit qui s'exerçoient à remarquer les anciennes parentez des peuples nouvellement alliez ensemble, & que les François, autrefois sortis des environs de la riviere du Vahal, & des contrées voisines qui font une partie de la Guelde, occuperent cette region que l'on nommoit l'Isle des Bataves: que la premiere race des Rois de France, appelée Merovingienne, n'avoit point pris son nom d'ailleurs que de ces pais là: & que c'estoit autrefois la France, qui envoyoit des Gouverneurs aux Hollandois. Que pour les Anglois, le seul accent de leur langage suffit à faire connoistre qu'ils sont originaires de la Frise: & que bien-tost apres l'establissement de ces deux royaumes, les Princes Bataves s'allierent avec leurs Rois par divers mariages. On alloit encore plus loin dans les recherches, & l'on justifioit que du temps mesme que l'Empire Romain fut en son plus grand éclat, les peuples Bataves, par leur valeur, par leur fidelité, & par leur franchise, meriterent d'estre nommez les freres & les amis d'un peuple qui commandoit à toute la terre. Et que les mesmes, lors que l'Empire Romain voulut sortir hors des bornes de l'équité & de la raison, luy opposerent leurs armes sous la conduite de Civilis, avec une ligue generale des peuples de l'Alemagne & de la Gaule. Il se trouvoit aussi d'autres personnes, qui, sans porter la curiosité de leurs recherches si loin, consideroient dans ce siecle mesme la vicissitude des choses humaines; en ce que l'on voyoit aujourd'huy les François contracter une estroite alliance avec la Republique Confederée contre les Espagnols; au lieu que quelques années auparavant, la mesme Republique ayant député une Ambassade vers quelques Rois de France, à peine avoient ils osé l'écouter; à cause du respect que cette Monarchie portoit pour lors à celle d'Espagne.

Les Confederez, envoyez de l'argene au Roy, au lieu des regimens.

Au lieu des regimens que les Confederez estoient obligez de fournir au Roy de France, suivant leur traité, ils luy envoyerent de quoy payer la solde des gens de guerre; parce que ce Prince l'avoit agréé de la sorte, ayant bien moins besoin d'hommes que d'argent. Mais cet accommodement fut si suspect aux Anglois, que la Reine ne daigna envoyer personne de sa part avec l'Ambassadeur de France & les Confederez, qui s'acheminoient vers plusieurs Princes d'Alemagne, pour les induire à s'interesser dans l'union nouvellement contractée: de sorte que rien n'apporta tant d'obstacle au succès de cette negotiation, que la jalousie d'Elisabeth. Aussi fut-ce de cette source principalement, que les François conceurent un soupçon bien plus fâcheux contre les Anglois; se persuadant qu'ils ne souhaitoient autre chose, que de

Souper des Français contre les Anglois.

voir

voir la France embarrassée dans une guerre perpetuelle; & que c'estoit dans cette seule visée qu'Elisabeth s'estoit donné tant de peine, pour faire en sorte que la paix se conclust entre le Turc & la maison d'Autriche. Davantage, s'estant bien-tost apres tenuë une conference à Diepe entre les Alliez, pour deliberer touchant les ordres que l'on tiendrait à faire la guerre l'année suivante, la France demeura fort offensée de la demande des Anglois, qui fut, que s'ils pouvoient reprendre Calais, il leur fust permis d'y mettre eux-mêmes une garnison: car Henry aymoit incomparablement mieux voir cette ville en la puissance des Espagnols, que de l'abandonner à la garde des Anglois; jugeant qu'il luy seroit bien plus facile de la retirer des mains de ces premiers, ou par force, ou par quelque accommodement, que de celle des autres.

1596.

La France offensée de la demande des Anglois.

Environ ce temps, les Confedetez impetrerent du Roy de France, que les certificats qui seroient donnez par les Professeurs de l'Vniversité de Leyden, à ceux qui auroient fait leurs études sous eux, en diverses sortes d'arts, pourroient aussi servir dans les Vniversitez de France. Cette ville avoit autrefois esté choisie par le Prince d'Orange, afin qu'elle pût servir dans les Provinces Confederées de principale école pour l'estude des arts liberaux; & empêcher que ces peuples, nez parmy les armes, craignait à bon droit les dépenses qu'il faudroit faire pour aller estudier en des Provinces trop éloignées, ne tombassent à la fin dans la barbarie & dans l'ignorance. L'on avoit accordé ce privilege aux habitans de Leyden, pour recompense de la fidelité & de la constance, qu'ils avoient tesmoignées pendant le long & fascheux siege qu'elle avoit souffert; & parce qu'ils avoient preferé cet avantage à celui d'estre exempts de toutes sortes de subsides. Le premier dessein de cet establissement avoit eu pour but la Religion, que tous les deux partis reconnoissoient pour leur principal appuy: & neantmoins jusqu'icy le soin d'en expliquer les difficultez dans les Provinces Vnies, avoit esté abandonné à des artisans; ou quoy qu'il en soit, à des personnes ignorantes & sorties de la lie du peuple. Car en effet comme cette estude fraye un chemin plustost pour parvenir à la pauvreté qu'aux richesses, ny aux dignitez, elle trouvoit peu de maîtres & peu de disciples. En peu de temps, quoy que les Frisons eussent estably l'Vniversité de Franequer, pour la même raison qui en avoit fait eriger une à Leyden, celle-cy surpassa l'autre de beaucoup; tant par la reputation de ses Docteurs, que par le nombre de la jeunesse, qui s'y rendoit en foule non seulement des Provinces Vnies, mais encore des pais estrangers. L'estude du Droit civil avoit pour regent Hugues Donel, lequel, suivant les traces de Duaren & de Connan, avoit disposé en forme d'art toute la science des loix; & en avoit retranché tous les embarras que la trop hardie ignorance des precedens siecles y avoit apportez: ne pas toutefois en sorte qu'il voulust imiter la negligence des modernes, qui pour ne s'attacher qu'à un certain ornement de paroles, sont cause que la force de ses sages raisonnemens devient languissante. Mais à la fin le commerce qu'il eut avec quelques-uns des partisans du Comte de Licestre, l'emporta tellement hors des bornes de la raison, qu'il ne reconnut plus en quoy consistoit le devoir d'un homme privé, & même pris à gages; bien que cette connoissance ne fust pas un des derniers points de son estude: de sorte qu'il fut contraint de se retirer sans honneur en la ville d'Altorf. Juste Lipse, par l'entreprise qu'il fit d'expliquer les coutumes Romaines & les anciennes histoires, acquit une haute reputation, tant à

Description de l'Academie de Leyden.

Hugues Donel.

Juste Lipse.

1596.

*Scaliger.**Raphelengius.
Vulcanius.**François Lu-
nius.**Adrien Lu-
nius.**Seigneur de
S. Aldegonde.**Clusius.**Jean de la
Doue, Cur-
teur de l'Un-
versité.*

l'Université de Leyden qu'à soy-mesme : se rendant d'ailleurs considerable par la douce gravité de ses mœurs, & capable d'attirer les esprits par son eloquence ; & par un certain style coulant & fleury, dont la nature ne luy avoit point esté chiche. Toutefois il ayma mieux choisir un autre genre d'escrire, concis à la verité, & accompagné de quelques agreemens ; mais qui sous une apparence d'antiquité estoit si rempli de nouveautez, que plusieurs l'ayant voulu suivre, & ne possédant pas le mesme esprit & le mesme jugement que leur guide, on est tombé dans une estrange corruption de langage. Mais depuis qu'une crainte publique, & des outrages particuliers eurent obligé Lipse à changer de party, on fit venir de France Ioseph Scaliger fils de Iule, qui se servit des avantages que luy donnoient la noblesse de la maison de l'Escale, & la sagesse de son pere, pour acquérir une connoissance universelle, & de tous les peuples & de tous les siecles. Il estoit infatigable dans les travaux de l'estude, qu'il continua jusqu'à sa vieillesse ; avec cette satisfaction d'avoir toujours veu croistre sa renommée depuis ses jeunes ans. François Raphelengius, & Vulcanius, professoient aussi avec honneur, celui-cy la langue Grecque, & l'autre les langues Orientales. François Iunius passoit pour un esprit extremement puissant dans les disputes de Theologie & de Religion : car il sçavoit parfaitement bien se servir de la subtilité des adverfaires contre eux-mesmes : & l'on estimoit aussi beaucoup l'erudition d'Adrien Iunius, Hollandois, qui s'attachoit principalement à la Physique, & à la Medecine, sans neantmoins negliger les autres parties de la Philosophie. Mais sur tout, l'Université acquit un merveilleux lustre par les veilles du Seigneur de S. Aldegonde, qu'il appliquoit à faire en sorte que les saintes Escritures se pussent lire sous le langage de son pais : & Charles Clusius, originaire du pais d'Artois, ne se rendoit pas peu celebre dans l'art de connoistre la force des herbes & des racines. Jean de la Douze fut le premier que les Estats choisirent pour Curateur de l'Université : mais quoy que la noblesse de sa race, les charges qu'il avoit exercées, & le courage qu'il avoit fait paroistre pendant le siege de Leyden, ayant merité de grandes louanges ; il faudra que toute cette gloire cede chez la posterité à celle que ses beaux vers luy ont acquise. Toutefois, dans ce divin exercice, il a encore esté surpassé par un fils qu'il avoit de mesme nom que luy ; lequel s'estant donné pour compagnon à son pere dans la composition des annales de Hollande, se trouvoit capable d'exercuter toute sorte de grands desseins ; si la rigueur d'une mort precipitée ne l'eust ravy, dès son jeune âge, à l'esperance que tous les sçavans avoient conceu de luy. Par de tels maistres & par de tels exemples, la jeunesse des Provinces attirée dans Leyden, s'accroit jusqu'à une telle multitude, que les sciences, qui ont accoustumé de contribuer le plus à l'utilité du public, & à celle des particuliers, & que l'on méprisoit auparavant à cause du peu de personnes qui s'y addonnoient, ne fussent presque pas aujourd'huy à nourrir la quantité des bons esprits qui les cultivent. Quoy qu'il se trouve aussi beaucoup d'autres genies, qui pour suivre simplement leur inclination, cherchent à faire connoistre leurs noms par l'estude des vers & des belles lettres ; la Hollande ayant toujours esté feconde en cette sorte d'eloquence, comme il s'est reconnu autrefois par les escrits de Piëtre Nannius & de Jean Secundus ; & comme il se reconnoist encore aujourd'huy par plusieurs compositions que les jeunes gens mesmes font publier. Au reste, quand on a bien examiné les productions de ces peuples mal digerées, & que le desir du gain fait precipiter,

cipiter, on a bien de la peine à y rencontrer de veritables marques du pais d'Erafme & de Longolius. Mais je commence à reconnoître que l'amour & le respect de ces sçavans hommes, & la consideration de cette sorte de sagesse qui exerce ses fonctions dans la tranquillité, m'ont, peut-estre, écarté trop loin des armes & de l'administration politique, dont il est temps que je reprenne icy le discours.

Les Confederez deputerent vers le Roy de Dannemarc, Christian Quarrieline du nom, lequel ayant desja attain l'âge de majorité, commençoit à prendre en main les rênes du gouvernement de son Royaume, pour luy faire part de la joye & des vœux de leur Republique : mais les Deputez n'entreprirent leur voyage qu'apres les solemnitez du couronnement de Christian finies, de peur qu'en cette assemblée celebre, où beaucoup d'autres Ambassadeurs s'estoient trouvez, ceux des Estats n'eussent quelque contestation pour le rang, laquelle eust pû rendre la Republique odieuse s'ils eussent poussé leur dispute à bout; comme d'ailleurs ils eussent fait tort à la dignité de leur employ, s'ils se fussent trop relâchez en quelque chose. Le principal but de leur commission estoit d'obtenir une union d'armes entre ce Royaume & la Republique; mais la crainte de la puissance Espagnole fut cause, que tant s'en faut qu'ils obtinssent ce point, que mesme ils ne purent obtenir la confirmation des privileges de la navigation, sinon pour les seuls habitans d'Amsterdam : ce Roy ayant résolu ceux que les villes de Schidam & d'Enchuse pretendoient leur avoir esté accordez par les Roys precedens. Toutefois l'Ambassade fut congediée avec honneur & avec presens; en telle sorte que bien-tost aptes, Jean Baptiste Tassis, Ambassadeur d'Espagne, estant aussi venu en Dannemarc, avec des presens bien plus considerables que ceux qui avoient esté apportez par les Ambassadeurs des Estats, ne fut pas neantmoins receu avec tant de caresses que les autres. La raison de ce froid accueil procedoit, à ce que l'on a creu, de ce que peu de temps auparavant Philippe ayant fait offrir au Danois une somme annuelle de trois cents mille ducats par forme de subside, pourveu qu'il fermast l'entrée du Sund au navire des Confederez, & n'ayant pû obtenir ce point; les Espagnols s'estoient trouvez du depuis convaincus d'avoir voulu surprendre les forteresses que le Roy de Dannemarc tient sur ce destroit; les Estats luy ayant envoyé des indices de cette entreprisé. Sur les frontieres des Provinces Vnies toutes choses estoient demeurées tranquilles depuis la prise de Hulst, hors quelques legeres rencontres de cavalerie, qui ne meritent pas d'estre racontées; parce que toute la soldatesque de la Republique avoit esté épuisée; & que d'autre part les Espagnols avoient assez de peine à se defendre contre les François. Car Henry ayant voulu vers l'entrée de l'autonne executer les promesses de son traité, avoit envoyé Biron attaquer l'Artois avec des troupes de cavalerie assez raisonnables; le succès de cette entreprisé estant presque indubitable pour le Roy, outre la reconnoissance qu'il en attendoit de ses allies; & que mesmes ces troupes ne devoient pas peu servir à defendre la Picardie. Cependant le Marquis de Varembon, Gouverneur d'Artois, estant dans l'impatience d'empêcher que la Province de son gouvernement ne fust pillée, marcha avec douze compagnies de cavalerie contre les François, qui estoient en moindre nombre pour lors; mais la rencontre luy réussit si malheureusement, qu'il fut defait & pris prisonnier avec son compagnon le Comte de Montecuculi Italien, & quelques autres; auxquels on imposa de rigoureuses rançons

1596,

Ambassade des Confederez, au Roy de Dannemarc.

L'union d'armes entre les Espagnols n'est point obtenue.

Tassis, Ambassadeur d'Espagne, receut froidement du Roy de Dannemarc.

Biron envoya attaquer l'Artois, tué en partie douze compagnies, & prend Varembon avec d'autres prisonniers.

1596.

*Il fait de
grands ravages
sur l'Artois & la
Flandre.*

*Il met en fuite
la Prince de
Chimay.*

*Sédition des
soldats Alle-
mans sous
l'Archiduc.*

*L'Amir, con-
damné à mourir
à la ville de Vere,
est puny de
mort.*

*Les Eftats de-
fondent de
perdre du bled
en Espagne.*

pour le recouvrement de leur liberté. Et bien-tost apres les victorieux s'estant répandus non seulement sur les frontieres de l'Attois, mais aussi sur celles de la Flandre, & ravageant tous les lieux où ils passioient, causerent de si grandes ruines dans le pais, que les vicillards qui avoient vescu du temps des premieres guerres de Philippe, & même de Charles son pere, ne se souvenoient pas d'avoir jamais veu une pareille destruction. Et les paisans qui se sauvoient dans les villes, n'y apportèrent pas seulement la famine, mais encore plusieurs maladies. Apres la defaite de Varembon, le Prince de Chimay fut bien-tost envoyé avec de nouvelles forces pour defendre les frontieres de la Flandre, toutefois il fut aussi mis en fuite; parce qu'Ambroise Landrian, grand Maistre de la cavalerie, n'avoit pas voulu obeir à ses ordres: mais celuy-cy pour cette desobeissance ayant esté prisonnier bien-tost apres, fut puny d'une amende accompagnée d'ignominie. Ainsi les François demeurèrent maistres de la campagne: & comme leur cavalerie estoit plus forte que celle de l'ennemy, ils se garantissoient aisément des attaques & des rencontres de l'infanterie, par la diversité & par l'incertitude de leurs routes. Sur l'entrée de l'hyver le Roy de France, comme s'il eust voulu faire quelques entreprises sur le Hainault, avoit prié les Estats de faire aussi quelques tentatives de leur costé, pour embarrasser doublement l'ennemy: & les Confederez luy obeissant avec beaucoup d'incommodité, & peu d'esperance, tenoient leurs soldats prests dans des navires aux environs de Bergue, lors qu'ils apprirent que le débordement des rivières empêchoit le Roy de rien entreprendre, & que tous les François, de crainte du froid, avoient abandonné les frontieres du Pais-bas.

Cependant la necessité de finances, où l'Archiduc estoit reduit, fut suivie d'un autre malheur assez ordinaire dans les armées de Philippe: car les Alemans, qui combattoient à la solde, n'estant pas payez, s'emparerent de la ville de Herentals: & l'Archiduc ayant envoyé contre eux les Espagnols, afin que ceux-cy fissent la punition d'un crime qu'ils avoient introduit eux-mêmes, ils furent vivement repoussez par les Alemans, & la sedition se rendit plus opiniastre qu'auparavant. Mais dans l'isle de Walcheren un Escossois, nommé Womis, ayant sollicité ses compagnons en faveur des Espagnols, de leur livrer Vere, l'une des villes de cette isle, fut puny du dernier supplice, apes avoir confessé que les Jesuites l'avoient induit à cette trahison. Environ ce même temps, on renouvelloit de toutes parts les avis, que Philippe ayant amassé les plus grandes sommes de deniers qu'il luy avoit esté possible, travailloit puissamment à faire armer sa flotte contre l'Angleterre: que pour cet effet on tenoit en Espagne toutes sortes de navires estrangers, & que les Espagnols taschoient de reconnoistre les marchands des Provinces Unies à leur langage, & les traistroient au supplice. C'est pourquoy, par ce que l'apprehension de ce peril n'estoit pas assez puissante pour obliger les Hollandois à prendre garde à eux, les Estats jugerent à propos de defendre par un Edit exprés, que l'on ne portast aucuns bleds en Espagne: & cette defense estoit d'autant plus juste qu'elle envoyoit la famine chez les ennemis, & la bannissoit de la Republique; parce que les Polonois & les Prussiens, à cause de la sterilité de l'année, avoient voulu conserver leur froment pour eux: il est vray que la ville d'Amsterdam, dont le principal gain consistoit en ce transport de grains, tascha de s'opposer à l'Edit; mais le consentement des autres villes l'emporta. Et de peur que les fautes domestiques des Confederez ne tournassent au profit des François

& des

& des Anglois, en leur donnant lieu de piller leurs navires : les États prirent soin de mettre eux-mêmes dans le destroit du pas de Calais des navires en garde ; pour avoir l'œil sur ceux qui passeroient par là ; & pour s'informer de la route qu'ils voudroient prendre.

La flotte d'Espagne sembloit estre dans une si grande impatience de vanger les pertes receuës en l'isle de Calis, que comme si elle n'eust pû attendre l'Esté pour monter en mer, elle commença à faire voile dès le mois de Novembre, sous le commandement de Martin de Padille ; estant composée de cent & vingt-huit navires, qui portoient quatorze mille hommes de guerre ; entre lesquels il se trouvoit quelque cavalerie. Le bruit courant que cette puissante flotte prenoit sa route vers Cornouaille, Province d'Angleterre qui s'avance dans la mer en forme d'une longue pointe, vers le midy, entre la France & l'Irlande. On adjoutoit à ces nouvelles, que le Roy d'Espagne faisoit dessein de bannir d'Angleterre la diversité des Religions, pour donner ce Royaume en mariage à sa fille. Et cela se publioit principalement, pour empêcher que ceux des Anglois qui favorisoient le party d'Espagne, ne fussent détournés de leur inclination par la crainte d'une domination estrangere. Mais quelque dessein qu'eussent les Espagnols dans cet armement si redoutable, la même puissance celeste qui s'estoit opposée en faveur de l'Angleterre à leurs precedens efforts, s'opposa encore à ce dernier : puis qu'en une seule nuit quarante de leurs navires se virent échoïer dans des bancs de sable, avec perte de cinq mille hommes & de grande quantité de finances. Leur plus notable dommage proceda de leurs desiances : car quelques-uns de leurs vaisseaux ayant pris d'abord une route dangereuse, comme quelques pilotes Alemans & Hollandois conseilloient de faire tenir aux autres une route differente, les chefs Espagnols ayant mis l'espée à la main, les conseillerent de courir à leur perte ainsi que les precedens. Mais enfin les derniers vaisseaux creurent un nocher Hollandois, lequel huit ans auparavant ayant desja sauvé plusieurs Espagnols, & en ayant reçu une bonne recompense, servoit désormais avec d'autant plus de fidelité. Ce malheur arriva aux environs du Cap de Finisterre : & ceux qui en échaperent se retirerent en leurs maisons. Mais cependant les Dunquerqueois, qui avoient eu ordre d'attendre cette flotte dans les Pais-bas, demouroient sans rien entreprendre : ce qui fut cause que pendant le reste de l'année tant s'en faut que les Confederez souffrissent aucune perte sur la mer, qu'au contraire ils eurent moyen de bruler deux navires, que les ennemis faisoient construire à Nieupott.

Les peuples des Provinces Unies, qui ne pouvoient souffrir le repos, voyant que la navigation d'Espagne leur estoit interdite, en entreprirent d'autres au delà de l'Equinoctial, en des isles extrêmement fertiles en sel, qui y croist sans aucune culture des hommes : ils allerent aussi en la Guinée, pour en apporter de l'or, de l'ivoire, du poivre ; au Bresil, pour en apporter du bois ; & en l'isle de S. Thomas, pour en apporter du sucre : les Portugais, malgré l'edit de Philippe, dissimulant ce commerce, pour en partager le profit. Mais sur tout, les aventures que les Hollandois epruverent sur la fin de la presente année, & au commencement de la suivante, sont telles, que ny les memoires de l'antiquité, ny ceux de ces derniers siècles bien plus seconds en experiences, n'en ont jamais laissé de pareilles. C'estoit la troisième fois qu'ils entreprenoient de penetrer les secrets du Septentrion ; & qu'ils payoient la peine de leur curiosité trop temeraire :

Grande flotte du Roy d'Espagne contre les Anglois, dont les chefs avec beaucoup de suite.

Les Confederez brulent deux navires à Nieupott.

Ils navigent aux Provinces les plus reculées pour y trafiquer.

Histoire admirable de la navigation entreprise pour la troisième fois par les Hollandois vers le Septentrion.

1596.

car ils devoient bien se souvenir que l'on ne vient pas facilement à bout des grandes entreprises : que les terres du nouveau monde n'ont pas esté decouvertes toutes à la fois : & que les Portugais mêmes furent long-temps arrestez à l'entour du Cap de bonne Esperance. Aussi ceux qui connoissoient l'ordre de la nature, leur montroient un chemin bien plus assuré, sur les vastes plaines de l'Océan, qui se defendent de la violence du froid, par la liberté de leurs vagues ; & par un flux & reflux perpetuel. Deux navires, apres avoir passé outre les isles Orcades & la Norwegue, s'écarterent en la haute mer, en tirant tous deux vers le Septentrion ; mais en sorte que l'un s'approchoit plus de l'Orient, & l'autre de l'Occident. On trouve en cette mer une terre pleine d'herbes, dont la verdure est fort agreable, ce qui doit sembler assez merveilleux ; veu qu'elle est située en un climat où l'on conte quatre-vingts degrez, des quatre-vingts-dix que les anciens assignerent entre chaque Pole & l'Equateur. Les nochers ne pouvoient pas decouvrir pour lors si cette region estoit une isle, ou si elle estoit jointe par quelque endroit à la terre ferme : & quelques-uns d'eux la prirent d'abord pour l'isle de Gronland, que le commerce des Bretons, des Hollandois, & des habitans de Norwegue rendoit autrefois fameuse, & dont maintenant on ne connoist plus que le nom. Il est vray que les Danois la content entre les lieux dependans de leur Royaume ; mais ils ne la sçauroient trouver. En quoy l'on a bien lieu de blâmer ceux qui ont esté paresseux de donner par leurs escrits des memoires à la posterité des choses remarquables qu'ils avoient apprises : car leur negligence est cause que tandis que nous nous portons vers la connoissance des terres les plus éloignées, nous ignorons celles qui sont proches de nous. On a du depuis fait dans l'isle d'Island une diligente recherche, par le moyen de laquelle on a sçeu que l'isle de Gronland est un peu plus en deça du Septentrion : mais la terre dont nous parlons n'estant habitée par aucuns hommes, ceux qui la decouvrirent y laisserent pour marque de leur passage, des monceaux de pierres soutenus par des pieux, luy donnant le nom de Spitsbergue, à cause des montagnes pointuës qui s'y rencontrent : & sous ce nom elle est maintenant connue à la renommée, & marquée dans les cartes Geographiques, comme un lieu qui donnera peut-estre quelque jour aux Anglois & aux peuples Confederez de grands sujets de contester ensemble pour la prise des baleines, dont il est assez fertile, à cause de plusieurs golfes qui s'y rencontrent. On a trouvé aussi que c'est en cette terre là que s'engendrent de certains oiseaux, qui sont une espece d'oyes ; & dont quelques-uns ayant ignoré l'origine, ont escrit que ces nouvelles oyes tomboient en façon de pluye du sommet des arbres dans les estangs d'Ecosse. Le navire qui avoit decouvert cette terre, ayant un peu biaisé sa route vers le midy, & puis en suite ayant tâché de cingler vers l'Orient, les tempestes le poussèrent en arriere sur les rivages de Moscovie : mais l'autre navire qui ne s'estoit pas avancé si loin vers le nord, ayant quitté les isles qu'il avoit decouvertes, & même celle qui porte le nom de Willoughey, son premier inventeur, prit sa route vers Nova Zembla au soixante seiziesme degre d'elevation du Pole : où estant abordé, & les nochers s'estant arrestez quelque temps à reconnoistre les marques des rivages, & les noms qu'ils leur avoient auparavant donnez en leur premier voyage, il fut empêché bien-tost apres, premierement par la violence des vents, & puis en suite par la gelée de se remettre en haute mer : & tout ce que les nochers purent faire, ce fut de passer au delà des isles
d'Oran-

d'Orange, parmy beaucoup de difficultez qui les retardoient, & qui mettoient à tous momens les hommes & le navire mesme en de grands dangers : parce que quelquefois la glace d'alentour d'eux venant à se joindre en un seul corps, ils estoient contraincts de s'arrester comme s'ils eussent esté sur terre : & quelquefois la mesme glace venant à se rompre, & puis à se réunir derechef, ils se croyoient indubitablement perdus. Ce recit semblera peut-estre aussi surprenant que les fables des Grecs ; mais neantmoins il ne laisse pas d'estre veritable. Lors qu'ils se furent un peu avancez vers l'autre costé de Nova Zembla, ils reconnurent que la violence du froid, qui s'augmentoit de jour en jour, leur fermoit en deça l'entrée de l'occean de Scythie, & en delà le passage du destroit de Nassau : c'est pourquoy leur dernier recours ayant esté de revenir sur leurs premieres brisées, il arriva que le navire qui estoit enfermé de tous costez par la glace, y demeura entierement attaché, & neantmoins assez ptoche du rivage ; mais en telle sorte que du depuis quoy que la glace fust fonduë en tous les autres endroits de la mer, les environs du navire estoient tousjours glacez : ce qui fut cause qu'ils se resolurent de passer l'hiver à Nova Zembla, en attendant une saison plus favorable. Ainsi donc ils commencerent à enlever les planches & les ais de leur vaisseau, pour se mettre à couvert & en seureté, avec les autres choses qui pouvoient servir à leur subsistance. Et s'estant rencontré fortuitement que le flux de la mer avoit poussé sur le rivage une grande quantité de bois, sans qu'on ayt sceu de quel país cette assistance leur estoit venue ; elle leur servit dans une solitude si horrible, tant à bastir un toit, qu'à entretenir leur chauffage. Cependant ils avoient presque chaque jour quelques combats à soutenir contre les ours, qu'ils mettoient en fuite par des cris, & quelquefois mesme à coups de mousquet, quand ces bestes farouches les pressoient avec trop d'opiniastreté. Ils éprouverent, & non sans beaucoup d'inconveniens, que la chair n'en estoit pas bonne à manger ; parce que tous les animaux terrestres & farouches de cette plage, ne se nourrissoient que de monstres marins ; mais la graisse servoit à faire des flambeaux la nuit. Enfin ces miserables voyageurs, qui dans un país sterile, & seulement habité par des bestes ou farouches, ou sauvages, se trouvoient dépourvus de toutes les commoditez humaines ; se virent, pour comble de malheur, abandonnez par le soleil ; lequel en un certain temps de l'année precis & accoustumé, fait son cours hors de l'Horizon de ces país-là, où il ne se remontre qu'après plusieurs mois. Ainsi parmy cette obscurité continueüe, leur effroy & l'intemperie de l'air s'accrourent. Et les neiges s'estant haussées jusqu'à l'infiny, ce ne leur fut pas une chose peu difficile de les escarter de leur toit ; assez pour empescher seulement qu'elles ne l'ensevelissent. Ils les coupoient tout à l'entour en forme de degrez ; mais cependant le ciel estoit tellement aspre, que quand on demouroit quelque temps à l'air, la gelée faisoit enfler toutes les parties du corps. Et mesme dans l'enclos du toit le froid estoit si horrible, que les parois, les habits des hommes, & le feu mesme, en ressentoient la violence jusqu'à tel point, que la flamme estoit plustost capable de les rostir que de les eschauffer. C'est pourquoy ils se resolurent de fermer la porte de leur logement, pour y combattre la gelée avec le secours du feu ; mais dans ce combat il s'en fallut peu que la vapeur de la braïse ne les estouffast insensiblement : & pour se garantir de ce nouvel inconvenient, quand ils s'en furent apperceus, ils se trouverent fort bien d'imiter les estuivistes ; ou de faire rougir dans le feu des cailloux

loux & du fer, dont ils eschauffoient leurs lits, selon que l'occasion leur presentoit ces commoditez. Les ours leur ayant abandonné la place, parce que ces animaux ont la veüe un peu courte, ce qui est cause qu'ils craignent les tenebres dans leurs cavernes mesmes; les renards leur succederent; mais nos gens ayant trouvé moyen de leur dresser des pieges, & d'en prendre quelques-uns, cette prise leur servit tant pour la nourriture que pour le vestement. Malgré tant de sortes de malheurs, leur patience se conservoit tousjours sous l'esperance d'une meilleure saison; lors que par un bonheur, qui sembloit estre un effet particulier de la faveur divine, le soleil commença à se montrer, & tout entier & plustost que la constitution du ciel ne le sembloit permettre en ces lieux-là: car il est certain que sous le soixante & dixiesme degré d'elevation du pole, la durée de la nuit doit aller plus loin que l'espace de trois mois: toutefois elle n'atteinait pas seulement jusqu'à ce terme: soit qu'il faille dire qu'ils n'avoient pas bien mesuré les degrez de latitude, où qu'ils se tromperent dans le calcul du temps; quoy que neantmoins le journal de leurs avantures ne donne aucune marque de cette derniere erreur; soit que quand le soleil commença à se rapprocher de leur hemisphere, quelque nuée épaisse ayant receu une impression de son irrage, en eust fait la repercussion jusqu'à eux; soit enfin que ce bonheur fust arrivé par quelque autre cause naturelle cachée aux hommes; il nous suffit d'en admirer l'effet. Alors ces captifs commencerent à prendre la hardiesse de sortir de leur prison, pour exercer leurs corps languissans & engourdis; & pour les rendre propres au travail qui les appelloit, & qui devoit estre extremement rude. Car il leur falloit entrer dans ces vastes mers, qui regardent le Septentrion & le Pole mesme, parce qu'elles estoient ouvertes pour eux, & non pas celle de Scythie. Ce qui donna lieu à quelques-uns d'eux de croire que c'estoient les fleuves de Scythie, qui leur avoient envoyé tant de glaces; que cette mer que les anciens ont nommée Glaciale, ne l'est pas tant par le voisinage de l'Ours, que par celuy de ses propres rivages: puisque d'ailleurs il est constant qu'à mesure que l'on s'éloigne de l'Equateur, les chaleurs en quelques endroits ne s'en diminuent pas davantage; & qu'enfin pour cette cause, si quelqu'un desiroit desormais entreprendre le voyage qu'ils avoient entrepris, il faudroit qu'il s'ecartast en haute mer, & qu'il adressast sa toute vers le Septentrion mesme. La seconde raison sur laquelle ils se fondonoient, estoit que cette isle, que nous avons cy-devant temarquée estre si pleine d'herbes fleurlantes, approche beaucoup plus du Pole que ne fait pas Nova Zembla; & neantmoins dans cette derniere terre on ne trouve aucunes herbes, ny aucuns animaux qui soient capables de s'en nourrir. Cependant les nochers attendoient pour leur depart la delivrance de leur navire, qui estoit encore attaché à la glace; mais cette attente fut vaine. Car tandis qu'ils marchandoient leur sortie en mer, les vivres commençoient à leur manquer, quoy que jusqu'icy ils eussent soigneusement ménagé ce qu'ils en avoient, ne l'ayant distribué que peu à peu, & à tant par teste & par jour. Davantage, les breuvages qu'ils avoient apportez ayant esté corrompus par les gelées, ils avoient esté contraincts de fondre de la neige: joint que s'ils demouroient trop longtemps en ce lieu, il estoit à craindre que l'hyver ne les y surprist encore une fois, & que leur perte ne fust inevitable: ils equippent donc quelques esquifs; & quoy que la plupart d'eux fussent malades, & tous en general affoiblis par la diette & par les fatigues, la necessité, plus forte que toutes fortes

sortes de difficultez, leur donna le courage de fendre par le fet des monts de glace qui se trouvoient encore sur le rivage : & par ce chemin leurs petits vaisseaux avant esté poussés jusqu'en pleine mer, commencerent à flotter ; toutefois leurs travaux ne se bornerent pas à cette execution ; car à tous momens ils estoient arrestez par la gelée : de sorte qu'après avoir fait agir les voiles, les rames, & bien souvent même leurs propres mains contre l'obstacle des flots, la faim les obligea de descendre en un certain rivage dont ils n'estoient pas fort éloignez, & sur lequel ils voyoient des œufs, & même des oiseaux qui se laisserent aisément prendre, parce qu'ils n'avoient jamais éprouvé l'avidité des hommes. Ainsi nos gens reconnurent tant en cet endroit qu'en d'autres pareils, que si de certains animaux nous fuyent, cela arrive d'ordinaire parce que nous sommes plus farouches qu'eux. Cependant, les malades, après avoir esté exposez si long-temps au froid & à la pluie, moururent : & ne furent pas moins enviez que regrettez par leurs compagnons ; parce que ceux-cy demeuroient toujours dans l'apprehension de leurs malheurs à venir ; & dans l'incertitude de ce que la fortune ottonneroit d'eux. Guillaume Barentson, qui avoit esté le pilote de ce malheureux navire que l'on venoit d'abandonner, fut aussi du nombre des morts : mais malgré sa mauvaise fortune il n'a pas mérité une moindre reputation, que Vesputius Americus & Christophle Colomb. Le peu de gens qui restoit encore de cette esquadre infortunée, continuoient toujours à donner des marques de leur courage ; tantost en traînant leurs nasses parmy la glace, tantost en les radoubant quand elles s'estoient entamées : mais comme leurs forces se diminuoient toujours de plus en plus, à mesure que leurs travaux s'augmentoient, il sembloit qu'ils ne fussent plus desormais capables de résister à leur mauvaise fortune, lors qu'un vent favorable vint à leur secours, & les jeta heureusement sur les derniers rivages de Nova Zembla à la veüe de nostre Ocean. Les premiers hommes qu'ils virent passer, n'en ayant point rencontré depuis un an tout entier, estoient des nochers Moscovites : & par bonheur, les mêmes que nos gens avoient rencontrés en leur second voyage proche du détroit de Nassau. Ces passans, comme leur nation est assez officieuse, commencerent à tesmoigner aux nostres, & du geste, & de la voix autant qu'il se pouvoit entendre, la pitié qu'ils avoient de voir de si misérables restes d'une flotte qui leur avoit autrefois semblé si lesté : & non contents de ces marques de compassion, ils y ajoutèrent de leur propre mouvement quelque partie des vivres qu'ils avoient avec eux. Ce fut en ce lieu que nos gens trouverent une certaine herbe fort salutaire contre les denouemens du corps : maladie qui arrive d'ordinaire aux gens de marine ; & de laquelle ils avoient esté particulièrement affligés à cause du froid extrême qu'ils avoient souffert. On tient que cette herbe est celle que Pline nomme Britannique : & ce curieux Escrivain raconte que les Romains s'en servirent contre ce même mal, après que les Frisons la leur eurent enseignée. En suite nos gens furent assez long-temps arrestez dans le golfe de Russie : où chaque fois que la faim commençoit à les reduire à l'extrémité, ils estoient secourus par la rencontre inopinée de quelques navires : & mêmes leurs forces furent beaucoup relâchées par l'hospitalité des Lappons qui habitent ce rivage : sur lequel le malheur ayant voulu que leurs esquifs eussent esté escartez pendant les tenebres, ils aborderent tous ensemble dans l'isle de Quilodun. Estant-là, comme il survenoit

1596.

tousjours quelque avanture qui s'opposoit à leurs infortunes, quand elles estoient sur le point de les pousser à bout, ils apprirent que sur le prochain port le même navire qui estoit party de Hollande avec eux, se pre-
paroit à reprendre la route de leur país. Enfin ils se trouverent douze en
nombre, sous la conduite de Jacques Hemskerk, qui arriverent en Am-
sterdam de la dernière solitude du monde; & que l'admiration de tant de
travaux rendit remarquables.



HISTOIRES

DES TROUBLES

DV PAYS-BAS,

LIVRE SIXIESME.

SOMMAIRE.

Victoire du Comte Maurice près de Turnhout. Inquietudes de l'Archiduc Albert. Pertocarrero surprend Anvers. Albert est d'avis que le Roy d'Espagne se doive réserver cette ville là. Discorde entre les Bourgeois de Groningue & les campagnards est assoupie : & le différend d'entre les Hollandais & Zelandois est pareillement accordé. Le Dey de Pologne ayant pressé les Etats avec beaucoup d'arrogance, on luy répond genereusement. Les Etats refusent modestement la députation que l'Empereur veut envoyer pour le mesme effet. Ils rendent Comte au Roy de Danemarck des raisons qui les ont obligés à refuser la paix. Anne de Hove est enlevée veuve à Bruxelles. Les Confederez s'excusent des courses faites par leurs gens sur les terres d'Allemagne. Malheureux succès de l'expédition navale du Comte d'Essex. La malheur qui arrive à Martin de Padille pour la seconde fois est encore plus rigoureux. Relations faites par les Hollandais, des régions des Indes & de leurs peuples, d'où ils se voyoient de retour pour la premiere fois. Anvers se rend à Henry. Le Prince Maurice apres avoir pris Alpen, prend aussi Rhumberk, Mulsiane, Meurs, Groll, Bredesert, Othmarse, Oldensel, Lingon, & autres places. Rost mescontant du mariage clandestin de sa sœur. Sedition des soldats Espagnols. Philippe entreprend une negotiation de paix avec Henry : & celuy-cy allegue à Elisabeth & aux Confederez, que la paix luy est nécessaire. Philippe, apres avoir essayé de tenter les Etats par de nouvelles amorces de paix fiance sa fille avec Albert, & luy assigne pour dot la Bourgogne & les Pais-bas. Les Confederez, tiennent toutes choses pour suspectes. Response des Belges Espagnols aux lettres de Philippe.



Voy-que l'on ne fust encore qu'au milieu de l'hiver, une heureuse aventure donna aux Confederez d'excellens presages pour le commencement de l'année, & fit reprendre à leur fortune son ancien cours; qui s'estoit arresté depuis la conquête de Groningue. Car depuis que les frontieres d'Artois avoient esté delivrées des armes de France, l'Archiduc Albert avoit renvoyé ses gens de guerre dans leurs garnisons, en ayant neantmoins laissé la plus grande partie parmy les campagnes du Brabant : & sur tout on avoit fait poster dans Turnhout quatre vieux regimens remplis depuis peu, en sorte qu'ils montoient à plus de cinq mil fantassins, avec cinq compagnies de cavalerie de cent hommes chacune. Ce bourg, qui n'est pas un des moins renommez du Brabant, voit la campagne ouverte de tous costez : & c'estoit autrefois un des lieux de plaïssance des Princes; lors que la chassé & les autres recreations innocente faisoient leurs delices : mais pour le present les ennemis l'avoient choisy afin qu'il servist à cacher leurs entreprises militaires. Car, comme c'est un lieu qui peut conduire les passans en divers autres, il ne donne d'abord aucun indice du chemin qu'ils doivent tenir. Ainsi l'incertitude des Confederez les mettoit en une perpetuelle apprehension : parce-qu'ils craignoient qu'on ne fust quelque entreprise contre leurs places voisines du Brabant, ou contre les Isles de Zelande, leurs

1597.

Le Prince Maurice sailla en pieces quatre mille fantassins Espagnols, & cinq compagnies de cavaliers à Turnhout.

1597.

soupons s'augmentant encore par la gelée, qui estoit cause que les rivières, qui servent comme de remparts aux Contederez en ces quartiers là,ouroient aux ennemis des passages de tous costez : neantmoins la conjecture la plus approchante de la verité, estoit que les gens de guerre de l'Archiduc avoyent pris leur quartier à Turnhout ; pour piller toutes les riches campagnes qui l'environnent, & se payer de leurs soldes par le moyen d'une telle proye. C'est pourquoy les Commandans des garnisons prochaines conseillerent au Prince Maurice de ne laisser pas eschapper l'occasion d'entreprendre quelque chose sur ce poste là, avant que les troupes des ennemis s'y accroussent ; afin que par la defaite de leurs principales forces, on previnst toutes les craintes que l'on pourroit avoir d'eux pour l'avenir. Et l'on trouvoit encore un nouveau sujet d'esperer un bon succès de cette entreprise, en ce que le Comte de Varax, frere de celuy de Varambon, estoit le principal chef dans Turnhout, parce que comme il n'estoit encore qu'apprentif dans le mestier de la guerre, il ne commandoit pas avec une prudence bien assurée ; & mesme les soldats ne luy obeissoient pas fort volontiers. Mais d'ailleurs le Prince Maurice craignoit aussi beaucoup de difficultez ; en ce que ses gens de guerre estant distribuez en diverses garnisons, on avoit besoin de beaucoup de temps pour les assembler toutes en un corps avec l'artillerie necessaire : outre que les chemins estoient incommodés à cause de l'hyver, lequel, quoy que tres-rude, n'estoit pas assez froid pour endurcir les terres par une forte gelée ; & que cependant l'ennemy venant à decouvrir les desseins qu'on avoit formez contre luy, sa prevoyance les feroit eschouer. Toutefois à la fin l'esperance l'emporta sur la crainte : & l'on remedia à tous les obstacles du mieux qu'on pût, en donnant secrettement les ordres aux chefs ; & preparant aussi secrettement tout ce qui en pourroit avancer l'exécution. La fortune mesme y apporta du sien ; les glaces s'estant un peu fondues, sans que le degel eust esté accompagné de pluyes. La ville de Gertrudenberg fut choisie pour rendez-vous ; parce que sa situation n'estoit éloignée de Turnhout que de six heures de chemin : & que comme il y avoit desja plusieurs troupes de cavalerie aux environs, il estoit facile de conduire le reste par la Meuze, tant à val qu'à mont la riviere. Le jour que l'on avoit pris pour la marche des troupes, ne fut employé qu'à les joindre : mais le lendemain le Prince Maurice passa avec cinq mille fantassins & huit cens chevaux ; lesquels sur le milieu de la nuit arriverent à Ravel, avec deux canons de batterie & deux de campagne, pour estre en estat sur le point du jour, selon l'occasion qui s'offriroit, ou d'assaillir les remparts qui n'estoient que legèrement fortifiez. Car il ne restoit plus qu'une heure de chemin jusques aux ennemis : mais ceux-cy, soit qu'ils eussent esté eveillez par quelque advis qu'ils avoient eu de la marche du Prince, ou par les feux que ses soldats avoient allumez, pour reveiller leurs forces que le froid avoit assoupies, tenoient desja leur Conseil de guerre, où les opinions estoient diverses ; car les uns estoient d'avis d'attendre l'ennemy dans l'enclos de leurs murailles ; & les autres plus judicieux, vouloient que l'on allast au devant de luy tandis que ses troupes se trouvoient encore fatiguées, tant à cause du chemin qu'elles avoient fait, que des eaux & de la fange qui les avoient incommodées dans leur marche. Ils disoient mesme qu'il ne falloit pas luy donner lieu de se vanter dans cette rencontre, qu'un corps de vieux soldats, capables de soutenir leur ancienne reputation contre de plus puis-

san-

fantés forces que les siennes, n'eussent osé l'attendre en campagne. Mais la pluspart cachant leur crainte sous une belle apparence, soutenoient que ce seroit toujours le plus seur de ceder à un ennemy opiniastre ; puis qu'ils avoient si proche d'eux Herentals, qui leur pouvoit servir d'une retraite assurée ; & que l'on ne devoit jamais hazarder, sans besoin, ny sa bonne fortune, ny sa vertu : & comme le Comte de Varax troublé d'un excès de crainte, penchoit vers cette dernière resolution, elle l'emporta sur les avis contraires : quoy que ce fust le plus lasche, & mesme le plus dangereux conseil qu'on eust pû suivre. Car l'ennemy estant si proche, il n'estoit plus temps de songer à la retraite ; & quoy que sur la fin de la nuit ils eussent envoyé leur bagage & leur artillerie devant, & que mesme dès le point du jour ils se fussent mis en bataille pour entreprendre ce voyage de Herentals, qu'ils faisoient servir de pretexte à leur fuite, ils ne pouvoient neantmoins eviter qu'on ne jugeast toujours qu'il eust esté plus courageux de tourner visage contre l'ennemy : joint qu'ils avoient ordonné le silence aux soldats, & de marcher sans aucun bruit ny de trompettes ny de tambours ; qui sont choses frivoles à la verité ; mais telles neantmoins, que les courages guerriers qui se rencontroient parmy eux, conceurent un mauvais augure de ce procédé. Le Prince Maurice ayant eu avis de tout cecy, ne se mit pas tant en peine de bien combattre, que d'empescher l'ennemy d'eschapper à sa victoire : ce qu'il avoit lieu de craindre, quand il consideroit que les marécages de la campagne, & mesme un ruisseau qui estoit entre luy & les ennemis, pourroit retarder ses troupes. C'est pourquoy le plus matin qu'il luy fut possible, il s'avança en diligence avec sa cavalerie & deux cens fantassins les plus legers qu'il pût choisir, jusqu'à un lieu que l'on nommoit le champ de Til, ayant laissé ordre au reste de ses regimens de le suivre de loin avec le canon. Il avoit pour compagnons de son entrepryse, premierement le Comte de Hobenlo, lequel de hazard s'estoit préparé pour faire un voyage en Allemagne ; mais quoy que le Prince pour cette raison ne l'eust pas appelé à cet exploit, il s'y vint joindre de son propre mouvement, s'estant douté en luy mesme du dessein qu'on avoit formé ; & presant au bien de ses affaires domestiques, l'occasion de rendre quelque service au Public. Eberhard Comte de Solms avoit aussi voulu estre de la partie, pour se justifier, par de nouveaux tesmoignages de vertu, des bruits qu'on avoit semez à son desavantage l'année precedente. On voyoit aussi paroistre entre les chefs Anglois, François Vere, & Robert Sidney Gouverneur de Flessingue ; & parmy les Belges Marcel Bax, lequel ayant sous sa conduite une troupe de cavalerie extrêmement courageuse, avoit esté des premiers à persuader cette tentative ; laquelle avoit encore attiré beaucoup d'autres vaillans Capitaines. Vere avec les deux cens fantassins amez à la legere, estant allé reconnoistre les forests, de peur qu'il n'y eust quelques embûches cachées, poussa jusqu'à une petite riviere qui coupoit la campagne, & laquelle ne pouvant estre passée que sur un petit pont de bois, & par des guez étroits & d'un long detour, avoit obligé les ennemis de defiler : & d'abbord qu'il fut arrivé, il mit en fuite à coups de mousquet les soldats qu'ils avoient laissez là pour amuser ceux qui les poursuivroient, en fuite de quoy les ayant attrainés, il les chargea sur la queue & les arresta, parce qu'il n'en loist de là il se trouvoit un estroit sentier entre des bois épais qui conduisoit à Herentals ; & si l'ennemy y fust entré une fois, son bagage s'y estant desja fort avancé, il n'y eust plus eu moyen de le combattre.

1597.

Cependant le Comte de Hohenlo, à qui le Prince Maurice avoit donné quatre cens chevaux pour soutenir les fantassins, estoit sur les flancs de l'ennemy : mais il ne pouvoit pas encore le joindre, parce qu'il se rencontroit entre eux une vallée pleine d'eaux, outre que l'inegalité de la campagne ne luy permettoit pas d'estendre assez le peu de gens qu'il avoit sous sa conduite. Dans l'armée du Comte de Varax les regimens marchoiert en distance égale de neuf & d'onze rangs. Le premier regiment estoit d'Alemans sous le Comte de Soultz : le second estoit de Walons, tous vieux soldats, lesquels ayant autrefois esté sous la charge de la Morre & de Cocquel, estoient maintenant commandez par Aschicourt ; & il y avoit encore un autre regiment de la mesme nation commandé par Barlotte, les Napolitains marchoiert à la queue, & composoiert le regiment du Marquis de Trevic, qui estoit pour lors absent en Italie. Le flanc gauche de l'armée estoit couvert d'une longue suite d'arbres, & d'un ruisseau qui prend son cours de Turnhout. La cavalerie, qui estoit divisée en trois escadrons, marchoit quelquefois en teste de l'armée, & quelquefois elle la couvroit sur le flanc droit. Baste en avoit le commandement general : & sous luy, Cordoué, Drac, Grobendonc, & Gusman, commandoiert chacun leurs troupes particulieres. Apres que le lieu & le signal eurent esté donnez pour combattre, le Comte de Hohenlo, qui avoit devancé les regimens ennemis, les chargea le premier : & la cavalerie, qui les couvroit sur les flancs, ayant lâché pied presqu'avant le choc, se renversa sur eux, & les troubla de telle sorte, que les Alemans furent aisément rompus ; sans que les Italiens mesmes pussent soutenir l'effort de Vere, qui les chargeoit sur la queue avec quatre cens chevaux, que le Prince Maurice luy avoit donnez pour cet effet ; faisant partie de ceux qu'il avoit retenus sous sa conduite. Ainsi ces premieres troupes des ennemis ayant esté rompuës, le reste de leur bataille le fut aussi, par une victoire si prompte, que les vainqueurs mesmes s'en estonnoient : n'ayant jamais creu que de vieux soldats leur eussent fait place si lâchement. Mais outre que la fuite de leur cavalerie les avoit effrayez, il est certain que les bataillons mesmes n'avoient point esté bien ordonnez : car au lieu que plusieurs rangs épais de piquiers, pris dans tous les regimens, eussent deub couvrir tout le reste de l'armée, on avoit dispersé les piques ça & là ; en sorte que leurs files & leurs rangs estant trop clairs, il avoit esté bien facile aux gens du Prince de les rompre ; & mesme avec d'autant plus de seureté, que les mousquetaires avoient fait leurs descharges tout d'un coup, au lieu de les faire par intervalles. Baste fut aussi blâmé du depuis en ce qu'il n'avoit pas fait aile à l'infanterie sur la queue plustost que sur les flancs ; mais il rapporta un ordre du Comte de Varax pour sa justification. Du costé des assaillans on conta seulement quatre morts & six blessés : & ce fut dans cette rencontre principalement que la nouvelle sorte d'armes, dont le Prince Maurice s'estoit servy, commença à donner d'excellentes marques de son utilité : car au lieu que jusques là s'avoit esté la coustume de faire porter des lances aux cavalliers ; il avoit armé les siens de carabines, qui est une sorte d'arquebuse un peu plus longue que les pistolets. Ainsi donc, dès l'entrée du combat, aussi tost que l'on eust essuyé la salve des mousquetaires ennemis, & auparavant que les piquiers eussent eu l'espace & le temps d'agir, la cavalerie du Prince fit sa descharge contre les bataillons, par des coups si certains, & avec des blessures tellement inevitables, qu'il ne leur fut plus possible de garder leurs rangs, ny mesme de

retenir

retenir leur armes. Mais pour comble de malheur, dans ce desordre, il ne leur estoit resté aucun lieu de retraite : car les arbres & le ruisseau qui leur eussent servy d'un boulevard s'ils eussent fait ferme, tournèrent à leur propre desavantage aussi-tost qu'ils eurent lasché pied. Mais d'autre part, il s'en fallut peu que les victorieux ne tombassent eux-mesmes en un extreme danger, pour s'estre trop-tost persuadez qu'il n'y en avoit plus. Car tandis que quelques uns d'eux s'attachoient aveuglément au carnage, & les autres au butin, Basle accompagné d'un petit nombre des siens, voyant que le chemin, desja assez estroit de soy mesme, estoit encore embarassé par les chariots du bagage, témoigna de la hardiesse malgré l'oy : & apres avoir tourné visage s'en revint à toute bride pour choquer les victorieux. Vne nouveauté si surprenante saisit d'effroy plusieurs des gens du Comte Maurice, ardens à la proye & à fouiller les chariots. Et comme ces sortes de soldats sont extremement poltrons, ils prirent aussi-tost la fuite : mais les Capitaines de l'infanterie, dont la plus grande & la plus pesante partie ayant suivy de loin le reste des troupes, arrivoit presentement, commencerent à se mettre au devant des fuyards & à les arrester ; leur tesmoignant que s'ils ne tournoient visage, ils se trouveroient en plus grand danger parmy leurs compagnons qu'au milieu de leurs ennemis. Cette mesme espouvante fut aussi cause que quelques prisonniers, qui estoient à l'entout du Prince Maurice pour implorer sa faveur, furent chassez & poignardez de peur de quelque changement de fortune. Il est vray que le Prince, dont la sagesse estoit assez capable de prévoir de pareils accidens, avoit choisy un corps de reserve de quatre compagnies de cavalerie : tant pour luy servir au besoin dans les occasions impreveuës, que pour assurer la victoire. Mais du depuis quelque Capitaine de l'une de ces compagnies ayant eu ordre de mener la sienne à la charge, & n'ayant pas bien compris ce qu'on luy commandoit, les avoit toutes meslées dans le combat ; où elles s'estoient mesme portées volontairement, plustost dans le dessein de piller que d'obeïr. Toutefois à la fin ceux qui estoient les plus soigneux ou de leur devoir, ou de leur reputation, s'estant promptement rendus vers leur chef, on se garantit de toute sorte de danger : & les ennemis tournez en fuite une seconde fois, tascherent de se sauver parmy les destroits du chemin, & les monceaux de carnage, dont la deffaitte de leurs compagnons l'avoit couvert, sans vouloir davantage troubler la victoire ; dont l'entiere acquisition fut si facile, qu'à peine se trouva-t-il dix hommes du costé des victorieux qui y eussent laissé la vie. Mais du costé des ennemis on conta plus de deux mille morts, & plus de cinq cens prisonniers ; la plus-part Capitaines ou Enseignes, dont quelques uns moururent de leurs blessures. Le lendemain, le chasteau de Turnhout bien fermé de fosses, fut pris par composition : en suite de quoy les fantassins furent renvoyez dans leur garnisons ; & la cavalerie mesme eut aussi ordre de se retirer incessamment : de peur que comme elle s'estoit beaucoup lassée à poursuivre la victoire, les ennemis, ralliant leurs forces, ne la vinsent assaillir la nuit. De là, le Prince Maurice retourna à la Haye, où apres avoir esté receu triomphant parmy les acclamations & les rejouissances publiques, il attacha dans la sale de la Cour les enseignes qu'il avoit conquises sur les ennemis, au nombre de trente-huit drapeaux, & une cornette qui estoit celle de la compagnie de Drac. La victoire ne fut pas moins accompagnée de bonne foy que de valeur ; car le corps du Comte de Varax, qui avoit esté tué des premiers, ayant esté trouvé avec quelques lettres,

1597.

lettres, on renvoyoit le tout à l'Archiduc, qui en rendit de tres-amples graces. Et comme il estoit arrivé depuis peu qu'un cavalier du Comte Maurice avoit esté pendu par les ennemis, & que cette action avoit esté vangée par une autre pareille; Albert promit pour l'avenir de garder les commerces de la guerre inviolables, son humeur n'estant nullement portée à la cruauté. Ce fut en cette occasion que le Prince Maurice, qui avoit desja esté durant dix années Capitaine General des Confederez, donna les premieres marques de ce qu'il estoit capable de faire dans une bataille rangée: mais si ses soldats par cette victoire accreurent leur assurance contre l'ennemy, le chef au contraire accreut son humeur circonspecte contre les accidens inopinez: quand il venoit à considerer que la discipline de son armée estoit si mal establie, que devant ses yeux un léger changement de courage avoit esté capable de faire balancer le succès d'une bataille, & qu'il avoit trouvé du danger dans la victoire mesme.

*Grande au-
xieré de l'Ar-
chiduc Albert
pour la neces-
sité des fi-
nances.*

Mais l'Archiduc Albert, qu'une si fascheuse perte & une horrible nécessité de finances embarassoient également, consultoit en soy-mesme jour & nuit pour chercher, à ces deux sortes de maux, des remedes, qu'il avoit bien de la peine à trouver. Car jusqu' icy il s'estoit montré si ardent, non seulement à payer, mais à donner, qu'au seul siege de Hulst il avoit plus depensé en liberalitez, que le Duc de Parme n'eust fait en trois ans: ce qui avoit esté cause du depuis qu'il n'avoit pû seulement fournir la solde des gens de guerre. De sorte que ce mesme chef, qui un peu auparavant par le moyen des hautes payes qu'il accordoit aux soldats, avoit attiré à luy une bonne partie de ceux des ennemis, voyoit maintenant les siens mesmes par leurs desertions esclaireir son armée de jour en jour. Les Alemans qu'il avoit donné charge d'enroller, comme cette nation est extremement aspre à l'argent, refusoient de venir: ou bien si tost qu'ils estoient arrivez, ils se deroboient par la fuite: & la crainte des mutineries de la soldatesque estoit cause que les villes, & premierement celle d'Ipre, ne vouloient point recevoir de garnison. L'Archiduc pour s'opposer de tout son possible à ces desordres, que la disette faisoit naître, avoit mis en gage ses meubles les plus precieux: mais ayant prié les meilleures villes de luy prester quelques sommes de deniers, ceux de Bruxelles mesme avoient osé l'éconduire. Il convioit aussi les Fuggers à traiter avec luy: mais ils en estoient détournés par le peu de certitude qui se trouvoit en la fidelité Espagnolle, dont l'edit de Philippe avoit depuis peu donné des témoignages. Au reste, tout l'hiver & le commencement du Printemps, n'y ayant encore aucunes armées sur pied, se passerent parmi les surprises & parmi les ruses: & des troupes assez petites osèrent entreprendre de grandes choses.

*Portocarrero
surprend la
ville d'A-
miens par
stratagemes.*

Fernandez Tellio Portocarrero Gouverneur pour les Espagnols dans la ville de Dourlans, qui n'est pas beaucoup esloignée de celle d'Amiens, & celle-cy qui est la capitale de Picardie, tient lieu entre les plus grandes villes de France, ayant tousjours esté puissante en richesses: outre que pour lors elle estoit aussi fort propre à la conduite des convois; à cause de la riviere de Somme qui passe par là. Cette ville obeissoit au Roy Henry, en sorte neantmoins que s'estant avec assez de negligence confiée en la garde de ses Magistrats, elle avoit refusé une garnison; s'attribuant, sous pretexte d'anciens privileges, une sorte de liberté qui est tousjours odieuse aux souverains, & tousjours dangereuse pour les sujets à l'égard des ennemis. De toutes lesquelles choses Fernandez ayant esté pleinement informé, tant

par

par les avis de quelques bannis, que par le rapport des espions qu'il avoit envoyez expres reconnoistre la situation de la place, il obtint de l'Archiduc un suffisant nombre de soldats, pour l'exécution d'une secrète ruse qu'il avoit premeditée. Ayant donc choisy son temps, il envoya dès le point du jour à l'ouverture des portes de la ville, dix huit des plus adroits de ses soldats travestis en paisans, & quelques autres encore file à file en sorte, que les uns porttoient des pommes & des noix, & les autres conduisoient un charriot chargé de bled, en sorte qu'il fut capable d'arrester la cheurte des herbes, si l'on venoit à couper les chaînes, comme il se pratique d'ordinaire quand on se trouve en quelque danger. Des l'entrée les gardes de la porte sont mis à mort, ou par des armes que les Espagnols avoient cachées sous leurs habits rustiques, ou par celles qu'ils arracherent aux premiers tuez : & quelques soldats qui s'estoient cachez en des lieux prochains, estant soudain accourus, la porte demeura libre pour le reste des troupes ennemies, qui s'invoyent de pres, & montoient à deux mille fantassins & six cens chevaux. Il estoit arrivé d'avanture qu'en ce mesme temps, qui estoit celuy du carême, pendant lequel on a accoustumé de faire de saintes exhortations aux peuples, un predicateur, sans sçavoir rien de ce qui se passoit, censurant les fautes des habitans, disoit que pour leur punition ils meritoient de tomber entre les mains des Espagnols : & ils y tomberent aussi : car la ville quoy que puissante, & habitée par pres de quatorze mille hommes, ne résista pas long-temps : soit qu'elle n'eut encore pour le Roy qu'une fidélité douteuse, soit que sa trop grande confiance ayant fait place à une terreur inopinée, il ne se trouva point de Commandant capable de la rassurer : veu même que le Comte de S. Pol, son Gouverneur, ayant entendu l'alarme d'un costé, s'en estoit fuy par l'autre. Lors que les Espagnols eurent assuré leur conquête, ils augmentèrent leur garnison dans la ville, brulèrent les environs, desatmerent les habitans & les pillèrent, le butin s'estant trouvé merveilleusement avantageux, non seulement pour les soldats, mais pour le chef aussi, parce qu'un peu auparavant le Roy y avoit envoyé son artillerie, & tous ses preparatifs de guerre. L'Archiduc donna avis de cet heureux succès à Philippe, l'avertissant en outre qu'Amiens estoit la principale ville de celles qu'autrefois les Ducs de Bourgogne avoient possédées sur la riviere de Somme, & que les François avoient ostées du depuis à une Princesse pupille de cette maison. Et qu'ainsi il falloit faire en sorte, que cette place regagnée par la guerre, fut soigneusement conservée, & même par la paix, si l'on en venoit à quelque accommodement. Mais en faisant cette proposition l'Archiduc ne disoit pas que toutes ces villes de la Somme avoient premièrement esté engagées, & en suite rachettées par les François : & que pour cette cause si l'on leur en avoit derechef attaché quelques unes par les armes, les ayant reconquises par les armes, ils avoient esté toute sorte de droit pour l'estranger. Au reste cette nouvelle perte d'Amiens, quoy que grande pour la France, ne laissa pas de luy apporter quelque fruit. Car la plupart des François, & même les plus attachez à la Religion Romaine, voyant que les habitans de cette ville estoient fort mal-traitez par l'Espagnol, se rendirent plus obeissans à leur Roy qu'ils n'avoient esté auparavant, & ne refuserent plus ses garnisons. D'autre part Henry se dépouillant pour un temps de toutes les esperances qu'il avoit eues de faire la paix avec l'Espagnol, s'attacha tellement à ses alliez, qu'il sembloit disposé à recevoir les conditions que les Anglois luy avoient offertes touchant la ville de Calais :

L'Archiduc donne avis à Philippe de cet heureux succès, & de l'importance de conserver soigneusement la ville.

1597.

*Henry assiege
la ville d'Amiens.*

*Le Marechal
de Biron attira
que la ville
d'Arras, mais
sans effet.*

*L'Entreprise
des Espagnols
contre l'isle de
Gravewart,
Or Stenwic,
avec pareil
succes.*

*Le Prince
Maurice ne
réussit pas plus
heureusement
dans le dessein
de Venlo.*

*Mort de Ma-
thias de Helt.*

mais cela n'empescha pas qu'il ne souffrist de longs travaux pour reparer une perte, qui luy estoit arrivée en un jour. Bien-tost apres que la ville d'Amiens eut esté prise, elle fut premierement investie par de la cavalerie Françoisé, & puis en suite assiegee par le Marechal de Biron; sous lequel les troupes s'augmenterent chaque jour jusqu'à ce que le Roy fut arrivé en personne devant la place: & cependant ce Marechal ayant esté convié de rendre la pareille aux Espagnols, il alla attaquer la ville d'Arras, par petard & par escalade: mais son entreprise n'eut point de succès; non plus que les embusches par luy préparées contre les villes de Cambray & de Dourlans.

Les Espagnols ne réussirent pas mieux dans le dessein qu'ils avoient formé contre l'Isle de Gravewart située sur la separation du Rhin: ny encore bien-tost apres en l'attaque de Stenwic. Mille fantassins & quatre cens chevaux s'estoient secrettement rendus devant cette derniere place par des chemins detournez: & sur la fin de la nuit apres avoir coupé les paluslades, ils taschoient à monter sur la terrasse: mais apres avoir accompagné leurs premiers efforts d'un profond silence, ils les continuerent avec un grand bruit causé par leurs cris, & par le son des tambours & des trompettes, afin que l'effroy de leur arrivée se redoublast parmy les tenebres, & en cet estat ils attaquoient les murailles par divers endroits: mais ceux qui gardoient la ville ne s'estant point troublez pour toutes ces choses assez frivoles, vinrent avec tant de courage faire teste aux assaillans, qu'il se trouva que leur grand bruit n'avoit servy qu'à faire accourir les gardes les plus éloignez. Et comme ils logeoient dans des huttes qu'on avoit basties aupres du rempart, quelques uns en l'estat où ils avoient sauté du lit, sans prendre le temps de se couvrir, commencerent à jeter quantité de pierres contre ceux qui montoient encore sur le rempart, tandis que les autres à demy armez perçoient à coups d'espée ceux qui estoient desja montez, ou bien repoussioient le reste à coups de mousquet, & les poursuivoient mesme apres les avoir repoussé. Il est vray que les assaillans ainsi mal-menez reprenoient quelquefois courage: mais à la fin ils furent contraints de ceder, & firent emporter, en se retirant, les corps de leurs compagnons; de pour qu'on ne s'apperceut de la grandeur de leur defeatte.

Environ ce mesme temps, comme si la fortune eut voulu se rendre egale pour les uns & pour les autres, le Prince Maurice estant party de Nimegue avec quelques troupes de cavalerie & d'infanterie, à dessein de surprendre Venlo, sans avoir voulu se donner aucun temps pour reposer en chemin, n'éprouva aucun bon succès dans son entreprise, quoy qu'elle eut esté tres-judicieusement concertée. Car il avoit mis ses soldats dans deux navires pour les faire monter contre la riviere: & lors qu'ils furent arrivez proche de la ville, ceux qui sortirent du premier vaisseau s'estoient desja rendus les maistres d'une porte apres en avoir defeat les gardes, par le moyen de l'intelligence qu'ils avoient avec deux des habitans: mais l'autre navire qui portoit cent soldats, ne pût s'avancer tant à cause du vent qui s'estoit diminué, que de quelques guez qui le retarderent. Cependant le jour estant survenu, les habitans accourus au bruit du tumulte, fermerent d'abbord la seconde porte, & bien-tost apres, comme leur nombre se fut augmenté, ils forcerent aisément les assaillans d'abandonner la premiere, parce qu'ils n'estoient pas plus de cinquante: mais cependant ceux-cy en se retirant assez à la haste, furent encore attaquez à coups de mousquet, par quelques nochers Liegeois qui vogoient de ce costé là. Mathias de Helt fut tué dans cette attaque:

que : où comme il s'efforçoit de donner pour la troisième fois des marques de sa valeur, il ne se signala pas moins qu'il avoit déjà fait auparavant à Breda, & à Nordam; Schalk, conducteur du navire, mourut aussi avec luy : & les autres avant esté pris, ils furent condamnés au supplice; le consentement des partis ayant introduit ce nouvel usage de droit, pour obvier à ces sortes de dangers. Un de ceux qui avoient livré la porte, usa d'un trait de hardiesse qui luy réussit : car s'estant mis à courir comme s'il eut pris part au commun effroy des habitans, il se sauva, sans estre connu, par une porte opposée à celle qu'on avoit assaillie. Les Confederez avoient aussi envoyé une flotte contre les costes de Flandre : mais les soldats s'en revinrent sans rien faire. Cependant le Duc de Bouillon avec peu de troupes ravageoit le Hainaut & les campagnes d'alentour : & quelques Cavaliers du Comte Maurice s'estant de plus en plus enhardis depuis leur victoire de Turnhout, s'écartèrent de leurs garnisons, les uns dans le Brabant, & les autres dans la Gueldre : mais en toutes ces deux Provinces, ils furent enveloppez & defaits par l'ennemy.

*Les Cavaliers
du Prince
Maurice sont
defaits.*

L'Esté se passa dans les Provinces Unies parmy ces legeres tentatives seulement : parce que l'Archiduc ne s'attachant qu'à conserver la conquête d'Amiens, les Confederez estoient bien aises de jouir de quelque repos : & negligant beaucoup d'occasions militaires, ils se contentoient d'assister leurs allies, & de n'estre point inquietez par leurs ennemis. Mais cependant, quelques discords domestiques leur faisoient de la peine, non pas sur le sujet de l'union; car elles avoient commencé à naistre long-temps auparavant : & c'est ce qui les rendoit plus dangereuses. La ville de Groningue, & les peuples qui habitent les campagnes circonvoisines entre la riviere d'Ems & celle de Lavie, conservant encore leurs anciennes haines qui s'estoient endurcies par la guerre, n'estoient pas faciles à reconcilier : parce que la ville s'opiniastroit à vouloir jouir des avantages que le Duc de Parme, lors qu'elle suivoit le party de Philippe, luy avoit adjugé; non pas par une loy perpetuelle, mais par une espece de jugement provisionnal. Au contraire les campagnars faisant passer chez eux pour une diminution de leur liberté toutes les correspondances qu'ils pourroient avoir avec cette ville, s'estoient retirez de son ancienne alliance, afin de traiter de leurs affaires separément. En effet il est veritable que les peuples de Frise aussi-bien que ceux d'Allemagne eurent autrefois leurs juridictions separées, en telle sorte qu'on ne les pouvoit obliger malgré eux à se joindre aux deliberations qui se faisoient pour le bien commun du pais. Toutefois ceux d'outre la riviere de Lavie, quoy qu'ils fussent divisez par bourgades comme les autres, se resolurent, pour trouver plus facilement des remedes contre les maux, qui les pourroient menacer soit au dehors soit au dedans de leur pais, d'unir leurs forces, par le moyen de quelques traittez, avec celles de la ville de Groningue, qui estoit de leur voisinage, & laquelle se trouvoit pour lors fleurissante non seulement par le commerce, mais aussi par la reputation de son equité dans les jugemens, les peuples voisins, pour gage de l'union qu'ils contractoient avec elle, luy deferebant volontairement beaucoup de puissance, tant sur la direction de leurs trafics, que sur la decision de leurs differens; ayant mesme accoustumé d'assigner leurs assemblées publiques dans cette ville. Mais ce qui avoit esté libre au commencement, devint necessaire sur la fin, & passa pour un nouveau droit; tant à cause du long usage, que par le moyen de plusieurs nouveaux traittez : de sorte que ce n'estoit pas pour une

*Difcorde des
habitans de
Groningue
et de ceux des en-
vironz.*

1597.

*Qui sont pe-
nités par arbi-
trés de la part
des Eftats.*

fois seule qu'il leur estoit arrivé aux uns & aux autres, de rompre les liens de leur amitié, de quelque façon qu'elle eut esté establie. Aussi est il vray que l'Espagnol avoit de tout temps mis son principal avantage à nourrir la discorde entre ses sujets, en ne decidablent jamais leurs differens; mais au contraire la force des Confederez consistoit en la concorde de tous leurs peuples. C'est pourquoy dans cette dernière dispute ils establirent incontinent des arbitres pour la terminer; premièrement au nombre de trois, & puis en suite, parce qu'il estoit arrivé que la sentence de ceux-cy avoir offensé les campagnars, ils choisirent neuf autres juges, dont le jugement fut ratifié par l'assemblée des nations. Il fut donc ordonné que des Estats composez tant du peuple de la ville, que de celui de la campagne, gouverneroient pour l'avenir en forme d'une seule Republique les deux corps differens de chaque party; en decidablent les choses de grande conséquence par des assemblées generales, & celle de moindre importance par des Deputez. Que ces Deputez auroient la direction des tributs publics, & l'administration des biens qui avoient autrefois appartenu au Prince & aux Ecclesiastiques; & que les voix se peseroient également, en sorte que les suffrages de la ville seroient les premiers, & non pas les superieurs. Toutefois il fut resolu, que ceux qui exerceroient la judicature dans la campagne (on les nomme Hovetmans) seroient élus par le Senar, suivant une coustume autrefois receüe par ceux du pais de Gueldre, que la maison d'Austriche avoit suivie du depuis; & que les Senateurs seroient choisis par les Estats. Pour ce qui concerne le trafic, on y apporta ce tempetament, que toutes les choses que la nature ou l'art auroient produites dans l'estendue du pais, ne pourroient estre transportées d'un lieu à un autre, qu'elles n'eussent auparavant esté exposées en vente à Groningue; & qu'on ne pourroit debiter d'autre bierre, que celle de la mesme ville. Ils nomment bierre de l'eau boüillie avec du froment; & c'est le breuvage le plus commun des peuples d'Alemagne: mais l'on exceptoit de ces deux ordonnances, la provision que chacun voudroit faire pour sa famille seulement: & quant aux marchandises estrangeres, on en laissoit une libre disposition. Cet accommodement contenoit encore plusieurs autres articles de cette espee, qui avoient esté debattus assez longtemps: mais comme le recit de toutes ces choses est au dessous de mon dessein, je n'en parleray pas davantage. Les Hollandois & les Zelandois nourrissoient aussi entre eux quelques matieres de dissension: & leurs differens estoient d'autant plus de consequence, que c'estoit principalement par le secours de ces deux Provinces, que la concorde des autres se maintenoit à l'avantage de la Republique. Leur dispute concernoit les taxes que l'on imposoit sur les marchandises, qui se transportoient dans les pais estrangers, ou dans ceux de l'ennemy: car chaque Province en faisoit recette non pas pour son utilité particuliere, mais pour l'utilité commune de l'union: & couchoit les sommes dans le cômte des subsides maritimes, qu'elle estoit obligée de fournir en son particulier, pour subvenir aux necessitez publiques. Mais les Zelandois alloient plus outre: car ils obligeoient les marchandises, qui se transportoient de Hollande par les Isles de leur Province, de payer la moitié du subsidie en Zelande: & parce que les Hollandois n'avoient pû s'opposer à cette exaction, l'usage en avoit esté confirmé entre les deux nations, par un accord qui devoit demeurer en sa force jusqu'à un certain temps. Mais enfin les Hollandois avoient renoncé à ce traitté, se fondant sur un edit des Estats Confederez, par lequel il estoit porté que le naulage se payeroit seule-

ment

*Dissension en-
tre les Hollan-
dois & Zelan-
dois touchant
les tributs.*

1597.

ment sur le lieu où les marchandises seroient chargées. Davantage, ils accusoient les Zelandois, de ce qu'estant commis à la recette des tributs, ils en diminuoient le revenu, & qu'en voulant demeurer les seuls arbitres des interets communs, ils faisoient en sorte que le trafic d'autrui tournoit à leur propre utilité, par une fraude qui chocquoit les loix de l'union des Provinces, & la fidelité qui luy estoit si necessaire. A quoy ceux-cy repliquoient pour se defendre ; que les Hollandois vouloient abuser de l'ordonnance des Estats, comme ils avoient fait autrefois du nom du Prince & du Senat, pour donner quelque pretexte aux effets de leur propre caprice : & dans cette nouvelle accusation il sembloit, que l'on voulust joindre plusieurs autres differens à ce premier. Mais outre cela les habitans de l'une & de l'autre Province ne manquoient pas reciproquement de louer leurs exploits de guerre, en blâmant la lascheté des autres, & mesme d'estaller dans leurs discours chacun de sa part leurs forces domestiques ; pour dire couvertement que si l'Union generale venoit à se rompre, ils seroient assez capables de se nourrir, & de se defendre en leur particulier sans l'assistance d'autrui. Mais sur tout, la colere de Zelandois s'estoit aigrie jusqu'à ce point, qu'ils ne vouloient plus porter leurs tributs à l'épargne de la Republique Confedérée : & desja les moindres Provinces commençoient à suivre ce pernicieux exemple ; lors qu'après beaucoup de difficultez on tomba enfin d'accord, que les Hollandois jouïroient de quelques commoditez particulieres, & que pour l'avenir il ne seroit plus permis de s'opposer aux ordonnances du Senat, ou des Estats Confederez. Cependant la Republique recevoit aussi chez elle chaque jour des deputations estrangeres, qui faisoient sonner d'un costé les loüanges de la paix, & representoient de l'autre les miseres de la guerre. Ce qui avoit esté concerté de la sorte par les intrigues des Espagnols ; non pour aucune esperance qu'ils eussent de faire la paix avec les Provinces Unies ; mais seulement pour les rendre odieuses lors qu'elles en auroient rejeté les propositions. Et sur tout Paul Diale, envoyé de la part du Roy de Pologne Sigismond, fut escouté avec une grande admiration, quoy que son discours ne fut pas fort agreable. Il faisoit sa harangue en Latin avec toute sorte de vehemence & de chaleur, & apres avoir inutilement debité beaucoup de choses touchant le devoir des sujets envers leurs Princes, il ne manqua pas de menacer les Confederez d'une ruine indubitable, où ils se verroient bien-tost enveloppez ayant en teste la puissance d'Austriche, s'ils ne confessoient promptement leur faute, pour tascher d'en obtenir un pardon, où le Roy son maistre leur offroit son entremise : il louoit aussi hautement la bonté, & la fidelité de Philippe ; parlant neantmoins en la presence des fils & des gendres du Prince d'Orange, & du Comte d'Egmont. Outre cela, il n'oublioit pas à se couvrir du nom Chrestien, & de l'ambition du Turc, lequel avoit accoustumé de se servir de nos discordes pour augmenter sa puissance, comme il pouvoit faire maintenant avec d'autant plus de facilité, que les peuples de Pologne voisins de ses Estats, avoient voulu depuis peu prevenir leurs craintes par la paix particuliere qu'ils avoient faite avec luy, & éloigner d'eux les occasions d'une guerre commune aux autres nations de l'Europe. Enfin il disoit que les Estats ne devoient pas ignorer, que le Roy de Pologne estoit joint de parenté avec celuy d'Espagne ; & que ce n'estoit estoit d'autant plus ferme, que sa cour se trouvoit toujours assiegée par les Iesuites. Les Estats respondirent modestement touchant la justice de leur party, & le danger qu'ils trouvoient à faire la paix ; se plaignant apres

On trouva enfin d'accord.

Harangue servie de l'Arm. bastideur de Pologne.

Reponste modeste des Estats.

1597.

*Le Polonois re-
pliqua avec
beaucoup de
fierté.
Mocasse & ge-
neraen repon-
se des Estats.*

*Wassé des
Estats vers
l'Empereur,
qui demandoit
un passe-port à
la Republique
Confederée.*

*Les Ambassa-
deurs de Dan-
nemarc que
traictois de la
paix avec les
Confederés.*

tout de ce que l'ambition demesutée de Philippe estoit cause que ses armes se portoient avec plus d'ardeur contre les Chrestiens, que contre le Turc mesme : & soutenant que Sigismond devoit preferer cette consideration à toutes ses alliances domestiques. Mais estant arrivé, que malgré ces raisons le Polonois repliqua avec beaucoup de fierté, comme s'il eut voulu rompre tout commerce avec les Provinces Vnies; ceux qui conféroient avec luy tesmoignerent dans leurs reparties, que si l'on en venoit jusqu'à violer les droits de la courtoise, & de la bonne intelligence, les Hollandois se passeroient peut-estre mieux des bleds de Pologne, que les Polonois de l'argent de Hollande. L'Empereur avec les Princes, & les principales villes d'Alemagne, avoit aussi demandé passe-port à la Republique Confederée, pour une deputation solemnelle : mais les Estats s'en estoient excusés; tenant pour suspectes toutes les entreprises, qui s'appuyoient sur une telle autorité : c'est pourquoy les puissances d'Alemagne envoyèrent en Hollande de secondes lettres, dont Charles Nutsel estoit le porteur : & par lesquelles on demandoit aux Confederés si c'estoit là le respect qu'ils portoient aux anciennes alliances d'Alemagne? Si c'estoit de la sorte qu'ils avoient resolu de reconnoistre tant de bien-faits qu'ils en avoient autrefois receus? & s'il estoit juste enfin de refuser à des amis ce que toutes les autres nations accorderoient à leurs ennemis mesmes? Ces lettres portoient aussi que les Deputez qui seroient envoyez en Hollande, ne seroient pas seulement chargez de la negociation de la paix, quoy que neantmoins si l'occasion se presentoit de la faire, on eut resolu d'employer toutes sortes de soins à la rendre seure & fidelle; mais que davantage ils auroient ordre de traiter de plusieurs autres affaires de consequence; dont la conclusion ne seroit pas moins utile aux Provinces Vnies qu'aux Alemans: & Nutsel donnoit à entendre que ce dernier point concernoit le reestablisement des anciennes alliances entre les peuples. A toutes ces choses on joignoit aussi les menaces : & que jamais personne ne s'estoit moqué impunément de la Majesté Imperiale. Les Estats, par leur réponse pleine de soumissions, tesmoignerent que pour l'honneur de l'Alemagne, & dans le respect qu'ils portoient à ses Puissances, ils se croyoient obligez de les avertir qu'elles ne se devoient pas donner la peine d'envoyer une Ambassade qui seroit inutile, pour ce qui concernoit la paix : & que pour le surplus, la Republique n'estimoit pas que personne pût mieux sçavoir qu'elle ce qui luy estoit expedient. Arnold Wittfeld President du royaume de Dannemarc, & Christian Barnicaw, vinrent aussi en Hollande : mais un peu plus tard que les autres. Et comme leur Prince eut moins envoyé ces Deputez de son bon gré, que parce qu'il n'avoit pû refuser cette satisfaction au Roy d'Espagne, il declaroit par eux d'abbord, que nourrissant une amitié contractée dès le vivant de son Pere avec les Princes de Nassau, & les peuples des Ptovinces Vnies, & faisant mesme profession ainsi qu'eux d'une Religion pure & entiete, il n'avoit pas resolu d'exiger ny des uns ny des autres aucune chose, qui leur pût estre prejudiciable : mais parce qu'il reconnoissoit que dans la concorde Dieu estoit servy avec bien plus de sincérité, que parmy les hazards de la guerre, & que pareillement la fortune publique, & celle des particuliers se maintenoient avec bien plus d'assurance, il se promettoit qu'en taschant de les porter à la paix, son conseil ne leur seroit pas desagreceable.

Les Estats s'estant resolus de faire réponses à tant d'exhortations à la concorde qu'elles avoit receuës tout à la fois, conceurent leurs lettres en un mesme

mesme sens; quoy que les paroles en fussent differentes : & neantmoins ils employeroient un peu plus de soin à respondre au Roy de Dannemarc. Mais comme j'ay deja assez de fois touché les raisons dont ils avoient accoustumé de se servir, je m'en vay les repassét le plus brevement qu'il me sera possible : de crainte que comme ce ne fut pas sans un travail d'esprit bien-dégoustant, qu'ils se virent obligez à entendre, & à dire si souvent les mesmes choses, il n'arrive aussi que ceux qui liront cette histoire, ne tombent dans un pareil dégoust. Ils disoient en premier lieu, que non seulement par l'alliance qu'ils avoient contractée avec la France & l'Angleterre, mais encore en consideration des admirables vertus du Prince Maurice, ils s'estoient obligez à ne pouvoir donner ny recevoir en leur particulier : mais que comme ce leur estoit une chose defenduë, ils croyoient aussi qu'elle leur seroit dommageable : parce qu'il est certain que toute negotiation de paix, quoy qu'inutile, rend les hommes plus mols à faire la guerre : & que mesme parmy des villes libres & unies en un corps de Republique, cette esperance fait naistre des dissensions. Et sur ce point ils employoient des lettres escriptes par Guillaume Clement à l'Ambassadeur d'Espagne pres de l'Empereur, que l'on avoit surprises; & qui faisoient voir que les Espagnols avoient eu cette visée en proposant un accommodement, & celle de rendre les Confederez odieux aux peuples d'Alemagne, par le blâme d'avoir refuse la paix. Ils adjoûtoient à cela l'exemple des negotiations de Breda, de Gand, & de Cologne; lesquelles n'avoient servy à autre choses qu'à faire reüssir les embusches qu'on avoit auparavant dressées contre la Flandre & le Brabant. Apres quoy ils ne se promettoient plus de paix ny fidelle ny assurée de la part des Espagnols : que s'ils en devoient attendre quelqu'une, c'estoit de Dieu principalement, puis qu'il est le souverain arbitre des succès de la guerre, & peut estre encor de la part de tous les Belges, s'ils vouloient s'unir avec eux. Ils alleguoient aussi beaucoup de raisons pour justifier l'équité de leur cause : & representoient premierement avec quelle repugnance, & par quelle necessité ils s'estoient portez à des choses, qui ne leur permettoient plus de se fier à aucun accord. Ils disoient encore que tous les Princes voisins avoient interest d'empescher, que le Roy d'Espagne ne fut delivré du fardeau des guerres qu'il avoit à soutenir contre les Confederez, & qu'il n'accreust sa puissance de la reduction de tant de Provinces, veu que s'il parvenoit jamais à cet avantage, il pourroit tousjours avoir cent mille hommes en armes, pour opprimer tantost les uns, tantost les autres. Que c'estoit une maxime commune en la bouche des Espagnols, qu'il falloit vaincre les heretiques par le sang des heretiques mesmes : & que le sentiment de Philippe aussi-bien que celuy du Pape, ne comprenoit pas moins sous ce nom d'heretiques les sectateurs de la Confession d'Augsbourg, que de cette Religion qu'on appelle Reformée.

Le nom de Republique n'est pas moins odieux aujourd'huy, que le fut autrefois celuy de Roy, lors que le peuple Romain estoit dans sa premiere puissance : neantmoins la Republique Confederée avoit icy à faire à des peuples, qui veritablement admettent les Principautez; mais en sorte qu'elles approchent beaucoup de la liberté; puis qu'elles s'obtiennent plustost par election, que par naissance; suivant une coustume que les Polonnois pratiquent expressement, & de laquelle les Alemans & les Danois retiennent encore quelque image; c'est pourquoy les Estats parloient du gouvernement de leur Republique en ces termes : les Belges, disoient ils, n'ont jamais

1597.

Les Effets rendent les raisons au Roy de Dannemarc, touchant le refus de la paix.

1597.

jamais servy : mais leur Principauté a tousjours esté sujette aux loix. Et leurs ancestres ayant commis à la garde des loix ceux qui par leur vertu se faisoient juger capables de ce soin, l'affection du peuple, que ceux-cy acquirent en le gouvernant avec justice, passa des peres jusques aux enfans : en sorte neantmoins que la puissance des Princes ne fut jamais absolue ; car elle estoit reserrée sous de certaines conditions. Ce qui fut cause que l'on s'abstint d'accorder aux Princes le nom de Rois : & que la fidelité entre les Princes & le peuple demeura tousjours reciproque, jusques à Philippe : lequel en tenversant les ordres de la justice, & en exigeant des triburs qu'on ne luy avoit pas accordez, non seulement viola la foy qu'il avoit jurée, mais méprisa contre tout droit divin & humain le sacré privilege des Ambassadeurs, & enflanganta toutes les Provinces par le carnage d'une infinité de personnes innocentes. Or comme la nature a ordonné à tous les animaux de defendre leur vie, nous entreprismes la defense de la nostre : non point confusement ny par une licence dereglée, mais sous la conduite du Prince d'Orange. Cependant nous employâmes de longues supplications, & recherchâmes mesmes l'entremise des Rois pour adoucir l'esprit de Philippe : toutefois quand nous eûmes reconnu, que sous des apparences de paix on cachoit la discorde & la vengeance, alors, par une voye que les peuples mesmes qui vivent encore aujourd'huy sous des Rois, ont allez souvent suivie, nous osâmes la Principauté à celuy dont toutes les actions estoient contraires au devoir d'un Prince ; & nous ne fîmes rien en cela qu'apres en avoir deduir les raisons par un decret public, & qui vint à la connoissance de tout le monde. En suite de quoy quelques uns de nous ayant esté d'avis d'elire pour nouveau Prince le frere du Roy de France, & les autres de choisir le Prince d'Orange, nous nous arrestâmes à ce dernier, & il nous gouverna tousjours, jusqu'à ce que l'attentat des Espagnols l'eut mis hors du monde. Apres sa mort la succession du gouvernement a esté deferée au Prince Maurice son fils, lequel nous voyons aujourd'huy sous l'assistance des Couronnes alliées de nostre Republique, en estendre les frontieres par la prosperité de ses armes. J'ay creu devoir rapporter toutes ces choses, parce que pour lors les Estats jugeoient qu'il estoit expedient, en la posture où se trouvoient les affaires de la Republique, qu'elle se fît connoistre sous cette reputation parmy les nations estrangeres.

Mais cependant les Confederez ne se contentoient pas de rejeter la negotiation de paix proposée en faveur de Philippe : mais ils incitoient eux mesmes aux armes les autres Puissances souveraines, leur representant l'avidité de celle d'Espagne, & la facilité qu'elle avoit de nuire à tous ses voisins : quoy qu'à dire le vray, cette accusation n'eut desja esté que trop rebattuë, estant commune à toutes les grandes Monarchies. Toutefois pour la prouver, outre les exemples manifestes, que la France & l'Angleterre pouvoient fournir, on en faisoit encore remarquer un tesmoignage, dans les pretensions que l'Archiduc avoit depuis peu mises en avant contre plusieurs villes d'Allemagne. Et pour faire aussi connoistre ce qu'on devoit attendre de la politique de Philippe touchant la Religion, on employoit la relation de ce qui s'estoit passé depuis peu dans le Brabant : elle estoit telle. Anne de Hove, fille qui gaignoit sa vie dans la condition de servante, avoir esté mise en prison avec les sœurs Rampardes qu'elle servoit, parce qu'elles estoient toutes soupçonnées d'avoir des sentimens contraires aux decrets des Pontifes Romains. Mais comme il arriva que les maistresses se laisserent vaincre ou par

Anne de Hove, soupçonnée d'avoir des sentimens contraires à l'Eglise Romaine, fut enfermée toute vive à Bruxelles.

les

les menaces, ou par les prieres de leurs amis, ou bien enfin par les appas de la vie, dont les hommes mêmes les plus courageux sont charmez, elles consentirent en avoiant leur ignorance à demander leur grace, qui fut accor-
dée. Cependant, Anne ne se laissoit point ébranler, mais elle protestoit
tousjours avec des paroles modestes, que quoy que son sexe & la condition
l'eussent mise au rang du vulgaire, neantmoins elle croyoit que ses senti-
mens estoient justes, ou que pour le moins s'ils ne l'estoient pas, & qu'on la
jugast coupable de quelque erreur, on devoit la luy pardonner, Dieu seul
s'en estant réservé la punition, afin que les hommes dontez par la crainte, ne
se resolussent pas à trahir leur conscience, & à mentir, même en disant la
verité. Les Senateurs ayant demandé Conseil à l'Archiduc, pour sçavoir
s'ils devoient prononcer leur jugement, il respondit, à ce que l'on tient, qu'il
falloit suivre les loix. Anne fut donc enterrée vive dans la ville de Bruxel-
le; mais ce qui doit sembler surprenant, c'est qu'un supplice si cruel & si tri-
ste pour ceux qui en furent les témoins, plût à ceux qui en avoient esté les au-
teurs; neantmoins il est croyable qu'à la fin ils eurent tout sujet de s'en re-
pentir. Mais cette fille estant sur le point de descendre dans la fosse qu'on
luy avoit creusée, & se trouvant entre la mort & le pardon, que les Prestres
luy propoisoient, vid choir sans s'effrayer la terre, qui la devoit ensevelir, &
sans dire ny faire autre chose que de prier Dieu. Cette constance remar-
quée en une femme, recut de tous les Belges de grandes loüanges, accom-
pagnées d'une grande compassion; la nouveauté de cette aventure en avant
accru la renommée; quoy qu'autrefois le carnage de plusieurs milliers de
personnes fut incontinent oublié, apres le premier recit qu'on en avoit fait.
Et cela fut cause du depuis, que quand ces sortes de crimes se presenterent,
l'Archiduc se contenta de les reprimer par des menaces, ou pour le moins
par des chastimens plus secrets; sur tout quand on se montroit trop ardent
& trop opiniastre. Mais cependant les Confederez ne laisserent pas passer
cette occasion de le rendre odieux, & d'inciter à la vengeance tous ceux qui
s'interessioient pour la liberté de la Religion. Ils n'oublierent pas non plus
par leurs lettres à remercier les Couronnes du soin qu'elles le donnoient
pour leur procurer le repos: & même ils les supplierent chacune à part
d'avoir leurs interets pour recommandez. Les Ambassadeurs furent logez
& traittez aux despens du public, & leur depart fut accompagné de presens.
Par les lettres que les Estats escrivirent aux citez d'Alemagne, ils excusent
les courses que leurs gens avoient faites dans quelques campagnes voisines:
& taschoient d'en diminuer le blâme tant par la comparaison des desordres
causez par l'ennemy, qu'en rejetant toutes choses sur la nécessité de la guer-
re, à laquelle il seroit facile de remedier en éloignant l'Espagnol; dont l'in-
solence ayant occupé en divers temps plusieurs places d'Alemagne, les Con-
federez qui s'en estoient souvent plaints aux Alemans, avoient véritable-
ment esté escoutez, mais non pas secourus: ce qui les obligeoit encore à
mettre toute leur esperance en leurs seules armes; mais en sorte que pour
l'avenir elles n'apporteroient plus aucun dommage aux peuples qui vivoient
dans la neutralité: veu que la Republique avoit depuis peu rehaussé la paye
de sa soldatesque, afin qu'il y eut lieu de la faire vivre avec une plus grande
discipline.

*Les Confede-
rez excusent
les courses, que
leurs gens a-
voient faites
dans quelques
terres voisines.*

Les Danois avoient demandé séparément à la Republique, qu'une guer-
re, où ils n'avoient aucun interet, ne leur apportast aucun dommage, & ne
les privast point du commerce qu'ils avoient avec les Espagnols: toutefois

1597.

*Elisabeth ne
voulait permet-
tre aux Am-
bassadeurs des
Rois de Pologne
& de Danne-
marque, na-
turelles commer-
ces des armes
avec les Espa-
gnols ;*

*Ce qu'accor-
dant les Eflais.*

la Reine d'Angleterre avoit desja refusé ce point, tant au Roy de Dannemarc qu'à celui de Pologne, lesquels luy avoient envoyé les mesmes Ambassadeurs qu'aux Confederez. Et quoy qu'en conferant avec cette Princesse, ces Ambassadeurs luy eussent allegue, que l'intention de la nature avoit esté telle, que les mers, & leurs commerces fussent ouverts à toutes les nations, Elisabeth avoit respondu, qu'il n'y avoit rien de si conforme aux loix de la nature, & au droit des gens, que d'éloigner de soy toute occasion de danger ; & qu'une personne prudente ne doit jamais permettre qu'on preste aucun secours à ceux qui travaillent à sa perte. C'est pourquoy non seulement la Reine ne vouloit pas permettre à ces deux Couronnes le commerce des armes avec l'Espagnol, mais elle interdisoit encore celui des convois : soutenant que suivant l'ordre de la guerre, il est permis de domter son ennemy par la faim mesme ; pour l'obliger à la recherche de la paix. Et elle confirmoit l'équité de son sentiment tant par un ancien traité des Anglois avec les villes Anseatiques, que par l'exemple des autres Princes ; se moquant de Paul Diale, en ce que dans l'insolence de son procedé il avoit plustost fait l'office d'un Heraut qui vient denoncer la guerre, que d'un Ambassadeur qui vient negotier la paix. Elle ne pardonnoit pas mesme à Sigismond, disant qu'il ignoroit encore les coustumes des Rois ; tant parce qu'il estoit trop jeune, que parce qu'il ne regnoit qu'à la faveur d'une election : que son pere & son ayeul, lors qu'ils estoient en guerre contre les Moscovites, avoient bien traité d'une autre sorte avec l'Angleterre : & qu'enfin c'estoit donc ainsi que luy mesme tesmoignoît sa reconnoissance à Elisabeth, laquelle par l'entremise de ses Ambassadeurs avoit preservé la Suede de la guerre des Moscovites, & la Pologne de celle des Tures. Neantmoins apres tout, la Republique Confederee ne voulant pas establir des loix plus rigoureuses pour autrui, que pour elle mesme, n'empeschoit point que les autres nations, sous un droit egal à celui des Provinces Vnies, n'exercassent toute sorte de commerce maritime, soit en occident, soit sur les rivages d'Espagne.

Pendant cette mesme année, on forma quelques entreprises de guerre sur mer, accompagnées d'une grande conduite dans leurs commencemens, mais une infinité d'incertitudes en rendirent le succès inutile. Car les Anglois, se fondant sur la prosperité qu'ils avoient auparavant esprouvée dans leur tentative contre Calis, se promettoient derechef de ruiner les nouveaux preparatifs de leur ennemy dans ses ports mesmes : & de s'emparer des Isles Açores, pour y attendre & surprendre ces riches navires qui reviennent des Indes. Dans cette esperance la Reine avoit premierement fourni seize puissans navires, entre lesquels il s'en trouvoit deux, que l'on avoit pris à Calis : & les Confederez en fournissoient vingt de leur part sous la conduite de Warmond. Outre ces grands vaisseaux on en contoit encore soixante un peu moindres, qui conduisoient les munitions & les gens de guerre : car il est vray que dans cette expedition, on faisoit porter des canons de batterie pour forcer les places, & six mille hommes pour descendre à terre : quoy que l'on eut appris que les Espagnols tenoient de l'infanterie preste sur leurs rivages. Le commandement general & sur les gens de guerre & sur les navires, fut donné au Comte d'Essex ; pour éviter les difficultez que la discorde des commandans avoit depuis peu causées. Au mois de Juillet la flotte estant sortie du port, elle eut au commencement les ondes favorables, & le vent du Nord enfla doucement les voiles : mais bien-tost apres la force de ce vent s'estant accruë, & principalement lors que les navires furent

1597.

*Issui mal-
heureux de la
flotte du
Comte d'Es-
sex.*

furent en haute mer à l'opposite des rivages de Galice, le Ciel & l'Océan commencèrent, à estre troublez par le vent du Midy; lequel se meslant parmy une horrible tempeste, apporta tout à la fois de la diversité dans la route des navires & dans le dessein des commandans: car quelques uns d'eux dont les vaisseaux estoient plus legers que les autres, talchoient de biaiser leur course vers l'Espagne qu'ils voyoient devant leurs yeux, & plusieurs autres s'ennuyant de souffrir le travail de la mer, & de se voir exposez à tant de perils, s'abandonnoient à la mercy du vent, afin qu'il les remenast plustost en Angleterre. Mais quoy-que le navire du Comte d'Essex eust les mats rompus, que les jointures commençassent à s'enr'ouvrir, & qu'enfin on eut bien de la peine à vider les ondes qui s'y jettoient, le Comte s'efforçoit encore de poursuivre sa route malgré la tempeste. Mais l'on ne pouvoit presque rien voir à cause de l'obscurité des nuës; ny rien entendre, tant à cause des cris de plusieurs qui perdoient courage, qu'à cause du heurt des vagues, & des éclats du tonnerre: joint que la crainte avoit fait cesser le devoir des nochers, & le respect du commandement. C'est pourquoy le Comte se laissa vaincre enfin à l'advis des autres chefs qui se trouvoient en sa compagnie: & quoy que leurs navires fussent tout entrebaillez de crevasses, & si remplis d'eaux, qu'on avoit bien de la peine à les espuiser, il les ramena neantmoins sans en perdre aucun jusqu'en Angleterre; où il se rendit le dixiesme jour d'apres son depart. Mais tandis qu'ils attendoient le reste de leur flotte, & que les vents contraires les retenoient dans le port, la disette des vivres & les maladies qui commençoient à les attaquer, les forcerent de congédier les navires de charge & la soldatesque; à la reserve d'un vieux regiment, que François Veré avoit amené de Hollande: parce qu'il estoit composé de soldats pleins d'experience pour la guerre. Ainsi la diminution des troupes du Comte diminua ses esperances: & sans se proposer de là en avant de porter ses armes sur les terres ennemis, il se resolut seulement d'aller aux environs des Isles Açotes, pour deffaire la flotte qui retournoit des Indes.

Mais de nouvelles tempestes ayant derechef entamé ou écarté les navires Anglois, le Comte apres avoir long-temps couru sur les mers, & pillé quelques Isles en passant, s'égara bien-tost aptes par la faute de ses guides: tandis que Ralegue, qui avoit assez de peine à suivre les ordres du Capitaine General, prit une route differente. Cependant la flotte Espagne chargée de beaucoup de richesses, arrive au port d'Angra derriere l'Isle de Terceire, qui est la principale des Açores: les Anglois estant arrestez par les vents qui repoussent leurs vaisseaux, & par les pointes des rochers qui s'avancoient la dans mer. Toutefois trois navires Espagnols qui s'estoient separez des autres, furent enfoncez ou pillez: mais il survint un infame différent entre les Anglois & les Hollandois: parce que ceux-cy se plaignoient qu'apres avoir pris un navire s'estant mis à la poursuite d'un autre, Ralegue chef d'une esquadre Angloise, leur avoit osté le premier de haute lurre & par violence. Sur cette même route les Anglois mirent le feu à quelques petites villes non fortifiées: & une caraque venant des Indes fut aussi brulée par les siens mêmes; de peur qu'elle ne tombast entre les mains des ennemis. Enfin les chefs Anglois apres avoir veu leurs esperances trompées, considerant que l'hyver commençoit à se rendre contraire à la navigation, revinrent en Angleterre, où ils furent raillez par leurs envieux: & comme dès auparavant leur voyage il y avoit aussi eu de la jalousie entre eux

1597.

même, ils devinrent ennemis. Neantmoins pour se defendre du blâme qu'on donnoit à tous ces mauvais succès, ils se preserterent avec quelle justesse ils avoient formé leur entreprisse, & avec quel courage ils avoient tâché de l'exécuter : les sages n'estant pas garents de la fortune, & n'y ayant point d'homme raisonnable qui exige d'eux cette condition.

Martin de Padille, accusé de plus grand malheur,

est demis de sa charge.

Les premiers navires Hollandois retournent des Indes.

Leur récit touchant l'in-de & ses peuples.

Le malheur traitta encore plus rudement Martin de Padille, qu'on avoit envoyé contre l'Angleterre avec des ordres pareils à ceux qu'il avoit eus quelque temps auparavant. Il conduisoit cent & huit navires, qui portoient huit mil hommes de guerre : & il s'estoit beaucoup avancé, lorsque de furieuses tempestes, excitées par le vent du Nort, submergerent trois galions & six autres navires de sa flotte, avec une grande perte d'hommes & d'argent. Padille estant retourné en Espagne, fut demis de sa charge d'Admiral; soit qu'on l'estimast coupable pour quelque imprudence qu'il eust témoignée, ou pour la mauvaise fortune qui avoit desja plusieurs fois accompagnée ses entreprises : & l'on luy donna pour successeur Diego Brocasso.

Pendant ce même Esté quatre navires Hollandois, qui avoient entrepris la navigation des Indes le troisiéme Printemps d'auparavant, furent les premiers qu'on vid de retour de ce long voyage. Et la joye de leur patrie ne se montra pas plus grande que son admiration, quand on leur entendoit raconter que dans l'Isle de Madagascar, laquelle se decouvre quand on cingle de l'Afrique vers l'Orient, les peuples circoncis & couverts à l'entour des parties honteuses, avoient le reste du corps tout decouvert : & quand on apprenoit de quelle façon ils connoissoient & ignoient Dieu : quel estoit le grand pouvoir que les mauvais anges s'attribuoient en ces païs là : que les habitans ne se discernoient point les uns des autres par des noms : que le temps même & les saisons n'y estoient point distinguées : & qu'en fin ces nations estoient tellement ignorantes de nos coustumes, que pour une simple cuillier d'estain ils donnoient un bœuf en échange. Ces voyageurs racontotent encore, combien parmy tant de perils la sedition de leurs nochers avoit esté dangereuse : l'infidelle humeur de ces barbares, que les Portugais avoient suborné en divers lieux, & principalement en l'Isle de Iava ; afin que sous une apparence de paix, les Hollandois fussent esgorgez & pillés : ce qui avoit esté cause de retarder ceux-cy, & de les engager à quelques combats : mais dans ces occasions il y avoit aussi eu de la faute des Confederez ; parce que les peres ou les parens d'une bonne partie de ceux qui avoient fait ce voyage, les y ayant envoyez comme des gens que leurs debtes ou leurs mauvaises mœurs bannissoient de leur patrie, ceux-cy avoient apporté leurs imperfections & leurs vices avec eux : car la stupidité de quelques uns avoir esté si grande, que parmy ces peuples soupçonneux ils n'avoient point fait de scrupule de sonder la profondeur du port de Bantam : que cette Isle de Iava est presque egale à l'Angleterre ; & que ceux qui en ont fait le tout par le moyen de la navigation, ont esprouvé que ce n'est point une partie de la terre-ferme du midy, comme quelques uns s'estoient persuadés. Qu'elle a plusieurs Roys ; & qu'une partie des peuples adorent les faux dieux, suivant la tradition de leurs Ancestres ; l'autre partie ayant depuis peu embrassé la croyance des Mahometans. Ils avoient aussi veu l'Isle de Sumatra, qui est plus grande que Iava, & plus petite que celle de Baly : & en s'en retournant ils avoient encore rencontré une autre que l'on nomme de S. Helene ; laquelle est fertile en plusieurs biens, mais sans culture des hommes.

Ce

Ce fut en ce temps là que les Hollandois commencerent le traffic des espiceries, & de ces autres sortes de biens que les pais chauds produisent. Autrefois les Venitiens, par la voye de l'Egypte, exerçoient les mesmes commerces, qui leur apportoit beaucoup de gain : mais depuis cent ans les Portugais se les sont appropriez, tant patce qu'ils ont les premiers decouvert cet Ocean, qu'à cause du don qui leur a esté fait par le Pape. Cette premiere navigation achevée par les Hollandois parmy beaucoup de difficultez, avant neantmoins esté exemte de perte pour eux, leur laissa une esperance de gain pour l'avenir : & convia non seulement plusieurs habitans de Hollande & de Zelande, mais aussi plusieurs bannis du Brabant, à entreprendre le mesme voyage avec un plus grand nombre de navires.

1597.

Les Hollandois commencent le trafic des espiceries.

Le siege d'Amiens avoit continué depuis le Printemps pendant plusieurs mois : & le Roy quoy que son armée fust assez considerable, puis qu'il n'avoit pas moins de quatorze mil hommes : neantmoins se montrant mesnager du sang des siens, & peu avide de celuy des autres, il fortifia son camp tant contre les forties des assiegez, que contre le secours qui leur pouvoit arriver de dehors : apres quoy, il tascha premierement de se servir d'une intelligence qu'il avoit pratiquée avec quelques uns des habitans ; & puis quand elle eut esté decouverte, il se resolut de combler les fosses, & de minet les remparts, quoy que ses soldats fussent peu experimentez en ces sortes d'entreprises, qui estoient plustost de longue haleine que sanglantes. Mais d'autrepart les assiegez ne manquoient ny de courage ny de dexterité, pour gagner tousjours le temps sous l'esperance qu'ils avoient d'estre secourus. Ils chasserent de la ville pres de trois mille habitans qui leur estoient suspects ; & apres avoir receu un renfort de quelque

Continuation du siege d'Amiens.

cavalerie qui s'y jetta, quoy qu'ils fussent affligez de la peste, ils ne laissoient pas de faire souvent des forties ; par le moyen desquelles il se livra, proche des murailles mesmes, plusieurs combats, dont les succès emporterent beaucoup de personnes remarquables de chaque party ; & entre les autres Portocarrero, lequel avoit esté l'auteur de la surprise d'Amiens. Les assiegez firent aussi une ecluse, par le moyen de laquelle ils respandirent les eaux de la Somme dans le camp ennemy : mais apres qu'on eut souvent repoussé ceux qui taschoient d'entrer dans la ville pour fortifier la garnison ; l'Archiduc mesme vint à son secours vers la fin de l'Autonne, avec toutes les troupes vieilles & nouvelles qu'il avoit pû assembler : ayant mesme selon l'ancienne coustume du pais, convoqué l'arriereban de la noblesse ; laquelle marchoit en fort bel ordre, tant cavalerie qu'infanterie. Toutefois cerre venuë fit plus de bruit qu'elle n'apporta d'esperance aux assiegez, quand ils virent qu'il estoit impossible de forcer les retranchemens du camp ennemy, & que les François plus retenus que de coustume, ne se vouloient pas hazarder à une bataille. Il est vray qu'il se fit quelques escarmouches, mais elles n'apporterent aucun avantage, ny aucune perte considerable. Cependant la Picardie que la guerre avoit ruinée, commençoit à joindre les maladies à la disette ; ce qui obligea l'Archiduc de se retirer, estant luy mesme malade du regret que luy causoit la perte de la ville d'Amiens ; laquelle, apres une treve de huit jours finie, fut remise sous l'obeissance du Roy, ainsi qu'il avoit esté accordé, au cas que pendant ce temps il n'entraist point dans la place un secours de plus de mil hommes. Apres cet exploit le Roy ne poursuivit pas davantage la pointe de ses bons succès contre Doullans ; parce que la crainte de l'hyver, & la necessité des vivres l'empe-

Portocarrero tué.

L'Archiduc se retire.

La ville rendue au Roy.

1597.

*L'Archiduc
envoya une
partie de ses
troupes pour
fermer les pas-
sages d'Osten-
de.*

schèrent d'assiéger cette place. Mais l'Archiduc, à la prière des Flamens, envoya une partie de ses troupes pour fermer les passages d'Ostende par le moyen de quelques forts : car ayant fait reconnoître cette place, l'advis qu'on luy donnoit du bon estat de ses fortifications tant du costé de la mer que de la terre, & la connoissance qu'il avoit luy même de sa propre foiblesse, ne luy permettoient pas encore d'y former un siege. Mais pour le moins on ressera un peu la liberté des courses d'Edouard Norris Gouverneur de la place, qui ravageoit impunement toute la campagne, & qui s'estoit depuis peu rendu plus redoutable que jamais; parce qu'ayant rencontré Alvare d'Agilare Gouverneur de Dunquerque, chargé de butin, il l'avoit emmené prisonnier avec sa proye.

L'ay trouvé à propos de coucher tout d'une suite ce qui se passa en ces quartiers jusqu'à la fin de l'année, afin de raconter à part les exploits que les Confederez entreprirent en mesme temps; parce qu'ils n'ont point de liaison avec ces autres. Car les chefs des Provinces Unies s'estoient reposez jusques bien avant dans l'Esté; tandis que l'argent de la Republique estoit en France, & ses troupes en Angleterre : & ils attendoient qu'il arrivast quelque changement dans les affaires, ou quelque sedition chez les ennemis. Mais lors qu'ils virent que l'Archiduc avoit emmené ses forces au secours d'Amiens, ils creurent qu'il se presentoit pour eux une occasion d'entreprendre quelque chose : & parce qu'ils estoient incertains de quel costé ils devoient porter leurs armes, les intentions de chaque province estant différentes, on laissa la decision de ce point, tant au Prince Maurice qu'au Comte Guillaume de Nassau & au Senat. Ceux-cy donc furent d'advis de chasser les garnisons des Espagnols de quelque peu de places qu'ils tenoient encote dans la Province d'Over-Issel, desquelles le Comte Frederic de Herembertg avoit le gouvernement : & cela fut concerté de la sorte, afin que la guerre demeurant enfermée entre le Rhin, toutes les campagnes qui sont au delà de ce fleuve, demeurassent exemptes des contributions qu'elles payoient aux ennemis. Mais pour travailler à cette entreprise avec plus de seureté, on jugea qu'il falloit premierement se saisir des postes du Rhin, par lesquels l'Espagnol pouvoit passer : parce que les Confederez n'avoient pas maintenant chez eux des forces egales aux siennes; & qu'il estoit à craindre que l'Archiduc ne quittast sa premiere resolution pour rebrousser en deça. Joint que ce premier projet des Confederéz promettoit un nouvel eclat à leur reputation; pouvant aussi servir à la defense de leurs frontieres; & même à tendre libre le passage des convois en Allemagne, que les ennemis tenoient si bien ferme, que cela n'apportoit pas peu de dommage au traffic; parce qu'on ne pouvoit distribuer par les rivières les marchandises qui venoient de la mer, ny en renvoyer d'autres à la place. Ce fut en ce temps là, que Henry Frederic, qui estoit sur sa quatorzième année, apres avoir jusques à cet age suivy les premiers vestiges de l'estude des bonnes lettres, dans l'Univerité de Leyden, en fut retiré pour faire son apprentissage dans le mestier de la guerre. En sa presence, & en la compagnie de plusieurs de sa maison, le Prince Maurice & les autres chefs ayant tenu le Conseil fort secrettement, de peur que l'ennemy ne vint à reconnoître de quel costé il autoit à se defendre, ils prirent tous leur marche vers Gravewart : & sept mil fantassins & douze cens chevaux ayant esté conduits en diligence vers le mesme endroit, passerent la riviere du Rhin avec des pontons, & celle du Vahal avec un pont de batteaux, traînant aussi

*Les Confede-
rez chassent
les garnisons
Espagnoles du
pays d'Over-
issel.*

*Henry Frede-
ric accompa-
gne Maurice.*

aussi apres eux, leurs chariots & leur bagage. Mais le canon, au nombre de quarante pieces de batterie, avec les munitions de guerre necessaires, fut mis dans des navires que le vent pouffoit à mont les rivières. Les troupes continuerent leur marche sur cette rive que l'on nommoit anciennement tantost Gauloise & tantost Romaine : & comme elles eurent premierement rencontré un petit bourg nommé Alpen, où il y a aussi un chasteau, la place se rendit sans resistance à leur veüe & à celle du canon : car on a accoustumé de mener avec soy les plus legeres pieces d'artillerie ; & ce mesme jour sur le soir on envoya la cavalerie investir la ville de Rhinberk. Il y en a qui tiennent que cette place se nommoit autrefois Tiberiaque ; & que les marques de cet ancien nom se trouvent dans celuy qu'elle porte aujourd'huy, abrégé en un mot barbate. La ville est petite, mais opulente à cause de son naulage ; parce qu'elle commande le Rhin sur cette rive dont nous venons de parler. Elle void au dessus d'elle la ville de Santen, que l'on croit estre cette ancienne Vetera, qui fut autrefois si renommée à cause des Legions Romaines qu'on y assiegea, & de la guerre que les Baraves y porterent : mais cette place de Berk voit aussi de costé la ville de Vefel, estant enfermée à dos par les frontieres de la Gueldre ; & sur les deux flancs par le pais de Cleves & de Juliers. Elle dépend du domaine de l'Archevesque de Cologne, mais le Duc de Parme apres un long debat s'en estoit autrefois faisi, sous pretexte de la guerre de Truchses. Depuis ce temps, outre que la place est extremement bien def fendue non seulement par sa situation naturelle, mais encore par les anciennes fortifications que le travail humain y avoit adjoutées, sa garnison avoit tousjours monté jusqu'au nombre de mille hommes, des soldaresques du Pais-bas & de l'Alemagne. La partie superieure de la riviere forme une Isle qui contient environ une lieue & demie de tour : & n'est separée de la ville que par le moyen du fleuve, qui ne s'est voulu servir que d'un petit canal pour enfermer cette petite Isle. Le Prince Maurice y logea autant de soldats qu'il en falloit pour la garder ; & fit faire un pont sur le canal, afin que les convois & les fourrages receussent moins de difficulté. En suite, bien que le temps fut assez pluvieux, il ne laissa pas d'asseoir son camp, & principalement en deux endroits : mais afin qu'il ne demeurast aucun passage ouvert pour ceux de la ville, les distances furent jointes par le moyen d'une tranchée que l'on tira des deux costez de la riviere ; & qui fut bordée d'une terrasse continue. De sorte que la ville demeura entierement fermée, parce que les navires Confederez tenoient aussi le Rhin assiegé : & pour les forts qui se rencontroient tant sur les rivières de moindre reputation, que sur les grands chemins, on envoya des soldats du camp y faire garde chacun à leur tour. Apres que les choses eurent esté disposées de la sorte, on s'employa à tirer une nouvelle tranchée vers la ville, pour la seureté des convois du camp, sans que les assiegez osassent faire aucune sortie pour interrompre le travail des ennemis : toutefois ils se vangeoient de loin à coups de mousquetades ; car ces fortes de deffenses estoient celles dont ils estoient les mieux pourvus, quoy qu'il ne leur manquast rien d'ailleurs ; puisque l'on trouva dans la place apres sa prise pres de quatre-vingts pieces d'artillerie, dont ils dresserent pour lors des batteries sur toutes les eminences, & dans tous les autres endroits avantageux de la ville, s'estant principalement servis pour cet effet d'une tour élevée dans le palais ; du haut de laquelle ils foudroyoient perpetuellement les lieux du camp les plus proches de la riviere. Au moyen de quoy plu-

1597.

*Après avoir
pris Alpen, ils
assiégerent
Rhinberk.*

sieurs

1597.

Louys de Nassau a la jambe emportée d'un coup de canon.

seurs des assiegeans ayant esté mis hors du monde, les autres furent touchés tout à la fois de pitié, de crainte, & de colere : veu principalement que le Comte Louys de Nassau avoit eu la jambe emportée d'un coup de canon : & que même bien-tost apres, un autre ayant percé la tente du Prince Maurice, fit voir en quel danger il avoit esté. Mais pour se garantir de ces incommoditez, les assiegeans firent jouer leur artillerie si puissamment, que la tour fut mise hors d'estat de leur pouvoir nuire, les assiegez n'osant plus faire aucun effort. Neantmoins les assiegeans n'avoient encore fait toutes leurs attaques que par intervalles & avec quelque relasche ; mais bien-tost apres, lorsque malgré le mauvais temps & les pluyes continuelles, on eut commencé à remplir le fossé & à dresser des galeries pour attaquer la terrasse, le canon ne cessa plus de tirer de l'Isle cy-devant remarquée contre la porte de la ville, qui est sur le bord de la riviere, & contre les dedans de la ville pour les reduire à fleur de terre. On envoya aussi sommer les assiegez de se rendre, étant visible qu'on ne les menaçoit pas en vain, puisqu'on se preparoit pour en venir à l'assaut. Sur quoy ils demanderent une treve, mais elle leur fut refusée : & l'on continua de tirer tout ce jour jusques à deux mille coups de canon. Cependant le Comte Guillaume de Nassau s'estoit rendu maistre d'une demie lune qui estoit sur le bord de la riviere, apres avoir chassé à coups de mousquet ceux qui la gardoient : mais lors qu'on eut sommé plus rudement les assiegez, leur declarant qu'on estoit sur le point de les forcer, & que s'ils resistoient davantage il n'y avoit plus de grace pour eux, ils perdirent courage. Ainsi la ville de Rhinberk fut rendue le dixiesme jour du siege : & les soldats de la garnison sortirent avec armes & bagage ; le vainqueur ayant retenu en sa puissance le canon & les navires de la ville suivant la coustume. Quelques uns accuserent les assiegez d'avoir trop tost pris l'épouvante : veu principalement que le Comte Herman de Heremberg, Gouverneur de la Gueldre, s'avançoit à leur secours : soit que le Gouverneur de la ville fust coupable de cette faute, s'estant montré prodigue en fanfaronnades seulement avant le peril ; soit qu'il y eust aussi lieu de blâmer les soldats : car en effet incontinent apres leur sortie ils furent aussi accusez d'avoir excité du tumulte dans la ville de Gueldre.

Rhinberk se rend.

L'Archevesque de Cologne redemande Rhinberk. Réponse des Estats.

Cette entreprise ayant ainsi esté terminée, les Deputés de l'Archevesque & du Chapitre de Cologne, vinrent trouver le Prince Maurice & en suite les Estats, pour leur redemander Rhinberk comme une ville libre, & qui n'avoit aucune part dans toutes les guerres ; mais la grande commodité de la place convia les Estats de respondre en cette sorte : Quoy que suivant le droit de la victoire, ce que nos ennemis ont possédé semble nous appartenir, sans doute la confiance que vous avez prise en l'equiré des Confederez n'est pas mal fondée ; car tant s'en fait que nous eussions regret de vous rendre une ville que nous avons delivrée de l'insolence des Espagnols, qu'au contraire nous vous l'offririons nous même de nostre propre mouvement, si les choses qui se sont cy-devant passées, ne nous avoient point fait connoître que vous n'estes pas capables de la garder, & que nostre generosité nous seroit prejudiciable. Car en effet si dans quelque temps l'Espagnol venoit pour reprendre Rhinberk, vous defendriez cette place aussi mal que l'on defendit autrefois celles de Bonne & de Nuys : & cependant nous demeurerions encore une fois exposez aux ravages de nos ennemis : la jouissance de nos propres champs nous seroit ostée ; & nous demeurerions exclus de la navigation du Rhin, qui doit estre commune à tous les habitans

1597.

habitans de ces contrées. De sorte qu'à proprement parler ce seroit rendre la ville de Rhinberk aux Espagnols que de la mettre entre vos mains. Neantmoins faites estat qu'elle est à vous : & souffrez que nous la tenions en gage sous vostre nom : non seulement pour nous préserver des dangers qui nous pourroient assaillir de ce costé là ; mais encore pour assurance du remboursement de nos despeses dont il est certain , que vous estes obligez de nous satisfaire puisque nous n'avons vaincu que pour vous. Au reste nous promettons à l'Archevesque de Cologne qu'on luy conservera fidellement le revenu , qu'il avoit accoustumé de tirer de ce domaine. Les deputez eurent leur congé avec cette reponse : mais apres tout les Estats ne voulurent pas fortifier cette place comme si elle eust esté à eux : car ils se contenterent de reparer les ruines que le siege y avoit causées , & y laisserent pour garnison un regiment avec quelque peu de cavalerie. Neantmoins de peur que les ennemis ne trouvassent quelque commodité de se loger aux environs de Rhinberk , la forteresse de Mutiliane fut rasée , parce qu'il eust fallu trop de temps pour la mettre en un estat capable de defense. Ce chasteau avoit esté construit quelque temps auparavant par Camillo Sachiso l'un des chefs du Duc de Parme : & sa situation estoit excellente : car on tient qu'il avoit esté basti sur les propres ruines d'Ascibourg , petite ville dont autrefois les Alemans mesme rapportoient l'origine aux fabuleuses erreurs d'Ulisse : & Camille avoit donné à son nouveau bastiment le nom de Mutiliane , lieu de sa partie situé dans le Duché de Parme. Il est sans doute que ce fondateur s'estoit promis dans son ouvrage une longue reputation chez la posterité : mais le Comte de Hohenlo qui passoit d'avanture par ces quartiers pour aller en Allemagne avec peu de train , ayant trouvé la place abandonnée à cause du grand effroy qui avoit faisi ceux de dedans , la fit mettre à bas suivant l'ordre du Prince Maurice : & l'on se mocqua de bon cœur de la vanité de cet Italien qui luy avoit donné le tiltre d'une forteresse invincible fondée par la valeur de son courage (car je me sers icy de ses propres termes.)

*Forteresse de
Mutiliane ra-
sée.*

Environ ce mesme temps la Republique Confederée manda aux Princes de Brandebourg & de Neubourg , qu'elle eust aymé mieux leur ouvrir l'entrée de Cleves par des effets , que de la leur promettre par des parolles : mais que c'estoit à eux de ne laisser pas échapper l'occasion de recouvrer leurs droits sur cette principauté. La ville de Meurs est aussi située vers ces quartiers là , dans le territoire de Cologne : mais elle est sous la protection des Ducs de Cleves , & ses possesseurs portoient le tiltre de Comtes autrefois : & maintenant leur race reconnoissoit pour dernière heritiere la Comtesse de Valbourg , que l'on avoit veü dans un grand éclat pendant son mariage avec le Comte de Horne , qui luy fut ravy par la cruauté du Duc d'Albe. Elle se remaria du depuis avec le Comte de Nuenare son Parent ; & demeura veufve pour la seconde fois. Mais tandis qu'elle faisoit sa residence chez les Confederez , les Espagnols qui avoient usurpé , onze ans auparavant , la ville de Meurs avec sa citadelle assez considerable , y tenoient une garnison , dont le nombre avoit depuis peu esté augmenté jusqu'à huit cens hommes par le Comte de Heremberg , qui s'estoit mis en campagne pour delivrer la ville de Rhinberk de son siege. Mais estant venu trop tard , & ne se trouvant pas assez fort pour livrer une bataille , il ramena avec soy le surplus de ses troupes , & se retira outre la Meuse. La situation de Meurs est un peu separée de la rive de ce fleuve : ce qui rendoit

*Les Confede-
rez s'adressent
aux Princes de
Brandebourg
& de Neu-
bourg.*

1597.

*Le Prince
Maurice
prend la ville
de Mours.*

cette place difficile à assiéger, & facile à secourir. Mais quand le Prince Maurice l'eut bien reconnuë, il campa son armée en deux lieux differens, sans faire neantmoins aucune circonvallation. Les pluies de l'automne l'empescherent de faire ses approches d'abbord : mais le troisième jour du siege il se vid logé proche du fossé, qui s'estoit desbordé en trois endroits. Le canon n'avoit pas encore joué : toutefois le Prince avoit ordonné que l'on en dressast plusieurs batteries ; & que l'on preparast un pont, comme s'il eust eu dessein de donner l'affaut : mais le Gouverneur tant de la ville que de la citadelle, n'attendit pas qu'on eust executé cet ordre : car ayant demandé à capituler, il donna & receut des ostages. Il se nommoit André de Mirande, & estoit Espagnol de nation : c'est pourquoy quelques jours auparavant, le Prince l'ayant prié par lettres de se contenter de defendre la citadelle s'il pouvoir, & de n'exposer pas la ville à la rigueur des armes, puis qu'il n'y avoit aucun lieu d'user du droit de la guerre contre ses habitants, la réponse de ce Commandant avoit esté assez orgueilleuse : neantmoins on luy permit de sortir enseignes deployées avec une piece d'artillerie : le Prince ayant esté bien-aise de luy accorder ces avantages de peu de consequence, pour racheter la perte du temps, tandisque l'aurre flautoit sa honte d'une vaine apparence d'honneur. Il est vray que pour se justifier d'ailleurs, il pretendit, à l'exemple de ceux de Rhinberk, que le manquement de poudre avoit precipité sa reddition. Mais cette excuse n'estoit pas recevable ; car il avoit eu assez de temps pour faire ses provisions : & il luy eust esté assez facile de tirer le siege en longueur, en faisant un peu reparer la ville, si la crainte n'eust prevenu toutes les courageuses resolutions qu'il pouvoit prendre.

*Le Comte de
Heremburg
ravage une
partie de la
Frise.*

*L'armée Hol-
landoise passe
le Rhin.*

Tandisque routes les forces de la Frise accompagnent le Prince Maurice, le Comte Herman de Heremburg mena les soldars de la garnison de Lingen, & ceux de quelques autres places, à la guerre dans le pais des Sept-forests, (on nomme ainsi une partie de la Frise) où il fit d'horribles degasts, & apres avoir brulé plusieurs villages, il se retira chargé de butin avec force prisonniers. Toutefois ces malheurs particuliers n'empescherent pas les progrès publics : car l'armée des Confederez ayant passé le Rhin sur un pont proche du bourg d'Orfoy, comme elle avoit tousjours esté victorieuse jusqu'icy, elle jouit encore du mesme bonheur, & ne rencontra personne qui luy fit reste, les garnisons demeurant intimidées, parce que l'Archiduc avoit porté ses armes & tous ses desseins du costé de la France. Quand je raconterois des guerres pareilles à celles des anciens, & que je décrirois les forces d'un grand Empire, ou d'un puissant peuple tousjours prestes à s'entrechoquer, si les evenemens se trouvoient aussi conformes l'un à l'autre, & aussi capables de rassasier que sont ceux-cy, il ne faudroit pas trouver estrange que je prisse mes lecteurs de ne se pas ennuyer, tandisque je m'ennuyerois moy-mesme, & que je succomberois sous le faix de cette abondance si peu remplie de diversité : mais maintenant ce que je raconte ne merite presque pas qu'on en face mention. Car le fil de mon histoire ne me permet point de représenter ny une bataille, ny deux armées en veüe l'une de l'autre, ny des morts illustres, ny mesme des dangers extraordinaires : mais j'ay simplement à déduire une longue suite de sieges & de prises d'une quantité de places peu renommées. De sorte que, selon mon jugement, cet endroit de mon ouvrage apportera moins de plaisir que d'utilité. Il est vray qu'anciennement chez nos ancestres, aussi bien que chez les autres nations,

on voyoit de grandes armées de cinquante, & souvent de soixante mille hommes marcher en bataille, & se tenir prestes pour decider en un jour des differens de plusieurs années. Mais c'estoit en un temps que toute la fincse de la guerre consistoit à bien adreſſer les coups de main, combattre de pied ferme, & passer sur le ventre de l'ennemy. Les siecles suivans ont esté moins farouches & plus rafinez : & l'on n'a plus veu comme auparavant de grandes armées mettre d'abbord le tout pour le tout : mais on a ſeu prevenir de loin les plus grands dangers par de bonnes fortifications ; comme au contraire on a trouvé l'art de renverſer les remparts les plus inébranlables, soit de loin, soit de pres : & celuy de fermer les passages les plus ouverts, de mettre à ſec les endroits les plus humides, de couper les montagnes, & d'aplanir les precipices. Que si quelqu'un cherche à devenir ſçavant par cette forte d'eſtude, & à ſe rendre parfait dans la connoiſſance de ces derniers temps & de leur maniere de faire la guerre, il ne verra point de peuple qui luy en donne plus d'inſtructions que le noſtre. Car pour trouver apres les Païs-bas une terre plus couverte de villes & mieux fortifiée de citadelles, il faudroit faire une recherche de longue haleine, & qui ſeroit inutile à la fin. C'eſt-là que l'on voit aujourd'huy ſe decouvrir tout ce que le genie des anciens & celuy des modernes ont inventé de plus rare : la longueur de la guerre y attirant de toutes parts les eſtrangers pour ſpectateurs, comme en une eſcole publique de l'art militaire. En eſſet des Ducs & des Comtes, de l'Alemagne, de la France, de l'Angleterre, & enfin toute forte de nobleſſe des païs les plus éloignez, ſuivoient le Prince Maurice à la guerre de l'Over-Yſel. Cependant il avoit paſſé la Lippe, & qui marchoit ſur les terres d'Alemagne : mais ſes navires ayant eſté conduits premiere-ment par le Rhin, & puis en ſuite par l'Yſel, arriverent à Duysbourg. Un peu plus avant dans le païs, on rencontre Grol, place dependante du Comté de Zutphen, laquelle eſtant la plus forte pour la ſituation, & ayant deſja eſté aſſiégée en vain deux ans auparavant, euſt ſemblé accuſer la foibleſſe de ſa capitale, ſi elle n'eût cedé elle meſme à la valeur du Prince Maurice. Ses fortifications n'eſtoient pas communes, puis qu'au contraire elles donnoient des marques du ſoin particulier, que l'Empereur Charles Cinquieme avoit autrefois eü de ces frontieres : car outre les terraces, elle eſtoit flanquée de cinq baſtions qui s'entre-defendoient de rous coſtez. Cette ville, qui n'eſtoit pas de grande eſtendue, avoit pour Gouverneur Jean Comte de Styrum, avec une garniſon de huit cents fantaiſſins & de trois compagnies de cavalerie : & lors qu'il eut appris qu'on le venoit aſſieger, il ne manqua pas d'augmenter encore ſes fortiſcations. Mais le Prince ne s'eſtonna pas pour cela : au contraire il tira de l'avantage d'avoir appris que la cavalerie de l'ennemy eſtoit enfermée, parce qu'autrement elle euſt pü incommoder les chemins. Toutefois il ſe precautionna contre les ſorties plus diligemment qu'il n'avoit accouſtumé : car en une ſeule nuit il enferma deux des coſtez de la ville, par une tranchée continuë bordée de pluſieurs forts. Huit cents ſoldats s'employoient inceſſamment à ce travail : & eſtoient defendus par deux mille autres, qui demeuroient toujours en armes. La nuit ſuivante une pareille diligence, & de pareils ſoins acheverent d'enfermer les deux autres coſtez de la ville, les deux jours ayant eſté employez à affermir les travaux de plus en plus ; en ſuite de quoy on creuſa auſſi un chemin couvert tirant vers la ville par pluſieurs deours. Cela fait, &, bien-toſt apres, les eaux du ſoſſé s'eſtant eoulées par l'ouverture

Siege de Grol.

1597.

des digues, on travailla à le combler. Toutefois les assiégez ne laissoient pas de refuser la capitulation qui leur estoit offerte, & de se defendre à coups de canon. Ils faisoient même des sorties assez souvent : mais les Ingenieurs du Prince ayant jetté quelques bombes dans la ville, qui mirent le feu à soixante maisons, les assiégez quitterent le soin de ruiner les travaux de l'ennemy, pour ne songer plus qu'à se préserver de l'embrasement eux & leurs familles. Toutefois ils ne perdoient point courage, quoy que le feu & les boulets leur fissent une guerre ouverte dans la ville ; & qu'ils en craignissent de dehors une cachée, & partant plus dangereuse. Car ils firent encore en dedans de leurs murailles des terraces en deux endroits, pour continuer à se defendre, si celles de dehors venoient à estre ruinées. Mais quand ils virent que le Prince Maurice, pour foudroyer le dessus de leurs remparts, avoit fait disposer vingt-quatre pieces d'artillerie, & preparer des mines au dessous de leurs bastions, afin que la place demeurast decouverte de toutes parts, outre qu'on faisoit encore avancer sept galeries contre les murailles, ils accepterent la composition qu'on leur offroit, le dix-septiesme jour du siege : & sortirent de la place, avec leurs enseignes & chevaux. On donna aux valides des escortes pour les conduire en seureté ; & aux malades des chariots & des vaisseaux ; mais à condition que de trois mois ils ne porteroient les armes au deça de la Meuse.

Elle se rend.

*Siege d'y prie
de Bredefort.*

Bredefort n'est éloigné de Grol que d'environ deux heures de chemin, & depend de la même juridiction. La ville est petite, mais la force de sa situation la rend une des plus considerables ; car elle est enfermée d'une terracede continuë ; en sorte que l'on n'y peut entrer que par un sentier fort estroit ; & tout le reste de la campagne jusques bien loin est environné de palus & de marécages, où l'on ne scauroit asseoir ses pas qu'ils ne demeurent attachez à la bouë. Ainsi il sembloit n'y avoir aucun passage pour aller à l'asaut, ny aucun poste pour former un siege. Mais tous ces avantages n'empeschoient pas que l'on n'eust aussi pourveu aux autres : car les murailles basties à l'antique estoient environnées d'un fossé tres-profond : & toutes ces fortifications estoient un ouvrage de Martin de Rossem, qui avoit fait la guerre en ces quartiers-là quarante ans auparavant. La garnison estoit de trois cents hommes ; parce que l'on avoit jugé ce nombre suffisant pour le peu d'estendue de la place. Mais le bruit couroit que ces soldats estoient en discorde, tant avec les habitans qu'avec le Gouverneur surnommé Gardot ; ce qui faisoit esperer qu'un siege leur feroit d'autant plus facilement prendre l'épouvante. Toutefois ceux qui voulurent parler de se rendre, ne furent pas écoutez ; soit que l'on deferaist à l'autorité du Gouverneur, qui se montra même plus courageux que l'estat present de sa fortune ne le sembloit permettre ; soit que la forte situation de la place eust esté capable d'accorder en ce seul point de la bien defendre, ceux qui s'accordoient si mal en toute autre chose. Mais le Prince ayant tesmoigné qu'il vouloit poursuivre son dessein, ses soldats demurerent extremement refroidis par l'objet de tant de penibles travaux qu'il leur faudroit achever, & par l'image de ces furieux combats qu'ils auroient à soutenir, moins contre leur ennemy que contre des palus d'une estendue démesurée. Ce qui leur donnoit d'autant plus d'horreur qu'ils ignoroient les endroits, où la disposition traitresse du pais avoit caché ses gouffres & ses abysses. Joint qu'à cause des pluyes continuelles & de l'humidité du temps, les lieux qui estoient auparavant un peu plus fermes, estoient changez en boubiers, & les boubiers

biers en marécages. Les difficultez s'augmentoient encore, en ce que les gens de guerre ne sçavoient où prendre du gazon : mais soudain que le Prince eut commencé à recourir aux expédiens, dont il s'estoit desja servy dans les sieges de Gertrudenberg & de Couvorden, l'épreuve diminua peu à peu les premieres ctaintes de ses soldats. Et pout les animer de plus en plus au travail, autant par son exemple que par ses exhortations, apres avoir distribué une partie des troupes au Comte de Solms, & au Colonel Brederode, afin qu'ils allassent travailler chacun en deux divers endroits qui répondoient à deux portes différentes; il choisit pour luy toute la plaine du milieu qui regarde le Septentrion; & laquelle en effet estoit la plus difficile. Ils travailloient donc tous incessamment à remplir les marécages avec des branches & de la terre qu'on faisoit amener d'ailleurs, semée de pierres, sur toutes lesquelles choses on appliquoit encore des grilles de bois; & quant aux endroits où les eaux estoient un peu plus hautes, on y faisoit nager des fascines de jonc attachées les unes aux autres. Apres avoir affermy le rez de chaussée en cette maniere, ils dressoient des clayes couvertes de terre, & rangées deux à deux avec un peu de distance; afin que cela leur servist comme d'un rempart dans ces chemins glissans : mais c'estoit plustost pour se desrober à la veüe des ennemis qu'à leurs mousquetades. Enfin par un signalé travail des mariniers la chaussée fut conduite jusqu'à une eminence qui n'estoit pas beaucoup éloignée de la ville; sur laquelle on assit vingt piéces d'artillerie : & huit jours apres les travaux se trouverent avancez jusqu'au fossé des ennemis. Mais il ne s'offroit aucun moyen de le mettre à sec : car les grandes pluyes qui tomboient dans la large estendue, & les sources, qui se trouvoient sous terre, renvoyoient plus d'eau qu'on n'en tiroit. Ce qui donna une nouvelle hardiesse aux assiegez de refuser encote la capitulation : outre que le Comte Frederic de Heremberg promettoit de leur envoyer par les guez un secours de trois cents soldats. De sorte que les choses penchant d'elles mesmes vers l'extremité d'un assaut, les Chefs, & principalement ceux des troupes Angloises, qui avoient perdu beaucoup des leurs, commencerent à représenter au Prince Maurice, qu'apres avoir si long-temps employé ses soldats à remuer la terre comme des pionniers, il estoit juste qu'il leur permist à la fin de s'exercer aussi parmy le sang & parmy la proye : qu'il avoit donné assez de tesmoignages de sa clemence; & qu'il estoit temps d'en donner aussi de sa severité : que la douceur doit avoir des bornes aussi bien que les autres vertus; qu'il y a des temps de pardonner & de punir; & que la terreur, jointe à quelque moderation, tourne à la gloire & à l'utilité du victorieux; comme au contraire la facilité trop grande le fait mépriser. Qu'il est bien vray que le commerce de la guerre & l'honneur des armes, n'ont pas voulu qu'une valeur infortunée tint lieu de crime aux vaincus : mais que ceux qui méprisent un danger evident, & qui veulent faire teste par leur opiniastrété plustost que par aucunes forces raisonnables, ne doivent pas tousjours voir une si lourde faute impunie. Desja le canon des assiegeans avoit renversé les tours & les pointes des bastions, & ils estoient maîtres de routes les fortifications du dehors : les assiegeans n'ayant plus que leurs corps & leurs armes pour garder les ruines de leur rempart; d'où ils jettoient force pierres, & tiroient quantité de mousquetades : mais le fossé qui se trouvoit entre eux & l'ennemy, empeschoit qu'on ne montast à l'assaut. Toutefois comme on tenoit un pont tout prest, on le jetta dessus ce fossé en un moment : ce

1597.

qui s'exécra par une nouvelle hardiesse des mariniers ; lesquels quoy que cette entreprise eust esté jugée extrêmement dangereuse , pottant leurs efforts au delà des ordres qu'on leur avoit donnez raschoient encore à renverser la palissade de l'ennemy , malgré les mousquetades de leurs gens mesmes qui tiroient de ce costé-là. A la veüe de ce pont , les habirans non moins estonnez que s'ils eussent veu un miraele , ne songerent plus à aucune resistance, ny de la main, ny du cœur : mais ils abandonnerent tous d'un commun accord les autres endroits de la place ; & accoururent en foule vers celuy-cy. Enfin , lors qu'ils virent leur ennemy s'avancer vers eux de plain pied , comme s'il eust marché dans une campagne unie ; & que toute l'armée en bataille derriere le pont , parur à leurs yeux ayant les enseignes deployées , les armes en main , & les menaçant avec un regard farouche ; alors , parce que le bruit des mousquetades ne permettoit plus qu'on s'enreparaist , ils commencerent à lever leurs chapeaux en l'air pour faire connoistre qu'ils demandoient la paix. Mais voyant que les soldats du Prince ne leur respondoient que par des coups , ils se refugierent dans la citadelle qui estoit encore entiere ; & laisserent derriere eux , pour arrester ceux qui les poursuivoient , une pitoyable troupe de femmes & d'enfans , laquelle s'estant jetée à genoux pour rendre les mains au vainqueur ; quelque irrité qu'il fust , le sexe & l'âge furent capables d'adoucir sa colere. Parmy ceux qui s'estoient mis en fuite il y en eut pres de soixante & dix de tuez : & ceux qui purent entrer dans la citadelle se rendirent incontinent à la discretion du Prince Maurice. Lequel estant ravy de voir qu'après sa vengeance satisfaite , il se presentast encore pour luy une si belle occasion de pardonner , leur accorda la vie sauve : & leur ayant imposé une somme d'argent payable aux soldats victorieux , il choisit des ostages pour asseurance de ce payement. Mais bien-tost apres , cette taxe fut remise aux habitants , pour reparet plusieurs maisons de leur ville que la flamme avoir ruinées. Cer embrasement estoit arrivé la nuit par le moyen d'une bombe , à laquelle on n'avoit pas pris garde lors qu'on avoir esteint les autres ; & qui ne s'estoit pû esteindre du depts à cause de la quantité des pailles , où le feu s'estoit pris d'abbord.

Cependant , le Gouverneur de Bredefort , redoutant ses propres soldats , autant qu'il eust pû redouter l'ennemy mesme , à cause de la rigoureuse puissance qu'il avoir exercée sur eux , & craignant qu'ils ne voulussent expier la faure de leur opiniastrété par le supplice de leur chef , n'avoit osé se refugier dans la citadelle avec les autres : mais il s'estoit caché dans une caverne obscure sous la ville , pour attendre une occasion plus favorable de se decouvrir. Neantmoins ayant esté tiré de là , aussi-tost qu'il se vid en la presence du Comre Maurice , retenant encore beaucoup de son ancienne presumption , il commença à defendre son procedé , à parler de la foy qu'on est obligé de garder à son party ; & à déduire encore beaucoup d'autres choses , qui ne se debitent pas fort seurement quand on voit sa fortune reduitte à l'extremiré. Mais dans cette conjoncture , le Prince , qui se voyoit contraint de paroistre cruel malgré son humeur , ayant commencé à tourner ses raisons contre luy-mesme , & à luy sourenir qu'il estoit bien juste qu'une remerité telle que la sienne fust expiée par le propre sang du chef , plustost que par celuy de tant de pauvres factionnaires , on vid & la voix , & le visage de ce Gouverneur perdre leur premiere asseurance : de sorte que s'estant abaissé jusqu'aux prieres & aux larmes mesmes , il obtint la vie. En suite , le

Prince

Prince accorda à sa soldatesque quelque intervalle de repos entre les fatigues, qu'elle avoit souffertes, & celles qu'elle avoit encore à souffrir; afin qu'elle pût un peu reprendre ses forces: & le butin de la ville prise n'apporta pas peu de soulagement au victorieux; car tout le voisinage d'alentour y avoit apporté ses biens, comme en un azyle inviolable.

Quoy que les chemins & le temps fussent tres-mauvais, le voyage d'Over-Ysel se presentoit encore: & les soldats du Comte Maurice jugeoient cette marche plus rude que la guerre mesme; dont la seule apprehension avoit desja tellement ruiné le pais, qu'il ne s'y trouvoit plus de villes comparables aux precedentes. Car premierement celle de Gowen avoit esté volontairement abandonnée: & une partie de la garnison d'Enschede n'ayant esté rencontrée & defaite en chemin, le reste se contenta de voir le canon. De là le Prince ayant séparé ses troupes, en envoya une partie contre Othmarse, & l'autre contre Oldensel: quelques-uns ont jugé par le nom de ces deux villes, que leur origine vient des Marfès & des Saliens, qui furent autrefois deux peuples assez considerables entre les Alemans. La ville d'Orhmarse, laquelle, ainsi que nous avons desja raconté, avoit esté prise & petdue cinq ans auparavant par les Confederez, se rendit maintenant en peu de jours: car les soldats qui la defendoient n'estant pas resolus de s'y opiniastrer, avoient seulement obtenu de l'ennemy, qu'il tirast quelques volées de canon contre eux; afin que cette attaque servist d'un plus grand tesmoignage à justifier la necessité de leur reddition. Oldensel tint trois jours: car la ville, étant fortifiée de trois palissades & d'un fossé, avoit une garnison de six compagnies: il est bien vray que ces compagnies estoient plustost de nom que d'effet: mais comme ses gens de guerre estoient tous vieux soldats, leur petit nombre pouvoit autant valoir qu'un plus grand de nouvelles troupes. Ils donnerent à entendre aux habitants, que c'estoit en leur faveur qu'ils s'estoient resolus à une prompte reddition; de peur de faire ruiner leurs maisons dans une conjoncture, où les delais ne pouvoient apporter aucun avantage. Ces places ayant esté conquises de la sorte, les États de la Province d'Over-Ysel ordonnerent qu'on en raseroit les fortifications, parce qu'il n'y avoit aucune apparence de les accroistre: & qu'il estoit à craindre, en les laissant en cet estat, que l'ennemy ne revinst quelque jour s'en emparer.

Pour donner une entiere seureté au costé droit du Rhin, il ne restoit plus qu'une conqueste à faire; mais elle estoit tres-difficile, parce que l'hyver s'approchoit fort: car cette partie là de l'ancienne Allemagne, qui s'estoit jointe depuis quelques siecles au nom & à la domination Belgique, a pout voisins, devers l'Orient, les peuples de la Westphalie; & proche le rivage de la mer, le pais d'Emden. Sur cette frontiere, au delà de la riviere d'Ems, on rencontre la ville de Lingen; heritage qui appartenoit autrefois à la maison de Teelembourg: mais l'Empereur Charles Cinquiesme, dans cette guerre qui fut suivie de la pacification de Smalcalde, ayant fait donner ce domaine à Maximilien de Buren, pour recompense de ses travaux militaires, en attira du depuis la possession à foy; dans l'ambition qu'il avoit d'estendre les anciennes bornes des Pais-bas: tant pour trouver un pretexte de loger ses garnisons sur la rive de deça, que pour commander par leur moyen à celle de delà, qui conduit à Hambourg & à Bremen, villes maritimes d'Allemagne. Le Prince d'Orange pendant les guerres civiles, & dans le temps qu'il possédoit l'affection de tous les Belges, entre les autres grati-

*Le Prince
Maurice prend
Othmarse &
Oldensel.*

*Siege de Lin-
gen.*

fications

1597.

fications qu'ils luy firent, avoit receu en don cette ville de Lingen & toute la contrée qui en depend. La place n'estoit pas extremement forte; quoy que depuis peu le Comte Frederic de Heremberg eust commencé, par l'advis d'un transfuge, à en fortifier les dehors: mais la citadelle estoit plus forte, se repliant en quatre demy ronds également distans l'un de l'autre. La garnison estoit pour lors de six cents hommes, la pluspart fantassins; avec quelque peu de cavalerie: mais c'estoit sans doute l'élite du party Royal. Le Comte avoit essayé d'assembler un plus grand nombre de soldats: mais il luy avoit esté impossible à cause du serment qu'avoient fait tous ceux qui estoient sortis des garnisons voisines, de ne porter de trois mois les armes au dela du Rhin. Ceux à qui il est bien-aisé de juger des choses apres l'évenement, ont remarqué que puisque les Espagnols n'esperoient pas forcer les sieges du Prince Maurice, ils eussent mieux fait de tirer les différentes garnisons de leurs places pour reduire toutes leurs forces en un seul endroit, comme faisoit maintenant le Comte Frederic, s'estant jetté luy-mesme dans la ville de Lingen, pour taschet par toutes sortes d'efforts à la conserver, apres la perte des autres, ayant fait preparer, dans ce dessein, force canons, soit de fonte, soit de fer; & toutes les autres choses qui luy pouvoient estre necessaire, ou pour se defendre, ou pour se vanger. Contre cette ville le Prince Maurice ayant envoyé premierement une partie de ses soldats, pour se saisir du passage de la riviere de Dincelen, & les ayant suivis d'assez pres, il se posta le quatriesme jour au dela de la riviere d'Ems; où il trouva les ennemis qui bruloient toutes les metairies & les estables: ce qui l'obligea à disposer ses troupes un peu loin de la ville en des quartiers differens qui leur servoient de camp pour lors; parce qu'on n'avoit point d'ennemis à craindre, que du costé de la ville: c'est pourquoy on ne prit aucun soin de se fortifier à dos: & le front mesme ne fut fortifié que legerement, contre le canon que les assiegez opposoient à celuy du Prince Maurice, & contre les soudaines sorties qu'ils faisoient quelquefois. Le ciel qui estoit plus doux qu'auparavant, & le terroir qui s'elevoit agteablement par de petits tertres, donnoient assez de facilité pour la sappe: & quand la mine eut traversé tous les lieux humides, on disposa des fourneaux au dessous de la ville, capables de perdre bien-tost ceux qui marchaient dessus. Mais chaque fois que les gens du Prince Maurice alloient succeder les uns aux autres, ils estoient foudroyez par l'artillerie de la ville, qu'on deschargeoit avec tant d'assiduité & de violence, que la citadelle paroissoit presque tousjours en flamme. Ce qui se faisoit avec d'autant plus d'impunité que le Prince pour haster sa marche, n'avoit amené avec luy que fort peu de canons & mesme les plus legers de son armée. C'est pourquoy il donna ordre de faire venir les plus grands par la riviere, quoy que les navires ne pussent avancer que fort lentement, à cause que le vent & le fleuve suivoient une mesme course. Mais quand cette nouvelle artillerie fut arrivée, toute la fureur de la guerre se tourna contre la citadelle seule, parce que le Comte Frederic y ayant fait passer toutes ses forces, le Prince Maurice ne vouloit plus rien tenter contre la ville, qui devoit bien-tost estre sienne: parce que s'il eust entrepris de la reduire la premiere, elle eust esté doublement endommagée, premierement par ses soldats, & puis en suite par ceux de la citadelle. Mais la principale difficulté, dans l'attaque de cette derniere place, consistoit à épuiser les eaux: car les remparts estoient bordezz d'un fossé, au devant duquel on avoit jetté un boulevard que les assiegez

defen-

defendoient avec tant d'opiniastreté, que sa pointe ayant esté ruinée par le canon, ils travaillent incontinent à la reparer. Mais lors que la violence continuelle des batteries eut tout mis à bas, que le fossé eut esté comblé, & que l'on eut avancé les galeries, on envoya faire la sommation que l'on avoit toujours différée jusques là, parce que quelquefois on s'estoit moqué des autres dans les sieges precedens; mais on adjoûta à celle-cy, que c'estoit la premiere & la dernière. Ce que voyant Frederic, & ayant receu des lettres de l'Archiduc Albert, par lesquelles on luy ordonnoit de reserver sa vie & celle de ses soldats pour quelque meilleure occasion; il rendit la ville & la citadelle le dixseptieme jour du siege; demeurant dépoüillé par son cousin de toute la puissance qu'il avoit auparavant possédée.

1597.

L'agen se rend.

Les soldats furent renvoyez dans leurs quartiers d'hiver: & le Prince estant de retour fut receu avec beaucoup d'éclat & de pompe, tant de la part des Estats que de tout le peuple. Car apres avoir, en trois mois de temps, & avec des forces assez mediores, rendu de si grands espaces de terres & de chemins exempts pour l'avenir des ravages ou des contributions de l'Espagnol, & les laissant en seureté par le moyen des rivières qu'ils leur donnoit pour bornes; comme il voyoit sa reputation hautement louée chez les estrangers, ceux de son pais redoubloient d'autant plus volontiers les marques d'affection & de respect qu'ils luy avoient tousjours données. Il se trouva même des Princes Alemans qui dans leur assemblée generale, considerant que les affaires d'Hongrie estoient en assez mauvais estat, le destinoient ouvertement pour Capitaine general de leurs armées contre les Turcs. Toutefois sa joye ne fut pas entiere; car elle se trouvoit meslée de tristesse, à cause de la Princesse Emilie sa sœur, & d'une même mere; laquelle se maria à l'insceu de son frere & des Estats; parce que l'amour l'avoit blessée: joint qu'elle n'ignoroit pas que ces sortes de nopces obtiennent plustost un pardon qu'un consentement. Avant qu'elle eut esté infectée de ce poison, & lors que ses mœurs conservoient encore la teinture d'Alemagne, Emanuel Prince de Portugal avoit essayé de la gagner, tant par les charmes de sa personne, que par ceux de ses discours; où parmy des protestations d'obeissance il sçavoit assez adroitement mesler des traits de pitié; representant qu'il estoit un Prince de sang royal, que l'injustice & la violence avoient banny de sa patrie; & faisant hautement sonner qu'Antoine son pere s'estoit veu assis sur le throne, quoy que son regne n'eut esté que de peu de durée: quant à ce Prince Emanuel, il se voyoit reduit à mener une vie vagabonde tantost en France tantost en Angleterre, & tantost enfin dans les autres pais, où la puissance de Philippe estoit odieuse: ce qui l'avoit aussi amené en Hollande; où ayant veu la Princesse & conversé avec elle aussi souvent qu'il avoit voulu, (suivant une espece de privilege que l'ancienne simplicité de nos ayeux avoit introduit, & lequel on a pris soin de conserver, en la laissant cortompre elle-même) il avoit conceu l'esperance de se pouvoir allier avec la maison de Nassau, quoy que les inegalitez qui se trouvoient entre la Princesse & luy pour la fortune, estant encore augmentées par la diversité des Religions, apportassent un notable empeschement à cette alliance. C'est pourquoy le Prince Maurice n'ayant point voulu voir ces nouveaux espoux, ils se retirerent à Wesel, pour laisser adoucir sa colere; mais bien-tost apres estant retourné en Hollande, on les vit mener une vie privée avec des biens fort mediocres. Ce qui parut d'autant plus triste en une fille du Prince d'Orange, petite fille du Prince de Saxe, qu'un peu aupara-

Le Prince Maurice estant de retour, fut receu avec beaucoup de magnificence.

Il suppose à regret les noces clandestines de sa sœur Emilie.

1597.

vant & maintenant encore les sœurs paternelles d'Emilie forties de la famille de Bourbon, estoient jointes à des maisons fleurissantes & parmy de pompeuses solemnitez ; la Republique Confederée assignant elle même la dot de leur mariage. Ainsi Louyse Julienne avoit esté donnée pour femme au Prince Palatin, du nombre de ceux qui elisent les Empereurs : Isabelle avoit épousé Henry Duc de Bouillon : & Catherine surnommée la Belgique estoit fiancée à Philippe Comte de Hanau, dont l'opulence estoit assez considerable dans la Franconie. Quant à Charlotte, que les Brabançons nommerent autrefois de leur nom, elle estoit recherchée par Claude de la maison de la Trimouille Duc de Thouars, dont la puissance paroissoit avec beaucoup de lustre chez les Poitevins. Henry Frederic tant pour le sujet de ce mariage, que pour connoistre, en la compagnie de sa Mere, les mœurs de la France, & se faire connoistre au Roy, avoit obtenu des Estats une commission d'Ambassadeur honoraire.

L'Hyver n'apporta pas peu de dommage aux Confederez : car les dignes de la Hollande, du costé qui regarde le septentrion, & celles du pais de Groningue, furent tenversez : & même dans Amsterdam des incendies souvent renouvellez donnerent lieu de soupçonner quelque fraude de la part des ennemis. Chez les Archiducs, la diserte de finances durant tousjours, la sedition de la soldatesque se glissoit en beaucoup de lieux. Elle avoit pris son origine dans la ville de Geldre ; d'où son exemple passa jusqu'à celle de Wachtendonc : & puis enfin Calais, Cambřay, Ardres, la Capelle, le Catelet, Lire, Dourlan, l'Escluse, & le Sas de Gand, furent infectez de cette contagion. En quelques endroits les mutinez chasserent leurs chefs, & en d'autres les chefs se joignirent volontairement aux mutinez : & lors que pour en appaiser quelques uns, on commençoit à leur distribuer quelque petite somme d'argent, cela ne servoit qu'à jeter dans la sedition ceux qui ne s'y estoient pas encore tefolus, & à les avertir de ne preferer pas une obeissance infructueuse à une licence profitable. Ce qui fut cause que les villes ne vouloient plus recevoir de garnison, & que l'Archiduc ayant trouvé devant la ville de Venlo les portes fermées tant pour son train, que pour luy même, employa ce qui restoit encore de l'hyver jusqu'à l'année suivante en diverses pratiques, soit pour la guerre soit pour la paix. Premièrement on suborna quelques traitres pour introduire l'Espagnol dans l'Isle de Thole, mais le crime de leurs impies & mal-heureux desseins fut expié par leur supplice. En suite l'on envoya quelques troupes pour surprendre le fort de Berg sur Zoom, qui n'estoit pas encore achevé ; & l'on en envoya aussi d'autres pour se saisir d'une porte de Gertrudenberg ; toutefois ces deux entreprises ayant esté decouvertes, les entrepreneurs s'en retournerent sans rien faire.

Grande sedition des soldats Espagnols.

Philippe plus enclin à la paix.

Mais enfin toutes choses prenoient plustost leur pente vers la paix, que vers la guerre ; car les forces & le courage de Philippe succomboient sous le fardeau de tant d'affaires qu'il avoit sur les bras : & se voyant engagé dans une guerre estrangete contre la France, dans une autre maritime contre l'Angleterre, & dans une autre encore presque civile contre les Provinces Unies, il commençoit à reconnoistre, apres plusieurs exemples, que les secondes esperances sont eschouët les premieres : joint que, peut-estre, sa vieillesse caduque & malade, portoit désormais son inclination à des conseils plus doux. C'est pourquoy il souhaittoit, ou de faire la paix, ou pour le moins de rompre l'union qui s'estoit concludé depuis peu entre ses ennemis contre luy. Quelques uns ont crû que sa principale visée estoit de se deli-

vrer

vrer de la guerre de France, & de celle des Pais-bas pour se pouvoit vanger de l'Angleterre plus facilement, & avec moins de dépenses. Car depuis les pertes qu'il avoit faites en France, de la ville d'Amiens; & dans les Pais-bas, des places d'outre le Rhin; les forces de ses ennemis s'estant de beaucoup accruës, on voyoit les siennes diminuées, les champs ravagez, & son credit épuisé: ce qui faisoit naître mille diverses seditions, la discipline militaire n'estant jamais bien assurée sans la solde. Que si cependant les ennemis venoient à l'attaquer soit d'un costé soit d'un autre, & que l'on envoyast contre eux quelque partie de ses troupes; la Noblesse & les villes des Pais-bas luy estant toujours suspectes à cause de ce qui s'estoit passé auparavant, il avoit à craindre de plus grands dangers que jamais, tandis qu'au contraire les Confederez voyoient leurs campagnes assurées, & jouissoient sur tout de la liberté de la mer; qui leur apportoit beaucoup de commoditez, & leur en promettoit encore davantage pour l'avenir. En effet on surprit des lettres d'Albert à Philippe, qui parloient en ceste sorte: mais le Roy trouva plus à propos de commencer sa negociation de paix par la France: car l'entreprise estoit mesme specieuse à cause de la Religion: parce que le Pape Clement l'avoit souvent averty de prendre garde, que le Roy Henry de Bourbon ayant maintenant embrassé la Religion Romaine, si Philippe continuoit encore la guerre contre luy, on auroit lieu de croire que les premieres tentatives de l'Espagnol eurent pour motif plustost l'ambition que la pitié; & le Pape joignoit à cet avertissement toutes les raisons magnifiques, que l'on allegue en de pareilles occasions sur le sujet de la concorde Chrestienne, & des guerres du Turc. Il est vray neantmoins que Philippe avoit long-temps méprisé ces considerations: mais enfin il commençoit à les goûter; depuis qu'il avoit veu que toutes ses largesses avoient esté inutilement répandues en France, que les armées qu'il y avoit envoyées n'avoient eu aucun succès considerable, & qu'enfin non seulement ses esperances avoient esté trompées de ce costé là, mais davantage, par une punition ordinaire à ceux qui embrassent trop, il avoit veu chez luy mesme tronquer une bonne partie des possessions, qui luy estoient venues de ses ayeuls. Mais d'autre part, Henry n'eut pas esté fâché de recouvrer ses places, afin qu'il luy fut permis pour l'avenir de posséder avec quelque repos un royaume que ses armes luy avoient acquis, & de remedier par de bonnes loix aux maladies qu'une discorde de quarante ans avoit fait naître: mais lors qu'il sembloit encore balancer dans ceste resolution, il y estoit affermy de plus en plus par des personnes de la Religion Romaine; lesquelles apres avoir suivi autrefois une faction declarée contre luy, se voyant maintenant les plus avancez dans sa faveur, faisoient quelquefois paroître à sa rencontre des pauvres qui luy demandoient la paix à jointes mains. L'Honneur d'avoir reconcilié les deux Rois demeura principalement à Alexandre de Medicis, Legat du Pape, & à Bonaventure Calatagiron Sicilien, General des Cordeliers: mais sur tout, en travaillant à cette entreprise, ils ne manquoient pas de représenter à Henry, qu'entre les puissances alliées contre les Espagnols, celle qui seroit la premiere la paix avec eux, recueilleroit tous les avantages de la guerre. Toutefois ce Prince ne voulut entendre à aucune conference, qu'on ne luy eut auparavant donné parole, que les conditions de la paix seroient telles que le royaume de France luy demeureroit entier. Sous ceste esperance il envoya Bellievre & Brulart à S. Quentin: & l'Archiduc Albert, à qui Philippe avoit donné tout pouvoir de traiter, envoya aussi Men-

*Il estoit venu
par la France.*

*On craint de
la paix entre le
Roy Henry de
Bourbon, &
Philippe.*

1597.

*Henry fait
voir à Eliza-
beth, que la
paix luy est ne-
cessaire.*

doze, Tassis, Richardot, & Marienfard, au mesme lieu, où la negociation marchoit assez lentement. Cependant Henry qui ne vouloir pas en se separant de ses alliez, se rendre blamable d'aucun procedé illegitime, envoya Massey vers la Reine d'Angleterre, pour luy représenter qu'une guerre lente ne se contentoit pas de faire languir la France comme autrefois, mais qu'elle la faisoit mourir s'il faut ainsi dire. Que l'on voyoit, dans tous les endroits de son royaume, la Noblesse epuisée par les combats; le peuple accablé par l'indigence; les villes renversées, brulées, & les campagnes desertes; miserable objet pour les yeux d'un Prince: mais que le plus grand de tous ces maux consistoit en ce qu'ils ne trouvoient point de remedes. De sorte que si ses alliez ne luy donnoient dans peu une armée entretenue à leurs dépens, par le moyen de laquelle il pût trancher tout d'un coup les difficultez de la guerre, il ne pouvoit plus faire autre chose que d'accepter une paix, en faveur de laquelle ses ennemis mesme quittoient tous les avantages, que les armes leur avoient acquis. Que neantmoins il seroit en sorte que par son accommodement il seroit permis à la Reine, & à tous ses allies, de prendre part aux conditions qui luy seroient accordées. Que si Elisabeth & les Confederez refusoient de se ranger dans le mesme party, ce ne seroit pas une merveille de voir quelque difference d'intentions entre ceux qui trouvent leur salut, & une proye indubitable dans la guerre, & celuy qui ne combat qu'avec assurance de se perdre. Mais outre ces raisons, Henry pour se purger de plus en plus du manquement de foy dont Elisabeth eut pu l'accuser, adjoûtoit encore que la Reine apres luy avoir promis par leur traité, quatre mille Anglois auxiliaires, avoit du depuis exigé de luy, devant peu de témoins, qu'il se contentast de la moitié de ce nombre. Qu'à la verité, comme il desiroit toujours conserver l'apparence de leur union, quoy que l'effet luy en fut peu fructueux, il avoit souffert cette injustice, mais en sorte qu'il n'en avoit pas perdu la memoire. Il estoit bien plus difficile au Roy de trouver des excuses legitimes envets les Confederez: toutefois il leur envoya Buzanval, pour se plaindre que les assistances qu'ils luy avoient promises & données estoient peu de chose, & que les seules marchandises transportées de France valoient davantage aux Hollandois. Elisabeth & les Confederez decouvriront bien-tost les artifices de ce Prince, qui estoit las de la guerre: mais la Reine opposoit à ses raisons les dépenses qu'elle avoit desja faites pour assister les Confederez. Elle n'oubloit pas à représenter aussi l'estat present de ses affaires dans l'Yrlande: où, quoy que les Rebelles fussent reduits à l'extremité, Jean Norris & Thomas Borrug Capitaines Anglois, qui s'estoient autrefois rendus illustres dans les Pais-bas, & qui dans l'Yrlande encore avoient esté si soigneux de bien faire à l'envy l'un de l'autre, que cette noble jalousie les avoit rendus malades, s'estoient veus enfin succomber: non pas à la verité par les combats, mais par la longueur de la guerre. Toutefois la réponse de la Reine fut accompagnée de ce temperament; que si le Roy son associé vouloit continuer la guerre, elle ne manqueroit jamais de l'assister au besoin: & que si au contraire il estoit resolu de faire la paix, elle seroit toujours presté d'en entendre les conditions. Les Confederez reconnurent, dans cette conjoncture, que si ces deux Couronnes avoient partagé avec eux les hazards de la guerre, ils ne partageroient pas avec elles les fruits de la paix: car entre les Rois la concorde voit toujours ses conditions aboutir à ce point, de faire cesser les hostilités pour l'avenir, & de donner & recevoir une abolition de tout le passé: mais entre le

souve-

*Il envoya Buzanval vers
les Estats pour
le mesme sujet.*

souverain & ses sujets, quand on en vient à quelque accommodement, ce premier demeure le seul arbitre de toutes choses, & les autres sont seuls punis des fautes commises de part & d'autre.

Cependant les Conféderez, pour se garantir du pesant fardeau qu'ils estoient certains d'avoir sur les bras si les forces d'Espagne venoient à se tourner contre eux, estoient devant leurs associés la violence & les artifices des ennemis; & taschoient, quoy qu'en vain, à les dégouter de la paix, en leur faisant toutes sortes d'offres. Sur tout, ils promettoient au Roy, s'il desiroit marcher contre Nantes, de luy fournir, outre leurs regimens auxiliaires, autant de navires qu'il en souhaiteroit pour assieger la riviere de Loire, & d'ajouter encore à tout cela de nouvelles troupes, s'il vouloit attaquer quelque place sur les frontieres du Pais-bas. Mais cependant Philippe preparoit un nouvel appast pour les tenter eux mesmes: car comme il avoit deux filles, la plus jeune avoit esté donnée pour femme au Duc de Savoie, & l'aînée, qui se nommoit Isabelle Claire Eugenie, estoit demeurée auprès de son pere, afin qu'elle luy pût servir d'une amorce pour attirer tous les Princes, par la consideration d'un si grand party. Cette Princesse avoit autrefois esté esperée par l'Empereur Rodolphe, par l'Archiduc Ernest, par le Duc de Guise, & puis enfin après avoir passé dans le celibat les principales années de sa seconde, elle se voyoit maintenant fiancée avec Albert d'Autriche; Rodolphe (ainsi que plusieurs ont creu) n'estant pas fort satisfait, de voir que cet honneur, qu'il avoit recherché long-temps, ne luy eut pas esté accordé plustost qu'à son frere. Philippe assignoit pour dot à sa fille, la Bourgogne & les Pais-bas: non seulement afin que cette Princesse, son heritiere legitime, eut sa part de la succession royale assurée contre son frere plus jeune qu'elle; mais encore pour tegagner l'esprit des rebelles; par ce qu'il espcroit que le nom d'Autriche leur seroit bien plus agreable, que celui d'Espagne; les anciens bien-faits de cette famille, & les outrages receus de cette nation, occupant assez souvent leur memoire. Mais tous ces projets furent vains, & leur pretention inutile contre des peuples également opiniastrés dans leurs soupçons, & dans l'amour de leur liberté. Car toutes ces alliances d'une seule famille, pratiquées pour servir de couverture à son ambition, leur donnoient un perpetuel sujet de craindre, & de croire que les Espagnols n'accordoient à l'Archiduc, que le seul nom de la Principauté Belgique, dont ils retenoient tousjours l'effet. Mais les Belges du party royal, auxquels Philippe avoit envoyé sa declaration touchant ce mariage, firent une réponse accommodée au temps, par laquelle ils protestoient que c'eut esté avec quelque regret qu'ils se voyoient detacher du service de leur Prince, dont ils avoient reconnu la justice, & la clemence par tant de marques; s'ils n'eussent creu qu'il leur estoit impossible de luy mieux témoigner leur obeissance, qu'en reconnoissant par son ordre la veritable image en sa fille. En suite se portant sur le sujet des loüanges de leurs nouveaux maîtres, ils celebroident les vertus de l'Infante comme leur estant assez connues par le rapport de la renommée, & celles de l'Archiduc, comme en ayant esté les propres témoins: demandant seulement cette grace au Roy, qu'il ne les privast de son assistance accoustumée; & principalement en une saison où leurs affaires estoient en si mauvais estat. Ils disoient que puisque les estrangers mesmes, obligez par une infinité de bien-faits, confessoient hautement le soin qu'il avoit tousjours eu de la Religion, & le secours qu'il leur avoit donné; il estoit encore plus juste qu'il pourveut à la protection & de

Philippe les tente par un nouvel appast.

Philippe promet sa fille à Albert.

La Bourgogne & la Belgique luy sont assignées pour dot.

Toutes choses suspectes aux Confederés.

Reponse des Belges du party royal aux lettres de Philippe.

1597.

la Princesse sa fille si accomplie en toutes sortes de merites, & d'un gendre fort de son sang & de sa race, & de ses peuples enfin, qui estoient l'ancien heritages de ses ayeulx : & lesquels pour cette raison devoient tousjours estre estimez ses sujets, quoy qu'il les fist passer sous une nouvelle puissance. Mais qu'apres tout si ce changement demeuroit fixe dans la volonté de Philippe, & du Prince son fils, heritier de sa Couronne, les Belges ne refuseroient point de reuerer à l'avenir, sous quelque nom que ce pût estre, la mesme majesté qu'ils avoient tousjours reuétée. Les Brabançons, & les Flamens sur tout, demandoient à part, avec beaucoup d'instance, qu'on taschast de trouver quelques moyens d'accommodement avec les Provinces Unies : & que si leurs peuples par leur opiniastrété accoustumée continuoient à provoquer le chastiment qu'ils avoient tant de fois merité, l'on conuiast tous les Princes voisins qui suivoient l'ancienne Religion, & mesme les Ecclesiastiques, de scondet la cause commune, par les armes, ou par quelque autre secours avantageux, à quoy ils se pourroient peut estre resoudre ; parce que si quelques uns d'eux avoient eu la trop grande puissance de Philippe pour suspecte, il y avoit lieu de croire qu'ils témoigneroient des sentimens plus favorables pour une domination separée de l'Espagnole. Au reste l'ordre des choses que je vay bien-tost commencer à deduire, fera voit de quelle sorte le vray, & le faux se trouverent meslez indifferemment parmy toutes ces espetances.



HISTOIRES

DES TROUBLES

DV PAYS-BAS,

LIVRE SEPTIESME.

SOMMAIRE.

Les Etats ayant interdit le commerce avec les Espagnols, essayent en vain de remedier aux voleries de leurs chefs. On prend une prodigieuse balaine qui s'estoit engagée dans les gueux du rivage de Hollande. On essaye en vain de prendre Vonde. Source des discordes d'entre les Alemans & les Anglois. Les Alemans chassés d'Angleterre s'arrestent à Middelbourg. Les Confederéz, tirant avantage des malheurs d'autrui, ostendent au loing leurs navigations. Audace insatiable de Moucheron. Les broüilleries d'Utrecht sont apaisées. Les Confederéz envoient des Ambassadeurs en France & en Angleterre pour la continuation de la guerre. Responce d'Elisabeth. Oldenbarneveld tasche en vain de dissuader la paix au Roy de France. Liberalité de ce Prince envers les Confederéz. Articles de paix entre la France & l'Espagne. Elisabeth exhorte derechef les Confederéz à la paix. Nouvelle alliance entre les Anglois & les Confederéz. Philippe fait une donation des Pais-bas à sa fille Isabelle. Discours differens sur le sujet des clauses de cette donation. Albert s'efforçant de faire la paix avec les Confederéz, n'est point écouté. Sedition de la soldatesque Espagnole. Albert allant en Espagne laisse André d'Autriche pour son lieutenant dans les Pais-bas. Relation de la mort du Roy Philippe. Divers jugemens que chacun fait touchant le genre & les mœurs de ce Prince. Marguerite est menée pour femme au Roy Philippe troisieme du nom. Les nouvelles broüilleries du Comte d'Emden n'ont point de succès. Les Reformez d'Aix souffrent du prejudice. Mendoza mene son armée contre ceux de Cleves & de Juliers. Description des nations d'alentour du Rhin voisines des Provinces Unies. Mendoza fortifie Orsoy & Malbom. Le Prince Maurice part avec une armée pour aller remedier à l'effroy que celle de Mendoza apportoit aux Confederéz. Grandes dissensions entre les Espagnols. Subjette de Cleves appelle de tous costez, du secours contre les Espagnols. Breve description des Cercles de l'Alemagne. Les Confederéz viennent en vain les Alemans contre les Espagnols. Mendoza prend la ville de Rhinberk malgré le secours que le Prince Maurice taschoit de luy donner. Falcoftem est tué par les Espagnols contre la parole qu'ils luy avoient donnée. La ville de Wesel est forcée de recevoir les ceremonies Romaines. Mendoza met des garnisons dans Riber & dans Emmeric, & prend Iselbourg de force. Le Prince Maurice ferme aux ennemis les passages de la Westphalie. Les Espagnols vont passer l'hiver en Alemagne. Le Prince Maurice ayant delivré Emmeric de sa garnison, laisse cette ville en liberté & celle de Sevenare aussi. Adrets illuîtres dans les Pais-bas. Crimes execrables des Espagnols dans l'Alemagne.



Ar malgré cette nouvelle alliance, les Estats ne laissoient pas d'ajouter aux hostilités precedentes de nouvelles marques d'inimitié : puis qu'ils publierent un edit, par lequel ils defendoient qu'on ne transportast chez les Espagnols ou chez les peuples de leur party, aucune marchandise propre à la guerre, ou à la navigation. Bien-tost apres ils firent encore une autre ordonnance, par laquelle ils defendoient aussi d'em-

porter les grains creus dans le país : de peur que les habitans en cherchant à faire du gain chez les estrangers, ne fissent naistre la disette chez eux mesmes. Mais pour la Flandre Espagnole, elle estoit generalement interdite de toute sorte de commetee avec les Provinces Unies. Neantmoins comme

1598.

*Les Etats de-
fondent la com-
merce avec les
Espagnols.*

me

1598.

me ces loix n'avoient jamais esté fort bien observées, à cause de l'avidité que ceux qui manioient les affaires avoient toujours témoignée pour le gain, la paix de la France avec les Espagnols, qui se conclut bien-tost après, renversa la bonne intencion de tous ces edits : & par le moyen des fraudes qui furent introduites dans leur execution, la Republique perdit toute l'utilité qu'elle s'en estoit promise. En mesme temps, parmy les conseils qui furent tenus pour la reformation de la milice, on prit pareillement soin de prescrire la façon des armes, que l'on porteroit de là en avant; tant parmy ceux qui servoient à pied, que ceux qui servoient à cheval, soit pour les piques, soit pour les armes à feu : & l'on composa aussi de nouvelles troupes de cavalerie du revenu des terres que l'on avoit conquises l'Autonne precedent. Mais lots qu'on voulut entreprendre d'empescher, que les chefs de la soldatesque ne vollassent l'argent public, l'experience fit voir, que les reglemens qu'on s'estoit promis d'opposer à ce desordre, estoient assez inutiles. Car il ne servit de rien d'avoir retranché tous les soldats supernumeraires de chaque compagnie, pour la reduire à cent hommes; puisque les Capiraines trouvoient tousjours moyen de tromper, & que plus le nombre des soldats avoit esté diminué, plus ils augmentoient celuy des passe-volans. Mais d'avantage, aussi-tost qu'ils reconnurent qu'on taschoit à leur oster le moyen de voler, ils firent en sorte que les plus zelez de leurs soldats, & mesme ceux qui avoient autant de vertu qu'on en peut avoir dans un siecle où toutes choses sont venales; enfin ceux auxquels ils avoient auparavant accordé de plus grandes recompenses qu'aux autres, pour les attirer sous leurs drapeaux, vissent pour l'avenir leur solde reduite au pied de celle des moindres soldats. Ce qui causoit des desertions si frequentes, qu'elles eussent ruiné des regimens entiers, si l'indigence de l'ennemy ne les eut moderées. Ce que les Estats ayant reconnu, par l'advis du Prince Maurice, ils ne se travaillerent pas davantage dans le dessein de remedier à des maux qu'il estoit impossible de guerir. Cependant, le profond repos des pais d'outre le Rhin ayant accru les revenus de la Republique Confederée, elle fut invitée par cette consideration à gratifier le Prince Maurice, & le Comte Guillaume ses Gouverneurs, de quelque present honneste soit en terres soit en argent: quoy qu'il se trouvast encore des personnes qui vouloient donner, à cette marque de reconnoissance, le blâme d'une largesse trop ambitieuse.

*Ilz gratifient
le Prince Maurice,
Cy le Comte
Guillaume
de quelques
projetes.*

L'Année estant entrée dans son second mois, il arriva une aventure plus-tost rare que merveilleuse; mais elle passa pour un prodige, parce qu'il ne se trouvoit point de veritables miracles. Un poisson du genre des baleines, dont quelques pescheurs avoient entendu le bruit sur le rivage de Hollande, & lequell estoit tellement connu aux marins, que la plupart d'eux se ressouvenoiient du nom qu'ils luy avoient donné pour l'avoir rencontré plusieurs fois, fut attiré avec des cordes en un lieu nommé Berkheide; lequell est situé entre Sceveling & un autre bourg, qui témoigne, par son nom mesme, que son origine est venue des anciens Cattes; & assez proche de l'embouchure de ce canal du Rhin, qui tient le milieu entre les deux autres. Lors que l'Ocean se retire on y decouvre encore les traces d'une citadelle autrefois bastie par Drusus ou par Severe: mais les anciens habitans du pais ont nommé ce lieu Berkheide à cause de la grande Bretagne qui luy est opposite. Ce fut donc là que ce poisson, dont l'estendue alloit jusqu'à soixante & dix pieds, couvert de son grand corps tout ce qui se trouve d'espace vuide entre la mer & les digues qu'on a élevées sur le rivage pour arrester la violence du

*Baleine de 70
pieds prise à
Berkheide
dans des sables,
où elle estoit
demeurée en-
gagée.*

flux:

flux : & une grande multitude accourut pour voir cette nouveauté, sans craindre la mauvaise odeur que ce poisson faisoit sortir de ses entrailles deséchurées, & qui estoit telle que l'air d'alentour en ayant esté infecté, causa des maladies & mesme la mort à plusieurs personnes. Au reste il est certain que ceux dont le jugement n'estoit mesme que mediocre, ne devoient point mettre au rang des choses merueilleuses, que ce poisson, qui ne différoit en rien d'une infinité d'autres cachez dans les vastes retraittes de l'Océan, ayant esté poussé par les vagues dans des sables où il estoit demeuré engagé, se fust decouvert aux pêcheurs par le bruit qu'une si lourde masse avoit fait en se debattant inutilement : neantmoins parmy le vulgaire, qui veut tousjours donner quelque nouvelle interpretation aux nouveaux succès, & soumettre à son jugement les effets de la nature ou de la fortune, les uns disoient que la tencontre de ce prodigieux animal presageoit à ses vainqueurs qu'ils remporteroient quelque grande victoire & de riches dépouilles sur leurs ennemis : les autres au contraire pretendant que cette avanture ne promettoit que toutes sortes d'infortunes à ceux que de si horribles monstres venoient chercher. Et chacun s'attachoit tellement à ses opinions, qu'elles estoient mesmes soustenues par plusieurs escrits qu'on publioit : mais la vanité de toutes les raisons des uns & des autres fut destruite par le reste de l'année, que l'on peut dire avoir esté oisive en comparaison des precedentes. Il est vray pourtant qu'un peu apres s'estant aussi pris une vache marine dans la riviere, assez proche de Gorichem, parce que c'estoit une chose tout à fait extraordinaire, quelques uns voulurent, & non pas sans fondement, trouver un rapport entre ce succès, & ce qui se passa les années suivantes au mesme lieu. Mais pour le moins c'est une chose presque veritable, qu'il n'y a jamais eu d'année où l'on ayt veu si rarement qu'en celle-cy les evenemens respondre aux esperances, si nous commençons à la conter dès l'hyver, qui se passa entierement parmy des tentatives inutiles. Car premierement les chefs de la garnison de Bergue sur Zoom ayant esté conviez d'aller surprendre Wouden, chasteau situé un peu plus avant dans le cœur du pais ; parce que c'estoit un lieu qui servoit à introduire les soldats du party royal dans les embouchures du Brabant, ce qui rendoit leur navigation mal seure, & pour faciliter cette surprise, les sentinelles gagnées ayant promis de ne faire aucun bruit qui pût éveiller le corps de garde, comme l'architecte de ce stratageme estoit un homme non moins timide qu'imprudent, lors que l'on en vint à l'exécution, il ruina luy mesme son dessein par la fuite. D'autre part, le Prince Maurice avoit aussi préparé une flotte contre la Flandre ; mais si elle manqua de succès, ce ne fut pas par la faute des hommes, puis qu'une puissance superieure s'en mesla ; car la violence des vents, aussi tost que les vaisseaux furent en mer, en ruina quelques uns ; & obligea les autres à chercher des lieux de seureté qu'ils eurent bien de la peine à trouver. Il estoit arrivé, un peu auparavant, qu'un chasteau situé sur la mesme coste à l'opposite de Birsit, au delà de Zelande, avoit esté vendu par les soldats de la garnison, composée de François, à un Espagnol qui les avoit subornez ; comme trois ans auparavant la perfidie d'un Walon avoit livré la mesme place aux Hollandois : de sorte qu'à la fin l'infamie des uns fut réparée par le dommage des autres. Quelques cavaliers estoient aussi allez vers Limbourg avec dessein de surprendre l'infanterie Espagnole ; mais leur marche ayant esté decouverte, ils furent contraincts de s'en revenir sans rien faire, parmy les neiges qui estoient extre-

*C'est ainsi de
surprendre
Wouden sans
effort.*

1598.

mement hautes. Neantmoins, bien-tost apres, les mesmes surprirent, dans le pais de Iuliers, quelques convois qu'on menoit aux ennemis; mais en suite ayant esté rencontrés par quelques troupes de cavalerie du party contraire, pres de Buric, ils furent forcez d'abandonner la proye; mais non pas sans verser de leur propre sang. Quelques autres encore de leur party, retournant des pais du Liege & de Treves, furent pareillement rencontrés par quelques uns des ennemis qui les mal-traiterent: & toutes ces pertes quoy que petites, pour estre arrivées assez souvent, ne diminuèrent pas peu les avantages remportés à Turnhout l'année precedente. Cependant plusieurs biens de la paix que les autres nations n'éprouvent jamais dans leurs guerres, faisoient toujours compagnie à la Republique confederée: puisque mesme les dissensions survenues entre les Alemans & les Anglois tournoient à son utilité. Mais puisque les effets de cette discorde se trouvent meslez parmy les affaires Beligiques, je croy qu'il est à propos d'en reprendre l'origine un peu de plus loin.

*Origine de la
discorde entre
les Ale-
mands, & les
Anglois.*

Pendant les precedens siecles la marchandise estoit dans son principal credit en Allemagne; ce qui fut cause que chez beaucoup de divers peuples de cette region tels que sont les Vendes, Saxons, Prussiens, Westphaliens, plusieurs villes jusqu'au nombre de soixante & dix, qui se trouverent situées sur la mer & sur des fleuves renommez, se joignirent ensemble comme en un corps sous de certaines loix de commerce, suivies d'un traité, qui fut nommé Anseaticque. Et l'industrie de ces associez estoit telle, que par son moyen non seulement la Mer Septentrionale & les ports de la Belgique goûtoient le fruit d'un trafic perpetuel; mais que, davantage, ils établirent une place de marché jusques dans Londres; où apres que l'on eut reconnu la bonne foy avec laquelle ils agissoient, & l'utilité qu'ils apportoient au public, les Roys d'Angleterre leur accorderent de pouvoir échanger leurs marchandises contre d'autres, sous un certain tribut fort mediocre. Il est à remarquer qu'en ce temps là, les champs d'Angleterre étant principalement propres aux pasturages, n'avoient presque autre chose à fournir en échange des marchandises estrangeres, que ce qui procedoit de leurs toisons: ainsi les Alemans ne remportoient que des laines non encore mises en œuvre. Mais assez long-temps apres, quelques uns d'entre les Belges exilés de leur pais pour diverses causes, ou ennuyés d'en souffrir les miseres, s'estant retirés en divers pais estrangers, comme ils y apportèrent la connoissance de plusieurs manufactures, ils apprirent sur tout aux Anglois l'art de preparer & de teindre les laines: ce qui arriva premierement sous le regne d'Edouard. Cependant, ce Prince songeoit assez à augmenter le revenu de son épargne d'une partie du gain que ce nouveau travail produisoit dans son royaume; mais le traité qu'il avoit fait avec les villes Anseaticques s'opposoit à son dessein. C'est pourquoi les Anglois ayant bien-tost trouvé de nouveaux pretextes & de nouvelles accusations, renverserent toute sorte de droits pour priver les Alemans des anciens privileges qu'on leur avoit accordés; & neantmoins ils leur offrirent enfin de les en laisser jouir, s'ils vouloient partager avec eux le fardeau des impositions dont l'ouvrage des draps estoit chargé, allegant pour leurs raisons qu'il n'y avoit rien de si contraire au devoir d'un Prince, que de fouler ses sujets pour épargner les estrangers; & demandant aussi que les Alemans leur accordassent chez eux de pareilles exemptions. Ceux-cy au contraire reclamaient hautement le droit des Gens, se plaignant que par ces nouvel-

les

les inventions , on leur vouloit ravir des privileges dont ils avoient jouy par leurs merites trois cens ans durant ; & qui leur avoient esté confirmées par les declarations solennelles de quatorze Roys. Neantmoins non seulement toutes leurs plaintes furent inutiles , mais davantage ils se trouverent encore desobligez de nouveau dans l'establissement que les Anglois firent entre eux d'une compagnie particuliete , par le moyen de laquelle en fournissant eux mesmes des draps aux estrangers , ils renversoient tous les anciens profits des Alemans. De là nasquit une jalousie reciproque entre les deux nations ; & les plaintes de celle-cy allerent jusques aux oreilles de l'Empereur , environ le temps que par l'occasion des differens qui estoient venus entre le Duc d'Albe & Elisabeth , tous les Anglois qui se trouvoient dans les Pais-bas en ayant esté chassez , se retiretent au delà de la riviere d'Em. Ils estoient accusez de falsifier leurs marchandises , & d'empescher par leurs monopoles le debit des autres , en donnant les leurs pour la moitié moins. Ainsi pendant quelques années le temps fut consumé parmi les disputes des sujets , & les lettres que les Souverains s'écrivoient les uns aux autres ; jusqu'à ce que la haine du nom des Anglois s'augmentant de plus en plus par les pirateries qu'ils exerçoient incessamment sur la mer , Philippe , dont l'artifice avoit excité ces brouilleries , mesla les anciens differens avec les nouveaux, embrassa la cause des Anseatiques aupres de l'Empereur par l'entremise de Mendoza & de Clement ses ministres : non pour aucun avantage qu'il souhaitast à cette communauté , mais seulement pour allumer de plus en plus la discorde ; & faire en sorte que la possession de la mer fust debattuë à ses ennemis. Et dans le mesme temps qu'il faisoit rechercher l'autorité du Roy de Dannemarck pour flechir les Confederez , il envoya pareillement jusqu'à Lubek , capitale des Anseatiques , une ambassade , dont Flotent de Barlaimont estoit le chef , par laquelle il blâmoit les Alemans de ce qu'ils ne s'attachoient par leur commerce dans les Pais-bas qu'à augmenter les richesses des peuples rebelles, negligant cependant les autres villes Beligiques : il disoit qu'en cela ils témoignoient avoir peu d'inclination pour la neutralité ; & encore moins de reconnoissance pour les bons offices qu'ils avoient éprouvez de la part d'un tel Monarque : & parmi ces reproches il les incitoit aussi à la guerre contre les Anglois , en leur promettant toutes sortes d'assistances pour cet effet ; mais c'estoit inutilement. Neantmoins les Alemans envoyèrent ces demandes de Philippe aux villes, qui ayant autrefois esté associées dans le party Anseatique , s'estoient maintenant rangées dans l'union des provinces Confederées du Pais-bas ; & y joignirent aussi des lettres qui témoignoient du mescontentement de leur part : soit qu'ils eussent conceu quelque nouvelle jalousie contre ces peuples devenus puissans par le trafic ; soit enfin (comme il s'est reconnu par plusieurs experiences) que les peuples qui ont le plus de conformité ensemble pour la religion , ont le moins d'attachement pour les interets de la fortune ; & que ceux qui suivent la confession d'Augsbourg sont autant unis d'affection avec ceux de la profession Romaine , qu'ils en sont éloignez de sentiment. Ces choses s'estoient passées l'année precedente , pendant laquelle les Anglois qui travailloient aux manufactures des draps , eurent ordre de sortir dans un certain temps des pais d'Alemagne : mais la Reine Elisabeth n'accorda pas aux Anseatiques un plus long espace de temps pour leur séjour en Angleterre ; & apres quelques conferences inutiles sur ce point , les deux puissances souveraines n'ayant pû s'accorder ,

*Les Anglois
ont ordre de
sortir d'Ale-
magne, & les
Alemans
d'Angleterre.*

1598.

les Anglois fortirent enfin de la ville de Stade, qui avoit esté le principal siege de leur trafic, depuis qu'ayant esté transferé de Bruges à Anvers, les dangers de la guerre l'eurent banny de cette dernière ville. Cependant, comme les Confederez n'entretenoient la guerre que sur leurs frontieres, & que par ce moyen le cœur de leurs Provinces jouissoit d'une profonde paix, ces Anglois exilés allant deçà & de là reconnoistre les villes pour establir leur residence en quelqu'une, voyoient leur choix partagé : parce que chaque peuple à l'enuy leur offroit toute sorte d'avantage, taichoit de les attirer à soy : mais apres s'estre plaints qu'en plusieurs contrées les eaux n'estoient pas propres à laver leurs laines, ils s'arrestèrent enfin à Middelbourg dans le pais de Valcheten ; où desjà une partie de leurs correspondans s'estoit retirée, depuis que la ville eut esté attaquée tant par ce fameux siege qu'elle souffrit, que par les autres maux qu'apporte la guerre : & les Estats pour accroistre de plus en plus le commerce de Middelbourg accommoderent au goust de ceux qui s'y venoient establir, tout ce qui pouvoit concerner la levée des subides, & la decision des differens. Neantmoins on ne laissoit pas de chercher tousjours des moyens d'accommodement entre les Alemans & les Anglois : mais cependant les Confederez voyoient de toutes parts leurs avantages s'augmenter par les malheurs d'autrui : puisque des auparavant l'arrivée des Anglois plusieurs Flamens, bannis de leur terre, estoient pareillement venus exercer leurs manufactures de laine dans la ville de Leyden, & dans celle de Harlem principalement. Mais davantage encor plusieurs fugitifs de Portugal, dont la plus-part tiroient leur naissance de ces restes du peuple Juif qui habita autrefois dans ce royaume, luy prefoient la grandeur de la ville d'Amsterdam.

Les Anglois s'establisent à Middelbourg.

Les avantages des Hollandois s'augmentent par les malheurs d'autrui.

Ils espandent leurs navigations plus au large.

Quant aux navigations, plus les Confederez trouvoient de danger à craindre en celle d'Espagne, plus ils elargissoient leurs courses vers les autres climats de l'Univers : & cent cinquante navires chargez de bled furent poussez de la mer Baltique par un mesme vent : mais l'avidité des marchands sceut si bien cacher ou transporter en d'autres lieux toute cette quantité de grains, que le prix des vivres n'en fut en rien diminué : ce qui neantmoins tourna à l'avantage de la Republique, non seulement à cause du gain qu'elle en pouvoit attendre de dehors, mais parce que la necessité des affaires l'obligeoit à partager l'exaction des subides en telle sorte, que les laboureurs en portoient le plus pesant fardeau. On alla aussi visiter la Mer mediterrannée, tant vers Constantinople, que vers les ports de la Syrie & de l'Egypte : & mesme l'on entra dans quelques Isles de la mer Egée, sous les auspices de la Couronne de France, ou de celle d'Angleterre : car le grand Turc avoit promis seureté aux Hollandois sous ces deux bannieres. Neantmoins ils ne purent éviter ou qu'ils ne fussent surpris par l'Espagnol, ou bien lorsque pour fuir sa rencontre, ils se voyoient emportez sur le rivage des Maures, ou parmy les Corsaires Turcs, ils ne passassent pour ennemis à l'égard de ceux-cy, qui le sont tous les uns des autres. Ainsi ils couroient une risque d'autant plus grande, que le malheur de cette guerre épargne tousjours assez ceux à qui il n'oste que la liberté. En quoy l'on peut avec beaucoup de raison blamer l'avarice des marchands, qui exposoient ainsi aux dangers des navires depourvus de soldats & d'armes ; & qui ne pouvoient pas mesmes s'appuyer sur leur bon droit quand ils avoient à le poursuivre devant quelque Prince Barbare, se contentant d'avoir recours à la protection d'une puissance, qui ne leur pouvoit

voit estre favorable sans leut en rendre une autre ennemie. Au reste les Confederez dans cette occasion suivoient la banniere des François, ou des Anglois; comme ceux-cy avoient auparavant suivy celle des Venitiens: ainsi qu'il est arrivé depuis que les Chrestiens ont plustost considéré leurs dissensions & leurs interestz particuliers, que l'union generale de ce sacré nom. Pendant le mesme Printemps & l'Esté entier, pres de quatre vingts navires d'une juste grandeur ayant fait voile vers les regions les plus éloignées, aborderent, les uns aux rivages de l'Ethiopie qui produit l'or: les autres, dans les Indes ou dans les Isles des Moluques, & les autres enfin partie dans cette Amerique qui se voit située sur nostre Horizon; partie dans cette autre Amerique que l'on decouvre au delà du destroit de Magellan: de sorte qu'il ne faut pas s'estonner, si parmy tant diverses tentatives il s'en trouva quelques unes qui réussirent mal. Car premierement un des navires Zelandois qui devoit aller aux Indes, passant proche d'Angleterre, soit que son gouvernail se fust attaché dans quelque gué; soit que son contrepoids se fust trop penché d'un costé ou d'un autre, les eaux de la mer y enterrent par les canonnières qui d'avanture se trouvoient ouvertes, & le submergerent soudain avec une grande quantité d'hommes & d'argent, dont la perte ne se pût empeschet. D'autre part, la fortune ne se rendit pas plus favorable à la temerité de Balthazard de Moucheron; lequel osa entreprendre, luy qui n'estoit qu'un simple marchand, d'oster aux Portugais & au Roy Philippe une Isle nommée l'Isle du Prince, située dans l'Océan d'Ethiopie au devant du rivage de Benin proche de l'Equinoctial. Certe Isle qui est assez fertile, est aussi fort commode pour le passage de ceux qui veulent aller plus outre vers ces climats: & Moucheron pretendoit y establir pour luy un nouvel empire: parce que l'ayant demandée aux Estats & au Comte Maurice, on luy en avoit abandonné la conqueste. Il assemble donc deux cents tant soldats que nochers, sous l'esperance dont il les flattoit qu'ils ne possederont pas moins, chacun, de six cens livres de revenu par an dans cette Isle; & leur donna pour chef Julien de Clerhage avec quelques autres jeunes hommes sans experience. Quant à Clerhage, c'estoit un Capitaine d'humeur assez inquiete: & ny son pais ny les Magistrats ne se fioient pas beaucoup à luy, parce qu'on l'accusoit d'avoir trempé dans les factions du Comte de Licestre, & de s'y estre porté moins par un zele aveugle, comme beaucoup d'autres avoient fait, que par un dessein premedité & accompagné d'une esperance de profit. Toutefois les premiers succès de cette entreprise de l'Isle du Prince, sembloient flatter les auteurs: car ayant attiré dans leurs navires les premiers du pais sous pretexte de quelque banquet, ils les avoient obligez à prester serment de fidelité à un homme privé, leur ayant fait esperer que l'amitié des Hollandois seroit bien plus equitable pour eux, que celle des Castillans; & que les peuples de l'Isle, dans leur obeissance, éprouveroient bien plus de douceur de la part de ces premiers. Enfin les Hollandois avoient desja commencé à cultiver les terres de l'Isle, & ce travail avec quelques autres pareils leur teüsilloit: mais cependant un Prestre du lieu ne laissoit pas d'inciter aux armes & aux massacres tous les habitans, qui estoient d'eux memes assez disposez à craindre les maux que leur seule imagination leur representoit, à cause de ceux que l'épreuve leur avoit desja fait sentir: & lors que ce Prestre avant esté mis prisonnier, on l'eut du depuis fait mourir sous une couleur de droit, ses anciennes persuasions & son supplice recent ayant ef-

*Temerité de
Balthazard
Moucheron.*

1598.

farouché la multitude, quelque apparence de reconciliation qu'on eust en suite tesmoignée aux habitans, & quelque pardon qu'on eust feint de leur accorder, ils se porterent de là en avant à de perpetuelles rebellions, cependant quelques uns des lieutenans de Moucheron ayant esté mis hors du monde par des embusches qu'on leur avoit dressées, dont Clerhage mesme fut soupçonné, comme celuy qui ne vouloit point souffrir de controlleurs; & les autres entretenant entre eux des dissensions, sans prendre aucun soin de se fortifier, tout cela donnoit la hardiesse aux ennemis d'entreprendre contre les Hollandois. Enfin par les maladies que le mauvais air faisoit courir, Clerhage, aussi bien que plusieurs autres, ayant esté emporté luy mesme, & ne restant plus en santé que fort peu de Hollandois, qui n'avoient point d'autres vivres que la provision de leurs vaisseaux; la crainte qu'ils avoient du secours que les Portugais faisoient venir des Isles prochaines, & mesme des costes de la terre ferme, fut cause qu'ils abandonnerent leurs forts construits trop tard & avec trop de negligence: quoy que bien-tost apres, mais hors de saison, il leur arrivast un secours d'hommes, d'armes, de vivres & de femmes mesmes, lequel estoit party de Hollande sous esperance de trouver une colonie toute preste. Cependant les Anglois ne demeuroident pas sans rien faire; car avec quarante navires de particuliers le Comte de Cumberland, Anglois, avoit assiégé Lisbonne; au grand avantage des Confederez, qui possédoient seuls le commerce des Indes, tandis que les autres demeuroident ainsi enfermez, & à la confusion manifeste de leurs ennemis, qui n'avoient plus gardé désormais cet ancien Empire qu'ils usurpoient auparavant sur la mer, puis qu'ils n'osoient pas mesme chasser de leurs rivages une simple flotte de corsaires. De là, le mesme Comte de Cumberland étant passé dans l'Amerique par la route des Isles Fortunées, il templit d'effroy ceux qui apportoiient l'argent du Roy d'Espagne: mais bien-tost apres s'estant saisi par force d'une Isle nommée Portorico, il se contenta de la piller; soit que les maladies de ses gens l'eussent obligé de l'abandonner, soit qu'il se trouvast, comme plusieurs autres chefs de sa nation avoient esté avant luy, incapable de conserver une victoire. Mais cependant l'ennemy vangeoit sur l'Océan des Confederez les pertes qu'il avoit receuës sur le sien: toutefois il ne se servoit de la mer que pour les rapines seulement; & les ayant cy-devant exercées ptes de Dunquerque, il les exetoit maintenant dans le destroit de Calais. Les pescheurs Hollandois & quelques marchands du mesme party, qui avoient éprouvé la violence de ces brigandages, accu-soient ses Capitaines de marine d'éviter l'abbord des pirates, qu'ils sçavoient ne combattre qu'en desespererez, & comme des gens qui dans ces rencontres n'attendant que leur mort certaine, ne songeoient qu'à la vanger avant que de la recevoir. On chercha donc des remedes contre ce mal; & quelques uns estoient d'avis que l'on cachast dans le port ennemy quelques navites qui fussent fort pesans: mais l'on craignoit tousjours que la violence des vents & des flots, secondée par la force & par l'industrie des hommes, ne fust capable d'écarter les plus lourdes masses; c'est pourquoy l'on se resolut de construire de nouveaux navires, pour accroistre le nombre de ceux que l'on avoit desja, afin de composer une bonne flotte qui fust laissée en garde proche des rivages ennemis, pour épier le temps que les corsaires sortiroient en mer, & pour faire escorte aux vaisseaux qui seroient sans armes. On donna aussi ordre à une partie de ces navires de fureter toutes les tetraïtes des pirates, & de faire des courses sur la mer, tant de long

*Pertes des
Confederez,
sur leur
Océan.*

que

que de travets ; outre que Pierre de la Douze eut aussi charge de garder le destroit avec une petite flotte.

1598.

Mais le soin des Estats s'appliquoit principalement à faire en sorte que comme la guerre devoit bien-tost s'augmenter contre les Provinces unies , leurs revenus publics s'accroissent aussi ; à quoy tous les peuples sçachant la grandeur du danger qui les menaçoit , donnerent volontairement les mains : excepté la multitude des habitans d'Vtrecht qui disoit orgueilleusement qu'elle n'admettroit aucunes nouvelles impositions , tandis que les revenus ecclesiastiques , employez par les autres nations au profit public , seroient convertis chez eux à l'utilité des particuliers. Anciennement , lorsque le Christianisme fut estably & que la pieté se fut accruë de plus en plus , cette cité renommée pour son zele , fonda plusieurs revenus , par le moyen desquels diverses congregations d'hommes & de filles sous les noms de divers Saints , estoient entretenues dans une forme de vivre qui ne s'appliquoit qu'à la devotion : mais bien-tost apres ces possessions n'ayant plus esté employées qu'à décharger les familles de la trop grande quantité d'enfans , le veritable usage de la fondation commença à degenerer , & puis enfin les guerres ayant fait changer de face à la Religion , toutes les traces de l'ancienne pieté se virent abolies , en ce que ces biens estoient seulement employez ou à l'entretien des jeunes gens qui avoient fait quelque progrez dans les estudes , ou mesme à engraisser , dans l'oïiveté , le premier qui par argent ou par faveur trouvoit moyen d'obtenir la jouyssance d'une partie de ces richesses , pour en abuser. Et neantmoins tous ceux-cy sous le nom de Clergé ont leurs voix deliberatives soit dans les assemblées generales , soit dans les assemblées provinciales des peuples Confederez ; & donnent les premiers leurs suffrages avec la mesme autorité que le corps de la Noblesse , ou celuy du tiers Estat , qui dans le pais d'Vtrecht est composé partie de la ville capitale , partie des autres places qui en dependent. Ainsi ce fut avec beaucoup de peine que l'autorité des Estats Confederez & du Prince Maurice appaisa l'indignation , que cette audace populaire avoit excitée , & qui se faisoit desja craindre par quelques exemples.

*On appaisa
les troubles de
ceux
d'Vtrecht, à
raïson des
revenus.*

Cependant le Roy Philippe ayant assemblé quelque fonds de finances le plus considérable qu'il luy avoit esté possible , estalloit d'un costé ses careses pour la paix , & de l'autre ses menaces pour la guerre : & parce que dans les Pais-bas il n'avoit pas moins besoin de soldats que d'argent , & qu'il se fioit sur tout à la nation Espagnole , outre les nouvelles milices qui se levoient sur les frontieres Belghiques , il envoya vers Calis trente-huit navires qui estoient chargez d'hommes , faisant partie de cette flotte que la tempeste empescha d'abborder en Angletterre ; ainsi que nous avons desja raconté. Ils amenoient quatre regimens de mille hommes chacun , dont Sanchez de Leivé estoit le Chef , & Pretendon estoit celuy des vaisseaux. Ce dernier , ayant pour guide un fugitif de Hollande , amena la plupart de ses navires au port , tandis qu'une tempeste contraire repoussoit ceux des Confederez qui estoient en garde dans le destroit ; & lesquels neantmoins , par le moyen d'un puissant citort , firent echouer sur le rivage quelques uns des vaisseaux ennemis qui n'avoient pas encore touché le havre. Car les chefs Espagnols avoient receu cet ordre de Philippe , que s'ils se trouvoient pressiez par les ennemis , ils n'apprehendassent point de perdre leurs navires , pourveu qu'ils peussent mettre les hommes en seureté. Neantmoins un de ces vaisseaux estant tombé entierement en la puissance des Hollan-

*Philippe en-
voïe une flotte
vers Calis.*

dois ,

1598.

dois, ils accordèrent la vie à ceux qui estoient dedans, contre la coustume des guerres qui se font sur mer : & cette indulgence proceda de ce que les Confederez ayant employé en deliberations tout le temps de leur premiere chaleur, lors qu'elle se fut amortie, ils trouverent qu'il y eust eu trop de cruauté à se servir du droit des armes. Quant aux navires qui avoient pris port, les Alemans & les Danois ayant fait connoistre que la pluspart estoient autrefois partis de leurs costes, & avoient du depuis esté occupez par l'Espagnol, les Confederez leur permirent de passer sur l'Ocean jusqu'en leur pais. Et pour le reste des vaisseaux d'Espagne, le bruit courut qu'on les armoit de nouveau ; & que Philippe par le moyen d'une flotte, plus grande que la precedente, qu'il faisoit equipper au port de la Corogne, preparoit une nouvelle guerre, quoy qu'il se vist sur le point d'abandonner la possession de Calais. Toutefois deux des navires qui estoient dans ce port, ayant tasché à la destrobée de se retirer vers l'Espagne, romberent entre les mains des Hollandois, & se trouverent chargees non seulement de riches marchandises, mais encore de plusieurs soldats ; lesquels estant las de la guerre, & rassasiez de recompenses, alloient chercher leur pais & le repos. On trouva aussi dans ces vaisseaux des lettres, qui faisoient connoistre les sentimens de plusieurs villes, & elles estoient accompagnées de quelques presens destinez pour le Comte de Fuentes ; auquel le Prince Maurice renvoya le tout.

*Deux navires
Espagnols
viennent en la
puissance des
Hollandois.*

L'arrivée des soldats Espagnols ne fut pas universellement agreable à la populace, à cause de l'averfion que la pluspart du monde conservoit tant pour eux que pour la guerre. Cependant l'Archiduc voyant que plusieurs des soldats, qui s'estoient cy-devant mutinez faute de paye, s'unissoient ensemble à Grave, il se servit du ministère de Herman de Heremberg pour les diviser ; & fut ravy d'avoir sçeu par son moyen attirer à luy ceux dont l'indigence estoit sur le point de renverser toutes choses, dans le ressentiment ou dans la crainte de leurs maux. Toutefois quelques prisonniers & des lettres surprises tesmoignoient, qu'en appaisant les uns il avoit augmenté le mécontentement des autres : & que par le moyen de ces sortes de pacifications achetées à force d'argent, le party de Philippe demouroit toujours dans la disette.

*L'Archiduc
divisa les soldats
unus ensemble à Grave.*

Tel estoit l'estat de l'une & de l'autre Belgique, auparavant le notable changement d'affaires qui arriva en toutes les deux. Car les conferences agitées depuis assez de temps, entre les Deputez de la France & ceux de l'Archiduc, s'estoient desja portées bien avant dans l'esperance de la paix : & la Reyne Elisabeth y avoit aussi envoyé de sa part Cecile, fils de Burgley, & Wilkes, Conseillers en ses Conseils secrets : c'est pourquoy l'importance de l'affaire invita d'elle mesme les Confederez de deputer aussi quelqu'un de leur part. Elisabeth eust bien voulu qu'ils eussent envoyé des Plenipotentiaires, à qui il eust esté permis de deliberer sur le champ avec les Deputez, tant pour la paix que pour la guerre, selon les occasions qui se fussent presentées : mais la Republique ne fut pas de cet avis, craignant que si ses Deputez n'eussent toujours eu lieu d'attendre des ordres plus exprés, l'autorité Royale ne les eust engagez à quelque conclusion prejudiciable.

*Les Confederez
envoyent des Ambassadeurs
deux en France & en
Angleterre.*

Toutefois les Confederez ordonnerent deux Ambassades avec un train assez honorable ; l'une desquelles fut envoyée en Angleterre, où Warmond, dont nous avons desja parlé, & qui devoit estre agreable aux Anglois à cause de l'expédition de Calis, fut un des Deputez, avec Hottinga, Frison ; & Jean

& Jean Werkius, Zelandois. En France, l'on envoya Justin de Nassau, Admiral de Zelande, & Jean Oldenbarneveld, premier Assesseur des Estats de Hollande, lequel estant extremement versé dans les affaires de la Republique Confederée, possedoit toute l'autorité qu'un homme peut acquerir par son esprit & par son industrie chez un peuple libre. C'est pourquoy en ttaçant cette histoire, parmy les diverses apptehensions qui me touchent, je crains principalement que si quelque jour elle tombe entre les mains des estrangers, ils ne s'estonnent de voir que des noms de cette consideration, & qui sont si renommez parmy eux, soient si peu souvent mentionnez dans mes escrits : mais la trop grande difference qui se trouve entre le gouvernement de ma Patrie & celuy des autres nations, me servira d'excuse. Car lors que l'on raconte les choses importantes executées par une ville ou par une Republique, dont le gouvernement est entre les mains du peuple ou du Senat, si l'on tencontre quelque resolution qui marque ou une sagesse, ou un courage extraordinaire, l'Historien trouve une occasion assez favorable d'en louer les auteurs : comme aussi dans les Monarchies, ceux qui sont choisis pour conducteurs des grandes, viennent d'abbord à la connoissance de tout le monde : mais dans la Republique Confederée toutes les resolutions se produisent sous le nom general du Conseil, sans aucune mention de leurs auteurs particuliers : & quand un Ecrivain les connoistroit, s'il faisoit quelque recit d'eux, il sembleroit en avoir recherché l'occasion par quelque motif de flatterie. Joint qu'il seroit bien difficile qu'il ne mécontentast d'ailleurs beaucoup de personnes, à qui il semble que les louanges d'autrui leur reprochent tacitement leur peu de merite.

Les Ambassadeurs que l'on avoit envoyez en Angleterre, taschoient par plusieurs raisons à détourner Elisabeth de la negociation de la paix : & à luy persuader qu'elle contentast le Roy de France, sur le sujet du secours qu'il avoit demandé. Davantage ils la sollicitoient d'envoyer une Ambassade à ce Prince, pour l'animer de plus en plus, comme il estoit desja porté de luy-mesme, à reparer par la guerre les outrages tant anciens que recens, qu'il avoit soufferts de la part des Espagnols, plustost qu'à donner à l'humour inquiete de ses sujets de nouvelles occasions de s'appeller la discorde civile dans son Royaume. Et pour cet effet ces Deputez, aptes avoir ployé le genouil, suivant la coustume d'Angleterre, tendirent premierement à la Reyne d'amples actions de graces pour ses bien-faits precedens, & continuèrent leur discours en cette sorte : Ceux qui sont appelez d'une juste guerre à la paix, doivent considerer d'une part, si cette paix qu'on leur offre est véritable & solide, ou incertaine & frauduleuse ; & d'autre part, si la guerre est à craindre pour eux, si elle est douloureuse, & si ils n'y trouvent point plus de seureté que dans la paix. Car c'est en vain que l'on propose les douceurs du repos à ceux à qui il ne sera pas permis de les goûter en assurance. On nous apprend, grande Reyne, que l'Espagnol vous invite à la paix : & il n'est pas besoin que nous vous advertissions ou de sa perfidie jointe à la cruauté, ou de son ambition de commander à toutes les autres Puissances : veu que d'une part ses Docteurs enseignent publiquement, qu'on n'est point obligé de garder la foy, ny aucun droit divin ou humain à ceux qui sont de differente Religion ; & que d'ailleurs ses partisans osent soutenir non seulement, que l'ordre des destinées promet à l'occident une Monarchie universelle ; mais davantage, qu'il est necessaire pour l'utilité de la Religion Chrestienne, que le seul Roy d'Espagne commande à tout l'Univers.

*Harangue des
Confederés, à
la Reyne Eli-
sabeth pour la
continuation
de la guerre.*

1598.

Nous pourrions bien entreprendre, par la force du discours, de faire connoître aux autres Souverains l'orgueil déraisonnable de la maison d'Autriche, & que depuis tant d'années l'alliance de ce petit coin de terre, dont elle prend son nom, ne s'est continuée avec les rivages de Calis, qu'afin que toutes les nations qui sont entre ces deux limites, soient traitées comme ennemies par cette race, jusqu'à ce qu'elle les ayt asservies sous son pouvoir: mais ce n'est pas devant vous, Princesse, qu'il est besoin de justifier cette vorité par des raisons, puis que l'expérience vous l'a fait connoître dans les maux que vous avez soufferts, & dans les dangers qui vous ont menacée pour ce seul sujet. Après quoy, celuy qui a tant de fois tâché, par ses redoutables flottes, d'apporter la guerre en ce Royaume, qui a fait naistre la rebellion parmy vos sujets, & qui enfin a méprisé le devoir & l'équité jusqu'au point d'attenter contre vostre sacrée personne, par le moyen des assassins & des empoisonneurs qu'il avoit achetez en Angleterre, permet il qu'on doute encore de ce que vous devez attendre de luy? Les anciennes causes de ces mauvais effets durent toujours; & ny vostre piété, ny son avarice n'ont point changé de nature. Quoy qu'il feigne de souhaiter la paix par un juste & saint motif, il cherche seulement à pouvoir faire à sa commodité la guerre que vous luy faites à la vostre: & ce politique, qui tient pour maxime que les affaires presentes doivent servir de fondement perpetuel à de plus grands desseins pour l'avenir, épiera toujours les occasions de nous nuire, tandis qu'au milieu de tant de dangers nous nous laisserons endormir par les charmes d'un lasche repos, afin que celuy qui ne nous a peu vaincre dans nostre union, nous donte chacun à part quand il aura rompu ce lien, comme il a tousjours tâché de faire. Certes les peuples & les Roys anciens se gouvernoient avec une bien plus grande prevoiance, lors que sans attendre qu'on leur fist la guerre, ils s'opposoient de bonne heure à ceux qui la faisoient à leurs voisins, de peur qu'une puissance trop élevée n'asservit les autres, pour les asservir aussi eux-mêmes à leur tour. Sans doute, en pratiquant cette sage regle, ils sçavoient bien que l'on fait la guerre quelquefois pour avoir la paix, & quelquefois parce qu'on ne peut avoir de paix. Car comme l'antipathie de l'eau & du feu dure toujours, parce que la nature de ces deux choses est toujours contraire, ainsi entre ceux qui veulent commander à tous, & ceux qui ne veulent obeir à personne, on voit subsister une perpetuelle guerre, en laquelle il est toujours trop tard de se vanger: mais ce n'est pas une action moins digne de gloire, que pleine de prudence, d'avoir porté le premier coup à son ennemy: puisque le ciel a donné de l'autorité & des forces aux Souverains, non seulement pour punir les injustices, mais aussi pour les prevenir. Ceux qui se contentent de demeurer simplement sur la defensive, se defendent mal: & les humeurs pacifiques ne sont propres qu'à exciter les outrages d'un querelleur. Enfin, soit que Philippe puisse domter quelque jour la Republique Confédérée, ou quoy que la fortune en ordonne, il est certain que sous pretexte de la guerre des Turcs, ou de quelque autre pareille entreprise, il demeurera toujours en armes & sur mer & sur terre. Mais cependant en le voyant ainsi armé, l'Angleterre se pourra-t-elle exempter ou de crainte, ou de dépense? Il s'agit donc apres cela de sçavoir lequel est le plus avantageux, d'apprehender les perils, ou de les repousser; & si un Souverain est equitable de maintenir son éclat plustost par les tributs de son peuple, que par les dépouilles de ses ennemis. Nous ne pretendons pas,

grande

grande Reyne, estaller icy devant vous les avantages de nostre alliance, vous estant les premiers obligez d'une infinité de bien-faits, dont vous n'avez, peut-estre, pas beaucoup d'intérêt de conserver le fruit : mais quant est de nous, désirant passer pour reconnoissans, comme nous sommes en effet, nous souhaittons, avec toute sorte d'ardeur, que tant de graces ne soient pas perduës. Que si pour commencer à y répondre de nostre part, nous avons desja fait quelque chose qui vous deust estre recommandable, à cause de la facilité que nostre franchise a tasché d'y apporter ; le souvenir en sera plus juste dans vostre cœur, que le recit n'en seroit seant dans nostre bouche. Pour le moins il est tres-constant que vos ancestres ont tousjours fait un tel estat de la nation Belgique, soit pour la situation du païs, soit pour les mœurs de ses habitans, que dans toutes leurs affaires ils ont jugé sa haine ou son amitié estre d'un merveilleux poids. Mais depuis que vous eustes entrepris de surpasser la gloire de vos ayeuls, par l'éclat de vos bien-faits & de vostre pitié, aussi bien que par celui de toutes vos autres vertus ; la France & nostre Republique ont remporté plusieurs victoires, qui ne leur ont pas esté plus utiles, qu'elles ont esté illustres pour vous & pour les vôtres. La suite de nostre fortune est en la main de Dieu, que nous reconnoissons pour seul arbitre de tous les evenemens de la guerre ; & duquel nous éprouvons encore aujourd'huy le secours favorable à nos vœux contre toutes les apparences humaines : mais s'il est permis aux sages d'asseoir quelque jugement sur l'avenir, nos citoyens, nos finances, nos places, la valeur éclatante du General de nos armées, bref tous les avantages qui donnent lieu de bien espérer de la guerre, ne s'estant en rien diminuez chez nous, se peuvent mesme augmenter encore. Nostre ennemy, au contraire, ne se peut accroistre que par nostre separation : & plus l'estenduë de ses Estats est spacieuse, plus il sera facile à quelques-uns de ses peuples de secouer le joug d'un empire si vaste & si difficile à manier : & si jamais il arrive qu'il se trouve embarrassé d'un tel accident, les autres Monarques n'auront plus qu'à choisir les conditions, qu'ils voudront exiger de luy pour leurs seuretez futures. Quant à ce que l'on a accoustumé de dire & de penser, contre toutes les raisons que nous avons icy touchées, qu'il ne faut jamais sans nécessité se mêler dans les intérêts, & parmy les dangers d'autrui ; cette sentence est, s'il faut ainsi dire, impitoyable ; & contraire tant à la société naturelle des hommes, qu'à la gloire des Princes ; auxquels vous ostez le plus illustre avantage de leur condition, quand vous ne leur permettez pas de faire du bien : & il faut laisser cette maxime en la bouche de ceux qui veulent traiter avec autrui d'une maniere dont ils seroient bien fâchez que l'on traitast avec eux. Mais apres tout, si dans l'apparence il ne s'agit icy que de nostre intérêt, dans l'esfer il s'agit aussi de celui de l'Angleterre ; car ceux qui veulent que les Confederez soient en danger sans eux, seront tousjours bien-aïses de les voir subsister pour eux. Mais cependant ces gens là ne considerent pas, qu'il est bien plus difficile de regler ses aventures que ses desirs. Que si nostre dernière pette arrivoit, croyez vous qu'elle ajoutast quelque chose à vos forces, ou qu'elle diminuast quelque chose de l'ambition de l'Espagnol ? Et n'est il pas vray de dire (comme per-
 onne n'en doute) que si ce grand embrasement, qu'il a allumé, nous avoit une fois devorez, il passeroit bien-tost jusqu'aux Anglois ? lesquels, comme ils ne sont pas les derniers dans l'opulence, seroient les seconds dans le peril. C'est pourquoy vous devez maintenant refoudre lequel vous sera le

1598.

plus expedient de combattre contre les Espagnols dans les Pais-bas, ou dans l'Angleterre mesme, sur ce rivage, au pied de ces remparts : & si vous ayez mieux devenir malgré vous, les ministres de l'outrage qui vous est preparé, que de demeurer dans nostre alliance, pour defendre avec nous vostre propre vie aussi bien que la nostre. Car si de trois peuples qui sont aujourd'huy puissans sur la mer, il arrive que ceux des Provinces Unies tombent sous la puissance Espagnole, il ne faut point douter qu'ils ne laissent une fascheuse guerre sur les bras des Anglois, qui sont de l'Ocean & de leurs flottes les seuls remparts de leur Royaume : & qu'en mesme temps Philippe ne se rende beaucoup plus puissant en richesses qu'aucun des autres Roys, s'il peut une fois asseurer ses revenus des Indes, dont la jouissance luy a tousjours esté disputée depuis l'usurpation du Portugal. Ainsi, quand il sera satisfait de ses forces, lesquelles jusqu'icy ont tousjours esté moindres que sa haine, il ne sera pas plus permis aux Anglois de demeurer en quel-que lieu que ce soit, qu'il leur est maintenant permis de demeurer dans les pais d'Alemagne ; d'où par des edits qu'il a achetez, vous ayant fait bannir comme des profanes & des criminels, il vous persecute par tour, & voudroit, s'il luy estoit possible, vous priver de la commune societé des hommes. Pour ce qui nous touche en nostre particulier, nous avons bien du regret d'apprendre aujourd'huy que quelques-uns, en blâmant sourdement nostre Republique de donner un exemple odieux, nous accusent assez ouvertement de rebellion envers Philippe. Mais nous ne jugeons pas à propos d'examiner en faveur de qui ils tiennent ce discours : & il nous suffira de faire seulement remarquer, que leur ignorance dans les affaires leur empêche de voir, que nostre nation ne s'est portée que par une necessité tres-excusable à faire ce que la France & l'Irlande avoient fait auparavant par un seul desir de nouveauté. Car si ces personnes là avoient assez de lumiere pour reconnoistre cette verité, avec quelle asseurance oseroient elles nous reprocher ce que les Souverains ont approuvé par leurs armes, par leurs edits, par leurs alliances ? Nous sommes rentré dans le bien de nos ancestres, qui est la liberté : & afin que l'on ne face horreur à personne, nous croyons qu'elle est tres-flourissante sous une domination legitime ; ce qui fut cause qu'autrefois nous n'apprehendâmes pas de reconnoistre un estranger mesme pour Souverain. Et maintenant encore si l'on considere plustost l'effet que l'apparence, on trouvera que nous n'obeissons qu'à un seul. Sur tour, il est certain, grande Reyne, que ny pour nous, ny pour vous, ny pour toutes les puissances de la terre, il n'y a point de lien plus propre à retenir les peuples dans l'obeissance, que de leur apprendre à se contenter de l'estar present, sans en souhaiter un autre. Mais voyez cependant combien Philippe introduit un exemple bien plus pernicieux que le nostre, lors que par son ambition excessive de commander, il s'engage luy-mesme dans la servitude du Pape ; sous laquelle il entreprend de ranger toutes les Couronnes par une voye si desraisonnable, qu'au mesme temps qu'il tasche, par ses largesses, d'attirer les peuples sous ce joug, il donne aux Roys mesmes qui ne s'y soumettent pas, le tiltre de rebelles. Ainsi il ne manquera jamais ny de raisons, ny de pretextes pour faire la guerre : mais il est en vos mains, grande Reyne, de faire en sorte, avec l'assistance Divine, qu'il manque quelque jour d'esperances ; ce qui arrivera sans doute, si vous choisissez plustost de vaincre avec nous, qui sommes prests de souffrir toute sorte d'extremité pour conserver la foy à nos Alliez, que d'accroistre la puissance de vostre ennemy

ennemy pat la ruine de vos amis , & si vous aymez mieux conserver la gloire de vostre constance, que de perdre le fruit de vos bien-faits.

1598.

Le Conseil d'Elisabeth demeura partagé dans la deliberation , le pour & le contre estant appuyez par de puissantes testes ; dont il ne sera point mal à propos de remarquer les mœurs & les inclinations , pour faire voir que dans les Conseils publics , le naturel de ceux qui donnent leur advis , est d'une merveilleuse conséquence. Le Comte d'Essex , ainsi que nous avons desja dit cy-devant , estoit d'une humeur boüillante , tant à cause de sa jeunesse , que du desir de gloire qui le possédoit. Et comme il avoit esté beaucoup plus liberal que son patrimoine ne le permettoit , ayant presque tout depensé ses biens à gagner l'affection de la Noblesse , du peuple , & des gens de guerre , il ne trouvoit plus aucune ressource dans le repos ; mais il se promettoit beaucoup de l'amitié des Confederez. C'est pourquoy , comme il estoit le Capitaine General des armées Angloises , il se porta pour la guerre avec ardeur ; soutenant que la Reyne ne pouvoit faire la paix sans mettre en danger la seureté de ses Estats , sa reputation , & les dépenses qu'elle avoit desja faites. Au contraire Burgley , qui d'une fortune privée avoit autrefois esté appelé à la Cour , & au souverain maniement des finances , prenant un soin exact de l'espargne , principalement en ce temps voisin de son dernier âge , s'accordoit merveilleusement bien avec l'humeur chiche de sa maistresse. Et comme il avoit aussi amassé de grandes richesses en son particulier , & possédoit une longue experience , cela estoit cause qu'il surpassoit par son autorité la faveur du Comte d'Essex. Ayant donc commencé un grave discours par les loüanges de la concorde Chrestienne , il asseuroit que dans les conseils , lors qu'on est en doute de l'evenement , on doit toujours suivre la voye la plus pieuse , & la plus honorable comme la plus certaine ; soutenant d'ailleurs qu'il falloit pteferer les biens presens à ceux qui n'estoient encore que dans les conjectures ; & qu'enfin la paix ne seroit pas moins avantageuse aux Anglois qu'à leurs ennemis. Car (disoit-il) devons nous ignorer les forces de nostre Patrie jusqu'au point de croire , qu'elle ne puisse estre en seureté sans le consentement des Confederez ; veu principalement que nous sommes en une saison , où les François par la crainte de l'Espagnol , qui leur est commune avec nous , & les Hollandois mesmes à cause de la Religion , seront toujours plus fortement attachez à nostre secours , par le lien de la necessité , que par celuy de toute sorte d'alliance ? Mais davantage il est presque indubitable que l'Espagnol , instruit par les exemples de sa foiblesse , comme aussi la rebellion d'Irlande & les autres attentats pareils , qui ne pourront plus trouver de protection pendant la paix , embrasseront volontairement le repos. Dans cette diversité d'opinions , soit qu'Elisabeth fust en doute de la resolution qu'elle devoit suivre , ou plustost que la crainte qu'elle avoit de la paix , fust capable de luy faire parler de toute autre chose , elle respondit avec un certain temperament : que comme dès le commencement de ces negotiations elle n'avoit voulu resoudre aucune chose sans l'advis de ses associez , elle estoit ravie que de leur part ils luy eussent expliqué leurs sentimens. Que neanmoins & la France , & elle avoient de puissantes raisons d'abandonner la guerre , & de se fier à la paix , lors que toutes les armées auroient esté congediées de part & d'autre : veu que l'Espagnol privé d'une partie des Pais-bas , & repoussé de la France , outre tant d'autres pertes qu'il avoit souffertes , tetranchoit beaucoup de ses anciennes esperances. Joint que s'il vouloit encote reprendre les ar-

Le Comte incline à la guerre aussi bien que les Hollandois.

Burgley soutient la paix.

Elisabeth respond avec modération.

1598.

*Les principaux
Conseillers de
la Reyne Eli-
sabeth, conser-
vateurs aux Es-
tats.*

*Cecile &
Vilkes font
envoyer en
France.*

*Gabrielle d'Es-
tree, mai-
stresse du Roy,
est allée luy
avoir persuadé
la paix.*

mes, le mesme secours du ciel qui avoit tousjours soutenu l'Angleterre, le mesme droit, les mesmes forces, ne luy manqueroient pas au besoin. Que si les Confederez vouloient l'obliger à demeurer tousjours en armes, ils luy devoient offrir de plus grandes assurances qu'ils ne faisoient maintenant. Ce que les principaux Conseillers d'Elisabeth interpreterent en cette sorte : qu'après qu'elle avoit presté son argent aux Confederez, il n'y avoit rien de plus injuste que de l'en vouloir frustrer, tantost par des especes de raille-ries, tantost par de feintes supplications ; qui se voyoient ouvertement re-
futées, tant par l'opulence de leurs villes, que par celle de leur espargne pu-
blique, dont le fonds suffisoit à faire mesme des largesses : & qu'il n'estoit pas moins insupportable de voir que les Anglois, pour le seul sujet des Con-
federez, fussent interdits du commerce d'Espagne ; tandis que ceux-cy pre-
feroient le desir du gain aux occasions d'affamer leur ennemy, & faisoient par ce moyen une maniere de trafic de la guerre. A la fin Elisabeth promit de différer de sa part la conclusion de la paix, jusqu'à ce que ses Ambassa-
deurs & ceux des Confederez eussent veu en quel estat les affaires se trou-
voient en France. La Reyne y avoit envoyé ceux dont nous avons desja fait mention, Cecile & Wilkes, dans l'esprit desquels l'esperance de pacifi-
cation s'estoit un peu refroidie, depuis la conference de S. Quentin. Car les Espagnols avoient mis en avant que sous le nom de leurs associez, aus-
quels ils entendoient que la paix de France deust servir, Philippe desiroit comprendre tous ceux qui suivoient la Religion Romaine. Les Ambassa-
deurs des Confederez arriverent un peu plus tard, ayant esté retardez par la violence des vents.

En ce temps-là le Roy de France estoit à Angers, où il s'appliquoit à pacifier la Bretagne Armorique, que le Duc de Mercœur, l'un des Princes de la maison de Lorraine, retenoit par force ; le pretexte & la faveur des partis ne subsistant plus : & il avoit mis le port de Blaver entre les mains des Espagnols, afin que le voisinage de la mer leur donnast lieu de luy en-
voyer du secours. Mais lors qu'il vid d'un costé l'armée du Roy en estat de le pousser à bout, & de l'autre sa grace toute preste, venant à considerer que quand la guerre penche vers sa fin, les derniers vaincus payent pour tous les autres, il fit son accord sous des conditions assez avantageuses, & cou-
vertes mesmes d'un voile d'honneur. Car en ce temps-là le Roy estoit en divorce de mariage, ayant quitté Marguerite de Valois : mais comme son humeur malgré la guerre avoit tousjours esté portée à l'amour, Gabrielle d'Estrée, femme noble, tirée d'entre les bras de son fiancé, avoit si bien sçeu gagner ce Monarque, tant par sa beauté que par ses caresses & ses artifices, qu'il l'avoit élevée à la dignité de Duchesse, & qu'en qualité de Maistresse du Roy elle possedoit une autorité beaucoup plus grande que celle d'une femme legitime ; ce qui n'estoit pas nouveau en France. Et l'on croyoit mesme que c'estoit principalement par ses persuasions, que l'esprit de ce Prince devenu moins guerrier, s'estoit laissé induire à la paix, afin de jouir de ses amours avec plus de seureté. Elle en avoit eu un fils, pour lors en l'âge de quatre ans, nommé Cesar, que le Roy accorda au Duc de Mercœur pour gendre par une promesse de mariage, qui fut concludé avec une fille de celui-cy, à peine sortie des premieres années de son enfance. A cette alliance le Roy joignit une bonne somme d'argent pour Mercœur, & pour Cesar, son fils, le Duché de Vendôme, avec le gouvernement de Bretagne. Les Ambassadeurs de la Republique Confederée estant arrivez, trouverent

le Roy attaché partie à cet ajustement des affaires de Bretagne, partie à la pacification Espagnole : en sorte neantmoins que si cette dernière négociation n'eust réussi, ayant fait assembler les Estats de Bretagne, il se préparoit pour le siege de Blavet. Les Ambassadeurs furent presentez au Roy par Buzanval, lequel estant assez sçavant dans les affaires dont il s'agissoit, pouvoit ou donner conseil au Roy, ou interceder pour les autres. Apres que leurs complimens eurent esté receus avec beaucoup de courtoisie & sans faste, Oldenbarnéveld, avec une eloquence grave & succinte, suivant sa coutume, commence à elever les esperances de l'union du Roy avec les Confederez, le presse sur le sujet d'un traité si tecté, le somme de tenir sa parole & cette foy qui maintient l'autorité des Roys; & tâche enfin de luy donner lieu de tenir la paix pour suspecte. En suite il promet au Roy sous le nom des Estats de l'argent & des troupes pour l'avenir, qui le suivront en quelque lieu qu'il les veuille employer, afin que l'on puisse repousser la guerre des Espagnols jusque chez eux-mêmes; bref il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit enflammer un courage nourry parmy les armes. Ces mêmes Ambassadeurs parlerent aussi devant les Conseillers d'Etat, choisis pour les entendre; & remontrèrent qu'en un temps où l'ennemy se voyoit depourveu de finances, embarrassé de soupçons par la foy douteuse de ses sujets, & réduit enfin en tel estat, qu'il tesmoignoît assez son desordre & la crainte, qu'il avoit de la nouvelle union de ses ennemis, puis qu'il demandoit la paix; ce seroit bien le plus feut, & le plus honorable tout ensemble, de faire en sorte qu'il servist d'exemple chez la posterité, à ceux qui voudroient troubler temerairement les Estats d'autrui. Les Anglois, qui estoient presens à cette audience, secondoient la harangue des Confederez par leur attention, & quelquefois même par des discours, où ils faisoient valoir bien plus hardiment les bons offices que leur Reyne avoit rendus au Roy : soutenant que ce luy seroit une chose honteuse de preferer l'utilité presente à la parole qu'il avoit donnée; & le sommant même de rendre l'argent qu'on luy avoit presté. Le Roy proceda avec beaucoup de franchise, avouant que les necessitez avoient besoin de remedes extremement prompts; neantmoins il dit qu'il n'estoit pas encore bien assuré si les Espagnols luy tendroient Calais & Blavet; & que si ces deux places ne luy estoient tendues, il demeureroit en armes : remerçant au surplus ses associez de toutes les assistances qu'ils luy offroient si genereusement. Les Ambassadeurs des Estats dirent au Roy, que quand il demeureroit inflexible dans sa resolution, ils esperoient, apres tout, que leur venue & leurs offres serviroient à faire obtenir à la France des conditions de ses ennemis : priant le Roy en recompense, si le traité d'Espagne s'achevoit, que pour le moins il conservast avec leur Republique une correspondance qui fust telle, que la paix de la France donnast moyen aux Confederez de tirer d'elle de secretes assistances, & que la guerre de Hollande servist aux François pour rendre leur seureté plus durable. Le Roy leur respondit sur ce point, qu'il conserveroit toujours leur amitié, & leur seroit gouter des fruits de la sienne; de sorte que dès l'heure même on éloigna toutes les choses qui ont accoustumé de troubler le commerce des nations. Et la suite du temps fit bien voir l'utilité que cette conference avoit apportée aux Confedetez; car le Roy qui estoit aussi propre à conserver l'argent qu'à l'attirer, n'exerça pas de moindres largesses envers les Confedetez pour leur ayder à defendre, que les anciens Roys en exerçoient envers les peuples dont ils taschoient artificieusement

Les Ambassadeurs des Confederez, sont presentez au Roy.

Oldenbarnéveld le disjunct de la paix.

mais ce fut sans effet.

1598.

*Liberalité du
Roy Henry en-
vers les Confé-
derez.*

fement d'opprimer la franchise. La premiere liberalité de ce Prince fut de deux cents quarante mille livres, & cette somme fut acereuë pour les années suivantes, selon que les necessitez de la Republique l'exigerent : car comme il consideroit assez en quel estat estoient les affaires de ses associez, quand ils luy avoient presté de l'argent, & en quel estat estoient les siennes quand il le leur rendoit, il s'acquittoit non pas comme d'un prest, mais comme d'un bien-fait. Pour cette heure, il s'excusoit, avec beaucoup de soin, envers les Estats, de la resolution qu'il avoit prise de faire la paix, & loüoit en mesme temps la constance qu'ils tesmoignoient de leur part, pour defendre leur liberté : parce que comme il ne leur estoit pas permis ainsi qu'aux Roys de se preparer sur le champ dans les occasions, sans que beaucoup de personnes en fussent averties; pour le moins le nouveau danger de leur Republique seroit un avertissement à la paresseuse populace, de s'armer en diligence. Cependant pour entretenir tousjours l'affection du Roy, parce que Levinus Caluarius estoit decedé dans cet employ, on laissa en la place François Arsen, dont le pere, Corneille Arsen, dresseoit les ordonnances & les autres actes publics des Estats.

*Diffimulation
des Hollandois
vers la Reyne
Elisabeth.*

On commençoit à reconnoistre par plusieurs marques, que l'Espagnol se contentant d'avoir desarmé la France, aymeroit mieux avoir les Anglois pour ennemis, que de faire la paix avec eux sous des conditions raisonnables : ce qui fut cause que les Ambassadeurs des Estats, Justin de Nassau & Oldenbarneveld passerent en Angleterre, d'où la precedente Ambassade estoit desja partie. Et ils resolurent entre eux de faire aboutir tous leurs discours devant la Reyne à ce seul point, que si elle s'accordoit avec l'Espagnol à l'imitation de la France, les dangers de la paix n'estoient point si grands pour les Confederez, qu'ils n'aymassent mieux se resoudre à les éprouver, qu'à soutenir l'insupportable fardeau de la guerre qui leur tomberoit sur les bras. En usant de cet artifice ils esperoient destruire une feinte par une autre, jugeant qu'Elisabeth se porteroit d'elle mesme à troubler la paix, si elle croyoit que les Confederez fussent capables de l'embrasser : mais en mesme temps ils luy offroient aussi toute sorte de composition equitable, luy faisant mesme esperer que l'on conviendrait avec elle du payement de sa debte; ce qui la fit resoudre à surseoir pour quelque temps les poursuites sur le sujet de la paix.

*La paix se fait
à Ver-vins en-
tre la France
& l'Espagne.
Arrivée de la
paix.*

Cependant l'assemblée de saint Quentin ayant esté transferée à Ver-vins, les Deputez pour la paix la negotierent avec tant de soin, qu'elle fut enfin conclue entre les deux plus puissantes Couronnes de la Chrestienté : sous les mesmes conditions qui avoient esté arrestées vingt-neuf ans auparavant entre Philippe & Henry Second. On y adjouta quelques autres articles; mais je ne me tiens pas obligé de les coucher icy, où je fais seulement profession d'escrire les affaires des Pais-bas. Neantmoins je puis dire en gros, qu'il fut arresté que le commerce seroit restably, les prisonniers remis en liberté, & les bannis rappelés en leurs maisons. Que les Espagnols tiendroient le Comté de Charolois sous la foy & hommage des Roys de France; que l'on rendroit au Roy Henry Calais, & toutes les autres villes de Picardie en l'estat qu'elles estoient; comme aussi le port de Blavet, apres que l'on auroit demoly les fortifications que l'Espagnol y avoit faittes. Les deux Roys agreerent ce traitté, & apres que l'on eut donné des ostages de part & d'autre, toutes les lettres necessaires furent expediees dans trois mois. Mais en ce qu'il estoit dit, que l'on perdrait la memoire des

des injures passées, que la concorde demeureroit inviolable pour l'avenir, qu'aucune des deux Couronnes ne pourroit donner du secours aux ennemis de l'autre ny permettre à ses sujets d'en donner, & qu'enfin s'il restoit quelque difficulté de droit dans l'exécution de l'accord, elle seroit contestée devant des arbitres, & non pas par violence ny par ruses : ces articles furent plustost inscritez pour la forme, que pour donner lieu de croire que l'égalité de ces deux grandes puissances leur permist de conserver une amitié certaine. Les deux Monarques comprirent chacun de leur part les Rois, les Princes & les peuples qui leur estoient ralliez, & Philippe principalement eut soin de sa fille, à laquelle il devoit donner la Principauté des Pays-bas, estendant aussi sa precaution sur le Duc de Savoye. Anschot, Mendoze, & Aremberg allerent en France recevoir le serment du Roy Henry ; lequel envoya aussi le Duc de Biron à Bruxelles pour en exiger un pareil de l'Archiduc. Et ce fut en cette ville, à ce que l'on tient, que ce Capitaine qui sembloit entièrement né pour la guerre, & dont l'esprit immodéré poussoit son ambition au delà de toutes les bonnes fortunes, fut suborné & induit à des actes de perfidie qui éclatterent long-temps apres. On fit paroistre de part & d'autre de grandes marques d'alegresse publique en faveur de la paix, qui ne pleut pas pourtant à quelques uns de ces sortes d'esprits, dont la vertu & toutes les esperances ne subsistent que par les malheurs d'autrui. Mais pour le moins le peuple tesmoignoit sa joye de bonne foy. Toutefois ce n'estoit pas tant pour la consideration du sang Chrestien que la paix devoit épargner, que parce qu'elle maintenoit chacun en la possession de ses biens, en faisant revenir l'équité dans le barreau, qu'elle rendoit les champs fertiles, les chemins seurs, & le trafic libre. Ce fut pour lott, que la France, encore ensanglantée à cause de tant de combats, & deserte à cause de tant de ravages qui l'avoient persecutée pendant l'espace de trente-six ans, vid luire chez elle le premier jour d'une paix solide, & que la veritable face de ce royaume, autrefois si fleurissant, se fit reconnoistre. Le Roy qui jouissoit entierement de son autorité, appliquant soudain son esprit à faire en sorte que les Gouverneurs & les Magistrats s'acquittassent de leur devoir, & que ses sujets qui suivoient la Religion Romaine, attribuant au malheur du temps les maux qu'ils avoient soufferts par le passé, ceux qui suivoient l'autre Religion n'eussent à souffrir ny à craindre aucune violence pour l'avenir. Cependant la Belgique qui demouroit tousjours en armes, se voyoit non seulement éloignée de l'esperance de la paix, ains encore privée de la consolation & du relasche que les maux de ses voisins apportoitent quelquefois à ses miseres : mais le Roy Henry renvoya Buzanval aux Confederez, afin que par le ministere de ce témoin de son amitié, & mediateur de sa secrette correspondance, il assurast de plus en plus sa paix par la guerre d'autrui.

Mais apres que les Confederez eurent terminé leurs affaires avec la France, l'Angleterre leur fit souffrir une non moins rude épreuve des difficultez, que l'alliance des Rois porte avec foy. Car Elisabeth deputa François Vere vers les Estats, pour leur faire des demandes exttemement importunes : tandis que d'autre part ayant aussi envoyé une nouvelle Ambassade vers l'Archiduc, elle témoignoit de conserver tousjours l'esperance de la paix, dont elle imputoit le seul retardement au dessein qu'elle avoit de quitter les armes en la compagnie de ceux pour qui elle les avoit prises. Toutefois elle témoigna aux Confederez qu'elle ne pretendoit pas les forcer en rien : mais cependant elle soutenoit, qu'il estoit juste, puis qu'ils luy avoient donné lieu

*On exige le
serment de
part & d'autre.*

*Elisabeth ex-
horie d'envoyer
les Confederez
à la paix.*

1598. de commencer la guerre, qu'elle leur demandast aussi les moyens de la finir s'il se pouvoit, ou pour le moins de la continuer à l'avenir : & qu'après l'avoir tendue odieuse aux Princes jusqu'à tel point, qu'on l'accusât d'empêcher seule la paix de toute l'Europe, les Confederez se devoient contenter, sans vouloir encore, en différant toujours le payement de ses dettes, par mille excuses pleines d'ingratitude, luy faire perdre à la fin le droit de les pouvoir mesme demander ; (ce qu'elle prioit Dieu de ne pas permettre :) & la faire servir éternellement d'un exemple aux Rois, pour leur apprendre à ne prodiguer pas leurs assistances à des peuples, qui, sans aucun respect pour les puissances souveraines, ne considerent que leur propre interet. Les Estats par ce discours s'appereurent bien qu'ils alloient estre accablez tout à la fois par la pesanteur d'une infinité de dettes pour le passé & pour l'avenir : mais le seul nom de l'alliance Angloise leur estoit d'une telle consequence, qu'ils estoient prests de souffrir toutes les conditions qui leur seroient imposées par cette Puissance plus forte que la leur. Ils renvoyerent donc en Angleterre les mesmes Ambassadeurs qu'ils y avoient envoyez la premiere fois ; & avec eux André Hessel, sous une commission secrette qui luy donnoit pouvoir d'accorder à la Reine jusqu'à la somme de dix millions de livres, pour toutes les dettes qu'elle pouvoit pretendre. En ce temps là il estoit arrivé beaucoup de choses inopinées, qui luy donnoient lieu de seindre une infinité de sujets de etainte : car Jacques Roy d'Ecosse demandoit ouvertement qu'on luy assurest la succession du royaume d'Angleterre, de laquelle Elisabeth ne vouloit pas seulement entendre parler : de sorte que l'on ne ctoyoit pas que ce Prince eut jamais pris cette hardiesse, si elle n'eut esté appuyée par quelque puissance estrangere. Et comme on avoit decouvert que le Pape avoit receu quelques lettres souscrites par ce Roy, il se trouvoit des personnes qui tiroient de là une occasion d'augmenter les soupçons, & la haine d'Elisabeth. Davantage, Burgley se sentant fort indisposé tant par maladie qu'à cause de sa vieillesse, & prenant le ciel & sa dernière heure à témoins, avoit prié la Reine de suivre ses advis pour l'avantage de son royaume : & la conjuroit, comme estant elle mesme aussi-bien que luy assez proche de la necessité de mourir, de procurer une bonne paix aux siens sur la terre, pour en meriter une meilleure dans le ciel. Ce vieillard ne cessoit point de luy remettre devant les yeux non seulement les mauvais succès que les Anglois avoient éprouvez en l'Amerique, mais encote ceux qu'ils devoient craindre dans l'Yrlande ; luy representant aussi qu'il ne falloit pas pretendre de finir les guerres du Pais-bas par une victoire. Enfin celuy-cy estant mort, & le Comte d'Essex, de peur de donner de la jalousie, evirant de se trouver dans les Conseils, la Cour d'Angleterre exempte desormais de toute forte d'attachement, & maistresse d'elle mesme, ouvrit la porte à des Conseils plus fermes que les precedens. Et comme les Ambassadeurs des Confederez obtenoient souvent audience, quand ils estoient pressés sur le sujet de l'argent qu'on avoit presté à la Republique, ils s'excusoient sur la difficulté du temps : mais pour ce qui concernoit le commerce d'Espagne, ils declaroient qu'ils n'empêchoient pas que les Anglois, s'il leur sembloit expedient, n'exercassent le mesme trafic que les Hollandois, sous le nom déguisé de quelque peuple paisible, comme il se pratiquoit par ceux-cy : si ce n'estoit que l'Angleterre jugeast qu'il y a bien plus de gain à conquerir les choses par la valeur des armes, qu'à les acheter à prix d'argent. Neantmoins ces Ambassadeurs, avec toutes leurs raisons & leurs prieres, ne peurent obtenir, que

Jacques Roy d'Ecosse demandoit ouvertement qu'on luy assurest la succession du royaume d'Angleterre.

Burgley sur le point de mourir, exhorta la Reine à la paix.

1598.

*Nouvelles
traités d'alliance
entre les
Anglois & les
Provinces
Unies.*

le traité d'alliance, fait entre les Provinces Unies & l'Angleterre dix-huit ans auparavant, demeura en son entier : & quoy que cet accord eut esté fait en un temps, où la pette d'Anvers nouvellement arrivée ne causoit pas moins d'effroy aux Anglois qu'aux Confederez, & que ces premiers ne l'eussent jamais observé de bonne foy ; toutefois dans la presente negotiation Elisabeth par de nouvelles conditions changea tellement la forme des precedentes, qu'en demeurant affranchie de toute sorte de lien, elle renoit les autres tousjours obligez. Il y eut quelque debat touchant le total de la dette ; parce que les Anglois faisoient monter à des dépenses excessives la levée des milices, la solde, & les voitures de l'argent, & que d'ailleurs les Confederez soutenoient qu'il y avoit plusieurs erreurs de calcul à reformer dans la dépense ; n'oubliant pas à dire aussi que les rapines des Anglois, tant sur la terre que sur la mer, avoient plus cousté à la Republique, que n'eut fait le payement de toutes ses dettes. Enfin on tomba d'accord de la somme de huit millions de livres ; pour le payement de laquelle les Confederez s'obligerent & donnerent des assurances. La moitié de cette somme devoit estre acquittée par une pension annuelle de trois cens mille livres tant que la guerre dureroit : mais quand la guerre seroit finie, il estoit accordé que s'il restoit encore quelque chose deub de cette moitié, le payement en seroit continué par une pension de vingt mille livres. Et pour ce qui concernoit le payement de l'autre moitié, & la restitution des places engagées, on s'en devoit accommoder à l'amiable, lors que l'occasion de la paix se presenteroit. Cependant on devoit tenir dans les places engagées onze cens cinquante Anglois en garnison ; pour la solde desquels la Republique seroit obligée de fournir tous les trois mois la somme de cinq mille cent livres, avec les utensiles, & autres choses pareilles que l'on a accoustumé de fournir aux soldats. Il estoit porté aussi que la Reine seroit deschargée pour l'avenir de la promesse qu'elle avoit faite d'envoyer des troupes auxiliaires ; que les Anglois qui estoient desja sous les drapeaux de la Republique, & ceux qu'on y enrolletoit dorenavant, presteroient le serment au seul nom des Estats, & combattoient sous le seul commandement, & aux seuls dépens des mesmes Estats. Par ce moyen, l'odieuse puissance du Deputé d'Anglerette, que l'on avoit introduitte par le precedent traité, demureoit maintenant abolie : mais la Reine se reservoit le droit de pouvoir mettre un Senateur dans le Senat. Davantage il fut arresté, que quand la Reine seroit la guerre contre les ennemis communs, soit sur mer soit sur terre, soit offensive soit defensive, les Confederez seroient obligez d'augmenter sa flotte de quarante ou cinquante grands navires, & son armée de terre, de cinq mille fantassins & cinq cens cavaliers. Dans ce traité on avoit conté & compris de part & d'autre tout ce qui pouvoit estre deub auparavant : excepté que la Reine conservoit tousjours le droit qu'elle pouvoit pretendre contre les Belges du party Espagnol. On excepta pareillement, une somme de quatre-vingts mille livres deuës à Horatio Pallavicini de Genes, qui estoit en faveur à la Cour d'Elisabeth, & cette partie fut accommodée par un traité particulier. Il n'y avoit pas d'apparence que les Anglois ymassent mieux la paix que la guerre sous des conditions avantageuses, au point que l'estoient celles de ce traité, qui soulageoit une partie de leurs fardeaux, & leur servoit comme d'un boulevard : mais bien-tost apres, ayant esté decouvert, que quelques personnes avoient entrepris d'empoisonner Elisabeth, & dans l'Yrlande, Tiron qui devenoit plus fier que jamais, à cause

1598.

d'une bataille qu'il avoit gagnée, & d'un chasteau qu'il avoit pris, ayant attiré à son party le pais de Mounster, ces aventures aigriront extremement le courage d'Elisabeth : & toutefois les Confederez ne se repentirent point de leur premier dessein, quoy que la face des affaires fut changée chez leur ennemy, & qu'il se servist de plusieurs moyens pour les convier à la paix.

Raisons & conclusions du mariage, pour lesquelles Philippe avoit transporté la souveraineté de la Belgique à sa fille Isabelle.

Le bruit du nouveau mariage s'augmentant de jour en jour, Philippe envoya Friafe dans les Pais-bas avec des lettres adressées aux Belges, par lesquelles le Roy transportoit à sa fille la puissance qu'il avoit eue sur eux jusqu'icy ; & il fit publier les raisons & les conditions du mariage en cette forme : Qu'après avoir resolu moyennant la dispense du Pape & le consentement de ses Parens, de donner sa tres-chere fille en mariage à son cousin, comme il estoit extermement important aux Belges pour l'avancement de la paix, & pour le bien du gouvernement present qu'ils eussent leur Prince devant les yeux, & qu'ils pussent quelquefois apprendre ses intentions de sa propre bouche ; ce que ses diverses affaires ne luy avoient pas permis jusques icy, il donnoit à sa fille la Principauté de toutes les Provinces des Pais-bas en general, & de chacune en particulier ; avec le Charolois & la Bourgogne, que l'on nomme Franche-Comré ; comme aussi le tiltre de Duc de Bourgogne (car la possession de ce Duché estoit entre les mains des François il y avoit long-temps) en sorte neantmoins que luy & ses successeurs Rois d'Espagne jouiroient de l'honneur annexé à ce tiltre, & du premier rang entre les chevaliers de l'ordre de la Toison d'or, institué par les predecesseurs. On adjouta à cecy toutes les precautions, que la prudence des Jurisconsultes a introduites pour la seureté des contrats, lesquelles furent icy employées : afin que tous les droits de la Principauté Belgique, ses revenus, & les charges qui y sont attachées, passassent le plus regulierement qu'il seroit possible, en la personne d'Isabelle & de ses descendants. Les clauses les plus remarquables furent, que Philippe, sous le nom de vassal qu'il s'attribuoit pour cet effet, confessoit d'avoir donné tous ces pais à tiltre de fief ou d'arnerefief : ce qui sembloit avoir esté adjouté, par ce que la pluspart de ces terres doivent foy & hommage ou à la Majesté Imperiale, ou à la Couronne de France. Il declaroit aussi qu'en remettant aux Grands du Pais-bas le serment qu'ils avoient presté en son nom, il leur ordonnoit d'en prester un nouveau au nom d'Isabelle. Mais davantage, il declaroit que si dans ces lettres il se trouvoit quelque article qui ne fut pas conforme aux loix du Pais, il entendoit neantmoins qu'il demeurast étably par sa souveraine puissance & autorité royale. Il estoit aussi stipulé que s'il arrivoit que le mariage finist sans qu'il en fut sorty aucuns enfans ; ou que ceux qui en seroient sortis, soit masles soit femelles, vinsent à mourir aussi sans enfans ; les droits cy-dessus cedez & tous autres generalement retourneroient aux Rois d'Espagne. Toutefois à cause du merite de l'Archiduc Albert, & pour la consolation de son veuvage, on luy laissoit le gouvernement des Pais-bas ; & s'il restoit quelque enfant apres la mort de la mere, l'usufruit des mesmes pais : mais en sorte que les heritiers de l'Archiduc ne pourroient rien pretendre, sinon les revenus du Duché de Limbourg, & du Comté de Chigny. Les mesmes lettres prescrivoient aussi l'ordre des successions : en sorte que le masle demeureroit preferé à la femelle ; le plus âgé au plus jeune ; & un petit fils de la fille aînée au fils de la cadette. Il estoit, en suite, defendu de diviser ou aliener le domaine : & afin que ce don trouvast plus de voyes pour retourner à sa source, il estoit dit, que si pour l'avenir la domination des Pais-

bas

bas venoit à tomber entre les mains d'une fille, on la marietoit avec le Roy d'Espagne ou avec son heritier presomtif : & que jamais les Princes de ces pais ne pourroient donner une femme à leur fils, ny un mary à leur fille sans la volonté expresse des mesmes Rois. Il estoit aussi porté que ny les Princes des Pais-bas, ny leurs sujets, ne pourroient exercer aucun commerce dans les Indes ny en l'Amerique : & que tant eux que leurs successeurs, chaque fois qu'ils commenceroient à prendre possession de cette Principauté, feroient serment d'observer toutes ces conditions, & mesme de demeurer constans dans la Religion Romaine; à la charge que s'ils manquoient à l'entier accomplissement de ces choses, le droit des Pais-bas retourneroit aux Rois d'Espagne par une espee de confiscation. Philippe signa ces lettres en presence de temoins le sixieme jour de May : & ce mesme jour, le fils & heritier de Philippe, aussi nommé Philippe comme son pere, signa les mesmes lettres en témoignage du consentement qu'il y apportoit : mais non pas sans avoir recours à ces actes de protestation, par le moyen desquels ceux qui, pendant leur minorité ou par le commandement d'un pere, ont aliéné leurs droits, peuvent estre restituez en leur entier.

Chacun parla diversement de cette aventure; comme on parle tousjours des grandes choses : & les uns disoient que c'estoit introduire un pernicieux exemple par un Prince, de vouloir mettre au rang de ses revenus & faire passer en commerce les personnes libres, à la maniere des esclaves domestiques : qu'à la verité les Barbares pratiquoient quelquefois cette nouveauté, de ceder les Empires ou par des testamens, ou par des donations; parce qu'ils ne sçavoient pas juger la difference qui se trouve entre un Prince & un Maître : mais que ceux qui estoient instruits dans la connoissance de ce qui est licite ou qui ne l'est pas, voyoient assez que l'administration d'un Estat est le bien du peuple, (c'est pourquoy on luy donne ordinairement le nom de Republique :) & que comme de tout temps il s'est veu des nations qui se gouvernoient ou par des assemblées populaires, ou par un Senat, il s'en est aussi trouvé qui ont mis la conduite generale de leurs fortunes entre les mains des Princes. Car il ne faut pas croire (disoit on) que les Principaux legitimes aient commencé autrement, que par le consentement des peuples, qui se donnoient tous à une seule personne, ou bien, pour eviter les brouilleries des elections, à une famille entiere : & ceux à qui ils se donnoient de la sorte, n'estoient induits que par l'esperance de l'honneur, à recevoir une dignité qui les obligeoit à preferer l'avantage commun de leurs citoyens à leur utilité particuliere. Et comme cette verité se peut justifier chez tous les peuples, elle est particulièrement palpable chez la nation Belgique, qu'on ne peut pas dire avoir jamais esté domtée par les armes de ses Princes, ou s'estre soumise à eux par aucune aveugle inclination qu'elle eut pour la servitude, puis qu'elle a borné leurs revenus, & retranché de leur puissance plusieurs choses que chacun sçait ne leur estre pas permises; leur estant sur tout defendu de demembrer les Estats, dont l'administration a esté commise à leur bonne foy. C'est pourquoy, suivant un ordre observé de tout temps, ils n'ont jamais donné en mariage à leurs filles que des sommes d'argent fort modiques : & en laissant l'aîné de leurs fils pour heritier universel de leurs domaines, ils ne donnoient aux cadets que de simples gouvernemens, & quelques autres charges peu importantes. De sorte qu'il est inouy dans les Pais-bas que l'on veuille opposer l'autorité Royale à ces anciennes coustumes. Car s'il faut icy user d'exemples, n'est il pas vray que le

*On en parle
diversimenn.*

1598. royaume de France ne s'est élevé au point de grandeur où nous le voyons, que parce qu'il n'est pas permis d'en diviser la possession, depuis qu'elle est une fois venue entre les mains de celui à qui la fortune l'avoit destinée? N'est-ce pas donc maintenant une chose bien rude aux Belges, de voir qu'en un temps où la plupart de leurs Provinces estant non seulement épuisées de leurs propres forces, mais encore pressées d'un costé par des ennemis puissans, & de l'autre enfermées par des voisins jaloux, devoient avoir recours à l'appuy de quelque opulence estrangere, si elles n'estoient point desja unies avec celle d'Espagne, on tasche de les en séparer; & d'oster à ce corps si foible & si extenué, le seul suc & le seul aliment qui l'a fait subsister depuis tant d'années? Lors que l'Empereur Charles, desirant passer le reste de ses jours dans le repos d'une vie privée, se deschargea du soin public de tous ses Estats sur son fils Philippe, il ne faisoit qu'anticiper de quelques années l'ordre de la loy; & toutefois il ne laissa pas de paroître avec son fils en l'assemblée des Belges; afin que sa demission s'achevât suivant les anciennes coustumes du pais. Mais aujourd'huy l'on se sert d'une simple lettre missive, pour renoncer à la Principauté des Pais-bas; c'est par la seule vertu de cet escrit qu'Isabelle doit entrer en possession de nos Provinces: & lors que Philippe dedaigne de nous accorder sa presence, & un congé de sa bouche, pour comble de mépris ce n'est pas pour nous donner à son fils, qu'il nous abandonne; mais pour nous donner à une femme: quoy qu'il n'ignore pas les malheurs que le commandement de ce sexe nous a causés de tout temps.

Au contraire (disoient les autres) pleut à Dieu que ce fut par cette voye que nous deussions estre délivrez de l'insolence des Espagnols; & que Philippe eut renoncé de bonne foy à la Principauté de nos Provinces: il seroit bien aisé, la cause de toutes nos guerres estant bannie, de faire revenir la paix entre les deux partis: mais il ne faut pas juger que les ambicieuses esperances de ce Prince, & ses anciennes ruses se relâchent jusqu'à ce point, de renoncer, pour luy & pour sa posterité, à la possession des Pais-bas; qui servent à la seureté Espagnole d'un poste avantageux contre l'Alemagne, la France & l'Angleterre: au contraire, il faut bien plustost croire, que, pour diminuer la crainte que ces trois nations ont de luy, il a voulu se servir du nom de sa fille; à laquelle il attribué seulement un droit imaginaire, & une possession empruntée sous une confidence domestique. En effet cette secrette intelligence n'a pû si bien se cacher que les clauses mesmes de la donation ne la découvrent assez; par lesquelles, soit qu'il naisse des enfans du mariage de l'Archiduc, soit qu'il n'en naisse pas, la Principauté Belgique doit toujours retourner aux enfans d'Espagne. Ioint qu'il n'y a personne qui ne doive croire, que l'Infante Isabelle ayant pû demeurer jusqu'à l'âge de trente-deux ans dans un celibat continuél, les Espagnols ne l'auroient pas mariée de la sorte en cet âge là, s'ils ne l'avoient auparavant estimée ou renduë sterile. Mais apres tout n'est-ce pas une chose honteuse aux Belges, qui ont autrefois esté maîtres d'eux mesmes, & dont les richesses ont servy de degrez à la maison d'Autriche pour la faire monter sur le thrôn d'Espagne, & de tant d'autres royaumes, & pour l'asseoir, s'il faut ainsi dire, sur la teste de tout le genre humain, soient publiquement soumis à des loix estrangeres, pour estre eternellement regis par des vassaux du Roy d'Espagne?

Tandis que l'on discouroit de la sorte, voicy que l'on apporte dans les Pais-bas de nouvelles lettres, qu'Isabelle avoir souscrites comme estant
main-

1598.

*Isabelle manda
à l'Archiduc
de prendre
possession pour
elle de cette
Principauté.*

maintenant la maîtresse de la Belgique, & par lesquelles elle manda à l'Archiduc de prendre possession pour elle de tous les droits de cette Principauté; de prester & recevoir le serment accoustumé, & d'accomplir enfin toutes les solemnitez nécessaires à l'establissement des nouveaux Princes. Cécy estoit contre les loix, qui veulent que l'on commence en personne les premières actions du commandement: c'est pourquoy l'Archiduc Albert n'osa convoquer, suivant l'ancienne coustume, une juste assemblée des nations, ny leur laisser la liberté des suffrages, en leur demandant leur advis chacune à part. Mais il se contenta d'ordonner une simple assemblée de Deputez, qui fut assignée à Bruxelles pour le quinzième jour d'Aoust. Et environ ce temps, il fit venir à l'entour de la ville de puissantes troupes de gens de guerre, jusqu'au nombre de quinze mille fantassins & deux mille cavaliers: afin que la présence de cette soldatesque fût peur à ceux qui seroient capables de le contredire. Le jour venu, Richardot parla pour Albert, & dans sa harangue ayant attribué à l'absence de l'ancien Prince tous les malheurs qui estoient arrivez dans les Pais-bas; Masius, qui luy respondit pour les Brabançons, n'employa dans son discours que les choses qui pouvoient servir à gagner les bonnes grâces du nouveau Prince. Enfin apres les paroles, lors qu'il fut besoin d'en venir aux effets, on delibera assez long-temps, comme si l'ancienne Republique eut encore subsisté: mais on ne laissa pas d'exécuter ce que la necessite presente exigeoit. Ainsi, par un temperament que l'on apporta dans la plupart des resolutions, il fut arresté que l'on regleroit les conditions de la nouvelle obeissance, pourveu que dans trois mois l'on receut des advis certains de l'accomplissement du mariage, & que dans le mois de May ensuivant l'Archiduc fut de retour aux Pais-bas. Que pendant ce temps les Gouverneurs des villes ny les chefs des gens de guerre n'introduiroient rien de nouveau; & qu'Albert avant son depart laisseroit un Lieutenant General, qui luy fut parent. On choisit pour cet effet André, Cardinal aussi-bien qu'Albert, & fils de Ferdinand Comte de Tirol, frere de Maximilien pere d'Albert. La race de la mere d'André estoit de beaucoup inferieure à la Noblesse du sang d'Autriche; car il estoit né de Philippide Velfere, laquelle estoit originaire de la ville d'Augsbourg, & sortoit simplement d'une maison Consulaire. On adjoûta encore au resultat de l'assemblée, que les loix tant publiques que privées s'exerceroient tousjours au nom de Philippe: & que le serment qui luy avoit esté presté demeureroit en son entier. Que les moindres gouvernemens, la garde des citadelles, & les compagnies des juges se choisiroient entre les Belges. Que le Roy declareroit que les termes de fief, dont il s'estoit servy dans ses lettres de cession, ne pourroient prejudicier aux Belges. Que les mêmes Belges payeroient la solde des gens de guerre de leur nation & celle des Alemans, & que le Roy demeureroit chargé de la paye des soldats estrangers. Qu'Albert se contentant des anciens revenus des Princes du Pais-bas, le peuple demeureroit soulagé des tributs extraordinaires, & de la dépense des garnisons: & qu'enfin toutes les conditions cy-dessus accordées n'auroient lieu que pour un temps. Qu'au surplus, quand Albert seroit de retour dans les Pais-bas avec sa femme, le serment seroit presté & receu de part & d'autre en l'assemblée des Estats Belgiques, auxquels cependant l'Archiduc tâcheroit de persuader un accommodement avec les Confederez.

Parce qu'on insistoit puissamment sur cette demande, & qu'en effet Albert jugeoit qu'il ne seroit pas mal à propos avant son depart de faire conse-

1598.

*Albert exhorta
les Provinces
Unies à la
paix.*

*Le Prince
d'Orange, &
d'autres font
la majesté.*

*Les Confédé-
rés plus en-
durcis.*

*Supplis de
Pierre Panne
assassin du
Comte Mauri-
ce.*

ter ensemble les deux partis, comme de pareil à pareil ; n'estimant pas qu'il fut seant à la dignité royale d'envoyer aux Confederez une deputation au nom de Philippe, il escrivit des lettres tant aux Estats de Hollande & de Zelande, qu'à leurs associez ; par lesquelles il leur donnoit advis de son mariage, & des droits qui luy avoient esté cedez ; leur declarant que de sa part il souhaittoit passionnément de voir toutes choses pacifiées, & que de la leur il ne leur restoit plus aucun sujet de tenir la paix pour suspecte. Que sans doute ils feroient selon l'équité & selon leur devoir de se réunir, comme auparavant avec la plus grande partie des Belges : & qu'il avoit laissé aux Estats de son party tous les ordres necessaires à l'avancement de cette negotiation. Dans la mesme pensée le Prince d'Orange frere du Comte Maurice, Archot & Haurech prioient le Comte d'employer l'autorité qu'il avoit chez les Confederez à donner une heureuse fin à la guerre : l'assurant que cet ouvrage contribueroit beaucoup non seulement à sa gloire, mais encore à l'avancement de toute la maison de Nassau. Les Estats entendirent aussi sur ce sujet Daniel Molan, homme de condition privée ; mais tres-renommé marchand : il conta que sous de faux advis qu'on luy avoit donnez de la maladie de son frere, on l'avoit fait venir en la ville d'Anvers ; & que de là ayant esté attiré jusques à Bruxelles, on l'avoit convié de s'entretenir quelques heures avec Richardot, d'Assonville, l'Abbé de Marolles, Haurech, & l'Archiduc mesme : & que dans ces conferences chacun luy avoit tesmoigné toute sorte d'inclination pour la paix ; & promis de ne rien obmettre pour la rendre seure aux Confederez ; pourveu qu'ils voulussent reconnoître les nouveaux Princes. Qu'on laisseroit leur Religion en son entier, leur liberté, leur Republique ; & que Philippe faisoit un tel estat des vertus du Prince Maurice, que bien loin de retrancher quelque chose de ses dignitez, il y vouloit adjoûter le commandement des armées de Hongrie. Mais quoy que dès long-temps les Estats fussent resolu à la guerre, ils avoient encore endurcy leur courage, depuis que l'on eut surpris des lettres de Philippe, qui marquoient des desseins contraires à toutes ces propositions. A ce sujet de defiance on adjoûtoit l'attentat de Pierre Panne natif d'Ipre, homme à la verité sans esprit & comme insensé : mais ce sont ces gens là qui sont les plus propres à servir d'instrument pour les crimes les plus hazardeux. Quelques indices l'ayant fait soupçonner & arrestet, il raconta que se voyant accablé de dettes, & traîné d'une prison en une autre, par la rigueur de ses creanciers, apres avoir long-temps cherché quelque remède à ses maux sans en avoir pu trouver, il se rencontra un jour chez les Jesuites de Douay, où il avoit accoustumé de porter quelques marchandises de vivres, & que comme leur Recteur eut commencé à dire qu'on rendroit un grand service à la Chrestienté, si l'on pouvoit ostet du monde un homme qui ne sembloit né que pour la perte d'une infinité d'autres, il avoit si bien sçu gagner son esprit desja abbatu par les afflictions, qu'il l'avoit fait resoudre à tuer le Comte Maurice, & pour le porter à ce meurtre avec plus d'ardeur, outre de grandes recompenses tant pour luy que pour son fils, il luy avoit aussi promis le ciel quand mesme son entreprise ne réussiroit pas. Qu'à cela les sollicitations de sa femme s'estoient aussi jointes ; laquelle estant d'une humeur inquiete, & ne pouvant souffrir sa mauvaise fortune avec patience, le pressoit de montrer un courage masle dans cette occasion. Que toutes ces choses l'ayant enflammé de plus en plus, apres que le Recteur l'eut confirmé dans son dessein par la sacrée communion, & par la remission de ses pechez, il

avoit

avoit aussi receu quelque argent pour vivre, & s'estoit rendu premierement en Zelande, & de là à Leyden; mais que peu à peu les remords de sa conscience, & la crainte du danger qui se rencontroit dans une si lasche & si infame entreprise, l'en avoient retiré & porté son esprit à de meilleurs sentimens. Enfin apres que cet homme eut repeté plusieurs fois les mesmes choses, se trouvant convaincu par son propre tesmoignage, il fut condamné à la mort le vingt-deuxième jour de Juin par les Magistrats de Leyden, & même par sentence des Juges superieurs. Il est vray pourtant que, dans le party contraire, la honte d'une action si lasche fut cause que quelques uns en refuserent la narration.

Comme cette année fut remarquable par les grands changemens qu'elle apporta dans les affaires politiques, elle laissa long-temps en repos les entreprises de guerre; si ce n'est que la defaite qui survint pres de Nimegue de quelque peu de fantassins du party Confederé par la cavalerie du party Royal, ou bien la victoire, accompagnée de quelque butin, de la mort d'un des Comtes de Mansfeld, & de plusieurs des siens, qui fut temporee par la cavalerie des Confederez au delà de la Meuze, & quelques autres petits combats, soient mis au rang des succès de guerre considerables. La cause de cette oisiveté militaire procedoit, d'une part, de ce que les Confederez prevoyant leurs necessitez futures, taschoient d'épargner la dépense: & d'autre part, de ce que l'Archiduc Albert s'estant resolu de joindre la terreur de ses forces aux offres de la paix, ne vouloit point sortir en campagne contre les Confederez, jusqu'à ce que les villes de France ayant esté restituées, les garnisons qui en sortiroient pussent accroistre l'armée Espagnole dans les Pais-bas. Mais peu de temps apres, estant arrivé que ces troupes de France, faute d'avoir esté payées de leur solde, refusoient de quitter leurs garnisons, & que la licence horrible prise par les soldats du Catelet, pouvoit produire des exemples tres-dangereux, l'argent que l'on donna pour appaiser ces mutins, estaroucha les autres; sur tout quand ils venoient à considerer qu'un peu auparavant, le Comte de Heremberg ayant entrepris d'appaiser la sedition de Gueldre, n'avoit guery ce mal que par le moyen de l'argent qu'on avoit distribué aux soldats, & du congé qu'on leur avoit accordé. Ces nouveaux mutins se porterent donc premierement au murmure, & puis en suite au mépris des ordres qu'on leur donnoit: mais à la fin, lors qu'ils virent que dans Bruxelles on travailloit à l'establissement d'un nouveau Prince (comme c'est d'ordinaire sur le point de ces changemens, que la soldatesque se plaist à brouiller) les seditions eclatterent de toutes parts tout à la fois. Sur tout, les soldats de la citadelle d'Anvers au nombre de cinq cens fantassins Espagnols avec quelques cavaliers de la mesme nation, s'estant declarez contre la ville que leur poste commandoit, augmenterent leur rage par l'esperance de l'utilité qui ne pouvoit manquer à leurs crimes. Ayant donc chassé d'aupres d'eux Augustin de la Mexie, auquel ils avoient obey jusqu'icy, ils elisent pour chef un factionnaire dangereux de la langue, & qui avoit merité par les crimes precedens que ses compagnons se fassent à luy. Ils contoient vingt-deux mois de solde, qu'ils pretendoient leur estre deubs de reste, non seulement pour les guerres du Pais-bas, mais pour celles d'Italie: & tandis que l'on travailloit à leur chercher de l'argent, ils obligent les bourgeois de leur payer chaque jour vingt-cinq sols pour chaque cavalier, & la moitié de cette somme pour chaque fantassin. Mais leur insolence n'en demeura pas là; car pour combler d'injure cette ville autrefois si

*Sedition de la
soldatesque
Espagnole.*

1598.

flourissante, ils la forçoient de leur fournir aussi de riches habits, des meubles précieux, & toute sorte de superfluité, sans excepter même des filles de joye : joint qu'il ne se peut rien imaginer de plus superbe que leur façon d'exiger ce qu'ils desiroient ; car ils tiroient le canon contre la ville, jusques à ce que les habitans leur eussent volontairement envoyé demander, s'ils leur ordonnoient encore quelque chose. Desjà les soldats de la garnison de Lire commençoient à s'unir de complots avec ceux-cy : & l'on avoit advis que sur les frontières du Luxembourg, les régimens Wallons ayant abandonné le service, alloient errant ça & là par la campagne, sans tenir aucun ordre dans leur marche, pour en aller mettre à leurs affaires, ou à leurs heritages : & avec eux il se trouvoit aussi plusieurs habitans des villes qui les abandonnoient ; n'attendant autre chose que de voir l'ancienne violence que Requesens permit en feignant de ne la pas voir : ou plustost les ravages, les meurtres & les carnages de Rhoda : & la crainte présente reveilloit le souvenir des maux passez. Les Magistrats envoyèrent des Deputez à l'Archiduc ; mais pour tout soulagement de leur plaintes, ils ne rapporterent que des excuses fondées sur la pauvreté publique : de sorte que la licence de commettre tous ces crimes dura jusques à l'année suivante. Les soldats qui estoient dans la citadelle de Gand furent un peu plus retenus ; car ils se contenterent de leur nombre, sans y vouloir joindre ceux qui leur venoient d'ailleurs, ce qui pouvoit passer pour une espee de grace, au milieu de tant d'insolences qu'ils commettoient, ainsi que les autres. Mais dans la ville de Grave, quoy que le desordre qui s'y estoit emeu, deust plustost passer pour une guerre entre les soldats, que pour une simple mutinerie, puisque les Allemans secondez par les bourgeois avoient pris les armes contre les Espagnols, neantmoins le mal fut plustost guery qu'on ne croyoit.

En suite de ces troubles, Albert se portant à la guerre avec d'autant plus d'impatience, qu'il voyoit que les Confederez ne luy faisoient point de réponse, entretenit d'esperance les soldats qui devoient demeurer dans les garnisons : & distribua tout l'argent qu'il pût tirer d'Espagne, ou sous la foy de ses cedulaes, à ceux qui devoient marcher en campagne ; dont une partie estoit composée de vieilles troupes, & l'autre de nouvelles qu'il avoit levées de tous costez, luy ayant esté facile de joindre à ses recrues plusieurs François, qui fuyoient le repos de leur pais : & apres avoir deliberé tant avec le Senat qu'avec les Mestres de camp, les plus experimentez dans leur mestier, sur les moyens qu'il devoit tenir, la conclusion fut, que son armée seroit conduite au delà du Rhin, dans ces pais larges & ouverts du costé de l'Allemagne, lesquels, pour n'estre pas trop bien garnis de villes, offroient beaucoup d'occasions favorables, soit qu'on voulust attaquer la Gueldre, soit qu'on taschast de rendre inutiles les travaux du Prince Maurice ; le quel ayant les années precedentes pacifié la Frise, avoit deschargé la Republique Confederée de la moitié de ses guerres. Or comme il est vray de dire que ce dessein estoit extremement judicieux, de vouloir enfermer les Confederez de toutes parts, leur oster leurs contributions, & les charger de garnisons ennemies ; aussi est il certain que jamais les Espagnols n'eurent une saison plus propre que celle-cy, à former tous ces projets : puisque leur espargne estant fort incommodée, & leurs troupes tres-puissantes, en leur preparant leurs quartiers d'hiver dans les pais de la Republique Confederée, on se servoit de son propre exemple pour la ruiner. On ordonna donc à l'armée de se rendre aux environs de la Meuze vers le milieu de l'Autonne, pour estre

estre commandée par François de Mendoza, qui revenoit de France apres y avoir aecomply toutes les conditions de la paix : mais lorsque les Confederez furent certains de l'intention de leurs ennemis, ils ordonnerent au Comte de Hohenlo de garder l'Isle de Bommel & les pais d'au dessous de la Meuse; tandisque la plus grande partie de l'armée se rendroit à Amhem, sous la conduite du Prince Maurice.

Cependant Albert, qui estoit sur le point de partir pour l'accomplissement de son mariage, ayant voulu auparavant, par la permission du Pape, se demettre de la dignité de Cardinal & de l'Archevesché de Toledé, parut publiquement en habit d'Archidue, & posa solennellement son chapeau & la pourpre sacrée sur l'autel de la Sainte Vierge dans son temple de la ville de Hall, dans la Province du Hainault. Cet autel est extrêmement renommé, tant à cause des estrangers qui le viennent visiter de toutes parts, que de plusieurs miracles, qui ont persuadé aux habitans du pais que quelque puissance divine est indubitablement presente en ce lieu : & l'on y voyoit des dons magnifiques de plusieurs Princes, outre que beaucoup de gens du menu peuple, preservez de divers perils, ou gueris de diverses maladies que les remedes de la medecine n'avoient pû chasser, estoient venus payer leurs vœux en ce mesme lieu, dont la renommée parloit si haut, qu'elle publoit que des corps desja privez de vie y estoient revenus en convalescence. Quelques années apres que ces merveilles furent arrivées, Justus Lipsius en embellit les relations par les traits de son eloquence Latine : afin que ce travail servist comme d'un sceau pour témoigner son attachement à la Religion Romaine, & sa veneration pour les images. Il est vray que quelques uns ayant répondu publiquement à ses écrits, ont representé, pour les refuter, les impostures de plusieurs Prestres assez connus; & les autres inventions dont on se sert pour gagner de l'argent : ayant adjouté à cela que plusieurs choses qui passent pour miraculeuses, ne sont bien souvent que de simples effets du hazard ou de la nature. Et qu'apres tout, puis que les anciens Magiciens, principalement ceux d'Egypte, un Apollonius Tyancen, & plusieurs autres inventeurs d'une fausse Religion, ont aussi esté capables de confirmer leurs preceptes par des miracles, nous devons de là tirer un argument que les veritables preceptes, qui nous obligent à ne reconnoistre qu'un seul Dieu, ne sçauoient permettre que l'on prenne un autre Protecteur que luy, & que l'on corrompe la veritable pieté par une superstitieuse veneration des simulacres.

Le Cardinal André ayant esté mandé en haste & étant venu, Albert sans perdre aucun temps, luy ayant fait l'accueil accoustumé, & donné les ordres necessaires, partit incontinent pour l'Alemagne. Plusieurs Grands d'entre les Belges luy faisoient compagnie, pour aller rendre graces au Roy au nom du public; comme aussi plusieurs Dames & Damoiselles, pour ramener la nouvelle Princesse. Le Prince d'Orange fut un de ceux que l'on choisit pour cet effet; & plusieurs qui ne sçavoient pas combien la force de la coustume est puissante, s'estonnoient de le voir retourner en Espagne : mais comme on luy avoit desja rendu dans la Belgique Espagnolle tous les biens autrefois confisquez sur son pere, ses autres biens paternels situez dans les Provinces Unies étant administrez par son frere, & les maternels par le Comte de Hohenlo, il se mettoit principalement en peine pour la principauté d'Orange; car bien que de tout temps cet Estat eust esté reputé libre, & exempt de rendre aucun devoir à personne, neant-

1598.

Albert ordonne à l'armée de se rendre aux environs de la Meuse sous la conduite de François de Blondé.

Albert se demet de la dignité de Cardinal.

Eglise de Hall.

Albert de Luxembourg Espagnol, Juste André d'Autriche Gouverneur des Pays-bas.

1598.

moins pendant les guerres civiles de France, la ville ayant esté occupée par quelques Gouverneurs voisins, maintenant que la paix estoit faite, ils ne laissoient pas d'user de leur ancienne licence dans cette principauté. Et depuis peu le Prince Maurice ayant envoyé S. Aldegonde en France, pour talcher par un abouchement, ou par quelques autres pratiques, d'en obtenir la possession; son esperance n'avoit pû réussir. Toutefois le Prince d'Orange esperoit avancer quelque chose par la recommandation du Roy d'Espagne, & cette visée faisoit une des raisons de son depart: mais en poursuivant son voyage, quand il fut passé un peu au delà du Rhin, il se détourna vers le Palatinat, afin d'aller voir pour la premiere fois sa sœur, qui fleurissoit dans le rang élevé où le mariage de l'Electeur Palatin l'avoit mise. Cependant, l'Archiduc Albert s'avançoit vers Prague, pour tenir en ce lieu quelques conferences secretes avec l'Empereur son frere; & le bruit courut qu'il esperoit obtenir la dignité de Roy des Romains: mais il fut suivi de trop pres par les nouvelles de la mort du Roy Philippe; & voicy comment la chose s'estoit passée.

*Albert reçoit
nouvelles cer-
taines de la
mort de Phi-
lippe.*

*Relation de
la mort sus-
dite.*

Le corps de ce Prince, qui estoit desja tout usé de vieillesse, avoit encore esté affligé des gouttes depuis quelque temps, & sur tout depuis le Printemps dernier; mais ses maladies s'augmenterent de beaucoup pendant l'Esté: & pour y apporter quelque remede, en donnant du relasche à son esprit, il commanda qu'on le portast en litiere jusques à l'Escorial qu'il avoit fait bastir avec des dépenses prodigieuses, tandis que les Provinces du Paisbas se perdoient faute d'argent; comme en effet ce palais passe aujourd'huy pour un des plus fameux edifices de nostre siecle. Mais ce malade ne pouvant souffrir l'agitation, ny l'air qui estoit un peu épais, lors qu'on l'eut remis en repos, la sievre le prit. Alors ses nerfs commencerent à se raccourcir plus que de coustume, & l'inflammation que les douleurs luy avoient causées en l'estomac & aux jambes; ayant engendré quelques ulceres, on reconnut qu'il y avoit du venin caché. On y appliqua donc quelques remedes qui les firent aboutir; mais apres qu'ils eurent jetté de la bouë, c'est une chose effroyable de dire quelle prodigieuse quantité de poux la suivit, puis que plusieurs personnes à la fois s'estant employées à le nettoyer de cette ordure, il en restoit infiniment plus qu'on n'en ostoit. Mais bien-tost apres son corps estant devenu trop foible pour souffrir qu'on le touchast, & cette sale vermine commençant à luy ronger les entrailles, comme il conservoit toujours malgré sa douleur un courage ferme & invincible, il employa ce qui luy restoit de vie à se preparer à la mort. Ayant donc fait mettre sur la carcasse de son corps les ornemens de la royauté, & montrant en cet estat ses membres descharnez à son fils & à sa fille, il leur representa la fragilité des plus grandes puissances de la vie humaine; leur recommandant au surplus de conserver l'amitié fraternelle entre eux, & la foy de l'Eglise Romaine; dont il témoignoît un soin si particulier, qu'apres avoir réglé les ceremonies de sa sepulture, il donna aussi des ordres tres-expres touchant ses obseques. En suite de quoy s'estant fait administrer l'onction de l'huile sacrée avec les solemnitez ordinaires, lors qu'il se vid à l'extremité il se fit apporter le mesme Crucifix que son pere avoit tenu entre ses mains en mourant; & le tint patellement entre les siennes jusque'à la mort. Bref apres avoir recommandé tout ce qu'il croyoit capable de descharger les scrupules de sa conscience, & produit quelques marques de clemence avant son décès, il paya le dernier tribut à la nature le quatorzième jour de

de Septembre, ayant auparavant esté adverty par la prediçtion d'un devin que ce jour luy estoit fatal. Telle fut la fin du plus puissant Prince de l'Europe, & du plus riche de tout l'Univers, qui mourut en la soixante, & onzieme année de son âge, & en la quarante-troisième de son regne. Sa taille fut mediocre, excepte qu'il avoit le front un peu plus élevé que d'ordinaire. Il avoit aussi les levres fort avancées suivant la coustume des Princes d'Austrie, & l'air du visage autant approchant de celuy d'un Belge, que ses mœurs approchoient de celles d'un Espagnol. Il eust aisément passé pour estre d'une humeur douce, parce que son accueil estoit fort affable, & qu'il ne s'irritoit pas légèrement : mais quand il s'agissoit de maintenir son autorité, il n'affectoit pas beaucoup de tempigner de la clemence. On a creu qu'il n'avoit pas eu naturellement l'esprit si vif ny si excellent que son pere, mais l'âge & le travail le perfectionnerent, parce qu'il s'addonnoit peu au sommeil, & suivoit l'oisiveté, dépeschant luy mesme les plus importantes affaires de son Estat sans s'attendre à ses Ministres. Ce que les Espagnols ont tellement amplifié & élevé si haut, qu'ils ont fait aller les loüanges de sa sagesse du pair avec celles de Salomon. Comme il sçavoit parfaitement bien user de ses trefors, l'election des Empereurs & des Papes dependoit presque tousjours de son choix : & les autres Princes n'avoient guere de secrets qui luy fussent cachez. Il observoit une grande egalité de visage, & peut-estre d'esprit, dans les bons & dans les mauvais succès : mais son cœur estant accoustumé à la dissimulation, il gardoit tousjours quelques soupçons & quelques haines secretes. Il estoit trop inflexible dans ses esperances, & l'on le peut comparer en ce point avec les plus ambitieux Princes de l'antiquité. Il estoit grand observateur de la Religion, au moins de celle qui s'attache aux actions extérieures. Pour ce qui concerne les artifices dont il se servoit dans la politique, l'exemple des autres Roys le rend excusable : & pour les autres fautes qu'il pût commettre dans ses actions privées, on le loue d'y avoir tousjours apporté de la modestie. Il eut des guerres toute sa vie, mais excepté celle de France, dont il fut simplement spectateur en sa jeunesse, il n'a jamais veu les autres, & ne les a faittes que par des Lieutenans. Il obligea & desobligea tout ensemble ses predecesseurs & successeurs : car si d'une part il accrut leurs Estats des revenus de l'Amerique & des domaines du Portugal, de l'autre, il les deshonora par la perte de Tunis, de la Goulette, & des Provinces Confederées.

Et toute fois on remarquoit, qu'ayant commencé à regner en un temps bien different de celuy de son pere, il n'avoit pas eu pour competeurs dans la poursuite de la gloire, ou pour ennemis, des hommes dont la vertu & la fortune estoient dans le plus haut degré, mais seulement des femmes & des enfans, peu capables de soutenir une guerre vigoureuse. C'estoit là le jugement que la plupart des sages faisoient de luy : mais les autres qui luy vouloient du mal, ayant suivy des partis contraires aux siens, l'accusoient d'avoir entrepris beaucoup de guerres sans sujet, & de les avoir conduites avec perfidie : ils disoient qu'en Espagne & dans les Pais-bas la paix n'ayant pas esté pour luy moins sanglante que la guerre, il avoit tasché d'exciter de pareilles cruautés dans la France : enfin ils luy reprochoient plusieurs maux tant publics que domestiques, & rapportoient mesme pour temoignage la honte de sa mort : soutenant que les ombres innocentes de son fils Charles, & de sa femme Elisabeth, avoient voulu se vanger d'un pere & d'un mary, de la mesme façon qu'Herodes, auquel ils le comparoient en

*Mœurs de
naturel de
Philippe, &
divers juge-
mens d'ulroy.*

1598. beaucoup de particularitez tant de ses mœurs que de sa fortune, & Phetime Reine des Cyreneens, avoient receu le chastiment de leurs parricides. Quelques autres encore disoient, que le plus rude ennemy qu'eust jamais eu la veritable Religion, avoit à bon droit éprouvé dans sa dernière fin, les exemples d'Antiochus l'illustre, du second Herode, & de Cesar Maximin : ou bien enfin qu'un tyran avoit mérité de mourir de la même mort dont estoient morts autrefois un Cassander & un Sylla ; pour avoir esté les oppresseurs de la liberté de leur patrie. Mais apres tout, il est constant, par la lecture des anciennes histoires, que d'illustres Philosophes, de sçavans Jurisconsultes, & d'excellens Poëtes, ont esté emportez par de semblables maladies.

Son fils, nommé Philippe comme luy, & surnommé Troisième, entra incontinent en jouissance de la succession ; & tant de grands Estats changerent de maistre sans changer de face. Toutefois quelques habitans des Provinces Unies qui croyoient, par une vieille simplicité, estre tousjours obligez d'obeir à un Prince à qui ils avoient une fois fait le serment d'obeissance, quelque injustice qu'ils en eussent éprouvée, demeurèrent affranchis de leurs scrupules. Mais ce fut pour lors que l'on commença à dépêcher en Espagne contre les Confederez des ordres plus vigoureux que jamais ; & qui demontoient visiblement la reputation que l'on donnoit à ce nouveau Roy, de n'avoir pas un genie fort puissant : si ce n'est, peut-estre, qu'il faulle croire que l'on fait quelquefois de plus belles choses sous un Prince qui accommode son oreille & ses intentions aux bons conseils des autres, que sous un à qui la trop bonne opinion de sa propre sagesse fait concevoir de l'opiniâtreté. Mais nous traiterons de ces choses en leur lieu.

*Marguerite
femme du
Roy Philippe*
III.

Albert étant passé de Boheme en Italie, trouva Marguerite sur les terres des Venitiens, laquelle à l'âge d'environ quatorze ans ayant esté promise au fils du Roy d'Espagne, maintenant Roy luy même, luy estoit menée pour épouse, & partoit de la ville de Gratz par les Alpes de Trente, vers Athese : elle avoit pour frere Ferdinand, lequel, sans considerer le voisinage des Turcs, ayant voulu forcer les peuples d'Austrie au changement de Religion, par ce que la plupart avoient quitté les ceremonies Romaines, on luy résista premierement par prieres, & puis par les armes. Elle avoit aussi deux sœurs ; l'une mariée au Roy de Pologne ; l'autre à Sigismond Battory Prince de Transylvanie. Et toutes deux infortunées en mariage parmy des guerres plus que civiles ; car ce premier, pour avoir adjousté trop de foy aux conseils des Iesuites, se vid, par les forces de Charles son oncle, dépouillé du Royaume de Suede qui luy estoit hereditaire : & le Transylvain ayant esté induit, par le conseil des mêmes Iesuites, à refuser aux Turcs le tribut qu'il leur avoit accordé, comme il ne se sentoît pas assez fort pour garder son pais, il fut contraint de transporter sa principauté à l'Empereur, qui la donna à regir à son frere Maximilien. Ce Maximilien estoit le même qui avoit autrefois poursuivy le Royaume de Pologne contre le Roy de Suede ; mais dans cette poursuite ayant esté vaincu tant par la faveur des suffrages, que par la force des armes, quoy qu'il eust esté aussi pris prisonnier & puis rendu, il ne laissoit pas de retenir tousjours le nom de Roy de Pologne. Quant à Battory, ayant esté attiré dans la Silesie, qu'on luy donna en échange de sa principauté qu'il avoit cedée, il fut aussi privé de sa femme sous pretexte d'impuissance : mais bien-roist apres le déplaisir de se voir dans une fortune bien moindre que celle dont

il avoit jout auparavant, l'ayant convié à la fuitte, il recouvra sa femme & son ancienne principauté, se faisant fort des assistances du Turc contre ceux qui luy vouloient faire teste. Marguerite estoit accompagnée de sa mere, sortie du sang de Baviere, laquelle, estant niece de l'Empereur Ferdinand, avoit esté mariée avec Charles son fils : & Marguerite estant née de ce mariage, & ayant par cette raison son grand oncle paternel pour pere, épousoit un mary, qui par une semblable rencontre, avoit aussi pour pere son grand oncle maternel. En ce temps là, la race de la maison d'Este estant faillie, parce que Cesar d'Este n'estoit pas né d'un legitime mariage, le Pape Clement s'estoit rendu maistre de Ferrare, par menaces & par excommunications plustost que par la force des armes : & estant venu en cette ville, il y trouva avec Albert & Marguerite, des personnes commises par le Roy d'Espagne Philippe Troisième, & par l'Infante Isabelle, avec pouvoir d'agir pour l'un & pour l'autre en leur absence, comme s'ils eussent esté presens : au moyen de quoy le Pape, suivant les solemnitez accoustumées, celebra deux mariages en une mesme famille. De là Albert & Marguerite ayant voulu aller à Mantouë, ils furent rencontrés à Milan par le Duc de Savoye, qui s'y estoit rendu pour saluer ses alliez. Ainsi l'année se passa tandis qu'ils s'arrestoient en Italie, tantost pour visiter les lieux que l'antiquité ou la pieté rendoient celebres ; tantost pour voir plusieurs villes opulentes : dans lesquelles les amis ou les sujets de la maison d'Autriche representoient à l'envy devant Albert, par des spectacles renommez pour leur dépense & pour leur artifice, les victoires qu'il avoit remportées, & le respect que l'on portoit à sa famille.

Mais puisque l'occasion de ce voyage m'a emporté en des pais estrangers, qui ne laissent pas d'avoir beaucoup d'attachement domestique avec les affaires des Pais-bas, avant que d'y s'entret, & de reprendre l'expedition d'alentour du Rhin que j'ay entamée, il ne sera pas mal à propos de parler un peu des affaires voisines, dont les broüilleries presenterent à chacun des deux partis de nouvelles occasions de former de nouveaux desseins. Edfard Comte du pais d'Emden estant demeuré mécontent de la sentence d'accommodement rendue à Delphzile, comme si les conditions qu'elle contenoit eussent esté exigées par force, en avoit appellé à l'Empereur : mais comme ce Monarque ne pouvant approuver que des estrangers se messassent de decider les affaires d'Allemagne, ne voyoit d'ailleurs aucun moyen de faire executer ses arrests à l'avantage du Comte, s'ils estoient contraires à l'intention des citoyens, il trouva enfin un expedient ; qui fut, de casser cette sentence, & d'ordonner par un nouvel arrest les mesmes choses qu'elle avoit ordonnées. Ainsi le Comte demeura frustré de son esperance : mais apres avoir attendu quelque temps l'occasion d'accroistre son pouvoir, il s'estoit enfin resolu pendant la presente année, d'allumer une guerre civile dans la ville d'Emden, desja fort affoiblie, à cause des broüilleries qui s'y estoient fomentées, & des pertes qu'elle avoit souffertes, si grandes qu'elle ne pouvoit plus payer les debtes publiques, ny subvenir aux autres charges, si elle n'avoit recours à de nouvelles exactions. Le Comte y envoya ses deux fils, afin qu'ils servissent de flambeaux à la sedition, & pratiqua aussi quelques mutins d'entre le menu peuple, afin qu'ils attirassent à leur party ceux qui estoient mescontens du nouveau tribut, à la levée duquel deux des dix-neuf Confrairies de la ville s'estoient opposées ; ou qu'ils soulevassent ceux qui suivoient quelque Religion differente de la publi-

Le Pape Clement celebra dans la ville de Ferrare les mariages du Roy Philippe III, avec Marguerite, & d'Albert avec Isabelle.

Nouveaux troubles du Comte d'Edfard dans la Frise Orientale.

1598.

Sans effet.

publique, & qu'ils trouvaissent moyen d'ouvrir une des portes de la ville, pour y faire entrer les soldats que le Comte tenoit preparez à cet effet, quoy que sous d'autres pretextes. Mais toute cette conjuration ayant esté découverte, les Magistrats se plainquirent avec beaucoup de chaleur aux fils du Comte de la perfidie de leur pere: & ayant fait mourir tous ceux qui se trouverent porteurs des ordres donnez pour émouvoir la sedition, ils punirent, par des bannissements ou par des amendes, le reste de la populace qui pût estre convaincu d'avoir trempé dans cet attentat. Entre les factieux on mettoit au premiet rang un nommé Grune, qui estoit un homme hautement estimé dans sa ville, & lié de parenté avec beaucoup de bonnes familles, Guillaume entre autres estant un de ses alliez; Jean Funk, qui avoit autrefois esté Agent des affaires Beligiques en Espagne, estant aussi son parent: cette parenté luy avoit donné lieu d'aller en Hollande sous pretexte de quelques affaires particulieres. Mais s'estant reconnu qu'il portoit des ordres secrets de la part d'Albert, & luy ayant esté demandé ce que contenoient ces ordres, il répondit qu'ils n'avoient point d'autre fin que de demander au Prince d'Embden, un passage par les terres pour les troupes Espagnoles. Toutefois il estoit bien plus vray-semblable, suivant quelques indices qu'on avoit desja eus, qu'il s'agissoit dans cette secrette menée de negotier une eschange des droits mesmes du Comté d'Embden, avec quelques autres biens de la Bourgogne ou de Luxembourg. Ce qui fut cause que l'on tint Grune arresté pendant quelque temps; afin que pour le moins son retardement empeschast ses entreprises de teüillir si tost. Mais enfin on le laissa eschapper, en tirant quelque argent de luy, comme d'un homme pris de bonne guerre, puis qu'il avoit violé la foy publique. Mais environ ce mesme temps, ceux d'Embden surprirent des lettres de Funk à Edfard, par lesquelles il l'avertissoit de ne s'attendre plus au secours d'Alemagne, ny à toutes ces autres esperances éloignées & inutiles qui l'avoient abusé tant de fois: veu qu'il n'y avoit que les seules forces d'Espagne qui fussent capables de le temettre dans son ancienne autorité. Mais qu'en recompense de l'union que les Espagnols contracteroient avec luy, il estoit raisonnable qu'il leur accordast pour un temps la permission de camper sur ses terres; & de faire venir leur flotte soit dans les embouchûres de la tiviere d'Ems, soit dans le golphe prochain, pour prendre vengeance des rebelles. Ce qui fut cause que les mesmes habitans d'Embden prierent Guillaume de Nassau, Gouverneur de Frise, de tenir du secours prest, & que celuy cy se chargea de ce soin. Mais cependant il donna aussi ordre à quelques soldats des garnisons voisines d'Embden, experimenter en l'art de la guerre & congediez par luy, de passer au service de la ville, & de luy presteser serment de fidelité avec les autres soldats que l'on pût aussi tirer d'ailleurs; parce que la concorde des citoyens estoit maintenant bien establie, & qu'ils jugeoient le but de la conspiration formée contre eux, aller jusqu'au massacre & à l'incendie. Mais d'autre part comme ils estoient assez timides, & peu accoustumez à l'usage des armes, ils avoient besoin d'une garnison estrangere; c'est pourquoy on leur donna dans leur ville mesme un drapeau de trois cens hommes. Mais cependant comme si le Comte eust receu quelque outrage de ses sujets, au lieu qu'il les avoit outragez luy mesme, il fit assigner le corps de la ville devant le Senat Imperial, se plaignant de beaucoup de choses. Premierement que les soldats Confederez pilloient ses metairies: que les bourgeois d'Embden avoient condamné à mort des

per-

Le Gouverneur de Frise leur envoia du secours contre le Comte susd.

Plaintes du Comte.

personnes innocentes, quoy qu'ils n'eussent aucun droit d'exercer la rigueur des loix sans luy; qu'ils avoient traité ses fils avec indignité; & qu'enfin ils avoient exigé de la jeunesse un nouveau serment, par lequel ils se dépoitilloient de la foy due à leur Prince. C'estoit ainsi que de paroles on suivoit encore la voye des jugemens; mais d'effet, on se préparoit à toutes sortes d'hostilitéz. Cependant les fils du Comte s'en allerent tous deux porter un vain secours au Roy de Pologne, qui estoit neveu de leur mere; & quand ils furent là, ils mirent dans quelque peu de navires ceux que l'on avoit bannis d'Embsden pour le sujet des tumultes, leur ordonnant de prononcer par les armes l'arrest de leur bon droit contre ceux qui les avoient chassés de leur ville. Le Roy de Pologne, en consideration de sa parenté, fit denoncer à ceux d'Embsden, qu'il les interdiroit du commerce de son Royaume, s'ils persisteroient dans leur opiniastreté. Et addressa, sur le mesme sujet, des lettres aux Estats Confederez; dans lesquelles, comme il parloit avec beaucoup de presumption, les autres trouvoient aussi beaucoup de lieu de s'estonner, qu'un Prince que l'on avoit chassé impunement du Royaume de Suede, qui luy appartenoit par la succession de ses ayeuls, se voulust mesler de prescrire des loix à des peuples si éloignez de sa jurisdiction. Davantage, le Duc de Holstace, dont Ennon, fils d'Edfard, avoit épousé la fille, empêchoit le trafic des Embsdanois, en retenant leurs navires quand ils abordoient sur son rivage; & l'on tenoit la mesme chose dans les ports d'Espagne & de Dannemarc.

Les dissensions de la ville d'Aix la Chapelle passerent plus avant, entre les anciens Magistrats, & ceux qui sous pretexte de quelque jugement rendu à leur avantage, avant chassé leurs rivaux, possédoient seuls le gouvernement de la Republique; quoy que ces premiers fussent soutenus par le Duc de Juliers, comme ancien protecteur de la ville, ce droit ayant tous-jours appartenu à sa maison. Mais bien-tost apes par l'entremise visible des Espagnols, intriguée par Mendoze & par Clement, on fit de nouvelles procédures ambiguës & precipitées, à la Chambre Imperiale de Spire; où, par un arrest qui y fut donné, les detenteurs de l'administration publique d'Aix furent condamnez. Bien-tost apres, faute d'avoir obey à ce jugement dans un certain temps, ils furent declarez ennemis de l'Empire, sous les peines ordonnées contre ceux que l'on met en ce rang: qui sont telles, qu'il n'est ny permis, ny seut d'assister les condamnez; mais au contraire on peut justement & impunément les offenser, & mesme les tuer, leurs biens demeurant la proye de ceux qui s'en saisissent. Vn an apres cette denonciation, on en fait une seconde encore plus rigoureuse: & apres qu'un Heraut eut accomply toutes ces sortes de solemnitez contre ceux d'Aix, il alla ordonner aux Potentats Alemans les plus proches de cette ville, tels que sont le Duc de Cleves, l'Archevesque de Cologne, & celuy de Treves, de maintenir par les armes l'autorité de l'arrest. Ceux-cy donc ayant receu ce commandement, jugerent à propos de se servir des forces d'Albert, qui estoient toutes prestes à les assister: & desja l'on commençoit à mettre des garnisons ennemies dans toutes les places appartenantes à la ville d'Aix; ses troupeaux, & tout ce qui se rencontroit parmy ses campagnes, devenant la proye des soldats de Juliers & de Limbourg. Aussi ne tint-il pas à eux qu'en un temps, où les affaires d'Alemagne n'avoient rien à craindre, cette ville seule ne fust ruinée; quoy qu'elle püst se vanter qu'autrefois Charle-Magne y avoit tenu sa cour ordinaire, qu'elle avoit passé en

*Dissensions
d'Aix la Chapelle
peu au pre-
judice des Espar-
men.*

1598.

ce temps-là pour la capitale de toutes les regions situées entre les Alpes ; & que maintenant encore elle pouvoit servir de siege aux ceremonies du sacre des Empereurs , à l'egal de la ville de Milan , & de celle de Rome mesme. Ses Gouverneurs se trouverent surpris dans ce fâcheux accident , que la faueur & les promesses des Princes de la profession d'Augsbourg leur avoit empesché de prévoir : & considerant qu'ils auroient bien-tost sur les bras , d'un costé l'armée de Mendoza , & de l'autre l'élite des troupes d'Hongrie , sans qu'ils pussent se prevaloir d'aucun secours ny d'aucunes fortifications , contre des dangers si pressans , ils se resolurent , pour ne donner plus de jalousie à personne , d'abandonner le gouvernement de la ville à la discretion du peuple , lequel en mesme temps élut pour Intercesseur ou pour arbitre l'Archevesque de Cologne ; afin que ce Prelat rendist la paix aux habitans par des conditions equitables. Il est bien vray que par cette voye la ville d'Aix se preserva de la ruine où elle estoit presté de tomber : mais elle ne pût eviter que la Religion , qui s'y voyoit establie depuis plus de quarante ans , ne fust changée pour l'avenir. Car on y fit entrer une puissante garnison , par l'assistance de laquelle toutes les charges , depuis les plus grandes jusqu'aux moindres , furent mises entre les mains de ceux qui professoient la Religion Romaine : apres qu'ils en eurent depossé ceux qu'ils nommoient sectateurs de Luther & de Calvin , & lesquels , s'accordant mal avec ceux-cy , n'estoient pas non plus en bonne intelligence entre eux-mesmes. Ceux qui avoient exercé les dignitez publiques furent mis en la garde de quelques particuliers : & du depuis , sous un consentement tacit de leurs adversaires , les uns s'ensuyrent dans les Provinces Unies en la compagnie de plusieurs Belges , qui s'estant autrefois retirez de leur pais à cause des dissensions civiles , esprouvoient encore les mesmes maux dans la ville d'Aix ; & les autres se retirerent en d'autres lieux. Entre les bannis d'Aix qui furent r'appellez , il se trouva un certain nommé Engelbert , lequel ayant autrefois esté Capitaine d'une compagnie de cavalerie pour les Confederez , s'estoit plustost fait connoistre par toutes sortes de vices militaires , que par aucune vertu : & comme cet homme avoit obtenu de la chambre de Spire une permission de faire proceder par saisies & par arrests contre les Confederez , qu'il pretendoit luy estre redevables de quelques montres , il alloit dans les maisons des marchands Hollandois avec un Sergent & des revendeurs , mettant la main sur tout ce qu'il rencontroit , & mesme bien-tost apres ayant esté admis dans le rang des juges de la ville , il devint encore plus fier. Mais deux lettres envoyées l'une apres l'autre de la part des Estats Confederez , furent capables d'arrester cette licence. Car elles contenoient que c'estoit une chose injuste , & de pernicieux exemple , de voir la cause publique de tout un peuple agitée entre des particuliers , devant des juges qui auroient bien de la peine à discerner les veritables debtes , d'avec les fausses : & à ces raisons , elles adjoûtoient des menaces contre ceux qui ne leur voudroient pas ceder. C'est pourquoy elles furent goûtées & suivies sans aucun delay ; quoy qu'au paravant il n'y eust presque aucun Estat , où l'on ne fust souffrir de pareils outrages aux marchands Confederez : mais c'est une vieille maxime , qui n'a pas besoin de grandes preuves , que dans les jugemens on considere toujours le droit d'un party , selon que ses armes & les forces se rendent considerables.

Dans le pais de Cleves , les Conseillers du Duc , partisans de la maison d'Austriche , gouvernoient toujours toutes les affaires ; & la prise mesme
de

de Rhinberk n'avoit pas esté capable d'émouvoir les Princes, qui aspiraient à la succession de l'Etat. Il est vray pourtant que les notables de Cleves & de Juliers, comme si la tutelle de leur Prince malade eust appartenu aux Estats des nations, avoient esté d'avis de lever des troupes au nombre de six mille fantassins & deux mille chevaux, sous couleur de defendre leurs frontieres; mais en effet pour s'emparer du gouvernement public. Toutefois lors qu'il fallut resoudre quel chef on choisiroit, les uns desirant le Comte Iean de Nassau, & les autres celuy de Hohenlo, & ne se pouvant d'eux-mêmes trouver de fonds pour le payement de la soldé; la longueur des deliberations donna moyen aux adversaires d'asseurer leur puissance.

Toutes ces conjonctures estoient cause que les forces de Mendoza ne se tendoient pas plus redoutables aux Confederés que suspectes à l'Allemagne; car il avoit en son armée soixante-deux compagnies de fantassins Espagnols, dix-neuf d'Italiens, deux d'Irlandois, quatre regimens d'Allemands, de dix compagnies chacun pour le moins, pareil nombre de regimens de Walons, & un de Boutguignons; toutes ces troupes d'infanterie montant ensemble à vingt mille hommes. La cavalerie contenoit six compagnies de lanciers Albanois, deux d'Espagnols, & deux de Belges, cinq compagnies de pistoliers, la plupart Belges; & huit compagnies de carabins, Espagnols & Italiens; toute cette cavalerie ensemble ne montant pas à plus de deux mille hommes: parce que le surplus des cavaliers, qui pouvoit encore monter à douze compagnies, estoit demeuré en garnison dans le Brabant, pour subvenir aux accidens inopinez. De long-temps les forces royales n'avoient esté si puissantes dans les Pais-bas; mais leur apparence & leur reputation estoient encore accreues par le grand nombre des goudats & des vivandiérs, & par le bruit de sept mille chariots qui suivirent cette armée. Jamais certes la face des Pais-bas sous les Espagnols ne fut plus gaye qu'elle estoit alors: car la campagne & les petites villes se trouvoient déchargées d'un pesant faix de soldatesque; & sur tout dans les lieux voisins de la France, où le peuple estoit ravy de pouvoir un peu respirer, apres tant de maux qu'il avoit soufferts: mais davantage la seureté se joignoit à leur repos par l'éloignement des troupes Confederées, qui s'estoient tournées vers l'Allemagne. Le second pouvoir dans l'armée Espagnole, apres celuy de Mendoza, fut donné au Comte Frederic de Herenberg, sous le nom de Mestre de camp general, à cause de la vieillesse du Comte de Mansfeld, qui le rendoit desormais incapable d'agit. Les cavaliers passerent la Meuse, partie à Mastricht, partie à Venlo, & partie à Ruremonde; & de là ils prirent leur marche vers le rivage du Rhin, par les terres de Juliers, de Cologne, & de quelques autres pais d'Allemagne; les chemins estant assez larges, & n'y ayant aucun lieu de crainte pour eux, parmy des nations desarmées. Barlotte, Mestre de camp, dont on avoit accoustumé de se servir dans les occasions, qui demandoient de la hardiesse ou de la promptitude, ayant esté envoyé devant, poussa tout ce qu'il put trouver de pontons & de nasses en un lieu entre Bonne & Cologne; & aptes y avoir conduit huit cents de ces soldats, avec deux de ces sortes de pieces d'artillerie legere que l'on nomme coulevrines, il chassa jusqu'à Rhinberk les navires qui faisoient garde sur la riviere: aptes quoy, ayant pris un plus grand nombre de soldats, il demeura maistre du fleuve, où il ne paroissoit plus d'ennemis contre luy, & se saisit de l'autre rive. Cependant, quoy que Mendoza avec sa nombreuse & licencieuse armée fust

*Mendoza
conduy une
armée contre
aux de Cleves
& de Juliers.*

*Les forces
Royales pour
leur offense
sont presen-
tes.*

*Frederic d'He-
renberg se
cond chef de
l'armée apres
Mendoza.*

*Barlotte chef
sa resque à
Rhinberk les
navires des
Hollandois.*

1598.

des peuples paisibles, dont par conséquent les plaintes luy estoient inevitables, il ne se mettoit pas fort en peine d'empêcher qu'on ne les outrageast: car ses troupes ne marchioient point sans avoir plusieurs intelligences secrètes en divers lieux: outre qu'elles sçavoient que les Alemans estoient discordans & des-unis, les uns d'avec les autres: & pour Mendoza, n'estant fidelle qu'à son Prince, pourveu qu'il executast les ordres qu'il en avoit receus, il meprisoit l'estime des estrangers, & ne craignoit pas beaucoup une haine impuissante.

*Description
des peuples
Alemans des
environs du
Rhin, voisins
des Confede-
rez.*

Puis que le fil de mon histoire m'a conduit jusqu'en ces contrées, je croy que ce ne sera pas une chose inutile à la satisfaction des lecteurs, de declarer amplement quels sont les peuples Alemans des environs du Rhin voisins des Provinces Confederées, & dependans de la domination de quelques-uns des Princes ou Prelats de l'Empire, quelle est la situation de leurs places, & la forme de leur gouvernement. Pour ce qui est de confronter leurs noms d'autrefois avec ceux d'aujourd'huy, je le puis faire avec plus d'apparence que de verité: car les anciens auteurs qui n'avoient pas pénétré dans le cœur de l'Alemagne, ont tous parlé de ses peuples diversement, & depuis le temps de leurs relations, toutes choses ont esté brouillées dans les Provinces par les perpetuels changemens de demeure, que les habitans ont affectez assez long-temps: joint que vers leurs derniers siècles les interpretes de leur pais, qui ont entrepris d'expliquer les anciens auteurs Romains, en ont augmenté l'obscurité, chacun ayant essayé d'attribuer l'ancienne denomination du costé de sa nation. J'oserois pourtant presque assurer, que comme les Bataves ont autrefois possédé, outre l'isle qui porte leur nom, tous les lieux voisins de la coste de France; ainsi les pais qui s'estendent au dessus de leur isle entre la Meuse & le Rhin, & quelque peu de contrées au delà de ces deux fleuves, desquelles le terroir estoit anciennement plein de marécages & de forests, furent occupez par les Menapiens, qui ont donné l'origine aux Eburons & aux autres peuples leurs allies, dont le nom de Germains & de Germanie a du depuis pris sa source. En suite ces autres peuples, que l'on nommoit Tungtes, s'estendoient jusqu'à la Moselle & aux peuples de Tteves, riviere & nation que chacun connoist assez. Les Nerviens avec leurs vassaux embrassoient le dos de ceux-cy, avec la forest des Ardennes & la riviere de l'Escaut, au delà de laquelle les Moriniens faisoient leur séjour: & ces frontieres servent aujourd'huy à separer du Royaume de France la Belgique, qui fut autrefois sous l'obeissance des Ducs de Bourgogne. Mais depuis qu'Agrippa eut tiré les Vbiens du pais qui joint les peuples de Tteves, & les eut fait passer dans celui qui leur est opposé, ou pour le moins depuis qu'y estant passez eux-mêmes volontairement, ce Prince les eut receus sous sa protection, la petite fille Agrippine y ayant mesme adjouté une Colonie de Romains; & qu'en suite les Gugernes eurent occupé la place que les autres avoient laissé vacante, le nom des Menapiens ne fut plus en usage: si ce n'est qu'on veuille dire, que les peuples qui portoient ce nom furent poussez plus avant, premierement au deça de la Meuse & du Vahal, & puis enfin entre la riviere de l'Escaut & les Moriniens: car en effet cette opinion n'est pas sans beaucoup de puissantes conjectures. Apres ces siècles là, toutes ces contrées, à prendre leur estendue depuis les Bataves jusques au delà de Tteve, & jusqu'à Mayence mesme, avant esté occupées par les garnisons Romaines, receurent le nom partie de basse & partie de haute Germanie: car il est vray que l'origine

gine de leurs habitans est venue d'outre le Rhin, & leur langage le témoigne encore aujourd'huy. En ces quartiers là on trouvoit plusieurs places le long du Rhin, à sçavoir Vade, Grinnes, Batavodure, & Arenac, toutes situées sur la rive qui regarde les Gaules; quoy que l'erreur de quelques-uns ayt creu le contraire: suivoit en apres Burinat, la Colonie de Trajan, Vetera, que la guerre des Bataves tendit autrefois si renommée, Aschebourg & Calo: mais aujourd'huy l'on ne peut plus juger que par conjectures en quels endroits ces places estoient situées. Quant à celles de Nuys, Cologne, Bonne, Andernac, & Coblents, on les reconnoist encore par leurs noms qui leur sont demeurez jusqu'à ce jourd'huy.

Quelques siecles apres, les François possederent tous ces pais & ceux d'au dessus sous le nom d'Austrasie; parce que cette partie d'Alemagne est tournée vers l'Orient des Gaules: & ils donnerent beaucoup de divers noms à beaucoup de diverses contrées. Mais apres que leurs discordes domestiques les eurent affoiblis, les Empereurs d'Alemagne attirerent à eux la souveraineté de ces terres: accordant à leurs Princes ou à leurs peuples un peu plus de puissance ou de liberté, qu'ils n'en avoient eu sous les François. Ainsi donc maintenant cette partie de la Gueldre, que l'on appelloit autrefois la Batavie inferieure, & laquelle avoit pour capitale la ville de Nimègue, a pour voisins les peuples de Cleves de deça le Rhin; & parmy eux se mesle le territoire de l'Archevesché de Cologne. Les memes peuples de Cleves sont aussi environnez de cette autre partie de la Gueldre, dont autrefois les Princes estoient appelez Tuteurs; & dans laquelle est située la ville de Gueldre, d'où toute cette nation ensemble a tiré son nom. Les Gugernes estoient derriere, ainsi que le témoignent les anciennes descriptions & le bourg de Gogue, dont le nom dure encore aujourd'huy. Ceux de Juliers, dont le nom est venu de cette ville assez ancienne qui porte leur nom, sont situez au dos de ceux de Cologne, & reconnoissent aujourd'huy pour leur Prince eclair de Cleves, ayant autrefois obey à celui de Gueldre. Ceux de Liege & de Limbourg s'avancent devers la Meuse, comme ceux de Luxembourg vers la Moselle & le pais de Treves. Mais les pais de Treves & du Liege obeissent à leurs Prelats, au lieu que les deux autres pais font partie de la Belgique. Autrefois quand on avoit passé la rive d'outre le Rhin, où estoit l'ancien siege des Teutisques & la grande Alemagne, en montant vers l'Orient on tencontroit les Frisons; partie desquels, sçavoir ceux qu'on nommoit les Frisons Mineurs, s'estendoient vers les Caninefates, qui estoit un peuple de l'isle des Bataves; & l'autre partie appelez Frisons Majeurs, se répandant parmy les larges estangs, & les diverses emboucheures de la riviere de Fleve, & de là se poussant jusqu'à la riviere d'Ems, occupoient tout le rivage de l'Ocean. Les Brusteriens Majeurs leur estoient joints jusqu'à la mesme riviere, occupant desja une partie du pais des Menapiens, depuis que ce peuple, soit de son propre mouvement, soit par la force des armes d'Auguste, se fut retiré aux environs du Vahal. Les autres Brusteriens appelez Mineurs, cultiverent les environs de la Lippe: (quelques anciens ayant creu que ce fleuve couloit jusqu'à l'Ocean; d'autres ont creu bien plus veritablement, qu'il entroit dans le Rhin par le moyen de l'Ysel, auquel Drusus mesla une partie du Rhin: car pour la riviere d'Aliso, il est autant difficile de sçavoir de quel costé elle avoit son cours, comme il est constant que du depuis les Historiens ont

1598.

encor fait mention de beaucoup d'autres rivières, qui sont aujourd'hui inconnues) mais les Chamaves, & au dessus d'eux les Angrivares avec les Marſes ayant chassé les Bruſteriens tant Majeurs que Mineurs, non pas toutefois jusqu'à en abolir entièrement la race, se rendirent maîtres de toutes ces contrées, étant enſermés à dos par les Chattuares & par les Dulgabins. Ils avoient pour voisins les Tubantes, mais non pas ceux qui portent aujourd'hui ce nom aux environs de l'Yſel, & les Tenſteres, qui se voyoient opposés aux peuples du païs de Cologne, & proche desquels les Vbiens firent autrefois leur demeure. Mais tous ceux-cy ayant été poussés en d'autres lieux, eurent pour successeurs à l'entour du Rhin les Alemans, nation Gauloise; & un peu plus loin de la rive de ce fleuve, les Carres: demeurant entre eux & l'Océan un grand espace de terre que les Cauches remplissoient; s'étendant depuis les Frisons jusqu'à l'Elbe, & étant divisés en Majeurs & en Mineurs par le moyen de la rivière du Weſer, qui passoit par le milieu de leur région. Les Saxons estoient joints aux Cauches jusqu'à la mer; & puis quand on avoit passé l'Elbe, on rencontroit les Cimbres; comme aussi au delà de cette même rivière, les Cheruſes touchoient les Cauches, les Angrivares, & les Carres; à l'entour desquels toutes les deux rives de l'Elbe, & les derrières de la forêt Hercynie contenant un espace de terre demeuré, estoient possédés par les Sueves, qui furent long-temps les plus puissans de l'Alemagne; & dont les forces estoient telles, que les peuples mêmes d'alentour du Rhin se virent bien souvent chassés par eux. Mais la fuite du temps & la révolution des armes changerent presque entièrement la face de tous ces climats: car comme les noms dont nous nous servons aujourd'hui, donnent lieu de croire, que les païs maritimes des Cauches furent occupés par les Frisons; de même il est constant que les régions un peu plus méditerranées, qui avoient appartenu à plusieurs des peuples que nous venons de nommer, furent conquises par les François, qui estoient peut-être une nation venue de loin, ou bien plusieurs peuples nouvellement unis ensemble sous le nom de libres, pour la conservation de leur liberté. Mais depuis que ceux-cy se furent étendus vers les lieux d'Alemagne les plus éloignés, & jusques dans les Gaules mêmes, on commença à voir prospérer les affaires des Saxons; lesquels étant demeurés maîtres au delà de l'Elbe, & étendant quelquefois leur domination jusqu'au Rhin, donnerent le nom de Westphalie à toute cette partie Occidentale. Voici un sommaire des nations qu'elle contient: Premièrement les Gueldres sous le nom de Veluwe, autrefois nommés Marſaques, selon le sentiment de quelques-uns, se répandirent depuis le Rhin jusqu'à l'Yſel; & ont pour voisins les peuples du païs d'Over-Yſel que nous avons décrit ailleurs. Les Tubantes, qui est le nom d'un ancien peuple, & les Tarantes, qui semblent ne différer pas beaucoup des Tenſteres, sont dans cette Province; comme aussi dans le Comté de Herenberg, qui fait une partie de celui de Zutphen. Et l'on trouve encore dans les lieux marécageux de cette même région, en divers endroits, des traces de l'ancien nom des Sicambriens & des Bruſteriens, que les siècles d'après nommeront Botſtuariens. Mais pour dire le vrai, quoiqu'il y ait de ces allusions ayeant pleu à beaucoup de doctes esprits, il est facile de justifier, par tout ce que nous avons dit cy-dessus, que la plus-part de ces anciens peuples estoient bien éloignés de ces régions; si ce n'est qu'on veuille inférer par quelques conjectures ambiguës, que des peuples plus puissans qu'eux, les

ayant

ayant chassé du lieu de leur origine, les obligerent à se retirer en ces contrées. Les peuples de Cleves d'outre le Rhin, sont joints au païs de Zutphen, sur le sommet de l'Isle des Bataves : le Duché de Mont suit celuy de Cleves, & touche le Comté de la Mark, qui l'enferme par un long espace de païs ; ces trois Principautez n'en faisant qu'une aujourd'huy : apres laquelle on en trouve plusieurs moindres, entre lesquelles celle de Nassau, qui se tourne de la riviere de Lône vers Treves, merite d'estre considerée, tant pour le grand nombre des descendans de cette famille, que pour les divers endroits où ils ont estendu leurs faits & leur reputation. Vers la mer les peuples d'Over-Ysel sont suivis par ceux de Frise, desquels le nom dure encore aujourd'huy jusques par delà la riviere d'Ems, & qui prennent leur commencement dans l'Estat d'Emden, que ceux du païs d'Oldenbourg enferment par derriere. En suite entre les rivieres de Weser & d'Elbe, on trouve le domaine de l'Archevesque de Bremen, suivy de la province d'Holface, laquelle veritablement est mise entre les païs d'Allemagne ; mais parce qu'une partie de cet Estat porte le nom de Duché, & estant voisine de la Iutie province de Dannemarc, suit les loix de ce royaume, les Princes d'Holface reconnoissent aussi en partie le Roy de Dannemarc pour leur souverain. Pour ce qui concerne les regions un peu plus mediterranees, vous avez au premier rang les terres de Munster, lesquelles portant le nom de leur ville capitale, & reconnoissant son Eveque pour Seigneur, couvrent le païs de Cleves. Un peu plus proche de la province d'Over-Ysel on decouvre le Comté de Bentheim ; & de là, en prenant un chemin un peu plus eleve, si vous passez par les terres de Lingen & de Teelenbourg, qui obeissent chacune à leurs Comtes, par le païs d'Osnabrug qui obeit à son Eveque, & puis enfin par le Comté de Diephold, vous arrivez dans le païs d'Oldenbourg. Le second rang contient trois Comtez ; celuy de la Lippe, aux environs de la riviere qui porte ce nom ; celuy de Ravensperg, qui appartient maintenant au Prince de Cleves ; & celuy de Lemgow : apres lesquels la jurisdiction de l'Evesché de Minden est bornée par le Weser. Tous ces lieux sont partie de la Westphalie ; au dessus de laquelle le Comté de Waldek, & un peu plus loin la Hesse sous son Landgrave s'avancent vers le Rhin, & l'Evesché de Paderborn s'approche du Weser ; mais l'Evesque de cette ville, au lieu que les autres cy-dessus nommez reconnoissent l'Archevesque de Cologne pour leur metropolitain, reconnoist pour le sien celuy de Mayence. Je pourrois entreprendre de décrire encore le Palatinat du Rhin, la Franconie, le païs de Turinge, & celuy de Brunswic ; mais je craindrois qu'une si longue interruption du cours de mon histoire n'eut de la peine à trouver une excuse valable. Les droits de la paix furent premierement violez à Orsoy, petite ville penchante vers le Rhin au dessus de Rhinberk, sur la rive qui est en deça de Cleves. La commodité assez considerable de sa situation avoit cy-devant convié ceux de Cleves de la fortifier : mais à peine eurent ils jeté les premiers fondemens de leurs edifices, que la crainte des dépenses, & la dissension qui survint entre eux leur fit abandonner leur entreprise : & du depuis les Confederez firent quelque scrupule de s'emparer de cette place, craignant d'en estre blâmez. Mais quand au General Espagnol, aussi-tost qu'il fut arrivé devant ses murailles, voyant que ses Magistrats opposoient le droit à la violence, il se preparoit luy mesme pour briser à coups de hache les verroux de la porte ; & en mesme temps les siens ayant pris des eschelles dans leurs chariots, commençoient à monter par dessus les murailles : ce qui effraya

1598.

effraya tellement les habitans, qu'ils ne marchanderent plus d'ouvrir leurs portes. La citadelle estoit gardée par une espece de soldats demy-paisans, qui estoient plus-tost apprentifs dans le mestier de la guerre, que dans celuy du pillage : & les Espagnols s'en mocquoient, à cause qu'ils n'avoient pas des habits fort lestes ; mais sur tout parce qu'ils ne portoiient pas comme eux de longs pennaches de diverses couleurs, ils les appelloient plumes de coeq. Toutefois ceux-cy, pour tesmoigner au moins quelque apparence de courage, diffieroient encore de se rendre ; mais Mendoza leur ayant montré le bourreau & la hart, les obligea bien-tost de descendre. Desja le regiment conduit par le Comte de Buquoy, l'un des Grands du Pais-bas, & deux autres regimens Espagnols avoient passé le Rhin, avec près de la moitié de la cavalerie, lors que Mendoza, quoy qu'il eut promis de sortir d'Orléans dans cinq jours, ordonna que l'on travaillast à fortifier non seulement cette place, mais encore un bourg opposite nommé Mulssem ; & envoya par toutes les campagnes d'alentour des buscherons, qui coupoient tous les arbres jusques dans les lieux les plus escartez, & ne pardonnoient pas mesme aux edifices : de sorte que ce General Espagnol ayant achevé ses fortifications, elles luy sembloient suffire pour asseurer le passage de la riviere ; mais du depuis il changea de conseil. Tandis que ces choses se passoiient, & que le Comte Frederic visitant tous les environs dans l'Alemagne, commandoit aux peuples comme à ses sujets, ou les menaçoit comme les ennemis, la violence & l'orgueil des Espagnols apporta beaucoup d'effroy non seulement à ces nations desarmées, mais aussi à la populace des Provinces Unies : & quoy qu'elle fut assez accoustumée aux bruits de la guerre, elle craignoit tout pour les frontieres, & ne se tenoit pas trop asseurée dans le cœur mesme du pais. Mais le Prince Maurice se resolut de remedier bien-tost à toutes ces terreurs ; & pour cet effet dès le premier advis qu'il en eut, ayant rediré tous les soldats des places les plus avancées dans les Provinces, il arriva à Arnhem, où sa cavalerie & les regimens de Frise sous la conduite du Comte Guillaume de Nassau, se rendirent aussi : mais les navires qui conduisoient les munitions, y arriverent plus tard, parce qu'ils avoient eu le vent contraire. Bien-tost apres, le Prince alla visiter Gravewart, d'où il partagea ses soldars dans les places du pais de Zutphen, & de celuy d'Over-Yssel, où il y avoit quelque chose à craindre, & qui se trouvoient capables de quelque defense ; mais il n'employa que de simples Capitaines à reconnoistre les autres places. Et estant allé luy mesme avec quelque cavalerie reconnoistre Duysbourg & Deuticom, parce que ces deux places peuvent servir à ceux qui viennent d'Alemagne d'un passage pour entrer dans l'Yssel à main droite de l'Isle des Baraves, il rencontra, en ce voyage, sa tante, la mere des Comtes de Herenberg, accompagnée de l'agréable troupe de ses filles, laquelle apres les caresses & les civilitéz accoustumées, luy representa l'excès de son malheur, en ce qu'elle estoit presque la seule des Pais-bas qui avoit veu par les guerres civiles les plus cheres affections divisées, & son mary suivre un party tandis que son frere en suivoit un autre ; & le conjura par tous les droits du sang, & par les respects de la parenté, de faire en sorte que l'on épargnast ses terres autant que la guerre le pourroit permettre. Ainsi la ville de Herenberg, qui a donné le nom à cette famille, & laquelle est située dans le pais de Zutphen, fut exemptée de garnison, & ses fortifications razées ; comme aussi à son exemple plusieurs autres places & citadelles, qui sans doute n'eussent pû résister à l'effort des ennemis, furent traittées de la

mesme

Mendoza fait travailler à la fortification d'Orléans & de Mulssem :

il cause grande crainte à ces nations ;

mais le Prince Maurice y apporte remède.

La ville de Herenberg exemptée de garnison, en faveur de la tante du Prince Maurice.

meſme forte, & par ce moyen miſes en eſtat de ne point craindre d'hoſtilitez. Cependant l'armée des Confederez ne demeura pas long-temps dans l'incertitude de choiſir un poſte; car comme il ne ſe trouvoit pas beaucoup de ſeureté à camper à l'entour de Rhinberk, eſtant à craindre que l'ennemy ſe venant poſter entre ce lieu, & les autres places de la Republique, ne conſumaſt facilement une armée trop inegale à la ſienne, on ſe reſolut d'occuper une petite Iſle nommée l'Iſle de Geldre, ſituée à coſté du païs de Betuw aſſez prochie de la ſéparation du Rhin, & de tenir auſſi le rivage d'outre le Rhin, en cet endroit où la juridiction de Cleves, s'eſtendant vers celle de Zurphen, luy donne la villè de Sevenare pour limite. Des deux coſtez du camp des Confederez on diſpoſa des navires en forme de pont, par le moyen deſquels les cavaliers & l'artillerie pouvoient paſſer commodément: & parce que tous les dangers de la Republique s'eſtant reduits en une ſeule contrée, il n'y avoit plus rien à craindre pour les autres, on tira la pluspart des ſoldats d'Oſtende, de Nimègue, & des extremitez de Hollande & de Zelande, pour ſuppléer les troupes que l'on avoit employées dans les garniſons nouvelles. Le Comte de Hohenlo amena ces ſoldats; & ſon ſoin ſe monſtra merveillex non ſeulement dans cette conduite, mais encore dans l'execution de l'ordre qu'on luy avoit donné de faire mener du canon, & d'autres armes à feu dans les villes d'Over-Yſel, à l'entour deſquelles l'ennemy s'eſtoit déjà répandu. En ſuite de quoy, le Prince Maurice ayant jugé que pour faire teſte à toutes ſortes de dangers avec plus de certitude, il eſtoit neceſſaire de ſçavoir quelles forces il avoit, & à combien le nombre de ſes troupes ſe pouvoit monter; il fit une revue de toute ſon armée, & trouva qu'elle eſtoit environ de quinze cens chevaux; mais qu'à peine elle pouvoit fournir ſix mille fantaſſins: qui eſtoit un nombre véritablement trop petit pour marcher en bataille rangée contre les ennemis, mais tel qu'eſtant ſecouru par la ſageſſe du chef, & par la faveur de la ſaiſon & des lieux, il pouvoit ſuffire à empêcher les progrès de l'ennemy, & meſme à entreprendre quelque choſe ſelon les occaſions. C'eſt pourquoy, comme le Prince avoit eſté informé par quelques priſonniers, que les convois de Mendoze devoient arriver en la ville de Geldre, il ſe haſta de revenir vers la Meuſe avec ſa cavalerie & les principaux chefs de ſon camp; dans l'eſperance de ſurprendre l'eſcorte des ennemis entre Venlo & Orſoy: mais les Confederez ayant paſſé la riviere, ſçurent que l'ennemy avoit prevenu leur deſſein, & évité leur rencontre: de ſorte que voyant leur eſperance fruſtrée, ils firent rebrouſſer chemin à quelques regimens, auxquels ils avoient donné ordre de les ſuivre. Il ſe fit auſſi quelques combats ſur les rivières, où l'on admira principalement la hardieſſe de quelques deſerteurs, qui s'eſtant avancés dans un navire marchand vers un navire de guerre Hollandois, qui eſtoit en garde auprès de Rheze, comme ſi quelque accident inopiné les eut pouſſez malgré eux, l'accablèrent de mousquetades.

Cependant l'armée Eſpagnele avoit encore eſté accueüe par de nouvelles levées, mais ſon grand nombre commençoit à luy eſtre à charge; parce qu'il conſumoit en un inſtant tous les convois qu'on faiſoit venir en abondance tant de Cologne que des autres villes prochaines. Et le manque de ſolde ne cauſoit pas moins de diſette aux ſoldats, que la cherté des vivres; à laquelle on remedia un peu par le pillage des champs, & des metairies du Duché de Monts, & des autres contrées d'Allemagne, qui ſont aux environs du Rhin, la principale rigueur s'exerçant contre ceux que l'on croyoit ſépa-

Il comprit son armée dans l'Isle de Geldre.

Troupes du Prince beaucoup melées avec celles de l'ennemy.

Armée des Eſpagnoles accrue par de nouvelles levées.

Il ravagea la campagne.

1598. rez de la Religion Romaine. Toutefois cette licence que l'on ac cordoit aux soldats, ne pût les porter au service; car tantost ils demandoient leurs montres, & tantost comme s'ils se fussent ennuyez d'estre si long-temps en repos, ou de ne répandre point d'autre sang, que celui des perlon nes desarmées, ils routnoient leurs fougues militaires contre leurs chefs, ou contre leurs compagnons, en telle sorte que les Walons & les Espagnols par un soudain tumulte s'estant portez aux armes les uns contre les autres, l'arrivée de Mendoze eut bien de la peine à les separer, & l'on commettoit des meurtres jusques devant son palais; les Capitaines estant bien souvent devalisez par leurs propres soldats. Les Grands mesmes de l'armée estoient mal ensemble; soit à cause de leur jalousie mutuelle, soit pour la diversité d'opinions où ils se rencontroient. Car Louys de Velasco Grand Maistre de l'artillerie estoit d'avis, que l'on chassast premierement le Prince Maurice hors de son poste, où il se trouvoit beaucoup plus foible que les Espagnols: en suite de quoy il soutenoit que si l'armée de Mendoze se pouvoit pousser parmy tous ces espaces qui sont entre le Rhin & l'Isel, ou mesme penetrer jusques dans le cœur des Provinces Confederées, ce seroit une entreprise magnifique, & capable d'achever la guerre. Au contraire, le Comte de Herembérg taschoit de persuader, que le chemin de main droite seroit bien plus seur, & que sans trouver aucun obstacle jusqu'à la riviere d'Ems, on pourroit promptement s'emparer de tous ses environs, ou pour le moins en faire une lice perpetuelle de toutes les entreprises militaires qu'en voudroit former: & le Comte fondant son opinion sur la connoissance qu'il avoit de tous ces païs, donnoit tacitement lieu de croire qu'un des fils du Comte d'Emden, estant pour lots dans l'armée des Espagnols, les appelloit en ces quartiers là. De toutes lesquelles choses le Prince Maurice, avant esté bien informé, tant par des lettres surprises, que par les advis de quelques transhuges, il advertit la ville d'Emden du danger qui la menaçoit, veillant aussi de sa part à ses propres seuretez.

La Cour de Cleves recevoit chaque jour de fâcheuses plaintes; dont les habitans d'Orsoy estoient les principaux auteurs: car ils employoient les soupirs & les larmes, pour tendre les Espagnols plus odieux. Et conjurant les Ministres du Duc d'estre leurs intercesseurs envers Mendoze, nous ne luy demandons pas (disoient ils) qu'il nous soit permis de jouir de nos biens en repos & en seureté: car si nous avons autrefois eu cet avantage, nous ne l'avons du depuis perdu que par le peu de hardiesse que nous avons opposé aux injures des ennemis. C'est pourquoy nous leur abandonnons nos champs & nos foyers, en cedant volontairement aux plus forts: mais pour le moins, qu'il nous soit permis, en sortant de nostre ville natale, d'emmenet avec nous nos femmes & nos enfans, de peur que les uns ne soient employez, comme des chetifs esclaves, aux ouvrages des Espagnols, & que les autres ne servent d'un joüier infame à leurs sales desirs: car enfin si nous ne pouvons tous ensemble obtenir nostre liberté que par nostre exil, en l'achettant à ce prix, nous ctoirons encore en avoir bon marché. Toutefois ces remonstrances furent écoutées assez froidement, par des personnes qui estoient peut-estre d'intelligence avec l'Espagnol, ou pour le moins qui s'en promettoient de plus doux traitemens pour l'avenir: car en effet ceux qui avoient la principale autorité dans le gouvernement, haïssant les Protestans, estoient soupçonnez d'avoir eux mesmes attiré chez eux la puissance Espagnole pour se vanger de leurs adverfaires. Il est vray que quelques autres un peu trop simples

Ils prennent les armes les uns contre les autres, & contre leurs Capitaines.

Les principaux de l'armée en discord ensemble.

ples croyoient que l'Espagnol n'avoit point eu d'autre dessein, que de s'asseurer des passages du Rhin; & qu'ainfi, ces outrages, qui devoient bien-tost finir, meritoient qu'on les excusast, comme des malheurs inseparables de la guerre. Ils estoient enuoyez que ce ne seroit pas le plus court chemin, de se vouloir vanger de quelques injures legeres pour en attirer de plus facheuses: & que l'on verroit bien-tost l'univers embrasé par le flambeau d'une seule guerre, si à chaque offense soufferte par une ville, tous les peuples voisins couroient aux armes, & se mesloient dans les partis desja declarez. Et cette opinion n'estoit pas peu fortifiée par des lettres, que l'on avoit receuës de la part d'Albert mesme, par lesquelles il avoit fait une response fort courtoise à Sibylle seur du Duc; la priant d'excuser la necessité & quelques incommoditez pour le present, qui seroient cause pour l'avenir que les rebelles de Cleves se voyant domtez aussi-bien que ceux des Pais-bas, les Princes de l'un & de l'autre Estat jouïroient d'une seureté reciproque. Neantmoins les insolences Espagnoles croissant chaque jour, la Noblesse, les Gouverneurs, & les Deputez des villes eurent ordre de se rendre en celle de Cleves, où à la verité le nom du Duc ne servoit que d'une vaine image; car de peur que la maladie n'empirast, on luy cedoit egalemeut ses maux & ceux d'autrui. Mais la Princesse Sibylle, qui cachoit un courage masle sous le nom d'une femme, leur temonstroït, tantost à tous ensemble, tantost à chacun en particulier, qu'il ne s'agissoit pas icy ny d'estendre les limites de leurs terres, ny d'augmenter les revenus de leur Prince; mais bien de defendre leur liberté & leurs vies que l'on mettoit en danger: & les conjuroit par cette raison de teveiller leurs esprits, & de chercher tous ensemble des remedes à leurs maux, tandis que le temps permettoit encore d'y penser. Et comme en parlant avec tant d'ardeur, ses discours se trouvoient quelquefois accompagnez de larmes, elle remplissoit de compassion tous ceux qui l'escoutoient. Chacun donc incontinent oublia toutes les dissensions precedentes; & l'on ordonna d'un commun accord, qu'après qu'on auroit jetté dans les villes quelque soldatesque levée à la haste pour les rassurer un peu, l'on appellerait du secours de toutes parts.

Sibylle Princesse de Cleves eschappe d'assembler du secours de toutes parts contre l'Espagnol.

Toute l'Alemagne est divisée en dix cantons, que les Alemans nomment cercles; cinq desquels sont appelez hauts cercles, & les cinq autres bas cercles. Le premier des bas cercles contient trois Archevesques, qui sont du nombre des sept Electeurs, & tiennent sous leur protection trois villes libres, Mayence, Treves, & Cologne. Le Prince Palatin, aussi du nombre des Electeurs, est pareillement compris dans ce cercle; avec quelques autres moindres Princes. Le second de ces bas cercles est celuy de la Westphalie, dont nous avons desja fait la description, & qui contient le Prince de Cleves, celuy d'Embsden, celuy de Waldek, & plusieurs Eveques. Les trois- & quatrième contiennent la Saxe; mais le premier de ces deux, comprenant la Misnie & la Luzatie, comprend aussi le Duc de Saxe mesme Electeur, le Marquis de Brandebourg aussi Electeur, le Duc de Pomeranie, le Prince d'Anhalt, plusieurs autres Princes, & quelques villes libres. Le second de ces deux cercles, qui est le quatrième des bas, contient deux Archeveschez, celuy de Bremen & celuy de Magdebourg; cinq Eveques; les Ducs de Holface, de Brunswic, de Mekelenbourg, & de Lunebourg; avec plusieurs villes de la mer Baltique. Le dernier cercle, qui se nomme le cercle de Bourgogne, contient le Prelat de Bezançon; & autrefois l'Empereur Charles Cinquième avoit aussi joint les Belges à ce cercle. Chaque cercle est regy

L'Alemagne divisée en dix cercles.

1598. par un Deputé, lequel avec ses assesseurs termine les moindtes affaires, & quand il s'en presente de grandes, il convoque une assemblée pour les decider.

En ce temps là, Simon Comte de la Lippe ayant l'administration de la Westphalie, ceux de Cleves le prient de redemander Orsoy à Mendoza: & si l'on ne rendoit cette place, d'assigner les deputations des cinq bas cercles à Dortmonde: retenant cependant non seulement la soldatesque, que l'on avoit accoustumé d'envoyer en Hongrie, mais aussi le tribut qui se payoit pour la guerre des Turcs; & preferant le soin d'un peril pressant au soucy des dangets, qui ne se faisoient craindre que de loin. L'on envoya aussi en diligence des personnes pour solliciter l'Empeteur, & d'autres encore pour convier les Prelats voisins du Rhin, le Prince Palatin, le Landgrave de Hesse, & le Duc de Brunswic, par l'apprehension d'un mal qui les menaçoit aussi-bien que les autres, à s'unir avec ceux de leur nation: & d'avantage l'on envoya aussi remonstrer à ceux de Cologne, qu'ils ne devoient pas, en fournissant des vivres à l'Espagnol, avancer la commune ruine de leurs compatriotes. Enfin on envoya pareillement vers le Prince Maurice, tant pour le remercier de ce que jusques icy, en faisant la guerre, il avoit espargné les peuples voisins le plus qu'il luy avoit esté possible; que pour le prier de continuer tousjours, par la solidité à convaincre l'injustice de ses ennemis: & pour le conjurer de ne vouloir point de mal à ceux de Cleves, pour la licence que l'Espagnol avoit prise dans leur pais: puisque ces outrages, au lieu d'exciter sa colere contre ceux qui les avoient soufferts, devoient plustost exciter sa compassion pour eux, & sa vengeance contre les auteurs d'une si grande tyrannie. Cette deputation fut extremement agreable tant au Prince qu'aux Estats; sur tout parce qu'elle leur donnoit lieu d'esperer une chose qu'ils avoient long-temps souhaitée, qui estoit que les Alemans se resolussent enfin à joindre leurs armes avec celle des Provinces Unies, quand ils reconnoistroient que c'estoit en vain que l'on invoquoit le secours des loix contre les Espagnols, & que l'impunité servoit d'amorce à leur insolence. On fit donc réponse aux Deputez, que huit ans auparavant ce jour, la Republique Confederée avoit rendu aux Allemans toutes les tetres qu'elle tenoit dans leurs pais; sous la promesse qu'ils luy avoient faite de forcer par les armes les Espagnols à faire la même restitution, si les prietes n'estoient capables de les y porter volontairement. Mais que cette promesse n'ayant point eu d'effet, & estant arrivé au contraire, que la moderation des Confedetez leur avoit esté dommageable; au lieu que l'insolence de l'Espagnol luy estoit tellement avantageuse, qu'Albert, l'auteur de tous ces outrages, se voyoit destiné à la succession de l'Empire, par les souhaits de plusieurs, la Republique Confederée, dont la bonté avoit tant de fois esté deceuë, se voyoit contrainte, en quelque sorte, de desirer des commoditez pareilles à celles de ses ennemis, plustost que des paroles inutiles. Que si les Alemans, éprouvant à la fin ce que les Estats leur avoient plusieurs fois predict, estoient capables d'une sage resolution, apres tant d'hostilitez que les Espagnols leur avoient fait souffrir, ils n'avoient jamais eu un plus juste sujet qu'aujourd'huy, de renverser cette puissance qui les menaçoit evidemment d'une perte prochaine, ny une plus favorable occasion de joindre leurs armes avec celles des peuples qui leur estoient alliez d'origine: puisque par le deceds de Philippe, qui avoit appris l'art de regner par tant de longues experiences, son armée demeueroit facile à destruire au milieu de la disette,

On remercie le Prince Maurice d'avoir épargné les peuples voisins en faisant la guerre.

Les Confedetez incitent les Alemans contre les Espagnols.

& des discordes qui la travailloient. Quant à Mendoza, il dit à ceux qu'on luy avoit aussi deputez, que l'usage de la guerre approuvoit la licence de ses gens, veu que pour donter les rebelles, il ne se presentoit point d'autre expedient. Et ce fut la seule réponse qu'on eut de luy; car il méprisoit tellement les voyes de droit & les apparences de raison, qu'il ne voulut pas se donner la peine de rechercher beaucoup de choses, tant vieilles que nouvelles, à l'avantage de la maison d'Autriche contre l'Estat de Cleves, qui eussent peu servir de pretexte au procedé des Espagnols.

Cependant ses troupes en commettant tous ces maux dans les pais d'autrui, en souffroient elles mesmes d'aussi rudes, qui s'augmentoient de jour en jour. Car comme leurs brigandages si long-temps exercez au deça du Rhin, avoient consumé tous les grains, chassé les paisans & mis leurs maisons à bas, les villages estoient demeurez de toutes parts aussi deserts, que si les plus cruels ennemis y eussent porté leurs incendies. Davantage l'on avoit plusieurs fois depouillé ceux qui conduisoient des vivres en l'armée, de sorte, que n'estant plus suivie de sa subsistance ordinaire, elle fut soudain attaquée par une famine qui donna bien-tost lieu aux soldats de se débander; non pas en secret, ny file à file; mais si ouvertement que quelquefois en un seul jour plusieurs compagnies se retiroient; prenant leur marche bien loin de là, vers la Mozelle. Et la resolution de ces fugitifs fut si grande, que les chefs avant envoyé quelque cavalerie pour les ramener, ils l'obligèrent de vive force à laisser leur fuite libre. Il arriva aussi, pour accroistre de plus en plus la disette de l'armée, que le pont de batteaux dressé sur le Rhin ayant esté rompu, soit que ce fleuve émeu tant par la violence des vents, que par sa propre impetuosité, eut escarté les vaisseaux, soit que cet inconvenient procedast de la faute des architectes, la communication des deux rivages fut ostée aux Espagnols. Dans ce dernier malheur Mendoza, qui avoit toujours balancé d'assiéger Rhinberk, se resolut enfin à ce siege: par ce que comme chacun blâmoit ce General de s'estre emparé injustement en ces quartiers là d'une Isle qui fermoit le Rhin, d'avoir basti un pont, & fait d'autres entreprises pour s'asseurer un passage sur ce fleuve, sous pretexte de ne vouloir retenir tous ces avantages que pour un temps, il jugeoit que la possession de Rhinberk luy seroit bien plus honorable, étant fondée sur une victoire. Et l'on peut avec beaucoup de raison s'estonner, que la resolution de Mendoza eut esté différée l'espace de plus d'un mois; veu que cependant l'ennemy des Espagnols se trouvoit éloigné, & dans l'impuissance de leur tenir teste: si ce n'est peut-estre que le dessein de former ce siege leur servoit d'une couleur assez plausible, pour faire séjourner leur armée en Allemagne. L'Espagnol estoit aussi porté à la conquête de Rhinberk, par une occasion assez favorable, en ce que les Estats ayant souvent esté sommés de rendre cette place à son vray Seigneur, n'avoient jamais tenu conte ny de la restituer comme le bien d'autrui, ny de la fortifier comme si c'eust esté leur propre domaine. Dés le commencement de l'année, Ernest de Baviere, Archevesque & souverain tant de la ville de Cologne, que de plusieurs autres lieux, pour renouveler ses anciennes demandes de la restitution de Rhinberk, avoit employé le Comte Jean de Nassau fils de Jean, & représenté la justice de sa cause sous des paroles fort civiles: toutefois parce que les Estats se couvroient du pretexte de la dépense qu'ils avoient faite pour arracher cette place des mains de l'Espagnol, il repliquoit, contre leurs excuses, qu'ils avoient esté les premiers usurpateurs de Rhinberk; & que l'Espagnol, quoy

Grande disette & fautes fréquentes des soldats Espagnols.

Mendoza assiége Rhinberk.

1598. qu'il eut simplement suivy leur exemple en s'en rendant maistre, avoit neantmoins promis de la quitter; mais qu'estant sur le point d'exécuter sa promesse, il avoit esté prevenu par le siege que les Confederez y avoient mis. Que s'il s'agissoit icy de rembourser la dépense des armées, il n'y a point de frais plus justes que ceux que nous faisons pour recouvrer nostre bien. Toutefois (disoit l'Archevesque) l'on ne m'a tenu aucun compte de la dépense que j'ay soufferte pour rentrer dans ma ville de Hoyer; quelle justice y a-t-il donc maintenant de me vouloir charger des dépenses qui se font entre deux partis contraires, dans une guerre où je ne me suis jamais meslé. En allegant ces raisons aux Confederez; il leur faisoit aussi voir par d'autres, que la garde de Rhinberk leur estoit extremement à charge; & que cette place n'estoit pas fort nécessaire aux Espagnols, puis qu'ils pouvoient passer le Rhin par plusieurs autres endroits aussi-bien que par celuy là. Ces dernières raisons principalement touchèrent les Confederez; & les inviterent à convoquer une assemblée de toutes leurs nations, dans laquelle, apres avoir meurement examiné la distance qui se trouvoit entre leurs pais, & la ville de Rhinberk, la foiblesse de leurs troupes, & la difficulté de fortifier cette place, ils ne parlerent plus de demander leur remboursement à l'Archevesque; mais pour la luy rendre, quoy qu'ils fussent presque hors d'esperance de la conserver, ils vouloient tirer de cette restitution quelque chose au delà d'un simple remerciement. Ils luy firent donc réponse, que par plusieurs experiences ils avoient reconnu que les bons offices qu'ils taschoient de rendre à leurs amis, tournoient souvent à l'avantage de leur ennemy, & qu'ainsi l'Archevesque ne devoit pas les blâmer s'ils estoient resolus de luy demander expressement, que l'Espagnol ne pût faire aucune course dans les terres d'Alemagne, ny entreprendre aucune chose qui troublast la libre navigation du Rhin; ou que si cette condition n'estoit accomplie, l'Archevesque de Cologne, & les autres voisins du Rhin fussent obligez de dedommager la République: l'Archevesque d'autre part demandoit un traité plus equitable; mais lors que l'on fut presque tombé d'accord, il cessa la poursuite de cette affaire, comme s'il eut desja sçu que les Espagnols le devoient bien-tost vanger, étant mesme soupçonné de les avoir appelez en Alemagne pour d'autres differens qu'il avoit à demesler avec quelques Princes ses voisins.

Poste de Rhin-berk.

Comme les Confederez avoient tousjours esté peu soigneux de fortifier Rhinberk, avant que le danger l'eut menacé, quand l'armée ennemie eut commencé à se repandre le long du Rhin aux environs de la place, il ne fut plus temps de songer à sa fortification. Mais outre les malheurs qui pouvoient estre prevenus, il en arriva un dont il eut esté impossible de se garder, c'estoit la naissance inopinée d'une peste qui attaqua bien-tost les premiers de la ville, parce que son peu d'estendue rendoit le venin d'autant plus contagieux: je juge que la source de ce mal proceda principalement de la seicheresse extraordinaire du Rhin, par le moyen de laquelle le canal de ce fleuve demeurant vuide en plusieurs endroits, avoit jetté une infinité de vapeurs grossieres & corrompues parmy l'air, qui estoit desja assez infecté d'ailleurs, à cause des mortalitez de l'Autonne. La contagion se répandit aussi parmy le menu peuple; & le secours que les hommes sont obligez de se donner les uns aux autres, ne servoit qu'à la disperfer de plus en plus. Cependant les soldats de la garnison, n'estant ny bien nourris ny bien logez, ne montoient plus qu'au nombre de six cens hommes; restez sains d'un bien plus

plus grand, à qui l'on avoit auparavant commis la garde de la place, & leurs courages n'estoient pas moins abbatu par la veüe des maux d'autrui, que leurs corps par la souffrance de leurs propres miseres. Le Gouverneur nommé Scaft, estant luy mesme malade au lit, receut des Lettres de la part de Mendoze, auxquelles il se contenta de répondre qu'il n'estoit plus temps de luy parler de rendre la ville de Rhinberk aux Espagnols, veu que depuis peu les Estats avoient proposé à l'Archevesque de la luy mettre entre les mains : & la moderation de cette réponse ayant donné la temerité à Mendoze de croire qu'on luy pourroit livrer la place par trahison, il escrivit de secondes lettres au Gouverneur, par lesquelles il luy offroit de grandes recompenses, & à sa femme aussi. Cependant le Prince Maurice ayant essayé plusieurs fois d'envoyer trois compagnies dans la ville par la voye du Rhin, & les ayant tousjours rappellées, parce que les vents estoient trop contraires à la navigation, le mauvais succès de cette tentative rendit l'ennemy plus negligent : de sorte que le Prince fit promptement marcher ces mesmes troupes par terre, à la defense de l'Isle qui est proche de Rhinberk ; avec ordre de ne se point mesler parmy la garnison malade de la ville, si elles n'y estoient obligées par une extreme necessité. Les fortifications de cette Isle estoient assez foibles, mais lors que la garnison se mettoit en devoir de les rendre plus raisonnables, elle fut prevenüe par les ennemis, lesquels ayant amené de l'artillerie avec eux, commencerent par leurs cannonades à entamer de toutes parts le foible rempart de l'Isle, & en mesme temps la cavalerie Espagnole ayant rencontré un gué vers un endroit où la riviere estoit moins rapide, marcha à l'assaut, pressant si fureusement les Hollandois, qu'ils estoient en extreme danger. Mais le Gouverneur commanda qu'on les fist passer dans la ville, où l'on avoit disposé sur les remparts le canon, & la mousquetterie en si bon ordre, que les derniers mesmes entrerent sains & sauves, apres avoir laissé dans l'Isle de secretes traisnées de poudre pour mettre le feu aux huttes.

1598.

*Le Prince en-
voye trois com-
pagnies pour
defendre l'Isle,*

*lesquelles en
essayant repous-
sées, entrerent
dans la ville
de Rhinberk.*

Tandis que les choses se passaient ainsi, Mendoze craignant que ses ennemis n'entreprissent de troubler son siege, mit garnison dans plusieurs villes de la Principauté de Cleves voisines de Rhinberk, & la plupart cederent volontairement. Les habitans de Buric furent les premiers qui oferent opposer le vain tiltre de la paix à ces violences de guerre, mais le feu qu'on mit à une de leurs portes, les força bien-tost d'obeir. L'on envoya aussi des garnisons dans les villes d'Alpen & de Meurs, quoy que cette dernière appartient à la veufve du Comte de Nuenare, & l'autre à la veufve du Palatin, & que ces Dames eussent toutes deux depuis peu receu parole de l'Archiduc, que l'on n'useroit d'aucune hostilité contre les terres de leur juridiction : & le mesme malheur arriva encore à beaucoup d'autres Seigneurs, les traittez de pacification ne servant de rien, dans une occasion où toutes sortes de droits estoient violez.

*Mendoze met
garnison dans
plusieurs villes
de la Principauté
de Cleves.*

Ceux qui assiegeoient Rhinberk estant favorisez par un temps sombre & plein de brouillards, firent assez aisement leurs approches en trois endroits : & quoy qu'ils ne fussent pas encore arrivez jusques au fossé, les batteries de leur canon, dressées tant sur la terre ferme que dans l'Isle, menaçoient déjà la ville d'un assaut, lors que Don Alphonze d'Avalos, grand Maistre de la cavalerie Espagnole, choisy pour commander le siege, fit sommer les assiegez par un heraut, suivant la coustume de la guerre. Sur cette sommation, les bourgeois estoient d'avis que l'on demandast permission

*Il attaque
Rhinberk.*

1598.

*Les Espagnols
attaquant l'un
des boulevards,
sont repoussez.*

sion d'envoyer des Deputez à l'Archevesque, mais les soldats rejettèrent ce dessein qui sembloit témoigner trop de crainte, s'offensant même de ce que Mendoza n'avoit commis la charge de les assieger qu'à un de ses Lieutenans, comme s'ils n'eussent pas mérité d'estre vaincus par le General de l'armée. Les Espagnols attaquèrent rudement un des boulevards de dehors la ville; toutefois on les repoussa avec d'autant plus de perte pour eux, qu'ils s'estoient precipitez à cet assaut sans se tenir sur leurs gardes: mais lors qu'on eut commencé à faire jouer le canon contre le parapet, il arriva, par un prodige estrange, qu'une tour proche du Rhin, en laquelle on conservoit un magazin de poudres, capable d'en fournir la ville pour longtemps, sauta en l'air parmy des flammes aussi soudaines, & un bruit aussi horrible que si le tonnerre y fust tombé. Ceux qui ont recherché la cause de cet accident, disent qu'une pierre ou quelque cheville de fer ayant esté frappées d'un boulet, mirent le feu aux poudres. Quoy qu'il en soit, cet embrasement purgea l'air de toutes ses infections contagieuses. Mais la guérison du premier mal fut suivie d'un second bien plus fascheux, parce que le contre-coup de la batterie de cette tour renverla tous les edifices voisins, dont les ruines écrasèrent quantité de gens; & même une partie de la terrasse fut abbatue, ce qui fit une plus grande breche que plusieurs coups de canon n'en eussent pu faire: de sorte que si par bonheur un bastion en forme de demy-lune, qui s'avançoit de ce costé là, n'eust osté aux ennemis la connoissance de ce desordre, outre que l'accident inopiné de l'embrasement de la tour refroidissoit leurs courages, ils fussent entrez de force dans la ville, avant qu'elle eust eu le temps ou de se défendre, ou de demander composition. Mais davantage la violence du fracas avoit poussé jusqu'aux assaillans de grosses masses de pierre & d'autres matériaux, qui n'avoient pas épargné les plus avancez; joint que plus d'une demie heure apres, l'air demeura tout couvert d'une blancheur épaisse, & le Rhin se trouva si ému, que les vaisseaux furent en danger d'estre submergez. Dans la ville, lors que les assiegez eurent eu le temps de rentrer en eux mêmes, leurs oreilles brussioient encote de l'horrible estonnement qu'ils avoient éprouvé, & leurs yeux demeuroident offusquez par l'affreux objet d'un grand nombre de corps deschirez ou écrasés, qui se presentoit de toutes parts. Mais sur tout lors qu'ils consideroient que leurs fortifications estoient ruinées, & que la poudre leur manquant désormais, il ne leur estoit plus possible de se défendre qu'à coups de mains dans le danger qui les menaçoit; il n'y avoit plus ny conseil ny commandement qui fussent capables de les regir: parce que d'ailleurs Lucas Hedding, que l'on avoit establi Gouverneur de la ville apres la mort de Scaf, gisoit accablé sous une ruine aussi bien que les autres. Mais sur le point que les assiegez ne pouvoient presque plus cacher leur effroy, il arriva heureusement que l'ennemy leur offrit la vie sauve, à la charge seulement qu'ils s'abstiendroient, quatre mois durant, de porter les armes contre l'Espagne: quoy qu'il sceust fort bien qu'avec peu d'effort il eust pu avoir la ville à discretion; se montrant par là plus courtois & plus fidelle à ses ennemis legitimes, qu'à ceux qu'il nommoit ses amis. On tient que d'Avalos fut bien aise de tendre ce bon office aux assiegez, en memoire de ce qu'ayant autrefois esté fait prisonnier à la bataille de Cnodsenbourg, il avoit receu en Hollande un assez favorable traitement. Ainsi la ville de Rhinberk fut prise en cinq jours: & quoy que le Prince Maurice par cette perte se vist decheu de l'esperance qu'il avoit conceüe que ce siege arreste-

roit

*Rhinberk
prise.*

roit long-temps les efforts de l'ennemy, en une saison assez voisine de l'hiver; neantmoins il ne trouva aucun lieu de se plaindre, si non de ce que la fortune avoit fait naître tout à coup tant d'accidens desavantageux aux Confederez, tandis que la foiblesse de leurs troupes reduisoit leur General à la simple defence de leurs frontieres.

Durant le siege, la moitié de l'armée des Espagnols ayant passé le Rhin, s'estoit arrestée à l'entour d'Orloÿ; d'où par un orgueil hors de saison, refusant les rançons qu'on leur offroit pour se tacher de leurs ravages, ils firent sur les frontieres du Comté de Zutphen & dans les campagnes du pais d'Over-yssel quelques courses à la détobée, qui ne causerent pas beaucoup de dommage à ces deux Provinces: mais les terres d'Alemagne, sur lesquelles ils passerent pour aller là, éprouverent une marche pleine de brigandages & de meurtres mesmes. Ils donnerent aussi plusieurs marques de leur violence, en se saisissant par force de toutes les places qui se rencontrent entre les rivières de la Lippe & du Roet: mais le souvenir de toutes les cruautés qu'ils exercerent confusément contre le menu peuple, demeure obscurcy, par celui de l'injustice qu'ils commirent contre Vric de Falkenstein, si l'on considere bien la dignité de ce personnage, & les diverses lâchetés qui se rencontrent toutes ensemble dans cette action. Ce Seigneur estoit Comte de Brouk, (mot qui semble presque dire que cette ville est celle des anciens Bructerians;) & comme il suivoit une même Religion que les Confederez, il avoit accoustumé, dans toutes les deliberations publiques, de parler fort hardiment contre les factions Espagnoles. Il avoit avec luy cent soldats outre quelque peu davantage de paisans; & ces gens retenoient en bride les violences de l'Espagnol, tant par la crainte qu'ils luy donnoient, que par les avantages sanglans qu'ils remportoient quelquefois sur ses coureurs. Il fut donc sommé de tendre la forteresse & sa garnison; & parce qu'il refusa d'obeïr, réclamant pour sa defense les privileges de l'Alemagne, Lopez Capitaine Espagnol eut ordre de l'assiéger. Toutefois le Comte, apres avoir soutenu le siege plus long-temps que ses forces ne le sembloient permettre, se resolut de n'attendre pas la dernière extremité; il composa donc, & obtint tant pour luy que pour les siens, armes & bagues saüves: mais comme la renommée luy attribuoit beaucoup plus de richesses qu'il n'en possédoit en effet, cette opinion fut une des principales causes de sa perte. Car premierement, contre la foy de la capitulation, la citadelle fut pillée, la femme émincée prisonniere, & ses gens massacrez. Quant à luy, apres qu'on l'eut tenu enfermé quelque espace de temps, il fut convié de prendre un peu l'air des champs; mais cependant un nommé Pierre Agaye avoit ordre de le faire mourir, en telle sorte neantmoins que l'on pût attribuer ce meurtre à quelque accident inopiné. Il marchoit par un chemin où la terre estoit toute moite du sang de ses gens, lors que les executeurs de sa mort, le suivant comme s'ils eussent esté ses gardes, le frapperent premierement de la hamppe d'une halebard, & en suite luy passerent le fer au travers du corps; ceux de ses domestiques qui l'accompagnoient éprouvant la même destinée. La verité de cette histoire ayant esté scüe de point en point, les parens du Comte se reveillerent pour travailler à la vengeance de sa mort: & le peuple même fut tellement indigné de cette supercherie, que les juges de la souveraineté de Juliers furent obligez de s'en plaindre à Mendoza. Mais il leur respondit avec tant de nonchalance, qu'il se contenta de nier que cette action eust esté commise par

Le Comte de Falkenstein fut tué contre sa foy publique.

1598.

son ordte, tandis qu'il la laissoit impunie. Il adjousta même que ce n'estoit pas sans un effet particulier de la justice divine, que l'on avoit veu perir par un droit de guerre celuy que le droit public eust deub faire mourir il y avoit desja long-temps, comme coupable de sedition & d'impieté. Il se plaignoit aussi fort aigrement de l'opiniâtreté du Comte, luy reprochant, entre autres crimes, d'avoir par une espece de mespris, répondu en langage Alemand à des lettres qu'il luy avoit écrites en Latin. Et pour conclusion, le même Mendôze exhortoit les peuples de prendre patience s'ils voyoient quelquefois arriver des choses un peu dures à supporter, protestant que sans cette vertu il eust desja succombé luy même sous la peine qu'il avoit à gouverner une multitude, que la disette de vivres & de paye, jointe à une infinité d'outrages soufferts, rendoit perpetuellement mécontente.

Si les paroles se mocquoient ainsi de ces peuples, les effets s'en moquerent aussi. La ville de Wesel passe pour une des plus puissantes places du pais d'outre le Rhin, estant même fort renommée à cause des marchandises & des manufactures que les Hollandois y transporterent, lors que plusieurs d'entre eux, persecutez pour le sujet des Religions, vinrent de divers endroits s'y habiter. Maintenant, comme les bourgeois de cette ville voyoient bien que leur cause couroit risque ayant un Espagnol pour juge, ils vouloient tâcher de prévenir l'esprit de Mendoze par une deputation honorable, accompagnée de force présens : mais ce General ayant reconnu leur intention, leur répondit qu'il n'estoit pas du nombre de ceux qu'une harangue pût détourner d'un juste dessein, ou qui ne se portoit à faire du bien aux bons, qu'après y avoir esté induits par des présens : mais qu'après tout, les habitans de Wesel n'avoient point de meilleur expedient pour l'obliger à leur estre favorable, que celuy de rendre à leur ville son ancienne face, tant pour la Religion que pour le gouvernement public ; & que cet aspect luy tiendroit lieu du plus magnifique don qu'ils luy eussent sceu faire. Il leur parloit de cette sorte pour cette raison, que le Conseil du Duc de Cleves leur ayant plusieurs fois ordonné d'admettre dans leur ville le libre exercice de la Religion Romaine, ils avoient tousjours rejetté ce commandement avec beaucoup d'obstination. Mais quelque temps après, le même Mendoze, qui vouloit passer le Rhin avec toute son armée, leur ayant commandé de recevoir une grosse garnison, tant de cavalerie qu'à infanterie, comme la ville de Buric leur voisine avoit desja fait ; & de prendre garde en suite que l'approche des ennemis vers ce pais la n'y fust entreprendre aucune nouveauté ; ils reconnurent par là le danger qui les menaçoit : puis que l'obeissance qu'on vouloit exiger d'eux, devoit bien-tost estre suivie d'un changement d'estat en leur ville ; & que s'ils refusoient d'obeir, les soldats Espagnols accoustumés au butin ne demandoient qu'à la forcer & piller. Ils chercherent donc de nouveaux moyens d'adoucir ce General ; & sceurent pour cette fois moderer sa rigueur, en luy fournissant des grains & le nombre de cent mille rixdallers pour la paye de son armée ; cette somme ayant esté prise dans les coffres de leur épargne, parce qu'ils n'eurent pas le temps de la lever par une nouvelle imposition. Toutefois ils furent tombez dans un nouveau peril, par la dispute qui survint entre les bourgeois & les soldats, touchant le prix des monnoyes, si les officiers n'eussent moderé l'empottement des uns & des autres. Par le secours de cet argent ; & de ce qu'on put tirer des villes voisines, outre ce qui avoit esté apporté de Bruxelles, Mendoze persuada à son

armée

Les citoyens de Wesel, ayant fourni des grains & la solde de son armée à Mendoze, sans contrainte d'admettre la Religion Romaine.

armée (ce qu'elle avoit tousjours rejetté auparavant) de souffrir qu'on la fust passer dans les pais de delà le Rhin, en laissant quelques garnisons sur les rives de deça. Apres quoy elle passa aussi la Lippe, par le moyen d'un pont qu'il avoit commandé à ceux de Wesel de dresser sur cette riviere, & de le rendre ferme & assuré; parce que celuy qu'un certain ouvrier trop grand vanteur avoit desjà fait de fascines de chanvre & de roseaux liées ensemble, & couvertes de marrein, pour estre en suite appliquées sur de certains barreaux de nouvelle invention, se trouva inutile lors qu'on s'en voulut servir; comme sont d'ordinaire ces sortes d'ouvrages qui semblent d'abbord si plausibles. Car à la verité les soldats pouvoient bien passer dessus un à un; mais il estoit dangereux d'y passer plusieurs ensemble à cause de l'inegalité du faix. Quand l'armée eut ainsi passée, l'on fut d'avis, suivant l'opinion de Velasco, de la faire marcher vers l'Isel, plustost que de l'éloigner de ses propres terres vers un pais où parmy les difficultez de luy mener des vivres, elle eust eu à éprouver les rigueurs de l'hiver & les marécages de la Frise. Pendant sa marche même, elle voulut obliger la ville de Munster à luy donner de l'argent & du canon: mais les Estats firent sçavoir aux habitans du lieu, qu'ils ne devoient espérer aucune paix avec la Republique Confederée, si par leur lascheté ou par leur affection il arrivoit que ses ennemis receussent quelque assistance de leur ville. En suite, Reze & Emmeric, qui sont deux petites villes situées aupres du Rhin, se laisserent induire par la crainte à recevoir des garnisons, que Mendoza avoit reduites d'abbord à un nombre de soldats assez supportable; mais il fut si peu soigneux de sa reputation, qu'il en envoya bien-tost un plus grand nombre; ne faisant aucun scrupule de violer sa parole, quoy que personne ne l'eust contraint de la donner. Les bourgeois de Reze luy demanderent permission de quitter leur ville; mais leur demande fut refusée. Cependant un Capitaine Alemand, qui commandoit dans Emmeric quatre cens soldats; que Mendoza luy avoit donnez pour la garnison de cette ville, apres l'avoir obligé par serment à n'en admettre point de plus grand nombre, rejeta avec beaucoup de generosité le Colonel Barlotte qu'on y envoyoit encore avec un régiment, declarant ouvertement qu'il estoit resolu de garder sa foy malgré l'infidelité de son General. Au reste, cette ville, si zelée pour la Religion Romaine, supportoit avec beaucoup de douleur toutes ces marques de mépris, veu que par la persuasion des Jesuites elle avoit esté des premieres à moyenner la venue des Espagnols en ces pais là, apres que par un traité particulier ils luy eurent promis que la guerre qu'ils y feroient ne luy apporteroit aucune incommodité. Un Prestre envoyé de la ville avec des lettres signées de la main de Mendoza, qui faisoient foy de cette promesse, les luy montra, comme s'il luy en eust voulu reprocher le manquement: mais ce General pour toute raison luy répondit, que l'avancement de la Religion & du service du Roy ne permettoit pas, dans la grande diversité des evenemens qui se presentoient, que l'on suivist tousjours une même resolution. Nous ne devons donc plus nous estonner (dit le Prestre) si les Hollandois rebelles ne veulent entrer en aucune composition avec vous; puisque mesurant toutes choses par vostre seul intetest, vous refusez à vos amis la fidelité que l'on doit à ses ennemis mêmes. Mais sçachez que ces detestables maximes attireront sur vous non seulement la haine de tous les hommes, mais aussi la vengeance de Dieu. Toutefois la liberté de ces paroles n'empescha pas que les Espagnols, au partir de là,

1598.

*Mendoza
fait passer son
armée au delà
du Rhin.*

*Il mès des
garnisons à
Reze & Em-
meric.*

1598.

*Il entre dans
Iselbourg, &
massacre les
bourgeois.*

n'entraissent par force dans Iselbourg, petite ville située plus avant dans le pais de Cleves, proche le vieil Isel, apres avoir massacré un grand nombre de boutgeois.

*Les soldats
du Prince
Maurice, en-
treprenant de rompre
une digue, sont
mis en fuite
par les Espa-
gnols.*

Incontinent le Prince Maurice, pour troubler la marche des ennemis qui venoient à luy, envoya par eau des pionniers, avec ordre d'ouvrir une des digues du Rhin en un certain lieu nommé Hetter, proche d'Emmeric, afin que les eaux de ce fleuve, pour lors fort enflé, se répandissent dans la campagne : & desja toutes les terres voisines commençoient à estre inondées, lorsque les Espagnols estant survenus, attaquèrent, ptemierement à coups de mousquet, la garnison qu'on avoit laissée en ce lieu : en suite de quoy ayant fait venir du canon pour foudroyer les fortifications de ce poste, ils en chasserent entierement les Hollandois : de sorte que bien-tost apres, l'ouverture de la digue ayant esté fermée, les eaux se rabbaissèrent facilement. Le Prince Maurice voyant son esperance trompée de ce costé là, trouva à propos de se saisir de plusieurs lieux de la Principauté de Cleves, qu'il avoit jusq'icy épargnez ; & d'empêcher, par ce moyen, qu'ils ne tombassent entre les mains des ennemis, qui s'estoient postez sur une montagne voisine nommée Alten. Premierement donc, comme son armée tenoit desja à couvert la ville de Sevenare proche de là, il commanda aux habitants de la luy livrer, employant de tres-rudes menaces contre le Gouverneur, qui sembloit luy vouloir refuser ce qu'on accordoit tous les jours aux ennemis. Par la mesme voye il se saisit encore de deux autres places de la mesme jurisdiction, mais toutes deux situées dans l'estendue de ce pais qu'on nommoit autrefois l'Isle des Baraves ; soit que le cours des fleuves qui s'est changé du depuis, ou bien les traittez que les divers Princes de ces regions ont faits ensemble, en ayant confondu les frontieres. Ces places estoient la ville de Heusse & le fort de Lobek, où se fait la recepte des tributs de Cleves ; ce lieu se trouvant mentionné dans les histoires du siecle de Charles le Gros sous le nom de Herispique, & rendu particulièrement temarquable par la trahison barbare que cet Empereur y exerça, en faisant mourir Godefroy Duc de Frise, Normand de nation.

*Le Prince
Maurice se
fait livrer la
ville de Sevenare, &
d'autres pla-
ces.*

Cependant Mendoza, redoutant les stratagemes du Prince Maurice, à cause du voisinage des deux armées, obligeoit fort estroittement ses soldats à se tenir sur leurs gardes : & pendant l'espace entier de dix jours & dix nuits, les troupes Espagnoles demeurèrent campées sans autre couvert que celuy du ciel, ne couchant que sur la dure chacun en son rang & sous ses armes. De sorte que par le moyen du froid, des veilles & de ce que tous les vivres d'alentour estant consumez, on ne permettoit pas aux soldats d'aller à la picorée, la fatigue & la faim les travailloient extremement. Neantmoins leur infanterie estoit fort leste, à cause de l'emulation perpetuelle des nations qui la composoient, mais l'armée en general souffroit beaucoup de prejudice, à cause d'une certaine coustume que le party Royal avoit toujours observée, de mettre ses principales forces en la cavalerie, laquelle se trouvant pour lors abattuë de fatigue & de crainte, faisoit aussi perdre courage à ses compagnons. De là vint que bien souvent on voyoit une petite poignée des gens du Prince battre un nombre d'ennemis trois fois aussi grand que le leur. Et dans ces rencontres non seulement les Confederez gaignoient force chevaux, mais d'avantage ils faisoient tant de prisonniers, qu'ils les chassoient devant eux comme des troupeaux de bestial. Toutefois parce que plusieurs pour appaiser leur faim, se laissoient volontairement

pren-

prendre; sans qu'après leur prise on eust soin de payer leur rançon, le Prince Maurice, par une ordonnance expresse, deffendit aux siens de plus prendre aucun des ennemis vivant. Bref tandis que les principales forces des deux partis demeurerent aux environs du Rhin, soit que le Prince accompagnée de peu de ses gens, s'approchast des ennemis pour reconnoistre la disposition de leur armée, soit qu'il mist la sienne en bataille devant leur yeux sur quelque une des eminences de ces lieux; soit enfin qu'il fist avancer les principaux de son armée pour tenter son ennemy d'entreprendre quelques combats à cheval; jamais Mendoze ne voulut troubler le repos de son camp, ny souffrir que la moindre escarmouche engageast ses gens à quelque meslée. Il est vray que c'estoit une espeece de prudence, de ne se fier pas à des courages que la disette & la licence avoient également rendus lasches; mais d'ailleurs cette trop grande retenue du chef nourrissoit la timidité des soldats: & si les Confederez n'eussent point tenu pour maxime, que la moindre pette qu'ils feroient en l'estat où leurs affaires se trouvoient reduites, seroit toujours tres-grande, le Prince Maurice avoit une belle occasion de hazarder quelque chose contre un si prodigieux nombre d'ennemis.

Lors qu'après avoir quitté les bords du Rhin, les Espagnols commencerent à marcher vers l'Isel, le Prince Maurice laissa premierement une garnison à l'entrée du pais de Betuwe, avec quelques vaisseaux; tant pour s'en servir dans les occasions inopinées, que pour troubler les convois des ennemis; & fortifia aussi les plus foibles lieux d'alentour: en suite de quoy il fit promptement transporter ses ponts, son artillerie, & son autre équipage de guerre à Duisbourg, place qui depend du Comté de Zutphen, & sert à repandre l'Isel, venant de la Westphalie, dans un canal, tiré jusques là de la ville d'Arnhem, qui passe pour estre le mesme que Drusus fit creuser anciennement. Le Prince Maurice, qui pretendoit de ce lieu fermer aux ennemis l'entrée du pais de Veluwe, se posta proche de l'embouchure du sieuve; où il fortifia son camp d'un rempart haut de huit pieds, la base estant large de quarante, & le sommet de vingt-quatre, avec un parapet haut de six pieds. Ce rempart estoit enfermé d'un bon fossé en dehors; mais contre la coustume il en avoit aussi un en dedans, que l'on creusa principalement afin d'avoir de la terre avec plus de facilité pour achever plus tost l'ouvrage. Tandis que le Prince haltoit ce travail, Mendoze avec son artillerie foudroyoit contre Deuticom, petite ville du mesme Comté de Zutphen, distante de Duisbourg d'environ une heure de chemin: & le troisieme jour du siege les assaillans se trouvoient desja dans le fossé, sans que l'on eust fait aucune sommation aux assiegez, quoy que ce fust une coustume de guerre jusqu'icy ponctuellement pratiquée: mais Mendoze ayroit mieux les intimider par la veüe du danger, que par le bruit des menaces, dans l'orgueilleuse resolution qu'il avoit prise de donner des exemples à ses ennemis, par le carnage des premiers d'entre eux qui tomberoient sous son pouvoir. Toutefois les assiegez obtinrent composition; & l'on croit que ce fut par la priete du Comte Frederic de Herenberg, à condition que les soldats sortiroient sans armes, apres avoir promis de ne faire aucune guerre hors de la Hollande & de la Zelande pendant six mois; estant aussi accordé que les habitants de la ville y pourroient demeurer, en renonçant à la fidelité qu'ils avoient gardée à la Republique l'espace de vingt ans continuels.

Le Prince Maurice voulut fermer à l'ennemy l'entrée de l'Westphalie, comme après de Duisbourg.

Mendoze bat la ville de Deuticom.

1598.

Les Espagnols, encore moins diminués par les disettes & les maladies, délibèrent de prendre leur quartier d'hiver en Allemagne.

Il y prent Sculembourg en s'en retirant.

Le Prince Maurice se retire en la ville d'Arnhem, & y fait transporter ses provisions de guerre.

Cette seule conquête si peu considerable, apres celle de Rhinberk, arrester le cours de l'armée Royale; qui reconnut bien-tost la faute qu'elle avoit faite, de n'avoir pas marché promptement contre Duisbourg, qui se fust rendu des l'abbord, si le Prince Maurice n'eust point eu le temps de le fortifier, tant par sa présence que par son industrie militaire. Cependant ny la saison de l'année, ny la conjoncture des affaires ne permettoient pas à Mendoza de rien entreprendre qui fust digne d'une si puissante armée; où la disette de vivres s'estoit tellement accreüe, que plusieurs fugitifs qui prenoient party chez les Confederez, leur protesterent d'avoir passé cinq jours entiers sans voir de pain; & que les maladies causées tant par la faim des soldats, que par les ordures qu'ils estoient contraints de manger, en avoient fait mourir plus de sept mille. Lors qu'on eut donné advis de tous ces desordres au Cardinal André, & que sa réponse fut venue, les Espagnols, par une cruelle resolution, conclurent de prendre leurs quartiers d'hiver en Allemagne. Il est vray que dès auparavant, leur injustice & de insolence s'estoient fait connoistre en plusieurs rencontres; neantmoins ils avoient tousjours jusqu'icy donné quelque specieux pretexte à leurs attentats. Mais ce dernier outrage entrepris si ouvertement, & apres une deliberation publique, ne scauroit trouver aucune excuse; si ce n'est peut-estre qu'ils creurent, en procedant de la sorte, qu'il n'y avoit point d'innocence si privilegiée, qu'on ne la deust sacrifier pour la conservation de leurs interets. En effet il est certain, que si ce prodigieux nombre d'infanterie & de cavalerie, ou pour mieux dire cet horrible deluge de mutins, dans le desespoir où la faim les avoit reduits, fust venu se répandre parmy la Belgique Espagnole, la nouvelle domination des Archiducs n'estant pas encore bien établie, on pouvoit craindre que les anciennes seditions ne s'y revelassent: le General Mendoza commença donc à s'en éloigner, prenant sa marche vers Sculembourg, chasteau du Comté de Zutphen; & apres avoir pris cette place par composition, il retira entierement ses troupes hors des terres de la Republique Confederée. Le Prince Maurice les suivoit à la trace, estimant pour lors toutes les belles choses qu'il avoit faittes auparavant, bien moins que la gloire d'avoir sceu conserver sa partie; comme veritablement c'est un honneur que les plus grands Capitaines ont souvent preferé à celuy de forcer des villes, ou de gagner des batailles. Il prenoit beaucoup de plaisir à considerer les camps abandonnez par les Espagnols, & leurs fortifications assez grossieres: mais ce luy fut d'ailleurs un triste spectacle, de voir le grand nombre des malades & des blesez, qui gisoient sans secours à la mercy des injures du ciel & de l'indigence; si bien que tout leur ennemy qu'il estoit, il leur donna des vivres, tandis que leurs propres associez leur refusoient mesme des témoignages de compassion; car en effet le capitaine Octavola, que Mendoza avoit laissé dans Deuticom pour en commander la garnison, ayant esté convié par un heraut du Prince de souffrir que ces miserables Espagnols blesez & malades, se pussent mettre à couvert dans sa place, répondit en soldat & non pas en homme, que dans l'enclos de ses murailles il n'y avoit place que pour les personnes saines & valides.

Le Prince Maurice, apres que ses gens par la bonne conduite du Comte Louys de Nassau principalement, eurent avec beaucoup d'heureux succès terminé quelques combats à cheval, en l'un desquels le Comte de Buquoy fut fait prisonnier, se retira en la ville d'Arnhem, y faisant aussi transporter
ses

les preparatifs de guerre pour l'année suivante : & prenant soin en même temps que les places d'alentour, qui pouvoient courir quelque risque, demeuraissent toujours fournies d'armes & de vivres. Mais avant que de licencié toutes ses troupes, ayant sçeu que la ville d'Emmeric, après avoir éprouvée la domination des Espagnols, ne la souffroit plus qu'avec impatience, il envoya le Comte de Hohenlo, avec de bonne artillerie, devant la place, afin qu'il en chassât la garnison, comme il fit : Mendoza, qui avoit pour lors son quartier d'hiver à Reze proche de là, ne formant, pour le secours des siens, que des desseins inutiles, parce qu'une digue du Rhin, depuis peu ouverte, avoit inondé tous les passages. Le Prince Maurice, après avoir delivré Emmeric de sa première garnison, au lieu de luy en donner une seconde, trouva plus à propos de le laisser libre dans la jouissance de ses anciens privileges, & de son ancienne police, afin que la reputation de cette courtoisie rendist l'Espagnol de plus en plus odieux : & sous cette même esperance il restitua aussi la ville de Sevenare à la souveraineté de Cleves. De là il retourna à la Haye, où le Senat s'estant aussi rendu avec luy, selon l'ancienne coutume, il remontra aux Estats de chaque Province, qu'il estoit nécessaire d'entretenir une plus grande armée, & que les Provinces trouvaissent pour sa solde, & pour les autres dépenses un plus puissant fonds que le precedent, parce que les ennemis pressoient la République d'un seul costé plus rudement qu'ils n'avoient point encore fait. De sorte que pour luy donner un prompt secours, il falloit que les citoyens prissent une prompte resolution, toutes sortes de remises estant prejudiciables, & qu'ils préférassent cette affaire à toutes les autres nécessitez du gouvernement.

Environ ce temps, trois personages, assez remarquables dans les Provinces Confederées, finirent leurs jours. Florent de Palant Comte de Culenbourg, le premier des trois, avoit tenu rang entre les principaux chefs de la conjuration, que la Noblesse des Pais-bas fit autrefois contre l'Inquisition d'Espagne; mais du depuis ayant esté reconnu pour un homme peu capable d'affaires, outre qu'il avoit de son naturel il aymeroit assez le repos, il avoit vieilli presque inconnu dans le party qu'il avoit aidé à former. Mais la vie privée où Philippe de S. Aldegonde s'estoit reduit, jettoit un éclat bien plus illustre; car en effet ceux qui après l'avoir veu gouverner les villes & les peuples pendant la vie du Prince d'Orange, avec lequel il fut toujours attaché inseparablement, le voyoient maintenant plongé dans le repos de l'estude, ne pouvoient assez l'admirer. Au contraire Elbert Leonin après avoir autrefois reposé sous l'abry des bonnes lettres, fut un des principaux ministres du party Royal avant le traité de Gand; & mourut aussi parmy l'administration des affaires publiques, estant lott de son deccès Chancelier de la province de Gueldre. C'estoit un homme qui avoit obtenu de la nature ce que l'art & les préceptes des anciens Philosophes ont toujours tâché d'acquérir; puis que s'estant entietement depouillé de toute sorte de passion, il en avoit si peu pour son party même, qu'il le suivoit plutôt parce qu'il l'avoit trouvé tel, que par aucune affection qui l'y eut engagé.

Cependant il n'est pas possible d'exprimer les insolences & les excès, que l'armée de Mendoza commettoit en Allemagne : après avoir indifferemment forcé plusieurs places, qui pour l'ancienne confiance qu'elles avoient mise en la paix, se trouvoient dans l'impuissance de résister. Les paisans s'estoient tous retirez en un même lieu, sous esperance d'en faire leur azyle;

mais

*Emmeric luy
est mis entre
les mains avec
Sevenare.*

*Trois de
quelques per-
sonnes illustres
dans les Pro-
vinces confede-
rées :*

*du Comte de
Culenbourg.*

*de Philippe
Sieur de S. Al-
degonde.*

*de d'Elbert
Leonin.*

*Insolences &
excès de l'ar-
mée Espagnole
en Allemagne.*

mais comme ils y avoient porté toutes leurs commoditez, cette tetracte ne servit qu'à les faire piller plus facilement; quoy que desja le seul passage de l'armée n'eut que trop ruiné leurs terres, en les rendant incapables de rien rapporter l'année prochaine; veu que cette marche se faisoit dans le temps qu'on se accoustumé de semer les grains. Que si la soldatesque se monstroît inhumaine vers les paisans, elle ne paroissoit pas moins lasche vers les Gentils-hommes, en pillant leurs chasteaux; quoy que la plupart, avant ces outrages, eussent esté les principaux partisans de la faction Espagnole. Le premier ravage s'exerça sur les terres de Munster & de Bentheim; & parce que ces deux pais ne suffisoient pas pour nourrir l'armée, on leur annexa celui de Recklinghusen situé entre les rivières de Roer & de la Lippe, & faisant partie du domaine de Cologne; où Velasco prit par guerre ouverte, & à coups de canon, la ville de Dorsten; l'Archevesque Ernest de Baviere souffrant cet affront, sous un silence qui fit juger à ses sujets qu'il avoit secrettement conspiré contre eux avec l'Espagnol.

De là cette cruelle inondation se glissa jusques sur les terres du Duché de Mont, & du Comté de Mark, & mesme plus loing encore; jusqu'à ce qu'elle se fut arrestée sur les deux bords de l'Estat de Cleves; où apres que la violence des Espagnols eut pillé quelques unes des villes, qu'ils avoient épargnées en entrant dans l'Alemagne, ils pardonnerent, par une pitié venale, à quelques autres qui leur donnerent de l'argent pour s'exempter du pillage; & la ville de Cleves, où le Prince malade faisoit son séjour, fut du nombre de ces dernières. Par ce moyen ils gagnerent tant de butin, que tous les jours les factionnaires mesmes mettoient de grosses sommes d'argent entre les mains de plusieurs marchands de Cologne, pour les faire tenir à Anvers. De l'avarice naissoit l'orgueil, & de l'orgueil la cruauté; parce que la soldatesque ne voulant pas approuver la moderation dans le vivre, que ces peuples ont apprise de leurs ancestres, imposoit la necessité d'aller chercher des mets exquis, & des assaisonnemens pour toute sorte de delicatesse, à des gens tres-ignorans en cet art. Que si neantmoins quelqu'un d'eux sembloit un peu trop lent à obeir, ou qu'on le soupçonnast de receler ses commoditez, les coups & les supplices mesmes estoient incontinent mis en usage: on estropioit les uns, on escorchoit les autres; il y en eut mesme de brulez tout vifs: & pour comble d'horreur il se trouva des enragez qui chercherent le secret de donner de la crainte, par les tourmens qu'ils faisoient souffrir aux femmes grosses & à leurs enfans. Une infinité de relations que les Alemans publierent, justifiées par de fideles témoins, ont fait passer ces veritez pour indubitables: & il n'est pas moins constant, que dans plusieurs maisons religieuses les vierges consacrées à Dieu furent violées: l'insolence des soldats ayant esté si brutale, que l'âge la plus tendre ne s'en pouvoit sauver; & que quand ils abusoient de la pudicité des femmes mariées, ils forçoient les maris de voir ce spectacle, obligeant mesme les meres à leur prostituer leurs filles.

Quoy que ces horribles violences, commises par un peuple qui faisoit profession de paix avec l'Alemagne, ne pussent pas mesme estre excusées en des ennemis victorieux, qui auroient allegué le droit de la guerre pour pretexte, c'est une chose honteuse de dire avec combien de mollesse, & de lâcheté elles furent supportées par les Alemans; nation que l'on avoit si souvent veüe triompher de tant d'autres, & qui de tout temps s'estoit montrée si jalouse de sa liberté; mais outre qu'un repos trop profond est capable de rela-

relâcher les courages les plus guerriers, ces inconveniens procedoient principalement de ce que la puissance publique estoit parragée entre trop de personnes, & qu'ainsi les Conseils estant assez longs à s'assembler, leurs deliberations estoient encore plus difficiles à conclurre, à cause de l'emulation qui se rencontroit entre les Grands. C'est pourquoy, suivant le souhait des Espagnols, & peut-estre par leurs intrigues, les résolutions se voyoient remises d'un Conseil à un autre: & tandis que les Souverains differoient tousjours leur union générale; il ne se trouvoit aucun Potentat particulier qui osast, avec ses seules forces, entreprendre de garantir ses propres terres: excepté que le Comte d'Oldenbourg, & les Evêques de Bremen, & d'Osna-brug, & le Comte Ican de Nassau, après avoir levé quelques troupes à la haste, quoy qu'ils fussent assez loin du danger, en mespriserent les menaces qui s'estoient coulées jusqu'à eux; & leur exemple fut suivi avec encore plus de seureté par quelques Princes plus éloignez. Mais l'État de Cleves & les peuples voisins de la Westphalie n'avoient pour defense que des lettres & des prières: & sur tout Charles Nutzel, que l'Empereur avoit député pour apporter quelque remede aux desordres du païs de Cleves, detestoit hautement ces attentats si prejudiciables à l'honneur de la maison d'Autriche, & la perfidie qu'elle faisoit paroistre, lors que sous les auspices de Philippe & d'Albert, contre tout droit divin & humain, bref, contre la foy publique des traittez, les defenseurs de la Religion Romaine estoient outragez si insolamment. Le Duc de Lorraine parloit de la même sorte, & comme pour lors il avoit marié sa fille avec le Prince de Cleves, tandis que son fils estoit aussi fiancé avec la sœur du Roy de France, il faisoit sonner hautement le secours qu'il pouvoit donner à ses alliez, & qu'il pouvoit attendre luy même. Quand à l'Empereur Rodolphe, parce que naturellement il ayroit à tirer toutes choses en longueur, & que la crainte ou la tristesse l'avoient rendu si solitaire qu'on ne luy parloit que par lettres; quoy que les peuples de la Westphalie, & à leur suscitation tous les Princes d'alentour du Rhin sollicitassent, non pas luy, mais quelques uns de ses Ministres, qui le gouvernoient à leur discrétion; on n'en pût tirer autre chose que des deputations & des lettres. Aufquelles Albert & André, le premier estant pour lors à Milan, & l'autre à Bruxelles, ne firent point d'autre réponse, que de nommer les desordres dont on se plaignoit, une nécessité qui ne devoit pas durer long-temps. Et parce qu'il leur estoit impossible de les niër, ils en attribuoient la cause aux rebelles, aussi-bien que celle du retardement de la paix. Mais Mendoze plus insolent, respondit que tandis qu'il commanderoit les troupes royales, il estoit resolu de suivre les ordres de son maistre, sans que ny l'autorité des grands noms qu'on faisoit sonner, ny aucune autre puissance que celle des armes, fussent capables de le détourner de sa résolution. Adjoustant à cette réponse, que si l'Empereur & les Princes d'Alemagne prenoient tant de confiance en leurs forces, ils devoient s'en servir lors que les villes de Bonne & de Rhinberk estoient sous la puissance des Hollandois. Il se vantoit aussi fort souvent, par un orgueil insupportable, qu'il estoit l'ennemy déclaré de tous les Lutheriens; & qu'une secrette providence du ciel l'avoit envoyé en Alemagne, pour châtier des impietez trop long-temps demeurées impunies.

Desja un peu moins de quatre mois durant, l'Alemagne avoit veu sur ses terres les drapeaux d'Espagne deployez, lors que vers la fin de l'année on apporta deux declarations de l'Empereur; l'une à Mendoze, & l'autre aux

1598.

Confederez. On reprochoit au premier une infinité d'excès, mais les autres estoient seulement blâmez de s'estre saisis de quelque petit nombre de places de l'Estat de Cleves situées proche de la separation du Rhin, & d'estre aussi entrez en armes dans le païs de Munster, où ils avoient fait quelques Prestres prisonniers. Au reste il estoit commandé aux uns & aux autres de sortir des terres de l'Alemagne, de reparer les rapines & les dommages que ses habitans avoient soufferts, de rendre la liberté aux prisonniers, & de ne toucher plus desormais aux biens d'autrui, le tout sur les peines ordonnées contre ceux qui commettent de pareilles fautes.



HISTOIRES DES TROVBLES DV PAYS-BAS, LIVRE HVITIESME.

SOMMAIRE.

Mendars, ayant pris par force les villes de Calcar & de Gog, contraign les habitants de Westel de restablir les ceremonies Romaines; mais aussi-tost qu'il s'est retiré avec son armée, ils recouvrent leur liberté. Exces des Espagnols envers les Allemans d'alentours du Rhin. Les Confederez se justifient à toute l'Allemagne par une apologie qu'ils publient. Le Landgrave de Hesse & le Duc de Brunsuic estant en contestation pour le souverain commandement des troupes propres contre l'Espagnol, le Comte de Lippe leur est preséré. Emmeric est derochef rendu aux Espagnols. Le Comte Louis de Nassau prend celuy de Baughey. L'armée descend des deux costez du Rhin pour aller attaquer Bommel. Le Comte Maurice rassemble de prevenir les desseins de l'ennemy sur-tout Gravesart. Il defeat plusieurs des ennemis à coups de canon. Situation du pais entre la Meuse & le Vabal. Description de l'Isle & de la ville de Bommel. Les Espagnols entrent dans l'Isle de Bommel. Le Prince Maurice arrive dans la ville de Bommel, y assiege le contrage des habitants. Excellent moyen de defendre les villes inventé nouvellement. Les Espagnols se rendent maistres de Crevecœur. Difficulté de lever la deuxcentième partie des revenus chez les Confederez. La Nouë envoie des soldats en France pour les Confederez. Le Prince Maurice sortie d'un chasteau, l'Isle de Voren. Les Espagnols bastissent le fort de S. André. Tentative inutile contre la ville de Worcum. Les Allemans marchent à la guerre contre les Espagnols. Ils prennent par force le chasteau voisin de Rimbark. Ils attaquent inutilement la ville de Rhaffé. Guillaume de Nassau se rend maistre de Dentecum. Le Prince Maurice fait construire des forts pour les opposer à celuy de S. André. Les Espagnols interdisent leur commerce aux Confederez, qui descendent pareillement que l'on porte aucuns marchandises chez leur ennemy. Ils mettent aussi une flotte sur mer sous la conduite de Pierre de la Douze. Ils attaquent les Isles Fortunées. Description de ces Isles. Apres avoir mis le feu à la ville d'Allagore & à sa citadelle, les Hollandois prennent la route de L'Isle. Description de l'Isle de S. Thomas. La ville de Pavonse & sa citadelle s'estant rendues à de la Douze, les habitants de l'Isle y mettent le feu. Les Hollandois sont attaquez par plusieurs maladies contagieuses. De la Douze meurt. Apres avoir veu mourir plusieurs de leurs compagnons, les Confederez reviennent en leur pais. Les galeres que Spunola avoit amenez au secours de Philippe sont percez par les Hollandois. Albert estant de retour dans les Pais-bas, trouve toutes les affaires branlées. Les finances des Confederez se trouvent reduites extremement à l'estroit. Elisabeth ayant declaré aux Estats que la paix luy estoit necessaire, les embarrasse beaucoup. Les Hollandois ayant redoublé la taxe imposee sur leurs revenus, ne sont suivis que bien lentement par leurs associés. Quelques Princes d'Allemagne offrent leur secours à la Republique. Le Roy de Sued. ayant recherché l'amour des Confederez, ne luy offre que seulement leur amitié.



Le courage des Espagnols s'estoit tellement endurcy 1599.
contre les plaintes qu'on faisoit d'eux chaque jour, qu'au
mesme temps qu'ils se voyoient publiquement accusez,
tant par le heraut de l'Empereur, que par les Deputez
de Lorraine, ils prirent de force la ville de Calcar dans
le pais de Cleves. Elle suivoit les ceremonies Romaines,
& avoit refusé de recevoir des soldats Espagnols,

*Mendars
prend par force
les villes de
Calcar, & de
Gog.*

soit par ce qu'elle estoit libre, ou parce qu'elle esperoit que la saison de l'hiver luy serviroit d'une defense invincible : toutefois apres l'avoir battuë à

1599.

coups de canon, ils y entrèrent par les ruines de la porte, au milieu du sang & du carnage. Gog, appartenante à la même Principauté, fut aussi domtée par l'artillerie des mêmes Espagnols, qui permirent aux villes de Gennep & de Santen de se rachetter de la terreur que leurs armes portoient par tout. Et ils se vantoient avec tant d'opiniâtreté de vouloir déraciner le Lutheranisme & le Calvinisme, qu'ils ordonnerent à l'Evêque de Paderborn, & à quelques autres Prelats de purger l'estenduë de leurs juridictions de toute cette pernicieuse populace; avec menaces, s'ils ne satisfaisoient à cet ordre, que l'on envoyroit des soldats qui ne pardonneroient ny à la vie des coupables, ny aux biens des innocens. Ce qui effraya sur tout les habitants de Wesel, pressez de testablr chez eux la Religion Romaine, par un commandement que le Conseil du Duc de Cleves leur en avoit fait, s'attribuant en ce point le droit de souverain sur cette ville; à cause que suivant les loix d'Alemagne, les Princes ont une liberté entière de regler l'exercice & les ceremonies de la Religion. Il est vray que les Estats Confedetez avoient fait représenter aux Magistrats, que ce leur seroit une chose honteuse, de souffrir, pour plaire au caprice d'une nation barbare, qui demettoit par ses actions tout sentiment de pieté, que l'on leur ostast l'exercice d'une Religion, qui leur ayant esté laissée par leurs peres, se voyoit maintenant confirmée par le droit public de leur cité: l'on avoit aussi exhorté le peuple à ne craindre pas la force des hommes, quand il s'agissoit de la cause de Dieu; & à prendre bien plus-tost quelque genereuse resolution pour faire teste à un orage, qui devoit bien-tost s'évanouir; joint que la Republique n'abandonneroit jamais des citoyens, qui luy estoient attachez tant par la ressemblance de leur Religion, que par leurs anciennes correspondances. Mais la crainte trop proche, & l'esperance trop éloignée avoient abbattu le courage des uns & des autres: de sorte qu'apres avoir vainement prié Mendoze, qu'il leur permist de partager leurs temples, ils virent chasser les anciens Ministres de leur Religion; & les Iesuites, qui estoient des personnes mal-voulus en ces quartiers là sur toutes les autres, trouverent des colleges & des maisons ouvertes pour eux. En suite de quoy Coriolan Garzadore Evêque d'Oligerde, Nonce du Pape dans les Paisbas, étant venu à Wesel pour achever l'expiation des temples de cete ville, fit asperger la terre, & même fouetter les bancs & les chaises, comme coupables d'impiété; & puis enfin celebter les ceremonies d'une longue Messe: toutes lesquelles actions étant étallées devant un peuple accoustumé pendant cinquante ans, à des sacrifices plus simples, les uns ne contemploient cete nouveauté qu'avec un esprit de colere, & les autres s'en rioient. Du depuis les Prestres se voyant contrains de demeurer comme en solitude au milieu des temples, parce que le peuple souhaitoit ses anciennes ceremonies, autant qu'il detestoit celles de ces nouveaux venus; chacun de son costé nourrissoit des soupçons & des haines secretes, l'armée des Espagnols étant encote en ces quartiers là; mais lors qu'elle se fut retirée, ceux qui ne se maintenoient que par son appuy, se retirerent pareillement, & la ville recouvra sa liberté & l'exercice de sa Religion.

Ceux de Wessel, par le commandement de Mendoze, reprirent la Religion Romaine.

Lors qu'elle se fut retirée, ils recouvrent leur liberté, & l'exercice de leur Religion.

Desja toutes les deliberations des assemblées d'Alemagne penchant vers la vengeance, quoy que jusqu'icy Mendoze eust toujours donné à entendre aux siens, que ce seroit une chose avantageuse à la Monarchie Espagnole, si des peuples qu'elle pouvoit vaincre, se portoient les premiers à luy faire la guerre; & qu'étant comme il estoit peu versé dans le droit civil, il

aymoit

1599.

aymoit bien mieux proceder par les voyes du droit militaire; toutefois sachant bien en son ame qu'il ne faut jamais augmenter le nombre de ses ennemis, il fit épier par des personnes addroittes, quelles estoient les intentions des Princes Alemans & des autres gens d'autorité; quels attachemens ils avoient ensemble, & sous quelles conditions leurs alliances estoient establies; apres quoy il n'espargna ny ptesens, ny artifices, pour tascher de rompre les liens de leur union: & puis enfin il se resolut de chercher dans une si mauvaise cause que la sienne des advocats, qui fussent capables de la soutenir par de belles paroles. Je sçay bien qu'en cet endroit il ne se trouvera personne, qui n'ayt de la peine à concevoir quelle excuse ils pouvoient alleguer mesme en apparence; c'est pourquoy je vay rapporter le plus brevement qu'il me sera possible la harangue que firent les Deputez du Cardinal André d'Autriche, en l'assemblée des nations voisines du Rhin. Avant toutes choses, contre la coustume des Deputez, ils consumèrent beaucoup de temps, à se vouloir éclaircir des qualitez & des commissions de ceux qu'ils venoient trouver: & à la fin, comme si leur defense n'eust rien eu de premedité, ils commencerent à dire, que c'estoit avec beaucoup de regret, qu'ils voyoient les ennemis de la vraye Religion & les partisans des rebelles, souffler aux oteilles des Princes Alemans & dans les assemblées des peuples, de faux rapports & des discours odieux, comme s'il n'estoit pas juste que des particuliers supportassent patiemment quelques injures legeres, en faveur de la cause commune des peuples Chrestiens, qui estoit defenduë par le Roy d'Espagne avec tant de soin. Car en effet (poursuivoient ils) ce n'est point par ambition, ny par caprice, qu'il s'est porté dans cette guerre; il n'a pris les armes que contre des Corsaires insolens, lesquels, au mépris des loix Divines & humaines, veulent former un nouveau droit de leurs brigandages. Et toutefois lors que le Prince d'Orange eut commencé une perfide guerre, dans laquelle, quoy qu'en apparence il n'eust pris les armes que contre un seul Prince, neantmoins, en effet, par les pernicious exemples que donnoit son attentat, il attraquoit tous les Princes generalement, vid on l'Alemagne s'assembler d'un commun accord; ordonner qu'on leveroit des milices de toutes parts, & courir aux armes par un horrible cry de guerre, comme elle fait aujourd'huy? Dieu n'a donné des forces aux puissances souveraines, qu'afin qu'elles s'opposent à l'injustice dès sa naissance; & ce devoir negligé a souvent attiré sur elles de tres-justes chastimens. Toutefois les Princes Alemans dissimulerent pour lors, non seulement le tort que l'on faisoit au Roy d'Espagne, mais encore celuy qu'on leur faisoit à eux-mesmes; puis que les rebelles de Philippe ravageoient ouvertement les terres de l'Alemagne, & s'emparoisent de ses forts & de ses villes impunément. Sans doute les medisans ne blâmeroient pas si ouvertement qu'ils font, ce qui s'est passé depuis quelques mois, si les Alemans un peu plus soigneux de leur devoir depuis tant d'années, que le Roy d'Espagne les a choisis pour arbitres de son accommodement, eussent contraint, une fois pour toutes, les perpetuels ennemis de la paix de mettre fin à la guerre, qui ne se fait jamais entre deux partis contraires, sans que les peuples neutres en ressentent les incommoditez. Car on ne peut pas dire que les Roys d'Espagne, tant le pere que le fils, ayent rien oublié de ce qui se pouvoit faire pour l'avancement de la tranquillité Chrestienne; puisque mesme pendant l'Esté dernier, sous la seule esperance de remettre dans la concorde par les voyes de la douceur leurs Provinces rebelles des Pais-bas,

*Mendons l'estude de des-
siner les Prin-
ces Alemans.*

*Excuse des
Espagnols par-
my eux.*

1599.

quoy qu'ils eussent en leur disposition une puissante armée, ils n'ont point voulu la faire agir jusques vers l'entrée de l'hiver, que les soldats se sont veus presser par la disette; parce que Philippe avoit genereusement employé toutes ses finances à remettre la France en paix; & à la delivrer des garnisons Espagnoles. Et neantmoins dans ces conjonctures si facheuses, n'a-t-on pas usé de tous les soins possibles pour obliger les soldats à l'observation de la discipline militaire? sans doute quiconque auroit esté à la place de Mendoza scauroit assez cette verité. Nous ne pretendons aucun droit de victoire sur les places que nous avons occupees dans vos Provinces: nous cherchons seulement une retraite & une seure defense pour peu de temps: & si nous y avons mis l'élite de nos garnisons, c'est afin que tous ces pais qui sont exposez aux ravages des Hollandois, s'en puissent garantir plus facilement. Que si les insolences de quelques-uns de nos soldats ont trompé la vigilance de leur chef, & le chastiment qui les devoit suivre, ce mal doit estre estimé peu de chose, si vous en voulez faire une compensation avec tant de bien-faits que l'Alemagne à receus de Philippe, & de l'Empereur Charles son pere. Souvenez vous aussi de vos traittez; & que ny les Princes, ny les Prelats, ny les citez d'Alemagne ne peuvent pretendre aucun privilege de neutralité; puisque non seulement ils sont les anciens allies de la maison de Bourgogne; mais que davantage l'Empereur Charles les obligea expressement à le seconder d'un commun effort dans la defense de la Religion Romaine. Combien de fois en cette qualité avez vous esté sommez par les Gouverneurs des Pais-bas? Et combien de fois a-t-on déclaré aux peuples de Cleves, en consequence du traité de Venlo, qu'il ne leur estoit pas licite d'accorder des retraites aux sujets rebelles de Philippe, ny des passages à ses ennemis? Toutefois les habitans de cet Estat, ses armes, ses vivres, ont accru les armées & les crimes de la Hollande; en un temps mesme que le Duc de Parme leur rendoit la ville de Butic; faisoit raser en leur faveur la forteresse construite à l'opposite de Rhefe, & leur permettoit en fin de vivre en repos au milieu de la guerre; pourveu seulement que l'on ostast l'isle de Gravewart aux Confederez. Mais apres tout on n'a point executé cette condition, dont la negligence à cause au Roy d'Espagne la perte de toutes les places qu'il possedoit au delà du Rhin; ce qui l'ayant contraint, pour reconquerir son bien, de faire prendre un plus long chemin à son armée, a-t-on sujet de se plaindre si cette marche ne s'est pû suivre sans apporter quelque dommage à ceux dont la faute avoit fait naître cette incommodité? L'Eleveur de Cologne auroit encore moins de raison que tout autre, s'il se passionnoit trop pour les plaintes de l'Evesque de Munster & de ses semblables; puisque desormais s'il y a encore un Archevesque, & un exercice de Religion dans Cologne, il en faut rendre graces à Philippe. Car lors que Truchses excitoit une guerre impie à la destruction des loix d'Alemagne, sans qu'aucun des Alemans s'y opposast, plusieurs de leurs Princes au contraire cherchant dans cette conjoncture une occasion de persecuter les Prestres, ce Monarque prefera la requeste d'Ernest de Baviere à ses propres interets: & en rendant la ville de Nuys à luy-mesme, & celle de Bonne par les armes, il se reserva seulement la repetition de ses dépenses. La ville de Rhinberk que l'on avoit ostée aux rebelles, a esté du depuis reprise par leur armée, Albert étant empêché ailleurs: & toutefois tandis que les chefs d'Espagne ont eu quelque esperance qu'on la rendroit à son ancien maistre, n'ont ils pas pour son respect

lailié

laissé écouler un long espace de temps, avant que de la reprendre dans le besoin qu'ils en avoient pour la guerre. Sans doute si les Princes Alemans considerent bien toutes ces choses, ils suivront un meilleur advis que celui de vouloir par une imprudente pitié de quelques maux legers, en attirer de plus rudes, dont il sera tousjours trop tard de se repentir : car enfin si l'on rompt la paix avec l'Espagne, les auteurs de la guerre attireront sur eux une vengeance, dont ny Philippe, ny les Archiducs, ny Mendoza, ne pourront estre blâmez. Ceux que l'on deputa vers l'Empereur, & vers chaque Prince, pour les adoucir, leur tinrent presque de pareils discours, leur promettant en outre, qu'avant la fin d'Avril tous les soldats Espagnols sortiroient des pais d'Alemagne.

Quant à la Republique Confederée, ses deputations ayant desja esté inutiles assez souvent, elle s'en abstint pour cette fois, jugeant qu'il falloit laisser aux Espagnols la liberté de commettre des folies, & aux Alemans celle de s'en vanger par un ressentiment volontaire. Toutefois les Estats publierent une apologie, par laquelle ils tesmoignoient leur indignation, de voir que ceux qui leur estoient venus demander la restitution de leurs terres, les missent en parallele avec l'Espagnol. En suite de quoy ils faisoient un dénombrement soit des places qu'ils avoient rendues, soit de celles que l'Espagnol avoit gardées : soutenant que celui-cy avoit tousjours tasché, pendant la guerre, de fouler les nations voisines; au lieu que de leur part ils en avoient souvent excusé les offenses : faisant remonter leurs temarques sur ce point depuis ces derniers mouvemens de Cleves jusques à la guerre de Truchses. Ils n'oublioient pas aussi à mettre en compte leur equité, qu'ils disoient estre telle, que depuis quelque temps ils avoient volontairement retiré leurs troupes de la ville d'Emden, & fraîchement encore de celle d'Emmeric; ce qui avoit esté en admiration à plusieurs personnes. Ils disoient qu'à la verité on pouvoit coter une place ou deux dont ils s'estoient saisis, afin de prevenir leur ennemy; mais qu'ils n'en avoient usé de la sorte que pour le propre bien des habitans de ces places, qui ne se fussent jamais garantis de l'outrage des Espagnols, s'ils n'eussent esté defendus par des soldats modestes, qui ne manquoient ny de solde, ny de discipline : & qu'enfin l'on ne leur pouvoit rien reprocher davantage, si ce n'estoit peut-estre quelques courtes de fourrageurs, dont les fautes assez legeres estoient demeurées impunies, parce qu'on les avoit sçeu cacher, comme il arrive quelquefois. Mais que pour le moins ils n'avoient pas ouvertement mené leurs armées dans les pais d'autrui; ny tourné les seditions de leur soldatesque à leur propre utilité; ny enfin voulu se mesler de donner des regles à la Religion des peuples qui n'estoient pas de leurs dependances. Ils permettoient aussi d'avoir soin de Gravewart; & de faire en sorte que ceux de Gueldre ne refusassent point de se soumettre à des arbitres. A quoy ils adjoûtoient encore tout ce qui pouvoit rendre leur cause plausible, & les Espagnols suspects d'une avarice d'autant plus dangereuse, qu'ils la couvroient d'un faux pretexte de pitié : mais parce que nous avons desja traité ce point ailleurs, il n'est pas besoin d'y retoucher davantage. La conclusion exhortoit les Alemans à ne pas permettre qu'une race d'hommes ne pour la servitude, gourmandassent plus long-temps des peuples libres.

Les cinq cercles s'estant assemblez à Coblens pour deliberer sur toutes ces matieres, leurs resolutions pour la guerre se monroient assez lentes: car les uns estoient d'avis de joindre leurs atmes avec celles des Confede-

Apologie publiée par les Estats, pour se purger aux Alemans.

Les cinq cercles tardifs à deliberer la guerre contre les Espagnols.

1599.

L'Electeur
Palarin, le
Landgrave de
Hesse, & le
Duc de Brun-
swic plus ar-
dens à per-
suader une
prompte expe-
dition.

Le Land-
grave & le
Duc de
Brunswic
présentent l'un
& l'autre d'e-
tre Gouverneur
de l'armée.

Le Gouver-
neur du cercle
de Westphalie
donne le Capitaine
general.

Vengeances des
soldats du
Prince Maurice
de la mort
ignominieuse,
qu'on avoit
fait souffrir à
eux de leur
party.

Emmeric tomba
sous la puis-
sance des
Espagnols.

rez, qui en sçavoient le mestier : mais les autres se contentant de recouvrer ce qui leur appartenoit, ne jugeoient pas qu'il fust à propos d'ouvrir les portes de l'Allemagne à une plus longue guerre : la plupart craignant d'offenser l'Empereur, ou de luy donner de la jalousie ; & quelques-uns encore redoutant si fort les puissances plus grandes que la leur, que quand il falloit parler des injures receuës, ils n'osoient nommer ny le Roy d'Espagne, ny les Espagnols. Mais la Republique, de son costé, ne se soucioit pas trop de mendiër ces sortes d'alliez, qui luy eussent apporté beaucoup de dommage par leurs dissensions, & l'eussent obligée dans leurs prosperitez à recevoir d'eux les conditions de la paix. Les plus attens à persuader une prompte expedition, furent l'Electeur Palarin, le Landgrave de Hesse, & le Duc de Brunswic ; & ils estoient tous disposez à commencer la guerre en leur propre nom, & avec les seules troupes qu'ils avoient levées tout le long de l'hiver ; car elles estoient assez puissantes, s'il ne se fust point émeu du debat entre eux, le Landgrave & le Duc de Brunswic pretendant tous deux le commandement general des armées ; tandis que le Palarin, amy du repos, demandoit seulement la conduite des affaires de dedans le pais, & la direction des assemblées publiques. Ceux d'entre les Westphaliens qui professoient la Religion Romaine, craignant sur toutes choses de voir les armes entre les mains des Princes Protestans, se prevalurent de l'occasion de cette discorde ; & par le moyen de ce qu'ils s'offrirent à fournir trois mois durant un subside egal à celuy qu'on donnoit pour la guerre du Turc, ils firent en sorte que le Gouverneur de leur cercle fut déclaré Capitaine general dans cette guerre ; soutenant que c'estoit une chose juste & conforme aux coustumes d'Allemagne, que ceux qui avoient reçu le dommage, & sur les terres desquels la guerre se devoit faire, eussent le commandement des armées, & la disposition du commun secours.

Pendant l'hiver de la presente année, les rivières ayant esté gelées par deux fois, les Confederez passerent cette saison avec beaucoup de crainte, mais sans dommage ; parce que le Prince Maurice, & le Comte Guillaume ayant partagé ensemble les troupes de l'armée, le premier s'estoit arrêté dans Arnhem, pour avoir soin des pais qui sont en deça l'Yssel, & l'autre avoit pris son poste à Meppel, pour faire garde au delà de la mesme riviere ; les deux chefs envoyant perpetuellement de leurs nouvelles l'un à l'autre : & comme il se decouvrit quelques embusches preparées contre les villes de Breda, de Nimegue & de Deventer, cela fut cause que l'on redoubla le soin de conserver toutes les places, & que l'on augmenta les dépenses necessaires pour cet effet. Les gens du Prince Maurice demeurèrent presque tous-jours victorieux dans les rencontres : & parce que ceux de Juliers avoient fait mourir par la corde les soldats de quelque garnison de leur party ; ils se vangerent de cette injure par le moyen de force pillages, & de force meurtres ; suivant une tres-mauvaise coustume des soldats, qui sans se foucier du droit public, permettent à leurs Capitaines d'exercer des vengeances privées. La ville d'Emmeric, laquelle, ainsi que nous avons cy-devant dit, avoit esté remise en liberté par le Prince Maurice, tomba derechef sous la puissance des Espagnols, qui avoient amené leur canon devant cette place sur la fin de Fevrier : mais cette perte n'arriva que par le seul effroy des Magistrats ; car ny les soldats, ny les habitans ne manquoient point de courage : joint que l'accès de la ville estoit si mal-aisé à cause des inondations, que les ennemis n'y entrerent que par des batteaux. Et parce qu'en

ce même lieu l'église des Jésuites tomba, un de ses piliers avant premièrement succombé, il se trouva des personnes qui trouverent cette avanture pour un miracle. Mais davanrage le Comte de Buquoy, qui y commandoit la garnison, fut pris prisonnier; parce qu'en poursuivant trop chaudement une partie de soldats qui estoit allée au fourrage, il tomba dans les embûches que le Comte Louys de Nassau luy avoit dressées. Et ce fut environ vers ce temps que les affaires des Espagnols commencerent à s'affoiblir, par des pertes non pas à la vetité extrêmement rudes, mais fort fréquentes. Car des l'entrée du Printemps leur cavalerie fut rompuë en divers endroits: Paul Emile Martinengue fut fait prisonnier: le Comte Frederic de Hrenberg eut bien de la peine à se sauver d'un pareil accident, les compagnons avant esté pris: la garnison du port d'Anvers avant esté mise en desordre par les Confederez, ils en tirerent beaucoup de proye: & sur l'Océan on surprit un navire qui partoit de Hambourg pour porter des armes en Espagne. Les gens de Philippe n'estoient pas encore trop bien fournis d'argent; c'est pourquoy ils emprunterent de quelques marchands la somme de trois cents mille ducats sous de grosses usures; pour subvenir à leurs necessitez les plus pressantes: par ce moyen les garnisons d'Anvers & de Lire furent changées, & ces deux villes delivrées de crainte. Les precedens soldats qui osoient encore s'arrester aux environs, en ayant esté chassés par un Edit, se retirerent sur les frontieres; d'où estant tombez deçà & delà entre les mains des troupes Alemandes, ils payerent la peine des fautes commises par ceux de leur nation; & servirent de victime à la haine publique. Les soldats de Gand furent retenus parce qu'ils s'estoient gouvernez modestement; mais la sedition de ces villes passa à Rhinberk: & comme elle naissoit de la même cause que les precedentes, elle dura toute l'année. Les levées mêmes que l'on faisoit en Italie & en Allemagne, ne voulurent pas s'avancer quand elles sceurent le manquement de finances qui estoit dans le party: & les soldats de l'armée Espagnole se retiroient souvent en celle des Confederez; où l'on avoit de nouveau augmenté la paye. C'est pourquoy André & Mendoze desirant remedier à ce mal, & satisfaire tout ensemble à une partie de ce qu'ils avoient promis aux Alemans, firent sortir des quartiers d'hiver leurs troupes qu'i montoient à quinze mille hommes, sur le commencement d'Avril; parce que contre la coustume de ces regions, l'entrée du Printemps se trouver si seche, que l'on menoit desja les troupeaux paistre dans la campagne. L'armée prit la marche sur la descente des deux bords du Rhin; toutefois la commodité des lieux convia les chefs Espagnols de laisser des garnisons de leurs gens dans Emmeric, dans Rhele, & dans Genep sur la Meuse: les autres places avant esté contraintes de delivrer à la soldatesque des certificats, pour tesmoigner qu'elle avoit passé l'hiver avec toute sorte de moderation & de probité: Mendoze cependant n'oubliant pas à déduire sur les montres de ses troupes le bon traitement, qu'elles avoient reçu si long-temps sans rien payer: & lors que l'armée eut employé presque tout le mois à marcher, elle s'arresta à l'opposite & des deux costez de Gravewart, la riviere au milieu. Mendoze avoir conseillé d'assiéger cette place, dans une esperance qui eust apporté beaucoup de fruit si elle eust succédé: mais Richardot fut d'avis contraire; comme si une entreprise auroit tentée vainement par le Duc de Parme, n'eust jamais pû réussir: & André prefera à toutes sortes de desseins celuy d'attaquer l'isle de Bommel; mais pour le mieux cacher, &

Louys de Nassau prend la Comte de Buquoy; & autres choses semblables succedent heureusement aux Confederez.

24
25

L'armée Royale prend sa marche sur la descente des deux bords du Rhin.

André prefere à toutes sortes de desseins d'attaquer l'isle de Bommel.

1599.

pour empêcher que l'ennemy n'allast au devant, on feignit de vouloir commencer quelques travaux à l'entour de Gravewart.

Inquietude du Prince Maurice et de l'usage d'icelle.

Mais cependant le Prince Maurice passoit les jours parmy les plus grandes inquietudes, & les nuits parmy les plus grandes veilles qu'il eust jamais éprouvées; parce qu'il se voyoit dépourveu non seulement des forces d'une juste armée, mais aussi du secours de ses principaux Capitaines, dont les conseils avoient accoustumé de concourir avec les siens dans toutes ses entreprises. Car le Comte Guillaume de Nassau estoit arresté dans la Frise, à cause de l'incertitude des affaires d'Emden; François Vere estoit employé en Angleterre; & les autres semblables chefs estoient dans l'Allemagne de costé & d'autre; tant pour y émouvoir la guerre contre les Espagnols, que pour ménager les interets des Confederez. D'ailleurs la soldatesque estrangere que les Estats avoient fait lever, pour faire teste aux efforts de l'ennemy, qui se devoient rendre plus puissans que jamais, n'estoit pas encore arrivée; de sorte que le Prince n'avoit à l'entour de luy pour le plus que quatre mille hommes, avec lesquels il falloit qu'il defendist les passages de l'Ysel, & les places du Rhin, soit sur la rive droite, soit sur la gauche; soit au dessus, soit au dessous des lieux, où il estoit posté. C'est pourquoy apres s'estre saisi derechef du fort de Lobec, & de quelques autres lieux, qu'il avoit un an auparavant rendus à ceux de Cleves, il alla reprendre son premier poste de l'isle de Gueldre, les fortifications de l'année

Il reprend son premier poste de l'isle de Gueldre, pour aller au devant des attaques de l'ennemy.

Il fortifie Gravewart.

L'artillerie foudroie quantité des ennemis.

Le Prince ne trouve pas de meilleur expedient que de demeurer où il est, quoy qu'il fut averty de prendre garde de l'isle de Bommel.

precedente y estant tousjours en leur entier, sans que les ennemis les eussent endommagées. Il avoit aussi distribué une partie de ses troupes dans l'isle mesme des Bataves, son dessein estant, si les Espagnols attaquoient quelque ville ou quelque fort, quel qu'il pût estre, d'en aller defendre le costé opposé aux ennemis qui se trouveroit le moins fortifié: c'est pourquoy il avoit fait mettre plusieurs ponts sur les rivières, & plusieurs corps de garde sur leurs bords, afin que les advis qu'on luy donneroit, & le secours qu'il voudroit envoyer, passassent plus aisément. En suite, apres avoir augmenté la garnison de Gravewart, il fit faire des parapets des deux costez, aux endroits qui n'estoient pas assez defendus contre les mousquetades de l'ennemy: & fit faire deux ouvrages à corne avec des pieux qui s'avançoient vers la riviere pour arrester les batteaux, que l'on disoit estre prests à venir de Cologne par l'ordre de Mendoza: l'artillerie ayant aussi esté pointée pour foudroyer au delà de la riviere, apres que du haut d'un tertre il eut parfaitement reconnu la situation des lieux, il fit adresser les coups avec tant de justesse, que l'ennemy ayant vu plusieurs des siens déchirez par les boulets, fut contraint de faire changer de poste à une partie de son camp, tandis que d'autre part la cavalerie de Nimegue inquietoit le reste par de perpetuelles courses: de sorte que le Prince confessoit luy-mesme qu'il y eust eu lieu, par une juste bataille, de defaire la moitié de l'armée des ennemis ainsi divisée; mais n'ayant pas assez de monde avec luy pour executer un tel dessein, il souffroit un déplaisir inconcevable. Il fut averty tant par ses espions, que par quelques prisonniers de prendre garde à l'isle de Bommel: mais il apprehendoit, s'il eust quitté son poste, que les ennemis ne passassent en quelque autre lieu, parce que leurs seintes & la diversité de leurs attaques apportoient de l'incertitude par tout; tournant mesme à leur avantage les feux, que l'on allumoit pour donner des advertissemens de leurs entreprises. Si bien que, parmy tant de sujets d'estre en suspens, le Prince ne trouva point d'autre expedient que de demeurer où il estoit, & d'estre

d'estre incessamment prest à marcher, tenant ses chariots tousjours chargez, & leurs attelages entierement joints durant la nuit, le jour même n'en voyant separer qu'une partie.

L'Espagnol se promettoit avec quelque raison plusieurs commoditez tres-grandes de la prise de Bommel; puisque de cet endroit il eust pû fermer les principales rivières de ses ennemis; & trouver divers passages jusques dans le cœur de leurs campagnes. Les auteurs Romains nous apprennent assez, que de leur temps même le Rhin, en cet endroit où l'on luy donne le nom du Vahal, se mesloit à la Meuse; & que ces deux fleuves joints ensemble s'alloyent perdre dans l'Océan: mais il n'est pas possible de s'imaginer combien de changemens les âges suivans apportèrent en ces contrées, où l'on n'avoit pas encore pris le soin de lever des digués; puis que vers ces derniers siècles les témoignages de nos peres, & le nom d'un vieux canal qui est au delà de Heusden, nous apprennent que la Meuse avoit pris un nouveau cours de ce costé-là. Aujourd'huy voycy en quel estat sont les choses: cette partie de la Gueldre, qui s'avance au dessous des terres de Cleves entre ces deux rivières, à laquelle pour cette raison les habitans ont donné le nom du pais entre la Meuse & le Vahal, apres s'estre estresie peu à peu, se trouve enfin bornée par l'emboucheure de ces deux fleuves, lesquels se meslant ensemble par deux fois dans un fort petit espace de terre, composent l'isle de Voren; d'où ils se separent derechef chacun d'eux conservant son nom, jusqu'à ce qu'ils aillent encore se rejoindre pour embrasser une veritable isle, qui depend maintenant de la juridiction de Gueldre, & de laquelle le bourg de Harvard ayant fait le commencement, la forteresse de Louvestein en fait la fin. Cette isle se nomme Bommel, & a pour sa capitale une ville qui porte ce même nom; par le milieu de laquelle la riviere du Vahal prend son cours. Du temps du Duc d'Albe cette ville fut entre les premières qui secoierent le joug de la servitude Espagnole; & en suite elle contracta une union fort estroite avec la Hollande, parce que l'isle de Bommel & cette Province se servoient l'une à l'autre reciproquement comme d'un boulevard contre l'ennemy. Non loin d'Harvard les teplis de deux rivières les font s'approcher l'une de l'autre; & il s'en forme de nouveau une isle qui commence au bourg de Rossem, signalé par la naissance de Martin de Rossem, lequel sous l'empire de Charles V, ravagea avec de puissantes troupes premierement les Pais-bas, & la France même apres qu'il eut changé de party. Depuis cette isle les deux rivières suivent des cours fort écartez l'un de l'autre; mais la Meuse prend un chemin plus estendu, & apres s'estre largement répandue dans les campagnes du Brabant, elle commence à rendre sa course plus droite lors qu'elle est à la veüe de Bolduc; où elle passe entre le chasteau de Crevecoeur, & une fortetesse qui est à l'entrée d'une isle appelée Hele. De là, coulant desormais dans les terres de la Hollande, apres avoir formé une petite isle nommée Hemert, & arrose les murailles de Heusden, elle acheve le reste de son cours sans se separer. L'esperance que les Espagnols avoient de se rendre maistres de tous ces lieux, estoit accrué par plusieurs rapports de ceux qu'ils avoient envoyez reconnoistre les Alpes, qui les asseuroient d'un commun accord que les neiges de ces montagnes, n'estant pas si hautes que de coustume, promettoient que les rivieres ne grossiroient pas beaucoup. Leurs chefs jugerent à propos de marcher vers Bommel par de petites troupes, & non pas avec un gros d'armée; afin que l'apparence de leur camp demeurant tousjours devant Gravewart, attestast plus long-

1599.

*Situation du
pais entre la
Meuse & le
Vahal.*

*Description de
la ville & isle
de Bommel.*

*Cours séparé
de la Meuse
& du Vahal.*

1599.

*Bourlotte
& Stanley en-
trèrent dans
l'isle de Bom-
mel.*

temps l'ennemy en ces quartiers-là. Incontinent donc Bourlotte & Stanley, avec leurs deux regimens de Walons & d'Irlandois, & Henry de Hertenberg avec quatre cents chevaux, furent joints à Sapena, lequel avec son regiment d'Espagnols avoit tousjours eu jusqu'icy son poste à Gennepe, comme pour la defense des convois : & tous ceux-cy ensemble descendirent les premiers, avec dessein d'attaquer l'isle de Voren, s'ils trouvoient qu'elle ne fust pas bien gardée : mais ayant reconnu que cette entreprise seroit vaine, ils s'arrestèrent à l'entour de ce lieu, jusqu'à ce qu'il leur fust venu des batteaux avec l'ayde des chariots de Bolduc. Desjà la batterie de quelques canons qu'ils avoient amenez avec eux, ayant chassé un navire Hollandois qui faisoit garde en cet endroit, ils avoient passé la Meuse assez proche de Rossém ; & apres avoir rompu quelque cavalerie des ennemis, qui faisoit des courses sur les levées, l'infanterie, qui estoit proche de là, n'ayant osé faire teste, ils estoient entrez dans l'isle de Bommel, où ils se répandoient confusement tantost deçà, tantost delà, en attendant de plus grandes troupes, ou des ordres plus precis : joint que le pouvoir des chefs estant egal, parce qu'André craignoit les mécontentemens plus que la conduite de la guerre ne le sembloit permettre, ils n'estoient pas bien d'accord ensemble ; & demouroient incertains dans une occasion d'agit la plus favorable qu'on eust pû souhaitter. Et il est vray de dire, que ce fut par une grace particuliere du ciel qu'il arriva dans cette conjoncture, comme il estoit arrivé dans plusieurs autres pour le salut de la Republique Confederée, que la prudence des ennemis leur manqua au besoin, lors que leur plus grande esperance estoit prochaine & presque infaillible. Car la ville de Bommel, qui estoit d'une merveilleuse consequence dans cette guerre, se trouvoit desarmée & presque nue ; ses anciennes fortifications estant trop serrées, & trop foibles ; & les nouvelles, que l'on avoit commencées depuis trois ans, n'ayant pû encore estre achevées ; parce que les Estars estant obligez à faire plusieurs autres ouvrages, épargnoient les dépenses le plus qu'il leur estoit possible ; & que l'on croyoit que le costé de cette isle le plus exposé aux entreprises des ennemis, estoit defendu en quelque sorte par les palus & les marécages qui le couvroient.

*Le Prince en-
voya dans Bom-
mel, relever le
courage des ci-
toyens.*

Le Prince Maurice ayant esté informé de toutes ces choses, quoy qu'il hastast sa marche avec beaucoup de diligence, ne pût arriver en la ville de Bommel que le second jour d'apres le passage des ennemis ; mais ils ne s'estoient pas encore rendus maistres du Vahal : & sa venue l'appella le courage des citoyens que le peril avoit allarmez, & qui se preparent à la fuite. Car bien qu'il s'employast à rassurer aussi, tant par ses soins que par un renfort de soldats, l'isle de Hemert, & tous les autres lieux, qui avoient quelque chose à craindre ; neantmoins, s'attachant principalement à la conservation de Bommel, il estoit presque rousjours dans cette ville ; tant pour accroistre sa garnison, que pour faire avancer ses travaux. Ce fut en ce temps-là que l'on trouva une excellente maniere de defendre les villes, de laquelle le Prince se servit souvent du depuis, & les ennemis aussi ; & qui s'est establie à la fin pour estre eternellement mise en usage. Elle se pratique en cette sorte : lors qu'une ville où l'on craint le siege, a suffisamment des soldats, on jette bien loin en dehors des fortifications qui vont au devant des ennemis ; & par le moyen desquelles, non seulement ceux qui doivent demeurer ensetmez, ont un plus long espace pour se defendre ; mais davantage, les dedans de la place sont plus long-temps en scureté. Ainsi donc

*Excellente
maniere de
defendre les
villes inven-
tée pour lors.*

donc le Prince Maurice donna ordre, qu'au devant des boulevarts qui joignoient les murailles de la ville de Bommel, on en jettast d'autres nouveaux, & puis encore d'autres que l'on enferma d'un fossé aussi bien que les précédens, en telle sorte que sur la fin tout ce qui se trouvoit capable de défense, fut encore d'abondant environné d'un parapet.

Tandis que l'on travailloit en diligence à l'achèvement de ces ouvrages, les forces Espagnoles, & mesme les troupes nouvellement sorties de la ville d'Emmeric, se vinrent joindre à leurs compagnons qui attaquoient pour lors le chasteau de Creve-cœur. Apres que ce chasteau se fut rendu assez facilement, & bien-tost apres luy le fort de Hele qui est à l'opposite, Mendoza fit dresser en cet endroit un pont de navires sur la Meuse; pour faire passer les soldats & les vivres que l'on apportoit abondamment de Bolduc; cette ville estant ravie de ce que l'on avoit écarté l'ennemy loin d'elle, & se rendant soigneuse du reste avec beaucoup de promptitude, afin que l'on s'offensast moins du refus qu'elle feroit d'une garnison, ne voulant desja recevoir le Cardinal André dans l'enclos de ses murailles qu'avec un certain nombre de personnes, qu'on luy prescrivait pour son train. Au reste, quoy que les efforts de l'ennemy fussent extremement vigoureux, ils donnoient si peu d'apprehension à la Republique Confederée, qu'elle se preparoit à la guerre avec plus d'opiniastreté que jamais: & pour augmenter le fonds des finances, les citoyens receurent sans difficulté les nouveaux impôts qu'on avoit resolu d'establir sur les ventes, sur les procès, & sur les successions. La deux-centième partie des revenus estoit plus difficile à lever; c'est pourquoy ce subside ne dura pas long-temps, bien que ces sortes d'establissemens ayent autrefois esté l'ouiez parmy les nations libres, à cause de l'égalité qu'ils mettent entre les citoyens: mais outre que les richesses de la plus-part des Confederéz étoient inconnues ou incertaines à cause du trafic, la foy de ceux qui affirmoient la valeur de leurs revenus passant pour suspecte, apportoit trop d'obstacle à cette levée. Joint que le menu peuple s'offensoit fort de ce que les plus opulens, en donnant deux mil livres pour le deux-centième, demeuroient deschargez du reste, & exemts de faire une plus exacte affirmation: & les pauvres se plaignoient que les officiers en usoient de la sorte, partie pour eviter les inimitiez, partie pour favoriser la noblesse; & qu'ainsi l'on renonçoit à l'égalité publique, en consideration de quelque peu de particuliers. Pareillement outre la flotte que l'on avoit envoyée en Espagne, de laquelle nous parlerons en son lieu, on entolloit de nouveaux soldats en Allemagne: & ce fut en ce temps que l'on commença la coustume de se servir de l'infanterie des Suisses. On publia aussi des reglemens pour les sortes d'armes qu'on devoit porter. En France la Noué avoit levé un regiment de deux mille fantassins de cette nation, qui ne peut souffrir la paix: & le Roy d'Espagne s'estant plaint que l'on violoit le traité nouvellement conclu entre les deux Couronnes, Henry luy avoit respondu que rien ne s'estoit fait en cela par ses ordres; mais qu'il n'empêcheroit point tous les deux partis d'enroller chez luy ceux qui voudroient aller à la guerre; afin que les restes des anciennes factions de la France en fussent plus promptement épuisez.

Enfin les Estats se trouverent si satisfaits de leurs forces, que quand on vint à tenir le Conseil de guerre, les uns bouillant d'une ardeur de jeunesse, & les autres s'ennuyant de la longueur des dépenses, demandoient presque universellement le combat. Mais le Comte Maurice leur representa que ce

1599.

Le chasteau de Creve-cœur se rend aux Espagnols.

Les Confederéz augmentent les finances & les forces, contre les puissances ennemies.

La deux-centième partie des revenus difficile à lever.

La Noué lève en France deux mille fantassins contre le gré du Roy d'Espagne.

Prudence du Prince Maurice.

1599.

seroit bien le plus seur d'amuser l'ennemy : & que dans le hazard d'une bataille on apporteroit peu de dommage aux Espagnols, en leur ostant des soldats ; au lieu que parmy le peuple des Provinces Unies la moindre perte qu'on feroit pour le present, semeroit l'effroy de tous costez. Le Comte Guillaume de Nassau, qui estoit de nouveau arrivé, appuya ce sentiment, parce qu'il avoit tousjours esté partisan des conseils prudents, & ennemy des conseils trop bouillans & trop hazardeux. C'est pourquoy Mendoza estant venu luy mesme devant la ville de Bommel avec toutes ses forces, on ne luy opposa que des travaux & des coups d'artillerie ; de sorte que les combats qui se firent, ne pouvant apporter aucun dommage general, causerent seulement quelques pertes particulieres tantost deça tantost delà ; mais sur tout le camp des Espagnols perdit en peu de temps pres de deux mille hommes, entre lesquels deux freres, qui avoient desjà depuis long-temps esté separés sans sçavoir l'estat de leur fortune, parce que l'un des deux avoit pris le nom de sa mere, s'estant fortuitement iencontrez & reconnus à la parole, & commençant à s'entr'embrasser, un boulet leur ayant emporté la teste à tous deux, fit en sorte que la joye de leur reconnoissance ne pût désormais estre troublée par de nouveaux sujets de tristesse. Et dans le camp du Comte Maurice un pareil accident arrivé à un mary & à sa femme, qui dormoient ensemble, continua leur sommeil par leur mort. Il se faisoit aussi quelquefois des combats de cavallerie & des escarmouches ; le tout ressemblant plustost à ce qui se passe entre deux camps ennemis qu'au siege d'une ville. Enfin Mendoza ayant commencé à se retirer vers Rossem, le Prince Maurice apres avoir suffisamment fortifié la place, & y avoir adjouré tant au dessus qu'au dessous deux ponts pour passer le Vahal, disposa ses soldats partie dans l'Isle de Voten, où il faisoit faire de nouveaux ouvrages, pour la rendre le modèle des plus excellentes fortifications du temps ; partie sur toute la rive du Vahal. L'Espagnol taschoit par des efforts aussi puissans & aussi opiniastres qu'on en pourroit faire contre des murailles, à trouver un passage dans les champs de Tile qui sont au delà du Vahal ; à quoy le Comte Ernest de Nassau, Gouverneur de ces contrées, s'opposoit de tout son courage, faisant ferme dans cette petite Isle du Vahal qui est voisine de Rossem. Quant au Prince Maurice, il ne se contentoit pas de maintenir puissamment ses postes par la defensive, il voulut luy mesme devenir assaillant : & pout cet effet il ordonna premierement à quelques uns de ses soldats de passer au delà de la Meuze sur la rive du Brabant la plus proche de l'Isle de Voten, & de s'en rendre maistres par le moyen de quelques fortifications legeres inopinées, afin que les courtes qu'ils feroient de ce poste, incommodassent la cavalerie des ennemis, qui barroit la campagne en ces quartiers là, pour assurer leurs convois & leurs fourrages. Bien-tost apres, l'evenement luy ayant fait concevoir une plus grande entreprise, il donna ordre un matin dès la pointe du jour à quelques uns des siens, de passer avec trois cens hommes au travers de l'Isle de Bommel, jusques en cet endroit où nous avons cy-devant dit que le bourg de Harvard est situé, & d'y planter en forme d'une demie lune des pieux, qu'ils couvriroient de terre le plus promptement qu'il leur seroit possible. Cet ouvrage s'avanca en peu de temps ; & les troupes s'y estant accreues avant que l'ennemy en eust eu advis, l'assurance du Prince Maurice fut si grande, qu'il vint luy mesme ouvertement voir ces travaux. Cependant, le temps que les ennemis employeroient à prendre l'avis de Mendoza, & les diverses opinions de ceux qui

Ernest s'oppose au passage de Mendoza dans les champs de Tile.

Le Prince Maurice fortifie Voten d'un chasteau.

qui déliberoient avec luy, favorisoient de plus en plus le hardy dessein des soldats Confederez : & desja leur circonvallation égaloit deux fois la hauteur d'un homme ; lors que sur le soir une eslite de deux mil soldats Espagnols & Italiens vint livrer un furieux assaut à ces nouveaux ouvrages, estant également enflammée de colere & de Religion : car ils avoient en leur compagnie des moines qui marchaient devant avec des croix au lieu d'estendards ; & ceux-cy furent tuez, ou pris des premiers. Il s'en trouva de si courageux parmy les assaillans, qu'ils osoient même franchir la palissade pour en venir aux mains, sans marchander : & les tenans, ne témoignoient pas moins de chaleur ; mais ils se conduisoient avec plus de prudence, leur ordre estant réglé, & leurs coups, soit de loin soit de pres, s'adressant avec certitude. La Nouë, Horace Vere, & Edmond, animoient par leurs paroles & par leur exemple les François, les Anglois, & les Escossois : mais sur tout les ennemis estoient incommodés par l'artillerie du Prince Maurice, ayant ses batteries dressées dans l'Isle de Voren, & sur la rive même du Vahal : de sorte qu'à la fin ils se retirèrent, entraînant avec eux un grand nombre de leurs compagnons morts : le dommage du combat s'estant trouvé si inégal, que les Confederez ne perdirent qu'environ dix hommes. On contoit entre les Capitaines morts Paciotte, lequel ayant esté un peu auparavant prisonnier, s'estoit montré intrepide à rechercher les occasions de recouvrer son honneur. La fortification commencée par les Confederez s'avança avec quelques autres moins importantes : mais l'effort qu'ils firent contre celle que les ennemis avoient achevée proche de Litte, fut inutile. C'estoit un excellent modele de camp, que de voir l'armée du Prince Maurice, parmy tant d'Isles & de rivages, partagée en telle sorte, que par le moyen des vaisseaux qui commandoient la riviere, & de l'ouvrage mobile de cinq ponts que l'on pouvoit tourner de quel costé l'on vouloit, les soldats se joignoient, & s'entr'assistoient tour à tour, selon le besoin. Et jamais Mendoza n'eut la hardiesse de rien entreprendre contre les ouvrages du Prince : mais comme par les instructions d'un transfuge il se fut emparé d'un certain lieu au dessus de Rossem, où nous avons cy-devant dit que les replis des deux rivieres les font approcher fort près l'une de l'autre, il y fit construire un fort auquel il donna le nom de S. André, & qui touchoit la Meuze d'un costé, & le Vahal de l'autre ; pour servir à défendre les passages tant sur la terre que sur l'eau. Ce projet avoit desja autrefois esté commencé par Charles de Mansfeld ; & maintenant il estoit continué par Charles Colonne, celui la même qui a laissé aux siècles futurs avec beaucoup de jugement & de fidelité, une relation de toutes ces choses ; dans l'exécution desquelles il prit une part assez considerable. Ce fut de cette sorte que l'Esté s'employa par les chefs Espagnols, qui laisserent une garnison dans leur nouveau fort ; cette place estant le seul fruit qu'ils recueilloient de toutes leur grandes entreprises ; & le reste de leurs soldats s'estant dispersé dans le Brabant, reprit ses licences accoustumées. Le Mestre de camp Bourlotte fit une tentative nocturne contre Worcum, petite ville de Hollande ; & peu s'en salut qu'il ne la prist : mais s'estant amüsé à deliberer sur le lieu même destiné pour l'exécution, les habitans ayant esté reveillez par une sentinelle, & estant courus à la porte qu'on devoit attaquer, ne previnrent l'ennemy que d'un moment.

Tandis que toutes ces choses s'exécutoient avec tant d'ardeur dans les Provinces Confederées, les Alemans & les Espagnols s'entre-tenoient à l'envy,

*L'Espagne
fait bâtir un
fort sous le
nom de S. An-
dré.*

*Entrepris
de Bourlotte
contre Wor-
cum sans
effet.*

1599.

à l'envy, ceux-cy leur mépris, & les autres leur lâcheté. Et cette confiance des Espagnols ne procedoit pas de leur vertu, puis qu'elle estoit si foible contre leurs autres ennemis; mais de la discorde des Alemans, qui enffoit tellement le courage de leurs adversaires, qu'on les voyoit publiquement & impunément se moquer d'une nation qui s'estoit long-temps rendue invincible & redoutable à tout le monde. Mais aussi, ny l'Empereur, ny les Prelats, ny tous les autres partisans de la Religion Romaine n'avoient point consenty à cette guerre; & le Palatin même s'en estoit retiré, se couvrant de l'exemple des Archevesques de Mayence & de Treves, de sorte que le Due de Brunsvic, le Landgrave de Hesse, & l'Elesteur de Brandebourg, ayant armé chacun à part, laisserent leurs soldats inutiles jusques au milieu de l'Esté, qu'ils joignirent leurs troupes ensemble aux environs de Rhinberk; lesquelles montoient à deux mil chevaux & douze mil fantassins. Le commandement general fut donné à Simon Comte de Lippe, à la priere des Westphaliens, ainsi que nous avons desja dit: mais lors qu'on leur eut accordé ce qu'ils demandoient, ils se foucierent si peu d'envoyer les assistances qu'ils avoient promises, qu'au contraire la ville de Cologne demanda aux Espagnols une garnison de leur part, & toutes autres defences de guerre. Le Capitaine General des Alemans ne feignant point d'advoüer qu'il n'entendoit rien au mestier des armes, avoit remis la conduite de toutes choses entre les mains du Comte de Hohenlo chef des bas Saxons, & du Comte de Solms chef de ceux qu'on appelle Alemans du Rhin; ces deux Capitaines ayant quitté en apparence le service de la Republique Confederée. Il est certain que ny l'un ny l'autre ne manquoit point de hardiesse pour entreprendre; & ils se montroient infatigables dans le travail: mais l'un & l'autre estant plus propre pour l'execution que pour le conseil, leurs differens perpetuels retardoient beaucoup le succès des affaires. Davantage, les soldats estoient mal-obéissans, addonnez à l'ivrognerie & à la fayncantise, & lors qu'on ne leur payoit pas leur solde à point nommé, prompts à la sedition. Neantmoins ils avoient desja pris d'assaut un chasteau appartenant aux Espagnols, situé proche de Rhinberk; & avoient commencé en ce lieu à se declarer ennemis par un assez grand meurtre: ils avoient aussi mis des garnisons dans les villes d'Orfoy & d'Eminerie: mais lors qu'ils furent arrivez devant Rhinberk, ils se trouverent depourvus de toutes les choses necessaires soit pour forcer ou pour assieger une place; excepté que les Confederez leur avoient envoyé quelque peu d'artillerie & de poudre, comme en cachette; la Republique ne voulant pas faire paroistre qu'elle prenoit part dans cette guerre, parce que l'Empereur l'avoit defendu tres-expressement. L'armée manquoit même de vivres, tous les voisins refusant de luy en fournir, à cause que l'Espagnol ayant reconnu qu'ils avoient desja quelque inclination pour luy, les flattoit par de frequentes deputations; dans lesquelles il sçavoit adroittement exeufer ce qui s'estoit passé, & promettre de meilleurs traitemens pour l'avenir. Ce qui rendoit Mendoza si assuré de son fait, que voyant la ville même de Rhinberk assiegée, il ne voulut pas seulement se donner la peine d'en augmenter la garnison, ou de payer les montres des soldats, qui menaçoient de se mutiner. Enfin les Alemans jurerent plus à propos d'attaquer Rheze; parce que cette place estant plus voisine des Provinces Vnies, ils esperoient qu'ils en recevroient plustost des vivres, & toutes les autres choses necessaires. En ce lieu Herman de Herenberg les

vint

*L'Armée des
Alemans
accusa les Es-
pagnoles pour
le commandement
du
Comte de
Lippe.*

*Ils prennent
un chasteau
proche de
Rhinberk.*

*Ils attaquent
Rheze inutile-
ment.*

vint trouver de la part d'André d'Autriche ; & se servant de l'exemple des Confédérez pour excuser les fautes des siens, il tâchoit de gagner temps sous l'esperance qu'il donnoit à ceux d'Allemagne de leur restituer quelques places. Mais on luy répondit, courageusement, que les Estats avoient desjà rendu plusieurs forts & plusieurs villes sans marchander, & que les Espagnols n'avoient aucun droit de couvrir leurs crimes d'une comparaison si inégale. Ils luy demanderent même s'il apportoit de l'argent pour dédommager tant de peuples des torts qu'on leur avoit faits ; & quels gages il donneroient pour assurance que les Espagnols ne se porteroient plus à de pareils attentats ; veu que tant de villes injustement prises, & tant de campagnes ruinées, montoient assez que la parole & le sceau du Roy estoit un foible secours pour ceux qui s'y fioient trop. Mais les effets ne répondirent pas à ces braves paroles de la part des Alemans : au contraire, leurs chefs employoient le temps d'agir en des contestations inutiles ; & les soldats, que l'oisiveté corrompoit de plus en plus, ne s'appliquoient qu'à piller & violer parmi les campagnes : & n'osant rien entreprendre contre leur ennemy, ils attentoient toutes choses contre ceux-là mêmes qu'ils se vantoient de vouloir vanger : d'autre part la garnison de Rheze n'usoit d'aucune hostilité contre eux ; au contraire elle les invitoit par raillerie à venir boire avec elle ; comme en effet quelques uns y allerent ; & en revinrent sans avoir couru aucune risque. Si bien qu'à la fin cette correspondance assez nouvelle entre quelques soldats particuliers, se changea en une treve generale pour quelques jours. Il est vray que les Estats s'estoient promis plusieurs avantages signalez de ces remuemens de l'Allemagne ; & toutefois ils ne leur apporterent aucune utilité, sinon que tandis que cette grande armée languissoit de paresse, le Comte Guillaume de Nassau ayant esté envoyé avec sept compagnies de cavalerie & cinquante d'infanterie contre la ville de Deutecom, que Mendoza avoit prise l'année précédente, il se rendit maistre de cette place en trois jours, quoy que le temps fust pluvieux, & que les assiegez eussent témoigné toute sorte d'ardeur pour le defendre. En ce même temps le Comte de Nassau ayant esté envoyé avec quelque cavalerie pour fourrager vers Grave, quoy qu'il se vist poursuivy par des troupes ennemies plus puissantes que les siennes, il ne laissa pas de les ramener chargées de butin ; apres avoir sçeu prudemment faire sa tetraite par des chemins estroits, & par la riviere de la Meuze.

*Le Comte
Guillaume de
Nassau prend
Deutecom.*

La treve estant finie devant la ville de Rheze, les progres des assiegeans ne s'en avancerent pas davantage ; leurs chefs n'estant nullement experimentez en cette sorte de guerre. Neantmoins on leur avoit envoyé des pionniers des Provinces Unies ; mais ceux-cy aymeroient bien mieux de longs salaires & des ouvrages lents, qu'un prompt travail accompagné de peril. Enfin l'on ne faisoit presque point de garde dans le camp des assiegeans ; & il entra par trois fois du secours dans la ville. Cependant l'Autoronne s'avançoit ; c'est pourquoy, suivant la coustume de la guerre, on envoya un heraut aux assiegez pour les sommer de se rendre : mais par ce que cette sommation se faisoit avant le temps ordinaire, les mêmes assiegez ayant retenu le heraut, firent une soudaine sortie sur les assiegeans qui ne s'y attendoient pas, s'estant dispersez de costé & d'autre selon leur coustume ; de sorte qu'il en fut tué pres de deux cens, & même l'on entraîna leur canon. Ce qui causa tant d'effroy dans ces lâches courages, qu'ils abandonnerent leur camp par une fuite honteuse & inouye, plustost qu'ils ne

*Les Assie-
mands quit-
tent l'ache-
vement le siège
de Rheze.*

1599.

leverent le siege. Les munitions & les navires qui restèrent devant la ville furent pillés par les Espagnols, & par les Alemans mesmes; dont l'armée se débanda en peu de temps, quelques uns des soldats demandant qu'on leur payast leurs montres, & les autres prétendant ne s'estre enrollez, que pour servir trois mois seulement, & non davantage; mais le Duc de Brunswick fit punir du dernier supplice tous ceux d'entre les siens qui se trouverent avoir contribué à ce desordre. La garnison qui tenoit le chasteau voisin de Rhinberk, s'enfuit aussi; comme pareillement celle qui estoit dans la ville de Genep, dont le Comte de Hohenlo s'estoit un peu auparavant saisi; les Espagnols en ayant volontairement retiré leurs gens, pour les mener au secours de Rheze: si bien qu'il n'y avoit plus que la ville d'Orsoy, & celle d'Emmeric, qui fussent demeurées entre les mains des Alemans, encore n'estoient elles gardées que par des garnisons fort mediocres.

Avant que cette infamie eut taché l'honneur des Alemans, on avoit souvent essayé de faire en sorte avec eux, qu'en laissant toute seinte à part, ils contractassent une alliance ouverte avec les Confederez, qui eussent pu leur envoyer toute sorte d'assistance; & mesme leur donner pour Capitaine general le Prince Maurice, capable de bien conduire une guerre: mais maintenant il n'eut pas esté facile aux Estats d'envoyer en Allemagne ceux qu'ils estoient contrainsts d'employer à la defense de leurs propres frontieres. Davantage, l'apprehension que l'on avoit de la flotte d'Espagne, obligeoit la Republique à tenir ses rivages bien armez: & la Reine d'Angleterre, touchée d'une pareille crainte, redemandoit ses soldats. Joint que le Comte Guillaume de Nassau, ayant esté reconnoistre de plus pres l'estat des affaires d'Allemagne, & en ayant particulierement informé le Prince Maurice; celui-cy n'avoit pas beaucoup d'envie de se mesler parmy des guerres si embarrassées, ny de recevoir sous sa conduite des soldats incapables d'obeissance, & de toute sorte de discipline militaire. Tant que les Espagnols s'arrestèrent aux environs de Bommel, le Prince n'osa jamais mener ses troupes dans leurs quartiers d'hiver, ce qui incommodoit extremement les finances de la Republique; quoy que le Roy de France l'eut secouru en cachette d'une assez bonne somme d'argent: mais lors que vers le milieu de l'Autonne, Mendoza, forcé par la disette & par les maladies des siens, plustost que par aucune autre raison, ayant dispersé son armée en plusieurs endroits, afin que les seditieux ne se pussent pas joindre si aisément, se fut acheminé vers les frontieres d'Allemagne; le Prince se resolut pareillement de donner du relasche à ses troupes, apres avoir fait construire auparavant un fort à l'opposite de la riviere, pour empêcher les courses que l'on faisoit du fort de S. André. Il envoya aussi de nuit quelques troupes dans la ville d'Emmeric, afin de la fortifier tant contre les attaques de Mendoza, qu'elle avoit à craindre, que contre la sedition domestique qui la menaçoit; les habitants & la garnison ne s'accordant pas ensemble.

*Le Prince Maurice appesi
des fortifications
au fort de S.
André.*

Après avoir raconté tout d'une suite ce qui se passa sur terre, il est temps maintenant de parler aussi de ce qui se passa sur mer. Nous avons desja dit ailleurs que le Roy Philippe Second, qui sçavoit l'art du gouvernement par un long usage, avoit permis aux Confederez, malgré la guerre, de trafiquer en Espagne sous la banniere de quelque autre nation; mais en sorte que cette permission faisoit voir, que par un trait de prudence politique, il vouloit bien qu'on le trompast: soit que l'esperance de ramener quelque jour les Provinces revoltées dans leur ancienne obeissance, l'empêchast de ren-
voyer

voyer le gain du commerce chez les estrangers ; soit qu'il apprehendast, voyant les peuples Confederez si puissans sur la mer, que s'il leur fermoit l'entrée d'Espagne, ils ne s'ouvrirent celle du nouveau monde. Mais comme il arrive assez souvent, que le successeur d'un Prince prefere les expedien qu'il a trouvez luy mesme, à ceux que son predecesseur avoit suivis, Philippe Troisième jugeant qu'il ne falloit plus esperer de paix avec les Confederez, se porta, par de nouvelles considerations, à des conseils bien plus rudes que ceux de son pere. C'estoit une chose visible que toutes les richesses des Hollandois procedoient de la navigation, & de la marchandise ; & que leur plus grand trafic s'exerçoit en Espagne, comme en un lieu où ils ne portoient pas seulement des marchandises de leurs païs ; mais aussi des grains de la Pologne & des autres terres septentrionales ; pour rapporter principalement de l'or & de l'argent, qui ne pouvoient jamais manquer chez les maistres absolus de l'Amerique ; & par cette raison le commerce estoit extremement fructueux à la Republique Confederée : C'est pourquoy les Espagnols esperoient, qu'en ostant aux Provinces Unies ce qui leur avoit donné lieu jusqu'icy de soutenir la guerre, on leur osteroit pour l'avenir l'envie de la continuer. On fit donc par toute l'Espagne une recherche des mariniers Hollandois pour les arrester ; & les uns furent condamnez à une prison perpetuelle, ou aux galeres, les autres ayant esté executez à mort par divers supplices. Dans les Païs-bas mesmes, on publia un edit sous le nom de la nouvelle Princesse Isabelle, par lequel elle accusoit rudement ceux qui gouvernoient la Republique Confederée, de ce qu'ayant tousjours refusé la paix qu'on leur avoit offerte sous son pere, maintenant que la Principauté Belgique estoit démembrée de la Monarchie Espagnole, ils ne laissoient pas de rejeter encore toute sorte d'accommodement ; & mesme d'inciter les autres nations à la guerre : cette audace ne leur pouvant venir d'ailleurs que du commerce que l'indulgence du defunt Roy Philippe leur avoit accordé jusqu'icy. Cependant plusieurs habitans du Brabant & de la Flandre taschoient d'empescher, que l'on n'ostast la liberté du trafic dans les Païs-bas ; parce qu'ils avoient extremement besoin de plusieurs marchandises qui leur venoient des Provinces Confederées ; mais le dépit de la nouvelle Princesse l'emporta sur les vœux de ses sujets : joint qu'elle esperoit que les necessitez de ses Provinces seroient soulagées du costé de la France. De sorte que les pescheurs mesmes, que la guerre avoit épargnez jusqu'icy, n'avoient plus aucune seureté à espeter. Ces nouvelles defenses troublerent d'abbord les Confederez ; car il estoit evident qu'elles pouvoient oster au menu peuple les deux principaux secours qui le faisoient vivre : de sorte qu'ils craignoient que les mariniers ne se mutinassent, & que les marchands ne se retirassent en d'autres païs : toutefois les Estats ne degenererent en rien de la premiere constance qu'ils avoient resmoignée. Ils avoient appris par l'union de leur Republique avec l'Angleterre, qu'entre toutes les terres de la Monarchie Espagnole, il n'y en avoit point de plus foible que l'Espagne mesme ; parce que les Rois ne mettoient sa seureté, qu'à troubler le repos des autres peuples dans leurs propres foyers ; & d'ailleurs la Republique Confederée avoit besoin d'une guerre navale, pour empescher que les mariniers ne se portassent à quelque tumulte : joint qu'elle ne devoit pas esperer peu de gloire, si lors que l'Espagnol rompoit le commerce avec ses habitans, elle portoit chez luy la mesme disette qu'il taschoit d'envoyer chez elle. Ainsi donc, apres que par un edit contraire à celuy de l'Infante, on eut fait une ample

*On defend en
Espagne & en
Flandre la
commerce aux
Confederés.*

1599.

*Les Eſpans au
environs ſont
deſſeins de
transporter
aucunes mar-
chandises en
Eſpagne.*

remarque de toutes les insolences, que les Espagnols avoient commises autrefois dans les Pais-bas, & depuis peu encore, en Allemagne; & generalement de tous les autres crimes qui pouvoient exciter la haine publique contre cette Monarchie, les Estats firent defense à toutes sortes de nations de transporter ny vivres ny autres commoditez en Espagne: le mesme edit portant que tous ceux qui seroient le contraire de cette defense, seroient reputes partisans des Espagnols, & traittez comme ennemis de la Republique. Ils defendoient aussi aux peſcheurs d'acheter des sauvegardes de l'Espagnol, promettant que la Republique auroit soin de tenir l'usage de la mer assuree pour les siens; & que si quelqu'un d'eux souſſeroit des pettes sur l'Ocean, on les recompenseroit par la distribution du butin, qui se faisoit sur les terres des ennemis. Enfin l'on envoya copie de cet edit aux Rois & aux peuples estrangers, afin que nul ne s'excuſast d'en avoir ignore l'intention. Le Roy de France s'y ſoumit de ſa part, & declara que si apres six mois passez quelques uns des siens trafiquoient en Espagne, ils s'exposeroient en un danger où la Couronne ne prendroit point d'intereſt: les autres Puissances estrangeres ne repartirent rien à cet edit, s'impoſant ſilence dans cette affaire. En ſuite les Confederez preparerent une flotte; ayant pour son armement assemble un fonds de toutes les finances qu'ils avoient pû tirer, soit des coffres publics, soit des ſubſides & des contributions. Il faut avouer qu'ils tentoient un deſſein bien grand & bien hazardeux, & ils n'en devoient pas attendre un ſucces mediocre, puis que l'antiquité leur fournissoit des exemples assez divers de ce qui s'estoit passé en de pareilles entrepriſes. Car il est bien vray que Scipion ſurmonta les Carthaginois en retirant Annibal d'Italie, & qu'Agathocles ravagea long-temps l'Afrique; mais il est vray aussi, que les forces des Atheniens furent épuisees par la guerre de Sicile. On avoit encore un nouveau preſage de ce qui devoit arriver: ſi l'on ſe reſſouvenoit de cette grande flotte, que Philippe avoit miſe en mer onze ans auparavant: comme s'il eut eſté fatal aux Espagnols & aux Hollandois, d'éprouver chacun à leur tour combien il y a d'incertitude dans les choses qui dependent des vagues & des vents. L'eſté s'approchoit lors que les Estats firent monter en haute mer ſoixante treize navires, qui portoient huit mille hommes tant nochers que ſoldats; ſous la conduite de Pierre de la Douze, Gentil-homme ſorty de fort noble race; mais qui ſans ſe prevalloir de l'avantage de ſa naiſſance, eſtoit monté à cette charge par tous les degrez de la milice. Ils avoient ordre de ruiner une flotte que le Roy d'Espagne faiſoit armer assez lentement, à cauſe de la peine qu'il avoit à trouver des maſts, des cables, & des mariniers: & cette diſette eſtoit une des raiſons qui avoient obligé les Estats à faire partir leurs gens en diligence, auxquels ils avoient aussi donné charge de piller les vaiſſeaux qui reviendroient de l'Amerique, & de ravager les coſtes d'Espagne.

*Les Eſpans
mettent une
grande flotte
en la mer ſous
la conduite de
Pierre de la
Douze.*

Ce trait de hardieſſe, qu'on n'eut jamais attendu de la part des Confederez, portoit d'eſtranges allarmes dans toute l'Espagne; & les rivages demeuroient deſerts, par la ſuite de leurs habitans, parce qu'ils avoient eu avis du deſſein de cette flotte long-temps avant qu'elle fut en mer, par des lettres que l'on leur avoit envoyées des Pais-bas, ainſi que l'on ſçeut de quelques priſonniers. La flotte Eſpagnole, à laquelle Philippe faiſoit travailler, eſtoit dans le port de Corunia; où les Confederez l'assiégerent d'abord; mais n'ayant oſé s'expoſer nuë aux attaques de l'ennemy, elle s'eſtoit miſe à couvert ſous une fortereſſe qui n'eſtoit pas des plus foibles. Et en meſme temps

*La flotte Eſpagnole ſuit la
côte de la mer
de Corunia.*

temps les diverses pieces d'artillerie, que les Espagnols firent foudroyer tant de cette forteresse que d'un chateau prochain, & même de leurs vaisseaux, ne permirent pas aux Confederez ny de pres ny de loin de pouvoir forcer leurs ennemis. Et il fut facile de connoître que cette nation, qui se disoit maîtresse de la mer, estant cherchée jusques dans ses rivages, ayroit encore mieux un abry qu'une bataille. Lors que les Confederez furent proche de l'emboucheure du Tage, il s'en trouva quelques uns qui dans le desir de se rendre maîtres de Lisbonne, tant pour l'honneur que pour la proye, asséuroient que l'on pourroit pousser cette ville à bout; non seulement à cause des anciennes dissensions qu'elle & tous les lieux voisins nourrissoient contre les Castillans, dont ils ne souffroient la domination qu'à regret; mais encore, parce que la tentative que les Anglois avoient faite quelque temps auparavant en faveur d'Antoine de Portugal, monroit assez, que cette place estoit tellement foible & mal pourveuë, que si pour lors ceux qui l'alloient attaquer, eussent plus-tost butté à faire une guerre reguliere qu'à chercher du butin, ils l'eussent sans doute prise. Mais les autres, au contraire, soutenoient que pendant une si longue paix dont le Roy d'Espagne avoit jouy, il ne falloit point douter qu'il n'eut suffisamment prevenu toutes sortes d'occasions de revolte: & que, davantage, comme la flotte Confederée avoit esté attenduë en Espagne assez long-temps, elle ne devoit former aucun dessein contre les grandes villes, qui auroient sans doute attaché à leur defense toutes les craintes & tous les soins des Gouverneurs. Qu'il setoit bien plus seur d'attaquer ces Isles de la mer Atlantique voisines de la Mauritanie, auxquelles les anciens ont donné le nom de Fortunées, soit à cause de la fertilité de leurs terres, soit parce qu'ils nommoient ainsi tous les païs inconnus. L'origine des premiers habitans de ces lieux est incertaine, comme sont ordinairement les choses trop vieilles ou trop éloignées: & auparavant que ces terres eussent esté connus à l'Europe, le langage de leurs peuples estoit divers; neantmoins celui de l'Isle de Teneriffe approchoit beaucoup de la langue Africaine: & ils se donnoient tous l'un à l'autre le nom de Guanches. Leurs mœurs tenoient aussi plusieurs choses de celles de l'Afrique; mais elles ressembloient en beaucoup d'autres à celles des peuples les plus barbares, ayant, par exemple, cela de commun avec les Scythes de prestre la compagnie de leurs femmes; & avec les Indiens de reconnoître pour heritiers les enfans de leurs sœurs, comme leur estant joints par un lien de naissance plus certain. Le supplice de mort estoit ordonné contre ceux qui forçoient les filles; & la marque d'infamie contre ceux qui se separoient d'avec leurs femmes. Il n'estoit permis qu'aux Rois d'épouser leurs propres sœurs; mais les hommes mêmes de condition privée pouvoient avoir plusieurs femmes en même temps. Ils tenoient encore cette coutume des mœurs Scythiques, que la virginité des nouvelles mariées se reservoit pour les Rois, ou pour les premiers Magistrats. Parmy la multitude de leurs dieux ils reveroient le soleil, la lune, les astres; mais au dessus de tous ils en reconnoissoient un seul pour juge des actions humaines bonnes ou mauvaises; & ainsi ils admettoient une seconde vie apres la mort. Ils laivoient les enfans avec de l'eau, par une coutume solemnellement observée; mais sans aucune apparence de Christianisme ny de Mahometisme. Toutefois leur vie estoit simple, innocente, pacifique; avant que des hommes qui s'osoient dire Chrestiens eussent porté jusqu'en ces lieux la violence, la fraude & plusieurs autres vices, qui prenoient leur source de la corruption

*La flotte des
Confederez at-
taqua les Isles
Fortunées.*

*Description de
ces Isles. **

1599. du siecle, & non pas de la Religion. Apres l'année mille trois cent, les Genoïs aborder en ces terres, en eurent l'entrée seulement. Mais cent ans apres, Bethincourt Gentil-homme Picard s'y establi; & y ayant fait fleurir les bonnes mœurs, il osa même prendre le titre de Roy. Toutefois la fortune ne l'ayant pas soutenu dans un si haut degré, ce droit fut transféré aux Rois de Castille, dont la puissance abolit bien-tôt l'ancien langage des habitans, leurs loix, & leur Religion; & se fit une planche de cette domination, pour passer à de plus grandes conquestes. Entre ces Isles celle que l'on nomme Canarie, est la capitale; & quoy que du depuis ce nom ait esté attribué à toutes en general, neantmoins il appartient particulièrement à celle-cy.

La flotte des Hollandois attaque la forteresse de Canarie.

Les habitans de l'Isle empêchent d'empêcher l'abbord.

De la Doune bleüe.

La forteresse se rend.

Paroïs des Hollandois occupés par une multitude de barbares.

Les Hollandois se retirent apres avoir mis le feu à la ville & aux forteresses.

La flotte des Confederez ayant paru devant une forteresse tres-avantageusement située, il s'y donna un rude combat; par le moyen duquel deux navires Espagnols furent enfoncés à coup de canon, & deux autres vinrent en la puissance des Hollandois. Toutefois les habitans de l'Isle, tant cavaliers que fantassins, étant accourus avec quelques petites pieces d'artillerie, sur le rivage qui de soy même estoit assez difficile à gagner, esperoient en empêcher l'abbord; mais de la Douze ayant fait jouer son canon, & tenir en même temps des esquifs prests, s'avança à la teste de ses gens, & voyant que les guez ne luy permettoient pas d'approcher assez pres, il faut le premier dans l'eau, où les ennemis ayant osé venir au devant de luy, il receut trois blessures; & plusieurs des siens étant attaquez tant à coup de mousquet, que de javelots, furent aussi blesez diversément par ces deux sortes d'armes. Mais enfin les barbares ayant esté mis en fuite, & s'estant sauvez dans la ville d'Allagore, la garnison qui tenoit la forteresse, tendit la place avec son artillerie, & tout ce qui estoit dedans. Ceux d'entre les Hollandois qui y entrèrent, pour avoir la gloire d'arborer les étendards du Prince Maurice en des climats si éloignez, s'estonnerent de voir, que les fortifications de ce lieu fussent si regulieres, qu'il n'y manquoit aucune chose pour une longue défense; mais comme les habitans n'avoient veu aucunes armes ennemies depuis un siecle, la nouveauté de cette guerre leur avoit fait prendre l'épouvante. L'armée Confedetée ayant esté conduite devant la ville, il fut nécessaire pour y traîner le canon, de consommer quelque temps; pendant lequel les assiegez, avec ce qu'ils avoient de plus précieux, se retirerent parmy des tochers inaccessibles, ou pour le moins, dont ils pouvoient facilement défendre l'entrée: la plupart d'eux sçachant si peu quel estoit leur ennemy, qu'un Maure fugitif s'estant retiré vers les Hollandois, leur promit d'abjurer la Religion Chrestienne s'ils le vouloient recevoir parmy leurs troupes. Les barbares abandonnerent aussi deux de leurs moindres forts; mais ceux à qui l'on avoit donné ordre de les aller chercher jusques dans leurs azyles, pour les obliger, par la peur, à quelque capitulation, s'estant écartez plus qu'ils ne devoient en des lieux qui leur estoient inconnus, & dont l'ennemy sçavoit tous les détours, & outre cela s'estant trouvez las, tant à cause de la chaleur, que du travail, furent enveloppez par une multitude qui les desir: & cet avantage arrivé à des barbares ignorans du devoir de la guerre, les enfla tellement d'orgueil & de joye, qu'ils ne voulurent entendre à aucune composition, pour mettre leurs biens & leurs personnes en un estat plus libre, alleguant toujours leur pauvreté pour excuse. Cette opiniastrété fut cause que les Hollandois se retirent, apres avoir mis le feu à la ville & à ses forteresses; & cette vengeance leur servir de butin. Il arriva presque la même chose en la tentative qui se fit contre la ville de Gomera; car on en trouva les

les portes ouvertes ; les habitans ayant enterré leur canon avec toutes les autres choses, qu'ils n'avoient pû emporter. Et quelques uns de l'armée Hollandoise, qui les poursuivoient pour en tirer quelques dépouilles, ayant surmonté les sommets des rochers, où ils s'estoient retirez, furent surpris par cette multitude fugitive, qui en massacra environ quatre-vingts. Et ce succès passa dans l'esprit de ces brutaux pour une si grande victoire, qu'ils en étendirent les marques avec beaucoup d'inhumanité, suivant la coutume des peuples barbares, non seulement sur les captifs, mais sur les morts mesmes. Les Confederez voyant qu'ils ne pouvoient pas vanger cette barbarie contre les personnes de ceux qui l'avoient exercée, la vangerent contre les maisons de la ville, où ils mirent le feu.

La Douze voyant ses esperances deceuës, & considerant que pour piller des rivages, il n'estoit pas besoin d'une si grande armée, renvoya en Hollande une partie de ses vaisseaux avec leur proye : & cette esquadre ayant heureusement evité la rencontre de la flotte des Espagnols, laquelle environ ce mesme temps estoit partie de la Corugna, fut assaillie, bien-tost apres, par une tempeste qui la força de prendre terre séparément en divers ports des Provinces Unies vers le milieu de l'Autonne. Cependant la Douze avec le reste de ses forces se resolut d'aller au Brasil, l'un des plus nobles pais de l'Amérique, dependant de la domination des Portugais, & produisant, entre autres richesses, du sucré & du bois de grande valeur. Il fâla donc premierement, sans commettre aucune hostilité, les Isles Hesperides & toute la coste d'Afrique prochaine, où entre autres nouveautez, qui s'y rencontroient, il fut bien étonné de voir de la monnoye de porcelaine. Dans cette route ayant accru sa flotte, par la prise de quelques navires marchands qui venoient d'Espagne, il se resolut, pour son malheur, de prendre terre en l'Isle de S. Thomas ; comme en un lieu qu'il jugeoit extremement propre à rafraichir les forces de son armée. Car il y estoit attiré par la douceur des eaux, & par la quantité des tortuës, dont la viande est assez agreable, & qui sont secondes en une sorte d'œufs dont la coquille est si dure qu'on ne la peut casser qu'avec peine. Sur le rivage on voyoit une infinité de poissons, qui se venoient joindre aux vaisseaux ; soit par la crainte qu'ils avoient des monstres marins, soit parce qu'ils ne connoissoient pas encore l'avidité des hommes ; à cause qu'il n'estoit jamais venu des pêcheurs en ces pais là. Et il se trouva aussi des oiseaux, lesquels estant las de voler, se venoient volontairement reposer dans les navires. Cette Isle voisine d'une region d'Ethiopie, que l'on nomme la Guinée, est située sous la ligne Equinoctiale : & comme le soleil ne s'éloigne jamais de son Zenith, elle éprouve un Esté qui dure tousjours, & n'est temperé par aucun hyver. C'est pourquoy les anciens, qui n'estoient encore qu'apprentifs en l'art de la navigation, ont creu que cette zone de l'Univers ne pouvoit porter aucuns hommes, ny produire aucuns fruits propres à la nourriture humaine. Mais du depuis l'experience a fait voir qu'il n'y a aucune partie en la nature qui n'ait quelque chose d'utile pour les hommes : & que leur moderation n'est pas assez grande pour souffrir qu'aucune terre, si malheureuse qu'elle puisse estre, se voye exempte de leurs visites, & des efforts qu'ils font pour chercher leur profit de tous costez. L'enceinte de l'Isle de S. Thomas est presque ronde ; & sa plus grande largeur n'est que de douze lieues. Son milieu qui s'éleve en forme d'une montagne, est couvert d'une nuée ; laquelle par la rosée qu'elle répand, fait croistre de certaines cannes d'où l'on tire force sucré ; ce qui est d'un grand re-

La Douze renvoye en Hollande une partie de ses vaisseaux, & avec le reste s'en va au Brasil.

Description de l'Isle de S. Thomas, choisie par la Douze pour rafraichir ses troupes.

venu

1599. venu pour les Portugais, entre lesquels il se trouve des particuliers qui occupent dans cet employ jusques à cent serviteurs chacun, & quelquefois davantage. Il croist parcelllement en ces lieux du gingembre, & de certains arbres dont le suc produit des effets pareils à celui du vin pour chasser la soif avec plaisir. Lors que les Confederez voulurent descendre de leurs vaisseaux, nul ne leur disputa l'entrée de l'Isle, & sa ville, nommée Pavoasa, apres un assez leger combat, fut prise & pillée. François Meneze tenoit encore bon dans la citadelle, lors que de la Douze luy envoya dire, qu'il ne s'estoit pas mis sur la mer pour y exercer des brigandages à la maniere des pirates; mais que les Estats Confederez & le Prince Maurice, le plus renommé Capitaine de son siecle, l'avoient envoyé avec une flotte complete, pour vanger par une guerre ouverte & publique les outrages anciens & nouveaux qu'ils avoient receus des peuples d'Espagne. Et qu'ainsi n'estant pas juste que la resistance d'une seule garnison arrestast plus long-temps une armée, qui avoit des desseins bien plus importants à executer, il declaroit à Meneze que sa clemence estoit toute disposée à traiter favorablement ceux qui se rendroient de leur bon gré; comme au contraire sa severité ne manqueroit pas de se faire sentir aux opiniastres. Apres cette sommation l'artillerie ayant esté mise en estat d'agir, la reddition de la place fut cessée toutes les attaques. Mais les habitans de la ville, qui avoient auparavant pris la fuite, y estant rentrez à l'improviste, y mirent le feu au lieu qu'ils eussent esté obligez de l'éteindre s'il y eut esté mis par d'autres. Toutefois leur malice n'évita pas le châtiment qu'elle meritoit; car les Confederez touchés de ce dommage autant que s'il eut tourné à leur propre perte, répandirent la flamme dans tous les villages, & par toutes les campagnes d'alentour. Mais l'air de ces climats combattoit bien plus rudement pour ceux de l'Isle, que toutes les armes dont ils eussent pû se defendre contre les Hollandois; car il avoit engendré une quantité de maladies contagieuses, dont tout le camp des Confederez estoit assiégué. En quoy je ne croy pas que l'on puisse jamais les excuser de s'estre montrez jusques à ce point ignorans des effets de la nature: puis que la moindre connoissance de ses ordres les eut advertis d'eviter l'abbord de ces lieux, que les rayons du soleil frappent à plomb, & ce ciel pestilent, lequel à moins que de trouver des personnes nées en son climat, est insupportable au reste des hommes, & sur tout à ceux qui ayant pris leur naissance dans les contrées septentrionales, n'ont aucune sympathie avec ces autres là; où l'air n'estant pas mesme rafraîchy par les vents, n'engendre que des vapeurs corrompues. Les Portugais mesmes qui habitent ces contrées, ont toujours le teint excessivement pâle, & souffrent des acces de sievre continuel: ce qui fait bien voir que des personnes nées dans des climats beaucoup plus chauds, que ceux des Provinces Unies, ont bien de la peine à respirer l'air de ces nouveaux païs. Autrefois les juges Portugais y envoyoiént par force comme en un lieu d'exil ceux que les loix avoient condamnez à cette peine: aujourd'huy l'avarice y fait aller les autres volontairement, quoy qu'on ait reconnu par experience que de tous les hommes nais dans l'Europe, il ne s'est jamais veu qui ayent pû dans ce lieu parvenir jusqu'à la moitié de l'âge où la vie humaine arrive d'ordinaire. Mais sur tout les mariniers Hollandois affoiblis de leurs travaux precedens, ne pouvoient recevoir aucun remede qui ne fut aussi dangereux que leur mal; car ceux qui taschoient à jouir de quelque fraîcheur sur le soir, ne s'endormoiént jamais au clair de la lune, que le sommeil ne leur fut nuisible. D'ailleurs toutes les troupes se mon-

La ville de Pavoasa avec sa citadelle se rend à de la Douce.

Les habitans de l'Isle embrasés la ville.

Maladies contagieuses attriquées les Hollandois.

montroient trop immodérées dans l'usage du sucre, des noix d'Inde, & des autres drogues pareilles, qui causent des flux de ventre. Et même parce que quelques uns beuvoient des eaux du pays avec un peu trop d'avidité, on ne sçait pas bien si la première cause de leurs maladies ne proceda point de là, ou de ce qu'on avoit empoisonné les sources : parce que cette dernière conjecture ne s'éloigne pas fort de la malice des habitans ; & la première s'accorde avec le sens commun. Davantage, comme les femmes de ces pays-là sont tellement portées à l'amour, qu'elles recherchent elles-mêmes les hommes, il est constant que la perte de la plupart des Hollandois vint de la trop grande familiarité qu'ils eurent avec elles ; l'ordre de la nature n'ayant peu admettre ce commerce entre des corps dont le temperament estoit si divers. Ainsi de tous costez les Hollandois trouvant des occasions de devenir malades, chacun se rendoit en quelque sorte la propre cause de sa mort. Le Capitaine general de la flotte signala par la perte celle des siens, & parce que son corps estoit tellement gros & gras, que dans son propre pays il ne pouvoit presque souffrir de mouvement, il mourut en deux jours, plus-tost de langueur que de maladie ; son indisposition (ainsi que l'on crût) ayant pris naissance de ce que la graisse s'estoit fondue dans l'excessive chaleur du climat. Son trépas abbattit le courage de ses gens, & leur fit perdre le reste de leurs esperances : ils demanderent tous d'un commun accord qu'on les éloignast d'un pays si funeste, & quand on vint à deliberer sur la vengeance qui se devoit prendre, tous les soldats avoient qu'ils s'estoient desja assez mis en danger par les dommages qu'ils avoient causez à leur ennemy. Toutefois de peur qu'après leur depart le corps de leur chef ne demeurast exposé à la risée de ces barbares, on l'enterra dans une profonde fosse que les Hollandois couvrirent des ruines de toute la ville, dont ils emporterent l'artillerie, avec une assez bonne quantité de marchandises. Desja ils estoient en haute mer, & neantmoins en quittant ces lieux empoisonnez, ils n'en avoient pas quitté le poison ; car la flotte ne s'éloignoit que lentement ; & le mauvais air qu'ils avoient une fois pris, les accompagnoit toujours : joint même que la prison de leurs navires les tenant assez à l'étroit, l'odeur, & le voisinage des malades rendoit leurs maladies plus contagieuses qu'auparavant. Ainsi dans l'espace de quinze jours la mort leur osta plus de mille personnes : & pour comble d'infortune, leur voyage du Bresil ayant esté peu fructueux, ils ne songeoient plus qu'à prendre la route de leur pays, voyant que leurs troupes se diminueient de jour en jour par plus d'une sorte de mort. Car les uns mouraient presque sans estre malades ; & les autres au contraire estoient travaillez par des fièvres continuës, dont la violence estoit telle, que depuis qu'elles avoient une fois gagné le cerveau d'un malade, il se precipitoit luy même au milieu des flots. Lors qu'ils furent arrivez en des climats plus doux, & que leur esperance commençoit à renaître, leur première persécution n'estant pas encore entièrement apaisée, fut suivie d'une autre qui ne se montra pas moins rigoureuse. C'estoit un affoiblissement de genoux, & une enflure de gencives. Et ceux qui ont achevé de trop longues navigations, sont sujets à cette incommodité. Davantage il y en eut plusieurs qui moururent de ce que leurs nerfs auparavant relâchez par la chaleur, venant à se resserrer dans les mers septentrionales, où la saison de l'hiver rendoit le froid encore plus aspre, ce passage d'une extrémité en une autre se faisoit ressentir trop vivement. Veu même que l'hiver de cette année fut plus rude qu'il n'avoit esté de long-temps ;

1599.

Mort de l'Admiral de la Flotte.

Le poison de cette courée suivit les Hollandois en leur retour.

Ils ressentirent leur retour.

1599.

ainfi que le tefmoignerent par toute la Belgique les rivières, qui furent gelées jufques dans leurs emboucheures, & plusieurs habitans des Provinces Vnies, que la feule violence du froid fit mourir. Cette pauvre flotte fut auffi rourmentée par les tempeftes, qui fe rendoient d'autant plus rudes, que les vaiſſeaux manquoient d'un fuffifant nombre de mariniers, qui fuſſent capables de les conduire & de tédrefier leur route. De tous les Capitaines il n'en reſta que deux; & il ſe trouva des navires qui ne ramenerent pas plus de fix perſonnes ſaines, avec fort peu de malades; parce que la mort avoit ravy le reſte, qu'on avoit eſté contraint de jeter dans la mer, où l'on voyoit encore les corps de quelques uns agirez parmy les vagues. Vne partie des vaiſſeaux aborda en Angleterre, où les malades reſtablirent leurs forces, l'autre fut eſcartée en divers lieux: & ſelon que chaque navire ſe trouvoit raifonnablement poutveu de voiles, ou de matelots, les uns arriverent en Hollande un peu plus-toſt, les autres un peu plus tard; & tous vers la fin de l'hiver. Tel fut le malheur de la flotte des Confederez, qui ſe trouva par les dépenses qu'elles avoit cauſées, extremement dur pour le public, & ruineux pour pluſieurs familles particulieres.

*Ilz retournerent
en leur pays,
plusieurs
eſtans morts.*

D'un autre coſté le Roy d'Eſpagne apres avoir eſté informé des progrès, que la flotte Hollandoiſe avoit faite dans les Iſles Fortunées, y avoit auffi envoyé la ſienne, pour empeſcher que les Confederez ne ſ'eſtabliffent en ce pais; mais ayant ſçeu du depuis qu'ils l'avoient volontairement abandonné, il donna ordre à ſes chefs de conduire leur flotte à Tercere, & de demeurer en ce lieu pour ſervir d'eſcorte aux vaiſſeaux qui devoient bien-toſt partir de l'Amerique: toutefois lors que cette flotte eſtoit preſte d'aborder à Tercere, elle en fut repouſſée par la violence des vents, & non ſans dommage.

*La flotte de
Philippe re-
pouſſée de Ter-
cere par la violence
des vents.*

Ceux de Dunquerque exerçant leurs brigandages ſur nos mers, avec une audace qui s'augmentoit de jour en jour, exeiterent des plaintes & du murmure parmy le peuple des Provinces Vnies, dont les uns accuſoient l'incapacité des directeurs de la marine; les autres blâmant les Capitaines des vaiſſeaux d'eſtre pareſſeux, & de conſommer inutilement le fonds assigné pour nettoyer la mer; mais bien-toſt apres, cinq vaiſſeaux Dunquerqueois, ayant eſté pris, & les pirates, qui s'en ſervient, punis du dernier ſupplice, cette vengeance adoucit les plaintes des Confedetez. Cependant pluſieurs marchands Hollandois eſtant retournez ſauves des ports d'Eſpagne, & de l'Amerique, & s'eſtant garantis de la fureur ennemie, ſoit par leur vertu, ſoit par leur addreſſe, ſemoient de toutes parts la crainte & la haine du nom Eſpagnol: & comme il ſe trouvoit auffi pluſieurs vaiſſeaux Confederez retournez des Indes avec un plus grand gain qu'auparavant, la renommée de tous ces bons ſuccès les augmentant encore par le recit, fit naiſtre des eſperances qui conſolerent les Provinces Vnies de la perte qu'elles avoient faite du commerce d'Eſpagne.

*Frederic Spi-
nola amena
ſix galeres au
ſecours des
Eſpagnols
dans les Pais-
bas.*

Environ ce temps, Frederic Spinola amena pour l'Eſpagne un ſecours de ſix galeres, qui devoient eſtre employez contre la Republique Confederée, à la charge que toutes les depouilles qu'ils pourroient gagner, appartiendroient à leur chef; lequel ſortant d'une famille opulente & illuſtre parmy les Genoïs, taſchoit à l'egaler quelque jour en reputation de valeur à la maiſon des Doria du meſme pais, qui s'eſtoient rendus extremement puiffans par leurs beaux faits d'armes. Cette eſquadre de Spinola avoit deub faire partie d'une flotte deſtinée par les Eſpagnols contre les Provinces Vnies, qu'ils menaçoient furieufement, & ces menaces faiſoient peur

à Eli.

à Elisabeth même ; mais le besoin qu'ils eurent de leurs navires en d'autres endroits, fut cause que les vaisseaux de Spinola arrivèrent seuls ; après s'estre quelque peu arrestez au port de Brest sur le rivage de France , & avoir tous-jours jouy d'un temps fort propice. Les Hollandois furent advertis de la route de Spinola ; & pour le surprendre ils avoient envoyé des gens au guet dans le destroit du pas de Calais ; mais ses galeres tanzant la coste , & par ce moyen demeurant en seureté, la faveur des vents & de la fortune les amena heureusement jusqu'en Flandre. Toutefois ceux de Dunkerque ne voulurent pas les recevoir dans leur port ; c'est pourquoy ils entrèrent dans celui de l'Escluse avec six mille hommes : & ce fut de ce lieu qu'ils commencent à declarer la guerre aux rivages de Zelande. Il est vray que d'abbord la nouvelle forme de ces vaisseaux jusqu'icy inconnuë en ces pais-là , apporta beaucoup de prejudice aux habitans ; non seulement à cause de la dépense qu'ils furent obligez de faire pour fermer les passages , mais aussi parce que les moindres progrès de cette escadre en pouvoient la terreur si loin , que plusieurs Zelandois abandonnerent leur terre natale pour chercher d'autres demeures. Toutefois la suite du temps diminua un peu cet effroy ; car un jour quelques-uns de ces galeres ayant enfermé un navire de guerre Zelandois , quoy que l'escadre estrangere jouyist d'un temps calme , & particulièrement propre pour elle , & que davantage elle fust équipée d'un bon nombre de soldatesque tant des siens que des Flamens , pendant que le vaisseau Zelandois ne portoit que des mariniens au nombre de soixante pour le plus ; ce vaisseau neantmoins sçeut si bien , deux heures durant , se tourner de costé & d'autre ; & montra toujours tant de courage , qu'après avoir eu vingt des siens seulement ou tuez ou blesez , au lieu que les ennemis avoient perdu plus de deux cents cinquante des leurs , il les vid tourner contre eux-mêmes l'effroy qu'ils avoient tasché de luy donner. Vne autrefois ces vaisseaux de Spinola ayant attaqué quelques autres navires de guerre Confederez , qu'ils avoient pris par erreur pour des navires de marchands , virent apres un combat de six heures entieres une bonne partie de leurs gens tout percez de coups ; ce qui servit d'un spectacle bien agreable à ceux de Flellingue , cette rencontre s'estant faite à la veüe de leurs murailles.

Tandis que toutes ces choses se passoient, l'Archiduc Albert , apres avoir consommé son mariage en Espagne , & receu , en passant par l'Italie , une espèce benite du Pape , pour luy servir à combattre plus hardiment ses ennemis & ceux du siège Romain ; passa de là par les Alpes & par le Comté de Bourgogne , d'où estant enté avec son espouse Isabelle sur les frontieres de la principauté qu'on luy avoit donnée en mariage , il arriva enfin à Bruxelles vers le commencement de l'Autonne. A son arrivée il trouva le Cardinal André & le General Mendoza en mauvaise intelligence ; chacun des deux à l'envy taschant de s'attribuer la gloire de tous les bons succès de cette année , & de faire tomber sur son rival le blâme de tous les desotdres : mais le Cardinal fut renvoyé à ses fonctions spirituelles , & Mendoza demeura pres des Archiducs. Albert trouva aussi que l'Allemagne estoit extrêmement indignée , & que les soldats de l'armée Royale marchandoient pour se mutiner ; parce qu'ils n'estoient point payez de leurs soldes , & que même on n'avoit pas de quoy les payer. La Belgique Royale estant dans la dernière indigence , & les richesses de Philippe se trouvant épuisées tant par les dépenses de cette grande armée , employée contre les Confederez

1599.

elles entrèrent
dans l'Escluse
se ;

et causés
grande ter-
reur :

mais elles sont
rapidement
traînées par
les navires des
Hollandois.

L'Archiduc
Albert ayant
reçu une
bénédiction du
Pape, retourna
en la Belgique
avec Isabelle.

Il trouva tout
en confusion.

1599.

& contre les Alemans, que par celles de la flotte qu'il avoit équipée, & des garnisons, qu'il s'estoit veu contraint d'entretenir dans plusieurs places de l'Espagne & des isles prochaines. Cependant la garnison d'Anvers, se rendant redoutable de sa citadelle, forçoit les bourgeois de luy donner de l'argent; tandis que dans Hamont, qui est une petite ville du pais de Liege, & dans tous les autres lieux d'alentour, les troupes Espagnoles contraignoient aussi les paisans & les bourgeois de leur payer contribution, par la crainte du pillage & des incendies, qu'on avoit desja commencé à leur faire souffrir. Les soldats du fort S. André, par le moyen d'une treve qu'ils avoient secrètement faite avec le Comte Ernest de Nassau, qui commandoit sur la rive opposée à ce fort, avoient tourné toutes leurs menaces contre la ville de Bolduc & ses dépendances, leur demandant le payement de plusieurs années de leur solde.

*Les Belges
s'offensent des
habits &
mœurs de
l'Archiduc &
de son épouse.*

L'arrivée du Prince & de la Princesse, bien loin de remédier à ces desordres, en avoit apporté de nouveaux : car premierement la noblesse Beligique s'offensoit fort de ce que le mary & la femme estoient également Espagnols, soit dans leurs habits, soit dans leur mine, soit dans leurs mœurs, & que contre la coustume des Pais-bas ils se faisoient saluer à genoux. Davantage le luxe superbe & Royal, qu'ils faisoient éclatter dans leur cour, eust esté insupportable durant la paix mesme; & leurs dépenses sembloient s'augmenter à l'envy de la disette du peuple. Mais sur tout c'estoit une chose odieuse pour lors, puis qu'elle est des-agreable en tout temps, de voir que ces nouveaux Princes faisoient demander aux Estats de chaque province de nouveaux subides, allegant, pour rendre leur demande plus plausible, qu'il n'estoit pas raisonnable de voir des sujets fidelles supporter, pour le tesmoignage de leur foy & de leur respect envers leurs Princes, de moindres impôts que ceux qui estoient supportez par les rebelles, pour faire la guerre à leurs Souverains. Les cérémonies du nouvel advenement à la principauté n'avoient pas encore esté faites, que les Brabançons pressoient desja fortement leurs nouveaux maistres, de faire raser les citadelles des villes, d'en retirer les garnisons, & d'accomplir enfin toutes les autres promesses qu'Albert avoit faites : mais Isabelle protesta, que si ces choses avoient esté promises, elle n'en avoit jamais rien sçeu : & s'offensa mesme la premiere, de ce que par ces sortes de demandes, il sembloit qu'on cherchast des moyens de la pouvoir mépriser : les Walons demandoient aussi que l'on revoquast les edits, qui leur empeschoient de recevoir, par le commerce de la Hollande, beaucoup de choses dont ils avoient besoin. Mais enfin toutes ces demandes n'estoient que des paroles; & la nouvelle servitude imposée au peuple les fit bien-tost cesser. On acheva donc les solemnitez de l'establissement des deux espoux, qui furent receus pour Souverains des Pais-bas en qualité de Ducs & de Comtes. Mais lors que la Province du Brabant presta son serment de fidelité au devant des murailles de Louvain, suivant la coustume, il arriva que deux villages, qui n'estoient pas loin de là, furent brulez en présence du peuple par quelques cavaliers Hollandois, d'où l'on tira un mauvais augure pour cette nouvelle souveraineté, qui se commençoit ainsi parmy les pertes.

*Ils sont receus
en qualité de
Ducs & de
Comtes.*

*Fâcheux effet
des affaires
des Confédé-
rés.*

Si les Conféderez avoient trouvé quelques sujets de contentement dans les desordres du party ennemy, ils trouvoient aussi des sujets d'inquietude dans le fâcheux estat de leurs affaires. Car ils consideroient premierement que le commerce de l'Espagne leur estoit entierement ravy, non seulement

par

par les Edits de son Souverain, mais encore par la paix qu'il avoit faite avec la France. Ils voyoient aussi que la mauvaise intelligence, où ils estoient avec une partie des Provinces du Pais-bas, & la diminution des manufactures arrivée par la fuite des ouvriers, retranchoient une bonne partie des revenus de la Republique tant sur mer que sur terre : outre que les imposts levés cette année sur les Provinces, quoy que tres-grands, n'avoient pû suffire au payement de ses dépenses, qui avoient obligé ses citoyens à des emprunts, dont les interets egaleroient quelque jour le principal, & que les charges qu'ils avoient encore à souffrir, ne devoient pas estre moindres que les precedentes, veu que toutes les forces d'Espagne se tournoient desormais contre eux. Davantage Elisabeth qui avoit autrefois accoustumé de les assister, ne s'estoit pas contentée depuis peu de leur oster ses troupes auxiliaires, mais elle les avoit mesme obligez à luy fournir des vaisseaux contre les menaces d'Espagne : & bien-tost apres quand elle n'avoit plus eu lieu de craindre, ils avoient seulement eu d'elle des remerciemens, & rien davantage.

Cependant cette Reyne avoit envoyé en Irlande une tres-puissante armée sous la conduite du Comte d'Essex, avec ordre de presser les rebelles parmy les forêts, les marécages, & les autres derniers refuges de leur liberté : mais tous les efforts que fit le Comte dans cette guerre, soit en public, soit en privé, réussirent mal ; puis qu'enfin ce jeune Seigneur, qui avoit plus de courage que de prudence, & que les pratiques de ses envieux avoient engagé dans ce fâcheux employ, ayant reçu plusieurs pertes en diverses rencontres parmy des lieux qu'il ne connoissoit pas assez, fut contraint de faire une trêve avec Tiron ; en suite de quoy il retourna en Angleterre sans en avoir eu ordre. Or comme un peu avant son départ de la Cour, ayant eu avec la Reyne quelque contestation, où elle luy avoit donné un soufflet, il avoit résigné pour cet affront plus de ressentiment qu'un sujet n'en doit avoir, il trouva à son retour que les anciens soupçons d'Elisabeth contre luy s'estoient encore aigris, non seulement par les bruits que ses envieux avoient semé à son prejudice, mais aussi par les louanges que ses amis luy avoient données à contre-temps, de sorte qu'il fut incontinent attesté comme criminel, & mis en seure garde. Lors qu'on eut supplanté ce jeune Seigneur, qui ne cherchoit de la gloire qu'en la guerre, ceux qui conseilloyent la paix furent bien-tost écoutez d'Elisabeth : & l'on eut lieu de croire qu'elle la souhaitoit, quand on vid que les Anglois ne faisoient plus d'entreprises sur mer contre l'Espagnol, & que mesme il leur estoit defendu de piller les vaisseaux des autres nations, qui porteroient des marchandises en Espagne : toutefois la Reyne cacha son intention, dans la crainte qu'elle avoit pour lors de la flotte de Philippe. Il est vray qu'on luy avoit envoyé de Bruxelles un Ambassadeur, pour luy protester qu'elle n'avoit rien à craindre ; mais son esprit soupçonneux & incredule dans ces sortes d'occasions, adjoûtoit peu de foy à cette protestation. Ce qui n'empescha pas que bien-tost apres elle ne fût declarer publiquement aux Confederez, que la paix estoit necessaire à ses sujets, pour la conservation de leurs commerces ; & qu'elle mesme en avoit aussi besoin pour affermir son regne contre les injustes esperances de quelques-uns qui tendoient des pieges à sa vicillesse, Que neantmoins la Republique ne devoit pas perdre courage : mais qu'au contraire il falloit qu'elle continuast à detourner d'elle la domination des Espagnols & des François également, & à conserver sa liberté, ou pour le

Les affaires n'ayant réussi en Irlande sous la conduite du Comte d'Essex, il est emprisonné.

Elisabeth declare aux Confederez, que la paix est necessaire aux Anglois.

1599.

moins si les Confederez vouloient un maistre, qu'ils le prissent chez eux, & non pas chez les estrangers; afin d'avoir tousjours Elisabeth pour amie, qui pourroit aisement, lors qu'elle seroit en repos, leur offrir beaucoup de choses qu'elle estoit maintenant contraindre de leur demander. On peut aisement juger combien la plupart des Confederez s'affligerent, de voir ainsi chanceller la seule alliance qui leur restoit, depuis que celle des François leur avoit esté ravie: & pour accroistre leur inquietude, l'Empereur leur preparoit une nouvelle deputation, qui avoit ordre de les exhorter encore à la paix. Mais, par une courageuse resolution, avant que les Deputez fussent entrez en Hollande, les Estats leur escrivirent des lettres qui les advertissoient de ne se donner pas une peine superflue, & que la Republique ayant plusieurs fois assez suffisamment déduit les raisons, qui ne luy permettoient pas d'espérer une paix solide avec les Espagnols, elle n'avoit aucun sujet de quitter ses premiers sentimens; si l'on ne vouloit dire que les insolences depuis peu commises en Allemagne, le droit du commerce frauduleusement ravy aux Hollandois, & la puissance Espagnole mieux que jamais establie dans la Belgique, sous le vain titre d'une donation imaginaire faite aux Archiducs, devoient passer pour de nouveaux moyens de porter les Confederez à la paix.

Ils rejettent la deputation de la part de l'Empereur touchant la paix.

Ainsi l'on se garentit heureusement des discours mesmes de ces Deputez: & ce trait de prudence & de hardiesse proceda principalement de l'advis des Hollandois, qui consentirent aussi les premiers à doubler la taxe de leurs revenus, les autres Provinces apportant de grandes difficultez, ou pour le moins usant de plusieurs delais dans la mesme affaire. Ceux de Zelande sur tout ne vouloient point admettre de nouveaux tributs, faisant monter extremement haut les dépenses particulieres qu'ils avoient accoustumé de supporter: & les peuples d'outre le Rhin donnoient aussi de la peine; chacun considerant plustost la propre utilité de sa Province, que le commun avantage de toute l'union, ou pour le moins taschant à faire tomber les plus pesans fardeaux sur ses voisins. Quelques-uns mesme disoient hautement, que quand ils manqueroient d'assister la Republique, il y en auroit encore assez d'autres qui s'interesseroient pour elle: mais au contraire la Province de Hollande tesmoignoient, que si ses associées ne vouloient se refoudre tout de bon à pourvoir aux necessitez communes de l'Etat, elle abandonneroit pour l'advenir le soin de ses voisins, & ne travailleroit plus qu'à sa propre conservation, & à se maintenir seule dans la possession des avantages de la mer.

Les Hollandois doublent la taxe de leurs revenus; mais les autres Provinces y opposent des difficultés.

La Republique receut un peu de consolation de la part de quelques Princes Alemans, qui s'offrirent de l'assister chacun à leur tour, & de luy fournir ou de l'argent, ou des troupes. Mais le Prince Palatin principalement taschoit par ses discours, aussi bien que par son exemple, à réveiller les autres Princes de la Religion: il leur temettoit devant les yeux tous les excès qui avoient esté commis; premierement par le Duc d'Albe, & du depuis par Mendoza; & soutenoit que si la Republique Confedetée estoit une fois poussée à bout, ses voisins se trouveroient enveloppez dans sa ruine, au lieu que sa prosperité seroit avantageuse à la plupart; puisque les uns se pourroient servir de son secours pour conserver la Prusse; les autres pour défendre la possession de Cleves; & qu'enfin elle ayderoit à tous ensemble à se maintenir contre le Pape & ses partisans, dont la haine & les pratiques ne tendoient qu'à les opprimer. Toutefois les efforts du Palatin n'eurent

Les Princes Allemands offrent du secours.

pas

pas le succès qu'il souhaittoit, parce que premierement le Duc de Brunswick ayant tourné ses forces contre la capitale de son Duché, dont les habitans s'attribuoient une liberté qu'il ne pouvoit souffrir, les autres Princes ses voisins avoient n'estre pas assez forts pour se declarer contre l'Espagne. Environ ce temps il estoit arrivé que Sigismond, Roy de Pologne, prenant peu de soin de la Suede, dont la couronne luy appartenoit hereditairement, outre que l'ardente affection qu'il tesmoignoit pour la Religion Romaine, le rendoit suspect aux Suedois de vouloir introduire chez eux quelque nouveauté, ils avoient premierement pris les armes contre luy, & l'avoient en suite, par une Assemblée generale, déclaré indigne des droits du sceptre; tandis que Charles Duc de Sudermannie, son oncle, evitant toujours de prendre le tiltre de Roy, en exerçoit les fonctions. C'est pourquoy ce Duc rechercha volontairement l'alliance de la Republique Confederée. Mais les Estats differerent de s'unir avec luy, parce que maintenant il demandoit du secours au lieu d'en offrir; joint que ses esperances estoient encore incertaines, son Estat pauvre, & ses forces éloignées. Toutefois la Republique luy fit offre de son amitié, comme à un Prince qui avoit embrassé les interets de leur commune Religion: & luy fit aussi des excuses de ce que quelques navires Hollandois, sans aucun adveu public, s'estoient attachez au service de Sigismond.

*Le Roy de
Suede recher-
chant l'allian-
ce des Provin-
ces Unies, la
Republique luy
offre son am-
itié.*



HISTOIRES

DES TROUBLES

DV PAYS-BAS,

LIVRE NEVFIESME.

SOMMAIRE.

Louis de Nassau surprend Wachtendonck. Combat entre Breauté & la garnison de Grobbendonck. Le Prince Maurice, apres avoir pris le chasteau de Crovecoer, se rend maître du fort de S. André, dont la garnison prend party avec les Confederéz. Le Comte Guillaume pacifie les brouilleries de ceux de Groningue & de ceux de Frise. Les conférences pour la paix, qui se font à Boulogne sur mer entre l'Espagnol & l'Anglois, ne réussissent pas. Les Ambassadeurs de l'Empereur demandent que les États Confederéz reparent les dommages soufferts en quelques contrées d'Allemagne. Lettres des Confederéz aux États du party des Archiducs. Relation de l'entreprise de Flandre. Bataille de Nieuport ou de Flandre. Le Prince Maurice demeure victorieux. Mendoza est pris prisonnier. Le Prince Maurice, apres avoir tâché de prendre Nieuport & le fort d'Isabelle, retire son armée. L'Archiduc Albert assigne à Bruxelles une assemblée des États; & tâché par le moyen de leurs Deputez, envoyer à Berg, & sur le Zom, de parvenir à quelque traité de paix; mais cette entreprise demeure inutile. Les États du party d'Albert trouvent moyen de lever de nouveaux tributs. Ils s'offensent de quelques lettres du Roy d'Espagne. Les Dunkerquois ayent exercé quelques cruautés contre les pêcheurs des Confederéz, en son punis. Les Hollandais vont prendre des vaisseaux jusques sous les murailles d'Anvers. La guerre s'estant emmené entre la France & la Savoye, se termine bien-tost par la paix. Le Roy Henry épouse Marie de Medici.

1600.

*États de l'un
& l'autre Bel-
gique.*



Comme cette année, qui fut la dernière de son siècle, avoit produit d'abbord plusieurs evenemens signalez, elle sembloit aussi presager pour long-temps de grandes revolutions d'affaires. Les Belges qui reconnoissoient le commandement souverain, souffroient beaucoup de disette; leurs affaires estoient embarrassées plus que jamais, & leurs forces usées: mais le zele que le peuple avoit pour ses Princes, parce qu'ils estoient nouveaux venus, le respect qu'il leur portoit, parce qu'ils estoient presens, & même la grandeur des maux qui l'attaquoient, estoient cause que l'on s'attachoit de plus pres à faire agir les remedes. Quant aux Confederéz, il est vray que, quand leur liberté estoit encore recente, la grande puissance de leur nouveau chef, & le danger même dont ils se voyoient menacez, leur servoient d'un estroit lien pour unir puissamment leurs intentions aussi bien que leurs interets: mais du depuis, ayant vu prosperer leur Republique, ils s'estoient relaschez. Et quoy que maintenant ils se trouvasent dans des difficultez assez grandes, ils conservoient bien la même valeur, que leur ancienne discipline leur avoit inspirée contre leurs ennemis: mais ils ne retenoient ny la même concorde, ny la même moderation, qui avoient auparavant regné chez eux. Toutefois l'un & l'autre party faisoient pour cette heure de puissans efforts; parce que chacun vouloit couronner les travaux de trente années & davantage: & pour cet effet

les

les uns & les autres jouoient de leur reste ; comme s'ils eussent veu la victoire devant leurs yeux , presté à se ranger du costé des plus fermes & des plus constants. Dans le commencement de cette année , l'hiver s'estant montré si rude , que l'on pouvoit marcher sur la glace des rivières ainsi que sur terre , le dommage que cette conjoncture pouvoit apporter aux Conféderez , les épargna , par le moyen des séditions du party contraire , qu'ils sceurent tourner à leur profit. Car le Comte Louys de Nassau ayant secrettement pris sa marche avec quelques troupes d'infanterie & de cavalerie vers Wachtendonck , ses soldats surprirent la ville & s'en rendirent maîtres. Cette ville avoit autrefois esté prise apres deux mois de siege par le Comte de Mansfeld , tandis que le Duc de Parme arrestoit ailleurs les forces Confédérées : & maintenant la cavalerie , qui faisoit une partie de sa garnison , se trouvoit fortuitement absente , estant allée fourrager sur les frontieres du pais de Cologne ; de sorte qu'il n'estoit resté que quatre-vingts soldats dans la place pour la garder : outre que l'on n'avoit pas eu soin de casser la glace des fossés ; parce que la situation du lieu , qui se voyoit éloigné des ennemis , & couvert de tous costez par le moyen de plusieurs villes associées qui l'environnoient , avoit rendu les habitans plus asseurez que la guerre ne le permettoit : ce qui avoit esté cause qu'un petit nombre des soldats du Comte Louys , estant montez par dessus le rempart , avoient ouvert les portes à leurs compagnons avec fort peu de meurtre. Le Sieur de Gelen , qui estoit ensemble le Seigneur & le Gouverneur de la ville , s'estant retiré avec une poignée de gens dans la citadelle , pour attendre le secours qu'il avoit envoyé demander , tenoit rousjours bon , malgré les mousquetades & le canon de ceux qui l'avoient poursuivy : mais toute l'armée du Comte Louys estant arrivée devant la place , on ne chercha plus que des échelles pour monter par dessus les murailles. Toutefois ceux de la citadelle résistoient toujours , & entre eux une femme desjaagée fit une telle defense , qu'elle blessa & tua plusieurs de ceux qui taschoient de monter. Mais enfin les tenans furent obligez de ceder au nombre , & de rendre la place ; dont sans doute la prise estoit assez considerable , non seulement à cause des marécages qui l'enfermoient ; mais encore à cause du butin que les victorieux firent en ce lieu ; où plusieurs paisans s'estoient retirez avec tous leurs biens , pour éviter les maux de la guerre qui avoit embrasé tous les pais d'alentour. Peu de temps apres , la cavalerie Confédérée fit entrer dans la place toutes les munitions de bouche & de guerre , necessaires pour sa conservation.

Entre les François qui combattoient sous les enseignes des Conféderez , il y avoit un Gentilhomme , nommé de Breauté , fort d'une race fort considerable dans la Normandie : & comme la grande jeunesse où il estoit encore , luy inspiroit un peu trop de feu , il avoit appellé au combat vingt cavaliers de la garnison de Grobbendonck ; les principaux desquels estoient en assez mauvaise reputation , pour avoir autrefois vendu la ville de Gertrudenberg , & par consequent indignes de paroistre en lice contre un Gentilhomme de si noble extraction. Neantmoins les uns & les autres se rendirent en nombre egal dans la plaine de Fucht assez proche de Bolduc : ceux de Grobbendonck estant armez plus à l'avantage ; & Breauté se trouvant posté en un lieu plus comode. Dès le premier choc Breauté tua le chef des ennemis , qui se nommoit Abraham en son nom propre , & le Cuistre en son nom de guerre. Le combat fut si rude , les coups de pistolet & d'escopette estant deschargez de pres , qu'en peu d'heures la moytié des combat-

1600.

Louys de Nassau surprind Wachtendonck.

Combat entre le Sieur de Breauté, & les gens de Grobbendonck.

1600.

tans de chaque party perdirent la vie : mais la boutade des François s'estant refroidie pendant la longueur du combat, ils prirent tous la fuite, à la reserve de Breauté, lequel estant demeuré seul, apres avoir plusieurs fois changé de cheval, fut bien-tost reduit à combattre à pied; mais enfin, se voyant pressé par la multitude des ennemis, il se rendit : & les François ont assuré qu'en se rendant, il avoit obtenu la vie sauve pour condition; mais les Brabançons au contraire soutiennent que dès auparavant le combat, il avoit esté dit que les vaincus ne pourroient esperer autre chose que la mort. Quoy qu'il en soit, on l'avoir conduit prisonnier un assez long espace de chemin, lors que quelques-uns envoyez de la ville le tuerent de trente blessures; quoy qu'auparavant il les eust priez de souffrir pour le moins qu'il mourut armé, & comme doit mourir un homme de guerre. La lâcheté de cette action ne respondoit pas mal à l'infamie de ceux qui la commirent : mais apres tout, elle doit servir d'instruction aux Gentilshommes courageux, afin qu'ils ne se portent plus avec tant d'ardeur à ces sortes de combats, où la victoire ne peut apporter aucune utilité au public; & où la mort, pour ceux qui l'y rencontrent, ne peut, dans le sentiment des sages, meriter autre chose qu'une excuse.

Lâcheté commise par ceux qui tuèrent le fils du duc de Brabant.

Le Prince Maurice prend Crevecoeur, & tue cinq cents cavaliers ennemis.

Il assiége le fort de S. André.

Quoy que l'hiver durast encore, le Prince Maurice ne voulant pas perdre les occasions que la discorde des ennemis sembloit luy offrir, arriva avec une flotte impreveuë devant le chasteau de Crevecoeur, apres avoir fait courir le bruit que ses appareils avoient un autre dessein : & par un siege de trois jours il obligea cette place, située sur les rives de la Meuse & de la Dîse, à traiter de la reddition. La cavalerie que les ennemis avoient envoyée pour en renforcer la garnison, estant venuë trop tard, & les habitans de Bol-duc, suivant leur dehanche ordinaire, ne l'ayant pas voulu recevoir, elle fut defaite par les troupes du Prince qui en tuerent pres de cinq cents hommes. En suite de quoy ayant donné ordre que l'on achevast les fortifications du chasteau de Crevecoeur que Mendoza avoit commencées, il arriva devant le fort de S. André, dont la garnison, composée d'Alemans & de Walons, ayant chassé ses chefs, penchoit assez ouvertement vers la sedition : c'est pourquoy l'on avoit envoyé le Mestre de camp la Bourlotte dans ce fort, avec ordre d'en faire sortir adroitement les soldats, sous pretexte de les vouloir conduire à quelque entreprise nouvelle; mais ils avoient decouvert eet artifice & s'en estoient gardez. Neantmoins ils conservoient tous-jours la place en son premier estat, sous quelque esperance de pardon; & mesme comme un gage certain du payement de trois années de solde qui leur estoient deües. C'est pourquoy le Prince Maurice ayant essayé de traiter avec eux, ils rejeterent cette negociation avec d'autant plus d'opiniastreté, qu'ils voyoient que la somme qui leur estoit offerte pour loyer d'une trahison, estoit moindre que celle qu'ils pouvoient attendre en demeurant dans le devoir sans tacher leur foy ny leur renommée. Ils avoient du canon pour se defendre; & leurs seuls remparts pouvoient passer pour une citadelle, car ils estoient flanquez de cinq bastions, deux desquels s'avançoient sur la Meuse, deux autres sur le Vahal, & le cinquième vers Harvard. Ces bastions estoient enfermez d'un fossé bordé d'un perpetuel corridor, au delà duquel il y avoit encore un autre fossé, qui servoit à joindre les deux rivières l'une à l'autre. Enfin la force de cette place estoit telle, que l'Archiduc Albert s'estoit vanté plusieurs fois tant par ses discours que par ses lettres, de garder la clef des rivières de la Hollande, & d'estre maître d'une citadelle

delle qui tenoit en bride tous les habitans decettè Province. Tandis que le debordement des rivières rendoit la terre incapable de souffrir le travail des pionniers, les soldats du fort de S. André, invitez d'entendre à quelque composition, ne rendoient que de rudes réponses : & leur arrogance fut telle, que le Prince, qui tenoit un de leurs compagnons prisonnier, le leur ayant renvoyé gratuitement, afin qu'il taschast de les persuader, ils le tuèrent, pour tesmoigner par cette estrange action combien ils avoient la perfidie en horreur : & comme s'ils ne se fussent pas assez declarez par ce meurtre, ils renvoyerent le corps du mort dans le camp des Confederez. Cette nouveauté ayant fait resoudre le Prince à se servir de la force, il ne trouva point de meilleur expedient que de bloquer la place par des forts, capables en mesme temps d'en arrester la garnison, & de defendre le camp des assiegeans contre le secours qui pourroit venir de la part des Espagnols. Ayant donc renvoyé sa cavalerie, qui ne luy pouvoit estre qu'inutile parmy ces terres marécageuses, il posta une partie de ses troupes dans des navires & sur des ponts, une autre partie dans les plaines de Tiele & de Bommel, & dans les petites isles du Vahal : & pour le gros de son armée, il le dispersa sur la rive du Brabant, où il fit deborder la Meuse aptes en avoir rompu les digues, tant afin d'avoir un plus libre espace pour faire travailler aux ouvrages qu'il avoit designez, que pour empêcher les ennemis de venir par là. En suite il fit construire six forts en six endroits differens ; & les distances furent encore fortifiées par de moindres ouvrages, afin que toutes sortes d'avenues fussent fermées aux ennemis : & pour accroistre l'effroy des assiegez, il entreprit de se rendre maistre du chasteau de Batenbourg, lequel est situé sur le bord de la Meuse, & donne encore aujourd'huy des marques que le nom des anciens Bataves s'estendoit autrefois jusque sur les rivages de la Gaule : le Prince fit attaquer cette place avec une si rude batterie de canons, que les assiegez du fort de S. André en entendoient aisément le bruit. Davantage ceux-cy estoient souvent blesez par les mousquetades des assiegeans ; & apres avoir perdu un assez bon nombre de leurs compagnons, voyant que les coups dont ils taschoient de rendre la pareille aux assiegeans, n'estoient pas si certains que ceux de leur ennemy, ils furent contrainsts de se tenir cachez sous l'abry de leur rempart. Cependant ils souffroient beaucoup d'incommoditez, sur tout en ce qu'ils manquoient de bois pour leur chauffage, & de médicamens pour se traiter dans les maladies que l'humidité de la terre marécageuse causoit à plusieurs. Il est vray que la ville de Bolduc leur donnoit quelque esperance de secours, par le signal des feux qu'elle allumoit assez souvent : & elle tascha aussi de faire passer quelques navires jusqu'à eux ; mais cet effort ne réussit pas. L'armée mesme des Espagnols s'avança sous la conduite de Velasco, avec force menaces ; mais elle ne pût aller jusqu'aux assiegez ; l'inondation des campagnes & les forts des assiegeans luy fermant le passage. Le Printemps estoit fort avancé : & comme il y avoit desja long-temps que la neige des montagnes s'estoit fondue, les rivières s'estoient remises en leur premier estat. Ce qui donna lieu aux assiegeans d'employer leurs pionniers, que l'on faisoit travailler principalement la nuit & durant le decours de la lune ; & leurs travaux s'estoient desja avancez jusqu'au corridor, qui enfermoit la place de la maniere que nous avons deduite cy-devant : mais enfin les assiegez & le Prince Maurice tomberent d'accord, moyennant la somme de cent vingt-cinq mille livres qui leur fut payée, & qu'ils dividerent entre eux

*Les assiegez se
rendirent im-
prouvenant la
somme de cent
vingt-cinq
mille livres.*

1600.

par teste, comme une partie de la solde qui leur estoit due par les Espagnols ; les choses ayant esté conclues de la sorte par ce que le Prince estoit bien aisé d'acheter le temps, & que les assiegez consideroient qu'encore qu'ils ne fussent pas reduits à l'extremité, neantmoins il ne leur restoit aucune esperance de secours. Ce fut à ce prix que les Confederez se rendirent maîtres du fort de S. André, dont le bastiment pouvoit passer pour un des plus excellens ouvrages du siecle ; & pour sa situation elle estoit tout à fait propre à tenir la Hollande à couvert. Le canon & les autres munitions qui estoient dans la place, vinrent aussi en la possession du Prince Maurice, & davantage les troupes Confederées furent accreues du nombre de douze cens soldats qui prirent leur party ; & lesquels apres avoir achevé toutes les marques de réjoüissance accoustumées en de pareilles occasions, triompherent d'eux mesmes, & rendirent du depuis de signalez services à leur nouveau party ; fut tout lors qu'ils eurent passé de leur premiere licence dans l'usage de la discipline militaire : joint que les Espagnols les ayant ptofcrits bien-tost apres en qualité de traîtres, la haine de cette nation, & la crainte des chastimens, servirent à tendre leurs courages plus determinez contre leurs nouveaux ennemis. Que si les censeurs les plus severes n'approuverent pas entierement l'action de ces soldats, pour le moins ils la trouverent plus excusable que celle de la garnison de Gertrudenberg ; puis que ceux-cy se voyant frustrez du salaire qu'ils avoient metité par d'assez longs travaux, n'avoient pas laissé de souffrir encore un siege de deux mois ; au lieu que les soldats de Gertrudenberg, sans avoir aucun sujet de se plaindre, chercherent à s'enrichir en faisant banqueroute à leur foy & à leur reputation. Les Estats des Provinces Unies deffendirent, par une ordonnance expresse, qu'aucun n'eust à reprocher à ces nouvelles troupes leur changement de party ; parce qu'ils sçavoient assez que de pareilles teptoches, & quelquefois des offences encore plus legeres, causent des querelles capables de porter toute une armée dans le tumulte : estant mesme arrivé depuis peu que deux soldats, l'un Alemand & l'autre François, estant entrez en differrent pour le jeu des cartes, chacun interessâ ceux de sa nation dans sa disputes, en telle sorte que l'on en vint jusques aux blessures & aux meurtres de part & d'autre, la presence des chefs n'ayant pû qu'avec beaucoup de peine faire cesser le combat.

Environ ce temps l'obstination de la ville de Groningue durant tousjours, & ses envieux fomentent de plus en plus le juste ressentiment de tous les autres peuples Confederez, les Estats furent obligez à prendre une resolution assez rigoureuse, & dont l'exemple ne se rencontre pas souvent chez les nations libres. Car outre que la populace de cette cité estoit naturellement farouche, elle avoit rencontré des Magistrats, qui pour avoir souffert la peine du bannissement sous la domination Espagnole, en estoient devenus plus insolens, & se plaignoient hautement que la condition de leurs bourgeois, sous la puissance de la Republique, estoit bien plus difficile à supporter qu'elle n'avoit esté sous celle du Roy d'Espagne, qui leur avoit accordé beaucoup d'exemptions & d'autres droits par lesquels ils estoient preferez aux habitans des campagnes circonvoisines. Cette bourgeoisie se ressouvenant donc de tous ses anciens avantages, non seulement refusoit d'obeir à l'arrest des Estats, quoy qu'elle s'y fust soumise auparavant, comme en effet ce jugement avoit retranché plusieurs choses qu'elle avoit usurpées sous le nom d'anciens privileges ; mais davantage elle avoit laissé

*Rebellion des
habitans de
Groningue re-
primée par
ordre des
Estats.*

écouler

écouler pres de trois ans sans porter aucun tribut à l'épargne. C'est pourquoy les Estats considerant qu'ils introduiroient un mauvais exemple, s'ils permettoient eux mêmes qu'une seule ville osast impunement mépriser leurs ordonnances, & refuser le payement des subsides qu'elle estoit obligée de fournir pour le bien commun, on commanda au Comte Guillaume de Nassau de marcher avec de bonnes troupes de gens de guerre, pour aller remettre ces bourgeois dans leur devoir. Mais comme il estoit naturellement porté à la douceur, quoy que les ordres qu'il avoit receus fussent assez rigoureux, il les tempera par sa prudence, sans permettre à ses soldats de commettre aucun excès, & même sans punir la populace des discours insolens que la colere luy avoit fait tenir. Mais seulement apres avoir desarmé tous les habitans, de peur que le dépit ne les portast à renouveler leurs anciennes hostilités; ou que s'il leur donnoit une garnison trop puissante, cela ne diminuast d'ailleurs les forces de la Republique, il fit bastir une citadelle dans leur ville. Ce fut alors que leur audace se laissa domter, ils commencerent à supplier que leur cité, qui avoit toujours esté libre, ne portast point cette marque de servitude : ils remonterent que cette coustume de bastir des citadelles dans les villes, n'avoit esté introduitte que pour ceux qui vouloient regner par force sur les peuples : & que comme cette maniere d'agir estoit presque la seule chose que l'on reprochoit aujourd'huy aux Espagnols, les chefs de la Republique Confederée, qui imitoient la tyrannie au lieu de la vanger, estoient obligez de mettre bas les armes qu'ils avoient prises contre les citadelles, & de quitter le tiltre, qu'ils s'attribuoient à tort, de défenseurs de la liberté Belgique. Ces bourgeois demanderent aussi qu'on les deschargeast d'une partie de ce qu'ils devoient pour les tributs : mais le ressentiment de leur rebellion encor toute recente, & le souvenir de leurs anciennes seditions, fermoient la porte à toute sorte d'indulgence qu'on eust pu avoir pour eux. Toutefois le succès du procedé des Estats adoucit toute la haine qu'on eust pu concevoir contre la rigueur de leur autorité; car apres avoir fait venir à la Haye les auteurs du tumulte de Groningue, sans leur ordonner aucune autre peine, ils commirent l'exercice des magistratures à des esprits plus tranquilles, qui entretenirent la ville dans son devoir : de sorte que bien-tost apres on luy rendit son ancien droit de suffrage, & toutes choses pour l'avenir se terminerent par les voyes de l'équité.

Il s'eleva aussi dans la Frise plusieurs differens touchant les subsides imposés sur les troupeaux & sur les pasturages : parce que les habitans des villes poursuivant chaudement l'exaction de ces tributs, les campagnards s'y opposoient; & sur tout ceux qui habitent les pais d'Oostergo & de Westergo. Bien-tost apres, l'ambition de parvenir aux plus hautes charges de cette Province ayant secrettement fomenté la discorde de ses habitans, (comme il arrive d'ordinaire) les inimitiez éclatterent tout à coup jusqu'à tel point, qu'une partie du Conseil public estably à Leewarden s'estant volontairement transferée à Franeker, & l'autre partie estant demeurée dans son ancien siege, en sorte neantmoins que les uns & les autres se vouloient attribuer chacun à part l'autorité generale de tout le corps, cette partialité deschiroit étrangement la conduite des affaires publiques, & l'administration des finances. Le Comte Guillaume tascha de retinir cette division; & pour venir à bout de son dessein, parce que ceux de Franeker l'avoient commencée, il employa contre eux premierement son autorité, & puis enfin la force même : mais dans cette conjoncture

Differens touchant les subsides, imposés, en Frise.

1600.

il ne pût éviter que pour le rendre odieux, on ne luy donnast le blâme d'avoir affecté une souveraineté sur les loix & sur la justice. Enfin les autres Provinces s'estant rendues mediarrices pour l'accordement de ce différend, on choisit des arbitres qui le terminerent à l'amiable, & toutes choses furent remises en leur premier estat.

Parmy ces divers sujets de tristesse qui pressoient la Republique, elle en éprouva un nouveau, dans l'advis qu'on luy donna d'accordement qui se poursuivoit avec beaucoup de chaleur entre Elisabeth & l'Archiduc, que le Roy d'Espagne avoit chargé de cette negotiation. Les Ambassadeurs des deux Couronnes s'estoient desja rendus pour cet effet en la ville de Boulogne sur mer : & il est vray que de part & d'autre on avoit beaucoup de raisons de desirer la paix. Car Philippe de son costé redoutoit tousjours des tentatives pareilles à celles que les Anglois avoient cy-devant faites en Espagne & en Amerique : mais sur tout il se lassoit des continuelles dépenses qu'il estoit obligé de faire pour assurer sa navigation ; & se promettoit qu'en privant les Confederez du secours qu'ils tiroient d'Angleterre, il les porteroit facilement à quelque traité de paix. Pour les Anglois, ils s'allarmoient assez de voir l'Irlande disposée de plus en plus à la revolté ; tant par les avantages que Tiron avoit remportez, que par les nouvelles bulles du Pape : & Elisabeth ne trouvoit pas peu de dangers à combattre, quand elle consideroit qu'apres beaucoup d'exploits de guerre on avoit eu bien de la peine à titer les sorts d'Ultonie & de Mounster d'entre les mains des rebelles ; leur estant encote resté plusieurs azyles où ils se pouvoient fortifier. Neantmoins les Confederez apprirent au bout de trois mois, que les Deputez pour la paix n'avoient pû s'aboucher, les Anglois n'ayant pas voulu souffrir que les Espagnols les precedassent ny ceux-cy permettre que les autres allassent du pair avec eux. A la verité ils avoient taché de conferer ensemble par des messages ; mais cet expedient n'avoit encore rien avancé, parce que les Espagnols souhaittoient principalement une treve, qui estoit la chose que les Anglois craignoient le plus. Enfin ces Ambassadeurs se retirerent : & cette conference, n'estant plus traitée que par écrit, tiroit en longueur, lors que le deceds d'Elisabeth & le successeur de cette Reine mirent fin à la negotiation, ainsi que nous dirons en son lieu.

Pendant le Comte Herman de Mansfeld & Charles Nurfel vintrent trouver les Confederez de la part de l'Empereur, en qualité d'Ambassadeurs : & parce qu'un peu auparavant les Estats avoient ptevenu par leurs lettres toutes les remontrances qu'on leur eust pû faire touchant la paix, ceux-cy feignirent d'avoir eu ordre de traiter de toute autre chose. Et veritablement leurs discours sembloient plustost avoir dû rapport avec l'ancienne majesté de l'Empire, qu'avec les disgraces dont l'Alemagne avoit esté battue l'année precedente. Car ils sommoient les Estats de resluer aux Alemans les places qu'ils avoient occupées dans leur pais ; de reparer les dommages que leur soldatesque avoit fait souffrir à l'Alemagne ; & de ne s'excuser plus sur l'exemple des Espagnols ; car autrement (disoient ils) vous devez vous assurer que des fautes pareilles recevront une pareille punition. Nous ne vous presserons point (continuoient ils) d'entendre à la paix ; mais vous devez sçavoir que vous ne sçauriez rejeter les occasions des conferences, sans vous rendre extremement suspects. Apres tout, l'Alemagne n'est pas resoluë de souffrir plus long-temps les tributs que vous im-

Ambassadeurs d'Elisabeth Cy du Roy d'Espagne, s'estant assemblez à Boulogne pour le sujet de la paix, se retirèrent sans avancer l'affaire.

Ambassadeurs de la part de l'Empereur demandant aux Estats, qu'ils ayent à rendre les places qu'ils tenoient en Allemagne, Cy de reparer les dommages.

impo-

imposé sur le trafic sous un pretexte de guerre. Les Estats firent réponse que l'Espagnol, qui avoit le premier fait entrer ses armées dans ces pais paisibles, devoit estre jugé coupable de tous les dommages que l'Allemagne avoit receus ; & de ce que la Republique avoit esté obligée de se saisir des places qui luy pouvoient servir de defense. Que si l'on pardonnoit à l'Espagnol les fautes qu'il avoit commises de son propre mouvement, on ne devoit pas imputer à crime aux Confederez, ce qu'ils n'avoient fait que par nécessité. Pour ce qui concernoit la paix & l'Isle de Gravewart, les Estats firent les protestations qu'ils avoient tousjours faites auparavant : mais parce que les Espagnols avoient depuis peu rendu la ville de Rheze, les Confederez jugerent à propos de rendre aussi celle d'Emmeric, afin d'avoir lieu de reprochet à leur ennemy celle de Rhinberk qu'il tenoit encore. Il fut aussi parlé de plusieurs autres affaires de moindre consequence ; & mesme on proposa quelque treve : mais les Estats detournerent adroitement ce discours, parce que la conjoncture des affaires avoit fait prendre d'autres desseins à la Republique : & comme en mesme temps les Estats de la Belgique qui reconnoissoit la domination de l'Archiduc, eurent envoyé un trompette en Hollande, il y fut detenu quelques jours, de peur que par son moyen les grands preparatifs qui se faisoient pour la guerre, ne fussent découverts : & puis enfin on le renvoya avec des lettres, par lesquelles on convioit les Estats du party ennemy de delivrer leur patrie de la domination estrangere, avant que de songer à faire une paix domestique : & les Estats des Provinces Unies agissoient de cette sorte, parce que depuis le traité fait avec la garnison du fort de S. André, toutes les autres troupes de l'Archiduc témoignoit de vouloir imiter leurs compagnons. Ainsi donc les Confederez, taschant de tourner à leur avantage les seditions intestines de leur ennemy, aspireroient à des entreprises plus grandes que jamais : mais sur tout ils estoient resolu de porter la guerre dans le cœur de la Flandre ; tant pour accroistre chez leurs ennemis la disette, qui serroit de premier mobile aux tumultes de leur soldatesque, que pour ruiner les finances de l'Archiduc ; & porter les desordres de son party jusques dans la dernière rebellion. En effet il ne se pouvoit pas offrir aux Confederez un meilleur expedient que celui d'attaquer une Province qui obeissoit presque toute entiere aux ennemis ; & laquelle estoit naturellement riche, tant à cause du grand revenu de ses campagnes, que de la commodité de ses ports, qui rendoient d'ailleurs la navigation dangereuse pour les Confederez ; & les obligeoit à faire de continuelles dépenses pour entretenir la seureté de leurs commerces. Les Zelandois principalement souhaitoient que l'on fit cet effort ; & prioient les Estats qu'apres avoir desja pourveu à la seureté de la Hollande & des peuples d'ourre le Rhin, ils ne lassassent pas la Zelande seule exposée au voisinage de l'ennemy : veu que dans le mauvais estat où les affaires de l'Archiduc estoient presentement reduites, il estoit facile aux armes Confederées de delivrer Ostende, & de prendre Neuport, Dunquerque & l'Escluse, ces trois dernières places servant aux pirates d'une retraite perpetuelle : que quand mesme la Republique ne s'empareroit que d'une seule ville, qui fust tant soit peu considerable dans cette Province ennemie, tandis que l'Archiduc assembleroit ses forces ; & tascheroit d'appaier le mécontentement de sa soldatesque, on auroit pour le moins cet avantage d'orenavant de ne faire plus la guerre que sur les terres des ennemis. Et veritablement cette esperance n'eust pas esté

inutile

1600.
*Reponse des
Estats.*

*Lettres du
Confederer,
aux Estats du
party contrai-
re.*

*Racis de l'es-
pedition de
Flandre.*

1600.

inutile aux Confederez, si la faveur des vents eust secondé leur diligence ; mais ils leur furent tellement contraires, celui du Nort s'estant continuellement rendu le maître de la Mer, que les vaisseaux qui conduisoient leurs troupes & leur munitions, n'arriverent que fort lentement aupres de Zebourg, forteresse de l'Isle de Walcheren, où le rendez-vous general avoit esté assigné. L'armée des Confederez n'estoit composée que de cent & vingt-sept drapeaux d'infanterie, & de vingt-cinq cornettes de cavalerie pour le plus : mais ils avoient quatre-vingts navires équipés suffisamment d'artillerie, & de routes les autres choses nécessaires pour la guerre. Pendant cette difficulté de naviger, le Prince Maurice & les Deputés des Provinces, lesquels ayant esté les auteurs de cet armement, s'estoient aussi offerts d'accompagner le Prince dans tous les dangers pour seconder sa prudence par leurs conseils, employèrent un assez long espace de temps à résoudre entre eux, si l'on devoit attendre que les vents fussent plus commodes, ou s'avancer malgré les injures du temps, pour embrasser la première occasion qui s'offriroit, tandis que l'ennemy se trouveroit dépourvu de toutes choses ; mais enfin ce dernier advis prevalut. Il fut donc arrêté que l'on conduiroit par mer tout le bagage & toutes les munitions tant de guerre que de bouche, & que l'on passeroit la seule soldatesque au delà du Hout, qui fait la dernière partie de l'Escaut, afin que de là elle prist sa marche par terre vers Ostende. Cette place, qui est située sur le bord de la Mer, obeissoit aux Estats ; mais elle estoit comme bloquée par le moyen de sept forts que les ennemis avoient fait construire à l'entour contre les courses des soldats Confederez, qui avoient obligé une bonne partie de la Flandre de payer contribution : toutefois cette place n'estoit pas si bien enfermée, que la garnison ne fît encore assez souvent des ravages dans le pais ennemy. Pour faciliter l'abbord de la flotte Confederée, on envoya devant le Comte Ernest de Nassau avec une partie des navires ; & il devoit aussi se saisir de Philippine, qui est une forteresse bastie sur cette coste. Suivant cet ordre, apres qu'il eut obligé les soldats de cette place à capituler, & que fut la descente de la même coste il se fut aussi rendu maître d'Asenede, le Prince Maurice partagea toute son armée en trois corps d'infanterie, l'un desquels fut mis sous la conduite du Comte Georges de Solms ; & l'autre ayant esté mis entre les mains du Comte Ernest de Nassau avec une partie des navires, on donna au Colonel Vere, chef des troupes Angloises, le commandement du troisième corps. Le Prince separa aussi la cavalerie en sept escadrons ; dont il donna le principal commandement au Comte Louys de Nassau, retenant pour luy la direction generale de toutes choses, sans partager ses soins avec aucun autre chef.

Cependant les paysans de la Flandre effrayez par la reputation de cette nouvelle armée qui arrivoit dans leur Province, abandonnerent la plupart des bourgs apres les avoir ruinés : & ils avoient si bien perdu le souvenir de leur ancienne liberté, & de l'alliance qu'ils avoient eue autrefois avec les Provinces Unies, qu'ils dressoient de toutes parts des embûches aux soldats Confederez, & exerçoient toute sorte de cruauté contre ceux qui tomboient entre leurs mains. Ce qui excita une telle colere dans les esprits de toute la soldatesque, qu'elle poussa l'embrasement des villages & des metairies bien plus loin qu'il ne luy avoit esté commandé par les chefs. L'armée prit directement sa marche vers Bruges, par Ecloo, Maldegem, & Male, bourgs d'une reputation assez considerable. Les Estats Confede-

rez

rez avoient écrit aux habitants de Bruges & à ceux de Gand aussi, pour leur faire ressouvenir de l'union qu'ils avoient autrefois contractée d'un commun accord contre la domination estrangere; & pour les inviter (si leur servitude n'estoit point volontaire) à seconder, par le secours de leurs biens & de leurs propres personnes, une armée qui n'avoit point d'autre but que d'affranchir toute la Belgique du joug Espagnol: mais tant s'en faut que ces remontrances eussent quelque pouvoir sur des âmes endurcies dans la haine du party Confederé, qu'au contraire ceux de Bruges, qui jusqu'icy n'avoient jamais voulu recevoir de garnison, souffrirent que l'Archiduc leur en envoyast une; & l'armée des Confederez estant passée au delà de leur ville, ils l'attaquerent de loin, n'ayant osé l'attaquer de près; mais ils ne luy potterent pas beaucoup de dommage. De là le Prince Maurice estant allé à Iabeque, on luy vint dire que les gens de l'Archiduc avoient abandonné le chasteau d'Aldenbourg: & bien-tost apres, il apprit que la même chose estoit arrivée à Plassendale, Snakerque, & Bredenede: dans lesquelles places & dans toutes les autres, dont la situation luy sembla commode pour le passage, il laissa des garnisons, lesquelles neantmoins n'estoient capables que de faire teste à des forces mediocres, & d'observer les desseins des Espagnols pour l'en advertir, parce qu'il demeurait tousjours incertain des entreprises où ils se porteroient; n'y ayant aucun lieu de croire qu'un party plein de broüilleries & de seditions pût mettre sur pied une armée complete. Le Comte de Solms ayant esté envoyé devant avec le tiers de l'armée, eut ordre de conduire dans Ostende les Deputez des Estats, afin qu'ils pussent avec plus de seureté pourvoir aux moyens necessaires pour la continuation de la guerre: en suite de quoy il assiegea un fort que les soldats de l'Archiduc avoient nommé du nom de leur chef, & lequel n'estant éloigné d'Ostende que d'une heure de chemin, en tirant vers Nieuport, est situé parmy les dunes qui se rencontrent sur ce rivage. De là le Comte estant arrivé devant Nieuport même, il commença à preparer toutes les choses necessaires pour le siege de cette place: s'estant fait auparavant de tous les autres forts qui sont sur le port, lequel contient une assez longue estendue de pais, à cause que la ville est beaucoup éloignée de la mer. Bien-tost apres, le Prince Maurice arriva aussi devant la même ville, pour la tenir enfermée autant que la nature du lieu le pouvoit permettre: & dans toute cette marche les soldats du Prince, qui estoient en assez bon nombre, souffrirent une extreme necessité de breuvage, parce que l'ennemy avoit retiré toutes les bestes de voitures qu'ils eussent pû rencontrer, & qu'ainsi le vin ny la bierre ne pouvoient pas suivre aisément: joint que l'on avoit tant de peine à trouver de l'eau même, que quelques uns s'estimerent assez heureux d'en pouvoir recouvrer de toute trouble, qu'ils beuvoient avec beaucoup d'avidité: & cette disette fut encore prolongée par un accident arrivé aux vivandiers, lesquels perdirent vingt batteaux chargez de vivres, qui leur furent pris par les navires du Marquis Spinola. En quoy il y eut beaucoup de la faute des ces munitionnaires, parce que sous l'esperance de faire un plus grand gain que les autres, ils avoient voulu partir devant la flotte qu'on avoit destinée pour l'escorte des munitions. Toutefois dans cette prise la Republique ne recut pas une perte fort considerable; & les ennemis mêmes ne jouyrent pas long-temps de la gloire de leur conquête: car la flotte Confederée sous la conduite de Warmond, ayant attaqué les navires de Spinola, il s'éleva en même temps un vent si rude, que ces vais-

1600.

seaux, qui ne valoient rien pour le combat si la mer n'estoit tranquille, demeurèrent tout couverts de carnage par la perte de plusieurs de leurs gens : & ce fut dans cette defaite que par une aventure assez nouvelle un de leurs forçats, Turc de naissance, ayant vu sa chaîne brisée par un coup de canon sans que le boulet l'eust offensé, se jetta incontinent dans la mer, pour se pousser à la nage jusqu'à la flotte des Hollandois ; & cette heureuse temerité l'affranchit d'une perpetuelle misère.

*L'Archiduc
ayant appris
l'advenement
du Prince
dans la Flan-
dre, assemble
des troupes de
son costé.*

Tandis que ces choses se passoient, l'Archiduc ayant appris que les Confederez estoient entrez en Flandre, non pas avec de simples troupes de fourrageurs sorties à la haste pour chercher quelque butin, mais avec les principales forces de la Republique, conduittes & animées par la presence mesme du Capitaine General, & reconnoissant d'ailleurs que cette Province estoit la principale & comme le cœur de toutes celles de son party, sans s'arrester davantage aux autres esperances qu'il avoit conceuës auparavant, il assemble des troupes de tous costez, estant resolu de faire son dernier effort dans une guerre de telle consequence. Suivant cette resolution il n'oublia aucune diligence necessaire : car apres avoir r'appellé les regimens qu'il avoit envoyez dans la Gueldre, il en composa un corps d'armée qu'il fit venir promptement à Anvers, parce que la riviere de l'Escaut, qui separe la Flandre d'avec le Brabant, passe par cette ville, & en mesme temps il donna ordre que l'on appaisast les troupes Espagnoles, qui s'estoient un peu auparavant mutinées dans la ville de Hamont, d'où elles furent retirées & conduittes à Diest : de sorte que par le moyen des vivres qu'on leur fournit, & de l'esperance qu'on leur donna d'un prochain payement, on les vid peu à peu se remettre dans le devoir. Et il avoit esté necessaire à l'Archiduc d'en user ainsi ; car s'il n'eust joint ces troupes aux autres regimens qu'il avoit desja tout prests, il eust eu deux inconveniens à craindre, puis que d'un costé son armée ayant les Confederez en reste, se fust trouvé de beaucoup trop foible ; & que d'autre part ces mutins eussent pû tramer quelque nouvelle sedition. Enfin à force de promesses & de prieres, dans cette guerre où le danger leur estoit commun aussi bien qu'à tout le reste du party, on les fit refoudre, ainsi qu'il estoit desja arrivé plusieurs fois pendant les guerres precedentes, à defendre l'interest public, dans la crainte qu'ils eurent que l'ennemy ne leur ravist le fruit de leurs preterentions particulieres, qu'ils se reservoient tousjours. Mais il arriva tout au contraire, que les Italiens qui avoient esté mis dans Hamont à la place de ceux-cy, s'estant rendus successeurs de leur insolence & de leur sedition aussi bien que de leur poste, ne voulurent pas le quitter pour aller combattre, craignant qu'apres la bataille gagnée, la victoire ne leur fust infructueuse, ou que leur mort ne tournast au profit d'Albert & d'Isabelle. Selon l'opinion commune des Historiens, toutes les troupes que l'Archiduc avoit pû assembler, montoient à dix mil fantassins & seize cens chevaux, qui furent conduits avec toute la promptitude qu'on pouvoit exiger d'une si pesante armée, par l'Archiduc en personne, lequel dans une occasion si importante n'avoit pas voulu se fier entièrement de cette conduite aux soins ny à la fortune de ses capitaines. Sur tout il est constant, que quand ces troupes furent arrivées à Gand, l'Infante Isabelle, qui s'y estoit rendue sans aucune crainte des perils, conjura premierement tous ceux de son armée en general, de n'oublier pas leur devoir dans une occasion où il y avoit tant à craindre & tant à esperer : & que s'estant aussi adressée en particulier

ticulier aux soldats de Dieft, apres leur avoit tenu plusieurs discours accommodés au temps & aux affaires; elle s'advisa enfin, pour trouver plus de creance dans leurs esprits, de porter la main à ses pendans d'oreilles, & de protester hautement qu'elle engageroit de bon cœur tous les ornemens qui servoient sur elle à marquer le supreme degré de sa fortune, plutôt que de souffrir que les soldats qui se trouveroient avoir fait leur devoir, manquaient d'estre satisfaits, non seulement des montres qui leur seroient deues, mais aussi de la recompense que leur valeur auroit meritée.

Quelques uns des soldats que le Prince Maurice avoit laissés à la garde des forts prochains, le vinrent bien-tôt avertir que non seulement les ennemis s'avançoient contre les siens, mais qu'ils estoient même sur le point de les charger; & que l'effroy & la puissance d'une armée survenuë si à l'improviste, avoit tellement abbattu le courage des garnisons, qu'elles prenoient la fuite de tous costez. En effet celles de Plassendal & de Bredenede, estant en assez petit nombre, n'avoient pas seulement voulu voir leur ennemy: & parce qu'une partie de celle d'Aldembourg en estoit sortie pour aller à la picorée, le reste se trouvant trop foible, s'estoit rendu à composition. Les soldats qui estoient dans Snasketque avoient aussi traité à la vie sauve; mais l'impatience de verser le sang ennemy au mépris des droits de la guerre, & de la parole d'un Prince qui avoit luy même signé les articles de la capitulation, porta les Espagnols à les massacrer cruellement; & l'Archiduc rejetta la faute d'une action si noire sur les seditieux de son armée: soit qu'il voulust couvrir sa honte de ce pretexte, soit qu'en effet les mutins ayant reconnu que leur chef ne se fioit pas trop à eux, luy eussent voulu doñnet des assurances de leur fidelité par ce trait de perfidie.

Il estoit nuit lors que la renommée fit parvenir aux oreilles du Prince Maurice le bruit de tout ce qui s'estoit passé, dont elle imprima aussi l'effroy dans l'esprit des autres chefs, qui n'avoient pas si bien preveu que luy tous ces accidens: & certes je ne pense pas que ceux là se trompassent fort qui creurent, que depuis beaucoup d'années les affaires de la Republique ne s'estoient point veües en pareil danger; car en effet toutes ses forces, & son chef même bien plus considerable que son armée, se trouvoient ensemble en un lieu, où tous les environs tenoient pour le party contraire; & quand les Confederez eussent voulu se fortifier dans leur camp, il n'en estoit plus temps, l'ennemy se trouvant si proche: outre que quand ils eussent pu faire, cela eust esté inutile, puis qu'il eust esté facile de les affamer, parce qu'ils ne pouvoient plus esperer de convois d'Ostende, l'ennemy tenant tous les passages entre cette ville & eux: que s'ils eussent entrepris de se retirer en France, leur fuite n'eust pas esté moins difficile que honteuse. D'autre part comme tous leurs soldats se trouvoient dispersés alenrour de la ville assiégée, & postés en telle sorte que le port même les séparoit, s'ils eussent attendu l'ennemy qui devoit arriver dans peu de temps, il n'eussent pas eu si tost à soutenir l'effort d'un combat, qu'à souffrir la rigueur d'un carnage inevitable. Dans ces extremitez, le Prince apres avoir soigneusement pris l'advis des chefs & des Gouverneurs, ne trouva point d'autre remede, que d'envoyer dès devant le jour le Comte Ernest de Nassau avec dix-neuf compagnies d'infanterie, quatre de cavalerie & deux canons, afin que le Comte, en se saisissant le premier du pont de Lessinguen, fermast aux ennemis le seul passage qu'ils pouvoient trouver ouvert; ou que pour le moins il les amusast jusqu'à ce que le Prince eust eu assez de temps

1600.
*Isabelle, à
sortie de pri-
son, & de pro-
cesses, arreste
les soldats ju-
diciaires.*

*L'Adven-
nement de l'Ar-
chiduc espou-
sant les sol-
dats du Prince
Maurice.*

*Les soldats
de la garnison
de Snasket-
que font tuer
par les Espa-
gnols.*

*Grand dan-
ger de l'armée
des Confede-
rez.*

1600.

*Ernest envoya
pour fermer le
chemin à l'en-
nemy, perd
huit cents hom-
mes.*

pour mettre son armée en bataille; mais quelque diligence qu'Ernest eut pu faire, il trouva que les ennemis estoient desja passez. C'est pourquoy il ne songea plus qu'à prolonger le temps; & dans cette seule esperance ayant fait placer sur une eminence les deux pieces d'artillerie qu'il avoit avec luy, & s'estant posté assez proche du fort d'Albert, pour en faire un lieu de refuge, s'il arrivoit qu'il fust mis en fuite, il commença quelques attaques contre les Espagnols. D'abbord ceux-cy s'imaginèrent avoir sur les bras toute l'armée du Prince; mais lors qu'ils eurent reconnu le contraire, ils commencerent à ferrer leurs rangs: & comme ils avoient desja marché avec une merveilleuse ardeur pour le combat, ils la redoublerent par la comparaison de leurs forces avec celles qui les attaquoient. Cependant ny le Comte Ernest, ny les siens ne manquoient pas de courage; mais dans l'inegalité de leur nombre sans songer à vaincre, ils ne taschoient qu'à faire paroître une brave résistance. Aussi ne fut-ce pas sans avoir donné des marques d'une valeur signalée, qu'ils furent contraints premièrement de reculer, & puis enfin de prendre la fuite; mais dans cette occasion ils perdirent huit cens hommes, qui furent tuez, les uns en combattant, & les autres apres avoir esté pris prisonniers; la victoire s'estant montrée si cruelle, qu'elle ne pardonna a personne.

*Disposition de
l'armée du
Prince Mauri-
ce.*

Cette premiere defaite des Confederez (comme il arrive assez souvent) fauva le reste de leur armée: car tandis que les ennemis s'attachent au massacre des vaincus, le Prince Maurice trouva assez de temps pour faire passer premièrement la pluspart de sa cavalerie, & puis en suite tous les chariots de son bagage, sur cette partie du rivage qui regarde Ostende. Que si, pendant ce changement de poste, l'ennemy fut survenu, il n'y a point de doute qu'en chargeant les Confederez, il les eut presque tous defaits; mais la trop grande confiance des Espagnols les rendit negligens: & mesme, comme ils mesuroient le dernier succès d'une bataille sur les heureux commencemens qu'ils avoient éprouvez dans la premiere rencontre, ils furent si vains que d'envoyer des courriers de toutes parts, pour donner advis aux villes prochaines qu'une bonne partie de l'armée du Prince Maurice estoit desja defaite; & qu'on le tenoit assiégué luy mesme: de sorte que la pluspart des bourgeois qui receurent ces nouvelles, n'ayant pas manqué de rendre publiquement des actions de grace, & de donner toutes les autres marques d'alegresse qui ont accoustumé de suivre la victoire, ils rebutterent leur bonne fortune par ces réjouissances trop ptecipitées. Cependant le reste de la cavalerie du Prince Maurice, & une pattie de son infanterie vinrent joindre leurs compagnons par le moyen d'un gué que des barreaux leur avoient decouvert pres de la mer, & deux autres corps d'infanterie passerent aussi à la faveur d'un pont, que l'on avoit dressé assez proche de la ville en un endroit, où le port ne se trouvoit pas si large qu'ailleurs. A mesure que cette armée passoit, le Prince, qui avoit addroittement celé aux soldats la pette receuë dans le premier combat, disposa ses troupes en cette sorte: L'avantgarde que les Anglois & les Frisons composoient, fut mise sous la conduite du Colonel Vere, & partagée en deux bataillons, auxquels on joignit deux compagnies de gardes, l'une du Prince Maurice, & l'autre du Comte de Hohenlo, qui estoit absent; parce qu'on l'avoit laissé en Hollande, pour veiller à la conservation de cette Province. Les François composoient le corps de bataille, estant suivis tant par les Suisses que par les nouvelles compagnies du fort de S. André; & le Comte de Solms estoit le chef de ce second corps.

Enfin

Enfin l'arrièregarde comprenoit le regiment Hollandois de Gistelle avec les troupes Alemandes, qui se voyoient seules restées entieres, apres la défaite du Comte Ernest de Nassau, de toutes celles qu'on luy avoit données, & le Colonel Vchtembrouk commandoit ce troisième corps. La cavalerie estoit distribuée partie en teste de toutes les troupes, partie sur les flancs, & partie à la queue de l'armée. Le Prince ayant ainsi disposé ses gens, s'advisa, suivant un ancien trait de dextérité des plus grands Capitaines, de faire remonter en pleine mer ses navires qui estoient desja arrivez en assez bon nombre, leur ordonnant de faire voile vers Ostende, afin que par cette retraite le danger du combat prochain estant redoublé, ses gens perdissent toute esperance de le pouvoir éviter par la fuite: toutefois une partie de ces vaisseaux, qui s'estoit desja arrestée dans le port, ne pût obeir à cet ordre jusqu'à ce que le flux de la mer les eut détachés de la terre. Le Prince laissa aussi quelques compagnies de ses soldats devant Nieuport, pour empêcher que ceux de la place ne firent des sorties contre luy, tandis qu'il seroit aux mains contre les Espagnols.

Il ordonna à ses navires de faire voile.

Il n'estoit pas encore midy, lors que la cavalerie des ennemis, qui avoit d'assez loin devancé leur bataille, parut en vue des Confederez; mais apres quelques legeres salves, ayant esté chassée du rivage elle se retira sur les dunes pour y attendre son infanterie; laquelle cependant ayant aussi pris sa marche le long du rivage, ne s'avançoit que fort lentement, ce qui donna lieu à l'artillerie des deux partis de faire plusieurs descharges assez furieuses. Quelques uns des chefs du Prince Maurice furent d'avis, que l'on allast au devant de l'ennemy; & leur raison estoit, que ce seroit donner une nouvelle marque d'assurance, qui serviroit à augmenter l'alegresse des soldats; mais quelques autres plus prudens jugerent qu'il valloit mieux attendre les Espagnols, afin que la difficulté qu'ils trouvoient à marcher parmy des sables, refroidist d'autant leur premiere ardeur. Cette dernière opinion fut suivie: & bien-tost apres, comme l'armée des ennemis s'avançoit de plus en plus, le Prince ayant escarté leur cavalerie, qui luy en avoit jusqu'icy derobé la vue, se rendit maître de quelques dunes qu'il jugea luy estre avantageuses pour le combat; du haut desquelles il reconnut que l'ordre de l'Archiduc estoit tel: premierement, ses troupes (comme il se pratique d'ordinaire) estoient partagées en trois corps d'armée; & celui de bataille, estant double, occupoit tout le rivage. Ainsi cette armée contenoit quatre bataillons de piquiers, auxquels on avoit adjouté, en forme de pointes, ces sortes de soldats que nous appellons arquebusiers, ou mousquetaires, selon que leurs armes sont plus grandes ou plus petites. L'infanterie de Dieft avoit obtenu d'estre mise à l'avantgarde sous un seul drapeau, & sans aucuns capitaines particuliers; Mendoza luy servant comme de Colonel. Dans le corps de bataille le bataillon droit, tout composé d'Espagnols, suivoit les ordres de Montreal & de Villiar, & le gauche, my-party d'Espagnols & d'Italiens, estoit commandé par Sapena & par Davila. L'Archiduc, qui voulut estre de la partie, ayant choisy sa place entre ces deux bataillons, estoit environné d'une puissante troupe de cavaliers, qui faisoient ordinairement l'office de ses gardes du corps. L'arrièregarde comprenoit tous les Belges du party Espagnol, conduits par le Comte de Buquoy, & par le Mestre de camp la Bourlotre, & soutenus par les Yrlandois sous la conduite du Colonel Bastoc. Quant à la cavalerie, elle estoit commandée par Pierre Galene, à cause de l'indisposition de Landriani; excepté que les cavaliers de Dieft n'avoient point d'au-

Ordre de l'armée ennemie.

1600.

ttres commandans, que leurs chefs ordinaires, auxquels ils n'obeïssioient que par forme, pour s'accommoder à la presente necessité : & comme toute cette cavalerie n'estoit distinguée que par les diverses armes qu'elle portoit, soit sous le nom de carabins, chevaux legers, ou lanciers, on les avoit divisez en plusieurs esquadrons, selon cette difference. Sur la fin du jour lors que les deux armées furent proches l'une de l'autre, les plus judicieux d'entre les Espagnols commencerent à tenir un Conseil de guerre, & à peser avec un peu plus de soin le fort des armes, & le danger qui leur estoit commun avec leur ennemy. Car en effet, si un peu auparavant l'on avoit creu que les Confederes se preparent à s'entrer dans leurs vaisseaux, & qu'ainsi leur fuite les exposeroit sans resistance aux coups de leur ennemy, on voyoit maintenant le contraire : & il estoit facile de juger qu'une armée disposée avec tant d'ordre, & si ardente pour en venir aux mains, estoit capable de rendre sa defeatte mesme dommageable aux victorieux. De sorte qu'il falloit prendre garde à n'accroistre pas le courage d'un ennemy desja pressé par tant de dangers, que celui d'une bataille estoit le moindre qu'il eut à redouter. Par ces raisons, les uns soutenoient qu'il estoit plus à propos d'assiéger les troupes Confederées, puis que toutes les places des environs estant attachées au party de l'Archiduc, il ne falloit pas craindre qu'aucune favorisast ses ennemis, & que cependant les troupes du party royal prendroient un peu de repos apres les longues fatigues qu'elles avoient souffertes, tant à cause de la longue traite du chemin, que du combat qu'elles avoient desja livré. Les autres vouloient qu'avant toutes choses on essayast de reprendre le chasteau nommé le fort d'Albert, dont nous avons desja parlé ; mais l'esperance des soldats s'estoit tellement enflée depuis leur premier succès, qu'ils croyoient que toutes ces deliberations tendoient plus-tost à leur ravir une proye certaine d'entre les mains, qu'à les exempter des perils d'une bataille, faisant sonner d'une commune voix cet ancien proverbe Espagnol, que plus il se presente de Mautes dans le combat, plus la victoire est glorieuse à leurs ennemis. Davantage, les choses estoient reduites en un tel estat, que les Espagnols n'eussent pû se retirer sans combattre, si leur ennemy ne l'eut bien voulu ; joint que parmi les Capitaines mesmes, aussi-bien que parmi les soldats, il s'en trouvoit plusieurs qui estoient d'avis qu'il falloit promptement se servir d'une occasion, où toute leur armée faisoit paroistre tant de resolution, & de zele. Enfin tous les chefs en general, sans plus s'arrester à ces diverses circonspectons, dont ils avoient usé plus-tost pour la forme, que pour aucun dessein d'en profiter, ne songerent plus qu'à inciter leurs soldats à bien combattre ; & quoy qu'ils les vissent desja assez resolu d'eux mesmes, neantmoins, pour les enflammer de plus en plus, ils commencerent à leur représenter, que l'heure estoit venue d'achever une victoire qu'ils avoient si bien commencée, d'augmenter les depouilles qu'ils avoient desja conquises, & de terracer non pas une nouvelle armée, mais les restes de celle qu'ils avoient desja defeatte. Que les soldats des Confederes n'estoient pas accoustumés à paroistre en champ de bataille, & que toute cette race, dont la rebellion s'estoit jusqu'icy monstrée si opiniastre contre le Prince & contre Dieu mesme, n'ayant jamais subsisté qu'à la faveur de ses azyles, s'estoit mise en fuite toutes les fois qu'on avoit voulu en venir aux mains ; & que pour aujourd'huy s'ils montroient quelque dessein de faire teste, ce n'estoit que parce qu'ils ne pouvoient plus fuir. Qu'en effet ils n'avoient plus ny leurs fossés ny leurs remparts, ny toutes ces autres sortes de fortifications qui ser-

voient

Les chefs Espagnols exhortent les soldats à combattre vaillamment.

voient ordinairement d'appuy à leur lâcheté, & qu'on les voyoit éloigner de toutes leurs retraites, en un temps & en un lieu, où ils n'avoient point d'autre défense que celle des armées, dont ils n'avoient jamais osé se servir avant ce jour, par ce que dans le fond de leur ame ils connoissoient assez leur peu de valeur. Qu'au contraire les soldats d'Albert tenoient en leurs vaillantes mains toute sa fortune, & qu'en ce jour s'ils vouloient les employer à vaincre leurs ennemis, ils rendroient à leur Prince sa Principauté si assurée, que désormais il n'auroit plus de guerre à faire, cette bataille étant la première & la dernière qu'ils avoient à livrer. Que si les troupes de Turnhout avoient cy-devant été défaites, elles le meritoient; puis qu'elles avoient mieux aimé fuir, que d'attendre leur ennemy. Aussi n'avoient elles pas leur Prince présent; & même comme il n'y avoit point eu de combat soutenu dans cette rencontre, on pouvoit dire qu'il n'y avoit point eu d'armée pour le Roy. Mais qu'icy il n'en alloit pas de la sorte; veu que chacun avoit pour témoin de sa valeur le même Prince pour lequel ils alloient combattre. A cela ils joignoient le récit des grandes victoires qu'Albert avoit remportées, soit à Calais, Hulst, ou Amiens; & par son exemple, ils invitoient tous les siens à montrer de la valeur, de la constance, & de la dextérité. C'étoit ainsi que les chefs parloient au commun de leurs gens, selon qu'ils rencontroient les uns ou les autres; mais quand ils abordèrent les Espagnols, ils adjoustoient encore beaucoup de considérations à ces premières: ils leur rapportoient plusieurs exemples tant anciens que modernes des grands hommes de leur nation; & leur vantoient hautement la gloire de leurs ayeux, qui non contents d'avoir par leurs victoires joint à la Couronne d'Espagne une si bonne partie des autres régions de l'Europe; mais qu'ils avoient encore, par de nouveaux effets de valeur, acquis la possession d'un grand nombre de pays auparavant inconnus, & porté leur domination jusques chez les peuples de l'autre hémisphère, afin que la grandeur de leur État n'eût point de bornes. Ils leur représentoient ce Monarque, que tant de terres éloignées reconnoissent pour maître, tel que s'il eût été présent dans leur armée, pour les conjurer luy même, comme on les conjuroit en son nom, de ne permettre pas que sa sœur & son cousin passassent le reste de leurs jours dans l'indigence & dans l'infamie. Enfin ils les exhortoient de marcher au combat avec toute sorte d'alegresse & d'esperance; & de faire connoître à tout le monde, que si cette guerre, déclarée contre une simple République, avoit duré si long-temps, cela ne procedoit pas de ce qu'ils eussent manqué de valeur, mais plus-tost de ce qu'ils avoient manqué d'ennemis, qui les eussent osé attendre en bataille. Ces considérations & autres pareilles furent si puissantes dans toute l'armée, que plusieurs firent vœu de ne sauver la vie à pas un des ennemis; à l'exception du Prince Maurice, & de son frere, qu'on jugea dignes d'estre réservés pour la magnificence du triomphe. Mais d'autre part les Capitaines du Prince Maurice ne manquèrent pas aussi d'exciter puissamment leurs soldats, par diverses harangues accommodées au génie de ceux à qui l'on avoit à parler. Ainsi l'on représentoit aux Anglois l'union d'intérêts, & de Religion qu'ils avoient avec les peuples Confédérés, & l'égalité du danger qui menaçoit les uns & les autres. On animoit les François par la haine particulière & naturelle qu'ils avoient nourrie de tout temps contre les Espagnols, & par le souvenir de leurs dernières guerres. A l'égard des Suisses & des Alemans, on faisoit sonner devant eux la réputation de leur valeur ordinaire; & par la louange de

Les Confédérés, sous le même.

1600.

*Exhortations
du Prince à
ses freres. &
aux autres.*

leurs beaux faits, on les exhortoit à laisser en partage à leurs descendans la gloire qu'ils tenoient de leurs ancestres. Les soldats du fort de S. André estoient pareillement conviez à faire leur devoir; tant pour donner à leurs nouveaux associez des marques de leur fidelité, que pour se vanger de l'af-front qu'ils avoient receu de l'Espagnol; lequel en les traittant de desert-teurs, les avoit jugez indignes de jouir des droits de la guerre. Le Prince mesme, dans cette occasion ne se teut pas non plus que les autres; & voyant que son frere se rendoit assidu aupres de luy; sans qu'aucune priere eut pû faire resoudre ce jeune Prince à se retirer en seureté parmy la flotte: quand je considere (luy dit il) mon tres-cher frere, combien le succès de cette journée est incertain, j'ay beaucoup de regret & de pitié tout ensemble, de voir que par je ne sçay quel desin, vous voyez engagé avec moy dans ce danger, qui est si grand, que la Republique, dont nous taschons par nos ar-mes de defendre les interets, void en un seul lieu toutes ses esperances cou-rir fortune. Mais enfin, puis que toutes choses se trouvent reduites à ce point, qu'il ne nous seroit pas même permis de fuir, & que tous les soldats de cette armée tournant les yeux vers nous, attendent de nostre vertu les exemples qu'ils doivent imiter, il nous faut entret au combat avec une telle resolution, qu'en esperant de vaincre, nous ne refusions pas de mourir. Ces sortes de sentimens seront dignes de vous & de moy; & de l'illustre sang de Nassau, dont vous voyez bien que cette conjoncture vous demande des mar-ques. Il est vray que vous m'en avez desja donné assez de fois; mais don-nez en aussi à vostre patrie, comme vous avez desja commencé, ayant mieux aimé ce jourd'huy vous fier à sa fortune & à vostre courage, qu'à toutes les seuretez que nostre flotte sembloit vous offrir. En suite de ce discours le Prince tournant son cheval vers les soldats les plus proches de luy; & apres estre entré parmy leurs rangs & parmy leurs files, leur donnant ce nom de mes enfans, pour leur tesmoigner plus de tendresse, il leur assura que le Sou-verain auteur de l'Univers, dont la majesté si redoutable avoit tant de fois esté méprisée par les divers parjures des Espagnols, estoit maintenant prest de la vanger: & que comme c'estoit luy principalement qui avoit poussé les Confedetez à entreprendre cette guerre, il avoit le même ennemy qu'eux à combattre & à terracer; & les mêmes droits, les mêmes loix, & la même Religion à defendre. Que tout ce qu'il y avoit eu autrefois de sol-dats d'experience dans le party de l'Archiduc, estoit aujourd'huy dans l'ar-mée de la Republique; & qu'il ne restoit plus parmy les troupes Espagno-les, que des gens sans courage, sans connoissance, & tellement des-unis en-tre eux, qu'ils n'estoient pas moins portez de haine & de jalousie les uns contre les autres, que contre leurs propres ennemis; chacun craignant reci-proquement que son compagnon ne luy dérobast le fruit de sa victoire. Qu'ils n'apportoient rien en la bataille qu'une fougue temeraire, qui s'éva-noüiroit en un instant, lors que la premiere chaleur du combat seroit refroi-die: que c'estoit un peuple sans resolution dans les occasions douteuses, ti-mide dans les malheurs, & tellement insolent dans la prosperité, qu'il ne gardoit ny fidelité ny justice. Qu'au teste quand les soldats de la Republi-que, s'agissant de combattre avec valeur, n'y eussent pas esté portez par l'esperance de se pouvoir aujourd'huy vanger d'un ennemy qui les avoit trompez rant de fois, la seule force de la nécessité les obligeoit assez à bien faire, puis qu'ils se voyoient enfermez, d'un costé par l'Océan, qui ne faisoit grace à personne; & de l'autre, par un ennemy également cruel & perfide:

de

de forte que dans cette conjoncture, il falloit vaincre ou mourir. Quand le Prince se rencontroit parmy les troupes Hollandoises ou Frisonnes, il leur remettoit devant les yeux, outre les choses cy-dessus, une image de leur République, & les conjuroit de se souvenir du sang que son pere & ses oncles avoient versé, pour l'établir; & de tant d'illustres victoires que luy mesme avoit remportées, pour l'accroistre. Il leur remontroit, que si la domination Espagnole leur avoit tousjours paru superbe & cruelle, ce joug, s'ils estoient une fois vaincus, seroit bien plus insupportable pour eux qu'il n'avoit esté lors que leurs forces se trouvoient encore en leur entier: que le combat prochain n'avoit pas simplement pour but la gloire de leur chef, ou la leur propre, (quoy qu'apres tout les hommes genereux soient obligez de maintenir leur reputation) mais qu'il buttoit à defendre leurs vies; & ce qui doit estre encore plus cher que la vie, leur liberté: qu'il s'agissoit du salut de leurs peres, de leurs femmes, de leurs enfans, de leur patrie; & que pour parvenir à la conservation de toutes ces choses, il falloit s'ouvrir un chemin par les armes. Apres avoir parlé de la sorte à ses gens, tantost deçà tantost de là, il se resolut de commencer la bataille le premier, sans se laisser prevenir par les ennemis: & donna ordre que de six canons qu'il avoit en tout, l'on en traînaît deux sur quelques eminences voisines; ce que les mariniers, qui sont gens accoustumés à ces sortes de corvées, executerent avec beaucoup de promptitude & de force, en soulevant eux mesmes ces lourdes machines avec des clayes & des grilles, lors que la roideur de la pente, ou la mollesse du sable les empêchoit de rouler.

*Comment-
ment de la ba-
taille.*

Les ennemis ne manquerent pas aussi d'apprester leur artillerie au nombre de huit pieces, mais leur batterie ne fut dressée que sur le bord de la mer: & lors que de part & d'autre cette foudre eut commencée à éclatter, les rivages & l'Océan mesme retentirent d'un bruit épouvantable, & les bataillons furent remplis d'un carnage horrible; car les boulets ne voloient presque jamais en vain. Toutefois les soldats Confederez ne receurent pas tant de dommage que leur ennemy; parce que son canon ne tiroit que d'un lieu plat, où l'on n'avoit pas eu soin de l'ébranconner suffisamment; joint que la flotte Hollandoise deschargeoit de l'Océan force mousquetades contre les Espagnols: ce que voyant leurs chefs, & considerant d'ailleurs qu'ils n'avoient pas assez de place pour prendre leurs distances, parce que le flux de la mer s'estoit accru suivant la coustume, ils resolurent de s'estendre un peu: & comme entre le rivage & la campagne il se trouve de certains tertres (appelez dunes) qui tiennent un espace de terre assez long & assez inegal; selon que les vents y poussent & amassent les sables chassés par la mer; ce fut là que l'on transféra le combat, qui se montra extrêmement rude, & dont l'avantage fut long-temps incertain, penchant tantost d'un costé tantost d'un autre, selon que la disposition des lieux favorisoit les combattans; & apres que les chefs de chaque party eurent pris pour leurs armées autant d'estendue qu'ils en pouvoient prendre, l'infanterie se rangea sur les dunes, tandis que la cavalerie occupoit la plaine voisine, qui s'avance vers le milieu du pais. Mais l'Archiduc, dans le dessein d'élargir de plus en plus ses distances, ayant fait marcher quelques pas son corps de bataille, commanda à ceux qui composoient le front, de se jeter vers le flanc droit; & à ceux qui composoient la queue, de prendre le gauche: & il en usoit de la sorte, parce que comme il se fioit sur tout à la valeur des Espagnols, & apres eux à celle des Italiens, il ne croyoit pas que son double bataillon sur-

1600.

mé de ces deux nations pût trouver une longue résistance. Mais le Prince Maurice leur opposa du costé du rivage les soldats du Colonel Vere, & du costé de la plaine les troupes Françoises, tandis que le reste de ses gens marchoit aptes, pour servir de renfort aux uns & aux autres. Desja l'ennemy avoit fait avancer les mousquetaires de son double bataillon, lors que le Prince fit aussi marcher les siens divisez en quatre pelotons, trois desquels allerent attaquer le flanc gauche des ennemis; parce que Vere avec l'élite de ses gens avoit entrepris le flanc droit, apres avoir promis hautement au Prince Maurice, que mort ou vif il se feroit louer de luy. En quoy la promesse de ce Colonel ne fut pas trompeuse; car s'estant mis à la teste de ses gens, il repoussa premierement les mousquetaires ennemis, en fuite de quoy il se mesla parmy le bataillon des piquiers, où apres avoir receu deux blessures, & perdu son cheval, il s'en fit donner un autre, & tint tousjours teste avec sa troupe sans la vouloir retirer du combat, jusques à ce que son frere le Colonel Horace, amenant des soldats tout frais, fut venu le relever, & combattre à sa place. En mesme temps la cavalerie des Espagnols, qui s'estoit resoluë dès l'entrée du combat de faite aïsse à l'infanterie, chargea rudement le flanc des Confederez, & fit un tel massacre, que le courage des troupes d'Albert s'en accreut de beaucoup, celuy des troupes Confederées se relaschant à proportion. Ce qui ayant donné lieu à ces premieres de presser celles-cy de plus en plus, une soudaine fuite causée par une terreur comme panique, dégarnit leur flanc d'une bonne partie de ses soldats, dont quelques uns firent paroistre dans leur déroute un étourdissement si aveugle, qu'ils cherchoient parmy les vagues de la mer une mort honteuse & indubitable, pour se garantir des armes de leurs ennemis; mais malgré leur lascheté, la fermeté de leurs compagnons & la vigilance du Prince Maurice, remirent bien-tost toutes choses en bon estat: car fut le point que ceux-cy n'en pouvoient plus, les soldats François, sous la conduite des sieurs d'Ommerville & de Saulx, les vinrent secourir, ayant pour cet effet esté partagez en deux bataillons, par les soins du Comte de Solms. Ainsi ces nouveaux venus, s'estant courageusement mezlez la pique en main, éprouverent d'abbord toute sorte d'heureux succès, leur valeur n'estant pas peu favorisée par les mousquetaires du party, qui lançoient d'enhaut force bales sur les piquiers Espagnols, se trouvant postez en un lieu beaucoup plus élevé que le leur. Mais en fuite le bataillon des Walons & des Yrlandois, qui n'avoit point encore combattu, s'estant avancé furieusement contre les François, le Comte de Solms convia les Suisses & les soldats du fort S. André d'aller faire teste à ce nouvel ennemy; & voyant qu'ils s'estoient mezlez avec toute sorte de valeur, il leur envoya encoré de renfort le regiment de Hollande & d'Vtrecht. Les Allemands se meslerent aussi, mais ce ne fut qu'apres tous les autres; parce que dès le commencement du combat le Prince Maurice avoit fait dessein de travailler l'ennemy principalement à coups de mousquetades, & de ne combattre que par bataillons detaschez, en sorte que ceux qui seroient trop las, se pussent retirer facilement, estant relevez par de nouvelles troupes. Ce qui causa la défaite des ennemis, & la victoire du Prince; veu que par ce moyen ses gens pouvoient reestabliir leurs forces fatiguées: & quand l'imprudence de l'ennemy pensoit poursuivre ceux qui se retiroient, il se trouvoit avoir sur les bras des gens tout frais. Au reste le combat d'entre les dunes fut sans interruption, & celuy de la plaine se fit par intervalles, chaque party reprenant haleine de temps en temps. Dès le moment que l'infanterie de part

&

& d'autte commença à s'entre-chocquet. Le Comte Louys de Nassau, avec six compagnies de cavalerie, que trois autres suivoient pour les soutenir, chargea la cavalerie des ennemis & la mit en fuite : & ce fut là que Walrave, Baron de Gent, qui commandoit la compagnie des gardes du Comte, s'estant attaché trop ardemment à la poursuite des fuyards, penetra au delà de l'armée des ennemis. Cependant les trois dernieres cornettes des Confederez qui ne s'estoient point meslées dans ce combat à cheval, allerent fondre sur l'infanterie Espagnole : & bien-tost apres le Comte Louys, qui ne laissoit passer aucune occasion de bien faire, ne manqua pas, avec ses six compagnies de cavaliers qui estoient tous armez de cuirassés, de tourner bride de ce costé là, afin de presser de plus en plus les ennemis ; & s'il fit paroistre en cette journée sa valeur dans chaque tencontre, ce fut principalement dans celle-cy ; où ayant devancé ses troupes accompagnée d'environ dix des siens, il se trouva enfermé par la cavalerie des ennemis qui s'estoit r'alliée en cet endroit. Mais sa fermeté, & le secours d'un de ses Capitaines nommé Clout, le delivrerent de ce peril. En mesme temps ceux qui avoient quitté le combat, pour allet restablir leurs forces par quelque refectio, tenterent de nouveau dans la meslée : & comme à cause de la difference des lieux, la face des combats estoit diverse, les succès en estoient divers aussi. Le Colonel Horace, avec six compagnies d'infanterie, combattoit au pied des dunes joignant la campagne ; & les autres chefs en d'autres endroits chacun selon la commodité : car de tous costez l'ardeur du combat s'estoit réchauffée, comme si les forces des deux partis eussent esté-encore entieres ; ou comme si de nouveaux ennemis eussent commencé une nouvelle bataille, la victoire penchant tantost d'un costé tantost de l'autre. Toutefois entre les gens de cheval l'avantage ne fut pas long-temps douteux, s'estant bien-tost déclaré pour le Prince Maurice ; non seulement à cause de la valeur de ses cavaliers, mais à cause de celle de leurs chefs. Car les plus experimenter Capitaines estoient absens, François de Landriani s'estant trouvé malade, & Jean de Contreras estant demeuré en Espagne. Desja les lanciers Espagnols commençoient à fuir à bride abbatue vers Nieupoort, & les Confederez les poursuivoient, toutefois l'infanterie de l'ennemy faisoit tous-jours teste, & mesme elle sembloit avoir quelque avantage parmy les dunes, du sommet desquelles ayant repoussé les soldats Confederez, elle menaçoit desja d'assez pres les pieces d'artillerie que le Prince avoit auparavant fait elever sur ces eminences. Pendant trois heures entieres, les uns & les autres, dans une ardeur egale, continuerent leur combat, qui causa un si horrible carnage, & fit répandre tant de sang, soit de loin, soit de pres, que par tout l'on ne voyoit que des morts & des blessez. A la fin le courage de chaque party se refroidissoit, leurs corps se trouvant abbatus, non seulement par le long travail de la journée, mais par la faim, à cause que la plupart estoient encore à jeun ; neantmoins le Prince Maurice sceut bien-tost rallumer l'ardeur des siens, soit en remettant l'ordre parmy leurs rangs quand il y survenoit quelque confusion, soit en opposant des troupes à l'ennemy aux endroits où il le reconnoissoit trop puissant, soit enfin en excitant chaque particulier à soutenir courageusement la cause commune. Le soir s'approchoit lors que le Prince se resolut de decider le succès de cette bataille par un combat à cheval, sa cavallerie ayant tousjours eu l'avantage pendant la journée. Il envoya donc incontinent, proche des pieces d'artillerie qu'il avoit fait asseoir sur le rivage, deux cornettes, dont l'une dépendoit du Co-

lonel Vere, l'autre estant conduite par le Sieur de la Baillie, & leur donné ordre d'attirer les ennemis au combat de ce costé là, où il jugeoit que le commencement de la victoire devoit prendre naissance pour luy. En effet, son sentiment ne fut point deceu; car les ennemis de leur part ne desirant rien si passionnément, que de mettre fin à la bataille, ne manquerent pas de s'avancer au même endroit; mais l'artillerie commença à foudroyer contre eux si furieusement, qu'après une fâcheuse perte de chevaux & d'hommes, ils furent contraints de tourner bride. Neanmoins à la faveur de quelques détours qu'ils avoient trouvez entre les dunes, ils avoient regagné le rivage, & s'avançoient de nouveau vers l'artillerie, lors que les gens du Prince Maurice les chocquerent avec tant d'effort qu'ils les mirent en fuite une seconde fois: & après avoir escarté la cavalerie des ennemis, ils poussèrent bien-tost à bout leur infanterie, dont les deux chefs, Sapena & Villars, furent pris prisonniers. D'un autre costé la valeur infatigable du Prince Maurice, son esprit present dans toutes les occurrences, son aspect, les exhortations, après avoir rendu ses gens invincibles, commençoient à les rendre victorieux: ce que voyant les Espagnols, qui estoient encore aux mains avec le corps de bataille, ils commencerent à rabattre beaucoup de leur première fermeté: & quoy qu'ils fussent encore pareils en nombre à leurs adversaires, ou que peut-estre ils les surpassassent, neanmoins le mauvais succès de leurs compagnons leur faisoit peur. Davantage, parmi les difficultés que la fortune leur opposoit, ils en éprouvoient plusieurs autres que la prudence du Prince Maurice leur avoit causées; & dont ils commençoient à ressentir vivement l'effet, maintenant que leur ardeur pour le combat s'estoit amortie, & que la hardiesse avoit fait place à la crainte. Car outre qu'ils avoient tousjours eu le soleil devant les yeux, un vent plus violent que ceux de l'Esté n'ont accoustumé d'estre, leur ayant aussi continuellement chassé dans le visage les sables de la mer, & la fumée des armes à feu; ces deux inconveniens leur avoient osté beaucoup de connoissances necessaires. Aussi avoient ils essayé plusieurs fois de dérober au Prince Maurice cette faveur, que la constitution du ciel luy faisoit à leur prejudice; mais le Prince les avoit tousjours tellement pressés de toutes parts, qu'ils n'avoient jamais eu le temps de changer la première disposition de leur armée. Il y avoit encore eu de l'inegalité entre les deux partis dans l'usage de leur artillerie; car celle du Prince Maurice avoit fait un tel devoir, que chaque canon avoit tiré trois cens coups durant la bataille: & ceux que l'on avoit montés sur les eminences, ayant esté soutenus par de bonnes grilles, qui leur servoient comme de bazes, ne tiroient pas moins seurement que s'ils eussent esté assis en un lieu ferme. Les ennemis n'avoient pas jouy de toutes ces commoditez, & leur artillerie n'ayant pas esté suffisamment appuyée, sa propre pesanteur & la violence des coups la faisoient enfoncer à chaque descharge; de sorte que sur la fin les sables l'avoient presque engloutie. Mais outre les avantages que la prudence du Prince avoit acquis à ses gens, la fortune leur en avoit aussi donné de nouveaux: car premierement le feu s'estoit mis inopinément aux poudres des ennemis; d'ailleurs quelques uns des siens s'estant mis à crier victoire avant qu'il en fut temps, ce faux cry ne laissa pas de produire un veritable effet.

L'Archiduc Albert, tandis qu'il eut quelque lieu de bien esperer, parut tousjours à cheval parmi ses troupes, tournant bride tantost d'un costé tantost d'un autre: & même on le vid au milieu des soldats de Diest avancer contre

contre les ennemis, le visage découvert, afin que son exemple se fît mieux connoître aux siens; ce qui fut cause qu'un soldat Alemant l'attaignt d'un coup de pique à l'oreille: & mesme un autre soldat osa bien saisir son cheval par la bride; mais il fut aussi-tost percé de coups; la fidelité de ceux qui accompagnoient leur Prince, se montrant merveilleusement prompte à le secourir. Enfin, quand il vid que la fortune du combat sembloit le menacer, il quitta l'armée: & il est croyable qu'on l'eut pû prendre prisonnier pendant sa retraite, si les soldats de la garnison d'Ostende fussent sortis sur luy; ou si ceux qui avoient esté envoyez à la garde du pont de Lessinguen, eussent osé faire testé. Mais la pluspart de ceux-cy, qui n'estoient que les restes de la defaite du matin, se ressouvenant du passé, languissoient dans la crainte de l'avenir. Toutefois le cheval de bataille de l'Archiduc, remarquable à cause de son extreme blancheur, servir de butin aux ennemis; mais il est vray aussi qu'il l'avoit quitté pour en prendre un autre, parce que celuy-cy estoit las. Apres la fuite du chef, les soldats qui jusques là avoient combattu avec un avantage egal, commencerent premierement à lâcher pied: en suite on les vid tourner le dos à leur ennemy; & puis enfin ils se mirent à fuyr en confusion, à la reserve de quatre mille Alemans qui faisoient leur retraite avec ordre; tandis que les victorieux poursuivoient, sans marchander, parmi les marécages & les lieux les plus inconnus, ceux qui dans leur fuite s'estoient dispersez de costé ou d'autre.

1600:

*L'Archiduc
Albert quitte
l'armée.*

Mais le Prince Maurice, apres avoir rendu graces à Dieu, voyant que la nuit s'avançoit, tira de son armée quelques fantassins & quelques cavaliers d'élite, pour en composer un corps de garde, auquel il pût avoir recours contre les accidens inopinez: en suite de quoy, ayant en la compagnie les plus considerables d'entre les prisonniers, il se resolut de souper, & passer la nuit sans autres fortifications que celles de sa victoire. De sorte que vous eussiez pû voir tout à l'entour de luy, des armes abandonnées deçà & delà; des bras & jambes semez en divers endroits; plusieurs corps entassez les uns sur les autres; & le rivage tout bagné de sang. Quelques uns ont creu qu'il fit une faute, en ce que durant la chaleur de la victoire il ne poursuivit pas les restes de l'ennemy; mais la perte qu'il avoit receuë un peu auparavant, la pluspart de ses soldats qui se trouvoient encore à jeun apres une longue bataille, & desquels la pluspart estoient blesez, le grand nombre des prisonniers, la nuit noire qui s'approchoit, l'incertitude des chemins couverts de marécages & de gouffres, & mesme plusieurs chasteaux que les ennemis tenoient en ces quartiers là, ne luy permirent pas de rien entreprendre d'avantage. Apres tout, il est certain qu'il acquit une gloire tres-illustre; & que de long-temps apres il ne s'en eût veu une pareille. Ceux qui s'attachoient aux recherches des siecles passez, remarquerent qu'environ trois cens ans auparavant Albert d'Autriche, ayant eu prise avec Adolphe de Nassau, luy avoit ravy l'Empire & la vie: & que maintenant à pareil jour, c'est à dire, le second de Juillet, la fortune de ces deux Maisons se voyoit changée. Les ennemis perdirent, dans le champ mesme de la bataille, pres de trois mille hommes; & sur tout la defaite des soldats de Dieft fut tres-sanglante, non seulement dans le combat, mais pendant leur fuite aussi, les chemins & les estangs estant demeurez tout couverts de leurs cadavres. Du costé des victorieux, sans conter la perte que le Comte Ernest avoit faite dès le matin, on perdit environ mille hommes, la pluspart Anglois; car en effet ceux de cette nation avoient fait paroistre tant de valeur, qu'il estoit

*Le Prince
Maurice rem-
porte la vic-
toire.*

*Nombre de
ceux qui fu-
rent tuez au
champ de ba-
taille.*

1600.

*Mendoze prisonnier.**Sapena mourut de blessure.**Inquietude des Deputez des Eftats.**Les courtisans firent des discordes, & exposèrent à la haine du peuple les principaux des Eftats.*

mort en la bataille huit de leurs Capitaines, tous les autres ayant esté bleifsez à la reserve de deux. Le Prince Maurice demoura maistre de toute l'artillerie des ennemis, & gagna plus de cent drapeaux & cornettes ensemble; outre un grand nombre de prisonniers; dont plusieurs estoient extremement considerables. Lors que le succès de la bataille estoit encore douteux, Mendoza mesme, s'estant trouvé renversé de son cheval, avoit esté pris & gardé à part; le Prince Maurice tesmoignant un grand soin pour luy, non seulement à cause de la compassion que la ressemblance de leurs conditions luy donnoit; mais à cause de la parenté qui estoit entre eux: car le Prince se ressouvenoit que Henry de Nassau, qui fut autrefois en grand credit chez les Espagnols, avoit pris femme dans la famille des Mendozes. Sapena mourut de les playes, apres avoir extremement loué la sagesse du Prince Maurice: & les pages de l'Archiduc luy furent incontinent renvoyez sans rançon. Pendant la bataille les Deputez des Provinces Confederées, qui estoient enfermés dans Ostende, passerent la journée parmy les plus grandes inquietudes qu'ils eussent jamais éprouvées; parce que d'un costé, ceux qui avoient abandonné les forts rendus à l'Archiduc, & de l'autre ceux qui s'estoient sauvez de la defeatte du Comte Ernest de Nassau, estoient venus semer l'effroy dans Ostende: & comme bien-tost apres, ces deux armées vinrent à s'entre-chocquer, à mesure que l'avantage penchoit d'un costé ou d'un autre, ils s'imaginoient que la fortune de leur Republique balançoit de la mesme sorte; dans cette pensée, tantost ils avoient recours aux prieres, tantost ils s'occupoient à repasser dans leur memoire les prosperitez ou les disgraces qu'ils avoient éprouvées depuis la guerre: & ceux d'entre eux qui avoient auparavant donné les plus hardis conseils, estoient maintenant les plus timides dans le danger. Mais lors que le succès de la journée les eut delivrez de toutes ces peines, & que le lendemain ils virent marcher le Prince en public avec les prisonniers, & toutes les autres marques d'une victoire achevée, ce fut là qu'ils luy donnerent des tesmoignages d'une veritable joye, & qu'ils le feliciterent de bon courage. Ils l'avoient desja veu plusieurs fois victorieux, & ses victoires avoient tousjours merité de grands applaudissemens; mais sur tout dans cette conjoncture sa gloire sembloit avoir quelque chose de divin: chacun confessant qu'apres Dieu l'on luy devoit le salut de tant de testes, ou plus-tost celuy de toute la Republique; & que l'honneur d'un triomphe si memorable ne procedoit que de sa valeur. Les seuls courtisans, qui sont gens fort propres à semer la discorde, prirent de là une occasion d'exposer à l'indignation du Prince & aux medifances du peuple, les principaux en autorité parmy les Eftats; leur reprochant en quelque sorte de ne s'estre montrez courageux que dans le Conseil, & d'avoir pour leur seule satisfaction fait courir tant de risque à tant de soldats & au Prince mesme.

Les trois premiers jours d'apres le combat, qui estoient si importants à la fortune de la Republique, ne se passerent qu'en deliberations; les uns estant d'avis que l'on se fassit du fort d'Aldembourg, qui ouvroit un passage jusques dans le cœur de la Flandre; & les autres voulant qu'on retournast au siege de Nieuport. Toutcfois le temps sujet aux vents & aux playes, & mal propre à toute sorte d'entreprise, ne permettoit pas de rien executer: joint que la soldatesque n'estoit presque plus capable d'obeissance; les uns estant devenus timides, par la consideration des dangers où ils s'estoient veus; & les autres insolens, à cause de la victoire qu'ils avoient remportée. Il survenoit aussi

aussi parmy eux à tous momens des batteries ou des disputes au sujet des prisonniers : les uns taschant de les conserver tant pour obeir aux loix de la guerre, que pour ne perdre pas la rançon qu'ils en pouvoient esperer ; & les autres, principalement les Escossois, prenant pour pretexte la perte de leurs compagnons, qui les touchoit assez, ou bien quelques autres fautes, telles que les victorieux ont accoustumé d'en imputer aux vaincus, massa-croient publiquement ces pauvres captifs ; sans aucun respect des chefs qui taschoient d'empescher cette injustice.

Cependant l'Archiduc Albert, ayant repris courage, malgré sa mauva-se fortune, commençoit à restablir des garnisons soit dans le chasteau d'Al-denbourg, soit dans les autres forts prochains ; & à preparer une nouvelle armée, qu'il composoit, partie des soldats qui s'estoient sauvez de sa de-faite, partie de ceux qu'on assembloit de toutes parts sur ses frontieres ; quelques-uns de ses gens s'estoient aussi refugiez dans Nieuport ; & quoy que le Prince Maurice se fust rendu devant cette place, la rigueur du temps ne luy permettoit pas de former un siege. Mais cependant les ennemis y ayant premierement jetté cinq-cents soldats, il y en passa encore du depuis jusqu'à deux-mille, sous la conduite du Mestre de camp la Bourlotte. De sorte que cette garnison se trouva capable non seulement de defendre les rem-parts ; mais de faire souvent des sorties avec assez de succès. Ce que voyant le Prince, apres avoir esté douze jours devant cette ville, il retira son ar-mée ; & se resolut d'assiéger une des forteresses qui menaçoient celle d'O-stende, auquel on avoit donné le nom du fort d'Isabelle, élevé dans des prairies : toutefois cette resolution ne rencontra pas moins de difficultez que la precedente ; parce que la Bourlotte s'estoit desja jetté dans cette secon-de place, où il servit son maistre tres-utilement : mais ce service fut le der-nier qu'il luy rendit, s'estant veu bien-tost apres blessé à mort d'une mous-quetade. C'estoit un homme dont la hardiesse passoit pour une des plus signalées du temps : il tiroit sa naissance de la Lorraine, & la Chirurgie avoit esté sa premiere vacation ; & l'on tient qu'apres qu'il se fut fait connoistre, il acquit la faveur du General Mansfeld, par une action peu honorable, ayant esté soupçonné d'avoir fait mourir la femme de ce Comte. Mais en-fin estant parvenu dans les dignitez, il se gouverna de telle sorte, que ses maistres jugerent tousjours son merite plus grand que sa fortune : c'est pourquoy la mort se vid pleurée par l'Archiduc même ; tandis que ceux qui pottoient envie à la nouveauté de sa fortune, se réjouissoient de sa pette.

Le Prince Maurice voyant que l'esperance de faire la guerre en Flandre luy estoit ostée, non seulement par la difficulté des lieux, mais aussi par les nouvelles forces que les ennemis avoient remises sur pied, fit voile du port d'Ostende, ne remportant de cette fameuse bataille qu'il avoit livrée, au-cun autre fruit que la gloire d'avoir vaincu. Avant son depart il avoit fait razer le fort d'Albert ; mais les ennemis le restablirent incontinent. Lors que le Prince estoit desja avancé en mer, comme le ciel se trouvoit assez tranquille, les vaisseaux de Spinola oferent attaquer les derniers navires de la flotte Confederée : mais aussi-tost, les vents s'estant elevez, ces vaisseaux ne purent que difficilement se sauver à force de rames, les gens du Prince les poursuivant tousjours, jusqu'à ce que les guez eussent séparé les uns & les autres. Le Comte Louys de Nassau fit quelques tentatives dans le Bra-bant, mais elles n'eurent aucun succès : & le reste de l'année, quoy qu'el-le ne fust presque qu'en son milieu, se passa sans aucune nouvelle entreprise ;

chaque

Le Prince Maurice estant retour-né au siege de Nieuport, il en reprit son ar-mée.

Son entreprise sans effet sur le fort d'Isabelle.

La Bourlotte tué.

Le Prince Maurice fait voile du port d'Ostende.

1600.

*L'Archiduc
convoque à
Bruxelle l'as-
semblée de
toutes les Pro-
vinces obéis-
santes à l'au-
thorité souve-
raine.*

*La harangue
pour élever
des soldats.*

*Réponse de
l'Assemblée.*

chaque party demeurant satisfait, l'un de la victoire qu'il avoit remportée, & l'autre de l'honneur d'avoir conservé la Flandre; cette dernière satisfaction n'estant pas à mépriser.

Tandis que la guerre estoit allumée dans la Flandre, on tenoit chaque jour à Bruxelles l'assemblée des Estats de toutes les Provinces obeïssantes à l'autorité souveraine, que l'Archiduc avoit convoquez depuis peu, suivant une ancienne coustume negligée depuis assez de temps : & il s'estoit resolu à ce point, par ce que ceux qui connoissoient l'humeur des Belges, luy avoient conseillé de se rendre populaire dans sa conduite, & de se servir du pretexte de demander les advis des nations, pour en tirer de l'argent. Par sa harangue il avoit dit à l'Assemblée, qu'il estoit extremement touché de compassion, lors qu'il se representoit les maux dont les Provinces estoient accablées; & qu'il n'avoit pas voulu faire semblant de les ignorer, de peur que cette dissimulation ne leur donnast lieu de s'accroïstre. Qu'au reste si l'on jugeoit à propos pour les guerir de se servir du remede de la paix, il estoit tout prest d'aller au devant : & que si, au contraire, les ennemis s'opiniastroient à vouloir la guerre, il ne falloit pas que dans cette rencontre la meilleure cause perdît l'esperance, qu'il estoit desja assuré du secours d'Espagne; cette Couronne luy ayant promis une somme de deux-cents-cinquante-mille escus par mois, pour estre employée aux dépenses de la guerre. Mais que pour reestabli la discipline parmy les soldats, & les obliger à se conduire discrettement, il estoit juste que le peuple essayast de sa part à trouver une solde qui püst entretenir les garnisons; & que d'ailleurs le revenu des principaux domaines du Pais-bas, ayant esté engagé pendant les guerres de France, il estoit raisonnable aussi d'establi un fonds suffisant, pour donner tant à luy qu'à la Princesse sa femme, quelque moyen de soutenir l'éclat de leur dignité. Sur ces propositions, les Provinces ayant voulu delibérer quelque temps, avant que rien refoudre, on leur demanda cependant quelques deniers pour appaiser la sedition des soldats qui s'augmentoit de jour en jour : & bien-tost apres, ceux de Dieft ayant presque tous esté defaits en la baraille de Nieuport, on commença à traiter avec ceux de Hamont. Mais ces Estats ainsi assemblez, ayant tiré de là une occasion d'entrer plus avant dans la connoissance des affaires publiques, commencerent à examiner que vouloit dire cette confiance de l'Archiduc en l'assistance d'Espagne; que signifioient ces garnisons qu'on laissoit tousjours dans leurs Provinces; & cette guerre que l'on pretendoit de continuer tant par mer que par terre. Toutefois malgré ces obstacles, ils estoient resolus de poursuivre le dessein de la paix : mais apres tout, ils confessoient que les Provinces Confederées avoient sujet de se desier de beaucoup de choses; & eux-mêmes ne pouvoient en aucune sorte approuver ces citadelles que l'on conservoit dans leurs villes; ny cette coustume, que l'on avoit cy-devant introduitte contre les loix, & qui se continuoït tousjours, de donner les principales charges du pais à des estrangers. En suite de tous ces raisonnemens, quand ils venoient encore à considerer que dans le contract même, par lequel la principauté des Pais-bas avoit esté transportée aux Archiducs, on avoit imposé une necessité à la Religion, fermé à tous les Belges la navigation des Indes, & rendu les Archiducs mêmes comme vassaux du Roy d'Espagne; ces conditions estoient blâmées, ou comme trop rudes, ou comme trop injustes. Neantmoins ces Estats concluoiient enfin, que si le Roy d'Espagne vouloit retrancher ces clauses, & si les Archiducs

ducs de leur part, dans le dessein que l'on faisoit de s'accorder avec les Provinces Confederées, promettoient de donner leur consentement à ce qui seroit arresté, afin que l'on s'y fust davantage, il y avoit lieu d'espérer que les deux partis contraires se pourroient bien-tost réunir sous une seule principauté.

L'Archiduc consentit que les Etats de ses Provinces envoyassent des Deputés vers les Provinces Confederées pour sonder leurs sentimens : & comme les Deputés de celles-cy estant partis du pais de Flandre, apres la bataille de Nieupoort, s'estoient arrestez à Bergue sur le Zom, Gerard de Hornes, Comte de Bassigny, Philippe de Benting, & Henry Codt, Assesseur d'Ipre, les vinrent trouver en ce lieu ; & demanderent premierement que l'on fust une assemblée des Etats de chaque party, dans laquelle on essayeroit de trouver les moyens de reestabli la concorde. En suite on parla fort contre la guerre ; & l'on proposa plusieurs choses en general utiles au commun salut de tous les Belges. De la part des Confederés il fut dit particulièrement, qu'ils ne souhaitoient rien tant que de voir purger la Belgique de toutes ces ordures estrangeres qui s'y estoient amassées, & que pour pousser à bout cette entreprise, ils promettoient toute sorte d'assistance : que la Republique n'auroit jamais de dispute avec les autres Provinces du Pais-bas, si elles vouloient une fois se refondre à reprendre leur liberté ; mais qu'au reste ils ne voyoient pas qu'il y eust lieu d'attendre aucun succès de la conférence qu'on demandoit. Car quelle paix (disoient ils) pourrions nous faire avec les Espagnols, qui n'en gardent aucune à ceux mesmes qui ne leur ont jamais fait la guerre ? Cependant (continuoient ils) il est certain que les Archiducs sont attachez à la domination Espagnole sous des conditions honteuses au nom Belgique ; & que les Brabançons, les Flamens, & toutes les autres Provinces de ce party, dependent patellement des Archiducs : quelles forces pourroient donc avoir les traittez que l'on auroit faits avec des peuples, lesquels, vivant sous des maistres, sous des citadelles, & sous des soldats insolens, ne peuvent pas disposer d'eux-mesmes. A cela les autres repliquoient, qu'ils cherchoient à faire la paix, & non pas à se revolter : outre qu'il n'estoit pas juste dans cette occasion que les uns se desarmassent, tandis que les autres demeurent toujours armez ; mais que pour le moins ils pouvoient promettre asseurement, que leurs Princes approuveroient ce que les Etats des deux partis auroient arresté entre eux pour la concorde.

Apres que toutes ces considerations eurent esté rapportées de part & d'autre, les peuples de l'Archiduc, jugeant qu'il ne falloit point espérer de paix avec les Confederés fraîchement victorieux, ne s'appliquerent plus qu'à examiner les dépenses necessaires pour la guerre : & apres avoir long-temps disputé entre eux pour sçavoir quelle somme chaque nation devoit fournir, parce que l'ancien ordre, introduit du temps des guerres de France, ne se pouvoit plus observer, à cause que la puissance de chaque Province avoit esté changée, selon que les unes ou les autres avoient esté plus ou moins incommodées par les guerres. Enfin lors que toutes les difficultez eurent esté résolues, & que l'on eut trouvé moyen de cotiser les feux & les autres possessions de pareille nature, on promit de fournir pour la guerre par chaque mois une somme de trois-cents-mille florins, comme si cet impost n'eust deub estre levé que pendant l'année prochaine seulement ; mais il demeura estably pour toutes les autres suivantes.

Les Ambassadeurs de l'Archiduc, traittent de la paix avec les Confederés, au la ville de Bergue sur le Zom.

Les Confederés ne peuvent entendre à la paix, si non après avoir vu la puissance des mains de l'Espagnol, & choisissant les soldats étrangers.

Les suites de l'Archiduc, desespérant de faire la paix avec les Confederés, cherchent des subsides pour la guerre.

1600.

Cependant, les peuples, en accordant ce tribut, demandoient que dans chaque garnison les gens de guerre se contentassent de leur solde, sans que le bourgeois fust obligé de leur rien fournir davantage; que la moitié des forces du party fust composée de soldats Belges; que les Gouverneurs des places fussent de la même nation, & qu'enfin la levée des imposts passât par les mains des Estats Belghiques: mais de toutes ces demandes les unes furent absolument refusées par l'Archiduc, lequel en même temps ayant fait espérer qu'il accorderoit les autres, trompa du depuis l'esperance qu'on en avoit conceüe. Outre ce mécontentement, plusieurs s'offensèrent aussi de ce que Henry de Gusman apporta des lettres d'Espagne, par lesquelles le Roy Philippe, parlant aux Estats Belghiques, les traittoit comme s'ils eussent encote esté à luy. Le même Monarque avoit aussi ordonné qu'en pratiquant la coustume d'Espagne dans les Provinces du party d'Albert, on visitast les livres des marchands, pour découvrir ceux qui auroient quelque correspondance avec les Hollandois, ou qui contribueroient de l'argent pour la compagnie des Indes: mais cette ordonnance fut vaine, ceux d'Anvers s'estant opposez à son execution.

*Lettres du
Roy d'Espagne
parlant aux
Estats Belgi-
ques comme
s'ils eussent
esté encore
sujets.*

En ce temps les pirates de Dunkerque se montrerent plus cruels qu'ils n'avoient point encore esté; parce que l'Archiduc même ayant ordonné que les Confederez fussent exclus de la pefcherie aussi bien que du commerce, afin que la disette se messant bien-tost parmi eux, y fust naistre en suite la sedition; les Dunkerquois de leur part aigris par les supplices de plusieurs de leurs compagnons, que les Hollandois avoient cy-devant punis, joignoient leur propre rage à la rigueur de cette ordonnance. Et comme ces sortes de gens qui s'addonnent à la pefcherie sont ordinairement incapables du maniement des armes, & tellement paisibles que plusieurs d'entre eux font conscience de repousser la force par la force, lors qu'ils tomboient entre les mains des Dunkerquois, ces bourreaux les gessoient par plusieurs supplices differens, soit en perçant les flancs de leurs vaisseaux, soit en y mettant le feu, soit enfin en attachant ces misérables aux timons de leurs navires, afin que la crainte, ou le ressentiment de la mort leur durant davantage, tendist leurs tourmens plus inhumains. Et ces pirates estoient devenus si puissants sur la mer, que bien souvent ils assailloient & entraisoient les navires mêmes, que l'on avoit commis à la defense de ces pefcheurs. Neantmoins lors que toutes les forces navales de Hollande se furent assemblées contre ces Corfaires, les uns ayant esté pris, receurent le payement de leurs cruautéz; & les autres furent contraints de s'aller cacher dans leurs azyles ordinaires. Leur chef même, nommé Waken, eut bien de la peine à se sauver par le pas de Calais; d'où ayant pris terre en Bisquave, apres avoir fait, en passant, quelque butin sur les costes de Bretagne, dans peu de temps il vid la pluspart de ses mariniers perir de disette; & luy-même mourut aussi de maladie, ou, peut-estre, parce que les Espagnols ne le souffroient plus qu'avec dégoust.

*Ceux qui sont
pris, sont sou-
ventem-
ent chas-
siez.*

Cependant afin que les Hollandois pussent combattre en toute sorte de temps contre les chiormes de Spinola, on fit construire à Dordrecht une galere équipée d'artillerie & de rameurs, que l'on prenoit à gages dans le commencement: mais du depuis on se servit pour cet employ, de ceux que l'on y condamnoit pour leurs crimes; la pitié Chrestienne ne permettant pas que les prisonniers de guerre fussent reduits en cette sorte de servitude. L'utilité de cette nouvelle fabrication se reconnut incontinent

*On fait une
galere à Dor-
drecht.*

par ses heureux succès : car s'estant rencontré une occasion accompagnée d'un temps calme, ce galere seul en mit en fuite plusieurs autres du party ennemy ; & il estoit aussi équipé de voilés, que l'on portoit ployés pendant la bonace. Enfin, dans peu de temps, la hardiesse de cette rambette Hollandoise s'accrût jusqu'à tel point, que les rameurs s'estant accompagnés de quelques batteaux pendant une nuit choisie pour cet effet, entrèrent secrètement dans la riviere de l'Escaut, bordée de plusieurs forts tant du costé de la Flandre que du Brabant ; & donnetent jusques sous les murailles d'Anvers, d'où ils emmenèrent un navire armé de trois rangs d'artillerie, & sept autres moindres vaisseaux : ayant gagné ce butin par une surprise & sans estre connus ; partie par force, & avec le meurtre de plusieurs des gardes. Le bruit ayant alarmé la ville, la plupart des habitants accoururent vers les murailles : mais ils virent cette perte & cet affront tout ensemble sans se pouvoit vanger ; car, les vainqueurs se retirerent en seureté avec leur proye, apres avoir fait sonner à leur trompette une chanson assez connue, que l'on avoit autrefois composée à l'honneur de Guillaume Prince d'Orange, & laquelle ne peut estre entendue sans toucher de beaucoup d'affection ceux qui se souvenoient encore de ce Prince.

Les Hollandois emmenèrent certains navires de dessous les murailles d'Anvers.

Sur la fin de cette année les Confederez avoient conçu une grande esperance de la guerre que Henry, Roy de France, avoit commencée contre le Duc de Savoye, lequel estant allié avec les Espagnols, & ayant même eu des enfans de la sœur de leur Roy, ne passoit pas pour avoir rien osé entreprendre sans l'avis de son beau-frere. Cette nouvelle guerre avoit pour sujet le Marquisat de Saluze en Piedmont, que le Savoyard avoit autrefois osté à la France, tandis qu'elle estoit embarrassée dans ses dissensions intestines. Par la paix de Vervins le Pape avoit esté nommé pour arbitre ; mais comme il en tiroit en longueur la decision de ce qu'il dissent, le Roy au contraire la pressant avec toutes sortes d'instances, le Duc de Savoye estoit venu en personne à Paris ; où apres avoir d'abord corrompu par ses liberalitez les principaux Ministres de France, il avoit en suite adoucy l'esprit du Roy par ses soumissions & par ses promesses. Mais l'exécution n'ayant pas suivi à point nommé, Henry, apres avoir déclaré la guerre au Duc, se rendit bien-tost maistre des principales places de la Savoye. Cependant le Comte de Fuentes, qui avoit autrefois esté Gouverneur des Pais-bas, & qui l'estoit presentement du Duché de Milan, assembloit de grandes forces : ce qui donnoit lieu à l'Italie, & à tous les peuples d'alentour, de juger que les Espagnols formoient le dessein d'une nouvelle guerre, veu même qu'il s'estoit desja decouvert des embusches dressées, d'un costé contre quelques forts de la Seigneurie de Venise, & de l'autre, contre la ville de Metz. Mais la guerre de Savoye fut bien-tost terminée par la paix ; ayant esté accordé qu'au lieu du Marquisat de Saluze, le Savoyard donneroit au Roy de France, le Comté de Bresse, sur les frontieres du Lionnois. Et parce que dans ce Comté il se trouve un pont basty sur le Rhône, on réserva au Roy d'Espagne le privilege d'y pouvoir faire passer ses troupes pour le Comté de Bourgogne & pour les Pais-bas.

Guerre entre le Roy de France & le Duc de Savoye.

Laquelle est bien-tost terminée.

Après que le Roy Henry, tant par le moyen de la paix qu'il avoit faite, que des justes loix qu'il avoit establies, eut banny de ses Estats les armes estrangeres & les discordes civiles, que la difference des Religions y avoit autrefois fait naistre, il ne songea plus qu'à laisser à sa Couronne un successeur assuré : & ayant obtenu du Pape que son mariage avec Marguerite

1600.

Henry de
Bourbon, ayant
repudié Mar-
guerite de Va-
lois, épousa
Marie de Me-
dicis.

de Valois demurerait nul, par ce qu'il n'aurait jamais eu d'affection pour cette Princesse, qui d'ailleurs n'aurait pas trop bon bruit, outre que l'âge la rendrait désormais incapable d'avoir des enfans; il épousa Marie, fille de François, cy-devant Duc de Toscane, Princesse excellente en vertu; & dont le génie pacifique promettrait d'effacer la mauvaise impression que le nom de Medicis avait autrefois laissée chez les François. Un peu auparavant, le même Monarque avait confirmé sa première alliance avec l'Angleterre par un nouveau traité, qui portait que la licence des pirates serait restreinte par le moyen des cautions, que les gens de marine seraient obligés de donner en justice, & par les autres voyes de droit.



HISTOIRES

DES TROUBLES

DU PAYS-BAS,

LIVRE DIXIESME.

SOMMAIRE.

Clout prend Cracow. Les Confederez, chassent les Dunkerquois. On tâche en vain de prendre Flessingue. Sedition de la soldatesque de l'Archiduc. Le Prince Maurice se rend maître de Rhombert, & de Meurs. L'Archiduc assiege Ostende, & les Confederez, Bou-le-Duc. Deplorable fin du Comte d'Essex. Le secours d'Espagne est inutile aux rebelles d'Irlande. Navigation d'Olivier de Nor.



Es forces de chaque party s'estant reestablies & accteues pour l'année du nouveau siècle, promettoient des succès extrêmement considérables, mais assez lents, parce que les chefs demeurèrent long-temps sans rien entreprendre, chacun de son costé ne s'appliquant qu'à découvrir les desseins que les uns ou les autres pouvoient former. De sorte qu'avant que les effets de la guerre parussent, parce qu'on les retenoit pour les faire éclatter avec d'autant plus de violence, tour l'hiver & la meilleure partie du Printemps ne se passerent que parmy les pillages & les surprises. Dès le commencement de l'année, un certain soldat, Brabançon de naissance, ayant esté gagné par les exhortations & par l'argent des Jésuites, leur avoit promis d'introduire dans la ville de Gertrudenberg une troupe d'ennemis, qui devoient y entrer sous une fausse apparence de prisonniers de guerre; mais il fut découvert avant que son attentat eust réüssi. Bien-tost apres, quelques cavaliers du Prince Maurice, en assez petit nombre, ayant pris de force un certain chasteau du pais de Limbourg, y firent du butin & des prisonniers. Quoy que la dernière Comtesse de Meurs eust fait don au Prince Maurice tant de cette ville & de tout son territoire, que du chasteau de Cracow qui en depend, neantmoins Salentin Comte d'Isembourg, ayant esté gratifié par le Duc de Parme de la possession de cette dernière place, l'avoit tousjours retenué jusqu'à ce temps : & Clout, Capitaine d'une compagnie de cavalerie pour les Confederez, ayant eu ordre de la recouvrer, avoit conduit subitement au delà de Wachtendonk un corps de trois cents cavaliers avec quelque infanterie : mais un nommé Dulk, qui commandoit pour l'Archiduc dans la ville de Stralen, ayant eu avis de cette marche, prit avec luy cinq cents fantassins & quelque peu de cavalerie, & sceut conduire cette partie si secrettement, qu'estant venu attaquer pendant la nuit les gens de Clout, qui ne se tenoient point sur leurs gardes, il en prit d'abbord trente, & en tua quelques autres, avant que leurs compagnons fussent en estat de defense : mais le bruit les ayant tous assemblez, ils commencerent à se mettre en bataille, ce qui obligea Dulk à faire sa retraite; en laquelle il n'estoit

1601.

1601.

pas peu favorisé par les passages estroits qui se rencontroient en son chemin; rourefois Clour l'avant devancé par un autre, où la campagne estoit assez large, le vint presser de telle sorte, que ne se sentant pas assez fort de cavalerie, il se retrancha dans un village, où l'on le contraignit bien-tost de se rendre à composition. Après cette victoire, Clour se diligentant d'achever l'entreprise qu'on luy avoit donnée à executer, trouva, suivant le rapport de ses espions, que le fossé du chasteau de Cracow se pouvoir passer à pied, la glace n'ayant poinr esté cassée: & ainsi après avoir fait saurer la porte par le moyen d'un petard, il chassa la garnison de la place, & en demeura maistre.

*Clour prend
le chasteau de
Cracow.*

Cependant l'Archiduc Albert avoir fait un traité avec les mutins de Hamont, par lequel il estoit dit qu'ils sortiroient du cœur du pais, pour occuper la ville de Wart & sa citadelle, d'où les pais du Liege & de Juliers leur demeueroient exposez en proye; non sans beaucoup de diverses plaintes tant de ces peuples que de leurs voisins. Mais toutes leurs deputations & leurs remontrances furent receuës assez negligemment; les Espagnols ayant assez d'autres fois éprouvé, que ce ne leur estoit pas un petit profit de se pouvoir servir du prerexre des seditions de leurs soldats, pour les nourrir aux dépens d'autrui. Suivant cette maxime le pais de Cleves estoit aussi rançonné par les garnisons de Rhinberk & de Gueldre; mais pour surcharger de plus en plus ces pauvres peuples, il arrivoit encore que les Confederez leur imposoient des sommes pareilles à celles que l'Espagnol avoit tirées d'eux; & l'on ne leur alleguoit point d'autre raison de cette rigueur, sinon qu'il estoit indifferrent à la République, si c'estoit de leur bon gré, ou par une défiance de leurs forces qu'ils assistoient son ennemy.

*Les Espagnols
& les Confederez, ensem-
ble rançoient
les pais circon-
voisins.*

Environ ce temps les Estats ayant appris que l'on preparoit une flotte en Espagne, & voyant que la licence des Dunkerquois s'augmentoit de plus en plus sur l'Océan, prirent soin d'y tenir des forces navales plus puissantes qu'ils n'avoient accoustumé; ce qui n'empeschoit pas neantmoins qu'il ne se trouvast des pirates assez hardis, pour oser, à la veuë de Scheveningue, qui est un bourg voisin de la Haye sur le rivage de Hollande, exposer en ventre des prisonniers, & recevoir l'argent de leur marchandise: mais en mesme temps ces faux marchands ayant esté ensetmiez par des vaisseaux de pecheurs, où il y avoit des gens de guerre cachez, receurent le supplice ordinaire de leur audace. On fit aussi conduire aupres de Dunkerque des navires chargez de pierres pour fermer les passages du port; mais les habitans choisissant l'occasion des basses marées, venoient fendre le bois de ces vaisseaux avec des haches, en suite de quoy la haute marée survenant à son tour, poussoit les vagues contre les autres materiaux, & les écartoit. Quelques navires marchands avoient voulu passer en Angleterre, mais les galeres de Spinola les ayant rencontrés, & ayant mis le feu au navire de guerre qui leur servoit d'escorte, ils servirent de proye aux assaillans. Ces memes vaisseaux de Spinola s'estoient aussi promis d'attaquer Flessingue, après avoir corrompu quelques-uns des habitans qui devoient mettre le feu à la ville; mais un des conjurez estant devenu malade, & les approches de la mort, qui l'invitoient au repentir, l'ayant obligé de confesser son crime au Ministre de Religion qui l'assistoit, la conjuration fut découverte & punie. Cependant il s'estoit encore émeu de nouvelles seditions dans le party de l'Archiduc; & les soldats de marine s'estant rendus les maistres sur la riviere de l'Escaut, y eussent commis plusieurs insolences,

*Dunkerquois
plustost de
leur audace.*

*Vains entre-
pres sur Fles-
singue.*

*Seditions des
soldats de
l'Archiduc.*

si les

si les bourgeois d'Anvers ne les eussent appaîsez par le payement d'une partie de leurs montres. Les Walons que l'on avoit mis en garnison dans les forts d'alentour d'Ostende, estant aussi mutinez jusqu'à tuer ou blesser quelques uns de leurs chefs, furent traittez avec encore plus d'indulgence & de largesse; à cause que les Hollandois par leurs promesses taschoient de les attirer à leur party: apres quoy l'on fit en sorte qu'ils consentirent à quitter leurs postes pour celuy de Monts S. Guinoc, où ils demurerent en garnison.

Les choses s'estant passées de la sorte, les Estats des Provinces Unies, apres avoir imposé un nouveau tribut sur chaque feu, ayant aussi esté secourus d'argent par le Roy de France, & de soldats par la Reine d'Angleterre, formoient un nouveau dessein d'attaquer la Flandre: mais sçachant que tout leur avantage dependoit de la soudaineté de leur entreprise; & que pour la rendre impreveuë à leur ennemy, il estoit necessaire de l'attirer ailleurs, ils se resolurent de tourner leurs menaces vers des frontieres opposites à celles des Flamens. Pour cet effet, le Prince Maurice, sous pre-texte du mariage de Louys de Nassau avec la veufve du Comte de Brouk, estant arrivé à Arnheim, où il avoit premierement envoyé quelques soldats, part de là en diligence, se trouvant accompagné de plus de dix mil fantassins avec trente cornettes de cavalerie, & arrive devant la ville de Rhinberk, qui estoit pour lors gouvernée, sous les ordres de l'Archiduc, par Hierosme de Lopez, qui avoit sous sa charge pres de trois mil soldats; tant Walons, Italiens, & Alcmans, que gens de marine. La place estoit aussi munie de vivres suffisamment; & ses fortifications avoient esté mediocrement augmentées, depuis que Mendoze s'en rendit maistre, par le moyen de la peste qui estoit dedans. Mais davantage, tandis que le Prince Maurice suivant sa prudence accoustumée, s'appliquoit à fortifier son camp contre le secours qui pouvoit venir aux assiegez, Louys Bernard d'Avila, lequel outre son ancienne experience, en avoit encore acquis une plus recente par l'exemple de ce qu'il avoit veu depuis peu pratiquer à Bommel, fit construire de nouveaux ouvrages au delà du fossé; & enferma par des tranchées quelques lieux qui estoient propres au pasturage, parce qu'il n'avoit pas du sel assez pour mettre des viandes en telerve. Il brusta aussi ses vaisseaux luy mesme, de peur que les ennemis s'en tendant les maistres, ne s'en servissent contre luy. Cependant le Prince Maurice disposa sur le Rhin jusqu'à Cologne une partie de la flotte qu'il avoit amenée; retenant le reste auptes de soy: & comme il se trouvoit proche de Rhinberk une Isle bagnée par la riviete, & garnie d'un petit chasteau, que les ennemis avoient abandonnée dès les premietes volées du canon, le Prince en augmenta les fortifications, & la joignit avec l'un & l'autre bord de la riviere, par le moyen de deux ponts qu'il fit dresser. En suite de quoy, apres avoir disposé des corps de garde sur toutes les avenues, il choisit pour faire camper son armée, trois postes differens, à l'un desquels, qui estoit une eminence voisine de la ville, il donna particulièrement ses soins, le dessus du rivage estant gardé par le Comte Ernest de Nassau, & le milieu, par le Mestre de Camp Gistelle. Le Prince fit aussi preparer, principalement, en deux endroits quelques mines contre les dehors de la ville; & commit de bonnes troupes à la defense des pionniers; parce que les frequentes sorties des assiegez taschoient d'interrompre les travaux. La premiere sortie se fit sur le chemin de Cassel par plus de mil hommes, mais les François les repousserent; &

*Le Conside-
ra, furent
on nouveau
dessein d'atta-
quer la Flan-
dre.*

*Le Prince
Maurice af-
sige Rhin-
berk.*

1601.

le jeune Seigneur de Chastillon leur chef combattant courageusement, se signala par une playe honorable qu'il receut. Neantmoins ce peu de succès des assiegez ne les empêcha pas de faire plusieurs autres sorties; tant de ce costé là que sur le chemin de Santen: & même un jour, qu'ils estoient fortis à l'improviste, ils causèrent d'abbord un dommage assez considerable; mais estant accouru des quartiers voisins un prompt secours aux assaillis, les assaillans furent bien-tost recoignez.

Cependant, le Prince ayant eu avis que l'Archiduc assiegeoit Ostende, ne se trouva pas peu embarrassé; car d'un costé l'honneur sembloit luy défendre de quitter son entreprisse, & de l'autre il consideroit que pour achever les ouvrages qu'il avoit commencez, ayant en teste une si puissante garnison, & pour garder en même temps toutes les avenues d'une ville dont les environs estoient si pleins de marécages & de détours, il avoit besoin de beaucoup de forces. A tous ces obstacles il se joignoit encore une nouvelle difficulté, en ce que le Colonel Vere, destiné pour commander dans Ostende, ne se vouloit pas engager à cette charge, s'il n'emmenoit avec luy vingt compagnies d'Anglois, qui faisoient une des principales parties de l'armée. Neantmoins on accorda au Colonel Vere ce qu'il demandoit; & le Prince, en attendant un nouveau renfort, ne laissa pas de continuer ses travaux. D'autre part, les assiegez commençoient à ménager leurs vivres, & à reclamer le secours de leurs voisins; soit par des messagers qu'ils leur envoyoit, soit par des feux qu'ils allumoient sur les tours de leur ville; mais les messagers tombèrent entre les mains des assiegeans. Toutefois le signal des feux allumez dans la ville de Gueldre, faisoit concevoir quelque esperance aux assiegez: aussi est il vray que pour faire lever le siege, l'Archiduc avoit donné au Comte de Herenberg des troupes assez considerables; & que pour le même effet on avoit retenu tous les chariots du voisinage: mais l'on changea incontinent de dessein, soit que l'on redoutast l'excellente disposition de l'armée du Prince Maurice, qui ne laissoit aucun passage ouvert au secours des assiegez, soit que le Conseil d'Espagne jugest plus à propos de laisser les troupes de la Republique attachées au siege de Rhinberk, afin qu'elle fust moins en estat de secourir celuy d'Ostende. Lors que le Prince Maurice eut conduit ses mines jusques sous une partie du rempart, qui descendoit les dehors de Rhinberk, il mit son armée en bataille, & fit jouer son artillerie comme s'il eust voulu livrer un assaut en cet endroit, afin d'y attirer les assiegez, qui ne manquerent pas de s'y rendre en assez grand nombre: mais incontinent les mines ayant fait leur devoir, ils furent tous emportez par la violence de la poudre, le Prince ayant eu soin cependant de tenir des gens tous prests pour se loger dans les ruines du rempart, où ils demeurèrent les maistres; quoy que bien-tost apres l'ennemy fust venu faire un nouvel effort pour les en chasser. Enfin, dans peu de temps la plupart des autres fortifications des assiegeans furent emportées, soit par de semblables stratagemes, soit de haute lutte, l'effroy en ayant aussi fait abandonner quelques unes. De sorte que desja les assiegez avoient poussé leurs galeries vers la porte de Cassel jusques sous la terrasse même de la ville; ce qui ayant ébranlé le courage de ses soldats, joint que la plupart estant blesez, on manquoit de medicamens pour traiter leurs playes, ils embrasserent la capitulation, avec d'autant plus de promptitude, qu'ils estoient bien aises de pouvoir par un traite à la conservation d'un grand nombre de personnes qui s'estoient refugiées dans la ville, & d'obtenir pour eux même une sortie honorable.

Cette

Rhinberk se rendit.

Cette conquête fut tout agreable aux habitans de la Province d'Ovet-Yssel, qui refuserent bien-tost apres aux ennemis les contributions qu'ils avoient jusqu'icy payées pour se garentir de leurs hostilitéz ; & donnerent ordre que pour l'avenir les paisans mesmes se tinssent armez : afin que quand on sonneroit l'alarme, chacun fust en estat de concourir à la defense commune. Le siege de Rhinbetk avoit esté commencé à la my-Juin, & la ville fut renduë sur la fin de Juiller, y ayant desja pout lors vingt-cinq jours que les forces Espagnoles estoient devant Ostende. Mais avant que le Prince avec son armée s'avançast vers cette derniere place, il rangea sous sa puissance la ville de Meurs qui luy avoit esté donnée, ainsi que nous avons dit cy-devant ; & en chassa la garnison poltronne du Duc de Cleves, par le moyen de laquelle il s'estoit voulu approprier cette Seigneurie, comme un fief mouvant de luy, & reüny à son domaine depuis le deceds du dernier possesseur mort sans heritiers : mais le Prince soûlînt au contraire, que le Duc par plusieurs forfaitures avoit violé les droits du patronage qu'il pretendoit.

*de la ville
de Meurs.*

Ostende, dont je vay maintenant tacontet le siege comme un des plus memotables que l'on ayt veus de long-temps, & qui peur en quelque sorte passet pour une guerre particuliere, n'estoit autrefois qu'une simple retraite de quelques pecheurs qui s'estoient establis entre Nieuport & l'Escluse ; & n'occupoit en ce temps là qu'un petit coin du rivage de la Flandre : mais lors que la naissance des guerres civiles & les diverses courses des pirates eurent semé l'alarme dans toutes les Provinces des Pais-Bas, ce lieu commença à estre fortifié d'une palissade & d'un port : & apres quelques années la paix de Gand ayant establi la puissance des Estats Confederez, Ostende entra dans leur party, & s'y attacha avec beaucoup de fermeté. Bien-tost apres, le Duc de Parme, qui s'estoit rendu formidable par la prise de Dunkerque & de Nieuport, ayant inutilement assiegé cette place, & du depuis encore le Mestre de Camp la Mothe, apres en avoir desja gagné une partie, s'estant veu entierement repoussé ; ces deux evenemens la rendirent considerable, & convierent les Confederez de la fortifier avec des soins qu'ils redoublerent, lors qu'apres avoir perdu l'Escluse, ils virent qu'Ostende estoit la seule place qui leur restast sur le rivage de Flandre. Le front de cette ville, élevé vers le Septentrion, se voit frappé par les flots de l'Ocean toujours ouvert pour elle. A son costé droit, qui est tourné vers l'Occident, une petite tivière, nommée Iperlede, formoit autrefois un port qui se trouvoit, ainsi que tous les autres de Flandre, incapable de porter des navires lors que la mer estoit dans son reflux : mais les ouvrages qu'on a faits en ce lieu, ont coupé la tivière, en sorte neantmoins que le port est demeuré. La partie de la ville qui tégarde l'Orient estoit autrefois fort inegale, à cause de plusieurs terres sablonneux qui s'y rencontroient : mais quelque temps apres cet endroit fut applany, de peur que ses dunes si voisines de la ville ne donnassent trop d'avantage à un ennemy. Ainsi depuis que ces barrières de l'Ocean eurent cessé de le retenir, il se répandit dans la plaine par une embouchure large de cent pieds, qui s'est encore accreüe à mesure que les sablons luy ont fait place ; de sorte que maintenant quand le flux de l'Ocean s'y vient mesler, elle compose un gouffre demesuré : & mesme lors que la mer s'est retirée, l'eau reste encote haute de deux piques, la seule entrée de ce detroit se trouvant quelquefois un peu gueable. Tout ce qu'il y a de terres detriete la ville du costé du Midy, est entrecoupé de

*Description
de la ville
d'Ostende.*

1601.

plusieurs fosses par les ondes de la mer ; mais sur tout pendant la haute marée on voit quelquefois la campagne couverte d'eaux jusqu'à plus de mille pas d'estendue. A tous ces avantages qu'Ostende a reçeu de la nature, l'arr a joint plusieurs fortifications de sa façon, lesquelles à la verité estoient autrefois assez grossieres ; mais on commença de les reduire à quelque regularité autant que la situation de la place le pouvoit souffrir, lors qu'après la prise de Calais & de Hullst, l'Archiduc victorieux sembloit la menacer d'un siege, qu'il diffiera neantmoins jusqu'à ce jour. La partie que l'on nommoit autrefois la vieille ville, & qui n'est maintenant qu'un vague espace d'eaux & de terre tourné vers l'Ocean, consistoit en cinq bastions détachez, qui remplissoient toute certe partie du rivage jusqu'aux remparts d'Ostende. De certe vieille ville un fossé se répandant à l'entour de la nouvelle par le moyen de quelques digues, qui rendent ses eaux plus réglées, sert à diviser deux murailles qui l'enferment, & comme la muraille qui est en dedans se trouve flanquée de huit bastions, celle qui est en dehors en a huit autres, paralleles à ces premiers. Il est vray que du costé des rivières la structure n'est pas si ferme, mais de l'autre, elle est extrêmement solide : & se rencontrant un nouveau fossé au milieu, il semble qu'il y ayt trois remparts. Le circuit de la ville, à le prendre à l'entour de ces fortifications, contient environ une heure de chemin : mais au delà il se trouve encore de nouveaux forts qui sont détachez de la ville en telle sorte, que si elle se trouvoit pressée par quelque accident, elle les pourroit abandonner sans avoir à craindre un plus grand dommage. Vn de ces forts enfermé d'une palissade, est assis au delà de l'embouchure, dont nous avons cy-devant parlé, vers l'extremité de son costé droit : & les autres assis dans la campagne, qui est au derrière de la ville, joignent ses murailles, ou n'en sont séparés que d'un petit espace, par l'interposition des gouffres.

Les Flamens estoient ennuyez des courses de la garnison d'Ostende, qui ruïnoir toutes leurs campagnes, & l'experience leur avoit fait connoître que les dix-sept forts, par le moyen desquels on avoit tasché de tenir cette place comme bloquée, leur apportoit plus de commodité que de secours, la licence de leur propre soldatesque estant fascheuse pour eux, & presque aussi insupportable que celle de l'ennemy : joint que depuis peu la sedition attirée parmy ces troupes, rendoit toujours leur fidelité suspecte. C'est pourquoy toute la Flandre d'une commune voix pria instamment l'Archiduc, de ne permettre pas davantage que la plus considerable de toutes les Provinces de son obeïssance demeurast tronquée d'une seule de ses places. Neantmoins Albert ne manquoit pas de personnes qui le detournoient de cette entreprîse, & qui luy predisoient que l'attaque d'une place si bien fortifiée, & qui avoit toujours une porte ouverte sur l'Ocean, ne passeroit pas tant pour un veritable siege, que pour l'amusement inutile d'une armée. Mais l'esperance d'un bon succès, & la promesse que les Flamens avoient faite de luy fournir une grande somme de deniers, eurent plus de force sur son esprit, que toute autre consideration. Davantage le siege de Rhinberk, où les ennemis estoient attachez, sembloit offrir une occasion assez favorable : joint qu'il luy estoit venu d'Italie & d'Espagne de nouveaux regimens sous la conduite de Trivulce & de Bracamont. Ainsi donc le cinquième jour de Juillet le Comte Frederic de Herenberg commença d'assiéger le costé droit de la ville d'Ostende, & bien-tost après luy Hierosme de Montreal assiégea le gauche ; ces deux chefs s'estant postez d'ab-

*L'Archiduc
assiége Ostende.*

bord

bord assez proche de la place ; mais peu après l'artillerie les obligea de camper plus loin : Charles vander Noot en avoit pour lors le gouvernement ; & elle estoit pourvue suffisamment de toutes sortes de munitions , tant de bouche que de guerre. Le nombre des soldats montoit à vingt & une compagnies ; ausquelles dès le premier advis qu'on eut du siege , il se vint joindre un nouveau regiment sous la conduite du Colonel Vchtembrouk. Et cette garnison fit bien tost paroistre sa valeur par une puissante sortie , qui porta la mort à plusieurs chefs du party ennemy , & entre autres à Montreal ; aussi bien qu'à plus de cinq cens hommes du commun.

Lors que François Vere fut arrivé dans la ville avec un commandement absolu ; & qu'outre les soldats de sa nation qu'il avoit amenez avec luy , on luy eut encore envoyé d'autres troupes d'élite , levées en Angleterre ; il se resolut de commettre un nombre de soldats suffisant à la garde des fortifications que l'on avoit auparavant faites hors de la ville , & d'en construire d'autres encore plus loin : mais un nouveau fort des assiegez gardé par quarante soldats fut pris d'assaut par les ennemis. Neantmoins se voyant enfin repoussez du derriere de la ville , ils s'attacherent principalement au costé gauche : & parce qu'il estoit rempli d'eaux , ils y dresserent une levée avec un nouvel artifice , dont veritablement la louange leur est due ; comme dès auparavant l'on avoit déjà veu plusieurs autres sortes d'ouvrages militaires inventez par la dextérité particuliere du Prince Maurice , ou des autres chefs Confederez. Les ennemis s'estoient donc advisez de prendre des fascines , qui avoient vingt pieds de longueur & un peu davantage de tour ; & afin qu'elles fussent plus capables de resister à la violence de l'onde par leur pesanteur , ils y attachoient des tuilles qu'on pourroit dire entrelardées ; puis qu'en effet ils donnoient le nom de saucissons à ces sortes de fardeaux : & apres que peu à peu on en eut mis une grande quantité en un monceau , sur lequel on assit encore la pesanteur de l'artillerie , les assiegez perdirent la commodité de leur ancien port : mais ayant percé le rivage proche de l'emboucheure dont nous avons déjà parlé , ils en tirerent un canal , lequel s'estant incontinent meslé dans le fossé des murailles , pourvut la ville d'un nouveau port plus commode & plus certain que le precedent. Car du depuis on y vit entrer & on en vit sortir quelquefois jusques à cent navires , qui servoient soit à emporter les blesez , soit à conduire dans la ville de l'artillerie , des vivres , du bois , & toutes les choses que l'on jugeoit necessaires pour resister aux injures du ciel , ou pour prevenir les causes des maladies. Les boulets du canon ennemy , quoy qu'il fust assis sur des eminences , estant poussez de loin & au hazard , ne pouvoient apporter aucun obstacle : & le danger que l'on eust pû craindre estoit si rare , qu'on voyoit chaque jour aborder des multitudes d'hommes , qui n'avoient point d'autre dessein que d'estre spectateurs du siege d'Ostende. Entre les Seigneurs étrangers que ce desir avoit attirez , on pût remarquer le Duc de Holface , frere du Roy de Dannemarc , & le Comte de Northumberland d'Angleterre , qui ne purent voir sans admiration un lieu si fertile en toutes sortes d'artifices militaires. Ainsi les assiegeans contrains de faire cesser les vaines menaces de leur artillerie , ne s'appliquerent plus qu'à jettet dans le gouffre du nouveau port des pierres & des sacs pleins de sablons , pour tascher à le combler ; mais la rapidité de l'eau rendit cette entreprise inutile. Enfin quand ils virent qu'il ne leur restoit plus d'esperance d'oster à leur ennemy la commodité de ses convois maritimes , Catriccio , l'un de leurs Mestres de Camp ,

*Vere estably
Gouverneur
de cette ville.*

*Histoire du
siege d'Ostende.*

qui commandoit à la partie d'Occident, commença à presser tant par ses attaques que par ses ouvrages, les forts que les assiégez tenoient de ce costé là : parmy ces forts il y en avoit trois principaux voisins l'un de l'autre, que l'on nommoit dans le camp par un certain langage militaire, le Porcépy, la Gueule d'enfer, & la Sablonniere. Ce dernier, qui avoit autrefois composé une partie des dunes de la vieille ville, se voyoit encore maintenant assis sur une eminence, tous les autres forts estant bastis à fleur de terre, & il estoit defendu par deux bastions, dont l'un estoit appliqué sur l'autre, outre plusieurs autres ouvrages qui l'enfermoient, parce qu'il servoit à couvrir les endroits de la ville les moins fortifiez. Les ennemis jetterent contre ce fort tant de balles & de boulets, que la dune en estoit toute couverte : neantmoins une dépense si excessive ne leur apporta pas beaucoup de fruit ; car les bresches estoient incontinent réparées, & les morts ou blessez avoient bien-tost pour successeurs des gens tout frais. Entre ceux qui furent emportez par les mousquetades ennemies on contoit le jeune seigneur de Chastillon, Mestre de Camp d'un regiment François ; lequel estant petit fils de ce grand Capitaine de Coligny, ne degenera point de la valeur de ses ancestres. Vere mesme fut aussi blessé, & sa blessure l'avant convié de sortir d'Ostende, il fut soigneusement traité en Zelande, d'où il revint sain & sauf continuer sa charge. Ces sortes d'accidens n'épargnerent pas davantage les assiégeans que les autres ; car en peu de temps Catrice & Bracamont, tous deux Mestres de Camp, perdirent le jour. Ceux de la ville, pour se garantir du danger des boulets & des grenades, avoient élevé deça & delà parmy les rues d'épaisses masses de terre en forme de murs ; mais leur principale apprehension estoit, que les ennemis ne se rendissent les maistres du boulevard qui la defendoit du costé de la mer, parce que leurs mines & leurs autres travaux n'en estoient pas beaucoup éloignez : cela fut cause que les assiégez se resolurent de percer la digue, que l'on avoit autrefois construite pour arrester les vagues ; & quoy que dans ce dessein ils fussent assez incertains de ce qui en arriveroit, neantmoins le succès se tourna principalement contre les Espagnols ; dont les mines & les tours d'osier, lors que les flots eurent commencé à s'entrepuiser, furent bien-tost submergées, les gardes mesmes estant contraints de se refugier sur des eschaffaux qu'ils avoient dressés là aupres, pour faciliter le transport de leurs machines. Apres cette inondation la ville d'Ostende se trouvoit enfermée par la mer à la maniere d'une Isle ; & les eaux nuisoient aussi quelquefois aux assiégez : mais par le moyen des pierres, des pieux, & de toutes les autres inventions, dont un peuple sçavant au fait de la marine se pouvoit adviser, la plus grande violence des ondes estoit tousjours repoussée contre les assiégeans. Quatre mois s'écoulerent, parmy les heurteuses forties des assiégez, les vaines attaques des ennemis contre les murailles de la ville, & les frequentes desertions de leurs soldats. Les prisonniers semoient aussi plusieurs faux bruits de part & d'autre ; & mesme les assiégez découvrirent un traistre qui avoit promis de mettre le feu à leurs poudres. L'Archiduc Albert estoit present en personne dans son camp, l'Infante Isabelle s'y trouvant aussi quelquefois : & tandis qu'ils demeuroient l'un & l'autre spectateurs d'une entreprise qui marchoit si lentement, les soldats & leurs chefs redoubloient leur zele à la veuë de leurs Souverains. Les uns ramassoient toute sorte de materiaux qu'ils dispoient en forme de bassins, & aptes avoir attaché ce mélange à des cerceaux, ils le rouloient

loient où bon leur sembloit, pour affermer les terres marécageuses : les autres adjoûtoient de secondes fortifications aux premières : les autres joignoient par de nouvelles liaisons, les ouvrages qui n'avoient pas assez de communication ensemble ; enfin les autres travailloient à un canal, qui devoit servir à faire apporter de Bruge, avec plus de facilité, toutes les commoditez du camp.

Mais les États des Provinces Confederées ayant perdu l'esperance d'attaquer la Province de Flandre apres la prise de la ville de Rhinberk, & commençant à se laisser de leurs longues dépenses, outre qu'ils reservoient leurs principaux soins pour Ostende, passerent tout l'Esté & une bonne partie de l'Autonne sans former aucune entreprise. Toutefois quand ils virent que le siege tiroit en longueur, & qu'il y avoit plustost à craindre de la dépense pour eux que du peril pour la ville, ils se resolurent, ou de retirer l'ennemy de là, ou s'il s'y opiniastroit, d'attaquer les lieux qu'ils verroient negliger. Et apres avoir long-temps esté en doute quelle place leur pourroit donner une victoire facile & profitable tout ensemble, ils choisirent Boisleduc, comme une ville à laquelle ils n'avoient jamais fait éprouver une guerre ouverte depuis qu'elle avoit abandonné leur party. Il n'y avoit pour lors aucune autre garnison, que celle de deux compagnies de cavalerie & de deux autres d'infanterie sous la charge d'Antoine Grobbendonk ; parce que les habitants avoient tousjours eu soin de ne recevoir jamais de troupes qui fussent capables de leur donner la loy. Neantmoins comme ils n'estoient pas intrépides, & sur tout dans la presente conjoncture, les Magistrats & les Prestres, qui sont là en grand nombre, enflammoient le bourgeois chacun à l'envy ; ceux-cy l'incitant à ne pas souffrir que sa Religion ancienne, ses autels, ses images, & ses saints mesmes, dont il avoit tant de fois éprouvé l'assistance, demeurassent abandonnez & pollus ; & ceux là luy representant les belles actions de ses ancestres, qui par leur valeur avoient si souvent repoussé les Ducs de Gueldre de la frontiere du Brabant. A ces exhortations les Magistrats joignoient leur propre exemple ; car ils prenoient soin que toute la nuit on eult des chandelles allumées dans les rues, & firent publier une ordonnance, par laquelle ils deffendoient de rehausser le prix des vivres ; & quand il seroit mort quelqu'un, d'en donner la connoissance au public, comme on avoit accoustumé, soit en exposant le mort à la porte, ou en la faisant tendre de duil. Ils firent aussi élever une terrasse au devant de la porte de Fucht, pour la couvrir contre les attaques du Prince Maurice, qui avoit assis son camp de ce costé là ; le Comte Ernest estant campé à l'opposite. De tous ces deux postes, le chemin estant élevé & la campagne assez basse, les pionniers pouvoient aisément arriver jusqu'à la ville : & à cette commodité il s'en joignoit une autre, la place n'ayant que ses anciennes fortifications. De sorte que les assiegeans se promettoient d'avancer beaucoup leurs travaux en peu de temps ; quoy que d'ailleurs, comme on estoit dans le mois de Novembre, une entreprise commencée si proche de l'hyver, fust capable de les refroidir : joint que, pour la grande estendue de la ville, le nombre des assiegeans estoit assez petit, puis que le Prince Maurice n'avoit en tout que soixante & treize compagnies de fantassins, & quelque trente cornettes de cavalerie ; le siege d'Ostende obligeant la Republique à tenir une armée complete de ce costé là. Mais en recompense il n'y avoit aucune sortie à craindre de la part des assiegez, à qui la garde de leurs remparts donnoit assez d'affaires ; outre qu'ils n'estoient pas accoustumez

Cependant les Confederés, assiegeant Boisleduc, mais sans effet.

à ces sortes d'exploits : & que même les environs de leur ville étant remplis de marécages, se voyoient encore enfermez par les forts des assiégeans ; lesquels d'ailleurs , jettant plusieurs sortes de materiaux dans les rivières & dans les torrens , trouverent moyen de les faire déborder , pour rendre la plaine encore plus marécageuse. Mais ce dessein ne pût estre executé assez à temps , pour empêcher qu'il n'entraist du secours dans la ville par deux diverses fois. Car le Comte Frederic de Herenberg , que l'Archiduc avoit envoyé avec quelques troupes de fantassins , & un corps de cavalerie assez considerable , ayant fait courir le bruit qu'il vouloit fortifier le bourg de Helmond , & ayant préparé pour cet effet toutes les choses necessaires , jettâ inopinément dans Bois-le-Duc trois-cens hommes , qui se virent bien-tost suivis de mil autres : en telle sorte que les assiégeans furent assez long-temps sans rien sçavoir de cette nouvelle entreprise ; mais en ayant eu advis , (quoy que trop tard) ils tuerent & prirent quelques uns des derniers partis. Cependant pour garantir la ville de l'incendie que les bombes & les grenades des assiégeans eussent pû causer , le peuple & les Magistrats firent paroistre une merveilleuse promptitude ; soit en appliquant du sable sur les bastimens de bois ; soit en recevant ces globes de feu dans des chaudieres ou bassins de cuivre ; soit en preparant tout ce qui pouvoit servir à esteindre la flamme ; leur premier zele s'estant encore accru depuis qu'on leur eut promis de la part de l'Archiduc , que les deniers du public repareroient le dommage des particuliers. Neantmoins les ouvrages du Prince Maurice s'avançoient fort , & apres les avoir conduits jusqu'au fossé des murailles , il ne luy restoit plus que de dresser ses galeries , & d'en venir aux dernières attaques qui réduisent une ville aux abbois. Mais lors que son esperance estoit si proche , elle fut détruite par la gelée , qui survint bien plustost , & se montra bien plus rude qu'on ne l'attendoit ; toutes les eaux qu'il avoit fait répandre dans la campagne s'estant glacées , & celles des rivières mêmes ; de sorte que les convois ne venoient plus dans le camp avec leur première facilité , tandis qu'au contraire le chemin d'un nouveau secours pour la ville demouroit assez large. Enfin le froid étant devenu si violent , que les soldats ne pouvoient plus faire garde la nuit sans se perdre , on leva le siege qui avoit duré vingt-sept jours , le Prince Maurice s'affligeant assez de se voir réduit à cette extremité , & regardant souvent si le froid ne s'adouciroit point. Mais la principale raison qui l'obligeoit à se retirer , procedoit de ce que les troupes du Comte de Herenberg s'estoient de beaucoup accrueës par la jonction de ces soldats Walons , que nous avons dit cy-devant s'estre retirez à Warte apres leur sedition : car toute cette soldatesque unie avoit pris son poste à Diest : neantmoins , comme le camp du Prince estoit extrêmement bien fortifié , il craignoit moins l'effort des ennemis de ce costé là , que du costé de la Hollande , qui voyoit un de ses flancs ouverts à leurs courses , ses rivières étant toutes gelées. Mais parce que dans son depart il ne pouvoit plus jouir des commoditez de la navigation , il fit emporter ce qu'il pût de son bagage dans des chariots , & en même temps on mit le feu au reste : mais les fortifications du camp furent laissées en leur entier , afin qu'elles pussent servir à faire remarquer l'experience du chef , & la diligence des soldats. Le reste de l'autonne & tout l'hyver de la presente année se passerent en de legeres courses de part & d'autre : les Confederez étant allez piller les pais d'outre le Rhin voisins de Cologne , sous pretexte de ce qui estoit deub à la defunte Comtesse de Meurs : tandis que par ordre des Archiducs ,

ducs, Beau-jeu ravageoit quelques contrées du Brabant, qui n'avoient pas voulu leur payer tribut, parce qu'elles tenoient le party de la République.

Cependant le siege d'Ostende continuoit tousjours; & ses difficultez s'estoient accreuës, tant pour les assiegeans que pour les assiegez, en ce que la violence des flots augmentée par celle de l'hiver, renversoient les ouvrages tantost des uns, tantost des autres. Cet obstacle estoit encore suivy de celuy des maladies, que l'humidité du temps & des lieux causoit, & principalement aux Anglois, qui de leur nature estant peu accoustumez à les souffrir, demandoient de jour en jour permission au Gouverneur de se retirer en leur pais, ou se deroboient de la ville; ce qui diminua tellement le nombre de ses défenseurs, que de sept mille à peine en restoit il trois mille. L'Archiduc estoit suffisamment informé de toutes ces choses; c'est pourquoy, voyant que ny les navires qu'il fit enfoncer dans le gouffre de l'emboucheure, ny la quantité infinie de pierres, & de matereaux qu'on y avoir jetté, n'estoient point capables de fermer ce port; outre que la violence des vagues & le canon des ennemis l'empeschoient de continuer ses ouvrages de ce costé là, il se resolut d'en venir aux mains, & pour éprouver premierement quelles pouvoient estre les forces des ennemis, il donna ordre à huit cens hommes choisis, d'attaquer le boulevard qui couvroit la ville du costé du rivage; ce qu'ils executerent avec beaucoup de valeur, mettant le feu aux palissades & aux autres ouvrages destinez à retenir les flots, mais incontinent le flux de la mer les contraignit de se retirer, & d'abandonner plusieurs de leurs compagnons, que l'artillerie des ennemis, déchargée de pres, avoit mis en pieces. Toutetois estant arrivé un nouveau renfort dans le camp de l'Archiduc, il prit un nouveau dessein d'attaquer la ville, tant du costé qui luy donne une sortie dans les champs, que de celuy de l'Occident, par lequel elle regarde la mer, & de faire agir toute sa puissance contre les forts du Pore-esp, & de la Sablonniere, qui estoient les plus considerables que les assiegez eussent en ces deux endroits. Un prisonnier donna advis de cette entreprise au Colonel Vere, lequel craignant beaucoup pour les siens à cause de leur petit nombre, (& sans neantmoins prendre conseil, que de soy mesme, la plupart des autres chefs estant ignorans de son dessein) fit treve pour quelque temps avec les ennemis; & mesme pour les flatter de quelque esperance de capitulation, il leur donna des ostages & en receut d'eux. Mais s'estant ému, pour ce sujet, quelque bruit parmy les soldars, causé principalement par ceux de Rossem, qui craignoient de tomber entre les mains d'un ennemy, qui leur vouloit particulièrement du mal, Vere fut contraint de renvoyer les ostages des assiegeans; & de découvrir à ses Capitaines que tout son procedé n'avoit point d'autre visée, que de tascher sous pretexte d'une conférence avec les ennemis, de gagner le temps jusqu'à ce que le secours qu'il attendoit fut arrivé. Cette intention du Gouverneur ayant esté reconnüe, les Capitaines furent tous d'avis que pour pourvoir à la seureté des ostages, qui estoient entre les mains de l'Archiduc, il falloit attirer dans la ville les principaux du camp; mais l'on ne proceda avec ceux-cy que lentement, & par des propositions si extraordinaires & si déraisonnables, qu'il fut demandé entre autres choses que l'Archiduc payast une grande somme de deniers à la garnison qui sortiroit d'Ostende. Cependant il entra dans la ville cinq compagnies de soldars, qu'un vent faro-

1601.

favorable y avoit conduits : apres quoy Vere declara aux deputez du camp, que veritablement il avoit proposé de capituler, se voyant pressé par la necessité ; mais que maintenant luy étant arrivé du secours, le serment qu'il avoit fait à la Republique ne luy permettoit pas de passer outre ; mais que s'il se voyoit jamais sur le point de succomber sous les forces de l'Archiduc, il étoit   sperer, que la clemence d'un si genereux Prince ne luy manqueroit pas au besoin. Albert fut sensiblement touché de cet affront ; car toute la Flandre étoit accourue devant Ostende, comme à un infaillible spectacle de la reddition de la ville, dont le bruit avoit desja couru dans tous les royaumes voisins ; & les   tats mêmes eurent bien de la peine à excuser cet artifice, qui de foy n'étant pas fort honneste, avoit sur tout dans cette rencontre paru plus dangereux que necessaire.

*Misérable fin
du Comte
d'Essex en
Angleterre.*

Cette même année il arriva chez les étrangers des accidens qui ne furent pas d'une legere consequence pour les affaires des Confederez : car en Angleterre le Comte d'Essex, grand ennemy de la paix qu'on vouloit faire avec l'Espagne, se voyant, apres sa sortie de prison, banny de la Cour ; & considerant qu'un homme tel que luy, dont la faveur avoit autrefois été si puissante, qui avoit accoustumé de faire chaque jour des creatures, & de commander à des armées, demeurait maintenant sans credit & sans employ ; la difficulté qu'il trouvoit à vivre en cet état, luy faisoit rouler dans son   prit beaucoup de pensers divers, qui le rendoient incertain s'il devoit porter la guerre dans le palais même d'Elisabeth, ou la tenir de loin dans l'apprehension de ses armes ; mais comme il avoit des ennemis qui l'observoient en toutes choses, la Reine, dont l'indignation étoit extremement   meu   contre luy, non seulement pour le sujet des anciennes offenses qu'elle en avoit receuës ; mais encore à cause de sa beauté qu'il avoit méprisée, l'envoya sommer de venir rendre raison de sa conduite. Dans cette conjoncture qu'il sçavoit être si dangereuse pour luy, il choisit le pire conseil qu'il eut p   suivre ; car sans se montrer ny assez soumis, ny assez hardy, il prend avec luy une   scorte fort mediocre, & se h  ste de venir à Londres, pour tenter luy même ses anciens amis & la populace ; mais il se voit prevenu par un heraut, qui le declare criminel de leze Majesté, s'il n'obeit sans remise aux ordres de la Reine. Cette declaration abbatit le courage du peuple, lequel craignant pour soy même, abandonna aisément l'interêt d'autrui : & les portes de la ville ayant été fermées, le Comte   st assiégé dans sa maison ; où ne se voyant assisté d'aucun secours, il se rend, & est emmené prisonnier avec le Comte de Southampton. Soudain on luy donne des juges ; & il   st entendu publiquement dans sa défense, où il parla hautement contre ses adversaires, & sur tout contre Cecile, qu'il accusoit entre autres choses d'avancer la paix avec les Espagnols ; & protesta qu'en se vengeant de ses ennemis, il n'avoit jamais manqué de foy à la Reine. Tout le monde demeura long-temps incertain, si la clemence d'Elisabeth & son ancienne affection pour le Comte auroient encore quelque force ; ou si la grandeur de sa faute, l'inclination que le peuple avoit pour luy suspecté à la Reine depuis un si long-temps, & même le credit de ses ennemis n'  toufferoient point les sentimens de pit   ; mais enfin l'arrest de sa condamnation ayant été prononcé, il perd la teste, apres avoir donné dans cette extrem  t   de grandes marques de pieté & de repentance ; & le chef n'  st pas plus-tôt à bas que ses partisans éprouvent la même peine. Cependant la flotte qu'on

avoit

avoit équipée en Espagne, s'estoit rendu formidable en divers lieux : & l'on en avoit conduit une partie vers la coste d'Afrique ; mais les tempestes la repousserent. Vne autre partie ayant pris la route d'Yrlande, conduisoit aux rebelles de ce pais là un secours considerable, consistant en six mille soldats sous la charge de Don Iuan d'Aquila ; lequel par un orgueilleux manifeste avoit fait publier qu'il venoit delivrer l'Yrlande de la gueule des demons. Il prit terre en la partie meridionale de l'Isle, proche de la ville de Quinsala ; où tandis qu'il attendoit vainement un puissant secours de la part des Yrlandois, il fut assiégé par le General Montjoy, qui gouvernoit cette Province pour la Reine d'Angleterre. Il est vray que Tiron, chef des rebelles, essaya de faire lever le siege, ayant traîné un corps d'armée complet au travers des marécages que l'hyver rendoit glacez ; mais apres avoir receu un eschec, il se retira dans ses tanières : ce qui contraignit Aquila de conclure une capitulation avec les ennemis, par laquelle il leur mit entre les mains non seulement la ville assiégée ; mais encore tout ce que les Espagnols tenoient dans l'Isle, & ramena sa soldatesque en Espagne dans les navires des Anglois. A quelque temps de là, l'entreprise des Espagnols contre Cefarée, ville de Mauritanie que l'on nomme maintenant Alger, par un mot Arabe corrompu, leur ayant tres-mal réussi, cette nouvelle perte ayda à espuiser leurs finances.

*Don Iuan
d'Aquila don-
ne en vain du
secours aux
Yrlandois re-
belles.*

Mais la hardiesse des Confederez, pour les navigations du nouveau monde, s'augmentoit jusqu'à tel point, qu'Olivier de Nort, originaire de Rotterdam, avoit osé penetrer ce détroit que l'on nomme Magellanique, du nom de son premier inventeur ; sur les traces duquel Drak & Cavendish, Anglois, l'ayant traversé, de Nort est le quatriesme de ceux qui se sont rendus memorables dans cette decouverte ; d'où apres de grandes difficultez qu'il avoit eues à combattre, parmy cette mer si remplie de longs détours entre les confins de l'Amerique, & ces terres qui nous sont encore aujourd'huy inconnues, il entra dans l'Océan que nous appellons meridional ; où il vid le rivage de Chili que cette mer baigne, & qui produit des hommes d'une grandeur de corps démesurée ; le trouvant aussi en ce lieu des ennemis du nom Espagnol. De là ayant tourné sa route vers les Indes, il arriva en l'Isle de Borneo ; d'où apres avoir passé proche du cap de Bonne Esperance, il regagna la Hollande. Il est vray qu'il n'y revint pas chargé de richesses, quoy qu'il eut presque fait tout le tour du monde ; mais il rapporta beaucoup de gloire pour sa patrie, & luy apprit le nom de quantité de contrées dont elle n'avoit jamais entendu parler. Quelques autres vaisseaux Hollandois avoient aussi entrepris la mesme navigation ; mais le manquement d'hommes & de vivres les ayant escartez, ils tomberent partie entre les mains de l'Espagnol, partie en celles des barbares ; & les prisonniers furent mis à mort avec des cruautez qui marquoient en mesme temps l'ignorance des barbares, & la barbarie des Espagnols.

*Naviga-
tion
d'Olivier de
Nort.*

Environ ce temps, comme les Confederez avoient accoustumé de s'enquerir de toutes les nouvelles, qui pouvoient estre desavantageuses à Philippe, ils apprirent avec quelque esperance d'un heureux succès pour eux, que Don Sebastien autrefois Roy de Portugal vivoit encore ; & ce bruit procedoit de ce que s'estant rencontré un homme qui avoit beaucoup de ressemblance de corps avec Don Sebastien, quelques uns des plus subtils d'entre les Portugais l'avoient si bien instruit de plusieurs particularitez secretes de

1601.

la vie de leur Prince, qu'il avoit abusé la credulité du reste de la nation. Mais ayant esté mis entre les mains des Espagnols par le Duc de Florence, pour punition de son audace & de sa ruse, dont l'exemple estoit si pernicious, il fut premierement exposé en spectacle tantost chez un peuple tantost chez un autre; en suite de quoy, on l'envoya aux galeres, & puis enfin on le fit mourir.



HISTOIRES

DES TROUBLES

DV PAYS-BAS,

LIVRE ONZIÈSME.

SOMMAIRE.

Continuation du siege d'Ostende. Le Prince Maurice entre dans les pais ennemis : Mendoza & Spínola vont au devant de luy. Il assiege la ville de Grave & la prend. Sedition de la soldatesque Espagnole. Mendoza s'en retourne en Espagne. Les Confederes surprénent huit compagnies de cavalerie ennemie. On met le feu aux galeres de Spínola. Les Hollandois dans les Indes Orientales mettent en fuite la flotte Espagnole. Les Portugais persuadent au Roy d'Achem de faire massacrer les Hollandois. Ambassade des Indiens aux Confederes. Le Roy de Ternate & quelques autres Rois Indiens embrassent le party des Confederes. Commencement de la Compagnie des Indes Orientales dans les Provinces Confederées. Mort du Marechal de Beron. Nouveaux mouvemens dans la Frise Orientale.



Evant Ostende l'esperance des assiegez estoit encore bien éloignée; mais l'Archiduc indigné contre le General Vere à cause de son action, se resolut d'éprouver si la valeur des siens ne pourroit point aller au delà mesme de son arrentre. C'est pourquoy apres que son artillerie assise sur un cavalier dressé expres, eut long-temps foudroyé avec toute sorte de violence, contre les forts que les

assiegez tenoient du costé de la vieille ville, & de l'ancien port, ayant appris que le canon n'avoit pu endommager ces ouvrages, il ordonna que de toutes parts la ville fut ataquée, & que l'on livrast l'affair principalement de ce costé là. Suivant cet ordre, deux cents soldats sous la conduite de deux Capitaines furent choisis pour assaillir le costé droit du fort de la Sablonniere, tandis que deux cents autres marcheroient contre le costé gauche, & qu'un pareil nombre encore se tiendroit prest d'attaquer le rempart qui couvroit ce fort. Ceux-cy estoient suivis de quatre cents hommes conduits par Durango, auquel on avoit donné ordre de mettre incontinent garnison dans les lieux qu'il auroit gaignez; & pour cet effet on l'avoit pourveu de vivres, de poudres & de toutes les choses necessaires pour la fortification d'une place. Le fort du Porc-efpy ne devoit pas estre moins pressé que le precedent; & il y avoit deux cents hommes destinez pour l'attaquer, un pareil nombre estant reservé pour le fortifier: outre pres de trois cents autres hommes que l'on avoit donnez à Gambalor chef des Italiens, & quatre cents autres qui marchaient sous la conduite d'Augustin Mexia, pour secourir ceux qui en auroient besoin. En suite de quoy tout le reste de l'armée fut divisé par pelotons, pour se rendre où le danger l'appelleroit. Le Comte de Buquoy, pour sa part de cette attaque, avoit eu le front Oriental de la ville. Devant le fort de la Sablonniere le combat fut sanglant; parce qu'un des deserteurs du party do l'Archiduc, ayant averty Vere de l'attaque preparée contre ce fort, ce General avoit principalement tourné de ce costé là les batteries de

1602.

*Continuation
du siege d'O.
stende.*

son canon avec toutes les autres armes offensives, que la guerre a inventées : & l'on avoit aussi allumé des feux en divers endroits, afin que les exploits des assaillans se pussent plus clairement reconnoître. Cependant, la pallissade ayant desja esté arrachée, on commençoit à dresser des échelles, & le combat s'éleva fort furieusement, l'effort que les piques Espagnoles faisoient d'enbas, étant bravement repoussé d'enhaut par les épées des Anglois ; lors que Vere ayant fait lâcher deux escluses, inonda incontinent tous les gueuz de l'ancien port par lesquels l'ennemy estoit obligé de passer : de sorte que par la violence de ce deluge, non seulement la poudre à canon que les soldats portoient, fut gâtée ; mais davantage plusieurs d'entre eux furent poussés dans la mer, qui les engloutit : & dans ce desordre ceux qui s'estoient desja attachez au combat, n'estant pas suivis par leurs compagnons, furent contraincts de lâcher pied avec une double perte, causée tant par la fureur de l'onde, que par les mousquetades de leurs ennemis. Le Comte de Buquoy executa un peu plus tard que les autres l'ordre qui luy avoit esté donné, & ne combattit pas si long-temps qu'eux, à cause que parmi ses retardemens la mer s'estant de nouveau accreue, avoit inondé le chemin par lequel il estoit obligé de passer. On voyoit étendus deçà & delà les corps des soldats & des Capitaines, dont les uns estoient morts en attaquant la pallissade, les autres en penetrant le fossé, selon que leur valeur les avoit invitez de s'avancer : & plusieurs avoient même esté emportez dans l'Océan. Enfin l'Archiduc perdit pres de huit cens hommes, ce qui l'obligea de faire une treve de quatre heures, qui furent employées à la recherche des morts. Du costé de la ville il y eut environ quarante hommes tuez, & plusieurs blesez, entre lesquels le Colonel Horace, frere du General Vere, estoit compris ; s'estant également bien acquitté du devoir de chef, & de celui de soldat. On trouva aussi parmi les morts du party Espagnol une femme, qui sous un habit & un courage de soldat avoit dissimulé son sexe ; comme si elle eut voulu faire des reproches à la nature de ce qu'elle ne l'avoit pas fait naître homme.

Le malheureux succès de cette attaque, l'impossibilité d'affamer Ostende, & la rigueur de l'hyver que les inondations du camp rendoient encore plus insupportable aux assiégeans qu'aux assiégés, avoient porté plusieurs Capitaines à conseiller à l'Archiduc de différer jusques à un temps plus favorable les efforts inutiles, & de n'attendre pas de plus grandes pertes ; mais le Prince voulant conserver sa réputation & celle des armes du Roy, aymoit mieux s'opiniâtrer dans son entreprisse, quoy qu'extremement longue & pénible, que de se confesser moins puissant qu'une seule ville. C'est pourquoy il donna ordre que du costé gauche de son camp on eslevast un grand cavalier, sur lequel en suite l'on assis l'artillerie, pour la faire foudroyer avec d'autant plus d'effet, tandis que du costé droit on avançoit peu à peu une levée construite en cette maniere : Premièrement on sichoit en terre de petites poutres, auxquels on en joignoit d'autres en travers ; & sur le tout on appliquoit ces sortes de fascines que les soldats nommoient des saucissons ; & l'on les lioit ensemble, les unes en forme de buscher, les autres en forme de croix : apres quoy toute cette structure estoit couverte de sable, comme d'un plancher, afin que par ce moyen elle fut plus serrée, & plus capable de résister aux flots : en effet sa fermeté se trouva si grande, que non seulement elle couvroit les soldats, comme eut pû faire un rempart ; mais davantage on y avoit assis l'artillerie pour la pointer plus facilement contre les assiégeans :

toute-

toutefois cela ne leur empêcha pas de naviger toujours comme auparavant, sans estre endommagé, sinon rarement & legerement. Le mesme Archiduc avoit, de toutes les contrées de l'Vnivers, fait venir des Ingenieurs, qui luy propofoient chacun à l'envy des expediens pour fermer le port de l'emboucheure : & quelqu'un d'eux, durant les tenebres d'une nuit obscure, ayant plongé dans le canal de ce port un cable de navire, qui fut attaché à chaque bord avec des anches & des tonneaux ; les assiegeans, s'estant aussi servis de l'obscurité de la nuit, osterent aisément le cable malgré tous les liens. Pompée Targon trouva encote le moyen de construire un chasteau qui se portoit sur des navires, & sur lequel on devoit dresser une batterie de canons ; mais on s'apperçut bien-tost qu'il ne seroit pas assez ferme pour souffrir les rudes secousses de l'Océan, & que le sable qui estoit au fond du canal, cederait bien-tost à la pesanteur de ces machines. Le mesme Ingenieur avoit aussi inventé de certains batteaux qu'il composoit d'un amas de fascines & de tuilles, & qui s'élevoient à mesure que le flux de la mer s'avançoit ; mais les assiegez les renverserent à coups de canon & de mousquetades : outre que quand mesme l'artifice de l'ennemy eut esté capable de leur oster la commodité de ce port, ils avoient donné ordre d'en faire venir un nouveau dans la vieille ville, en perçant le rivage de la mer entre l'emboucheure & l'ancien port : car en effet les Estats s'estoient resolus de conserver par toutes sortes de voyes leur ancienne reputation, & l'empire qu'ils avoient acquis sur la mer : c'est pourquoy, faisant leur compte que le siege d'Ostende devoit durer long-temps, ils ordonnerent que de six mois en six mois on en changeroit la garnison ; & suivant cette ordonnance Frederic Dorp alla succeder à Vere dans la charge de principal Commandant : ils firent aussi reparet les ruïnes de la ville, & en augmentèrent les fortifications, tenant de l'argent pour prest, pour payer chaque jour ceux qui travailloient à ces nouveaux ouvrages ; au lieu que les soldats de l'Archiduc n'estoient pas seulement trop bien payez de leurs montres. Ce qui faisoit naistre parmy eux de nouvelles semences de sedition, & les rendoit mal-obeïssans : joint que l'on exerçoit sur eux un empire extremement odieux, & tousjours accompagné de crainte, parce que l'on avoit ordonné de la cavalerie, laquelle, pour faite marcher les fantassins au travail, les chassoit devant soy ainli que des troupeaux de brutes, & traïsnoit mesme de force ceux qui pensoient prendre la fuite. D'ailleurs le subside que les Flamends avoient accordé à l'Archiduc, estoit beaucoup au dessus de ses dépenses : & les Walons, pour s'exempter de fournir quelque subvention considerable, prestoient leur pretexte sur le peu d'assurance qui se trouvoit en la paix des François. Quant aux Brabançons, ils trouvoient une excuse legitime dans la sedition de la soldatesque de Wart : veu mesme qu'il s'en estoit fort peu fallu que ces murins, par la correspondance de quelques autres, ne se fussent saisis depuis peu de la citadelle d'Anvers, & de la ville de Hulst. Cependant on avoit donné quelque esperance à l'Archiduc qu'il y auroit moyen de surprendre Breda ; mais le Comte Frederic de Herenberg, qu'on avoit choisy pour cette tentative, s'estant égaré de son chemin pendant la nuit, fut decouvert par la venue du jour : & à quelque temps de là son frere Adolphe fut surpris par la cavalerie du Prince Maurice.

Jusqu'icy François de Mendoza, fait prisonnier en la bataille de Nieuport, avoit esté gardé dans les citadelles de Hollande, tantost plus à l'estroit, tantost plus au large ; & quoy que la veufve du Comte de Brouk & les De-

*Frederic Dorp
succede à
Vere.*

1602. putez de Cleves eussent demandé qu'il fut puny de plusieurs excès qu'il avoit commis, & dont il s'excusoit partie sur la necessité qui l'avoit obligé d'en user ainsi, partie sur les ordres expres qui le luy avoient commandé, les Estats ne trouverent pas à propos d'exercer aucune jurisdiction sur un prisonnier, que le droit de la guerre protegeoit. Mais parce qu'entre les deux partis les rançons des chefs prisonniers n'estoient pas réglées comme celles des simples soldats; il y eut un assez long debat touchant celle-cy. A la fin

*Prisonniers du
party Confede-
ré remis en li-
berté à la dili-
gence de Men-
doze.*

neantmoins on tomba d'accord que tout autant de prisonniers du party Confederé, qui se rencontreroient soit dans les Provinces du party d'Albert, soit en Espagne, aux Indes, en l'Amerique, ou enfin dans quelque autre pays dependant de la domination de Philippe, seroient remis en liberté à la diligence de Mendoze. Cette conclusion ayant esté prise, la consideration de ce General, ou des autres chefs du party d'Espagne, qui pourroient à l'avenir tomber entre les mains des Confederez, fut si puissante aupres de Philippe, qu'il sottoscrivit volontairement au traité: en execution duquel on vid bien-tost retourner en Hollande, de tous les climats de l'Univers, plusieurs mariniers & marchands, que la jalousie des ennemis conceuë pour le sujet du commerce, où la haine des Prestres, causée par la difference de Religion, avoit opprimé. Apres leur retour, les uns racontoint, ou la pesanteur des chaines qui leur avoient rongé tout le corps, ou l'horreur des prisons dans lesquelles ils avoient languy parmy l'ordure & les ténèbres; les autres descricvoient les maux divers, que l'esclavage de la chiorme leur avoit fait souffrir sous la rigueur des comites inexorables: & il est vray que tous ces recits ne furent pas d'une petite consequence dans les Provinces Vnies; tant pour animer contre les Espagnols une populace, qu'inc se souvenoit desja que trop de leurs anciens outrages, que pour la rendre de plus en plus affectionnée envers les chefs: puis qu'en effet, dans cette dernière occasion, en preferant la liberté de leurs citoyens à toutes les sommes d'argent, qu'ils eussent pû tirer de leur ennemy, ils avoient par certe marque de clemence & de soin pour le peuple, fait une œuvre bien agreable à tout le monde. Ce fut donc de cette sorte que l'on rendit la liberté au General Mendoze, lequel apres avoir accomply une partie de ses promesses, & donné des respondans pour ce qui restoit encore à executer, sortit de chez les Confederez avec une fort bonne opinion de leur Republique, qu'il avoit considerée d'assez pres: & cela fut cause pour l'avenir, qu'il conseilla plus-tost la paix que la guerre à chacun des deux partis. Mais cependant on se resolut d'establiir touchant la rançon des prisonniers, un ordre plus certain que par le passé.

*Les Estats la-
voient une gran-
de armée.*

Tant que dura le Printemps de la presente année, les Estats des Provinces Vnies leverent une armée plus grande qu'ils n'avoient point encore fait; leurs courages s'estant accreus tant par le souvenir de la bataille de Nieuport, que par les continuelles seditions de la soldatesque ennemie; qui leur donnoient esperance qu'avant l'arrivée dans les Pais-bas des nouvelles troupes que l'Espagnol avoit fait lever en Italie, ils pourroient accroistre leur premiere reputation par une seconde victoire, ou du moins trouver un chemin dans le Brabant, & dans la Flandre, qui les meneroit par terre jusques devant Ostende, pour en faire lever le siege. Il est vray pourtant que le Prince Maurice continuoit toujours de preferer, à ces entreprises assez temeraires, des conseils plus circonspects; mais la Reine d'Angleterre, & le Roy de France, approuverent le dessein des Estats, & en persuaderent l'execution, avec d'autant plus d'autorité que ces deux Couronnes fournissoient de l'argent &

de

de la soldatesque à la Republique. On enrolla, entre autres troupes, force cavalerie Allemande : & apres que l'on eut ordonné des prieres publiques avec beaucoup de solemnité, l'armée prit sa marche au mois de Juin ; mais un peu plus tard qu'il n'eut esté à propos : parce qu'environ ce temps là, les troupes Italiennes estoient desja entrées dans les Pais-bas. On envoya aussi des lettres circulaires, tant aux habitans de l'Artois, du Brabant & de la Flandre, qu'aux autres peuples du même party ; par lesquelles les Confederes faisoient hautement valoir non seulement leurs propres forces, mais encore le secours qu'ils pouvoient esperer de la part des souverains leurs alliez : & representoient plusieurs veritez sur le sujet des seditions du party contraire, & de la ruine de ses villes & de ses campagnes. Mais enfin (disoient ils) quel croyez vous que sera le fruit de tant de maux, sinon la derniere de toutes les miseres, c'est à dire la servitude ? car il est bien aisé de juger où buttent les Espagnols depuis tant d'années : & afin que la pretendue cession qu'ils ont faite en faveur d'Albert de tous les pais Belgiques, ne vous trompe pas, considere en vous mêmes quels sont ceux à qui la souveraine conduitte de la guerre dans vos Provinces, & l'administration de toutes vos affaires publiques sont commises ; vous trouverez bien-tost que le titre de l'Archiduc n'est qu'un phantôme. Que si le souvenir de l'ancienne gloire de vos ayeux, & le soin de la liberté future de vos descendans, trouvent encore place dans vostre cœur, joignez par une fidelle alliance vos armes avec les nostres : ou pour le moins secondez nos genereux efforts par quelque legere contribution de finances, & que cependant les Archiducs aillent chercher ailleurs une Principauté plus tranquille. Il vous seroit facile de chasser les Espagnols, qui ne sont puissans chez vous que par les garnisons de quelque peu de citadelles : apres quoy vous demeureriez vous mêmes les arbitres de vos Provinces & de vostre Religion ; & vous n'avez pas besoin de beaucoup de travail pour acquerir les deux plus grands biens de la vie humaine, qui sont la paix & la liberté.

Cependant l'armée du Prince Maurice partagée en trois corps marchoit par trois chemins differens ; elle estoit composée de cinq mille chevaux, & de dixhuit mille fantassins, & de pres de deux mille chariots. Le corps d'armée du milieu estoit conduit par le Comte Guillaume de Nassau ; celui de main droite par le General Vere ; & le gauche par le Comte Ernest. Toutefois les distances de ces trois corps estoient ordonnées de telle sorte, qu'en un besoin ils se fussent joints fort aisément ; & que cependant leurs chemins estant separez, ils marchoient avec une bien plus grande diligence. Quant aux vivandiers, fours, moulins, & autres semblables subventions que l'on avoit accoustumé de conduire par eau, on les faisoit venir par terre apres l'armée, mais avec bien plus d'incommodité. Apres que l'on eut passé la Meuze à Nimegue, le Prince Maurice mena de sa son armée dans le pais du Liege, où il pouvoit encore remarquer les vestiges de l'armée de son pere, qui fut defeatte en ces mêmes lieux, plus-tost par la faim que par les armes du Duc d'Albe : & pout se garantir maintenant d'un pareil malheur, comme il sçavoit que les villes prochaines avoient quelque inclination pour le party Espagnol, il les obligea, par de rigoureuses menaces, à faire venir des vivres dans son camp, & à les vendre à prix raisonnable ; & neantmoins malgré cette prevoyance on eut assez de peine à nourrir tant de gens de guerre. Le quinzième jour toute l'armée s'arresta au bourg de S. Truden : & Mendoze estoit desja arrivé à Tillemont ; parce que l'Archiduc, ayant

Le Prince Maurice mène son armée contre l'ennemy.

1602.

Mendoze & Spinola luy vont au devant.

ſceu les preparatifs des Eſtats, l'avoit envoyé en ces quartiers, & avoit laiſſé devant Oſtende Iean de Rivas, avec ordre de garder le camp & de le fortifier tout à l'entour. On avoit perſuadé aux ſoldats qui s'eſtoient retirez à Watt, de mettre fin à leurs mutineries, pour augmenter les troupes de Mendoze; de ſorte que le General avoit formé un corps de cinq mille fantaſſins & de quatre mille chevaux: davantage Ambroïſe Spinola s'eſtoit joint à cette armée, avec huit mille hommes tant Italiens qu'Eſpagnols qu'il avoit amenez depuis peu, le deſir de gloire l'ayant convié d'appuyer le party d'Eſpagne, par ce ſecours, tout compoſé de gens d'élite; & de ſeconder les puiſſans efforts que ſon frere avoit deſja faits ſur l'Océan. Dans ce deſſein ayant d'abbord traité avec le Roy Philippe, pour le rembourſement de ſes fraix, il payoit luy meſme ſes regimens de ſes deniers: & quoy que Mendoze eut le commandement general de l'armée, neantmoins Spinola ayant la direction particuliere de ſes troupes, les empeſchoit également de tomber dans la neceſſité, & dans la licence des autres. Ce qui luy fit gagner ce point, que jamais il ne s'eſt veu de ſoldats plus tranquilles, que les ſiens, ny qui obſervaſſent mieux la diſcipline militaire: & l'experience fit connoiſtre par là, que le principal moyen de retenir les gens de guerre dans le devoir, conſiſte à les bien payer de leur ſolde. Le Prince Maurice s'eſtant campé aſſez proche des Eſpagnols, mir ſon armée en veuë des ennemis pour taſcher de les attirer au combat; mais Mendoze retint ſes gens dans l'enclos de leur rempart, ſoir qu'il ne ſe creut pas aſſez fort, ſoit que la priſon ayant refroidy l'ardeur de ſon courage, il craignit encore un pareil accident; & qu'après avoir eſté deſait une fois, il voulut ſe montrer plus retenu pour l'avenir.

Les Eſpagnols reſuſent la bataille, qui leur eſt propoſée.

Ainſi le Prince voyant que ceux qui avoient ſi ſouvent accuſé les ſiens de fuir le choc, le fuyoient eux meſmes, jugea que pour le reſte de l'année les grands preparatifs de la Republique n'auroient pas beaucoup de ſuccès; car il luy eſtoit impoſſible d'entrer plus avant dans le païs ennemy, ayant à conduire une ſi grande armée, & les chemins eſtant ſi étroits; joint qu'il luy eut fallu paſſer à la mercy de pluſieurs fortes places, & avoir toujours à ſes trouſſes l'armée Eſpagnole, qui n'eut pas laiſſé perdre les occaſions de l'endommager. D'ailleurs il commençoit à manquer de vivres; & le temps de la moiſſon eſtant encore bien éloigné, la prudence l'avertit de ſe retirer en arriere promptement, pour chercher la commodité des rivières. Neantmoins afin qu'après de ſi grands efforts la campagne ne ſe terminat pas ſans quelque exploit remarquable, il porta ſon ambition à de moindres eſperances, que celles du gain d'une bataille, & incontinent Grave s'oſſint à ſa penſée. C'eſt une petite ville du païs de Cuik ſituée ſur la Meuzc; & elle ſe rendoit pour lors aſſez conſiderable, tant par ſes fortifications que par ſa garniſon, pourveuë de toutes les choſes neceſſaires pour ſoutenir un ſiege. Le Prince arriva devant cette place après une marche de huit jours, pendant laquelle ſon armée, à cauſe des grandes chaleurs, avoit éprouvé un chemin fort rude; & qu'on n'avoit pû achever ſans la mort de pluſieurs ſoldats, qui n'eſtoient pas encore accouſtumez à tant de fatigues. Il partagea toutes ſes troupes en trois camps diſſerens; le General Vere occupoit le deſſus de la riviere, luy le deſſous, & le Comte Guillaume avoit pour ſon quartier ces campagnes marécageuſes qui regardent le Brabant. Le Prince fit conſtruire deux ponts ſur la riviere, chacun de cent & quinze pas en longueur: & non ſeulement toutes les diſtances qui ſe rencontroient entre
chaque

Le Prince Maurice aſſiege la ville de Grave.

chaque camp, mais aussi l'autre bord de la rivière tourné vers le pays de Gueldre, se virent enfermer par une terrasse continuelle, bordée d'un fossé large & profond avec des forts & des batteries de canon. Dès le commencement du siège l'effort des mousquetades ayant contraint les assiégés d'abandonner le boulevard qu'ils tenoient au delà de la rivière, les assiégeans s'en accommodèrent.

Cependant, quoique dès le départ du Prince, Mendoza eût été conseillé, par les plus résolus de ses Capitaines, de le suivre de pres, pour le traverser dans sa marche & dans ses desseins, néanmoins parce que ce General craignoit toujours que le sort des armes ne le trompât, & qu'un mauvais succès qui lui seroit arrivé ne l'exposât à quelque blâme, il aima mieux attendre l'avis de l'Archiduc, ce qu'il ne pût faire sans perdre beaucoup de temps. Mais après tout, l'Archiduc ne lui donna aucune réponse certaine; l'avertissant seulement qu'il falloit prendre garde à ne pas trop éloigner l'armée royale, de peur que cependant la flotte des Confédérés n'attaquât la Flandre. Cette apprehension obligea Mendoza à suspendre ses desseins pour les régler sur ceux de son ennemi; & à la fin après avoir fait faire à Ruremonde un préparatif tel quel des choses qu'il croyoit lui être nécessaires, il vint assiéger son camp aux bords de la Meuse, au dessous de Grave & du Prince Maurice. Quelques uns ont cru qu'il y eut de la faute en ce choix; & que Mendoza devoit plus-tôt prendre pour son poste les dessus du rivage, dans cette contrée que l'on nomme Ravestein, parce qu'ainsi il eût pu couper les vivres à l'armée des Confédérés, qui ne voyoit au dessous de soi que des terres ennemies; mais il faut considérer que de vouloir passer à la veüe d'un camp qui s'étoit déjà fortifié, c'eût été une entreprise trop dangereuse pour Mendoza; & que pour chercher le détour des chemins, il eût fallu perdre beaucoup de temps, tandis que le Prince pressant les ouvrages des siens, commençoit déjà en beaucoup d'endroits à dresser des casemates sous le fossé de la ville, par le moyen des levées que l'on avoit autrefois faites sur chaque bord de la rivière pour le fortifier, & qui ne servoient maintenant qu'à ouvrir un chemin plus facile aux pionniers. De sorte que pour jeter du secours dans la place, il ne restoit plus d'autre espérance aux Espagnols, que de tenter un passage parmy les longues distances qui se trouvoient entre le quartier du Prince, & celui du Comte Louys; & de forcer les endroits qui seroient les plus mal gardés: dans ce dessein ils avoient déjà préparé des échelles & des hoyaux, soit pour escalader les fortifications, ou pour les abattre, sous la conduite de Thomas d'Espina, à qui l'on avoit donné mille fantassins d'élite, suivis par d'autres soldats qui les devoient soutenir; mais la soigneuse garde que les gens du Prince faisoient de toutes parts, rendit la hardiesse des Espagnols inutile: joint que quoiqu'ils fussent partis la nuit, le long retardement qu'ils avoient souffert en marchant parmy des marécages, fut cause que la venue du jour les découvrit. Ainsi, Mendoza assez honteux d'avoir en vain tâché de secourir les assiégés, ne voulut pas recevoir encore l'affront de voir prendre la ville en sa présence: & s'étant retiré sans aucun bruit, il prit sa marche vers Venlo; mais les États craignant quelque entreprise contre Rhinberk, y avoient déjà envoyé le Comte Ernest, avec un renfort pour la garnison. Cependant si le Gouverneur de Grave, Antoine Gonzales, ayant avec lui quinze cens soldats de diverses nations, avoit déjà fait plusieurs braves sorties contre les assiégeans à la veüe de ceux qui le venoient secourir, maintenant qu'il perdoit route

*Mendoza place
son camp au
dessous de
Grave, & du
Prince Maurice.*

1602.

*La ville de
Grave se
rend.*

esperance de secours, il ne laissoit pas de prolonger encore le temps, par de nouvelles marques de valeur; mais enfin apres deux mois de siege, les Anglois commençant d'un costé à menacer la closture qui servoit à retenir l'eau dans les fossez, où d'un autre costé les Frisons avançaient plusieurs casemattes, tandis que le Prince Maurice dispoisoit le reste de ses gens à renverser les murailles de la ville, laquelle avoit desja perdu pres de sept cens soldats, le reste, par une capitulation honorable en sortir avec armes & bagage. La ville de Grave, qui faisoit anciennement une partie du domaine de Gueldre, ayant du depuis esté annexée au Brabant, & mise par engagement entre les mains de Maximilien Comte de Bure, Guillaume Prince d'Orange son gendre l'achetta, la perdit par la guerre, & la recouvra par la paix de Gand, apres en avoir chassé une garnison Alemande. Mais comme plus de dixhuit ans avant ce jour, le Duc de Parme s'estoit rendu maitre de la place, par la poltronnerie du Gouverneur, le Prince Maurice rentrant mainrenant dans cette partie du patrimoine de sa maison, apres avoir desja recouvré Breda, Lingén & Meurs, eut le bonheur de vaincre pour sa patrie aussi-bien que pour luy. Car en effet la Republique ne recevoit pas peu d'avantage de ce que sa puissances s'estendoit ainsi vers la Meuze.

*Sedition des
soldats Eg-
gants.*

Tandis que ces choses se passoient, plusieurs soldats ennuyez de ne toucher que fort peu de paye, ou de n'en toucher point du tout, avoient quitté l'armée de Mendoza, & s'estoient retirez à Hamont, lors que ce General, pour empêcher que l'impunité de ces mutins n'en accroût le nombre, jugea qu'il estoit à propos de se servir de la force: il fit dont promptement mener quelques pieces d'artillerie devant la place, & receut l'infanterie à composition; mais la cavalerie s'enfuit: & sans que ny prieres ny menaces la peussent gagner, apres avoir vainement tenté plusieurs places, elle se saisit enfin du chateau d'Hoogstrate, sous le consentement de la garnison. Et comme ce chasteau n'estoit pas beaucoup distant de la ville de Breda, dans peu de temps ces seditieux se rendirent forts par le concours d'un grand nombre, non seulement de vieux soldats qui demandoient le payement de leurs anciennes montres, mais aussi de nouveaux, qui ne pretenoient autre chose, que la liberté de mal faire. En cet estat, apres avoir élu un chef, ils établissent un conseil, des assemblées, des loix, & tout cela avec autant de soin, que s'ils eussent fondé une veritable Republique. Car leurs brigandages memes ne s'exerçoient que par ordre exprès & en commun; de sorte que si quelqu'un d'eux eut attenté quelque chose en particulier, il souffroit le meisme supplice que les volleurs. L'Archiduc fut extremement touché de cette aventure; & dans la disette où il se trouvoit, craignant que ce mauvais exemple ne se fît imiter, il emprunta ce qu'il pût d'argent; & apres l'avoir distribué aux soldats qui estoient demeurez dans leur devoir, il les incita au chastiment des mutins; qu'il se resolut d'assiéger. Mais quand ceux-cy, qui sçavoient que la sedition n'estoit pas une chose bien nouvelle dans ce party, virent qu'au lieu de les traiter simplement comme seditieux, on les vouloit traiter comme ennemis, ils se porterent reciproquement à des entreprises extraordinaires; car ils eurent recours aux Confederez, à qui ils demandèrent des vivres, des armes, & de l'artillerie; ce qui ne leur fut point refusé: parce que la Republique estoit bien aise de faire son profit du malheur de ses ennemis, & de les brouiller les uns avec les autres, tandis que le bon ordre qu'elle apportoit dans l'administration de ses finances, la mettoit hors de l'apprehension d'un pareil accident. Il est bien vray que les nouvelles de la

prisé

prise de Grave, & la crainte de l'armée des Confederez, détourna l'Archiduc du siege qu'il avoit resolu; neantmoins il ne suivit pas l'avis des Estats Belgiques, lesquels s'estant assemblez en ce temps-là pour la levée des subsides, luy conseilloyent d'appaier ces mécontents par quelque distribution de deniers: car le Conseil d'Espagne avoit jugé à propos de donner la solde des mutins à de nouvelles troupes, & de ne réserver que des supplices pour eux. Mais dans certe menace, afin que les paroles precedassent l'effet, on publia premierement un Edit, portant que si dans un certain temps ceux qui tenoient le chasteau d'Hochstrat, ne venoient demander pardon, ils passeroient pour proscrits, le prix de leurs restes seroit payé à ceux qui les mettroient à bas, leurs biens demeureroient confisquez, quiconque les assisteroit de vivres auroit part à leurs supplices, enfin leurs femmes & enfans seroient envoyez en exil: & parmy les fautes dont ils estoient accusez, on leur imputoit d'avoir esté causes, par leur sedition, que Grave n'avoit pû estre delivrée. Cet Edit n'estoit qu'une bagatelle; aussi eut-il si peu d'effet, que l'on y fit publiquement une réponse pleine de railleries militaires, par laquelle ces mutins raxoient Albert d'avoir suy la bataille, & soütenoient que l'esperance de secourir Grave estoit perdue, auparavant qu'ils se fussent separez de l'armée. En suite ils blâmoient la dépense Royale qui se faisoit à la cour de l'Archiduc, tandis que son armée mouroit de faim: & rehaussoient pour le rabbaissier, la loüange des chefs precedens qui s'estoient montrez pitoyables & bien faisans envers leurs soldats. Ils disoient aussi qu'on n'avoit pas beaucoup de lieu de s'estonner, si, à l'exemple de tant d'autres creanciers, pour ne perdre pas ce qui leur estoit deub par le maître, ils taschoient de s'en payer sur des terres qui luy appartenoient. Enfin à toutes ces reparties ils adjoütoient encore celle-cy contre la menace des supplices, dont cet horrible edit pretendoit leur faire peur, que leurs armes d'un costé, & leur pauvreté de l'autre seroient capables de les mettre à couvert. Oëave Frangipani, Nonce du Pape, fit tous ses efforts pour appaier ces mutins; mais ils ne voulurent entendre à aucune composition, si l'on n'effaçoit premierement l'ignominie dont l'edit de l'Archiduc les avoit voulu tacher.

L'Edit d'Albert touchant le châtiment des seditieux est méprisé.

L'Autonne estant desja fort avancée, le Prince Maurice congédia sa cavalerie Alemande, & distribua le reste de son armée dans les garnisons. L'Archiduc en usa de la mesme sorte; & son armée estant beaucoup affoiblie tant par la desertion des mécontents, que par la diminution des soldats Italiens, qui n'estoient pas encore accoustumez aux fatigues du païs, il envoya une partie de ses troupes au camp d'Ostende & dans les vaisseaux de Spinola; & une autre partie dans les places qui avoient à craindre l'effort des ennemis, ou celui des seditieux. La ville de Venlo, qui avoit toujours jusqu'icy refusé, avec beaucoup d'opiniastreté, les garnisons qu'on luy envoyoit, & les avoit mesme souvent chassées, se laissa enfin persuader d'en recevoir une, dans le danger qu'elle avoit maintenant à craindre à cause du voisinage de la ville de Grave. Merdoze retourna en Espagne, où la mort de Philippe le pere fut cause qu'il ne receut pas le bon accueil qu'il s'estoit promis, parce que Philippe le fils se voyoit possédé par d'autres courtisans qui blâmoient ce General, tantost, d'avoir esté malheureux dans la guerre, & de n'avoir pas recherché la paix avec assez de soin, tantost, de s'estre montré trop prompt, ou trop retenu pour les combats.

Merdoze s'en retourne en Espagne.

Sur ce depart des troupes, il arriva que quatorze compagnies de cavale-

1602.
*Les Hollandois
surprennent
huit compa-
gnies des enne-
mis.*

rie Hollandoises en ayant rencontré huit autres du party de l'Archiduc, aux environs de Maastricht, lesquelles ne se tenoient pas autrement sur leurs gardes, les surprirent de telle sorte que plusieurs cavaliers furent trouvez encore au lit. Les Confederez dans cette rencontre conquerirent huit cornettes, que l'on appendit dans le palais de la Haye, & firent un merveil-
 leux butin de chevaux. Vers l'entrée de l'hyver apres que les mutins d'Es-
 pagne eurent choisi les quartiers qu'ils devoient piller, le Comte Louys
 de Nassau ayant esté envoyé avec trente-trois cornettes de cavalerie, &
 quelque douze-cents fantassins, pour ravager les extremités de la Belgique
 qui ne vouloient pas payer contribution, prit de force S. Vit, & pendant
 tout un mois avant remply de ravages & d'incendies tout le pais de Luxem-
 bourg, il laissa le terroir de cette Province extremement desert. Sur la mer
 les Confederez éprouverent aussi plusieurs bons succès. On avoit appris
 que Frederic Spinola retournoit d'Espagne avec six galeres, & que Mar-
 tin de Padille ayant obtenu la Sur-Intendance des mers, tenoit sa flotte tou-
 te prête, sans que neantmoins l'on sceust au vray s'il en vouloit particu-
 lierement aux Confederez, à l'Angleterre, ou à l'Irlande: cependant la Rey-
 ne Elisabeth envoya quelques navires tant pour reconnoître ses desseins,
 que pour les faire avorter; & en executant cet ordre, les Anglois ayant
 rencontré proche de Scimbre, petite ville de Portugal, deux des galeres
 de Spinola, les percerent de mousquetades & y mirent enfin le feu, don-
 nant neantmoins la liberté aux esclaves, & la vie à tous les autres. Ils pou-
 voient encore ruiner une plus grande quantité de vaisseaux ennemis; mais
 ils en furent empêchez par un grand navire Portugais, de cette espece de
 vaisseaux que l'on nomme Carraques. Parce que tandis qu'ils combattoient
 contre celui-cy, lequel estoit chargé de plusieurs riches marchandises, &
 qu'apres l'avoir pris ils le pilloient, les autres vaisseaux du mesme party eu-
 rent moyen de se sauver par la fuite. Apres que Frederic se fut long-temps
 arresté en Espagne pour confirmer son traité avec le Roy, il prit enfin la
 route de Flandre pendant le mois d'Octobre, accompagné des six autres
 vaisseaux qui luy restoiient; & ils portoiient chacun neuf-cents soldats avec
 quinze-cents hommes de chiorime. La Reyne fut advertie de leur depart;
 c'est pourquoy elle fit mettre en garde trois de ses navires, tant sur le rivage
 d'Angleterre que dans le pas de Calais, & à ces trois navires les Confede-
 rez en adjousterent quatre des leurs, outre ceux qui faisoient garde sur la
 coste de Flandre. Les Anglois apperceurent les premiers les vaisseaux de
 Spinola, & en donnerent advis, par un signal, à leurs allies: cependant
 ces galeres jouissant d'un temps calme & couvert, rasoiient la coste d'An-
 gleterre de si pres, que quelques-uns de leurs forçats, ayant rompu leurs
 cadenes avec des limes, sauterent jusques sur les guez du rivage. Mais in-
 continent les navires Hollandois estant partis tant de la coste de Flandre
 que du pas de Calais, pour attaquer ces vaisseaux, & les ayant rencontrez
 aupres de Graveline, en percerent deux à coups de canon; & apres s'estre
 lancez contre eux deux ou trois fois avec toute sorte de roideur, ils les bri-
 serent par la pesanteur de leurs navires. De sorte que l'on voyoit les mâts,
 les rames, & mesme les poutres toutes entieres, flotter à part sur l'Océan,
 tandis qu'en mesme temps le corps de chacun de ces deux vaisseaux ainsi
 tronquez, estoit englouty par les flots. On sauva du debris pres de deux
 cents hommes, & l'on en eust pu sauver davantage, si la pitié n'eust esté
 chassée par la crainte, que l'on avoit de rendre à la fin le nombre des vain-
 cus

*Navires de
Spinola brû-
lés par les
Anglois &
Hollandois.*

cus plus puissant que celui des vainqueurs. Un autre de ces galetes fit naufrage auptes de Calais, par l'ignorance de ceux qui le conduisoient; & deux autres encore, tout percez de mousquetades, ayant échoué parmi les bancs de la coste de Flandre, atteignirent Nieupoort. Le sixième galere, qui portoit Spinola en personne, flotta long-temps sur les ondes de la Zelande, parmi des dangets qui furent causes que l'on jeta dans la mer plusieurs de ses marchandises les plus précieuses; neantmoins par l'esperance de liberté dont on anima les forçats, il gagna le port de Dunkerque; Frederic Spinola avec les trois vaisseaux, qui luy restoient de son voyage, ayant joint les autres, qu'il avoit auparavant au port de l'Escluse, se proposoit de reparet ses pertes, & de recouper son honneur, par le pillage de l'isle de Walcheren; mais la violence des vents d'hiver l'en empêcha: outre que l'Archiduc se voyant menacé tant par la guerre des ennemis, que par celle de ses propres troupes mutinées, ne vouloit pas dégarnir ses places, pour armer de leurs soldats les vaisseaux de Frederic.

Dans les Indes, le commerce & la reputation des Confederez s'augmentoient au grand prejudice des Portugais; auxquels on commençoit à disputer le privilege de naviger en ces climats, qu'ils s'estoient approprié tant contre les Castillans, que contre toutes les autres nations Chrestiennes, non seulement à cause de la decouverte qu'ils en avoient faite les premiers, mais encore par le respect de la donation particuliere qui leur en avoit esté faite par le Pape; qu'ils avoient aussi appuyée par la force & par le droit des armes. Ils s'adresserent donc au Roy Philippe, le suppliant d'establir une flotte complete pour la defense des seuls climats, qui servoient de soutien à son empire si fleurissant, & qui pouvoient passer pour la source de ses revenus & de ceux de ses sujets: & ce fut par cette occasion que la guerre des Confederez, qui jusqu'icy avoit esté presque toute renfermée dans l'estenduë des Pais-bas, passa jusqu'au nouveau monde. Pour estre le directeur de cette guerre dans le party des Espagnols, on choisit André Hurtado de Mendoze, lequel pour lors avoit vaincu avec beaucoup de gloire, Cunale pirate de la plage de Malabar dans les Indes, fameux tant par les rapines qu'il avoit exercées durant cinquante ans, que par les marques de Royauté, qu'il avoit prises depuis peu. Hurtado accompagné de plusieurs de ces grands navires, que l'on nomme galions, & de vingt autres moindres, avec huit-cents soldats Portugais & plus de quinze-cents Indiens, outre la multitude des gens de marine, ayant eu ordre de chastier, par de rigoureux exemples, les Roys & les peuples des Indes qui se trouveroient avoir admis le commerce des Hollandois, se resolut de ruiner premierement la ville de Bantam en l'isle de Java. En ce mesme temps, qui faisoit le commencement de la presente année, le commerce avoit fortuitement conduit en ces quartiers-là cinq navires Hollandois, sous le commandement de Wolfard Herman, qui portoient environ trois-cents hommes: & il est indubitable que ce nombre n'avoit aucune proportion de forces, qui le pût inviter au combat contre les Portugais, dont le seul vaisseau Admiral, tant par la grandeur que par le nombre de ses hommes, surpassoit toute l'esquadre de Herman; neantmoins l'apprehension que luy & les siens avoient d'estre privez de leur commerce, jointe à l'esperance d'acquies de la reputation & de la bienveillance parmi les nations Orientales, les força de combattre, non pas veritablement à coups de main, mais à coups de canon; parce qu'ils estoient fort bien equippez d'artillerie; ce qui ne causa pas peu

Commerce des Hollandois crescent dans les Indes.

Hurtado est envoyé avec une flotte pour les empêcher.

1602.

*Les Hollandois
mectent en
fuite la seule
se flotte, en
ayant pris
deux navires.*

de dommage à leur ennemy. Car comme ils se sçavoient servir du vent avec tant d'adresse, qu'ils avançoient ou reculoient quand il leur plaisoit, leur agilité rendoit les efforts de la flotte Portugaise inutiles. Ce fut donc avec cet art que le combat s'entretint pendant quelques jours; en fin desquels, la seule nouveauté de cette aventure que les Espagnols n'attendoient pas, les ayant abbatus, ils se retirèrent apres avoir veu deux de leurs vaisseaux pris, & quelques autres enfoncez, & suivirent la route d'Ambonne; où estant abordez ils saccagerent le bourg d'Irone & tous les autres lieux qui tenoient le party Confédéré, remplissant tout de carnage & d'incendie, sans pardonner même aux arbres aromatiques qu'ils ruinerent impunément, ne se trouvant là personne qui s'opposast à leur barbarie. Cependant, les Hollandois victorieux furent receus avec des applaudissemens & des rejouissances nonpareilles, dans la ville de Bantam qu'ils avoient gagnée du dernier malheur: de là ils allerent en l'isle de Banda, laquelle est extrêmement fertile en noix muscades; & ayant pris en leur protection ce pais, dont le gouvernement est Democratique, ils contracterent une alliance avec ces peuples, sous ces conditions; qu'ils ne vendroient point leurs épiceries à d'autres qu'aux Hollandois; qu'ils n'auroient aucun differend les uns avec les autres pour le sujet de la Religion, dont ils laisseroient le jugement à Dieu seul; que chaque party rendroit la justice aux siens; & que les deserteurs de l'un ne seroient point receus dans l'autre. C'a esté en cette forme que les Hollandois ont du depuis estably leur correspondance & leur union avec plusieurs autres peuples & Roys, à qui la puissance des Espagnols s'estoit rendue formidable.

*Les Portugais
de la ville
d'Achem inci-
tent le Roy à
faire mourir
les Hollandois.*

Dans l'isle de Sumatra, dont sans difficulté la ville d'Achem est la plus considérable, les Portugais, quatre ans avant celui-cy, ayant preoccupé l'esprit du Roy de cette ville, tant par plusieurs fausses accusations qu'ils avoient inventées contre quelques Hollandois arrivez en ce pais-là, que par l'entremise des principaux ministres de ce Roy, qui s'estoient laissez corrompre, luy persuaderent de faire venir une partie de ces Hollandois dans la ville, (où ils furent incontinent mis à mort;) & d'envoyer vers les autres, jusques dans leurs navires, des gens qui sous pretexte de les venir visiter comme amis, devoient mener mains basses sur eux. En effet comme ceux des navires ne se doutoient aucunement de cette perfidie, joint qu'on les avoit fait enyvrer par le breuvage de ces regions qui trouble aisément l'esprit, on avoit commencé à en faire un tel massacre, que les vaisseaux eurent bien de la peine à se sauver. Bien-tost apres, le Roy ayant témoigné du repentir pour une si cruelle action, d'autres Hollandois qui estoient abordez en ses terres, traittent avec luy de la vente des épiceries: mais parce que les Portugais le faisoient encore pencher vers l'infidelité, les loix du traité n'ayant pas esté gardées, les Hollandois irrités attaquèrent des navires Arabes qui sortoient de son port; & se vangerent sur eux de la trahison des Indiens. Or comme ce procédé sembloit choquer le droit des gens, les ennemis des Conféderez ne manquerent pas de tirer de là une occasion de les accusér. Mais quelque temps apres, des Zelandois arrivez dans la Province du Roy d'Achem, trouvant que ce Prince estoit assez mal avec la nation Portugaise, luy firent excuser la faute de leurs compatriotes, & le prierent d'envoyer avec eux quelques-uns des siens en Ambassade vers la Republique Confédérée, où ils verroient, non pas un esgout de Corfaires, comme on donnoit faussement à entendre aux peuples qui ne la con-
nois-

noissoient pas ; mais bien un Estat fleurissant en richesses & en fidelité , qui n'avoit point d'autres ennemis que les Espagnols. Cette proposition plut au Roy ; parce que ce luy estoit un moyen d'apprendre auquel des deux partis il pourroit plus seurement s'attacher. Les Zelandois accompagnez de l'Ambassade du Roy d'Achem , ayant pris la route de Hollande , rencontrerent en passant proche de l'isle de S. Helene , une caraque Portugaise , fournie de perles & d'autres riches marchandises , laquelle commença la premiere à les attaquer ; mais ils se mirent entre la caraque & le rivage , d'où apres l'avoir toute percée à coups de canon , ils la contraignirent de se rendre ; & tous les hommes qui estoient dedans furent exposez sur la coste du Bresil. Le chef des Ambassadeurs de Sumatra , nommé Abdulzamat , mourut en Zelande ; où l'on eut soin de luy faire des obsèques honorables , & de dresser un tombeau à sa memoire. Le reste de sa troupe alla saluer le Prince Maurice en son camp devant la ville de Grave ; & luy porter les presens que leur Roy luy envoyoit : mais ce ne fut pas sans estonnement que ces Ambassadeurs contemplerent en ce lieu les forces de la Republique tant en infanterie que cavalerie ; & les divers ouvrages du siege , non seulement inconnus aux nations barbares , mais plus excellens que tous ceux que nos climats avoient accoustumé de voir. On traita avec ces Ambassadeurs sous le tiltre qu'ils prenoient de peuples Arabes ; & la renommée de cette aventure ayant esté portée dans le nouveau monde , fut capable non seulement d'effacer les vains soupçons , qu'on avoit tasché d'imprimer au desavantage de la Republique ; mais encore de persuader à beaucoup de nations , que l'on trouvoit bien plus d'appuy en l'amitié des Hollandois qu'en la servitude des Espagnols. Le Roy de Ternate , qui est une des isles Moluques , embrassa ouvertement le party de la Republique ; & à la priere de ce Prince , Nek attaqua les Portugais aupres de Tydor , isle voisine de Ternate : mais il les trouva tout prests de le recevoir & defendus par une citadelle ; c'est pourquoy apres quelques salves reciproques se voyant estropié , parce que le combat luy avoit emporté une main , il fit sa retraite ; & ne perdit que fort peu des siens. Dans la Patanie & sur les costes de Cochin , outre plusieurs autres lieux , les Hollandois furent fort bien receus ; mais sur tout dans l'isle de Ceilon , l'une des plus grandes des Indes , laquelle produit de tres-excellente canelle. Le Roy de Candie , nommé Fimale , se trouvant fort mal satisfait des Portugais qui l'avoient autrefois enlevé & élevé , Spilberg luy parla si avantageusement des Confederez , qu'il luy fit passionnement souhaitter leur alliance. Le Roy de Iora , qui est un Royaume de la region de Malacca , ne craignant point de faire éclatter ses anciens mécontentemens contre les Portugais , incita Jacques Hemskerk , pour lors conducteur de deux navires Hollandois , à se tendre maistre d'une caraque de prodigieuse grandeur , dans ce destroit qui se rencontre entre Malacca , colonie des Portugais , & l'isle de Sumatra , & fut luy-mesme témoin de la victoire qu'on avoit remportée par son conseil. Dans cette conquête les Hollandois se contentant du butin qu'elle leur avoit acquis , si grand qu'ils n'en avoient jamais fait un pareil , sauverent la vie aux ennemis , dont le nombre montoit à pres de sept-cents , de toute sortes d'âges & de l'un & l'autre sexe , quoy que les Portugais eussent encore depuis peu donné plusieurs nouveaux exemples de cruauté. Et mesme cette caraque vaincue venoit de Macao , qui est une petite ville que les Portugais tiennent par emprunt dans le Royaume de la Chino ; en laquelle ville quelques Hollan-

1602.

Le Roy d'Achem envoie des Ambassadeurs aux Estats des Provinces Unies.

Le chef des Ambassadeurs meurt en Zelande.

Le Roy de Ternate , & autres Indiens embrassent le party des Confederez.

Les Hollandois prennent une caraque des Portugais.

dois étant depuis peu arrivez, les Portugais les avoient fait mourir par le gibet, aptes avoir donné à entendre aux Magistrats Chinois que ce n'estoit qu'une bande de pirates ramassez. Cette ville de Macao est située proche du fleuve de Canton, par lequel seul il est permis aux estrangers d'entrer dans la Chine, comme il est deffendu d'en sortir pour aller aux pais estrangers, si l'on ne sort par le port de Cinceo, situé en une autre contrée de ce Royaume. Si la conqueste de tant de richesses, faite sur des ennemis declatez, caufoit un extreme domnage aux Portugais & au Roy d'Espagne; elle apportoit d'ailleurs beaucoup de profit & d'honneur aux Hollandois, tant en general qu'en particulier: toutefois parmy ce peuple non moins simple qu'amoureux du gain, il se trouva des personnes qui ne voulurent pas prendre part à ce butin, soutenant que c'estoit une chose peu seante à des marchands de profiter d'une proye militaire, arrachée comme il arrive assez souvent, d'entre les mains de beaucoup de personnes, qui ne meritoient pas tant de rigueur. Outre cette raison, plusieurs estoient aussi touchés du souvenir de l'ancienne alliance des Portugais avec les Belges, que l'on disoit avoir esté contractée plus de quatre cens ans auparavant, & dès le temps que ceux-cy, allant à la guerre Sainte de Syrie, pritrent en chemin la ville de Lisbonne, qui servoit pour lors de capitale aux Sarazins. Davantage, un peu apres la prise des armes dans les Pais-bas, lors que le Portugal eut esté rangé sous l'obeissance de Philippe Second, les Estats convierent ce peuple de passer sous leur domination, pour avoir part à leurs commerces & à tous les avantages de leur Republique; comme en effet plusieurs Portugais vinrent s'établir dans les Provinces Unies, non seulement à cause de la haine qu'ils portoient naturellement au peuple Castillan, soit qu'ils eussent pour maistre ou pour voisin; mais aussi dans la crainte qu'ils avoient que la puissance des Inquisiteurs absoluë dans toute l'Espagne, ne les declarast coupables de la superstition des Juifs ou des Sarazins. Au reste il n'y avoit aucun lieu de douter que ceux d'entre les Portugais, qui demeuroient encore sous l'obeissance de Philippe, & qui l'assistoient de toutes leurs forces, ne deussent passer chez la Republique pour des ennemis, contre lesquels elle pouvoit user de tous les droits de la guerre; neantmoins afin que personne ne formast des scrupules au prejudice de cette verité, les Estats la firent publier par un edit. Mais il se presentoit une plus grande difficulté sur cet autre point, de sçavoir si les biens trouvez dans les vaisseaux Italiens depuis peu conquis, pouvoient passer pour une proye legitime. A la fin cette dispute se regla par un accord, où l'on avoit trouvé un certain milieu entre le droit civil & celui de la guerre.

*Commence-
ment de la
Compagnie
des Indes
Orientales
parmy les Pro-
vinces Unies.*

Jusqu'icy plusieurs compagnies de marchands avoient frequenté les Indes; mais patce que leurs emulations en faisoient augmenter le prix des marchandises en un lieu, le faisoient diminuer en un autre; & que leurs efforts étant separez, en devenoient d'autant plus foibles & moins capables de faire teste à ceux des Espagnols; les Estats jugerent à propos de joindre ensemble plusieurs corps de marchands pour n'en composer qu'une seule Compagnie, à laquelle ils ordonnerent des facteurs qui resideroient en diverses villes, & feroient leurs assemblées generales par deputez; avec deffenses à toutes sortes de personnes d'entreprendre, pendant l'espace de vingt ans, aucune navigation particuliere au delà du Cap de Bonne Esperance & du détroit de Magellan. On prescrivit aussi un certain temps, pendant lequel ceux qui voudroient prendre part aux dépenses & aux profits de la Compagnie,

gnie, pourroient faire enregiftrer leurs noms ; mais en telle sorte qu'au bout de dix années il se devoit faire un nouvel enregistrement : & l'on assembla jusqu'à la somme de six millions. Depuis ce temps comme s'il se fust allumé dans les regions Orientales une guerre toute nouvelle, la compagnie des Indes commença à faire une des principales parties de la Republique : non seulement à cause que l'épargne tiroit sa part du profit des prises ; mais aussi parce que l'ennemy public se voyoit combattu aux propres frais des particuliers, qui l'épuisoient incesamment par les dépenses où ils l'engageoient, & par les rapines qu'ils luy faisoient souffrir. Toutefois vers la fin de la présente année, la longue nécessité de Philippe receut quelque soulagement, par l'arrivée de sa flotte de l'Amerique. Cependant les jalousies de ce Prince contre la France, qui n'estoient pas desjà trop cachées, se rendirent plus visibles que jamais, s'estant semé quelques libelles dans le Brabant, par lesquels on reprochoit aigrement Henry de son mariage avec Marie de Medeis, que l'on faisoit passer pour une alliance injuste, Marguerite de Valois estant encore vivante ; on luy reprochoit aussi les bastards qu'il avoit eus, & les maistresses qu'il entretenoit.

Environ ce temps, Gontault Due de Biron fut convaincu d'avoir contracté, tandis que le Roy faisoit la guerre au Piedmont, une alliance tant avec le Roy d'Espagne qu'avec le Due de Savoye, par laquelle celui-cy devoit donner à Biron sa fille en mariage, & l'autre la Bourgogne pour dot, toutes ces trames ayant pour principal but la dernière ruine de Henry & de ses enfans. Biron fut donc mandé en Cour, où n'ayant pas voulu avouer sa faute au Roy, qui penchoit beaucoup vers l'indulgence, il fut le premier Seigneur de marque dont ce regne vid verser le sang, pour assurer la tranquillité publique. C'estoit un homme dont le courage estoit sans bornes, & qui ne pût jamais estre rassasié d'honneurs : mais au reste pour son experience dans le mestier de la guerre, & pour les services qu'il avoit rendus à sa patrie, il ne cedoit à aucun des Grands de France, avant qu'il eust taché, par une si honteuse fin, la gloire qu'il avoit si souvent acquise dans le commandement des armées. Ce fut de cette sorte que pendant une seule demie année l'ambition fit miserablement perir en Angleterre & en France, deux hommes qui avoient tenu le premier rang sous leurs Souverains. Mais comme l'entreprise du Comte d'Essex estoit la plus excusable, sa mort fut douce & tranquille, au lieu que l'horreur du crime de Biron & la vengeance celeste le poursuivirent tousjours de telle sorte, que sa mort mesme fut accompagnée de rage & d'impiété.

Les mouvemens de la Frise Orientale se renouvelloient aussi avec beaucoup d'aigreur : Edgard son dernier Prince avoit eu pour successeur Ennon son fils, lequel se voyant pressé par les plaintes de tous les Estats du pais joints ensemble, jugea qu'il luy seroit bien plus utile de n'avoir à faire avec eux que separément ; c'est pourquoy il attira la Noblesse à son party, ce qui luy fut facile, par ce qu'elle commençoit desjà à imiter contre ses sujets l'injuste licence de son Souverain. En mesme temps on conclut, avec les bourgeois de la ville d'Embden, une paix dont les conditions estoient presque pareilles à celles du traité de Delphzile, si non que l'on y avoit adjouté quelques clauses obscures qui pouvoient cachet de mauvais desfeins. Cependant le Prince, se voyant secondé par la Noblesse, méprisoit hardiment les bourgs & les petites villes, les accablant par des impôts extrêmement rudes ; & même ne trouvant pas les habitans de Norden assez

Le Due de Biron, convaincu d'avoir contracté avec l'Espagne, parvint à la mort.

Nouveaux mouvemens en la Frise Orientale.

soûmis à ses ordres, il entra en armes dans cette petite ville, où non content d'avoir condamné le peuple à une grosse amende, il fit publiquement dresser des fourches, & le fit passer sous le joug. En suite de quoy reveillant son ancienne haine contre les bourgeois d'Embsen, il tâcha d'en intimider quelques uns par l'exemple de ceux de Norden, & fit en sorte de des-unir d'avec les Magistrats de la ville, les plus tefolus de la populace, leur promettant de transférer le commerce d'Espagne chez eux, s'ils vouloient exclurre les Confederez. En effet il estoit vray que les Espagnols avoient fait de grandes careffes à quelques uns des gens d'Ennon, qui leur avoient apporté des lettres de sa part. Ce qui donna de la jalousie aux Estats Confederez avec d'autant plus de sujet, qu'ils voyoient desja que le Prince Christophle, l'un de ses freres, combattoit sous les enseignes de l'Archiduc; & que le Prince Iean son autre frere, aptes avoir obtenu dispense du Pape pour épouser la fille d'Ennon sa niepce, estoit allé establir la Religion Romaine parmy les bourgs de Paderborn. Bref de tous costez on avoit des indices, qui faisoient juger qu'Ennon tâchoit de tenir la spacieuse embouchûre du fleuve d'Ems tousjours ouverte pour les flottes Espagnoles. Neantmoins les Estats Confedetez voyant leurs armes desja occupées en d'autres lieux, n'envoyent d'abbord aux bourgeois d'Embsen que quatre compagnies d'infanterie; qui entrerent dans la ville vers le même temps qu'Ennon en ayant aussi fait approcher ses troupes, esperoit qu'elles y seroient introduites par ceux de sa faction. Mais cette aventure ayant trompé son esperance, & se voyant exclus de la ville, il s'empara de quelques bourgs des environs, où il fit construire des forts pour tâchet de la bloquer, & de luy fermer les passages de la riviere. Les Estats eurent advis de cette entreprise, & parce qu'après la conquête de Grave il ne leur estoit pas difficile d'embrancher la défense de leurs voisins, la priete de la ville d'Embsen les fit tefoudre à y envoyer Warner du Bois, chef d'un tegiment de cavalerie, avec quelques cornettes, & ptes de dix-neuf compagnies de gens de pied. Warner estant arrivé, attaqua les forts qui bloquoient la ville, & la tendit libre en peu de temps, n'ayant à faire qu'à des gens sans experience de l'art militaire. Mais Ennon, pour eviter que cet affront ne luy fust fait en sa présence, s'estant retiré vers le cœur de l'Alemagne, se plaignoit de costez & d'autres avec toute l'exaggeration qui luy estoit possible, que la Republique Confederée vouloit usurper les droits des autres Princes. Lesquelles plaintes estant venues à la connoissance des Estats, ils declarerent, par un manifeste public, toutes les raisons de leur procedé; & le danger que leur Republique & toute l'Alemagne avoient à craindre, si l'on n'essayoit de le prevenir.

HISTOIRES DES TROUBLES DV PAYS-BAS, LIVRE DOVZIESME.

SOMMAIRE.

Elisabeth meurt : divers jugemens des uns & des autres sur son sujet. Le Roy d'Escoffe prend possession du Royaume d'Angleterre : les Ambassadeurs des Confederez l'en felicitent. Il penche à faire la paix avec l'Espagnol. Il pardonne à Tiron. Il rejette les demandes des Patriains & des Romains. Les Romains s'achèvent de mettre sur le thrône une jeune fille de sang Royal. Les Confederez pacifient les differens de la Frise Orientale. Ils répondent modestement aux plaintes de l'Ambassadeur de l'Empereur. Les Espagnols ayant pris Wachtendonc, sont contraincts de l'abandonner. Frederic Spinola est deffait & tue en une bataille navale par les Confederez. Le Comte de Herenberg est envoyé contre les murins : ils sont secourus par le Prince Maurice. Herenberg est contrainct de se retirer. Le Prince Maurice essaye de nouveau de prendre la ville de Bou-le-Duc, mais inutilement : il tue deux mil hommes : il se vange de la cruauté de l'Archiduc sur les prisonniers. L'Archiduc attaque vainement un fort construit par le Prince. La ville de Grave est accordée pour retraiete aux murins. On donne un commandement absolu à Ambrose Spinola dans le camp d'Ostende. On accorde de nouveau le commerce d'Espagne aux Confederez, mais les impôts empêchent le succès de cette affaire. La seinte clemence de l'Archiduc ne luy réussit pas non plus. Les Confederez envoient des flottes en Orient & en Occident.



Dans la guerre que les Confederez avoient à soutenir, la paix de France leur avoit donné de la peine, le decceds d'Elisabeth arrivé pendant la presente année, les embarrassoit bien davantage ; puis qu'ils pectoient, par cette mort, le secours d'une Couronne qui avoit commencé la premiere, & perseveré la derniere, à les assister. Le troisieme jour d'Avril fut le dernier de la vie de cette Princesse ; qui avoit vescu si long-temps, qu'elle estoit sur le point de s'en ennuyer ; depuis qu'elle s'apperceut que sa vieillesse, parvenue jusqu'à soixante & dix ans, commençoit à estre méprisée ; & que les esperances & les desseins de ceux mesmes en qui elle avoit le plus de confiance, se tournoient vers son successeur. Le long regne de cette femme qui s'estoit rendu si memorable, non seulement dans l'Angleterre, mais encore dans les Estats estrangers, laissoit à toutes sortes de personnes un ample sujet de discourir ; les uns selon que l'esperance où la crainte les touchoient, formant diverses conjectures sur les suites que cette mort pouvoit promettre ; & les autres, dans le souvenir des actions de la Reine, disputant entre eux quelles avoient esté, pendant une si longue vie, ses prosperitez ou ses disgraces. Sur ce dernier point on representoit premietement, que sa mere avoit esté condamnée à la mort, & mesme sur une accusation d'adultere ; ce qui avoit donné lieu aux ennemis de la fille d'attaquer outrageusement sa renommée, comme si son extraction eust esté incertaine. En suite on rapportoit, que pendant le regne de sa seur elle avoit long-temps souffert la captivité d'une prison ; & (ce qui ne devoit pas estre un petit fardeau pour un grand cou-

1603.

Mort de la
Reine Elisa-
beth.

Divers dis-
cours touchant
cette Reine
apres sa mort.

rage) qu'elle estoit demeurée redevable de sa liberté, & peut-estre même de la vie, à Philippe Roy d'Espagne, contre lequel elle eut du depuis de si longues guerres à demesler. On remarquoit aussi, que son regne avoit esté ensanglanté par la mort de beaucoup de Grands attachez à la defense de la Religion Romaine : mais sur tout on produisoit cet exemple, non moins edieux que nouveau pour tous les Roys, & que la nécessité même n'eust pas pu rendre excusable, qu'Elisabeth femme en avoit fait mourir une autre, qui non seulement estoit sa parente & réfugiée dans son Estat, mais Souveraine aussi bien qu'elle. Il y en avoit aussi qui l'accusoient de la revolte d'Irlande, & des seditions où la soldatesque d'Angleterre s'estoit portée dans les Pais-bas, comme si elles eussent esté excitées par son ordre. Certes, il faut confesser que ce ne luy fut pas un petit malheur, de vivre si long-temps sans mary; car outre que son celibat avoit rendu sa succession incertaine, il avoit aussi offert à beaucoup de langues beaucoup d'occasions de médire d'elle; plusieurs soutenant qu'elle avoit aymé le Comte de Licesfre, & apres luy le Comte d'Essex; & que la jeunesse un peu inconsidérée de ce dernier, & même le mépris qu'il avoit fait de sa beauté desja penchante vers la vieillesse, l'avoit portée à chercher sa vengeance dans la mort du Comte; mais en telle sorte que comme l'amour de cette Princesse s'estoit laissé changer en haine, la haine incontinent avoit fait place au repentir; ce qui avoit esté, vers le declin de ses années, la principale cause de sa maladie & de sa mort.

D'autres soutenoient au contraire, que la longueur de sa vie & de son regne témoignoit assez qu'elle avoit esté agreable à Dieu : & que même les afflictions qu'elle avoit éprouvées dans son jeune âge, avoient servy du depuis à la rendre plus prudente dans la conduite de la bonne & de la mauvaise fortune. Qu'au lieu de la blâmer de ce que par le supplice de quelques rebelles, & par la guerre même, elle avoit tâché d'affermir la tranquillité publique, il falloit plustost s'étonner que le regne d'une femme eust esté capable, pendant quarante-quatre années, de rendre toute l'Angleterre non seulement paisible, mais fleurissante : qu'en effet, Elisabeth n'avoit jamais pris les armes que pour de tres-justes causes : qu'à l'exemple du Roy Edouard, elle avoit voulu remedier aux desordres de la Religion, non pas par un transport violent ou par un caprice, mais apres avoir deliberé de toutes choses dans un Concile National legitiment assemblé; & que même elle n'avoit usé de rigueur contre ceux qui se separoient du sentiment public, qu'apres avoir reconnu que par les persuasions des Jesuites ils s'estoient entierement depouillez de l'amour de leur patrie, & du respect de la Royauté. Que ses assistances avoient garanty l'Ecosse des menaces de la France, le party du Prince de Condé des attaques d'une faction contraire, & la plus grande partie des Pais-bas, de la servitude Espagnole. Que parmy beaucoup de favorables occasions qui l'avoient conviée d'accroître ses Estats, elle s'estoit contentée de son Royaume hereditaire, sans souhaiter aucun autre fruit de ses victoires, que cette satisfaction, d'avoir acquis la liberté à une Religion qu'elle approuvoit; & donné des bornes à une puissance qui luy estoit à bon droit suspecte : que dans cette moderation, elle avoit restitué à la France plusieurs villes Françoises; conservé le Royaume d'Ecosse pour un Prince pupille; & rejeté les prieres que luy faisoient les Confederez, d'accepter la souveraineté de leurs Provinces. Que depuis peu dans l'Irlande ayant conquis les anciens azyles des rebel-

rebelles, & diminué leurs nouvelles retraites, elle avoit rellement abbattu le courage de Tiron meſme, qui ſervoit auparavant de chef & de pretexte tout enſemble aux ſaétions, qu'il eſtoit venu ſe jeter aux pieds du Viceroy, pour luy demander pardon de ſes attentats : (& il eſt veritable que ce comble de gloire arriva à Elifabeth peu de temps avant ſa mort.) Qu'elle avoit eſté ſolicitée pour le mariage, non ſeulement par pluſieurs Grands d'Angleterre, mais par Charles d'Autriche frere de l'Empereur, par Henry & François freres du Roy de France, & meſme par Philippe Roy d'Eſpagne, & par Eric Roy de Suede; & que comme il' eſtoit evident que toutes ces recherches d'Elifabet n'eſtoient pas un foible témoignage de ſon bonheur, il eſtoit vray auſſi qu'elle ne donna pas de mediocres preuves de ſa prudence, quand on la vid reſuſer tant de divers partis; ſçachant bien que d'un coſté elle euſt derogé à la ſplendeur de ſa condition Royale en eſpouſant un de ſes ſujets; & que d'autre part les Anglois redoutoient extremement le mariage d'un eſtranger avec leur Reine. Que ſi ſon ſexe, ſa beauté, & la licence que l'on prend ordinairement de blâmer les Souverains, avoient donné lieu à quelques medifances contre ſon honneur; les ſoins malles qu'elle avoit fait paroître dans la conduite de ſon regne, eſtoient aſſez capables d'effacer toutes ces mauvaiſes impreſſions. Que non ſeulement elle avoit eſté ſçavante en l'art de regner, mais encore dans la connoiſſance des langues tant anciennes que modernes; & que ſi ce dernier talent eſtoit capable de faire eſtimer les femmes meſmes de condition privée, il avoit acquis à cette Reine une ſi haute réputation, que non ſeulement les Roys ſes voiſins avoient eu du reſpect & de l'admiration pour elle, mais que les Sarmates meſmes & les Maures l'avoient ſaluée par des Ambaſſades.

Chacun avoit toujours creu que comme la Reyne Elifabeth n'avoit jamais voulu nommer un ſuccelleur pendant ſa vie, ſa mort exciteroit de grands troubles en Angleterre: car encore que Jacques Roy d'Eſcoſſe fuſt le premier Prince du ſang Royal, neantmoins on craignoit que les anciennes inimitiez qui avoient toujours eſté entre ces deux nations ſi proches voiſines, ne s'oppoſaſſent à la nouvelle Royauté de ce Prince; joint meſme que beaucoup de particuliers le redoutoient à cauſe du conſentement qu'ils avoient donné à la mort de ſa mere: ſe trouvant auſſi pluſieurs Grands en Angleterre, en eſtar de faire paroître leur extraction Royale. Mais ſur tout le pouvoir de ceux qui ſuivoient la Religion Romaine donnoit de grands ombrages; & l'on apprehendoit que ſi l'empire d'Elifabeth trop bien affermy les avoit juſques icy empeſchez de rien entreprendre, ils ne tentaſſent maintenant toutes choſes par la voye des brouilleries: y eſtant meſme pouſſez par le Pape, qui deſſendoit ſevetement que l'on ne receuſt aucun Roy en Angleterre d'autre Religion que de la Romaine, quelque droit que la proximité du ſang ſe vouluſt attribuer. Et non ſeulement les Eſpagnols, qui veillent toujours ſur les mouvemens des peuples pour en faire leur profit, ſe flattoient de cette eſperance; mais les Hollandois meſmes, quoy qu'outre le nœud de Religion qui les attachoit avec Jacques, ils euſſent encore acquis ſon affection par pluſieurs bons offices, ſouhaittoient dans leurs cœurs l'occafion de le pouvoir charger de leur alliance, & de ſe voir par ce moyen deſcharger ſur l'Angleterre d'une partie de la guerre qui les preſſoit. Mais contre toute eſperance il arriva, qu'incontinent apres le deceds d'Elifabeth, l'ancien Conſeil de cette Reyne, & tout ce qui ſe trouvoit pre-

1603.

*Le Roy d'Es-
cosse prend pos-
session de la
Couronne
d'Angleterre.*

*Les Estats
Confederez le
feliciteront.*

sent à Londres de Prelats, de Gentils-hommes, & de Magistrats de la ville, defererent à Jacques, par une ordonnance publique, la Royauté d'Angleterre, sans attendre l'autorité d'une Assemblée generale, à cause du danger qui se trouvoit dans toute sorte de retardement; & que bien souvent les interregnes, par le moyen des nouvelles loix & des nouveaux traitez qui les accompagnent, diminuent pour l'advenir les droits de la Souveraineté. Ainsi le Roy d'Escoce prit possession de la Couronne d'Angleterre sans qu'aucun y mist obstacle; & depuis les plus anciennes annales jusqu'à ce jour il se trouvoit le seul qui eust jamais assemblé toute la Grande Bretagne sous un seul sceptre. Les Estats Confederez ne manquèrent pas de l'en feliciter, premierement par lettres, & bien-tost apres par des Ambassadeurs, qui furent, Henry de Nassau frere du Prince Maurice, faisant pour lors une partie du Senat Confederé, & exerçant aussi la charge de grand Maître de la cavalerie, Walrave de Brederode, Jean Oldenbarneveld, & Jacques Valk, mais ce dernier deceda durant le temps de son Ambassade. Dans leur premiere audience voicy de quelle sorte ils parlerent: Grand Monarque, vous nous voyez icy partagez entre la tristesse & la joye; parce que d'un costé nous avons perdu une Reyne, dont nous ne pouvons pas mesme exprimer les bien-faits par nos paroles, & que d'autre part nous recouvrons en vous non seulement un successeur de la Couronne, mais un heritier de toutes ses vertus. C'est pourquoy comme nous demandions autrefois à Dieu par nos vœux, & comme nous luy avons demandé depuis peu par des prieres publiques que nous avons ordonnées, si tost que nous avons eu les heureuses nouvelles de vostre arrivée sur le thrône, nous luy demandons encore aujourd'huy en vostre presence aussi bien du cœur que de la bouche, que vostre regne soit prospere, tant pour vous & pour vostre posterité, que pour l'Angleterre, & pour nostre Republique. Mais nous vous conjurons aussi vous mesme, de ne souffrir pas que l'Espagnol qui tient le pied sur nos testes, s'en fasse une marche pour porter ses pas & son empire chez les autres nations. Sans doute il fera bien seant à vostre zele pour la veritable Religion, de faire en sorte que tant de peuples qui la suivent, ne deviennent pas les esclaves d'une superstition qui ne cherche qu'à répandre du sang: ce sera un effet de vostre justice, de defendre une cause que tant de Roys ont trouvée juste: enfin ce sera une marque de vostre prudence, d'éloigner de nos climats des gens qui ne s'appliquent qu'à dresser des embusches aux Roys, & à servir de satellites au Pontife Romain, duquel vous sçavez que les edits ont exposé en proye tous les Estats que vous possédez. Elisabeth a beaucoup avancé une si bonne œuvre, vous pouvez l'achever, & mesme avec d'autant plus de facilité, que non seulement vous avez l'avantage du sexe & de l'âge, mais aussi une plus grande estendue d'Estats, & des enfans pour assurer la succession de vostre Couronne. Vous serez secondé dans cette entreprise par la fidelité de nos Provinces; lesquelles ont desja fait voir dans leurs bons succès & dans leurs infortunes mesmes, que l'Espagnol n'est pas invincible. Nous demeurons d'accord que la paix est le plus grand bien des Chrestiens, mais comment la peut on faire avec une nation également puissante & perfide, si ce n'est par la guerre? Certes si tous ceux dont les interets sont liez ensemble, veulent aussi joindre leur puissance & leurs efforts; quand l'Espagnol se verra dépouillé des Pais-bas, & mesme, si cette perte ne le rend sage, quand on l'aura exclus de la liberté de l'Océan & de la navigation du nouveau monde,

monde, ce qui ne fera pas difficile à l'union des Anglois & des Hollandois, 1603.
il consentira sans doute à une véritable concorde, qui ne se maintient jamais si bien entre les peuples, que par l'égalité de leurs forces. Sur tout, grand Prince, nous vous supplions d'assister la ville d'Ostende, dont le triste siege se voit aujourd'huy continué jusques à la troisième année, & de vous servir pour cet effet des onze navires que nous avons cy-devant équippez d'armes & de vivres, par le commandement de la Reine, & qui n'attendent plus que vos ordres.

Pour réponse à ce discours le Roy promit, avec beaucoup de courtoisie, son amitié aux Confederez, & s'excusa sur la nouveauté de son regne de ce qu'il ne pouvoit pas leur rien accorder davantage : jusqu'à ce que la suite du temps l'eut instruit de ce qu'il auroit à faire pour le mieux ; mais il ne leur cela point qu'il estoit resolu, cependant, de preferer, en tout ce qui luy seroit possible, les conseils de la paix à ceux de la guerre. En effet il ne s'estoit exercé jusqu'icy aucune hostilité entre ce Prince & les Espagnols ; au contraire, Philippe luy avoit volontairement offert son secours, si la voye des armes estoit nécessaire pour l'establir sur le trône. D'ailleurs, le Roy Jacques estoit d'un naturel fort pacifique ; & l'estude de toute sorte de bonnes lettres, où il avoit passé son âge, le faisoit plus-tost pencher vers le repos que vers la guerre. L'Archiduc aussi de son costé voulant que chacun creut qu'il avoit plus-tost fait la guerre contre la Reine Elisabeth, que contre son royaume, fit publier un edit par lequel il defendoit aux siens d'exercer aucune hostilité contre l'Angleterre, & relascha sans rançon tous les prisonniers Anglois qui estoient entre ses mains. Bien-tost apres, il envoya Charles Prince d'Artemberg en qualité d'Ambassadeur vers le Roy Jacques, auquel l'Espagnol envoya aussi en mesme temps, & en la mesme qualité, Jean Baptiste de Taxis : ces deux Ambassades ayant pour but commun la negotiation d'une paix qui fut conclue l'année suivante. Cependant les Ambassadeurs des Confederez voyant qu'il leur estoit impossible de rompre cet accommodement, taschoient pour le moins de le retarder, faisant espérer à Jacques que la Republique pourroit aussi obtenir la paix, & la liberté tout ensemble, si ce Prince, en prolongeant un peu le temps, vouloir laisser meurir la resolution des Espagnols, qui ne dependoit que de l'evenement de quelques années : Oldenbarneveld, qui avoit accoustumé de manier les plus secrets desseins des Confederez, asséuroit la mesme chose au Roy Jacques, rapportant pour preuve de cette verité une lettre escrite de la main du Duc de Brunswic, auquel l'Empereur Rodolphe avoit confié ce secret ; mais quand les Confederez eurent reconnu que tous ces moyens n'estoient point capables de refroidir la passion du Roy Jacques pour la paix, ils le prierent seulement que s'ils ne pouvoient obtenir de luy l'apparence d'une union declarée, il leur accordast pour le moins les effets d'une amitié secrette. Ces prieres estoient puissamment secondées par le Roy de France, qui prenoit un grand soin d'assister la Republique son alliée ; & pour ce sujet il avoit envoyé en Angleterre Maximilien Marquis de Rhosny, Surintendant de ses finances, & l'un de ses plus intimes Conseillers d'Estat. Enfin, on trouva cet expedient, que de tout l'argent que Henry presteroit aux Hollandois, la troisième partie seroit déduite à la Couronne d'Angleterre, sur ce qui luy estoit deu par celle de France, à cause de quelques emprunts qu'elle avoit faits pendant ses guerres. Les Estats se contenterent d'avoir obtenu ce point, de sorte que du depuis Rodolphe Winwod, Ambassadeur du Roy d'Angle-

*Jacques tendoit
à la paix.*

1603.

d'Angleterre, leur ayant demandé de la part de son Roy, s'ils vouloient qu'il les comprist aussi dans les articles de la paix qu'il avoit concluë, ils le remercient de cette offre qu'ils ne desiroient pas accepter.

Il pardonne à Tiron.

Le Roy employa le reste de l'année, partie à achever les ceremonies de la royauté, & à visiter l'Angleterre; partie à recevoir les Ambassades des Princes estrangers, & les deputations de ses sujets; entre lesquels Tiron, chef des rebelles d'Yrlande, luy demanda pardon & l'obtint. Il se faisoit aussi plusieurs plaintes sur le sujet de la Religion par deux sortes de gens. Les premiers estoient les Puritains; on nomme ainsi en Angleterre ceux qui n'estimant pas l'estat de l'Eglise assez entier ny assez sincere, taschent d'y apporter une plus grande pureté; & c'est de là que ce nom odieux a pris naissance. Ces Puritains desapprouvent beaucoup de choses, que l'usage ancien a introduites, comme sont, l'ordre des Prelats, les ceremonies adjoutées au baptesme & plusieurs autres semblables, qui ont tiré leur source de la coustume plus-tost que de la doctrine. Et ils se promettoient de pouvoir changer toutes ces choses par cette raison principalement, que les Escossois les avoient desja tejetées. Au contraire les Romanistes, faisant beaucoup valoir l'ancienneté de leur Religion de tout temps receüe tant en Angleterre qu'ailleurs, & leur fidelité tant envers le Roy qu'envers sa mere, le prioient de permettre impunement de servir Dieu suivant les ceremonies de leurs peres, pour le moins en privé, si l'on ne vouloit le leur permettre en public; quoy que ce dernier point eut esté accordé en France par le Roy, à ceux qui suivoient une Religion particuliere. Toutefois enfin les prieres des uns & des autres furent tejetées par le Roy Jacques; les Romanistes luy estant suspects à cause de la puissance que le Pape s'attribue sur les Rois; & les Puritains ayant attiré l'indignation de ce Prince, parce qu'en Escosse quelques uns de cette secte, sous pretexte d'une autorité Ecclesiastique, l'avoient traité avec un peu d'irreverence; ce qui luy avoit donné lieu d'accuser leur opiniastrété par des escrits imprimez, qui souteñoient que chaque peuple estoit libre dans l'usage des ceremonies, que la loy divine n'avoit point defenduës; & que la puissance des Rois estoit souveraine dans les choses mesmes qui concernoient la Religion. Toutefois le Roy établit plusieurs ordonnances conformes aux vœux de ces gens là; car entre autres choses il defendit aux femmes & aux personnes privées d'administrer le Sacrement du baptesme, & aux Ecclesiastiques de tenir chacun plus d'un benefice, donnant aussi plusieurs arrests assez rigoureux sur le sujet des mœurs & de la doctrine des Ministres de Religion. Dans cette occasion tout le mécontentement des Puritains ne passa point les paroles; ou s'il se trouva parmi eux quelques Ministres desobeissans, ils furent chastiez soit par la demission de leurs charges, soit par l'exil ou par la prison: mais quelques uns de ceux qui suivoient la Religion Romaine, s'estant associez avec des gens qui ne cherchoient que la nouveauté, formerent une cabale suivant laquelle ils pretendoient, par l'assistance de l'Espagnol, élever sur le thrône une jeune fille nommée Arbelle qui sortoit du sang royal; & dans ce dessein ils avoient desja commencé à partager entre eux les premieres dignitez de l'Angleterre: mais les auteurs de cette conspiration furent punis du dernier supplice; & ceux qui se trouverent seulement coupables de l'avoir sceuë & celée, ne souffrirent point d'autre chastiment, que celui de la prison & de la crainte de la mort, le Roy étant bien aisé de pouvoir acquerir par cette voye une reputation de clemence à son nouveau regne.

Requêtes des Puritains & Romanistes rejetées.

Les Romanistes taschent en vain d'élever sur le thrône une jeune fille du sang royal.

Tandis

Tandis que ces choses se passoient en Angleterre, Ennon Comte de la Frise Orientale, ayant reconnu par experience qu'il luy seroit tousjours bien aisé d'obtenir de la part de l'Empereur des paroles & des menaces contre la ville d'Embden ; mais qu'enfin la force de les executer luy manquoit tousjours, se resolut de rechercher la bienveillance de ceux qui avoient le plus de credit parmi les Confederez : & dans ce dessein il vint luy mesme à la Haye, où il estalla tant en public qu'en particulier plusieurs discours à son avantage, & force plaintes contre les bourgeois d'Embden ; qu'il accusoit de ne sçavoir ny commander ny obeir, & de n'avoir aucune fidelité asseurée. Les Deputez des Embdanois se trouverent aussi à la Haye en mesme temps, & firent paroistre de leur part beaucoup de desobeissance ; leur mépris se rendant d'autant plus remarquable qu'il avoit leur Prince mesme pour témoin. Apres de longues contestations, les Estats, qui ne pouvoient douter de l'affection que la ville avoit pour eux, firent pencher leurs sentimens du costé de sa conservation. De sorte que la dernière conclusion fut, que l'on observeroit le traité de Delphzile ; auquel on adjouta ces nouveaux articles : Qu'il y auroit une amnestie generale de tout ce qui s'estoit passé : & que le Comte ne se pourroit servir des ordonnances de l'Empereur pour faire de la peine à aucun des Embdanois : Que de part & d'autre on s'entre-restitueroit les terres, les frais qui en estoient provenus, l'artillerie, les prisonniers ; & que ceux qui auroient esté arrestez dans les pais estrangers, pour le sujet de ces broüilleries, seroient remis en liberté à la diligence d'Ennon ; lequel d'ailleurs ne pourroit refuser ses passeports aux navires qui partiroient d'Embden : Que les tributs qui avoient esté imposez sur la ville la troisieme année, & la cinquieme avant la presente, seroient nuls ; & que l'on traiteroit d'un nouvel establisement de subsides, dans la prochaine assemblée des Estats du pais d'Embden : Que le droit d'assembler les Estats appartiendroit au Comte ; mais que s'il le negligeoit, ils pourroient s'assembler d'eux mesmes, & deliberer ensemble de leurs affaires communes : Qu'il ne seroit point permis de declarer la guerre, ny de lever de nouveaux soldats, si une assemblée des Estats ne l'ordonnoit expressement : Que le Comte ne retiendroit point un plus grand nombre de gens de guerre, que celui qui seroit necessaire pour la garde de ses chasteaux ; & que la ville d'Embden, reciproquement, se contenteroit de sept cents soldats, pour sa garde : luy estant neantmoins permis de construire, pour sa fortification, tous les ouvrages qu'elle jugeroit à propos : Que la soldatesque seroit entretenüe par les peuples de la campagne, & que la dépense des ouvrages seroit imposée tant sur les personnes des bourgeois des villes, que sur les biens situez dans les mesmes villes : Que tout ce qui seroit enfermé par les fortifications d'une ville, jouiroit des mesmes privileges que la ville : que le Senat de la ville d'Embden en éliroit les Magistrats, & que le Comte seroit obligé de confirmer leur election.

Tous ces articles ayant esté agreez tant par le Comte, que par les Deputez de la ville d'Embden, il restoit seulement que tous les Magistrats de la mesme ville, & les Estats de la Frise Orientale, y donnassent leur approbation ; que l'on pouvoit esperer infailliblement, tant par ce que la Noblesse du pais, qui estoit naturellement timide, craignoit le degast de ses metairies, qu'à cause que les Estats Confederez avoient envoyé des gens de guerre, pour contraindre ceux qui ne voudroient pas obeir de leur bon gré ; mais les nouvelles esperances dont le Comte se laissa flatter de la part de l'Empe-

1603.

*Plaintes de
l'Ambassadeur
de l'Empereur
aux Eftats.*

*Modeste re-
ponse des
Eftats Confede-
rez.*

reur, luy firent changet de resolution. Si bien que ses partisans commençoient desjà à dire qu'un traité devoit passer pour nul, lors qu'il se trouvoit contraire aux ordonnances Imperiales, quand il pardonnoit les crimes, & permettoit, sans le consentement de l'Empereur, de fortifier une ville fut laquelle il avoit le droit de souveraineté. Bien-tost apres, Rodolphe mesme, assez en colere d'avoir appris que les différends de la ville d'Embden avoient esté decidez par d'autres arbitres que luy, envoya vers les Confederez Maximilien Cochy, lequel apres avoir aigrement accusé les Embdanois, rapportoit aussi les raisons qui avoient obligé l'Empereur de faire défenses, tant aux Provinces Unies qu'à tous autres, de donner aucun secours à cette ville rebelle : nonobstant lesquelles défenses les Estats Confederez, ayant envoyé leurs soldats se saisir de la ville, & commencé la guerre contre le plat pais, qui s'estoit veu par cette voye exposé à divers pillages, l'Empereur ordonnoit que sans aucune remise tous ces dommages fussent reparez. Apres que l'Ambassadeur eut parlé de la sorte, il fit aussi un denombrement par le détail de tous les articles que l'on trouvoit deraisonnables dans le dernier traité. Mais à tous ces discours les Estats Confederez, bien qu'ils se vissent sommés avec beaucoup d'orgueil, respondirent avec beaucoup de modestie, qu'Ennon estoit venu les trouver volontairement, qu'il avoit volontairement approuvé l'accord dont il s'agissoit, & qu'il ne s'estoit jamais veu qu'aucun eut esté jugé coupable pour avoir tâché de pacifier les différends de ses voisins : joint que dans cet accommodement on s'estoit éloigné le moins qu'on avoit pu des articles du traité de Delphzil, à qui l'Empereur avoit luy mesme donné son approbation. Que si la Republique avoit envoyé quelques soldats dans la ville d'Embden, ce n'avoit pas esté avec intention d'offenser l'Empereur ; mais seulement, d'empescher que l'Espagnol, qui s'estoit réservé, par les articles de la paix de Vervins, plusieurs prétensions sur la Frise Orientale, ne se fassit le premier d'Embden, comme d'une place qui luy seroit fort commode pour nuire aux Confederez, & ne l'arrachast en mesme temps de la juridiction de l'Empire ; puisque c'estoit par de semblables moyens qu'il avoit cy-devant mis sous sa puissance, Maltricht, Gueldre, & plusieurs autres villes d'outre le Rhin, appartenantes à l'Empire : que par cette mesme voye il avoit autrefois usurpé le Duché de Milan, & depuis peu encote le Cambresis, sans que l'Empereur s'y fut opposé. Enfin les Confederez soutenoient qu'ils avoient eu juste cause de soupçonner les messagers, & les lettres qu'Ennon envoyoit si souvent au Roy d'Espagne, & à ses Ministres : & la courtoisie de leurs paroles fut aussi suivie de force presens pour l'Ambassadeur. Cependant chez les Embdanois tout estoit encore plein de discorde : & pour rendre Ennon de plus en plus odieux aux Confederez, il arriva que son frere, le Prince Jean, apres avoir obtenu, par la permission du Pape, la fille d'Ennon en mariage, estant allé dans le Diocese de Paterborn reestabli la Religion Romaine, & les revenus de l'Evesque, entra de force dans la ville ; où il exerça les plus cruels supplices dont il se pût adviser, contre ceux qui s'estoient servis du pretexte de leur liberté pour luy faire teste : & entre autres le Bourgmestre apres avoir esté appliqué à la torture, fut mis en quartiers.

*L'Espagnol
prend & perd
Wachtendonck.*

Sur la fin de l'hyvet les Espagnols prirent & perdirent Wachtendonck presque en nu instant ; la chose se passa ainsi : un peshqueur gagné par argent, conduisoit dans la citadelle quinze soldats ennemis cachez sous de la paille, & commandez par Matthieu Dulk, Gouverneur de Stralen ville prochaine,

chaine, lors que celuy qui faisoit sentinelle estant accouru pour luy ayder à monter, l'autre l'estendit mort sur la place : incontinent donc les soldats cachez & leur Commandant saürent en place, & ayant levé les ponts de la citadelle, ils y reçoivent une troupe de leurs compagnons, lesquels, apres avoir passé la riviere de Niers, s'estoient mis en embuscade en un lieu prochain. Cependant quoy que les soldats de la garnison, demeuréz dans la ville, visient la citadelle prise, & Rihoven leur Gouverneur prisonnier, ils ne laisserent pas de construire un rempart pour se defendre, & de mettre leur canon en estat de la foudroyer : & en mesme temps il arriva de hazard, que deux compagnies de cavalerie Hollandoise, allant au fourrage, passoient proche de la ville ; ces cavaliers, avant donc entendu le tumulte où elle estoit, y entrerent ; & comme bien-tost apres il leur vint du secours de Rhinberk & de Meurs, ils assiegerent tous ensemble la citadelle avec tant de courage, que se voyant depourveü de vivres, & sur le point d'estre forcée, elle se rendit le sixième jour. A quelques temps de là, le Capitaine Grobbendonck ayant dressé une embuscade dans le pais de Kempen en Brabant contre cinq compagnies de cavalerie Hollandoise, les alla attaquer avec un nombre beaucoup moindre, & apres en avoir tué soixante & dix, il prit aussi un grand nombre de prisonniers & de chevaux, le reste se sauvant par la fuite : toutefois cette perte des Confederez fut recompensée par une victoire navale bien plus considerable.

*Grobbendonck
mes en saut
cinq compa-
gnies Hollan-
doises.*

Frederic Spinola s'ennuyant de demeurer oisif, son grand courage, emporté par le desir de gloire, luy faisoit former le dessein de ravager toute la Zelande. Pour cet effet il chargea huit de ses galeres, avec quatre autres moindres, de toute l'élite des soldats du siege d'Ostende, outre le grand nombre des gens de chiorme qui le servoient. En cet estat il sortit du port de l'Escluse, & apres avoir passé au delà des gueuz du rivage à la faveur d'un vent assez doux, se trouvant en veü des vaisseaux ennemis, il choisit, en pleine mer, un lieu propre à leur donner bataille. Les vaisseaux du party Confederé consistoient en trois navires de guerre Zelandois, qui faisoient garde aupres du port selon leur coustume, sous la charge de Juste le Moor, avec deux autres longs vaisseaux, l'un Hollandois & l'autre Zelandois. Mais le cinquième de ces vaisseaux se trouvant mal secondé des vents, demeura si éloigné qu'il ne combattir point sinon à coups de canon. Cependant Spinola, voyant que les quatre autres s'avançoient volontairement vers luy, les alla chocquer avec de grands cris, & pressant de mousquetades tantost celuy-cy tantost celuy-là, selon que les uns ou les autres sembloient luy donner beau jeu ; parce qu'en effet il estoit entré au combat avec de grands avantages sur son ennemy, tant à cause de la faveur du vent que du nombre des gens de guerre ; puis que dans l'escadre Confederée il n'y avoit pas en tout plus de trente-six soldats, que l'on avoit tirez de la garnison de Fleissingue, & qui n'avoient pour toutes armes que des mousquets. Mais la multitude des mariniers, gens qui ayment naturellement le choc, combattirent avec de merveilleux efforts, soit de loin soit de pres, soit en faisant tonner l'artillerie, soit en se servant de toutes sortes d'autres armes, & rasechant de blesser les ennemis, tantost à coups de pique, tantost à coups d'espée, parce que la fumée avoit tellement obscurcy l'air, que la face de la bataille en estoit devenue comme nocturne. Et l'on continua de combattre en cet estat de part & d'autre, jusqu'à ce que Frederic, s'estant attaché un peu trop temerairement à la poupe d'un navire ennemy, eut esté estendu

*Frederic Spi-
nola fut en ba-
taille navale
par les Hollan-
dois.*

1603.

mort de plusieurs blessures; ayant esté tué avec luy plus de trois cens des siens, & les blesez se trouvant aussi en fort grand nombre. Outre ce malheur, les rames des vaisseaux Italiens estoient toutes fracassées, ce qui commença à leur faire perdre l'esperance de la victoire; joint qu'ils craignoient, que des autres endroits de la Zelande, un plus grand nombre de vaisseaux ne les vinst enfermer de toutes parts; c'est pourquoy ils regagnerent leur port fort à propos. Apres cette victoire, que les Zelandois remporterent sans perdre que fort peu de leurs gens, parce que la structure de leurs navires estoit plus epaisse, que celle des vaisseaux ennemis, & moins penetrable aux coups de mousquet, on se desfit de la crainte que l'on avoit eue des vaisseaux de Spinola, faute de les bien connoistre; & l'experience montra qu'on les pouvoit vaincre pendant le calme mesme.

Iusques au milieu de l'Esté il ne se fit point d'autre guerre que celle d'Ostende; car d'un costé les Confederez n'ayant pas receu le secours qu'ils s'estoient promis d'Anglerette & d'Escoffe, se contenterent de garder leurs Provinces; & de l'autre, l'Archiduc, faisant dessein de prendre Rhinberk & de passer le Rhin, attendoit pour cette nouvelle entreprise de nouvelles forces, qui luy venoient d'Espagne & d'Italie sous la conduite d'Ambroise Spinola, & encore de l'infanterie Alemande, & de la cavalerie Lorraine. Quand toutes ces troupes furent arrivées, il laissa le Marquis de Spinola devant Ostende, & donna au Comte Frederic de Herenberg sept mille fantassins, & trois mille chevaux; & ce dernier avoir ordre principalement, de pousser à bout les soldats d'Hoochstrat, Philippe l'ayant ainsi commandé, afin que leur chastiment servist d'exemple à la soldatesque pour l'avenir, & de seureté aux peuples pour le present. Car en effet, on avoit lieu de craindre que quand l'armée Espagnole seroit occupée d'un costé, ces mutins n'allaissent exercer leurs rapines de l'autre; veu que depuis peu ils avoient pillé toute la Province de Namur, pris la ville de Iudoigne, & le Gouverneur de la forteresse de Karpen, & s'estoient retirez riches de butin sans avoir éprouvé aucune rencontre desavantageuse. Ces seditiones exerçoient pour lors, dans le lieu de leur retraite, une discipline extrêmement severe, & la soldatesque la plus legitime n'eut pas deub rougir de les imiter; car ils faisoient une perpetuelle garde, & leurs sentinelles n'eussent pas esté aisément surprises. Il n'estoit permis à aucun particulier de dormir deshabillé, ny sous les rideaux, les femmes avoient leur demeure hors du chasteau; & c'estoit entre eux un crime capital que de se battre ou quereller, comme aussi d'avoir des entretiens secrets, ou des correspondances par lettres: & les ordonnances qu'ils avoient dressées se scelloient par le chastiment inevitable de quiconque manquoit à les observer. Aussi-tost donc qu'ils eurent eu des nouvelles du siege qui les menaçoit, ils vont trouver le Prince Maurice pour implorer son assistance, qui leur fut accordée sans difficulté, apres qu'ils eurent donné leur parole de combattre fidellement avec les Confederez contre leur ennemy commun. Ils se reserverent neantmoins de pouvoir disposer à discretion, des prisonniers qui tomberoient entre leurs mains, parce que l'Espagnol qui les traitoit de deserteurs & de perfides, ne leur vouloit pas accorder les droits de la guerre, qui ont accoustumé de se garder entre deux partis contraires. Enfin ils enferment dans le chasteau d'Hoochstrat, pour sa defense, huit cens de leurs hommes; & le reste, qui pouvoit monter à quinze cens fantassins, & plus de mille chevaux, attend la venue du Prince Maurice. Lots que le Prince eut appris que le Comte de Herenberg estoit arrivé devant

*Frederic de
Herenberg, qui
envoya à
Hoochstrat con-
tra les sedi-
tieux,*

*le Prince
Maurice leur
donna du so-
urs.*

devant Hochstrat, où il commençoit à exercer ses hostilités, il tire soudain de ses quartiers d'hiver pres de dix mille fantassins & plus de trois mille chevaux, & s'avance vers Gettrudenberg; mais il trouva dans cette ville un spectacle bien triste à ses yeux : car les François & les Anglois, nations toujours rivaux l'une de l'autre, ayant pris querelle ensemble, & en estant venus aux mains, les regimens entiers commençoient à se mesler, y en ayant déjà eu quelques uns de tuez & beaucoup de blesez; parce que le Seigneur de Bethune, Mestre de camp d'un regiment François, s'estant luy même mis au milieu de ceux qui querelloient, pour les separer, avoit esté percé d'une mousquetade dont il estoit mort : ce qui animoit les siens si furieusement, que la presence & les remonstrances des chefs Confederez, & du Prince même, eurent assez de peine à faire cesser ce combat impie, qui eut causé sans eux un terrible meurtre. Bien-tost apres les troupes du Prince & celles des seditieux d'Hochstrat se joignirent; & ce fut une chose assez nouvelle de voir des soldats de deux partis contraires marcher ensemble d'un si bon accord. Entre la plaine & le camp des ennemis, il se trouvoit une petite riviere environné d'un terroir assez marécageux, de laquelle le Comte de Herenberg avoir negligé de se saisir, soit qu'il n'y eut pas pris garde, ou peut-estre parce qu'il ne se doutoit pas de l'arrivée des Confederez. Cependant le Prince, par le moyen des ponts qu'il avoit tout prests, ayant fait passer ses soldats & son canon, fait paroistre son armée en bataille; mais le Comte demeura comme retranché, tant par l'avantage que les lieux luy donnoient, qu'à l'aide des chariots de son armée, qu'il avoit disposez en forme d'un rempart, donnant seulement ordre à sa cavalerie de s'avancer, ce qui n'aboutit qu'à quelques legeres escarmouches, parce que le Prince de son costé ne desiroit pas livrer un combat general jusqu'à ce qu'il eut bien reconnu les avantages, que la situation des lieux pouvoit donner à ses ennemis ou à luy. Mais le Comte craignant, entre autres choses, qu'on ne luy coupast les vivres, choisit une nuit obscure, pendant laquelle il fit retirer premierement son artillerie, & en suite son armée, vers Herentals; retenant neanmoins quelques corps de garde aupres de luy, pour amuser les ennemis pendant cette retraite. Si tost que la veüe du jour eut decouvert ce stratageme, ceux qui estoient dans le chasteau d'Hochstrat commencerent les premiers à charger l'ennemy sur la queue, & tuerent entre autres le Seigneur de Rhofnay, lequel estoit fils de ce grand Capitaine que les guerres de France & des Pais-bas avoient autrefois rendu si fameux, & commandoit pour lors à la cavalerie Lorraine. Le Prince Maurice estoit aussi en resolution de poursuivre les fuyards; mais il fut retardé tant par une seconde petite riviere qu'on ne pouvoit pas aisément passer à gué, que par les difficultez du chemin estroit & marécageux. Toutefois ayant pris le devant avec sa cavalerie, il trouva que l'ennemy, ayant déjà eschappé tous les mauvais passages, avoit mis son armée en bataille; mais quoy que ceux d'Hochstrat brûlassent d'en venir aux mains, tant pour se vanger, que pour donner des marques de leur valeur à leurs nouveaux allies, le Prince voyant des troupes disposées en si bon ordre pour le combat, ne jugea pas à propos de les attaquer, se trouvant depourveu, comme il estoit, de son infanterie & de son canon, qui ne l'avoient peu suivre assez tost, tant à cause de la difficulté des chemins bourbeux, que du mauvais temps qui remplissoit l'air de pluyes & de tonnerres.

Le siege d'Hochstrat ayant esté ainsi levé, le Prince se mesla hardiment parmy la troupe des seditieux, afin que ce trait de confiance les attachast

*Le Comte de Herenberg ne
pouvant occuper
la bataille, se
retire à Herentals.*

1603.

*Le Prince
Maurice tenta
d'attaquer le sie-
ge de Bois-le-
Duc.*

avec luy d'un nœud de fidelité d'autant plus estroit. Il avoit dessein, tandis qu'il se voyoit assisté d'une si bonne partie des forces ennemies, de tenter de nouveau le siege de Bois-le-Duc, abandonné l'année precedente à cause des rigueurs de l'hiver; & sa principale intention consistoit à enfermer promptement la ville, tandis qu'elle estoit dépourvue de garnison. Mais cette affaire ayant esté proposée dans le Conseil des Estats, & les Zelandois s'estant opiniastrez à demander qu'on portast plus-tost la guerre dans la Flandre, quoy qu'enfin l'on eut remis à la discretion du Prince de faire ce qu'il jugeroit plus à propos pour le bien de la Republique, il se perdit huit jours de temps. Neantmoins, bien que les forces du Comte de Herenberg eussent esté accrûës, & mises en estat de traverser toutes les entreprises que les Confederez pourroient former, le Prince ne laissa pas de suivre son premier sentiment : non pour aucune esperance qu'il eut de prendre la ville de Bois-le-Duc, mais parce qu'il jugeoit tousjours plus avantageux de tenir les ennemis sur la défensive en ces quartiers-là, que d'estre obligé luy mesme à se defendre en quelque autre endroit, où l'incertitude des evenemens de la guerre seroit, peut-estre, plus à redouter. Davantage il y avoit des chefs dans l'armée du Prince qui se promettoient que les bourgeois de Bois-le-Duc, ennuyez de souffrir si souvent les incommoditez d'un siege, romproient avec l'Espagnol, ou que pour le moins ils tascheroient d'obtenir une neutralité, qui les exempteroit de la crainte de tous les deux partis.

*Le Comte de
Herenberg se
tient la ville.*

Aussi-tost que cette resolution eut esté prise, l'Esté estant desja assez avancé, le Prince alla choisir son poste au bourg de Fucht, & les soldats de Hochstrat prirent le leur à Flimes sur le chemin de Heusden, se trouvant un assez long espace de pais entre les deux camps. Trois jours apres le Comte de Herenberg ne manqua pas de se rendre devant Bois-le-Duc, & parce que la ville estoit d'assez grande estendue, il se fortifia dans un bourg nommé Dalem situé parmy des bois, & tourna tous ses forts vers le Prince Maurice, lequel pour luy répondre, avança ses ouvrages, & disposa son artillerie sur les eminences qui se trouvoient proches de ces lieux là. Neantmoins il se passa beaucoup de temps qui ne fut employé qu'à quelques legers combats & à tirer force mousquetades; mais enfin le Comte de Herenberg prit une nouvelle resolution, qui fut de mettre une garnison dans les dehors de la ville, proche le chemin qui conduit de Fucht à Flimes; & son esperance estoit qu'en fermant par ce moyen le passage du camp des Confederez à celui des soldats d'Hochstrat, il seroit plus facile aux Espagnols, apres avoir séparé ces deux armées, de faire quelque tentative contre l'une ou contre l'autre; ou que pour le moins le manquement des vivres, qui venoit aux ennemis par la voye de Heusden, les obligeroit à lever le siege. Ce dessein fut commis à la diligence du Marquis de la Bella, Mestre de camp Italien, auquel on donna pour l'executer, deux mille soldats d'élite, tirez de plusieurs regimens, lesquels à la faveur de la nuit, ayant passé proche de la ville, commencerent à travailler si diligemment, que leurs ouvrages, composez de terre & de fascines, s'elevoyent desja jusques à la hauteur d'un homme. Le Prince fut adverty de ce progrès un peu tard, & vers la fin de la nuit; neantmoins estant incontinent accouru avec les plus hardis de ses gens, il les exhorta tous, tant en general qu'en particulier, de produire dans cette occasion des effets de leur valeur, non moins necessaires que difficiles. Les Anglois commencerent donc les premiers à s'avancer contre ce rempart avec beaucoup de resolution, & furent repoussez avec un courage qui ne cedit

*Le Prince
Maurice sailla
au pied de ces
murs des rem-
parts.*

pas

pas au leut ; mais en suite une troupe de François ayant pressé les ennemis encore plus vivement, ils cederent ; & parce que les portes de Bois-le-Duc estant fermées, il ne s'offroit aucun lieu de refuge pour eux, ny aucun secours capable de les soutenir ; les uns furent tuez avec leur chef, & les autres noyez dans les estangs d'alentour, à la reserve de quelque cent-cinquante qui furent fait prisonniers.

Il estoit arrivé, vers ce temps là, devant Ostende, qu'Albert s'estant résolu d'empêcher, par la rigueur des supplices, la trop grande liberté d'entrer & de sortir que les assiégez se donnoient, les gens avoient pris dans un vaisseau assablé douze soldats Hollandois, tous malades, qu'il avoit fait pendre incontinent ; sa cruauté trouvant un pretexte en ce qu'ils n'avoient pas esté pris sur la terre, mais sur la mer, où l'on n'avoit aucun égard aux droits de la guerre. Cette nouvelle ayant donc esté apportée dans le camp de Bois-le-Duc, le Prince Maurice jugea qu'une action si cruelle, & qui n'avoit aucun rapport avec les combats de marine, devoit estre vengée par semblable cruauté ; & comme deux partis contraires se plaissent assez souvent à exercer l'un contre l'autre une justice ponctuelle, il ordonna sans remise que d'entre les nouveaux prisonniers, douze, que l'on tiroit au sort, fussent pendus & estranglez. Neantmoins on fit grace à l'un d'eux en considération de son âge, quoy que plusieurs jugeassent que l'injure faite au sacré droit des traittez, devoit estre expiée non seulement par douze victimes, mais par le double de ce nombre. Certes on representa un spectacle bien triste, & qui ne doit pas estre oublié parmy les malheurs que cause la guerre, lors qu'une genereuse troupe de jeunes hommes dignes de toute sorte de meilleur traitement, se virent avec un visage pâle & une main tremblante, entre les prieres & les gemissemens où ils s'abbaïsoient, bien moins par la crainte du supplice que par celle de l'ignominie, qui l'accompagnoit, manier & regarder leur aventure écrite dans un billet, qui devoit ou les condamner pour le crime d'autrui ; ou les absoudre plustost par le secours d'un hazard aveugle, que par celui de leur innocence. Toutefois parmy ces malheurs, il s'en trouva un, rempli d'une temerité si déterminée, qu'après avoir esté delivré par sa bonne fortune, il fit marché avec un autre, en la place duquel il hazarda sa vie encore une fois.

Cependant les assiégez ne pouvant se vanger que par les mousquetades qu'ils tiroient incessamment, il arriva que le Marquis de Malaspine & Olivier Tempel, allant ensemble du camp du Prince Maurice en celui de Flinnes, furent atteints d'un seul coup qui leur rompit à tous deux toutes les deux jambes. Malaspine, qui estoit un des principaux dans le Conseil de guerre de l'Archiduc, & que les Hoogstratanois avoient fait prisonnier de guerre depuis peu, demeura seulement estropié de sa blessure ; mais Olivier mourut de la fièvre. Il s'estoit attaché, vingt ans durant, au party des Estats qui l'avoient pour lors establi Gouverneur des Hoogstratanois, afin que selon les occasions, sa prudence servist à moderer leurs emportemens. Peu de temps après, l'Archiduc vint luy même à Bois-le-Duc ; & tandis qu'il s'appliquoit à reconnoître l'estat du siege, ayant apperceu un boulevard que les Confederez avoient construit à la haste de gazons quarez, assez proche du lieu où le Marquis de la Bella avoit esté depuis peu defait & tué ; il dit en devisant qu'il avoit besoin de cette fortification, comme en effet elle luy pouvoit beaucoup servir : mais cette parole fut incontinent recueillie, & rapportée au Prince Maurice par un deserteur

Il vange la cruauté de l'Archiduc à l'endroit des prisonniers de guerre.

Entrepris inutile d'Albert sur ses boulevard, que le Prince Maurice avoit bty.

de

1603.

de l'armée d'Albert. Quelques jours après, un peu avant la fin de la nuit, les gens de l'Archiduc ayant feint diverses tentatives contre divers endroits du camp ennemy, leur véritable attaque se tourna tout à coup vers le lieu où elle estoit destinée, & le Prince Maurice avec un puissant corps d'armée, composé tant d'une partie de ses soldats que de ceux d'Hogstrat, ne manqua pas d'y venir mettre ordre; joint que les défenseurs du boulevard s'estoient servis du signal des feux pour donner advis au Prince du danger qui les menaçoit. La venue du jour découvrit aussi-tost que l'on avoit approché une nouvelle batterie de canons contre ce fort; & que même ceux du rempart de la ville & de ses bastions estoient tous pointez de ce costé là: de sorte que les flancs du boulevard ainsi foudroyez, commençoient à se crever de toutes parts, & ses soldats estoient contraints de creuser la terre pour s'y cacher. Neantmoins le Prince arrivé descendit severement qu'aucun n'eust à quitter son poste, sur peine de la vie; & en même temps ayant bordé tout le fossé d'un cercle de mousquetaires, il fit amener du camp trois canons qui firent taire ceux des assaillans; si bien qu'à la fin ils furent contraints de prendre la fuite, & d'abandonner les batteaux dont ils avoient fait provision, pour passer les estangs qui se rencontroient dans la campagne, ayant assez de peine à retirer leur artillerie. Mais les fascines, les clays, les coignées, & autres pareils instrumens, qu'ils avoient aussi apportez pour ruiner le fort, demeurèrent en la disposition des Confederez, qui s'en servirent à le reparer & à l'accroistre. Enfin l'Archiduc, pour executer la principale resolution qui l'avoit amené, seignit de vouloir attaquer les ennemis de toutes parts, & que pour cet effet il estoit nécessaire qu'il fist passer trois mille soldats au travers de la ville, mais aussi-tost qu'ils eurent esté introduits, il les y laissa en garnison. Ce traitt émût plusieurs plaintes de la part des habitans, qui reclamoient la foy d'un traitté qu'ils avoient fait plus de vingt ans auparavant, & que l'on avoit toujours observé sans contredit; mais la nécessité presente, & la crainte de quelque mauvais traitement, les fit taire. Toutefois Albert n'en demeura pas là; car il fit aussi construire un boulevard proche de la ville, lequel sans porter le nom odieux d'une citadelle, en devoit exercer la fonction. Cependant, comme les deux armées virent que l'hyver s'approchoit, & que tout ce terroir naturellement humide commençoit à se couvrir de marécages, elles se retirèrent. Les Hogstratanois, qui avoient si bien servy pour la Republique pendant toute cette campagne, la prierent de leur accorder au lieu de leur premier azyle, quelque autre retraite qui fust d'une plus large estendue, pour mettre à couvert tout leur train, & même plus commode pour exercer leurs brigandages: & apres que cette affaire eut esté assez long-temps agitée dans le Conseil des Estats, le Prince Maurice accorda volontairement à ces mutins la ville de Grave qui luy appartenoit; & leur permit de demeurer soit dans l'enclos de ses murailles, soit dans les faubourgs & dans les chasteaux d'alentour; mais à la charge qu'ils ne feroient aucun tort aux habitans. On renouvela aussi l'accord que la Republique avoit cy-devant fait avec eux, auquel on adjousta quelques articles, tant pour regler plus expressement le partage du butin, que pour empêcher qu'ils n'exerçassent aucun pillage dans les Provinces Unies, ny dans les terres d'Alemagne. Par ce nouveau traitté ils promettoient de servir puissamment la Republique; en sorte neantmoins qu'ils devoient toujours avoir leur camp à part, estre exempts de travailler aux tranchées, & d'aller à l'as-

saut

Grave baillée pour donner aux fugitifs.

saut pendant les sieges; & à la charge aussi que s'il arrivoit qu'ils se reconciliasent avec Albert, ils rendroient Grave aux Confederez, & se retiretoient dans Hogstrat; & pour l'observation de tous ces articles, apres avoir donné leur foy, ils donnerent aussi des ostages.

Tandis que les choses se passoient de la sorte en ces quartiers, on voyoit croistre, devant Ostende, une perpetuelle emulation entre les deux partis dans toutes les dépenses & tous les stratagemes que la guerre peut suggerer: neantmoins l'hiver ne s'estoit passé que parmy de furieuses agitations des vagues de la mer, qui causoient plusieurs dommages, tantost à la ville tantost au camp, selon qu'elles estoient poussées par les vents: mais sur le milieu du Printemps les assiegeans commencerent leurs attaques contre la ville de tous les costez; & parce que le nombre des assiegez n'estoit pas suffisant pour resister à des forces répandues en tant de divers endroits, ces trois forts dont nous avons parlé cy-devant; situéz dans la plaine qui s'estend derrière la ville, & séparéz par les diverses courbes que font les ondes de ce costé là, vinrent en la possession de l'ennemy; n'ayant pas esté defendus assez puissamment par les assiegez, qui firent quelques jours apres, une sortie contre ces memes lieux, mais elle ne leur réussit pas; parce que le nombre des ennemis s'y estoit trop accru & leurs fortifications aussi. Toutefois, quelques autres forts moins considerables, que les assiegez tenoient encore au delà de l'embouchure, avant esté attaquez par le Comte de Buquoy, ils furent heureusement defendus. Le Colonel Dorp estoit pour lors Gouverneur de la ville; mais l'on y envoya le Colonel de la Noot pour luy succeder en ce gouvernement.

Vers le milieu de l'Estä le Marquis Ambroise Spinola arriva devant Ostende: & quoy que l'entreprise de ce siege fust extrêmement difficile, & que mesme elle passast pour desesperée au jugement de plusieurs, il promit de la terminer heureusement. En effet cette promesse n'estoit ny temeraire ny vaine; car ceux qui avoient une parfaite connoissance de la place & de cette guerre, souscrivoient à l'esperance du Marquis; & l'on avoit seulement besoin de temps & de travail, pour trouver un chemin parmy les ondes en y jettant force fascines, & autres sortes de materiaux: & pour gagner les forts des ennemis comme pied à pied, en se saisissant tantost de l'un tantost de l'autre. Philippe accorda cette grande charge au Marquis d'autant plus volontiers, qu'outre les preuves certaines qu'il avoit desjà données de son grand courage & de sa haute sagesse, il offroit encore ses propres deniers pour subvenir au besoin de l'Espagne Espagnolle, extrêmement incommodée en ce temps là. Il est vray qu'au commencement plusieurs estoient jaloux de voir que parmy tant de vieux Capitaines Belges & Espagnols, un Italien encore nouveau dans le mestier de la guerre, eust esté choisi pour commander seul aux armées & aux finances tout à la fois: mais le Marquis surmonta peu à peu toutes ces jalousies; quand on vint à reconnoistre avec quel soin il veilloit sur toutes choses; & avec quelle deference il suivoit le conseil des plus sages. Il écarta bien-tost du manieement des finances ceux qui ne l'avoient recherché que pour y faire leur profit particulier: & sa prevoiance, usant d'un tel ordre qu'on avoit tous-jours de l'argent prest pour le besoin, coupa le chemin aux mutineries & aux desertions. Par cette mesme voye l'esperance & les plus excellens Ingenieurs conceurent de se voir hautement recompensez, les faisoit accourir de toutes parts dans le camp; & lors que par une noble emulation, les uns

1603;

*Pouvoir du
siege d'Ostende.*

*Le Colonel de
la Noot succède
au Colonel
Dorp au gouver-
nement de
la ville.*

*Ambroise
Spinola Général
de l'armée
devant Ostende.*

*Sa diligence
pour l'avance-
ment de ce
siege.*

1603.

*Virtu des
assiegez.*

ou les autres avoient inventé de nouvelles machines, ou de nouveaux stratagemes pour pousser les assiegez à bout, toutes ces inventions trouvoient aisément des executeurs; parce que le travail estoit assuré de son salaire. Mais d'autre part les assiegez ne faisoient pas paroistre moins de vertu ny moins d'industrie; car pretnierement pour empêcher que les vivres n'encherissent dans la ville, ils ordonnerent qu'on les exposeroit en vente publiquement pour un certain prix: ils s'attachoient aussi sans relâche aux gardes & aux factions, faisant mesme quelquefois des sorties, & si tost que les assauts de l'onde, ou ceux de l'ennemy, avoient endommagé quelqu'une de leurs fortifications, non seulement ils la reparoient incontinent; mais davantage ils n'endommageoient pas peu eux mesmes les travaux de l'ennemy, par le moyen des bombes & des autres feux d'artifice, qu'ils jettoient contre les mareriaux que la chaleur de l'Esté avoit desséchez & rendus susceptibles d'embrasement. Enfin s'estant engendré de la contagion dans la ville, ce qui ne devoir pas sembler estrange, puis qu'un si grand nombre de gens de guerre estoient resserrez en un si petit lieu, & qu'ils avoient chaque jour tant de fatigues à souffrir, une soigneuse troupe de Medecins & Chirurgiens soulageoit une partie des malades, & l'on emmenoit le teste hors de la ville. Cependant le principal soin des assiegeans s'attachoit à construire de certains batteaux destinez à porter de l'artillerie; suivant l'advis de Pompée Targon Ingenieur Romain, dont nous avons desja parlé, pourveu d'un esprit fort subtil, mais de peu d'experience pour la guerre. Aussi, incontinent que ces machines avoient esté exposées sur l'onde, si c'estoit du costé de main gauche, où la mer est moins violente, le canon des ennemis qui n'estoit pas loin de là, les foudroyoit; & si c'estoit du costé de main droite proche de l'embouchure, ils se trouvoient assaillis par les mousquetades des assiegez, non pas du tout si rudement que par le canon, ou bien la violence des flots leur faisoit souffrir de telles secousses, que les liens des fascines venant à se relâcher, les pierres que l'on y avoit enfermées s'eschappoient d'abbord; & le reste, n'estant plus soutenu par la pesanteur de ces pierres, alloit flottant à la discretion des vagues. Neantmoins Spinola ne laissoit pas de substituer incessamment de seconds batteaux aux premiers, ou d'en joindre plusieurs ensemble; l'experience luy faisant trouver, dans ses disgraces mesmes, de nouveaux moyens de pousser son dessein à bout. De sorte que la digue du Comte de Buquoy ayant esté avancée peu, il se trouva que les navires ennemis, soit en allant ou en venant, pour emmener ou amener des soldats, de l'artillerie, de la poudre, des vivres, ne trouvoient plus le passage si facile qu'il avoit esté; & que mesme plusieurs vaisseaux heurtant contre des guez, inconnus auparavant, se brisoient, ou pour le moins y demeurant attachez, estoient démontez à coups de mousquet, & bien-tost apres engloutis par l'Ocean. Les assiegeans, pour empêcher que les mousquetades des ennemis ne troublassent leur travail, choisissoient quelquefois le temps de la nuit; & quelquefois quand ils voyoient que les eaux s'opposoient aux ouvrages qu'ils avoient commencez sur terre, ils cherchoient les endroits où l'onde estoit moins à craindre; & apres y avoir planté en travers quelques rangs de pieux & de fascines, ils se servoient de tonneaux pour continuer leur travail.

A la Cour d'Espagne, parce que le Roy, qui n'avoit pas beaucoup d'experience des affaires, suivoit plus souvent les sentiments d'autrui que
les

les siens propres, l'on voyoit de temps en temps les nouvelles ordonnances abolir les anciennes; & reciproquement les premiers edits détruire les derniers; selon que ceux qui approchoient ce Prince, se trouvoient capables de le persuader, ou qu'un conseil apres avoir esté embrassé se trouvoit deceu par l'évenement. Cette inconstance de Philippe fut cause que quelques uns entreprirent de luy dire qu'on avoit fait une grande faute d'interdire aux Confederez le commerce d'Espagne; puis que cette interdiction avoit donné lieu à ce peuple, puissant sur l'Océan, d'aller chercher des marchandises jusques aux Indes, tantost par la voye du commerce, tantost par celle des armes, & tousjours avec un prejudice pour les Espagnols si fascheux & si nouveau, qu'ils n'en avoient jamais souffert de pareil. Que le feu Roy Philippe avoit agy bien plus prudemment, lors qu'en conservant tousjours l'ancien commerce entre son Royaume & les Provinces Unies, il avoit aussi conservé l'esperance de faire quelque jour la paix; & celle d'avoir en sa disposition, dans le besoin, une flotte équipée par ses ennemis mesmes. De sorte que si le Conseil d'Espagne vouloit trouver un remede aux maux presens & aux futurs, il falloit retirer les Hollandois de cette necessité où l'on les avoit reduits, puis qu'elle estoit seule capable de leur faire connoistre leurs forces. Sans doute, cet advis estoit de soy assez salutaire; mais l'avarice en empêcha le succès: car en permettant par un nouvel edit le commerce d'Espagne aux Confederez, on le chargea d'un tribut si excessif, qu'oultre les anciens droits qu'il falloit aussi payer, ce nouvel impost faisoit toutner au profit du Roy pres de la tierce partie du prix des marchandises, puis qu'on exigeoit trente escus de cent. Et ce n'estoit pas sur les seuls Confederez que cette charge estoit imposée, mais aussi sur tous les peuples generalement; tant pour empêcher que les Hollandois ne se servissent du nom d'autrui dans leur trafic, que pour contenter la haine particuliere dont les Espagnols estoient animez contre quelques uns, qui avoient le bruit de nourrir secrettement cette guerre. Toutefois on ajouta encore à l'edit ces articles particuliers pour les Confederez: qu'ils ne pourroient porter en Espagne aucunes manufactures de leur país; qu'ils ne payeroient à leurs Gouverneurs aucune chose pour les marchandises qu'ils porteroient en ce mesme Royaume, ny pour celles qu'ils en rapporteroient; & pour ce sujet, on les obligeoit aussi à prendre des lettres des Archiducs. Mais toutes ces ordonnances si fascheuses & si injustes, non seulement furent inutiles pour le regard des Confederez; mais davantage elles firent refoudre le Roy de France à mettre incontinent un impost pareil sur les Espagnols: & dans peu de temps, cette premiere vengeance ne rendant pas Henry assez satisfait; il deffendit à tous les François de trafiquer en Espagne tandis que l'edit de Philippe subsisteroit. Il est vray que du commencement cette deffense imposoit seulement quelques amendes pour la punition des transgresseurs; mais du depuis, l'observation en fut ordonnée sur peine de la vie.

L'Archiduc se servit aussi d'une autre espee de feinte clemence, qui ne luy réussit pas mieux que celle d'Espagne: car il accordoit aussi à tous ceux de ses Provinces qui s'estoient retirez dans celles du party contraire, & qui n'avoient point commis d'autre crime que celuy-là, la permission de venir revivre dans leur patrie en toute seureté; leur promettant mesme que leurs biens qui avoient esté confisquez, leur seroient rendus, à la charge neantmoins qu'ils ne les pourroient aliener. Mais les paroles de son edit qui estoient

*Les tributs
corrompent le
commerce per-
mis de tous
dans l'Espa-
gne aux Hol-
landois.*

*Une feinte
clemence ne
réussit pas à
l'Archiduc.*

1603. sujettes à plusieurs interpretations frauduleuses, & les peines qu'on faisoit souffrir sous sa domination, à tous ceux qui suivoient une autre Religion que la Romaine, empêchoient les uns de retourner sous l'obeissance d'Albert, & les autres en furent aussi empêchez par cette raison, qu'ils avoient leur demeure toute établie dans le pais Confederé, & que leur bien y estoit plus assuré qu'ailleurs.

Les Dunquerqueois firent éprouver à la Republique Confederée quelques pertes legeres; & entre autres elle en souffrit une qui vid surprendre dans l'emboucheure même de la Tamise, & amener de là jusqu'à Dunquerque des navires Hollandois, deceus par quelques pirates qui avoient arboré sur leurs vaisseaux les étendards d'un peuple amy.

Les Confederés envoient des flottes en Orient & en Occident.

Pour reparer ces dommages, la Compagnie des Indes envoya treize navires en Orient, commandez par Estienne de Haguen, & les Estats en envoyèrent six autres au pais du Bresil, pour piller les rivages sous la conduite de Paul Carden. L'hyver fut accompagné de plusieurs tempestes assez rudes; l'une desquelles ayant par sa violence poussé une baleine par la riviere de l'Escaut jusques assez proche d'Anvers; le menu peuple, qui cherche des augures dans les moindres evenemens, trouva dans celuy-cy une ample matiere de discourir. Quelques uns voulurent faire quadrer la rencontre de ce monstre avec les preparatifs non moins inutiles que redoutables qui menacerent Anvers la seconde année d'apres celle-cy: mais cette remarque ne se fit qu'apres l'evenement.



HISTOIRES

DES TROUBLES

DV PAYS-BAS,

LIVRE TREIZIESME.

SOMMAIRE.

Les Eſtats ſont reſponſe aux lettres de l'Empereur ſur le ſujet de la paix. Exceſs commis par les ſeditieux contre l'Allemagne. Le Comte Maurice, ayant premierement pris quelques châteaux & fortifié Ardenbourg, aſſiege l'Eſcluſe. Il met en fuite Velaſco, qui eſtoit venu ſaire quelques tentatives contre luy. Malgré le ſecours de Spinola, il ſe rend maſtre de l'Eſcluſe. Oſtende ſe rend au Marquis Spinola. Articles de paix accordez entre l'Eſpagne & l'Angleterre. Les Confederez reſuſent au Roy Jacques la liberté du commerce avec ceux d'Anvers. Les ſeſuites retournent en France. La fille du Marquis d'Antraques eſt deſcouverte. Mort de Pierre de Manſfeld, & de Louis de Naſſau.



Ependant l'Archiduc n'avoit pas auſſi oublié l'entrepris d'un nouvel accommodement; ſoit qu'il eſperast d'y reüſſir, ſoit qu'il taſchast de faire tomber ſur les ennemis le blâme de ne vouloir point de paix. Pour cet eſſet il avoit donné ordre au Comte de Baſſigny, fils du Comte de Buxtelt, de demander un paſſe-port aux Eſtats Confederez; qui luy declarerent que ſ'il vouloit negotier avec eux par lettres, ils

1604.

L'Archiduc donna ordre au Comte de Baſſigny de traiter la paix avec les Confederez, mais il n'eſt pas admis.

luy ſetoient reſponſe; mais qu'ils ne ſouhaittoient pas ſa venue. L'Archiduc ſe ſervit donc de cette occaſion, & de celle des affaires d'Emden; pour avoir ſujet dans l'aſſemblée generale des Alemans, qui ſe tenoit à Regensbourg, où l'Archiduc Matthuas, ſon frere, preſidoit, de calomnier les Confederez, & de les faire paſſer pour des ennemis de leur propre repos, auſſi bien que de celuy de leurs voiſins. Auſſi ſe trouva-t-il dans cette aſſemblée des gens que leur affection pour la maiſon d'Autriche, & leur haine pour une Religion contraire à la leur, porterent à des opinions ſi rigoureuſes, qu'ils crioient hautement, qu'il falloit dreſſer des articles de paix, & que ceux qui reſuſeroient d'y ſouſcrire, fuſſent contraints par la force des armes de mettre les armes bas. Mais quelques eſprits plus retenus modererent la fougue de ceux-cy; & il fut ſeulement ordonne que l'on envoyeroit une Ambaſſade aux Eſtats Confederez. Mais tandis qu'elle marchandoit de partiſ, l'Empereur leur écrivit; & par ſes lettres, qui faiſoient un denombrement de tous les dommages ſoufferts tant par les villes que par les Princes voiſins des Provinces Confederées, il leur ordonnoit de reſtituer ce qui avoit eſté mal pris; leur imputant non ſeulement les fautes commiſes par leur ſoldateſque, mais encore tous les brigandages exercez par les Hogſtratanois, puis que la Republique les avoit pris en ſa protection. Les Eſtats, pour reſponſe, excuſerent ſur ce qui les concernoit en particulier; mais ils ſouſcrivirent que les crimes des ſeditieux d'Hogſtrat

Lettres de l'Empereur aux Eſtats pour le ſujet de la paix.

Reſponſe des Eſtats.

1604.

*Insolence des
soldats con-
tre les Ale-
mans.*

ne devoient estre attribuez qu'à ceux, qui, pour nuire à autrui, frustroient leurs propres soldats de la paix qu'ils leur avoient promise. Que quand la République avoit traité avec les Hochstratanois, elle avoit eu égard principalement à sa propre seureté; & néanmoins par les articles de l'accord elle avoit eu soin de l'Allemagne autant qu'il luy avoit esté possible. Mais après tout, tant s'en faut que la courtoisie de ces paroles apportast aucun remede aux desordres, qu'au contraire dès le commencement de la presente année, c'est à dire, dans l'hyver mesme, les murins d'Hochstrat se moquant des menaces qui ne passoient point jusqu'à l'effier, exercerent contre l'Allemagne toutes les hostilités qui peuvent estre permises contre les ennemis les plus declarez. Car après qu'ils eurent saccagé dans la Province du Brabant la ville d'Eindhoven; dans la Province de Gueldre, le chasteau d'Erkelens, riche de la proye que la soldatesque d'Albert y avoit amassée depuis plusieurs ans; qu'ils eurent aussi defait une troupe de cavaliers sortis de la ville de Gueldre, & se furent, en suite, saisis de la forteresse de Carpen extrêmement commode pour leurs courses, ayant tousjours eu jusqu'icy dans leurs exploits la cavalerie Hollandoise pour compagne, ils la quitterent & s'allèrent seuls jeter dans la Westphalie; où ils contraignirent dès l'abbord les villes & les villages de leur payer contribution pour se racheter du danger qui les menaçoit. Ils rirerent le canon contre la ville de Cologne, & mirent à mort dans le diocèse de Paterborn environ quatre cents hommes, à cause de deux de leurs compagnons, que quelques paisans avoient tuez en s'opposant à leur insolence. Enfin les meurtres, les incendies, les violemens, & generalement toutes sortes d'outrages furent commis par cette soldatesque mutine. Et l'on ne sçauroit assez plaindre ces misérables peuples, qui, pour le sujet des guerres d'autrui, souffroient des maux plus cruels, que s'ils eussent fait la guerre eux-mêmes.

Les Estats Confederez, qui avoient plus à craindre du costé d'Ostende que de tout autre endroit, s'estoient resolus de chasser leurs ennemis de devant cette place, soit de vive force, soit par quelque diversion; ou enfin de faire quelque autre entreprise qui leur conservast tousjours la reputation de leurs armes, & une porte pour entrer dans la Flandre. Ils eurent donc soin d'emprunter de l'argent de bonne heure; & leverent des milices de tous costez: il leur vint aussi un nouveau regiment d'Ecosse, sous la conduite de Baclaw Mestre de camp, & quelques recrues d'Angleterre, par la permission du Roy Jacques; mais non par son ordre, comme auparavant. Sur le milieu du Printemps, tandis que la cavalerie Hollandoise, secondée par les Hochstratanois, ravageoit le Brabant; & que le bruit des armes Confederées répandu en divers endroits, tenoit les ennemis en incertitude, le Prince, accompagné du Senat & des Deputez des Estats, fit passer son armée, qui montoit environ à douze mille hommes, de Walcheren à Cadzant.

*Le Prince
Maurice fait
passer son ar-
mée en Flan-
dre.*

Cadzant est un país de la Flandre battu par les flots, duquel la partie Orientale se voit enfermée par une riviere nommée Atre, le costé opposite estant couvert du long port de l'Escluse, & le derriere environné par d'autres eaux comme une isle. Les soldats du Prince continuerent leur chemin sur cette riviere d'Atre; mais on commit une grande faute en ce qu'on ne les fit pas passer par le port de l'Escluse, selon que le Conseil des Confederez l'avoit resolu: car si le Prince n'eust point changé cette resolution en chemin, soit par les persuasions d'autrui, soit que luy-mesme creust les dangers plus grands qu'ils n'estoient, il eust pû prendre d'assaut cette ville, où

Grande faute.

il n'y

il n'y avoit point de garnison : & de là se rendant promptement devant Ostende, il eust trouvé les assiegeans dans un grand effroy, ou dans un grand desordre, estant dispersez en divers endroits tous éloignez l'un de l'autre : de sorte qu'il eust esté à son choix, ou de les engager au hazard d'une bataille, ou de leur couper les vivres. Cependant plusieurs troupes de soldats qu'on avoit envoyez du camp d'Ostende & d'ailleurs, avoient remply tout le rivage qui est au delà du port de l'Escluse, le Marquis Spinola ayant pris ce soin, apres avoir esté adverty de l'arrivée de la flotte Hollandoise par des sentinelles qu'il avoit disposées pour cet effet sur les tours & autres lieux semblables. Et quoy que les navires de guerre des Confederez eussent contraint les galeres ennemis de reculer, de crainte qu'on ne leur fermaist l'emboucheure du port ; & eussent en suite tiré plusieurs coups de canon contre un chasteau assez foible situé sur l'autre rive, neantmoins jamais il ne leur fut possible de faire passer leurs soldats, quoy que cette entreprise eust esté tentée par deux fois : car leur passage fut tousjours empêché par deux mille hommes, commandez par Pompée Giustinian. Ce Mestre de camp estoit un des principaux du Conseil de Spinola ; & outre la gloire que ses armes luy ont acquise, il merite aussi celle d'avoir fort bien raconté toutes ces choses dans ses escrits. Mais tandis que le Prince Maurice cherchoit quelque chemin pour penetrer plus avant dans le cœur de la Flandre, il arriva par hazard qu'un païsan, d'un costé, & de l'autre une poignée d'ennemis qui fuyoient, luy firent découvrir un gué dans ce canal qui enferme le derriere de l'isle de Cadfant. S'estant donc saisi, en ce lieu, d'une levée & d'un chasteau voisin nommé Coxide, il y fit faire un pont & y mit une garnison ; les ennemis luy ayant laissé assez de temps pour executer toutes ces choses, tandis que Trivulce & Giustinian contesboient ensemble sur le conseil qu'ils devoient suivre. Deux autres forts assez proches, l'un nommé S. Catherine, & l'autre S. Philippe, vinrent aussi en son pouvoir contre son attente : car apres que celui de S. Catherine eut esté inutilement battu du canon, le Prince, qui perdoit toute esperance de bon succès, ayant donné ordre à ses gens de remmener son artillerie, Trivulce & la troupe des païsans ramassez, qui estoient dedans mezlez parmy ses soldats, ayant entendu un trepignement, qui estoit celui du depart des soldats du Prince, s'imaginèrent au contraire que c'estoit le bruit de quelques recreües arrivées à leur ennemy, & d'un nouvel effort qu'il vouloit faire, pour leur oster tous les moyens de sortir. Ils se retirerent donc en haste dans le fort S. Philippe, & sans s'y arrester, ils allerent avec une pareille diligence gagner le fort d'Isendic, laissant seulement dans S. Philippe soixante des leurs, qui n'eurent pas, en suite, plustost veu l'ennemy, qu'ils le rendirent. Mais pour prendre le chasteau d'Isendic, qui est situé sur les extremités de la coste de Flandre proche de la riviere du Hont, le Prince Maurice avoit besoin de former un siege : car les ennemis, chassés de beaucoup d'autres lieux, s'estoient arrestez en celui-cy au nombre de pres de six cents ; neantmoins la place se rendit au bout de sept jours. Tandis que le Prince Maurice estoit occupé dans ce dernier exploit, les ennemis se flattant de l'esperance de recouvrer Cadfant, tâcherent d'y passer avec des batteaux durant l'obscurité de la nuit ; & desja six cents des leurs, sans qu'on s'en fust apperceu, y avoient pris pied, le reste les suivant de pres ; mais les Escossois qui gardoient le lieu, les ayant decouvert, les desirerent & les chasserent en un instant.

Derriere l'Escluse on rencontre Ardenbourg, où l'on peut encore remarquer

Le Prince Maurice prend quelques châteaux.

1604.
Il fortifie
Ardenbourg.

Les Confedere-
rez, assiègent
l'Escluse.

Velasco, faisant
une sortie con-
tre le Prince
Maurice, est
mis en dérou-
le.

quer les traces d'une ville qui n'estoit pas peu considerable autrefois : le Prince ayant eu advis que les soldats commis à la garde de ce poste avoient pris la fuite, s'en empare & le fait fortifier; & ayant aussi passé jusqu'à Middelbourg, parce que cette ville n'estoit pas beaucoup éloignée de là, il logea quelques troupes de soldats dans la citadelle de ce lieu qui fait sa principale défense, formant desja dans son esprit le siege de l'Escluse. Mais parce que l'ennemy s'estoit saisi le premier de tous les postes qui se pouvoient rencontrer entre Ostende & cette place, il tascha de gagner deux petites rivières sur lesquelles on avoit accoustumé de naviger de Dam à Bruges : elles ne sont séparées l'une de l'autre que par une fort petite distance, & neantmoins leurs eaux sont grandement différentes en faveur; ce qui est cause qu'elles ont pris les noms de riviere Douce & riviere Salée. Cependant l'Archiduc ayant donné ordre à Louys de Velasco de se fortifier pres d'un lac nommé Mourkerque, où le chemin qui mène en ces lieux se va reduire & resserrer, Velasco sortit luy-mesme de ses fortifications, avec les premiers des siens qu'il trouva prests, pour s'opposer au passage des ennemis : mais ils le combattirent avec tant de bonheur, qu'auparavant qu'il pût estre secouru par sa cavalerie, se trouvant avoir sur les bras un corps d'armée tout entier, il fut mis en fuite, pres de cinq cents de ses soldats ayant esté noyez, & trois cents faits prisonniers. Par la voye de cette victoire, le Prince Maurice arriva jusqu'aux bords des rivières; & quoy que l'ennemy se fust posté entre les deux, les Confederez feignant de chercher leur passage d'un costé, le trouverent de l'autre; premierement par le moyen de quelques guez, & en suite, à l'ayde des ponts qu'ils dressèrent. Ce qui donna un tel effroy aux ennemis, qu'ils abandonnerent tous les forts de la partie Occidentale du port de l'Escluse, à la réserve d'un seul nommé S. George : mais le Prince y ayant fait amener du canon, la garnison capitula plustost par crainte que par nécessité. Lors qu'elle fut sortie de ce fort, on découvrit un trait de mauvaise foy, en ce qu'elle y avoit laissé quelques caques de poudre avec une mesche, qui devoit y mettre le feu, & perdre ceux qui s'en trouveroient proches. Cependant le Prince Maurice disposa trois camps entre le rivage & la ville de l'Escluse, dans l'un desquels il devoit commander, tandis que le Comte Guillaume & le Comte Ernest auroient la direction des deux autres. Tout ce qu'il y avoit de campagne au delà des rivières étant couvert d'eaux, le Colonel de la Noor, nouvellement fort d'Ostende, eut charge de le conserver avec l'ayde des vaisseaux qu'on luy donna; & d'y faire par le moyen de plusieurs corps de garde, une espeece de rempart qui devoit s'estendre jusqu'à Ardenbourg. Mais avant que les Confederez eussent pu achever les ouvrages necessaires pour une si grande circonvallation, les ennemis firent passer des soldats dans la place au travers des marécages par deux diverses fois, & en fort grand nombre : mais ce que l'on croyoit devoir servir à sa defense, causa sa perte, par l'imprudence du Gouverneur; car comme elle avoit peu de vivres, ces soldats nouveaux venus ayderent à les consumer plus promptement. Il est vray que le Mestre de camp Iustinian, avec un puissant corps d'armée tascha de conduire, en quelques lieux voisins de la ville, des vivres que la garnison devoit venir prendre : mais le Prince Maurice ayant découvert ce dessein, s'avança si à temps avec de la cavalerie & du canon, qu'il repoussa les ennemis; & prit leurs chariots chargez de vivres avec quelques prisonniers. Du nombre de ceux qui estoient sortis de la ville au devant de Iustinian, cinquante hom-

mes des chiormes de Spinola se vinrent rendre au Prince Maurice, lequel ayant esté confirmé par leurs advis dans la croyance qu'il avoit eüe que la ville n'estoit pas fournie de vivres pour long-temps, commença à faire de grands preparatifs en apparence, pour mieux tromper les ennemis & ses gens mesmes : il ordonna un jeusne universel dans son camp, ainsi qu'il se pratique d'ordinaire par ceux qui se portent à quelque entreprise egale-ment grande & difficile. Il dressa aussi plusieurs batteries de canon, & fit mesme construire un pont prodigieux, comme s'il eust voulu s'en servir pour passer au delà de l'emboucheure du port, extremement large & profonde; & monter par cette voye sur le rempart des ennemis. Mais en effet, n'esperant aucun veritable succès de toutes ces menaces, son principal but estoit d'affamer le grand nombre des assiegez. Suivant ce dessein, il s'attachoit soigneusement à fermer tous les passages, qui pouvoient offrir aux assiegez quelque moyen de sortir, & ne vouloit plus recevoir en son camp aucun de leurs deserteurs.

Cependant la cavalerie Confederée ravageoit toute la Flandre, & l'Archiduc, qui souffroit tant d'incommoditez de toutes parts, eust bien voulu pouvoir mener une armée au secours de l'Escluse, & en laisser une autre devant Ostende; mais il trouvoit trop d'obstacles, fut tout dans la crainte qu'il avoit des Hochstratanois, lesquels pour lors s'estant accordez de partager leur ptoye par moitié avec les Confederez, ravageoient le Brabant, pour aller en suite exercer leurs rapines dans le Hainault. Il jugea donc, quoy qu'au grand prejudice de son autorité & de ses finances, qu'il luy estoit necessaire de l'appeller ces mutins dans son party; & mesme d'autant plus promptement que quelques autres des siens, menaçant de suivre l'exemple de ceux-cy, luy donnoient lieu de craindre qu'ils n'en allassent aussi augmenter le nombre : c'est pourquoy il commença à leur faire proposer quelques moyens d'accommodement. Il est vray que l'on ne tomboit pas aisement d'accord, parce que les mutins ne vouloient point souffrir qu'on leur constât, en deduction de leurs soldes, le butin qu'ils avoient fait jusqu'icy : toutefois les conférences amollirent leurs courages; & pour tascher de leur part à diminuer leurs fautes, ils tournerent leurs courses vers les terres du Liege; ou pour le moins quand ils entroient dans celles de l'Archiduc, ils se contentoient d'en tirer leurs contributions sans faire d'autre degast : & quoy que les Hollandois qui estoient avec eux, les sommassent de leurs promesses, ces mutins, qui les surpassoient de beaucoup en nombre, les méprisoient. C'est pourquoy la Republique n'eut pas une legere apprehension, que cette canaille peu soigneuse de sa foy, ne livrast Grave à l'Archiduc pour regagner son affection; & qu'apres ce coup la trop facile credulité des Confederez ne devinst un sujet de rîsee. Mais enfin, soit que la honte fut encore capable de toucher ces mutins, ou qu'ils eussent peur que l'Archiduc ne se vangeast d'eux quand ils se seroient reduits au point de ne pouvoir plus trouver d'azyle, ils rendirent la ville de Grave; & les forteresses de Hochstrat & de Carpen leur ayant aussi esté rendues, ils les mirent entre les mains de l'Archiduc, qui leur donna pour seuteté la ville de Ruremonde, & des personnes de condition pour ostages, en attendant que l'on eust trouvé un fonds capable de payer leurs soldes; neantmoins quelques-uns d'eux se tetirerent vers le Prince Maurice. L'Archiduc en fit aussi venir deux mille dans la Flandre; & ses forces ne s'estant pas peu augmentées, outre qu'elle luy permettoit de diminuer plus hardi-

L'Archiduc
s'appelle les
mutins.

1604.

*Le Marquis
Spinola secouru
en vain la
ville de l'Es-
cluse.*

ment les garnisons de ses places, il pressoit le Marquis Spinola de secourir celle de l'Escluse, qui ne pouvoit pas souffrir long-temps la famine qui la pressoit. Le Marquis, quoy qu'il jugeast plus à propos de faire un dernier effort contre Ostende, ne laissa pas d'obeir à l'Archiduc; & sa première tentative se fit proche du lac de Mourkerque, où il dressa quelques batteries de canon pour essayet d'en chasser les garnisons à force de les foudroyer : mais le Prince Maurice ayant fait elever à l'opposite d'autres batteries plus puissantes, le contraignit de se retirer luy-même. Toutefois il alla encore attaquer le camp du Comte Guillaume, tant avec l'élite de ses regimens & de sa cavalerie, qu'avec les autres preparatifs nécessaires pour ruiner un rempart; mais il fut repoussé de cette attaque avec assez de perte. S'estant donc retiré de là, il alla prendre d'assaut les forts de S. Catherine & de S. Philippe, qui n'estoient defendus que par de foibles garnisons; & taschoit en suite d'entret dans l'isle de Cadlant pendant l'obscurité de la nuit & le reflux de l'Océan : mais son dessein ayant esté découvert, le Prince envoya des gens les uns apres les autres qui s'opposèrent à son entrée. Et cette rencontre ne donna pas une foible preuve de la fermeté des soldats Espagnols, que l'on voyoit avancer contre une levée assez difficile à la mercy des mousquetades & du canon, sans perdre leurs rangs, & sans estre touchez d'aucune crainte : mais la valeur des tenans ne fut pas moins remarquable, & sur tout celle de plusieurs Gentilshommes François. Le Prince Maurice estoit luy-même present, & prenoit soin de relever, avec des gens tout frais, ceux qui se trouvoient trop fatiguez : de sorte que quand le jour & le flux de la mer eurent commencé à s'acctoistre, l'ardeur des Espagnols commençant à diminuer, on leur tua un grand nombre des leurs, & mesmes des gens de consideration, entre lesquels on conta le Marquis de Renty, fils de ce Montigny qui acquit autrefois, parmy les chefs de guerre du Pais-bas, une si grande reputation en soutenant le party Royal. Les mutins qui venoient de tendre Grave aux Confedetez, avoient aussi, dans cette attaque, commencé à reprendre les armes contre la Republique; & la fraische memoire de leur union precedente, fut cause que les soldats du Prince les reconnurent aisément entre les morts.

*Rendition de
l'Escluse.*

Les assiegez de l'Escluse voyant qu'il n'y avoit plus de secours pour eux à esperer; & la faim les ayant contrains de manger non seulement les animaux les plus vilains, mais encore tout ce qu'ils avoient pû trouver de cuirs ou de suif, rendirent la place sur la fin du troisiéme mois de son siege; & les soldats qui en sortirent n'avoient presque aucun reste de vie, de sorte que la plupart moururent en chemin. Les Confederez, dans cette prise, gagnerent soixante dix canons, & dix galeres, dont les forçats, qui estoient au nombre d'environ quatorze cents, furent remis en liberté. Il y avoit entre eux plusieurs Turcs & plusieurs Maures, qui furent renvoyez en leur pais avec des lettres adressées à ces peuples barbares, pour acquerir leur affection & la feureté du commerce. Aurele Spinola, parent d'Ambroise, fut aussi rendu, à condition que les mariniers du party Confederé, qui se trouveroient prisonniers dans les Ptovinces de l'Archiduc, seroient relaschez. Les fortifications de Cadlant, d'Isendic & du port de l'Escluse, furent augmentées par de nouveaux ouvrages, l'ennemy ayant razé les forts de S. Catherine & de S. Philippe. Les Estats Confederez donnerent le gouvernement de Flandre au Prince Henry de Nassau, & la Lieutenance au Colonel Charles de la Noot.

La

La ville d'Ostendé renouvoit encore bon parmy les continuelles peines que luy causoient les ennemis, les maladies & la mer; ayant eu moyen de respirer un peu de tant de travaux, tandis que les ennemis s'attachoient sur tout à la défense de la Flandre. De la Noor, Gouverneur de la place, avoit esté relevé par le Colonel Giffelle, & celuy-cy étant mort dans cet employ, avoit eu pour successeur le Capitaine de Lhoen. Et Daniel Marquette gouvernoit maintenant cette place, laquelle avoit veu mourir de part & d'autre un grand nombre de Capitaines & de Mestres de camp. Les assiégez inventoient souvent de nouvelles machines, & entre autres Targon fit un pont que des chevaux devoient traîner sur des rouës de cuivre. Une partie de ce pont composée toute de cordes, afin qu'elle fust moins penetrable aux mousquetades, s'élevoit assez haur par le moyen d'une poutre droite, en sorte neantmoins qu'on la pouvoit faire aisément descendre en lâchant les attaches qui la retenoient: & le dessein des assiégez estoit de la jeter sur un certain boulevard fait en forme d'une demie lune, qui estoit au delà de l'emboucheure dont nous avons desja parlé: mais cet ouvrage d'une grandeur si demesurée & d'une dépense si excessive, servit de risée aux ennemis. Car apres avoir brisé une de ses rouës à coups de canon, ils dressèrent dans le fossé du boulevard qu'on vouloit attaquer, plusieurs pieces de bois de la hauteur d'un mast de navire, contre lesquelles cette machine venant à heurter, estoit empeschée de passer outre. Les assiégeans se résolurent donc de tourner tous leurs efforts contre la partie orientale d'Ostende; & poussèrent leurs levées outre le vieux port vers le derriere de la ville. Ainsi ils s'estoient desja rendus maistres du rempart de dehors, parce qu'apres y avoir inutilement livré plusieurs assauts, ils en avoient fait sauter une partie par la sappe; en suite de quoy ils ruinerent aussi peu le boulevard du Poreespy, & celui de la Gueule d'enfer: & certes l'on vid bien-tost d'estranges aventures, parce que les assiégeans ayant creusé plusieurs mines pour entrer dans la ville, & les assiégez se servant de plusieurs contremines pour les écarter, il arrivoit souvent que parmy ces obscuritez souterraines, les uns & les autres en venoient aux mains inopinément, ou que dans l'incertitude de l'effet des mines, lors que le feu y avoit esté mis, on les voyoit tourner leur plus grande violence contre leurs propres auteurs. Les Espagnols & les Italiens s'employoient chacun à des ouvrages separez; afin que leur travail se pouvant plus aisément remarquer, une louable emulation accreust leur diligence: mais comme la longueur des perils avoit abbattu le courage des uns & des autres, l'esperance du gain fit résoudre les Alemans à entreprendre l'attaque du fort de la Sablonniere; & quoy que les premiers d'entre eux eussent esté écartez d'abbord par la violence de la poudre, le Comre de Barlaimont fit avancer les autres avec tant de resolution, que par la ruine du fort ils se rendirent maistres de la dune où il estoit assis. De là on tâcha de trouver, par le moyen des mines, un chemin jusques dans la vieille ville: mais les assiégez faisoient encore quelquefois des sorties; & même, au lieu des fortifications qu'on leur avoit ostées, ils en eleverent de nouvelles au dedans de la place, & les nommerent Troye, comme si leur siege eust encore deub durer long-temps: mais le presage qu'ils vouloient tirer de ce nom, fut vain des l'abbord, en ce que la terre nouvelle dont ils avoient basti leurs forts, ne résistoit pas assez fermement aux mousquetades: & même, quoy que l'on fust encore au cœur de l'Esté, chaque fois que les vents s'élevoient du costé de l'Océan, tous ces ouvrages s'en alloient à bas.

Daniel Marquette succéda au gouvernement d'Ostende.

1604.

Cependant les Estats Confederez venant à considerer les dépenses prodigieuses que leur causoit la defense de cette place, qui ne leur pouvoit apporter aucun avantage pour l'avenir, estant enstremée par tant de forts ennemis : & que d'ailleurs, soit qu'on eust egard à l'honneur ou à l'utilité de la Republique, les villes de Rhinberk & de Grave qu'elle avoit gagnées, & la seule conquête de la ville de l'Escluse, prise en trois mois de temps, surpassoient tout ce que l'Archiduc pouvoit esperer de celle d'Ostende qu'il assiegeoit depuis tant d'années ; joint que l'Autonne estant desja assez avancé, les ennemis avoient perdu, devant cette place, les occasions de se porter à d'autres entreprises, au lieu que l'hyver estoit extrêmement à craindre pour les assiegez : & que si l'on vouloit entreprendre d'aller, avec une armée, forcer l'ennemy, les premiers chemins par où elle auroit à passer, se trouveroient tout entrecoupez d'eaux, & sur le milieu de son passage elle rencontreroit les villes de Dam & de Blankenberg occupées par des garnisons Espagnoles : outre que le camp d'Ostende ayant eu assez de temps pour se fortifier, & toutes les troupes des ennemis s'y trouvant maintenant unies, le chef & les soldats seroient bien-aisés d'en venir aux mains ; de sorte que de tous costez il y avoit du danger à craindre pour les Confederez : on manda au Gouverneur Markerte, qu'il taschast de terminer un si long siege par quelque composition honorable, ce qu'il fit. Il envoya donc premiere-ment hors de la place tous ses navires avec une partie de son artillerie ; en suite de quoy ses Deputez, ayant esté trouver Spinola, obtinrent de luy que les assiegez pourroient sortir avec toutes les armes ordinaires, accompagnées de quatre pieces d'artillerie, & que l'on feroit une eschange des prisonniers : le Marquis s'estant rendu fort traittable, soit par la consideration de la valeur des assiegez qu'il avoit suffisamment éprouvée, soit qu'il eust haste de prevenir l'incertitude des evenemens que la suite du temps eust pû causer. On vid donc sortir de la ville quelques trois mille soldats qui passerent au milieu du camp ennemy ; & vintrent à l'Escluse trouver le Prince Maurice, lequel, au lieu de les recevoir en qualité de vaincus, leur rendre graces comme s'ils eussent esté victorieux. L'Archiduc accompagné de l'Infante sa femme, voulut voir une place pour laquelle il avoit fait tant de vœux ; & qui luy avoit cousté tant de temps, tant d'argent, & tant de sang ; car les Espagnols avouerent eux-mesmes qu'ils y avoient perdu cinquante mille hommes, & la Republique en avoit perdu davantage, mais le Prince & la Princesse estant arrivez sur le lieu, ne virent autre chose qu'un espace vague qui s'elevoit d'un costé par des monceaux de terre informes, & s'abaissoit en d'autres endroits par des autres tortus, les traces de tous les ouvrages qu'on y avoit construits se trouvant tellement confuses, qu'il estoit presque impossible de discerner ce qui avoit servy à defendre ou attaquer la ville. Tous les bourgeois qui y avoient demeuré passèrent à l'Escluse : & quoy que l'Archiduc offrist beaucoup d'exemptions & de privileges pour cette place, on eut long-temps de la peine à trouver des personnes qui s'y voulussent habiter ; chacun ayant en horreur un lieu si pollué de sang & d'ossements humains.

Philippe &
Albert en-
voyez des
Ambassadeurs
en Angleterre.

Outre les Ambassadeurs que nous avons dit cy-devant avoir esté envoyez en Angleterre par Philippe & par Albert, il y en alla encore plusieurs autres ; sçavoir de la part de l'Archiduc, Jean Richardot, & Louys Verreiken ; & de la part de Philippe, Ferdinand Velasco, Connestable de Castille, & Alexandre Rovede, Senateur de Milan : ces Princes souhaitant tous deux la paix, bien moins dans la crainte que l'Angleterre leur pouvoit causer,

que

que dans l'esperance qu'ils avoient qu'en ostant à la Republique Confederee l'appuy de cette Couronne, il leur seroit plus facile de là remettre sous leur domination. On tenoit pour lors en Angleterre une assemblée publique, où cette nation belliqueuse ne manqua pas de gens qui taschoient de persuader la guerre, rapportant les anciennes amitez que l'histoire remarquoit entre les peuples de cette isle & ceux des Provinces Confederées; leurs alliances cimentées par plusieurs mariages qu'ils avoient contractées ensemble, long-temps auparavant que Jaqueline, femme d'un Prince Anglois, eust esté injustement depoitillée de ses Estats par Philippe, Duc de Bourgogne; & soutenant que les motifs de la correspondance de ces peuples, procedoient de ce que sans elle les uns ny les autres ne pouvoient trouver de seureté sur l'Océan; au lieu que leur bonne intelligence rendoit leurs commerces opulens. Qu'au contraire, les Espagnols estoient des gens dont l'Angleterre se pouvoit fort bien passer, veu que les guerres mesmes qu'elle avoit eues contre eux, avoient tourné à son profit. Qu'il falloit bien prendre garde à ne pas reduire les Hollandois dans la necessité de se soumettre aux François, anciens ennemis de l'Angleterre, ou aux Espagnols, que la difference de Religion & l'ambition de regner rendoient ses adversaires; & qu'il s'estoit reconnu par trop d'experiences que quiconque estoit maistre de la mer, l'estoit aussi de l'Angleterre. Toutefois le Roy ne pouvant estre touché d'aucune de ces considerations, & se persuadant que les Anglois & les Confederéz seroient toujours assez forts pour se maintenir, ceux-cy par la guerre, & ceux-là par la paix, accepta celle que les Espagnols luy offroient, refusant neanmoins leur alliance. Outre les articles ordinaires des traittez, on en coucha plusieurs dans celuy-cy, touchant la navigation, qui demeureroit libre comme elle avoit esté avant la guerre, avec les mesmes imposts: mais il ne fut point parlé de l'Amerique ny des Indes; parce que l'Anglois n'eust pas souffert qu'on l'en eust exclus, & que l'Espagnol s'opiniastroit à n'en faire aucune part aux autres; de sorte que cette affaire fut abandonnée au jugement de celuy qui se trouveroit le plus fort dans les rencontres. Touchant la Religion, il fut accordé que les Anglois étant en Espagne ne seroient point forcez d'aller aux temples; mais que quand ils se tencontroient devant le pain sacré, ils luy tesmoigneroient de l'honneur, ou se retireroient du chemin. Il fut aussi resolu que les fautes commises par les mariniers, ne seroient point imputées à leurs commandans. Touchant les Confederéz, il fut dit qu'il ne seroit point permis à l'une des deux Couronnes d'assister les rebelles, ou les ennemis de l'autre, ny de souffrir que ses sujets les assistassent, & que neanmoins les fautes des particuliers seroient vängées sur les particuliers, sans prejudice de la paix publique. L'Anglois representa aux Espagnols que la foy des traittez ne luy permettoit pas de leur rendre Brile ny Flessingue; mais cependant il leur promit que les garnisons Angloises, qui tenoient ces deux places, ne se messeroient point parmy les guerres des Confederéz. Il fut aussi dit que les Anglois s'employeroient avec les Espagnols à la pacification des Pais-bas: mais que si ce dessein souffroit quelque retardement, le chemin du commerce ne laisseroit pas de demeurer toujours ouvert entre les Anglois & les Confederéz: que neanmoins les uns ny les autres ne pourroient admettre reciproquement dans leurs ports plus de six ou huit vaisseaux de guerre à la fois: & qu'il ne seroit pas permis aux Anglois de porter aucunes marchandises de Hollande en Espagne, ny d'Espagne en Hollande.

*Paix entre les
Rois d'Espa-
gne & d'An-
leterre:
ses articles.*

1604.

Le Roy Jacques ayant ainsi esteint la guerre entre la Coutume & celle d'Espagne, voulut aussi déraciner les discordes domestiques qui pourtoient naistre parmi ses sujets; & dans certe intention il ordonna qu'en effaçant pour l'avenir ces noms d'Anglois & d'Escois, les uns & les autres seroient compris sous le nom de la grande Bretagne, & regis par de communes loix. En quoy certes il entreprit une affaire extrêmement difficile, & qui souffroit de grandes contestations, principalement en ce temps que les aversions & les jalousies des deux peuples duroient encore, mais au reste la posterité en devoit indubitablement tirer un solide avantage. Bien-tost apres, en consequence des articles accordez entre luy & l'Archiduc, il pria les Confederez de n'empescher pas que les Anglois ne passassent de l'Océan jusqu'à la ville d'Anvers, à la charge de payet à la Republique des tributs pareils à ceux qu'elle tiroit de ses citoyens: mais les Confederez s'excusèrent vers le Roy de ce qu'ils ne pouvoient consentir à cette demande; & luy firent voir que ce n'estoit pas sans raison, qu'ils avoient ordonné que personne ne pourroit passer par leurs ports dans les terres des ennemis, à moins que de changer de vaisseaux; afin que par ce moyen la Republique fust informée de toutes choses avec plus de certitude, le suppliant apres tout de ne pas trouver mauvais qu'une riviere dont ils estoient les maîtres, fust soumise à l'observation de leurs loix contre leurs ennemis, puis que les Espagnols osoient bien fermer les passages de la mer à leurs amis mesmes. A quelque temps de là, ce même Roy considerant que les Anglois estoient en reputation de gens addonnez aux brigandages maritimes, & desirant les retirer de cette infamie par la voye d'un gain licite, fit defenses à tous ses sujets d'aller à la guerre sur mer sous des commandemens estrangers; mais sur terre, si quelqu'un des siens portoit les armes pour un party ou pour un autre, il ne faisoit pas semblant d'en rien sçavoir. Il publia encore un autre edit, par lequel les Iesuites & les Prestres, qui n'avoient pas esté establis suivant la coustume de son Royaume, en estoient bannis; & pour raison de son Edit il adjoûtoit que ces sortes de gens enseignoient que le Pape pouvoit dispenser les peuples de l'obeissance des Roys, qui suivoient une autre Religion que la Romaine, & soutint que ce sentiment estoit le plus dangereux, qui se fust jamais proposé contre les Puissances souveraines.

Les Confederez ne permettoient au Roy d'Angleterre, que les Anglois passassent de l'Océan jusqu'à la ville d'Anvers.

Retour des Iesuites en France.

Mais environ ce même temps les mêmes Iesuites furent reestablis, sous de certaines conditions, dans le Royaume de France, d'où ils avoient esté bannis, depuis qu'un jeune homme de leurs escoliers eut attenté contre la vie du Roy. Et la pyramide où l'on avoit gravé, à l'ignominie des Iesuites, la memoire de cette action, fut aussi mise à bas, quoy que le Parlement de Paris ne feignist point de dire, que par ce moyen l'autorité de cette illustre compagnie, & la seureté de la France, demeueroient destruites: mais le Roy intrepide dans une occasion où plusieurs presageoient qu'il couroit ris- que luy-même, estoit bien-aîsé pour gagner l'affection du Pape, d'obliger les plus ardens defenseurs de sa puissance. Cependant les haines inveterées entre ce Monarque & le Roy d'Espagne s'augmentoient par de nouveaux mécontentemens: le Marquis de Villeroy, en qui Henry prenoit une extreme confiance, avoit un commis nommé l'Hoste, dont, à cause de la quantité des affaires qui l'occupaient luy-même, il se servoit pour l'écriture de ses lettres & de ses chiffres les plus secrets; mais celuy-cy, gagné par argent, avoit correspondance avec un nommé Raffy, François banny, qui s'estoit retiré en Espagne, auquel il donnoit advis des choses les plus impor-

importantes, dont ensuite ce Rassy faisoit part aux Conseillers de Philippe. Ainsi se trouvant instruits des affaires de France, ils pouvoient prendre des mesures d'autant plus certaines dans toutes leurs deliberations; & même ils avoient decouvert au Roy Jacques quelques secrets qui semerent des inimitiez. A la fin, par le moyen de Rassy, la trahison de l'hoste fut reconnue; mais la fuite de celuy-cy, suivie de sa mort inopinée, empêcha que l'on ne poussât plus avant la recherche de cette affaire. Vne femme causa aussi quelques broüilleries. Henriette, fille du Marquis d'Entagues, tenoit en France le premier rang tant pour la beauté du corps que pour les gentilleses de l'esprit; & ces deux sortes de perfections ayant charmé Henry, auquel il eut esté bien difficile d'imputer d'autres vices que ceux de ses amours, pour obtenir d'elle ce qu'il desiroit, il luy promit de l'épouser si elle mettoit un fils au monde, & luy confirma cette promesse par escrit. Mais le Roy ayant preferé, par son mariage, la Princesse Marie de Medicis à Henriette; & celle-cy, pour contenter la Reine, ayant esté contrainte de luy rendre l'escrit du Roy, elle seignit de se vouloir jetter dans un convent; mais en effet, cachant sous ce pretexte des entreprises de bien plus grande consequence, elle recherchoit le secours des Puissances estrangeres, afin que le fils qu'elle avoit eu pût trouver un refuge assuré contre la colere de la Reine, au moins elle allegua cette raison bien-tost aptes; mais quelques uns jugeoient qu'elle avoit eu dessein de conserver à son fils un droit sur la royauté. Elle s'estoit donc premiere-ment adressée au Roy d'Angleterre, qui refusa de broüiller les Estats d'autrui; mais le Roy d'Espagne donna son approbation aux desseins de Henriette, & luy fit de grandes promesses. Toutes ses menées ayant esté decouvertes, on l'arresta prisonniere avec son pere & son frere le Comte d'Auvergne; mais Henry leur pardonna à tous, reconnoissant bien qu'il y avoit de la faute parmy la leur. Cependant comme Philippe eut peur que ce sujet d'indignation, joint aux mécontentemens que ses nouvelles impositions sur la marine avoient causez, ne fust renaistre la guerre entre ses deux Couronnes, il revoqua son édit, & tournant sa colere contre les Confederez, il ordonna que tous ceux de ce party sortiroient de ses terres, & que les marchandises, qu'ils y apporteroient pour l'avenir, demeureroient confisquées.

Cette même année vid d'illustres funerailles par la mort de Pierre de Mansfeld, lequel, durant l'espace de quarante ans, s'estant fidellement attaché au party d'Espagne, avoit eu part à ses plus hautes dignitez. Il estoit lors de son deceds, Gouverneur de la Province de Luxembourg; & par une fortune assez rare, ayant passé toute sa vie parmy les guerres, il estoit parvenu jusqu'à l'extreme vieillesse. Les Confederez perdirent aussi Louys de Nassau, jeune Seigneur que l'on avoit toujours veu suivre, avec beaucoup d'emulation, l'ancienne gloire de ses ayeuls, & qui donnoit de grandes esperances d'une valeur sublime accompagnée de jugement.

Le Roy de France pardonna à Henriette, fille du Marquis d'Entagues, l'entreprise qu'elle avoit proposée.

Mort de Mansfeld.

Mort de Louys de Nassau.

HISTOIRES

DES TROUBLES

DV PAYS-BAS,

LIVRE QVATORZIESME.

SOMMAIRE.

Divers raisonnemens touchant la paix entre les Confederéz & l'Archiduc. Les Estats respondent generalement à l'Ambassadeur de l'Empereur qui les pressent de faire la paix. Chaque party se prepare à la guerre. Les Confederéz font une vaine tentative contre Anvers. Le Prince Maurice prend Woude, & mène son armée en Flandre. Les Confederéz prennent & voyent les soldats qui venoient d'Espagne par mer. Conseil de Spinola pour finir promptement la guerre. Le Comte de Buquoy se poste à Kesterweri. Spinola prend Oldenfelde & Linghen. L'Archiduc tâche en vain par deux fois de prendre Bergue op Zoom. Grobbendonck fait une vaine tentative contre Grave. Le Prince Maurice attaque le camp de Spinola. Omerville & Tirvulle sont tués. Wachsendonck se rend. Vaine tentative du Prince contre Gueldre. Buquoy prend Cracou. Defaite de la cavalerie de Grobbendonck. Warf est tué aux Indes par la trahison du Roy de Candie. Metelof va aux Indes avec douze navires. Persecution des Reformez d'Aix. Indignation de Henry contre l'Ambassadeur d'Espagne à cause de sa trahison contre la France. Conjuratien d'Angleterre.

1605.



Divers raisonnemens au sujet de la paix.

Es dépenses de la guerre qui s'augmentoient chaque année, à mesure qu'elle vieillissoit, & les merveilleuses preuves, que le siege d'Ostende avoit données de l'égalité de forces qui se rencontroit entre les deux partis, rendoient à plusieurs l'esperance qu'ils avoient perduë, de voir le dernier effort des armes aboutir à une paix. Ce qui donna occasion à plusieurs de former divers raisonnemens sur ce sujet, selon que les uns & les autres se sentoient touchez de desir ou d'esperance. Ceux d'entre les Belges qui avoient de l'inclination pour la maison d'Autriche, disoient, que l'emulation des villes Confederées & la contrariété de leurs intentions, seroient cause que tout ce grand edifice mal cimenté se renverseroit enfin sur soy-mesme, ou pour le moins que ses Provinces deviendroient la proye des Rois estrangers, si elles ne se remet-toient bien-tost sous l'obeissance de leurs anciens Maistres, qu'elles avoient souffertes durant tant de siecles. Que pour reestabli la concorde entre tous les peuples du Pais-bas, il falloit adjouster, à leurs anciennes loix, ces nouvelles conditions; qu'ils ne rentreroient plus sous la domination Espagnolle: que le commerce ne seroit plus troublé par aucunes defences ou impositions: & que chacun pourroit impunément exercer les ceremonies de sa Religion. Que la soldatesque estrangere, & mesme la bande des Iesuites, peste non moins dangereuse que cette premiere, seroient bannies du pais; que la disposition des charges & des dignitez n'appartiendroit qu'aux citoyens; & que les affaires de consequence ne se resoudroient que dans les assemblées generales des nations. Enfin ils souvenoient qu'il n'y avoit point de liberté plus certaine que celle qui seroit temperée de cette sorte. Au contraire il y en avoit d'autres qui taschoient de persuader aux peuples, & mes-

me

me à ceux du party d'Albert, d'abandonner la maison d'Autriche, pour se jeter entre les bras de la France. Ils disoient que les Archiducs ne possédoient qu'un tiltre inutile, sans forces, sans commandement; leurs forces demeurant abbatuës sous les Confederez, & leur commandement asservy sous les Espagnols. Que l'Espagne estant devenuee pauvre, & son party dans les Pais-bas se trouvant épuisé, leur seule esperance parmy les maux de la guerre avoit consisté jusqu'icy dans les tresors des Indes; mais que l'on voyoit maintenant toutes ces richesses pencher vers les Confederez, qui commençoient à devenir les maistres de l'Ocean. Que la Principauté d'Albert demerroit decriée pour l'avenir, sa soldatesque s'estant desja mutinée jusqu'à vingt fois; & que comme les inimitiez de la France & de l'Espagne s'augmentoient de jour en jour, s'il arrivoit que les François vinsent à reveiller leurs hostilitiez contre la Belgique Espagnole, ses terres ravagées de deux costez tomberoient bien-tost en friche & en ruine: & que pour cette cause les Belges devoient se réunir volontairement à l'ancien corps de la France, sans attendre que la force les y soumistr, & conserver par cette voye l'ancienne Religion de leurs ayeuls, qui seroit bien-tost abolie si les Confederez demerroient vainqueurs. Qu'il ne s'agissoit que de chasser les Espagnols de huit chasteaux ou citadelles; ce qui n'estoit pas si difficile que tant de peuples unis ensemble n'en vinsent bien-tost à bout, après quoy cette nation non moins cruelle qu'orgueilleuse demerroit pour l'advenir comme prisonniere entre les Pirenées & les rivages de son Ocean. Que les empires dispersez en tant d'endroits en sont moins puissans pour assister leurs sujets. Que la paix estant desormais acquise à la France, puisque, suivant la loy Salique, la Couronne avoit des successeurs asseurez, les Belges, sans rien hazarder de leur costé, pouvoient jouir de ce bien conjointement avec les François. Il se trouvoit aussi des gens en Alemagne, lesquels venant à considerer combien la puissance Espagnole estoit grande, & combien les azyles des Confederez estoient difficiles à forcer, inferoient de là qu'il ne falloit point esperer de paix, par laquelle ny les uns ny les autres se voulassent reconnoistre pour vaincus. Qu'ainsi le chemin le plus aisé & le plus honorable pour l'Espagnol seroit de rachet à vaincre le Turc, par la jonction de ses armes avec celles des Confederez, en leur accordant la liberté qu'ils desiroient; ou bien, d'étendre les frontieres de sa domination en quelque autre endroit, pour recompenser le leger dommage qu'elle auroit souffert en perdant les Provinces Confederées. Que les royaumes ont leurs bornes prescrites, & que quand ils se sont trop accrés il faut qu'ils diminuent. Que comme il y avoit desja long-temps que les Espagnols s'estoient desistez de leurs pretensions sur Tunis & sur la Goulette, & que la maison d'Autriche ne redemandoit plus rien aux Suisses; il falloit de mesme qu'elle abandonnast les Provinces Confederées: veu que quand elle les pourroit encore remettre sous son obeissance, le souvenir de la guerre les luy rendroit tousjours suspects, & la difference de Religion leur donneroit moyen de nuire par leur seul exemple: joint que la maison de Bourgogne, ayant autrefois acquis une partie de ces terres à prix d'argent, ses successeurs pouvoient legitiment vendre ce que leurs predecesseurs avoient acheté. Ces sortes de raisonnemens ne se formoient presque que par les estrangers; car dans les Pais-bas hots quelque petit nombre qui manioit les affaires publiques, & qui en connoissoit les secrets les plus cachez, le reste du peuple, considerant l'orgueil des Espagnols, & l'opiniastreté des Confederez à ne leur ceder jamais, n'admettoit

1605. aucune esperance de pacification ; & s'imaginoit que les destinées tenoient encore le dernier succès d'une si fameuse guerre caché parmi leurs sectets les plus couverts.

*Reponſe ge-
nerale des
Eſtats à Maxi-
milien Cochy,
qui les preſen-
ta ſur les deman-
des de l'Empe-
reur.*

Cependant Maximilien Cochy, preſſant les Confederez ſur les demandes de l'Empereur, & quelques autres Ambaſſadeurs des plus hautes Puiffances de l'Alemagne, comme de Mayence, de Saxe, & des Eſtats pareils, demandant des paſſeports, un temps prefix, & un lieu choiſy expres pour traiter ; toutes leſquelles choſes n'eſtoient propres qu'à ſervir d'une vaine oſtentation, & à emouvoir les eſprits du peuple, les Eſtats leur reſpondirent, que la Republique n'avoit pas perdu la memoire des maux que les premieres conſeſtences luy avoient caulez ; & que dans ces conjonctures, ny l'Empereur, ny les Princes Allemans, quelque veneration qu'elle eut toujours eue pour leurs puiffances, ne luy avoient jamais procure aucun temede contre les embuſches de ſes ennemis. Que d'ailleurs il n'y avoit point de bonheur ſouhaitté par les Confederez ſi ardemment, que celui qu'ils pouſſoient acquerir au milieu de beaucoup de perils, & par une longue induſtrie, ce qui les convioit à ne craindre point la guerre ; & qu'apres avoir autrefois, lors qu'elle n'eſtoit pas encore allumée, prié ſi inutilement leurs voiſins de la prevenir, par quelque accommodement equitable, maintenant que les armes, où la neceſſité les obligea d'avoir recours, leur avoient acquis une liberté ſolide, & approuvée par tant de Princes & de Rois meſmes, ils n'eſtoient pas reſolus de la quitter pour une paix qui n'auroit que la ſeule apparence : Qu'ils avoient cy-devant offert de traiter avec les principaux d'entre les Belges, & qu'ils offroient encore aujourd'huy la meſme choſe : Que le Marquis Spinola monſtroit aſſez combien la puiffance des Archiducs eſtoit imaginaire ; lors qu'on voyoit un homme eſtranger commander à leur party dans les Pais-bas, ſous des ordres receus d'Eſpagne : Que les Confederez ne reſuſeroient jamais une paix veritable, pourveu que leur Religion, ny leur Republique ne couruſſent aucun hazard : Qu'ils prioient les Alemans de juger eux meſmes, ſ'il eſtoit juſte que les Eſpagnols engeaſſent leur Roy dans la Chreſtienté pour ſeul arbitre de toutes les puiffances temporelles, comme ils avoient deſja eſtably le Pape pour ſeul directeur des ſpirituelles ; & qu'apres cela les Confederez ſçauroient bien prendre ſoin de leur ſeureté particuliere, & de l'intereſt commun de tous les Chreſtiens. Qu'au reſte pour ce qui concernoit la reparation demandée par l'Alemagne des pertes qu'elle avoit receuës, ils donneroient ordre que chacun demeurat ſatisfait de leur equité ; mais qu'ils feroient paroître trop d'imprudence ſ'ils ſe deſaiſſoient d'aucun des ſorts qu'ils avoient entre leurs mains, ſur tout en ce temps que Spinola s'approchoit du Rhin ; & que l'Alemagne avoüeroit elle meſme que les Confederez avoient ſoin de ſon propre ſalut, ſi elle vouloit ſe reſſouvenir des troupes de Mendoze, & des injolences qu'elles avoient commiſes. Vers ce meſme temps, on publia un livre compoſé par François Rhedan, homme tres-docte, & dont la vie s'eſtoit tendue fort honorable dans la Republique, qui luy eſtoit obligée en ce qu'il s'eſtoit ſervy du langage de ſa patrie pour laiſſer aux ſiecles à venir la memoire des belles choſes qu'elle avoit faites ; & le livre en queſtion avoit eſté mis au jour apres le deceds de l'auteur par ſes amis. Il faiſoit un long recit de tous les mauvais procedez, tant anciens que recens, de la maiſon d'Auſtriche & des Eſpagnols ; & monſtrant aſſi combien peu il ſe faut fier aux traittez des Princes, & ſur tout de ceux que le Pape diſpenſe de l'obſervation de leurs ſeremens, il

adver-

avertissoit les Romanistes aussi-bien que les Confederez, du danger qui menaçoit également les uns & les autres, & soutenoit que les Confederez ne trouveroient jamais une heurteuse fin de leurs combats que dans la dernière victoire; Dieu facilitant quand il luy plaist les moyens que l'homme avoit jugez impossibles.

Tandis que toutes ces choses se traitoient par de simples paroles, on se hastoit d'en venir aux effets par la voye de la guerre. Les forces des Confederez venoient de s'accroître par la jonction de celles qu'ils avoient employées à la defense d'Ostende; & il leur arrivoit aussi des troupes de France, le Roy les avertissant de se mettre de bonne heure en campagne, afin d'obliger l'ennemy à la defensive, de peur d'y estre obligé eux-mêmes. Mais chacun des deux partis faisoit des levées en Anglererre, selon que la foy de ces deux nations le rendoit venale, ou que l'interest de la Religion convioit les uns & les autres à prendre party. Les Confederez trouverent de l'argent prest plus-tost que la Belgique Espagnole qui reculoit extremement, tant parce qu'elle n'affectionnoit pas trop la guerre, qu'à cause du soupçon qu'elle avoit toujours que les finances n'estoient pas maniées fidellement. Davantage, ses mécontentemens avoient esté accrus par l'adresse des Confederez, qui avoient esctit aux principaux de ses Provinces plusieurs choses concernant l'utilité commune; ce qui empecha l'Archiduc d'accorder une assemblée generale des nations, quoy qu'on l'en eut desja requis plusieurs fois, & que, pour lors principalement, on l'en pressast avec toute sorte d'instance. Mais il craignoit qu'à force de resister aux conclusions de ces assemblées, il ne se tendist trop odieux; ou que l'autorité des Estats de son party, se voyant tousjourns méprisée, ne se portast enfin à quelque entreprise violente, suivant l'exemple de leurs voisins. En effet les Confederez surprisent des lettres de l'Archiduc, escrites à quelques uns de ses amis, par lesquelles il estoit aisé de reconnoître que son esprit estoit agité de cette crainte; & les Confederez envoyerent ces lettres aux principaux de la Belgique Espagnole: ce qui obligea l'Archiduc de souffrir que ses peuples s'assemblassent, mais chaque Province à part, afin que par ce moyen leur consentement ne fut pas si universel. Pour adoucir leurs mécontentemens, il leur fit esperer l'assistance des tresors des Indes, qu'une puissante flotte avoit depuis peu heureusement apportez en Espagne; & les assura aussi d'une paix qui ne tarderoit plus guere à venir, s'ils vouloient pour quelque peu de temps redoubler les efforts de la guerre. Le commencement de l'année, dans ces Provinces, se passa en tepos, parmy quelque ombre de joieissance; tant parce que le Marquis Spinola arrivé depuis peu d'Espagne, où il avoit concerté avec le Roy les moyens de conduire la guerre dont on l'avoit fait Generalissime, & honoré de l'ordre de la toison d'or; & pour la ceremonie du serment de la paix d'Angleterre confirmé par l'Archiduc entre les mains de l'Ambassadeur du Roy Jacques; qu'à cause des actions de graces rendues à Dieu solennellement, & des jeux publics celebrez, en consideration d'un fils nouvellement né au Roy d'Espagne.

Le Printemps étant desja fort avancé, le Prince Maurice, qui n'avoit pû assembler toutes les troupes plus-tost, forma un grand dessein, suivant l'avis des Estats. On en vouloit donc à la ville d'Anvers, qui s'estoit veüe autrefois la plus fleurissante des Pais-bas; & conservoit encore jusqu'icy les richesses & la reputation qu'elle avoit acquises, quoy que la plus grande partie de son ancien commerce eut esté transférée en Hollande. L'esperan-

*On se haste de
pari & d'au-
tre d'en venir
aux effets de
la guerre.*

*Le Marquis
Spinola est
chevalier de la
toison d'or.*

*Les Confede-
rez ont le des-
sein d'assieger
la ville d'An-
vers; mais
sans effect.*

ce d'acquiesce de la gloire, portoit les Confederez à cette entreprise avec une merveilleuse ardeur : car le Duc de Parme, apres un long & difficile siege, dont il pressa cette ville, en un temps que les affaires de ses associez estoient encore assez en desordre, l'ayant enfin emportée avec beaucoup de peine ; les bravades du party victorieux avoient fait croire à toute la terre, que la possession des Pais-bas estoit principalement attachée à celle d'Anvers. Cependant les mesures, que les Confederez prenoient icy, estoient assez justes ; car en effet avec des troupes assez mediocres ils eussent fort aisément enfermé cette grande ville, en faisant déborder la riviere de l'Escaut dans toutes les campagnes qui l'environnent, tandis que leurs camps devoient demeurer postez sur les eminences ; mais la difficulté consistoit à se pouvoir saisir des bords du fleuve du costé de la Flandre. Quelques uns conseilloient que l'on fît partir de Catant des soldats, qui s'avanceroient par terre pendant l'obscurité de la nuit, & le Prince Maurice au contraire fut d'avis que l'on allast plus-tost par eau ; mais tandis que l'on equippoit une flotte, ses grands preparatifs furent cause (comme il arrive ordinairement) que l'ennemy se douta de quelque grand dessein ; & le bruit courut incontinent que la ville d'Anvers estoit menacée. Cette nouvelle fut diversément receuë par les bourgeois ; car les uns n'estoient pas fâchez de voir que leur liberté sembloit s'approcher ; mais quelques autres apprehendant la famine, commencerent à rehausser le prix des vivres ; & d'autres encore à empaquetter leurs meubles pour prendre la fuite. Mais parmy cet effroy le Marquis Spinola arrive, & rassure la peur des habitans ; leur donnant pour gardes des troupes de cavalerie, qui vivoient dans la ville avec toute sorte de bon ordre, & sans commettre aucun outrage. En suite, le Marquis alla visiter cette contrée de la Flandre, que l'on nomme Waes, située assez proche d'Anvers, & y laissa en garnison trois mille fantassins, qui eurent ordre de tourner leur secours du costé qu'ils verroient assailly : le Marquis sçachant assez, que les ennemis ne pouvoient demeurer entierement possesseurs de la riviere, s'ils ne se rendoient aussi maistres de ce rivage, en inondant ses campagnes & y disposant des corps de garde.

Pendant le Prince Maurice & le Comte Ernest, ayant choisy d'un commun accord un jour certain, s'avancerent en mesme temps. Le Prince, avec un corps d'armée complet, prit sa marche vers Bergue sur Zom ; & le Comte, avec une flotte qui portoit le reste des troupes, s'embarqua de Zelande sur l'Escaut ; ou, apres avoir heureusement coulé le long des forts dont la Republique estoit maîtresse, lors qu'il approcha de ceux des ennemis, & de la ville d'Anvers, l'obscurité de la nuit ne l'ayant pû empêcher d'estre découvert, il fut contraint de passer à la mercy des mousquetades ennemies, pour tâcher à se saisir des levées du rivage de Flandre. Mais les soldats que l'ennemy avoit laissez en garde vers ses quartiers là, s'estant éveillez au bruit du canon, commencerent incontinent à poursuivre la flotte ennemie, les digues qui estoient entre eux & elle leur servant de rempart. Le Comte Ernest poussé par les vents contre le rivage du Brabant, esloyoit en vain d'aborder les lieux où il avoit ordre de prendre terre, & de joindre toutes ses troupes ; sur lesquels quoy que les ennemis fissent bonne garde, il n'eut pas laissé de les combattre & de les mettre en hazard, si cet obstacle ne l'eut retenu. Neantmoins, pour tenter fortune, il fit passer là quelques quatre cents des siens, avec des batteaux ; mais incontinent, l'ennemy s'estant venu jeter sur eux de toutes parts, on les mit en fuite fort aisément, & même quel-

ques uns d'eux furent pris. Mais le Colonel Dorp, se voyant pourſuivy de trop pres par les vainqueurs, ſe jettâ tout armé dans la riviere, & ſe garantit d'un danges par un autre. Le Comte Erneſt eſtant demeuré ſur le rivage du Brabant, où les ondes l'avoient jetté, le Prince Maurice, qui vid par ſa ſon entrepriſe échouée, ſe tourna vers la fortereſſe de Woude voiſine de Berg, & la contraignit de ſe tendre apres cinq jours de ſiege. Sans doute cette conqueſte ne meritoit pas d'occuper une armée ſi puiffante, & qui s'eſtoit miſe en campagne pour un ſi grand deſſein que celui d'Anvers; neantmoins la priſe de ce chasteau ne fut pas inutile; car il ſervoit de retraite à des pirates, qui avoient accouſtumé d'exercer leurs brigandages ſur toute la riviere. Au reſte les grands preparatifs des Confederez demeurèrent non ſeulement infructueux, mais dommageables à leurs auteurs, qui n'avoient point encore éprouvé depuis la guerre une année ſi mal-encontreuſe que celle-cy.

1605.

Le Prince Maurice prend la fortereſſe de VVinde.

Tandis que le Prince Maurice eſtoit à Woude, quoy que le Marquis Spinola vid toute la Cour de l'Archiduc occupée à regaler l'Ambaſſadeur d'Angleterre, il ne perdoit point de temps, ſçachant aſſez preferer les grandes choſes à ces ſortes de bagatelles. Il fit donc jeter un pont ſur l'Eſcaut, afin de pouvoir ſuivre le Prince Maurice en quelque part qu'il allaſt; & ſe montra ſi ſevere contre ceux qui avoient rendu Woude, que les jugeant coupables d'une crainte trop precipitée, il en fit mourir quelques uns. Cependant les Confederez ayant ſçeu que ce Marquis s'approchoit avec ſa grande armée, ſe trouvoient dans une incertitude qui ne leur permettoit pas de reſoudre quels endroits ils devoient defendre ou attaquer. Mais enfin, quoy que le Prince ſur d'avis qu'il falloit choiſir quelque poſte ſur le Rhin, de peur que les ennemis n'allâſſent ravager les païs de la Republique les plus mal-fortifiez, il receut un autre ordre, afin de ſe trouver en eſtat de defendre l'Eſclufe. A ce deſſein les Confederez joignoient l'eſperance de pouvoir aſſieger un certain fort, nommé le Sas de Gand, par lequel les eaux de cette grande ville s'eſcoulent dans la riviere du Hont, & dans l'Océan. Que ſi ce ſiege reuſſiſſoit, ils ſe promettoient en ſuite, de donner de la jaloſie à toutes les villes voiſines, joint qu'ils n'eſtimoient pas peu de pouvoir arreſter de ce coſté là l'ardent deſir qui ſollicitoit le Marquis de porter la guerre ailleurs. Le Prince ayant conduit ſon armée par eau, avoit choiſy pour ſon poſte le bourg de Waterſlute proche d'Iſſendic, lors que Spinola ayant envoyé une partie de ſes troupes devant, les ſuivit de pres, & ſe vint poſter entre le Prince & le Sas de Gand, en un lieu nommé Bucholt, afin d'obſerver & traverser les deſſeins de l'ennemy: de ſorte que les deux armées demeurèrent longtemps voiſines, ſans qu'il ſe paſſât autre choſe entre elles que quelques legeres eſcarmouches de cavalerie. Pompée Giuſtiniani, ſuivant les ordres de Spinola, eſtoit entré dans de certains marécages, pour aller mettre le feu aux vaiſſeaux des vivandiers du Prince, qui s'eſtoient approchez de ſon camp; mais ce deſſein de Giuſtiniani ayant eſté decouvert, on le forçâ de ſe retirer. Il ſe trouve en ce païs, à l'opposite de Walcheren, un chasteau nommé Patience, que le Prince Maurice ſe reſolut d'attaquer, pour ne demeurer pas dans l'oïſiveté; mais le Marquis Spinola s'eſtant ſaſy d'un petit fort qui eſtoit au milieu du chemin, le joignit à ſon camp, par une tranchée contrinuée: & cependant l'armée du Prince ſe trouvant campée en des lieux humides & mal-fains, diminuoit chaque jour par les maladies & par les deſertions des ſoldats. Mais ſi juſqu'icy les armes des Confederez avoient eſté infructueuſes ſur terre, la fortune les recompenſa ſur la mer.

Le Marquis Spinola ſuit par tout le Prince Maurice, qui lege ſon camp dans la Flandre.

L'armée du Prince extrêmement deſolée.

1605.

Depuis le commencement des guerres Beligiques jusqu'à ce temps, un des plus grands obstacles de l'Espagne se remarquoit, en ce que ses meilleurs soldats & mesme ceux de sa nation, ne pouvoient venir dans les Pais-bas que par l'Italie, où ils avoient à suivre un chemin extremement difficile, & accompagné de beaucoup de dépenses qui demeueroient long-temps sans profit. Mais le Marquis Spinola, pour remedier à ces incommoditez, avoit trouvé cet expedient, de faire venir les troupes d'Espagne mesme par les ports de Flandre. On fit donc embarquer à Lisbonne douze cents soldats, qui avoient fait leur apprentissage dans les guerres d'Yrlande, & l'on les mit sous la charge de Pierre Sarmiento Mestre de camp, dans huit navires accompagnés de quelques fregates. Toute l'esquadre avoit pour commandant Pierre de Cubiara, auquel on avoit donné cet ordre entre autres, que s'il ne pouvoit prendre terre en Flandre, il evitast le rivage de France pour aborder sur les costes d'Angleterre; où il devoit trouver une retraite assurée par l'entremise de l'Ambassadeur d'Espagne, & de quelques Anglois que cet Ambassadeur avoit gagnés par presents. Dans cette conjoncture les Estats Confederez desirant se servir de la crainte, pour empêcher que les Espagnols ne prissent plus une telle hardiesse pour l'avenir, commandent à Guillaume Hautain d'aller attendre ceux-cy dans le pas de Calais, & de les noyer sans remission aussi-tost qu'il les auroit pris. Cependant ces soldats Espagnols s'estant mis dans des navires marchands, & non pas dans des navires de guerre, & mesme pour se mieux cacher, ayant choisy des vaisseaux Alemands & Anglois; Hautain avoit partagé sa flotte en deux, & razant d'un costé les rivages d'Angleterre, & de l'autre ceux de Flandre, il prenoit garde à tous les vaisseaux qui passoient entre ces deux costes. Enfin il rencontra proche de Douvre un des navires ennemis; mais par ce que les soldats qui estoient dedans, non seulement ne voulurent pas baisser les voiles, mais que davantage ils commencerent le combat à coups de mousquetades, on en tua une partie, & les autres se sauverent à la nage, ou par le secours de quelques esquifs Anglois qui les receurent. Vn autre navire ennemy, sur le point de prendre port, estant poursuivy par deux navires Zelandois, tous les trois vaisseaux demeurèrent assablés; neantmoins comme ceux de Zelande n'estoient pas si pesans, leur dommage ne fut pas si rude, de sorte qu'ils se rendirent aisément les maîtres du vaisseau ennemy, dont les soldats ayant esté pris, furent precipitez dans la mer, suivant l'ordre qui en avoit esté donné. Mais ce ne fut qu'après qu'ils eurent fait beaucoup de plaintes contre la fortune, non qu'ils eussent regret de perdre le jour, puis qu'estant hommes ils n'avoient jamais pretendu que leur vie deust estre perpetuelle, ny mesme bien longue estant soldats & veterans; ils s'affligeoient seulement de ce que des gens tout prests de mourir entre les armes, mourissent dans les ondes d'une mort qui sembloit contraire à leur profession. Le jour suivant, les Zelandois attaquèrent encore quelques vaisseaux de l'ennemy, l'un desquels ayant esté brulé, les autres furent pris, & la destinée des soldats fut pareille à celle du jour precedent. On les hioit pour la pluspart deux à deux, après quoy, suivant un certain signal qui se donnoit, on les precipitoit tous en un instant du haut des navires. Mais parmi eux il s'en trouva un, lequel, après avoir protesté qu'il n'avoit pas besoin du secours de ses ennemis pour mourir, se jeta de luy mesme dans les flots. Ainsi, quoy qu'il ne connut point les assistants, comme ils ne le connoissoient pas non plus, il ne laissa pas de leur témoigner de

Les Confederez, font noyer une partie des soldats, qui venoient d'Espagne.

de la passion pour la gloire dans le moment même de la mort. Cette défaite des ennemis emporta près de la moitié de leurs hommes, & de leurs vaisseaux ; mais quatre autres navires prirent terre à la faveur du vent : toutefois dans le port même les mousquetades des Confederez qui les poursuivoient, en tuèrent encore ou blessèrent un assez grand nombre. Ceux de Douvre, tandis que l'on avoit combattu sur mer, s'étoient contentez d'être spectateurs ; mais si tost qu'ils virent qu'on portoit la guerre ehez eux, ils commencerent à descharger l'artillerie de leur citadelle contre leurs allies, en faveur de ceux qui peu de temps auparavant estoient leurs ennemis. Du depuis les Anglois s'estant plaints des Confederez à cause de cette hardiesse, ceux-cy respondirent qu'ils n'avoient pas esté chercher leurs ennemis jusques dans les rivières d'Angleterre, comme ceux de Dunquerque avoient fait auparavant avec impunité ; mais que dans la chaleur de leur victoire ils avoient plus-tost songé à leurs ennemis qu'aux frontieres de la mer ou de la terre. Les Anglois ne se justifierent pas si aisement de ce que depuis peu, sous pretexte de rechercher ceux de leur pais, qui combattoient contre l'ordonnance du Roy, ils avoient traîné en leurs rivages des vaisseaux d'Espagne, dont la prove estoit desja toute acquise aux Confederez, & en avoient adjugé la jouissance par provision à l'Ambassadeur du Roy d'Espagne ; eludant ainsi, sous une apparence de droit civil, les veritables droits de la guerre. Au reste, les Espagnols nouvellement abordez en Angleterre, ayant perdu l'esperance de pouvoit traverser l'Océan, avant la fin de l'hyver, demurerent-là, non sans causer une grande despenſe à leur maître. Mais cependant leur condition estoit extremement miserable ; car on les voioit presque tous, n'ayant que des huttes pour logement, sur un rivage desert, traîsner leur vie dans la disette, ou mourir de faim & de langueur ; joint que les blessés en emporterent plusieurs, & Cubiara même.

Toutefois outie les nouvelles levées de soldats, que l'Archiduc avoit faites dans les Estats voisins ; il luy estoit desja venu d'Italie six bons regimens qui avoient pris par terre le chemin ordinaire ; de sorte que les forces de ce party estoient plus grandes qu'elles n'avoient jamais esté. Car tandis que Spinola estoit en Espagne, la prise d'Ostende luy ayant acquis de la faveur & de l'autorité, il avoit aisement persuadé au Roy qu'une guerre lente, dans les Pais-bas, ne se pouvoit faire qu'à l'avantage des ennemis : & que pour mettre une heureuse fin à tant de travaux, il estoit necessaire que le Roy donnast tout d'un coup ce qu'il seroit obligé de donner à plusieurs fois : le Marquis prenant pour son embleme ordinaire, qu'il fit aussi marquer pour devise sur ses estendars, maintenant ou jamais. Ayant donc deduit au Roy tous les maux que les seditions de ses soldats avoient causez, il luy demandoit de l'argent & deux armées, l'une pour defendre ses propres Provinces, & l'autre pour attaquer la Brise ; ce qui causeroit dans peu de temps une grande utilité à l'Estat ; puis que les contributions d'outre le Rhin augmenteroient ses finances pour l'avenir à la diminution de celles des ennemis ; & que leurs villes maintenant defendues par ce fleuve, deviendroient bien-tost frontieres. Joint qu'une armée complete estoit extremement necessaire en ce pais-là, pour y tenir des garnisons qui seroient naitre chaque jour de nouveaux avantages ; puisque par leur moyen le cœur des Provinces Confederées demeureroit ouvert par mer & par terre. Sans doute ce conseil estoit tres-prudent ; il faut maintenant que je raconte de quelle façon ses premiers succès le justifierent, la suite néanmoins n'ayant pas

*Ceux de Douvre
travaillent
rudement les
Confederes.*

*Conseil du
Marquis Spinola
de mettre
une fin à la
guerre au
plus-tost.*

1605. pas bien répondu à l'esperance que de si beaux commencemens avoient donné.

Tandis que les principaux chefs de chaque party estoient encore en Flandre; que le Prince Maurice fortifioit Ilendic pour la conservation de l'Ecluse, & que le Marquis Spinola taschoit, par de fausses apprehensions, à l'arrestet dans cette Province, le Comte de Buquoy, avec un corps d'armée complet, ayant chassé du Rhin les navires Confedetez, par le moyen de l'artillerie qu'il avoit amenée, passa cette riviere assez proche de Cologne, non sans donner beaucoup d'effroy à toutes les villes Alemandes de ce cercle, qui se ressouvenoient encote des excès commis par Mendoze, & de ses mepris. Le Nonce du Pape s'estant trouvé present à la reveuë des troupes, pria solemnellement Dieu de leur donner la victoire, les exhorta d'aller courageusement delivret ceux qui suivoient la veritable Religion, & chatier les autrés; & leur remontra qu'il s'agissoit moins de la cause de leurs Princes, que de celle de Dieu mesme & des Saints, qu'on avoit depouillee de leurs temples & de leurs autels, & qui vouloient les re-

Le Comte de Buquoy fait construire des forts à Kaiserswert.

couvrer par la valeur d'une telle armée. Lors que ces troupes furent arrivées à Kaiserswert, qui est une petite ville où quelques uns croyent que les Troyens establirent autrefois une Colonie, les soldats commencerent à construire des forts sur l'une & l'autre rive afin d'assurer ce passage. L'on avoit aussi construit à Cologne un pont pour couvrir le Rhin, ce qui fit venir une grande quantité de vivres, le Senat de cette ville ayant toujours fait paroistre assez ouvertement son affection pour l'Espagne dans les occasions où l'on a veu prosperer les affaires de ce party. De toutes lesquelles choses le Prince Maurice ayant eu advis, & jugeant, tant par ses propres maximes que par l'exemple de Mendoze, qu'un chef d'armée portant la guerre en ces pais là, ne voudroit jamais avoir la ville de Rhinberk à dos, il fit partir le Prince Henry son frere & le Comte Ernest avec quatre mil fantassins & deux mil chevaux, les Estas ayant aussi fait accompagner ces deux chefs par des Deputez de leur compagnie. Aussi-tost que ceux-cy furent arrivez à Rhinberk, ils attacherent leurs principaux soins aux fortifications de cette place, & enfermerent un long espace de ses dehors par de bons remparts & par toutes sortes d'autres fortifications; afin que cette augmentation rendist les attaques de l'ennemy plus longues & plus difficiles, & les logemens de la garnison plus étendus & plus commodes. Ils retenoient les soldats par cet employ; & quoy que les places du pais d'Over-Yssel & de la Frise, & sur tout la ville de Lingen, demandoient à l'envy des renforts de garnison & des munitions de guerre, leur crainte pour une seule place leur faisoit negliger toutes les autres. Neantmoins ils envoyèrent à ceux de Lingen cinq compagnies d'infanterie. Cependant la cavalerie qui estoit avec Henry & Ernest, rencontra & mit en fuite par deux fois les troupes ennemies. Sur le commencement de l'Esté le Marquis Spinola, laissant en Flandre le Comte Frideric de Herenberg, qui commandoit six mille fantassins & quinze cens chevaux, se rendit soudainement dans l'armée du Comte de Buquoy, acceue par les troupes qu'il y avoit envoyées un peu avant son depart, & si tost qu'il fut arrivé, il remarqua tacitement une place nommée Roerort, à cause de la riviere de Roer qui y passe, & tres-propre à recevoir des fortifications. En suite de quoy, ayant fait assembler les principaux de l'armée, sans que personne sceust quelle estoit son intention, il s'ouvrit à eux, & leur declara qu'il en

Henry Prince d'Orange envoyé avec Ernest pour fortifier Rhinberk contre le Comte de Buquoy.

Le Marquis Spinola prend l'armée du Comte de Buquoy.

vouloit

vouloit à la ville de Lingen, l'une des plus fortes places de ces quartiers là, qui seroit neantmoins aisément prise si l'on se diligentoit, parce que sa garnison estoit en petit nombre & peu expérimentée pour la guerre: mais que le principal point consistoit à prévenir le secours que les ennemis ne manqueraient pas d'y jeter, si l'armée Royale s'arrestoit plus long-temps à l'enrouer de Rhinberk, de Grol, & des autres places voisines. Qu'il n'ignoroit pas qu'en voulant entrer si avant dans les terres des ennemis, & laisser derrière luy un si grand nombre de leurs plus fortes places, il suivoit une voye contraire aux anciennes maximes des Capitaines; mais qu'après tout la pratique de la guerre se devoit changer selon les occasions; qu'elle n'avoit point de regle si absolue qu'on ne pût quelquefois s'en dispenser; & que bien souvent la hardiesse réussissoit mieux que la prudence. Qu'il avoit choisi pour ses troupes le temps le plus commode qu'elles eussent pu souhaitter, puisque les grains estoient meurs & non encore serrez; joint que les villes de la Westphalie qu'elles auroient pour voisines, ne manqueraient pas de leur fournir des vivres pour de l'argent: qu'il avoit bien considéré aussi que le Prince Maurice pourroit venir au secours de Lingen; mais qu'il n'y viendrait que lentement, n'estant pas préparé pour entreprendre un chemin par terre; où sa flotte & ses rivières ne pourroient pas comme de coutume favoriser sa marche; & que même quand il seroit arrivé, les campagnes voisines de Lingen donneroient lieu de luy livrer une bataille, ce que l'armée Royale souhaittoit avec autant de passion, que les ennemis prenoient de soin pour l'éviter. Après cette résolution approuvée, on doutoit encore s'il seroit expedient que les forts commencez par le Comte de Buquoy fussent mis à bas avant le depart de l'armée, pour estre reparez avant son retour; ou si on devoit les achever & les defendre. La plupart des chefs soutenoient le premier avis par cette raison, qu'un chef entrant dans des terres ennemies, ne sçauroit partager son armée sans se faire tort, parce qu'en diminuant ses forces il diminue sa reputation. Toutefois le Marquis embrassa le premier sentiment, quoy qu'il n'eust pas tant d'approbateurs que l'autre; & donna ordre au Comte de Buquoy de prendre son quartier d'Esté sur les bords du Rhin qui regardent l'Alemagne; & luy laissant, tant pour defendre que pour achever ses ouvrages, six mille hommes, la plus-part nouveaux soldats, qui n'eussent pas aisément supporté la fatigue du voyage; outre que par cette apparence d'armée il augmentoit la jalousie des Confederez sur le sujet de Rhinberk; & empêchoir qu'ils n'envoyassent leurs troupes vers les lieux où le danger estoit véritable, par l'apprehension qu'il leur donnoit, que sa marche pour la Frise estant feinte, il ne ramenast ses troupes contre cette premiere place. Ainsi l'armée qu'il conduisoit ne montant qu'à neuf mil fantassins & quelques deux mil chevaux, il creut que ce nombre estoit suffisant pour son entreprise; sçachant bien que l'armée du Prince Maurice estoit de beaucoup affoiblie, & que même il en laisseroit une partie en Flandre, pour faire reste au Comte de Herenberg. Spinola commença donc à marcher, son infanterie estant partagée en trois corps, tous trois pourvus d'artillerie au nombre d'onze pieces pour chacun. Les flancs estoient couverts par les chariots, qui portoient non seulement des vivres, mais aussi des esquifs & des ponts, pour passer les rivières & les marécages, cet attirail estant aussi environné de ses gardes particulieres; mais la cavalerie marchoit en teste & en queue de chaque corps. Le Marquis en personne conduisoit l'avantgarde, après avoir

*Il conduir
son armée à la
ville de Lan-
gen.*

1605.

envoyé des coureurs pour reconnoître les chemins & les applanir. Quand l'armée eut attraits des campagnes un peu plus larges, on fit en sorte, pour rendre sa marche un peu plus diligente, que l'avant-garde & le corps de bataille marcherent ensemble, les chariots ayant aussi esté joints suivant leur ordre. Pendant la nuit, afin que les troupes reposassent plus seurement, le canon & la cavalerie leur servoient de rempart. Pendant le jour à de certaines heures, les rangs du milieu occupoient le front, & la queue occupoit le milieu. Ce fut dans cette marche que l'expérience fit connoître, que les plus grands vicés sont capables de correction, quand le soin pris pour cet effet est accompagné de persévérance. Car la discipline militaire, que la licence & les seditions avoient ruinée, fut enfin restable, par un General, lequel se montrant extremement fidelle à payer les montres des soldats, & liberal à recompenser leurs belles actions, se monstroir d'ailleurs si severe à punir leurs fautes, qu'il ne se trouvoit point de faveur qui le püst fléchir : de sorte que l'on estoit puny non seulement pour avoir volé ou derobé, mais encore pour avoir manqué à suivre le drapeau. Le Prevost des bandes faisoit le tour de l'armée accompagné de ses archers, & du bouteau qui tenoit la hant tour prestre ; & quelque peu de soldats, pour de legetes fautes ayant esté punis en présence de toute l'armée, firent demeurer les autres dans le devoir. En même temps on avoit eu soin d'envoyer vers les villes d'Alemagne prochaines, Philippe de Crouy Comte de Solte, afin qu'il taschast de bannir leurs craintes, & d'acquiescer leur affection pour l'armée ; & il leur representa qu'elle n'estoit plus composée, comme autrefois, de troupes seditieuses & desobeissantes qui n'agissoient que par boutades, mais que l'on y voyoit des soldats dignes de commander, accoustumez à obeir, & qui sçavoient discerner la paix d'avec la guerre : qu'ils n'apporteroient aucune incommodité aux villes ny aux villages ; & qu'ils ne demandoient autre chose que des vivres en payant, & un passage paisible parmy les campagnes. Aussi est il vray que les effets ne démentirent point ces paroles, ce qui fut cause que les soldats trouverent tousjours des vivres pour de l'argent ; & que le voisinage ne les traittoit qu'avec des remerciemens & loüanges, quand il venoit à faire comparaison des desordres precedens avec la tranquillité presente. Au bout de quatre jours l'armée se trouva au delà du Roet & de la Lippe devant Oldenfele ; la cavalerie que les Confederex avoient envoyée pour rompre ce dernier pont, n'ayant pas esté assez diligente.

Oldenfele est une ville du pais d'Over-Yssel, laquelle retenoit encore en ce temps là ses anciennes fortifications, où l'on n'avoit rien changé depuis sa prise, faite par le Prince Mausice sept ans auparavant. Quoy que le Marquis pressast son voyage, il creut que cette place pourroit estre aisement prise en passant : veu mesme qu'il craignoit que dans peu de temps la garnison venant à s'accroître, n'incommodast la campagne par ses courses, & ne rendist les convois de l'armée difficiles. Il y avoit dedans ce lieu quelques quatre-cens hommes, dont la cavalerie premierement, & l'infanterie en suite firent des sorties, où ils mal-traitterent assez quelques soldats ennemis, qui s'estoient avancez les premiers : mais toute l'armée survenue resserra incontinent cette garnison, trop inegale à tant de forces, & s'advança en une seule nuit, jusques dans le fossé par trois endroits, sans se soucier des mousquetades ; parce que Spinola ne faisoit jamais scrupule de perdre quelques soldats, pour gagner le temps, qui fait le principal dans

dans la guerre ; quoy que cette maxime fust contrainte à celle du Prince Maurice, qui ayroit mieux faire les choses plus lentement, & avec plus de feureté. Le matin, après avoir fait jouer tout ce qu'il avoit amené d'artillerie, il força la place de se rendre : & par le moyen des prisonniers, ayant sçeu en quel estat estoit Lingen, & que l'on y attendoit un renfort de garnison, il fit partir sa cavalerie la premiere, & vint le lendemain assiéger son camp devant cette place.

1665.

*Il prend Oudenarde :**Il assiège Lingen.*

Le Prince Maurice estimoit beaucoup Lingen, comme une ville tres-propre pour fermer les frontieres de sa Province, & la cherissoit particulièrement, parce qu'elle luy avoit esté donnée par la Republique : c'est pourquoy il avoit commencé à la fortifier à ses dépens & à sa mode : & avoit fait enfermer la ville & sa citadelle tout ensemble d'un fossé assez profond & assez large, & de six bastions : mais ces ouvrages trop recens, & non entièrement achevez, comme d'ailleurs la terrasse n'estoit pas assez affermie, en estoient plus faciles à ruiner, outre que la garnison de la place ne montoit qu'à six cens hommes, incapables non seulement de faire aucune sortie, mais de defendre seulement un rempart. Les chefs mêmes estoient d'autant plus timides qu'ils estoient peu experimentez, & sur tout, il n'y avoit personne qui sçeut bien gouverner l'artillerie. Tandis que Spinola fait approcher son canon, & qu'il reconnoist la place sans éprouver aucun obstacle ; ses gens, favorisez par de certains detours de jardins, se trouverent au bord du fossé plustost que l'on n'eust jamais creu : en suite de quoy, quatre nations, ayant entrepris l'attaque de quatre endroits, firent toutes sortes d'efforts pour s'avancer : & l'emulation se meslant parmy leur travail, les uns creusoiént des ruisseaux pour faite écouler l'eau des fossés dans l'ancien canal d'une petite riviere ; les autres dressoiént un pont sur des tonneaux, enfin les autres prepaioient des fascines & des branches d'arbres, ayant appris cette pratique devant Ostende : & ils s'employoient à toutes ces entreprises avec tant de confiance, que quelques uns, quoy que desarmez, ne laisserent pas d'avancer leurs ouvrages. Il y avoit neuf jours que la place estoit assiégée : & les Walons s'estant logez au pied du bastion dont ils avoient entrepris la ruine, les Italiens, Espagnols, & Alemans estoient partie au milieu du fossé partie plus pres ; lors que le Gouverneur de la ville Martin Cobben, tout tisé de vicillesse & incommodé des jambes, tint Conseil avec les Capitaines, & après leur avoir representé, entre les autres necessitez de la place, que l'on manquoit de boulets, il leur demanda quel estoit leur advis ; mais tant s'en faut qu'aucun d'eux voyant les fortifications en danger, s'offrist d'en construire d'autres, ou de hazarder sa personne pour les defendre, ou enfin, de tenir bon dans la citadelle, qu'au contraire ils s'étonnoient fort de ce que l'ennemy ne les avoit point encore sommés de se rendre. Toutefois quelques uns d'eux dirent, que ce n'estoit plus la mode, & que cela ne s'estoit pas pratiqué à Ostende, ny à l'Escluse. Le Gouverneur, comme s'il leur eust voulu inspirer un dessein fort genereux, les prioit de differer leur reddition jusques au soir, ou pour le moins jusqu'à midy : mais la plupart commençoient desja à se mutiner ; ils disoient que ces momens n'estoient d'aucune consequence, & qu'une composition demandée de bonne heure en estoit plus promptement accordée. Enfin leur reddition fut executée avec la même haste dont elle avoit esté résoluë, au grand contentement du Marquis Spinola, dont les vœux, quoy qu'assez impatiens, se voyoient prevenus par la peur de l'ennemy.

Reddition de Lingen.

1605.

Le Prince Maurice s'acheminant trop tard pour faire lever le siege.

Le Gouverneur Cobben mis en prison pour avoir rendu trop promptement la place.

Le Marquis Spinola surpris Lingon de nouveau.

Cependant le Prince Maurice, au bruit du voyage d'outre le Rhin entrepris par Spinola, commença à faire de sa part toutes les diligences possibles. Il laissa le Colonel Noot en Flandre pour en garder les forts, & pour prendre soin de l'Escluse, & s'avancant promptement avec vingt-cinq compagnies d'infanterie, il arriva à Deventer, où il augmenta ses troupes de dix autres compagnies venues d'alentour du Rhin, d'un pareil nombre tiré de diverses garnisons, outre huit compagnies des nouvelles recrutées d'Angleterre; mais la venue de son artillerie estoit retardée par les vents.

Le quatrième jour d'après la reddition de Lingon il se préparoit pour en aller faire lever le siege, ayant pour ce dessein degarny toutes les places d'une partie de leurs soldats, lors qu'une nouvelle non moins triste qu'insupportable luy apprit en chemin que la place estoit rendue. Le Gouverneur Cobben & les autres Capitaines furent mis en prison, où l'on les retint long-temps; parce que le jugement de leur procès demouroit en balance, entre les rigoureux suffrages du peuple & la faveur de leurs amis. Les principaux articles de leurs défenses estoient, qu'ayant écrit au Prince Henry & aux villes voisines, on ne leur avoit envoyé ny des gens ny des munitions qui pussent suffire à défendre la place: que ses bourgeois se trouvant, par leur nombre, plus forts que la garnison, & refusant d'aller en garde, l'avoient obligée, tant par prieres que par menaces, à capituler de bonne heure, pour prevenir la ruine qui les menaçoit. Enfin la fuite du temps ayant un peu adoucy la haine qu'on avoit portée à cette action, on se contenta de leur ôster leurs charges pour toute peine. Pendant ce siege Thomas Filler, l'un des mutins d'Hogstrat qui avoient pris party avec les Confederez, homme extremement ardent pour les courtes & pour le butin, ayant rencontré le Comte de Solre, avec cent cavaliers qu'on luy avoit donnez pour escorte, en prit trente, & tua, entre autres, le Baron de la Chau, gendre de Richardot; & le Comte mesme ayant esté blessé, ne se pût sauver qu'avec bien de la peine. Les Estats Confederez taschant d'affaiblir le Marquis Spinola, firent publier que quiconque porteroit des vivres dans son armée, seroit tenu pour ennemy de la Republique: neantmoins, cet edit ne pût ôster au Marquis la commodité de ses convois; attirés au commencement par l'esperance du gain, & bien-tôt après, par la crainte de la victoire. De sorte que non seulement son camp ne manqua d'aucune chose; mais davantage plusieurs y acheterent des marchandises qu'ils emportoient en leurs maisons. Le cours des exploits de Spinola s'arresta dans la prise de Lingon; & le Marquis, comme estonné d'une fortune si favorable, admira long-temps la force & l'artifice des ouvrages de cette place: toutefois, pour les défendre, il en fit encore construire d'autres au delà du fossé: & ayant appris que le Prince Maurice avoit depuis peu formé ce dessein, il l'exécuta luy mesme, comme s'il eust eu à soutenir bien-tôt un siege. Que s'il se fust porté à de nouvelles conquestes, au lieu de craindre pour celles qu'il avoit déjà faites, la promptitude de ses armes & la reputation qu'il s'estoit nouvellement acquise, donnoient de l'effroy à beaucoup de peuples. Sur tout à Couvorden, & dans la Bourtang il y avoit peu de soldats, & mesme la ville de Groningue estoit en allarme; il avoit aussi assez pres de luy la ville d'Embden, peu capable de soutenir la guerre, & ennuyée de ses discordes domestiques, que le Comte Ennon augmentoit, la mauvaise fortune des Confederez le rendant plus fier. Tandis que les ennemis se reposoient, le Prince Maurice eut le temps

de rassurer par de nouvelles garnisons les places les plus foibles de la Frise & d'outre le Rhin : en suite de quoy ayant assemblé un corps de neuf mille hommes, il alla luy-mesme à Cöuvorden avec le Comte Guillaume de Nassau ; tant pour couvrir le cœur du pais, que pour observer de plus près les desfeins de l'ennemy ; & fit joindre quelques nouveaux bastions aux fortifications de cette place.

Tandis quë d'un costé l'on faisoit ainsi la guerre à découvert, on ne laissoit pas, en d'autres endroits, de la faire aussi par des surprises & par des ruses, qui procedoient de l'invention d'un nommé du Terrail, fugitif de France, lequel ayant veu les offres de son service rejertées des Hollandois, parce qu'il leur sembloit trop avide de recompenses & de dignitez dans les demandes, avoit eu recours aux Espagnols ; se fiant en son courage, & en la parfaite connoissance qu'il avoit de l'usage des petards & de routes sortes de pareils artifices. L'Archiduc, qui avoit des soldats de reste, & à qui celuy-cy faisoit esperer la conquête de Bergue sur le Zom, luy donna pour tenter cette entreprise quinze cents fantassins & trois cents chevaux commandez par Hericourt, Gouverneur de Hulst ; les soldats estant donc entrez dans le port de Bergue à la faveur des marécages, tandis que la mer estoit en son reflux, se saisirent d'abord de deux bastions, dont le plus grand servoit à couvrir le port, le moindre estant pour la defense de la porte : mais les soldats qui gardoient ces forts se sauverent dans la ville. Que si les assaillans se fussent poussez plus outre par la voye du port qui leur estoit ouvert, ils eussent mis la ville en danger ; par ce que sa garnison & ses habitans se trouvant egalement surpris, ne sçavoient à quoy se resoudre : mais du Terrail voulut attaquer la porte appellée de la riviere ; & pour cet effet ayant attaché deux petards à deux palissades, qui estoient au devant de cette porte, il les renversa toutes deux. Neantmoins un autre petard qui fut attaché à la porte mesme, ayant esté mollië en chemin, ne fit que du bruit sans effet ; & l'on n'en avoit plus d'autre en main pour attacher à la place de celuy-cy, parce que tout le reste des machines estoit demeuré dans les bourbiers. Ainsi les assaillans voyant que leur effort avoit esté vain, & que le flux de la mer commençoit à s'enfer, abandonnerent les fortifications qu'ils avoient prises, & hasterent leur depart ; par ce que les soldats de la garnison qui s'estoient desja assemblez en grand nombre, tiroient tant de mousquetades contre leurs ennemis, & leur jettoient tant de pierres de dessus les murailles de la ville, qu'il y en eut trente de tuez, & beaucoup davantage d'estropiez. Neantmoins ce mauvais succès des assaillans n'empescha pas qu'environ un mois apres, ils ne vinsent renouveler leur entreprise avec de plus grandes forces & plus d'ardeur qu'auparavant, & le dernier combat fut bien plus sanglant que le premier ; parce que ceux de la ville, advertis de toutes choses par leurs espions, avoient mis ordre que rien ne leur manquast pour la defensive. Mais quoy que les assaillans connussent tout ce cy, ils ne laisserent pas de s'opiniâster dans leur dessein. De sorte qu'un certain jour un peu apres minuit, l'obscurité estant encore augmentée par la pluye, on les vid apres avoir de tous costez donné le signal, attaquer la ville en trois endroits differens ; & parce qu'en deux l'eau les empeschoit de passer, & que les ponts qu'ils y avoient jettez ne se trouvoient pas suffisans, la pluspart d'eux n'employant que leurs pieds & leurs mains, taschoient à monter sur le rempart ; mais quand ils estoient arrivez jusqu'au haut, on les precipitoit tout d'un coup en bas, parce que le Gouverneur de la place

1605.

Le Prince Maurice s'assure par de nouvelles garnisons les places les plus foibles.

L'Archiduc tenta sans effet Bergue sur le Zom.

1605.

nommé Paul Bacx, apres avoir meslé sous les armes les bourgeois parmi la garnison, avoit disposé cette soldatesque tout à l'entour de la ville, retenant seulement deux compagnies dans le marché pour servir aux occasions impreveuës, tandis que de temps en temps il alloit à cheval visiter & encourager les autres. Cependant, l'assaut qu'on livroit du costé qui regarde le chemin de Steenbergue, n'avoit aucune apparence de surprise nocturne : & l'on eust plustost jugé que c'estoit un combat concerté de part & d'autre; parce que les habitans ayant allumé de la paille & des cercles de poix en ce quartier-là, l'avoient rempli d'une si grande clarté, que les ennemis ne pouvoient rien faire en cachette. Desja leurs petards avoient fait sauter la premiere & la seconde porte avec le pont levis; & desja leurs tambours & leurs trompettes se faisoient ouyr dans la ville, comme s'ils eussent esté sur le point de la forcer; neantmoins ils estoient encore arrestez par une barricade que les bourgeois avoient faite avec des chariots, des pources, & autres materiaux semblables. Et parce que la precedente attaque des portes & du pont avoit consumé la plupart des ouvriers & des machines de du Terrail, ses soldats employoient des haches & leurs épées mesmes pour briser cette barricade. D'un autre costé les bourgeois, qui voyoient du haur de leurs murailles que l'ennemy estoit si avancé, redoubloient leur defense & leurs efforts : & ne se contentant pas de luy jeter des bombes, & de tirer force coups de canon & de mousquetades qui ne manquoient jamais d'attaindre, ils combattoient aussi de la langue; luy reprochant que les Capitaines ennuyez de la vie de leurs soldats, les amenoient à la boucherie, en un lieu où le secours de Nostre Dame de Hall & d'Aspremont ne pouvoir rien. Enfin personne ne demouroit oisif dans la ville; puisque non seulement les Magistrats, mais davantage les Ministres de la Religion ayant pris les armes, s'exposoient aux coups avec le reste du peuple, pour le porter à son devoir par leur exemple aussi bien que par leurs exhortations. Ceux mesmes qui suivoient les ceremonies Romaines, quels qu'ils fussent, se monstroient les plus ardens de tous; sachant bien que parmi la chaleur d'une victoire nocturne, l'ennemy ne feroit aucun discernement de Religion : joint qu'ils craignoient d'estre soupçonnez de partialité par le reste de leurs citoyens. Les femmes donnoient aussi des marques de leurs soins & de leur courage, en apportant aux soldats des balles, des chausse-trappes, de la poix; & il s'en trouva mesme qui decoucherent leurs enfans pour mettre des pierres dans leurs berceaux, tandis que quelques autres moins vigoureuses se prosternant à genoux parmi les rues, levoient vers le ciel les yeux & les mains, pour luy demander son assistance dans cette occasion; & pour le prier qu'une si sanglante entreprise tournast à la ruine de ses auteurs. Enfin lors que le jour commença à se montrer, les assaillans, extremement diminuez de nombre, se retirerent en la ville d'Anvers; ceux de Bergue n'ayant perdu qu'un seul homme des leurs, outre quelque peu de blesez, leur perte ayant esté d'autant plus legere qu'ils avoient presque tousjours combattu d'enhaut.

*Grobbendonk
entreprend in-
utilement sur
Grave.*

Le Colonel Grobbendonk avoit aussi voulu surprendre Grave pendant la nuit, avec des pontons & des échelles; mais les habitans ayant decouvert son dessein, il s'en estoit desisté. Cependant le Marquis Spinola avoir achevé les nouvelles fortifications de Lingen; neantmoins il estoit encore incertain de ce qu'il devoit faire le reste de cette année, qui entroit desja dans le commencement de l'Autonne : car de mener son armée en Allemagne, pour

pour l'engraisser aux dépens des paisans, il ne jugeoit pas que ce fust une chose juste ny bienséante. Il avoit envoyé reconnoître la ville de Rhinberk, mais on luy avoit rapporté que ses fortifications estoient d'une merveilleuse defense, & bien difficiles à emporter; la conquête de Meurs ne se trouvant pas plus aisée. Enfin apres avoir laissé des garnisons suffisantes dans Lingen & dans Oldenfele, & fait deux ou trois campemens differens, il prit son poste à Roertort, où il fit faire un pont sur le Rhin avec deux forts sur chaque rive: parce que les Alemans avoient demandé que les fortifications un peu auparavant construites à Keyferswert, fussent demolies. Que si ce Marquis prefera ainsi le poste de Roertort à celui de Keyferswert, il en usa de la sorte principalement, parce que cette ville de Roertort faisoit une partie du domaine des ennemis, puis qu'elle dependoit du Comté de Meurs; outre que son terroir estoit bien meilleur que celui de Keyferswert. Neanmoins ce qu'il n'avoit fait que pour l'intereit de son armée, passa dans l'esprit des Alemans pour une grace faite à toute leur nation. Environ ce temps, un nouveau regiment d'Italiens arriva aux Pais-bas; tandis qu'un autre composé d'Anglois, d'Escois, & de quelques Irlandois, partisans de la Religion Romaine, y arrivoit aussi; la venue de ces derniers, qui avoient passé la mer sans que les Hollandois y eussent pris garde, n'estant pas moins necessaire pour descharger le Royaume d'Angleterre d'un pesant fardeau, que pour fortifier le party d'Espagne. Avec ces troupes, augmentées de quelques autres que Spinola avoit detachées du corps des siennes, le Comte de Buquoy eut ordre d'aller assieger Wachtendonk: mais le Prince Maurice craignant que sous ce dessein il n'y eust quelque ruse cachée, se mit à la piste des ennemis, sans s'cloigner trop de la riviere d'Ysel, de peur que la guerre ne se pouslast trop avant vers ces quattiers-là. Quand il vid que Spinola avoit pris un poste certain, il se campa assez proche de luy au dessous de Wesel. Cependant il n'avoit jamais eu, pour entreprendre quelque grande chose, une occasion plus favorable que celle qui s'offroit maintenant à luy; puis que l'armée ennemie se trouvoit partagée en trois corps, dont l'un estoit en Flandre & l'autre devant Wachtendonk; c'est pourquoy il se resolut d'attaquer le troisieme, qui estoit composé de la cavalerie de Spinola, & de quelques regimens d'infanterie, le tout posté au bourg de Mullem: & ce dessein, sans doute, s'il eust succédé, estoit magnifique; & eust acquis en ce jour une fameuse victoire aux Confederez; mais l'ordre du Ciel avoit resolu que la trop longue & trop éclatante prosperité de la Republique fust enfin bornée, par un malheur qui ne se doit attribuer qu'à cette seule cause; la terreur fatale qui s'empara des soldats du Prince n'ayant pu proceder d'ailleurs. Le bourg de Mullem est voisin du Roer; & quelque large que soit cette riviere, on la peut neantmoins passer à gué en plusieurs endroits; mais la plupart sont inaccessibles à la cavalerie, parce que les rives sont fort hautes, & escarpées presque par tout, excepté qu'en quelques endroits le travail humain a pris soin de les applanir: & même la riviere opposée au bourg de Mullem se trouve descenduë par le chasteau de Brouk, & par plusieurs eminences qui l'environnent. Apres que le Prince Maurice fut party en diligence avec toute sa cavalerie & quelques regimens d'infanterie, qu'on avoit amenez dans des chariots, il partagea sa cavalerie entre le Prince Henry son frere, & Marcel Back; & leur commanda d'aller devant par deux routes differentes, celui cy ayant ordre de passer au delà de la riviere vers le chasteau de Brouk, pour oster aux ennemis le

1605.

*Le Marquis
Spinola fait
placer deux
forts sur cha-
que rive du
Rhin.*

*Il envoie le
Comte de Bu-
quoy pour as-
sieger Wacht-
endonk.*

*Les soldats du
Prince Mauri-
ce, ayant occi-
sé le camp
du Marquis
Spinola, sont
empeschez, par
leur propre
crainte, de
faire d'une
grande victoi-
re.*

moyen

1605.

moyen de s'y refugier quand on les auroit surpris ; & le Prince Henry ayant à marcher par un sentier estroit situé au milieu des ennemis , duquel les avenues se trouverent pour lors dégarnies , parce que les soldats qui avoient eu charge de les garder , ne s'en estoient pas acquittez ; & cette negligence leur cousta la vie bien-tost apres. On fit une grande faute en ce que la cavalerie de Henry , apres avoir gagné ce passage , s'arresta pour attendre l'infanterie , au lieu de marcher incessamment contre les ennemis vers Mullem , où elle les eust trouvez épars en divers endroits : mais ce retardement leur donna moyen de s'assembler , & de se mettre en ordre le long de la riviere , tant sur les eminences que dans les plaines des environs. Ce fut la seule cause de l'effroy des Confederez , qui se troublerent pour n'avoir pas pris l'Espagnol au depourveu comme ils esperoient , quoy que d'ailleurs leur nombre fust bien plus puissant que celui des ennemis. Enfin sans que personne les poursuivist ils se mirent honteusement en fuite , comme s'ils eussent esté hors du sens ; & la veüe du Prince Maurice & de l'infanterie qui estoit avec luy , eut bien de la peine à empêcher qu'ils ne se jettassent tout éperdus parmy les rangs de leurs compagnons. Cependant Matcel Bacx s'estant soudain rendu maistre des dehors du chasteau de Brouk , dont les dedans n'avoient pas plus de dix soldats pour defenseurs , fut rencontré par quelques troupes de cavalerie Espagnole , qui s'estoient fortuitement avancées en ces lieux-là , pour escorter un convoi : neantmoins tant s'en faut qu'il perdît courage , qu'au contraire il les pouloit si vivement qu'il les eust mises en fuite , si leur infanterie & quelques cornettes parties de Mullem ne fussent venus à leur secours. Mais lors que Bacx se trouvoit extrêmement pressé par un si grand nombre d'ennemis , & fatigué du long combat qu'il avoit desjà soutenu , il recouvra ses forces par la venue du Prince Henry , suivy d'un petit nombre des siens , dont la peur des autres n'avoit point entamé le courage ; outre que quelques-uns des fugitifs touchez de honte , estoient venus reprendre leurs rangs : de sorte que les deux chefs Confederez chacun de son costé , commençoient à mal-traitter les ennemis , embarraffez dans la riviere avec leurs chevaux : mais Velasco , apres avoir appris le danger de ses compagnons , estant accouru à leur secours du camp de Spinola , avec quelques cornettes de cavalerie , donna une nouvelle epouvante à des gens qui conservoient encore dans leurs cœurs & sur leurs visages les semences de leur premiere fuite. Les voylà donc qui se mettent à fuir de nouveau à bride abbatuë ; & la veüe du Prince Maurice mesme , qui se monroit en bataille proche de l'autre rive , avec toutes ses troupes & son artillerie , n'estoit point capable de les retenir , quoy que pour cet effet il employast toutes sortes de remonstrances & de reproches. Tantost il leur remettoit devant les yeux la gloire qu'ils avoient autrefois acquise ; & les conjuroit de n'ensevelir pas sous une si honteuse infamie , les loüanges qu'ils avoient mille fois receues , apres s'estre montrez des plus ardens à la victoire , soit quand ils gagerent la bataille de Turnhout en Flandre ; soit en divers autres lieux , où ils s'estoient signalez par tant de combats , & avoient arraché tant de drapeaux à leurs ennemis. Tantost en leur reprochant d'avoir maintenant abandonné son frere leur chef au milieu d'un cercle d'ennemis , il les appelloit lâches , il les nommoit troupes timides qui se fioient plus aux jambes de leurs chevaux qu'à leurs propres mains ; gens qui ne se montroient courageux que dans les rapines , & ne se rendoient redoutables qu'aux paisans. Tantost mesme il employoit

les prières pour les fléchir. Où sont, disoit-il, ces mines guerrières & ces paroles hautes qui m'ont si souvent demandé la bataille ? Ha je me retire, pour ne point voir l'affront que vous voulez faire à votre patrie & à votre Général. Mais non, je demeure, afin de vous voir promptement reparer votre faute par quelques témoignages de valeur, capables de me persuader que ce n'est pas vous que j'ay veu fuir si lâchement. Toutes ces paroles ou autres semblables ne servoient de rien au Prince, ses gens étant insensibles à toute autre atteinte que celle de la peur qui les possédoit. Cependant Henty, accompagné de quelques uns de ses gardes, s'étoit joint avec le Colonel Bacx, & comme la qualité de ce jeune Seigneur se rendoit assez reconnoissable, tant par ses armes que par sa mine & son habit, les ennemis le pressoient de toutes parts ; & fut tout un des Capitaines de leur cavalerie voltigeant à l'entour de luy, & n'osant pas luy tirer son coup de pistolet, parce que le Prince tenoit aussi le sien tout prest, s'advisa de le prendre par un cordon tel que les Chevaliers de quelque ordre illustre ont accoustumé d'en porter ; ces sortes d'ornemens dans un combat ne servant jamais de parade sans beaucoup de risque. Mais malgré cet embarras du Prince il en fut garanti sans avoir sçu au vray, dans le temps même qu'on venoit de luy rendre ce bon office, à qui il en estoit redevable. Cependant le Prince Maurice, qui ne taschoit plus à vaincre ses ennemis, mais seulement à empêcher que l'effroy dont une partie de ses gens estoit frappée, ne faisisse aussi les autres, fit passer quelques troupes de son infanterie au delà de la riviere : & le Colonel Horace Vere avec ses Anglois fut le premier qui arresta la cavalerie des ennemis, par le moyen d'un bataillon formé en pince, & présentant les piques de toutes parts. Vere fut relevé par Omerville, Mestre de camp François, qui mourut en se signalant dans cette occasion : & non seulement l'infanterie Confédérée soutint les efforts de la cavalerie Espagnole ; mais quelques cavaliers du Prince suivant un si geneteux exemple, repoussèrent un grand nombre d'ennemy, qui furent contraints de se réfugier dans le chateau de Brouk, dont leurs gens avoient regagné l'entrée. Ainsi la fortune commençoit à changer de face, mais le progrès des Conféderez fut borné par un brave stratagème du Marquis Spinola, qui fit battre force tambours aux environs, comme si toutes les troupes de son infanterie unies ensemble eussent esté sur le point d'entrer au combat, quoy qu'elles fussent séparées par un assez long espace de chemin. Alors le Prince Maurice craignant que les fausses terreurs de ses gens ne devinssent véritables, fit sonner la retraite ; & même d'autant plus volontiers, que s'étant autrefois beaucoup fié en sa cavalerie, il reconnoissoit par ce qui s'estoit passé devant ses yeux, combien il y a d'incertitude dans les evenemens de la guerre. De sorte qu'il se retira sans aucun danger, après avoir fait mettre en armes ses mousquetaires le long de la riviere, sur le bord qui regardoit son camp. Ce fut en ce combat que les ennemis perdirent le Seigneur de Trivulce, brave Capitaine & brave soldat tout ensemble : & l'on trouva de part & d'autre que les morts, les blessés, les prisonniers, & les drapeaux conquis mettoient le gain & la perte en pareil degré ; mais la honneur demeura presque toute entiere aux assaillans.

*Mort du Seigneur
d'Omerville.*

*Mort du Sei-
gneur de Tri-
vulce.*

Le Marquis Spinola rechappé de ce danger, en tira une nouvelle leçon de prudence ; & logea ses gens un peu plus proche les uns des autres : cela fait, il alla luy-même voir ce qui se passoit devant Wachtendonc au camp du Comte de Buquoy ; & ayant trouvé que toutes choses y estoient en fort bon estat pour son party, il revint en son poste de Roerort. Quant au

1605.

Comte de Buquoy, entre ses autres prosperitez il n'estoit pas peu favorisé par la secheresse de l'Autonne, & principalement en un terroir qui avoit accoustumé d'estre assez humide. Mais quoy que la garnison assiegée fut de douze cens hommes, & que les soldats, se fiant tant en la puissance de leurs armes qu'en celle des fortifications de la place qui estoient assez raisonnables, eussent promis des merveilles, neantmoins comme ils n'avoient eu aucun soin de faire de nouveaux ouvrages en dehors, ny de retarder par leurs sorties les travaux des assiegeans; ceux-cy apres avoir passé la riviere de Niers par le moyen d'un pont, s'estoient trouvez, dès le huitième jour du siege, dans le fossé de la ville, qu'ils avoient aisément mis à sec, apres avoir rompu les digues qui servoient à y retenir les eaux. De sorte que quand on en fut venu à l'attaque des boulevarts, que les assiegeans presserent premierement par la sappe, & en suite par quelques assauts, les assiegez perdirent courage, & tendirent la place le vingtième jour du siege. Pendant ce temps le Prince Maurice fit une tentative contre Gueldre, qui ne luy reüssit pas mieux que ses entreprises precedentes. Cette ville estoit éloignée de son camp d'environ quatre lieues de chemin; & estant party de nuit avec sa cavalerie & une partie de son infanterie pour l'aller surprendre, il avoit envoyé devant quelques uns des siens pour luy ouvrir une entrée par le petard; mais lors que les petardiets eurent attaché leur machine à un pont leviss, elle ne fit que du bruit sans aucun effet. On vouloit employer un second petard, mais il tomba dans le fossé. Pendant quoy les bourgeois, ayant eu le temps de s'assembler sous les armes, couvrirent de moulquetades ceux qui s'estoient approchez le plus pres de la ville pour l'attaquer, entre lesquels Philippe, fils de Philippe du Plessis Mornay, perdit la vie; un trop ardent desir d'apprendre le mestier des armes ne luy ayant pas permis d'en considerer assez le peril. C'estoit sans doute un enfant qui n'eut pas acquis peu de gloire à son pete; puis qu'estant sorti d'un homme qui s'estoit rendu illustre non seulement par son sçavoir, mais aussi par ses beaux faits, il marchoit à grand pas sur les mesmes traces.

Quoy que cette année eut esté suffisamment prospere au Marquis Spinola, il continua jusques au bout d'en bien employer le temps; & ayant envoyé le Comte de Buquoy contre la forteresse de Cracou dependante du Comté de Meurs, il s'en rendit maistre sans beaucoup de peine; parce que le principal boulevard de cette place, consistant en ses marécages, luy avoit manqué, depuis que l'Autonne avoit commencé à devenir si sec. Dans la Province de Flandre le Comte Frederic de Herenberg n'incommodoit pas peu l'Escluse, par le moyen d'un fort qu'il avoit basti proche de cette place, en un endroit où deux rivieres, l'une nommée la Douce, & l'autre la Salée, se joignent pour entrer de compagnie dans le port. Et cette entreprise du Comte n'avoit pas esté bien difficile à exécuter, parce que les forces des Confederez estoient très-mediocres en ces quartiers là: outre qu'il avoit aussi esté aidé par une ruse; en ce que les bourgeois de Bruges avoient obtenu de ceux de l'Escluse la permission d'élever une digue, sous pretexte de s'en vouloir servir seulement pour recouvrir une partie de leur terroir, que les inondations de la mer leur avoient ostée. Sur la fin de l'Autonne, qui devenoit fort pluvieuse, le Marquis Spinola, voyant les fortifications de Roerort achevées, licencia ses troupes le premier, & bien-tost apres, le Prince Maurice renvoya aussi les siennes en leurs garnisons, mais sa cavalerie ayant rencontré sur son chemin celle de Gtobbendonc, en mit en pie-

ces

*VVachtendonck
se rend au
Comte de Bu-
quoy.
Le Prince
Maurice s'en va
Gueldre sans
effet.*

*Le Comte de
Buquoy prend
la forteresse de
Cracou.*

*Le Comte de
Herenberg
fait un fort, qui
prejudicia à
l'Escluse.*

*Cavalerie de
Gtobbendonck
mise en pieces.*

ces une partie , & emmena tout le reste prisonnier , recherchant soigneusement les occasions d'effacer le souvenir du combat de Mullem. 1605.

Il ne se faisoit plus rien de memorable sur terre ; mais sur la mer les tristes restes du malheureux regiment de Sarmiento passerent d'Angleterre en Flandre à la dérobee , tandis qu'un vent contraire pouffoit les vaisseaux Confederez en d'autres lieux. Peu de temps apres , un Capitaine de marine nommé Lambert , natif de Rotterdam , ayant attaqué le principal des navires Dunquerqueois , defendu par six-vingts hommes , ne le pressoit pas moins , tant à coups de main qu'à coups de mousquetades , que si la chose se fut passée sur terre ; & s'il n'egaloit pas les ennemis en nombre d'hommes , il les egaloit en courage , & ne cedoit point , en resolution determinée , à des gens qui combattoient pour sauver leurs vies , quoy qu'il ne combattist que pour acquierir de la gloire. Mais lors que le Vice-Admiral de Nort-Hollande , nommé Jean fils de Gerbrand , eut aussi poussé son vaisseau contre l'ennemy , les Dunquerqueois refroidis par la perte qu'ils venoient de faire , entre autres du Capitaine de leur vaisseau nommé Adrian fils de Theodote , pirate , que ses brigandages avoient signalé , & par l'esperance qu'ils eurent qu'on leur feroit grace , se rendirent. Le navire pris fut destiné pour servir en guerre à l'advenir ; & quant aux hommes qui s'y trouveroient , il y en eut environ soixante attachez au gibet. Mais l'on pardonna à quelques uns en faveur de l'âge , & quelques autres lors qu'on les menoit à la mort , s'eschapperent sans que personne arrestast leur fuite , parce que la longue suite des supplices avoit disposé tous les cœurs à la pitié.

*Le principal
des navires
Dunquerqueois
se rend aux
Confederes.*

Entre les gens de mer qui revinrent cette année des Indes en Hollande , on conta premierement ceux que Jaques Hemskerck avoit laissez au delà du Cap de Bonne Esperance , dans un navire crevasse de toutes parts. Ce vaisseau ayant enfin esté poussé sur le rivage de Madagascar , y demeura huit mois entiers , depourveu de toutes choses , tandis que le nombre de ses mariniers se diminuoit de jour en jour , tant par les maladies , que par la guerre qu'ils avoient à soutenir contre le peuple barbare du pais , & mesme par l'ennemy qui les affligeoit. Ils ne se trouvoient plus que dixhuit restez d'un nombre fort considerable , lors qu'une pareille aventure ayant porté en ce mesme lieu quelques vaisseaux Hollandois , qui navigeoient vers l'Isle des Cignes , ces pauvres gens ravis d'une si heurteuse rencontre , firent succeder des larmes de joye à leur precedente tristesse , & commencerent à raconter leurs travaux & leurs miseres à leurs compatriotes , en rendant grace à la bonté Celeste qui les en delivroit. Soudain ils employent les demolitions de leur navire rompu à reparer les nouveaux venus , où ils entrent avec leurs marchandises ; de sorte qu'apres tant de dangers ils jouirent enfin de la veüe & des caresses de leur patrie , & ceux qui les avoient envoyez aux Indes , du profit de leur commerce , quoy que les uns & les autres eussent esté longtemps dans le desespoir d'une si heureuse issue. Il arriva encore en Hollande deux autres navires partis de Ceilon , qui rapporterent de tristes nouvelles touchant leur Capitaine general , nommé Sebald de Wart , qui avoit perdu le jour par la trahison de Fimale Roy de Candie , que nous avons dit cy-devant avoir paru assez affectionné pour le party des Hollandois. Son humeur soupconneuse , comme est d'ordinaire celle de ces peuples , avoit refroidy cette affection , parce que Sebald ayant pris en guerre quelques Portugais , leur avoit rendu la liberté ; car en esser cette sorte de courtoisie est fort éloignée des mœurs de ces peuples : & Fimale inferoit de là , que les Hollan-

*Wart fut par
la trahison du
Roy de Can-
die.*

1605.

dois & les Portugais avoient entre eux quelque secrette intelligence. Mais d'avantage estant arrivé un jour que Sebalde discourant avec luy des moyens de faire la guerre aux Portugais, & souhaitant qu'il vist le dedans de ses vaisseaux, afin que l'entiere connoissance de leur bon equipage luy fist concevoir ce qu'on en devoit attendre, le pria d'y entrer & l'en pressa mesme avec plus d'importunité, que les Rois n'ont accoustumé d'en souffrir, le barbare qui creut qu'on se servoit de ce pretexte pour attenter à sa vie, prévint ce crime imaginaire par un crime veritable : & les gens de Sebalde s'abstinrent de vanger la mort ; de peur que cette vengeance ne troublast le commerce de la Republique. Cependant le Roy d'Espagne, qui craignoit que ces sortes de navigations ne découvriissent à la fin ce qu'il y avoit de plus foible & de plus détaché dans ses Estats, fit publier un severe edit, par lequel il defendoit à tous les estrangers, sans excepter mesme les naturalisez Espagnols, de naviger desormais aux Indes, ordonnant aussi à ceux qui y estoient maintenant, d'en sortir dans un certain terme qu'il leur dorénavant. Mais toutes ces precautions furent si peu capables de retarder les voyages des Confederez, que cette année mesme on vid partir de Hollande pour les Indes, douze navires sous la conduite de Matelif, l'un des directeurs de la Compagnie generale. Cependant Paul Carden, que nous avons cy-devant dit estre party pour le Bresil, retourna de ces pais chargé de proye.

*Le Roy d'Espagne defend
qu'on n'ait un
estranger au
navire aux
Indes.*

*Matelif va
aux Indes
avec douze
navires.*

*Persecution des
Reformez en la
ville d'Aix la
Chapelle.*

Les habitans d'Aix voisins de la Republique, quoy qu'ils conservassent toujours le titre & les apparences de la paix, virent eclatter chez eux d'estranges tumultes, dont les Confederez se promettoient qu'il naisstroient bien-tost une guerre ouverte; mais leur croyance fut vaine. Les Ducs de Brabant ayant toujours aspiré à la possession de cette ville, l'Archiduc Albert pour arriver à ce but, avoit contracté avec ses nouveaux Magistrats une alliance qu'ils taschoient tous de tenir secrette, mais qui fut découverte bien-tost apres : ceux-cy donc, sous la confiance qu'ils prenoient tant en cette alliance, qu'en un certain edit de l'Empereur, commencerent non seulement à détruire tant en public qu'en privé, les ceremonies de la Religion Reformée ; mais aussi à persecuter, par plusieurs poursuites ignominieuses & dommageables, les Magistrats precedens, leur imputant de s'estre fait élire en leurs charges, non pas suivant les formalitez ordinaires, mais par les voyes de sedition. Pour les convaincre on cherchoit de tous costez des accusateurs ; & si quelque defenseur osoit entreprendre leur justification, il se trouvoit enveloppé dans leur chastiment : enfin l'Empereur ayant donné charge à l'Archevesque de Cologne de pacifier toutes choses, les Deputez de ce Prelat firent une espee d'accommodement, qui portoit que les accusez confesseroient publiquement leur faute les genoux en terre, & payeroient aussi une certaine somme de deniers pour les dépens des procedures. Mais comme la plupart des taxes excedoient les moyens des condamnez, une partie de ceux qui ne purent satisfaire fut mise en prison, & l'autre abandonna le pais. Cependant non seulement les menées de ceux qui ne pouvoient demeurer en repos dans leur exil, mais aussi la haine que le menu peuple porte toujours aux puissans, & la pitié qu'il prend ordinairement des miserables, preparent des effets d'autant plus dangereux pour l'avenir, qu'ils demeuroient cachez pour le present.

*Le Roy d'Espagne
dressé
des ambassadeurs
au Roy de
France par son
Ambassadeur.*

En France, entre autres infidelitez de l'Espagnol, on découvrit qu'un nommé Mairargues, député par la Province du Languedoc, pour presenter quelques supplications au Roy, avoit secretement traité avec Balthazar Zuniga,

Zuniga, Ambassadeur d'Espagne, de mettre la ville de Marseille entre les mains de Philippe. Cependant Mairargues ayant esté mis prisonnier, avec un nommé Brunel natif des Pais-bas, qui servoit de Secrétaire à Balthazar, & que l'on avoit trouvé saisy de quelques pieces justificatives de la trahison, l'Ambassadeur demanda, suivant le privilege du droit des gens, que l'on luy rendist son ministre; mais le Roy, au contraire, soutenoit que l'indignité du crime en question devoit exclurre le privilege des Ambassadeurs. L'Ambassadeur repartit au Roy, que si l'on venoit d'entreprendre contre luy quelque action approchante des anciennes hostilités, il n'estoit pas juste qu'elle fut poursuivie si rudement par un Prince, que l'on voyoit ouvertement contre les articles de la paix de Vervins, envoyer du secours à des sujets de Philippe, manifestement reconnus pour rebelles & pour ennemis de la véritable Religion; & qui avoit essayé depuis quelque temps non seulement de débaucher les Comtes de Hetenberg, & quelques autres Seigneurs des Pais-bas, mais aussi d'animer les Maures à la ruine universelle de l'Espagne. A ces discours le Roy, s'estant mis fort en colere, respondit que l'Eglise Romaine avoit toujours receu & de ses predecesseurs & de luy mesme, plus de protection qu'elle n'en devoit esperer des Espagnols qui se servoient fausement du pretexte de Religion dans la guerre des Pais-bas, où ils ne combattoient que pour l'intérêt d'une domination temporelle. Que si l'on trouvoit à redire qu'il eut payé aux Confederez quelques sommes d'argent qui leur estoient deus, ou que tandis que quelques uns des François, suivant l'humeur guerriere de leur nation, alloient chercher les combats tantost jusques aux extremités de la Hongrie, tantost dans les Provinces de l'Archiduc, quelques autres allassent aussi en Hollande apprendre le mestier de la guerre sous un de ses plus excellens maistres, quelle proportion y avoit il entre ses actions, & les attentats que la France pouvoit imputer aux Espagnols, qu'on avoit veus depuis peu dresser tant d'embusches contre ses meilleures villes, & inciter tant de Grands de son royaume à luy manquer de fidelité; & sur ce dernier point le Roy nommoit l'un apres l'autre tous les Seigneurs qu'on avoit voulu suborner, adjoustant qu'il n'avoit pas tenu aux Espagnols que l'Estat François ne se fut ruiné luy mesme par sa propre grandeur. Il soutint aussi que tout ce qui avoit esté mis en avant touchant l'affaire des Maures, estoit faux, & que les depositions qu'on rapportoit sur ce sujet, avoient esté attachées par force. Que si c'estoit une faute d'avoir voulu porter les Comtes de Hetenberg à des actions qui ne leur pouvoient tourner à honte, ces Seigneurs estant originaires d'Alemagne & non des Pais-bas, quel crime n'avoient point commis ceux dont les artifices avoient acheté comme à l'enchere un Du Terrail, non seulement sujet, mais aussi domestique du Roy de France. Que neantmoins ces petites ruses aussi-bien que les artifices, dont les Ambassadeurs des Rois se servent assez souvent pour découvrir les secrets d'un Estat, se peuvent dissimuler & excuser reciproquement; mais qu'il s'agissoit icy de repousser des entreprises sanglantes, & qui vouloient plonger le couteau dans les entrailles. Balthazar insista encore, en loiant le Roy d'Angleterre, de ce que malgré la diversité de Religion qui se trouvoit entre ses sujets & ceux de l'Espagne, il luy conservoit neantmoins les droits de la paix plus exactement que la France: mais Henry respondit que ce Prince ne connoissoit pas encote les Espagnols; & qu'il scauroit bien-tost où rendent ordinairement leurs alliances. La colere du Roy s'eschauffant de plus en plus, passoit desja jusqu'aux menaces; toute fois l'Ambassa-

*Indignation
du Roy contre
l'Ambassa-
deur.*

1605.

deur l'appaisa, apres avoir protesté qu'il eut creu commettre un crime s'il eut douté de la justice de Henry Quatriéme, qui estoit connué de tout le monde, aussi-bien que sa valeur. A la fin, Mairargues ayant esté executé à mort, le Secretaire de l'Ambassadeur luy fut rendu, le Roy trouvant à propos de se vanger des ruses d'Espagne par d'autres ruses, plus-tost que par une nouvelle guerre.

*Racé de la
conjuraison
d'Angleterre.*

En Angleterre on vid éclatter une horrible conjuration de quelques uns qui prefoient le soin de la Religion Romaine à leur vie, à leur honneur & à toutes sortes de droits divins & humains. Ces gens-cy faschez de n'avoir pû obtenir du Roy, par leurs prietes, le libre exercice de leurs ceremonies, avoient resolu de le faire mourir avec son fils & tous les Grands du royaume, en une assemblée de Conseil qui se devoit tenir dans le palais, où ils enterrentent une grande quantité de poudre à canon, qui devoit servir à l'exécution de cet attentat : les auteurs avant que d'y travailler, desirant sçavoir le sentiment des principaux Iesuites d'Angleterre, sur ce sujet, leur avoient demandé s'il estoit permis d'envelopper un petit nombre d'innocens dans la perte d'un grand nombre de coupables : à quoy les Iesuites avoient respondu, que pour un notable avantage de l'Eglise cela se pouvoit entreprendre sans scrupule ; & mesme pour appuyer leur opinion, ils alleguerent l'exemple des villes assiégées. Cependant quelque complice ayant adverty un de ses amis de ne se trouver pas au Conseil le jour qu'on le devoit tenir, cet advertissement donna lieu à quelques soupçons, qui furent cause que la sale du palais ayant esté fouillée, on decouvrit les preparatifs de l'attentat & celui qui le devoit executer. Quand les conjurez eurent appris toutes ces choses, ils se cantonnerent pour la pluspart en quelques lieux éloignez, où ils formoient desja une rebellion manifeste ; les plus timides estant incitez à ce trait d'audace par le Iesuite Oldecorn, qui leur remonstroit qu'un seul succès contraire n'inferoit rien au desavantage de toute la cause ; & que bien souvent dans les bons desseins Dieu permettoit que la premiere tentative réussist mal, afin qu'elle servist d'épreuve à la perseverance. Mais enfin l'effort de ces rebelles s'estant laissé abbatre en un instant, on les traîna devant les Juges. La hardiesse de Garnet ne se montra pas moins temeraire autrefois contre Elisabeth, car il avoit accoustumé d'élever la puissance des Papes si haut au dessus des Rois & de leurs Couronnes, qu'il souteñoit non seulement que les sujets ne doivent aucune fidelité ny obeissance à leur Prince excommunié ; mais davantage qu'ils sont obligez de prendre les armes contre luy, au peril mesme de leur vie, quand le Pape le leur commande. Par là, les Souverains qui ne suivent pas la Religion Romaine, doivent apprendre que les armées & les flottes de leurs ennemis sont moins à redouter que ces orateurs violens, qui sçavent émouvoir les esprits du peuple par l'autorité de la Religion. A ce mal ils en ont adjouté un autre, procedant d'une non moins pernicieuse doctrine, par laquelle ils enseignent qu'il est permis de tromper le Magistrat dans un interrogatoire, en luy respondant avec des paroles ambiguës, qui seront conceuës en un sens, & exprimées en un autre : & mesme touchant cette matiere on a imprimé des livres, que par une menteuse inscription, ils ont intitulez contre le mensonge. Ils disent aussi que la confession des pechez doit estre tenuë sectette, & qu'il n'est pas permis d'en reveler une seule circonstance, quand mesme elle auroit pour but la ruïne du Souverain & de son Estat, mais d'ailleurs ils donnent bien souvent le nom de confession à ce qui ne devoit passer que pour une con-
ference

ference secrette. Cependant on ne douroit point que le dessein de la perte du Roy Iacques ne se fur flatté de l'esperance du secours d'Espagne, ou l'on entretenoit une compagnie de Iesuires Anglois, pour troubler la paix d'Angleterre : tourefois les conjurez deposerent que dans la crainte de divulguer trop l'ordre & les moyens de leur conjuration, ils ne les avoient découverts à aucun-estrange; mais qu'à la verité les Iesuires Anglois qui estoient en Espagne, & ceux qui estoient à Rome, leur avoient assuré que le secours de ces pais-là ne manqueroit jamais au besoin. On sçavoit aussi que le Connestable de Castille, lors qu'il estoit en Angleterre, avoit bien osé dire, que si le nouveau Roy de cette Isle ne permettoit le libre exercice de la Religion Romaine, il se trouvoit des gens prests de rout entreprendre contre luy. L'Archiduc mesme donna de nouveaux sujets de soupçon, en ce que non seulement il refusa de mettre entre les mains du Roy Iacques quelques Anglois estant pour lors à Bruxelles, avec qui les prisonniers confessoient avoir fait confidence de leur dessein; mais d'avantage il envoya en Espagne le principal de ces Anglois. Neanmoins le Roy Iacques, bien loin de se plaindre de cette injure, déclara, par des lettres publiques, qu'il estoit assuré de l'innocence des Princees estrangers : comme aussi Philippe, par le ministère de Don Iean de Mendoze son Ambassadeur, ne manqua pas d'employer toute sorte de bon visage & de belles paroles, pour le feliciter de ce qu'il avoit pû eschapper un si grand peril.



HISTOIRES

DES TROVBLES

DV PAYS-BAS,

LIVRE QVINZIESME.

SOMMAIRE.

Le Marquis Spinola a bien de la peine à tirer de Philippe la solde de ses deux armées. La guerre entre le Roy de France & le Duc de Boüillon se pacifie. Les broüilleries survenües entre les bourgeois de Brunsuic & leur Duc s'accroissent. Le Roy Jacques d'Angleterre exige un nouveau serment de ses sujets. Grandes dissensions entre le Pape & les Vénitiens ; ceux-cy banouissent les Jésuites hors de leur Estat. Les Confederez envoient une flotte en Espagne. La ville de Breda-fort ayant esté prise par du Terrail, est reprise par le Prince Henry. Le Comte de Buquoy a ordre de passer avec une armée dans le païs de Betuuv. Le Prince Maurice fortifie ses places contre les desseins du Marquis Spinola, qui prend Lochem par composition. Le mesme Marquis prend aussi Grol, & Rhombert. Le Prince Henry tâche inutilement de prendre Vendo. Sedition des soldats de Spinola. Ernest de Nassau reprend Lochem. Le Prince Maurice leve le siege de Grol à l'arrivée de Spinola. Mauvins succés de l'entreprise navale de l'Admiral Hantaon. Les affaires des Confederez sont plus heurteuses dans les Indes Orientales : relation de quelques exploits achevez, en ces climats par les Confederez. Les Comtes de Hohenlo & Jean de Nassau meurent. La Princeesse de Bourbon est mariée au Prince Philippe d'Orange. Remonstrances des Portugais à Philippe pour obtenir la paix. Les Confederez la tiennent pour suspecte. Ils differrent d'en traiter avec les Deputez des Archiduces.

1606.



LE Marquis Spinola s'estoit acquis une haute reputation, tant pour avoir conservé la ville d'Anvers, capitale de la Belgique Espagnole, que pour s'estre rendu maistre de plusieurs fortes places, dont la prise luy donnant moyen pour l'avenir de faire la guerre chez les ennemis mesmes, rendoit ses dangers bien moindres, & ses esperances bien plus grandes qu'auparavant. Outre qu'il sembloit aussi meriter cette gloire d'avoir restably la bonne fortune & la discipline militaire dans le party des Archiduces, d'où elles avoient esté bannies quinze ans durant. C'est pourquoy par tout où il se rencontroit parmy ces peuples, il estoit receu avec des acclamations & des applaudissemens ; & lors qu'il fut arrivé en Espagne, où il avoit accoustumé d'aller tous les ans, si les Grands du Royaume nourrissoient des jalousies secrettes contre luy, l'affection que le Roy luy portoit se fit connoistre ouvertement. Neantmoins l'execution des conseils qu'il avoit auparavant donnez pour la guerre, estoit retardée par la povreté de l'espargne de Philippe, que les puissans efforts de l'année precedente avoient tellement affoiblie, que le Marquis eut bien de la peine à tirer la solde de ses deux armées ; & neantmoins sans cette condition, il renonçoit à la conduite de la guerre ; au lieu que s'il obtenoit ce point, il tenoit la victoire de son party pour toute certaine, & se faisoit fort, que comme il avoit desja passé la riviere du Rhin, il passeroit bien tost celles du Vahal & de l'Isel, pour prendre ses postes dans le cœur mesme des

Pro-

Le Marquis Spinola tira avec beaucoup de peine la solde de ses soldats de Philippe.

Provinces Confederées. Il fut donc conclu, puisque le credit du Roy estoit trop foible, que le Marquis, mesme l'assisteroit par l'avance de ses propres deniers & de ceux de ses amis; mais il n'entreprit pas cette assistance sans courir beaucoup de risque, ainsi que nous ferons remarquer sur la fin de cette année.

Au contraire, les Estats des Provinces Unies, prevoiant de loin les maux qui suivent la guerre quand on leve plus de troupes qu'on n'en scauroit entretenir, joint que les grandes despenfes des garnisons les avoient extremement incommodéz, se resolurent, pour la presente année, de ceder à une violence qui sans doute ne devoit pas durer long-temps; & se contenterent de garder seulement leurs frontieres, jusques à ce que l'ardeur des ennemis se fut refroidie. Davantage les nouvelles levées qu'ils eussent pû faire, estoient empêchées en France par la guerre de Sedan, & en Allemagne par celle de Brunswic.

La ville de Sedan est située sur la Meuze entre la France & les Pais-bas; & cette place se pouvoir rendre extremement considerable si la guerre des deux Couronnes se fur renouvelée: elle avoit appartenu de toute ancienteté à la maison de la Mark; mais Henry de la Tour, autrefois nommé le Vicomte de Turenne, ayant du depuis epousé l'heritiere de la Mark, estoit demeuré possesseur des droits de Bouillon & de la ville de Sedan. Et mesme, quoy que bien-tost apres sa femme fut decedée, il retenoit encore cette place sous le tiltre d'un testament; mais sur tout par l'appuy qu'il recevoit de la France à cause du rang qu'il avoit tousjours tenu entre les principaux chefs du party de Henry, soit lors que ce Prince ne vivoit encore que sous une condition privée, soit quand on le vid poursuivre les droits de la Couronne de France. Mais du depuis, Henry ayant changé de Religion, & en mesme temps quelques nouveaux subsides imposez pour la defense du royaume, ayant fourny des sujets de plainte à plusieurs, une multitude assez considerable de ceux de la religion Reformée jetta principalement les yeux sur le Duc de Bouillon, comme sur un homme renommé tant pour ses beaux faits d'armes, que pour les conseils pleins de courage qu'il avoit souvent donnez. On creut de là, qu'il avoit envie de brouiller; & comme toutes ces choses arriverent vers le temps de la mort du Marechal de Biron, le Duc de Bouillon fut mandé en Cour pour se venir justifier. Mais au contraire, il se retira en Allemagne, apres s'estre excusé sur la puissance de ses ennemis, & sur la desiance qu'il avoit de ses juges. Estant là il pria l'Electeur Palatin de se souvenir de leur parenté; car ils avoient tous deux epousé chacun une seur du Prince Maurice: & l'Electeur envoya des Ambassadeurs au Roy pour tascher d'adoucir sa colere; mais cette Ambassade ne servit pas de beaucoup, les Rois n'ayant jamais trouvé bon qu'un sujet cherchast des Princes estrangers pour mediateurs apres avoir offensé son Souverain. En suite on commença à faire negotier cette affaire par la veufve de Guillaume Prince d'Orange; & l'entremise d'une femme sembloit estre plus agreable à Henry que celle d'un homme: mais pour assurance de la fidelité du Duc de Bouillon, le Roy demandoit que la ville de Sedan luy fut remise entre les mains. Au contraire, Bouillon estoit bien d'accord que la ville & la citadelle demeurassent sous la protection de la France; que les soldats de la garnison & leurs chefs prestassent serment au nom du Roy, & offroir encore plusieurs autres pareilles conditions; mais apres tout, il demandoit que la possession luy demeurast, & faisoit en mesme temps tous les preparatifs

1606.

Les Confederés se contentent de garder leurs frontieres.

On appaisa la guerre entre le Roy Henry & le Duc de Bouillon.

1606.

necessaires pour soutenir la guerre s'il s'y trouvoit engagé. Cette hardiesse & les puissans ennemis que Bouillon avoit faits, à cause de son ambition, qui ne luy permettoit pas de souffrir personne au dessus de luy, inciterent Henry, vers le Printemps de cette année, à venir luy même camper aux bords de la Meuze avec de puissantes troupes, dont ce grand Roy pretendoit employer les grands efforts, non pas contre l'Espagne, ou pour le moins contre la Bourgogne, comme autrefois; mais contre un de ses anciens amis, possesseur d'une seule ville. Neanmoins on trouva enfin des moyens d'accommodement, qui delivrerent en même temps Bouillon des dangers dont il estoit menacé, & Henry de la honteuse guerre où il s'engageoit. Le Roy laissa donc un Gouverneur à Sedan, pour quatre ans; à condition que ce temps finy, cette ville seroit rendue au Duc de Bouillon, qui ne seroit recherché d'aucune chose qu'il pût avoir faite auparavant; mais pour l'avenir, s'il venoit à manquer de fidélité envers le Roy, les bourgeois jurerent qu'ils feroient un autre Prince. Apres cette paix, le Duc de Bouillon ne tarda guere à rentrer dans les bonnes graces du Roy, qui n'estoit pas moins fidelle apres le pardon que prompt dans la colere: & ce fut un sujet d'admiration pour tout le monde, quand on vid que celui-là même qui un peu auparavant avoit esté tenu pour ennemy de ce Monarque, se trouvoit maintenant attaché à sa personne, & prenoit inseparablement part à tous ses soins & à tous ses divertissemens. La fin de cette guerre fut fort agreable à tous les deux partis du Pais-bas; car d'un costé les Confederez avoient esté bien fachez de voir en peine un chef qui suivoit leur Religion, & composoit une partie de la maison de Nassau; & d'autre part l'Archiduc avoit long-temps apprehendé que Henry n'eut feint d'en vouloir au Duc de Bouillon, pour porter une veritable guerre dans la Belgique Espagnole: joint que Louys de Velasco, envoyé pour la garde des frontieres, avoit offert son assistance aux Sedanais.

*Brouilleries du
pays de Brunf-
wic appaisées.*

Quant aux brouilleries du pais de Brunswic, elles avoient commencé des l'année precedente; le Duc s'estant fâché contre les bourgeois de la ville capitale, parce que sous l'assurance du secours des villes Anseatiques, ils usoient avec beaucoup d'insolence de plusieurs privileges, qu'ils avoient partie achetez, partie exigez de ses predecesseurs. C'est pourquoy ce Prince se promettant de recouvrer par sa valeur ce que son pere ou ses ayeuls avoient perdu par trop de facilité, leva des troupes de guerre comme s'il eut redouté le Marquis Spinola, qui passoit le Rhin pour lors; & envoya en même temps ses soldats surprendre tous les dehors des deux murailles de Brunswic; mais cette surprise ayant esté repoussée par les habitans, on en vint enfin à la force ouverte & à un siege formé. Toutefois quoy que le Roy de Dannemarc, dont le Duc de Brunswic avoit épousé la sœur, fut venu avec un puissant corps d'armée au secours de son beau-frere, l'hiver fit cesser le siege. Cependant le Duc ayant prié la Republique Confederée de luy envoyer quelques troupes de secours, avec le Comte Ernest de Nassau, pour conducteur de cette guerre, les Estats balancerent assez long-temps. Parce que d'un costé, comme ils combattoient eux-mêmes pour leur liberté, il leur estoit mal-seant de vouloir opprimer celle d'autrui; mais d'autre part, ils avoient une bien plus grande affection pour le Duc de Brunswic, & pour le Roy de Dannemarc, que pour les villes Anseatiques, qui n'avoient jamais donné aucune assistance aux Provinces Unies. A la fin on trouva un temperament, qui fut, qu'au lieu d'envoyer ouvertement du secours au

Duc,

Duc, on permettoit au Comte Ernest, s'il le trouvoit bon, de l'aller secourir volontairement: ce qu'il fit: & quelques Maistres de Camp & Capitaines Hollandois le suivirent; apres avoir, pout un temps, obtenu dispense du serment qui les attachoit au service de la Republique; estant poussez à prendre ce nouveau party, par le desir des recompenses que les nouvelles guerres font plustost naistre que les anciennes. Toutefois la violence de ces remuemens fut bien-tost passëe; car dès l'entrée du printemps le siege ayant esté mis devant la ville de Brunsvic une seconde fois, la digue, que le Duc avoit faite sur la riviere pour inonder la place, ayant esté rompue, l'obligea premierement à lever le siege; & bien-tost apres, les forces de toutes les villes Anseatiques s'estant assemblées, l'obligerent à se desister de cette guerre. Ioint que comme tous les deux partis ne pouvoient pas supporter de longues dépenses, l'autorité de l'Empereur y pourveut; leur ordonnant de terminer leurs discordes par les voyes de droit, afin qu'on pùst croire que les uns & les autres mettoient les armes bas volontairement, & plustost par le respect des loix, que par une foiblesse reciproque.

Outre ces raisons communes tant aux Confederez qu'à leurs ennemis, il y avoit des raisons particulieres du costé de l'Archiduc, qui retardoient ses levées tant en Italie qu'en Angleterre. Car premierement dans ce Royaume, le Roy Jacques, ayant assez reconnu, par le danger extreme où il s'estoit trouvé, combien un Monarque doit redouter ses sujets quand ils reconnoissent quelque puissance au dessus de la sienne, avoit ordonné que tous ceux d'Angleterre seroient contraincts de faire un serment conceu en de certains termes, par lequel ils reconnoitroient qu'il estoit le seul & veritable Roy d'Angleterre. Que ny l'autorité du Pape, ny celle de l'Eglise Romaine, ne luy pouvoient oster le sceptre; & que quand on voudroit l'attenter, ils conserveroient toujours pour leur Roy une obeissance & une fidelité inviolable; & luy decouvrieroient tous les desseins qui se formeroient contre luy. Que leur cœur ne dementoit point leurs paroles dans ce serment; où ils n'estoient touchez d'aucune esperance de faveur ou de gratification. Cette conjoncture fit naistre en Angleterre de grandes discordes entre les Romanistes mesmes; car les uns presterent ce serment sans aucun scrupule; parce que suivant les instructions de Georges Blacwel, Archiprestre d'Angleterre, nommé pour cette dignité par le Pape mesme, leur croyance estoit que les Puissances temporelles sont distinctes des spirituelles; & que comme la Religion obeyt à Dieu, toutes les autres choses doivent obeir aux Princes; Dieu mesme l'ayant ainsi ordonné: mais les autres au contraire croyoient, avec les Iesuites, que les choses temporelles sont sous la dependance des spirituelles; & qu'ainsi le chef de la Religion peut, quand l'occasion s'en presente, transferer la possession des Royaumes; n'y ayant point de plus bel ordre que celuy qui soumet toutes les puissances à une seule. Au teste, ceux qui faisoient difficulté de jurer en cette forme, estoient privez de la permission d'aller à la guerre dans les pais estrangers.

Cette mesme puissance du Pape avoit aussi émeu d'autres troubles en Italie: car les Venitiens tedoutant la puissance & les richesses du Clergé, & voulant faire observer les anciennes ordonnances de leur Republique & de plusieurs autres nations, avoient desfendu, par un nouvel edit, que personne n'entreprist plus pour l'avenir de bastir des Eglises, ny de donner des terres aux compagnies Ecclesiastiques sans une expresse permission du

*Le Roy
d'Angleterre
exige nouveau
serment de fi-
delité de ses
sujets.*

*Grands trou-
bles entre le
Pape & les
Venitiens.*

1606.

Senat; ordonnant aussi que le fonds des terres tenuës à rente des Eglises, ou sous leur censive, ne retourneroit jamais en leur possession : d'avantage ils avoient fait mettre en prison plusieurs Ecclesiastiques, accusez de sortilèges, de parricides, d'incestes, de fausserez, ou de violence publique : mais le Pape, pour lors nommé Paul Cinquiesme, se figura par les persuasions de quelques uns, & principalement de Bellarmin & de Baronius, que les Venitiens en avoient usé de la sorte pour luy faire un affront; & comme il vid qu'ils ne vouloient point demordre de leur procedé, il excommunia l'Estat de Venise. En suite de quoy Baronius adressa des lettres aux citoyens, par lesquelles il les advertissoit de prendre garde, que, suivant ce qui estoit autrefois arrivé au peuple Hebreu, Dieu se fâchant contre eux, ne les privast de leur ancienne liberté, & ne leur donnast un maistre. Cette avanture donna naissance à plusieurs libelles, par lesquels on examinoit quelle estoit la puissance des loix civiles, & des Magistrats, sur les Ecclesiastiques; & si les injustes ordonnances du Pape pouvoient lier les consciences. La plupart des Ecclesiastiques qui vivoient sous la Seigneurie de Venise, ne laissoient pas de vacquer à tous les exercices de Religion, comme auparavant; mais parce que les Jesuites ne voulurent pas en user de mesme, on les chassa hors des limites de l'Estat. Cependant, comme chacun croyoit que l'on en viendrait aux armes, les Espagnols, qui ont accoustumé de tout temps d'accroistre leur puissance par les discordes de l'Italie, retenant leurs gens de guerre en ces quartiers là; & faisoient paroistre qu'ils estoient prests de defendre l'autorité du Pape. D'autre part les Confederez tant à cause de la haine qu'ils portoient aux Papes, que de l'affection qu'ils avoient pour une ville libre, promirent aux Venitiens de leur envoyer du secours par mer s'ils en avoient besoin; pour laquelle offre, la Seigneurie, par ses lettres, les remercia avec des paroles fort courtoises. Au reste, comme ce prudent Senat maintenoit avec beaucoup de courage les droits de l'Estat, il evitoit aussi avec un grand soin tout ce qui pouvoit troubler la paix du peuple, ou les anciennes ceremonies de la Religion. Cependant ce fut par cette occasion que l'amitié commença à naître entre les deux plus puissans Estats que l'Univers voye aujourd'huy se maintenir hors du gouvernement Monarchique.

Les Venitiens chassent les Jesuites des limites de l'Estat.

Les Confederez envoient une flotte contre les Espagnols,

Au commencement de la presente année les Confederez envoyerent une flotte contre l'Espagne, tant pour accroistre la famine que l'on disoit estre en ce Royaume, que pour vanger la Republique de quelques legers dommages qu'elle avoit soufferts dans la surprise de quelques uns de ses navires; lesquels estant allez querir du sel en de certaines Isles de l'Amerique, & s'estant negligemment écartez de costé & d'autre sans armes & sans gardes, avoient esté inopinément attaquez par Louys Fayard, qui avoit noyé, pendu, ou brulé tous les nochers. Mais avant toutes choses, les Estats publierent un edit par lequel ils desfendoient, tant à leurs citoyens qu'à toutes les autres nations, de porter en Espagne ny des grains ny d'autres marchandises, s'estant trouvé autrefois & encore depuis peu, que les Espagnols apres avoir sous une apparence de commerce attiré chez eux les vaisseaux estrangers, les retenoient & s'en servoient eux mesmes à la guerre: & pour cette cause, le mesme edit declaroit, que les Confederez; allant assieger les ports de leurs ennemis, feroient leur proye de tous les vaisseaux qu'ils verroient aller en ces pais là. Il partit donc sous la charge de

sous la charge de Guillaume Hautain.

Guillaume Hautain, vingt-quatre navires appartenant au public, outre ceux

ceux que plusieurs particuliers avoient fait equipper, qui se trouvoient en fort grand nombre, mais incapables de conduite & d'obeissance. Hautain avoit eu ordre de surprendre la flotte Espagnole qui venoit de l'Amerique, & de fermer le passage aux navires Portugais qui devoient partir pour les Indes; & ce dernier dessein avoit convié la Compagnie des Indes, établie dans les Provinces Unies, de fournir une puissante somme d'argent à l'Espagne, afin que par ce moyen ses agens ne trouvant point d'ennemis sur leurs routes, ny d'encherisseurs sur leurs marchez, exerçassent un commerce d'autant plus libre & plus lucratif. Le voyage de Hautain fut lent, à cause que les vents luy estoient contraires: neantmoins il ne laissa pas de faire beaucoup de butin, parce qu'il pilloït tous les rivages & tous les marchands qui se rencontroient sur sa route. Les navires de Portugal s'arrestèrent proche du port, jusques à ce qu'ayant perdu l'esperance de pouvoir entrer en haute mer, ils furent contraints de reporter sur terre les fardeaux qu'ils avoient desja chargez. Quant à la flotte Espagnole de l'Amerique, on eut nouvelles qu'un de ses navires, chargé d'argent pour le Roy, ayant esté accroché par un vaisseau Hollandois, ils avoient tous deux esté brulez; & que les tempestes en avoient perdu trois autres. A quoy l'on adjoutoit que quatre autres vuides s'estoient arrestez dans le port de Havana, en attendant que le temps fust plus commode pour la navigation. Cependant Hautain manquoit desja de vivres; & les vaisseaux Hollandois qu'on avoit fait partir de nouveau pour luy en porter, estoient retardez par les vents: c'est pourquoy il revint en Hollande au commencement de l'Esté, & plustost qu'on ne l'esperoit.

*Il fuy
grand loint.*

Quoy que les armées ne se fussent mises en campagne que fort tard, on n'avoit pas laissé de faire tousjours quelques tentatives, du Terrail sur tout ne pouvant demeurer en repos; car si son dessein contre Berg sur Zoom avoit mal réussi, il attribuoit ce mauvais succès à la faute de ses soldats. Et mesme parce que du depuis il avoit esté rencontré par de la cavalerie Hollandoise, & qu'apres avoir esté blessé dans cette rencontre, il avoit eu assez de peine à se sauver par la fuite, dès qu'il se vid guery, le desir de vengeance rendit son humeur plus bouillante qu'auparavant, de sorte qu'il persuada à cinquens cavaliers Espagnols de passer le Rhin, faisant courir le bruit qu'il en vouloit à la cavalerie Hollandoise, laquelle apres avoir escorté le Comte Ernest jusques dans le pais de Brunsvic, s'en retournoit chargée de proye par les terres de Paderborn. Mais si tost que le Prince Maurice eût appris, par le rapport de ses espions, que du Terrail estoit en la compagnie de ces cavaliers Espagnols, il advertit toutes les garnisons Confederées d'outre le Rhin de se tenir sur leurs gardes. Cependant du Terrail ayant tiré d'Oudenése douze-cens fantassins, prit sa marche par de longs detours pour éviter les environs de Grol, & arriva à Bredefort comme il estoit desja nuit. De fortune on faisoit le carnaval, dont la rejouissance avoit porté dans ses debauches accoustumées les bourgeois & les soldats tout ensemble; c'est pourquoy les sentinelles se laisserent tromper des l'abbord, les gens de du Terrail leur ayant crié les premiers qu'ils appatenoient au Prince Maurice, & que se voyant poursuivis de trop pres par les troupes ennemies; ils venoient chercher leur refuge sous un rempart amy. A peine ces factionnaires abusez commençoient à se douter de la tromperie, lors qu'ils virent par le moyen des petards, sauter les deux premieres portes de la ville, & puis enfin la troisieme, tout cela s'estant executé en si peu de temps, que ce

*Du Terrail
prend Brede-
fort, & le
Prince Henry
le soursaut
dresse à sa
rendre.*

fut en vain que quelques soldats rascherent de courir sur les tethparts de la ville pour la defendre; le reste se retirant en mesme temps dans la ciradelle, laquelle ayant les fortifications particulieres, ourre que l'on avoit soudainement rompu le pont, demeura detachée de la ville. Cependant tous les hommes qui estoient restez dans la ville furent passez au fil de l'épée, & quelques femmes mesmes furent aussi mises à mort par les vainqueurs apres avoir esté violées. Il y avoit quatre canons dans la citadelle, & aurant dans la ville, mais les assaillis n'avoient point de poudre. Le Gouverneur de la ciradelle, nommé Lauwic, ne manqua pas d'envoyer des messagers aux places prochaines, pour les prier de le secourir, leur assurant qu'il estoit prest de souffrir toutes sortes d'extremitez plustost que de se rendre. Incontinent les cavaliers du pais d'Over-Yssel s'assemblerent sous la conduite de Warmeloo; & ayant pris en trouffe quelques fantassins, ils les firent passer par des marécages jusques dans la citadelle, apres avoir renversé les fortifications que les ennemis avoient faittes pour leur empêcher le passage. Les Espagnols envoyerent aussi demander du secours à Velasco, qui tenoit la ville de Roerort avec une puissante garnison; & il envoya quatre-cens fantassins chargez de poudre: mais ceux-cy ayant appris que les troupes Confederées s'estoient repandues à l'entour de la ville, n'osèrent passer, quoy que les marécages, l'obscurité de la nuit, & le peu d'ennemis qui estoit aux environs de Bredefort, leur donnassent moyen de pratiquer quelque stratageme. A leur retour, estant tombez entre les mains de la cavalletie de Filler, les uns furent tuez, & les autres demeurèrent prisonniers. Cependant le Prince Henry de Nassau partit de la Haye; & apres avoir assemblé ce qu'il pût de fantassins, auxquels il joignit la cavalerie fraîchement retournée du pais de Paterborn, ainli que nous avons dit cy-dessus, il acheva le siege de Bredefort, que les Espagnols ne soutinrent pas long-temps, les moulquetades de la citadelle les incommodant si fort, qu'en huit jours ils perdirent cent de leurs hommes, le reste estoit contrainct de creuser des fosses sous terre pour mettre la vie à couvert. On en vint donc à une capitulation, suivant laquelle, ils fortirent la vie sauve apres avoir rendu tout le butin, & mesme les prisonniers, qu'ils avoient envoyez à Oldensele, des qu'ils s'estoient veus maistres de Bredefort. Cette composition fut accordée assez promptement par les assiegeans, qui creurent en devoir user de la sorte, parce que les troupes Espagnoles s'assembloient de toutes parts; mais s'ils se fussent rendus un peu plus difficiles, ils eussent pû par la prise de du Terrail faire un present bien agreable au Roy de France: joint que cet exemple eust puny les assiegez d'avoir trop cruellement usé de leur victoire; & eust en mesme temps incité les autres gens de guerre, par l'apprehension de ne réussir pas dans les surprises, à suivre plustost les voyes legitimes de la guerre que ces sortes de supercheries. Neantmoins du Terrail, bien loin de perdre courage pour ce mauvais succès, se porta encore à une plus grande entreprise que la precedente; & il s'en fallut peu qu'il n'achevast en une seule nuit l'ouvrage de toute une année. Il avoit appris de quelques deserteurs du party Confederé, que les dehors de l'Escluse du costé Oriental de la ville n'estoient point gardez; parce que les corps de garde, ayant cy-devant esté brulez, n'avoient point encore esté testablis. Il assembla donc un corps de douze cens hommes Walons & Irlandois, avec lesquels ayant passé au travers des marécages de Cadlant, & proche d'un fort ennemy qui se rencontroit

sur

*Il envoya
sur l'Escluse
avec une yssie
aussi malheu-
reuse.*

sur son chemin, sans que sa marche eust esté observée, il arriva au lieu choisi pour l'exécution de son dessein, ayant aussi esté résolu que le Comte Frederic de Herenberg partiroit de Dam avec d'autres troupes plus puissantes, pour venir attaquer la citadelle, lors que la ville auroit esté prise. Mais les premiers progrès de du Terrail ayant surpassé son esperance, la fin répondit tres-mal au commencement; car le petard ayant fait sauter deux ponts levés & une des portes, celle du dedans de la ville qui restoit encore, ne fut entamée que par une ouverture qui pouvoit seulement faire passer deux soldats à la fois. Neantmoins nul n'empeschoit les autres de monter par dessus le rempart qui n'estoit pas fort haut; parce que tous ceux de la place croyoient estre en seureté: il est vray pourtant que le Gouverneur avoit entendu dire que les ennemis formoient quelque dessein, c'est pourquoy il avoit adverty ses voisins de se tenir sur leurs gardes, craignant qu'on n'attaquast leurs forts; mais il n'eust jamais creu que l'audace des ennemis se fust portée jusques à vouloir attaquer la ville, qui sembloit estre comme un centre au milieu de tant de chasteaux qui l'environnoient; de sorte qu'il dormoit en repos de ce costé là, & tous ses gens aussi, à son exemple. Ce fut ce qui donna le plus de peur aux ennemis, lors qu'ils furent entrez dans la ville; car ils s'imaginèrent vainement qu'un si profond silence cachoit quelque embusche pour eux, & que leur arrivée estoit attendue. A cette crainte il se joignit un autre inconvenient, en ce qu'une partie des soldats de du Terrail ayant eu ordre d'attaquer un autre endroit de la place à une certaine heure précise, n'exécuterent pas ce commandement; parce que peut-estre les horloges de la ville, qui avoient accousté mé de marquer les heures, manquerent à sonner cette nuit là. Ainsi tandis que ceux-cy marchandoient de donner par l'endroit qui leur estoit desja ouvert, quelques soldats de la garnison ayant esté réveillés par le bruit des portes & des armes, accoururent demy-nuds & demy armez selon qu'ils s'estoient trouvez au sortir du lit, & vinrent fermer la porte du dedans de la ville. Les assaillans firent une faute, en ce qu'au lieu de mettre des mousquetaires au front de leur bataillon, ils y avoient mis des piquiers, qui n'estoient pas si capables d'avancer contre les mousquetades de l'ennemy. C'est pourquoy aussi-tost que leurs premiers rangs eurent esté renversés, l'effroy des autres se redoublant, ils se mirent à fuir avec toute sorte de confusion; par ce qu'ils estoient contraints de se resserrer pour passer le pont, où le Colonel de la Noot avant fait foudroyer son artillerie, elle fit un grand carnage parmy des gens ainsi pressés l'un contre l'autre. Il y eut aussi plus de cinq cens des ennemis percez de mousquetades, ou estouffés dans les eaux & parmy les bouës, & la retraite des autres ne fut pas moins sanglante, parce que les garnisons des fortresses voisines, leurs ennemis étant maintenant assez visibles, sortirent de tous costez pour les venir charger à dos. Le Gouverneur de l'Escluse se voyant delivré d'un si grand peril, prit le soin qu'il devoit avoir pris dès auparavant, de jeter un corps de garde au devant de la porte. Mais cependant quelques Capitaines ennemis, que l'on accusoit particulièrement d'avoir témoigné de la lâcheté dans cette rencontre, furent punis du dernier supplice par ordre des Archiducs; pour apprendre aux autres qu'il vaut tousjours mieux rechercher les dangers avec honneur, que de se jeter dans une perte evidente & honteuse en desobeissant à ses chefs.

Desja l'esperance de la guerre de Venise ayant esté différée, à cause de
la

1606.

la cherté de vivres qui travailloir l'Italie, les regimens Espagnols estoient arrivez dans les Pais-bas, où le Marquis Spinola arriva aussi, apres avoir esté retenu par une sievre, dont le bruit de sa mort ayant pris naissance, augmentoit l'assurance des Confederez : mais leur joye, dans cette rencontre, ne se trouva pas moins fausse que le repos qu'ils s'estoient promis des brouilleries estrangeres. Quand l'armée de France eut esté congediée, quelques uns de ses soldats passerent au service de la Republique; mais la plus grande partie des troupes de Brunsvic se rangea sous le commandement de Spinola. Toutefois quelques uns de leurs cavaliers en assez bon nombre conduits par Jean Comte de Ridberg, frere du Comte d'Emden, furent mal-traitez par les courses des Hollandois, qui surprirent aussi une partie de l'argent qu'on portoit au Marquis Spinola : & exercerent plusieurs ravages dans le territoire de Malines; parce que les habitans refusoient de payer à la Republique les contributions accoustumées.

Lors que l'Esté commença un peu à s'accroître, Spinola, qui s'estoit resolu de n'entrer en campagne que vers ce temps, par ce qu'il avoit à marcher par des lieux naturellement humides, partagea ses troupes & ses soins avec le Comte de Buquoy, auquel il donna dix mil fantassins, douze cens chevaux & douze pieces d'artillerie; avec ordre d'entrer dans le territoire de Betuwe, que la riviere du Rhin environne partagée en deux canaux, dont l'un porte son nom, & l'autre se nomme le Vahal. Le Marquis, ayant retenu pour luy onze mil fantassins, deux mil chevaux, & huit canons seulement, embrassoit dans son esprit plusieurs entreprises toutes à la fois, desirant attaquer en mesme temps & la Frise & sur tout le territoire de Veluwe, on nomme de ce nom une partie du pais de Gueldre, enfermée par la riviere du Rhin & par celle de l'Isel, qui se va rendre dans cette premiere. En suite de quoy il se proposoit pour but la conqueste d'Vtrecht, ville qui passe plustost pour grande que pour forte; & que l'on porte aisément aux seditions, à cause de l'humeur inconstante de sa populace. Mais pour rendre sa marche plus prompte & plus facile, il éloigna de son armée tout l'embaras que la suite des femmes eust pû causer; & ne chargea ses chariots que de vivres, d'esquifs, de ponts, & de moulins. Que si ses desseins eussent succedé, & que les deux armées, chacune de leur costé, eussent produit leur effet, le cœur des Provinces Confederées, qui estoit la partie la moins fortifiée de toutes, se fust veu exposé aux ravages des ennemis : & en mesme temps, les pais un peu plus reculez, qui estoient les plus forts, eussent esté privez des convois & des assistances qu'ils recevoient des autres. Mais tandis que l'armée de Spinola marchoit sur les frontieres de Twente, elle fut persecutée par des pluyes continuelles, & par une constitution d'air si dangereuse, que la plupart des soldats estoient malades, & les chemins demeuroient tout couverts de fange : c'est pourquoy la marche fut si lente, que quand les premiers estoient arrivez en un lieu, les derniers avoient bien de la peine à s'y rendre le lendemain. Enfin les marécages qui se trouvent en tout temps entre ce pais & la Frise, étant beaucoup plus couverts d'eau qu'à l'ordinaire, il estoit impossible que l'armée passast dans cette Province : car en mesme temps la riviere d'Ysel, qui de soy-mesme est tousjours assez considerable, s'estoit tellement accreué par les pluyes, qu'il ne se presentoit plus aucun moyen de la passer à gué.

Tous ces obstacles furent causes que le Prince Maurice eut le temps de
faire

*Le Comte de
Buquoy en-
voyé avec une
armée dans
le territoire de
Betuwe.*

*Le Marquis
Spinola veut
attaquer la
Frise, & le
territoire de
Veluwe.*

faire venir les troupes par eau, qui montoient à dix mil fantassins & deux mil cinq cens chevaux, de se poster sur la riviere, & d'assurer, tant par de bonnes garnisons que par de nouveaux ouvrages, les places de Deventer, Zutphen, & Duisbourg, qui sont les principales de ces quartiers là; laissant les autres en la garde de la fortune. Cependant le Marquis Spinola, roulant dans son esprit plusieurs desseins les uns apres les autres, observoit soigneusement toutes choses : mais parce qu'en attendant un temps plus commode, & ne desirant pas demeurer entierement oisif, il envoya une partie de ses gens assieger Lochem, place dependante du Comté de Zutphen, de laquelle les fortifications n'estoient que fort mediocres : toutefois ce poste estoit assez commode pour des troupes qui avoient à demeurer long-temps en ces quartiers. Il n'y avoit que trois cens hommes de guerre dans la place; la garnison ayant esté diminuée pour la garde des autres places plus considerables; & sur tout de la ville de Deventer, qui avoit attiré les principaux soins du Prince Maurice, parce que le Marquis faisoit mine de la vouloir attaquer. C'est pourquoy des le lendemain du siege de Lochem, les travaux des assiegeans ayant esté poussez jusques au fossé, les assiegez rendirent la place; & les Espagnols jugerent à propos de la fortifier avec un terre qui en estoit voisin.

1606.

Le Prince Maurice fortifie les villes principales à l'encontre du Marquis Spinola.

Lochem se rend à luy.

Environ ce temps, Pompejo Giustiniani ayant pris avec luy, par ordre du Comte de Buquoy, quatre mil fantassins, cinq cens chevaux, & deux pieces d'artillerie, arrive dès le point du jour en un bourg nommé Spaerdorp, situé sur la rive gauche du Vahal; & étant là, il fait entrer les plus disposés de ses soldats dans des barreaux qu'il avoit amenez, au nombre de trente, son dessein étant de faire passer, apres ceux-cy, tout le reste de ses troupes. Sa conduite estoit parfaitement bien concertée, parce qu'il avoit commandé à ces premiers de débarquer tous ensemble, & de monter ainsi en un certain endroit choisi pour cela, n'estant pas facile d'aborder par tout. Mais Warner du Bois, à qui le Prince Maurice avoit commis la garde de tous ces quartiers, qui faisoient un des flancs de la Republique, ayant esté promptement adverty de la tentative des ennemis, estoit sorty de Nimegue pour venir couvrir toute la rive d'en deça le fleuve. Mais aussi-tost qu'il eut esté apperceu des bateliers, sa venue les ayant saisis d'effroy, ils feignirent que la violence de l'onde les emportant malgré eux, ne leur permettoit pas d'aborder au lieu destiné, & se retirerent incontinent en arriere. Toutefois Giustiniani se preparoit de nouveau à remettre ses soldats sur le fleuve; mais les Confederez se trouvant trop puissans en ce lieu, à cause qu'ils leurs troupes y accouroient de toutes parts, & les navires de guerre que l'on fit venir jusques là de Gravewart mesme, ne luy permirent pas de rien tenter davantage.

Giustiniani est empêché par du Bois de conduire ses soldats pour le Vahal.

Dans ces conjonctures, le Prince Maurice se trouvoit embarrassé s'il le fut jamais : car se voyant attaqué par l'ennemy en tant d'endroits differens & par de si nombreuses troupes, il craignoit de recevoir quelque échec inopiné. C'est pourquoy il se resolut de fortifier premierement toutes les rives du Vahal, depuis l'endroit où il se separe du Rhin jusqu'à Bommel, où ces rivières se rejoignent. En suite il fortifia aussi tout ce grand espace qui se trouve entre le Rhin & l'Ysel, depuis Arnhem jusques à Hattem, l'intervalle des forts étant tel, qu'il n'empeschoit pas que de l'un à l'autre on ne pût voir & entendre quand il se denneroit quelque signal. Davantage il donna ordre que ses vaisseaux fissent souvent des cour-

Le Prince Maurice mené grands espaces de fortifications, se voyant attaqué en tant d'endroits de l'ennemy.

1606.

ses sur les rivières, pour observer les desseins des ennemis, & l'en advertir. Au dessous de Hattem l'Ysel se va rendre dans le golfe de Frise, par un chemin d'environ quatre heures & non davantage : & vers ces mêmes lieux la rivière du Vidre, maintenant appelée Vecht, sortant des frontières de la Westphalie, & recevant les eaux d'un certain fleuve, à qui les terres du pays de Drent pleines de bitume ont donné une couleur noirâtre avec le nom de rivière Noire, tâche par ses divers replis à s'approcher de l'Ysel, & va enfin se perdre dans le même golfe, par une emboucheure extrêmement grande. Le terroir qui s'étend entre la mer & ces deux rivières, se nomme Mastenbrouk ; & permet, à ceux qui recherchent l'antiquité, de croire, par une conjecture assez vray-semblable, que ce nom marque les anciens palus des peuples que l'on nommoit autrefois Mattiaques. Dans les premiers siècles, ce pays approchoit assez de la forme d'une île ; mais aujourd'hui il en approche entièrement, par le moyen d'un nouveau canal & de quelques autres ouvrages, que l'on a faits aux environs de Swolle, ville de la Province d'Over-Ysel. Spinola ayant donc reconnu que tous les desseins précédens qu'il avoit formez estoient impossibles, creut qu'il luy seroit, peut-estre, permis de se joindre à l'Océan par cette contrée : mais afin de cacher ce nouveau projet aux ennemis, sous la feinte de quelque autre tentative, il s'approcha des environs de Zutphen, avec des fonteniers pour sonder l'Ysel ; & envoya en même temps le Comte de Solre, avec une partie de l'armée, pour passer la rivière de Vecht. Mais la promptitude de cette dernière entreprise fut encore retardée par les pluies ; tellement que le bruit de la venue des ennemis ayant esté porté à Swolle, Warmeloo, Gouverneur de ce pays, assisté de deux vaisseaux de guerre, s'opposa au Comte de Solre lors qu'il s'apprestoient de passer le fleuve. Le Comte avoit amené deux canons ; mais parce que les boulets estoient trop gros pour le calibre, & que par la faute des canonniers les affûts ne se trouvoient pas justes, cette artillerie ne servit de rien. Quand le Marquis vid que ce dernier effort avoit encore esté inutile après tant d'autres, & qu'il ne devoit plus s'attendre de passer les rivières, il tourna toutes ses applications vers les sièges ; & vint luy-même assiéger Grol, dans le Comté de Zutphen : après avoir donné ordre au Comte de Buquoy d'attaquer en même temps Nimegue, afin que cette attaque servist à retirer les ennemis des bords de l'Ysel qu'ils defendoient, si elle ne pouvoit servir à autre chose. Buquoy desira premièrement sonder l'intention de l'Archiduc ; mais quand il la vid pareille à celle du Marquis, il feignit de vouloir chercher de nouveaux chemins pour passer le Vahal, ou de former d'autres desseins en d'autres endroits ; & sous ces divers pretextes il prolongeoit tousjours le temps, de crainte qu'en s'attachant à une entreprise inutile, il ne fût rotti à sa réputation.

La ville de Grol est environnée de tous costez d'un double rempart, si vous exceptez l'endroit où la rivière de Sling passe auprès de cette ville. Elle estoit defendue par treize cents soldats, sous la charge du Seigneur de Dort, Gouverneur, jeune homme, qui n'avoit point d'autre réputation que celle qu'il pouvoit tirer de la noblesse de ses ayeuls. D'abord cette garnison osa faire une sortie ; mais du depuis elle n'employa plus d'autre defense que celle des mousquetades, dont l'ennemy ne se soucioit pas beaucoup, ayant mieux perdre des hommes que du temps. Cependant les Italiens & les Espagnols, après avoir fait des ponts avec des draps qu'ils estendoient sur des tonneaux, gagnerent chacun à l'endroit qui luy avoit esté assigné, tous

Le Marquis Spinola, ayant senti en vain le siège de Swolle, entreprend la prise de Grolle ; & comme celle de Nimegue au Comte de Buquoy.

les dehors de la place dans le septiesme jour du siege, parce que les assiegez aymerent mieux les abandonner que d'y soutenir l'assaut; mais les Alemans qui devoient attaquer le troisieme endroit, s'y portèrent assez mollement. Bien-tost apres, les Italiens furent les premiers qui se logerent au pied du bastion, une partie des autres assaillans en ayant esté repoussée, & l'autre partie n'ayant pû encore en approcher. Mais les bourgeois de la ville, craignant les mines ou l'assaut, alletent prier le Gouverneur de n'attendre pas l'extremité, & de ne pas irriter un chef qui n'auroit garde d'épargner la vie de ses ennemis, puis qu'il prodiguoit celle de ses gens mesmes; de sorte que le Gouverneur se laissa gagner à ces prieres, quoy qu'il eust receu des lettres par lesquelles on luy promettoit de le secourir dans deux jours. En effet le Prince Maurice ayant tiré les garnisons des villes del'Over-Ysel, & mesme les soldats qui servoient à la defense du Vahal, estoit party pour tacher de faire lever ce siege. Mais le Marquis Spinola en ayant eu advis, avoit adjousté à sa sommation de rudes menaces contre les assiegez s'ils s'opiniastroient, au lieu que s'ils cedoient volontairement, il leur offroit toutes sortes de conditions favorables. Je croy qu'il est à propos de remarquer icy que plusieurs bourgeois des villes Confederées s'interessent si peu pour leur party, que dans Grol, & dans les autres pareilles places cy-devant prises, ayant esté accordé par les capitulations qu'il seroit permis aux habitans d'en sortir, ils y demurerent presque tous; souffrant, avec beaucoup d'indifference, & le gouvernement & la Religion. en l'estat qu'ils les trouvoient.

Après la prise de Grol, lors que le Marquis Spinola vint à considerer l'incommodité que les pluies luy faisoient souffrir, & qu'outre l'humidité qu'elles causoient dans la plaine, elles affaamoient son armée, il se resolut d'assieger la ville de Rhinberk, parce que non seulement elle estoit située sur une eminence, mais que davantage il luy seroit fort facile estant en ce lieu, d'avoir des vivres pour son armée. Joint qu'après avoir veu tous ses grands desseins échoüez, il ne s'imaginait point de ville qui meritaist mieux que Rhinberk d'occuper toutes les forces d'un party, soit que l'on eust égard à la reputation de la place, soit que l'on en considerast les commoditez. Cette ville, suivant l'usage des siècles precedens, n'avoit autrefois que de simples murailles basties de pierre sans aucun artifice & sans aucuns détours: neantmoins, depuis ces guerres, comme elle changeoit souvent de maistre, tantost les Espagnols, & tantost les Confedetez avoient jetté au devant de ces murailles, une legere ceinture de terre & un nouveau fossé. Mais sur tout, l'année de devant celle-cy, le Comte Ernest de Nassau, suivant l'ordre expres qu'on luy donna, fit construire à l'entour de ce second fossé, de nouvelles defenses, les unes formées en demies lunes & les autres en ravelins, qui se trouvoient encore fortifiées par un troisieme fossé, bordé de quelques levées mediocres. Et mesme, afin que la garnison fust plus au large, on adjouta à tout cecy des corridors conduits en pointe; outre qu'on sema parmy les champs en divers endroits, plusieurs redoutes en forme quarrée pour servir de retraite aux soldats. Davantage, l'isle qui couvre la ville estoit aussi defenduë par un fort, accompagné de corridors conduits en pointe & de redoutes, ainsi que les endroits precedens. De cette isle, un pont basty sur le Rhin attaint jusqu'à la rive Alemande; & sur cette rive on avoit construit un fort assez regulier, avec un autre moindre fort, & de nouveaux remparts au devant. Le Comte de Buquoy se rendit le pre-

*Après la prise
de Grol, il as-
siege Rhin-
berk.*

1606.

*Le Prince
Henry de Nassau
des danois du
jour à la
ville.*

*Le Sieur de
Souloise &
plusieurs jeu-
nes Seigneurs
s'enferment
dans la ville.*

*Le Prince
Maurice con-
duit en soy-
mesme de sa-
vouer cette
campagne
dans la seule
porte de Rhin-
berk.*

mier devant la place : il estoit party du pais de Gueldre , & passant par les terres de Cologne , il avoit pris en chemin un vaisseau Hollandois qui navigeoit sur le Rhin , & en avoit aussi brûlé quelques autres dont les nochers s'estoient mis en fuite ; mais avant qu'il eust entierement fermé les passages de Rhinberk , le Prince Henry de Nassau partit du camp de son frere , qui avoit tousjours esté jusqu'icy posté aux environs de Duisbourg ; & apres avoir receu pour escorte un puissant corps de cavalerie , il mena dans Rhinberk quatorze compagnies d'infanterie ; de sorte que la garnison de ce lieu , qui estoit desja assez nombreuse , se trouva monter apres ce renfort à plus de trois mille fantassins , & ptes de deux cents chevaux. Le Prince Henry romena le reste de sa cavalerie au camp de son frere , sans attaquer les ennemis , ny estre attaqué par eux. Il s'enferma aussi dans la ville plusieurs jeunes Seigneurs François , extrêmement considerables tant pour leurs richesses que pour leur noblesse , & le Sieur du Soubise , frere du Duc de Rohan , avoir voulu estre de ce nombre , tant pour faire connoistre sa valeur , que pour apprendre l'art de defendre & d'attaquer les villes , inventé par un long usage parmy tant de guerres. Peu de jours apres , l'année penchant desja vers l'Autonne , le Marquis Spinola , qui avoit pris sa marche par le pais de Cleves , arriva aussi devant Rhinberk ; & choisit , pour sa part du siege , le soin de ruiner les fortifications d'outre le Rhin ; & d'en écarter le Prince Maurice , s'il entreprenoit d'y venir. Ce fut de ce costé-là que la cavalerie des assiegez fit sa premiere sortie , où il s'en fallut peu que le Marquis ne fur pris luy-mesme , s'estant avancé avec peu des siens. La seconde sortie se fit contre le camp du Comte de Buquoy , où le Comte de Flessches , s'estant poussé contre les ennemis avec plus de courage que de prudence , demeura prisonnier. Tandis que le Marquis Spinola , apres avoir joint ses deux camps par le moyen d'un pont , pressoit par ses mousquetades le fort qui estoit au delà du Rhin , & les autres ouvrages prochains ; Edmond Colonel des Escossois , commis à la defense de ces fortifications , mourut d'une blessure qu'il avoit receüe. Et comme il estoit également courageux soldat & sage chef , sa mort fut d'une telle consequence , que toutes les garnisons de ces forts abandonnerent la rive du Rhin , & se retirerent dans l'isle , que cette riviere mettoit à couvert des attaques de l'ennemy. Desja , du costé de Cologne , les temparts mesmes de la ville , apres avoir esté pressés premierement par le canon , & bien-tost aptes par les mines , estoient enfin pressés à coups de main : & le Prince Maurice avoit escrit aux Estats , pour sçavoir leur sentiment dans cette conjoncture : mais lots que par leur response ils eurent abandonné la conduite de toutes choses à sa discretion , l'avouant mesme de donner une bataille s'il le jugeoit à propos , il commença à la verité à faire ouvertement plusieurs preparatifs , comme s'il eust voulu forcer le siege ; neantmoins il n'en usoit de la sorte que pour accroistre le courage des siens & embarrasser les ennemis en mesme temps , ayant secrettement conclu en luy-mesme , de faire consumer tout le temps de cette campagne dans la seule perte de Rhinberk : car outre qu'il méprisoit , avec assez d'opiniastreté , tous les bruits qu'on eust pû faire courir , il apprehendoit merveilleusement les accidens inopinez. Aussi avoit il lieu de craindre , dans cette occasion , que si en s'éloignant trop de son poste , il laissoit le cœur de la Republique decouvert , Spinola n'abandonnast son siege pour retourner passer l'Ysel ou le Vahal : veu que si les Confederez eussent une fois receu leur ennemy dans les entrailles de leur Estat , ceux qui dans les entre-

prises

prises preféroient l'éclat à la feureté, eussent eux-mêmes condamné l'imprudence de leur chef. C'est pourquoy il ne voulut ny marcher contre Spinola devant Rhinberk, ny assieger d'autres places : mais il se posta proche de Wesel, d'où il observoit toutes choses; tantost en se plaignant que les ponts qu'il avoit commandez tardoient beaucoup à venir, tantost en faisant marcher ses gens vers l'ennemy, & les remenant en suite dans son camp, quelque ardeur qu'ils tesmoignassent pour le combat. Tourefois il attaqua un fort que les Espagnols avoient commencé en ce lieu où la Lippe se mesle dans le Rhin; & apres l'avoir pris par composition, il le fit achever par ses gens, tant pour les preserver de l'oisiveté, que pour se rendre toutes sortes de passages libres, de quelque costé qu'il voulust marcher. Enfin il fit tant de feintes de vouloir attaquer Spinola, que ce Marquis, dont le camp estoit demeuré decouvert jusqu'icy, se creut obligé de le fortifier, apres s'estre saisy de toutes les eminences voisines. Les assiegez faisoient souvent des sorties qu'ils rendoient de jour en jour mieux accompagnées; & elles ne manquoient presque jamais de bonne issue, la hardiesse des François se faisant toujours remarquer. Mais lors que l'ennemy eut commencé à les ferer de pres, ses mines ne leur apporterent pas peu de dommage. Et dans peu leur zele commença à se ralentir, quand ils virent qu'il n'y avoit plus de secours à esperer pour eux; & que Spinola, sans craindre de perdre des hommes, pressoit continuellement la place à force de mines, de inouquerades, & d'assauts. Au commencement du siege les soldats de la garnison estoient fournis de poudre pour long-temps; mais ils en usèrent avec tant de prodigalité, que ce manquement fut mis entre les raisons qui devoient hastier leur reddition. Davantage Vtenhove leur Gouverneur desiroit que la France luy sceust gré de n'avoir pas voulu jetter dans le dernier malheur tant de jeunes Seigneurs de ce Royaume, sortis de ses plus puissantes familles, qui s'estoient enfermez dans Rhinberk; puis qu'aussi bien leur perte n'eust apporté aucun profit à sa patrie. Enfin donc la plus grande partie des fortifications de la place ayant esté emportée, & celles qui restoit n'estant pas capables d'une longue defense, il rendit la ville, l'isle, & tous les vaisseaux. Pendant le siege, les combats, ou le canon avoient emporté du costé de Spinola cinq cents hommes, & de celui de la ville un nombre un peu moindre; mais entre ceux qui moururent de ce dernier party, on conta le Baron de S. Angel, dont l'extraction sortoit d'une des plus illustres maisons de France. La perte d'une place si renommée toucha sensiblement les Confederez, qui consideroient en eux-mêmes quelle devoit estre desormais leur fortune dans cette guerre, si tandis que leurs chefs faisoient difficulté de marcher en bataille contre l'ennemy, leurs plus fortes places ne luy resistoient que pour quelques jours. Ils se representoient que tout ce grand soin & ce grand travail, qu'on avoit employé aux fortifications de Rhinberk, n'avoient abouty qu'à faire durer son siege, contre Spinola, un peu plus d'un mois; & que neantmoins six ans auparavant, lors que cette place n'estoit encore defendue que par des ouvrages faits à l'antique & avec peu d'art, elle avoit resisté bien plus long-temps aux armes Confederées.

Le jour de devant la reddition de Rhinberk le Prince Henry de Nassau estant allé, avec une partie des troupes de son frere, pour surprendre de nuit la ville de Venlo, une des portes avoit desja esté renversée par le moyen d'un petard qu'on y avoit attaché; & quelques soldats commençoient à

*Reddition de
Rhinberk.*

*Le Prince
Henry cassé
de surprendre
Venlo, mais
sans effet.*

1606.

monter sur le rempart, par le bastion qui donne sur la Meuse : mais parce qu'il estoit encore une porte à ouvrir, avant qu'on l'eust pû faire sauter, les bourgeois & la garnison tant cavalerie qu'infanterie rendirent cette tentative inutile. D'un autre costé quelques vaisseaux & nageurs Hollandois avoient aussi tâché de surprendre quelques places sur la coste de Flandre ; mais le vent ne seconda pas leur entreprise.

*Sédition des
soldats du
Marquis Spi-
nola.*

Los mauvaises nouvelles que l'Espagne avoir receues de l'Amerique, avoient tellement accablé le credit desja foible du Marquis Spinola, que quelques marchands interessez avec luy avoient esté contraincts de faire banqueroute : ce qui estoit cause qu'il ne pouvoit plus trouver d'argent, pour contenter ses soldats, selon la coustume, en leur payant une partie de leur solde. De sorte que dans Wachtendonk la garnison avoit desja tenu quelques discours seditieux ; mais le Gouverneur ayant tué un des soldats, & en ayant aussi fait punir deux autres, le reste s'estoit imposé silence : joindre depuis ce temps les voyages continuels ou les travaux des sieges avoient conservé la discipline parmy la soldatesque. Mais apres la prise de Rhinberk ne restant plus aucune ville ennemie en ces quartiers hors celle de Meurs, dont Spinola n'osoit pas entreprendre la conquête, parce qu'elle estoit defendue par une trop puissante garnison, outre que l'Auronne estoit desja assez avancé, l'oisiveté des soldats renouvella leurs mécontentemens : car en effet ils n'estoient pas seulement incommodés par la nécessité d'argent ; mais encore par les maladies & par les fatigues : & les cavaliers, sur tout, se faisoient de ne pouvoir trouver de fourrages ; ce qui fut cause que plusieurs d'eux s'enfuyrent les uns vers le Prince Maurice, & les autres ailleurs. Cependant les plus courageux estimant que c'estoit une espece de lâcheté de s'enfuir ainssi chacun à part, commencerent d'abbord à s'assembler en troupes, & à roder par les campagnes : en suite de quoy ils s'avisent d'élire un chef, & d'user de toutes les autres precautions qui marquent une sedition puissante & de longue durée. Au commencement Spinola, qui ne faisoit pas grande estime de leur petit nombre, se contenta de les proscrire & de les poursuivre comme des coupables par les voyes de droit : rourcfois, quand il vid leurs forces accreues, il tâcha de les flatter & leur envoya des Deputez pour cet effet ; mais les promesses sans execution, & les menaces sans puissance, estoient également méprisées de ces mutins. De sorte que leurs troupes, qui montoient à pres de six cents hommes, la plupart cavaliers, se retirerent au chasteau d'Hochstrat, refuge ordinaire des seditieux. Neantmoins ils n'y trouverent plus de defenses ; car depuis peu il avoit esté conclu entre l'Archiduc & les Confederez, qu'il ruineroit cette forteresse, & eux reciproquement celle de Wouden, en sorte qu'elles demeureroient toutes deux exemptes de guerre, sous la possession de leurs anciens Seigneurs. Davantage le bruit couroit qu'il Archiduc sembloit des forces pour le chastiment de ces mutins ; c'est pourquoy ils se retirerent plus pres de Breda, & envoyèrent des Depurez vers le Comte

*Iustin de Nassau leur donna
sans leur donner
des vivres &
des armes, &
même espé-
rance de se-
cours s'ils
estimoient atta-
quez.*

Iustin de Nassau, Gouverneur de cette ville, qui luy dirent de leur part, qu'à l'exemple des autres ils venoient chercher un refuge entre les bras du Prince Maurice, qui s'estoit tousjours montré favorable aux hommes courageux ; & que l'honneur d'avoir combattu contre luy ne devoit pas estre si peu considéré, qu'on le deust laisser sans recompense. Suivant leurs prieres on leur donna des vivres & des armes ; & même, au cas qu'ils fussent attaqués, on leur fit esperer du secours. Dans cette conjoncture, Spinola

craignant

eraignant que le mal ne se rendist trop contagieux, distribua les plus fideles de ses regimens dans les places prochaines, dispersant le reste de son armée dans le territoire de Cologne, comme avoit autrefois fait Mendoze : il receut mesme de l'argent de quelques villes qu'elles luy payoient, afin d'eloigner ses troupes de leur territoire, toutefois il est vray que tandis qu'il n'avoit point esté pressé par la disette, il avoit tousjours suivy les voyes de l'honneur.

Le desordre où se trouvoient les affaires de l'ennemy, donnoit esperance aux Confederez de pouvoir recouvrer les pertes qu'ils avoient faittes cette année au delà du Rhin ; leur armée se trouvant assez puissante, depuis que la garnison de Rhinberk s'y estoit jointe. Neanmoins ils ne se pressoient pas trop, parce qu'ils croyoient avoir du temps de reste ; personne ne s'imaginant que les troupes ennemies, sans folke & sans obeïssance, se pussent si tost remettre sur pied. On envoya premierement le Comte Ernest de Nassau, avec une partie de l'armée, assieger Lochem, qui se rendit le quatrieme jour du siege, sous les mesmes conditions que le Marquis Spinola avoit cy-devant accordées à cette place : & ce ne fut qu'environ ce temps que le Prince Maurice assiegea Grol, l'Autonne penchant desja vers sa fin. Le Comte Henry de Herenberg defendoit la ville avec six cents fantassins, sa compagnie de cavalerie, & force canon : & comme il estoit survenu une grande abondance de pluyes, qui rendoit la terre mal propre au travail des pionniers, cet inconvenient faisoit beaucoup durer le siege, & causoit plusieurs maladies aux soldats ; dont on épargnoit les fatigues, sous esperance d'un temps plus doux. Cependant on eut advis que les troupes de Spinola, dispersées dans les garnisons & par les campagnes, se rassembloient ; de sorte que le Prince desirant presser le siege & fortifier son camp en mesme temps, redoubloit le travail des soldats ; mais ce remede venoit trop tard, & le mal estoit trop proche, parce que Spinola mesme, secondé par ceux de ces Capitaines qui avoient le plus d'autorité sur les soldats, les avoit si bien sçeu persuader, joignant mesme les prieres aux promesses, qu'il avoit assemblé jusq'à sept mille fantassins & douze cents chevaux. Et quoy que ce nombre fust de beaucoup moindre que celui des troupes du Prince Maurice, le Marquis estoit pourtant resolu de marcher au combat, se fiant en la valeur de ses gens : joint que suivant ce qu'il avoit desja éprouvé, il jugeoit que le Prince tascheroit d'éviter une bataille, & sa conjecture estoit veritable. Il se mit donc à la teste de son armée avec douze cents hommes choisis entre toutes ses troupes ; & ce corps estoit suivy de deux autres composez d'Espagnols & d'Italiens, les nouvelles troupes Alemandes marchant les dernieres. Toute l'armée ensemble avoit dix pieces d'artillerie, & la cavalerie faïsant aïlle sur les deux flancs, estoit couverte par les chariots du bagage, de peur qu'elle ne fust enfermée par la cavalerie des ennemis, qui estoit la partie que les Espagnols redoutoient le plus. Spinola ayant appris par ses espions qu'une partie du camp des Confederez n'estoit fortifiée qu'à la legere, & avec des pieux seulement, marcha de ce costé-là, quoy que ce fust le plus long chemin & le plus embarrassé de marécages, & se vint presenter en bataille devant les ennemis. Mais quoy que les Estats eussent permis au Prince Maurice de combattre, & que les soldats impatiens d'en venir aux mains, & sur tout les François, criaissent hautement, qu'il faudroit desormais s'aller cacher dans quelques tanieres, & laisser routes choses en la disposition de l'ennemy, si l'on refusoit maintenant de combattre

contre

Lochem assiege & pris par Ernest de Nassau.

Le Prince Maurice quitte le siege de Grolle à l'advancement de Spinola.

1606.

contre un petit nombre de gens tout fatigués, tant à cause du chemin qu'ils avoient fait, que des eaux qu'ils avoient traversées, neantmoins le Prince retira toutes ses troupes dans les endroits de son camp qui ne pouvoient estre forcez; s'excusant de ce qu'il n'acceptoit pas le combat, sur ce que plusieurs de ses gens estant malades, la crainte se fust aisément emparée du teste. Ainsi le Marquis creut avoir remporté une assez grande victoire, puis qu'il avoit fait lever le siège de Grol, accru le courage des siens, & diminué la reputation des ennemis: & bien-tôt apres on se retira de part & d'autre chacun en ses quartiers d'hivet. Les Estats congédièrent le regiment de Fox, qu'ils avoient levé cette année en Allemagne; parce que comme il recevoit une plus grande paye que les autres, son exemple eust pu tirer à conséquence: au reste les deux partis en demeurèrent là pour ce qui concerne les combats sur terre.

*Expédition in-
fournie de
l'Admiral
Houtain sur
la mer.*

Sur les mers Espagnoles, depuis que les armes publiques des Confederez s'en furent retirées, les armes des particuliers n'apportèrent pas peu de dommage aux ennemis: & leurs grands vaisseaux avant voulu pousser à bout les navires Hollandois qui estoient moindres, & separez, se perdirent eux-mêmes. Sur la fin de l'Esté l'Admiral Hautain ayant esté renvoyé une seconde fois avec vingt-quatre vaisseaux pour attendre les flottes Espagnoles qui devoient revenir des Indes & de l'Amerique, six de ses navires furent écartez par la tempeste: & en mesme temps comme les autres se trouvoient encore en desordre & mal preparez pour combattre, l'Admiral Falsiard les vint attaquer avec huit de ces grands vaisseaux, que l'on nomme galions, qui avoient tous le vent à souhait; il estoit aussi accompagné de quelques remberges; mais parce qu'elles ne pouvoient pas se servir du vent, elles se retirèrent sur le rivage. Jusqu'à ce jour, comme le bastiment de ces galions estoit demesuré ainsi la crainte que les Confederez en avoient conceüe, estoit infinie: car s'ils se souvenoient d'en avoir veu quelques-uns brisez soit par l'effort des tempestes, soit par la rencontre des rochers, ils n'avoient jamais entendu dire, qu'il y en eust eu de vaincus dans les combats. De sorte qu'un de ces vaisseaux s'estant accroché avec un navire Zelandois, Vice-Admiral de la flotte, commandé par Regniet Nicolai, tous les autres vaisseaux eurent tant de peur de cette lourde machine, qu'apres l'avoir long-temps contemplée comme un nouveau monstre, la nuit cependant estant survenue, ils se retirèrent tous en arriere. Nicolai, homme

*Préface
couragieux de
Fagner Nica-
lai.*

extremement courageux, se voyant ainsi abandonné par les siens, ne laissa pas de retarder la victoire des ennemis pendant deux jours entiers, quoy qu'apres avoir perdu la plupart de ses gens, il vist son navire tout percé & le mast brisé en pieces: mais quand ceux qui estoient dans ce vaisseau eurent reconnu qu'il ne leur viendroit point de secours, & que les flots mêmes les attaquoient, ils prirent tous d'un commun accord une resolution selon l'amertume de leur cœur fort aigre à la verité, mais capable de servir à leur patrie. Ils se jetterent donc tous à genoux pour prier Dieu qu'ils leur pardonnast s'ils essayoient par une soudaine ruine d'éviter les longs malheurs que leurs ennemis leur eussent fait souffrir: apres quoy ils mirent le feu à leurs poudres, dont la violence fut si grande qu'elle emporta soixante hommes, n'en estant resté que deux qui vequirent encore quelque temps demy brûlez, & furent recueillis par les Espagnols qui regardoient avec beaucoup d'admiration ces mourans, dont le visage estoit encore si farouche & la voix si fiere, que leur trespas même retenoit toujours leur pre-

miere

miere opiniaſtreté. Tandis que les Hollandois ſe trouvoient ainſi écartez de coſté & d'autre, les navires Eſpagnols qui revenoient des Indes prirent terre à Liſbonne, & ceux qui eſtoient partis de l'Amerique aborderent à S. Lucar : mais ſi les premiers n'avoient point eſté troublez par la rencontre des ennemis, ils l'avoient aſſez eſté par la violence des tempeſtes ; car premierement deux vaiſſeaux de cette flotte apres avoir eſté contrains, proche du Cap de Bonne eſperance, de jeter leurs marchandises dans la mer, s'eſtoient retirez ſur le rivage de Moſambique, & deux autres avoient eſté engloutis par les flots proche de l'emboucheure meſme du Tage ; il eſt vray pourtant que les hommes furent ſauvez, mais les marchandises demurerent toutes corrompues par l'humidité qui leur reſta depuis cet accident. Quant aux vaiſſeaux qui retournoient de l'Amerique, au nombre de cinquante, leur navigation ayant eſté fort heureuſe, ils apporterent tant en argent qu'en marchandises precieufes, un revenu de deux années pour le Roy & pour les marchands : ce qui ſoulagea tellement la pauvreté viſible de l'Eſpagne, que ſon credit ſur reſtably dans peu de jours, au lieu que toutes les dépenſes de Confederez furent perduës.

*La pauvreté
des Eſpagnols
eſt ſecourue
par les navires
venans de
l'Amerique.*

Mais leurs affaires eſtoient en meilleur eſtat dans les Indes, car la flotte d'Eſtienne Verhagen, partie trois ans avant celuy-cy, comme nous avons deſja remarqué, revint en Hollande ; où elle apporta les nouvelles de pluſieurs illuſtres victoires, que leur party avoir remportées dans tous ces climats, & des alliances que pluſieurs Roys avoient contractées avec luy. Dès la premiere route de cette flotte vers Moſambique, elle avoit pris une caraque Portugaiſe, & y avoir mis le feu, de peur que ce vaiſſeau n'embarraſſaſt ſes ſiens, qui conquièrent un autre vaiſſeau proche de cette plage, & encore un autre vers Calicut. En ce pais le Samorin, l'un des plus puiffans Roys de la region de Malabar, ennemy déclaré des Portugais, à cauſe de pluſieurs hoſtilitez qu'il avoit exercées contre eux, & qu'il en avoit ſouffertes, rechercha volontairement l'alliance des Hollandois, & la confirma par un ſerment ſolemnel. Ce Prince avoit de puiffantes forces ſur terre ; mais il manquoit de vaiſſeaux ſur mer. Il eſcrivit au Prince Maurice, & teſmoigna par ſes lettres qu'il eſtoit content que les Confederez baſtiſſent un fort en ſon Royaume, afin que quand il auroit fait entrer dans leur commune alliance Hidalcán, l'un des plus puiffans Roys voiſins Mahometan auſſi bien que luy, ils puſſent tous enſemble attaquer les places de Cochin & de Goa, qui ſervoiert aux Portugais de principales colonies. D'autre part les Ambaſſadeurs que le Roy d'Achem avoit envoyez aux Eſtats Confederez & au Prince Maurice, eſtant de retour en leur pais, firent éclatrer dans l'isle de Sumatra & parmy tous les peuples voiſins, la renommée des Provinces Unies, qu'ils faiſoient paſſer pour une nation illuſtre, & qui ſçavoir faire la guerre en ſes propres climats, auſſi bien que ſur les mers eſtrangères. Environ ce meſme temps, un navire qui portoit le Gouverneur Eſpagnol de ces iſles, tomba entre les mains des Hollandois.

*Les affaires
des Confede-
rez en Indes
ont eſté aux
Indes Oriem-
tales.*

Proche de ces iſles Moluques on trouve celle d'Ambona, où les Eſpagnols avoient fondé une colonie, comme en la pluſpart des autres iſles de ces climats ; mais le peuple en haine de ces inſolens maîtres, avoir reçu avec beaucoup d'ardeur l'alliance des Confederez des qu'ils eſtoient arrivez en ce pais ; & pour cette cauſe ayant reçu pluſieurs dommages des Eſpagnols, il avoit endurcy ſa haine contre eux, & accru ſa fidelité pour les Hollandois : cependant le Gouverneur de cette citadelle, voyant abborder

1606.

les Confederez sous ses remparts mesmes, leur envoya fierement demander qui ils estoient, & quelle affaire ils avoient avec la garnison qui luy avoit esté confiée : ils responderent qu'ils venoient sous les ordres des Estats & du Prince Maurice; qu'ils estoient publiquement ennemis du Roy d'Espagne, & de ses peuples, & mesme de ce Gouverneur, à qui ils feroient bien-tost ressentir quelles gens ils estoient: & en mesme temps ils se preparent à forcer la citadelle; mais sans attendre l'assaut, ce Gouverneur qui n'estoit pas moins poltron contre les gens de guerre, que cruel contre les personnes desarmées, rendit la place, pourveuë de trente pieces d'artillerie: & lors qu'il en fut sorty avec six cents hommes, on leur donna des vaisseaux qui les menerent jusques sur les rivages prochains. Mais parce que quarante-six Portugais, chacun avec sa famille, s'estoient desja establis en ce lieu, on leur permit d'y demeurer, à la charge qu'ils presteroient serment de fidelité au nom des Estats & du Prince Maurice. Les Grands de cette Isle sont les arbitres de toutes les affaires; & les Hollandois contractent avec eux une alliance presque patelle à celle que la Republique avoit faite un peu auparavant avec les habitans de Banda, de laquelle nous avons desja parlé; mais on adjouta à cette detniete que ceux d'Ambona presteroient leur serment chacun à part. Les Confederez apres avoir laissé là une garnison, partagerent leur flotte, de laquelle cinq vaisseaux sous la conduite de Corneille Sebastien pritrent la route des Moluques, le reste ayant pris celle de Banda. Mais afin que le lecteur puisse mieux connoistre de quelle consequence estoit le prix qui devoit maintenant estre disputé par les armes entre deux peuples, que l'on pouvoit nommer sur la mer les plus puissans de l'Europe, il faut que je reprene les choses de plus loîn.

*Description
des yslles des
Hollandois
dans l'Inde.*

Entre toutes ces Isles qui sont enfermées par la mer Indienne, desquelles le nombre est si grand qu'on ne les a jamais pu conter, il s'en trouve cinq plus renommées que les autres; quand ce ne seroit qu'en ce point, qu'elles produisent presque seules le clou de girofle, ainsi nommé parce qu'il porte la figure d'un clou, & que cette sorte d'épicerie n'est pas moins agreable à l'odeur, qu'utile à l'assaisonnement des viandes. Les noms de ces Isles, maintenant connus par tout, sont, Ternate, Tidor, Motir, Makiam, Bacian; elles avoient anciennement ces autres noms, Cupé, Duco, Moutil, Mara, Seke. Et la grandeur de chacune est presque pareille à celle de Walcheren en nos Provinces. Mais comme le ciel de ces Provinces est fort propre à cuire les fruits qu'elles portent, de mesme il est extrêmement dangereux à la santé humaine, à cause de la secheresse que le voisinage du soleil y entretient: qui est telle, ces terres se trouvant situées sous l'Equateur, que bien souvent les montagnes, dont les entrailles sont toutes brûlées, jettent des flammes sur leur sommet. Les Chinois, environ l'an que le Christianisme marque par mille trois cents dix, avant repandu leur puissance par toutes les Indes, la pousserent jusques à ces Isles, qu'ils occuperent ainsi que les autres païs de cette plage; mais elles leur coustoient continuellement tant de dépenses & tant de sang, que s'en estant enfin ennuyez, ils se retirerent en leur royaume, abandonnant une possession de soixante années. Apres ces maistres il en vint d'autres sortis des tetres de Malacca; mais ceux-cy furent chassés par des Perfes & des Arabes unis ensemble, qui donnerent naissance dans ces Isles au Mahometisme, meslé assez long-temps parmy les autres superstitions du païs, desquelles il se sépara peu à peu: de sorte que ce nom mesme des Moluques est venu des Arabes; car ils nomment

ment ainsi tous les Royaumes. Et dans ces mêmes Isles on a encore retenu des mêmes Arabes, le nom de Sultans qui se donne aux Rois, & plusieurs mots semblables. Les Isles Moluques ont été inconnues aux anciens Grecs & Romains, si l'on ne veut dire qu'elles estoient cachées sous ce nom commun des Sines, que l'on nomme aujourd'hui Chinois; ou comprises parmy ces Isles, dont Diodore Sicilien a parlé, découvertes autrefois par Iambole. Neantmoins tous ces anciens ne laissoient pas de recevoir du clou de girofle, par le moyen des peuples Orientaux: & parce qu'il passoit par l'Egypte, cela fut causé que les Romains augmentèrent le tribut qu'ils avoient accoustumé de tirer des Rois surnommez les Ptolomées, & des autres Monarques qui succederent à ceux-cy sur le trône d'Egypte. Mais quand la puissance des Romains vint à s'affoiblir, les Genoïs, & à leur exemple les Venitiens allerent chercher le clou de girofle par le port de Theodoze, que l'on a du depuis nommé Cassa. Et lors que la ville de Constantinople eut été reduite sous l'obeïssance Latine, & que la jalousie des Grecs leur eut fait chercher de nouvelles villes pour servir de siege à leur Empire, & entre autres celle de Trebisonde, le trafic du clou de girofle y fut attiré par la voye de la mer Caspienne, ce chemin, dès le temps même des anciens Romains, ayant été connu mais non pratiqué, ainsi que Pline remarque apres Varron. Mais apres que les Turcs se furent rendus les maîtres de ces mêmes regions, ce même commerce fut transféré en Aleppo, où l'on portoit le clou de girofle sur des chameaux & des dromadaires. Toutefois les Sultans estant parvenus à la Monarchie du Caire, reestablishirent ce trafic sur la mer Rouge & dans Alexandrie. Enfin les Portugais, apres avoir fait plusieurs découvertes dans l'Asie & dans l'Afrique, & fondé diverses colonies en ces deux parties du monde, entrerent dans les Isles Moluques vers l'année mille cinq cents douze: & s'y estant trouvez assez forts, tant par le moyen de leur flotte, que des dissensions qui regnoient entre les Rois de ces Isles, ils se tendirent facilement les maîtres du clou de girofle; ruinant tous les navires qui pouvoient venir en ces lieux; soit de Perse ou d'Arabie, & fermant tous les passages par lesquels on eut pû aller des Indes en Egypte; ce qui fit perdre aux Sultans un revenu de plus de quatre vingts mille ducats chaque année. En ce temps là l'Isle de Ternate avoit pour Roy Bolcife, fils de Borgée; & ce Bolcife entreprenoit de prophetiser parmy ses sujets: mais celle de Tydor avoit Almanzor pour Roy; & ces deux Princes exerçoient l'un contre l'autre des hostilités continuelles, où ils estoient poussez tant par quelques vieilles haines, que par le desir d'accroître leur domination; toutefois, au contraire, ce fut par là que l'un & l'autre se virent reduits en servitude. D'abord les Portugais suivirent le Roy de Ternate, comme celuy dont l'Empire estoit d'une plus grande étendue; & voyant qu'Almanzor ne vouloit pas obeïr à leurs ordres, ils le firent mourir par poison: ce qui fut cause que Raxamire son fils & son successeur se mit en la protection des Castillans, qui estoient arrivez depuis huit ans en ces terres avec dessein de s'en rendre possesseurs, soutenant que Magellan, qui estoit de leur païs, les avoit découvertes avant que le peuple Portugais les connût: joint qu'ils pretenoient, que suivant le partage arrêté entre les deux royaumes, & la situation des lieux, dont les dimensions estoient encore assez incertaines, la jouissance de ces Isles devoit appartenir à la Castille. Ce différent fut cause que ces deux peuples Espagnols s'estant chacun embarrassez parmy les dissensions, qui regnoient déjà entre les barbares, les uns & les autres se battirent fu-

1606.

ricieusement, mais non pas long-temps; parce que bien-tost apres, l'Empereur Charles le Quint, Roy de Castille, ayant besoin d'argent, & ne sçachant pas encore de quelle consequence estoit la possession des Moluques, engagea au Roy de Portugal Iean Troisième du nom, tous les droits que la Castille pouvoit pretendre en cette conquête, pour trois cents cinquante mille ducats, que le Portugais luy presta. Depuis ce temps les Portugais commencerent à disposer de toutes choses à leur volonté; & ils envoyoiient la plus grande partie du clou de girofle à Goa, où les Turcs, les Chinois, & les Africains le venoient querir; de sorte qu'il n'en restoit presque pas le tiers pour la provision de l'Europe. Ainsi, il ne faut pas s'estonner si les Isles Moluques, celle d'Ambona, qui porte aussi du clou de girofle, & celle de Banda, où il croist d'excellentes noix muscade, avec leur fleur que ceux du pays nomment Macin, r'apportoient chaque année au Roy de Portugal deux cents mille ducats de revenu. On ne pouvoit pas mettre en comparaison de ce profit celuy du poivre, ou du gingembre dont on fait peu de conte, parce qu'ils croissent trop facilement en divers endroits, ny même le trafic de la canelle, qui n'est pas accoustumée à souffrir la mer.

A mesure que les richesses des Portugais croissoient, leur insolence contre les barbares croissoit aussi, puisque d'associez ils se vouloient rendre maîtres, & que le soin qu'ils avoient pris auparavant de nourrir une fidelle concorde, n'estoit plus employé qu'à des trahisons. De sorte que la mort de Bolcif estant survenue, Bajan son fils & son successeur fut traité par les Portugais comme s'il eut esté leur prisonnier; & apres luy, Dajale son frere, qui fut aussi Roy, receut un pareil traitement. Ces deux Princes ayant perdu le jour, de quelque mort que ce pût estre, leur frere Airias leur succeda sur le thron; mais bien-tost apres, il fut premierement mis aux fers, & en suite egorgé, non pour aucune offense qu'il eut commise contre les Portugais, puis qu'il leur seroit entierement; mais pour la jalousie qu'ils avoient conceüe de son pouvoir; parce que plusieurs Isles voisines, auparavant gouvernées par les Grands, s'estoient soumises à son obeissance par l'admiration que sa vertu leur avoit causée. Si bien qu'il tenoit sous sa domination plus de soixante & dix Isles; outre une bonne partie de celles de Celebes, Gilolo, & Mindanai. Les deux fils aînez d'Airias, effrayez de la triste aventure de leur pere, renoncerent à la royauté pour en eviter les dangers; mais le cadet nommé Babus, ayant hardiment accepté la Couronne, & même promis de vanger la mort de son pere, il ne se peut pas dire combien il trouva ses sujets & ses voisins affectionnez à son entreprise. Pendant son regne, les Anglois furent les premiers, qui sous la conduite du General Drak, vinrent troubler les Portugais en la jouissance des Moluques vers l'année mille cinq cents soixante & dix-neuf. D'abbord ils donnerent au Roy Babus quelque esperance de secours; mais apres avoir long-temps esperé en vain cette assistance, & l'ardeur des barbares suivant leur coustume, s'estant refroidie, quand il eut appris que les forces de Castille & de Portugal demeuroient unies ensemble sous le Roy Philippe, il luy envoya des Ambassadeurs pour excuser le dessein qu'il avoit pris de vanger la mort de son pere, & pour promettre à la Couronne d'Espagne toute sorte de fidelité pour l'avenir. Neantmoins apres avoir esté long-temps tenu en abboy par des réponses douteuses, & estant mort dans cet intervalle, il laissa à son frere Zaïde, outre la succession de son royaume, celle de son inimitié contre les Espagnols; & au lieu de l'esperance de pardon qu'il avoit conceüe, un desir

desir de vengeance tout prest d'éclatter quand l'occasion s'en offriroit. Au contraire Molé, lequel, apres la mort de Raxamire son ayeul, avoit succédé sur le thrône de Tydor tant à Guna son pere, que Zaide avoit tué, qu'à Gnabagune son frere empoisonné par une main inconnüe, commença à s'acquiescer l'affection des Portugais par plusieurs bons offices, & à les irrité contre son competeur. Ce fut dans cette disposition que la flotte Confederée trouva ces Rois, lors qu'elle aborda pour la premiere fois en cette plage pendant l'année mille cinq cents quatre-vingts dix-neuf, ainsi que nous avons desja dit autre part : en ce temps Zaide vid avec beaucoup de joye l'abord des armes Confederées, parce qu'elles estoient les premieres qui se fussent trouvées capables, en ces climats, de contrequarrer la puissance Portugaise : & ce Prince embrassa le party des Hollandois avec tant de zele, qu'il méprisa soudain, non seulement les Portugais qui estoient desja ses ennemis, mais les Anglois aussi, qui le prioient de les admettre dans le commerce de son royaume. Au contraire le Roy de Tydor permit mesme aux Portugais de bastir une citadelle dans son Isle. Vn peu devant que Corneille Sebastien fut arrivé aux Moluques, les Anglois y estoient venus une seconde fois, faisant sonnet hautement aupres des Portugais la paix conclüe entre l'Angleterre & l'Espagne ; mais comme ceux-cy, dans ces Isles, tenoient toutes sortes d'étrangers pour ennemis, ils ne tesmoignoient pour le peuple Anglois de la bonne volonté qu'en apparence, & à cause de la peur qu'ils avoient desja des Confederez ; lesquels bien-tost apres virent l'esperance de leur trafic de beaucoup diminuée par la rencontre d'un si grand nombre de marchands. Mais davantage dans le dessein qu'ils formoient de faire la guerre au Roy de Tydor, ils eurent les Anglois si contraires, que ceux-cy, voyant toutes les deux autres nations avoir besoin principalement de poudre à canon, vendoient la leur aux Portugais. Neanmoins les Confederez ne laisserent pas de perseverer dans leur resolution ; & il fut concerté entre eux & Zaide qu'il meneroit luy mesme son armée dans l'Isle de Tydor, pour y semer simplement l'effroy de la guerre ; & que cependant les Confederez entreprendroient seuls de conquerir la citadelle. Et cette conclusion fut prise de la sorte, parce que d'ordinaire les barbares agissans plus-tost par boutades que par conseil, leurs premiers efforts n'ont pas plus-tost esté repoussez que leur ardeur se refroidit. S'estant donc trouvé des l'abord des Confederez en cette Isle de Tydor, que deux carraques Portugaises estoient à l'abry proche de la citadelle, les mariniers Hollandois montent sur ces deux vaisseaux & s'en rendent maistres. En suite de quoy, apres avoir mis le feu à quelques bourgades, ils dressent les batteries du canon par terre & par mer contre la citadelle. Cependant le Capitaine Mol estant allé reconnoistre la place de plus pres, & ayant rapporté aux siens qu'il y avoit une breche raisonnable, ils y livrent l'assaut : & quoy que d'abord ils eussent esté repoussez par les mousquetades & par les bombes de l'ennemy, ils ne laisserent pas de recommencer leur attaque & d'entrer. Dans cette occasion le Capitaine Mol, ayant veu le Capitaine Torris Espagnol luy porter un coup de pique, evita agilement son attainte & se jette à son collier ; mais tandis qu'ils sont aux prises reciproquement, estant tombez tous deux à terre, Mol, qui voyoit l'autre debattre entre ses bras pour échapper, avertit un de ses compagnons de donner à l'Espagnol d'un pistolet dans la teste, ce qui fut fait. Cependant ceux qui avoient penetré jusques dans la citadelle, n'estant que sept en tout, on les forçoit de reculer ; & dans la re-

1606.

traite, Mol, qui avoit eu une jambe cassée, ayant esté contraint de tomber à terre, ses compagnons le remportoient sur leurs espauls; mais il y repugnoit courageusement, leur criant qu'ils devoient bien plus-tost assaillir les ennemis une seconde fois plus vigoureusement, que la premiere; & que le soin qu'on prenoit pour luy étant hors de saison, il seroit temps qu'ils songeassent à venir querir leur camarade, quand ils seroient maîtres du fort de leurs ennemis. De fortune, une tour de ce fort dans laquelle on avoit resseré les poudres, fut percée d'un coup de canon qui y mit le feu, en telle sorte que cet embrasement emporta soixante Portugais. Mais dans l'effroy que cet accident causoit à la citadelle, les Hollandois y étant entrez, s'en rendent maîtres. Cependant les femmes & les enfans s'estoient retirez dans de certaines roches inaccessibles aux gens de guerre: toutefois les vivres & l'eau ayant esté coupez à cette troupe sans defense, on l'obligea de se rendre, & elle fut conduite dans les Isles Philippines, comme aussi quelques hommes qui s'estoient encore trouvez vivans dans la citadelle apres sa prise. Ainsi la puissance des Portugais se vid chassée de toutes les Isles Moluques, excepté qu'ils tenoient encore un petit fort en celle de Timosa. Apres cette victoire, les Confederez laisserent au Roy de Tydor non seulement la vie, mais aussi la Couronne, en quoy ils se monstroient plus soigneux de leur reputation, que de leur seureté: car ce Prince seignant de vouloir vivre en bonne intelligence avec eux, comme en effet il ne luy restoit point d'esperance hors de leur amitié, ne laissa pas de couvrir dans le fond de son ame des trahisons qu'il devoit faire éclatter en temps & lieu. Neantmoins il obtint des Confederez que la citadelle qu'ils avoient prise fut demolie, sous pretexte que la liberté de l'Isle en seroit plus assurée; quoy qu'ils eussent plus-tost deu non seulement conserver ces fortifications, mais les accroistre.

Il revint encore des Indes en Hollande d'autres navires, que quelques marchands y avoient envoyez avant que la Compagnie des Indes eut esté establie: & le voyage de ces vaisseaux ne s'estoit pas fait sans butin; car ils avoient pris une carraque qui revenoit de Macao, & passoit aupres de Patanie. Cette Isle estoit regie par une femme, laquelle ayant soutenu que les depouilles conquises en son royaume luy devoient appartenir, fit resoudre les Hollandois de partager avec elle tout ce qu'ils avoient gagné en cette prise, & de rachetter en suite la part qu'elle avoit receüe. Les ouvrages de foye, qui sont le principal trafic des Indes, viennent de la Chine, royaume merveilleusement riche & puissant; mais comme cette nation a tousjours creu que la plus grande prudence consistoit à fermer l'entrée de ses terres aux estrangers, quelques Portugais habitez sur ses frontieres augmentoient encore son humeur soupçonneuse par plusieurs artifices, qui luy faisoient craindre sur rout de recevoir chez elle les Hollandois, gens belliqueux & extrêmement puissans sur mer. Ceux-cy au contraire employoient la faveur des Rois voisins, afin qu'on leur accordast dans la Chine une entrée qui ne feroit tort à personne; mais cependant ils ne laissoient pas d'exercer le trafic des foyes par le moyen des marchands Chinois, qui ont accoustumé de trafiquer en lava, & aux autres lieux voisins. On envoya encore de Hollande aux Indes, Paul Carden avec huit vaisseaux de neuf qu'on avoit equippez; le neuvième, avant que d'entrer en mer, ayant esté brulé fortuitement: mais afin que les peuples voisins de la Republique ne fissent pas tourner à leur profit, une navigation qu'elle avoit decouverte & assurée à ses propres dépens

pens avec beaucoup de travail, les Estats defendirent par un edit à tous ceux des Pais bas soit originaires soit habituez, de partir, soit des ports dependans de la Republique, ou des autres ports estrangers, pour entreprendre la navigation des Indes autrement que sous l'autorité de la Compagnie établie entre les Confederez. Quelques uns trouverent à redire à cette ordonnance; mais les Estats en excuserent la tigueur tant sur la conjoncture des affaires, que sur les exemples qu'on avoit desja de plusieurs ordonnances pareilles. Et mesme les precautions & les peines que celle-cy conrenoit furent augmentées du depuis selon que les Estats le jugerent necessaire, apres avoir esté advertis des fraudes qui se commettoient sur ce sujet.

Cette année vid des funetailles tres-remarquables: car premierement deux Seigneurs de haute condition moururent; le Comte de Hohenlo dans les Pais-bas, & le Comte Jean de Nassau en Allemagne. Hohenlo avoit esté autrefois extremement vif & ardent à la guerre, & son cotirage estoit intrépide; neantmoins il sçavoit mieux faire l'office d'un vaillant soldat, que d'un prudent chef. Pendant la jeunesse du Prince Maurice, il avoit accoustumé de commander à toutes les forces de la Republique; mais depuis qu'il ne se vid plus necessaire, la melancholie & le chagrin, & mesme les festins continuels luy ayant denoié tous les membres, il eut une fin fort lente & assez ennuyeuse pour un guerrier. Le Comte Jean de Nassau mourut de vieillesse, & comme il estoit frere de Guillaume Prince d'Orange, il avoit autrefois partagé avec luy les biens de leur famille, en telle sorte que ce premier avoit eu pour son lot les possessions situées en France & dans les Pais-bas; l'autre recevant pour sa part les biens situez en Allemagne. Du depuis Jean avoit souvent assisté son frere, soit de ses deniers dans la necessité des finances, soit de ses conseils dans l'embarras des affaires. Il avoit aussi pris sous sa charge le gouvernement de la Gueldre, & mesme il fut le principal auteur de l'alliance d'Utrecht, qui estoit extremement necessaire en ce temps là. A la fin s'estant retiré en ses terres d'Allemagne, il assista le party Confederé par le moyen de ses fils; du nombre desquels Philippe & Louys moururent à la guerre avant la mort de leur pere. Mais Guillaume Gouverneur de Frise, & Ernest, depuis peu gendre du Duc de Brunswick, vivoient encore quand leur pere mourut, laissant chez luy, outre ces quatre, un assez grand nombre d'autres enfans de chaque sexe. Entre les hommes de lettres, qu'un sçavoir extraordinaire rendoit illustres, Justus Lipsius mourut aussi, & son nom seul luy pourroit servir d'éloge; neantmoins la reputation qu'il s'estoit autrefois acquise, & assez long-temps conservée par ses écrits, sur tout en traitant des preceptes de sagesse, & des antiquitez Romaines avec un style concis & nouveau, se voyoit de beaucoup diminuée dans l'opinion de plusieurs, depuis qu'il eut fait imprimer ses relations de Hall, & d'Aspremont, contre lesquelles on publia mesme quelques écrits; mais sa mort qui survint bien-tost apres, laissa lieu de douter s'il avoit différé ou de daigné de respondre à ces libelles. Neantmoins chez les peuples Confederéz, aussi-bien que dans tout le reste de la Belgique, chacun ne laissa pas de celebrer à l'envy, soit en vers soit en prose, la memoire d'un si excellent homme. La maison de Nassau contracta aussi un mariage extremement illustre, la Princesse de Bourbon, fille du defunt Prince de Condé, ayant esté donnée pour femme au Prince Philippe, lequel par ce moyen eut le Roy mesme pour allié; & en cette qualité ce Monarque luy restitua la principauté d'Orange, pour la tenir avec toute sorte de franchise; quoy que le Parlement du

Mort du Comte de Hohenlo, & de Jean de Nassau.

Mort de Justus Lipsius.

La Princesse de Bourbon mariée à Philippe Prince d'Orange.

Dau-

1606.

Dauphiné soutint que cette terre faisoit une partie de son ressort ; & estoit par conséquent dependante de la Couronne de France.

*Relation des
choses qui se
sont passées par
l'Europe.*

L'entre maintenant dans un nouveau sujet d'histoire , où j'ay à décrire les affaires des Confederez, comme disposées, des cette année mesme, aux negotiations de la paix, apres de si longues & de si facheuses guerres ; & cette entreprise differe beaucoup de mes precedentes. Mais avant que d'y mettre la main, je ctoy qu'il ne sera pas hors de propos, que je fasse voir quelles parties de l'Europe vers ce temps là estoient en paix ou en guerre : dans quel sentiment , & dans quelle affection estoient les Confederez & leurs voisins , soit en public soit en privé : car il semble que de tous costez ce temps estoit fatal aux grandes revolutions ; & que nos affaires n'avoient pas peu de liaison avec celles des estrangers , ny celles des estrangers avec les nostres. Tout le Septentrion, où dès les plus anciens siecles la royauté a tousjours veu la liberté meslée avec elle, se trouvoit en armes pour des raisons presque pareilles à celles qui avoient autrefois emeu la guerre dans les Pais-bas : & le Roy Sigismond , pout avoir trop deféré aux conseils des Iesuites, ayant perdu le royaume de Suede, ne retenoit qu'à peine celui de Pologne. Car premierement dans la Suede, Charles, qui avoit quitté le titre de Duc pout prendre celui de Roy, qu'une assemblée des Estats luy avoit deféré ouvertement , menaçoit de nouveau les frontieres de la Livonie, apres avoir rassemblée ses forces malgré la perte qu'il avoit auparavant receu en assiegeant Riga. Et en Pologne, quoy que Samosky grand Chancelier eut sceu pendant sa vie ; soit par ses conseils, soit par le respect qu'on portoit à sa vertu, obliger le Roy & les Grands à la conservation de la paix, & à l'observation des loix du royaume, si tost que ce Ministre fut mort, on vid promierement naistre des inimitiez, qui se portèrent bien-tost à une force ouverte. Quelques uns disoient qu'estant proche de sa mort, il avoit averty les Grands que l'on se servoit de plusieurs artifices pour opprimer la liberté ; & que pour luy il laissoit le gouvernement de la Republique en l'estat qu'il l'avoit teceu ; mais que c'estoit desormais à eux à prendre garde, que l'ignorance ou la timidité n'apportassent point de prejudice à l'Estat. Quoy qu'il en soit, on vid dans peu les principaux Seigneurs du royaume, qui se nomment Palatins, prendre publiquement les armes, accusant le Roy, de ce qu'apres la mort de sa premiere femme en ayant epousé la sœur, sans prendre l'avis des Estats de Pologne, il avoit dans ce mariage, non seulement souillé le thrône par un inceste, mais aussi contracté une secrette union avec la maison d'Austriche ; & que dans la distribution des dignitez du royaume, sans observer l'egalité accoustumée, il preferoit les Romanistes aux Poteftans. Ces Palatins demandoient aussi, que les Iesuites fussent bannis du ressort de la Prevosté de Cracovie, & que les ptoqués des Prestres mesmes se terminassent devant les Juges du pais, & non pas devant ceux de Rome, où l'on ne pouvoit aller que par un long voyage, & de grandes dépenses. Enfin apres avoir assigné un concile National, ils sommerent le Roy de se venir justifier des accusations proposées contre luy ; le menaçant, s'il ne se presentoit, de transferer à un autre Prince le sceptre & la Couronne, qui faisoient la principale marque de la royauté de Pologne, & qu'ils avoient en garde, suivant une ancienne coustume du pais. Le Roy de son costé assembla de puissantes troupes ; & apres avoir gagné plusieurs Grands par ses gratifications, il vid des l'abbord l'avantage des armes pencher vers luy : neantrhoins il prefera la paix à la guerre ; & l'on conclut un traité dans la ville de Sandomirie, par lequel on

ajouta

adjoûta de nouvelles loix aux anciennes, afin de rendre celles-cy plus fortes. Mais cet accord ayant plus-tost fait cesser la guerre que les mécontentemens des partis, tandis que le Roy méprise les Palatins comme vaincus, l'impunité de leur première entreprise les dispose à une nouvelle : de sorte que le repos où l'on voyoit les uns & les autres, estoit trompeur & peu capable de durer long-temps.

Outre les points de l'accusation proposée contre Sigismond, que nous avons déjà remarqué, on l'accusoit encore d'avoir embarrasé la Pologne dans une nouvelle guerre, lors que sans aucun consentement public il avoit envoyé du secours à Demetrius. Ce Demetrius se disant fils de Basile, Souverain des Moscovites, que ses cruautés ont assez fait connoître, & frere de Theodore qui tint la Moscovie après Basile, racontoit pour justifier sa naissance, que Boris usurpateur de la Couronne, l'ayant cherché pour le faire mourir, on avoit supposé une autre victime, qui fut égorgée en sa place ; & que du depuis ayant esté emmené en Pologne, il avoit long-temps caché la grandeur de son extraction. Cependant il persuada plusieurs personnes par son discours, faisant aussi remarquer en son corps assez d'indices qui le pouvoient faire passer pour fils de Basile ; mais ayant pris les armes contre Boris, qui voyoit déjà son regne establi par la longueur du temps, la guerre ne luy fut pas prospere. Toutefois Boris estant mort, & ayant laissé pour successeur son fils Feder Borisvits, que la foiblesse de son âge encore tendre rangeoit sous la dependance de sa mere, la plupart des Moscovites, qui furent également de se voir regis par des femmes & par des enfans, embrasserent le party de Demetrius ; & bien-tost après le menu peuple luy donna une entrée dans Moscou, ville capitale de cet empire ; la veuve & le fils de Boris ayant esté égorgés en faveur du nouveau Monarque. Mais la bonne fortune de son regne ne dura pas long-temps : car premierement les Ecclesiastiques du pais n'estoient pas satisfaits de l'autorité qu'il donnoit aux Jesuites ; & le bruit couroit que par la persuasion de ceux-cy, il avoit envoyé vers le Pape pour faire succeder les ceremonies Latines aux Grecques dans les exercices de la Religion. D'autre part les Grands estoient aussi mécontents de ce que ce nouveau Souverain n'employoit que des Polonois, tant à la garde extérieure de sa personne, que dans ses entretiens & ses conseils les plus intimes. Mais pour la populace, parce que n'ayant de foy-mesme ny amour ny haine, elle estoit prestée de suivre les premiers mouvemens qui luy seroient inspirés ; on luy donne à entendre que celui qui passoit pour Demetrius ne l'estoit pas en effet, & que ce n'estoit qu'un moine fugitif, assisté du secours de la magie, & envoyé par les Polonois comme leur creature, pour leur preparer quelque occasion de détruire la puissance des Moscovites. Enfin pendant les nopces mesmes qui se celebroident entre luy & une Princesse Polonoise, fille du Palatin de Sandomirie, s'estant emeu une sedition, ce Demetrius, soit vray ou faux, puisque sa mort mesme a encore laissé dans le doute la verité de sa naissance, après avoir tâché vainement en sautant par une fenestre d'éviter le desastre qui le menaçoit, demeura premierement estropié de sa cheute, & fut tué incontinent après. Sa mort fut suivie d'un horrible carnage de Polonois : & un nommé Scutsky, qui portoit les autres à toutes ces violences, s'empara de la Monarchie, dans laquelle d'abord il ne se vid pas trop assuré ; parce que les esprits du peuple estant encore troublez de l'horreur de ces tragedies, on ne consentoit qu'avec peine à l'establissement du nouveau Prince ; mais suivant la coutume

1606.

des barbates, la terreur & les supplices affermirent sa domination. La Transylvanie & les frontieres de la Hongrie avoient aussi esté jettées en de grands desordres par la sedition de la soldatesque de l'Empereur, par les voleries des chefs, & par le mécontentement des Protestans, à qui l'on avoit osté la liberté de la Religion. Mais la haine de la guerre tombait encore en ces païs là sur les Jesuites, qui passoient pour auteurs de ces broüilleries. Les plaintes des Grands, qui s'estoient long-temps retenues, eclatterent au milieu de ces confusions; & ils se plaignoient premierement qu'on les méprisoit, & que, contre les anciennes coustumes du païs, qui vouloient que le Prince assistast aux assemblées pour entendre les supplications du peuple, Rodolphe se tenoit enfermé dans son palais, tandis que la conduite de la guerre, & de toutes les autres affaires demouroit entre les mains des estrangers. Enfin ils disoient, que si ces manieres de regner estoient capables de dégouter les sujets mesmes les plus accoustumés à la servitude, elles devoient sur tout estre insupportables à ceux dont les privileges avoient esté confirmés par un serment solennel du Prince, & par un traité qui leur permettoit, sans hazarder leur fortune ny leur honneur, de s'opposer aux Souverains qui violeroient leur liberté. On en vint donc bien-tost aux batailles & aux sièges; ce qui donna une telle joye au Turc, qu'il envoya le Sceptre & la Couronne de Hongrie à Estienne Botskaye, que les mécontents avoient élu pour leur chef. Mais quoy que Botskaye, outre les mécontentemens publics qui luy avoient fait prendre les armes, y eut encore esté porté par ses mécontentemens particuliers; il refusa les présens du Turc, ne souhaitant point d'autre tiltre que celuy de Prince, ny d'autre Souveraineté que celle de la Transylvanie. Neantmoins la guerre ne fut pas de longue durée; & cette année, qui estoit sa troisième, la vid faire place à un accommodement: parce que d'un costé le Turc se trouvant assez affoibly tant par les victoires des Perses, que par une nouvelle sedition survenue en Asie, Botskaye n'avoit jamais eu d'autre dessein, que d'empêcher qu'on ne fît tort à la liberté publique; & d'autre part l'Empereur Rodolphe n'estoit pas assez puissant pour soutenir deux ennemis tout à la fois. C'est pourquoy il accorda, par le traité de paix, que Botskaye jouiroit de la Principauté de Transylvanie: que les peuples d'Hongrie seroient regis par des Gouverneurs originaires du païs; qu'ils auroient pour Vice-Roy l'Archiduc Matthias frere de l'Empereur, & le mesme que l'on avoit autrefois interressé dans les affaires du Païs-bas. Il fut aussi conclu que la puissance des Jesuites dans la Hongrie seroit moderée par des ordonnances expresses, & que le Turc demeureroit paisible dans les terres qu'il tenoit. Peu de temps apres cette pacification, Botskaye fut empoisonné par quelques uns de ses domestiques; mais quoy qu'il eut perdu l'esperance de vivre, il ne perdoit pas le soin du public; car sur le point mesme de quitter le jour, il recommanda aux Hongrois & aux Transylvains de maintenir toujours entre eux une étroite concorde; d'assembler souvent le Conseil des peuples, & de conserver la paix avec l'Empereur, pourveu que les loix du païs n'en souffrissent point de prejudice. Mais patce que Botskaye estoit mort sans enfans, & que par les conditions du traité, la Principauté devoit retourner à l'Empereur, la Transylvanie rentra dans de nouveaux desordres, n'estant pas accoustumée d'obeir à des maistres éloignez.

L'Alemagne estoit toujours en discorde pour des differens de Religion: & quoy que dans les païs de Brunswic, de Paderborn, & d'Embsen, on ne

vid

vid plus d'hostilitez ; neantmoins on y voyoit une espece de guerre dans les dissensions qui regnoient entre les Princes de ces Estats, & leurs villes capitales ; les uns estant trop avides de commander, & les autres sçachant pas obeir.

Les Venitiens ne se defendoient encore que par des libelles, dont les auteurs se gardent bien de paroistre dans Rome, au jour qu'on leur avoit assigné ; & s'excusent tant sur les accidens qui leur pouvoient arriver en chemin, que sur le sujet qu'ils avoient de ne se fier pas trop à leurs juges. Cependant on preparoit de part & d'autre des armées, des flottes, & des chefs de guerre : & le Roy d'Espagne tesmoignoît assez ouvertement qu'il assisteroit le Pape. Ce que le Roy de France ayant appris, il fit sçavoir dans Rome ; que les Rois ses ayeuls avoient assez merité, que dans les dangers où l'Eglise se trouvoit embarassée, elle ne pteferast pas le secours des autres peuples à celuy des François : de sorte que si le Pape avoit resolu de se jeter entre les mains des Espagnols, qui ne cherchoient que les occasions d'accroistre leur domination, la France autoit un juste sujet d'en prendre ombrage, & seroit mesme obligée, malgré elle, de s'attacher au party contraire. Ces menaces firent peur à l'Italie, qui n'avoit jamais receu chez elle les armes des estrangers sans en souffrir beaucoup de dommages ; parce qu'estant, comme elle est, partagée en plusieurs petits Estats, il est d'autant plus facile de la vaincre & de la ruiner. Mais quoy que le Roy de France ne craignist pas la guerre, neantmoins il aymoît mieux la paix : c'est pourquoy il convioit tantost le Pape & tantost les Venitiens à finir leurs discordes ; qui ne pourroient éclatter qu'à la commune ruine des deux partis : & en mesme temps ce Prince qui possedoit la paix dans son royaume, taschoit à l'asseurer de plus en plus par les sages loix qu'il establissoit, par les finances dont il remplissoit son épargne, & par les alliances qu'il contractoit avec les autres Estats.

L'Angleterre, depuis qu'on eut decouvert cette execrable conspiration dont nous avons parlé, estoit dans des soupçons horribles ; que le Pape avoit encore augmentez, en faisant publier un nouveau decret, qui defendoit à ses partisans de prester serment en la forme que le Roy avoit prescrite, & en leur donnant à entendre qu'un serment de cette sorte estoit contraire à la Religion ; veu qu'il promettoit au Roy une fidelité & une obeissance certaine quand mesme le Pape n'y consentiroit pas. Ce qui n'ayant esté creu que difficilement par les Romanistes mesmes, fit en suite des impressions dans leurs esprits assez diverses, selon que les uns & les autres estoient touchés d'affection pour leur patrie, ou de zele pour la Religion. Les Anglois faisoient aussi plusieurs plaintes contre l'Espagne, de ce qu'on n'y rendoit pas egalemeut la justice à tous les marchands.

Dans le mesme royaume d'Espagne on exerceoit plusieurs rigueurs contre les Belges du party de l'Archiduc qui demeuroient en ces pais là, quand ils se trouvoient avoir quelque correspondance de trafic avec les Hollandois, & sur tout avec la Compagnie des Indes. On prenoit aussi garde avec assez d'exacritude à l'administration des finances ; & quelques uns que l'on soupçonnoit de ne les manier pas avec fidelité, avoient esté emprisonnez. Mais tous ces remedes estoient de beaucoup moindres que le mal : & cependant le Roy entendoit continuellement des plaintes de la part des Portugais, qui demandoient chaque jour si l'on ne mettroit point quelque fin à leurs miseres. Ils se plaignoient que tandis qu'on faisoit la guerre dans les Pais-bas

*Prieres des
Portugais fai-
tes à Philippe
pour la paix
avec les Estats
Confederes.*

1606.

contre des peuples éloignez d'Espagne, le cœur de ce Royaume & tous les environs demeueroient epuisez & ruinez : que l'on voyoit à tous momens prendre ou bruler les navires, où confisoit autrefois la principale richesse du Portugal : que depuis peu les ports d'Espagne avoient esté assiégez, & qu'on venoit de luy ravir les Moluques. Les Castellans mesmes se plaignoient aussi, que les fardeaux de la guerre des Pais-bas commençoient à devenir insupportables; estant certain que depuis quelque temps elle coûtoit à l'Espagne plus de trois-cents mil escus par mois: & qu'il ne falloit pas attendre de soulagement à ce mal, sur tout lors qu'on voyoit le peril des flottes qui revenoient de l'Amerique en Espagne, s'augmenter de jour en jour: qu'en effet les dépenses qui se faisoient chaque année, surpassoient tellement les recettes, qu'on n'avoit pû, cette année mesme, éviter les seditions de la soldatesque, quelque soin que le Marquis Spinola eust apporté pour les prevenir. Qu'il s'en falloit beaucoup que les conquestes qu'il avoit faites ne répondissent à tant de dépenses, puisque mesme les plus puissans soins avoient fait connoistre par experience, combien les rivieres & les forts de l'ennemy rendoient les frontieres assurées; & combien au contraire l'entrée de la Flandre par la mer estoit difficile aux Espagnols, tandis que d'ailleurs ils coutoient une infinité de dangers, en faisant passer leurs troupes sur les confins des autres Estats. Que si outre la guerre Belgique il arrivoit qu'ils eussent encore celle de Venise à soutenir, l'Espagne ne se trouveroit plus simplement dans l'incommodité, mais dans l'indigence. En effet, le Roy d'Espagne qui estoit encore jeune & sans experience des armes, outre que son humeur le portoit plus-tost à augmenter ses plaisirs, qu'à étendre les frontieres de ses Estats, faisoit aussi plustost la guerre par le conseil de ses Ministres, que par sa propre inclination. Mais à toutes ces considerations qui convioient l'Espagne de faire la paix, il se joignoit encore plusieurs sujets de craintes, & dont à la verité quelques uns estoient assez justes, mais il se trouvoient accompagnez de beaucoup d'alarmes imaginaires qu'on y mesloit; non sans un secret artifice de ceux qui gouvernoient la Republique Confederée, par lequel, voyant que l'Espagnol marchandait si long-temps la paix, ils taschoient à le pousser dans un veritable dessein de la conclurre. Premierement donc on avoit semé un bruit, que la France essayoit de joindre les Provinces Confederées à son Estat sous de certaines conditions, & d'étendre ses limites en tous ces quartiers là; apres qu'elle se seroit ouvert de force un passage par le milieu de la Flandre. Mais en mesme temps on disoit, que les Espagnols trouveroient bien mieux leur conte à laisser la Hollande en liberte, qu'à la voir, par la diminution de leur Estat, augmenter celuy d'une Couronne estrangere, & mesme rivaller de celle d'Espagne: veu que tandis que les Confederéz ne seroient à personne qu'à eux mesmes, l'Espagnol pourroit tousjours conserver quelque esperance de les recouvrer; soit quand ils auroient perdu la memoire de leurs anciens mécontentemens; soit lors que la discorde domestique auroit pris pied chez eux; ou enfin quand ils seroient en mauvaise intelligence avec les Souverains qui les maintenoient; mais qu'au contraire s'ils passoient une fois sous la domination d'un estrangier, l'Espagne les perdoit pour jamais. Davantage la fortune des Indes se montrant extremement favorable aux esperances de la Republique, on estoit si fort en Hollande & en Zelande une nouvelle Compagnie, qui devoit porter en l'Amerique le trafic & la force des armes tout à la fois; afin de pousser les

cenne-

ennemis à bout sur la mer aussi bien que sur la terre. Et l'on se promettoit de cette nouvelle entreprise de si grandes proyes, qu'elles suffisoient seules à entretenir toutes les dépenses de la guerre. Peu de temps apres, on fit encote courir le bruit, que comme autrefois le Turc avoit traversé les détroits de l'Hellespont à l'ayde des Gnois, de mesme l'on verroit bientôt les Maures, par le secours des navires Hollandois, venir attaquer la Province de Grenade, & les autres terres Espagnoles que leurs ancestres avoient possédées. D'ailleurs, Albert & Isabelle commençoient à se lasser des guerres, celle-cy comme femme, & l'Archiduc, comme un homme qu'on avoit autrefois élevé pour l'Eglise, & qui penchoit maintenant vers la vieillesse : joindre que la disette, dont ses Provinces estoient accablées, la sedition de ses soldats qui se renouvelloit si souvent, enfin les larmes & les gémissemens de ses peuples, l'avoient fait résoudre à souhaitter plustost une principauté tranquille, que des esperances perpetuellement mêlées de crainte. Mais sur tout le Marquis Spinola conseilloit aux Archiducs de faire la paix ; parce qu'il craignoit que cette grande gloire qu'il avoit acquise en si peu de temps, n'éprouvât quelque revets de fortune. Ioint que comme depuis peu son credit & celui du Roy mesme s'estoient veus épuisez, il considéroit que si le faix des dépenses continuoît toujours, & que quelque infortune detournât les revenus de l'Amerique, il demeureroit en mesme temps accablé de debtes, & sans esperance de recouvrer ce qu'il auroit presté ; si bien que du haut degré de fortune qu'il possédoit, on le verroit tomber dans l'indigence & dans l'infamie.

*Le Marquis
Spinola con-
seilla la paix.*

Mais dans les Provinces Unies il se trouvoit peu de personnes qui osassent esperer la paix, & plusieurs mesmes la craignoient ; leurs peres les ayant nourris dans cette opinion, qu'il ne falloit admettre aucune conference avec un ennemy sans fidelité, & que la guerre seroit toujours plus seure pour eux que toute sorte d'accommodement. Ioint que les armées, les flottes, l'artillerie, les fortifications, apportoit du gain à une grande multitude du menu peuple aussi bien qu'aux gens de guerre. Il y en avoit aussi qui craignoient, que si autrefois, lors qu'on ne connoissoit pas encore la guerre, le trafic avoit choisi pour son siege la ville d'Anvers comme la plus commode de tous les Pa's-bas, ainsi quand la paix seroit faite, toutes les marchandises ne retournassent encore s'établir en ce mesme lieu. Enfin quelques autres apprehendoient, que quand la Republique seroit delivrée de la crainte de ses ennemis, elle ne tombât dans quelques brouilleries domestiques, soit par la discorde, ou par l'emulation de ses propres villes. Neantmoins, & sur tout dans les Provinces les plus voisines de l'ennemy & des dangers, on trouvoit assez de gens dont l'esprit ne penchoit que trop vers la paix, depuis qu'ils avoient veu les villes emportées presque d'assaut, tandis qu'on faisoit difficulté de les secourir ; & que par une espece de prudence politique, on laissoit ronger les frontieres de l'Estat. Mais les plus raisonnables estimoient, que comme il se falloit tenir sur ses gardes pour éviter les pièges de l'ennemy, de mesme il n'estoit point mal à propos de tenter les moyens de faire une paix dont les conditions fussent equitables ; & n'apportassent aucun prejudice à la liberté ny à la Religion : & sur tout qu'il ne falloit pas negliger les conjonctures de ce temps, où les Confederéz voyoient la fortune des ennemis sur son declin, au lieu que l'autorité des Estats se trouvant affermie par un long commandement, estoit encote comme flanquée par la defense de deux Princes, dont l'un

*Plusieurs des
Confederéz
tenoient la
paix pour sus-
pecte.*

1606.

estant mécontent des Espagnols, & l'autre du Pape, pour de tres-justes sujets, la Republique se devoit tenir d'autant plus assurée de leur fidelité.

Wittenhorst vint à la Haye de la part de leurs Alteses pour traiter de la paix.

Il estoit accompagné de Gevarts.

Les Confederés, par leurs vains autanx lettres des Archiducs, deservent l'infamie.

Les affaires estant donc en cet estar tant au dehors qu'au dedans des Provinces Unies, Walrave de Wittenhorst vint à la Haye sur la fin de l'année par ordre des Archiducs. Il avoit desja fait tour le tour de la Hollande & de la Gueldre des le Printemps, & mesme avant que les armées fussent entrées en campagne; mais pour lors il n'avoit ordre que de conférer en privé avec quelques particuliers, les occasions luy en estant assez faciles, veu qu'il estoit allié avec un grand nombre des Noblesses du pais, tant par l'extraction de ses aveux que par plusieurs mariages. Mais dans ce dernier voyage il estoit accompagné de Jean Gevarts Greffier de Turnhour: & parce qu'ils demouroient tous deux en des terres qui payoient contribution à chaque party, ils trouvoient un plus facile accès. Wittenhorst estant donc à la Haye, fit voir aux principaux Seigneurs les ordres d'Albert & d'Isabelle, exposez presque en ce sens: que ny l'un ny l'autre ne souhaitoit rien plus passionnement que de mettre fin à tant de sanglantes guerres dont le peuple estoit travaillé, & de luy donner quelque repos: que les Estats ne pouvoient ignorer le droit des Archiducs; lesquels ne demandant rien qui ne fust raisonnable, convioient les mesmes Estats de proposer de leur part ce qu'ils jugeroient capable d'avancer la tranquillité publique: & que s'ils souhaitoient ou la paix ou une treve, une negotiation publique ou des conferences secretes; le tout estoit remis à leur choix; & que cependant ils n'auroient à craindre aucune supercherie. Toutefois parce que ces deux Ministres n'appotterent aucunes lettres des Archiducs aux Estats, l'affaire fut différée. Il me reste maintenant de raconter par quels degrez on avança cette negotiation, avec quelle ardeur on y travailla; & je n'épargneray mesme aucun soin dans mon ouvrage, puisque la connoissance de toutes ces particularitez importe bien plus à ma patrie, que ne feroit le detail du siege de quelque ville, ou la relation de quelques courses de cavaliers: & que la plus haute reputation où la Republique Confederée ayt jamais montée chez les autres nations, a principalement pris sa source de cette dernière affaire.

HISTOIRES

DES TROUBLES

DU PAYS-BAS,

LIVRE SEIZIESME.

SOMMAIRE.

Les Eſtats font razer la citadelle de Groningue. Les Eſpagnols tuent le Comte de Brank qu'ils avoient ſurpris. Le Prince Henry s'eſtant rendu maſtre de la ville d'Erkeleus, y prend le Comte de Herenberg priſonnier. Les Anglois & les Hollandois envoient des vaiſſeaux aux Indes. Les Anglois font deſſein d'occuper la Virginie. Commencement de la Compagnie des Indes Occidentales chez les Conſederez, & ſes conditions. On ſente des libelles pour & contre. Difficultez de donner chez les Conſederez, un commencement à la negociation de paix. Le Prince à la perſuaſion de Barneveld admet une conference. Reſponſe des Eſtats aux Deputez des Archiducs. François Neyer entremettement de la paix, apporte des lettres aux Eſtats. Leur reſponſe & leurs demandes. Les Eſtats écrivent ſur ce ſujet à toutes les Provinces en particulier. Ils ordonnent des prieres publiques. Albers fait ceſſer les hoſtilitez, contre les Provinces : quelques uns des Conſederez, ne veulent point de paix. Glorieux ſucces de l'entreprise navale de Hemkerk contre l'Eſpagne. Le Pere Neyer pourſuivant la paix, demande qu'on rappelle la ſicte d'Eſpagne ; les Conſederez, ont de la peine à ſ'y reſoudre. Henry leur envoie le Preſident Janin & autres en Ambaſſade, pour leur offrir ſes aſſiſtances. Ils demandent auſſi conſeil aux autres Princes. Neyer taſche de gagner Arſen par preſens, & celui-ey decouvre l'affaire aux Eſtats. Ambaſſades reciproques entre le Roy Jacques & les Eſtats. L'artifice des Eſpagnols ſe decouvre. Colere des Conſederez. Les Eſtats deſapprouvent la raiſication d'Eſpagne. Reproches d'Oldenbarneveld à Verreken. On offre une autre raiſication aux Eſtats. Inclinations diverſes des Conſederez. Ils ne veulent rien negocier avec l'Eſpagne ſi leur liberté n'eſt auparavant reconnüe. Ils offrent une longue treve aux Archiducs : & n'admettent que deux Deputez eſtrangers pour la conference. Le Roy de Dannemarck & autres Princes envoient des Ambaſſadeurs aux Conſederez. La cavalerie Hollandoiſe ſurprend quelques cavaliers de l'Archiduc, chargés de l'argent de leurs monnetes. Albers & les Conſederez, comencent une partie de la ſoldateſque eſtrangere. Les mutins de Dieſt ſont chaffez contre la parole de l'Archiduc. Le lac de Bemſtre eſt mis à ſec. Les navires Hollandois reviennent des Indes. On pacifie les differens qui s'eſtoient remuwez entre les Emdenois & leur Prince. Ambaſſade du Roy de Suede. Breve relation de ce qui ſe paſſe en Europe.



L'Hyver ne fut pas beaucoup froid, mais extremement venteux ; ce qui ayant empêché que les rivières des Provinces Unies ne fuſſent glacées, empêcha auſſi que leurs terres ne fuſſent travaillées par les courſes des ennemis ; comme ſi le Ciel même euſt voulu commencer à faire la paix. Toutefois ſi ce temps fut favorable d'un côté aux vœux des Conſederez, il leur fut contraire de l'autre : car il brifa pluſieurs de leurs navires proche de l'Iſle de Texel, qui n'a jamais eſté fort ſeure en hyver pour l'abry des vaiſſeaux ; & retarda les navigations qui ſe preparent pour divers climats. Mais les Eſtats Conſederez deſirant donner de nouvelles marques du ſoin qu'ils avoient de leur reputation, & de la tranquillité domeſtique, firent razer la citadelle de Groningue ; parce que ſ'il fut autrefois neceſſaire de la conſtruire, il n'eſtoit pas maintenant honneſte de la conſerver, non ſeulement

1607.

Les Conſederez, font razer la citadelle de Groningue.

parce

1607.

parce que c'eust esté chocquer la liberté qui devoit estre egale pour toutes les villes ; mais encore parce que les seditions qui s'estoient cy-devant emeües dans celle-cy, avoient esté parfaitement guerries tant par l'authorité intrepide du Gouverneur, que mesme par le remede du temps qui avoit peu à peu calmé les esprits & joint que l'on avoit pris soin de donner aux habitans des Magistrats, dont la fidelité pour le party & pour la Religion s'estant fait connoistre en diverses occasions, servoit d'une puissante garnison pour les retenir dans le devoir sans dépenses & sans mécontentement.

*Les soldats
Espagnols
prennent un
chateau dans
l'Isle de Bom-
mel.*

Cependant les soldats ne demeuroient pas oisifs; car premierement quelques uns du party des Espagnols prirent un chasteau dans l'Isle de Bommel, qui n'estoit pas à la verité fort grand : & mesme ils furent favorisez dans cet exploit par la trahison d'une sentinelle qu'ils avoient gagnée à force d'argent, & qui manqua de donner l'alarme. Le Capitaine qui gouvernoit la place, fut tué ; & l'on remarquoit dans cette perte qu'il y avoit eu de la faute, en ce qu'il n'avoit pas esté soigneux de changer les sentinelles, & que cette negligence avoit donné lieu à une trahison. D'un autre costé le Comte de Brouk, l'aîné de ses freres, qui combattoit sous les enseignes des Confederez, tomba dans les pieges des ennemis, comme il s'en retournoit en sa maison ; parce que son Secrétaire, qu'il avoit envoyé devant, ayant esté fortuitement pris, la violence des tourmens, dont on se servit pour le questionner, luy fit confesser que son maistre le suivoit. Le Comte ne laissa pas de se defendre courageusement ; non pour aucune esperance qu'il eust d'échapper, mais parce qu'il avoit honte de se laisser prendre. Après sa mort son corps mesme fut percé de coups ; la haine que les Espagnols avoient portée à son pere, ayant passé jusques au fils : car le vieux Comte de Brouk avoit aussi esté tué par les soldats de Mendoza, avec une pareille cruauté, & une plus grande injustice. Vers ce mesme temps le Prince Henry de Nassau estoit party avec des forces de cavalerie assez considerables, pour surprendre quelques regimens du Marquis Spinola, qui passoient leur hyver dans le plat pais de Limbourg, avec assez de negligence : mais

*Henry de
Nassau avant
pris la ville
d'Erkelens
d'assaut, il se
saisit d'Henry
de Herenberg.*

quand le Prince eut sçeu que sur l'advis du danger qui les menaçoit, ils s'estoient retirez dans les villes, il alla prendre par petard la ville d'Erkelens, qui se trouvoit proche de son chemin. Cette place n'estant pas des plus considerables de la Gueldre, & reconnoissant assez sa foiblesse, avoit accoustumé autrefois de payer contribution à tous les deux partis ; mais elle s'estoit declarée contre les Confederez, en recevant le Comte Henry de Herenberg, qui l'avoit choisie pour y retirer ses prises. Cinquante cavaliers qui estoient dans la place furent taillez en pieces, le reste de la garnison estant absent, & le Comte de Herenberg fut pris prisonnier. Les soldats victorieux emporterent tout ce qu'ils purent ; & le feu fut mis au reste : leur colere estant trop grande pour pouvoir estre moderée par leur chef ; à cause qu'ils se souvenoient qu'en ce mesme lieu quelques uns des leurs avoient esté traitez avec assez de rigueur. Le Comte Frederic de Herenberg, qui estoit en Flandre, ayant sçeu la mauvaise fortune de son frere, & desirant la recompenser par quelque bon succès, se proposoit de prendre Ardenbourg, petite ville de ce pais là, que les Confederez avoient depuis peu fortifiée : & dans ce dessein il avoit pratiqué la correspondance de quelques soldats de la garnison ; mais une partie de ces traitres poursuivis pour quelque autre crime, ayant esté mis prisonniers & appli-

*Vains es-
sais du Fre-
deric de He-
renberg sur
Ardenbourg.*

quez

quez à la question, confesserent celui là dont on ne se doutoit pas, quoy qu'il fust sur le point de produire son effet; puisque le Comte de Herenberg, avec d'assez puissantes troupes, estoit aux environs de la place, où il n'attendoit plus qu'un signal pour l'attaquer.

Les Hollandois & les Anglois, à l'envy, hastoient leurs navigations vers le nouveau monde : & pendant le Printemps de cette année les premiers firent partir deux navires pour les Indes, & ceux-cy trois. Pour le present les Anglois faisoient un plus grand gain que les autres : mais leur reputation estoit en fort mauvaise odeur ; & particulièrement celle d'Edouard Michelborn, depuis peu revenu des Indes en Angleterre, que l'on accusoit d'avoir diffamé son commerce par plusieurs pillages & plusieurs meurtres qu'il avoit exercez chez les Barbares : toutefois il en rejettoit hardiment la faute sur les Indiens, parce qu'il ne se trouvoit personne qui le contredist : joint qu'une telle injustice ne manquoit pas de partisans, qui soutenoient que par les anciennes loix d'Angleterre on ne punissoit point en ce Royaume les outrages commis contre les estrangers, quand il n'y avoit point d'alliance publique contractée avec eux. Cependant tous les Anglois d'un commun accord resolurent de ne pas souffrir que l'Espagnol demeurast le seul maistre de l'Amerique, & mesme il y avoit desja longtemps qu'ils s'attribuoient la propriété de la Virginie, qui fait une partie de ce nouveau monde, située au vingt-quatrième degré de la latitude Septentrionale : parce qu'ils estoient les premiers que l'on eust veu penetrer jusque vers le cœur de ce país, auquel ils avoient donné le nom de Virginie en l'honneur de la Reyne Elisabeth ; & ce nom se conserve encore aujourd'huy chez eux. Ils composerent donc deux Compagnies de quelques uns de leurs, qui ne faisant pas assez à leur gré prosirer leur argent dans le Royaume, esperoient qu'il profiteroit davantage chez les estrangers : & ces deux Compagnies devoient conduire deux colonies differentes, auxquelles le Roy Jacques, pour accroistre l'honneur d'Angleterre, avoit donné de nouvelles loix & de nouveaux privileges : & quelques uns ayant hardiment assuré qu'il se trouvoit en la Virginie des veines d'or & d'argent cachées sous terre, cette croyance s'imprima facilement dans l'esprit de ceux qui la souhaitoient veritable. D'abbord un navire donna un assez heureux commencement à cette grande entreprise, par le moyen d'un fort que ses nochers edifierent à la haste sur le bord d'un fleuve qu'ils avoient trouvé ; & ils y laisserent une garnison qui devoit avoir pour sa nourriture les poissons de cette riviere, avec les fruits de quelques champs prochains : les barbares ayant esté contrainsts de se retirer plus avant. Mais l'autre vaisseau qui suivoit ce premier, tomba entre les mains des Espagnols, qui ne luy pardonnerent pas, la maxime d'Espagne estant, de ne reconnoistre aucun droit ny alliance dans toute la vaste estendue de ces terres ; dont elle pretend conserver la jouissance pour sa seule nation, par la terreur qu'elle donne à toutes les autres. Quelques Anglois estoient aussi retournés depuis peu, en la Guiane ; mais s'estant émeu en chemin de la dissension parmy eux, plusieurs quitterent le navire & s'arrestèrent en une Isle ; neantmoins ayant fait quelque outrage aux barbares du lieu, & se voyant attaqués par eux sans aucun moyen de resister, ny de subsister faute de vivres, ils creuserent un aibre dans lequel ils se commirent à la mercy des ondes. En cet estat ils se virent dix jours durant agitez par les tempestes, & poussés contre des écueils en telle sorte qu'ils eurent bien de la peine à s'écha-

Les Hollandois & les Anglois envoient des navires aux Indes.

Les Anglois deliberent d'occuper la Virginie.

1607.

per des flots. Mais leur danger ne fut pas moindre sur terre ; car ils furent pris par les Espagnols , lesquels neantmoins leur pardonnerent , comme à des gens qui se trouvoient malgré eux en ces climats.

Les desseins maritimes des Confederez estoient d'une fuite bien plus importante ; mais aussi l'on y travailloit plus lentement , comme il arrive d'ordinaire dans les grandes entreprises : il y avoit desja long-temps qu'un grand nombre de marchands & de mariniets , outre de prodigieuses sommes de deniers inutilement enfermées dans les coffres des plusieurs particuliers , avoient besoin d'un nouvel employ : & parce qu'après la perte du commerce d'Espagne , celui des Indes ne leur suffisoit pas , il sembloit qu'il n'y eust que l'Amerique qui les pût contenter ; puisque outre le sel, le sucre, les drogues medicinales , & le bois precieux qu'elle produit , elle abonde encore en toutes sortes de metaux. Mais l'esperance de traffiquer en ces climats estoit difficile , parce que les Espagnols estoient les maistres des principaux rivages ; c'est pourquoy il fut jugé necessaire que la puissance & l'autorité publique secondassent les efforts des particuliers. Desja donc les plus riches marchands , & quelques autres personnes à qui le desir de profiter à la patrie avoit fait rechercher de nouvelles instructions dans les livres de navigation , & dans les relations de plusieurs nochers , avoient décrit les reglemens d'une nouvelle Compagnie pour trente ans : & il devoit estre desendu à tous les habitans des Provinces Confederées de voyager sans son ordre , soit vers ce grand espace de rivages qui s'estend depuis l'Isle de Terra Nova , assez connuë par les pescheres des François , jusqu'au détroit de Magellan sur tous les deux Oceans qui baignent ces rivages ; soit vers les autres rivages que l'Afrique contient entre le tropique d'Esté , & le Cap de Bonne Esperance. On assignoit cinq mois de temps , pendant lesquels ceux qui voudroient entrer en la Compagnie y porteroient leur argent : & il estoit dit que les Estats Confederez y ajouteroient du leur deux cens mil livres par an , pendant les six premieres années ; apres lesquelles ils augmenteroient cette somme autant que la commodité de la Republique le pourroit permettre. Il estoit aussi dit que les affaires de la guerre & celles de la marchandise seroient conduittes separement : que pour faire la guerre, les particuliers fourniroient seize grands navires & quatre legers ; que la Republique fourniroit aussi un pareil nombre de vaisseaux de l'un & de l'autre sorte ; & que la Compagnie pourvoiroit tous ces vaisseaux de soldats qu'elle entretiendroit , & qui combattroient tous sous de mesmes ordres. Que la mesme Compagnie auroit trente Administrateurs pour Amsterdam , qui manieroient la moytié de l'argent : que dixhuit autres pour la Zelande manieroient le quart : & qu'enfin quinze autres tant pour la Westfrise , que pour les embouchures de la Meuze , manieroient le surplus. Que la charge de ces Administrateurs ne dureroit pas tousjours ; mais que de six ans en six ans on en changeroit le tiers ; & que l'on n'éliroit , pour cet employ , que ceux qui auroient porté le plus d'argent dans les coffres de la Compagnie. Que ces Administrateurs auroient la direction des armes & des marchandises : qu'ils recevroient pour leurs vacations la centième partie de tout ce qui entreroit & sortiroit ; & que leur gain se partageroit chaque fois qu'il se trouveroit égalier la dixième partie du sort principal. Que pour ce qui concernoit les prises qui se feroient sur mer , ce seroit aux Juges de la marine d'en connoistre ; qu'elles demeureroient indivisibles pendant les premieres six années , afin que les fruits de la guerre servissent à en sou-

tenir

*La commodité
estuy des loix de la
Compagnie de
l'Inde Occi-
dentale chez
les Confede-
rez.*

tenir les charges; & qu'après les six ans expirez la dixième partie de ces prises entretoit en l'Espagne des Estats: la trentième appartiendroit au Prince Maurice; & le surplus seroit partagé entre les marchands. Que dans les quatre bureaux des Administrateurs on en éliroit dix-sept, qui delibereroient de toutes les affaires communes: & que les Gouverneurs & Capitaines envoyez par ceux-cy, après avoir presté serment au nom des Estats, pourtoient donner leurs arrests sur toutes sortes de differens, contracter des alliances, & bastir des citadelles selon qu'ils le jugeroient à propos; & quand ils seroient de retour en leurs maisons, ils representeroient aux Estats des relations succinctes de tout ce qu'ils auroient fait. Que les marchandises de la Compagnie seroient exemptes pour tousjours des anciens impôts, & pour vingt ans des autres impôts qu'on avoit establi depuis la guerre.

Les auteurs & les approbateurs de cette Compagnie, qui sans doute n'estoit pas d'une mediocre consideration, la louoient hautement tant de bouche que par écrit: estant certain que chacun se flatte rousjours dans ses propres inventions; & que quand nous avons une fois lâché la bride à nos esperances, elles se poussent jusques à l'infiny. Ils disoient donc premièrement, que de toutes les ressources des ennemis, celle qui jusques icy avoit passé pour la plus puissante deviendroit bien-tost, la plus foible, lors qu'elle auroit une fois esté entamée par les armes: que cette entreprise donneroit moyen aux Confederez de transporter toutes leurs guerres sur la mer, où jamais l'ennemy ne les avoit vaincus; quoy qu'il les eust souvent rencontrez avec des forces moindres que les siennes. Que plus ce chemin estoit long, plus il seroit penible pour les Espagnols, dont les corps delicats se laissent abbattre par la chaleur, au lieu que les Hollandois, nez sous un climat Septentrional, & s'il faut ainsi dire, nourris dans l'Océan, sont naturellement endurcis contre toutes sortes d'incommoditez. Que les extrémités de l'Amerique, des deux costez qui s'estendent vers chaque pole, avoient esté si peu fréquentées: qu'elles sont à peine connues: & que depuis l'Isle de la Trinité jusqu'à l'Equateur, tous les rivages estoient nuds & sans maistre. Qu'à la verité, sur les autres rivages, les Espagnols avoient dispersé quelques garnisons, mais si éloignées, qu'elles ne pouvoient ny s'entresecourir, ny defendre les distances qui se trouvoient de l'une à l'autre. De sorte que tous les peuples de cette plage, lors qu'on leur auroit fourny des armes, donné des instructions pour la guerre, & qu'ils s'y seroient un peu accoustumez, pourroient passer pour autant d'armées contre l'Espagnol qui seroient plus fidelles aux Confederez, que des troupes qu'ils auroient prises à leur solde; parce que le souvenir des anciennes cruautés que l'Espagnol avoit exercées contre eux, & la haine du rigoureux servage qu'il leur faisoit encore souffrir, ne seroient que trop capables de les animer. Enfin cette Compagnie se promettoit desja la même grandeur qui avoit rendu les Espagnols si redoutables; & ses partisans soutenoient que cette nouvelle maniere de faire la guerre seroit eternellement louée: parce que la Republique, en éloignant de ses Provinces tous les dangers precedens, pourroit par un rate exemple de politique, reduire ses ennemis dans la necessité de defendre les plus considerables partis de leur Estat: joint que la Religion Chrestienne ne scauroit pas peu de gré aux Confederez de l'avoir découverte, dans la plus grande pureté, à des nations qui l'ignoroient; ou pour le moins qui n'avoient esté tirées de leur ancienne ignorance que

Les Confederez ont de bouche que par écrit louent la Société établie entre eux.

1607.
Plusieurs en
parlent au
contraire.

pour se voir plonger en de nouvelles erreurs. Au contraire plusieurs autres disoient, que comme la guerre & la mer estoient sujertes à beaucoup d'accidens impreveus, ainsi il n'y avoit rien de plus incertain qu'une entreprise navale : & que si les Confederez ne vouloient pas se donner la peine de considerer que la Republique d'Athenes, autrefois si fleurissante, succomba pour s'estre trop fiée à la mer ; ils devoient pour le moins se souvenir des mauvais succez qui avoient depuis peu accompagné la flotte de Pierre de la Douze. Qu'à la verité les Espagnols avoient esté vaincus en quelques combats de mer ; mais que les Confederez devoient aussi considerer qu'eux mesmes, dans les guerres qu'ils avoient eües sur terre, ne s'estoient pas rendus sçavans du premier coup : de sorte que si la suite du temps, & le soin qu'ils avoient pris dans le mestier des armes, leur en avoient acquis une parfaite experience, pourquoy ne vouloient ils pas croire la mesme chose de leurs ennemis ? les desfaittes & les pertes apportent quelquefois cet avantage aux vaincus, qu'ils apprennent par là à devenir victorieux. Que si les peuples maritimes d'Espagne ne suffisoient pas à remplir les flottes qu'elle estoit obligée d'equiper, pour le moins il luy estoit facile de prendre à sa solde & à les gages, les Anglois, les Bretons, & les Saxons. Que les Hollandois n'avoient pas raison de se fier beaucoup à leur force corporelle ; puis que comme il estoit veritable qu'ils supportent fort bien le froid, il estoit certain aussi, & l'experience mesme l'avoit fait voir, qu'ils fondent à la chaleur des regions equinoxiales. Apres tout (poursuivoit-on) quarante vaisseaux Hollandois seroient ils capables d'assiéger ce grand espace de l'Océan, où les Isles, les ports & les abris leur seront fermez, tandis que tout sera ouvert pour leur ennemy, & où mesme ils ne pourront pas trouver de l'eau. Il est bien vray que l'Espagnol n'a pas enfermé toute l'Amerique par des citadelles continuës ; mais pour le moins les endroits où elle a caché ses richesses, & ceux qui rendent son abord facile & commode, n'ont pas manqué d'estre occupez & commandez par de puissantes fortifications Espagnoles. Posé neantmoins que malgré tous ces obstacles, les Hollandois puissent abborder en ces plages, où prendront ils, en suite, une armée de terre pour chasser les Espagnols d'un pais qui voit leur possession établie par la durée de pres d'un siecle ? Que si les Confederez se veulent refoudre (comme sans doute il sera nécessaire) d'envoyer une armée de terre avec leur armée de mer, ne faudra-t-il pas qu'en mesme temps ils ayent aussi une seconde flotte toute preste pour assiéger l'Espagne, de peur qu'elle n'envoye du secours à ses Colonies de l'Amerique ? Mais bien loin qu'une simple compagnie de marchands soit capable de soutenir le faix d'une si grande entreprise, il se trouvera mesme au dessus de toutes les forces de la Republique ; laquelle ne pouvant, qu'à peine, defendre ses frontieres avec ce qu'elle a de troupes chez elle, sera contrainte, ou de se plonger en de nouvelles debtes pour faire de nouvelles levées ; ou bien de tirer les garnisons de ses places pour en composer une armée : apres quoy on la verra, peut-estre, elle mesme perdre ce petit espace de terre qu'elle possede en son propre climat, plustost que de conquerir quelque partie raisonnable du nouveau monde. Car ce luy seroit une folie manifeste d'aspirer à l'Amerique toute entiere ; veu que quand mesme elle l'auroit conquise, elle ne la pourroit pas garder. Sans doute l'air fascheux de ces regions & les maladies qu'il cause, seroient bien moins supportables aux Hollandois qu'aux Espagnols, ceux-cy ayant accoustumé d'observer

une

une moderation bien plus grande dans leur manger & dans leur boire. Pour ce qui concerne l'alliance des Americains, tant s'en faut que les Hollandois la puissent esperer, qu'au contraire ils auront besoin de se fortifier contre ces peuples, autant que contre les Espagnols mesmes : puis que les habitants de ces contrées ne reconnoissent ny la fidelité ny les autres vertus ; & qu'ils ont de la haine pour tous les étrangers. De sorte que s'ils sont aujourd'huy les ennemis des Espagnols, quiconque succederait dans l'Amerique à la domination de ceux-cy, succederait bien-tost à l'inimitié de ces barbares. Car bien qu'ils soient indignes de la liberté, ils ne peuvent souffrir la servitude : mais s'ils se cabrent contre le commandement quand il est trop rude, ils le méprisent quand il est trop mol. Ne sçait on pas mesme que, comme autrefois, il se trouve encore aujourd'huy des gens parmy eux, qui se nourrissent de chair humaine, comme d'une fort bonne viande ; & qui ne rencontrent jamais un inconnu sans l'égorger, non pour aucune haine qu'ils luy portent, mais seulement parce qu'il est homme ? Sans doute les Indiens, & tous les autres peuples de l'Asie, sont d'une humeur bien plus sociable ; & neantmoins apres plusieurs actes de perfidie qu'ils ont exercez contre les Hollandois, ceux-cy n'ont ils pas esté contrainsts de changer leurs alliances en une espece de domination dans la pluspart de ces regions ? Enfin, faut il se promettre une paix veritable ou une alliance certaine dans des pays que la nature a separez de la meilleure partie d'elle mesme, non moins par leur situation que par leurs mœurs ; & à qui l'Océan sert comme d'une barriere pour les tenir enfermés dans le centre d'une éternelle brutalité ?

C'estoit de la sorte que l'on parloit de l'Amerique : mais ceux qui desiroient finir la guerre, avoient intérêt que l'esperance de cette nouvelle conquête ne prist pas de profondes racines dans l'esprit du peuple. Et il ne fut pas difficile de retarder l'execution de ce projet, parce que comme les principales villes taschoient chacune à l'envy d'attirer chez elles l'armement de la flotte, leur emulation particuliere servoit d'un obstacle general : joint que quelques uns venoient encore à la traversé demander que la liberté d'aller querir du sel en l'Amerique ne receust aucunes nouvelles bornes. Mais quoy que cette entreprise eust esté différée, ceux qui vouloient cependant avancer la negociation de la paix, ne laissoient pas d'y rencontrer d'autres difficultez : car premierement, outre qu'on ne connoissoit pas bien l'intention de l'ennemy, la pluspart de ceux qui gouvernoient les villes Confederées, suivant une opinion qu'ils avoient imprimée dans leur esprit des le temps du Prince d'Orange, avoient en horreur le nom mesme de la paix : neantmoins on esperoit avec quelque vray-semblance que cette aversion se pouroit vaincre, si les ennemis témoignoiient ouvertement qu'ils ne laisseroient pas d'embrasser la paix, quoy qu'elle ne leur rendist pas la domination qu'ils avoient perdue. Car en effet la principale raison, qui avoit persuadé aux peuples Confederés que c'estoit un trait de prudence de rejeter toute sorte de negociation, procedoit seulement de ce qu'ils avoient tousjours creu que la paix leur devoit redonner un maistre : qu'au contraire ils jugeoient important pour la gloire, & pour la sœur de leur Republique, de tirer par force de leurs ennemis un adveu de sa liberté. Mais apres tout, il sembloit presque impossible de trouver une voye d'accorder modement tandis que la guerre tiendroit les deux partis en alarme, & feroit naître entre eux de perpetuelles occasions de discorde ; tantost parce

*On retarde
la sœur.*

1607.

Chose très-difficile de donner commencement aux colloques de la paix parmy les Confédérés.

Le Prince Maurice les admet à la session d'Oldenbarneveld.

On répond dans l'assemblée des États aux Députés des Archiducs, qui pressent la paix.

qu'une nouvelle victoire auroit rendu les uns plus superbes ; tantost parce qu'une nouvelle perte auroit rendu les autres plus ardens à la vengeance : de sorte que les esprits tousjours preoccupez de quelque nouvelle passion, ne seroient jamais capables de peser les choses avec equité. Que si au contraire on donnoit quelque surseance aux armes, la paix trouveroit bien tost assez de partisans : non seulement à cause qu'elle avoit tousjours esté fort agreable à l'humeur des Hollandois principalement addonnez au trafic ; mais aussi, parce que les peuples les plus exposez aux ravages de la guerre, quand ils auroient une fois gousté la douceur du repos, ne souffriroient pas aisément qu'on les rejettast encore entre les armes. Ainsi la plus grande difficulté de cette grande affaire consistoit à luy donner commencement dans une Republique, où l'on ne pouvoit rien résoudre d'important, sans en avoir premierement delibéré avec toutes les Provinces, & mesme avec chaque ville. Cependant cette deliberation n'eust jamais pû faire un si long circuit sans se voir embarassée parmy de grandes dissensions : joint que ceux d'entre les États qui estoient pour lors en fonction, n'eussent pas voulu se charger de la haine qu'un si grand changement devoit faire naistre, si le Prince Maurice, tant comme Generalissime des armées, qu'à cause du credit que ses merites & son extraction luy donnoient, ne soustrivoit des premiers à une suspension d'armes. Mais outre que ce Prince ayant desja acquis par la guerre le plus grand renom qu'aucun autre eur jamais possédé avant luy, esperoit encore qu'elle luy fourniroit pour l'avenir de nouveaux sujets de se signaler, il estoit aussi dans ce sentiment, qu'on ne feroit jamais de paix avec les Espagnols, qui ne fut accompagnée de quelque tromperie secrette : neantmoins Oldenbarneveld, dont la prudence assez connue, & l'autorité establie par une fidelité de trente années, appuyoient principalement le dessein de la paix, fit résoudre le Prince à n'estre pas fâché, que l'on entrast en conference avec ses ennemis ; luy ayant representé, que tandis que d'un costé les Anglois estoient bien aises de demeurer simples spectateurs d'une guerre si sanglante, & que d'autre part les François sous le voile d'une alliance qu'ils avoient contractée avec la Republique, couvroient sans doute de plus grands desseins, que celuy d'une simple union, les marques de cete verité estant assez visibles, si les États faisoient voir qu'ils avoient une porte toute ouverte pour la paix, quand ils la voudroient admettre, ceux à qui il importoit de voir incessamment les forces d'Espagne occupées par la guerre des Pais-bas, se résoudroient à la fin de donner à la Republique des assistances effectives, au lieu d'une simple apparence de secours.

A la fin donc Wittenhorst & Gevarts, apres avoir apporté des lettres de creance de la part d'Albert & d'Isabelle, furent introduits dans le conseil des États ; où ils confirmèrent en public ce qu'ils avoient auparavant dit en particulier : & ces Deputez pour la paix en prefererent hautement les commoditez aux incertitudes de la guerre. Mais parce que dans leur harangue ils avoient fait mention du droit des Archiducs, les États trouverent à propos de leur répondre, qu'il estoit manifeste à tous ceux qui avoient quelque connoissance des affaires du Pais-bas, que les Archiducs pour appuyer leurs pretensions contre la Republique Confédérée, n'avoient pas mesme la moindre apparence de droit ; si ce n'estoit qu'ils se promissent que la guerre leur pourroit acquerir un tiltre par quelque victoire. Car c'est une chose tres-certaine (continuoient les États) que quand plusieurs nations, apres avoir d'un commun accord establi leur liberté par un arrest inviolable,

ble, se sont jointes ensemble pour ne composer plus qu'un seul corps, elles peuvent, avec toute sorte de justice, tascher par les armes de réunir à ce corps les membres qu'on en a voulu arracher. Aussi plusieurs Rois & plusieurs grands Princes ont jugé en ce point la cause de la République si equitable, qu'ils n'ont pas fait scrupule de s'allier avec elle : c'est pourquoy nous les Confedetez persistent dans certe conclusion, qu'ils ont encore depuis peu declarée à l'Empereur, qu'il leur est impossible de contracter une paix seure, pieuse, & honorable, avec ceux qui pretendent destruire l'autorité d'un arrest tres-auguste, le voulant faire passer pour une usurpation & pour un renversement de droit : si bien, que de quelque costé que tombent les malheurs de la guerre pour l'avenir, on pourra avec toute sorte de justice les imputer à ceux qui s'efforcent injustement de ravir le bien d'autrui ; & non à ceux qui taschent de defendre courageusement le leur. Wittenhorst s'estant retiré avec cette responce, escrivit quelques temps apres aux Estats, qu'il avoit trouvé les Archiducs si bien intentionnez, qu'en faisant la paix, ils ne desiroient pas en tirer aucun aggrandissement de leur domination, & qu'ils consentoient que les choses demeurassent en l'estat où elles se trouvoient.

Toutefois pour avancer cette negociation, on jugea qu'il seroit encore plus commode de se servir d'un religieux de l'ordre de S. François, Provincial de sa nation, nommé Jean Ney, natif d'Anvers à la verité, mais originaire de Zelande, & fils d'un pere qui avoit autrefois suivi le party du Prince d'Orange. Ce religieux estoit pourveu d'une grande facilité de parler ; mais quoy qu'il eut assez de connoissance de toutes les intrigues de la Cour, (car outre qu'il avoit esté en Espagne, il s'estoit toujours veu employé à Bruxelles dans des affaires tres-importantes) neantmoins il faisoit paroistre un cœur si ouvert, & une franchise si pareille à celle des Belges, qu'on eut eu peine à le soupçonner d'aucun artifice. Joint que la profession de sa vie le fortifioit contre la honte, & l'exemtoit de craindre ou les mépris ou les affronts. Ayant donc esté envoyé de Bruxelles par l'Archiduc, il demeura long-temps caché proche de la Haye, dans un village nommé Riswic ; d'où par le moyens de quelques uns avec qui il avoit intelligence, il s'instruisoit de toutes les difficultez qui eussent pû retarder la negociation commencée ; mais enfin ayant esté introduit devant le Prince Maurice, il s'expliqua à luy suivant le contenu des lettres de Wittenhorst. Et ayant appris qu'il n'y avoit aucun moyen d'obtenir une conference, si premierement les Archiducs ne reconnoissoient les Confederez pour des peuples absolument libres ; il retourna incontinent à Bruxelles, d'où il apporta bien-tost apres des lettres signées d'Albert & d'Isabelle, en datte du treizième jour de Mars ; & conceûs, à peu pres, en ces termes : Qu'ils s'ennuyoient d'une si sanglante guerre ; & estoient prests de conclurre une paix eternelle avec les Estats Confederez, comme avec des peuples libres, qu'ils reconnoissoient pour tels ; & sur lesquels ils ne pretendoient aucun droit : ou que pour le moins, si les Estats le jugeoient plus à propos, ils consentoient de faire une treve, pour douze, quinze ou vingt ans ; ou enfin d'arrestter une suspension d'armes sous des loix si equitables, que la tranquillité publique & le commerce des peuples n'auroient rien à redouter, & d'accorder cette condition entre les autres, que chacun pût retenir desormais ce qu'il possedoit maintenant, si ce n'estoit que l'utilité commune des deux partis les conviasse de faire quelques eschanges de villes ou de territoires, qu'ils offroient d'envoyer de leur part

Item des subsistances à Wittenhorst pour l'avancement de la paix.

Estant instruit par le Prince Maurice des difficultez, qui empeschoient la paix, il apporta aux Estats des lettres de la part des Archiducs

Leur convenant

1607.

des Deputez Belges de nation ; à la charge que les Estats en envoyeroient aussi de leur part un pareil nombre , & qu'ils remettoient à leur discretion de choisir le temps & le lieu de la conference. Qu'en outre , afin que cette negotiation se pût poursuivre avec plus de facilité , ils consentiroient , si les Estats le trouvoient à propos , qu'il y eut une cessation de toutes sortes d'hostilitez tant sur mer que sur terre ; & que cependant les Estats seroient tenus avant la fin du mois d'Aoust , de declarer leur intention sur le sujet de la conference proposée. Sans doute le contenu de ces lettres ne pouvoit pas déplaire aux Confederez , puis qu'il estoit tel qu'eux mesmes l'avoient à peu pres prescrit , apres avoir changé dans la premiere minure quelques clauses qui pouvoient sembler odieuses , comme , par exemple , celle cy ; que pendant la treve chacun retiendroit ce qu'il possedoit , & qu'en suite par la paix on refoudroit de nouveau ce que chacun devoit posseder ; & celle cy en core , que les Hollandois s'abstiendroient de la navigation des Indes. Mais parce que les Confederez s'estimoient sur mer absolument plus puissans que leur ennemy , & que sur terre ils croyoient pour le moins estre les plus forts en cavalerie , ils ne furent pas d'avis d'admettre la suspension d'armes pour huit mois , qu'à la charge qu'il leur seroit cependant permis de faire des courses en quelques lieux , d'assiéger & prendre des villes , & de construire de nouvelles fortifications. On ajouta de plus , que dans trois mois le Roy d'Espagne seroit obligé de ratifier la promesse des Archiducs , & que par sa ratification il reconnoistroit aussi les Confederez pour libres. Jean Ney promit , qu'auparavant le 24 d'Avril il seroit en sorte , que les susdites conventions seroient signées par Albert & Isabelle , pourveu que les Estats fissent le semblable.

Rassurés & requêtes des Confederez.

Jean Ney promet qu'il leur sera exactement satisfait.

Lettre des Estats à chaque Province touchant ce fait.

On ordonne des jours de prières.

Idem.

Theodore de Verdous , porteur à Anvers d'une déclaration signée de la part des Estats , fut honoré d'un collier d'or.

Le Conseil des Estats , afin que la populace mesme receut plus favorablement une chose , qui sans doute devoit sembler assez inopinée , jugea à propos d'écrire à chaque Province , que suivant l'avis du Prince Maurice & du Conseil , ils avoient accepté les conditions qu'Albert & Isabelle leur avoient offertes touchant une surseance d'armes , afin que la Republique eut du temps suffisant pour ptendre l'avis des Rois de France & d'Angleterre , & des autres Princes ; & pour examiner tant avec eux qu'avec elle mesme , ce qu'il seroit expedient de conclurre en dernier lieu : & que cependant chacun devoit prier Dieu , que tout réussist à bien , & luy rendre graces de ce qu'il luy avoit pleu , non seulement seconder les armes des Confederez , mais aussi porter l'esprit de leurs ennemis à la reconnoissance de la verité. Toutefois lors que le jour assigné pour les prieres publiques fut arrivé , le bruit de la presente negotiation , qui s'estoit répandu par tout , ayant puissamment touché les esprits du peuple , les Ministres du service divin , selon que l'humeur des uns & des autres estoit disposée , prirent pour sujet de leurs oraisons , ou les louanges de la paix , ou l'aversion du party contraire.

Le vingt-quatrième jour d'Avril , les Estats envoyerent en Anvers une declaration signée d'eux touchant les choses dont on estoit demeuré d'accord un peu auparavant , & Theodore de Verdous en ayant esté le porteur , le pere Ney luy rapporta un double des mesmes lettres , auparavant dressé à la Haye , avec une souscription au bas signée des Atchiducs , par laquelle ils en approuvoient de leur part tout le contenu , & en consentoient l'exécution : mais Verdous ayant désiré une declaration plus authentique , & pareille à la sienne , le pere Ney retourna à Bruxelles , & rapporta des lettres telles qu'on les desiroit , avec un collier d'or pour Verdous , qu'il pria en mesme temps de

trouver

1607.

trouver bon qu'il retournaſt avec luy prendre l'advis des Eſtats, parce que dans cet accord il ſe trouvoit pluſieurs articles qui pouvoient recevoir un ſens douteux. Cependant l'Archiduc eſtoit tellement reſolu de ne commencer aucunes hoſtilitez de ſa part, qu'il donna ordre à tous ſes Gouverneurs de retenir leurs ſoldats dans les garniſons, & fit meſme remettre en liberté tous les mariniers, & tous les peſcheurs qui eſtoient priſonniers à Dunkerque; mais d'un autre coſté Verdous, ayant eſcrit aux Grands du party Confederé touchant la dernière demande du Pere Ney, & n'ayant reçu aucune reſponſe précife, s'imagina que ce qu'on ne luy deſendoit pas luy eſtoit permis, & ne fit point difficulté de retourner à la Haye accompagné du Pere Ney. Toutefois ceux du Conſeil qui n'avoient pas eſté preſens aux premières propoſitions de paix, craignant que ce qui n'avoit paſſé d'abbord que pour une ſeinte, ne devinſt à la fin une vérité, commencerent à ſe repentir de leur ſilence : de ſorte que les uns demandoient aſſez hautement ſous quelle autorité ce moine avoit oſé mettre le pied dans un païs ennemy; les autres blâmoient Verdous d'avoir oſé de ſon propre mouvement entreprendre une choſe de telle conſequence; & tous enſemble faiſoient bien voir que le Pere Ney n'eût pas facilement obtenu ce qu'il s'eſtoit luy-meſme attribué par ſa hardieſſe. Mais tandis que les choſes ſe paſſoient ainſi en ces quartiers, l'eclatante victoire que les Confederéz remporterent ſur la mer, augmenta en meſme temps leur ardeur pour la guetres, & l'impatience des ennemis pour la paix.

*Alors defend
tous hoſtilitez
contre les Con-
federéz; & re-
met en liberté
les priſonniers.
Verdous recour-
ne à la Haye
avec le pere
Ney.*

*Quelques uns
des Confede-
rez, abhorrent
la paix.*

L'année précédente la flotte des Confederéz avoit tres-mal combattu proche des coſtes d'Eſpagne; & ce mauvais ſuccés apporta quelque diminution à la gloire qu'ils s'eſtoient auparavant acquiſe ſur la mer. C'eſt pourquoy ils ſe reſolurent bien-toſt d'envoyer une nouvelle flotte vers les meſmes lieux tant pour reſtablir leur reputation, que pour ſatisfaire à l'inſtante priere de la Compagnie des Indes, qui craignoit que toutes les forces Eſpagnoles ne ſe tournaſſent contre ſes vaiſſeaux. On choiſit donc pour chef de cette nouvelle entrepriſe Jacques Hemſkerk, Capitaine expérimenté ſur la mer, lequel ayant autrefois eſté compagnon de Guillaume Barentſon, dans cette fameuſe route, où la rigueur de la fortune ne permit pas aux Confederéz de decouvrir entièrement les ſecrets du Nord, avoit auſſi du depuis achevé par deux diverſes fois le voyage des Indes; d'où il avoit amené dernièrement un vaiſſeau par luy conquis, chargé d'une infinité de richèſſes. On luy donnoit maintenant vingt-fix vaiſſeaux equippez pour le combat, & quatre autres chargez de vivres; ſans luy preſcrire d'autres ordres, que de faire ce qu'il jugeroit à propos. De ſon coſté il promettoit hardiment à ſa patrie, que viſ ou mort il meriteroit d'en eſtre loüé : & la grande eſperance qui l'accompagnoit eſt aſſez à connoiſtre en ce point meſme, qu'il ne voulut point d'autre ſolde que la huitième partie de ce qu'il trouveroit au deſſus de cinq cents mille livres dans les priſes qu'il feroit ſur mer. En eſſet, il eſtoit bien plus paſſionné pour la gloire que pour le gain, ayant meſme de l'argent de reſte : mais d'ailleurs ce n'eſtoit point la vanité qui luy faiſoit faire ces propoſitions; car au contraire, il avoit toujours eu ſoin de cacher ſon courage ſous l'habit & ſous le port d'un ſimple bourgeois. Eſtant donc monté en mer vers le milieu du Printemps, un peu devant que le premier accord entre les Archiducs & les Eſtats eut eſté ſigné, lors qu'il ſe vid proche des coſtes d'Eſpagne, il ſe reſolut d'entrer dans les emboucheures du Tage, afin que Liſbonne meſme, la plus conſiderable de toutes les villes Eſpagnoles,

*Racé de la
glorieuſe entre-
priſe maritime
d'Hemſkerk
contre les
Eſpagnoles.*

1607.

pût tendre témoignage de sa valeur. Neantmoins ayant esté informé, tant par ses espions qu'il avoit envoyez en guise de marchands, que par des navires François & Anglois qu'il avoit fortuitement tencontréz, que la plupart des vaisseaux de ce port estoient desja partis pour les Indes, & que le reste qui les devoit suivre n'estoit pas encore en estat; mais qu'une puissante flotte Espagnole s'estoit mise en un abry proche de Calis, pour attendre au passage les vaisseaux Hollandois qui entreroient de la mer Mediterranée en l'Océan, il tourna ses voiles de ce costé là, rasant tantost les costes d'Espagne, tantost celles de Mauritanie, selon que les vents le conduisoient; à cause que l'entrée du golphe, par lequel les ondes de l'Océan Atlantique se vont répandre vers le milieu de la terre ferme, est fort resserrée, par le moyen de deux montagnes, l'une desquelles, élevée sur la coste d'Espagne, se nomme Calpe, & l'autre assise sur le rivage de Mauritanie, se nomme Abila. Suivant ce que l'antiquité fabuleuse nous raconte, ces deux montagnes n'en composoient qu'une autrefois; (comme en effet si vous exceptez le détroit qui se trouve au milieu, le reste vous représentera la véritable forme d'une montagne continuë;) mais par un effort de la main d'Hercule, ce mont fut séparé en deux; afin que la mer, à laquelle il servoit de digue, trouvast un passage ouvert. Et c'est pour cette raison que les deux sommets de ces grandes toches se nomment encore aujourd'huy les colonnes d'Hercule. Calpe avoit toujours conservé son ancien nom, jusqu'à ce que les Arabes, s'estant rendus maistres de ces pais, eussent commencé à donner des noms aux choses; mais quand les Sarazins eurent joint les entreprises de guerre à la nouveauté de la superstition Mahometane, Moysé fils de Nuzir de la race des Maravadins, & l'un des petits souverains d'Afrique, voulant entrer en Espagne, & de peur que ses soldats ne le quittassent, ayant mis le feu à ses vaisseaux, si tost qu'il eut passé le détroit de Calis, comme il estoit accompagné de Taric fils d'Abdale, il nomma cette montagne de Calpe, Gibaltarie, parce qu'en effet Gibal, selon la langue Arabique, signifie une montagne. Toutefois aujourd'huy les Espagnols par une corruption de langage prononcent Gibraltar, & entendent designer par ce mot non seulement la montagne, mais aussi la ville de Carteje située au pied de cette montagne, proche d'un endroit qui se trouve maintenant creusé à la maniere des anciens theatres pour servir d'abry aux vaisseaux; & l'un de ses coins assez avancé dans la mer Atlantique, est fortifié d'une citadelle. Sous cet abry la flotte Espagnole avoit ancré hardiment, parce qu'en effet elle y pouvoit demeurer en seuteté, avant d'un costé une forteresse, & de l'autre une ville qui la defendoient. Elle estoit composée premierement de neuf galions, dont le plus grand portoit Iean Alvarez d'Avila, Admiral de la flotte. Davantage, il y avoit quatre navires de guerre, un vaisseau de Lubek extrêmement grand; quatre autres vaisseaux de France, qui appartenoient à quelques particuliers, & que l'on avoit employez pour un temps à l'usage public; outre qu'il y avoit aussi trois navires marchands pris en guerre sur les Confedetez. La quantité de l'artillerie des ennemis estoit prodigieuse, ainsi que le nombre des mariniers; & il y avoit aussi plusieurs tegimens de soldats, outre un puissant corps de Gentils-hommes volontaires, qui s'estoient tendus là de tous costez pour donner des marques de leur foy à leur Souverain, des qu'ils sceurent qu'on avoit veu paroistre les ennemis pres du port de S. Lucar. Le vaisseau Admiral portoit sept cents soldats, & le Vice-Admiral pres de cinq cents. Lors que Hemskerk fut entré dans le détroit de Gibraltar, & qu'il se vid assez proche

proche de l'abry des Espagnols, il tint le conseil de guerre, & parla à ses Capitaines en cette sorte : Vous n'ignorez pas, mes compagnons, le sujet qui nous amène en ce lieu ; & vous sçavez aussi que nos peres n'ont pas moins fait de belles actions sur mer que sur terre. Les uns ont pillé des Isles entieres, les autres ont tenu des ports bloquez, & les autres enfin ont fait des courses en diverses plages. Toutefois nous sommes les premiers, que l'on ait jamais veus venir volontairement combattre la flotte d'Espagne sur la porte même de son royaume ; pour faire voir à toute la terre avec combien peu de droit nostre ennemy, parmy la longue suite de ses qualitez, s'attribue la domination de l'Océan. Nous ne pouvions souhaiter un theatre plus illustre pour nostre gloire, puis que le Ciel ordonne aujourd'huy, que le courage des Confederez paroisse aux extremitez de l'Europe & de l'Afrique, en un lieu où nos ennemis, à la verité, pourront estre témoins de nostre valeur sur leur propre rivage, & à leur propre perte : mais parce que les Turcs & les Maures, qui sont sur l'autre bord, ont à peine entendu parler de nous, il faut faire en sorte qu'ils nous connoissent par une victoire extraordinaire. Animez donc vos courages d'une ardeur pareille à celle dont autrefois Berge sur Zom, Middelbourg, & le golphe de Frise, furent témoins ; car la même fortune qui vous accompagnoit en ces lieux, vous suit par tout l'Univers, & principalement sur la mer, où il nous est même malaisé de ne vaincre pas. Et il ne faut point que la grandeur des vaisseaux ennemis soit capable de vous donner l'allarme ; puis qu'au contraire, chacune de ces lourdes masses, estant difficile à tourner & à manier, en sera d'autant plus exposée à vos coups, & à des dommages inevitables. Mais ce point principalement doit contribuer à nostre victoire prochaine, que si chez nous les mariniers combattent aussi-bien que les soldats, nos ennemis ne laissent manier les armes qu'aux soldats seuls, qui sont d'ordinaire si delicats & si tendres, qu'il me semble desja que, par l'odeur de la sentine d'un navire & par son agitation, ils sont sur le point de tomber tout étourdis en défaillance : au reste je ne vous demande aucune marque de courage qu'après que je vous en auray donné les premiers exemples. Cependant Lambert, ce sera vous qui combattrez avec moy contre l'Admiral ; vous Brasse & Alteras faites en sorte que le Vice-Admiral ressent les effets de vostre valeur ; tandis que nos autres Capitaines attaqueront les autres vaisseaux selon qu'ils les rencontreront, se mettant toujours deux contre un. Et pour nos vaisseaux legers, ils feront par leurs voltigemens une espece de cercle à l'entour de la flotte ennemie, afin d'empescher la fuite de ses vaisseaux. Mais quand nous aurons commencé à combattre, souvenez vous, je vous prie, que nous combattons sur mer ; & que si nous ne remportons la victoire, il ne nous faudra attendre que la mort ou la cadene. Decidons, mes camarades, decidons les doutes qui tiennent nos Senateurs en suspens, dans la plus grande affaire que la Republique ait jamais eue à resoudre ; & faisons en sorte que s'ils doivent continuer la guerre, le succès de cette journée leur en donne un favorable augure ; ou que pour le moins nos avantages contraignent les Espagnols de demander la paix tout de bon. Quand nous aurons remporté une victoire de si grand poids, il sera bien plus facile aux Estats de conclurre s'ils doivent quitter les armes ou les retenir ; mais quelque resolution qu'ils prennent, nous serons toujours dignes d'une éternelle memoire : car ou nostre heureux succès servira à commencer le nombre des victoires navales, que la Republique doit infailliblement remporter si les dissensions continuent ; ou

1607.

l'on le contera entre les causes de la paix si elle se fait, & la posterité nous renommera d'avoir mis une glorieuse fin à une guerre de quarante ans. Hemskerk, en parlant de cette sorte, n'avoit pas plus puissamment touché ses Capitaines par l'éloquence de ses paroles, que par l'alegresse qui se faisoit remarquer dans ses yeux & sur son visage : de sorte que tous luy ayant promis hautement de faire leur devoir, ils s'y entr'excitoient de plus en plus par plusieurs exemples vieux & nouveaux des cruautés Espagnoles, dont le souvenir & le recit les appelloient à la vengeance : & en cet estat, apres que chacun tour à tour eut haussé la coupe, & renouvelé le serment de fidelité, on se retira.

Lors que le General d'Avila eut reconnu que des vaisseaux si inferieurs aux siens venoient droit à luy, il fit tirer de la chaisne un prisonnier Hollandois, & luy demanda ce qu'il jugeoit du dessein de ces gens là. L'autre luy respondit, Seigneur, ou je ne connois pas bien mes compatriotes, ou vous aurez bien-tost ceux-cy en teste. D'Avila se rioit de ce discours, ne jugeant pas que toute la flotte mesme des ennemis pût entrer en comparaison avec son seul vaisseau Admiral ; mais quand il vid qu'elle s'approchoit de plus en plus, il fut contraint de croire la verité : & parce que son vaisseau estoit le plus avancé vers les ennemis, il ordonna qu'on le rapprochast de la ville, afin que les autres vaisseaux de sa flotte éprouvassent les premiers la fortune du combat. Toutefois Hemskerk ne demordit pas de son premier dessein, au contraire, il laissa derriere luy tous les autres vaisseaux pour ne s'attacher qu'à la poursuite de cet Admiral, advertissant hautement les siens, que toute la proye du vaisseau appartiendrait à ceux qui la feroient les premiers ; & que d'avantage celuy qui pourroit arracher l'étendard des ennemis, auroit sa recompense particuliere. Il avoit ordonné à ses gens de ne faire leurs salves que de pres, parce que les attaques soudaines sont celles qui causent le plus d'effroy : ainsi l'Espagnol tira le premier, mais avec peu d'effet : bien-tost apres, ne restant plus qu'une petite distance entre les deux vaisseaux, Hemskerk commença de la proue à faire sa salve, & joignant de pres les ennemis, il fit jeter l'ancre. Mais les Espagnols ayant fait une nouvelle décharge de leur artillerie, comme Hemskerk se rendoit assez remarquable au milieu de son vaisseau, un boulet qui venoit de tuer quelqu'un des siens, alla fortuitement luy casser la jambe gauche, de sorte qu'il fut jetté à bas, tant par la violence du coup que par la pesanteur de ses propres armes. Alors, ressentant que sa mort s'approchoit, il pria premierement Dieu de recevoir son ame : apres quoy, il exhorta tous ceux qui estoient aupres de luy à ne point perdre courage, & à chercher une consolation de la perte de leur chef dans la deffaitte des ennemis. Le Lieutenant Verhouver ayant pris soin de celer à ses compagnons le trépas de leur Admiral, il ne fut divulgué parmy la flotte qu'apres qu'elle eut commencé le combat de toutes parts ; & le mesme Verhouver donna aussi ordre dans son vaisseau, que l'artillerie du flanc droit fist sa décharge. Les Espagnols ayant desja déchargé toute celle de leur Admiral, commençoient à tirer force mousquetades ; mais les Confederez, qui leur respondirent bien-tost, adressoient leurs coups avec d'autant plus de certitude, que les rangs de leur ennemy estoient plus épais que les leur. Cependant Lambert, suivant l'ordre qu'il avoit receu, venant aussi attaquer cet Admiral de son costé, poussa d'abbord contre la poupe, & s'attacha en suite à l'un des flancs. Alors le combat se chauffa furieusement ; & la fumée des mousquetades fit naistre de tous costez un brouillard si épais,

si épais, qu'il sembloit estre nuit, quoy qu'on ne fût presque qu'à la moitié du jour. Parmy le reste de la flotte, les combats se conduisoient plus-tost par le hazard & selon les rencontres, que selon les ordres de l'Admiral Hemskerk : car tandis que le Zelandois Alteras marchandoit l'attaque du Vice-Admiral Espagnol, qui luy avoit esté prescrite, trois autres vaisseaux Confedetez l'avoient attaqué, & mesme il en estoit survenu un quatrième : de sorte que les continuelles mousquetades, ayant fait prendre feu à ce vaisseau, & le danger s'estant glissé jusques aux vaisseaux des assaillans, ils se retirèrent & éteignirent promptement la flamme qui s'estoit desja attachée à leurs voiles. Cependant les defenseurs de ce Vice-Admiral estravez de son embrasement, & desespererez de le pouvoir sauver, parce que le feu n'avoit presque pardonné qu'à la carene, se jettoient en foule dans la mer ; où, les mousquetades ennemies les poursuivant tousjours, ils ne firent que changer une mort pour l'autre. Le Capiraine Henry le Long Hollandois, ayant attaqué un autre galion un peu trop inconsidérément, fut tué d'un coup de canon ; mais ce galion, aussi-bien que le precedent, s'embrasa par la gresle des mousquetades, & fut entierement consumé. Vn autre de la mesme grandeur, dont les jointures s'estoient relaschées par la violence des coups, ayant fait eau de toutes parts, fut coulé à fonds par sa propre pesanteur. Le reste des vaisseaux Espagnols & quelques uns des Hollandois, n'ayant osé se joindre, combattoient seulement de loin avec une perte presque egale de part & d'autre, tandis que ceux de Cartéje & de la citadelle tiroient aussi force mousquetades. Mais les Espagnols furent beaucoup embarrassés par l'accident inopiné d'un de leurs principaux navires que ses propres poudres firent sauter ; soit que les ennemis ou ses gens mesmes y eussent mis le feu. Car cet incendie arrivé en un instant, apres avoir remply tout le golphe d'un tonnerre épouvantable, fit voler plusieurs pieces du navire tout embrasées contre les vaisseaux voisins ; lesquels par un mesme sort communiquerent aussi cette peste à la plupart des autres de leur party : de sorte que ceux qui restoiient entiers, pour empêcher que le mal ne penetraست jusqu'à eux, ayant esté contrainits de couper leurs cables, allerent heurter contre le rivage. Toutefois le seul vaisseau Admiral retardoit encore la victoire des Hollandois, combattant tousjours courageusement contre les deux navires qu'il avoit en teste ; mais il en survint un troisième. Alors l'étendard du vaisseau Espagnol ayant esté emporté, ceux qui estoient dedans perdirent courage, & les victorieux y estant entrez, on vid plus-tost un continuel carnage qu'un combat ; car les Espagnols, sous esperance de se sauver, se jettoient dans la mer par troupes entieres ; mais ils estoient la plupart tuez à coups de pique ou de mousquet : si bien que de quelque costé que l'on tournaست les yeux dans le golphe, on voyoit par tout une triste face ou de morts ou de mourans.

La mort de Hemskerk avoit bien-tost esté suivie de celle d'Avila, lequel estoit pour lors un des plus vieux Capitaines de marine d'entre les siens, ayant autrefois esté compagnon de Jean d'Autriche en la bataille de Lepante : & parmy ses papiers on trouva des ordres de Philippe extrêmement rigoureux, non seulement contre les Hollandois, mais aussi contre tous ceux qui se trouveroient leur avoir donné quelque assistance. Les François, dont l'Espagnol avant le combat avoit usurpé les navires, qu'il abandonna par sa fuite, trouverent une retraite assurée entre les bras des victorieux. Les prisonniers furent aussi sauvez ; & ils racontoiient que par un

1607.

bonheur admirable, un soldat Espagnol ayant esté envoyé par un des Capitaines pour les égotger, avoit premierement esté emporté d'un coup de canon : qu'en suite un autre soldat venant pour executer le même ordre, estoit mort par un pareil accident ; & qu'à la fin leur chaîne avoit esté brisée par un coup de mousquetade.

Les vainqueurs ayant passé en repos la nuit d'après le combat, s'aperceurent que l'Admiral Espagnol, qu'ils s'étoient contentez de prendre sans se mettre en peine de le garder, flotloit encore entier avec peu de gens, lesquels pendant la chaleur de la victoire s'éstant cachez où ils avoient pû, estoient sortis de leurs cachettes pendant la nuit : mais à la fin ceux-cy s'estant sauvez dans la ville de Carteje, les habitans mirent eux-mêmes le feu au vaisseau, de peur qu'il ne servist de proye aux Confederez. La flotte victorieuse demeura deux jours entiers sur le lieu de la bataille, sa victoire luy ayant apporté plus d'éclat que de profit : cependant sur le rivage on voyoit d'un costé des gens de guerre aller & venir ; tandis que de l'autre les bourgeois trousoient leurs hardes pour prendre la fuite : bref tout estoit plein d'effroy en ces quartiers-là ; & l'on eut nouvelles que la ville de Calis n'éprouvoit pas une moindre allarme : de sorte que si l'Admiral Hemskerk eust encore vescu, il s'offroit de belles occasions à sa valeur ; mais tous ses desseins estoient morts avec luy. Au pied du mont Atlas il se trouve une ville nommée Titouan, qui s'avance dans la mer Mediterranée un peu au delà du destroit de Gibraltar ; & cette ville, qui n'est pas fort ancienne, depend de la domination du Turc : ce fut là que les Hollandois se retirerent, tant pour reparer les dommages de leurs vaisseaux, que pour faire traiter leurs malades, qui estoient au nombre de soixante hommes, outre pres de cent qu'ils avoient petdus dans le combat. Le Gouverneur de cette ville, ennemie de l'Espagnol, receut les vainqueurs avec beaucoup de joye ; & les felicita de leur victoire par plusieurs presens. Il leur offrit même un secours d'infanterie, s'ils vouloient entreprendre d'oster à l'Espagnol la ville de Ceuta située sur la même coste, mais un peu plus avant dans le pais. Neantmoins le dessein des Confederez estant plustost de chercher du butin que de faire la guerre, ils resolurent entre eux qu'une bonne partie de leurs vaisseaux iroit raser les costes de Portugal, que quelques autres iroient vers les isles Açores & les isles Fortunées ; & que d'autres enfin rodetoint à l'entour du Cap Verd. Cependant deux vaisseaux de ceux qui avoient apporté des vivres, furent renvoyez en Hollande, pour y reporter les blesez, & même le corps de l'Admiral Hemskerk, que l'on avoit embaumé soigneusement.

Le Pere Ney, étant à la Haye pour presser la paix, demanda qu'on rappellât la flotte envoyée en Espagne.

La nouvelle de la bataille de Calis, livrée le vingt-cinquième Avril, n'estoit pas encore arrivée en Hollande, mais soit que quelque courrier d'Espagne l'eust apportée en haste à Bruxelles ; le Pere Ney qui estoit pour lors à la Haye, se presenta l'onzième jour de May dans le Conseil des Estats ; & leur exposa que suivant leur intention, quoy qu'il n'eust aucun ordre d'ailleurs, il leur avoit promis que les Archiducs feroient ratifier par le Roy d'Espagne le traité qu'ils concluroient avec la Republique ; & que les mêmes Archiducs, quoy qu'ils eussent pû desadvoier le Pere Ney de ce qu'il avoit promis sans leur adveu, estoient tellement portez pour la paix, qu'ils avoient volontairement confirmé sa promesse & degagé sa parole : de sorte qu'il estoit juste maintenant, que comme le Prince & la Princesse, agissant de bonne foy, n'oubloient rien de ce qui pouvoit servir à avancer la

la paix, de mesme les Estats éloignassent aussi de leur part tout ce qui estoit capable de la reculer; & que sur tout ils rappellassent la flotte qu'on avoit envoyée depuis peu pour piller l'Espagne. Davantage, il les prioit de s'expliquer plus clairement sur cette conception un peu obscure, par laquelle ils s'estoient réservé le pouvoir de faire des courses en quelques lieux, & d'assiéger des villes pendant la suspension d'armes: & parce qu'entre-cy & le premier jout de Septembre, il pourroit survenir beaucoup de choses dont il seroit besoin de donner advis aux Estats de la part des Archiducs, il demandoit aussi des passe-ports publics pour pouvoir aller & venir en seureté.

Desja la grandeur de l'affaire qui se traittoit, avoit arresté les esprits de tout le monde: mais parce que les principaux des nations Confederées avoient esté deputez pour assister aux deliberations du Conseil, cela rendoit les resolutions d'autant plus tardives & plus mal-aisées. Premièrement, on formoit beaucoup de difficultez sur le rappel de la flotte envoyée contre l'Espagne: & mesme parce qu'il couroit desja quelque bruit de l'avantage remporté pres de Calis par les Confederéz, quelques-uns d'eux disoient qu'il falloit se servir de la fortune tandis qu'on l'avoit favorable, & ne faire la paix que les armes à la main: d'autres au contraire soutenoient que les Estats devoient tesmoigner d'effet aussi bien que de parole, toutes sortes de dispositions à recevoir une veritable paix: puis qu'enfin si elle ne se pouvoit faire, la mer leur seroit tousjours ouverte comme auparavant; & qu'il seroit facile à toutes les Provinces de reprendre les armes d'un commun accord contre les Espagnols, pour se vanger non seulement de leurs anciens outrages, mais encore de la nouvelle fraude dont ils auroient usé pour se joler de la paix. Neantmoins dans cette diversité de sentimens, lors que ceux qui avoient de l'inclination pour le repos, taschoient de contribuer à la seureté de l'Espagnol, & qu'au contraire ceux qui n'aymoient que les armes, s'efforçoient de les luy faire sentir de plus en plus, afin que sa crainte redoublée redoublast ses desirs pour la paix, il s'en fallut peu que les uns & les autres ne se trompassent eux-mesmes.

Cependant il arriva à la Haye de la part de Henry, Roy de France, une Ambassade extraordinaire, laquelle avoit pour chef Pierre Janin President, autrefois reconnu pour un des principaux partisans de la maison de Lorraine pendant la Ligue; mais tel, qu'estant du depuis passé avec le Duc du Maine au service du Roy, les illustres marques de fidelité qu'il avoit données, & les hautes actions de prudence qu'il avoit produites, luy avoient acquis de l'employ dans les plus grandes affaires, & de l'autorité dans les conseils les plus impottans. Outre son experience & sa dexterité à manier une negotiation, il avoit un esprit imbu de toutes sortes de belles connoissances; & mesme il estoit si puissant en paroles, & tellement maistre des mouvemens de son visage, que quand il cachoit le plus ses sentimens, il sembloit rousjours qu'il parlât à cœur ouvert. Il estoit accompagné de Buzanval, lequel avoit cy-devant esté Ambassadeur ordinaire pour le Roy aupres des Estats, & d'Elie de la Place, Sieur de Roissac, destiné pour succeder à Buzanval dans cette charge. Le Roy avoit trouvé fort mauvais que les Confederéz eussent entamé la negotiation de la paix si secrettement, & qu'ils ne luy eussent poinr demandé son advis dans cette affaire; dont il croyoit qu'ils n'avoient poinr deub jeter les fondemens sans en sômmettre la direction à ses ordres, tant à cause de son grand pouvoir, que des bons offices

*Resolution des
Estats surd'ice
sur ce fait.*

*Ambassadeurs
du Roy de
France vers les
Estats.
Le President
Janin chef
des Ambassa-
deurs.*

1607.

Ayant exposé les plaintes de la part du Roy, ils présentèrent néanmoins son assistance aux Confederez;

Les Confederez, irrités les autres Roys & Princes à leur donner une semblable assistance.

offices qu'il leur avoit rendus. C'est pourquoy, dans l'audience qui fut donnée aux Ambassadeurs, apres qu'ils eurent fait un ample recit des obligations que la Republique avoit au Roy, ils se jetterent sur les plaintes; & blâmerent avec beaucoup d'aigreur ceux qui avoient tasché de rendre le Roy suspect, comme s'il eust aspiré à la domination des Provinces Unies: en suite de quoy, ils dirent que la Republique avoit usé d'une espece d'ingratitude, de s'estre engagée en des conferences avec l'Espagnol sans en avertir le Roy: que neantmoins ce Prince, pour faire voir à ses alliez combien son amitié estoit indulgente, il leur avoit envoyé expres la presente Ambassade, pour leur tesmoigner que si leur intention estoit de continuer la guerre, il seroit tousjours prest de les assister: & que si au contraire ils desiroient conclurre la paix, il employeroit son pouvoir à faire en sorte qu'elle fust non seulement equitable pour le present, mais encore inébranlable pour l'avenir. Les Confederez choisirent des personnes dans leur Conseil, qui firent voir exactement aux Ambassadeurs jusques où pouvoient aller les forces de la Republique, quelle estoit la portée de leurs finances, quelles raisons la pouvoient conyier à faire la paix: & de peur que les desferences qu'ils rendoient en ce point à l'Estat François, n'offensassent les autres dont la correspondance leur estoit pareillement necessaire, ils se resolurent d'inviter aulli le Roy d'Angleterre, celui de Dannemarc, l'Elector Palatin & celui de Brandebourg, à leur donner une semblable assistance de leurs conseils, dans l'embarras d'affaires où la Republique se trouvoit envelopée.

Pour ce qui concernoit les demandes du Pere Ney, apres une assez longue contestation, il fut enfin resolu qu'apres que le Roy Philippe auroit ratifié les promesses des Archiducs, on seroit revenir d'Espagne la flotte Hollandoise; à laquelle cependant on n'envoyroit plus ny nouveaux vaisseaux, ny vivres: & pour la suspension d'armes, il fut conclu que des maintenant elle auroit lieu sur l'Océan voisin des Pais-bas, jusques au pas de Calais, à la charge neantmoins qu'il ne seroit permis qu'aux pêcheurs de sortir des ports de Flandre: mais que quand la ratification de Philippe seroit venue, la cessation des hostilités s'estendrait sur tout l'Océan tant de France que d'Espagne, jusques à Calis, & de Calis sur toute la mer Mediterranée. Quant à la surseance d'armes qui devoit avoir lieu sur terre, on la regla plus exactement; & les Confederez donnerent à la seureté de leurs terres des bornes fort remarquables, par les rivières d'Ems, du Weser, du Rhin, jusqu'à Grave, & au dessous de Grave, par la Meuse avec toutes ses grandes embouchures. La seureté du party des Archiducs eut des bornes moins renommées; qui furent les rivières de Demmer & de la Guete, pour le Brabant; & celles de Leyen & de Mandé, pour la Flandre. Toutes les terres, tant d'un party que de l'autre, qui se trouvoient au delà de ces rivières, demeuroient exposées à des hostilités reciproques, à la réserve neantmoins des villes & des chasteaux: & à toutes ces conditions on avoit adjousté celle-cy; que tant sur mer que sur terre les soldats n'auroient aucunes bornes qui les empeschassent de s'attaquer les uns les autres.

Avant que le Pere Ney partist de Hollande, on reconnut que ce n'estoit pas en vain qu'il taschoit d'y prolonger son séjour. Il est vray qu'on ne luy avoit pas encore accordé la permission de demeurer à la Haye; mais son logement ayant esté assigné à Delft, où l'on observoit soigneusement toutes ses entrées & ses sorties, il fit bien-tost voir luy-même, par ses procedez, que l'on avoit eu raison d'en user ainsi. Un de ses desseins estoit d'engager à
des

1607.

*Le Pere Ney
est élu par pres-
ence de gagner
l'amitié d'Ar-
sen, Secrétaire
des Estats.*

des conférences secrètes avec luy, Corneille Arsen, Secrétaire des Estats Generaux : mais celuy cy prevoiant ce qui en devoit arriver, alla premierement trouver le Prince Maurice, pour recevoir son ordre dans cette occasion. Le Prince luy ordonna entre autres choses, si on luy offroit quelque present considerable, de l'accepter sans scrupule, afin de decouvrir plus facilement les pratiques des ennemis. Cependant, des la premiere conference qu'Arten eut avec le Moine, celuy-cy commença avec beaucoup d'eloquence de ce que par son moyen on avoit pû entamer le dessein de la paix; car en effet la premiere fois que Ney estoit venu en Hollande en la compagnie d'un nommé Crauwel parent d'Arten, la maison de celuy-cy avoit servy de retraite au Moine, qui n'oublia pas maintenant de dire à Arsen, qu'il sçavoit assez en quel danger ce Secrétaire s'estoit mis en l'introduisant; & combien il eust eu à craindre si l'affaire eust manqué de réussir selon les vœux de l'un & de l'autre, estant certain qu'un Estat gouverné par plusieurs testes, est tousjours remply de soupçons & de jalousie. Que par là les Archiducs, ayant reconnu combien l'humeur d'Arten estoit portée à chérir la concorde des Pais-bas, conservoient pour luy beaucoup d'estime & d'affection : & qu'estant bien resolu de luy donner quelque jour de plus grandes marques de leur gratitude, ils luy restituoient dès cette heure, la maison qui luy avoit autrefois appartenuë dans Bruxellẽ. Que si l'on pouvoit faire la paix, ou du moins une treve pour neuf ans, le Marquis Spinola, confident de toutes les intentions des Archiducs, luy promettoit la somme de cinquante mille escus, sur laquelle il estoit tout prest de luy en payer quinze mille, quand & où il voudroit : & en disant ces paroles, Ney montra une promesse signée de la main de Spinola; adjoustant que de son chef & en son nom il desiroit luy-mesme faire aussi present à la femme d'Arten, d'un diamant de valeur assez considerable. Arsen remercia le Religieux & l'Archiduc de la maison qu'on luy rendoit; disant neantmoins que suivant le traité de Bruxelles, la restitution de cette maison luy estoit due, dès que cette ville fut remise entre les mains des Espagnols; & quant aux autres presents, il refusa quelque temps de les accepter, parce (disoit il) que cela pouvoit rendre sa foy suspecte : mais enfin il prit & le diamant & la cedula. En suite de quoy estant allé trouver le Prince Maurice, il luy conta tout ce qui s'estoit passé; & par l'advis du Prince, il conta aussi la mesme chose à quelques-uns des principaux de la Republique. Le Prince Maurice jugeoit qu'il falloit tenir toutes ces choses secrètes pour quelque temps; & neantmoins il ne vouloit point se rendre gardien de ces dons : mais bientôt apres, Arsen se voyant sollicité, par des lettres du Pere Ney, de recevoir les quinze mille escus contenus en la cedula de Spinola; & craignant qu'un secret si chatouilleux ne vint à éclatter à son trop grand desavantage, raconta, en pleine assemblée des Estats, comment toutes choses s'estoient passées; & le Senat jugea à propos de donner le diamant & la cedula en garde à Georges de Bye, Sur-Intendant des Finances, homme de probité reconnu. Toutefois Arsen ne pût éviter la haine de la populace, qui interpreta en plus mauvaise part que de raison, les bruits qui coururent d'une chose dont peu de personnes sçavoient la veritable histoire : de sorte qu'il fut contraint de faire imprimer un manifeste pour sa justification.

Environ ce temps, le corps de Jacques Hemskerk fut apporté en Amsterdam, & receu du peuple avec beaucoup de joye & de tristesse tout ensemble; parce que si ce grand homme avoit acquis par sa valeur une gran-

*Arten donna
connaissance
aux Estats de
tout ce que
desus.*

1607.

de victoire à sa patrie ; elle souffroit aussi une grande perte dans sa mort : & il fut le premier dont les funeraillies furent faites par autorité publique ; & le tombeau dressé avec une inscription qui marquoit par des paroles pleines de loüange, les belles choses qu'il avoit achevées. Le Roy Jacques avant desiré que l'on l'informast particulièrement de l'estat des affaires Confederées, la Republique luy envoya Iean Berk, Assesseur des Magistrats de Dordrecht ; & Jacques de Mailleray, qui tenoit le premier rang dans le Conseil de Zelande. Ces deux Ambassadeurs firent voir exactement au Roy quelles estoient pour lors les forces de la Republique, quelles charges elle avoit à supporter, & combien le Prince & le Conseil jugeoient qu'il manquoit de fonds à son épargne, pour luy faire esperer un bon succès de la continuation de la guerre. Le Roy receut les Ambassadeurs avec beaucoup de courtoisie, & leur promit qu'il auroit soin des interets de ses allies. Jacques reconnoissoit assez que son Estat, & sur tout le Royaume d'Irlande, trouvoient leur repos dans la guerre des Confederez : mais d'ailleurs il consideroit qu'il ne luy seroit pas fort facile de leur en persuader la continuation, veu que cette guerre ayant principalement besoin d'argent, jamais il n'en avoit secouru la Republique par le passé, & pour l'avenir mesme il ne sçavoit d'où luy en offrir. Quelque temps apres, il envoya pour Ambassadeurs à la Haye Richard Spenser, sorty d'une maison assez connue par les annales d'Angleterre, & Rudolphe Winwod, qui se trouvoit pour lors à Londres, estant d'ailleurs Ambassadeur ordinaire du Roy vers les Estats.

Iean Berk & Jacques de Mailleray, Ambassadeurs des Estats vers le Roy d'Angleterre.

Le Roy envoya Richard Spenser, & Rudolphe Winwod vers les Estats.

Cependant le Marquis Spinola ayant présenté des lettres de creance aux Estats, leur dit que le Roy d'Espagne avoit ratifié la promesse des Archiducs ; & leur demanda un passe-port pour Louys de Verreiken Secrétaire d'Albert, qui devoit leur apporter la ratification, & les éclaircir sur toutes les autres choses qui concernoient cette affaire. Mais lots que Verreiken fut arrivé, les artifices d'Espagne se rendirent manifestes. Car premierement les paroles du traité fait avec les Archiducs, n'estoient point inscrites dans cette prétendue ratification, ny autorisées par le Roy selon les formes ordinaires ; & l'on ne rapportoit qu'un simple escript conceu en mots François, cette langue estant particulièrement réservée pour les Princes des Pais-bas, par lequel Philippe approuvant les traittez du huitième jour de May & du premier de Juin, confirmoit & promettoit de faire observer la surseance d'armes mentionnée dans ces traittez. Davantage cette prétendue ratification estoit signée *To el Rey* ; Philippe ayant accoustumé de signer ainsi les lettres qu'il adressoit à ses sujets : outre que dans celles-cy il donnoit à Albert & à Isabelle le nom de Princes des Pais-bas, sans qu'elles continssent un seul mot par lequel la liberté des Estats fut reconnue, ainsi qu'il avoit esté stipulé. Enfin dans le premier traité fait avec Albert mesme, on avoit obmis les termes qui devoient reconnoistre cette mesme liberté des Estats : & Verreiken attribuoit cette omission à l'inadvertence du copiste ; mais cette excuse fut trouvée ridicule. Il esctivit à Bruxelles, pour donner advis de toutes les objections qui luy avoient esté faites en Hollande ; mais les Archiducs ne luy rendirent aucune response. Toutefois le President Richardot, confident des plus secrets conseils d'Albert, respondit à Verreiken que les Estats ne comprennoient pas bien le sens des paroles de Philippe ; & que dans les termes generaux, dont ce Prince avoit usé sans desapprouver aucune clause particuliere des deux traittez des Archiducs, on devoit etoire qu'il les avoit entierement approuvez. La res-

L'envoyé espagnol arrivé, les articles d'Espagne furent dictés.

ponse

1607.

sponse de Richardot contenoit aussi, qu'encor que les Archiducs pussent raisonnablement soutenir qu'ils avoient accomply toutes leurs promesses; neantmoins pour tesmoigner de plus leur sincerité, ils consentoient d'envoyer de nouveau en Espagne, pour faire corriger dans la ratification ce qu'on y avoit trouvé à reprendre, pourveu que les États, de leur part, prissent soin de r'appeller au plustost leur flotte d'Espagne, de peur que dans l'affection qu'ils avoient tesmoignée pour la paix, l'effet ne demcentist les paroles. Ce fut icy que les Confederez dans leurs deliberations trouverent de nouvelles difficultez à combattre: la plus grande partie du Conseil se faschant extremement, de voir qu'on se mocquoit ainsi de la Republique; & que les Espagnols, qui la flattoient d'une vaine esperance de liberté, après la luy avoir montrée de loin, pour colorer leur artifice, aujourd'huy qu'il estoit decouvert, ne raschoient plus qu'à la desarmer: & cependant le bruit couloit que Philippe faisoit equipper une nouvelle flotte tant en Flandre qu'en Espagne, sans qu'on sceust au vray en quelle part il pretendoit l'employer. Les Ambassadeurs de France, qui assistoient aux deliberations des Confederez, montroient encore plus d'aversion qu'eux pour la paix; publiant hautement qu'ils avoient enfin reconnu l'humeur des Espagnols, qui ne leur permettoit de rechercher la concorde, que quand la necessité les y obligeoit. Mais d'ailleurs les Confederez s'estoient eux-mêmes reduits au point de ne pouvoir plus deliberer sur cette affaire; puis qu'ils avoient desja cy-devant consenty de n'envoyer à leur flotte ny argent, ny vivres; & que par cette raison la necessité, qui commande plus absolument que toutes sortes de loix, la forçoit de revenir en Hollande. Enfin, suivant la derniere résolution du Conseil, Oldenbarneveld, au nom des États, respondit aux Agens du party contraire, que les lettres apportées d'Espagne ne secondoient pas la promesse des Archiducs; & que pour en faciliter l'exécution, les États avoient fait dresser d'autres lettres tant en Latin qu'en François, dont ils desiroient que le Roy d'Espagne suivist le modelle dans six semaines, s'il vouloit qu'après ce temps expiré, la conférence fut continuée. En achevant ces paroles, Oldenbarneveld donna à Versteiken une minute de ratification nouvelle; & luy dit, que quand les États en auroient receu la grosse expédiée, parce qu'il seroit necessaire d'en deliberer de nouveau, ils demandoient, pour cette deliberation, le mesme espace de temps qui se trouvoit entre ce jour & le premier de Septembre. Et que neantmoins, parce que l'on voyoit bien que si les lettres d'Espagne n'avoient esté expédiées en bonne forme, il n'y avoit en cela aucune faute des Archiducs, les États consentoient que la flotte Hollandoise revinst; & qu'après six semaines expirées s'il se faisoit quelques prises, elles fussent sujettes à restitution. Que les États, jusqu'à ce qu'on eust rapporté d'Espagne une ratification en meilleure forme, garderoient tousjours celle-cy; afin qu'elle servist à faire connoître qu'il y avoit eu une surseance d'armes accordée. Cependant (pour suivre Oldenbarneveld) s'il est vray que vous agissiez de bonne foy dans cette negotiation, à quel but tendent toutes ces largesses? Voylà un diamant du Pete Ney, & une cedula du Marquis Spinola, (en disant ces paroles, Oldenbarneveld, representa l'un & l'autre;) & il est difficile que ces dons ne fassent point soupçonner ceux qui les ont offerts, puis que ceux mêmes qui ne les ont receus que sous l'adveu du Conseil, ont innocemment encouru le blâme de toute la populace. Afin que vous ne vous abusiez pas, sçachez qu'on ne vid point chez nous comme dans les Monar-

*Plusieurs des
Confederez,
sans indigner
de se voir
moquer de
l'Espagnol.*

*Lettres appor-
tées d'Espa-
gne, destinées
aux États.*

*Reproche d'OL-
denbarneveld
contre Verstei-
ken.*

1607.

chies ; où deux ou trois pour le plus ordonnent de toutes choses à leur fantaisie , tandis que les autres ne sont destinez qu'à la servitude. Dans nos Provinces nous gouvernons & sommes gouvernez chacun à nostre tour : voicy une compagnie qui n'est que pour deliberer , en voylà une autre qui n'est que pour reloudre : & si le nombre des personnes qui les composent n'est assez grand pour resister à vos gratifications , nous sommes tous prests de l'augmenter. Reportez donc ces presens à vostre maistre. Il n'est pas necessaire que vous nous en offriez si vous ne demandez que la paix ; & ce nous seroit un crime de les recevoir , si vous attendez contre nostre liberté. Verreiken , se trouvant surpris dans cette rencontre inopinée , n'eut rien à répondre , sinon que tout cecy s'estoit fait sans aucun ordre des Archiducs : & qu'il ne falloit pas beaucoup s'estonner , si les moines , gens avars jusqu'au dernier point , jugeoient d'autrui par eux-mêmes.

*Le Pere Ney
& Verreiken
presentent une
nouvelle rati-
fication du
Roy d'Espa-
gne ;*

Desja le temps de six semaines , cy-devant prescrit , estoit passé , la flotte Hollandoise ayant cependant esté rappelée d'Espagne , lors que le Pere Ney & Verreiken , apres avoir obtenu passe-port , arriverent ensemble à la Haye ; où ils presenterent une nouvelle ratification du Roy d'Espagne. Les paroles en estoient telles que les Estats les avoient conceuës par leur minute : mais quant au sens il y avoit cette difference , qu'en suite de la clause par laquelle Philippe declaroit , qu'il estoit prest de traiter avec les Estats comme avec des peuples libres & sur lesquels il ne pretendoit rien , il avoit adjousté qu'il faisoit cette declaration , tant pour accomplir la promesse des Archiducs , que pour contribuer à l'avancement d'une paix ou d'une longue treve , dont les conditions n'auroient pas plustost esté accordées , qu'il seroit prest d'achever tout ce qui seroit jugé necessaire pour en rendre le traité stable : mais que dans ce traité il entendoit qu'on regleroit les affaires de la Religion aussi bien que toutes les autres demandes des parties ; & que s'il arrivoit qu'on ne pût tomber d'accord , la presente declaration ne pourroit prejudicier à la Couronne d'Espagne , & le droit de chacune des parties demeureroit en mesme estat qu'auparavant. Les plus curieux remarquerent que pour une affaire de telle consequence , Philippe n'avoit daigné donner sa ratification en parchemin , afin qu'elle se conservast mieux , s'estant contenté de la faire escrire en papier avec assez de negligence. Davantage , elle n'estoit point signée Philippe , comme il signoit en traitant avec ses pareils , elle estoit signée *To el Rey* , comme il en usoit avec ses sujets. Le Pere Ney parla le premier ; & pour adoucir le mécontentement qu'il lisoit desja dans les cœurs des Confederez , il leur conta

*laquelle ils
s'estoient de-
jà acceptés
des Estats.*

que comme il connoissoit parfaitement les bonnes intentions , qui portoiient les Archiducs & les Estats à la paix , il estoit allé luy-mesme en Espagne , où il avoit fait sçavoir au Roy en quel estat estoient les affaires des deux partis , & combien la paix estoit necessaire à l'un & à l'autre : qu'incertainement le Roy avoit renvoyé la deliberation de toutes choses à son Conseil ; afin que les resolutions qui seroient prises en fussent d'autant plus fermes ; & que non seulement le Roy , qui estoit mortel , mais aussi le Royaume , qui ne mouroit point , demeurassent obligez à l'observation du traité qui se feroit. Ney dit aussi , qu'il osoit bien assurer que le Roy procedoit de bonne foy dans cette affaire : & que comme il desiroit la paix , toutes les démarches qu'il faisoit pour y parvenir , se trouvoient dans les voyes de la justice & de la sincerité : que pour cette cause il avoit nettement expliqué son intention ; & que s'il eust eu dessein de tromper , il pouvoit cacher ses

sen-

sentimens. Verreiken parla en suite; & apres avoir loüé hautement la fidelité des Archiducs, il tascha d'excuser Philippe de ce que sa ratification avoit esté couchée non pas en Latin, ny en François, mais en Espagnol; parce (disoit-il) que cette dernière langue estoit la mesme dont ce Prince avoit accoustumé de se servir pour exprimer ses pensées, soit aux autres Monarques Chrestiens, soit aux peuples libres; & qu'ainsi il n'auroit pas esté juste de l'obliger à parler en une autre langue, puisque les Confederez luy avoient parlé en quel langage ils avoient voulu. Cependant comme la partialité commençoit de plus en plus à s'allumer dans la Republique, le Prince ne pouvant souffrir une plus longue conference avec l'Espagnol, & les Zelandois, aussi bien que quelques-unes des villes de Hollande, se promettant de faire un plus grand gain durant la guerre que durant la paix, le procédé Espagnol qui eust esté capable de déplaire aux Confederez, lors qu'ils embrassoient tous ensemble un mesme sentiment, leur déplaçoit encore davantage aujourd'huy que leurs affections estoient ainsi divisées. Ils se faisoient tous, non seulement de se voir frustrez de cet atveu de leur liberté qu'ils avoient souhaité si ardemment; & dont l'esperance seule avoit esté capable de les faire entrer dans une dangereuse conference: mais aussi de ce que leur ennemy, sous pretexte d'embrasler particulièrement l'interest de la Religion Romaine, raschoit de desunir ceux qui la suivoient dans les Provinces Confederées, d'avec le reste de leurs habitans. Neantmoins, lors que les Estats eurent fait voir au Pere Ney & à Verreiken, les défauts qu'ils trouvoient encore dans la nouvelle ratification d'Espagne; ils responderent hardiment que les Confederez n'en devoient pas esperer d'autre que celle-cy; & que si elle contenoit quelque chose de trop obscur, il seroit expliqué plus clairement, quand on auroit conclu un traité de paix ou de treve: & l'assurance que ces gens cy se donnoient de parler de cette sorte, procedoit de ce qu'ils avoient reconnu qu'une bonne partie des Provinces Confederées estoit lassée de la guerre, comme d'ailleurs ils sçavoient assez que Philippe traiteroit bien plus volontiers avec chacune séparément, qu'avec toutes ensemble.

Affections divisées entre les Confederés.

Les Estats, apres avoir deliberé de toutes choses avec le Prince Maurice & les Ambassadeurs des Roys de France & d'Angleterre, se resolurent enfin de declarer aux Deputez des Archiducs, que la ratification d'Espagne ne respondoit pas à leurs promesses, puis qu'au contraire la dernière clause qu'elle contenoit pouvoit estre interpretée en un certain sens, qui sembloit destruire indirectement ce que les premières clauses avoient establi: & que les Confederez estant peuples libres, sur lesquels ny Philippe, ny les Archiducs ne devoient rien pretendre, les Estats sçauroient eux-mêmes travailler au repos domestique de leurs Provinces en temps & lieu, sans souffrir qu'aucune Puissance estrangere s'en mēlast. Que la dernière clause inserée dans la ratification du Roy d'Espagne, leur donnoit une assez juste occasion d'abandonner la conference commencée; & que toutefois en consideration de la paix que cette conference pourroit produire, ils consentiroient que le Conseil particulier de chaque nation declarast son sentiment tant sur le sujet de la ratification d'Espagne, que sur celuy de toute la negotiation: protestant neantmoins, avant toutes choses, de ne rien admettre qui püst prejudicier à leur liberté. Qu'apres six semaines ils seroient sçavoir aux Archiducs ce qui auroit esté conclu, afin que s'il y avoit lieu de continuer la negotiation de la paix, ils envoyassent leurs Deputez à la Haye,

La ratification d'Espagne ne respondoit pas aux promesses des Archiducs.

Ils declareront aux Ambassadeurs qu'ils souhaitent rapporter sous l'affaire au Conseil de chaque nation,

1607.

où ceux des Confederez se rendroient aussi, à la charge que ny Philippe, ny les Archiducs, ne feroient aucune proposition qui püst concerner le reglement des affaires domestiques de la Republique. Les Estats trouvoient à propos que cette assemblée de Deputez se tint à la Haye, parce qu'il n'eust pas esté honneste d'obliger les Ambassadeurs des Roys aliez à changer de sejour : outre que la puissance publique des Confederez estant entre les mains de plusieurs personnes, il leur estoit plus facile de deliberer regulierement chez eux-mêmes, qu'en tout autre lieu. Le Pere Ney & Verreiken estoient en doute, si apres avoir receu cette responce de la part des Confederez, ils devoient leur laisser la ratification d'Espagne entre les mains, ou la remporter avec eux ; & les Estats tesmoignoient assez d'indifference sur ce sujet : c'est pourquoy Ney alla à Bruxelles prendre conseil ; d'où il tevint dite aux Estats qu'on leur laisseroit la ratification, pourveu que pat un escrit signé ils voulussent non seulement confesser qu'on la leur avoit donnée, & qu'en la leur donnant l'on auroit dégagé la parole des Archiducs ; mais aussi promettre de la rendre, s'il arrivoit que le traité ne se püst conclurre. Neantmoins parce que les Confederez rejettoient ces conditions, Ney ayant une seconde fois consulté les Archiducs, delivra la ratification purement & simplement, & sans rien stipuler des Estats.

Quelques-uns des Confederez estoient d'avis d'admettre les Ambassadeurs au colloque à la Haye.

Lors que l'affaire fut agitée dans les assemblées particulieres des Provinces, la plupart des Confederez n'estoient pas d'avis que l'on receust quelques dans le sein de l'Estat un ennemy frauduleux comme l'Espagnol : car apres tout quel dessein peut il avoir (disoient ils) sinon de reconnoistre quelles sont les forces de la Republique ; & de chercher chez nous mêmes quelque moyen de nous nuire, soit par l'effort de ses armes, ou par l'apast de ses presens ? Outre ces sujets de crainte, ils apprehendoient encore que si les particuliers d'entre eux portez pour la paix, trouvoient une fois quelque pente pour y attirer, l'impatience de l'obtenir ne les fust insensiblement descendre à des conditions desavantageuses : c'est pourquoy aussi-tost que les Deputez particuliers des Provinces furent retournez au Conseil General de l'Union, tous ceux qui s'y trouvetent s'entrepromirent d'un commun accord, que si l'on en venoit jusqu'à un traité avec l'Espagne, ils demanderoient avant toutes choses que leur liberté fust establie par des paroles qui ne receussent aucune difficulté ; & telles que les Ambassadeurs de France & d'Angleterre, qui avoient aussi leur rang dans le Conseil des Confederez, les pussent juger suffisantes. Davantage ils protesterent, que dans toutes les propositions qui se feroient, soit en matiere sacrée ou profane, ils ne laisseroient passer aucun article capable de prejudicier à leur liberté : & que si l'ennemy vouloit insister au contraire, ils feroient connoistre à tous les peuples de l'Univers, qu'il n'autoit tenu qu'à luy que la paix n'eust esté faite ; en suite de quoy, apres avoir aussi réclamé les assistances des Princes leurs aliez, ils rassembleroient leurs forces pour recommencer une guerre, qui, dans la justice de leur cause, ne leur pourroit promettre que des succès avantageux. Outre toutes ces protestations, le Prince

Ils demandent avant toutes choses leur liberté estre établie en termes mesurés.

Le Prince Maurice & les Zelandois persévèrent de résister à tout colloque, si auparavant on n'avoit promis une entière parole de l'establissement de la liberté.

Maurice & les Zelandois estoient d'avis que l'on dictast presentement les paroles qui devoient estre employées pour la reconnoissance de la liberté ; & que l'on en envoyast une minute aux Archiducs, afin que si elle ne leur plaisoit, ils cessassent d'aspirer à une conference. Mais quelques autres du Conseil jugerent que cette maniere d'agir seroit trop rigoureuse ; & qu'il falloit entendre l'ennemy avant que de le condamner.

La

1607.

La presente année n'avoit plus guete à durer, & le commencement de l'autre devoit mettre fin à la surseance d'armes accordée entre les parties : cependant les Archiducs n'en demandoient point la continuation ; se persuadant qu'on la leur demanderoit à eux-mêmes. C'est pourquoy les Estats manderent à Albert, que sur la confiance qu'ils prenoient en la promesse, ils attendoient une conference sous les conditions qu'ils avoient cy-devant proposée au Pete Ney & à Verreiken. Que pour y vacquer les Confederez deputeroient cinq ou six des leurs ; & que les Archiducs pourroient y envoyer un pareil ou moindre nombre de personnes ; mais sur tout, telles qu'ils avoient cy-devant promis de les envoyer, avec ordre, tant de leur part que de celle de Philippe, d'expedier cette affaire promptement. Que cependant Albert advisast s'il ne seroit point necessaire d'adjoûter encore six semaines de temps à la surseance d'armes, parce que les Confederez en estoient d'avis, pourveu que le party contraire en fust d'avis aussi. Par ces paroles de la lettre, qui demandoient que les Deputez de Bruxelles fussent tels que les Archiducs les avoient promis, on doit entendre que les Estats desiroient des Belges & non pas des Espagnols : & les premieres lettres qu'on leur avoit escrites de Bruxelles pour les convier à la paix, le promettoient ainsi en paroles fort intelligibles : outre qu'estant question de trouver des moyens d'accommodement, il ne leur importoit pas peu d'examiner les choses avec des gens de leur nation, qui se trouveroient moins capables de supercherie que tous autres ; & qui tascheroient de seconder les vœux de la Republique, sinon dans son zele pour la liberte, au moins dans son aversion pour la domination estrangere. Mais les Archiducs apres avoir fait cette proposition, s'y rendoient tellement contraires, que depuis le commencement de la negotiation jusqu'à cette heure, ils en eussent toujours caché l'entreprise aux Grands de la Belgique, si la renommée ne l'eust découverte à la populace même. Et depuis peu encore Ney & Verreiken estant entrez en discours sur ce sujet avec les Estats, leur avoient demandé s'ils n'admettroient pas bien des Deputez estrangers dans la conference, veu qu'il ne s'y agissoit pas moins des interets du Roy d'Espagne que de ceux des Archiducs ; mais ils n'avoient rien obtenu pour lors. L'affaire estant donc maintenant en ces termes, quelques-uns des principaux Ministres Confederez qui souhaittoient la paix, conjecturant, ou leur ayant esté dit en secret, que les Archiducs vouloient deputer le Marquis Spinola, General des armées d'Espagne, avec un Senateur Espagnol, & sachant aussi que ce Marquis pour quelques raisons particulieres, outre les generales, penchoit vers la paix, se resolurent, non pas de proposer cecy au Conseil, par ce que cette proposition n'eust servy qu'à jeter en de nouveaux troubles les esprits soupçonneux, mais de faire en sorte que les Estats escrivissent au Pete Ney & à Verreiken, pour les prier de leur apprendre sans déguisement le nombre & les noms des Deputez de leur party ; afin que les Confederez en prissent d'autant mieux leurs mesures, touchant les passe-ports & les preparatifs necessaires : mais en fermant la lettre on y fit entret un billet, comme si ce n'eust esté qu'une bagatelle, lequel portoit que sur la demande faite par Ney & Verreiken, s'il ne seroit point permis de nommer un estrangier ou deux entre les Deputez de Bruxelles, les Estats vouloient user de deference envrs les Archiducs ; & consentir que quelque Espagnol pût avoir rang dans la conference, pourveu qu'il ne fust point des principaux chefs de l'armée. Cependant les paroles de ce billet estoient equivoques ;

Les Estats offroient aux Archiducs une plus longue session d'armes :

Et ne voulaient d'autres Ambassadeurs que des Belges :

à quoy les Archiducs estoient entièrement contraires :

Les Estats accordés aux Archiducs, qu'il lui permît de nommer quelques estrangiers entre les Deputez,

paree

1607.

parce que d'un costé les Confedetez pouvoient dire qu'elles n'admettoient qu'un seul estranger : mais d'autre part l'Archiduc pouvoit pretendre qu'elles ne luy desfendoient pas d'en envoyer jusqu'à deux, ny mesme de depu- ter aussi le Genetal de ses armées, puis qu'il n'estoit point de nation Espa- gnole. Davantage le nom de Belges pouvoit aussi s'estendre aux Bourgui- gnons de la Franche Comté, annexée aux Provinces des Pais-bas, & regie avec eux sous une mesme principauté, afin que par ce moyen l'on ne püst rejeter le President Richardot, que chacun jugeoit assez devoit estre em- ployé dans une si grande affaire; comme celuy qui pat sa longue expe- rience, & par la sagesse de ses conseils, passoit pour le principal Ministre d'Estat des Archiducs.

*Ambassa-
deurs du Roy
de Dannemarc
marque Cy
d'autres Prin-
ces vers les
Confedetez.*

*Lettres de
l'Empereur
aux mesmes.*

Environ ce temps Jacques Boulis, d'Amstetdam; Nicolas Jacques Si- monides, de Horne; & Jacques Magnus, de Middelbourg; revinrent en Hollande, de Dannemarc; où l'on les avoit envoyez pour saluer le Roy, & luy demander conseil. On vid aussi arriver à la Haye, en qualité d'Ambas- sadeurs de Dannemarc, Jacques Vlefeld Senateur, illustre tant par sa nais- sance que par la reputation de sa sagesse; & Jonas Charisus. En suite Hie- rosme de Discou y arriva aussi de la part du Prince de Brandebourg; & de la part du Palatin, on vid arriver Hippolyte de Collibus, dont la reputation s'estoit renduë celebre par plusieurs escrits qu'il avoit donnez au public, & par diverses Ambassades où il avoit esté employé. Quant à l'Empereur Rodolphe, il envoya des lettres qui portoient pour inscription; aux Estatz de Hollande, de Zelande & des autres peuples associés; par lesquelles, apres avoir fait mention des peines que son pere & luy s'estoient données d'en- tendre les plaintes de ces nations & de leur procurer un heureux repos, il adjoûtoit, qu'il couroit un bruit qu'elles estoient sur le point d'entrer en une negotiation de paix avec le Roy Philippe & l'Archiduc Albert; mais qu'avant toutes choses, elles vouloient que leur Republique fust declarée libre. Que cependant il s'estonnoit fort qu'on ne l'eust point adverty d'une affaire de cette consequence; toute la Belgique estant un fief & une por- tion de l'Empire Romain; & que partant les Estats se gardassent bien d'en- treprendre, sans son ordre, aucune chose contraire aux loix feudales.

*Response des
Estats.*

A ces lettres les Estats responderent, qu'ils n'avoient jamais creu que Philippe ny Albert, celuy-cy estant frere de l'Empereur, & l'autre son proche parent, luy eussent pû celer leurs intentions, patce qu'autement les Confedetez n'auroient pas manqué de l'informer de leur dessein. Qu'ils se souvenoient assez des plaintes qu'autrefois, estant accablé sous le faix d'une injuste domination, ils avoient addressees tant à l'Empereur qu'aux Estats d'Alemagne; soit avant que l'Archiduc Matthias eust pris en main la defense de leur cause, & le gouvtnement de leurs Provinces; soit depuis qu'il en fut sorty; mais qu'ils se souvenoient aussi, qu'on ne donna aucun soulagement à leur oppression. Qu'à la verité bien-tost apres, dans la ville de Cologne, il se tint quelque conference pour un accommodement, en presence des Deputez de l'Empereur; mais parce qu'elle ne servit qu'à donner à l'Espagnol une plus favorable occasion de faire une plus rude guerre aux Confedetez, & qu'ainsi ils se voyoient contrainsts de chercher d'autres remedes, contre un mal qui les menaçoit de se rendre incurable, ils ne trouveront point d'appareil plus salutaire, que d'oster à Philippe, dans une assemblée & par un arrest de plusieurs Provinces, une puissance qu'il n'avoit receuë qu'à la charge d'observer leurs loix, par luy du depuis violées

violées en plusieurs manieres. Que de là en avant leur liberté ainsi acquise par les voyes de droit, & conservée par celles des armes, avoit passé pour indubitable chez les Roys mesmes : & que neantmoins ils avoient souvent protesté tant à l'Empereur qu'aux Provinces, qui s'estant detachées de leur union, estoient encore aujourd'huy gouvernées par Albert, qu'ils estoient extrêmement fâchez de tant de maux dont leur guerre estoit accompagnée, & de tant de sang qu'elle répandoit ; mais qu'à cette protestation ils avoient toujours adjousté, qu'il ne falloit point esperer de paix avec eux ; si l'on ne souffroit que leur Republique demeurast ce qu'elle estoit maintenant. De sorte qu'enfin le Roy d'Espagne & les Archiducs avoient consenty à sa liberté, ainsi qu'il se pouvoit connoistre par les declarations de ces deux Princes, dont on trouveroit une copie enclosée dans la presente lettre. Que pour ces causes, la Republique connoissant l'ancienne affection que l'Empereur & les autres Potentats d'Alemagne luy avoient toujours portée, se promettoit aujourd'huy qu'ils favoriseroient tres-volontiers un pieux effort, qui ne taschoit qu'à finir une cruelle guerre. Dans ces lettres les Estats avoient pris soin de ne faire aucune mention du pretendu droit feodal de l'Empire ; parce qu'en le refusant ils se fussent rendus odieux, & qu'est l'advoiant ils n'eussent pas acquis une grande gloire. Par la mesme raison, Philippe & Albert, à qui l'Empereur, touchant les pretentions, avoit écrit en mesme termes qu'aux Confederez, se contenterent, en laissant à part la question feodale, de luy respondre qu'ils n'entreprendroient rien au prejudice des droits d'autrui.

Il est certain que la famille d'Egmont a long-temps tenu la Gueldre, presque malgré les Empereurs : mais les anciens Princes la tenoient sous la foy & protection de l'Empire ; & on leur donna premierement le tiltre de Tuteurs, en suite celuy de Comtes, & à la fin celuy de Ducs. Il passe aussi pour constant que les Evesques d'Vtrecht, qui tenoient avec cet Evesché le pais d'Ovet-Yssel, & auxquels l'Empereur Charles le Quint a succédé pour ce qui concerne la Seigneurie temporelle, avoient accoustumé de prester serment de fidelité aux Empereurs. Mais les peuples de Frise, & ceux d'outre le Lauwers estant seulement obligez de fournir quelques legers tributs, & des troupes auxiliaires premierement aux Roys de France, & du depuis aux Empereurs d'Alemagne, jouissoient en toute autre chose d'une liberté entiere, qu'ils disent leur avoir esté accordée primitivement par l'Empereur Charles-Magne. Sur tout il est constant qu'elle leur a esté souvent confirmée par ses successeurs, & en dernier lieu par Sigismond : & que durant sept cens ans le gouvernement public de ces contrées est demeuré partagé entre le peuple & les Grands meslez ensemble, en telle sorte, que quelquefois ils éliisoient une seule personne, qui sous le nom de Potestat exerçoit les fonctions souveraines, ou pour toute la vie, ou pour un temps limité. L'Empereur Maximilien tascha de leur donner des Gouverneurs sortis de la maison de Saxe ; mais quoy que pour lors la Republique fust deschirée par ses propres factions, ces Gouverneurs n'en purent jamais obtenir l'eniere possession : de sorte qu'à la fin estant las de la disputer, ils transporterent leur droit à Charles le Quint, Prince des Alemans & des Belges. Quant à la Hollande, qui eut la Zelande pour annexe, l'on tient que Charles le Chauve Roy de France, luy donna un Prince, soit que ce Prince fust sorty de ceux de Guyenne, soit qu'il eust esté choisi entre les principaux Seigneurs Hollandois : mais les memoires qui nous en ont lais-

*La Gueldre:
seule &
Vtrecht sous
seul de l'Est-
port.*

1607.

se la connoissance attribuent à Theodore une puissance & jurisdiction hereditaire, sans faire mention d'aucune dependance feudale : toutcois ce n'est que sur les biens qui avoient appartenu à l'Eglise d'Egmont, l'abus de ces siecles ayant souvent permis aux Princes de s'enrichir par l'usurpation des revenus du clergé. Bientost apres, les Provinces de l'Empire Romain ayant esté parragées entre les François & les Alemans, ces derniers demeurèrent Souverains de celles qui estoient voisines du Rhin : mais il se trouve une bulle d'Othon Troisième, par laquelle il consent que le Comte de Hollande possède hereditairement les terres dont il n'avoit auparavant qu'une jouissance viagere. Et depuis ce temps il y eut souvent des guerres entre les Comtes de Hollande & les Empereurs, ceux-cy voulant s'attribuer la puissance des Souverains sur le pais, & les autres refusant de les reconnoître pour tels. Il se trouva neantmoins des Princes de Hollande, lesquels pour acquerir l'affection des Alemans, se declarerent vassaux de l'Empire, mais vassaux libres, & qui ne devoient qu'une simple protestation de foy & hommage, & l'on met en ce rang le Comte Guillaume qui fut luy mesme esleu Empereur. Quant aux Princes de Baviere, ils ne remuèrent rien dans la Belgique au prejudice de l'Empire, estant eux mesmes sortis d'Empereurs : mais la maison de Bourgogne, & du depuis celle d'Autriche, refuserent de tenir les Pais-bas à foy & hommage de l'Empire, soit qu'ils les pretendissent avoir anciennement esté libres, soit que l'Empereur Frideric eust renoncé à tous les droits imperiaux en faveur de Philippe Duc de Bourgogne; toutcois Maximilien d'Autriche, estant, non pas à la verité Prince des Pais-bas, mais pere & tuteur du Prince, voulut annexer ces terres à l'Empire d'Alemagne; & employa pour cet effet, contre les habitans, outre son autorité, le secours des forces estrangeres; mais les Estats du pais s'opposerent à ses desseins avec beaucoup de resolution : & ce differenc est mis entre les causes des troubles qui commencerent à naistre des lors. Du depuis lors que Charles le Quint aspirant à l'Empire d'Alemagne, tachoit d'en exclurre le Roy de France comme estranger; les Alemans luy objecterent à luy mesme, que si les François n'appartenoient à l'Empire d'Alemagne, les Belges ne luy appartenoient pas d'avantage; puis qu'ils ne contribuoient point aux charges de l'Empire, qu'ils n'obeissoient point à ses loix, & ne reconnoissoient point sa jurisdiction, non plus que ceux-cy. Mais ce Prince, pour obtenir plus aisément une dignité qu'il souhaittoit avec passion, promit de faire en sorte pour l'avenir, que les Belges demeureroient unis avec les Alemans, par une alliance qui ne pourroit plus estre revoquée en doute. Et bien-tost apres, pour s'acquitter de cette promesse, ayant examiné tout ce qui se pouvoit alleguer touchant les droits des Alemans & la liberté des Belges, il fit une declaration, par laquelle, apres avoir confessé qu'il ne reconnoissoit pour siefs de l'Empire que les seuls Pais d'Vtrecht & de Gueldre, il ordonna neantmoins que dotenant les Provinces de Hollande & de Zelande, & les autres terres des Pais-bas, composeroient toutes ensemble une partie de l'Empire d'Alemagne, non pas pour suivre ses loix ny sa jurisdiction; mais pour contribuer à ses necessitez, autant que deux Princes Electeurs pouvoient faire : à la charge que toute la Belgique demeureroit sous la protection de l'Empire, & auroit voix de suffrage dans les assemblées, retenant au surplus son ancienne liberté. Ce fut en vertu de cette alliance, que, sous Philippe Second, les Confederez implorerent le secours de l'Alemagne, contre les violences

des

des Espagnols : & dans la conférence qui se tint à Breda, le Prince d'Orange, pour gagner l'affection des Alemans, soutint que la Hollande & la Zelande appartenoient à l'Empire d'Alemagne, les Deputez Espagnols insistant au contraire. Mais enfin les Provinces Unies, qui ne recevoient aucun secours de ce costé là, ayant esté contraintes de se defendre seules, n'ont plus voulu depuis ce temps relever d'autrui. Et ce n'est pas une chose fort nouvelle, de voir les dependances s'abolir par cette voye : veu que l'Europe presque toute entiere quitta l'obeissance des Empereurs de Constantinople, parce qu'ils ne l'assistoient pas contre la violence des Barbares. Et mesme encore aujourd'huy la liberté de l'Italie ne se defend de la pretension des Empereurs que par cette seule raison. Mais il n'est pas de nostre sujet d'approfondir davantage cette question : & il y a long-temps que l'ordre de mon dessein m'appelle ailleurs.

Depuis que le traité de la fursance d'armes dans les Pais-bas eut donné de certaines bornes à la guerre, les soldats tascherent à bien employer le temps qui leur restoit encore pour la faire selon qu'il estoit permis. Albert ayant envoyé à Lingen un petit nombre de cavaliers chargez de l'argent de leurs montres, ils furent fortuitement rencontrez en chemin dans les campagnes de Bentheim, par une troupe d'ennemis plus puissante que la leur, ce qui les obligea de se retirer dans la ville de Steinfort. Toutefois quelques uns de ceux qui les poursuivoient, entrent avec eux ; & les habitants fermerent les portes pour exclurre le reste. Cependant il y avoit de la meslée dans la ville mesme, entre ceux qui vouloient ravir l'argent, & ceux qui taschoient de le retenir, tandisque ceux qui estoient dehors menaçoient la place d'y entrer par force, si on ne leur en ouvroit les portes aussi bien qu'à leurs ennemis. Davantage les uns & les autres envoyèrent chacun vers les villes de son party, pour leur demander du secours, de sorte qu'une legere rencontre sembloit aboutir à un combat horrible : mais les bourgeois craignant de servir eux mesmes d'un surcroist à la victoire, gagnerent tant sur l'esprit des uns & des autres, qu'au lieu de s'exposer au hazard d'une sanglante defaite sous une douteuse esperance d'avoir de l'argent, ils s'accommoderent en sorte, que les Hollandois, s'estant contentez de toucher trois mille Albertins, abandonnerent la proye en question. Sidlenisky Gouverneur de Grave, navigant sur la Meuze avec moins de precautions qu'il ne devoit, fut fait prisonnier par les Espagnols : & Warner du Bois, Intendant de la justice dans les armées, marchant en carosse dans les campagnes de Tile, fut tué par les ennemis, pour s'estre plus que de raison opiniâtre à la defensive contre une troupe qui l'avoit enfermé de toutes parts.

Sous l'assurance de l'accord fait entre les Archiducs & les Estats, les uns & les autres congedierent une partie de leur soldatesque estrangere ; ceux cy par prudence, & ceux-là par necessité aussi. Car en effet ils voyoient chez eux de toutes parts des seditions prestes d'éclatter, s'ils n'eussent evité, par un relasché de quelque temps, les nouvelles dépenses qu'il leur eust fallu faire. Et mesme ce remede ne fut pas tout à fait capable de guerir leurs maux ; plusieurs soldats qui s'estoient répandus dans les campagnes, incommodant extremement les laboureurs. Davantage, ceux qu'ils avoient envoyez à Dieft les menaçoient, que si l'on ne les payoit bien-tost de leurs montres, ils introduiroient avec eux d'autres soldats pour grossir leur nombre. Neantmoins bien-tost apres, il vint un peu d'argent d'Espagne, & les sujets de l'Archiduc luy en fournirent aussi quelque somme, au moyen de

Les Hollandois surprinrent les cavaliers d'Albert chargez de leurs montres.

L'Archiduc & les Confederéz congedierent une partie de leurs soldats estrangers.

1607. quoy les soldats de Dieft ayant receu de l'argent & leur grace, furent envoyez par petites troupes en diverses villes, & cette desunion leur osta la puissance de mal faire. En suite de quoy les Archiducs se resolurent d'employer le temps de leur repos à donner des exemples de severité, qui fussent capables de reftablir la discipline militaire dans leurs troupes, par l'advis de Diego Ybarra, que l'on avoit envoyé d'Espagne pour exercer la charge d'intendant des finances & de la police dans les armées. Ils firent donc incontinent publier un edit, par lequel aptes avoit raconté les insolences commises par la fedicieuse soldatesque de Dieft, & les pertes que ces mutins avoient fait souffrir au peuple, ils déclaroient que veritablement on leur avoit pardonné leurs crimes; mais que ce pardon n'inferoit pas que l'on se deust servir d'eux malgré qu'on en eust. Partant il estoit ordonné à tous les complices de ce tumulte, qu'ils eussent, dans vingt-quatre heures, à se retirer hors des terres du Roy d'Espagne & des Archiducs, avec desfenses d'y remettre jamais le pied: la peine de la vie estant proposée contre ceux qui differeroient de sortir de ces Estats, ou qui y rentreroient cy-apres; & de grandes recompenses promises à ceux qui les poursuivroient pour leur faire observer cet edit. Les plus sages jugeoient sur ce sujet, que les Espagnols ne prenoient pas bien leur temps, lors qu'aptes avoir fait sonner leur fidelité si hautement, pour effacer les soupçons du peuple Confederé, on les voyoit incontinent par une artificieuse declaration, se moquer des recompenses promises à leurs soldats, qui les avoient en quelque façon meritées.

Les fedicieux de Dieft, faisant le conseil d'Ybarra, sous couverture de quiescer les terres des Archiducs.

Quelques Hollandois se joignent le Lac de Bemstre.

Je ne veux pas icy frustrer la posterité d'un merveilleux témoignage de l'opulence des Hollandois, & de leur humeur portée à combattre contre la nature: puis qu'environ ce temps il se trouva quelques particuliers qui entreprirent, par le moyen de certaines machines que le vent faisoit tourner, de mettre à sec le lac de Bemstre proche de Purmerend, & de l'assurer par de bonnes digues contre la violence des eaux de dehors. Ce lac contenoit en son circuit sept heures de chemin, & estoit profond de six pieds; neantmoins ces gens vinrent à bout de leur entreprise. Aussi est il certain qu'autrefois les Isles de tous ces pais, fort basses de situation pour la plupart, ne se sont eslevées au dessus des eaux, que par l'industrie & le long travail des habitans: ce qui n'a pas empesché que bien souvent l'Ocean ne se soit vangé de la hardiesse des hommes, par des inondations qui ont submergé plusieurs champs & plusieurs villages, & changé le cours des rivières mesmes: de sorte qu'il n'y a point de lieu au monde où la terre & l'eau ayent éprouvé plus de vicissitudes que chez ces peuples. Wibrand de Warwic tetourna des Indes avec deux navires qu'il avoit repatez en l'Isle des Cygnes (les Hollandois la nomment l'Isle du Prince Maurice) ayant esté contraint de dresser une forge en ce lieu desert, pour travailler aux ouvrages de fer necessaires. Et les Confederéz renvoyerent treize autres vaisseaux en ces mesmes climats, sous la conduite de Pierre Verhouf, qui avoit cy-devant esté compagnon de Jacques Hemskerk, avec lequel il n'avoit pas peu contribué à la victoire de Calis.

VV'avoit retourné des Indes avec deux navires.

Verhouf y retourna avec trois navires.

Les Estats appaierent les troubles du pays d'Embden.

Dans le pays d'Embden, depuis que le Marquis Spinola eut pris la ville de Lingen, le Prince Ennon sembloit moins respecter la puissance des Estats qu'auparavant: & de fraische date il avoit respondu assez fierement à leurs Deputez. Les bourgeois d'Embden se servirent de cette occasion, & formerent contre luy diverses accusations en mesme temps: ils se plaignoient

gnoient premierement, que par plusieurs artifices couverts il empêchoit qu'on ne delivraſt aux treſoriers de l'épargne publique les deniers deſtinez pour le payement de la garniſon de la ville, & pour les autres dépenſes qu'elle eſtoit obligée de ſoutenir. Ils ſe plaignoient auſſi que ſans prendre aucun advis des aſſemblées il impoſoit les tributs à ſa fantaſie, & qu'il permettoit aux troupes Eſpagnoles de ſe répandre parmi les campagnes du païs, pour les ravager. Mais le plus grand de tous les crimes qu'on luy reprocha, fut d'avoir donné aux mariniers qui alloient en Eſpagne, des lettres de paſſe-port différentes, ſelon qu'il les reconnoiſſoit attachez à ſa faction ou au ſervice de leur patrie; de ſorte que tous ceux qui avoient eſté mis aux fers, & traittez cruellement en Eſpagne, le nombre en eſtant aſſez grand, paſſoient dans l'eſprit de leurs compatriotes pour avoir eſté trahis par une ſecrete correfpondance de leur Prince. Les Eſtats Conféderez ayant auſſi appris que les Princes Jean & Chriſtophe freres d'Ennon, s'eſtoient arretez avec leurs troupes à l'entour de la ville d'Embden, envoyèrent aux bourgeois des troupes pour garder leurs fauxbourgs & leurs metayries, & au Comre Ennon, non pas des Deputez comme auparavant, mais un trompette avec une lettre, par laquelle ils luy commandoient de repaſer dans huit jours tout ce qu'il avoit commis au prejudice du traité de pacification, & de mettre ordre que les priſonniers Embdanois fuſſent delivrez, proteſtant que ſ'il manquoit d'accomplir ces choſes, la Republique ſeroit contrainte d'en venir à une guerre, où il ne trouveroit pas ſon conte. Ennon envoya incontinent en Angleterre pour ſolliciter la faveur du Roy, auquel il ſe promettoit aſſez de faire approuver la cauſe d'un Prince contre ſes ſujets, quelque douteuſe qu'elle pût eſtre. Neantmoins il ne laiſſa pas d'envoyer des Deputez aux Eſtats, afin de ſe juſtifier, principalement pour ce qui concernoit le malheur des mariniers, qu'il diſoit n'eſtre arrivé par aucune trahiſon qu'il euſt commiſe; mais ſeulement parce que tous ceux qui venoient d'Embden, depuis que cette ville eut receu une garniſon Hollandoiſe, eſtoient traittez en Eſpagne comme ennemis. Enfin les Eſtats, apres avoir entendu le Comte & ſes ſujets, exhorterent les uns & les autres à vivre paſſiblement enſemble pour l'advenir; & les renvoyerent ainſi pour le preſent.

On donna auſſi audience aux Ambaſſadeurs de Charles, maintenant Roy de Suede, & les Eſtats luy permirent de lever des ſoldats dans les villes Confédérées, parce qu'il faiſoit puiffamment la guerre, ravageant toute la Livonie, tandis que Sigismond eſtoit occupé dans ſon Royaume à combattre les rebellions de ſes ſujets. Toutefois ſi l'on excepte ces mouvemens, & ceux de la Hongrie, qui commençoient à ſe teveiller, le reſte de l'Europe eſtoit en repos, ou pour le moins ſans guerre ouverte.

Le Roy de France avoit reconcilié les Venitiens avec le Pape ſous ces conditions: que les nouvelles ordonnances faites contre les preſtres demeureroient ſans execution; & que ceux qui avoient eſté mis priſonniers pour quelques crimes, ſeroient rendus au Pape; apres quoy il leva l'interdit qu'il avoit fait publier: & ceux que ces differens avoient fait ſortir de la ville y retournerent, à la ſeule reſerve des Jeſuites que les Venitiens ne voulurent point recevoir. Frere Paul religieux de l'ordre des freres Servites, avoit rendu ſieurs bons offices à ſa patrie, tant par ſes conſeils que par ſes eſcrits: neantmoins quoy que les choſes fuſſent deſja paciſcées, on pratiqua des aſſaſſins qui le couvrirent de tant de playes qu'il fut ſur le point

*Ambaſſade
du Roy de
Suede aux
Eſtats.*

*Briefve rela-
tion de ce qui
ſ'eſt paſſé en
d'autres en-
droits de l'E-
urope.*

1607.

d'en mourir : & ces gens-cy apres avoir fait leur coup , se refugierent sur les terres du Pape , avec ceux qui les avoient employez à cet attentat. Cependant le Senat de Venise declara hautement , que frere Paul estoit en la protection de la Republique : & par son arrest , non seulement il promettoit à tous ceux qui pourroient livrer ou tuer les assassins , une grosse somme d'argent pour recompense , mais davantage , afin de les porter plus ardemment à la vengeance , il leur offroit la grace & le r'appel de deux personnes telles qu'ils les voudroient choisir , exilées pour d'autres crimes.

Le Comte de Fuentes Gouverneur du Milanez avoit eu quelque differend avec les Grisons , rouchant les frontieres de ces deux Estats : mais comme il n'avoit pas envie de le terminer par arbitres , ny par une guerre ouverte , il taschoit seulement de surprendre ses ennemis par de secretes intelligences , retenant pres de luy pour ce dessein les milices qui avoient esté mises sur pied pendant les mouvemens de Venise. Mais cette conspiration ayant esté découverte , & quelques uns de ses complices chastez , les Grisons se tinrent sur leurs gardes , en suite de quoy les deux partis estant sur le point d'en venir à une guerre declarée , le Roy de France & les Vénitiens pacifierent toutes ces discordes.

En Alemagne la ville de Donawert , proche du Danube , ayant esté proscrite par l'Empereur , à cause de quelque sedition que les habitans avoient emeuë contre les Prestres & les ceremonies de l'Eglise Romaine , le Duc de Baviere , tant pour cette raison , que pour un ancien droit qui avoit appartenu à ses ayeuls sur cette ville , s'en rendit maistre : & les Protestans d'Alemagne condamnerent trop tard une entreprise à laquelle ils n'avoient pas pris soin de s'opposer avant son succès ; s'estant amusez à faire plusieurs assemblées entre eux , & diverses remonstrances à l'Empereur , au lieu de se porter promptement à quelque chose de plus hardy.

Le Roy d'Espagne , qui n'avoit plus d'ennemis sur la mer , voyant que ses flottes des Indes & de l'Amerique estoient heureusement arrivées , outre qu'il avoit imposé de nouveaux tributs sur toute l'Espagne , ne travailloit plus qu'à s'acquitter peu à peu de ses debtes , qui estoient presque infinies ; & pour venir à bout de son dessein , sçachant joindre , comme il avoit fait autrefois , la qualité de Souverain à celle d'un debiteur particulier , il modereroit l'interest des sommes deuës ; & se faisoit donner du delay par ses creanciers.

En France , estant né un second fils au Roy , son Royaume se fortifioit de plus en plus dans l'esperance d'une longue paix.

En Anglerettere , la sedition que les paysans commençoient à émouvoir contre l'avarice des Gentils-hommes , fut apaisée en temps & lieu , & la tranquillité du Royaume conservée , tant par le pardon que l'on accorda pour le present , que par les peines que l'on proposa pour l'advenir. Quant à l'Irlande , deux Comtes de ce Royaume , Tiroun & Tirconel , dont le premier s'estoit autrefois assez fait connoistre par ses rebellions , ayant quitté le pais pour se refugier premierement en France , & bien-tost apres en Brabant , attribuoient la cause de leur exil au zele qu'ils conservoient pour la Religion Romaine : mais le Roy Jacques , jugeant que ce pretexte luy estoit injurieux , fit imprimer un manifeste , par lequel il soutenoit que l'abus de ces derniers sieclès , qui avoit accoustumé de déguiser mille crimes sous le masque de la Religion , ne devoit point estre écouté dans cette rencontre. Car en effect , disoit il , doit on croire que le soin de la pieté ayt beaucoup de

puis-

puissance sur des peuples barbares, qui n'ont jamais connu le mariage, qui louent les meurtres, & mettent leur principale gloire à se nourrir de rapines? Il faut bien plustost dire que ces deux fugitifs, qui furent redevables des dignitez qu'ils ont cy-devant possédées, non pas à leur vertu ny à la noblesse de leur race, mais aux bien-faits de la Reyne Elisabeth, n'ont esté chassés de leur país que par des remords de conscience, qui leur ont fait connoistre leur ingratitude & leur perfidie, lors qu'apres avoir obtenu diverses fois le pardon de leurs crimes, on les a veus y retomber de nouveau, en incitant l'Irlande à de perpetuelles rebellions; & au massacre d'un grand nombre d'Anglois dispersez dans ses Provinces. En quoy il ne faut point douter que les Iesuites, qui ont maintenant accoustumé d'ourdir ces sortes de trames, n'ayent fait agir leurs soins ordinaires: mais enfin ces deux mutins, apres avoir imploré en vain le secours de Puissances estrangeres, & tenté inutilement toutes choses, n'ont plus trouvé de ressource qu'en leur fuite.



HISTOIRES

DES TROUBLES

DV PAYS-BAS,

LIVRE DIXSEPTIESME.

SOMMAIRE.

Les Confederez conuerfent une alliance nouvelle avec la France. Demandes faites par les Alle-mans a la Republique Confederée. Le Prince Maurice va recevoir les Deputez ennemis à leur arrivée. On choisit des personnes exprefes pour conférer avec eux en privé. Les Efpagnols tafchent à tirer de longue : ils veulent une treve, & les Confederez veulent la paix. Philippe confent à la liberté des Provinces Unies. On fème des libelles contre les demandes des Efpagnols. Les Confederez ne veulent pas renoncer à la navigation des Indes. Ils prefent la fin de la conférence. Les Efpagnols propofent leurs principaux articles obfcurément, & les Confederez propofent les leurs clairement. Proceftation de Richardot. Le Pere Ney va en Efpagne pour fçavoir l'intention du Roy. Nouvelle alliance des Confederez avec l'Anglais. Demandes deraifonnables des Efpagnols. Les Brabançons du party des Eftats tafchent en vain de recouvrer le droit de donner leurs fuffrages. Confeftation fur le point de la refufation des biens. Les Deputez Efpagnols s'offenfent de la demande des Confederez. Le Prefident Janus penche vers la treve. Le Prince Maurice s'oppose inutilement aux artifices de ceux qui veulent la paix. Les Ambaffadeurs envoyés par Philippe en France & en Angleterre font fufpectes aux Confederez. Sur la demande faite par les Deputez Efpagnols, que l'on s'abftienne de la navigation des Indes, & que l'exercice de la Religion Romaine fou reflably, les Confederez veulent rompre la conférence. Les Ambaffadeurs de France & d'Angleterre les exhortent à une treve. On fème des libelles contre la treve. Raifons pour lefquelles les Confederez penchent vers une treve. Grandes confeftations entre eux. Le Prince Maurice par fes lettres efcrites aux villes de Hollande, tafche de leur diffuader la paix. Differentes interpretations de ces lettres. Lettres de Laffius touchant la treve. Oldenbarneveldt refpond aux reproches que les Deputez Efpagnols font aux Eftats. On publie les écrits secrets que Richardot avoit laiffés. Harangue du Prefident Janus faite en faveur de la treve au Confeil des Confederez. Cette affaire eft agitée entre eux avec beaucoup de chaleur. Oldenbarneveldt attire au confeftement d'une treve tous les Confederez, à la referve des Zelandois. Plainte du Prefident Janus contre les Zelandois. Ingo ayant eſté envoyé en Efpagne par les Archiducs, pour y preffer le confeftement d'une treve, le Duc de Lerme adjoint un grand poids à fes raifons. Philippe Prince d'Orange eſt en Hollande reconcilie Emanuel de Portugal avec la maifon de Naffau. Adolphe de Naffau eſt deſſus & tué. Differens entre Gomarus & Arminius fur quelques articles de Religion : on les entend en une conférence ordonnée par les Eftats. Le Catechisme du Palarin & la Confeſſion de foy recenée dans les Provinces Confederées font naître de nouveaux fujets de conteftation. Maieſt retourne des Indes après y avoir remporté de grands avantages. La Compagnie eſtablie chez les Confederez, eſt aſſiſtée par l'argent meſme des ennemis. Bref recit de ce qui ſe paſſe ailleurs.

1608.

*La rigueur
du froid ra-
tarde l'arri-
vée des Am-
baſſadeurs Ef-
pagnols.*



Es Deputez pour la paix differerent assez long-temps leur arrivée en Hollande ; soit que l'on deust attribuer la cause de ce retardement au froid de cette année, qui fut si violent qu'il s'en trouve peu de pareils ; soit que les Eſpagnols, suivant leur orgueil ordinaire, fuſſent bien aises de ſe faire attendre. Cependant, les Eſtats menaçant toujours leurs allies, tafchoient adroittement de reconnoiſtre quelles aſſiſtances ils en pouvoient eſperer, tant pour la paix que pour la guerre : mais dans ces conjonctures les François donne-

donnerent à la Republique de si genereuses marques de leur affection, que parmi les autres nations il ne s'en trouva point qui en approchassent. Car entre autres choses ils conclurent un traité, par lequel Henry promettoit de faire en sorte que la paix, qui interviendrait entre les Confederez & leurs ennemis, fut equitable : & quand elle auroit esté jurée, s'il arrivoit que le party d'Albert ou celuy de Philippe la violassent, soit en commettant eux mesmes contre les Confederez quelque outrage public, soit en dissimulant les injures que les particuliers auroient commises sous leur adveu ; ce Monarque s'obligeoit d'envoyer dix mille hommes de pied au secours de la Republique. Mais si d'ailleurs le Roy ou le royaume de France éprouvoient aussi quelque hostilité, la Republique promettoit pareillement de fournir pour leur secours, ou six mille hommes d'infanterie, ou des vaisseaux d'une valeur equipollente. Et en cas que l'un des partis associez assistast l'autre d'un plus puissant secours que celui qui estoit déclaré par leur traité, ce surplus devoit tenir lieu d'une espee de prest, qui se payeroit apres la fin de la guerre. Cet accord portoit aussi, que, des deux partis allies, l'un ne pourroit traiter avec les adversaires sans le consentement de l'autre. Que pour le trafic, les Confederez en France, & les François dans les Provinces Unies, seroient traittez comme citoyens. Mais les Anglois n'avoient garde de faire un traité pareil avec la Republique; puis qu'au contraire, pour s'en exempter, ils reveilloient leur ancienne contestation touchant le trafic des draps, qu'ils vouloient attribuer à la seule compagnie de marchands établie en Angleterre. D'avantage, ils demandoient qu'avant toutes choses les Estats fissent avec eux une nouvelle transaction, plus exacte que la precedente, pour le sujet de l'argent qui estoit due à la Couronne d'Angleterre. Quant aux Alemans, dont le nombre s'estoit accru d'un nouveau Deputé venu de la part du Landgrave de Hesse, comme toute cette nation est fort irrefolue, ils disoient que leurs Princes ne souhaitoient rien plus ardemment que de contracter amitié avec les Confederez, sous une assurance de secours reciproque; & que neantmoins ils n'avoient receu aucun ordre precis pour cet effet. Mais cependant si la paix se faisoit, voicy à peu pres ce qu'ils recomandoient aux Estats : premierement que l'on prît soin de ne rien conclurre qui pût porter prejudice à la maison de Nassau : que l'on obligeast les Espagnols à reparer les torts que Mendoza avoit faits à l'Alemagne : qu'on ne permist aucun exercice de la Religion Romaine dans les lieux dependans de la jurisdiction des Estats : que quand on viendrait à congédier les gens de guerre des Pais-bas, on prît garde qu'il n'en rejalist aucun dommage dans les contrées voisines : & que les impôts mis sur les convois d'Alemagne, n'eussent plus de lieu pour l'avenir.

Enfin sur le commencement de Fevrier, les Deputés du party ennemy, apres avoir esté conduits par des traineaux sur les rivières des Provinces Unies, arriverent en Hollande. Le Marquis Spinola, & Mancidor, Secrétaire d'Etat du Roy d'Espagne dans la direction de ses guerres, vinrent les premiers, & furent suivis de Richardot, de Verreicken, & du Pere Ney. Ils trouverent le pais presque sans armes ; & les rivières principalement estoient dégarnies de ces puissantes fortifications dont leurs bords estoient couverts un peu auparavant. Dans toutes les villes où ils passerent, ils furent receus par les Gouverneurs avec toute sorte de courtoisie ; & quand ils furent proche de la Haye, le Prince Maurice vint au devant d'eux, accompagné d'une prodigieuse multitude de peuple, que la grandeur de cette

1608.

Les Estats contractent nouvelle alliance avec la France.

Le trafic des draps empêche les Anglois de faire le même.

Requêtes des Alemans aux Estats.

Arrivée des Deputés du party ennemy.

Le Prince Maurice leur va au devant.

1608.

avanture avoit fait accourir de toutes parts, pour estre spectateur d'une chose que personne n'eut jamais osé croire l'année precedente : chacun reputant maintenant pour un miracle, de voir ces deux grands Capitaines, qui avoient dernièrement conduit de si puissantes armées l'un contre l'autre, se rencontrer icy desarmez, s'entr'embrasser avec mille caresses mutuelles ; & , au lieu des efforts & des surprises que la guerre leur avoit fait mettre en pratique, ne combattre plus qu'à force de civilitez & de courtoisies. Le Marquis monta dans la carosse du Prince, & lors que l'un & l'autre furent entrez en discours, ils recueillirent de leur vertu ce fruit-reciproque, de voir que le jugement que chacun d'eux faisoit de son ennemy, estoit veritable. Apres que les logemens eurent esté departis selon la dignité des personnes, & que le Marquis eut fait déployer ses beaux meubles, & toutes les autres choses que l'on avoit fait préparer pour l'éclat & pour la pompe, il n'est pas possible d'exprimer avec quelle affluence le peuple accouroit des extremités mêmes de la Hollande, pour voir la magnificence de son train & de sa table, & pour contempler sa personne. Mais quoy que la pluspart de ces spectateurs n'eussent esté attirés que par le seul desir de repaistre leur veüe, il s'en trouva pourtant quelques uns, qui tesmoignoient & se vantaient même, que l'amour de la Religion Romaine les avoit fait venir. Le Marquis, de son costé, ne rendoit pas son accès difficile à ceux qui desiroient approcher de luy : au contraire il leur parloit le premier par son trucheman, soit qu'il estimast cela bien séant, ou que même il osast se promettre l'affection de la populace, au prejudice des Estats. Les Deputez Espagnols ayant demandé audience, on la leur donna avec des solemnitez bien plus grandes que de coustume ; & apres qu'ils eurent fait leurs complimens, ils declarerent quel estoit le sujet de leur deputation. On choisit des personnes expresses, pour conférer avec eux en privé, & tout le Conseil des Confederez en general, cleut, pour agir en son nom, Guillaume de Nassau & Walraven de Brederode, auxquels chaque Province particuliere adjoûta son Deputé particulier, sçavoir, la Gueldre, Corneille de Genty la Hollande, Jean d'Oldenbarneveldt ; la Zelande, Jacques de Makkere, l'Vtrecht, Nicolas Berk ; la Frise, Gellius Hillema ; l'Over-yfel, Jean Slout ; & le pais de Gröningue, Abel Conders. Les premiers jours furent employez, de part & d'autre, à examiner & débattre les commissions & les ordres donnez aux Deputez. Le Roy Philippe, par ses lettres parentes, attribuoit aux Archiducs la qualité de Souverains Princes des Pais-bas : & quand il parloit de la liberté des Confederez, il repetoit un certain article, qu'il avoit desja un peu auparavant voulu faire passer, & qui portoit que l'adveu de cette liberté seroit valable, s'il estoit suivy de la paix ; par la conclusion de laquelle on ajusteroit aussi les affaires de la Religion, & toutes les autres matieres qui tomboient en different. D'ailleurs les Archiducs presupposoient dans leurs lettres, que les termes contenus en la ratification de leur premier traitté, faite depuis peu par Philippe, estoient conformes à l'intention des Confederez, quoy que neantmoins les Estats eussent fait plusieurs plaintes & plusieurs protestations au contraire. Davantage, quoy que Philippe eut donné pouvoir aux Archiducs de faire la paix ; soit par eux, soit par les Agens qu'il avoit deputez pour cet effet ; neantmoins les mêmes Archiducs, dans le contenu de leurs lettres, n'expliquoient pas assez nettement, qu'ils transportoient aux Deputez ce droit qui leur avoit esté accordé par Philippe. Sur tous ces défauts, que les Confederez blâmoient, les Espagnols, apres en avoir encore excusé quelques autres

*Ils déclarent le
sujet de leur
deputation.
Personnes choisies
pour conférer avec eux.*

tres avec beaucoup de civilité, respondirent que dans peu de jours ils seroient en sorte qu'il n'y auroit plus rien à desirer en la validité de leurs commissions; mais ils se plaignoient de leur part que, par un exemple tout à fait nouveau, les Estats, dans la commission qu'ils avoient donnée à leurs Deputez pour la paix, les assujettissoient à des ordres secrets. A quoy il fut incontinent respondu, que cela ne pouvoit en rien prejudicier à la negociation, puis que les Estats, qui estoient eux mesmes presens à la conference, aussy tost que quelque article autoit esté conclu, y devoient adjouster leur approbation. Car en effet les uns & les autres avoient resolu, que les choses qui tomboient en difficulté, seroient proposees & definies l'une apres l'autre, & non pas toutes à la fois: parce que d'un costé les Confederez en commençant par les points les plus difficiles, avoient envie de sonder l'intention de leur ennemy, & de reconnoistre s'il avoit aspiré à une veritable paix, ou à une simple conference; & que d'autre part les Espagnols estoient bien aises de pouvoir tirer de longue, & d'avoir lieu, quand il leur plaisoit, de renverser ce qu'ils auroient desja conclu.

Spinola & les siens offrirent d'abbord ou la paix ou une treve; cachant ce secret, qui ne fut decouvert que trop tard, qu'une paix sous des conditions equitables ne se pouvoit faire qu'à leur desavantage, & qu'une treve leur seroit plus commode. Au contraire les Estats protesterent des l'entrée de la conference, que leur intention estoit de donner à tant de guerres une fin absolue, & non pas un simple resache: par cette consideration, qu'il estoit indubitable que les forces d'Espagne, presentement abbatues, se reparoient avec le temps, & par plusieurs autres raisons qui furent alleguées contre la treve; desquelles nous ferons cy-apres un ample récit. On commença donc à traiter de la paix: & le premier article qui fut agité concernoit la confession de la liberté des Provinces Unies; sur laquelle les Deputez de part & d'autre estant entrez en discours, que vos Provinces (dit Richardot aux Confederez) soient un royaume si vous voulez, nous n'y contredisons pas. Neantmoins il pria, que sur ce point le traité fut conçu en des termes qui n'offensassent la majesté de Philippe, que le moins qu'il seroit possible. Les Confederez demandoient que le Roy & les Archiducs, tant en leur nom qu'au nom de leurs successeurs, renonçassent pour jamais à la souveraineté des sept Provinces, & des pais de Drent & de Lingen avec toutes leurs dependances, en telle sorte que mesme ils n'en usurpassent plus ny les tiltres ny les blasons: mais les Deputez Espagnols s'offenserent extremement de cette demande, qu'ils nommoient un affront; & la blâmerent hautement devant les Ambassadeurs de France & d'Angleterre. Car (disoient ils) n'est-ce pas une chose estrange & pleine d'indignité, que ces peuples veuillent imposer aux Rois de plus dures conditions, que les Rois mesmes ne s'en imposent les uns aux autres? Par exemple, les Espagnols ont aujourd'huy la possession du royaume de Navarre; neantmoins ils ne tachent pas d'en oster le titre à ses anciens possesseurs. Les Rois d'Angleterre prennent la qualiré de Rois de France; & toutefois la France ne s'offense non plus de ce titre, que l'Espagne du precedent; veu que d'ailleurs les Monarques Espagnols prennent la qualiré de Rois de Jerusalem, quoy qu'ils ne possèdent rien de ce royaume que le simple nom. Mais les Deputez des Provinces Unies ayant respondu à tout cecy, que le droit des royaumes se defend assez par leur propre Majesté, au lieu que la liberté des peuples ne scauroit prendre trop de precautions: outre que la maison d'Autriche

1608.

*Les Espagnols
consentent à la
liberté des
Provinces
Unies.
Facilité des
Espagnols sur
peu.*

estant desja chargée de tant d'autres titres, ne devoit pas avoir beaucoup de regret d'en quitter quelques uns ; Enfin les Espagnols consentirent à cette condition, pourveu que l'on s'accordast du reste. Neantmoins cette facilité fut suspecte aux plus judicieux d'entre les Confederez ; aussi avoient ils bien raison de conjecturer, que si les Espagnols se relâchoient de la sorte sur une demande populaire & qui stattoit toutes les Provinces, c'estoit seulement parce qu'il restoit encore d'autres points à proposer, capables ou de détruire en effet une liberté qui n'estoit accordée que de parole, ou pour le moins de semer des dissensions parmy les peuples, qui ne donneroient pas une approbation universelle à ces dernieres propositions, comme ils faisoient à celle cy.

*Les Espagnols
demandent
que les Confé-
derez, s'ab-
stiennent de la
navigation des
Indes.*

Quand la conference eut une fois esté entamée, on accorda avec peu ou point de difficulté ces articles ordinaires dans tous les traittez de pacification ; que la memoire des hostilitéz passées seroit effacée, & que les confiscations ou les saisies des biens appartenants aux personnes d'un party contraire, n'auroient plus de lieu. Mais lors qu'il fut question de regler le trafic, les Espagnols demanderent, que les Confederez s'abstinsent de la navigation des Indes, & des autres climats éloignez, où ils n'avoient jamais entrepris d'aller avant la guerre ; leur declarant que ce point estoit un des principaux entre les raisons qui avoient invité Philippe à desirer la paix ; & leur remontrant aussi que la liberté qu'on leur accordoit, meritoit bien d'estre achetée à ce prix : outre qu'ils n'en pouvoient recevoir aucun dommage ; puis qu'au lieu de ce commerce ils jouïroient de celuy d'Espagne, qui estoit bien plus seur & bien plus proche, & tel enfin, que s'ils ne l'eussent jamais perdu, ils n'eussent jamais songé à celuy des Indes. A ces raisons les Espagnols adjoustoient, que ny par la paix de Vervins conclue avec les François, ny par celle de Londres attestée avec les Anglois, il n'avoit esté permis ny à l'un ny à l'autre de ces peuples de naviger vers le nouveau monde ; les Castillans & les Portugais, qui en avoient fait la premiere découverte, en ayant seuls conservé la possession depuis plusieurs siècles. Mais les Ambassadeurs de France & d'Angleretter ne laisserent pas ce discours sans repartie : soutenant qu'une chose qui ne repugnoit point aux loix de nature, & qu'aucun traité n'avoit deffendue, devoit passer pour permise ; & qu'en effet ils usoient tous les jours de ce droit. Mais parce que ce point fut un des plus puissamment agitez dans la conference, ceux d'entre les Confederez qui recevoient le plus grand profit de la navigation des Indes, ou que l'amour de la patrie touchoit davantage, publierent quelques libelles ; par lesquels ils faisoient voir combien cette pretention de Philippe estoit déraisonnable, & combien il estoit juste & nécessaire que la Republique s'y opposast ; puisque le terroir de ses Provinces estant si sterile & si rempli de marécages, elle ne devoit attendre que de la mer toutes ses commoditez, toute sa reputation, & toutes ses assistances, pour resister à la puissance de son ennemy ; car il est certain (disoient ils) que le commerce des pais-voisins de la Hollande n'est pas suffisant pour nourrir la multitude de peuple, que la Republique a sur les bras ; elle entretient pour la Guinée vingt vaisseaux des plus puissans ; pour les Isles qui produisent le sel, quatre-vingts autres ; pour les costes de l'Amerique, quelques vingt, & pour les Indes seules quarante : & dans toutes ces navigations il n'y a pas moins de huit mille mariniers employez. Que si l'on consentoit maintenant d'oster à une si grande multitude de personnes l'employ qui leur fait gagner leur vie, ou de les obliger à la fuite,

ne

*On publie des
libelles.*

ne seroit-ce pas les traiter avec beaucoup d'indignité, quand mesme ils ne seroient considerez que comme simples citoyens; mais si l'on considere l'utilité merveilleuse qu'ils apportent à leur patrie, ne seroit-ce pas les traiter avec une extreme ingratitude? Enfin, soit qu'on ait égard à l'intérest des particuliers, ou à celui du public, les progrès de quinze années seulement sont assez connoistre combien la navigation des Indes a desja donné d'avantages aux Confederez, & combien elle leur en donnera encore pour l'avenir: puis qu'il leur reste à porter leurs commerces dans les regions de Camboia, de Malabar & de Ceilon, de Coromandel & de Queda, qui demeurent inconnues jusqu'icy, ou qui pour le moins n'ont esté rentées que légèrement. Nous pouvons mesme trouver une entrée en la Chine, & un passage dans l'Océan occidental de l'Amerique: outre qu'il n'est pas sans apparence que ces amples climats de la terre Australe, qui demeurent encore cachez aux peuples de l'Europe, attendent que nous les allions decouvrir. Il ne faut pas que l'on entreprenne d'égaler à ces navigations, celle d'Espagne que Philippe offre de nous rendre; quoy qu'à dire le vray nous n'e l'ayons jamais perdue, puis que jusqu'icy nous en avons tousjours jouy par le moyen de la France & de l'Angleterre. Outre que par les conditions qui nous sont proposées, l'Espagnol offre seulement de nous donner une chose qu'il pourra nous oster quand il luy plaira, & nous veut oster en échange ce que nous ne recouvrerons jamais quand nous l'aurons une fois perdu: car il est indubitable que si nostre Compagnie des Indes vient une fois à se rompre, elle ne se renouvra jamais. Davantage, comme les vaisseaux employez à ces grands voyages sont extremement propres à la guerre, & qu'il s'en trouve tousjours quelques uns dans nos ports de deça, nous avons, par ce moyen, pour subvenir aux occasions inopinées, une flotte publique tousjours prestée sans qu'il en couste rien au public. Mais il ne faudroit pas que nous attendissions un pareil fruit des vaisseaux qui ne s'employeroient qu'au commerce d'Espagne, parce qu'ils ne seroient propres qu'à servir de proye à l'ennemy quand il luy plairoit: joint qu'en trafiquant chez l'Espagnol, nous ne ferions qu'un gain mediocre, que nous serions mesme obligez de partager avec luy; au lieu que dans les Indes, non seulement nous aurons un bien plus grand profit; mais davantage nous épuiserons peu à peu les richesses d'Espagne, qui n'ont jusques icy esté que trop grandes pour le repos de tout l'Univers. Pour bien connoistre ce que nostre Republique doit refuser au Roy d'Espagne, il ne faut que considerer exactement ce qu'il demande avec tant d'instance, & ce qu'il avoué mesme l'avoir obligé à rechercher la paix. Il est constant que ses predecesseurs autrefois n'estoient maistres que d'un royaume extremement pauvre, & que leur thrône est entierement redevable aux Indes & à l'Amerique de ce haut degré de fortune, d'où l'on le voit maintenant ne regarder les autres Rois qu'avec mépris: c'est pourquoy dans la presente affaire il ne s'agit pas davantage de l'intérest de la Republique, que de celui des Princes voisins, qui ne recovront plus aucune utilité de son alliance, si elle vient une fois à perdre la puissance qu'elle possède sur la mer. Que si dans l'accommodement qui se propose, il faut considerer l'équité, il est visible que les Espagnols ne burtent qu'à demeurer dans la puissance de mal faire quand ils voudront, au lieu que les Hollandois tâchent seulement d'empêcher qu'on ne leur puisse nuire. Ainsi la violence fait agir les premiers, & ceux-cy n'agissent que suivant la raison & l'ordre des loix divines & humaines, qui ont tousjours voulu que le droit de naviger

1608.

& de trafiquer fut auffi commun à tous les hommes, que l'usage de la vie & de la clarté. Que si avant cette guerre les Hollandois ne se sont pas advisez de naviger aux Indes, ils ont tousjours pû l'entreprendre legiriment : & la longue possession où les Espagnols se vantent d'estre touchant cette navigation, ne leur peut servir pour en exclurre les autres, parce qu'on n'acquiert jamais de prescription contre le droit des gens. Au contraire on peut dire que des peuples particuliers, quand ils entreprennent de fermer les passages de l'Océan, & d'en bannir tout autre commerce que le leur, ne jolient point d'autre personnage, que celui d'escumeurs de mer & d'encherisseurs de vivres. Que si les anciens ont autrefois jugé qu'on pouvoit legitiment faire la guerre contre ceux qui defendoient l'entrée de leurs ports aux estrangers, combien à plus juste raison la peut on faire contre ceux qui veulent empêcher tout le monde d'aborder en des ports qui ne leur appartiennent pas. La paix sans commerce n'est pas une veritable paix ; mais plus tost une perpetuelle hostilité, où l'on est mesme privé du droit de se defendre. Que si jusqu'à ce jour la foy des Confedetez s'est maintenue sans reproche, ne souffriroit elle pas desormais une tache bien remarquable, quand on verroit qu'ils autoient trahy les peuples, & les Rois Indiens avec qui ils ont contracté alliance ; & qu'ils les laisseroient exposez à la vengeance & à la barbarie des Espagnols ? Apres tout, si le Roy d'Espagne veut s'arrestier aux premieres conditions qu'il a desja accordées, il ne reste plus rien à dire sur cet article ; puis qu'il a déclaré les Confederez libres, & qu'il a consenty que chacun gardast ce qu'il possedoit : car premierement s'ils sont libres, il ne leur peut imposer aucune loy ; secondement le commerce des Indes fait une partie des choses qui sont en leur possession. Philippe s'imagine peut-estre que les Confederez luy sont fort redevables de ce qu'il a renoncé à la souveraineté de leurs Provinces ; mais il luy estoit fort facile de se dépouiller d'une puissance qu'il n'avoit plus : & cette renonciation n'est point une grace qu'il leur a faite, mais plus tost un adveu de la verité, sans lequel il n'y avoit aucun moyen d'entrer en conference. S'il donne la paix, il la teçoit ; ses affaires ne sont point en un estat si avantageux qu'il ait droit de la vendre ; & s'il doute encore de ce point, qu'il en fasse une nouvelle experience. Enfin on aura lieu de dire, que tout le sang qui s'est versé pendant une guerre de quarante années, se trouvera répandu inutilement ; & que ce fut en vain que les Hollandois prirent les armes sous le gouvernement du Duc d'Albe, contre cet odieux dixième qu'il vouloit exiger au prejudice du commerce & de leur liberté ; s'ils se rangent aujourd'huy volontairement sous une nouvelle servitude, & s'ils se relaschent jusqu'à souffrir que le Roy d'Espagne, maintenant leur ennemy, leur interdise le commerce de la plus grande partie de l'Vnivers, ce qu'ils n'eussent jamais souffert lors qu'il estoit encore leur maistre.

C'estoit ainfi que parloit la plupart du peuple Confederé ; neantmoins quelque petit nombre soutenoit au contraire, que ce point de la navigation des Indes estoit une affaire, qui ne touchoit que quelques particuliers ; & laquelle par consequent ne devoit point empêcher la paix publique ; ou que pour le plus il n'y avoit que les peuples maritimes qui fussent interressez en cet article, au lieu que les malheurs de la guerre regardent toutes sortes de nations : joint que quand une fois les mariniers des Provinces Unies auroient goûté les charmes du commerce d'Espagne, qui se trouveroit proche & assuré, ces navigations éloignées & sujettes à tant de dangers & de maladies, tomberoient bien-tost d'elles mesmes.

Quand

Quand les Estats eurent assez considéré cette affaire, ils trouverent qu'il estoit tres-juste & tres à propos pour la Republique qu'elle ne quittast point sa part des Indes : neantmoins afin de tenter toutes sortes de moyens pour finir la guerre, ils arressterent, apres une longue deliberation, que les Espagnols auroient le choix, ou de conclurre une paix solide sans que les navigations des Confederez souffrissent aucune exception ; ou bien de consentir, suivant ce qui se pratiquoit entre la France & l'Angleterre, que tous les païs qui sont au delà du Tropique d'Esté fussent soumis au fort des armes, & à la puissance des plus forts ; ou bien enfin de conclurre une paix absolue pour l'Europe, & une simple treve pour ces regions. Mais les Espagnols refusoient constamment de donner les mains à la liberté de naviger ; & disoient d'ailleurs que c'estoit une proposition monstrueuse de vouloir mesler la guerre avec la paix : que neantmoins on pourroit en venir à une treve pour les Indes, pourveu qu'apres son terme finy, les Confederez s'abstinsent de naviger en ces climats. Mais les Estats, qui ne vouloient point admettre ce dernier article, trouverent à propos, pour ranger les ennemis à des conditions plus equitables, de tâcher à leur faire peur, en réveillant le dessein d'establiir une Compagnie pour l'Amerique, un peu auparavant proposé, & desja assoupy. Toutefois l'ennemy s'apperceut que ce trait n'estoit qu'une feinte & une menace : & l'on n'en parla pas davantage ; parce que ceux d'entre les Confederez qui souhaitoient la paix, craignoient de cabrer l'Espagnol, & de joindre le depit & la fureur à son aversion.

Sans doute cette conjoncture d'affaires estoit extremement dangereuse pour les Confederez ; parce que durant la surseance d'armes chacun demeurant incertain si l'on devoit attendre la guerre ou la paix, une bonne partie de la populace qui n'avoit jusq'icy tiré sa nourriture que de la guerre, & qui ne pouvoit pas si tost s'addonner à d'autres emplois, estoit également persécutée par la faim & par l'oisiveté ; ce qui apprenoit assez aux Estats, qu'il estoit necessaire de presser le succès de la conference. C'est pourquoy ils convierent les Espagnols de proposer tout d'un temps les principaux chefs qu'ils desiroient agiter de leur part, offrant de la leur de faire le semblable. Mais ceux-cy usant de divers delais, disoient sur tout, que c'estoit une chose qui ne s'estoit jamais pratiquée, d'adjouster incessamment de nouvelles propositions les unes aux autres, avant que les premieres eussent esté decidées. Neantmoins enfin ils s'accorderent à ce qu'on desiroit, mais en telle sorte qu'au lieu de proposer les choses clairement & par articles distincts, ils ne les proposerent qu'obscurément, en termes generaux, & comme par sommaires : disant seulement qu'il falloit traiter des frontieres, de la restitution des biens, des commerces estrangers, de l'egalité des monnoyes, & de celle des privileges & exemptions qui s'accordoient dans les Pais-bas, tant aux Anglois qu'à quelques autres nations, de la Religion ; & des Princes voisins. On leur demanda si ce point de la Religion, duquel les lettres de Philippe parloient aussi, se devoit entendre en ce sens que l'on apportast un ordre pour empêcher, que ceux qui iroient & viendroient de part & d'autre, ne fussent troublez sous pretexte de Religion ; ou si le sens de cet article estoit, que Philippe voulust prescrire des loix aux Confederez, suivant lesquelles ils seroient obligez de regler les choses sacrées : à quoy les Espagnols responderent que cette difficulté meritoit bien qu'ils en demandassent advis à leurs Princes ; & que quand les autres points auroient esté reglez par la conference, ils declareroient leur sentiment sur celuy-cy. Au

1608.

Les Estats ne veulent pas rendre qu'on ne puisse le vrai des Indes.

Les Espagnols refusent le choix, qui leur est proposé.

Les Estats pressent la conclusion de la conference.

Les Espagnols proposent obscurément les articles.

con-

1608.

Les Confédérés les propositions souvenant.

contraire, les Conféderez avoient donné leurs propositions non pas en peu de paroles embarrassées de doutes; mais en vingt-huit articles, qui comprennoient clairement toutes les precautions dont on a accoustumé de se servir tant pour rendre une paix stable, que pour reparer toutes les injures de la guerre. Et mesme en prenant soin des interets publics, ils n'avoient pas negligé les interets particuliers; tels que ceux de la maison de Nassau, & d'Emanuel fils d'Antoine, qui avoit quelque temps possédé le royaume de Portugal.

Nouveau dessein touchant le commerce de l'Europe.

Prieres instantes de Richar-

Lors qu'on eut commencé à travailler à la decision des chefs qui tomboient en contestation, le different de la navigation des Indes fut suivy d'un nouveau debat concernant le commerce de l'Europe, qui ne souffroit pas une moindre difficulté; parce qu'aussi-tost que la liberté des chemins d'Anvers auroit esté reestablie, les Hollandois, & encore plus les Zelandois, craignoient que leur trafic n'en receust beaucoup de dommage: & pour embarrasser de plus en plus les Estats, Richardot les vint conjurer, les larmes aux yeux, de ne souffrir pas, à force de s'attacher trop à leurs sentimens, qu'une paix si prochaine leur eschapaît des mains: & en mesme temps leur faisant connoistre assez ouvertement, qu'il ne se pouvoit rien determiner touchant les commettes, jusques à ce qu'on eut sçeu plus particulièrement l'intention de Philippe, il les prioit de proceder dans cette conference, par des voyes qui pussent estre approuvées d'un Roy, qui n'estoit ny captif ny vaincu, mais qui desiroit la paix.

Les Estats offrent certaines conditions concernant les Indes.

Le mois de Mars estant desja assez avancé, la fin prescrite à la cessation d'armes n'estoit pas loin, c'est pourquoy on jugea à propos d'adjouster à la durée les mois d'Avril & de May. Cependant les Estats, sur le sujet de la navigation des Indes, proposerent cet expedient, qu'il fut libre à leurs citoyens, pendant neuf années, à compter du jour que la paix auroit esté conclüe, de visiter tous ces climats à la reserve des pais qui se trouveroient sous la domination de l'Espagnol, où les Conféderez ne pourroient aborder sans la permission des Gouverneurs, ou sans une extreme necessité. Que pendant tout ce temps il ne s'exerceroit aucunes hostilitéz entre les deux partys, ny entre les alliez de l'un ou de l'autre: que s'il se commettoit quelque outrage au prejudice de ces conditions, on n'en pourroit poursuivre la vengeance que sur les lieux où il auroit esté commis; ou sur ceux où les coupables feroient leur residence; & qu'enfin avant que les neuf années fussent expirées, on essayeroit, sur ce point, de trouver un accommodement plus asseuré. Mais les Deputez du party d'Espagne rejettoient ces propositions; voulant que dès à présent l'on donnast de plus étroites bornes à la navigation des Indes, & que pour l'advenir l'on y renonçast absolument. Quant au commerce des Pais-bas, assez suspect à la plupart des Provinces Confederées, ils tâchoient de le fortifier par ces conditions; premierement que l'on abolist tous les impôts que la guerre avoit inventez, les anciens tributs ayant tousjours esté fort modiques. Secondement, que les privileges, que quelques villes Confederées s'attribuoient d'attirer chez elles les marchandises pour y estre debitées; comme à Dordrecht le vin d'Alemagne, & à Middelbourg, celui de France, n'eussent plus aucune force contre les citoyens des autres Provinces Confederées, ny contre les sujets de l'Archiduc. A ces propositions les Deputez de la Republique, qui jugeoient bien où elles tendoient, firent réponse qu'ils estoient contens de n'imposer point de plus rudes charges sur les marchands estrangers, que sur leurs propres citoyens;

lesquelles les Deputez d'Espagne rejettent. Différend sur le commerce des Pais-bas.

toyens, desirant neantmoins que les privileges particuliers des villes demeurassent en l'estat où ils estoient avant les troubles; mais ils demandoient aussi des precautions qui les assuraient, que les vaisseaux de leurs Provinces, qui voudroient trafiquer en Espagne, n'auroient rien à craindre.

Ces differens furent causez que pour en informer Philippe, & sçavoir ses intentions, l'on envoya en Espagne le Pere Ney, qui promit d'estre de retour dans quarante jours; mais l'evenement fit voir que sa promesse estoit ou trompeuse ou temeraire. Neantmoins ce temps ne demeura pas entierement inutile aux Estats; car premierement ils transigerent avec l'Anglois sur le sujet de l'argent qui luy estoit deub par la Republique, & conclurent en suite un traité avec luy, qui ne devoit subsister qu'en cas que la paix se fît, portant presque les mesmes conditions que le traité fait avec la France, sinon que les assistances promises par l'Anglois estoient de la moitié moindres. Bien-tost apres, les Deputez, que chaque Province particuliere avoit adjoustez de surcroist à la conference, s'en estant retournez chez eux, ceux qui avoient le principal pouvoir de conclurre la paix, sommerent les Deputez ennemis de travailler aux autres chefs de leurs demandes. Et le discours estant tombé sur le sujet des frontieres, les Deputez Espagnols n'eurent point de honte de demander, que la Republique leur abandonnast tout ce qu'elle tenoit en Flandre & en Brabant, pour recevoir en echange les villes de Lingen, Oldenelse, & Grol, par la plus injuste compensation qui se pût proposer: & s'estant relaschez jusques à consentir que la Republique gardast encore pour quelque temps les places qu'elle tenoit en ces Provinces, à la charge neantmoins que la souveraineté & la jurisdiction en apparteniroient à l'Archiduc, ils se vantoient de partager trop liberalement les Pais-bas, puisque la portion qu'ils en laissoient aux Confederez, avoit esté reconnuë par le succès de la guerre, pour la plus ferme & la plus tenable. Mais le bruit de tout ce cy s'estant divulgué, ceux d'entre les Brabançons qui obeissoient aux Estats, ne se contentant pas d'obtenir qu'on ne les tendroit point aux ennemis, creurent avoir trouvé une occasion favorable de recouvrer l'ancien droit de donner leurs suffrages dans les assemblées; mais malheureusement,

Le Pere Ney envoyé en Espagne pour en informer Philippe. Les Estats transigent avec les Anglois.

Les Confederez, sommerent les Deputez ennemis d'abandonner leurs demandes. Injustes demandes des Espagnols.

Les Brabançons obligés aux Estats de recouvrer leur ancien droit de donner leurs suffrages dans les assemblées; mais malheureusement.

L'on n'avoit pas encore beaucoup avancé les affaires de la Conference, & cependant la fin du mois de May s'approchoit; lors que ceux d'entre les Confederez qui penchoient vers la paix, obtinrent des autres, non sans beaucoup de difficulté, que la cessation d'armes fut prolongée jusqu'à la fin de l'année courante; à la charge neantmoins qu'apres le mois de Juillet expiré il n'y auroit plus de conference. En ce temps l'article de la restitution des biens ayant esté mis sur le bureau, quoy que les precedens n'eussent pas encore esté decidez, fournissoit de nouveaux sujets de contestation; c'est

Nouvelles diffidences, touchant la restitution des biens.

1608.

pourquoy Verreicken alla jusqu'à Bruxelles, d'où ayant esté bien-tost de retour, il rapporta que l'intention des Archiducs estoit, premierement que les imposts établis par la guerre, fussent abolis par la paix : que pour ce qui concernoit la possession des villes detenuës par la Republique dans le Brabant & dans la Flandre, les Archiducs estoient prests de la ceder de courtoisie, pourveu que le terroir entier leur demeurast : que comme il estoit raisonnable de restituer à chaque particulier les biens qui luy appartenoient, il estoit raisonnable de rendre aussi aux Princes les biens dont leurs aveuls avoient esté propriétaires : puisque le fruit de la possession & la majesté du commandement estoient deux choses fort différentes ; & que si les Archiducs avoient renoncé à ce dernier droit, il ne s'ensuivrait pas qu'ils deussent estre privez du premier. Mais les Estats respondirent à cecy, que de separer le domaine d'avec la souveraineté, & les villes d'avec leur terroir, c'estoit vouloir ruiner & la souveraineté & les villes ; de sorte que si le party ennemy ne se portoit à des propositions plus equitables, on auroit plus-tost fait de rompre la conference. Toutefois l'Espagnol repliquoit, que si les Estats refusoient de restituer ce qui faisoit partie du domaine public des Princes, pour le moins ils ne pouvoient pas raisonnablement leur refuser ce qui faisoit partie de leur patrimoine particulier. Mais la subtilité de cette nouvelle difference fut encore rejetée par les Estats : & l'Espagnol ne se pressant pas beaucoup d'expliquer ce qu'il entendoit par ces termes de patrimoine particulier, on voyoit bien que plusieurs fortes places & des pais entiers, qui avoient esté achetez des deniers des Princes, ou acquis par des conventions privées, se pouvoient envelopper sous ces termes. Les Confederez de leur part soutenoient, que la principale seurété de la paix consistoit à faire sortir les garnisons Espagnoles des limites du Pais-bas ; mais les Espagnols respondirent que c'estoit une proposition tres-deraisonnable, sur tout en la bouche de ceux mesmes, qui ne maintenoient leur fortune que par le moyen de la soldatesque Françoisë & Angloise. Ayant rejetté cette demande, ils ne manquerent pas de rejeter aussi celle qu'on leur fit, de rendre à l'Allemagne les places qu'ils tenoient dependantes de la jurisdiction Imperiale ; c'est pourquoy Verreicken alla encore à Bruxelles : & lors qu'il fut de retour, l'on entra en conference touchant l'usage des privileges, l'abbord des navires de guerre aux rivages estrangers, le droit de fortification, & l'election des Magistrats, qui auroient la direction des villes, à qui la conclusion de la paix devoit donner des Seigneurs particuliers, les seurtez necessaires pour l'observation de la paix, & l'ordre qu'il faudroit apporter, afin que dans les nouveaux outrages, qui se pourroient commettre apres la paix, l'on ne recommençast point la guerre sans l'avoir auparavant denoncée : mais l'on eut encore quelque dispute sur ces articles ; & quand mesme on en fut tombé d'accord, ils estoient de peu de consequence au prix de ceux qui restoient à decider. Les Espagnols s'offensentent principalement de ce que les Confederez demandoient, que le traité futur fut confirmé par les promesses solennelles non seulement des Archiducs, mais aussi des Grands, & des principales villes du party Espagnol. On fonda une seconde fois les deputés d'Espagne sur le sujet de la Religion ; mais ils respondirent qu'il falloit attendre le retour du Pere Ney, lequel cependant estoit retardé suivant le genie de cette nation, qui ne se haste jamais trop dans la deliberation des grandes affaires ; & ce pretexte leur fit obtenir que le temps de la conference, qui devoit finir dans le mois de Juyn, fust prolongé jusqu'à la my-Septembre.

Le

Il ne s'accorde pas aussi en quelques articles de moindre consequence.

Les Espagnols s'offensent de la demande des Confederez.

Le President Ianin estoit retourné en France, pour faire connoistre particulièrement au Roy en quel estat estoient les affaires des Confederez, quels estoient les sentimens des uns & des autres, quels moyens ils avoient de continuer la guerre, & quelle esperance on devoit concevoir touchant la paix. Cependant Ianin formoit desja dans son esprit la conclusion d'une treve; parce que dans les divers entretiens qu'il avoit eus tant en public qu'en particulier avec tous les deux partis, il avoit reconnu que la plupart des Confederez avoient de l'aversion pour la guerre, & que l'Espagnol en avoit encore plus pour la paix. Ce dessein d'une treve ne trouvoit pas peu de fondement sur ce que les Estats demandoient de grandes assistances aux Rois leurs alliez, si la guerre avoit à continuer; protestant qu'il n'y avoit aucune sorte d'impôts qu'ils n'eussent pratiqués; & que neantmoins il s'en falloit beaucoup que leur épargne ne fut capable d'entretenir les troupes que le Prince Maurice avoit autrefois jugé nécessaires. Ce trait estoit un artifice de ceux qui vouloient la paix, auquel le Prince Maurice essaya de s'opposer, en reduisant toutes les dépenses de la guerre à des sommes bien moindres que les premieres; mais il n'estoit plus temps.

Le President Ianin portoit à une treve.

Le Prince Maurice s'efforçoit en vain d'éviter les artifices de ceux qui voulaient la paix.

Ambassadeurs de Philippe aux Rois de France & d'Angleterre.

Cependant Don Pedro de Toledé residoit en France en qualité d'Ambassadeur de Philippe, qui l'avoit envoyé extraordinairement pour prier Henry de temperer la negotiation de Hollande en telle sorte, que le traité qui se concluroit ne blessât la dignité royale que le moins qu'il seroit possible; & mesme pour offrir l'Infante d'Espagne au fils de Henry, quoy que ce Monarque n'eut pas beaucoup d'inclination pour cette alliance; veu que depuis peu il avoit mieux aimé prendre une femme dans la maison de Medice, que dans celle d'Autriche qui en estoit toute pleine. Neantmoins cette Ambassade fut suspecte à quelques uns des Confederez, & encore plus aux Anglois: & mesme le bruit courroit que Philippe devoit donner en mariage à sa fille tous les droits qu'il pouvoit avoir sur les Provinces Unies. Mais Philippe sceut appaiser le mécontentement du Roy d'Angleterre, en luy envoyant une Ambassade non moins honorable; dont la charge fut donnée à Don Ferdinand Girone Seigneur Espagnol, que ses merites rendoient extremement considerable entre les plus grands chefs de guerre de la nation. Cependant les Ambassadeurs de Dannemarc, qui estoient à la Haye, retournerent en leur país, s'ennuyant de toutes ces longueurs, & ne seignant point de dire, qu'ils ne vouloient pas demeurer inutiles spectateurs d'une scene dont tous les roles se dressaient en France.

Cette Ambassade suscitait aux Confederez.

Le soucy des Estats ne s'estoit pas peu augmenté, de ce que toutes les nouvelles d'Angleterre, de France & d'Allemagne s'accordoient en ce point, que les Ministres d'Espagne avoient dit hautement, que jamais Philippe n'avoit eu dessein d'abandonner aux Confederez ses droits de Souveraineté; mais que pour les engager à une conference, il avoit bien voulu leur donner la joye d'une liberté qui ne devoit pas durer long-temps. Que maintenant il estoit si bien informé de tous les secrets de ces peuples, que soit par la paix, soit par la guerre, il en esperoit toute sorte d'avantage: & que sur tout il ne leur donneroit jamais la paix, s'ils ne renonçoient à la navigation des Indes, & n'accordoient à ceux de la Religion Romaine le libre usage de leurs anciennes ceremonies. Le President Ianin étant de retour à la Haye, assura les Confederez de la fidelité que Henry conservoit pour eux, & que ce Prince avoit rejeté les broüilleries de Don Pedro de Toledé; mais il ne s'ouvrit pas davantage. Bien-tôt après, quoy que le Pere Ney ne fut pas

Certains bruits augmentaient le soucy des Confederez.

Les Espagnols veulent que les Confederez renouvellent à la negotiation des Indes, & qu'ils accordent à ceux de la Religion Romaine l'usage de leurs ceremonies.

1608.

encore de retour, les Deputez d'Espagne, qui en avoient receu des lettres, dirent aux Confederez que le Roy leur promettoit la liberte de bonne foy : mais qu'en recompense il estoit juste, que l'on eut quelque complaisance pour luy, touchant la navigation des Indes, & les autres demandes qu'il avoit faites depuis peu. Que davantage, le Roy, suivant sa pieté accoustumée, desiroit que ceux de la Religion Romaine pussent impunément servir Dieu selon leurs souhaits, & qu'il estoit raisonnable que les Confederez accordassent ce point chacun à ses parens & à ses ancestres. Qu'ils ne devoient pas avoir une plus cruelle aversion pour la Religion de leurs peres, que pour les nouvelles resveries des Anabaptistes, qui ne sembloient nées que pour la ruine de toute sorte de gouvernement. Qu'enfin ils devoient accorder cette grace à leur patrie, de ne chasser pas la pluspart de ses citoyens, en leur voulant oster ce que tous les hommes ont de plus cher. Les Estats jugerent bien-tost que par cet artifice on vouloit dresser une batterie capable de sapper les fondemens de leur Republique; les Alemans & les Anglois estoient dans le mesme sentiment. Et le President Janin, quoy qu'il approuvast ce conseil, n'en approuvoit pas les auteurs; ne jugeant pas qu'un si grand bien deust dependre de la faveur d'un ennemy. Enfin les Estats ne pouvant souffrir davantage le prejudice, que de si longs retardemens leur apportoit, ny l'injustice des conditions qui leur estoient proposées, se resolurent de rompre la conference, & firent publier une declaration, contenant que l'experience faisoit bien voir, que ce n'estoit pas sans raison qu'ils avoient toujours apprehendé d'entrer en une negotiation de paix avec l'Espagnol; qu'ayant esté recherché les premiers, ils avoient des l'abord proposé ouvertement toutes leurs intentions; au lieu que l'ennemy n'avoit usé que de feintes & de surprises : & sur ce point ils déduisoient amplement tout ce qui s'estoit passé dans la conference; & de quelle sorte chaque demande des Espagnols avoit toujours combattu une liberte qu'ils avoient tant de fois accordée. Cette declaration ayant esté mise entre les mains des Deputez du party ennemy, ils demanderent du temps pour deliberer de nouveau.

Les Estats resolurent de mettre fin à la conference.

Les Ambassadeurs de France & d'Angleterre les exhortent à une treve.

Cependant les Ambassadeurs de France & d'Angleterre, en la presence plus-tost que du consentement des Alemans, entreterent en l'assemblée des Confederez, où ils declarerent les ordres de leurs Rois qu'ils avoient celez jusqu'icy; par lesquels il leur estoit commandé d'essayer à faire la paix s'il estoit possible, ou sinon, de persuader à chaque party la conclusion d'une treve, qui fut seure & honorable, & qui laissast aux Confederez une liberte certaine, un droit absolu de naviger, & une jouissance entiere de tous les païs qu'ils tenoient. A cette ouverture les Ambassadeurs adjouterent, qu'ils osoient se promettre qu'une treve sous ces conditions entre les mains d'une Republique sagement gouvernée, se changeroit bien-tost en une eternelle paix. Qu'ils n'ignoroient point que les Estats avoient assez de sujet d'estre en colere contre leurs ennemis; mais que quand il s'agit de prendre une bonne resolution, il ne faut pas croire les passions. Qu'ils devoient considerer combien leurs forces pour la guerre estoient au dessous de celles de l'Espagnol; & que les Rois leurs allies ne prendroient jamais les armes si l'occasion ou la necessité ne les y convioient. Que dans cette occurrence la guerre ne pouvoit promettre autre chose que de mutuelles pertes; & qu'aucune necessité n'obligeoit les Confederez à la faire tandis qu'ils pourroient avoir une treve. Que s'ils tomboient d'accord sur ce point avec l'Espagnol, les

deux

deux Roys leur promettoient pour asseurer la treve en question, les mesmes assistances qu'ils leur avoient promises si l'on eust fait la paix. Que si les ennemis, ce qui estoit assez à craindre, refusoient cette treve comme ils avoient refusé la paix, les deux Roys continueroient pour la conservation de leurs allies, le mesme soin qu'ils avoient desja fait paroistre.

Lors que le bruit de cette nouvelle proposition eut esté semé de costé & d'autre, si la licence immodérée de publier des libelles, sans nommer leurs auteurs, avoit desja esté en vogue cette année, elle se rendit plus ardente que jamais. Les uns presageoient par leurs escrits qu'une telle treve devoit remplir la Republique de seditions, causer le depeuplement de ses Provinces, & enfin leur servitude. Les autres exaggeroient avec aigreur toutes les cruautés, & toutes les perfidies que les Espagnols avoient autrefois mises en usage, soit contre ceux de Grenade & d'Aragon, soit dans l'Amerique, ou bien enfin dans les Pais-bas. Davantage on remettoit sur le tapis les livres qui avoient autrefois esté faits, pour induire qu'on n'estoit pas obligé d'observer les traittez qui prejudicioient à la Religion Romaine, ou qui n'avoient esté conclus qu'entre un Souverain & ses sujets. On n'oubloit pas aussi à remarquer, que les ennemis n'avoient point envoyé à la Haye, ny les Gouverneurs des villes Beligiques, ny la Noblesse du país, mais bien plustost des Italiens & des Espagnols, & sur tout des moines, gens extrêmement trompeurs, qui n'estoient venus que pour épier ce qui se trouveroit de foible ou de mal seur dans la Republique. Et mesme quelques-uns de ces libelles taxoient couvertement les Ambassadeurs des deux Roys, & les principaux des Estats, de s'estre laissez gagner par les presens des ennemis. Pour moy, je croy qu'une si grande hardiesse de semer des libelles, afin d'émouvoir la populace, n'estoit pas un des moindres maux de la Republique : il est vray que cette temerité avoit souvent esté defenduë, & elle le fut encore par un nouvel Edit qu'on fit publier; mais il fut impossible de la reprimer, parce qu'on ne trouva pas à propos d'user de recherches fort exactes, ny de chastimens fort rigoureux, cette voye estant jugée trop contraire à la liberté. Quant aux Estats, quoy que la plupart se trouvasent assez surpris de la proposition impreveuë qui leur estoit faite dans leur assemblée, & qu'ayant conceu quelque esperance de faire la paix, il leur fachaist de voir qu'on ne leur parloit plus que d'une treve; neantmoins ils estoient obligez de ne pas mépriser l'advis des deux Roys, pour plusieurs raisons, dont voicy les principales. Premièrement les dépenses de la guerre, dans le point où elle s'estoit veuë ces dernieres années, montoient à trois cents mille livres par mois par dessus le revenu de tous les tributs : & neantmoins cette dépense n'estoit pas jugée suffisante, si l'on ne joignoit encore aux anciennes forces de la Republique, six mille hommes d'infanterie pour la garde des rivières. D'ailleurs toutes les Provinces en commun estoient endebtées de neuf millions, & chaque Province en particulier de deux millions; de sorte qu'il n'y avoit aucune esperance que la guerre réussist à la Republique, si elle la continuoit contre l'intention des deux Roys. Il est vray que quelques-uns des Confederez estoient d'advis, qu'on abandonnast les lieux les plus éloignez, & qu'on ne s'attachast qu'à conserver le cœur du país; mais ce dessein sembloit cruel à executer, & dangereux à découvrir. Quant à ce que quelques autres disoient, que le genie de la Republique estoit tel, qu'on ne la verroit jamais en paix chez elle, si elle cessoit d'avoir guerre contre ses ennemis, ce sentiment paroissoit infame &

On s'enfuit des libelles sans auteurs connus, comme cette treve.

Causés pour lesquels les Confederez estoient enclins à une treve.

1608. impie; & plusieurs, au contraire, soutenoient que si l'on refusoit les conditions d'un accommodement raisonnable, il estoit à craindre que la populace irritée contre ses directeurs, ne refusast de payer les subventions nécessaires pour la guerre. Ce fut par ces considérations que les Estats respondirent aux Ambassadeurs, qu'ils estoient prests d'entrer dans la negotiation d'une treve, pourveu que leur liberté fust confirmée, non pas sous des conditions, ny pour un temps, mais absolument & pour tousjours.

Les Deputez d'Espagne presentent une autre condition aux Confederez, qui obligeoit leur ennemi à la mer.

Neantmoins lors que les Ambassadeurs eurent esté trouver les Deputez d'Espagne, ceux-cy ne donnerent aucune esperance d'une telle convention : mais ils proposerent un autre party; qui estoit que l'on arrestast une suspension d'armes pour sept ans, les choses demeurant au mesme estat qu'elles estoient; en sorte neantmoins que l'Espagnol avant deux mois finis, pourroit se refoudre ou d'accorder la navigation des Indes, ou de la disputer par les armes. Que pour ce qui concernoit de reconnoistre la liberté des Confederez, cette reconnoissance ayant desja esté faite; il n'estoit nullement nécessaire de la faire de nouveau; joint qu'il seroit difficile d'obtenir ce point où l'Espagnol avoit desja tesmoigné une opiniastrété qui n'approchoit en rien de la facilité des Archiducs. Que si les Estats ne vouloient accepter ces conditions, les Deputez du party contraire demandoient pour le moins, qu'on leur donnast terme jusqu'au dernier jour de Septembre, afin que pendant ce temps ils pussent recevoir de la part du Roy Philippe des mandemens plus particuliers. Lors que tout cecy eut esté rapporté au Conseil des Confederez par les Ambassadeurs des Rois, les Estats persisterent dans leur premiere résolution : & neantmoins ces Ambassadeurs les ayant priez d'accorder le terme qu'on leur demandoit, ils ne les voulurent pas éconduire. Cependant les Estats prirent eux-mesmes le temps d'aller chacun en sa Province, recevoir de nouveaux consentemens comme pour une nouvelle negotiation.

Les Estats persistent dans leur premiere resolution.

Grandes contestations entre eux.

L'affaire causa de grandes contestations entre les peuples Confederez : car non seulement ceux qui durant la guerre se trouvoient les plus exposez aux attaques de l'ennemy, n'estoient pas de l'advis des Zelandois que leur mer tenoit à couvert : mais dans la Hollande mesme chaque ville avoit ses affections differentes; & dans les villes, les habitans se partageoient selon que chacun estoit poussé par ses interets particuliers, ou par la puissance des raisons dont on pouvoit appuyer également le pour & le contre. Parmi ces incertitudes d'avis, on conseilla au Prince Maurice de se declarer ouvertement & sans feinte pour l'opinion la plus genereuse; ce qu'il fit, non seulement par des paroles assez aigres, mais encore par des lettres qu'il escrivit aux principales villes de la Hollande, en voicy à peu pres le contenu : Enfin les artifices que nos Peres ont tant de fois redoutez, viennent d'éclatter. Ces paroles specieuses dont on s'est servy pour nous attirer à une conference, n'estoient que des discours en l'air; & l'ennemy n'a jamais desiré la paix : mais il a seulement cherché à nous pouvoir faire la guerre à sa commodité plustost qu'à la nostre; & ce qui est encore plus dangereux que la guerre, à ruiner nostre Republique par des discordes & par des presens. Nous le verrons bien-tost reparer les forces, qui estoient tellement épuisées, que depuis peu il s'est veu contraint pour donner cours à ses monnoyes, de graver la valeur de l'argent & de l'or en des pieces d'airain. Cependant nous n'aurons pour nous que de pesantes charges à soutenir : la crainte des trahisons fera languir dans nos Provinces le commerce &

Lettres du Prince Maurice, qu'il ne faut point faire de treve, adressées aux villes d'Hollande.

ce & les autres commoditez que la guerre y faisoit fleurir : l'élite de nos troupes & sur tout de nostre cavalerie, ira chercher ailleurs de la gloire & du butin ; & non seulement nos corps mais aussi nos ames se laisseront abattre par la paresse : la memoire de tant d'injures que nos ayeuls ont souffertes s'effaçant peu à peu, comme desja il n'en reste plus que de foibles traces, parce que les jeunes succedant aux vieillards, n'apprennent ce qui s'est passé que par le recit qu'on leur en fait ; & ce qui n'entre dans l'ame que par l'oreille, ne fait qu'une legere impression. Posé, ce qu'il ne faut pas pourtant esperer, que dans la Republique personne n'ayt point d'autre interest que le public ; les entreprises des Roys sont soudaines, & celles des peuples, tandis qu'ils en delibèrent, s'évanouissent. Rappeliez donc aujourd'huy dans vostre memoire la courageuse resolution de vos Peres, qui ont tant de fois evité d'entendre les Ambassadeurs, que l'Empereur & les autres Souverains leur envoyoient ; souvenez vous qu'ils consideroient ces deputations non pas comme des conseils amis & salulaires, mais plustost comme des embusches dressées par l'Espagnol : souvenez vous des declarations que la Republique a publiées autrefois & encore depuis peu, par lesquelles elle a tousjours protesté qu'elle entendoit avant toutes choses établir sa liberté sans aucune reserve : & dans ce souvenir, n'admettez aucune convention si elle ne prive vostre ennemy de tous les droits de souveraineté qu'il pourroit pretendre sur vous, luy en ostant mesme les tiltres, les blasons, & les autres pareilles marques. S'il n'y a point de fraude cachée dans l'accommodement qu'il nous propose, pourquoy marchande-t-il d'expliquer en paroles claires le principal point dont il s'agit ? Rien ne l'oblige à tant balancer : mais pour vous, au contraire, vous avez un manifeste interest, non seulement que les Princes estrangers ne puissent revoquer en doute la qualité de vostre Republique ; mais davantage que ses citoyens mesmes n'ayent jamais lieu de penser qu'ils puissent avoir un maistre. Quelques-uns voudront, peut-estre, vous persuader d'admettre des paroles ambiguës accommodées au goût de l'Espagnol : mais les conseils où l'honneur est joint à l'utilité, n'ont pas besoin que la necessité plaide pour eux ; & cette sorte de mollesse n'est autre chose qu'une demarche glissante, qui fait aisément tomber de la complaisance dans la servitude. Si je ne merite que dans vostre accommodement vous écoutez mon avis, mon Pere l'a bien mérité : ne croyez pas neantmoins que j'y prenne aucun interest particulier pour moy, ny pour ma famille ; si j'avois esté d'humeur à preferer les avantages domestiques au salut public, j'ay pû, il y a long-temps, & pourrois encore aujourd'huy, trouver toute sorte de gain & d'utilité dans la fin de cette guerre. Vous qui estes les arbitres du traité, donnez à vos descendants, & aux peuples qui dependent de vostre conduite, un exemple digne de memoire. Approuvez par un arrest inviolable toutes les choses, que le Conseil a depuis peu jugées necessaires à la Republique. Donnez à ceux que vous envoyerez à l'assemblée, un ordre precis, qui ne leur permette pas de rien changer en l'article de la liberté ; & leur ordonnez aussi de communiquer avec moy de toutes les deliberations qui concernent la Republique ; comme on a tousjours fait avec les precedens Capitaines generaux, & de fraîche date, avec mon Pere. Le soin que vous témoignerez en ce point pour le salut public, m'obligera plus que toute autre sorte de faveur que je pourrois recevoir de vous.

L'interpretation de ces lettres ne fut pas egale par tout : & quelques-uns

1608.
Ces lettres ont
esté interpré-
tées diverse-
ment.

Lettres de Jus-
tus Lipsius
touchant la
treve.

uns des Deputez que les villes ont accoustumé d'envoyer aux assemblées, expliquèrent les paroles du Prince, comme s'il eust eu dessein de décrier leur fidelité, & de les rendre suspects à leurs Collegues d'avoir mal suivy les ordres qui leur avoient esté donnez. Vers ce même temps on mit aussi en lumiere des lettres de Justus Lipsius dont nous avons parlé ailleurs; par lesquelles cet homme, qui n'estoit pas ignorant des affaires politiques, avoit conseillé aux Espagnols, lors qu'ils avoient encore la guerre contre les François & les Anglois, de faire treve avec les Confederez, par ces raisons qu'ordinairement le party des Souverains se fortifie dans les longueurs & dans les remises, où quand la haine qu'on avoit conceüe contre eux a finy son cours, l'obeissance reprend le sien; & que ce fut par ce seul moyen qu'auttefois Sextus Pompejus defit le maistre d'une puissante flotte & d'une grande isle.

On arrivoit à la fin du mois de Septembre, qui estoit le temps prescrit aux Espagnols pour leur séjour de la Haye: c'est pourquoy ils allerent trouver les Ambassadeurs des deux Rois, & leur dire qu'ils avoient receu un nouvel ordre des Archiducs, par lequel on leur donnoit pouvoir de conclurre une treve de sept ans pour l'Europe, avec les Estats comme avec des peuples libres sur lesquels ils ne pretendroient aucune chose; & promirent de faire en sorte que Philippe consentiroit aussi de traiter sous cette forme: mais les Ambassadeurs refuserent de porter cette parole aux Estats, jugeant bien qu'elle leur feroit desagreceable. Cependant il estoit aisé de voir que les Deputez Espagnols, offenze par la rigueur de la dernière declaration qui leur ordonnoit de sortir du territoire de la Republique, eussent creu faire tort à leur dignité, s'ils eussent prié les Estats de leur accorder un plus long séjour: mais qu'ils fussent demeurez tres-volontiers, si les mêmes Estats, soit de leur bon gré, soit par la persuasion des Ambassadeurs, leur en eussent accordé la permission: toutefois les Ambassadeurs jugerent plus à propos de contenter la colere des Estats par le depart de leurs ennemis, que d'attirer la haine des Confederez sur eux-mêmes, par une demande qui seroit tres-mal receüe. Les Deputez d'Espagne vinrent donc au Conseil des Estats pour leur dire Adieu, & là le President Richardot, apres avoir hautement loüé ses Princes, de ce que pour avancer la conclusion de la paix, il s'estoient relaschez en beaucoup de choses tres-importantes, & blâmé les Estats non seulement de la dureté trop inflexible qu'ils avoient tesmoignée, mais encore de ce qu'ils chassoient assez honteusement les Deputez Espagnols hors des terres de la Republique; je ne suis pas (dit-il) Prophete, mais ou je me trompe fort, Messieurs, ou je croy desja voir le jour, que vous souhaitterez de pouvoir recouvrer ce que vous refusez maintenant avec tant d'opiniastreté. Au reste le sang qui sera desormais répandu, vous convaincra du crime d'avoir rejetté la paix. A quoy Oldenbarneveld, au nom des Estats, respondit en telle sorte, qu'il faisoit voir que les Estats avoient eu raison de n'admettre aucune conference, jusqu'à ce qu'on leur eust promis de leur laisser leur liberté; & que si l'on n'avoit pû conclurre un bon accommodement, c'estoit la faute des Deputez d'Espagne, qui ne pouvoient ou ne vouloient pas executer ce qu'ils avoient promis. Que le sang qui seroit répandu pour l'avenir, se pourroit tres-justement redemander à ceux dont les loix plus sanglantes que toutes sortes d'armes, avoient imposé aux Confederez la nécessité de faire la guerre, & de la cruauté desquels on avoit encore eu depuis peu des tesmoignages,

EXER-

Même des
Espagnols con-
tre les Estats,
en disant
Adieu.

Oldenbarne-
veld respond
au nom des
Estats.

exercez contre des pêcheurs & des mariniers sans défense. A tous ces discours le Marquis Spinola estoit présent, avec un visage où véritablement il estoit aisé de lire le regret dont il estoit atteint, de ne voir plus aucun jour dans l'esperance qu'il avoit conceüe de la paix. Le President Richardot, à son depart de la Haye, soit par hazard, soit par dessein, laissa chez son hôte de certains papiers qui contenoient les ordres secrets que les Archiducs avoient donnez pour la conduite de la conference : & ces ordres ainsi trouvez furent bien-tost publiez par tout. La negotiation de la paix s'y voyoit prescrite de la mesme sorte que nous l'avons racontée : & entre autres choses, l'on pouvoit remarquer qu'il estoit commandé aux Deputez de ne former aucune contestation sur l'article de la liberté : mais pour ce qui regardoit le domaine, ils avoient ordre, s'il n'estoit restitué, de demander que, pour compensation, on payast annuellement une certaine somme de deniers. Ils avoient ordre aussi, s'ils voyoient réussir à leur avantage les autres articles de la conference, de tascher adroittement à persuader aux Confederez que le corps des Pais-bas, pourveu que toutes les parties fussent unies ensemble, estoit extremement puissant : mais qu'au contraire, si elles demeuroient divisées, il ne manqueroit pas quelque jour de servir de proye aux estrangers : & que pour cette raison la Republique seroit tres-judicieusement de prendre les Archiducs pour ses protecteurs, ou, pour le moins, de contracter avec eux une ligue offensive & defensive. Que si les Deputez ne pouvoient pas mesme obtenir ce point, on vouloit qu'ils taschassent d'obtenir celuy-cy, que nul des deux partis ne pourroit assister les ennemis de l'autre soit de secours ou de conseil, ny permettre qu'aucun des siens s'enrollast parmy leurs gens de guerre. Mais sur tout il estoit commandé aux Deputez de cachet ces secrets aux François & aux Anglois ; & de se servir neanmoins de leur entremise pour l'ajustement de tous les autres articles ; & principalement de celle du President Ianin, pour impetier le retablissement des ceremonies Romaines, & la restitution d'une partie des biens qui avoient autrefois appartenu aux gens d'Eglise. On recommandoit aussi à ces mesmes Deputez les interets du Comte d'Emden, & quelques autres affaires particulieres.

Ceux qui ne purent croire que Richardot eust laissé cet escrit par mesgarde, conjecturoient que pour le laisser de propos deliberé, il avoit eu ces visées ; de persuader à tout le monde que les Espagnols avoient agi sans feinte touchant la liberté, & de jeter adroittement dans l'esprit des Confederez la pensée d'une ligue offensive & defensive, dont il n'estoit pas temps encore de parler ouvertement. D'ailleurs ceux qui publierent cet escrit avoient dessein, ou de rendre les conseils des Ambassadeurs suspects, & sur tout ceux du President Ianin, ou d'exposer les Archiducs à la haine des deux Rois. Richardot, dans cette occasion, escrivit en Hollande : & par ses lettres il accusa sa negligence pour ce qui le concernoit ; mais pour ce qui concernoit les Confederez, il se plaignoit qu'ils avoient violé les droits d'hospitalité en faisant publier cet escrit. Cependant les Ambassadeurs de France & d'Angleterre reconnoissant encore par les lettres de Richardot, comme ils avoient deja reconnu par ses discours, qu'il y auroit moyen d'obtenir des Archiducs & de Philippe une tteve pour dix ans, sans neantmoins esperer d'autres paroles sur l'article de la liberré, que celles dont on s'estoit servi dès le commencement de la suspension d'armes, minerent le traité d'une tteve ; les Alemans à qui tout cecy ne plaisoit pas beaucoup,

1608.

*Ordres secrets
donnez par
l'Archiduc à
Richardot,
sans devouement
parmy le peuple.*

*Les Ambassadeurs des
Rois en accusent le dessein d'une tteve.*

1608.

se preparant pour leur depart : & un des principaux articles de ce traité contenoit, que touchant les Indes, il seroit permis à Philippe de choisir pour ces climats ou une continuation de guerre, ou une treve comme dans l'Europe. Quant aux propositions concernant les frontieres & quelques autres pareils points, dont on estoit en different, la décision en estoit reservée pour une conference plus paisible qui se feroit quelque jour. Mais la plus grande difficulté consistoit à faire en sorte, que cette forme de traiter fust approuvée par les Estats, qui vouloient que l'establissement de leur liberté fust perpetuel; se toidissant sur ce point avec tant d'opiniastreté, qu'il estoit à craindre que quelques-uns ne prissent de là une occasion de renverser l'accordement.

*Harague du
President lanin
pour la
treve, faite
dans l'assem-
blée des Estats.*

Les Ambassadeurs entrent donc au Conseil Confederé : & parmy eux le President lanin avec tout l'appareil convenable à la gravité d'un Senat, commença à parler ainsi : L'autorité & la réputation de ceux qui n'approuvent pas le conseil que nous vous donnons de faire une treve, méritent bien, Messieurs, que nous comparions leurs raisons avec les nostres, afin qu'il vous soit plus facile de juger sur deux sentimens differens, lequel est le plus salutaire. Premièrement, à ce que j'entens, ils se plaignent des paroles que l'on desire employer au commencement du traité : mais si dans cette plainte ils buttent seulement à rendre vostre liberté plus assurée, & non pas à trouver des pretextes de continuer la guerre, j'espere avoir des raisons capables de les delivrer d'une apprehension, peut-estre, loisible, mais inutile. Car il est certain que la nature de la liberté est telle, qu'on ne luy doit prescrire aucun temps ny aucune condition ; & que quand elle a esté accordée une fois, elle dure tousjours : quoy qu'à bien consideter l'affaire dont il s'agit, vous ne demandiez pas qu'on vous rende libres ; mais plustost qu'on vous reconnoisse pour tels. En effet Philippe ne peut pas vous donner la liberté, puisque la loy fondamentale des Estats ne permet point aux Princes de ceder les droits de souveraineté qu'ils peuvent avoir, & que d'ailleurs ce vous seroit une honte de recevoir de sa main une liberté dont vous jouissiez il y a long-temps, vous l'estant donnée vous mesmes par une declaration publique. Pour ce qui est de la reconnaissance que vous desirez, Philippe ne la peut pas rendre plus manifeste que quand il vous appelle libres ; & qu'il proteste de ne pretendre aucune chose sur vous : & mesme lors qu'il s'agissoit de la conclusion d'une paix, nous jugeasmes qu'une reconnaissance en cette forme estoit suffisante ; toutefois quelques-uns s'estant promis d'obtenir davantage, nous ne nous y opposasmes point. Mais sur ce qu'on vouloit ôter à Philippe jusqu'aux titres & aux blasons de son ancienne souveraineté, cette demande nous sembla ignominieuse ; & nous eusmes lieu dès lors de revoquer en doute si un Roy, qui n'avoit point esté vaincu ; la voudroit accorder. Vous me direz, peut-estre, si les sentimens de nostre ennemy sont tels que les vostres, pourquoy ne s'explique-t-il pas plus clairement ? Mais il vous respondra luy-mesme, qu'il ne croit pas qu'en equité on le puisse obliger aujourd'huy à vous parler en d'autres termes, que ceux qui vous ont contentez avant la conference. Apres tout, à qui voulez vous persuader que vous estes libres ? est-ce aux Roys vos allies ? Ils vous disent haurement que les paroles qui vous declarent tels, sont suffisantes. Et je ne pense pas que vous apprehendiez que l'Espagnol vous fasse appeler en justice, pour vous mettre la main sur le collet, & demander que la souveraineté qu'on luy dispute, luy soit adjugée par provision, en attendant

dant la fin de la treve. Non, dites vous, mais soudain qu'elle sera expirée, il aura recours au jugement des armes. Cela est vray : & si alors vous demeurez vaincus, toutes les precautions que vous pourriez avoir prises par vostre traité, ne vous serviront de rien ; car on n'en prend point contre la victoire, qui se donne tousjours le bon droit. Vous craignez aussi que vostre ennemy ne soit capable durant la treve d'amasser de grands tresors : mais défaittes vous de cette crainte. Il est assez ordinaire aux peuples libres de songer aux necessitez futures, & de conserver leurs finances, au lieu de les employer contre les Estats d'autrui : mais les Roys au contraire, mettent ordinairement leur gloire à n'épargner point l'argent tant qu'ils en ont : & le luxe de leurs Cours en consume une partie, tandis que l'autre s'épuise par l'ambition qu'ils ont tousjours d'étendre de plus en plus les frontieres de leurs Estats. Philippe est jeune : mais davantage il commande à des peuples qui ne scauroient durer en repos. Pendant une treve, le moyen d'entretenir vostre credit en acquittant vos debtes, sera d'autant plus facile que vous auez seulement des garnisons à entretenir : & que n'estant plus obligez à mettre des armées sur pied, vous demeurerez deschargés de la plus grande partie de vos dépenses. Vous pouvez dès maintenant faire un edit pour la continuation de vos subides, & je vous le conseilerois volontiers moy-mesme. Je souscris aussi à l'opinion de ceux qui resmoignent craindre les ptesens de vostre ennemy, ou les seditions de vos citoyens ; & je confesse que vous y devez prendre garde : mais d'ailleurs je croy que vous ne manquez ny de bonnes loix, ny de bonne justice. Outre que je pourrois dire, que ce n'est pas beaucoup avancet, de cottompre quelque petit nombre de Ministres, lors que l'administration des affaires est entre les mains d'un grand nombre, qui se changent mesme de temps en temps. Pour ce qui concerne la nonchalance que vous redoutez en vos citoyens, l'ennemy la reveillera assez ; estant de cette nature qu'il ne se peut pas exempter long-temps d'estre suspect. Que si c'estoit une raison valable, pour empêcher la treve en question, de dire qu'elle rendra vos gens nonchalans, il faudroit que vous eussiez eternellement la guerre : puis que les vices qui naissent d'une trop grande confiance, sont bien moins à craindre pendant une treve que durant la paix. Outre que pendant la guerre mesme, les dangets domestiques seroient autant à craindre pour vous qu'en tout autre temps, s'il arrivoit que quelque grande perte rompist les liens de l'obeissance publique : & ce dernier desordre se peut redouter avec quelque apparence, puisque le fonds de vostre épargne est si peu capable de porter la guerre chez vos ennemis, qu'à peine vous peut il suffire pour la repousser ; c'est à dire, pour retarder quelque temps vostre ruine. Mais il y a cette difference pour vous entre la guerre & une treve, qu'il vous sera tousjours facile de prevenir les inconveniens que celle-cy peut apporter, au lieu que les mauvais succès de l'autre trompent bien souvent toutes les precautions de la sagesse humaine. Je suis aussi obligé, Messieurs, de respondre aux lettres de Justus Lipsius, par lesquelles il est vray qu'autrefois il conseilla aux Espagnols de faire une treve avec vous : mais outre qu'il la presupposoit de peu de durée, & sans aucune mention de liberté, c'estoit en un temps que les forces de France n'estoient pas, comme elles sont aujourd'huy, capables de donnet de la terreur à vos ennemis, & de l'assurance à vos citoyens. Que s'il est besoin d'alleguer des exemples, j'en pourrois rapporter un assez bon nombre, & d'assez recens qui sont pour mon

1608.

opinion. Car premierement il est certain que par la paix de Gand la Hollande & la Zelande recouvrerent la vie, s'il faut ainsi dire. D'ailleurs les Suisses ayant autrefois pris les armes pour une cause pareille à la vostre, les quitterent par une treve. Cependant vous voyez que depuis ce temps ils sont toujours demeurez en possession de leur liberté. Vous me respondrez, peut-estre, qu'un grand nombre d'infanterie & les sommets de leurs montagnes les defendent : mais vos forces navales & l'Océan, qui se répand alentour de vos Provinces, ne vous servent ils pas d'un rempart aussi puissant ? Quelques-uns de vous craignent que la treve finie, vous ne soyez plus foibles qu'aujourd'huy pour recommencer la guerre, parce, disent ils, que les Roys qui soutiennent vostre party, peuvent mourir inopinément : mais chacun sçait qu'encore que les Roys meurent, les raisons d'Etat qui servent à entretenir une alliance, ne meurent pas avec eux ; au contraire, elles sont immortelles aussi bien que les Royaumes : davantage, par cette consideration mesme que vos allies vivent & fleurissent en toute sorte de prosperité, tandis que d'ailleurs le Prince qui commande aux Pais-bas, est ennemy de la guerre, vous devez estre incitez à ne laisser pas perdre une occasion si propre à la paix ; mais sur tout lors que ce conseil vous est donné par des Roys prudents, par des Roys amis, & qui n'ont point d'autre visée, en vous le donnant, que celle de vostre conservation. Il me seroit facile, Messieurs, de vous alleguer encore plusieurs raisons qui sont pour mon sujet ; mais puisque la prudence m'oblige à les taire icy, il faut que chacun de vous se les représente à soy-mesme, afin que ceux qui tachent d'establiir des sentimens contraires aux nostres, ne l'emportent pas sur nous par la seule liberté qu'ils se donnent de dire tout ce qu'il leur plaist. Cette harangue n'ayant pas peu ébranlé les esprits, le mesme President vint encore le lendemain les presser sur le mesme sujet ; parcourant les principaux articles du traité chacun à part, pour faire voir plus clairement qu'ils ne contenoient aucune injustice, ny aucune fraude cachée. A quoy il adjouta, que les Confederez estoient les premiers de tous les peuples, qui eussent jamais possédé cette gloire, que leur liberté se vist établie par la propre confession du Prince mesme dont ils avoient quitté l'obeissance ; qu'un pareil honneur n'estoit point arrivé aux Suisses ; & que mesme les Danois victorieux ne l'avoient pû obtenir de Christerne prisonnier. En suite il reprit avec beaucoup d'aigreur, & accusa de mensonge & d'ingratitude, ceux qui murmuroient tout bas que l'arrivée de Don Pedro de Toledé en France, avoit rendu les sentimens du Roy moins favorables aux interets des Confederez ; puis qu'au contraire l'affection de ce Prince s'en estoit encore accruë, ne pouvant jamais estre changée par les prieres de ses ennemis, mais seulement par l'injure qu'il recevoit de ceux qui faisoient courir ces sortes de bruits.

Winwood per-
suada aussi la
treve.

Winwood Anglois jugea dans cette reticontre que son devoir le convioit de recommander aussi la treve au Conseil Confederé, dont il composoit luy-mesme une partie ; & d'asseurer les Senateurs que le Roy d'Angleterre ne leur conseilloit rien, que luy-mesme n'en eust desja donné l'exemple. Les armes, dit-il, ne sçauroient estre justes si elles ne sont nécessaires ; & quand elles sont telles, il est indubitable qu'elles se trouvent favorisées de Dieu & des Roys qui le craignent. Mais on ne peut jamais pretendre qu'elles soient nécessaires, tandis qu'on les peut quitter avec honneur ; & quand mesme vous pourriez vous maintenir par vos propres forces sans le secours

d'au-

d'autrui, vous auriez rousjours tort de rejeter un accommodement, qui laisse vostre Religion, vostre liberté, & vos commerces en leur entier. Apres rour, au lieu que vous vous amusez à former des conjectures sur ce qui arrivera apres la treve finie, dont le terme est encore bien éloigné, ne devriez vous pas plustost considerer les dangers de la guerre qui sont si proches ?

Il seroit difficile d'exprimer avec combien de chaleur cette affaire fut agitée dans toutes les deliberations : cependant, l'on semoit chaque jour de nouveaux libelles, c'est à dire, de nouvelles matieres pour fomentier la discorde ; & ces écrits ne pardonnoient pas mesme aux deux Roys, que l'on taxoit de vouloir fonder sur les malheurs de la Republique quelques esperances cachées. Mais le principal faix de l'envie romboit sur Oldenbarneveld, comme sur celui que l'on faisoit passer pour l'auteur de toutes ces menées ; & son autorité demesurée donnant de la jalousie à ceux mesmes qui estoient beaucoup au dessus de luy, il ne faut pas s'estonner si ses pareils avoient de la peine à le souffrir. En effet il se trouva dès lors quelques lettres qui le destinoient desja à la mort assez ouvertement. C'est pourquoy, dans l'assemblée de la Hollande, il protesta hautement que pour le service de sa patrie il n'avoit jamais redouté l'indignation des Grands, ny fuy les dangers qui le menaçoient, s'estant toujours creu assez fortifié par le resnoignage que luy rendoit sa conscience contre les bruits divers & les succès inopinez : mais que maintenant, puis qu'il voyoit qu'une affaire, assez épineuse d'elle mesme, se rendoit de plus en plus fâcheuse par la haine qu'on avoit excitée contre luy, ses citoyens luy feroient plaisir d'employer, dans les occasions qu'ils jugeroient les plus importantes, un Ministre moins envié. En achevant ces paroles il se retiroit de l'assemblée ; mais l'on envoya vers luy quelques-uns des principaux de la Republique, pour le prier qu'apres l'avoir jusqu'icy rousjours assistée de ses fideles conseils, il ne l'abandonnast pas au besoin. Il continua donc sa charge ; & suivant ses premieres brisées, il fit sonner si haut les bien-faits & l'autorité des deux Roys allies, & representa si puissamment le faix & les incommoditez de la guerre, qu'il eut bien-tost confirmé dans l'approbation d'une treve ceux qui balancoient encore. Il renversa mesme sans aucun emportement toutes les invectives dont on usoit contre luy avec assez d'aigreur ; de sorte que, malgré la longue opiniastrété de ceux d'Amsterdam, il attira enfin toute la Hollande dans le sentiment que les cinq autres Provinces avoient desja embrassé. La seule Zelande, pour ses interets particuliers, & à la suscitation du Prince Maurice, rejettant rousjours la treve, servoit d'un nouvel obstacle au consentement que les autres y apportoint ; & ne vouloit pas permettre que l'on recueillist les voix pour conclurre la publication de l'Edict ; se fondant sur quelques clauses du traité d'Vtrecht, qui portoient que les Provinces ne pourroient quitter les armes sans le commun consentement de toutes ; & que quand les advis se trouveroient partagez, la dernière decision dependroit du jugement des Gouverneurs.

Tous les autres peuples commençoient à se fâcher, & à dire hautement qu'il ne s'agissoit plus de faire une treve, mais bien plustost, de sçavoir si la seule Province de Zelande donneroit la loy à toutes les autres. Neantmoins parmi les emportemens qu'on faisoit desja paroistre, les Ambassadeurs des deux Roys interposerent leur autorité, & se servirent des plus puissans raisonnemens qu'ils eussent encore employez, pour entraîner vers

N n n n ; leur

Ces affaires se traitent avec serneur parmy les Confédérés.

Oldenbarneveld renonce à sa charge, et fuit de l'assemblée.

A l'insistance des principaux, il continue sa charge, et fit d'un mesme accord toute la Hollande et les autres cinq Provinces.

Les freres Zelander, à la suscitation du Prince Maurice, refusent la treve.

1608.

leur but, s'il faut parler ainsi, ceux qui ne s'y vouloient pas laisser conduire. Le President Janin le premier, apres avoir representé des lettres de Henry adressées aux Estats, par lesquelles ce Prince approuvoit & ratifioit tout ce que son Ministre pourroit faire ou dire, commença à loier les biens de la paix; & la sagesse de ceux, qui malgré la diversité de leurs sentimens, s'estoient volontairement soumis à l'opinion la plus salutaire; en suite de quoy estant tombé sur l'article de l'union d'Vtrecht, il en parla de cette sorte: le n'entreprends pas, Messieurs, d'interpreter vos traittez ou vos ordonnances; mais le sens commun fait aisément juger que la clause dont il s'agit, pretendoit seulement en ce temps-là apporter des precautions contre les peuples particuliers, qui eussent voulu rentrer sous l'obeissance de Philippe; & non pas contre un traité honorable & avantageux à toute la Republique. Que si cette clause peut avoir quelque autre sens prejudiciable à l'avantage general, il faut ou l'abolir, ou l'obmettre dans la presente occasion pour ne considerer que le salut de l'Estat; puis qu'il contient en soy seul la force & la majesté de toutes les autres loix. Car enfin, tandis que vos avis estant divers, les uns ont autant de raison de refuser le jugement de vos Gouverneurs, que les autres de rejeter le conseil des Rois vos allies, que peut on esperer sinon la naissance de deux partis contraires en une même Republique? Il vous teste, pour prevenir un tel malheur, ce seul remede, que le moindre nombre obeisse au plus grand. Cette maxime est la principale qui maintient les gouvernemens populaires, qu'on verroit bien-tôt tomber sans cet ordre, suivant lequel nous voyons aujourd'huy chez les Suisses, que les resolutions de la plus grande partie sont executées par la moindre, quand même elle les auroit desapprouvées. N'a-t-on pas veu autrefois les Eoliens & les peuples de l'Achaïe ruinez par leurs dissensions, parce que chaque communauté consideroit son avantage particulier, & non pas le bien general de toutes ensemble? En effet, la trop grande liberté est un chemin qui mene à la servitude. Mais outre ces raisons, & afin que vous ne vous abusiez pas vous mêmes par de vaines esperances, je vous declare maintenant, suivant les ordres qui m'en ont esté donnez, que le Roy mon Maistre n'a pas tellement besoin de vous, qu'il soit resolu pour l'avenir d'accorder son assistance à ceux qui mépriseront les conseils. *Spenser fait la mesme.* Spen-

set pour le Roy d'Angleterre parla de la même sorte; & adjointa à ses raisons, qu'une Republique où les privileges de la pluralité des voix n'ont point de lieu, est semblable à cette fille, que les anciens auteurs racontent avoir esté deschirée par les propres mains de ses amans, tandis qu'ils se battoient à qui l'auroit en mariage. Il representa aussi avec beaucoup d'éloquence les dommages que le peuple Romain receut autrefois du pouvoir qu'il avoit accordé à ses Tribuns, de s'opposer aux ordonnances du Senat. Les Ambassadeurs conseilloyent encore aux Confederez d'establiir un certain ordre pour l'avenir touchant l'imposition & la levée des tributs; & même ils estoient d'avis, s'il se trouvoit dans le corps de la Republique quelque partie gâtée, ou quelques vices dissimulez pendant la guerre, qu'on y employast la correction, afin que ce remede servist à rendre les peuples plus estroitement liez ensemble, & en même temps plus redoutables à leurs ennemis. Quelques citoyens assez considerables donnoient le même conseil; & disoient davantage, que si les affaires extraordinaires & celles qui demandent une longue deliberation, estoient commises aux assemblées Provinciales & aux Deputez des nations, tandis que les affaires ordinaires,

& cel-

& celles qui ne permettent pas de consulter long-temps, seroient administrées par le Senat & par les Gouverneurs, dont le soin vielleroit sur tout le corps plustost que sur les membres de la Republique, cette sorte de gouvernement seroit la plus excellente. Mais il n'estoit pas facile de changer une coustume suivie vingt ans durant avec un assez bon succès. Ainsi ceux qui avoient interest que les choses demeurassent toujours en un même estat, furent creus; de peur qu'en un temps où il s'agissoit de conclurre la treve, une affaire ne se trouvast embarrassée par une autre.

Cette année, dont le temps n'avoit esté employé qu'à des contestations, estoit presque finie; & le bruit couroit que l'Espagnol même ne vouloit pas approuver la treve projectée par les Ambassadeurs. En effet Richardot escrivit au President Janin, que Philippe se rendoit assez difficile: mais ce Ministre en attribuoit la faute au Roy d'Angleterre; parce que celui-cy avoit donné quelque esperance à l'Espagnol, qu'on ne feroit aucune mention de liberté en traitant; & parmy les Confederez la douceur du repos en avoit tellement charmé quelques-uns, qu'on pouvoit bien les juger capables de souffrir un traité de cette nature; toutefois il s'en trouva de plus genereux qui s'opposèrent à cette mollesse. Cependant les Ambassadeurs des deux Roys envoyerent vers les Archiducs, pour sçavoir si l'on devoit attendre quelque bon succès de l'affaire qu'ils avoient commencé depuis peu à negotier avec leurs Ministres: & les Archiducs ayant fait réponse, que non seulement les Ministres n'avoient agy que par le commandement de leurs Maistres, mais que les Maistres mêmes avoient reçu du Roy d'Espagne toute sorte de pouvoir; les Ambassadeurs firent sçavoir toutes ces choses aux Estats, & les prierent que la surseance d'armes, qui s'en alloit finir, fust prolongée pour un mois, sous l'esperance d'un traité; leur declarant neantmoins qu'après les conditions qui leur avoient esté proposées, ils n'en devoient pas attendre d'autres; excepté qu'on tascheroit de faire en sorte que le temps de la treve durast plus de sept ans, & que le commerce des Indes s'exercast plustost paisiblement qu'à force d'armes.

Cependant comme chacun sçavoit assez qu'on ne manqueroit pas aux pres de Philippe de trouver des gens passionnez ou pour la guerre, ou pour la gloire de leur nation, qui voudroient censurer les paroles qu'on pretendoit employer sur le sujet de la liberté des Provinces Unies; principalement lors que ces peuples se reservoient toujours les Indes sans admettre aucune condition avantageuse aux Romaniſtes, les Archiducs envoyerent en Espagne Inigo, Prestre Espagnol à Bruxelles, sorty de noble famille, Confesseur d'Albert, & (comme il arrive presque toujours) l'un de ses principaux & plus intimes Conseillers. Ce Pere Inigo avoit ordre de faire voir au Conseil d'Espagne, que la treve en question apporteroit de grandes commoditez aux ports de Flandre, dont l'accès demeueroit interdit pendant la guerre; & que cette même treve pourroit aussi beaucoup estendre la Religion Romaine, lors que les anciennes inimitiez auroient commencé à se moderer parmy des peuples extremement avides des nouveautés, & qui s'accordoient desja assez mal ensemble sur le fait de la Religion. Que les paroles pleines d'ambiguïté & d'embarras, qui devoient exprimer la pretendue liberté de la Republique, n'estoient pas tort à craindre; & que non seulement les Ambassadeurs des deux Roys avoient assuré qu'elles n'estoient rien à la Couronne d'Espagne; mais que quelques-uns mêmes des Confederez avoient tesmoigné en s'en taillant, qu'ils les jugeoient tres-inutiles.

Le bruit courut que l'Espagnol ne veut approuver la treve.

Les Archiducs envoient Inigo en Espagne pour ce sujet.

Pour

1608.

*Le Duc de
Lerne donna
un grand poids
aux raisons
proposées d'a-
près.*

Pout faite réussir le nouveau soin des Archidues, malgré les obstacles que quelques-uns taschoient d'y apporter, le Duc de Lerne donna un grand poids à toutes ces raisons. Il estoit pour lors en une si puissante faveur auprès de Philippe, qu'il dispoisoit non seulement de toute la cour, mais encore de tous les conseils de ce Prince; & comme il sçavoit parfaitement bien conduire sa haute fortune pendant la paix, qui en avoit esté la source, il craignoit au contraire que ses rivaux ne s'élevassent au dessus de luy, par les beaux exploits qu'ils pourroient achever durant la guerre.

*Philippe Prin-
ce d'Orange
vint en Hol-
lande.*

Cette année Philippe Guillaume, frere aîné du Prince Maurice, vint en Hollande pour la première fois; & comme durant la guerre il avoit tousjours demeuré ailleurs, il voulut maintenant user du droit de la treve commun à tous. Il prenoit pour pretexte de sa venue, l'intérêt qu'il avoit de faire en forte, que par le traité l'on conclust quelque chose à son avantage particulier; & mesme, qu'ayant l'honneur par son mariage d'estre allié avec la France, il pourroit, en présence des Ambassadeurs de cette Couronne, terminer plus favorablement les différens qu'il avoit avec ses freres touchant la succession du defunt Prince d'Orange leur pere. Mais quelques-uns donnoient une autre interpretation à son voyage; comme s'il fust venu principalement pour louer la paix, contre les intentions de son frere le Prince Maurice. Par son entremise Emanuel de Portugal, contre qui Maurice estoit fâché, ainsi que nous avons dit ailleurs, à cause du mariage de leur seur, fut reconcilié avec toute la maison de Nassau.

*Il reconcilia la
maison de
Nassau avec
Emanuel de
Portugal.*

Il ne se fit aucun exploit de guerre durant cette année; excepté qu'aux environs d'Ardenbourg quelques soldats du party d'Albert, qui taschoient de surprendre le bestial des habitans de cette place, furent taillez en pieces. D'un autre costé la cavalerie Confederée ayant fait quelques courses assez insolentes sur les terres d'Alemagne, quelques-uns des siens en furent punis; car comme ils passoient la nuit assez éloignez de leur gros, on envoya contre eux des soldats de la garnison de Rhinberk, qui les desfirent, & tuerent entre autres Adolphe de Nassau, jeune Seigneur extrêmement courageux, mais qui donnoit trop de licence à ses soldats. Neantmoins la joye des victorieux ne dura guere; & les cavaliers Hollandois s'estant assemblez de toutes parts, vangerent cette defaite par une plus grande.

*Mort d'Adol-
phe de Nas-
sau.*

Ce fut aussi durant la présente année, que la suréance d'armes ayant à peine esté accordée, la Republique Confederée vid éclore les semences d'un mal assez à craindre, & qui ne demeura caché, dans ses commencemens, que pour accroistre ses forces peu à peu & éclatter à l'impourveu. Dans l'Université de Leyden deux hommes excellens en sçavoir, l'un nommé Gomarus, & l'autre Arminius, enseignoient la Theologie; & ce premier soutenoit que Dieu avoit attesté, par une ordonnance éternelle, quels hommes devoient estre sauvez, & quels autres devoient se perdre, que cet attest attiroit les uns dans le chemin de la pieté, & empeschoit, apres les y avoir attiré, qu'ils ne s'en égarassent, tandis qu'il laissoit les autres embourbez, s'il faut ainsi dire, soit dans le vice commun à toute la nature humaine, soit dans leurs propres crimes. Arminius disoit au contraire, que comme Dieu estoit un juge tres-juste, il estoit un Pere tres-bon. Qu'il faisoit ce discernement entre les coupables, que ceux qui se repentoient de leurs fautes mettant leur confiance en Jesus Christ, obtenoient leur grace & la vie, au lieu que les rebelles recevoient leur chastiment. Que c'estoit une chose extrêmement agreable à Dieu, que tous se remissent dans le bon

*Dissordres au
sujet de la Re-
ligion entre
Gomarus &
Arminius.*

chemin;

chemin, & que l'ayant retrouvé, ils ne le quittassent jamais, que neantmoins il n'y avoit point de nécessité qui forçast ny les uns ny les autres. Dans les attaintes que ces deux Professeurs s'entredonnoient, Arminius accusoit l'autre d'attribuer à Dieu la cause du péché des hommes; & soutenoit que ce Docteur par le moyen d'une espece de destinée qu'il vouloit introduire, rendoit nos ames comme immobiles: & Gomarus reciproquement blâmoit celuy-cy, d'inspiter dans l'esprit humain une arrogance encore plus grande que celle où les Romanistes l'avoient desja jetté; & de ne vouloir pas que ceux qui possédoient la plus grande de toutes les richesses, c'est à dire, une ame bien née, en demeurassent redevables à Dieu seul.

Ceux qui considereront bien les anciens auteurs, trouveront que le sentiment des premiers Chrestiens attribuoit à l'homme une certaine puissance libre, tant pour recevoir la doctrine que pour la conserver; d'où ils inferoient l'équité des recompenses & des supplices. Neantmoins ils ne laissoient pas de l'apporter toutes choses à la bonté de Dieu; & de croire que non seulement c'estoit par elle que les semences du salut parvenoient jusqu'à nous, mais que davantage, nous avions incessamment besoin de son assistance particuliere dans nos dangers. Saint Augustin avoit aussi esté de cette opinion; mais depuis qu'il eut eu prise avec Pelage & ses sectateurs, s'estant laissé emporter à la chaleur de cette dispute, il ne voulut plus admettre le nom de la liberté qu'en la faisant dependre de quelques arrests eternels qui sembloient destruire sa puissance: toutefois cet autre sentiment plus ancien & moins raffiné se conserva chez les Grecs & dans l'Asie: mais dans les païs de l'Occident la haute reputation de S. Augustin attira beaucoup de monde à la suite de ses opinions, se trouvant neantmoins dans la France & ailleurs des personnes qui ne les approuvoient pas.

En ces derniers siècles, comme il n'y avoit point de maistre dans les écoles qui fust si universellement suivy que S. Augustin, s'estant formé plusieurs disputes entre les Religieux des deux regles que l'on nomme de S. François & de S. Dominique, pour sçavoir quel estoit le veritable sens de cet auteur, & par quelle adresse on pourroit accorder dans ses écrits beaucoup de choses qui sembloient se contredire: les plus doctes d'entre les Jesuites travaillerent avec une subtilité assez exacte à denouer toutes ces difficultez; mais pour cette cause ayant esté accuséz à Rome, ils n'évitèrent qu'à peine leur condamnation. Cependant Luther chef des Protestans, fort d'un monastere où l'on suivoit les sentimens de S. Augustin ainsi que la regle, s'estant servy d'une partie des écrits de son maistre, commença à détruire le nom de la liberté que S. Augustin n'avoit pas encore aboly: mais certe entreprise sembla si insupportable à Erasme, qu'encore qu'il eust approuvé, ou pour le moins laissè passer sous le silence, toutes les autres opinions de Luther, il se banda contre celle-cy. Et la force de ses raisons toucha tellement l'esprit de Philippe Melanchthon, associé de Luther, que non content d'avoir changé ce que son college avoit écrit sur certe matiere, il persuada aussi aux Lutheriens, &, comme quelques uns croient, à Luther mesme, de se deffaire de ces sentimens rigoureux qui ne vouloient rien accorder à la liberté: quoy, qu'à dire le vray, ces gens icy en se declarant contre elle, fussent plus-tost ennemis du nom que de la chose mesme.

Bien-tost apres, Calvin chef d'une autre secte de Protestans, s'estant rendu partisan des premiers dogmes que Luther avoit debitez sur ce sujet

Opinion d'Arminius conforme aux opinions antérieures des Chrestiens.

S. Augustin a esté le premier, qui a commencé d'enseigner autrement:

lequel a attiré plusieurs Orientaux à ses opinions.

Controverses sur ce sujet entre les Familles des moines.

Opinion de Luther, Melanchthon, & Erasme.

1608.

Calvin appuie l'opinion de Luther de nouvelles raisons.

de la liberté, les appuya par de nouveaux arguments, auxquels il adjousta cette proposition, où S. Augustin n'avoit jamais touché, que la foy véritable & salutaire estoit une chose que l'on conservoit tousjours, sans la pouvoir perdre depuis qu'on l'avoit une fois acquise; & qu'ainsi ceux qui sentoient cette foy gravée dans leurs cœurs, estoient desja assurés en cette vie de leur beatitude pour l'autre: toute fois il ne nioit pas que cependant ils ne fussent capables de tomber dans toutes sortes de fautes, quelques enormes qu'elles pussent estre.

Beza augmente la rigueur de l'opinion de Calvin.

La rigueur de ces dogmes de Calvin fut augmentée à Geneve par Beze; & en Allemagne par Zanchius, Vrsin, & Piscator, qui s'emportoient quelque fois jusqu'à enseigner que la necessité mesme de pecher procedoit de la cause premiere; quoy que tous les precedens Docteurs eussent soigneusement evité cette proposition. Aussi donna-t-elle un ample sujet aux Lutheriens d'accuser les Calvinistes: outre que le point de l'Eucharistie fit naistre encore plusieurs disputes entre les partisans de ces deux sectes.

Lors que les Confederez commencerent à changer de Religion, quoy qu'ils ne fussent pas bien d'accord ensemble touchant les articles de leur croyance; neantmoins comme ils n'avoient pas du temps de reste pour disputer de ces matieres, les uns & les autres s'entre-souffroient aisément sous d'egales conditions: mais depuis que plusieurs jeunes gens, qui apres avoir fait leurs études sous les Docteurs de Geneve, de Heidelberg, & de Nassau, estoient employez à la direction des Eglises Confederées, commencerent à composer un nombre considerable, ils creurent avoir une occasion favorable de changer en loix les leçons qui leur avoient esté données: & dans ce dessein ils vouloient que tous ceux qui feroient profession d'un sentiment contraire au leur, demeuraissent exclus de l'impetration des charges Ecclesiastiques, & mesme privez de celles qu'ils possederont desja. Pour raison de quoy ceux-cy faisoient souvent des plaintes aux Estats; soutenant que leurs dogmes estoient les memes qui avoient auparavant esté enseignez en public avec toute sorte de seureré, par Anastase de Velau, dans la Gueldre; par Gellius Snecanus, dans la Frise; par Hubertus dans le pais d'Utrecht; & par Hiltam, Clement de Mars, Herman Herbert, & plusieurs autres, dans la Hollande & dans la Zelande. Et ce fut en suite de tout cecy que les deux Professeurs dont j'ay desja parlé, Gomarus & Arminius, entreprirent dans l'Univerité mesme de Leyden, d'establir chacun de sa part les propres opinions, & de destruire celles de son adversaire.

Cependant la dissension des Maistres se rendoit contagieuse dans l'esprit de leurs Escoliers; & les Ministres de la Hollande estoient desja conviez de prendre party: c'est pourquoy les Estats voulant prevenir les consequences de ce nouveau mal, donnerent ordre aux Juges de la Cour Souveraine d'entendre parler ces deux Professeurs. Mais enfin apres une longue dispute, on ne trouva point de meilleur expedient que de supprimer les memoires de tout ce qui s'estoit passé dans leur conference: ce qui n'empescha pas que les opinions de l'un & de l'autre n'augmentassent leur credit, chacune de son costé; & presque tous les Magistrats embrasserent celle d'Arminius comme la plus populaire: au lieu que les Ministres & les autres gens de Religion s'attacherent à celle de Gomarus, comme à la plus universellement receüe.

Nouvelle source de Controverses.

Ce different en causa un autre; sur ce que les Arminiens pretendoient que le jugement des affaires de Religion faisoit partie du gouvernement poli-

Les disciples des Juides reçoivent des charges Ecclesiastiques ceux qui estoient de sentiment contraire.

Plaintes frequentes aux Estats pour ces Juges.

Les Estats commandent de supprimer les actes de la conference entre Gomarus & Arminius.

politique : les Gomaristes, au contraire, soutenant que les matieres de Religion ne se devoient agiter que dans les assemblées Ecclesiastiques.

Outre tout cecy, par le moyen de deux petits livres, dont l'un traitoit de la maniere d'instruire la jeunesse à la pieté suivant l'usage du Palatinat; l'autre ayant esté composé dès le temps que l'Espagnol estoit encore souverain des Provinces Unies, pour luy rendre compte de la Profession des Eglises Reformées, on vid naistre de nouveaux sujets de contestation. Car comme un peu auparavant on avoit demandé que les Ministres de Religion des sept Provinces se pussent assembler, & que les Estats s'estoient accordé à cette demande, à la charge que dans l'assemblée on examineroit ces deux livres par la S. Escriture; les partisans de Gomarus attribuoient cette dernière proposition aux menées des Arminiens. Et en mesme temps qu'ils accusoient leurs adversaires, de vouloir dans l'examen de ces deux livres donner une espee de signal à plusieurs personnes qui ne cherchoient que les occasions de broiiller, ils loioient de leur part cette coustume établie par plusieurs siècles, de ne changer jamais sans de tres-puissantes raisons ce qui avoit une fois esté approuvé universellement; par ce que ces sortes de changemens ne servoient qu'à rompre les liens du consentement public, & à partager les ames de la populace. De sorte qu'ils tenoient pour une chose tres-injuste & tres-dangereuse d'admettre qui que ce fust dans les charges de la Religion, s'il ne donnoit auparavant son adveu à tout le contenu de ces deux livres. Au contraire les Arminiens disoient, qu'il n'estoit pas deffendu de douter des écrits des hommes : que la matiere tres-importante dont il s'agissoit n'avoit jamais esté legitimentement decidée : non seulement parce que le commencement des choses de cette nature est presque toujours accompagné de precipitation; mais aussi parce que pour lors les principaux Administrateurs de la Republique ne s'attachoient qu'aux affaires de la guerre. Joint que ce seroit le meilleur pour la Chrestienté, de n'admettre que le moins qu'il se pourroit de ces sortes de libelles, ou de n'en admettre point du tout. Et mesme il parut environ ce temps dans la ville de Goude, un petit livre qui contenoit en peu de discours tous les articles que la foy obligeoit de croire; sans qu'il y eust d'autres paroles employées que celles dont la Sainte Escriture se servoit. Mais il se trouva incontinent dans le party des Gomaristes des gens qui detesterent publiquement cette invention. Il n'y a point d'opinion (disoient ils) quelque horrible & quelque monstrueuse qu'elle puisse estre, qui ne se trouve cachée sous ces paroles. Il est vray que dans la naissance du Christianisme la simplicité luy fut bien-seante, parce que les maux estant encore inconnus, n'avoient pas besoin de remedes. Mais comme bien-tost apres chaque âge eut enfanté plusieurs erreurs, cela fut cause que l'on trouva de nouvelles façons de parler, pour assaillir jusques dans leurs sorts ceux qui avoient abandonné le droit chemin. C'est ainli que parloient les Gomaristes; & dans la mauvaise intelligence qui regnoit entre eux & les Arminiens, ce que ceux-cy nommoient esclavage, estoit nommé paix par les autres, qui donnoient aussi le nom de brouilleries & de confusion d'affaires à ce que ceux-cy nommoient liberté. De sorte que sous les tiltres specieux dont on se servoit de part & d'autre, la discorde des deux sectes s'augmentoit de plus en plus, pour fournir quelque jour des pretextes à de tres-cruelles inimitiez.

Mateliff retourna des Indes Orientales, où il avoit acquis de grands avantages; & tres-assurement les heureux progrès furent cause que les Espagnols

*Mateliff vint
tourner des Indes
Orientales, les avoir
reus, juree.*

1608.

ne voulurent pas soumettre la navigation des Indes à la décision des armes. Il estoit party de Hollande trois ans & trois mois auparavant ; & lors de son départ le Printemps estoit desja trop avancé pour luy permettre d'éviter de certains vents du Midy, dont la violence se tend tous les ans si furieuse sous l'Equateur, qu'elle pousse tous les vaisseaux contre les rivages de l'Afrique. Les ordres qu'il avoit receus pour la guerre estoient en grand nombre & tres-importans ; mais les matelots refusoient de les executer, murmurant entre eux qu'ils n'estoient pas obligez d'exercer les fonctions militaires. Toutefois le General de la flotte, assez porté de soy-mesme à la recherche de la gloire, y porta aussi les autres Chefs, par l'esperance qu'il leur donnoit de partager les loüanges avec eux : mais quant aux esprits du commun, il se servit principalement de l'amorce du butin, pour les attirer à son but, soit en leur faisant à tous ensemble des harangues publiques, soit en les entretenant chacun en particulier par des remonstrances proportionnées à l'humeur & au genie tant des uns que des autres. Lors que la flotte fut arrivée aux Indes, elle prit d'abbord quelques vaisseaux, dont les uns appartenoient en propre aux Portugais ; & les autres leur prestoient assistance pour le trafic : mais ceux qui se trouvoient appartenir aux Barbares leur furent renvoyez gratuitement : afin que cette nouvelle faveur gagnast de plus en plus la bien-veillance de tous ces peuples. Sur la pointe gauche du golphe du Gange on rencontre la ville de Malacca, du costé où une partie des Indes se voit defenduë par la grande Isle de Sumatra qui est au devant, separée de la terre ferme par le moyen d'un détroit que l'on nomme Cincapura ; le Royaume de Ihor n'est pas loin de là, & mesme ses Rois avoient accoustumé autrefois de commander à celui de Malacca : mais depuis que les Portugais furent venus en ces climats, estant invitez par la situation à s'en rendre maistres, ils y avoient construit une citadelle sur une eminence, alentour de laquelle ils avoient enfermé d'une muraille quarrée l'espace qu'ils avoient jugé nécessaire pour bastir des maisons. On avoit aussi commencé peu à peu à habiter hors de cet enclos, & principalement au delà de la riviere qui est à main droite ; les bastimens de ce lieu estant, ainsi que les precedens, enfermez d'une muraille, du costé qui regardoit le rivage. Tout cecy fut cause que les Princes de Ihor conserverent du depuis contre l'Espagnol une haine irreconciliable, qui donna naissance à l'union que les Hollandois contracterent avec eux.

En ce temps, quatre freres regnoient dans le Royaume de Ihor ; l'un desquels nommé Iandepatuan, estoit le plus considerable pour l'estenduë de son empire : mais Sabrang estoit le plus renommé pour son esprit & pour son industrie ; s'appliquant avec beaucoup de vigilance à maintenir & accroître son Estat, malgré la coustume des Rois Indiens, qui ne s'addonnent qu'à l'amour & à la bonne chere, ayant plustost soin du plaisir present, que de l'utilité future. Cependant Matelis, pour assieger Malacca, avoit plus de courage que de forces ; car la ville & la citadelle ayant pour Gouverneur André Furtado, excellent chef de guerre, il avoit sous luy ptes de trois mil hommes ; toutefois la plus part estoient Indiens : parce qu'un bon nombre de Portugais servoient d'escorte aux navires que l'on avoit envoyez en la Chine. La flotte Hollandoise n'estoit composée que d'onze navires & de quatorze cens hommes : mais le General, desirant augmenter ses forces, obtint du secours des Roys de Ihor par le moyen d'un traité qu'il fit avec eux ; portant que la ville assiegée appartienroit aux Hollandois, & son

terri-

territoire à ceux de Ihor, le partage du butin devant estre égal entre les uns & les autres. L'on attaquâ les ennemis premièrement par des mousquetades, qui furent tirées tant des navires que de plusieurs petites Isles situées au devant de la ville : en suite de quoy les assiegeans se camperent sur le rivage qui couvre son costé droit ; mais les assiegez ayant abandonné avec assez de precipitation le fauxbourg qui est au delà de la riviere, quoy qu'il fust aisé à défendre, & rompu le pont, route leur résistance fut reduite à la defense de la citadelle & de ses dehors : de sorte que les Hollandois n'eurent pas beaucoup de peine à dresser un autre pont sur la riviere, & à se saisir d'un monastere basti sur un tertre ; & mesme ils gagnerent peu de temps apres l'autre costé de la mer. En suite de quoy Matelis fit aussi construire des forts aux endroits qu'il jugea luy estre commodes ; & ruina à coups de canon un boulevard que Furtado avoit adjousté à la citadelle peu de temps auparavant. Mais parce que la terre toute couverte de marécages n'estoit pas favorable au travail des pionniers, Matelis fit avancer contre la citadelle de petites rours de bois, remplies de terre & de fascines, s'estant trouvé, de fortune, dans les lieux d'alentour une grande quantité de vergers, qui luy donnerent moyen de produire à ces peuples barbares quelque échantillon des artifices militaires qu'on sçavoit pratiquer dans les Provinces Confederées. Il seroit difficile de s'imaginer combien le secours, que les Rois de Ihor & les autres Princes voisins avoient envoyé, fut peu avantageux : car premièrement ils ne fournirent point le nombre d'hommes qu'ils avoient promis ; & leurs soldats manquoient aussi bien d'obeissance & de courage que d'experience pour la guerre : de sorte que non seulement les sorties de l'ennemy, mais aussi ses mousquetades leur faisoient à tout moment abandonner leurs corps de garde & leurs sentinelles. Ce qui justifia clairement, que les Portugais, chez ces nations, avoient plus tost trouvé à butiner qu'à combattre. Cependant les Hollandois ayant sur les bras tout le faix de cette guerre, se voyoient diminuer de jour en jour, tant par les rencontres inopinées que par le travail excessif ; & mesme par les incommoditez que les pluyes nocturnes leur apportoitent. Ainsi n'estant pas vray-semblable que les assiegez pussent estre forcez par les assiegeans, dont le nombre estoit de beaucoup au dessous du leur, ne mettoient plus leur esperance que dans le dessein d'affamer l'ennemy avec le temps : mais apres avoir poussé le siege jusqu'au quatriesme mois, ils furent empêchez de passer plus outre par une flotte qui venoit de Goa.

Cette flotte avoit pour Capitaine General Alphonse de Castro Vice-Roy des Indes ; estant composée de quatorze galions, de quatre ramberges, & de seize autres moindres vaisseaux, qui portoient trois mille sept cens Portugais ou Europeans ; avec un nombre presque pareil de Barbares qui servoient les autres. On sçeut, du depuis, tant par la bouche des prisonniers que par quelques lettres surprises, qu'ils avoient ordre de porter la guerre dans tous les pais où les Hollandois avoient accoustumé de trafiquer ; comme Achem, Ihor, Pahamos, Patanie, Bantam, & Ambone. Quand ces gens icy furent arrivez proche d'Achem, traitant le Roy de cette terre comme si la victoire l'eust desja fait dependre d'eux, ils luy ordonnerent imperieusement de payer les frais de leur flotte, de leur livrer tous les Hollandois qui se trouveroient dans sa ville, & de souffrir qu'on y bastist une citadelle : mais ce Prince se mocqua de cet orgueil, s'assurant sur l'appuy tant de ses armes que de plusieurs forts qu'il avoit fait construire

1608.

pour la defense du rivage, suivant les leçons que les Hollandois luy en avoient données. Les Espagnols attaquèrent un de ces forts : toutefois n'ayant esté repoussez avec perte, ils n'osèrent plus rien entreprendre. Et comme bien-tost apres ils apprirent le siege de Malacca, ils se hasterent d'y venir, pour tascher de surprendre en mesme temps les vaisseaux vuides des Hollandois, & les hommes qu'on en avoit tirez & dispersez sur le rivage à l'entour de Malacca. Mais Matelif prevint ce dessein en ayant esté adverty par ses espions : & quoy qu'il n'eust pas encore acquis beaucoup d'experience en l'art de la guerre, il n'oublia rien de tous les devoirs d'un grand Capitaine. Car premierement il fit entrer dans ses navires le bagage, l'artillerie, & les troupes auxiliaires de Ihor : en suite de quoy il donna ordre aux Hollandois de se retirer dans un fort basti sur le rivage, & que les plus éloignez s'y acheminassent les premiers. Desja une partie de ses gens avoit gagné les vaisseaux, les autres estant encote postez sur le rivage, lors que ceux de Malacca firent une furieuse sortie ; toutefois leur effort ayant esté rendu inutile, il fut facile au reste des Hollandois de remonter dans leurs vaisseaux.

Aussi-tost que les deux flottes s'ent'apperceurent, elles commencerent leurs escarmouches à coups de mousquet ; les Portugais evitans le choc, parce que le vent poussoit vers Sumatra, & les detournoit de leurs ennemis : mais le lendemain, au contraire, les vents commencerent à souffler du costé de Sumatra. C'est pourquoy Marelif, jugeant que les ennemis viendroient fondre sur luy, commanda à ses gens de lever les anchres. Mais un de ses vaisseaux nommé le Nassau, dont l'anchre estoit trop difficile à lever, ayant marchandé d'en couper les cables, fut attaqué & pris par deux navires Espagnols qui y mirent le feu. Le danger de cet embrasement menaçoit ses auteurs mesmes, s'ils n'eussent esté secourus par leurs longs vaisseaux, qui estoit une sorte de secours dont la flotte Hollandoise estoit dépourvue : & cette assistance leur fut si favorable, que leurs navires ayant esté tirez à force de rames, se garantirent du feu, qui commençoit à les attaquer. Deux navires Confederez, dont l'un se nommoit le Middelbourg, & l'autre l'Orange, avoient aussi tasché de secourir leurs compagnons ; mais le vent qui les portoit à ce secours, ayant cessé tout à coup, il leur fut tellement impossible de poursuivre leur entreprise, qu'au contraire ils eurent eux mesmes à soutenir l'attaque de trois vaisseaux ennemis, commandez par Alvares de Caraval, Henry de Norone, & Duarte de Guerra, Capitaines Portugais. Tandis que ces cinq vaisseaux estoient aux prises, un autre navire Confederé, nommé le Maurice, jeta des feux, dont veritablement Duarte & Caraval, avec leurs vaisseaux, furent consumez ; mais le Middelbourg perit aussi par le mesme embrasement. Cependant Matelif, qui voyoit le vaisseau de Norone attaché au combat contre l'Orange, alla luy mesme, avec son vaisseau Admiral, attaquer le vaisseau ennemy : & le pressa tant à coups de mousquetades, que ce navire, percé de toutes parts, fut contraint de mettre bas l'étendard, pour marque de sa reddition. Toutefois Matelif n'osa recevoir dans son vaisseau les Portugais, qui commençoient desja à y passer comme prisonniers ; parce qu'il apprehendoit que sa victoire estant encore difficile à acquerir, les matelots n'en quittassent la poursuite, pour n'appliquer plus leur esprit ny leurs mains qu'au butin. Il est vray que disposant desja de ce navire vaincu, comme d'une conquête assurée, & ayant desendu aux siens de le presser davantage par leurs mousquetades,

rades il le traînoit, par le moyen d'un cable, apres son vaisseau : mais le cable s'estant rompu de soy mesme, Norone se sauva vers les siens, & trompa par sa fuite la trop exacte & peu heureuse prudence de Matelif. Apres quoy on ne combattit pas davantage, les Espagnols se trouvant las, & les Hollandois craignant que la violence du flux de la mer ne les dispersast à l'entour de la flotte ennemie.

La victoire se trouvoit egale en quelque façon entre les deux partis, parce que l'un & l'autre avoit perdu deux vaisseaux, quoy que ceux des Portugais fussent plus grands que ceux des Hollandois ; mais la perte de ces derniers leur estoit d'autant plus importune, que leur flotte estoit de beaucoup moindre que celle de leurs ennemis. Toutefois la perte des hommes estoit inegale ; en ce qu'il n'en estoit mort que sept du costé des Confederez, au lieu que du costé des Portugais il en estoit mort un grand nombre ; tant sous les ondes que par le feu & par leurs blessures : joint que plusieurs d'eux, en taschant de se sauver des flammes par le moyen d'un esquif, avoient esté massacrés par les matelots Hollandois transportez de colere ; malgré la deffense que leur chef leur en avoit faite. Les jours suivans se passerent parmy le repos, ou dans quelques legeres escarmouches où les Hollandois commencerent à manquer de poudre : mais par un plus grand malheur, l'insolence de leurs matelots porta leur flotte bien pres de la sedition. Car comme les pertes ou les profits qui se faisoient dans ces voyages, n'estoient point communs à tous les vaisseaux en general, & que chaque navire avoit ses interests particuliers à ménager, ceux dont les navires avoient esté brûlez s'abandonnant à la douleur, comme s'il ne leur fust resté aucune esperance, estoient causés que leurs compagnons touchez, par l'exemple de leur perte, de l'apprehension d'un pareil malheur, ne vouloient plus faire de guerre : de sorte que Matelif, tant pour appaiser les mécontents, que pour faire traiter les malades, se retira avec toute sa flotte dans le pais de Thor, où il prit soin avec les Rois de cette contrée, d'en fortifier la ville capitale contre les surprises & les invasions des Portugais. Il y avoit séjouriné environ deux mois, lors qu'on luy apprit heureusement que la flotte des ennemis s'estoit partagée ; & qu'il ne restoit plus à Malacca que sept galions avec trois longs vaisseaux. Ayant donc recours à ses matelots dans cette rencontre, il fit si bien, partie par priere, partie par menaces, qu'il leur persuada enfin de ne laisser pas échapper une si favorable occasion de servir leur pais.

Lors que les Confederez furent proches de Malacca, & qu'ils s'apperceurent que la flotte des ennemis estoit à l'ancre sous la defense de la citadelle, Matelif, pour attirer les Espagnols en pleine mer, se servit d'un moyen qui fut tel : il alla luy mesme, avec son vaisseau Admiral & deux autres, surprendre un des navires ennemis nommé Saint Nicolas, lequel estoit plus avancé en mer qu'aucun autre de sa flotte ; & apres en avoir coupé le cable, il commença à le traîner en haute mer. Il est vray que le manquement de poudre où les Confederez se trouvoient reduits, les obligeant à la menager, leurs mousquetades n'estoient pas fort frequentes, mais elles estoient extremement bien adressées. Il ne s'amusoient pas à tirer contre les bas étages du vaisseau, parce que le calme où se trouvoit la mer le leur permettoit pas de l'enfoncer ; mais ils tiroient ou sur le tillac ou sur les planches, ou enfin aux endroits où ils voyoient un plus grand nombre d'hommes assemblés. Bien-tost apres, Matelif commanda aux siens de se jeter dans ce vaisseau,

1608.

feu; & de mettre à mort tous ceux qu'ils rencontreroient: ce que les matelots executerent assez promptement; parce qu'aussi-tost que leur courage se fut eschauffé contre leur ennemy, ils avoient nus sous pied toutes leurs dissensions domestiques; de sorte qu'il se fit un grand carnage d'Espagnols: Mateliff se ressouvénant de la fuite de Norone un peu auparavant arrivée, vouloit mettre le feu au navire, n'y ayant plus personne dedans, si par hazard quelques uns des ennemis ne s'y tenoient encote cachez: mais un Capitaine Hollandois en demanda la garde, & ne s'en acquitta pas bien; parce que le navire retourna aux siens, le cable qui l'attachoit ayant esté rompu.

Cependant toute la flotte Espagnole, pour secourir le S. Nicolas, avoit levé les anches, & s'estoit avancée en mer où les Hollandois attendoient leurs ennemis, & leur faisoient teste un navire contre l'autre, & quelque fois deux contre un. Dans ce combat le feu ayant esté mis à un navire Espagnol, le consuma; & un autre qui avoit pour chef Sebastien Suarez, se rendit aux Confederez: tandis que les autres vaisseaux Espagnols tout ensanglantez & tout percez, flottoient à la mercy des ondes, la nuit seule ayant arresté le cours de la victoire des Confederez. Et veritablement leur bonheur en cette journée fut merveilleux aussi bien que leur courage; puisque dans le grand meurtre qu'ils firent de leurs ennemis, à peine perdirent ils aucuns de leurs gens, sinon ceux que l'avidité du butin avoit fait perir pour s'estre approchez trop pres du vaisseau embrazé. Le lendemain matin les Hollandois rencontrerent un des navires ennemis extremement endommagé, avec peu de personnes restées dedans, qui se rendit à eux, les autres ayant déjà regagné leurs abris. Toutefois Mateliff avoit bien envie de les pousser à bout aussi bien que leurs compagnons, afin de rendre sa victoire complete; mais parce que le rivage estoit si proche, il craignoit de s'eschouer luy-mesme. Dans cette incertitude il s'estoit arrêté là quelques jours, lors qu'en sa presence mesme les Portugais mirent volontairement le feu à leurs navires; & cet effet de la crainte qui les possédoit, servit d'un agreable spectacle à Mateliff, qui renvoya les prisonniers au Vice-Roy Alphonse de Castro, à la charge que les principaux payeroient pour leur rançon un certain prix qui seroit partagé entre les matelots Hollandois, & qu'en eschange des autres on luy rendroit quelque petit nombre des siens, qui estoient prisonniers tant à Malacca qu'ailleurs: mais dans cet accord il témoigna regret d'estime pour ses gens, & prit si peu les ennemis, qu'il en rendit pres de deux cens, pour dix qu'on luy remettoit entre les mains. En suite il mit le feu aux vaisseaux qu'il avoit conquis, de peur qu'ils ne luy fussent à charge; & garda vingt-quatre pieces d'artillerie qui s'estoient trouvées dedans.

Que si les affaires des Confederez prosperoient de la sorte en ces quartiers, on leur apporta des Moluques une nouvelle bien contraire. Car aussi-tost qu'Estienne Verhague General des Hollandois, eut laissé le Roy de Tydor paisible possesseur de son Estat, & que les Portugais qui s'estoient trouvez là, se furent retirez dans les Isles Philippines, qui composent une certaine partie des regions possédées par les Castellans, à laquelle les habitants du pais ont donné le nom de Luzon; ces nouveaux venus demanderent du secours au Gouverneur nommé Pierre Acuna, & il leur en accorda volontiers, à condition neantmoins que pour l'advenir les Castellans auroient leur entrée libre dans les Moluques, qui avoient autrefois esté en

debat

debat entre eux & les Portugais, ainsi que nous avons déjà remarqué. Ce qui fit juger que les Castillans estoient maintenant plus aisés de pouvoir recouvrer ces Îles, que de ne les avoir possédées que pour quelque temps, comme avoient fait les autres. Les ennemis arrivèrent à Tydor avec trente-sept vaisseaux tant grands que petits ; & le Roy même de cette Île leur ayda à s'en rendre maîtres, s'estant cy-devant attaché plustost de parole que d'effet au party des Confederez. De là ils passerent à Ternare, où ils se firent des forts de l'Île, & en prirent le Roy, dont l'affection estoit fort fidelle aux Confederez. Ce malheur ne luy estoit pas impreveu ; & il avoit souvent adverty les Hollandois de ne rendre point l'Île de Tydor sans y bastir & conserver une forte citadelle : mais quand il se vid sur le point de porter la peine des fautes d'autrui, il tascha premierement de se garantir par la fuite, & se rendit enfin par capitulation ; les Espagnols luy ayant promis la vie, & luy faisant esperer le surplus. Neantmoins bien-tost apres ils partagerent ses États entre les autres Roys ses rivaux, & l'emmenèrent prisonnier aux Philippines.

Incontinent que Matelif eut appris la perte de Tydor, il tascha d'empescher qu'Ambone n'éprouvât une pareille disgrâce : & dans ce dessein, s'estant fortuitement rendu maistre d'un vaisseau ennemy qui n'estoit pas fort grand, il l'equipa de toutes les choses necessaires ; & y ayant aussi fait entrer ceux de ses gens qui s'entendoient le mieux à fortifier les places, il les envoya à Ambone, & prit sa route vers la petite Île de Butone, afin de pousser à bout quelques Portugais, qui apres s'estre séparés de leurs compagnons à Malacca, comme nous venons de remarquer, s'estoient arrestez en ce lieu. Mais les Portugais, dès la premiere veüe de leurs ennemis ayant redouté le choc, s'adviserent d'attacher leurs navires au rivage liez l'un à l'autre, toute leur artillerie estant pointée vers un seul endroit : & apres avoir choisi, pour se poster de cette sorte, un golphe où le flux de la mer & le vent pourroient combattre pour eux contre l'ennemy, ils adjouërrent à ces defences une espee de rempart contre les mousquetades, composé de bois & de fable. Matelif, qui ne voyoit aucun moyen d'approcher de ses ennemis, fit pousser de petits brûlots contre leur flotte pour tascher d'y mettre le feu ; mais une partie de ces brûlots fut detournée à force d'esquifs par l'ennemy, & l'autre repoussée par le vent même. Cependant comme les Hollandois, selon les ordres qu'ils avoient receus de la Republique, estoient obligez de s'attacher principalement au trafic plustost qu'à la guerre, la saison ne leur permettoit pas de s'arrester davantage en ce lieu ; parce que de certains vents qui ont accoustumé de souffler vers les Moluques, & d'y conduire heureusement les vaisseaux, commençoient à s'eslever. C'est pourquoy Matelif partagea sa flotte, & quelques uns de ses gens prirent la route de Queda ; où si tost qu'ils furent arrivez, le Roy qui pour gagner l'affection des vainqueurs, avoit fait arrester tous les Portugais habitez en son pais, leur en fit present : & ils luy donnerent, en recompense, tous les Indiens que Matelif avoit trouvez parmi les Portugais par luy vaincus. Les Hollandois estant aussi entrez dans d'autres Royaumes, apprirent que la fidelité de ces peuples barbares s'estoit montrée si peu constante pendant l'incertitude de la victoire de Matelif, que plusieurs avoient resolu de mettre tous les marchands Hollandois entre les mains de l'Espagnol, pour acheter la paix à ce prix. Matelif rencontra des navires Portugais autres que ceux qu'il avoit assiegez, & s'en rendit maistre ; mais ils n'estoient

1608.

équippé que pour le trafic. En suite de quoy il cingla promptement vers Ambone, où il trouva que les gens de ce pais, extrêmement amis du party Confederé, travailloient avec beaucoup de diligence à l'achevement d'une citadelle. Matelif sçavoit fort bien qu'entre les liens les plus capables d'unir ensemble deux nations estrangeres, la Religion & les mariages tiennent le premier lieu: mais comme il n'avoit avec luy aucuns Docteurs de sa Religion pour en apprendre l'exercice à ces peuples; parce que veritablement la Compagnie des marchands Confederéz n'imitoit pas avec assez de reflexion la prudence des Espagnols, chez qui les Iesuites font un des principaux instrumens de la grandeur des Rois, il voulut pour le moins que les soldats de la garnison d'Ambone pussent contracter des mariages avec les femmes du pais, afin que la propagation des familles Hollandoises parmy ces nations donnast de plus faciles commencemens à une colonie.

Les banes de sable ne permettoient pas à Matelif de passer en l'Isle de Tydôr: joint qu'il n'eust pas receu grand profit ny grand honneur de conquerir des lieux qu'on eust veus bien-tost apres exposez sans defense aux attaques des ennemis; puis qu'il n'avoit pas assez de monde pour les fortifier & y laisser des garnisons suffisantes; il ayma donc mieux aller à Ternate: & parce que dans la partie Meridionale de cette Isle les Espagnols estoient maîtres d'une petite ville, où ils commandoient en assurance par le moyen de plusieurs fortifications assez raisonnables, & d'une garnison de quatre cens soldats, il se resolut d'occuper un coin opposé à cette place & tourné vers le Septentrion, où l'on trouvoit un village nommé Malaia situé dans un terroir plus fertile en grains qu'aucun autre lieu de l'Isle; & de bastir en cet endroit un chasteau avec quelque boulevards, afin que les habitans de cette contrée qui avoient esté forcez, par la victoire des Espagnols, de l'abandonner, & de chercher sous la conduite de Modéfar, fils du Roy prisonnier, un asyle parmy les montagnes des environs, ou dans l'Isle de Gilolo & autres prochaines, pussent plus aisément revenir en leur patrie. Le dessein de Matelif réussit selon son esperance: & comme les ouvrages entrepris se trouvoient desja capables d'une juste defense, voulant partir de l'Isle il laissa dans le chasteau une garnison de quarante-cinq hommes, auxquels il donna quatre vaisseaux, pour faire des courses sur la mer prochaine. L'alliance qu'il fit avec les principaux de Ternate estoit presque pareille à celle que les Confederéz firent autrefois avec ceux de Bantam: mais il fut adjousté à cette dernière, qu'à cause du danger voisin qui menaçoit sans cesse les habitans de Ternate, les Hollandois seroient tousjours prests de les secourir; & ne seroient ny paix ny treve avec l'Espagnol sans les y comprendre. Huit peuples de l'Isle de Maquian autrefois regis par les Princes de Ternate, & maintenant asservis à la domination de celui de Tydôr, se preparent à la revolte: toutefois parce que ce dessein n'estoit pas encore en estat de réussir, Matelif, apres l'avoir loué, leur conseilla de le tenir secret, & d'en differer l'execution jusqu'à l'arrivée d'une nouvelle flotte Hollandoise. En mesme temps il partit avec trois navires & une barque, pour aller en la Chine, dont il souhaitoit passionnément le commerce: mais apres avoir esté long-temps tenu en abboy par les Mandorins, (on nomme ainsi les Gouverneurs du pais) s'estant apperceu un jour que six grands navires Portugais avec plusieurs autres un peu moindres, estoient partis de Machao pour l'attaquer, il jugea que dans la grande inégalité qui se trouvoit entre ses forces & celles des ennemis, il eust fait une action de

terme-

temérité s'il eust hazardé la vie de ses gens & la reputation des Confederez, en presence d'une nation qui ne les connoissoit pas encore bien : joint que (comme il arrive ordinairement dans les longs & continuels voyages) les vaisseaux avoient accueilly des ordures qui les rendoient pesans & difficiles à manier. C'est pourquoy il fut contraint de se retirer sur sa premiere route, déchu de toutes les hautes esperances qui l'avoient flatté : & on luy apprit en chemin que les Espagnols, ayant attaqué les nouvelles fortifications qu'il faisoit construire à Ternate, avoient esté courageusement repoussez : & qu'au contraire le Roy de Ihor, ayant veu venir contre luy les forces Espagnoles de Malacca, avoit volontairement mis le feu à sa ville capitale, & s'estoit retiré dans des bois & dans d'autres lieux inaccessibles. Matelif envoya du renfort à ceux de Ternate ; parce qu'il estoit depuis peu arrivé un nouveau navire de Hollande : & par des lettres qu'il escrivoit au Roy de Ihor, il représenta à ce Prince la faute qu'il avoit commise, en ce qu'apres avoir esté plusieurs fois adverty de fortifier sa ville, il n'en avoit tenu conte : neantmoins pour luy donner quelque consolation, les mêmes lettres luy faisoient esperer, que ses pertes seroient bien-tost vangées par une nouvelle flotte qui devoit venir de Hollande. Matelif estant proche de Iava, fut rencontré par Paul Carden, qui avoit sept vaisseaux avec luy, le siege de Mosambic luy en ayant fait perdre un, qui s'estoit eschoué contre un banc de sable, & l'ayant aussi contraint de quitter ces quartiers, par les maladies qu'il avoit causées à ses gens. Neantmoins il apprit à Matelif qu'en ce siege il avoit conquis une carraque sur les ennemis, & ruiné plusieurs de leurs vaisseaux, non seulement en ce lieu, mais aussi sur la coste de Bengala. Matelif arrivant en Hollande, amenoit avec luy des Ambassadeurs envoyez par le Roy de Siam au Prince Maurice avec force presens, & apportoit aussi des lettres au même Prince, de la part de quelques autres Rois de ces regions. Il conduisoit luy même deux navires, & il y en avoit encore trois qui le suivoient ; estant les uns & les autres tout chargez d'épicerie.

Environ ce temps, comme la Compagnie des Indes establie en Hollande, se maintenoit puissamment par les finances, & par les contributions non seulement du pais, mais aussi des marchands estrangers, & même de ceux qui demeuroient dans les villes ennemies, un marchand de reputation, sujet des Archiducs, ayant esté accusé devant eux d'avoir contribué à la subsistance de cette Compagnie, & s'estant veu pour cette cause arresté & mis en prison, plusieurs marchands du même party furent contraints de quitter leur pais.

La France fleurissoit plus que jamais, non seulement en ce qu'elle estoit gouvernée par un Roy, qui apres s'estre fait craindre comme un foudre de guerre, se voyoit maintenant reconnu pour arbitre de la paix dans toute l'Europe ; mais aussi par ce que la Reine avoit desja mis au monde trois enfans mâles. De ce royaume le Sieur de Mons, ainsi que nous avons dit ailleurs, avoit establi quelques colonies dans l'Amerique Septentrionale, proche la riviere de Canada ; mais parce que tout le fruit qui pouvoit revenir de cet établissement ne consistoit qu'en des peaux de castor, où même les Hollandois avoient part, la Compagnie qui contribuoit aux dépenses, les trouvant plus grandes que le profit, se dissipa d'elle même. Neantmoins quelques autres François envoyerent de nouveaux navires, pour recouvrer le pais que les precedens avoient abandonné ; mais cette nouvelle flotte établit son séjour à Quibec & à Port-Royal, ayant reconnu que dans l'Isle de S. Croix l'air estoit trop mal-sain.

La Compagnie des Indes se maintenait en partie par les contributions étrangères.

Narré fin. ainsi des choses qui se font passées ailleurs.

1608.

En Angleterre il vint des nouvelles que la flotte partie de ce país pour la Virginie, y estoit entrée sans difficulté, & que les biens produits par cette terre estoient assez capables de nourrir ses habitans; mais que ce qui s'estoit pû trouver dans les minières, ne valoit pas la peine de les fouillet.

En Yrlande la faction de Tiroun, tandis que son chef estoit aupres du Pape, avoit excité de nouveaux troubles, s'estant saisie de quelques fortes, voisins de la mer: mais la Cour de Rome n'ayant envoyé aucun secours à ces rebelles, ils furent aisément chassés de leurs postes, & recoignez dans leurs bois & dans leurs deserts.

Quant à l'Espagne, quoy que par la liberté où l'on avoit laissé ses mers, elle commençait desjà à goûster des fruits de la paix, elle ne laissa pas de mesler des gens de guerre parmy ses marchands dans treize vaisseaux qu'elle envoya aux Indes; sçachant bien que s'il se faisoit quelque accommodement entre elle & les Confederez, chaque party jouïroit de ce qu'il auroit conquis avant la conclusion du traité. Cependant le Roy Philippe, moquant un peu la rigueur des conditions qu'il avoit depuis peu imposées à ses creanciers, commençoit à restablir son credit; mais ce fut une chose assez extraordinaire de voir que ce Prince, qui n'estoit encote qu'en la fleur de son âge, obligeast ses sujets à prester serment de fidelité à son fils, qui n'avoit que trois ans, comme à l'heritier de sa Couronne.

La Mauritanie, qui ne demeure jamais en repos, parce que les faiseurs de predicions ont accoustumé en ce país-là de manier, comme il leur plaist, les esprits attachez à la superstition, estoit maintenant partagée en deux factions sur le sujet d'Abdala, & de son oncle Zidan; lequel veritablement n'estoit que le dernier né des fils du Roy Hamet, mais fort d'une femme legitime à ce qu'il pretendoit. Abdala tenant le royaume de Fez; comme le bien de son pere, perdit en fort peu de temps la ville de Marocque, quoy que tres-puissante; les citoyens ayant esleu pour Roy Mahomet, petit fils de Hamet; mais il la recouvra bien-tost apres. Cependant cette discorde des deux plus grands Princes de l'Afrique, estant cause que les gens de guerre trouvoient aisément des azyles dans l'un ou dans l'autre des partis, un nombre de Corsaires assez considerable s'estoit rendu maistre de la mer aux environs du destroit de Gibraltar; & les nouvelles de ce desordre ayant esté apportées en Hollande vers le temps que le Marquis Spinola estoit à La Haye; où l'on apprit aussi qu'un navire Hollandois avoit esté pris par ces pirates; les Estats craignant que leur silence ne les fist passer pour complices d'un mal qui tournoit au prejudice de tous les Chrestiens, declarerent aux Deputez d'Espagne qu'ils estoient prests d'equipper une flotte pour le chastiment de ces voleurs, si le Marquis vouloit promettre que Philippe corderoit un passage libre sur ses mers aux armées de la Republique; mais Spinola respondit qu'on ne luy avoit donné aucune puissance touchant cette affaire. Une bonne partie de ces brigands estoit d'Angleterre mesme. Et par une aventure assez memorable, quelques uns de ces voleurs Anglois déguisez en marchands, estant entrez dans un vaisseau Zelandois, s'en rendirent maistres, & firent prisonniers tous les matelots qui le conduisoient. Mais comme parmy les Zelandois il se rencontra un marinier Turc, du nombre de ceux à qui l'on avoit donné la liberté lors que l'Escluse fut conquise, & lequel, depuis ce temps, s'estoit habitué en Zelande; cet homme, par un trait de hardiesse qui ne tient rien de la bassesse des esclaves, voyant que deux soldats Anglois, mis en sentinelle pendant la nuit dans le vaisseau captif,

captif, s'estoient abrutis à force de boire, les uns tous deux, & delia incontinent les prisonniers; apres quoy ces captifs delivrez commençant à cingler vers leur patrie, y amenèrent aussi leurs ravisseurs; pour les exposer à une juste punition.

En Allemagne s'estant tenuë une longue diette à Ratisbonne, elle se passa toute à delibérer sans rien resoudre. Mais cependant l'Empereur, qui un peu auparavant avoit eu du temps de reste pour se mesler des affaires de la Republique Confederée, se voyoit sur le point d'estre depouillé de ses propres terres: parce que son frere l'Archiduc Matthias, qui aymoit mieux la possession que l'esperance de la Couronne, & ne redoutoit pas beaucoup l'humeur paresseuse de Rodolphe, avoit facilement trouvé un grand nombre de mécontents dans l'Autriche & dans la Hongrie. De sorte qu'apres avoir composé une ligue de ces deux peuples, embrasés de haine contre quelques Alemans, qui regnoient dans l'Allemagne sous le nom de l'Empereur, il leva une armée qu'il mena incontinent devant Prague, où Rodolphe tenoit sa Cour. Mais parce que les peuples de Boheme conservoient toujours leur ancienne affection pour leur Prince, il se tint une conference, qui fut bien-tost suivie d'un traité de paix; par lequel il fut arresté, que cette partie de la Hongrie, qui suit la Religion Chrestienne, demurerait dès maintenant en la possession de Matthias, avec les Principautez d'Autriche & de Moravie, & que la Boheme luy appartiendrait aussi pour l'avenir, en cas que Rodolphe vint à mourir sans laisser aucun enfant mâle. Mais parce que Matthias, apres avoir obtenu ce qu'il desiroit, commença soudain à changer de mœurs, devenant severe de courtois qu'il estoit auparavant, & refusant aux Protestans le libre exercice de leur Religion; ses peuples, perdant l'affection qu'ils luy avoient portée, tournerent leurs armes contre luy-mesme; tandis que d'un autre costé ceux de Boheme inquietoient aussi l'Empereur pour une pareille occasion.

HISTOIRES

DES TROUBLES

DV PAYS-BAS,

LIVRE DIXHVITIÈSME.

SOMMAIRE.

Les Zelandois cedent au consentement des autres Provinces. On diminue les difficultez qui empêchoient la conclusion de la treve. On assigne une nouvelle conference en la ville d'Anvers. Les Deputez Espagnols differrent de signer la minne qui leur a esté présentée. Après de longues disputes formées sur plusieurs points, la treve est enfin conclue. Articles de la treve ; & sa publication.

1609.

*Les Zelandois
consensent
avec les autres
Provinces.*



AV commencement de cette année, les Zelandois, avec beaucoup de peine & non sans menaces, ayant esté rangez à suivre le consentement que chacun donnoit pour une treve, toutes les Provinces afin de mieux tenir les esprits de leurs habitans, effarouchée par les diverses contestations qu'ils avoient eues ensemble, & d'oster la crainte que l'on pouvoit avoir, que les affaires ne tirassent encore en longueur, s'entrepromirent de ne conclure aucun traité avec l'Espagnol, si la liberté qu'on leur avoit accordée de parole, selon les termes que les Ambassadeurs des Rois avoient approuvez, ne leur estoit aussi accordée d'effet : & de n'admettre aucun article qui luy pût estre prejudiciable soit en matiere sacrée, ou profane. Que si l'ennemy s'opiniastroit dans quelques propositions contraires à cette resolution, on luy accorderoit seulement huit jours de terme : & ce temps passé l'on romproit la conference pour recommencer la guerre avec tous les efforts possibles. Jusqu'icy les Ambassadeurs des Rois, demeurez en Hollande, & les Deputez du Roy d'Espagne & d'Albert, retournent chez eux, avoient tasché, par lettres, d'amoindrir les difficultez des articles qui tomboient en contestation ; mais parce que cette entreprise alloit assez lentement, & qu'il estoit malaisé que des personnes absentes pussent demesler tant de fusées, on jugea que la negotiation avoit encote besoin d'une conference, & elle fut assignée en la ville d'Anvers ; non seulement parce que le séjour des Espagnols dans la Hollande estoit odieux à la plupart des Confederez, mais aussi parce que ceux qui estoient venus les premiers demander la paix, tiroient beaucoup de gloire de ce qu'il sembloit qu'on la leur vint demander à leur tour.

Nouvelle conference assignée en la ville d'Anvers.

Pour accelerer la conference, on trouva cet expedient, qu'aussi-tost que le Marquis Spinola seroit arrivé à Anvers, avec ceux qui avoient auparavant esté à la Haye avec luy, les Ambassadeurs des Rois se devoient rendre en la mesme ville, où ils porteroient une minute des principaux articles du traité, que les Estats, à la priere des Ambassadeurs, avoient approuvée, sans y changer que fust peu de chose : & incontinent qu'elle auroit esté souscrite par les Deputez Espagnols, on devoit enfin envoyer à Anvers les Deputez des

des Estats, pour arrester les autres articles : ayant aussi esté résolu, que pendant ce temps les Estats mêmes feroient leur séjour à Bergue sur Zom, afin que s'il se rencontroit quelque point trop difficile, leurs Deputez fussent plus proches d'eux pour les consulter. Lors qu'on eut fait lecture de la minute aux Deputez Espagnols, & qu'on les eut conviez de la signer comme un escrit qui ne contenoit pas tant les propositions de leurs adversaires, que les sentimens de leurs amis, ils dirent que cette façon d'agir avoit quelque chose de trop imperieux : & apres avoir demandé qu'on leur accordast pour le moins quelque petit espace de temps pour delibérer, ils firent en sorte que la cessation d'armes fut prolongée jusques à la fin de Février ; parce qu'ils promettoient de donner leur dernière réponse dans ce terme, les Ambassadeurs des Rois se rendant garends de cette promesse.

Lors qu'on eut commencé à lire & examiner les articles, il ne fut rien changé dans les paroles employées pour exprimer la liberté des Confederez ; mais les Deputez Espagnols ne pouvant souffrir que les Estats prissent la qualité de Hauts & Puissans Seigneurs, gagnerent ce point qu'on leur donna seulement celle d'Illustres. Les Estats avoient demandé que les contributions jusqu'icy accordées par le plat pais, pour s'exempter des ravages de la guerre, subsistassent toujours pendant la treve ; mais cette proposition fut rejetée comme pleine d'hostilité & d'injustice, parce que la pluspart des terres de la Republique estoient à couvert, & ne payoient aucun tribut aux ennemis : au lieu que ses conquestes s'estoient estendues bien avant dans le Brabant & dans la Flandre. Les Deputez Espagnols taschoient aussi de faire supprimer les tributs imposez à cause de la guerre, sur la navigation de l'Escaut, & de quelques autres pareilles rivières ; parce (disoient ils) que ces impositions estoient des restes d'hostilité qui n'incommodoient pas seulement le party Espagnol, mais encore la France & l'Angleterre : toutefois ils ne purent obtenir que l'on changeast aucune chose de ces impositions ; les Ambassadeurs des deux Rois s'estant appeçceus qu'il n'y avoit rien que la Zelande craignist davantage qu'un tel changement. On creut neantmoins que pendant la treve les marchands de chaque party devenus amis, pourroient ajuster entre eux cette affaire ; veu même que les Espagnols se vanhoient de pouvoir faire en sorte, que ces tributs tourneroient au propre dommage de ceux qui les exigeoient.

Pour ce qui concernoit la navigation des Indes, l'article en fut debattu long-temps, & avec beaucoup de chaleur ; car d'un costé les Estats vouloient qu'il fut expliqué en termes clairs, & que l'on nommast expressement le pais des Indes : Richardot au contraire, soutenant que Philippe, pour plusieurs raisons qui ne regardoient point les Confederez, avoit interest que l'on n'en usast pas de la sorte : parce que cette nomination expresse du pais des Indes fourniroit aux autres nations un pretexte de demander que la libre navigation leur en fut aussi accordée ; quoy que jusques icy les François & les Anglois l'eussent seulement usurpée au danger de leurs vies, & non pas comme un droit dont l'usage leur fut permis. Ainsi Richardot n'empeschoit pas que la treve ne se conclust sans aucune exception ; mais il vouloit que la liberté de trafiquer avec les Espagnols, ne comprist point d'autres terres que celles que Philippe possédoit en Espagne & en Italie ; hors lesquelles il disoit ne pouvoir accorder aucun commerce. Il est vray qu'il promettoit aussi de consentir, que cette liberté du trafic s'estendist dans tous les autres lieux qui n'estoient point sous la domination de Philippe : toutefois il

Le debat est grand de part & d'autre.

soûte-

1609.

soutenoit que ce consentement ne devoit point estre couché entre les conditions publiques de la treve, & qu'il suffiroit qu'on en fît un article secret. Les Ambassadeurs responderent, qu'ils trouvoient dans cette proposition plusieurs choses que la Republique Confederée n'approuveroit jamais; ils disoient que c'est un trait d'hostilité manifeste de la part d'un Prince, de vouloir interdire l'accès de ses terres à qui que ce soit; & qu'enfin si l'on vouloit faire une treve qui retranchast aux Estats les veritables fruits de la paix, ils se resoudroient plus-tost, sans doute, à disputer la possession des Indes par les armes. Joint qu'on ne pourroit pas fonder une grande seureté sur des articles, qui, n'ayant esté accordez qu'en secret, ne viendroient point à la connoissance des autres peuples: & qu'apres tout, l'étenduë de l'Espagne & de l'Italie, que l'on vouloit donner par la treve à la navigation des Confederez, se trouveroit trop étroite: puisque, jusques à ce jour, l'Espagnol n'avoit fermé à personne l'entrée de toutes les Isles situées dans le détroit de Gibraltar, ny celle des Isles fortunées, & de toute la coste d'Afrique. Les Espagnols repliquoient à ces raisons, que durant la guerre mesme, les Confederez n'estoient jamais entrez dans les nouvelles terres de la domination de Philippe, & que par la conference qui s'estoit tenuë pour la paix, ils s'estoient relâchez sur ce point; de sorte qu'il n'y avoit aucune apparence pour eux de vouloir attendre d'une treve, ce qu'ils n'avoient pû obtenir par leurs armes, & que la paix mesme ne leur eut jamais accordé. Que ce n'estoit point l'intention de Philippe d'abandonner la navigation des Indes à l'effort des armes par une treve: & que l'exemple des François & des Anglois, allegué par les Ambassadeurs, n'avoit aucune conformité avec les pretensions des Estats; puisque ces deux nations n'avoient accoustumé d'entreprendre la navigation des Indes qu'avec peu de vaisseaux à la fois, qui n'alloient mesme qu'à la dérobée; au lieu que les Confederez partoient toujours de leurs ports avec des flottes complètes.

Au reste il y avoit grande apparence que les Deputez Espagnols consentiroient volontiers, qu'au lieu de l'Espagne & de l'Italie, l'on nommast par le traitté toute l'Europe; mais parce que les Confederez ne vouloient point que l'article de la navigation fut secret, ceux-cy desiroient, si on le rendoit public, qu'il fut conceu en sorte, que le nom des Indes ne se trouvast point exprimé. Enfin apres que la minute de cet article eut esté changée une infinité de fois, parce que les uns ou les autres y trouvoient toujours à redire, & apres aussi que les Deputez Espagnols eurent consulté de nouveau l'intention des Archiducs premierement par Verreiken, & en suite par Richardot, qui estoient allez les trouver pour cet effet, on tomba d'accord de part & d'autre d'exprimer l'article en ces termes: Les sujets du Roy Philippe, des Archiducs, & des Estats entretiendront ensemble pendant la treve toute sorte d'amitié & de correspondance, sans se ressouvenir des maux qui ont esté faits ou soufferts tant par les uns, que par les autres durant la guerre. Ils pourront aussi voyager & trafiquer librement les uns chez les autres; soit par terre, par mer, ou par les rivières; ce que neantmoins le Roy d'Espagne entend estre limité & restraint aux pais qu'il tient en l'Europe, & aux autres lieux dont l'accès a esté jusqu'icy ouvert, de son consentement, aux peuples allies ou amis de sa Couronne: mais quant aux autres pais, villes & ports qu'il tient hors des limites cy-dessus prescrites, il entend que les Confederez n'y pourront exercer aucun trafic sans sa permission particuliere. Neantmoins si les Confederez desireront trafiquer hors de ces limites avec les Rois & les

& les peuples, qui le leur voudront permettre, le Roy Philippe, ses officiers ou ses sujets, ne pourrônt s'y opposer ny apporter aucun trouble dans cette occasion, soit aux Confederez, soit à ceux qui leur auront accordé la liberté du commerce dans leur païs. Les Ambassadeurs des Rois furent d'avis qu'à ces paroles l'on adjousta encore celles-cy : Parce qu'il est besoin d'un assez long espace de temps pour donner ordre que ceux qui sont hors des limites cy-dessus mentionnées, soient advertis de la conclusion de la treve, il a esté accordé qu'elle n'y commencera que d'aujourd'huy en un an : & neantmoins si l'on y en peut porter la nouvelle avant ce temps, les hostilités cesseront incontinent. Que si apres l'an quelque hostilité y est commise, les dommages seront reparez. Les Deputez Espagnols firent route sorte d'effort pour s'opposer à cette additiôn ; non seulement parce que les paroles qu'elle contenoit designoient les Indes non moins clairement que si elles eussent esté nommées ; mais aussi parce que si d'un costé ils estoient bien aises, que l'on fist restitution dans ces regions du butin qui s'y seroit conquis apres la treve, & qui se trouveroit encore en nature ; ils craignoient d'ailleurs que l'on n'exercast le chastiment des meurtres & des incendies qui y auroient esté commis depuis ce temps : estant veritable que de leur naturel les Espagnols se portent fort facilement aux cruaurtez, au lieu que les Hollandois ont plus d'inclination pour la proye que pour le carnage. A la fin neantmoins ces Deputez se rendirent ; mais ce fut avec un vilage & des paroles où il estoit aisé de lire qu'ils croyoient qu'on leur fist une injustice.

Lors que les Ambassadeurs eurent terminé cette affaire, & que par de prompts couriers ils eurent aussi sçeu l'intention des Rois leurs Maistres, ils prièrent les Estats de se trouver à Bergue sur Zom ; où apres leur avoir rendu compte de ce qu'ils avoient desja avancé, ils les conjurerent de ne s'attacher pas trop scrupuleusement aux paroles du traité, & de se contenter des effets, où leurs avantages avoient surpassé leurs esperances, & les asseurerent que les Rois mediateurs approuvoient tellement tout ce qui s'estoit fait, qu'afin qu'il ne manquast rien aux seuretez de la Republique, ces deux Monarques luy promettoient de leur chef, que si l'Espagnol uisoit d'aucune voye de fait, pour la traverser dans le commerce des Indes, ils en prendroient tous deux la mesme vengeance, que si la treve avoit esté entierelement violée. Les Estats, apres avoir un peu consulté, envoyèrent à Anvers de leur part, les mesmes Deputez qui avoient desja esté choisis pour la negociation de la paix, excepté qu'au lieu de Nicolas Berk, la province d'Vtrecht nomma Corneille Renesse. Ces Deputez eurent ordre de tra-

*Les Deputez
ont ordre de
travailler au
reste des arti-
cles.*

Touchant le commerce, outre les points dont nous avons desja parlé, il fut conclu que les uns trafiquant chez les autres, ne payeroient point de plus rudes imposts que les propres habitans, ou les alliez les moins chargez ; & afin que les accusations sur le fait de la Religion, ne troublassent plus les Confederez dans les païs du party contraire, il fut arresté qu'ils y jouïroient

1609.

d'une liberté pareille à celle qui avoit un peu auparavant esté accordée aux Anglois, par les articles secrets du traité que Velasco Connestable de Castille avoit fait avec eux.

Il fut aussi défendu, tant pour un party que pour l'autre, d'employer par force les navires étrangers au service public du pays où ils se trouveroient, & de les saisir sous prétexte de dettes, si l'on n'observoit dans ces saisies les voyes ordinaires de la justice. On fit encore touchant l'intérêt des particuliers, plusieurs autres réglemens, en si grand nombre, qu'ils ressembloient plus-tost aux articles d'une véritable paix qu'à ceux d'une simple trêve.

D'avantage on demeura d'accord que tous les prisonniers de guerre seroient rendus sans rançon.

Que le temps de plus de quarante-deux années, que l'on comptoit depuis la guerre, ne pourroit induire aucune prescription contre les personnes qui avoient suivy des partis diffetens : & que les jugemens donnez contre ces mefmes personnes, si elles ne s'estoient point defenduës, ne leur pourroient prejudicier.

Qu'il ne feroit fait aucune restitution de meubles ny de fruits pécunes, ny de debtes volontairement abandonnées; mais que quant au fonds des heritages, il retourneiroit à ses anciens maistres, sans excepter de ce nombre les Ecclesiastiques des Provinces de l'Archiduc, ausquels, neantmoins il ne seroit point permis d'aliéner ces heritages.

Que de tous les heritages qui se trouveroient avoir esté vendus par le fife, l'ancien propriétaire auroit seulement le revenu pendant la treve : & que quant à ceux qui se trouveroient avoir esté employez à des ouvrages publics, le propriétaire seroit payé du prix de son heritage en deniers comptans.

Que quant aux heritages qui auroient esté vendus pour debtes, il seroit permis à l'ancien possesseur, de les retirer dans un an en payant le prix de la vente, outre lequel on devoit aussi avoir égard aux ameliorations que l'heritage auroit receues : excepté que les maisons situées dans les villes ne seroient point sujettes à ce droit de retrait, & qu'elles demeureroient perpetuellement acquises à l'acheteur.

Que les particuliers, qui auroient à leurs dépens affecté quelques palus ou marécages, ne pourroient rien prétendre pour leur remboursement, sinon la jouissance des revenus que le terroir affecté pourroit produire.

Les Princes de Nassau avoient si courageusement contribué par leurs travaux à la liberté de la République, que sa propre gloire le convioit de pouvoir particulièrement à leurs intérêts dans ce traité : c'est pourquoi il fut arrêté par un article expres, non seulement qu'on leur restitueroit tous les biens qui leur appelloient, mais aussi qu'ils ne pourroient estre inquiétez pour les dettes que le Prince d'Orange, leur pere, avoit contractées depuis le temps que le Duc d'Albe gouvernoit les Pays-bas.

Il fut aussi dit, que les sujets de chaque party pourroient tester en faveur les uns des autres, & que les exheredations, faites en haine des divisions publiques, demeureroient nulles.

Que dans les villes dont la juridiction devoit estre restituée aux Seigneurs particuliers en vertu du présent traité, les Estats & les Atchiducs, chacun chez soy, creeroient encore les Magistrats pour l'advenir, comme ils avoient fait par le passé.

D'avantage on ordonna par un trait de grande prudence, que ceux, tant d'un party que d'autre, qui avoient abandonné le pais Belgique, par la crainte

crainte des armes, pour s'establiſſir en des païs neutres, jouïroient auſſi du fruit de la treve : & ce fut Oldenbarneveld qui dreſſa une bonne partie de ces ſortes d'articles ; ſe rendant merveilleuſement ſoigneux de bien peſer ſes paroles dans toutes les expreſſions ; tant pour taſcher de les rendre avantageuſes à ſa patrie ; que pour empêcher qu'il ne s'y gliffaſt quelque fraude de la part des ennemis.

Pour entretenir la ſeureté publique, on adjoûta, aux précédentes conditions, ces nouveaux articles : Que les navires de guerre d'un party ne pourroient aborder les ports ny les rades de l'autre, s'ils n'en avoient permiſſion expreſſe, ou s'ils n'y eſtoient obligez par la crainte de quelque tempeſte : & qu'on ne pourroit auſſi ny de part ny d'autre conſtruire aucuns nouveaux forts.

Que les deux partis ſ'uniroient enſemble, pour exterminer, d'un commun effort, les pirates & les pillards, tant par mer que par terre.

Que le chaſtiment des violences commiſes, au prejudice du traité, par les particuliers, s'exerceroit contre leurs auteurs ; ou contre les lieux qui leur ſerviroient de retraite : ſans que pour ce pretexte il fut permis de rompre la treve.

Que les Eſtats d'une part, & les Archiducs & Philippe de l'autre ; ceux-cy tant en leur nom qu'en celui de leurs ſucceſſeurs, ratifieroient le préſent traité, ſçavoir les Eſtats & les Archiducs dans quatre jours, & Philippe dans trois mois.

Qu'ils promettoient les uns aux autres reſpectivement, de ne rien faire, n'y ſouffrir eſtre fait, au prejudice du traité, ſoit directement ou indirectement, & que ſi quelqu'un des leurs oſoit y contrévenir, la réparation & la vengeance ſeroient exercées ſans remiſe.

Tous les articles cy-deſſus eſtoient publics ; mais parce que les Deputez Eſpagnols avoient paſſionnément deſiré, qu'entre les lieux de la province du Brabant, qui devoient eſtre cédéz aux Eſtats, ceux où la Religion Romaine avoit toujours eſté ſuivie juſques icy, n'éprouvaſſent aucun changement en leurs ceremonies ; ce point fut accordé à la ſollicitation des François, & paſſa pour un article ſecret.

D'un autre coſté les Deputez des Eſtats tirent des Ambaſſadeurs des deux Rois un certificat, portant que dans la conférence tenuë pour la treve, les Deputez Eſpagnols eſtoient pluſieurs fois demeurez d'accord que les Indes ſeroient comprises ſous l'article du commerce : de ſorte que ſi les Eſtats avoient conſenty qu'elles ne fuſſent pas nommées, ils n'avoient donné ce conſentement qu'à la prière des Ambaſſadeurs qui leur avoient promis, que ce défaut de nomination n'oſteroit rien à la force de l'article.

Le certificat contenoit auſſi que l'intention des Eſtats, en traitant, avoit toujours eſté de ſ'attribuer contre l'Eſpagnol, dans les Indes, les mêmes droits qu'il avoit accouſtumé de ſ'attribuer contre eux : & que ſi l'on attaquoit les allies de la Republique qui ſont en ce païs-là, elle les pourroit défendre ſans contrévenir à la treve.

Que dans l'étendue de la juridiction des Eſtats on avoit entendu comprendre les domaines de Breda, & de Bergue ſur Zom, & les annexes de Grave.

Et ſur une demande reciproque qui fut faite par les Ambaſſadeurs François aux Deputez des Eſtats, ceux-cy leur delivrerent auſſi un certificat, portant que les heritiers du Prince d'Eſpinoy, qui avoit autrefois ſuivy la fortune

1609.

ne des Confederez, estoient du nombre de ceux qui devoient recouurer leurs anciennes possessions : & que si la maison de Ligne refusoit de les leur restituer, les Estats devoient adjuger en eschange aux Princes d'Espinoi, les terres de la Seigneurie de Wassenare, situées dans la Hollande, qui appartenoiient aux Princes de Ligne. Ce certificat fut accordé principalement en consideration du Marquis de Rosny, parce qu'il estoit pour lors extremement puissant en France, ayant en main l'administration des finances de ce royaume, & que sa fille avoit esté mariée dans la famille d'Espinoi.

*L'accord publié par la commande-
ment des Archiducs & des
Estatz.*

Ce fut le neufvième jour d'Avril que l'on arresta le present traité, & qu'à la faveur d'une treve conclüe sous l'esperance d'une prochaine paix, on mit bas des armes, qui apres avoir temply de leur reputation tous les climats de l'Europe, commençoient à passet dans le nouveau monde. L'accord fut incontinent ratifié par les Archiducs, & par les Estats, & publié dans Anvers, & en suite dans les autres villes du mesme party, avec une grande alegresie de la populace. Mais la joye des Confederez ne fut pas du tout si grande; & quoy que naturellement ils ne manquaissent point d'amour pour la paix, les bons & les mauvais succès qu'ils avoient éprouvez depuis plus de quarante années, embarrassoient tellement leurs inclinations qu'elles ne peurent pas si tost reprendre leur premier train. Quant aux estrangers, lors que la renommée leur apprit que les Hollandois avoient pû arracher d'un des plus puissans Monarques de l'Vnivets un adveu de leur liberté, & une bonne partie des Indes, ces deux succès, qui n'avoient point leur exemple, & qu'on avoit jugez impossibles jusqu'à ce jour, en estoient d'autant plus admirez. Chacun louoit tantost le courage, tantost la prudence de la Republique Confederée : & il est certain que depuis ce temps beaucoup de Rois, de Princes, & de nations commencerent à desirer son alliance.

FIN DES HISTOIRES.



T A B L E

Des matieres principales contenuës en ce Volume.

A.



Allez s'opposent à l'establissement des nouveaux Evêques. 20.

Accord publié par le commandement des Archiducs & des Estats. 676.

Achem, les Portugais de cette ville incitent le Roy à faire mourir les Hollandois, 510. Le Roy envoie des Ambassadeurs aux Estats des Provinces Unies. 511.

Adolphe de Nassau, sa mort. 676.

Adrien Junius Professeur en l'Academie de Leyden. 322.

Aix la Chapelle, d'insulte de ses Magistrats au prejudice des Reformez. 407.

duc d'Albe, son extraction, mœurs, & emplois. 16. envoyé avec une puissance souveraine. 33. entre dans les Pais-bas. 36. personne ne s'y oppose, *la mesme*. le depart de Marguerite luy laisse la souveraine conduite des affaires, *la mesme*.

il envoie les Comtes d'Egmont & de Horne prisonniers hors du Brabant. 26. il met dans les villes des garnisons Espagnoles, *la mesme*.

envoie en France le Comte d'Arenberg avec sa cavalerie, *la mesme*. il bastit des citadelles dans les villes, apres en avoir desarmé les bourgeois.

37. etablir douze juges pour punir les auteurs des troubles, *la mesme*. en fait mourir plusieurs, *la mesme*.

reçoit une espee benite du Pape, 41. il s'érige une statue, *la mesme*. fait plusieurs ordonnances utiles. 42. ordonne aux Belges de payer des tributs inouïs. 42. il punit severement ceux qui sont des temoignances. 43. il depouille de leurs privileges les villes qui résistent, *la mesme*.

assiégeant la ville de Monts en Hainault, donne aux Confedererez occasion de s'accroître. 47. use du droit de sa victoire contre Malines & d'autres villes. 48. fils du duc d'Albe traite cruellement les villes de Narden & de Zutphen prises par luy.

48. faite du duc d'Albe, 53. il est rappelé en Espagne avec son fils. 54. il se vante de la cruauté. 54. sa statue ostée par Requesens, qui luy succede. 54. 55.

Albert Archiduc succede au gouvernement des Pais-bas à son frere Enesle. 289. fait plusieurs ordonnances dignes d'estre suivies. 290. amene quantité d'argent en lingots dans la Belgique, *la mesme*.

il a en sa compagnie Philippe Prince d'Orange, *la mesme*. à son arrivée Ibarra & le Comte de Fuentes sont appelez en Espagne. 291. assiège Calais. 292. la ville d'Ardres tombe aussi sous sa puissance. 294. son dessein fut la ville d'Hullst.

295. on tâche de l'en dissuader. 296. *voire* Hullst. il est receu par les siens avec grand applaudissement. 306. envoie François de Mendoza vers l'Empereur son frere pour faire plusieurs instances de la part du Roy d'Espagne, *la mesme*. la grande anxiété pour la nécessité des finances. 336. envoie une partie de ses troupes pour fermer les passages d'Ostende. 350. divise les seditionnaires ensem-

ble à Grave. 376. il exhorte les Provinces Unies à la paix. 392. ordonne à l'armée de se tendre aux environs de la Meuse sous la conduite de François de Mendoza. 395. se demet de la dignité de Cardinal, *la mesme*. allant en Espagne laisse André d'Autriche Gouverneur des Pais-bas, *la mesme*.

reçoit nouvelles de la mort de Philippe. 396. son mariage avec Isabelle dans la ville de Ferrare.

399. ayant receu une espee benite du Pape, retourne en la Belgique avec Isabelle. 451. trouve tout en confusion, *la mesme*.

Les Belges s'offensent des habits & mœurs de luy & de son épouse. 452. leur reception, *la mesme*. ayant appris l'advenement du Prince dans la Flandre, assemble des troupes de tous costez. 466. son advenement espouvante les soldats du Prince Maurice. 467.

quitter l'armée. 477. convoque à Bruxelles une assemblée pour les subsides. 480. sa harangue pour obtenir des subsides, 480. réponse de l'assemblée, *la mesme*.

ses sujets desesperent de faire la paix avec les Confedererez, cherchent des subsides pour la guerre. 481. il assiège Ostende. 490. *voire* Ostende. leur édit touchant le chastiment des seditionnaires est méprisé. 507. son entreprise inutile sur un boulevard, que le Prince Maurice avoit basti.

527. une feinte clemence ne luy réussit pas. 531. donne ordre au Comte de Bassigny de traiter la paix avec les Confedererez, mais il n'est pas admis, 531. il rappelle les marins. 537. tente sans effect Berque sur Zom. 557. defend toute hostilité contre les Confedererez. 609. ses ordres secrets donnez à Richardot sont divulgués parmy le peuple. 619.

Alemar arresta la premiere les efforts des Espagnols. 54.

seigneur de S. Aldegonde donne un grand lustre à l'Academie de Leyden. 322. sa mort. 423. il estoit en grande autorité auprès du Prince d'Orange. 55.

Alemans assistent le Prince d'Orange de gens d'argent. 40. se preparent à la guerre pour venger leurs frontieres. 176. convoquent une assemblée. 177. envoient des Deputez au Duc de Parme pour deduire les sujets de leurs plaintes, *la mesme*.

qui leur respond avec severité, *la mesme*. vont trouver les Confedererez avec des pretensions plus hardies, *la mesme*. réponses des Confedererez, *la mesme*.

ont ordre de sortir d'Angleterre. 371. d'où procede leur discord. 370. ils s'establissent à Middelbourg. 372. description des peuples Alemans des environs du Rhin, voisins des Confedererez. 404. Allemagne divisée en dix cercles. 411. les cinq cercles tardifs à deliberer la guerre contre les Espagnols. 431. leur armée contre les Espagnols sous le commandement du Comte de Lippe. 440. ils prennent un chasteau proche de Rhinberk, *la mesme*.

attaquent Rheze inutilement, *la mesme*. ils quittent lachement le siege de Rheze. 441. Princes Alemans offrent du secours aux Estats. 454. requestes des Alemans aux Estats. 633.

Alexandre Farnese, voyez Parme.

Ambassadeur de la part de l'Empereur, suspecte aux Confederez. 192. narration à ce propos, *la mesme.*

Ambassadeurs de Danemarque traitent de la paix avec les Confederez. 432. harangue severe de l'Ambassadeur de Pologne, voyez Pologne. ceux d'Elisabeth & du Roy d'Espagne assembles à Boulogne pour la paix, se retirent sans avancer l'affaire. 462. indignation du Roy de France contre l'Ambassadeur du Roy d'Espagne. 565. envoyez de l'Empereur demandent aux Estats, qu'ils ayent à rendre les places qu'ils renoient en Allemagne, & de repaier les dommages. 462. response des Estats. 463. du Roy de France vers les Estats. 615. ayant exposees les plaintes de la part du Roy, ils presenterent neantmoins son assistance aux Confederez. 616. des Estats vers le Roy d'Angleterre. 618. du Roy d'Angleterre vers les Estats, *la mesme.* du Roy de Danemarque, & d'autres Princes vers les Confederez. 624. du Roy de Suede aux Estats. 629. rigueur du froid retarde l'arrivee des Ambassadeurs Espagnols. 632. leur arrivee. 633. ils declarant le sujet de leur deputation. 634. personnes choisies pour conférer avec eux, *la mesme.* de Philippe aux Rois de France & d'Angleterre. 641. cette ambassade suspecte aux Confederez, *la mesme.* de France & d'Angleterre exhortent à une treve. 644. d'Espagne presentent une autre condition aux Confederez, qui cherchoient leur entière liberté. 646.

Ambroise Spinola General de l'armée devant Ostende. 529. la diligence pour l'avancement de ce siege, *la mesme.* Ostende se rend à luy. 540. creé chevalier de la Toison d'or. 547. il suit par tout le Prince Maurice, qui loge son camp dans la Flandre. 549. son conseil de mettre fin à la guerre au plus-tost. 551. il prend l'armée du Comte de Buquoy. 552. conduit son armée à la ville de Lingem. 553. prend Oldemsele. 555. assiege Lingem, *la mesme.* laquelle se rend, *la mesme.* il fortifie Lingem de nouveau. 556. fait placer deux forts sur chaque rive du Rhin. 559. tire avec beaucoup de peine la solde de ses soldats de Philippe. 568. ayant tenté en vain le siege de Swolle, entend la prise de Grolle; & comence celle de Nimègue au Comte de Buquoy. 578. il assiege Rhinberk. 579.

Amerique, sa flotte brûlée par les Espagnols. 312.

Amiens surpris de Portocarrero par Stratagemme. 336. l'Archiduc donne avis à Philippe de cet heureux succès, & de conserver soigneusement la ville, *la mesme.* Henry assiege la ville d'Amiens. 338. continuation du siege. 349. la ville rendue au Roy, *la mesme.*

Amsterdam retarde beaucoup les communes entreprises des Hollandois & des Zelandois. 50. se rend aux Confederez. 68. ayant chassé les Magistrats de la Religion Romaine, ils prennent seuls la condaite des affaires, ce qui choque l'esprit des associez, *la mesme.*

André Lieutenant General de Flandre, prefere à toutes sortes de desseins, d'attaquer l'île de Bommel. 433.

Angleterre; recit de la conjuration arrivée en ce royaume. 566.

Anglois manquent de poudre. 146. leurs flottes s'unissent, *la mesme.* voyez Flotte. leur louan-

ge. 149. ils ne perdirent pas plus de cent hommes, *la mesme.* ordonnent de rendre grâces à Dieu après la victoire. 150. veulent remettre la guerre aux Espagnols, reconduisent Antoine en Portugal, mais en vain. 166. ont ordre de sortir d'Allemagne, & les Alemans, d'Angleterre. 371. origine de leur discord, voyez Discorde. envoient des navires aux Indes. 401. deliberent d'occuper la Virginie, *la mesme.* ne veulent contracter nouvelle alliance avec les Confederez, & pourquoy. 613.

duc d'Anjou offre assistance aux Belges. 622. par ordonnance des Estats est déclaré protecteur de la liberté Belgique. 69. prend par force la ville de Binck. 74. il refuse de se joindre à l'armée des Estats, *la mesme.* permet à ses troupes de se joindre à Montigny, *la mesme.* se retire en France, accusant les Belges d'ingratitude, *la mesme.* appelé à la Principauté. 87. le Roy de France son frere y consent, & promet de le secourir, *la mesme.* fait lever le siege de Cambray, & est salué Prince de la ville qu'il a delivree, *la mesme.* negotie inutilement son mariage en Angleterre. 89. étant retourné aux Pais-bas il en accepte la Principauté. 90. on luy prescrie des loix, *la mesme.* prend Alost. 91. il attend vainement du secours de son frere. 92. raisons pour lesquelles on ne luy en envoie point, *la mesme.* cela luy fait prendre une resolution horrible. 93. ses auteurs, *la mesme.* il s'empare de plusieurs villes, *la mesme.* ses soldats chassés de Bruges, *la mesme.* il tente malheureusement la prise d'Amers. 94. s'enfuit avec ses troupes, *la mesme.* plusieurs d'entre les Belges se trouvent offenzés de son entreprise, *la mesme.* le Prince d'Orange est d'avis qu'on ne doit point le quitter. 95. le Roy de France prend cette affaire à cœur, *la mesme.* on travaille dans Dunquerque à quelque accommodement avec iceluy, *la mesme.* il fait plusieurs plaintes. 96. il se retire de Dunquerque en France, *la mesme.* prières faites par les Belges au Roy son frere, *la mesme.* sa mort, *la mesme.*

Anne de Hove, soupçonnée d'avoir des sentiments contraires à l'Eglise Romaine, fut enterrée toute vive à Bruxelles. 344.

Anvers pillée par Hierôme de Roda. 60. les habitants pour assurer leur navigation, elevent deux forts. 102. ils implorent le secours de leurs associez. 106. les peuples voyons laissent passer les occasions de les secourir, *la mesme.* leur lesine pratiquée hors de saison. 111. negligents à ruiner les ouvrages du Duc de Parme, *la mesme.* se rendent au mesme Due. 112.

Aquila, voyez Juan d'Aquila.

Armée royale prend sa marche sur la descente des deux bords du Rhin. 433. ordre de l'armée du Prince Maurice. 463. & de celle des ennemis. 469.

Andres tombe sous la puissance de l'Archiduc Albert. 294.

Arminius, son opinion conforme aux opinions des anciens Chrestiens. 657.

le duc d'Arichot appelle l'Archiduc Matthias d'Autriche au gouvernement. 62. est arrêté prisonnier. 64. s'estant reconcilié avec le Roy, sert de joliet aux Espagnols. 81. sa harangue genereuse dans l'assemblée de Bruxelles. 246. qui est receu avec merveilleuse approbation des deux Estats. 247. toujours fidele à son Prince, & contra-

raire aux Espagnols, *la mesme*. causes de l'accroissement de sa haine contre les Espagnols, *la mesme*. il s'en va volontairement en exil chez les Vénitiens. 252

Arfen, Secrétaire des Estats, donne connoissance des présents que le Pere Ney luy avoit fait. 612
Arsefens demeurent fideles envers l'Eglise Romaine & le Roy. 29. refusent d'obeyr. 21

Austriche, voyez Jean d'Austriche, & Matthias. Axel prise par le Comte Maurice. 118

B.

B Aldes est detourné du pillage d'Vtrecht. 57
Baleine de septante pieds prise à Berkheide dans les fables où elle estoit demeurée engagée. 368

Balthazar Moucheron, sa temerité. 323

Bannis incitent le Prince d'Orange de prendre les armes. 38. ceux de la Flandre & du Brabant choisissent la Hollande pour retraite. 113

Belges tombent sous le pouvoir des Ducs de Bourgogne. 4. saison extrêmement propre pour les donner. 33. tributs inouys leur sont imposés par le Duc d'Albe. 42. oppressez songent à se defendre & à se vanger. 43. sont victorieux sur mer. 47. se résolvent d'aler de l'assistance du Prince d'Orange pour se maintenir. 60. ils ne savent à qui rendre obéissance. 106. desirent la paix. 253

Belgique ancienne, sa situation & ses limites. 2. état de Lune & l'autre Belgique. 456

Bergoe sur Zom assiégée par le Duc de Parme. 150. situation de cette ville, *la mesme*. donnée au Comte Maurice par les Confederéz. 153

Binck prise par force. 24

Biron envoyé pour s'opposer au Duc de Parme. 96. & attaquer l'Artois; taille en piéces douze compagnies, & prend Varenbon avec d'autres prisonniers. 323. fait de grands ravages sur l'Artois & la Flandre. 324. met en fuite le Prince de Chimay. *la mesme*. il attaque la ville d'Arras, mais sans effect. 338. convaincu d'avoir attenté contre l'Etat, est puny de mort. 313
Bois-le-Duc assiégée par les Confederéz sans effect. 403

Bommel, description de la ville & de l'isle. 435. chasteau dans cette isle pris par les soldats Espagnols. 600

Bonne prise par Schenk. 326. se rend au Prince de Chimay. 154. voyez Chimay.
comte de Bolla pille Rotterdam avec beaucoup de massacre. 46. il est fait General de l'armée des Estats. 72

duc de Bouillon ravage tout. 248

princesse de Bourbon mariée à Philippe Prince d'Orange. 591. Henry de Bourbon, voyez Henry. ducs de Bourgogne tiennent les Belges sous leur puissance. 4. cette Province occupée par l'armée du Duc de Bouillon. 252. secourue par Velasco Conneftable de Castille, *la mesme*.
Bourgonne, voyez Claude.

Brabansons soutiennent que l'establissement de l'Inquisition va contre leurs privileges. 23. passions qu'ils font avec leur Prince. 39. commencent à se soulever contre Requefens. 69. le Prince d'Orange tâche secrettement d'acquiescer leurs affections. 69. Seigneurs du Brabant arrestent le Senat sur son tribunal *mesme*. 60. appel-

lent le Prince d'Orange à la dignité de Surintendant de leur pays. 62. ils rompent les digues de l'Escaut, & inondent la campagne. 101. obeyssants aux Estats pretendent de recouyrer leur ancien droit de donner leurs suffrages dans les assemblées; mais inutilement. 641

princes de Brandebourg, & de Nienbourg competeurs. 258. delivrent leur Prince de captivité, & mettent la Princesse en seure garde, *la mesme*. le Comte de Swartsembourg leve des soldats contre eux, *la mesme*. voyez Electeur.

Breauté, son combat contre les gens de Grobendonk. 452. lâcheté de ceux que le tuent. 418

Breda, sa description. 169. surprise par le stratageme d'un navire. 120. narré de ce qui s'est passé en ce stratageme, *la mesme*.

Bredesfort, son siege & sa prise. 316. contrainte par le Prince Henry de se rendre. 573

Brederode est chassé à force d'armes. 33

Brile, Flissingue, & Zebourg sont livrez pour seureté aux garnisons Angloises. 113. voyez Port. comte de Brook tué par embusches. 600

Bruges, grands tumultes en cette ville & en d'autres lieux. 79

Brunswic, broüilleries de ce pays *appaissées*. 570

Bruxelle refuse de payer le dixieme. 43. elle est destinée au pillage. 59

comte de Boquoy fait construire des forts à Keiserswert. 552. son armée prise par le Marquis Spinola, *la mesme*. envoyé pour assieger Wachtendonk. 159. prend la forteresse de Cracou. 162. envoyé avec une armée dans le territoire de Betuwe. 576

Burgley incline à la paix. 381. sur le point de mourir il y exhorte la Reyné. 386

C.

C Ambray assiégée par les troupes ennemies, est delivree par le Duc d'Anjou. 82. assiégée par le Prince de Chimay. 237. la ville & sa citadelle se rendent au Comte de Fuentes. 271. l'Archevesque demande en vain que son ancien droit luy soit restitué. 272. sa perte imputée aux Confederéz. 275

Canarie, sa forteresse attaquée par la flotte des Hollandois. 446. les habitants de l'isle taichent d'empêcher l'abbord, *la mesme*. de la Douze y est blellé, *la mesme*. la forteresse se rend, *la mesme*. partie des Hollandois accablés par une multitude de barbares, *la mesme*. Hollandois se retirent ayant mis le feu à la ville & aux forteresses, *la mesme*.

Calais assiégée par l'Archiduc Albert. 202. la ville s'estant rendue la garnison se retire dans le chasteau. 203. le Roy de France tient conseil de secourir la place, mais inutilement, *la mesme*. prise de la citadelle, *la mesme*.

Calis, situation de cette ville. 309. flotte Angloise le rend devant icelle, *la mesme*. flotte Espagnole defeat aux environs. 309. 310. Anglois & Hollandois s'emparent de la ville. 311. Duc de Medina Sidonia s'approuve le traité de racheter le pillage de la ville, & des navires, *la mesme*. c'est pourquoy la ville fut pillée, *la mesme*. le Comte d'Essex voulant retenir le fruit de la victoire, Howard luy résiste. 312. icelle estant reduite en cendres, les vainqueurs font voile, *la mesme*.
Calmir

Casimir envoie du secours aux Flamens. **73.**
arrive avec son armée dans les Pais-bas. **73.**

Catelet assiégée par le Comte de Fuentes. **266.**

Cecile & Wilkes sont envoyez en France. **382.**

Ceremonies Romaines bannies des Temples. **52.**

ceux qui les suivent ne sont pas receus facilement dans les grandes charges. *la mesme.* defendus dans les Provinces de Brabant. **84.**

Charles V. causes de l' apprehension, qui le detournent de changer le gouvernement. **7.**

Charles fils du Comte d'Egmont se jette dans le party Espagnol. **28.** étant assiégé dans Bruxelles, en sort sain & sauve par la pitié que les habitants ont de luy. **79.**

Charles de Levin de Famars, sa mort. **201.**

Charles Comte de Mansfeld envoyé contre Heusden. **159.** il tâche en vain de la surprendre, non plus que celle de Bommel. *la mesme.* ayant commencé d'attaquer l'île de Voren, desiste à l'advenement de Hohenlo. **160.** envoyé pour assiéger Rhinberk. **161.** ferme la riviere de Merk d'un pont & d'un chasteau. **173.** en vain il attaque Nördam. **174.** envoyé en Hongrie contre les Turcs, est conûmé de maladie. **252.**

Chimay range sous l'obeyssance des Espagnols la ville de Bruges. **121.** qui est suivie de plusieurs autres. *la mesme.* est fait Gouverneur de Bruges. **99.** assiege Bonne. **153.** & Cambray. **237.**

Claude la Bourlotte persuade le siege de Hullst. **206.** meine contre la ville. **207.** & traverse par la negligéce des soldats Hollandois. *la mesme.* il combat de nuit contre eux avec divers succès. *la mesme.* se rend maistre de toutes les eminences. **208.** Albert & Maurice y accourent. *la mesme.* le Prince Maurice tâche en vain de regagner leurs postes. *la mesme.* chasse jusques à Rhinberk les navires des Hollandois. **423.** iceluy & Stanley entrent dans l'île de Bommel. **426.** son entreprisse contre Worcum, sans effect. **429.** il est tué. **479.**

Clement Pontife Romain celebra dans la ville de Ferrare les mariages du Roy Philippe **111.** avec Marguerite, & d'Albert avec Isabelle. **399.**

Clout prend le chasteau de Cracow. **486.**

Chifus Professeur en l'Academie de Leyden. **323.**

Cobbe, Gouverneur de Lingen, mis en prison pour avoir rendu trop promptement la place. **556.**

Commerce defendu en Espagne & en Flandre aux Confederez. **442.** de l'Europe, voyez Europe. des Pais-bas, voyez Pais-bas.

Compagnie de l'Inde Occidentale chez les Confederez. **602.** est retardée. **605.** se maintient par les contributions estrangeres. **662.** son commencement, voyez Inde.

Confederez, leur requeste à la Princesse Marguerite. **25.** description des Provinces Confederées. **48.** abandonnent les places qu'ils avoient occupées dans le pais de Frise, & d'Over-Ysel. **48.** dans leurs infortunes recherchent un vain lamitié des Princes. **58.** assistez secrettement d'Henry, Roy de France. *la mesme.* le gouvernement transféré au Conseil d'Etat du Roy apres la mort de Requesens, apporte quelque ressource aux Confederez. *la mesme.* ayant chassé les Magistrats de la Religion Romaine, ils prennent seuls la conduite des affaires. **63.** ce qui choque l'esprit des associez. *la mesme.* ne reçoivent les conditions de paix, qui leur sont offertes par le Roy.

80. grand défaut en leur Republique. **81.** leurs forces perissent par leur discord. **98.** leur courageuse perseverance. **105.** leur estat déplorable. **107.** le Roy de France & la Reyne d'Angleterre les consolent. *la mesme.* ils sont en doute auquel des deux royaumes ils se doivent joindre. *la mesme.* ils preferent celui de France. **108.** toutefois à cause des discordes intestines ils sont esconduits. *la mesme.* ils ont recours à la Reyne Elisabeth. **110.** plusieurs puissantes villes abandonnent leur party. *la mesme.* ils sont soupçonnez par ceux d'Anvers de leur avoir manqué de foy. **112.** ceux qu'ils envoient en Angleterre pour se plaindre que leur gouvernement est demembré, y sont retenus long-temps. **122.** les commoditez s'accroissent chez eux. **124.** fiute impurée aux Estats. *la mesme.* par quel moyen apres tant de peries, ils ont pû derechef resister à la puissance des Espagnols. **130.** Gouvernement des Provinces Unies. **131.** Revenu d'icelles. **135.** leur milice est de dix huit mille fantassins avec fort peu de cavalerie. *la mesme.* ils assiégent de leur forte les ports de Flandre. **144.** ordonnent de rendre grâces à Dieu apres la victoire. **150.** leurs plaintes. **180.** attendent l'occasion favorable. **181.** envoient au secours du Roy de France. **195.** desirant d'assiéger Couvorden. **201.** ils descendent que leurs sujets ne soient imbus de mauvaises opinions. **222.** nouvelle levée de soldats faite par eux. *la mesme.* ils sont inviter par le Roy d'Ecosse au Baptême de son fils aîné. **236.** respondent à cet honneur par des presents magnifiques. *la mesme.* ce qui est déplaisant à la Reyne Elisabeth. **237.** discordes entre eux. **264.** ils font treve avec les seditieux. **241.** les promesses de l'Archiduc leur sont suspectes. **242.** les inondations leur apportent de grands dommagés. **243.** la perte de Cambray leur est imputée par le Roy de France. **275.** leur exculse. *la mesme.* ils luy envoient bonne somme d'argent. *la mesme.* ce qui mecontente la Reyne d'Angleterre. *la mesme.* ils écrivent à Philippe Prince d'Orange. **291.** leur vigilance contre les embusches des lesunes. *la mesme.* ils ne reçoivent les deputés d'Espagne pour la paix. **307.** Articles particuliers accorder avec le Roy de France. **319.** ils envoient de l'argent au Roy, au lieu des regimens. **320.** deputent vers le Roy de Dannemark. **323.** union d'armes contre les Espagnols n'est point obtenue. *la mesme.* ils brûlent deux navires à Nieaport. **325.** navigent aux provinces les plus reculées pour y trafiquer. *la mesme.* ils excusent les courses, que leurs gens avoient faites dans quelques terres voisines. **345.** chassent les garnisons Espagnoles du pais d'Over-Ysel. **350.** écrivent aux Princes de Brandebourg, & de Neubourg. **351.** toutes choses leur sont suspectes. **365.** Leurs pertes sur l'Océan. **374.** envoient des Ambassadeurs en France, & en Angleterre. **376.** leur harangue à la Reyne Elisabeth pour la continuation de la guerre. **377.** sont plus endurcis. **392.** incitent les Alemans contre les Espagnols. **412.** plusieurs choses leur succedent heureusement. **413.** augmentent les finances & les forces, contre les puissants efforts de l'ennemy. **437.** la deux-censième partie du revenu difficile à lever. *la mesme.* fâcheux estat de leurs affaires. **453.** ils rejettent la deputation de la part de l'Empereur touchant la paix. **454.** leurs lettres aux Estats du party contraire. **463.** grand danger de leur

leur armée. 467. ne peuvent entendre à la paix. 481. forment un nouveau dessein d'attaquer la Flandre. 487. ils assiègent Bois-le-Duc, mais sans effet. 493. leurs prisonniers remis en liberté par la diligence de Mendoza. 502. ils envoient des flottes en Orient & en Occident. 532. assiègent l'Écluse. 536. ne permettent au Roy d'Angleterre, que les Anglois passent de l'Océan jusques à la ville d'Anvers. 542. ont le dessein d'assiéger Anvers, mais sans effet. 547. sont noyer partie des soldats, qui venoient d'Espagne. 550. ils sont rudement traités de ceux de Douvre. 551. se contentent de garder leurs frontières. 569. envoient une flotte contre les Espagnols, sous la conduite de Guillaume Hautain. 572. sont grand burin. 573. leurs affaires en meilleur état aux Indes Orientales. 585. ne reçoivent aucunes lettres des Archiducs, diffèrent l'affaire de la paix. 598. sont raser la citadelle de Groeningue. 599. commencement & loix de leur Compagnie de l'Inde Occidentale. 602. tant de bouche que par écrit loient la société établie entre eux. 603. plusieurs en parlent au contraire. 604. chose très-difficile de traiter de la paix avec eux. 606. quelques-uns abhorrent la paix. 609. ils exhortent les Roys & Princes de leur donner assistance. 616. sont indignés de se voir moquer de l'Espagnol. 619. leurs affections divisées. 621. veulent rapporter toute l'affaire de la paix au Conseil de chaque Province. 621. ils estiment chose dangereuse d'admettre les Ambassadeurs au colloque à la Haye. 622. demandent avant toutes choses leur liberté estre établie en termes manifestes, *là mesme*. ils appaisent les troubles du pais d'Embsden. 628. proposent les articles sans ambiguïté. 640. somment les Deputés ennemis d'expédier leurs demandes. 641. certains bruits augmentent leur soucy. 643. grandes contestations entre iceux. 646.

Conférence nouvelle assignée en la ville d'Anvers. 670. le debat est grand de part & d'autre. 673.

Confiance trop grande des Anglois & des Conféderez. 143.

Conjuration d'Angleterre. 566.

Conseil saltaire du Marquis de sainte Croix, & du Duc de Parme. 143.

Conseillers, trois ordres d'iceux. 7.

Courtisans sement des discordes, & exposent à la haine du peuple les principaux des Estats. 448.

Crevecoeur, son chasteau le rend à l'Espagnol. 417.

Couvorden, ses fortifications & sa situation. 201. les Conféderez desirant de l'assiéger, *là mesme*. histoire du siège. 202. secours du Duc de Parme pour les assiéger, *là mesme*. sille se rend. 204.

D.

Daniel Marquette succede au gouvernement d'Offende. 539.

Danois arrestent sept cents navires des Hollandois, à cause de leur Ambassadeur, que ceux-cy avoient tué. 127.

David de Delft, ses opinions injurieuses à la puissance de Jesus Christ. 10.

Delphile prise par les Conféderez. 186. attaquée des Espagnols sans effet. 223.

Denombrement de ceux qui sont en âge de porter les armes. 78.

Deputés de part & d'autre s'assemblent à Breda pour négocier la paix. 56. ils se retirent sans rien faire, *là mesme*. de Cologne & du Liege vers les Conféderez. 179. réponses des mesmes Conféderez, *là mesme*. envoyez au Prince Maurice de la part des Grands du Pais-bas. 253. leurs paroles au Prince, *là mesme*. Réponse du Prince. 254. Deputés sont renvoyés sans rien faire. 255. Réponse du Prince entendue diversément, *là mesme*. inquiétude de ceux des Estats. 478. ont ordre de travailler au reste des articles. 673.

Deserteurs des monasteres associez à la Religion Reformée. 28. c'est par eux que les Nobles Conféderez raichent de se fortifier, *là mesme*.

Deventer & la forteresse voisine de Zutphen sont livrées aux Espagnols par la trahison de quelques Anglois. 123. la situation. 183. son Gouverneur, *là mesme*. Prince Maurice vient avec son armée pour la prendre, *là mesme*. assauts contre la ville, *là mesme*.

Discordes entre les Grands du Pais-bas. 70. entre ceux de la Religion Romaine & les Reformez. 70. des Belges, éloignent leur liberté prochaine. 73. des Frisons. 104. entre les Allemands & les Anglois. 370.

Domaines & revenus du Prince sont tournez au profit du public. 153.

Dourlens reçoit secours du Duc de Bouillon. 268. Espagnols attaquent la citadelle, *là mesme*. laquelle estant prise, ils prennent la ville en même temps, *là mesme*.

la Douze, voyez Pierre de la Douze.

Drak prend un navire de Seville. 146. sa mort. 278.

Dunkerque depourvue de garnison, vient en la puissance du Duc de Parme. 97. & cette perte n'est pas encore capable d'assourir les discussions, *là mesme*. les pirates de ce lieu exercent de grandes cruautés contre les pêcheurs des Conféderez. 482. châtiez de leur audace. 486. le principal de leurs navires se rend aux Conféderez. 563.

E.

Edit temperé en ce qui concernoit le transport des marchandises. 124.

Edsard, Comte du pays d'Embsden, excite de nouveaux troubles dans la Frise Orientale. 399. sans effet. 400. Gouverneur de Frise envoie du secours contre Ioy, *là mesme*. ses plaintes, *là mesme*. comte d'Egmont, Gouverneur de la Flandre & de l'Artois. 9. envoyé en Espagne, y est reçu avec dissimulation. 22. Philippe Ioy fait espérer quelque temperament aux Edits qui concernent la Religion, *là mesme*. retourné devers les siens, ne leur apporte qu'une vaine esperance. 23. jure de tenir pour ses ennemis ceux que le Roy aura déclaré les siens. 31. est fait prisonnier hors du Brabant avec le Comte de Horne. 36. ils souffrent le dernier supplice. 37. ce qui paroist un horrible spectacle aux yeux des Belges. 38.

Elbert Leonin, son trespas. 423.

Electeur de Brandebourg recherche l'amitié des Conféderez. 259. lesquels diffèrent le secours, *là mesme*.

Elisabeth Reine d'Angleterre contrainst les partisans du Prince d'Orange de sortir des limites.

R r r r d'Ans

d'Angleterre. 44. commence à favoriser les Belges. 66. leur promet du secours & de l'argent, *la mesme.* ne souffre pas qu'ils concluent rien sans son consentement, *la mesme.* elle les advertit de ne changer pas inconsidérément l'ancien usage de la Religion Romaine, *la mesme.* elle tâche par ses lettres d'inciter le Roy à la paix, *la mesme.* refusé la Principauté, que les Confederez luy avoient offerte. 113. leur promet le secours de cinq mille fantassins & de mille chevaux, *la mesme.* conditions du traité, *la mesme.* elle n'approuve pas les honneurs excessifs rendus au Comte de Liestre. 114. la Principauté des Pais-bas luy est offerte, mais en vain. 122. penche du costé de la paix. 125. combat les ruses de Philippe par d'autres parçilles. 127. elle commande avec dissimulation aux Confederez de rechercher la paix. 128. ce qu'ils refusent, *la mesme.* elle envoie en Flandre à dessein de faire la paix, *la mesme.* elle couvre de soldats la rive de la Tamise. 144. la Reyne est trompée par de faux bruits. 144. elle rappelle ses soldats. 201. Portugais envoyé par le Roy d'Espagne pour l'empoisonner. 234. son déplaisir pour les présents faits par les Confederez au jeune Prince d'Ecosse. 237. elle demande aux Confederez une partie de l'argent qu'ils luy devoient, *la mesme.* son mécontentement contre les Confederez qui ont envoyé bonne somme d'argent au Roy de France. 275. sa jalousie contre les François, *la mesme.* elle reproche aux Confederez le secours qu'ils ont donné au Roy de France, *la mesme.* & demande devant le terme prescrit la somme qui luy est due. 276. se rend plus equitable envers ses allies, à cause des nouveaux efforts de ses ennemis, *la mesme.* elle se porte plus ardemment à la guerre. 278. elle remercie Warmond. 313. traite alliance avec le Roy de France. 315. les poursuites, facheuses aux Confederez. 316. articles de l'alliance entre le Roy Henry, & la Reine Elisabeth. 318. observation de ce traité juré de part & d'autre. 319. & aussi par les Confederez, *la mesme.* elle ne veut permettre aux Ambassadeurs des Rois de Pologne & de Dannemarque aucuns commerces des armes avec les Espagnols. 346. ce qu'accordent les Estats, *la mesme.* elle répond avec temperament. 381. ses principaux Conseillers contraires aux Hollandois. 382. dissimulation des Hollandois en son endroit. 384. elle exhorte derechef les Confederez à la paix. 385. leur declare que la paix est necessaire aux Anglois. 453. sa mort. 515. divers discours touchant cette Reyne apres sa mort, *la mesme.*

Emblen, la situation. 299. troubles, *la mesme.* accroissement de cette ville. 260. recit des troubles arrivez en icelle. 261. Deputez du Comte & de ceux d'Emblen vers les Confederez, *la mesme.* qui envoient du secours à Emblen. 262. & accordent les differends entre le Comte & les citoyens. 263. articles de la paix, *la mesme.* exhortation des Confederez au Comte & aux citoyens de ce lieu. 264.

Emilie sœur du Prince Maurice, ses nocces clandestines. 361.

Emmeric tombe sous la puissance des Espagnols. 432.

l'Empereur veut contraindre par les armes les Confederez à faire la paix. 236. ses lettres adressées aux Estats. 624.

Ernest d'Autriche, Archiduc, est fait Gouver-

neur des Pais-bas. 220. il est reçu avec grand applaudissement des Belges. 220. Philippe luy veut donner sa fille en mariage. 231. il est empêché de lever des soldats. 222. & méprisé par les Belges. 223. envoie des Ambassadeurs vers les Confederez pour traiter la paix. 231. laquelle ils rejettent. 232. fait une assemblée à Bruxelles. 245. il juge à propos de consulter le Roy. 248. la mort. 257.

Ernest de Baviere, Archevesque, Electeur de Cologne, & Evêque du Liege, le voyant méprisé par les Confederez, va sieger la ville d'Hoye. 249. laquelle il prend. 250. bat la citadelle, qui se rend, *la mesme.*

Ernest de Nassau s'oppose au passage de Mendoza dans les champs de Tile. 438. perd huit cents hommes. 408.

Enseigne prise, attachée au Temple de Leyden. 148.

Enterprises inutiles contre Bois-le-Duc & Mastricht. 223.

l'Esclose assiégée par les Confederez. 536. laquelle est secourue en vain par le Marquis Spinola. 538. sa reddition, *la mesme.*

Escollis sont saisis les navires des Confederez. 155. injustice de cette action, *la mesme.*

Espagnols, meurs d'iceux sont prévoir un changement en la Republique. 5. different de meurs avec les Belges, *la mesme.* ils tâchent d'arrêter les Belges sous leurs loix. 7. & de ruiner trois grands personages. 10. quand leurs derniers projets furent reconnus. 42. sont victorieux sur terre, & les Belges sur mer. 47. surprennent les François, qui ne se tenoient pas bien sur leurs gardes. 48. leur discord empêche la continuation de leurs succès. 54. Espagnol muguettant la partie senestre d'Hollande, est arrêté. 57. ils sont obligés de differer pour long-temps la peur qu'ils ont envie de faire fur la mer aux Confederez. 57. preparent une puissante flotte pour subjuguier l'Angleterre. 126. ils sement des propositions de paix pour dissimuler leur dessein. 132. voyez, Flotte, dépechent une flotte contre les Anglois. 141. enflés d'une confiance trompeuse, ils se promettent de trop grands avantages, *la mesme.* description de la flotte d'Espagne. 142. la flotte se rend à Lisbonne sur le milieu du Printemps. 143. faute commise par eux. 144. excuse des chets, *la mesme.*

provoquez par les Anglois, fuient le combat. 145. attendent le Duc de l'arme auprès de Calais. 146.

on envoie les principaux de la flotte d'Espagne pour deliberer avec luy, *la mesme.* sont chassés d'Othmarie par le Prince d'Orange. 201. prennent quelques chasteaux sur la frontiere, & la ville de Noyon. 202. calamités en leur camp. 218. attaquent Delphzille sans effect. 223. richesses d'Espagne en grande deroute. 313. l'épargne du Roy étant assiégée par ses créanciers, il trouve un moyen de se degager, qui d'eût pas honneste, *la mesme.* leur entreprise contre l'île de Gravewart & Stenwic, sans effect. 338. leur armée accrue de nouvelles levées. 409. ravagent la campagne, *la mesme.* prennent les armes les uns contre les autres, & contre leurs Capitaines. 470. principaux de l'armée en discord ensemble, *la mesme.* grande disette, & fuîtes frequentes de leurs soldats. 413. insolences de l'armée Espagnolle en Allemagne. 421. leur excuse parmi les Princez Allemands. 429. battissent un fort sous le nom de S. An-

S. André. 439. leur pauvreté secourue par les navires venans de l'Amérique. 585. artifices d'Espagne découverts. 618. ils consentent à la liberté des Provinces Unies. 636. leur facilité suspecte. *la mesme*. demandent que les Confederez s'abstiennent de la navigation des Indes. *la mesme*. refusent le choix qui leur est présenté. 639. proposent obscurément les articles. *la mesme*. leurs injustes demandes. 641. s'offensent de la demande des Confederez. 642. veulent que les Confederez renoncent à la negotiation des Indes, & qu'ils accordent à ceux de la Religion Romaine l'usage de leurs ceremonies. 643. blâment les Estats en disant Adieu. 648. Oldenbarneveldt respond au nom des Estats. *la mesme*. le bruit court que l'Espagnol ne veut approuver la treve. 655. Inigo envoyé en Espagne pour ce sujet. *la mesme*. Duc de Lerme donne un grand poids aux raisons d'Inigo. 656

Comte d'Essex conduit la flotte Angloise. *voyez* Flotte. yssus malheureuse de la flotte. 347. il incline à la guerre. 381. il est emprisonné. 453. sa fin miserable en Angleterre. 496
 • Estats des Belges maintiennent les droits du peuple. 4. assemblée d'iceux défendue par le Roy. 26. l'union d'armes contre les Espagnols est confirmée par leur serment. 61. ils essayent d'adoucir l'esprit de Philippe. 66. les jalouses font grandes pitié eux. *la mesme*. leur armée, son General, Grand maître de la cavalerie, Mestre de camp. 72. Jean d'Autriche fait un vain effort contre leur camp. *la mesme*. par leurs frequentes assemblées s'attribuent la connoissance de beaucoup de choses. 120. ont à cœur l'administration de l'Espagne. 125. ils respondent aux acclamations du Comte de Licette. *la mesme*. defendent de porter du bled en Espagne. 324. *voyez* Confederez. rendent raison au Roy de Dannemarque, touchant le refus de la paix. 343. defendent le commerce avec les Espagnols. 367. ils gratifient le Prince Maurice, & le Comte Guillaume de quelques presents. 368. font publier une Apologie, pour se purger aux Alemans. 431. font desense de transporter aucunes marchandises en Espagne. 444. ils mettent une grande flotte à la mer sous la conduite de Pierre de la Douze. 444. levont une grande armée. 502. leurs responses generales aux demandes de l'Empereur. 546. offrent aux Archiducs une plus longue cessation d'armes. 623. ils ne veulent d'autres Ambassadeurs que des Belges. 623. à quoy les Archiducs estoient contraires. *la mesme*. ils accordent aux Archiducs qu'il soit permis de nommer quelque estrangier entre les Deputez. 623. contractent nouvelle alliance avec la France. 633. ils commencent avec les Deputez d'Espagne par les points les plus difficiles, mais iceux retardent les conclusions. 635. ils demandent une treve, & les Espagnols la paix. *la mesme*. ne veulent quitter le trafic des Indes. 639. presentent la conclusion de la conference. *la mesme*. offrent certaines conditions concernantes les Indes. 640. lesquelles les Deputez d'Espagne rejettent. 640. transigent avec les Anglois. 641. sont résolus de mettre fin à la conference. 644. persistent dans leur premiere resolution. 646

Evêques par ordre de Philippe établis de nouveau dans les Pais-bas. 19. ce qui est desapprouvé de la plupart. *la mesme*. les Abbez s'y oppo-

sent. 20. les Brabançons se joignent avec eux. *la mesme*. &c plusieurs des anciens Echeques. *la mesme*.

Europe, relation des choses qui se sont passées en icelle. 592. autre relation de ce qui s'est passé en d'autres endroits de cette partie de l'univers. 629. debat touchant le commerce que s'y fait. 640

Exhortation des chefs Espagnols à leurs soldats. 470. les Confederez font le meisme. 471. du Prince à son frere & aux autres. 472

F.

Faction declarée ouvertement par des marques publiques. 19

Comte de Falkenstein envoyé pour delivrer Rhinberk, & pour suivre de Varenbon. 163. est tué contre la foy publique. 182. 417

la Fere se rend à Henry de Bourbon. 204

Fernandez Tello Portocarrero surprend la ville d'Amiens par stratagemme. 336. il est tué. 349

Flandans refusent les tribuns ordinaires à Rquelens. 59. reçoivent des soldats de Casimir. 73. reduits en extreme disette. 124

recit de l'expédition de Flandre. 463

Florent de Palant, Comte de Culenbourg, son trespas. 423

Flotte puissante des Espagnols pour subjuguier l'Angleterre. 126. son arrivée met fin à toutes les dissimulations. 129. description d'icelle. 142.

des Anglois sur la rive de la Tamise. 144. Seimore commande aux moindres vaisseaux, Hou-

ward & Drak aux plus grands. *la mesme*. provo-

que de loin celle des Espagnols. 145. lesquels fuient le combat. *la mesme*. causes du malheureux

succes de celle d'Espagne. 145. flotte Angloise

brise celle d'Espagne à coups de canon. 146. les

navires vomissant le feu, la flotte des Espagnols

fut repoussée. 147. navire de Moncade pris &

pillé par les Anglois. *la mesme*. on brule grande

somme de l'argent du Roy. *la mesme*. navires Espa-

gnols submergez. *la mesme*. elle est replacée contre

Gravelingue. *la mesme*. Espagnols deliberent

de s'en retourner. 148. leur grande crainte. *la*

mesme. ils perdirent plus de cent mille hommes.

149. grand desastre en sa suite. *la mesme*. grand

deuil en Espagne. *la mesme*. celle des Confederez

enfonce aupres de la Flie par la tempeste. 220. des

Anglois contre les Espagnols sous la conduite du

Comte d'Essex, & de Charles Houward. 308.

Confederez adjoussent vingt-quatre navires, sous

la conduite de Warmond. *la mesme*. se rend à

Calis. 309. grande flotte Espagnolle aupres de

Calis. *la mesme*. le Comte d'Essex brule d'impa-

trience de l'assailir; mais Houward l'empesche.

310. ainsi l'occasion fut perdue. *la mesme*. desai-

te de la flotte Espagnolle. *la mesme*. cette nouvel-

le espouvante Philippe. 311. flotte de l'Amérique

brûlée par les Espagnols. 312. flotte du Roy

d'Espagne contre les Anglois, derachée avec mau-

vaisse ylué. 325. autre flotte envoyée vers Calis.

375. flotte Espagnolle suit le combat au port de

Corunia. 444. des Confederez, attaque les Isles

fortunées. 445. de Philippe repoussée de Terce-

re par la violence des vents. 450

Fort de S. André. 439. auquel le Prince Mau-

rice oppose d'autres fortifications. 442

France se prepare à la guerre. 36. apres la mort

d'Henry III, joint ses armes aux deux partis.
166. soupçon des François contre les Anglois.
320. France offensée de la demande des Anglois.

321

François Bandoüin, tres-sçavant en l'antiquité.
24. mandé par le Prince d'Orange pour moderer les differends de la Religion; mais sans effet,
la mesme.

François Junius Professeur en l'Academie de Leyden.

322

Frederic Dorp succede à Vere.

501

Frederic de Herenberg attaque Othmarse, & d'autres lieux. 217. est constitué second chef de l'armée apres Mendoza. 403. est envoyé à Hochstrat contre les seditieux. 524. qui sont secourus du Prince Maurice, *la mesme.* ne veut accepter la bataille, & se retire à Herentals. 525. il se court Bois-le-due assiégé du Prince Maurice. 526. fait un fort, qui prejudice à l'Escluse. 562. vaine esperance d'iceluy fur Ardenbourg. 600

Frederic Spinola amène six galeres au secours des Espagnols dans les Pais-bas. 450. elles entrent dans l'Escluse. 451. causent grande terreur, *la mesme.* elles sont rudement traitées par les navires des Hollandois, *la mesme.* ses navires brûlées par les Anglois & Hollandois. 508. il est tué en bataille navale par les Hollandois. 523

Frifons rasent les citadelles à fleur de terre. 83. leurs discordes. 104. pacifiées par Guillaume de Nassau, *la mesme.* Orientaux, leurs mœurs & gouvernement. 259. leurs discordes au sujet des tributs. 314. nouveaux mouvements en la Frise Orientale. 513. pacifiez par les Estats. 521

Frontieres des Provinces Confederées, & de celles du party Espagnol.

130

comte de Fuentes prend le Carelet. 166. assiège la ville de Han, *la mesme.* & la ville de Cambray. 269. qui se rend à luy. 271. contrainst les habitans de prester serment de fidelité à Philippe. 272. autorité du Conseil luy est confiée, & à Ibarra. 207. qui sont suspects en Espagne. 208. la sentence horrible essant entré dans le Senat. 208. il attire à son opinion la plupart des Senateurs, quoy que les autres s'y opposent. 210. les Confederéz irritent cette ordonnance en faisant une semblable, *la mesme.* la conduite des affaires luy est mise entre les mains. 252. Grands du Pais-bas avoient peine à le supporter, *la mesme.* son soin pour ses troupes. 265. empêche les seditieux de servir à l'ennemy, *la mesme.*

G.

Gabrielle d'Estrée, maistresse du Roy, est estimée luy avoir persuadé la paix.

382

Galeres de Spinola, voyez Frederic Spinola.

482

Galee faite à Dordrecht.
Gantois refusent d'obeyr. 71. ils bannissent de leur ville les ceremonies Romaines & les Prestres, *la mesme.* ils travaillent aux fortifications de leur ville, *la mesme.* méprisent les ordres des Estats & de l'Archiduc, *la mesme.* & le credit du Prince d'Orange, *la mesme.* ceux de l'Artois & du Hainault soutiennent, que les Gantois doivent estre chassiez par les armes, *la mesme.* le Prince d'Orange s'y oppose. 72. levant des troupes. 73. pretextes de leur guerre, *la mesme.* se joignent aux Confederéz. 79. prisonniers de Gand remis en liberté par le Prince d'Orange, *la mesme.* se ren-

dent au Duc de Parme. 106. on reestablit la citadelle. 106

Gelée rigoureuse & longue dans la Batavie. 240
Gentils-hommes Confederéz trahissent la cause commune.

31

Georges Cassander versé dans l'antiquité, est employé pour porter les choses à quelque moderation.

24

Georges Eberard Comte de Solms met en fuite ceux qui estoient envoyez pour prendre Tole.

151

Gerard le Jeune defend vaillamment le chasteau de Cnodsembourg.

187

Gertrudenberg assiégée par le Prince Maurice.

211. sa situation, *la mesme.* Histoire du Siege, *la mesme.* elle se rend contre le gré de Mansfeld.

216. voyez Sedition.

Gevarts envoyé à la Haye pour traiter la paix.

508

Gomarus & Arminius discordans au fait de la Religion. 656. acties de leur conference supprimez par ordre des Estats. 658. nouvelle maniere de controverse entre iceux, *la mesme.*

Gomeron Gouverneur de Han, ayant vendu la ville aux Espagnols, est arresté prisonnier. 267. & égorgé par le commandement du Comre de Fuentes, *la mesme.*

Gouvernement souverain refusé au Prince d'Orange, & au Comre d'Esmond. 16. donné à l'Archiduc Matthias d'Autriche. 163. celuy des Pais-bas donné à la Princesse Marguerite par l'avis du Duc d'Albe & de Granvelle. 17. celuy de Flandre donné au Prince d'Orange. 79. maniere de gouverner dans les Provinces qui sont au Roy d'Espagne. 135. gouvernement des seditieux. 219. Herman de Herenberg les appaile, *la mesme.*

Grands des Pais-bas prennent un merveilleux soin des affaires apres le depart de Granvelle. 21. ils s'attribuent la connoissance du fait des finances, & de celuy de la justice. 22. assurent qu'il est plus aisé de persuader la Religion, que de l'establis par force, *la mesme.* cependant ils n'abandonnent point les ceremonies de la Religion Romaine, *la mesme.* prennent soin d'establis une concordé entre les Religions. 24. s'estant retirez du Senat, ils en associent plusieurs avec eux; & font une alliance contre l'inquisition. 25. par des lettres surprises d'Espagne la perte de tous les Grands se trouve résoluë. 30. ils deliberent ce qu'ils ont à faire, *la mesme.* se retirent dans les Royaumes prochains. 33. apres leur depart on avoit la paix.

34

Granvelle, son extraction, ses mœurs, & emplois. 16. la force du gouvernement est entre les mains. 17. ses bonnes & mauvaises qualitez. 17. 18. s'estoit attribué l'instruction des Ambassadeurs, le chiffre des lettres, l'ouverture des paquets, &c. 18. il y avoit de vieilles inimitiez entre luy & le Comte de Horne, *la mesme.* le Prince d'Orange émeut le Comte d'Egmont & autres contre iceluy, *la mesme.* il associe avec luy Barlaumont, Viglius & autres, *la mesme.* plaintes des Belges contre luy. 20. le Prince d'Orange, les Comtes d'Egmont & de Horne s'efforcent par des lettres reiterées de persuader au Roy, qu'il oste à Granvelle son odieuse puissance. 21. il a ordre de se retirer, *la mesme.* apres son depart les Grands commencent à pren-

à prendre un merveilleux soin des affaires, *là mesme.*

Grave assiégée par le Duc de Parme. 117. on y envoie Hobenlo, qui renverse les fortifications des assiégeans, *là mesme.* Hemert rend la ville, 118. assiégée par le Prince Maurice, 104. elle se rend. 106. baillée pour demeure aux séditieux. 128

Grethen, cette famille s'est acquis le droit de decider les differens. 260

Grobendonck Capitaine met en fuite cinq compagnies Hollandoises. 123. entreprend inutilement sur Grave. 158. la cavalerie mise en pieces. 162

Groningue se range sous la puissance du Roy. 84. on donne ordre à Barthelemy Entres de l'assieger, *là mesme.* le courage de Martin Schenk fait lever le siege. 84. la difficulté des chemins ne permet point au Duc de Parme de le secourir. 187. plainte des habitans. 106. est assiégée par le Prince Maurice. 225. la situation & l'origine de ces peuples, *là mesme.* Histoire de ce siege. 228. elle se rend. 231. disorde des habitans, & de ceux des environs. 339. qui sont pacifiées par arbitres de la part des Estats. 340. leur rebellion reprimée par ordre des Estats. 460

Gueldre fief de l'Empire. 625

Guerre s'allume dans la Frise par l'inconstance de Renneberg. 83. entre le Roy de France, & le Duc de Savoye. 483. laquelle est bien-tost terminée, *là mesme.* appaisée entre le Roy Henry & le Duc de Bouillon. 569

Gœux, origine de ce nom. 35

Guillaume de Nassau, Prince d'Orange, son extraction. 9. ses emplois, *là mesme.* ses possessions, *là mesme.* son genie, *là mesme.* ses mœurs & gouvernemens, *là mesme.* il émeut le Comte d'Egmont, & plusieurs autres Chevaliers de la Toison d'or contre le Cardinal Granvelle. 18. sa disgrâce auprès de la Princesse Marguerite, Gouvernante des Pais-bas. 29. prie le Roy de trouver bon, qu'il se demette de ses dignitez. 30. il conseille par lettres au Roy de permettre l'exercice des Religions, que les Estats voyrins ont receus, *là mesme.* refuse de faire le serment, auquel la Gouvernante le veut obliger. 31. se retire vers son frere. 32. ses biens sont confisquez, son fils est enmené captif en Espagne. 38. il represente la justice de sa cause par un manifeste. 39. engage sa foy & celle de ses amis pour le sujet de son expedition. 41. il assemble six mille chevaux, & quatorze mille fantassins, que le Duc d'Albe surmonte sans les combattre, *là mesme.* il s'achemine vers la France, *là mesme.* demande secours aux Princes Protestans. 44. le Darnemare, & la Suede refuse de luy en donner; & la Reine d'Angleterre n'ose, *là mesme.* le Roy de France fait semblant de le secourir, *là mesme.* on luy envoie de l'argent & des instructions. 45. il possede, quelque sorte de commandement sur ceux qui pillent les costes de la mer, *là mesme.* part d'Allemagne avec son armée. 47. ayant congedié son armée se retire en Hollande. 48. adjoint douze moindres villes aux six grandes, qui avoient auparavant accoustumé de deliberer des affaires. 51. son arrivée debrouille toutes les affaires. 51. gouverne toutes choses avec l'advis des Estats, *là mesme.* passe dans l'esprit de tous pour auteur de la liberté.

63. esprouve toutes sortes de remedes pour appaiser les divisions des Belges. 75. mais en vain, *là mesme.* il unit dans Vtrecht les Provinces d'un lien tres-estroit. 77. persuade aux Estats d'élire un nouveau Senat. 85. il leur persuade aussi de depousser Philippe de la principauté des Pais-bas, & de la donner au Duc d'Anjou, *là mesme.* se defend par un manifeste. 86. sommaire des deux esclairs, de l'Espagnol contre le Prince d'Orange, & du Prince d'Orange contre l'Espagnol. 87. son innocence publiée par un témoignage public des Estats, *là mesme.* met une veuilleuse affection du peuple en son endroit. 91. sa vie persecutée par les attentats Espagnols, *là mesme.* se retire en Zelande. 97. il est tué dans la ville de Delft. 101. prieur pieux, qu'il fir en mourant, *là mesme.* il laisse les affaires domestiques extremement embrouillées, *là mesme.* ses quatre mariages, *là mesme.* son fils Maurice luy succede. 104

Guillaume Looyz estably Gouverneur de Frise. 104. tâche de chasser l'ennemy hors de la Frise. 217. il marie la Bourtang, *là mesme.* prend Deutecom. 443

Guillaume Comte de Heremberg, Gouverneur de Gueldre, se retire vers les Espagnols & ses fils avec luy. 99. ravage une partie de la Frise. 354

II.

le Hainault demeure fidele envers l'Eglise Romaine & le Roy. 29. refuse d'obeyr. 23

Haine prodigieuse contre les Espagnols. 56

Han assiégée par le Comte de Fuentes. 266. Gomeron vend la ville aux Espagnols, voyez Gomeron. Orvillers gardant le Chateau, est secouru des François. 267. qui tiennent le Chateau, *là mesme.*

Harlem est soumise à la cruauté des Espagnols. 13

Harangue genereuse du Duc d'Arichot. voyez Arichot. du President Janin pour la treve. voyez Janin.

Hautain Admiral, son expedition infortunée sur la mer. 584

Hemert Gentil-homme Hollandois rend la ville de Grave aux assiégeans. 118. & pour ce sujet il est decapité, *là mesme.*

Hemskerck, ses voyages aux Indes, ses conquestes, & sa glorieuse entreprise contre les Espagnols. 609

Henriette fille du Marquis d'Estragues, l'entreprise qu'elle avoit projetée. 143. obtient son pardon du Roy, *là mesme.*

Henry de Bourbon, Roy de France, assiste secrettement les Confederez. 58. successeur d'Henry III, 166. Philippe tâche de l'empescher de jouir du royaume, *là mesme.* les Anglois & Confederez luy envoient du secours, *là mesme.* il reünit sous sa puissance toutes les parties de son royaume. 167. est blessé dans un rencontre. 195. ayant receu la Religion Romaine, pacifie heureusement tout son royaume. 221. il garde alliance avec les Confederez. 222. il somme ceux d'Artois & de Hainaut de faire sortir les soldats Espagnols. 238. Edit de Philippe de poursuivre le Roy de France les armes à la main, *là mesme.*

Rire 3 Henry

Henry juge à propos de faire la guerre dans le Luxembourg. 239. envoie le Duc de Bouillon avec une armée dans la Bourgogne. 251. fait voir à Elisabeth, que la paix luy est nécessaire. 364. envoie Buzeval vers les États pour ce sujet, *la mesme*. commence la guerre contre le Duc de Savoye, voyez Guerre. Ayant repudiée Marguerite de Valois, épouse Marie de Medicis. 484. guerre entre luy & le Duc de Bouillon appaillée. 569

Henry Frederic, depuis nommé Frederic Henry, Prince d'Orange, accompagne son frere. 350. apres avoir pris Alpen, il assiege Rhinberk. 351. contraint Bredefort de se rendre. 371. il entreprend sur l'Escluse avec une yssue malheureuse. 373. tâche de surprendre Venlo, sans effect. 381. ayant pris la ville d'Erckelens d'assaut, il se saisit d'Henry de Herenberg. 600

Herauger Gouverneur de Breda prend la ville d'Hoye par stratageme. 248. ayant pris Lire, est contraint de l'abandonner derechef à la licence des soldats. 273

ville d'Herenbergne exemptée de garnisons, en faveur de la tante du Prince Maurice. 468

Herenberg, voyez Frederic, Guillaume, Herman, Lons.

Herman Comte de Herenberg Gouverneur de Deventer. 183. apaise les seditioneux. 219 Heresie, secours reciproque entre les deux Couronnes pour l'extirpation d'icelle. 23

Hierome de Roda se rend chef des Espagnols qui sortent de Hollande. 60. il pille Maltricht; & puis Anvers, *la mesme*.

Hohenlo, Lieutenant en Hollande & en la Zelande apres la mort du Prince d'Orange. 104. entre heureusement dans Bois-le-Duc. 112. est forcé de l'abandonner. 113. ne permet pas que le Comte de Licestre confonde les charges de la milice. 117. il est envoyé au siege de Grave, où il tenverle les fortifications des assiegeans, *la mesme*. ayant defeat le Comte de Hauteperne, se rend maitre de Crevecœur. 124. sa mort. 501

Hogias troublant la Hollande par la hardiesse de ses menfonges, est puny du dernier supplice. 98

Hollandais lecourent les bannis. 46. leur necessité extreme de finances. 53. diverses navigations par lesquelles s'est accru leur bonheur. 279. Histoire admirable de la navigation qu'ils ont entrepris pour la troisième fois vers le Septentrion. 325. discussion entre iceux & les Zelandois touchant les tributs. 340. on tombe d'accord. 341. leurs navires retourment dell'Indes. 348.

recit touchant l'Inde & ses peuples, *la mesme*. commencent le trafic des especeries. 349. armée Hollandoise passe le Rhin. 354. leurs avantages s'augmentent par les malheurs d'autrui. 372. ils espandent leur navigation plus au large, *la mesme*. sont attaquez de maladies contagieuses. 448. le poison de l'isle de S. Thomas les faivoit en leur retour. 449. ils hussent leur retour, *la mesme*. arrivent en leur plus plusieurs estant morts. 450. doublent la taxe de leurs revenus, mais les autres provinces y apportent difficulté. 454. surprennent huit compagnies des ennemis. 506. brûlent les navires de Spinola, *la mesme*. leurs commerces croissent dans les Indes. 509. mettent en fuite la flotte de Hurtado, voyez Hurtado. le Roy d'Achem incité de les faire mourir, voyez Achem. ils prennent une caraque des Portugais.

511. description des gestes d'iceux dans l'Inde. 586. ils envoient des navires aux Indes. 602. surprennent les cavaliers d'Albert chargez de leurs montres. 627. seichent le lac de Beunstre. 628

comte d'Hoochstrat refuse le serment, auquel la Gouvernante le veut obliger. 31

Hopper, voyez loachim. comte de Horne Admiral des mers. 10. yffa de la famille des Montmorancis, *la mesme*. se retire en sa maison. 30. est fait prisonnier hors du Brabant, souffre le dernier supplice avec le Comte d'Egmont. 37. spectacle horrible aux yeux des Belges. 38

Houward commande aux grands vaisseaux de la flotte d'Angleterre. 144. refuse aux desirs du Comte d'Eliez. 310, 312. les advis de War-mont rejettez par le mesme. 322

Hugues Donel Professeur en l'Academie de Leyden. 321

Hulst prise par le Prince Maurice. 189. situation, & les forces. 295. on tâche de dissuader le siege à l'Archiduc Albert. 296. la Bourlotte le persuade, *la mesme*. lequel meime contre Hulst. voyez Claude la Bourlotte. Zelandois conjurent leurs associez. 298. on va choisir de vieux soldats en Angleterre, *la mesme*. histoire du siege. 299. cette ville se rend à l'Archiduc. 306. la perte en est facheuse aux Confederéz, *la mesme*.

Humeur des Anglois & celle des Belges sont beaucoup differentes. 115

Hurtado envoyé avec une flotte pour empêcher le commerce des Hollandois dans les Indes. 509. mis en fuite par iceux, avec perte de deux de ses navires. 510

I

Acques Roy d'Ecosse demande ouvertement, qu'on luy assure la succession du royaume d'Angleterre. 386

Ianan President, chef des Ambassadeurs du Roy de France. 615. porté à la treve. 643. la harangue pour la treve, faite dans l'assemblée des États. 650. il invective contre les Zelandois. 654

Iean d'Autriche Gouverneur des Pais-bas. 62. tandis qu'il fait paroître d'avoir ordre de garder la paix, on surprend des lettres qui monstrent qu'il a un ordre contraire, *la mesme*. le Prince d'Orange tâche vainement de persuader aux Belges, qu'il faut pousser à bout ce nouveau Gouverneur, *la mesme*. il est receu au souverain gouvernement, *la mesme*. il s'empare de Namur. 63. sollicite les troupes d'Allemagne de luy remettre les villes entre les mains, *la mesme*. les États le previennent, *la mesme*. il est accusé par les États vers le Roy d'avoir violé la paix; & celuy-cy de sa part accuse le Prince d'Orange, lequel est appellé des Brabançons à la dignité de Surintendant de leur pais, *la mesme*. on declare la guerre à Jean d'Autriche. 66. il defeat l'armée des Belges. 67. fruits de la victoire, *la mesme*. interrompt les negotiations de la paix. 73. est emporté par la soudaine violence d'une maladie. 74. quelques-uns croyent qu'il est mort de poison, *la mesme*.

Iean de Nassau fait Gouverneur de Gueldres, & Renneberg de Frise. 68. ayant esté élu pour

pour regir & domter le pais d'Over-Yfel, se rend
maître des villes de Campen & de Deventer. 69.
sa mort. 69.

Jean Marquis de Bergue sur le Zoom envoyé au
Roy. 26

Jean de la Douze, Curateur de l'Université de
Leyden. 322

Jean de Montigny, voyez Montigny.

Jean Ney député pour l'avancement de la paix.

607. étant instruit par le Prince Maurice des
difficultez, qui empêchoient la paix, il apporte
aux Estats des lettres de la part des Archiducs, *la*
mesme, il promet aux Confederez, qu'il sera ex-
actement satisfait à leurs requestes. 608. étant
à la Haye pour presser la paix, il demande qu'on
r'appelle la flotte envoyée en Espagne. 614. re-
solution des Estats. 615. tâche par présents de
gagner l'amitié d'Arden, Secrétaire des Estats.
617. présente une nouvelle ratification du Roy
d'Espagne. 620. laquelle ils s'efforcent de faire
accepter des Estats, *la mesme*. mais elle ne corres-
pondant pas aux promesses des Archiducs. 621.
il est envoyé en Espagne pour informer le Roy
des différends touchant le commerce. 621.

Jean Bucold, ses sentimens séditieux. 10

Jean Chastel poussé par les Jésuites, tâche de
tuer le Roy de France. 234

Jésuites, leur bannissement de la France. 234.
description de cette secte, *la mesme*. leur retour
en France. 432

Imbise & Chimay entreprennent de livrer la
Flandre aux Espagnols. 99. est rappelé par les
Gantois, *la mesme*. puny du dernier supplice par
les Gantois mesmes. 102

Indiens, leurs mœurs. 248. recit des navires
Hollandois touchant l'Inde & ses peuples. 248

Inde, commencement de la Compagnie des In-
des Orientales parmy les Provinces Voies. 52.

gestes des Hollandois en icelle, voyez Hollandois.

Inquisition, son origine, son administration, &
son malheureux succès dans les Pais-bas. 10. ab-
horrée par la populace du Brabant. 23. voyez
Brabançons. alliance des Grands contre l'In-
quisition. 25. Louys de Nassau l'un des principaux
chefs de cette alliance, *la mesme*.

Joachim Hopper de grande autorité parmy
les Espagnols. 58

Joseph Scaliger, ornement de l'Académie de
Leyden. 322

Jpre & Gand se joignent aux Confederez. 79

Irlande, sa rebellion, dont il est fait un ample
recit. 276

Isabelle, son mariage, & les raisons & con-
ditions pour lesquelles Philippe luy avoit transporté
la souveraineté de la Belgique. 388. on en parle
diversément. 389. elle mande à l'Archiduc de
prendre possession pour elle de cette principauté.
391. à force de prières & de promesses, arreste
les soldats féditieux. 467

Isle de Bommel fortifiée la Hollande. 51. de-
scription des îles Fortunées. 445. description de
celle de S. Thomas. 447

Isle de Canarie, voyez Canarie.

Don Juau d'Aquila donne en vain du secours
aux Yrlandois rebelles. 497

Iustinian, voyez Pompejo Giustiniani.

Juste de Villiers est tué. 357

Justus Lipsius, voyez Lipsius.

L Ac de Bemstre scéché par les Hollandois. 623

Lamoral, voyez Egmont.

Landgrave de Hesse, & le Duc de Brunwic ar-
dens à persuader une prompte expedition. 412.
ils prétendent l'un & l'autre d'estre Generaux de
l'armée, *la mesme*.

Lettres d'Espagne, contenant la perte de tous
les Grands des Pais-bas, sont surprises. 30. du
Comte Maurice aux rebelles de Gertrudenberg,
receuës comme un jouet. 157. du Marquis
d'Havré à Jacques de Mailleray. 353. Respon-
se de Mailleray, *la mesme*. du Roy d'Espagne par-
lant aux Estats Beliges comme s'ils eussent esté
encore ses sujets. 482. de l'Empereur aux Estats
pour le sujet de la paix. 533. réponse des Estats,
la mesme. envoyées aux Estats de la part des Ar-
chiducs, & leur contenu. 607. réponses & re-
questes des Confederez. 608. apportées d'Es-
pagne, déplaisaient aux Estats. 619. de l'Em-
pereur aux Estats. 624. réponse d'iceux, *la*
mesme.

Leyden, son siege. 56. campagne inondée
par le moyen de la mer, en fait lever le siege, *la*
mesme. description de son Academie. 321. ses
Docteurs. 321, 322

Libelles publiez par les Confederez. 606

Liberté enseignée par les anciens Chrestiens.
67. opinion d'Arminius conforme à celle des
anciens, *la mesme*. S. Augustin a esté le premier,
qui a commencé d'enseigner autrement, *la mesme*.
attirant plusieurs Orientaux à son opinion, *la mesme*.
controverse sur ce sujet entre les familles des
moines. 67. opinion de Luther, Melancthon,
& Erasme, *la mesme*. Calvin appuie l'opinion de
Luther de nouvelles raisons. 678. Beze augmen-
te la rigueur de l'opinion de Calvin. 678. les
disciples, des soldats rejettent des charges Eco-
clesiastiques ceux qui estoient de sentiment con-
traire, *la mesme*. plaintes frequentes pour ce su-
jet, *la mesme*.

Comte de Licestre Capitaine General du se-
cours d'Angleterre. 114. ses mœurs & sa for-
tune. 114. recen avec des honneurs excessifs, *la*
mesme. ce qu'Elisabeth y approuve pas. 115. il
aspire à la principauté. 115. ses plaintes contre
les Estats, *la mesme*. les flatteurs l'incitent à pour-
suivre la Dictature. 116. afin d'émouvoir le peup-
le, il prend la defense de l'épargne pour pretexte.
116. il met des bornes à la liberté de la naviga-
tion. 116. les Estats y trouvent un remede. 117.
par une imprudence pareille il condamne les
champs des ennemis à demeurer en friche. 117.
Hohenlo ne permet pas qu'il confonde les char-
ges de la milice. 117. il met des traites Anglois
pour Gouverneurs dans le Velaw & dans Deven-
ter. 119. est pressé de beaucoup de plaines,
119. il ne souffre qu'avec impatience les fre-
quentes assemblées des Estats. 120. tâche de
retrancher la populace du corps de la Republi-
que. 120. attire à son party les interpretes de la
sainte Ecriture. 121. par le moyen desquels il
gagne aussi l'affection du peuple. 121. il depos-
tode de leurs dignitez ceux qui suivent la Reli-
gion Romaine. 121. commence d'estre en gran-
de estime dans les Provinces de Frise & d'V-
trecht. 121. se promet beaucoup d'assistance
des

des garnisons Angloïſes, & de Sonoy Gouverneur de la Friſe Occidentale. 121. il ſe perſuade d'obtenir la ſouveraine domination des Provinces. 122. pour ce ſujet fait un voyage en ſon pays, *la meſme.* pretextes contradicteurs de ſon voyage. 122. il tâche de s'emparer par force de la pluſpart des villes. 126. dans Leyden ceux de la cabale, ayant eſté decouverts, ſont punis de mort, *la meſme.* & luy ſ'en retourne en Angleterre, où il meurt apres avoir eſté contraint de renouer à la principauté des Pais-bas. 126.

Lingen, ſon ſiege. 359. elle ſe rend. 361. aſſiégée par le Marquis Spinola. & ſa reddition. 355. le Prince Maurice ſ'achemine trop tard pour faire lever le ſiege. 356. le Gouverneur mis en priſon pour avoir rendu trop promptement la place. 356.

Lipſius eſt d'avis de faire une treve. 252. il eſtoit Professeur en l'Academie de Leyden. 321. ſa mort. 391.

Lochem aſſiégée & priſe par Erneſt de Naſſau. 583.

Lopez envoyé en Angleterre par Philippe pour empoisonner la Reyne Elſabeth, puny de mort. 234.

Louys de Naſſau, l'un des principaux Chefs de l'alliance faite par les Grands du Pais-bas contre l'inquiſition. 25. apres avoir deſſait le Comte d'Arembergue, eſt mis en ſuïtte par le Duc d'Albe. 39. on luy envoie du ſecours de France. 47. eſt tué avec Henry ſon frere. 55.

Louys de Naſſau, neveu du precedent, a la jambe emportée d'un coup de canon. 352. ſurſe Wachtendonc. 457. ſa mort. 543.

Louys de Herenberg, ſa mort. 198.

Luxembourg demeure fidele envers l'Egliſe Romaine & le Roy. 29. ceux de Luxembourg rejettent la paix de Gand. 61.

M.

Malines eſt pillée par les Anglois. 83.

Manſfeld, *voyn* Charles, Pierre.

Marguerite d'Autriche Gouvernante des Pais-bas. 17. cede au temps, & ſuit le conſeil des Grands. 29. promettre aux Gentils-hommes Confederez, que ce qui s'eſt paſſé ſera mis en oubly. 29. permet les preſches au menu peuple. 29. le Prince d'Orange tombe en ſa diſgrace. 29. caſſe tous les traittez qu'elle a faits. 30. oblige les Chefs de jurer, qu'ils tiendront pour leurs ennemis ceux que le Roy aura déclaré ſes ſiens. 31. eſtant venuë pour reprendre le gouvernement des Pais-bas, eſt renvoyée, & retourne en Italie. 83.

Marguerite femme du Roy Philippe III. 398.

Marguerite de Valois recommande ſon frere. 67. eſt repudiée par Henry de Bourbon. 484.

Mariages d'Hobenlo & du Comte de Solms. 258.

Martin de Padille, accueilly de grand malheur, eſt demis de ſa charge. 348.

Malſicht pillé par Hierôme de Roda. 65. aſſiégée par le Duc de Parme. 75.

Mareſc retourne des Indes Orientales avec heureux ſucces, ſes victoires, conquêtes, &c. 559. & *ſa ſuſtenance.* il va aux Indes avec douze navires. 564.

Marthias d'Autriche appelé au ſouverain gouvernement des Pais-bas. 61. eſt renvoyé avec honneur. 86.

Matthias de Helt, ſa mort. 338.

Maurice ſils de Guillaume Prince d'Orange ſuccede à ſon pere. 304. portion qui luy eſt laiſſée en la ſuccceſſion. 304. il diſſimule la grandeur de ſon genie. 322. le ſouverain commandement des armées luy eſt donné. 323. accommode quelque diſpute dans la garniſon. 355. forçant les retranchements des ennemis, ſecoure Heuſden. 359. ſe ſert par ſtratageme d'un navire, qui avoit accoutumé de porter des tourbes à Breda. 370. *voyn* Breda. campant devant Nimègue ſait retirer l'ennemy. 374. veut eſtablir un camp arreſté devant Nimègue. 375. en l'abſence du Duc de Parme prend pluſieurs villes. 376. vient avec une armée & aſſiège Zuſphen. 382. deſcend avec ſon armée pour prendre Deventer. 383. mène une armée en Friſe. 385. grandes incommoditez des chemins, *la meſme.* ſon armée ſe campe devant Groningue, *la meſme.* quittant Groningue attaque les forterreſſes d'alentour. 386. ſecourt les aſſiégés au chateau de Cnodſenbourg. 387. fait quitter le ſiege au Duc de Parme. 388. prend Huſt, & exige contribution de la terre de Waes. 389. retournant en Hollande, il y eſt reçu avec de grands applauſſiſſements. 392. apaise les ſeditieux d'Vtrecht, & de Zelande. 396. aſſiège Stenwic. 397. il eſt bleſſé d'un coup de mouſquet. 400. Stenwic ſe rend à luy, *la meſme.* Moderation du vainqueur à l'endroit des vaincus, *la meſme.* aſſiège Gertrudenberg. 411. il empeſche Manſfeld d'aſſièger Crevecoeur. 416. entreprend ſur la ville de Bruges, avec ſiſtre evenement. 418. aſſiège Groningue. 425. aſſaſſins achetez par le Roy d'Eſpagne pour tuer ce Prince. 423. il fournit du canon & de la cavalerie à ſes ennemis. 422. il eſt detourné du ſiege de Grolle par l'advenement de Momdragon. 469. ſes ſoldats entreprennent de nuire contre la ville de Meurs, mais ſans eſſet. 470. il taille en pieces quatre mille fantaſſins Eſpagnols, & cinq compagnies de cavalerie à Turnhout. 332. ne reuſſit pas dans le deſſein de Venlo. 338. ſes cavaliers ſont deſſaits. 339. prend la ville de Meurs. 354. il prend auſſi Ochmarie & Oldenſele. 359. à ſon retour il eſt reçu avec magnificence; mais ſupporte à regret les noces clandestines de ſa ſœur Emilie. 361. il campe une armée dans l'iſle de Gueldre. 409. ſes troupes beaucoup moins, que celles de l'ennemy. *la meſme.* on le remercie d'avoir eſpargné les peuples voiſins en faiſant la guerre. 412. ſes ſoldats mis en ſuïtte par les Eſpagnols. 420. il ſe fait ſiſſer la ville de Sevenare, & d'autres places, *la meſme.* voalant fermer à ſennemy l'entrée de Weſſphalie, campe aupres de Duisbourg. 421. ſe retire dans Arnhem, & y ſait porter les preparatifs de guerre. 422. Emmeric luy eſt miſe entre les mains avec Sevenare. 423. ſes ſoldats vengent la mort ignominieuse qu'on avoit fait ſouffrir à ceux de leur party. 432. ſon inquietude. 434. il reprend ſon premier poſte de l'iſle de Gueldre, pour aller au devant des attaques de l'ennemy; & fortiſie Graveſart, *la meſme.* ſon artillerie foudroie quantité des ennemis, *la meſme.* il ne trouve pas de meilleur expedient, que de demeurer où il eſt, 434.

quoy qu'il fut adverty de prendre garde à l'Isle de Bommel. **414.** il entre dans l'Isle de Bommel, & relève le courage des citoyens. **436.** sa prudence. **437.** il fortifie Voren d'un chasteau. **438.** prend Crevecoeur, & tue cinq cents cavaliers ennemis. **438.** assiege le fort de S. André, *là mesme.* les assiegez se rendent. **456.** disposition de son armée. **468.** il ordonne à ses navires de faire voile. **469.** commence la bataille. **473.** remporte la victoire. **477.** nombre de ceux qui furent ruez au champ de bataille, *là mesme.* étant retourné au siege de Nieuport, il en retire son armée. **479.** fait voile du port d'Ostende, *là mesme.* son entreprise sans effet sur le fort d'Isabelle, *là mesme.* assiege Rhinberk. **487.** & la ville de Meurs. **489.** mène son armée contre l'ennemy. **503.** assiege Grave. **504.** voyez Grave, il tente d'erechier le siege de Bois-le-duc. **526.** taille en pieces deux mille des ennemis, *là mesme.* vange la cruauté de l'Archiduc à l'endroit des prisonniers de guerre. **527.** fait passer son armée en Flandre. **534.** prend quelques chasteaux. **535.** fortifie Ardenbourg, & met Velasco en deroute. **536.** prend la forteresse de Woude. **539.** le Marquis Spinola le suit par tout, *là mesme.* son armée extrêmement défolée, *là mesme.* l'assure par de nouvelles garnisons les places les plus foibles. **557.** ses soldats perdent une grande victoire sur le Marquis Spinola par leur crainte. **559.** tente Gueldre sans effet. **562.** fortifie les villes principales à l'encontre du Marquis Spinola. **577.** Lochem se rend à luy. **577.** maint grands elpaces de fortifications, se voyant attaqué en tant d'endroits de l'ennemy. **577.** il quite le siege de Grolle à l'advenement de Spinola. **581.** persuadé de renoncer à tout colloque, que l'establisement de la liberté ne soit obtenu. **622.** va au devant des Ambassadeurs du party ennemy. **633.** s'estudie en vain d'éviter les artifices de ceux qui veulent la paix. **643.** ses lettres adressées aux villes d'Hollande, qu'il ne faut point faire de treve. **646.** interprétées diversement. **648.**

Maximilien Empereur ayant envoyé Charles son frere interceder pour les Belges auprès de Philippe, en reçoit une rude réponse. **40**

Maximilien Cochy presse les Estats sur les demandes de l'Empereur. **546**

duc de Medina Celi, sa flotte ayant esté prise, a bien de la peine à s'échapper luy-mesme. **47**

duc de Medina Sidonia Admiral de la flotte d'Espagne. **143**

Melendes, malheureux succedez de son expedition maritime contre les Confederéz. **57**

Mendoza conduit une armée contre ceux de Cleves & de Juliers. **403.** fait travailler à la fortification d'Orloy & de Mulsém. **408.** cause grande crainte à toutes ces nations; mais le Prince Maurice y apporte remede. **408.** assiege Rhinberk. **411.** il met garnison dans la principauté de Cleves. **411.** il attaque Rhinberk, *là mesme.* contrainst les citoyens de Wezel d'admettre la Religion Romaine. **418.** & **428.** fait passer son armée au delà du Rhin, & met des garnisons à Rheze & Emmeric. **419.** entre dans Isebourg, & massacre les bourgeois. **420.** bat la ville de Deutecom. **421.** prend les villes de Calcar, & de Gog. **427.** il s'estudie de des-unir les Princes Alemans. **429.** est fait prisonnier.

478: remet en liberté les prisonniers du party Confederé. **502.** va au devant de l'armée du Prince Maurice; mais refuse la bataille qui luy est présentée. **504.** place son camp au dessous de Grave, & du Prince Maurice. **505.** s'en retourne en Espagne. **507**

Meurs prise par le Prince Maurice. **374**

Middelbourg retarde les communes entreprizes des Hollandois & des Zelandois. **50.** est remis sous l'obeyssance des Zelandois. **55**

Montdragon reprend tous les forts aux environs de Hulst. **189.** sa mort. **270.** ses louanges, *là mesme.*

Montigny envoyé au Roy. **26.** passe dans la faction de ceux d'Artois. **73.** fait la paix. **26**

Monts se rend. **48**

la Motte fait sa paix le premier, & est suivy de Montigny, & de quelques autres. **76**

Moucheron, voyez Balhazard.

Muriliane, la forteresse rafée. **351**

N.

N Arré succinct des choses qui se sont passées en France, Angleterre, Yrlande, Espagne, & Mauritanie. **668.** *Ch. suivantes.*

Nassau, voyez Adolphe, Ernest, Guillaume, Jean, Louys.

Navire de Seville est prise par le General Drak. **146.** de Biscaye consumé par les flammes. **145.** deux Navires Espagnolles viennent en la puissance des Hollandois. **326**

Necessité des finances tant chez les Confederéz, que chez leurs ennemis. **82**

Nimegue se rend aux Espagnols. **113.** habitants d'icelle pensent au recouvrement de leur liberté. **188.** siege. **190.** & description de la ville, *là mesme.* étant prise, le Comte Maurice luy choisit des Magistrats. **192**

Noblesse Beligique, son mécontentement, & pourquoy. **90**

Noor succede en la place du Colonel Dorp au gouvernement de la ville d'Ostende. **529**

la Nouë leve en France deux mille fantassins contre le gré du Roy d'Espagne. **417.** chasse les ennemis de la ville de Nienove, & est fait prisonnier. **83**

comte de Nuemare succede à Guillaume de Heremberg au gouvernement de Gueldres. **99.** le Comte de Nuemare prend la ville de Nays. **128.** il meurt par un accident inopiné. **163**

Nuys, petite ville prise par stratageme. **128.** bien-tost apres elle s'entre sous la puissance du Duc de Parme. **118**

O.

O Cean debordé cause de furieuses pertes. **43**

Octave Comte de Mansfeld blessé à mort. **187**

Oldenbarneveld dissuade la paix au Roy de France, mais sans effet. **383.** ses reproches contre Verreiken. **619.** renonce à sa charge au sujet de l'envie. **653.** il la continue à l'instance des principaux, & fait d'un mesme accord toute la Hollande & les autres cinq Provinces, *là mesme.*

Oldenfele, voyez Othmarfe.

Olivier de Nort, sa navigation, en laquelle il

ose penetrer ce destroit que l'on nomme Magellanique.

Omerville, sa mort.

prince d'Orange, & d'autres exhortent les Provinces Unies à la paix.

Ostende, description de la ville. 489. assiégée par l'Archiduc. 490. histoire du Siege. 491.

continuation du même. 499. serueur d'iceluy. 520. voyez Ambroise Spinoza. vertu des assiégés. 530. sa reddition.

Othmarfe & Oldensele prise par le Prince Maurice.

Over-Yssel, ses habitants qui balançoient, sont rassurez.

P.

Pacico Intendant des fortifications du Duc d'Albe, mis à mort par un supplice public.

Pactions des Brabançons faites avec leur Prince.

Palatin, son ardeur à persuader une prompte expedition.

Paix, on en renouvelle les propositions à Gand.

60. ses conditions. 61. ceux de Luxembourg rejettent la paix de Gand. 61. ceux de Frise l'acceptent, *la mesme*.

Philippe cedant au temps confirme le traité. 62. autres propositions. 72. ses conditions. 72. Agens s'assemblent pour ce sujet. 75. le Prince d'Orange s'oppose secrettement, *la mesme*.

conditions d'icelle. 76. les plus benins d'entre les ennemis la desirerent. 255. Paix de Vervins entre la France & l'Espagne. 384. articles d'icelle, *la mesme*.

on exige le serment de part & d'autre. 385. faite entre les Rois d'Espagne & d'Angleterre. 541. ses articles, *la mesme*.

divers raisonnemens sur ce sujet. 541. chose tres-difficile de donner commencement aux colloques d'icelle parmy les Confederes. 606. le Prince Maurice admet les Deputez, *la mesme*.

auxquels on respond dans l'assemblée des Etats, *la mesme*.

Jean Ney deputé pour cette affaire. 607. differends en quelques articles de moindre consequence.

642.

Panne, voyez Pierre Panne.

Pardieu, voyez Valentin.

duc de Parme succede à Jean d'Autriche au gouvernement des Pays-bas.

75. ses qualitez & sa conduite, *la mesme*.

il enflamme de plus en plus les dissensions des Belges. 75. accorde le passage libre à la cavalerie de Casimir, pour sa retraite: & puis assiege Mastricht, *la mesme*.

exhorte les Belges à regagner les bonnes graces du Roy. 76. prend Mastricht, tandis qu'on negotie la paix à Cologne. 79. gagne la ville de Malines & quelques autres, pour avoir congedié les soldats estrangers. 80. elles luy confirment son gouvernement. 80. s'empare de quelques petites villes. 81. prend Audenarde, & Lire. 91.

Il offre à tous les revoltés, les effets de la clemence du Roy. 94. prend plusieurs villes. 97. il se sert de l'occasion. 100. le pais de Waes, & plusieurs petites villes se rendent à luy, *la mesme*.

ses gens se campent entre Gand & Bruges. 101. il assiege l'Escaut. 102. en poursuit vivement le siege par luy commencé; & prend Tenenmonde. 105. Vilvorde, & Gant. 106. sa diligence pour combattre ceux d'Anvers par la faim. 111. le Roy luy donne le collier de la Toison d'or. 112.

il reestablit la citadelle d'Anvers, *la mesme*.

assiege Grave. 117. combat avec un mauvais succes contre le Comte de Licestre. 118. prend l'Escaut. 124. tient une armée de trente mille hommes dans la Flandre. 143. il est enfermé dans Dunquerque. 145. assiege Bergue sur le Zom.

150. entreprend de fermer le port de Bergue. 151. grande vertu des assiégés, *la mesme*.

il tâche d'achever son dessein par trahison, mais il est trompé. 152. leve le siege de Bergue. 153. grande joye du Duc de Parme, la ville de Gertrudenberg luy estant livrée. 158. il veut joindre à la prise de Gertrudenberg celle des places voisines. 158. haine des Espagnols contre iceluy.

160. il est accueilli de maladie, *la mesme*.

les Italiens assurent que les Espagnols l'ont empoisonné. 160. il chassie un certain qui le blâmort. 161. il envoie Richardot en Espagne pour le justifier.

161. reprend sur les villes de Cleves. 164. envoie en France la Mothe avec des troupes. 166. & aussi Mansfeld pour reconquerir la ville de Breda. 173. reçoit les ordres d'aller faire la guerre en France, où il mene une armée. 175.

inquiété de plusieurs choses, & sedition de ses soldats. 180. envoie en France le Prince d'Alcoli avec des troupes. 181. investit le chateau de Cnodsenbourg. 187. indispation de ceux de Nimège contre luy. 188. sa maladie venant à s'aggraver, il s'achemine aux eaux de Spa. 188. il appaise les seditieux Espagnols par un exemple dangereux, *la mesme*.

moins derochet des troupes au Duc du Maine. 194. il est blessé. 195. s'acheminant une seconde fois en France, meurt. 205. soupçons touchant sa mort, ses moeurs & eloges.

205.

Pavaosa, ville de l'isle de S. Thomas, avec la citadelle se rend à de la Doone. 418. elle est embrasée par les habitants de l'isle, *la mesme*.

Pays-bas, domination d'iceux passe en la Maison d'Autriche. 5. extrêmement depenlés par le nombre de peuple que l'on y mit à mort. 38. les autres provinces des Pays-bas ont tousjours jouy du même droit que celle du Brabant. 40. affaires d'iceluy commises à Mansfeld. 176. differends sur le commerce des Pays-bas. 640.

640.

Percnot, voyez Granville.

Peuple merveilleusement affectionné au Prince d'Orange.

Philippe II, son esprit & ses moeurs. 8. tâche de renverser les loix de la Belgique. 8. les Espagnols luy persuadent d'aller en Espagne. 9. presse l'establissement de l'Inquisition. 15. se refout malgré les loix de laisser des garnisons dans les Pays-bas. 17. causes de sa haine irreconciliable contre les Belges. 17. il arrive en Espagne apres avoir perdu sa flotte, *la mesme*.

confirmé à Bayonne avec le Roy de France un secours reciproque pour l'extirpation des heresies. 23. il n'approuve pas le modèle, que le Senat des Belges luy a envoyé pour le temperement des Edits. 26. il defend les assemblées des Etats, *la mesme*.

plusieurs lettres tesmoignent, qu'il doit venir avec une armée. 32. use de delais. 32. le sentiment de l'Empereur touchant les affaires du Pays-bas, luy déplait. 32. les nouvelles d'Espagne ne donnent aucun lien d'esperer la clemence. 38. plusieurs choses reservées à sa discretion. 42. en toutes choses on se sert du nom du Roy, pour combattre la puissance du Roy. 52. il soumet derochet

derechef à sa domination plusieurs provinces des Belges, qui s'estoient retirées du party des autres. 77. se rend maistre du Portugal par le moyen du Duc d'Albe. 82. ce qui apporte beaucoup de dommage aux Confederez. 82. proscrit le Prince d'Orange, & invite des assassins à le mettre à mort. 86. il est privé de son pouvoir. 86. & on luy donne le nom d'ennemy, *la mesme*. il renvoye des soldats estrangers au Duc de Parme. 92. leur nombre, *la mesme*. il negotie avec Elisabeth. 127. donne secours au Duc du Maine, afin d'empêcher le Prince de Bearn de jouir du royaume. 166. eleve aux dignitez les Grands des Paysbas. 207. son esperance sur Cleves & Juliers. 302. espouvanté de la deffaire de la flotte Espagnolle auprès de Calis, demande du secours de tous costez. 310. trouve un moyen de se degager de ses créanciers, qui n'estoit pas honneste. 313. il repare les defauts qu'il a commis contre la foy publique. 314. est plus enclin à la paix, qu'à continuer la guerre. 362. il commence par la France. 363. on traite la paix entre luy & Henry de Bourbon. 363. tente les Confederez par un nouvel appast. 365. promet sa fille à Albert. 365. luy assignant la Bourgogne & la Belgique pour dot. 365. response des Belges du party royal aux lettres de Philippe. *la mesme*. Philippe ILL. épouse Marguerite dans la ville de Ferrare. 399. ses forces tres-puissantes. 403. ses lettres, dans lesquelles il parle aux Estats Belges comme s'ils eussent esté encore ses sujets. 482. il envoie des Ambassadeurs en Angleterre. 540. defend que pas un estranger ne navige aux Indes. 564. dresse des embusches au Roy de France par son Ambassadeur, *la mesme*. Philippe de Nassau, ayant obligé les frontieres de la Belgique aux contributions, retourne chargé de butin. 210. envoyé pour secourir le Roy de France. 239. retourne avec ses troupes vers les Confederez. 265. surpris des embusches de ses ennemis, est tué. 269. Philippe Prince d'Orange reçoit des lettres de la part des Confederez. 291. la response. 291. le Prince Maurice & sa sœur luy offrent des presents & de l'argent, *la mesme*. vient en Hollande. 666. reconcilie la Maison de Nassau avec Emanuel de Portugal, *la mesme*. Pierre de la Douze conduit la flotte des Estats. 444. attaque les isles Fortunées. 445. & la forteresse de Canarie. 446. où il est blessé, *la mesme*. il renvoye en Hollande une partie de ses vaisseaux, & avec le reste s'en va au Bresil. 447. choisit l'isle de S. Thomas pour rafraichir les troupes, *la mesme*. sa mort. 449. Pierre de Mansfeld Gouverneur General. 207. sa mort. 543. Pierre Melendes, voyez Melendes. Pierre Panne, assassin du Comte Maurice. 392. son supplice, *la mesme*. Pierre Verhousf retourne des Indes avec treize navires. 628. Pirates de Dunkerque severement chastiez. 482. voyez Dunkerque. Plantes de l'Ambassadeur de l'Empereur aux Estats. 522. modeste response des Estats. 522. Plaisance, sa citadelle est rendue au Duc de Parme. 111. Pologne, harangue severe de son Ambassadeur. 331. response modeste des Estats, *la mesme*. le

Polonois rephique avec beaucoup de fierté. 342. modeste & genereuse response des Estats. 342. Pompejo Giustiniani est empesché par du Bois de conduire ses soldats par le Vahal. 577. Port de Brile pris par vingt-quatre petits navires. 45. Portocarrero, voyez Fernandez. Portugais, leurs prieres faites à Philippe pour la paix avec les Estats Confederez. 595. incitent le Roy d'Achem contre les Hollandois, voyez Achem. Poudre à canon, sa description. 109. Prieres ordonnées à certains jours par les Estats. 608. Puritains, leurs requestes rejettées par Jacques Roy d'Angleterre. 520.

R.

Raphelengius Professeur en l'Academie de Leyden. 323. Reformez, leur requeste. 69. admise par les Estats. 70. se rendent les plus forts dans Anvers. 78. ce qui est imputé au Prince d'Orange, *la mesme*. plusieurs en prennent occasion de se jeter dans le party Espagnol, entre lesquels est Charles, fils du Comte d'Esmontr. 78. persecution d'iceux en la ville d'Aix la Chapelle. 564. Regnier Nicolai fait paroître son courage dans une proffesse signalée. 584. Religion, il est plus aisé de la persuader, que de l'establir par force. 22. on adresse au Roy un sommaire de celle que l'on taxoit d'heresie. 23. Religion de Geneve publiquement receue, en sorte neantmoins que toutes les loix qui veulent establi l'uniformité de religion, sont detestées sous le nom d'Inquisition. 52. la Romaine s'empare de Bois-le-Duc. 78. Rencontres plus cruels sur la mer. 165. Renichon & du Four achetez du Roy & des Grands d'Espagne pour assassiner le Prince d'Orange, & plusieurs personnes considerables d'entre les Belges. 213. Renneberg meurt, apres avoir esté contrainct de lever le siege de Stenwic. 84. Republique, sa premiere forme designée en la ville de Dordrecht. 47. embrouillée de toutes parts. 67. Requens succede au Duc d'Albe. 54. fait offer la staraf d'iceluy. 55. tâche d'accabler ses adversaires lors qu'ils ne pensent plus à la guerre. 56. Restitution des biens cause de nouvelles difficultez dans les articles de la paix. 641. Revenu des Confederez. 135. celuy du party Espagnol est beaucoup plus grand, *la mesme*. Keyne d'Ecosse epouse le dernier supplice. 123. Rhinber assiegée par le Comte de Mansfeld. 161. Comte de Falkensteyn envoyé pour la delivrer. 163. Varambon le poursuit, *la mesme*. qui est deffait par François Vere. 164. les victorieux y menerent du secours. 164. se rend au Duc de Parme, *la mesme*. siegée par le Prince Maurice. 351. se rend. 352. l'Archevesque de Cologne la redemande aux Estats. 352. leur response, *la mesme*. assiegée par Mendoze. 413. assiegée de peste. 414. trois compagnies envoyées pour defendre l'isle voisine, sont repoussées. 415. Espagnols attaquans l'un des boulevards sont aussi repoussez. S f f f 2

pouffez. 416. prise de cette ville, *la mesme*. assiégée par le Marquis Spinola. 579. Henry de Nassau donne du secours à la ville. 580. le Sieur de Soubize & plusieurs jeunes Seigneurs s'enferment dans icelle, *la mesme*. le Prince Maurice conclut en foy mesme de consumer cette campagne dans la seule perte de cette ville, *la mesme*. la reddition. 581

Rheze assiégée par les Allemans. 440. voyez Alemans.

le Rhosne, General, sa mort. 300

Richard Spenser, & Rudolphe Winwod, Ambassadeurs du Roy d'Angleterre vers les Estats. 618

Richardot, sa dextérité. 106

Richesses d'Espagne, voyez Espagne.

Romanistes tachent en vain d'élever sur le trône d'Angleterre une jeune fille de sang royal.

520. leurs requêtes rejetées par le Roy laques, *la mesme*.

Rotterdam pillée par le Comte de Bossu. 46

Roy, sa présence est un excellent remede pour dissiper les troubles. 32

Roy d'Angleterre exige nouveau serment de fidélité de ses sujets. 571

Roy d'Ecosse invite les Confederez au Baptisme de son fils aîné. 236. prend possession de la Couronne d'Angleterre. 118. les Estats Confederez le félicitent, *la mesme*. il incline à la paix.

519. pardonne à Tiron. 520. rejette les requêtes des Puritains & Romanistes. 520

Roy de Suede recherchant l'alliance des Provinces Unies, la Republique luy offre son amitié. 455

S.

Sapena meurt de blessure. 478

Schenck fortifie Gravewoord. 118. demande secours des Princes d'Allemagne, mais on luy rend une réponse inopinée. 153. conduit ses troupes à Rhimberk. 162. & ayant desair les ennemis, il les contraind d'abandonner la folde

qu'ils portoient en Frise, *la mesme*. il a le dessein de prendre Nimègue, *la mesme*. étant repoussé de ceux de la ville, il fut noyé dans la riviere avec les siens. 163. son naturel, & ses loüanges, *la mesme*.

Sebald de Werd tué par la trahison du Roy de Candie. 563

Sectes de trois fortes dans les Pais-bas, qui ne reconnoissent point la puissance du Pape, les Anabaptistes, Lutheriens, & Calvinistes. 27. ceux cy & les precedens trouvent les nouveaux edits trop rigoureux. 28. celebrent les actes de Religion avec de nouvelles ceremonies. 28

Sedition de la garnison de Giertrudenberg. 155. laquelle étant sollicitée de trahison, ne l'abhorroit pas. 156. ils ne peuvent se fier aux Confederez, qui leur offrent impunité, *la mesme*. on doute si on doit employer la force contre ces rebelles, *la mesme*. le Comte Maurice y mene les troupes. 157. les rebelles se defendent, *la mesme*. Winfield persuade la trahison, *la mesme*. lettres du Comte Maurice aux rebelles, receuës comme un jouët. 157. Sedition d'Vtrecht, & aussi de Zelande. 196. des soldats du Roy. 219. Gouvernement des seditieux, *la mesme*. autre Sedition des soldats Espagnols. 160, 239, 362, 393,

306. des soldats Alemans sous l'Archiduc. 324. des soldats de l'Archiduc. 486. insolence des seditieux contre les Alemans. 534. des soldats du Marquis Spinola. 582. Iulius de Nassau leur donne des vivres & des armes, & mesme, esperance de secours s'ils estoient attaquez, *la mesme*. Seditieux de Diest, suivant le conseil d'Ybarra, sont contrainds de quitter les terres des Archiducs. 628

Servitude jetée à bas apres avoir demoly les citadelles. 61

Sevenbergue pillée par Mansfeld. 173

Sibylle Princesse de Cleves exhorte d'assembler du secours de toutes parts contre l'Espagnol. 411

Sidenbourg Gouverneur livre la forteresse d'Hele à Mansfeld par une reddition precipitée. 54

Sidney, jeune Seigneur Anglois, tué dans le combat. 119

Soldats Espagnols s'estant mutinez contre leurs Chefs, tirent de la ville d'Anvers quatre cents mille florins, Requetes les permettant. 55. cet outrage acquiert merueilleusement l'affection des peuples au Prince d'Orange. 55. sont publiquement declarez par le Senat, ennemis de la patrie & du Roy. 59. ils s'emparent de la ville d'Alost, & pillent tous les pays d'alentour. 59. s'allient avec les autres contre les Espagnols. 60. Soldats Espagnols favorisent par leur sedition le dessein du Prince d'Orange. 59. prestent serment au nom des Estats. 123. leur licence sollicitieuse. 185, 195. ceux de la garnison de Snakerque sont tuez par les Espagnols. 467. congédiez de part & d'autre. 627

Spenser, voyez Richard Spenser.

Spinola, voyez Ambroise, Frederic.

Stenwic, son siege. 197. situation & forces de cette ville, *la mesme*. les assiegez sont en grand nombre, & leur resolution, *la mesme*. Verdugo leur envoie du secours. 199. elle se rend au Comte Maurice. 200

Stratageme du Prince Maurice en la surprise de Breda, voyez Breda. de François Vere, voyez Vere. de Portocarrero, voyez Fernandez.

Subsides nouveaux establis parmy les Hollandois, ne sont pas admis par les citoyens. 314. differens sur ce sujet appaiez en Frise. 461

T.

Taffis prend la ville de Zutphen. 98. receu froidement du Roy de Dannemarque. 323

Temples violez dans tous les Pais-bas. 28

Tenerrmonde prise par le Duc de Parme. 105

du Terrail prend Bredesfort. 573

Theodore de Verdous, portant à Anvers une declaration signée de la part des Estats, fut honnoré d'un collier d'or. 608. il retourne à la Haye avec le Pere Ney, *la mesme*.

Tole, fuite de ceux qui estoient envoyez pour la prendre. 151

Tournay se rend au Duc de Parme. 88

Traistres, malheureux succez d'iceux. 123. leur punition. 216

Traité de paix entre la France & l'Espagne, voyez Paix. nouveau traité d'alliance entre les Anglois & les Provinces Unies. 387

Tres-

Trespas de quelques personnes illustres dans les Provinces Confederées. 423

Treuve proposée par quelques-uns. 256. *voyez* Ambassadeurs, Confederéz. libelles sans auteurs contre la Treuve. 645. causes pour lesquelles les Confederéz estoient enclins à la treuve, *la mesme*. lettres du Prince Maurice, qu'il ne faut point faire de treuve, adressée aux villes d'Hollande. 645. lettres de Justus Lipsius touchant ce sujet. 648. Ambassadeurs de France & d'Angleterre en convoient le dessein. 649. harangue du President lanin sur cette affaire. 650. Winwod la persuade aussi. 652. laquelle se traite avec ferveur parmi les Confederéz. 653. les seuls Zelandois la refusent, *la mesme*.

Tributs, divers noms de tributs inventez. 53. corrompent le commerce permis derechef dans l'Espagne aux Hollandois. 531. *voyez* Subsidies, Discordes, Dissensions.

Trivulce, sa mort. 561

Troubles fâcheux parmi certaines Provinces du Pais-bas. 78. comparaison des troubles de France avec ceux du Pais-bas. 167. à raison des principautés de Cleves & de Juliers. 258. d'Emden. 259. entre le Pape & les Venitiens. 571

Troupes du Roy sont taillées en pieces par les payfans dans la Frise occidentale. 56. des Estats extrêmement puissantes. 92. d'Espagne fort nombreuses. 265

Truchies, Archevesque de Cologne, son mariage, cause de la guerre dans l'Electorat de Cologne. 98. ayant esté chassé par ses ennemis, il se refugie vers le Prince d'Orange, *la mesme*. il quitte la guerre. 163

Tumultes, bien grands à Bruges & en d'autres lieux. 79

V.

Vaincus tentez par esperance de paix. 67. refusent les conditions qu'on leur presente, *la mesme*.

Valentin Pardieu, Comte de la Motte, voulant reconnoître les fortifications de Cambray, est tué. 268. ses eloges, *la mesme*.

Varembon étant envoyé pour assieger Rhinberk, prend la forteresse de Blidebeque. 161. pourfuit le Comte de Falkenstein envoyé pour delivrer Rhinberk. 163. est defait par François Vere. 164

Velasco secoart la Bourgogne. 251. faisant une sortie contre le Prince Maurice, est mis en deroute. 536

Venitiens chassent les Jesuites des limites de l'Estat. 572. grands troubles entre le Pape & ceux de cette Republique, *voyez* Troubles.

Venlo suit la mesme fortune de la ville de Grave. 118

Verdous, *voyez* Theodore de Verdous.

Verdugo succede à Renneberg. 84. ayant en vain attaqué la ville de Lochem, s'empare de celle de Stenwic. 92. ouvre un passage à Groningue pour aller de la Westphalie en la Bourtang. 186. attaque le camp de ceux qui assiègent Couvorden. 203. est repoussé. 204. il quitte la Bourtang, & assiege Couvorden. 217. leve le siege de Couvorden à l'advènement du Prince. 224. la mort. 266. ses eloges, *la mesme*.

Vere prend par stratageme la forteresse qui est vis à vis de Zutphen. 181. estably Gouverneur d'Ostende. 491

Verreiken étant arrivé vers les Estats, les artifices d'Espagne furent decouverts. 618

Vervins, *voyez* Paix.

Villars tué avec plusieurs autres. 268

Ville, ignorance de forcer les villes est commun aux Confederéz avec les Espagnols. 53. on tâche de surprendre des villes de part & d'autre, mais sans effet. 193. excellente maniere de defendre les villes. 430

Vilvorde prise par le Duc de Parme. 106

Videric est créé Comte de Frise. 260. il possede aussi Groningue, *la mesme*.

Vnion des Provinces faite dans Vtrecht. 77. le sommaire d'icelle, *la mesme*.

Vtrecht sief de l'Empire. 625. on apaise les troubles de ceux d'Vtrecht à raison des tributs. 371. *voyez* Vnion.

Vulcanus Professeur en l'Academie de Leyden. 322

W.

Wachtendonc est prise. 154. Elle est gagnée & perdue par l'Espagnol. 522. assiegée par le Comte de Buguoy. 559. sa reddition. 562

Waes, ce pais & plusieurs petites villes se rendent au Duc de Parme. 100

Walons reconciliez font la principale force du party du Roy. 76

Wart, *voyez* Sebald.

Warwic, *voyez* Wibrand.

Weſel, les citoyens de cette ville ayant fourni des grains & la solde de son armée à Mendoza, sont contrains d'admettre la Religion Romaine. 418. & 428. apres la retraite de Mendoza, ils recouvrent leur liberté, & l'exercice de leur Religion. 428

Westphalie, Gouverneur de son cercle, déclaré Capitaine General. 432

Wibrand de Warwic retourne des Indes avec deux navires. 628

Wincſeld persuade la trahison aux troupes seditionnes de Gertrudenberg. 157

Winwod persuade la treuve. 652. *voyez* Richard Spenser.

Wittenhorſt s'achemine à la Haye de la part de leurs Alteſſes pour traiter de la paix. 598. il estoit accompagné de Guevarts. 598

Womis voulant trahir la ville de Vere est puny de mort. 324

Wouden, on tâche de surprendre cette ville, mais sans effet. 369

Z.

Zelandois persuadent de renoncer à tout colloque, si auparavant on n'obtient parole de l'establissement de la liberté. 622. seuls refusent la treuve. 653. le President lanin investie contre eux. 654. ils pretendent l'union d'Vtrecht, *la mesme*. Spenser fait le semblable, *la mesme*. consentent avec les autres Provinces. 670

Ziericzee prise par les soldats de Requesens. 57

Zutphen prise par Taffis. 98. se rend au Prince Maurice. 181, 182. sa situation. 183















